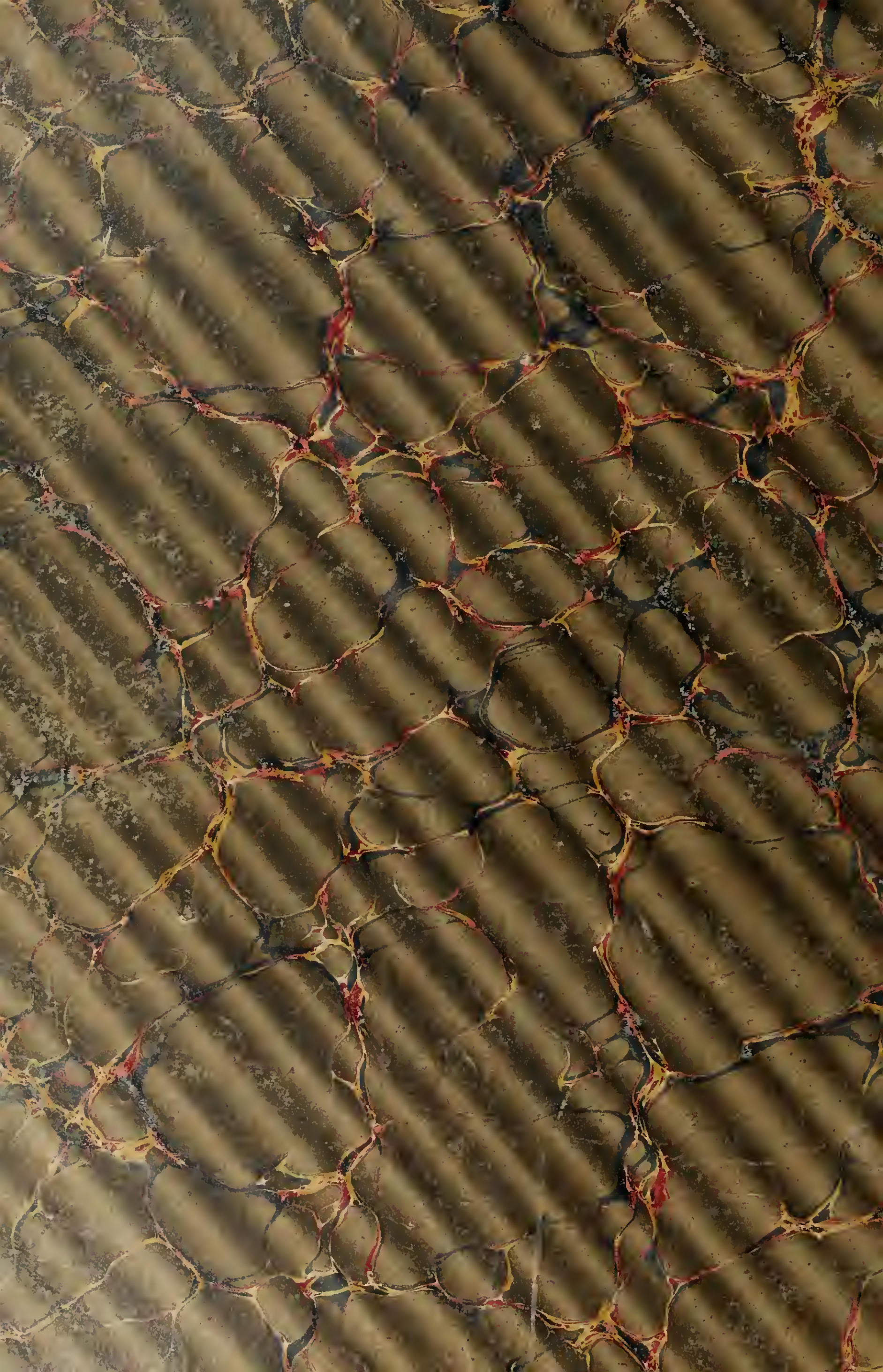






Le Siècle.

OEUVRES CHOISIES

DE EUGÈNE SUE

TOME DEUXIÈME

PARIS. — IMPRIMERIE J. VOISVENEL, 16, RUE DU CROISSANT.

Le Siècle.

OEUVRES CHOISIES

DE

EUGÈNE SUE

TOME DEUXIEME

Premiere partie

PAULA MONTI. — LE MARQUIS DE LÉTORIÈRE. — CRAO.
THÉRÈSE DUNOYER. — ARTHUR.



PARIS.

AU BUREAU DU SIÈCLE, 16, RUE DU CROISSANT,

ANCIEN HOTEL COLBERT.

Publication du journal LE SIÈCLE

OEUVRES CHOISIES

DE M. EUGENE SUE

LE MARQUIS

DE LÉTORIÈRE

I

LE TAILLEUR.

On voyait en 1769, rue Saint-Honoré, non loin du Palais-Royal, une modeste boutique de tailleur ayant pour enseigne une énorme paire de ciseaux dorés suspendue au-dessus de la porte à une tringle de fer.

Maître Landry, propriétaire de la boutique des *Ciseaux d'Or*, petit homme grêle, pâle, apathique, offrait un contraste frappant avec sa femme, dame Madeleine Landry.

Celle-ci, âgée de trente-cinq à quarante ans, était active et robuste ; ses traits durs, son allure masculine, son ton brusque, impérieux, montraient assez qu'elle exerçait dans le ménage une domination absolue.

C'était par un jour de décembre sombre et pluvieux ; onze heures venaient de sonner. Maître Landry, assis sur son établi, maniait alternativement les ciseaux et l'aiguille, en compagnie de Martin Kraft, son apprenti, grand, gros et flegmatique Allemand de vingt ans environ, aux joues roses et bouffies, à la longue chevelure plus jaune que blonde, à l'air stupide et lent.

La femme du tailleur semblait possédée d'un violent accès de mauvaise humeur. Landry et son apprenti gardaient un respectueux silence. Enfin Madeleine, s'adressant à son mari, lui dit avec mépris :

— Va, tu n'as pas de sang dans les veines... tu te laisseras enlever jusqu'à ta dernière pratique, imbécile d'homme que tu es !

Landry échangea un coup de coude et un coup d'œil avec Martin Kraft, se tint coi, et fit manœuvrer son aiguille avec un redoublement de dextérité.

Sans doute irritée de la résignation de sa victime, la ménagère reprit, en s'adressant impétueusement à son mari :

— A qui est-ce que je parle, s'il vous plaît ?

Le tailleur et l'apprenti restèrent muets. Madeleine, exaspérée, appliqua un vigoureux soufflet à son mari en lui disant :

— Il me semble que quand je parle d'imbécile, c'est à toi que je m'adresse, et que tu pourrais me répondre... mal appris que tu es!

— Par sainte Geneviève! — s'écria le tailleur en mettant sa main sur sa joue et en se tournant du côté de son apprenti, — comment trouves-tu cela, Kraft?

L'apprenti ne répondit que par un violent coup de fer appliqué sur les coutures d'un habit ; mais ce coup de fer avait une telle expression d'emportement, que dame Landry, d'une main leste, infligea au flegmatique Allemand la même correction qu'à Landry en lui disant :

— Et moi, je t'apprendrai à blâmer ma conduite, fainéant que tu es!

— Comment trouvez-vous ça, maître Landry?— dit à son tour l'apprenti en se tournant vers son maître.

Celui-ci, pour mettre fin à l'irritation de sa femme, lui dit avec le plus grand calme :

— Maintenant, Madeleine, explique-toi tranquillement; nous voilà bien avertis, nous deux Kraft, de prêter attention à ce que tu vas dire.

— C'est heureux!... Quant à ce que j'ai à te dire, ça ne sera pas long... Paresseux! indolent!... Voilà encore une

de tes meilleures pratiques, le valet de chambre du conseiller au parlement, rien que cela, qui s'adresse à notre voisin Mathurin!

— Comment! ta pratique nous quitte? — demanda le tailleur à son apprenti d'un air indigné, afin de lâchement détourner sans doute la colère de sa femme sur le malheureux Kraft. — Comment, Martin, tu nous donnes de pareils cliens? Tu n'as pas de honte? Ce ne sont pas les miens qui agissent ainsi! Jour de Dieu! ils me sont fidèles comme le fil à l'aiguille... comme le dé l'est au doigt, comme...

— Ta, ta, ta! — dit madame Landry en interrompant le tailleur, — comme vous en dégoisez, maître Landry! C'est donc pour cela que le clerc de monsieur Buston, le procureur au Châtelet, qui est bien votre pratique à vous, vous a quitté pour aller, lui aussi, chez ce damné Mathurin!

— Que veux-tu, femme! il faut que ce Mathurin ait quelque sorcellerie pour attirer ainsi les chalands chez lui, — dit tristement Landry; — car je défie aucun ouvrier de l'honorable corporation des tailleurs de coudre mieux et plus solidement que moi. Sainte Geneviève, patronne de notre bonne ville, sait si je détourne la millième partie d'un quart d'aune des étoffes qu'on me donne!... C'est tout de même pour les passementeries; et...

— Mon Dieu! faites-moi grâce de l'énumération de vos belles qualités, monsieur Landry. Notre voisin Mathurin est un fripon, un fourbe, soit; mais au moins il s'ingénie, il se remue, il a de bonnes connaissances; il n'est pas toute la journée comme vous les bras croisés.

— Faites excuse, ce sont les jambes, madame, que maître Landry a croisées toute la journée, — dit Kraft d'un air sentencieux.

— Ecoutez un peu cet animal! — dit la ménagère en jetant un regard significatif à l'apprenti, qui baissa la tête et recommença de faire manœuvrer son fer avec ardeur.

Madame Landry reprit :

— Tu n'as pas une belle pratique! Toujours des artisans, des clercs de procureurs, des employés aux gabelles; pas seulement un gentilhomme!

— Pour ce qui est des gentilshommes, Madeleine, — dit le tailleur en hasardant un timide reproche, — j'en ai un dans mes pratiques, et tu m'empêches de travailler pour lui....

Madeleine rougit de colère, et s'écria :

— Tu oses encore me parler de ton marquis, de ton monsieur le charmant, de cet aigrefin qui nous doit trois cents livres depuis un an, et dont nous n'avons jamais pu arracher un rouge liard.

— Dame! tu veux des pratiques de gentilshommes aussi!

— Je veux la pratique de gentilshommes qui payent, et non de ces fripons qui viennent battre le pavé de Paris, l'épée au côté, le feutre sur l'oreille, et duper des imbéciles comme toi, de pauvres marchands comme nous!

Le tailleur leva les mains au ciel :

— On voit bien, Madeleine, que tu ne connais pas plus monsieur le marquis que le Grand-Turc... Lui, un fripon! un aigrefin, lui! Pauvre jeune homme! si doux, si gentil, si triste... et puis si joli... qu'on resterait une heure rien qu'à le regarder... comme un Jésus de cire!

— Si joli, si joli! — répéta la ménagère en imitant son mari; — et qu'est-ce que cela prouve? A-t-on vu sottise pareille? Nous paye-t-il davantage parce qu'il est joli? Encore une fois, qu'est-ce que ça te fait?

— Ça me fait, ça me fait que, lorsque je vois un si gentil seigneur pauvre et malheureux... j'ai le cœur fendu, et que je n'ai pas le courage de lui demander mon argent... Voilà ce que ça me fait. Enfin, Martin Kraft luimême a ressenti ça comme moi; tu l'as envoyé chez monsieur le marquis pour le relancer à propos de son mémoire; eh bien! qu'est-ce que Martin t'a dit en revenant?... qu'au lieu de lui demander de l'argent, il lui avait demandé s'il n'avait pas besoin de quelque habit nouveau.

— Tout cela prouve que Martin Kraft est un oison comme toi!

— Le fait est que ce seigneur était si joli, qu'on aurait dit une figure de bois peinte de Nuremberg, — dit gravement l'Allemand, qui ne trouva pas d'autre comparaison artistique pour exprimer son admiration.

— A l'autre, maintenant!... — dit dame Landry en haussant les épaules avec mépris; puis elle ajouta : — Mais, patience... patience... pas plus tard qu'aujourd'hui, moi, j'irai montrer à ce monsieur si charmant que Madeleine Landry ne se paye pas de cette monnaie d'enjôleur...

Un fiacre s'arrêta devant la boutique du tailleur. Il pleuvait alors à torrens.

La ménagère prit un air plus avenant, croyant voir quelque pratique sortir de cette voiture; mais, à son grand étonnement, le cocher, après être descendu lentement et pesamment de son siége, regarda l'enseigne de la boutique, et entra chez le tailleur...

— Maître Landry? — demanda-t-il d'une grosse voix en secouant sa houppelande toute ruisselante de pluie.

— D'abord, vous n'avez pas besoin de vous trémousser comme un chien qui sort de l'eau pour demander maître Landry, — dit aigrement Madeleine. — Que lui voulez-vous?

— Ma brave dame, si je me trémousse, c'est que je suis traversé... noyé... comme vous pouvez voir, et ce que j'épanche ici est toujours un peu d'humidité de moins.

— Bien obligée de la préférence, — dit la ménagère.

— Quant à maître Landry, je veux lui parler de la part d'un jeune seigneur... Ah! jarnigoi! quel charmant petit gentilhomme!... Aussi vrai que je m'appelle Jérôme Sicard, jamais je n'ai vu un plus joli seigneur... Allons, bon! — dit le cocher en s'interrompant, — voilà mon chapeau qui me fait gouttière dans le cou.

Et il se remit à secouer sa coiffure.

Dame Madeleine allait éclater de nouveau, lorsque la glace du fiacre s'abaissa.

Un homme de cinquante ans environ, gros, coloré, poudré, vêtu de noir, se mit à appeler le cocher d'une voix de Stentor.

Voyant l'inutilité de ses cris, il ouvrit la portière, sauta du fiacre et entra dans la boutique.

— Me diras-tu, drôle que tu es, pourquoi tu m'arrêtes ici au lieu de me conduire à l'hôtel de Soubise? — s'écria-t-il.

— Pardon, excuse, mon bourgeois. C'est que j'avais à faire une commission pour un joli seigneur.

— Et que m'importe à moi, ton seigneur? Je suis pressé. Allons, marche à ton siége.

— Une minute, mon bourgeois... J'ai promis à ce gentilhomme de faire sa commission, il faut que je la fasse.

— Ah! tu refuses de marcher!... Prends bien garde; si tu ne te remets pas en route à l'instant, tu auras des nouvelles de monsieur le lieutenant de police... je t'en préviens.

— A la bonne heure! j'irai passer une nuit au For-l'Évêque, si vous voulez, vous en êtes bien le maître; mais j'aurai tenu la promesse que j'ai faite à ce jeune gentilhomme.

Après de nouvelles instances et de nouvelles menaces, voyant sans doute qu'il ne gagnerait rien sur l'entêtement du cocher, le gros homme vêtu de noir, qui était l'intendant de madame la princesse de Rohan-Soubise, s'assit en maugréant.

— Mais, — s'écria l'acariâtre Madeleine en tirant Sicard par sa manche, — allez-vous dire enfin ce que vous avez à dire à mon mari? — Et elle montra Landry, qui regardait cette scène bouche béante.

— Voilà l'histoire, — dit le cocher de fiacre. — Je passais il y a une heure dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré; il pleuvait à verse. Je vois sous la porte de l'hôtel Pompadour un jeune homme qui s'y était mis à l'abri; mais ce jeune homme était si gentil qu'on l'aurait pris pour un bon ange. Quoique nous soyons en hiver, il avait un pauvre habit de tricot brun à passemens noirs.

— Un habit de tricot brun à passemens noirs! c'est notre habit! — s'écria dame Landry; — c'est-à-dire, c'est

monsieur le charmant, c'est ce maudit marquis; il n'a que cet habit-là, dont lui avons fait crédit... il n'est pas bien difficile à reconnaître.

— Eh bien! sarpejeu! si quelqu'un a jamais mérité de porter des habits brodés, c'est lui, à coup sûr; car, comme je m'appelle Jérôme Sicard, jamais je n'ai vu quelqu'un ressembler davantage à un bon ange.

— Eh bien! voyons, avec votre bon ange... Est-ce de l'argent qu'il vous a donné pour nous remettre? Nous paye-t-il enfin les trois cents livres qu'il nous doit depuis un an?

— De l'argent!... pauvre petit Jésus du bon Dieu! Certes non, il ne vous en envoie pas! Qu'est-ce qui aurait le cœur de lui en demander, puisque moi-même je l'ai conduit pour rien au Palais-Marchand?...

— Eh bien! ma femme? — dit le tailleur d'un air triomphant.

— Taisez-vous, imbécile!... il a friponné ce cocher comme il vous a friponné... Autre preuve que c'est un chevalier d'industrie.

— Friponné!... — s'écria le digne Sicard en frappant du pied avec colère.— Friponné! apprenez, ma commère, que ce gentil seigneur ne friponne personne. Si je l'ai conduit pour rien, c'est que ça m'a fait plaisir. Le voyant ainsi arrêté à cause de la pluie, j'ai avancé mon fiacre près de l'hôtel, et je lui dis :

— Montez, mon gentilhomme.

— Merci, mon garçon, — me répondit-il d'une petite voix douce comme une musique.

— Mais vous allez être trempé jusqu'aux os.

— C'est possible; dis-moi seulement, mon ami, quelle heure il est.

— Onze heures, mon gentilomme.

— Onze heures, et j'ai affaire au Palais-Marchand à onze heures et demie, — s'écria-t-il malgré lui en regardant tristement la pluie et les ruisseaux qui étaient autant de rivières.

— Mais montez donc, mon gentilhomme, — que je reprends; — en vingt minutes je vous y mène, moi, au Palais-Marchand, tandis qu'à pied, et par le temps qu'il fait, vous n'y serez jamais avant midi.

— Merci, mon garçon, — me dit-il, moitié soupirant, moitié souriant, — je n'ai pas d'argent... ainsi ne perds pas ici ton temps.

— Pas d'argent! — que je m'écrie en ouvrant la portière, et en fourrant ce joli seigneur presque de force dans ma voiture, car il était mince comme un roseau.— Ça ne sera pas, jarnidieu! Jérôme Sicard qui laissera un gentilhomme comme vous manquer au rendez-vous faute d'une pièce de vingt-quatre sous? Prenez mon numéro, vous me retrouverez plus tard, monsieur. Et sans lui donner le temps de me répondre, je saute sur mon siége, et en dix-huit minutes je vous le dépose au Palais-Marchand.

— Allons, il est dit qu'il les ensorcellera tous, jusqu'à un cocher de fiacre, — reprit dame Landry; mais patience... patience...

— Finiras-tu bientôt? — s'écria l'intendant de la princesse de Soubise.

— Dans l'instant, mon bourgeois. Arrivé au Palais-Marchand, mon gentilhomme me dit :

— Mon garçon, donne-moi ton numéro; tout ce que je désire, c'est de pouvoir un jour reconnaître ton bon procédé et te payer cette course comme tu le mérites; car sans ton secours je n'arrivais pas à une audience très importante pour mon procès; mais, puisque tu es si obligeant, rends-moi encore un service. J'étais sorti pour aller aussi chez mon tailleur, lui dire de ne pas manquer de m'apporter l'habit qu'il m'a promis pour ce soir. Ce tailleur demeure rue Saint-Honoré, à l'enseigne des *Ciseaux d'Or;* si cela ne te dérange pas trop de ton chemin, passe à cette boutique, et dis au tailleur que monsieur le marquis de Let... Les... Létorière, c'est ça, de Létorière, attend ce soir l'habit dont il lui a pris mesure il y a quinze jours.

— Que ça soit mon chemin ou non, — que je lui réponds, — j'irai tout de même.

— Là-dessus vous me prenez à l'heure, mon bourgeois, — et le cocher se retourna vers l'intendant, — je passe par la rue Saint-Honoré, ce qui ne vous dérangeait pas de beaucoup, et je fais ma commission auprès de ce digne chevalier du dé et de l'aiguille, — ajouta le cocher en s'adressant à Landry. — Maintenant, tailleur, n'oubliez pas l'habit de ce gentilhomme; si vous voulez me dire à quelle heure il sera prêt, je viendrai vous prendre pour vous mener chez lui... gratis... sarpejeu! toujours gratis! car je suis sûr qu'obliger quelqu'un qui ressemble autant à un bon ange, ça doit vous porter bonheur... Maintenant, mon bourgeois, pardon, excuse. — Et il se tourna vers l'intendant de madame Rohan-Soubise.— Quand vous voudrez, nous marcherons.

L'intendant, attentif à cette scène singulière, se sentait intéressé malgré lui; il ne se hâta pas de regagner sa voiture, surtout lorsqu'il entendit dame Landry s'écrier avec aigreur, en lançant à son mari des regards à la fois étonnés et irrités :

— Vous avez donc osé, malgré ma défense, promettre encore un habit à cette mauvaise paye? mais vous ne l'avez pas commencé, j'espère?

— Mais... ma bonne...

— Il n'y a pas de mais, répondez!

— J'ai fait mieux que le commencer, ma bonne, je l'ai fait, — dit le tailleur en baissant tristement la tête.

— Vous avez fait cet habit? et avec quoi? et à quelle heure? Me répondrez-vous?... Depuis huit jours je ne vous ai pas vu, vous et votre digne apprenti, travailler à autre chose qu'à ces houppelandes de ratine et à ces habits de peluche!

Voulant venir au secours de son patron, Martin Kraft se hasarda de dire :

— C'est moi, madame Landry, qui ai acheté avec mes économies cinq aunes de drap de Ségovie, couleur amarante, enfin de quoi faire l'habillement complet, avec trois aunes de taffetas changeant pour la garniture de la veste et de l'habit..... Nous y avons travaillé, maître Landry et moi, pendant la nuit, pour que ça ne prenne pas sur notre travail du jour.

— Ainsi, pendant que je dormais tranquillement, honnêtement, tu te levais comme un vil criminel pour faire ce beau chef-d'œuvre! — s'écria la ménagère.

— Dame! que veux-tu! Ce pauvre petit seigneur nous faisait tant de peine à nous deux Martin Kraft! Par sainte Geneviève! c'était pitié que de le voir en plein hiver avec son malheureux habit de tricot brun. Nous n'avons pu résister au plaisir de le vêtir comme un gentilhomme qu'il est... Sois tranquille, tôt ou tard il nous payera... Je mettrais ma main au feu qu'il est aussi honnête qu'il est charmant.

Jérôme Sicard, grand et gros homme de trente-deux ans environ, avait écouté la narration du tailleur avec une satisfaction croissante. Lorsque maître Landry eut terminé son récit, le cocher lui tendit sa large main et lui dit :

— Touchez là, digne tailleur; envoyez à l'instant votre femme chercher une bouteille de votre meilleur vin, que nous trinquions ensemble, sarpejeu! Et vous aussi, brave apprenti, vous boirez votre part de cette bouteille; car vous honorez les ciseaux et l'établi mieux que pas un de votre respectable corporation.

— Si vous ne buvez que le vin que je vous servirai, vous ne risquerez pas de perdre le peu de raison qui vous reste, — dit aigrement dame Landry; — vous méritez bien, en effet, de trinquer avec mon sot de mari, puisque vous vous laissez ensorceler comme lui par le premier fripon venu. Mais, puisque vous faites si bien les commissions de cet enjôleur de marquis, vous pouvez lui aller dire que l'habit ne sortira pas d'ici avant qu'il nous ait payé les trois cents livres qu'il nous doit déjà... Vous pouvez le prévenir aussi, pour en finir, que je vais aller moi-même lui porter son mémoire. Si ce beau marquis n'est pas chez

lui, je l'attendrai... S'il ne me donne pas au moins un à-compte aujourd'hui même, j'irai chercher le commissaire, et je vous ferai voir, moi, qu'une femme a plus de cœur que vous autres, poules mouillées que vous êtes !

— Pour mouillé... je suis mouillé... je l'avoue, — dit Jérôme Sicard ; — mais quant à *poule*... ma commère, si j'avais mon fouet, ou seulement l'aune que mon digne ami a là sur son établi, et que vous fussiez mon épouse, je vous démontrerais vertement que je ne suis pas une poule, mais un vaillant coq, très capable de vous corriger pour vous apprendre à refuser un verre de vin aux amis... Ceci soit dit sans rancune... mais que le bon Dieu fasse que cela vous donne l'heureuse idée de vous servir de votre aune à l'endroit de votre femme, brave tailleur ! — dit Sicard ; puis, s'adressant à l'intendant : — Mon bourgeois, je suis à vos ordres.

— C'est bien heureux ! — dit celui-ci, sans être néanmoins très fâché de ce retard, car cette scène l'avait amusé.

Le cocher parti, dame Landry prit son coqueluchon, sa mante, un large parapluie, ordonna à son mari de lui apporter l'habit de Ségovie destiné à monsieur de Létorière, mit ce vêtement sous clef, et sortit dans toute l'exaspération de sa colère pour aller attendre chez lui *monsieur le charmant*, ainsi qu'elle appelait par dérision le marquis.

II

L'EX-RÉGENT DU PLESSIS.

La demeure du marquis n'était pas très éloignée de la boutique de son créancier. Monsieur de Létorière habitait une petite chambre et un cabinet, au cinquième étage d'une maison de la rue Saint-Florentin.

Il partageait ce pauvre asile avec le docteur Jean-François Dominique, ex-régent des études au collége du Plessis.

Par une bizarrerie attachée à sa destinée, le jeune marquis, destiné à charmer des gens de tant de conditions diverses, avait d'abord exercé son inconcevable attrait sur ce vieux maître d'étude, qui l'avait pris dans la plus tendre affection.

Malgré mille malins tours de l'espiègle enfant, le docte Dominique avait reconnu dans son élève tant d'esprit, tant de cœur, tant de noblesse d'âme, qu'il s'y était singulièrement attaché. Peut-être encore la rare aptitude que le marquis, un des *humanistes* les plus distingués du collége du Plessis, montrait pour l'étude des langues anciennes, avait-elle aussi déterminé le dévouement extraordinaire du vieux professeur pour son élève.

L'abbé du Vighan, oncle de monsieur de Létorière, avait durant six années payé la pension de son neveu, pauvre orphelin, au collége du Plessis. Pendant un voyage de l'abbé, le solde du trimestre avait été arriéré. Le marquis, interprétant d'une manière fâcheuse pour sa délicatesse quelques mots du principal au sujet de ce retard de payement, s'était résolûment décidé à quitter le collége.

Dominique, instruit des projets de son élève, fit tout au monde pour l'en dissuader ; mais le marquis avait dix-neuf ans et une volonté déterminée. Le pauvre régent, ne pouvant l'empêcher de faire cette sottise, voulut au moins l'accompagner dans sa fuite, tant il craignait de laisser le jeune marquis seul au milieu des hasards d'une grande ville.

Dominique fit lui-même tous les préparatifs d'évasion. Par une sombre nuit, le maître et l'écolier escaladèrent les murs du collége, non sans danger pour le vieux professeur, assez peu fait à ce genre d'exercice.

Le principal, satisfait peut-être de se voir débarrassé d'un élève mutin et turbulent, ne fit aucune démarche pour rechercher le fugitif.

Létorière possédait une quinzaine de louis ; Dominique avait sur les gabelles une petite rente de cinquante pistoles : tels furent les premiers fonds de leur établissement.

Le père du marquis avait légué pour toute fortune à son fils deux ou trois interminables procès. Le plus considérable, qui durait depuis cinquante ans, avait été entamé contre les ducs de Brunswick-Oëls et les princes de Brandebourg-Bareuth, au sujet de reprises de la grand'tante de monsieur de Létorière, mademoiselle d'Olbreuse, qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, avait émigré et épousé un des agnats de la duché de Brunswick.

Pauvre gentilhomme de Xaintonge, sans appui, sans crédit, Létorière désespérait de pouvoir jamais suivre les procès d'où pouvait dépendre pour lui une fortune inespérée : vingt fois sur le point de s'engager et de se faire soldat, les instances du bon Dominique l'avaient jusqu'alors empêché de prendre ce parti.

L'ex-régent du Plessis avait soigneusement parcouru les dossiers de ces litigieuses affaires. Par amour pour son élève, il était devenu presque procureur. Le bon droit du marquis lui semblait évident ; il ne fallait, disait-il, que prendre patience, et un jour ou l'autre les procès seraient indubitablement gagnés.

De plus en plus enthousiaste du marquis, il le comparait bravement à Alcibiade, tant il lui reconnaissait de charme et de séduction. Jean-François Dominique se réservait modestement le rôle austère de Socrate, et ne cessait de prédire à son élève la fortune la plus brillante.

— Mais, mon pauvre Dominique, — lui disait le jeune homme, — je n'ai que la cape et l'épée, pas de protecteur ; sans vous je serais seul au monde.

— Mais vous êtes *charmant*, mon enfant ; mais on vous aime dès qu'on vous voit ; mais on vous chérit dès qu'on vous connaît, à cause de votre bon et généreux naturel ; mais vous avez de l'esprit ; mais vous possédez le latin et le grec aussi bien que moi ; mais vous entendez l'allemand comme le français, grâce aux soins de feu monsieur votre père, qui vous a fait élever par un valet de chambre germain ; mais vous êtes un très bon gentilhomme, quoique vous ne remontiez pas à Euryales, fils d'Ajax, comme Alcibiade, que j'appelle mon héros parce que vous lui ressemblez extrêmement. Prenez donc patience, votre carrière sera plus brillante encore peut-être que celle de mon héros..... Oui, cela sera !..... Aussi vrai que Socrate sauva la vie de son élève à Potidée ! Mais je connais votre cœur, et je suis sûr qu'une fois au comble de la prospérité, vous n'oublierez pas plus le vieux Jean-François Dominique qu'Alcibiade n'a oublié le vieux philosophe !

Quelque bizarres, quelque folles que parussent ces prédictions aux yeux du jeune marquis, elles suffirent assez longtemps pour remonter son courage, pour lui donner quelque espoir de gagner un de ses procès, et surtout pour l'empêcher de s'engager comme simple soldat, ainsi qu'il en avait souvent manifesté l'intention, au grand désespoir de Dominique.

Madeleine Landry arriva bientôt rue Saint-Florentin. Après avoir monté les cinq étages qui conduisaient à la demeure de son débiteur, la femme du tailleur s'arrêta un moment sur le palier, afin de reprendre haleine et de pouvoir donner un libre cours à sa colère.

Lorsqu'elle fut remise de sa marche précipitée, elle frappa. Un pas lourd et traînant se fit entendre : la porte s'ouvrit.

Au grand étonnement de Madeleine, un homme d'une épouvantable laideur s'offrit à sa vue.

Cet homme était l'ex-régent du Plessis. Jean-François Dominique avait alors cinquante ans environ ; il était grand et osseux. Sa figure maigre, pâle, démesurément longue, portait les traces des ravages de la petite vérole : ses cheveux rares et gris étaient noués derrière sa tête

avec un ruban de fil. Une vieille couverture de laine, dans laquelle il se drapait majestueusement, lui servait de robe de chambre. Sa physionomie avait une expression de morgue pédantesque et de contentement de soi fort remarquable.

L'aspect de la chambre qu'il occupait était pauvre; mais il régnait dans cette pièce une minutieuse propreté. Au fond de l'alcôve on voyait un petit lit composé d'un seul matelas; une commode, une table et quatre chaises de noyer soigneusement cirées formaient tout l'ameublement. La porte entr'ouverte d'un petit cabinet sombre laissait apercevoir dans l'obscurité un lit de sangle soigneusement bordé. Quoique l'hiver fût extrêmement rigoureux, il n'y avait pas de trace de feu dans la cheminée de cette chambre glaciale. Enfin, au pied de la couchette de bois peint, on voyait deux petits portraits au pastel dans d'assez riches bordures de bois doré : l'un représentait un homme d'un âge mûr, coiffé d'une perruque à la Louis XIV, et portant la croix de Saint-Louis attachée à une des agrafes de sa cuirasse. L'autre portrait était celui d'une femme d'une rare beauté, vêtue en Diane chasseresse.

Il régnait dans cette chambre une apparence de pauvreté fière qui eût attendri toute autre femme que Madeleine Landry.

— Est-ce que ce n'est pas ici que demeure *un* monsieur Létorière? — dit-elle brusquement au grand vieillard, qui portait sa couverture de laine en manière de toge romaine.

Ces mots : *Un monsieur Létorière*, parurent choquer désagréablement l'ex-régent du collége du Plessis. Il répondit avec une sorte de dignité caustique :

— Tout ce que je sais, c'est que haut et puissant seigneur Lancelot-Marie-Joseph du Vighan, sieur de Marsailles et marquis de Létorière... loge dans cet appartement, ma bonne femme...

— Bonne femme..... ah! bonne femme!..... — s'écria Madeleine en courroux. — Je vais vous faire voir, moi, si je suis une bonne femme! Où est votre maître, votre beau marquis de l'Aigrefin? votre haut et puissant seigneur de la Friponnerie!

Jean-François Dominique se redressa dans sa toge, étendit son long bras nu et décharné du côté de la porte, et dit d'une voix impériale :

— Sortez d'ici à l'instant même! Monsieur le marquis, mon noble élève, n'est pas rentré..... j'ignore quand il rentrera... mais, de toute façon, je présume qu'il n'aura aucune satisfaction de vous voir, ma chère..... car si la colère défigure les traits les plus charmans, dit le sage, *à fortiori* elle rend hideux ceux que la nature a traités en marâtre! Ceci s'adressant particulièrement à vous, faites-moi la grâce de.....—Et Dominique montra de nouveau la porte d'un geste très significatif.

A cette insulte, la femme du tailleur s'exaspéra; elle jeta son parapluie à terre, s'assit brusquement sur une chaise en s'écriant :

— C'est bien à toi, vilain hibou... de parler de la laideur des autres!... Ce beau fils est ton élève... dis-tu?... Jésus Dieu! je le crois bien, car tu as l'air d'un passé maître en indignité! vieux misérable!.... Mais moi, je ne sors pas d'ici..... que je ne sois payée..... entends-tu?... payée... ou, par sainte Madeleine ma patronne! si je sors, ce sera pour aller chercher monsieur le commissaire...

— Ah çà! payée, et de quoi, s'il vous plaît?— demanda Dominique.

— Je veux être payée des habits que votre batteur de pavé a sur le dos..... Je suis la femme de maître Landry, tailleur aux *Ciseaux d'Or;* et si mon mari a été assez dupe pour vous faire crédit jusqu'à présent, je ne serai pas assez sotte, moi, pour l'imiter..... Il me faut mon argent... je ne sors pas d'ici que je n'aie mon argent...

— Comment! — s'écria Dominique en se croisant les bras de l'air du monde le plus dédaigneux, — c'est pour un si misérable objet que tu viens me rompre les oreilles de ton affreux ramage, que tu viens tourmenter monsieur le marquis! Mais tu oublies donc qu'autrefois les villes de la Grèce se disputaient l'honneur d'offrir leurs services à Alcibiade? que les Ephésiens dressaient ses tentes? que ceux de Chios nourrissaient ses chevaux? que les Lesbiens entretenaient ses tables? et tout cela *gratis*... entends-tu bien, *gratis;* tout cela pour avoir seulement l'honneur d'offrir quelque chose à Alcibiade! Et toi, misérable artisane, pour trois cents méchantes livres, qui ne font pas la dixième partie d'un talent! pour une misère que te doit monsieur le marquis, mon élève, qui est ou qui sera, pardieu! bien autre chose qu'Alcibiade, tu viens piailler comme une orfraie! Mais, vieille folle, bénis donc le jour, au contraire, où mon élève a daigné jeter les yeux sur ton ignoble atelier! rappelle-toi donc que le cordonnier d'Athènes qui eut le bonheur de faire le premier des *chaussures à Alcibiade* gagna plus d'argent dans une année que tu n'en gagneras dans ta misérable vie, entends-tu bien?

Madeleine Landry voyant l'exaspération de ce grand homme vêtu d'une couverture, et qui parlait d'Alcibiade, crut avoir affaire à un fou.

— Mais au moins, apportes-tu l'habit que monsieur le marquis a bien voulu commander à ton mari? — reprit Dominique. — Songes-y bien; qu'il redouble d'attention et de dextérité pour parfaire ce vêtement, car il s'agit de son avenir de tailleur; et, s'il contente mon élève, sa fortune est faite... Voyons, où est-il, cet habit?

Et Dominique s'avança gravement vers Madeleine.

Celle-ci se dressa brusquement sur sa chaise, décidée à sauter aux yeux de celui qu'elle prenait pour un insensé.

— Ne m'approche pas! ou je te fends la tête d'un coup de parapluie, — s'écria-t-elle.

— Mais vous êtes folle, ma chère dame..... qui songe à vous violenter? Vous n'apportez donc pas l'habit? — reprit Dominique d'un air moins menaçant.

— Comment! si je n'apporte pas l'habit? impudent! — reprit Madeleine un peu rassurée.—Certes non, je ne l'apporte pas; et ce n'est pas ma faute si votre élève a sur le dos celui que mon imbécile de mari lui a vendu, et dont je viens exiger le payement; car, je vous le répète, je ne sors pas que je ne sois payée... Si on ne me paie pas, il y a encore, Dieu merci! de la place au For-l'Évêque pour y mettre les fripons... Quand on n'a pas de quoi payer de beaux habits, eh bien! tout marquis qu'on est, on porte une veste de bure, et on ne vole pas le temps et la marchandise des pauvres ouvriers.

A ce moment des pas légers se firent entendre dans l'escalier.

— C'est monsieur le marquis! — s'écria Dominique.

— Ah! nous allons avoir beau jeu! — s'écria dame Madeleine.

— Ma chère dame, — dit Dominique, cette fois d'un ton suppliant, — ménagez-le : foi de Dominique! vous serez payée...

— Tarare!... Nous allons le voir, ce marquis de contrebande!

A ce moment la porte s'ouvrit lentement, et le marquis parut.

— Je n'aurai pas le courage d'assister à cette scène, — dit Dominique en tremblant. Et il se renferma dans son cabinet noir.

III

LE DÉBITEUR.

A la vue du marquis, Madeleine se dressa comme un coq de combat, en attachant des yeux brillans de colère sur le jeune homme.

Le marquis de Létorière avait alors vingt ans environ. Les portraits qu'on a de lui et les témoignages unanimes de ses contemporains s'accordent à le représenter comme le type de l'idéalité la plus séduisante.

A cet âge, ses proportions, d'une élégance exquise, se rapprochaient plus encore de l'Amour grec que de l'Antinoüs.

Tous les trésors de la statuaire antique n'offraient, dit-on, rien de comparable à la beauté harmonieuse de ses formes. Sous cette enveloppe charmante la nature avait caché des muscles d'acier, un courage de lion, un esprit éminent, une âme élevée, un caractère généreux.

Son visage enchanteur n'était pas d'une beauté sévère et mâle; mais on ne pouvait rien imaginer de plus joli... et le *joli* était alors d'un merveilleux à-propos. Une taille et une force herculéennes eussent été une sorte de non-sens, puisqu'on n'avait plus à se barder de fer. Un air digne et grave eût été hors de saison, puisque les imposantes perruques léonines du siècle de Louis XIV n'étaient plus de mode.

Si Létorière porta d'une manière si charmante la poudre rose, les dentelles, les rubans, la soie et les pierreries, c'est que tous ses traits, c'est que toutes ses habitudes étaient doués d'une grâce presque féminine, admirablement en rapport avec l'élégance presque efféminée du costume et de la parure des hommes de ce temps-là. S'il posséda l'art de plaire et de séduire au plus haut degré, c'est que sa physionomie ravissante savait exprimer tour à tour la finesse, la moquerie, la fierté, l'audace, la tendresse et la mélancolie.

Au dire des gens de son temps, le regard et le timbre de la voix du marquis de Létorière avaient surtout un charme et une puissance irrésistibles, que les partisans d'une science nouvelle attribueraient sans doute à l'attrait magnétique.

Mais, à l'époque dont nous parlons, le marquis n'était qu'un pauvre adolescent, et, magnétique ou non, son attrait allait être mis à une rude épreuve par la femme de son tailleur.

Madeleine Landry sentit sa colère s'exaspérer à la vue de son débiteur.

Létorière, trempé de pluie, avait les mains bleues de froid et le front presque caché par les boucles humides de ses beaux cheveux châtains, qu'il portait alors sans poudre.

Lorsqu'il vit Madeleine, il ne put réprimer un mouvement d'étonnement chagrin; pourtant il la salua poliment, et, attachant sur elle ses grands yeux noirs, à la fois si tristes et si doux, il lui dit de sa voix harmonieuse et perlée :

— Que me voulez-vous, madame?

— Je veux que vous me payiez l'habit que vous avez sur le dos, car il m'appartient... à moi et à mon mari Landry, tailleur de *monsieur le marquis*, — répliqua Madeleine d'une voix aigre, en toisant insolemment son débiteur.

Une rougeur de honte colora les joues du jeune homme, un mouvement d'amère impatience plissa ses sourcils; mais il réprima cette émotion, et répondit doucement:

— Je ne puis malheureusement pas vous payer encore, madame.

— Vous ne pouvez pas me payer!... c'est facile à dire; mais, moi, je ne m'arrange pas de cette monnaie-là! Quand on n'a pas de quoi payer ses habits, on ne s'en fait pas faire... Je ne sors pas d'ici que je n'aie mon argent... — Et Madeleine Landry s'assit brutalement, tandis que Létorière resta debout.

— Écoutez-moi, madame... D'ici à un mois j'ai la certitude de pouvoir vous satisfaire, je vous en donne ma foi de gentilhomme... Ayez seulement l'obligeance de m'accorder un délai... je vous en prie...

Ces mots: « Je vous en prie, » furent prononcés avec une inflexion de voix si noble et si touchante, que Madeleine, déjà frappée de cette profonde infortune qui semblait courageusement soufferte, craignit de se laisser apitoyer. Elle voulut brûler ses vaisseaux, et répondit à la prière de son débiteur par une injure grossière :

— Belle garantie que votre foi de gentilhomme!... que voulez-vous que je fasse de cela?

— Madame! — s'écria le marquis; puis, se contenant, il reprit d'une voix douloureuse et fière: — Madame, il est cruel à vous de me parler ainsi... Vous êtes une femme, je vous dois de l'argent... je suis chez moi... que puis-je vous répondre? Ne cherchez donc pas à rendre plus pénible encore ma position, que je vous souhaite de ne jamais connaître!

— Mais vous n'aurez pas plus d'argent dans un mois que maintenant, — dit durement Madeleine. — C'est une histoire que vous me contez là!

— Si dans un mois mon oncle, monsieur l'abbé de Vighan, auquel je compte m'adresser, n'est pas revenu de Hanovre, dans un mois je me fais soldat, et le prix de mon engagement vous sera fidèlement remis... Vous le voyez, madame, je puis vous donner ma parole de gentilhomme que vous serez payée.

Le marquis parlait de cette résolution désespérée avec tant de dignité, avec un accent si sincère, que Madeleine, émue, se repentit d'avoir été trop loin, et reprit :

— Je ne veux pas vous forcer à vous engager, moi; mais enfin, je veux être payée: il y a assez longtemps que cela dure... Vendez quelque chose... alors...

— Vendre quelque chose ici, madame?... — Et d'un regard navré il lui montra cette pauvre chambre froide et nue.

A ce geste si cruellement significatif, Madeleine baissa les yeux, son cœur se serra; pourtant elle ajouta en balbutiant et en montrant les deux cadres dorés:

— Mais ces deux tableaux?

— Ces tableaux? — et le marquis ajouta d'un air noble et grave : — C'est tout ce qui me reste de mon père..... de ma mère..... Madame, ce sont leurs portraits, et pour la première fois ils voient leur fils rougir de sa pauvreté.

A ces dernières paroles, Madeleine compara l'intérieur de sa maison, où régnait au moins l'aisance, à cette chambre glacée, misérable retraite d'un gentilhomme (alors on croyait encore aux gentilshommes) ; elle sentit sa colère se changer presque en pitié, surtout lorsqu'elle s'aperçut que le jeune marquis tremblait de froid sous ses habits mouillés.

Chez les orgnisations violentes, les contrastes se touchent; dame Landry, depuis son départ de sa boutique, s'était toujours maintenue dans un état d'irritation presque exaspérée; ce paroxysme ne put durer: comme tous les sentiments exagérés, sa colère tomba pour ainsi dire à plat dès la première réflexion que lui suggéra son cœur naturellement bon.

Le marquis était si joli, il avait répondu à ses injures avec une dignité si triste et si calme, il paraissait si souffrant du froid, lui sans doute élevé au milieu du luxe, que la brave femme, éprouvant d'ailleurs l'irrésistible attrait qu'inspirait ce singulier personnage, passa presque sans transition de l'outrage au respect, de la dureté à la commisération; elle rajusta sa coiffure à la hâte, balbutia quelques mots inintelligibles, et disparut au grand étonnement du marquis.

L'ex-régent, qui attendait sans doute l'issue de l'entretien pour sortir de son antre, entrebâilla la porte de son cabinet et dit:

— Cette misérable harpie est donc partie? Pardonnez-moi! mais j'ai lâchement fui devant l'ennemi...

— Vous étiez là, mon bon Dominique? Eh bien! vous avez entendu; mon Dieu... mon Dieu... quelle humiliation! Passer aux yeux de cette femme pour un homme de mauvaise foi! Ah! c'est horrible! Dominique, je suis résolu; si mon oncle n'arrive pas, je me fais soldat, je paye cette dette maudite du prix de mon engagement; au moins, ainsi, je n'aurai plus à rougir.

— Vous engager! renoncer à toutes vos espérances!

— Ce sont des folies. Je suis encore allé aujourd'hui au palais. Il n'y a aucun espoir. Il faudrait, pour continuer le procès contre les princes allemands ou l'intendance de

Xaintonge, déposer chez le procureur plus d'argent que je n'en aurai jamais: j'y renonce. Mais, tenez, Dominique, je ne me sens pas bien, j'ai froid. — Et le marquis s'assit en tremblant sur le bord de son lit.

— Pauvre enfant! je le crois bien, — dit le régent avec un soupir douloureux. — Recevoir cette pluie glacée, rentrer sans trouver une étincelle de feu, et être acceuilli par l'algarade de cette sorcière, que je voudrais pouvoir mettre dans la cheminée en guise de fagots; car, hélas! pour du bois, Dieu sait si je...

— Bon Dominique, assez! — dit Létorière en lui mettant la main sur la bouche. — N'avez-vous pas déjà trop fait pour moi? N'avez-vous pas abandonné votre classe, votre état?

— Et Socrate? Est-ce que ce sage, est-ce que ce grand philosophe n'abandonna pas tout... pour suivre Alcibiade!!! Seulement, comme il ne faisait pas aussi froid à Athènes qu'à Paris... Socrate n'avait pas le chagrin de voir son élève grelotter de froid; mais, tenez, croyez-moi... couchez-vous..... ôtez vos habits mouillés, vous aurez plus chaud dans votre lit.

— Vous avez raison, Dominique, car je ne sais, mais il me semble que j'ai la fièvre.

— Allons, il ne manquerait plus que cela, vous voir tomber malade! — Puis, se retournant d'un air courroucé, Dominique s'écria, en montrant le poing à la porte par laquelle était sortie Madeleine:

— Et c'est toi, sorcière maudite! qui as causé cette révolution à mon malheureux élève par tes imprudentes criailleries! Je regrette maintenant de ne pas t'avoir mise dehors par les épaules.

Au milieu de l'apostrophe de Dominique, la porte s'ouvrit, et le régent vit entrer avec étonnement un commissionnaire chargé de deux énormes falourdes et de quelques paquets de sarmens de vigne.

— Tu te trompes, ce bois n'est pas pour nous, mon garçon, — dit Dominique avec un soupir.

— Est-ce que ce n'est pas ici que demeure monsieur le marquis de Létorière, mon bourgeois?

— Si fait.

— Eh bien! le bois est pour ici. La grosse dame en coqueluchon brun a dit qu'elle allait revenir avec de la braise et de quoi faire un lait de poule pour monsieur le marquis.

— La grosse dame en coqueluchon brun? — demanda Dominique d'un air stupéfait.

— Oui, mon bourgeois, celle qui m'a payé le bois.

— Qui a payé le bois! L'entendez-vous, mon digne élève? Vous allez avoir du feu! — s'écria avec joie Dominique en se retournant vers Létorière, qui, presque subitement saisi d'un violent accès de fièvre, s'était mis au lit.

Heureusement dame Landry vint elle-même expliquer cette énigme d'un air confus. La digne ménagère tenait d'une main une cafetière pleine d'eau bouillante, et de l'autre quelques charbons allumés sur une pelle.

Lorsque le commissionnaire fut parti, dame Landry s'écria en voyant la pâleur du marquis:

— Pauvre jeune gentilhomme, il a la fièvre, c'est sûr! C'est le froid qui l'aura saisi; et moi qui n'ai pas eu honte de le retenir à causer pendant qu'il grelottait... Allons, allons, ne restez pas là à me regarder comme un homme de cire, mon cher monsieur. Mettez donc le bois dans la cheminée, allumez donc le feu, pendant que je vais casser les œufs pour faire le lait de poule. Avez-vous un tasse bien propre au moins? — Puis, allant vers le lit, elle toucha sa mince couverture.—Mais, Jésus-Dieu! monsieur le marquis n'est pas couvert, allez donc lui chercher deux ou trois couvrepieds bien chauds. Et sa tête? elle est beaucoup trop basse; il faudrait un oreiller. Allez donc en chercher un. Et des rideaux! Comment cette alcôve n'a-t-elle pas de rideaux? ni les fenêtres non plus?... Vous voyez bien que le grand jour fera mal aux yeux de monsieur le marquis. Mais allez donc; je ne puis pas tout faire, non plus!

L'honnête régent, auquel s'adressaient ces ordres si divers et si précipités, restait ébahi devant Madeleine, cherchant à comprendre la cause de ce revirement subit. Tout à coup il s'écria en se parlant à lui même:

— C'est son charme! Il n'y a pas de doute, c'est le charme naturel dont il est doué qui opère; il séduit la tailleuse, comme Alcibiade a séduit Timée, femme d'Agis, roi de Lacédémone, et cela sans offenser la vertu, ce qui est encore bien plus beau et plus méritoire! — Ma chère dame, je vous l'avouerai, nous n'avons malheureusement ni oreillers, ni rideaux, ni couvertures, — reprit tristement Dominique.

— Quelle misère! — dit tout bas Madeleine émue. Puis, voyant le régent toujours drapé dans sa toge, elle s'écria: — Mais en attendant que le lit soit mieux garni, donnez-moi toujours cette couverture, au lieu de vous en envelopper comme un véritable carême-prenant; à votre âge n'avez-vous pas de honte? — Et la ménagère tirait résolûment un des pans de la toge improvisée de Dominique. Mais celui-ci, retenant son vêtement avec énergie, s'écria:

— Ma bonne dame, écoutez-moi donc... Laissez-moi donc... ne tirez donc pas si fort... c'est une question de convenance... Je puis vous confier cela... à vous qui êtes d'un âge respectable et de plus femme d'un tailleur... — Et Dominique dit à voix basse: — Mon haut-de-chausse, comme disaient nos pères, étant absolument hors de service, et n'ayant pas de robe de chambre, je suis obligé de substituer cette manière de manteau romain à un habillement plus commode.

— Est-il bien possible? — dit Madeleine en abandonnant le pan de la couverture. — Si c'est ainsi, je vous enverrai ce soir Landry. — Puis elle ajouta à voix basse, en attisant un feu clair et brillant qui jetait sa réjouissante clarté dans cette chambre misérable: — Monsieur le marquis dort-il?... S'il ne dort pas, faites-lui boire ceci. — Et elle lui donna une tasse remplie d'un chaud breuvage.

Dominique s'approcha du lit sur la pointe du pied.

— Comment vous trouvez-vous? — dit-il à son élève.

— J'ai froid.... je souffre de la tête.... — dit celui-ci d'une voix faible. — Mais quel est ce feu?... Comment avons-nous du feu?

— Il y a du feu parce que vous êtes *charmant*.... C'est cette bonne et digne femme qui l'a fait; voilà un breuvage excellent.... bien chaud, que vous allez boire: c'est encore elle qui vous l'a préparé. Courage.... courage!... voici enfin votre étoile qui se lève sous la physionomie respectable de dame Landry...

Le marquis, souffrant d'une horrible migraine, ne comprit pas grand'chose à ce que lui disait Dominique, et surtout de quel lever d'étoile il parlait; néanmoins, il prit la tasse, but, et tomba dans un profond assoupissement. Alors la digne femme s'approcha du lit en retenant son souffle, elle borda les draps avec un soin tout maternel, et revint auprès de Dominique.

— Il faut être généreux et me pardonner, monsieur, — lui dit-elle; — tout à l'heure j'ai été bien grossière à l'égard de monsieur le marquis; mais, voyez-vous, c'est mon homme qui m'avait monté la tête; il faut dire aussi que je ne l'avais pas vu, ce pauvre gentilhomme! si jeune, si joli, orphelin de père et de mère avec ça... et puis un seigneur comme lui manquer de feu en plein hiver, quand des ouvriers comme nous ont toujours un bon poêle bien chaud! Tenez, mon digne monsieur, je me reprocherai toujours d'avoir osé parler effrontément à monsieur le marquis, mais soyez sûr au moins que, tant que Madeleine Landry vivra, elle sera sa servante bien humble... Enfin, monsieur, — et la bonne dame baissait les yeux en tirant un petit sac de sa poche, — en venant ici, j'ai touché un billet de trois cents livres; voilà monsieur le marquis alité, peut être aurat-il besoin de quelque chose, d'un médecin; à lui je n'aurais jamais osé proposer cela, mais avec vous je suis plus hardie... Tenez, monsieur, nous mettrons ce'a sur le mémoire, et oubliez les vilaines paroles que je vous ai dites...

— Pour cela nous sommes parfaitement quittes, ma chère dame: vous m'avez traité de hibou, je vous ai traitée

d'orfraie, n'en parlons plus; mais quant à ce prêt, je dois vous prévenir que le retour de monsieur l'abbé de Vighan, oncle de mon élève, peut être retardé, et que de bien longtemps peut-être il nous sera impossible de vous rendre ce que vous nous offrez généreusement, c'est vrai; mais d'après la scène de ce matin, je puis craindre...

— Ne parlez jamais de cela, monsieur, ou je mourrai de honte, foi d'honnête femme! Monsieur le marquis nous rendra ça quand il pourra; Dieu merci! nous n'attendons pas après soixante pistoles pour vivre.

— Je prends ce prêt sur moi, ma digne dame; d'ailleurs mon semestre prochain de ma rente sur la gabelle vous répondra de la somme.

— A la bonne heure! il me semble maintenant que je suis à moitié pardonnée de mon insolence. Ah çà! monsieur, je retourne chez moi chercher tout ce qui manque à monsieur le marquis, et je reviendrai tous les jours, si vous le permettez, m'établir près de lui comme sa garde; car les hommes n'entendent rien à soigner les malades, soit dit sans vous offenser, monsieur.

Et Madeleine laissa Dominique auprès du lit de son élève, et en possession d'un excellent feu, jouissance que le vieillard ne connaissait plus depuis bien longtemps.

IV

MYSTÈRES.

La maladie de monsieur de Létorière tirait à sa fin; il était presque convalescent, grâce aux soins assidus de Madeleine, de son mari et de l'apprenti Kraft. Tous avaient rivalisé de dévouement avec le bon Dominique. Le marquis s'était montré si affectueusement reconnaissant de ces touchantes preuves d'intérêt, il semblait tellement les justifier et les mériter par la délicatesse et la bonté de son cœur, que le tailleur et sa femme se montraient de plus en plus attachés à *leur joli seigneur*, comme ils appelaient le marquis.

Le printemps approchait; un jour Dominique, qui était sorti pour tâcher de décider un procureur à suivre un des procès de Létorière, rentra d'un air à la fois rayonnant et étonné; l'apprenti Kraft le suivait portant avec peine une immense corbeille de fruits et de fleurs les plus rares. Sur un petit papier, attaché par une épingle à un magnifique ananas, on lisait ces mots: *A monsieur le marquis de Létorière.*

Après avoir admiré ce charmant cadeau avec une curiosité enfantine, et en vain cherché de quelle part il pouvait venir, car un homme inconnu avait laissé la corbeille chez le portier, le marquis remplaça l'adresse de ce présent par celle-ci: *A mes bons amis Landry et sa femme*, et il chargea Kraft de porter de sa part les fruits et les fleurs à maître Landry.

— Tu leur diras que j'ignore d'où me vient ce don, mais c'est la première et la seule chose que je puisse leur offrir, et je la leur envoie comme gage de ma reconnaissance éternelle.

Quelques jours après, autre surprise: dans un charmant nécessaire à écrire qui fut laissé chez le portier par un garçon de Bordier, célèbre ébéniste, le marquis trouva ce billet:

« Votre cœur ne dément pas ce qu'on attendait de vous.
« C'est bien. Envoyez ces deux lettres à leur adresse. »

Dans un des compartimens du nécessaire, Létorière trouva deux lettres cachetées. Sur l'une on lisait:

A monsieur Landry, tailleur, aux Ciseaux d'Or.

Sur l'autre: *A monsieur Buston, procureur au Châtelet.*

Ce dernier, l'homme de loi chargé des procès du marquis, n'avait jusqu'alors voulu tenter aucune démarche dans la crainte de ne pas être remboursé de ses frais.

Létorière et Dominique se regardèrent avec ébahissement.

— Que vous disais-je? — s'écria l'ex-régent, — me croirez-vous maintenant? vous défierez-vous de votre destinée? Quand je vous dis que vous n'aurez rien à envier au fils de Clinias!

Étourdi de cette aventure, dont il ne comprenait pas encore les suites, le marquis pria Dominique de porter la lettre du procureur à son adresse, et envoya celle de maître Landry par son portier. Une heure après, le tailleur, Madeleine et l'apprenti étaient aux genoux du jeune gentilhomme.

— Grâce à vous, monsieur le marquis, j'ai la pratique de monseigneur le duc de Bourbon! — s'écria Landry. — C'est un bénéfice clair et net de six mille livres par an! Me voilà riche à jamais!

— Grâce à vous, monsieur le marquis, notre voisin Mathurin, qui nous enlevait toutes nos pratiques, va crever de dépit, — disait Madeleine.

— Grâce à vous, monsieur le marquis, dame Madeleine, dans sa colère de voir déserter nos chalands, ne me donnera plus de soufflets! — disait Martin Kraft.

— Mes amis, — répondit Létorière, — je suis ravi du bonheur qui vous arrive; mais je vous jure que malheureusement j'y suis étranger.

— Ah! monsieur le marquis, pourquoi dire cela? s'écria Madeleine d'un ton de reproche: et, tirant de sa poche la précieuse missive, elle lut: — « Maître Landry est prévenu qu'à l'expresse recommandation de monsieur le marquis de Létorière, S. A. S. monseigneur le duc de Bourbon daigne le nommer à l'emploi de tailleur du *corps* et de sa maison. » Vous voyez bien, monsieur le marquis! — reprit Madeleine. Et, regardant Létorière avec des yeux baignés de joyeuses larmes, elle ajouta: — Cet emploi nous rend fortunés pour toujours.... Eh bien! foi d'honnête femme, la corbeille de fleurs et le billet que monsieur le marquis a eu la bonté de nous envoyer hier nous ont fait peut-être plus de plaisir encore.

— Et vous avez raison, mes amis, — dit Létorière; — car hier c'était bien moi qui vous envoyais ce présent, dont j'ignorais la source. Mais aujourd'hui je ne savais pas ce que contenait cette lettre, c'est un mystère que je ne puis pénétrer.

A ce moment Dominique entra, la figure complétement bouleversée: il avait monté les cinq étages avec tant de hâte qu'il pouvait à peine parler; les seuls mots qu'il faisait entendre d'une voix entre-coupée étaient: — Riche... riche.. le procureur... procès... Je le disais bien! — Et il se jeta au cou de son élève en manière de péroraison.

— Mon bon Dominique, remettez-vous, — lui dit le marquis. — Apprenez-moi quelle heureuse nouvelle vous transporte...

— Oui, par le ciel! elle est heureuse, cette nouvelle, — dit l'ex-régent encore haletant. — Figurez-vous donc que je me rends chez ce Buston... cet oiseau de proie... votre procureur... Quand les clercs me voient entrer dans l'étude, ils recommencent les indécentes plaisanteries qu'ils ont coutume de me faire... je les méprise socratiquement, et je demande maître Buston. Comme d'habitude, ces impudens polissons me répondent en chœur et sur tous les tons: « Il n'y est pas! il n'y est pas! » Au milieu de ce tapage infernal, je m'approche du premier clerc, et je lui montre ma lettre... Ah! si vous aviez vu sa figure! — s'écria Dominique en éclatant de rire et en frappant sur ses cuisses.

— Eh bien! eh bien! achevez donc, — s'écria le marquis.

— Eh bien! le premier clerc ouvrait déjà la bouche pour se livrer à son insolente gaieté; mais, dès qu'il eut reconnu l'écriture de la lettre, il devint sérieux comme un âne qu'on étrille, imposa silence à ses camarades, se leva, et me dit respectueusement: « Je vais avoir l'honneur de conduire monsieur Dominique chez mon patron. » J'arrive chez le procureur jusqu'alors invisible ou insolent. Autre scène! le vautour devient tourtereau, et me roucoule ces mots après

avoir lu la lettre : « Je n'ai jamais un instant douté du gain du procès de monsieur le marquis contre l'intendance de Xaintonge, au sujet des bois de Brion... Cette lettre lève les seules difficultés qui s'opposaient à la poursuite de cette affaire, dont je vais d'abord m'occuper, en attendant que le dossier du grand procès contre les princes allemands soit en ordre. J'ai d'ailleurs tellement foi dans la bonté de la cause de monsieur le marquis, que je vous offre, monsieur de lui ouvrir chez moi un crédit de vingt mille livres... cette somme ne s'élevant pas à la cinquième partie de celle qu'il touchera, je n'en doute pas, pour ses reprises sur l'intendance de Xaintonge.»

— Mais c'est un rêve!... un rêve!...—dit le marquis en mettant les mains à son front.

— Franchement, ça m'en avait tout l'air.—reprit Dominique; — et, pour m'assurer de la réalité de ce que je voyais, j'acceptai l'offre de maître Buston, comme étant votre fondé de pouvoir.

— Eh bien?... — s'écria Létorière.

— Eh bien! — dit Dominique en remettant un portefeuille au marquis, —sur mon simple reçu, il m'a remis vingt mille livres que voici, en bons à vue sur la ferme générale...

Il serait impossible de peindre l'étonnement et la joie des acteurs de cette scène.

Après des remercîmens et des bénédictions sans nombre, le tailleur, sa femme et son apprenti se retirèrent.

Le marquis, resté seul avec Dominique, s'épuisa en vaines conjectures pour deviner d'où venait cette mystérieuse protection. Bordier, l'ébéniste, ne put donner aucun renseignement sur l'acheteur du nécessaire. Le procureur garda le silence le plus obstiné sur le contenu et sur l'auteur de la lettre qui avait opéré un si grand changement dans sa manière de voir à l'endroit des procès du marquis. Plus tard, le secrétaire des commandemens de monsieur le duc de Bourbon répondit que Son Altesse avait elle-même ordonné la nomination de maître Landry comme tailleur de sa maison.

Lorsque le marquis fut tout à fait rétabli, il alla occuper avec Dominique un petit appartement dans le faubourg Saint-Germain. Le brave Jérôme Sicard, ce cocher de fiacre qui avait voulu conduire Létorière gratis parce qu'il ressemblait à un *bon ange*, y fut installé, à sa grande joie, comme valet de chambre. Ce fut la seule récompense qu'il sollicita, lorsque le marquis lui demanda de quelle façon il pouvait reconnaître sa dette envers lui. Il est inutile de dire que Sicard, maître Landry et sa femme furent d'ailleurs généreusement et délicatement récompensés de leurs soins.

Chose singulière! aucune des nobles actions du marquis ne demeurait inconnue à son mystérieux protecteur. Un petit billet arrivait par la poste, et contenait ces mots : « C'est bien... continuez, on veille sur vous...»

D'autres fois on lui donnait des conseils pleins de sagesse: on l'engageait à jouir des plaisirs du monde et de son âge, mais à toujours conserver la droiture et la loyauté de son caractère, car on y comptait pour l'avenir.

D'autres fois on engageait Létorière à faire les exercices d'académie qui convenaient à un gentilhomme. Il suivit ce conseil, et bientôt excella dans l'escrime, dans l'équitation et dans tous les jeux qui demandent de la souplesse et de la légèreté.

Tantôt ces lettres, qui révélaient une affection croissante et réfléchie, arrivaient au marquis par des moyens charmans et inattendus. C'était dans un admirable vase de Sèvres rempli de fleurs, qu'un inconnu laissai au concierge C'était encore dans un sachet de satin, merveilleusement brodé à son chiffre et à ses armes, qu'il trouvait au fond de sa poche en revenant du jeu de paume.

Cette singulière correspondance durait depuis environ un an, lorsque Létorière gagna son procès contre l'intendance de Xaintonge.

Le lendemain du jugement, un palefrenier, vêtu à la livrée du marquis, amena deux magnifiques chevaux anglais, dont la mode commençait à se répandre. Le harnachement et les housses étaient des merveilles de richesse et d'élégance. Une lettre ainsi conçue accompagnait ce nouveau présent :

« Votre procès est gagné, vous pouvez vivre comme il convient à un gentilhomme de votre rang. Vous irez chez Chérin le généalogiste; il rédigera vos titres de noblesse ; vous les déposerez sur l'architable, afin de pouvoir être présenté au roi et avoir vos entrées à la cour. Vous aurez sans doute l'honneur de suivre les chasses de Sa Majesté; ces chevaux vous serviront... On est content de vous. »

A toutes les questions que fit Létorière, le palefrenier ne répondit autre chose sinon qu'un inconnu avait acheté les chevaux chez Gabart, fameux marchand de l'époque, en disant qu'on apporterait plus tard les harnachemens. Quant à l'inconnu, c'était un homme vêtu de noir, assez gros, et âgé de cinquante ans environ.

Quelque temps après cette nouvelle surprise, le marquis reçut ce billet :

« Allez ce soir au bal de l'Opéra; attendez au coin du roi, entre minuit et une heure; mettez un domino noir, et attachez-y un ruban bleu et blanc. »

Létorière, de sa vie, n'était allé au bal de l'Opéra. Sans mener une existence de reclus, son temps avait jusqu'alors été employé à des exercices d'académie, à des promenades avec Dominique, à de longues lectures des poëtes grecs et latins, et à de fréquentes séances à la Comédie-Française.

Quoique Dominique n'eût pas une très-grande connaissance du cœur humain, il était quelquefois inquiet en voyant son élève rester si calme dans l'âge où les passions se révèlent ordinairement avec tant de violence; un moment le digne homme avait pensé que le protecteur mystérieux du marquis était une femme, mais il n'avait pas fait part de ses soupçons à Létorière.

Lorsque celui-ci prévint Dominique qu'il irait au bal de l'Opéra, l'ex-régent eut l'heureuse idée d'accompagner son élève. Létorière se réjouit fort de ce plaisir, et partit avec Dominique.

Une fois lancés dans ce tourbillon, les deux amis, aussi désorientés que les provinciaux, eurent mille peines à retrouver le coin du roi, et furent d'abord victimes des railleries des spectateurs : le marquis avait une taille si mince, une tournure si élégante, un si joli pied, des mains si charmantes, qu'on le prit facilement pour une femme, tandis que Dominique, grand, osseux, gauche et empêtré, passa pour son mari.

Létorière rougissait de colère sous son masque, et il fallait toute l'autorité, toutes les supplications de Dominique pour l'empêcher d'éclater.

Enfin deux dominos les abordèrent.

Le plus grand prit le bras de Dominique, pendant que le plus petit, s'approchant de Létorière, lui dit ces mots à l'oreille :

« Continuez... on est content... Tenez... et espérez.»

Le marquis se sentit mettre une petite boîte dans la main et, avant qu'il eût pu dire un mot et faire un mouvement, le domino se perdit dans la foule.

Létorière était dans l'enchantement. La voix qui lui avait dit à l'oreille ces mêmes mots que son protecteur inconnu lui avait si souvent écrits était une voix de femme d'une douceur infinie; il lui avait aussi semblé voir briller deux grands yeux bleus à travers la soie du masque.

Ivre de joie, sentant mille émotions nouvelles s'éveiller dans son cœur, le marquis oublia complétement Dominique, et eut la folle idée de retrouver son domino, croyant reconnaître entre mille les grands yeux bleus qui s'étaient arrêtés sur les siens avec une si singulière expression de tendresse. Vers les cinq heures du matin, il comprit la vanité de ses recherches, et rentra chez lui impatient de savoir ce que contenait la boîte.

Elle renfermait une de ces bagues à larges chatons alors très à la mode; elle était entourée de diamans : on y voyait peint sur émail, avec une délicatesse admirable, un charmant œil bleu au milieu d'un nuage, dont l'expression était

telle que Létorière reconnut aussitôt le regard doux et tendre de son domino. Sur l'exergue on lisait ces mots en caractères microscopiques.

« Il vous suit partout. »

La lettre contenait ces mots :

« Vous avez vingt ans, vous êtes jeune, beau, noble spirituel et charmant; vous avez assez d'argent pour être prodigue. Votre avenir est entre vos mains... on veut voir si les conseils qu'on vous donne depuis un an continueront de porter leurs fruits. On ne vous écrira plus... vous avez votre libre arbitre, mais on vous suit partout. Dans quatre années à dater de ce jour, que votre conduite ait ou non répondu à ce qu'on attend de vous, vous recevrez une lettre. D'ici là, courage, espoir et persévérance. »

Pendant un mois le marquis faillit à devenir fou de curiosité. Il parcourait les promenades comme un insensé, interrogeant avec anxiété tous les yeux bleus qu'il rencontrait, et les comparant à sa bague. Bien de beaux yeux bleus se baissèrent timidement devant son regard ardent et inquiet, d'autres lui répondirent avec langueur, d'autres avec colère, mais il ne découvrit rien.

Il se souvint qu'on lui avait ordonné de déposer ses titres sur l'architable pour être reçu à la cour; il remplit les formalités voulues, et attendit le retour d'un de ses parens éloignés, monsieur le comte d'Appreville, pour avoir l'honneur d'être présenté au roi Louis XV.

V

LE CAVALIER.

Un jour le marquis se promenait sur le bord du grand canal de Versailles, rêvant tristement et se croyant abandonné de sa mystérieuse protectrice. Il venait du manége, son costume de cheval faisait merveilleusement valoir l'élégance de sa taille. C'était un habit vert à galons d'or, une culotte écarlate, une veste pareille, et de grandes bottes de maroquin noir bien luisantes qui se détachaient sur des genouillères de fine batiste. A quelques pas de lui Létorière vit un cavalier assez âgé qui, malgré tous ses efforts, ne pouvait obliger sa monture à passer près d'un piédestal de marbre.

Deux personnes assistaient à ce débat : l'une des deux, âgée de cinquante à soixante ans, vêtue d'un habit de taffetas gris perle, à branbebourgs de soie de même couleur, avait une physionomie à la fois belle, noble et bienveillante : elle donnait le bras à un homme plus avancé en âge, assez petit, legèrement voûté, superbement vêtu à la vieille mode de la Régence, et dont le pâle visage était sillonné de rides profondes.

Celui de ces deux gentilshommes qui était le plus simplement vêtu dit à l'autre en lui montrant Létorière :

— Quel charmant visage !... quelle jolie tournure !... Mais je n'ai jamais rien vu de plus enchanteur... Et vous maréchal ?

—Hum... hum!...—dit ce dernier avec une toux sèche.— Ce p'tit m'sieu-là? il est assez ben... mais il a l'air gauche comme un donneux d'eau bénite, —répondit monsieur le duc de Richelieu, qui avait conservé cette vieille façon de parler vulgaire, autrefois adoptée par les roués de la Régence.

— Lui? ce joli visage? Ce serait donc pour donner de l'eau bénite à des saints de votre espèce? — dit l'autre en souriant avec malice.

Le cheval se défendait toujours; le cavalier, las des moyens de douceur, employait tour à tour la cravache et l'éperon, mais n'obtenait de sa monture que des pointes et des ruades formidables.

Peu à peu monsieur de Richelieu et l'autre promeneur se rapprochèrent du marquis. Voyant des personnes d'un âge vénérable s'avancer vers lui, Létorière salua respectueusement.

— Eh bien! jeune homme... qui aura raison de l'homme ou du cheval dans cette discussion? — dit l'ami de monsieur de Richelieu,

— Ma foi! je ne sais trop, monsieur! L'écuyer raisonne à coups de cravache, sa monture répond par des ruades, Cette conversation-là peut durer encore longtemps.

Cette réponse, faite sans trop d'assurance, mais avec la gaieté confiante de la jeunesse, fit sourire le promeneur.

— Vous en parlez bien à votre aise, mon jeune maître... Je voudrais bien vous voir... à la place de cet écuyer... Vous ne savez donc pas que cette bête est une jument de l'Ukraine?... Elle arrive d'Allemagne, c'est un vrai démon... dont la Guérinière lui-même n'a pu venir à bout...

— Si j'étais à la place de cet écuyer, monsieur, je serais peut-être non pas plus habile, mais plus heureux,—dit résolûment le marquis.

— Vraiment! Eh bien! voulez-vous essayer? voulez-vous monter *Barbara ?*

—Cette jument est si belle... si fière... malgré sa méchanceté... que j'accepte de tout mon cœur, monsieur; d'ailleurs l'herbe est si verte qu'on ne peut désirer un meilleur tapis pour se laisser choir, —répondit joyeusement Létorière.

— J'ai une peur horrible qu'il ne se casse le cou, dit tout bas le compagnon de monsieur de Richelieu.

— Avec un minois pareil, si espiègle et si enjoleux, on ne craint ni chevaux, ni hommes, ni femmes... et si l'on tombe... on ne tombe jamais seul... Je reviens sur son compte, il a l'air très-déluré...

— Holà! Saint-Clair, — reprit l'autre en s'adressant à l'écuyer, — ne t'opiniâtre pas davantage; descends de cheval... Ce jeune gentilhomme a besoin d'une leçon, et tu vas la lui donner, — ajouta-t-il en riant.

Saint-Clair obéit à cet ordre et descendit de cheval.

Létorière, un peu choqué des dernières paroles de l'inconnu, lui répondit avec une fermeté respectueuse :

— Je recevrai toujours avec plaisir ou résignation les leçons que je demanderai ou que je mériterai, monsieur; mais, ici, je ne crois m'être mis dans aucun de ces deux cas...

L'inconnu et monsieur de Richelieu se regardèrent en comprimant une violente envie de rire.

— Faut prendre garde, — dit tout bas le maréchal, — il a l'air d'un fameux batailleux!

— Vous allez voir qu'il va me proposer un cartel, et cela devant vous, le doyen des maréchaux de France, le président du tribunal du point d'honneur,—dit l'autre; et il ajouta en regardant le marquis d'un air très-sérieux :

— Vous le prenez bien haut, mon jeune maître!

— Vive Dieu! je le prends comme il faut, monsieur! —s'écria Létorière en se campant résolûment sur la hanche.

A cette bravade, monsieur de Richelieu et l'inconnu éclatèrent de rire, et le marquis commençait à s'irriter fort, lorsque Saint-Clair, qui n'était pas sans peine descendu de cheval, s'approcha le chapeau à la main et dit au gentilhomme vêtu de gris :

— Sire, on ne fera jamais rien de cette jument.

— Le roi!... — s'écria le marquis avec confusion,—et il mit un genou en terre et baissa la tête d'un air repentant.

— Par Saint-Louis! mon jeune ami, — dit Louis XV en souriant, — j'ai vu l'heure où vous alliez vertement nous rappeler que tous les gentilshommes sont nos pairs, et qu'aux vieux temps un chevalier pouvait croiser la lance avec un souverain.

— Ah ! ... sire, pardon... pardon...

— Allons... relevez-vous, gentil paladin... — Et par un mouvement plein de cette grâce majestueuse que ce roi, le plus aimable et le plus spirituel des rois, mettait dans ses moindres actions, il effleura du bout du doigt la joue de Létorière, qui, toujours agenouillé, baisa cette belle main royale avec une vénération profonde...

Létorière se releva, le front couvert d'une rougeur charmante, ses beaux yeux noirs tout humides de larmes,

tant il était profondément touché de l'ineffable bonté de son roi.

Cette émotion si pure, si jeune, si naïve, frappa délicieusement Louis XV. La flatterie la plus adroite ne lui eût pas causé cette double impression.

— Comment vous appelez-vous, mon enfant? — demanda-t-il au marquis en le regardant avec intérêt.

— Charles-Louis du Vighan, marquis de Létorière... sire.

— Vous êtes de Xaintonge, —dit le roi, qui connaissait à merveille la généalogie de sa noblesse. — Mais vous avez déposé vos titres, — ajouta-t-il, — vous deviez m'être présenté... pourquoi ne l'avez-vous pas été?

— Sire, j'attendais le retour de monsieur le comte d'Appreville, mon parent... pour avoir cet honneur...

— Maréchal de Richelieu, voulez-vous lui servir de parrain? — dit le roi en s'adressant au duc, qui répondit par une inclinaison respectueuse.

— Ah çà!... — dit le roi, — je n'oublie pas... mon enfant, que vous avez presque critiqué Saint-Clair... il lui faut une réparation... Oserez-vous toujours affronter Barbara? — Et le roi montra la jument qui, tenue en main, pointait et se câbrait, malgré les menaces et les caresses de l'écuyer. — Ne craignez-vous pas cette fougueuse?

— Je ne crains qu'une chose, sire, c'est de me montrer au-dessous de la grâce insigne dont le roi daigne m'honorer en m'ordonnant de monter à cheval devant lui.

— Mais c'est qu'il est charmant; il répond avec une grâce parfaite... avec un tact exquis, — dit le roi à monsieur de Richelieu, pendant que Létorière, le cœur tout palpitant d'émotion, s'approchait de la redoutable Barbara.

— Le roi... me dit quelquefois que j'suis un vieux connaisseux en figures, eh ben! j'puis prédire au roi qu'avant six mois ce jeune faucon aura pris sa volée... Et alors gare à lui! ça sera un grand mangeux de colombes, j'en réponds.

— Votre patronage lui aura porté bonheur, maréchal, — dit le roi en souriant; puis, tout à coup il s'écria avec effroi. —Ah!... le malheureux enfant! il va se faire tuer... Saint-Clair lui a abandonné les rênes, et la damnée jument ne veut pas se laisser approcher... Quelles ruades!... quelles pointes!... il ne pourra pas seulement venir à bout de l'enfourcher. C'est une diablesse au montoir... Saint-Clair... pourquoi ne la lui as-tu pas tenue pour qu'il puisse la monter?...

— Sire, — reprit le vieil écuyer d'un ton bourru, — ce monsieur m'a dit qu'il se tirerait bien d'affaire lui seul...

— Et, par le ciel! il s'en tire... — dit le roi avec étonnement; — mais voyez donc, maréchal!.. sur ma parole!... il l'a ensorcelée... Voilà qu'il l'approche, et elle ne bouge plus... Il la caresse... et la mauvaise ne lui répond pas par un coup de dent... ou par un coup de pied... Que dis-tu de cela, Saint-Clair?

— Sire... je dis... je dis... je dis que je n'y comprends plus rien... Ordinairement on ne peut la monter qu'à l'aide du torche-nez, tant elle est ombrageuse et effarée...

— Et le voilà en selle... ma foi!...—s'écria le roi charmé; —et il y est à merveille... plein de grâce et de souplesse... Qu'en dites-vous, Richelieu?... Qu'en dis-tu, Saint-Clair? — reprit Louis XV, dont la figure rayonnait de plaisir en voyant l'habileté de son jeune protégé.

— Ma foi!... je dirai au roi que ce garçon-là, tout jeune qu'il est, est un fin cavalier... Mais faut qu'il possède que'que charme pour avoir apaisé c'te vilaine donneuse de coups de pied... — répondit le maréchal.

— On ne peut pas dire, sire, que la position de ce gentilhomme soit absolument mauvaise, — dit le vieux Saint-Clair. — Il ne manque pas d'assiette; son corps et ses jambes sont bien placés, il paraît avoir la main ferme et légère à la fois...

— Eh! que diable veux-tu de plus?... — dit le roi. — Mais voyons... si elle passera devant cette statue de marbre qui l'effraye si fort. Non, non, elle se défend... quels bonds!... Ah! le malheureux!

— C'est qu'il paraît vissé sur son dos. Il ne bouge pas plus qu'un terme... — s'écria le maréchal... — avec son air mignon, faut qu'il soit fort comme un Hercule.

— Monseigneur sait bien que ce n'est rien que de supporter les bonds d'un cheval... c'est à les prévenir et à les empêcher que consiste la science... — répondit Saint-Clair.

— En ce cas, tu dois être satisfait, — reprit le roi. — Regarde, regarde... la voilà qui passe devant la statue aussi facile... aussi commode qu'une haquenée... Ah çà! il est donc sorcier? — s'écria Louis XV, en regardant avec étonnement le maréchal et Saint-Clair, non moins surpris que lui.

Létorière, après avoir fait plusieurs fois passer et repasser la jument devant la statue qui l'avait d'abord tant effrayée, s'approcha du roi; le marquis tenait son chapeau de la main droite, de la gauche il rassemblait Barbara, qui piaffait et mâchait son mors le plus coquettement du monde; on eût dit qu'elle était fière du poids léger qu'elle portait. La figure du jeune gentilhomme, encore animée par cet exercice et par l'orgueilleuse joie d'avoir si bien réussi devant le roi, était resplendissante de bonheur et de beauté.

En voyant son protégé si joli, si radieux, si jeune, Louis XV le regardait avec cet intérêt doux et mélancolique que les hommes avancés en âge, ou rassasiés de plaisir, éprouvent souvent à contempler la joie confiante, la folle ardeur de la jeunesse.

Cet excellent prince se sentait tout heureux de pouvoir, par un généreux caprice de souverain, ouvrir à cet enfant un avenir brillant comme un conte de fées.

— Il est quelquefois bien bon d'être roi! — dit-il à monsieur de Richelieu avec un attendrissement involontaire.

Le vieux maréchal, avant de répondre, sembla interroger le regard du prince afin de pénétrer le sens de cette exclamation qu'il ne comprenait pas. Tout était mort dans ce cœur usé par une ambition étroite, mais effrénée, et racorni par un égoïsme impitoyable. Incapable de saisir l'intention du roi, le maréchal répondit par une fadeur de cour.

— S'il est quelquefois bon d'être roi, sire, il est toujours bon d'être le sujet de Votre Majesté.

Louis XV sourit d'un air fin et froid, et répondit:

— C'est plaisir que de se voir ainsi deviné.

Puis s'adressant à Létorière, qui attendait toujours ses ordres:

— Ah çà! mon enfant, dites-moi comment avez-vous fait pour dompter si vite et si facilement cette créature indomptable?

— Votre Majesté m'avait dit que cette jument arrivait d'Allemagne; sachant que les Allemands parlent beaucoup à leurs chevaux, et qu'ils les conduisent presque autant avec la parole qu'avec la main ou avec l'éperon, je lui ai parlé allemand; reconnaissant sans doute une langue à laquelle elle était habituée, elle s'est calmée presque aussitôt.

— Mais il a raison. Rien de plus simple... vois-tu bien, Saint-Clair, — dit le roi.

— Oui, sire, — reprit timidement Létorière en jetant un coup d'œil sur le vieux Saint-Clair, qui semblait profondément humilié, — oui, sire... rien n'est plus simple... quand on parle allemand...

Cette réponse presque hardie était dictée par un sentiment si délicat et si généreux, que Louis XV, vivement touché, s'écria:

— Bien... très bien, mon enfant... vous avez raison; si mon vieux Saint-Clair avait su parler allemand, il eût fait comme vous...; mais comme il est trop âgé pour l'apprendre maintenant, et que Barbara ne paraît avoir aucun goût pour la langue française, gardez cette jument... marquis de Létorière, le roi vous la donne...

Le marquis salua respectueusement.

— Richelieu, vous me le présenterez demain à mon petit lever, — dit le roi au maréchal.

Puis, faisant un geste affectueux à Létorière, Louis XV regagna le château.

Le lendemain Létorière fut officiellement présenté; peu de jours après, Louis XV se l'attacha comme écuyer, et plus tard lui donna une cornette dans les mousquetaires.

De ce moment la faveur de Létorière ne fit que croître, car l'affection du roi pour lui augmenta chaque jour.

Il serait trop long de dire comment le favori devint l'homme à la mode par excellence; mais cette progression est simple et naturelle. A tous les rares avantages de l'esprit, de la beauté, de la naissance et du cœur, il se joignit bientôt, chez Létorière, un goût exquis en toutes choses. Ses chevaux, ses ameublemens, sa parure, devinrent le type de l'élégance et du bon goût. Enfin, au bout de quatre ans, le pauvre écolier du collége du Plessis était devenu un des plus brillans seigneurs de la cour, et inspirait à la fois l'admiration, l'envie, la haine, l'adoration, comme tous les gens doués de facultés supérieures.

Cette narration ne comporte pas le récit des nombreuses bonnes fortunes dont le marquis fut le héros, ou du moins dont on le supposa le héros, car sa discrétion était profonde et absolue.

Seulement, ce qu'on sut bien, c'est que jamais on n'eut à lui reprocher une bassesse ou une perfidie en amour. Dans deux duels il se montra plein de bravoure et de générosité. Le seul défaut qu'on pût lui reprocher était une grande prodigalité, à laquelle il suffisait, grâce au gain de son procès contre l'intendance du Poitou, et aussi à la munificence et aux bontés du roi, qui le nomma successivement abbé commendataire de la Trinité de Vendôme, commandeur des ordres réunis de Saint-Lazare et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, mestre de camp de cavalerie, conseiller d'État d'épée, et grand sénéchal d'Aunis.

Telle était la prodigieuse fortune à laquelle était arrivé Létorière environ quatre ans après son heureuse rencontre avec le roi.

A travers ses succès de toutes sortes, Létorière n'avait jamais oublié les grands yeux bleus du bal de l'Opéra, et presque chaque jour il contemplait sa bague avec tristesse.

Malgré cette devise : « Il vous suit partout, » écrite au-dessous d'un si charmant azur qui semblait le regarder avec une tendresse pleine de confiance et de sérénité, le marquis craignait d'être complètement oublié par sa mystérieuse protectrice. Depuis quatre années il n'en avait eu aucune nouvelle. Tantôt il tremblait que sa réputation d'homme à bonnes fortunes, en éveillant chez l'inconnue une juste jalousie, ne l'eût à jamais éloignée de lui; tantôt il craignait que l'absence, qu'une maladie, que la mort même ne lui eût ravi cette singulière affection.

Par un sentiment bizarre et inexplicable, dans le cours de ses galanteries, Létorière avait toujours rigoureusement fui les séductions des yeux bleus... quelque cruel que ce sacrifice lui eût souvent paru. Il eût redouté de profaner, peut-être à son insu, un amour qu'il rêvait si peu semblable aux autres amours. Plus il avançait dans une vie que le destin lui faisait si belle et peut-être trop facilement heureuse, plus il songeait avec idolâtrie, presque avec regret, à ce temps de calme et de bonheur tranquille où la seule émotion de son existence était de recevoir une de ces lettres dans lesquelles l'inconnue lui donnait des conseils si pleins de sagesse.

Il voyait arriver avec effroi le terme fatal qu'on lui avait assigné, au bout duquel il devait recevoir une dernière lettre qui déciderait de sa destinée. Cette lettre, il la reçut quatre années, jour pour jour, après sa rencontre au bal de l'Opéra. Elle était ainsi conçue :

« Depuis cinq ans je vous aime... Depuis cinq ans je vous ai suivi à travers toutes les phases de votre vie, obscure ou éclatante, pauvre ou fortunée... Vous êtes digne du cœur que je vous offre avec confiance... Je suis orpheline, je suis libre de ma main, je vous l'offre... Aucune puissance humaine ne peut changer ma résolution d'être à vous. Si vous refusez de réaliser mes projets les plus chers, retirée dans un cloître, chaque jour je demanderai au ciel de vous accorder le bonheur dont j'aurais voulu vous combler.

« Julie de Soissons,

« Princesse de S*** C*** (1).

VI

MADEMOISELLE DE SOISSONS.

Mademoiselle Victoire-Julie de Soissons, princesse de S*** C***, habitait avec sa tante, madame la maréchale princesse de Rohan-Soubise. Agée de vingt-cinq ans environ, la princesse Julie était plutôt jolie que belle; sa taille moyenne avait une grâce parfaite. Quoique la mode de la poudre fût alors dans toute sa vogue, c'est à peine si mademoiselle de Soissons consentait à en couvrir légèrement ses magnifiques cheveux blonds cendrés, que par fantaisie elle roulait elle-même, au grand avantage de son visage enchanteur. Ses yeux étaient bleus, sa bouche vermeille, ses dents perlées, l'ovale de son visage fin et allongé; son teint, trop brun pour une blonde, était pourtant si pur, si fraîchement animé, qu'on ne le désirait pas d'une blancheur plus éclatante. L'expression habituelle des traits de la jeune princesse était mélancolique et douce.

D'un naturel à la fois impressionnable et réservé, la moindre émotion couvrait ses joues et son cou charmant d'une vive rougeur.

Entendait-elle raconter quelque trait touchant et pitoyable, ses yeux se voilaient aussitôt de larmes. Quoique princesse de sang royal, personne ne ressentait moins qu'elle l'orgueil du sang; les exigences de son éminente position lui pesaient. Par goût elle préférait une vie simple et obscure à l'existence fastueuse à laquelle elle se voyait condamnée. Très concentrée, très fière, de la noble fierté d'une âme qui sait sa supériorité, la princesse Julie passait pour dédaigneuse, et n'était que délicate et craintive.

Les natures vulgaires, prétentieuses ou égoïstes surtout, lui faisaient horreur. Le trait le plus saillant de son caractère était une volonté inébranlable. Cette frêle enveloppe cachait le cœur le plus vaillant et le plus résolu. Aucune considération humaine n'aurait pu influencer ses décisions, lorsqu'elle les croyait basées sur la justice et sur la raison. Par un bizarre contraste, malgré sa naissance princière, malgré la noblesse de son cœur, malgré sa fermeté, malgré son esprit aussi aimable que cultivé, la princesse Julie se montrait presque toujours de la plus incroyable timidité, même devant les personnes qui ne pouvaient l'égaler en rien.

Orpheline et habitant depuis sept ans avec madame la maréchale de Rohan-Soubise, mademoiselle de Soissons ne sentait pour sa parente aucune sympathie. Tous les secrets de son cœur étaient réservés pour Marthe, sa nourrice, naïve et bonne créature qui l'avait élevée et qui la chérissait avec l'aveugle tendresse d'une mère.

Depuis cinq ans, mademoiselle de Soissons avait refusé opiniâtrément les partis les plus brillans, comme naissance et comme fortune; depuis cinq ans, elle aimait le marquis de Létorière.

Son cœur singulièrement bon, son caractère un peu romanesque, son esprit indépendant, n'avaient pu rester insensibles au récit de la misère si courageusement soufferte par le jeune gentilhomme.

Lorsque Jérôme Sicard était venu faire la commission de Létorière, après l'avoir conduit *gratis* au Palais-Marchand,

(1) De hautes convenances nous engagent à remplacer ces deux noms par des astérisques.

on se souvient qu'un homme sortant du fiacre avait vu dame Landry dans l'exaspération de sa colère contre le marquis. Curieux de connaître le dénoûment de l'aventure, cet homme, intendant de madame de Rohan-Soubise, retournant quelques jours après à la boutique des Ciseaux d'Or, trouva dame Madeleine dans l'enthousiasme de son débiteur. L'intendant raconta ce fait singulier à la nourrice de mademoiselle de Soissons, dame Marthe, en y joignant des détails plus circonstanciés. Dame Marthe redit tout à la princesse Julie : telles furent les causes premières du vif intérêt que celle-ci porta bientôt à monsieur de Létorière.

Pendant la maladie du jeune marquis, souvent Julie envoya la fidèle nourrice, bien encoqueluchonnée, s'informer de l'élève de Dominique.

Lors de la convalescence de Létorière, dame Marthe fut encore chargée de faire porter secrètement chez lui la corbeille de fleurs et de fruits dont on a parlé, sans laisser deviner de quelle part venaient ces dons, puis d'épier le jour où il sortirait. La princesse désirait vivement voir enfin cet enchanteur, qui charmait les régens de collége les plus pédans, les tailleuses les plus rebelles et les cochers de fiacre les plus grossiers.

Comme une femme de sa condition ne pouvait jamais sortir seule ou à pied, Marthe dut s'informer s'il n'existait pas dans la rue Saint-Florentin quelque boutique où l'on pût aller s'embusquer pour guetter le jeune malade, sous le prétexte d'emplettes.

Il se trouva justement une obscure modiste presque en face de la maison habitée par Létorière. Sachant l'heure à laquelle sortait régulièrement le marquis, Julie, au risque de passer pour très bizarre, monta en voiture avec une des femmes de compagnie de sa tante, et alla chez cette modiste inconnue commander plusieurs coiffures.

Elle aperçut bientôt à travers les vitres l'ex-régent et son élève. Il y avait une expression de mélancolie si touchante sur l'adorable visage du jeune gentilhomme, et Dominique semblait l'entourer de soins si tendres, si paternels, que mademoiselle de Soissons fut émue jusqu'aux larmes.

Sa commande faite, la princesse se fit conduire aux Tuileries. Létorière y arriva bientôt, et alla s'asseoir au soleil avec Dominique.

Lorsque mademoiselle de Soissons put contempler à son aise la figure ravissante de ce jeune homme, elle ressentit une impression profonde et nouvelle ; son sein battit avec force ; elle trembla, elle rougit... elle aimait.

Du caractère singulier dont était la princesse, il est hors de doute qu'à ses yeux une des plus grandes séductions de Létorière fut le malheur dont il était poursuivi. Pour l'âme généreuse et élevée de cette jeune fille, il y avait là presque un tort du destin à réparer.

Maîtresse de revenus considérables, sûre du secret et de la fidélité de Brissot, qui avait appartenu au prince son père, mademoiselle de Soissons le chargea de s'informer des affaires de Létorière. Instruit de tout l'intendant écrivit au procureur, qui était le sien, de poursuivre le procès et de faire au marquis les avances nécessaires. Ce fut encore lui qui obtint l'emploi de Landry, au moyen d'un présent fait à un des officiers subalternes de monsieur le duc de Bourbon, chargé de toutes ces nominations.

Longtemps la princesse se contenta de rêver en secret à cet amour chaste et passionné, d'attendre avidement les rares occasions où elle rencontrait le marquis, et de lui écrire de temps à autre. Lorsque, par ses soins ignorés, il eut gagné son procès, elle résolut de le laisser livré à son libre arbitre, et de voir s'il serait digne d'elle. Elle lui écrivit une dernière fois, lui remit ce billet à l'Opéra, et attendit.

Le jour où le marquis fut présenté au roi, mademoiselle de Soissons accompagnait madame la dauphine ; elle se trouvait assez près de Louis XV pour entendre ce prince dire à tout venant, en montrant son jeune protégé :

— Avouez qu'il est charmant !

Avec quelle joie, avec quelle fierté la princesse vit pour ainsi dire son choix approuvé par ces paroles du prince, qui, on l'a dit, attacha aussitôt le marquis à sa personne.

Mademoiselle de Soissons, jusque-là très insouciante des fêtes de la cour et des petits voyages de Marly, rechercha dès lors toutes les occasions d'y paraître. Louis XV aimait beaucoup son jeune écuyer, qu'il fit bientôt entrer dans sa maison militaire. A la chasse, à la promenade, il faisait remarquer avec complaisance la bonne grâce et l'adresse de Létorière, dont il citait les reparties fines et délicates.

Par un contraste bizarre, plus l'amour de la princesse Julie faisait de progrès dans son cœur, plus elle fuyait les occasions, non de rencontrer, mais de faire connaissance avec monsieur de Létorière.

Après deux années de séjour à la cour, la faveur et les succès du marquis étaient au comble. On lui prêtait mille bonnes fortunes. Chose encore bizarre ! la jalousie de mademoiselle de Soissons ne s'en alarmait pas. La passion chaste et fière de cette jeune fille lui donnait le courage de prendre en pitié les éphémères et folles amours qu'on attribuait au marquis. Elle se sentait si sûre, si digne d'être éperdument adorée, d'être préférée à toutes dès qu'elle se révélerait à lui, qu'elle demeura longtemps presque insouciante des nombreuses galanteries de Létorière.

La princesse Julie avait voulu suivre des yeux celui qu'elle aimait, pour juger s'il serait digne d'elle... Elle trouvait simple qu'il jouît des succès que devaient lui valoir les rares attraits dont il était doué. Mais elle voulait savoir si son cœur resterait noble et généreux au milieu de tant d'enivremens.

Lorsqu'il s'agit de sentimens élevés, il n'est pas de petits indices ; les faits journaliers ont à cet égard une autorité plus probante peut-être que les grands éclats de dévouement; les uns sont dans la vie des accidens, les autres des habitudes.

Ainsi trois personnes pauvres et obscures avaient rendu de véritables services à Létorière pendant ses jours mauvais : Dominique, le tailleur et sa femme.

Ce fut avec ravissement que mademoiselle de Soissons apprit par Marthe que le marquis continuait de garder Dominique près de lui, et qu'il le traitait avec une amitié pleine de déférence.

Bien souvent Létorière racontait avec un sentiment d'orgueilleuse gratitude les obligations qu'il avait à ces excellentes gens. Un homme de cet âge, que la prospérité la plus inouïe, que les succès les plus éclatans n'aveuglent pas, qui reste simple, bon, et surtout hautement reconnaissant envers de si obscurs bienfaiteurs, devait être regardé comme un homme de noble cœur.

Le projet de mademoiselle de Soissons était irrévocablement arrêté. Elle voulait franchement, hardiment offrir sa main à celui qu'elle en trouvait si digne.

Aucune objection de naissance, de fortune, n'aurait pu changer ses projets. Elle était orpheline, elle se considérait comme libre de se choisir un mari. Profondément indifférente à toutes les raisons que sa tante lui donnait chaque jour pour lui prouver à elle, princesse d'une maison royale, la nécessité de certaines alliances, la princesse Julie répondait nettement qu'elle n'avait pas besoin de s'autoriser d'aucun exemple, mais que mademoiselle de Montpensier avait épousé monsieur de Lauzun... Quant à elle, elle se marierait sans scrupule à un artisan, si un artisan lui semblait mériter son amour.

Madame de Rohan-Soubise, complétement ignorante du secret de sa nièce, traitait ces maximes d'imaginations, de folles rêveries mises à la mode par le roman de Rousseau. Mademoiselle de Soissons ne répondait rien et suivait sourdement son plan avec une incroyable persistance.

Son amour s'augmentait pour ainsi dire de tous les succès de celui qu'elle aimait. On eût dit qu'elle attendait que le marquis fût à l'apogée de ses triomphes pour lui offrir son amour comme leur consécration suprême.

Lorsqu'elle fut certaine de la noblesse et de la solidité

de son choix, sans remords, sans honte, avec toute la sécurité de la candeur, avec toute la sereine confiance d'une belle âme, elle écrivit à monsieur de Létorière la lettre que l'on sait pour lui offrir sa main.

Heureusement pour lui et pour mademoiselle de Soissons, Létorière comprit toute la grandeur, toute la religion d'un tel amour. Blasé sur des succès trop faciles, il se consacra désormais tout entier à l'adoration de cette jeune fille qui venait si noblement lui confier son avenir.

Souvent il vit la princesse en secret et en présence de Marthe. Mademoiselle de Soissons voulait que, sans tarder, le marquis demandât sa main à madame de Rohan-Soubise, comme pure formalité. La jeune fille se réservait d'user de son droit et de son inébranlable volonté, selon l'acquiescement ou le refus de sa tante.

En homme d'honneur et de bon sens, Létorière fit comprendre à mademoiselle de Soissons que, selon la perte ou le gain du procès important qu'il poursuivait alors contre les ducs de Brunswick-Oëls et le prince de Brandebourg-Bareuth, il serait reconnu ou non de maison princière, et aurait alors une fortune digne de soutenir ce rang. Selon lui, il fallait donc attendre l'issue de ce procès pour tenter une démarche auprès de madame la maréchale de Rohan-Soubise.

Si le procès était gagné, la position de monsieur de Letorière devenait si éminente qu'on ne pouvait faire aucune objection raisonnable à son mariage avec la princesse Julie; si le procès était perdu, il était alors temps de se passer du consentement de la famille de mademoiselle de Soissons. Mais il ne fallait pas inutilement et prématurément provoquer un éclat toujours fâcheux.

Tel fut l'avis de monsieur de Létorière. La princesse Julie se montrait d'un avis contraire; son caractère résolu ne s'accommodait pas de ces tempéramens. Le marquis lui proposa de s'en rapporter au jugement du roi, qui le comblait de plus en plus des marques d'une touchante bonté.

Mademoiselle de Soissons accepta cet arbitre. Louis XV approuva la délicatesse de Létorière, et lui promit d'écrire à son ambassadeur à Vienne pour faire bien succéder ses justes prétentions.

Depuis un mois le bon Dominique était parti pour Vienne, afin de prendre les renseignemens les plus précis sur les dispositions des membres du conseil aulique, appelés à décider en dernier ressort sur cet important procès qui durait depuis près d'un siècle.

On conçoit avec quelle impatience Létorière attendait le retour de son ancien professeur. De l'heureuse ou mauvaise issue de la cause du marquis dépendait presque son mariage avec mademoiselle de Soissons.

VII

LE PROCÈS.

A l'époque dont il s'agit, monsieur de Létorière occupait une charmante maison isolée dont le jardin donnait sur le rempart, non loin du pavillon d'Hanovre, une des dépendances de la magnifique demeure de monsieur le maréchal de Richelieu.

L'habitation du marquis ressemblait beaucoup plus à une petite maison, comme on disait alors, qu'à un hôtel. Tout y était élégant, somptueux, mystérieux et retiré. Dans l'été, de grands arbres formaient autour du jardin une enceinte de verdure impénétrable aux regards; dans l'hiver, un immense rideau de lierre, très artistement disposé sur des treillages arrondis en forme d'arbres, s'élevait au-dessus des murs et remplaçait le feuillage de la belle saison.

Ce jour-là, Létorière, retiré dans son cabinet, attendait Dominique, qui devait arriver de Vienne.

Les princes contre lesquels plaidait le marquis avaient en Allemagne une très grande influence. On disait que le conseil aulique était dans leurs intérêts; seul, Létorière avait à lutter contre ces redoutables adversaires.

Le vieux professeur était parti muni d'une lettre du roi pour l'ambassadeur de France à Vienne. Louis XV prévenait son représentant qu'il prenait un grand intérêt au gain du procès de monsieur de Létorière, et lui ordonnait de favoriser de tout son pouvoir les démarches secrètes de l'homme de confiance du marquis.

Enfin le bruit d'une chaise de poste retentit, et bientôt Jean-François Dominique entra dans le cabinet de Létorière.

— Eh bien! Dominique, avons-nous quelque espoir? — dit le marquis en l'embrassant avec cordialité.

— J'en doute... monsieur le marquis...

— Ces conseillers auliques sont donc intraitables?

— Hélas! je le croirais, sans le ressouvenir d'Alcibiade, qui, après tout, a séduit Tissaphernes!... Mais je crois ces Germains encore plus rebelles, encore plus farouches que cet ombrageux satrape!

— Et quels sont ces conseillers? Avez-vous quelques renseignemens sur eux?

— J'en ai assez, j'en ai trop de renseignemens! C'est ce qui fait que je me désole. Ces conseillers sont au nombre de trois: le baron de Henferester, le plus terrible chasseur et le plus redoutable buveur de toute la Germanie; un Nemrod, qui ne quitte ses forêts que pour venir siéger au conseil deux fois par semaine. Il y a ensuite le docteur Aloysius Sphex, un savant commentateur de Perse, je crois, toujours hérissé de latin comme un porc-épic; et enfin le sieur de Flacsinfingen, gourmand comme une autruche et mené par sa femme, la plus sèche, la plus acariâtre, la plus aigre protestante qui ait jamais eu une Bible attachée à son côté par une chaîne d'argent.

— Vos portraits sont touchés de main de maître, Dominique, ils me semblent assez rébarbatifs. Et ces messieurs du conseil sont-ils absolument dans les intérêts des princes allemands?

— Ils y sont jusqu'au cou. Pour cette fois seulement ces trois conseillers, qui se détestent cordialement, sans doute à cause de la différence de leurs goûts, se sont trouvés d'accord, chose rare, car ordinairement l'appui de l'un suffit pour vous attirer immédiatement l'animadversion des deux autres.

— Ainsi les princes allemands...

— Ont autant d'espoir de gagner que vous avez de chances de perdre; car vous passez à Vienne pour quelque chose de pire que le démon.

— Moi? vous plaisantez, Dominique!

— Plût au ciel! mais cela n'est que trop vrai... Votre réputation d'homme à bonnes fortunes, de voluptueux, de muguet, de sybarite, a pénétré jusqu'à Vienne; aux yeux de ces graves Germains, vous passez pour un feu follet, pour un lutin, pour un sylphe, pour quelque chose enfin d'aussi brillant que subtil, indéfinissable et dangereux. Deux siècles plus tôt, ils vous auraient reçu à grands renforts d'exorcismes et d'eau bénite. Mais, dans ce siècle philosophique et éclairé, ils se contenteront de vous fermer la porte au nez en vous disant *vade retro*, car ils croiraient recevoir le diable en personne, et malheureusement votre procès sera définitivement jugé dans quinze jours par ces trois juges! Ah! que Pluton... les ait un jour pour agréables! — ajouta Dominique en manière d'imprécation.

Après un assez long silence, le marquis se leva, écrivit quelques mots, sonna, et remit sa lettre à un de ses gens en disant.

— Portez cela à l'hôtel de Rohan-Soubise; vous demanderez dame Marthe, et vous attendrez la réponse.

— Ce soir je partirai pour Vienne, — dit Létorière à son professeur.

— Vous voulez donc tenter l'aventure, séduire vos juges? Au fait, Alcibiade mangeait le brouet noir à Sparte, faisait le centaure en Thrace, et se couronnait de violettes

en chantant sur sa lyre les vers voluptueux de la molle Ionie.

— Je n'ai pas la prétention de séduire mes juges, mon vieil ami ; mais, dans ces sortes d'affaires, il vaut mieux voir par ses yeux.

La conversation dura encore quelque temps entre Dominique et son ancien élève, et roula sur les circonstances particulières du procès.

Au bout d'une demi-heure, le laquais revint et remit un billet à Létorière, qui s'écria avec un grand étonnement :

— Y pense-t-elle ? Mais puisqu'elle le veut, soit.

Puis il demanda sa voiture, et sortit en priant Dominique de surveiller les préparatifs de son départ pour le soir même.

VIII

L'HOTEL DE SOUBISE.

Quatre personnes causaient dans un charmant petit boudoir de laque rouge de Coromandel.

Les meubles de cette délicieuse pièce, une des merveilles de l'hôtel de Rohan-Soubise, étaient couverts de brocart fond d'argent à larges dessins cramoisis. Les rideaux de la fenêtre et des portières, faits de pareille étoffe, tombaient en plis majestueux. Un vase du Japon, or, pourpre et azur, haut de trois pieds, rempli de fleurs et placé devant la croisée, ressemblait à un store émaillé des plus vives couleurs. Sur des étagères d'argent massif, délicatement travaillées et incrustées de charmans médaillons de corail dus au ciseau de quelque habile artiste florentin, on voyait une foule de chinoiseries impossibles à décrire à cause de leurs formes bizarres.

Près de la cheminée, du plus beau rouge antique et dont la frise était ornée d'une guirlande de fleurs et de fruits en pierres fines, était un petit lit à la duchesse, véritable miniature ; rideaux, baldaquin, housses, touffes de plume sur le dais, rien n'y manquait. Un imperceptible épagneul noir, marqué de feu, aux longues soies coquettement nattées de rubans cerise et argent, dormait dans ce lit, à demi caché sous l'édredon. Une soucoupe de vieux sèvres bleu de roi, contenant de la pâte de macaron émiettée dans du lait d'amande, attendait le délicat *Puff* à son réveil.

Madame la maréchale princesse de Rohan-Soubise, sa nièce (mademoiselle de Soissons), monsieur le comte de Lugeac et monsieur l'abbé d'Arcueil, tels étaient les acteurs de la scène suivante.

Monsieur de Lugeac venait d'arriver à l'hôtel de Rohan-Soubise.

— Que vous avez perdu, madame la maréchale, — dit-il —de ne pas assister hier au concert spirituel !... vous eussiez été témoin de la chose la plus extraordinaire du monde.

— Quoi donc ? — demanda l'abbé. — Est-ce que Jean-Jacques et Arouet se seraient embrassés en public ? Est-ce qu'on aurait chanté les louanges du chancelier ?

— Mais dites donc vite cette belle aventure, — reprit la maréchale.

— Hier, au concert, monsieur de Létorière a été applaudi... mais applaudi à tout rompre, — dit monsieur de Lugeac avec un sentiment de jalousie très évidente.

— Applaudi?... Comme monsieur de Létorière n'est ni prince du sang ni comédien, que je sache du moins, je ne vois pas à quel titre on l'aurait applaudi, — dit sèchement la maréchale, qui, sans motif connu, et par prévision sans doute, détestait cordialement le marquis.

Mademoiselle de Soissons rougit extrêmement et cassa un fil de sa tapisserie dans un mouvement d'impatience dont sa tante ne s'aperçut pas.

— Monsieur de Létorière a été applaudi pour son habit, — reprit le comte.

— Quelque folle toilette! Il faut que ce beau marquis fasse toujours parler de lui, — dit l'abbé.

— Non pas folle, mais en vérité si magnifique et si élégante à la fois, que moi qui ne me pique pas d'être fort des amis du marquis, je suis assez généreux pour avouer que de ma vie je n'ai rien vu de plus charmant que lui ainsi vêtu... Mais aussi, quand on passe sa vie à s'occuper de futilités pareilles, c'est bien le moins qu'on obtienne de ces succès-là.

— Racontez-nous donc ce miracle de toilette, — dit la maréchale. — Je vous dirai ensuite une assez singulière anecdote au sujet de monsieur de Létorière; ce sera un curieux contraste avec toutes ses magnificences d'aujourd'hui.

— Et moi donc! — dit l'abbé. — Pas plus tard que ce matin, monseigneur l'archevêque de Paris m'en a fait cent contes, de ce beau marquis.

— Pour en finir avec cette toilette, madame, — dit monsieur de Lugeac, — lorsque la première partie du concert fut chantée, on vit entrer Létorière dans la loge de monsieur le bailli de Solar, ambassadeur de Sa Majesté le roi de Sardaigne. — Et monsieur de Lugeac s'inclina du côté de mademoiselle de Soissons, cousine de ce roi. — La loge était vide; le marquis resta debout quelque temps pour examiner la salle. Il portait un habit moiré de couleur paille tout uni, avec les paremens d'étoffe glacée d'or et de vert de mer; sur l'épaule une aiguillette or et vert; vous voyez, madame, que jusqu'ici rien n'est plus simple.

— Les nuances sont assez bien assorties, voilà tout, — dit l'abbé.

— Mais, — reprit le comte, — ce qui était vraiment merveilleux, c'était la garniture de cet habit. D'abord, le ruban de Steinkerque du marquis était attaché par une magnifique agrafe d'émeraudes ; puis ses grands et ses petits boutons, et jusqu'à la monture de son épée, tout était en magnifiques primes d'opales qui jetaient des feux verts, azur et orangés, presque aussi éblouissans que les diamans qui encadraient ces superbes pierres (1).

— Mais une garniture pareille vaut plus de vingt mille écus! — s'écria l'abbé.

— Je le crois bien, — reprit monsieur de Lugeac, — aussi est-ce une bien folle prodigalité; toujours est-il que, lorsque le marquis parut dans cette loge, ainsi magnifiquement vêtu, ses cheveux, légèrement poudrés *au givre* avec de la poudre écrue, tombant à sa mode, en boucles onduleuses de chaque côté des tempes; toujours est-il, madame la maréchale, qu'il y eut dans le public une sorte d'extase, d'admiration, puis succéda un murmure de plus en plus approbateur, et enfin des bravos presque universels retentirent.

— Mais c'est en vérité, une ovation toute païenne que cette sotte apothéose à la beauté d'un homme ! — dit la maréchale avec un sourire de dédain. — Du reste, ce qui est tout aussi amusant que l'enthousiasme des Parisiens pour les grâces charmantes de monsieur de Létorière, c'est l'admiration profonde qu'il a de lui-même... La vanité de ce nouveau Narcisse est, dit-on, si ridiculement exaltée depuis quelque temps, qu'il devient d'un superbe indomptable; ce ne sont que belles désespérées, éplorées, qui en vain appellent à grands cris ce dédaigneux Céladon... Aucune femme ne lui paraît plus sans doute digne de ses hommages.

— Ou peut-être, madame, n'en trouve-t-il qu'une seule digne de son amour, — dit mademoiselle de Soissons en levant son noble et beau visage, qui rayonnait de bonheur, d'amour et d'orgueil en entendant faire cet éloge indirect de la fidélité du marquis.

La maréchale, ne s'apercevant pas de l'émotion de mademoiselle de Soissons, continua :

— Mais, chère princesse, s'il en était ainsi, on connaîtrait ce phénix, cet amour pharamineux ! car la discrétion

(1) Voir, pour ces détails et pour d'autres particularités biographiques concernant Létorière, les spirituels et charmans *Souvenirs de madame la marquise de Créquy.*

n'est pas le fait de monsieur de Létorière. Non, non, croyez-moi... s'il est fixé comme vous le dites, son choix est alors si indigne, qu'il est obligé de le cacher au monde.

— Peut-être au contraire est-ce le monde qui, aux yeux de monsieur de Létorière, n'est pas digne de connaître son secret, — reprit mademoiselle de Soissons.

Cette seconde repartie frappa la maréchale, qui s'écria :

— En vérité, chère Julie, on voit bien que vous ne connaissez pas monsieur de Létorière, puisque vous le défendez.

— Nous causons ici de généralités, madame ; soyez sûre que si j'avais à prendre la défense de quelqu'un qui m'intéresserait, je la prendrais hardiment et sans feinte... lorsque l'heure me semblerait venue, — dit mademoiselle de Soissons avec un singulier accent.

— Oh ! je vous sais d'une rare vaillance à ce sujet, ma chère enfant; vos amis sont bien vos amis, mais, en revanche, vos ennemis sont bien vos ennemis ! Permettez donc qu'à mon tour j'aie mes préférences et mes antipathies... Franchement, monsieur de Létorière est fort dans ces dernières, je hais tout ce qui sent l'intrigue et le souterrain. Ce marquis n'avait, il y a cinq ans, que la cape et l'épée, je me demande comment il peut avoir à cette heure des garnitures d'habit de vingt mille écus, un grand état de maison, les plus beaux chevaux du monde, et jouer aussi gros jeu qu'un fermier-général.

— Je crois, madame, que les personnes qui se font ces questions-là savent toujours comment les résoudre, — dit sèchement Julie.

— Quant à moi, je vous jure, ma chère, que j'y serais fort empêchée, — reprit la maréchale de l'air le plus naturel ; — mais si j'avais le malheur d'être des amis de l'*opulent* monsieur de Létorière, je ne désirerais rien de mieux pour sa réputation que de le voir brûler comme sorcier, quelque incrédule que je fusse à la pierre philosophale.

A ce dernier sarcasme, mademoiselle de Soissons regarda la pendule avec une sorte d'impatience inquiète, et se contint.

— Sa magnificence est véritablement inconcevable, — reprit monsieur de Lugeac. — Les uns, il est vrai, disent qu'il est heureux au jeu, les autres affirment que le roi et madame Dubarry lui veulent beaucoup de bien et lui ont fait gagner deux procès très importans ; au reste, il est évident que Sa Majesté en est ensorcelée comme tout le monde; et puis on dirait vraiment que tout ce que touche ce marquis devient or... Croyez-vous, madame, qu'il a pu mettre à la mode un pauvre diable de tailleur qui lui faisait crédit lorsqu'il sortait de page ? Le marquis ne s'en cache pas et le dit tout haut. Ce Landry des *Ciseaux d'Or*, dont les magasins sont éblouissans, qui est maintenant un des plus riches artisans de Paris, doit cette fortune inespérée à l'influence de ces seuls mots répétés par toute la ville : « C'est le tailleur du beau Létorière ! »

— Franchement, — dit la maréchale avec impatience, — toutes ces imaginations-là ressemblent fort aux contes de Perrault.

— Ce qui se rapproche davantage d'un conte de fée, — reprit monsieur de Lugeac, — c'est la description de sa chambre à coucher. On parle d'une toilette complète en or ciselé par Goutière et enrichie de pierreries.

— Moi, — dit l'abbé, — j'ai entendu mille fois répéter à monseigneur l'archevêque de Paris que monsieur de Létorière était presque le serpent du Paradis terrestre. « S'il a encore affaire à l'officialité de Paris, — me disait ce matin ce bon prélat, — je le ferai masquer d'un capuce, comme un pénitent noir, pour cacher son regard et étouffer le timbre de sa voix ; car, dans une question de préséance qui intéressait un de ses parens, ce tentateur a bouleversé tout mon chapitre et fasciné mes chanoines, qui ne parlaient plus que par lui. »

A ce moment, la portière du boudoir se souleva, et un valet de chambre annonça à haute voix : Monsieur le marquis de Létorière !

— Monsieur de Létorière chez moi !... Mais je ne l'ai jamais reçu... Quelle audace ! — s'écria la maréchale avec autant d'étonnement que de colère.

IX

LE DÉPART.

En entendant annoncer le marquis, madame de Rohan-Soubise s'était levée ; le comte et l'abbé l'imitèrent, ainsi que la princesse Julie.

Le marquis trouva ces quatre personnes debout. La maréchale en grand habit, le regard arrogant, irrité, superbe; l'abbé, par manière de contenance, caressait Puff, qui, réveillé en sursaut, hognait légèrement; le comte, accoudé sur le marbre de la cheminée, jouait négligemment avec ses chaînes de montre; mademoiselle de Soissons, calme et résolue, s'appuyait d'une main sur son métier à broder, et regardait Létorière d'un air à la fois tendre et reconnaissant.

Le marquis avait à peine respectueusement salué madame de Rohan-Soubise, que celle-ci se retourna vers monsieur de Lugeac, lui montra monsieur de Létorière avec un geste de souverain mépris, et lui demanda :

— Qui est monsieur ?

Le comte, assez embarrassé, hésitait à répondre, lorsque le marquis lui dit durement :

— Monsieur de Létorière dispense monsieur de Lugeac d'être sa caution auprès de madame la maréchale de Soubise.

— C'est à ma seule prière, madame, que monsieur le marquis de Létorière a bien voulu venir ici, — dit la princesse Julie d'une voix ferme et décidée.

— A votre prière ?... à vous... Julie ?... — s'écria madame de Rohan-Soubise au comble de l'étonnement. — C'est impossible !

— Quelque inconnu que je sois malheureusement à madame la maréchale, j'ose espérer qu'elle comprendra pourtant qu'il a fallu les ordres formels de mademoiselle de Soissons pour m'amener à l'hôtel de Soubise, honneur que jusqu'ici j'ai du moins eu la modestie ou le bon goût... de ne jamais ambitionner, — reprit à son tour le marquis d'un ton de persiflage très marqué.

— Princesse Julie... expliquez-vous... ceci a déjà trop duré ! — s'écria impérieusement la maréchale.

Le comte et l'abbé firent un mouvement pour sortir, mais mademoiselle de Soissons leur dit :

— Veuillez rester, messieurs, afin d'être témoins de ce que j'ai à dire à madame.

Les deux gentilshommes s'inclinèrent respectueusement; mademoiselle de Soissons s'adressant alors à sa tante :

— J'ai prié monsieur de Létorière de venir ici, madame, parce que je voulais lui dire devant vous et vous dire devant lui mes intentions irrévocables !... Je suis orpheline et libre de mes actions tant qu'elles seront dignes de ma naissance; mais vous êtes ma parente, madame, mais je sais ce que je vous dois, je ne puis mieux vous prouver mon respect qu'en vous faisant part d'une résolution d'où dépend ma destinée...

A l'exception du marquis, les acteurs de cette scène étrange étaient au comble de l'étonnement. Madame de Rohan-Soubise, stupéfaite de la fermeté du langage de la princesse Julie, ne pouvait croire ce qu'elle entendait.

Mademoiselle de Soissons continua :

— J'ai offert ma main à monsieur de Létorière; il l'a acceptée...

— Vous avez offert votre main !!! — s'écria la maréchale. — Princesse Julie... vous n'avez pas votre raison... ou tout ceci n'est qu'une indigne plaisanterie !

— Ah ! mademoiselle ! — dit Létorière avec un accent de reproche, en voyant la jeune fille manquer ainsi à la

promesse qu'elle lui avait faite d'attendre l'issue du procès pour prendre une dernière décision.

La princesse Julie se retourna vers lui :

— Vous allez savoir pourquoi j'agis ainsi, — dit-elle ; et elle ajouta, en s'adressant à sa tante d'un air solennel

— J'ai toute ma raison, et ce que je dis est grave... Devant Dieu qui m'entend, devant vous, madame, devant vous, comte de Lugeac, et devant vous, abbé d'Arcueil, moi, Julie-Victoire de Soissons, je jure de n'avoir d'autre époux que monsieur le marquis de Létorière que voici ; — et elle lui tendit la main avec un geste de sublime grandeur et de simplicité.

Le marquis prit cette main charmante, qu'il baisa avec la plus respectueuse et la plus vive tendresse.

Cette scène était si imprévue, si foudroyante, que la maréchale resta un moment muette en interrogeant du regard le comte et l'abbé non moins pétrifiés.

— Et moi, — reprit le marquis, — je jure de consacrer ma vie à la noble princesse qui m'honore de son choix...

— Et moi, par toute l'autorité que me donne ma parenté, — s'écria impétueusement madame de Rohan-Soubise, en sortant de sa stupeur, — je vous déclare, mademoiselle, que cette honteuse alliance est impossible, et qu'elle n'aura pas lieu !

— L'honneur que daigne me faire mademoiselle de Soissons me dispense, madame, de répondre aux outrageantes paroles que vous venez de m'adresser, — dit le marquis, vivement ému par cette scène.

La princesse Julie reprit en s'adressant à sa tante :

— Avec la délicatesse qui devait caractériser l'homme à qui je confiais ma destinée, monsieur de Létorière voulait attendre l'issue du procès dont le conseil aulique de l'Empire va s'occuper, pour accepter formellement la main que je lui avais librement offerte ; s'il gagne son procès, il sera reconnu de maison princière, et il n'y aura plus entre nous de différence de *rang*, ainsi qu'on dit ; mais si cette proposition était de sa part noble et délicate, j'étais lâche, moi, en l acceptant ; je semblais reconnaître les exigences que je n'admets pas, je semblais attendre l'heureuse issue du procès pour me décider. Cela ne me pouvait convenir ; j'ai donc voulu loyalement, ouvertement, madame, vous déclarer quelle est mon inébranlable volonté, que ce procès soit gagné ou perdu. Monsieur de Létorière part ce soir pour Vienne... Ce soir, je me rendrai à l'abbaye de Montmartre, où j'attendrai son retour ; vous devez comprendre, madame, qu'il m'est maintenant impossible de demeurer chez vous un jour de plus...

— Sans doute l'hôtel de Soubise vous déplaît fort, mademoiselle ; pourtant il faudra bien vous résigner à n'en sortir que pour faire un mariage digne de votre maison, ou entrer à jamais dans un couvent...

— A moins, madame, que Sa Majesté n'ait pour agréable que je sois libre de me retirer à l'instant près de madame la supérieure de l'abbaye de Montmartre, — dit mademoiselle de Soissons en remettant à madame de Rohan-Soubise une lettre qu'elle tira de sa poche.

— L'écriture du roi ! — s'écria la maréchale.

— Hier, j ai écrit à Sa Majesté, qui a le secret de ma résolution ; lisez sa réponse, qui vous est adressée, madame :

« Ma cousine, par des raisons à moi connues, je désire que mademoiselle de Soissons se retire à l'abbaye de Montmartre, jusqu'à nouvel ordre.

» Votre affectionné,

« LOUIS. »

Madame de Rohan-Soubise, au comble de l'étonnement, relut la lettre deux fois.

— A merveille ! — dit-elle avec un dépit concentré ; — vous l'emportez, mademoiselle... Mais Sa Majesté peut revenir... reviendra sans doute sur une détermination qui lui a été surprise... Et je vais de ce pas me rendre auprès du roi.

— Je crois assez connaître les intentions de Sa Majesté, madame, pour être certaine de la vanité de votre démarche, — dit mademoiselle de Soissons.

Puis elle tendit sa main à monsieur de Létorière :

— Adieu, mon ami, allez à Vienne... Je vous attendrai à l'abbaye de Montmartre...

Le soir même, monsieur de Létorière était en route pour Vienne.

X

LE CHATELAIN DE HENFERESTER.

A dix lieues au nord de Vienne s'élevait le vaste manoir d'Henferester ; cet antique édifice, noirci par le temps, aux murailles revêtues de lierre, aux toits couverts de mousse, semblait désert et abandonné. Le corps de logis principal, et une grosse tour qui le flanquait à l'est, tombaient presque en ruines. La seule partie habitée du château était la tour de l'ouest ; à quelques haies de buis poussant en tous sens sur l'esplanade entourée de tilleuls qui s'étendait devant la porte du château, on devinait les traces d'un ancien parterre, alors envahi par les ronces et par les herbes parasites.

L'automne tirait à sa fin, le feuillage des grands massifs de bois qu'on voyait à l'horizon commençait à prendre de riches teintes pourprées.

Le ciel était gris et pluvieux, l'air humide et froid : la nuit s'approchait, la haute et étroite fenêtre qui éclairait le rez-de-chaussée de la tour s'illumina tout à coup ; les couleurs de ses vitraux, quoiqu'un peu noircies par la fumée, resplendirent d'un vif éclat, et les armes des seigneurs d'Henferester brillèrent au milieu de l'obscurité, qui devenait de plus en plus profonde.

La salle basse de la tour formait une immense pièce circulaire ; c'était à la fois la salle à manger et la cuisine du châtelain d'Henferester. Les étages supérieurs contenaient plusieurs chambres délabrées, auxquelles on montait par une spirale de pierre rude et étroite. Une corde, attachée à l'humide muraille par des pitons de fer rouillés, aidait à gravir cet incommode escalier.

Un grand feu brillait dans l'immense cheminée de la cuisine ; une lampe de cuivre à trois becs, suspendue aux solives enfumées du plafond, éclairait cette pièce : sur les murs, à peine recrépis, on voyait ici des bois de cerfs qui supportaient des fusils et des couteaux de chasse, ailleurs des défenses et des traces de sangliers, ainsi que plusieurs têtes de loups empaillées.

Le sol, battu comme l'aire d'une grange, était semé de paille hachée en guise de tapis. Dans un coin, une énorme barrique de bière était mise en perce sur deux poutres. Au-dessus de ce muids s'élevaient deux autres tonneaux de différentes grandeurs. L'un contenait du vin du Rhin ; l'autre, plus petit, du kirchenwasser de la forêt Noire. De chaque côté des tonneaux étaient rangés des widerkom d'étain de capacités également variées.

Un peu plus loin, deux grands barils s'adossaient à la muraille, l'un rempli de lard salé, l'autre de choucroute conservée dans du vinaigre. Une fourchette et une cuillère de fer, suspendues au-dessus des deux barils, faisaient, pour ainsi dire, pendans aux widerkom rangés près des tonneaux.

Enfin une huche renfermant une douzaine de pains aussi grands que des meules de moulin complétait l'ameublement culinaire de cette salle.

A l'exception d'un quartier de daim qui rôtissait devant l'énorme brasier de la cheminée, et d'une marmite de fonte où bouillaient le lard et la choucroute, rien ne rappelait l'apparence d'une cuisine. On ne trouvait là ni ces savans fourneaux, ni ces moules, ni ces casseroles si ingénieusement variées et si chères aux gourmands.

Pour tous ustensiles, il y avait un gril accroché devant

la gueule du four, béante sous le manteau de la cheminée, et un grossier tourne-broche mis en mouvement par un chien.

Enfin un quartier de daim, semblable à celui qui rôtissait, était accroché tout saignant à un crochet de fer près de la porte d'entrée.

Grâce aux émanations combinées de la venaison, du lard, de la choucroute, de la bière, du vin et du kirchenwasser, il régnait dans cette pièce voûtée une atmosphère si épaisse, ou, pour mieux dire, si nourrissante, que des estomacs délicats auraient pu rigoureusement s'en rassasier.

La pluie, mêlée de grêle, tombait au dehors avec violence, et pétillait aux vitraux.

Deux vieux Germains à cheveux blancs, vêtus de casaques grises serrées par des ceintures de buffle, s'occupaient des préparatifs du repas du châtelain de Henferester, qui, en chasse depuis le matin, n'était pas encore de retour.

Ces préparatifs étaient simples. Des domestiques approchèrent de la cheminée une table de chêne massive et très longue; à son haut bout ils mirent la chaire de bois de chêne du châtelain, chaire assez grossièrement sculptée à ses armes, au dossier terminé en manière de dais, et dont aucun coussin n'amortissait la dureté.

Devant la chaire, les serviteurs posèrent une assiette ou plutôt un plat d'argent, un morceau de pain de deux livres, et trois widerkom, aussi d'argent et armoriés, qui servaient à la fois au châtelain de verres et de bouteilles. Le premier, destiné à la bière, contenait deux pintes; le second, destiné au vin, une pinte, le troisième, destiné au kirchenwasser une demi-pinte.

Ces widerkom étaient généralement remplis une seconde fois pendant le courant du repas; de nappes, de serviettes, de couverts, on n'en parle que pour mémoire, ces objets étant regardés comme une superfluité ridicule. Les chasseurs de cette époque avaient toujours à leur ceinturon deux couteaux de chasse; l'un droit et long, destiné à *plonger* la bête; l'autre large, recourbé, un peu plus grand qu'un couteau de table ordinaire, était destiné à faire la curée; c'est de ce dernier qu'ils se servaient pour couper leurs viandes à leurs repas.

Les valets distribuèrent ensuite des plats d'étain et des morceaux de pain de chaque côté de la table. Ces places inférieures étaient réservées aux différens serviteurs du châtelain, selon leur importance.

Le seigneur de Henferester, fidèle aux vieilles et patriarcales traditions germaniques, mangeait avec ses domestiques. A sa droite était la place d'Erhard Truches, son piqueur; à sa gauche, celle de Selbitz, son majordome.

Ce dernier, après avoir mis la choucroute à bouillir et la venaison à rôtir, s'occupait de préparer le couvert avec Link, vieux palefrenier.

Quant aux femmes, on n'en voyait jamais dans le château. Tous les samedis, la vieille Wilhelmine, ménagère du ministre, venait faire et cuire le pain pour la semaine, pendant que le châtelain était au conseil à Vienne. Le mercredi, autre jour de conseil, dame Wilhelmine mettait en ordre le linge du château, toujours en l'absence du seigneur, qui avait le beau sexe dans l'antipathie la plus profonde.

— Le seigneur tarde bien à venir, — dit le majordome en regardant avec tristesse le quartier de daim qui commençait à se dessécher.

— La nuit est noire et la pluie tombe bien fort, maître Selbitz... Peut-être la chasse aura-t-elle emmené le seigneur dans la forêt d'Harterassen... Maître Erhard Truches avait envoyé dire ce matin par Karl, le valet de chiens, que c'était un sanglier que le seigneur avait à chasser... et toujours les sangliers sortent des bois de Fersenfak, gagnent la plaine des Marais, se rembûchent dans la forêt d'Harterassen, et vont se faire prendre dans l'étang du Prieuré... Tout cela fait au moins huit lieues pour aller et autant de retraite, maître Selbitz...

— Et par la nuit, et par la pluie, et par les mauvais chemins de la forêt, c'est long... Mais, écoute donc, Link, — dit le majordome en prêtant l'oreille, — n'est-ce pas le son de la trompe du seigneur?

— Non, maître Selbitz, c'est le vent qui souffle dans la girouette.

— Quelle heure peut-il être? — dit le majordome; car l'usage des pendules était aussi inconnu au château qu'à O-Taïti.

— Il doit être entre six et sept heures, maître Selbitz; car *Elphin*, le cheval rouan du seigneur, demande son avoine à grands cris depuis un bout de temps... Tenez... l'entendez-vous? Patience... patience! vieil Elphin, — dit le palefrenier en se retournant du côté de la porte, — quand tes compagnons Kol et Lipper seront arrivés, tu auras ta provende, mais pas avant, vieux glouton!

— Pour le coup, c'est bien la trompe du seigneur que j'entends! — s'écria le majordome. — Dieu soit béni!... Quel temps! Allons... cours tenir l'étrier à monseigneur, Link... pendant que je vais jeter au feu une hottée de pommes de pin pour le faire flamber.

— C'est bien la trompe du seigneur, — dit Link après avoir attentivement écouté; — mais il ne sonne pas joyeusement sa fanfare ou la retraite prise. Ah! maître Selbitz, mauvaise chasse! mauvaise chasse!

— Raison de plus pour ne pas le faire attendre. Allons, hâte-toi!

Le palefrenier sortit en courant. Selbitz, après avoir avivé le feu, mit sur le plat d'argent du seigneur une grande lettre à cachet rouge, qu'un exprès de Vienne avait apportée dans la journée.

A ce moment, on entendit le claquement sonore d'un fouet, et une voix de stentor retentissante et grondeuse qui s'écriait :

— Allons, au diable noir!... chiens maudits!... Erhard, fais attention si le cheval pie mange bien; car la journée a été rude!

Puis on entendit le bruit de grosses bottes ferrées et éperonnées; la porte s'ouvrit, et le châtelain d'Henferester entra, au milieu d'une douzaine de chiens courans, couverts de boue et ruisselans de pluie, qui se précipitèrent dans la cuisine pour prendre place devant la cheminée et s'y sécher.

Le châtelain leur accordait ce privilége, autant par amour pour la race canine que par intérêt pour son plaisir, sachant que les chiens qui rentrent au chenil grelottans et glacés tombent souvent malades.

Le châtelain de Henferester, homme colossal, âgé de quarante-cinq à cinquante ans, semblait d'une force herculéenne. En entrant, il jeta sur la huche un vieux chapeau de feutre. Ses cheveux, d'un blond ardent, étaient coupés courts; sa barbe rousse, qu'il ne rasait que les jours de conseil, était si épaisse et si abondante, qu'elle couvrait presque tout son visage. Ses traits, fortement accusés, hâlés par le grand air, étaient durs et ne manquaient pas d'une certaine noblesse.

Son vieux justaucorps vert était trempé de pluie et boutonné jusqu'au menton. Ses culottes de daim semblaient noires de vétusté, et ses grosses bottes fortes, couvertes de boue, lui montaient presque au milieu des cuisses; son ceinturon de cuir supportait ses couteaux de chasse à manche de corne. Il portait en sautoir une grande trompe de cuivre terni, et tenait dans sa large main velue son fouet et sa lourde carabine.

Après avoir remis cette arme et sa trompe à son majordome, qui les suspendit au mur, le châtelain s'approcha du feu d'un air mécontent, distribua quelques rudes coups de botte à ses chiens pour se faire faire place, et s'assit lourdement dans sa chaire, en disant à sa meute d'une voix irritée :

— Arrière, fainéans, maladroits! vous mériteriez plutôt de faire tourner la roue du tourne-broche que de suivre la voie d'un noble animal de vénerie... Mettre bas après cinq heures de chasse!... et cela parce que le fort du sanglier était trop fourré, n'est-ce pas? Vous êtes donc deve-

nus bien délicats?... hum!... Et jusqu'à toi, vieux Ralph! — ajouta-t-il d'un air furieux en allongeant un coup de pied au chien à qui s'adressait cette interpellation.

Le majordome, voyant l'humeur de son maître, voulut la calmer en lui rappelant le souvenir de chasses plus heureuses :

— Je comprends que monseigneur soit mécontent quand il ne fait pas bonne chasse, car il n'y est pas habitué; mais...

— C'est bon... c'est bon... — dit le châtelain d'un ton bourru. Ote ce daim de la broche, et fais-moi souper, car j'ai une faim de diable. Ce sanglier nous a menés jusqu'à la forêt de Harterassen; là les chiens ont mis bas devant un fourré, d'ailleurs si épais qu'il eût vraiment fallu la cuirasse d'un sanglier pour y pénétrer.

— Monseigneur voit donc bien que ce n'est pas tout à fait la faute de ses braves chiens... Mais monseigneur est tout trempé, s'il voulait changer?

— Changer!... Et pourquoi voulez-vous que je change, maître Selbitz le douillet? — s'écria le châtelain d'un air courroucé; — me prenez-vous pour une femmelette? pour un Français?.... Est-ce que j'ai jamais l'habitude de changer en revenant de la chasse? Est-ce que mes chiens changent? Est-ce que mes chevaux changent?

— Non, sans doute, monseigneur, mais vos habits fument sur votre corps comme la cuve de dame Wilhelmine lorsqu'elle fait la lessive.

— C'est la preuve qu'ils sèchent et que l'humidité s'en va...

— Mais... monseigneur...

— Mais taisez-vous, maître Selbitz le sot, maître Selbitz le bavard, et donnez-moi un coup de kirchenwasser.

Puis, avisant la lettre qui était sur son assiette, le châtelain ajouta :

— Qu'est-ce que cela, Selbitz?

— Une lettre qu'un courrier de monsieur le comte de Hasfeld a apportée.

— Au diable les affaires! C'est bien assez d'aller à Vienne deux fois par semaine, dit le châtelain en décachetant la lettre.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Je dois vous prévenir, mon cher baron, que le marquis français, monsieur de Létorière, doit arriver aujourd'hui chez vous pour vous solliciter au sujet de mon procès; je n'ai pas besoin de vous rappeler la promesse formelle que vous m'avez faite de joindre votre vote à ceux de vos collègues, pour faire triompher la cause de monseigneur le duc de Brandebourg...

» Agréez, mon cher baron, etc. »

— Et que diable ce Français vient-il faire ici? — s'écria le châtelain avec emportement. Par les saints rois de Cologne! je ne puis donc pas être un moment en repos?... Voilà ce muguet de Versailles qui vient me relancer ici comme un sanglier dans sa bauge... Dans ma pensée son procès est perdu... archiperdu... : que veut-il de plus?... Est-ce qu'il croit, d'ailleurs, que je me serais intéressé à lui? un impudent petit-maître qui brode au tambour, et qui met, dit-on, du rouge et des mouches?... un de ces hommes à bonnes fortunes, aussi corrompus qu'efféminés, toujours pendus aux cotillons des femmes? Mais, par l'enfer! je ne puis échapper à ce marquis!... S'il vient, je suis obligé de lui donner l'hospitalité; il y a quinze lieues d'ici à Vienne, je ne puis le renvoyer sans le voir. Au diable les plaideurs et les procès!... Et s'il arrive ce soir? il faudra lui offrir de passer la nuit ici; et où le coucher encore?... tout est si délabré ici. Et ce beau-fils va m'arriver en litière comme une femme en mal d'enfant!

Le baron frappa du pied avec colère, appela son majordome, et lui dit d'un air irrité :

— Voilà qu'il m'arrive peut-être un Français ici ce soir... un marquis... un plaideur... Du temps qu'il fait, on ne peut le laisser retourner à Vienne... Où le mettrons-nous, lui et sa suite? car ce mignon voyage sans doute avec tout son attirail de coiffeurs... d'habilleurs et de parfumeurs!

— Ma foi! monseigneur, — dit le majordome en se grattant l'oreille, — il n'y a que la *chambre aux rats* où il ne pleuve pas.

— Eh bien! donc, va pour la chambre aux rats.

Puis le baron ajouta avec une sorte d'ironie amère :

— Et pour donner une brillante idée de l'hospitalité qu'on reçoit au château d'Henferester, et surtout pour que ce douillet visiteur ait toutes ses aises, n'oubliez pas, majordome, de couvrir son lit de ses plus belles courtines de soie, de le garnir d'édredon, de draps de fine toile de Frise, de bien battre le tapis de Turquie, de mettre des bougies parfumées dans les candélabres de vermeil, et de faire bassiner le lit avec des charbons de bois d'aloès... Entendez-vous bien, majordome?

— Oui, oui, monseigneur, — dit maître Selbitz tout en s'occupant de retirer du feu le quartier de daim, le lard et la choucroute, et très joyeux de la plaisanterie de son maître, — oui, monseigneur, soyez tranquille, je vous entends : la paille du lit sera fraîche et bien remuée; la couverture de laine bien battue, le plancher bien balayé, les rideaux et les tentures de toiles d'araignées bien secoués, et les volets bien ouverts, pour que la lune jette une belle clarté dans la chambre de votre hôte; enfin, puisqu'il est si douillet et si frileux... son lit sera bassiné... avec le chien du tourne-broche.

Le châtelain ne put s'empêcher de rire de cette facétie de son majordome, qui ne faisait que décrire très exactement la chambre aux rats, d'ailleurs en tout semblable à celle que le baron occupait lui-même, tant ce dernier était indifférent aux habitudes du bien-être le plus vulgaire.

— A table... — dit le châtelain avec impatience, en approchant sa chaise et en prenant à son ceinturon son couteau de curée.

A ce moment on entendit résonner la trompette que portent habituellement les postillons allemands.

— C'est peut-être ce damné marquis! — s'écria le châtelain. Holà... Erhard!... Selbitz! courez le recevoir.

Et le baron, se levant lourdement de sa chaise, s'avança vers la porte, en disant d'un ton bourru :

— Il faut qu'il ait le diable au corps pour voyager par un temps pareil... Mais bah!... au fond de sa chaise de poste... il est encore mieux qu'il ne sera dans le château. Voyons donc un peu ce beau mignon... ce beau fils, le plus efféminé de tous les efféminés de la cour de France.

Et le baron sortit pour remplir, malgré lui, les *devoirs* de l'hospitalité à l'égard de son hôte.

XI

LE SOUPER.

Contre l'attente du châtelain, Létorière descendit de cheval au lieu de descendre de chaise, et abandonna sa monture aux soins du postillon.

Le maître de Henferester comprenait trop bien les devoirs de sa position pour faire un mauvais accueil à un gentilhomme qui venait le solliciter. Il trouva d'ailleurs Létorière beaucoup moins délicat et beaucoup moins petit-maître qu'il ne l'aurait cru. Il fallait une certaine énergie pour faire quinze lieues sur un cheval de poste, en pleine nuit et par un temps épouvantable.

Lorsque le marquis entra, il faillit être suffoqué par l'atmosphère *substantielle* dont nous avons parlé; il s'y joignait de plus une forte odeur de chenil, causée par la présence de la meute. A la vue de l'étranger, les chiens commencèrent d'aboyer avec un merveilleux accord.

Le marquis s'arrêta, parut écouter ces hurlemens avec

une satisfaction indicible, et s'écria en très bon allemand :

— Sur ma foi ! baron, je n'ai jamais entendu de chiens mieux gorgés que les vôtres. Par saint Hubert! voilà de quoi faire battre le cœur d'un vrai chasseur.

Puis, sans s'occuper du châtelain, le marquis se mit à examiner, à détailler avec un sérieux intérêt les qualités des chiens qui s'approchaient de lui, et reprit d'un ton d'admiration croissante :

— Bons chiens! braves chiens! Nos chiens de Normandie et de Poitou ne valent pas cela... Les vôtres sont mieux coiffés, mieux jarretés. Voilà, pardieu! les plus beaux chiens d'ordre que j'aie vus de ma vie.... Viens ici, mon belleau...

Et Létorière prit un grand chien blanc à manteau noir par les deux pattes de devant, le regarda en connaisseur pendant quelques minutes, et d'un air approbateur il dit au châtelain, qui restait ébahi :

— Voilà un de vos meilleurs chiens, baron. C'est un de vos limiers, n'est-ce pas? Il y a longtemps qu'il vous en sert. Tant mieux! les longues années font les bons limiers...

Étourdi par l'assurance et par la volubilité du marquis, le châtelain, trop franc chasseur, trop fier de ses chiens pour se formaliser de l'attention qu'ils excitaient, et surtout frappé de l'observation de Létorière au sujet du limier, répondit presque machinalement :

— Mais qui vous a dit, monsieur, que ce chien... Moïck, fût mon limier?

— Comment! qui me l'a dit, baron? D'abord la trace de la *botte*, qui se voit à son cou, sur son pelage usé, aussi clairement qu'on voit les marques de la bricole sur le poitrail d'un cheval de trait, et puis sa voix sourde et voilée, qui prouve assez qu'il ne crie jamais... En voilà plus qu'il ne faut pour révéler un limier à celui qui n'est pas novice dans la confrérie des joyeux veneurs! Et puis quel nez développé! Et l'os de la chasse, donc!... aussi saillant que le doigt! Croyez-moi, baron, de votre vie vous ne trouverez un plus fin limier!... Ménagez-le donc... Ah çà! je vois là un quartier de daim qui refroidit; ne le laissons pas se morfondre plus longtemps; j'ai une faim de tous les diables! Vous allez voir comme je joue des mâchoires!... touchez là, baron! par saint Hubert! notre patron commun, vous êtes un brave de la vieille Allemagne... On me l'a dit, et maintenant j'en suis sûr...

— Monsieur, pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler? — demanda le baron de plus en plus étonné des façons cavalières du marquis.

— C'est juste, baron. Je me nomme le marquis de Létorière; je viens pour vous parler de mon procès. Mais comme il faut voir clair dans ce chaos plus noir que l'enfer, et qu'il fait nuit, nous attendrons le jour... c'est-à-dire demain matin, pour en causer... Maintenant, à table, à table! puisque je me suis invité sans cérémonie; excusez la rudesse de mes façons, mais je suis un enfant des forêts...

Le châtelain resta stupéfait; il s'attendait à voir un petit-maître parlant du bout des lèvres, pretentieux, musqué, délicat, ignorant en vénerie autant qu'un boutiquier de Leipsick, et il trouvait un jeune homme joyeux, résolu, qui semblait savant chasseur, et dont l'habillement pouvait lutter de négligence avec le sien.

Le baron se trouvait dans des dispositions presque favorables à Létorière. L'admiration que ce dernier avait manifestée pour les chiens augmentait encore la bienveillance du châtelain pour son hôte; aussi lui répondit-il avec cordialité :

—Le manoir de Henferester est à vos ordres, monsieur le marquis; je voudrais seulement vous offrir une meilleure hospitalité.

— Vous êtes trop difficile, baron. Si vous me connaissiez mieux, vous verriez que je ne pouvais en desirer une plus selon mes goûts. A table, baron!

Et le marquis s'approcha du feu.

Létorière avait subi une complète transfiguration morale et physique. Le gentilhomme qu'on avait applaudi au théâtre pour la superlative élégance de son habillement, pour la grâce et pour le charme de sa personne, portait alors un vieil habit de chasse bleu à collet de velours jadis rouge, de grandes bottes non moins fortes, non moins crottées, non moins éperonnées que celles du Nemrod allemand. Un nœud de cuir rattachait ses cheveux sans poudre, mis en désordre par le mouvement de la route; sa barbe était à moitié longue, et la blancheur délicate de ses mains disparaissait sous une légère teinture de suie qui les faisait paraître aussi hâlées que celles du châtelain. Tout enfin était changé dans le marquis, jusqu'au timbre enchanteur de sa voix, alors brusque et un peu enrouée.

Aucune de ces particularités n'échappa au baron.

— Sais-tu, Erhard, — dit-il tout bas à son piqueur, — sais-tu que ce Français a reconnu tout de suite le vieux Moïck pour un limier et pour un de nos meilleurs chiens?

— Vraiment, monseigneur? — dit Erhard d'un air de doute.

— C'est comme cela, Erhard; je commence à croire qu'ils savent en France ce que c'est que la chasse.

Puis s'adressant à son majordome, pendant que le marquis se séchait au feu, le baron lui dit :

— Ote les couverts, Selbitz; les Français ne sont pas habitués à nos manières allemandes.

Selbitz allait executer cet ordre, à son grand mécontentement et à celui d'Erhard, lorsque Létorière, craignant de se faire deux ennemis auprès du châtelain par une susceptibilité mal entendue, s'écria :

— Ah çà! baron, vous voulez donc que je demande mon cheval et que je retourne à Vienne sans souper? Et pourquoi diable faites-vous ôter le couvert de ces braves gens? Suis-je donc moins bon gentilhomme que vous pour me trouver choqué de vos habitudes domestiques?

— C'est notre vieille coutume allemande, il est vrai, — dit le châtelain, — mais je croyais qu'en France...

— Baron, nous sommes ici en Allemagne, chez un des plus dignes représentans de la vieille noblesse de l'empire. La règle de sa maison doit être inviolable; ainsi donc, mon digne veneur, — et il s'adresa à Erhard Trusches : — et vous mon brave directeur de la famille des tonnes, tonneaux et tonnelets, reprenez vos places, avec l'agrement du baron, qui, je l'espère, ne me refusera pas cette grâce.

Sur un signe du châtelain, les deux serviteurs, tout joyeux, replacèrent leurs couverts au bas bout de la table. Le baron montra de la main un siége au marquis, chacun se prépara à attaquer le quartier de daim et l'immense plat de choucroute au lard qui fumait sur la table.

Le baron plongeait son couteau dans la venaison pour la découper, lorsque Létorière s'écria, d'un air grave et solennel, en mettant sa main sur le bras du châtelain :

— Un moment, baron!... du diable, moi, si je dîne jamais avant d'avoir dit le *Benedicite* et les *Grâces!*

Le châtelain fronça le sourcil, et répondit d'un air aussi impatient qu'embarrassé :

— Depuis la mort de mon chapelain, j'ai un peu oublié le texte, mais je les dis d'intention... Ah çà! toi, ne sais-tu pas le *Benedicite*... Erhard?

— Non, monseigneur, — dit Erhard d'un ton bourru... — Je le dis pendant un jour pour toute l'année, et c'est hier que j'ai fait ma provision.

— Et toi, Selbitz?

— Moi, monseigneur, c'est mon frère le ministre à Blümenthal qui le dit jous les tours pour moi...

— Ah çà! baron, vous et les vôtres, vous êtes donc des Turcs? Alors ce sera moi qui réciterai le *Benedicite*.

Et le marquis, se levant, dit à haute voix :

« Grand Saint Hubert, faites, s'il vous plaît, que la venaison soit grasse, le vin bon, l'appétit franc et la soif intarissable!...» Puis il vida d'un trait le widerkom qui tenait une pinte de vin du Rhin, s'essuya les moustaches du revers de sa main, et dit *amen* en reposant la coupe sur la table.

Cette plaisanterie fit rire aux éclats le digne châtelain;

imitant la prouesse de son hôte, il but d'un coup sa pinte de vin, répéta *amen* d'une voix de Stentor, et trouva décidément son plaideur un convive très réjouissant.

Les deux serviteurs, tout aussi égayés que leur maître par l'étrange *Benedicite* du marquis, modérèrent néanmoins les éclats de leurs gaieté.

— Selbitz, — dit le châtelain, bientôt animé par le feu du repas et par les saillies de Létorière, — va remplir nos widerkom; n'oublie pas le tien et celui d'Erhard; c'est fête aujourd'hui à Henferester en l'honneur de mon hôte...

Et le baron tendit affectueusement sa large main au marquis, dont il serra rudement le poignet, autant par cordialité que par envie de montrer sa force.

Létorière, qui sous une enveloppe délicate cachait une force athlétique, répondit aussi rudement à cette pression. Le châtelain, qui ne s'attendait pas à cette preuve de vigueur, dit en riant d'un air étonné :

— Une tige d'acier est souvent aussi forte qu'une grosse barre de fer, notre hôte.

— Mais, malheureusement, baron, un grand verre contient plus qu'un petit, —reprit le marquis.

Bientôt le vin et la bière circulèrent; le baron vit avec une sorte d'orgueil national Létorière, après avoir mangé cinq ou six tranches de venaison, bravement attaquer la choucroute au lard fumé, dont il vanta l'appétissante saveur en vidant deux ou trois fois son moyen et son grand widerkom.

Tout en satisfaisant cet appétit furieux, Létorière ne restait pas muet. Son esprit vif et naturel, se mettant à la hauteur de son convive, le ravissait par mille facéties; en un mot, Selbitz et Erhard virent, à leur grand étonnement, leur maître, ordinairement grave et taciturne, rire dans cette soirée beaucoup plus qu'il n'avait ri pendant bien des années.

Le piqueur reconnaissait dans Létorière un veneur consommé, écoutait religieusement ses moindres paroles, lorsque le baron lui ordonna de reconduire ses chiens au chenil et de leur donner à souper. Une seconde marmite destinée à la meute fut ôtée du feu.

Le majordome desservit, mit sur la table les widerkom de kirchenwasser, un pot de grès rempli de tabac, et présenta au baron une pipe vénérable. Celui-ci la remplit en disant à Létorière, avec qui il se sentait tout à fait en confiance :

— Ah çà! la fumée du tabac ne vous incommode pas, marquis?

Pour toute réponse, le marquis tira de sa poche une énorme pipe, qui attestait de longs et nombreux services, et commença de la bourrer avec une aisance très expérimentée.

—Vous fumez donc aussi, marquis?—s'écria le châtelain ravi, joignant les mains avec admiration.

— Est-ce qu'on vit sans fumer... baron?... Au retour d'une chasse, après un bon repas, qu'y a-t-il de préférable au plaisir de fumer sa pipe, les pieds sur les chenets, en buvant de temps à autre une gorgée de kirchenwasser.. ce sauvage fils de la forêt Noire... qui est, à mon avis, autant au-dessus de l'eau-de-vie de France qu'un coq de bruyère est au-dessus d'un coq de basse-cour! Et, après cette audacieuse flatterie le marquis s'enveloppa d'un épais nuage de fumée.

Le châtelain, animé par de fréquentes libations, et dont la tête n'était peut-être pas aussi calme et aussi froide que celle de son hôte, regardait le marquis avec une sorte d'extase; il ne pouvait comprendre comment un corps si frêle en apparence était si vigoureux, comment un Français pouvait boire et fumer autant et plus que lui, *widercomvierge*, le vainqueur des plus redoutables buveurs de l'Empire.

— A la santé de votre maîtresse, mon hôte,—dit-il gaiement au marquis.

— Ma maîtresse?... c'est ma carabine!—dit Létorière en s'allongeant près du feu, et en *tisonnant* avec le bout de ses fortes bottes, dont les semelles avaient un pouce d'épaisseur.—Au diable les femmes! Elles ne peuvent sentir l'odeur du tabac, de l'eau-de-vie ou du chenil, sans porter leur flacon à leur nez. Est-ce que vous faites beaucoup de cas des femmes, vous, baron?

— J'aime mieux entendre le bruit des éperons que le froufrou des jupons, mon hôte; mais à mon âge c'est sagesse, — dit le baron de plus en plus étonné de voir le marquis partager ses goûts rustiques et ses antipathies pour l'afféterie du beau sexe.

— A tout âge c'est sagesse, baron; et je donnerais toutes les guitares amoureuses, toutes les mélancoliques guimbardes des troubadours pour la vieille trompe d'un forestier.

— Savez-vous une chose, mon hôte? —dit le baron en heurtant sa coupe contre celle du marquis.

— Dites, baron,—reprit le marquis en bourrant de nouveau sa pipe.

— Eh! bien! avant de vous avoir vu, sachant que vous veniez pour m'intéresser à votre procès, que malheureusement...

—Au diable le procès!... baron,— s'écria Létorière;—que celui qui en parlera ce soir soit condamné à boire une pinte d'eau!

— Soit! marquis... Eh bien! avant de vous avoir vu, il me semblait que j'aurais autant aimé faire buisson creux que de vous recevoir; franchement, je redoutais votre arrivée... Je vous croyais un muguet, un beau fils.

— Merci, baron. Eh bien! alors, moi, je vous croyais un Alcindor, un berger cythéréen.

— Maintenant, quoique je ne vous connaisse que de ce soir,—reprit le baron, je vous dirai tout aussi franchement que, lorsque vous quitterez le pauvre manoir de Henferester, j'aurai perdu le meilleur compagnon qu'on puisse trouver pour passer gaiement une longue soirée au coin du feu.

— Et pour passer une rude journée de chasse au fond des forêts. Au diable le muguet qui préfère le bal et la galanterie à la bouteille, à la pipe, à la vénerie! Si vous voulez me prouver que vos chiens sont aussi bons qu'ils sont beaux, baron, vous verrez que je suis digne de les appuyer!

— Touchez là... mon hôte... Demain au point du jour nous serons en chasse.

— Va comme il est dit, baron... nous parlerons du procès après-demain, pas avant... Toujours la pinte d'eau à celui qui en reparlera.

— Bravo, mon hôte, — dit le baron. — Mais il se fait tard : si vous êtes fatigué, le vieux Selbitz va vous conduire dans votre chambre, c'est-à-dire dans une halle meublée d'un grabat, c'est tout ce que je puis vous offrir... ma chambre est pis encore.

— Ah çà! sans cérémonie, baron; si ça vous gêne, je prendrai une de mes bottes pour traversin, vous me donnerez une brassée de paille, et je passerai une excellente nuit devant ce brasier, qui brûlera jusqu'au jour.

— J'ai passé ainsi bien des nuits dans des huttes de charbonniers, — dit le châtelain avec un soupir de regret, — lorsque je chassais dans la forêt Noire; mais enfin, mon hôte, tel mauvais que soit votre lit, il vaudra toujours mieux que ce sol battu comme une aire.

— A demain matin donc, mon hôte, je sonnerai moi-même le réveil, — dit le marquis; — mais, en attendant, laissez-moi sonner le bonsoir, baron.

Et Létorière, prenant au mur la trompe du châtelain, sonna cette dernière fanfare avec une telle perfection, avec un ton de chasse si franc et si puissant, que le baron, enthousiasmé, s'écria :

— Depuis trente ans que je chasse, je n'ai jamais ouï une trompe pareille!

— C'est tout simple, baron; c'est que vous n'avez jamais bien pu vous entendre vous-même; votre trompe est trop juste pour que vous ne soyez pas passé maître dans cette noble science... Mais à demain, baron; bonne nuit! Et sur-

tout ne rêvez ni d'eau, ni de vin aigre, ni de bouteilles vides.

— A demain, marquis!

Et le baron appela Selbitz, lui ordonna de conduire son hôte dans la chambre aux rats, dont on connaît la description; seulement un grand feu y était allumé.

Létorière, fatigué de la journée, s'endormit bientôt profondément, et le châtelain l'imita, après avoir plusieurs fois répété à Selbitz et à Erhard, en leur donnant ses ordres pour le lendemain, qu'il était dommage que ce jeune gentilhomme fût Français, car il était bien digne d'être né en Germanie.

XII

LES CONFIDENCES.

Le lendemain, à son réveil, le baron apprit par Selbitz que le marquis était parti au point du jour avec Erhard Trusches, pour aller faire le bois, et avait chargé le majordome de présenter ses excuses au châtelain.

— Qui se serait pourtant attendu, d'après la réputation du marquis, à trouver en lui un si rude chasseur et un si rude buveur, Selbitz? Car sais-tu bien qu'hier il m'a tenu tête à table, et que nous avons vaillamment vidé nos widerkom? — dit le châtelain.

— Oui, monseigneur, et il a gagné la chambre aux rats d'un pas aussi ferme que s'il n'avait bu que du petit lait à souper.

— Allons, allons, — dit le baron en recevant des mains de son majordome ce qui lui était nécessaire pour s'habiller pour la chasse, — allons, Selbitz, il faut avouer qu'après tout ce marquis est un brave et digne gentilhomme; avec cela d'une gaieté qui vous réjouit le cœur! Quels bons contes il nous faisait... Je voudrais bien le voir passer quelques jours au château; car c'est, sur ma foi! un agréable compagnon. Quoiqu'il y ait plus de vingt ans de différence entre nous deux, il me semble que nous sommes liés depuis des années; enfin, si ce n'était pas une connaissance d'hier, je dirais... et du diable si je sais pourquoi! Selbitz, je dirais que je ressens de l'amitié pour lui; ma foi, vivent les caractères francs et ouverts, il n'y a rien de tel!

Après avoir mangé à la hâte une tranche de venaison froide, une jatte de soupe à la bière, et bu deux pintes de vin du Rhin, le baron monta à cheval et arriva bientôt au rendez-vous qu'il avait donné à Erhard Trusches dans un des carrefours de la forêt.

Il y trouva le piqueur, son valet et sa meute.

Erhard Trusches semblait triste et absorbé; le baron, surpris de ne pas voir Létorière au rendez-vous, s'informa de lui à Erhard.

Après un moment de silence, Erhard dit d'un air à la fois timide et inquiet:

— Monseigneur connaît-il bien son hôte?

— Que veux-tu dire, Erhard? — s'écria le baron. — Où est le marquis? Ne t'a-t-il pas accompagné ce matin pour faire le bois?

— Oui, monseigneur; c'est pour cela que je vous demande si vous êtes sûr de lui... Tenez, monseigneur, cela me portera malheur d'avoir plaisanté hier au souper sur le *Benedicite!*

— Ah çà! t'expliqueras-tu?

— Je veux dire, monseigneur.... — et Erhard ajoutait à voix basse et presque en tremblant, — que je crains bien que *votre hôte* ne soit *celui* qui apparaît quelquefois au clair de la lune, dans les carrefours solitaires de la forêt, pour offrir aux chasseurs désespérés trois balles, une d'or, une d'argent et une de plomb, et le tout au prix de leur âme! — ajouta Erhard d'un air sombre et effrayé.

— Ah çà! tu prends mon hôte pour le diable, maintenant! — s'écria le baron en haussant les épaules et riant. — Allons, ton coup du matin t'a renversé la cervelle, vieux Erhard!

Le piqueur secoua la tête.

— Alors, monseigneur, expliquez-moi comment il se fait que celui que vous appelez votre hôte, que celui qui n'est jamais venu dans cette forêt, la connaisse aussi bien que moi?

— Que veux-tu dire? — reprit le baron très étonné.

— Ce matin, au point du jour, je suis parti avec le marquis. — « Maître Erhard, m'a-t-il dit, si tu veux me prêter un limier, nous nous partagerons le quête de la forêt. Je parcourrai les enceintes du prieuré de la Chapelle-à-l'Ermite, du Sapin-Foudroyé et de la Mare-Noire... »

— Il t'a dit cela! — reprit le baron stupéfait.

— Comme je vous le dis, monseigneur, et il a ajouté: « J'ai bon espoir de détourner un dix-cors, car la demeure de la Chapelle-à-l'Ermite est très bonne pour le cerf... Toi, maître Erhard, tâche de détourner un sanglier. Dans les forts d'Enrichs il y en a toujours, tant les fourrés sont épais. De la sorte, le baron aura le choix entre le pied et la trace (1). »

— Mais, monsieur le marquis, — lui ai-je dit tout ébahi, — vous connaissez donc notre forêt? vous y avez donc bien souvent chassé?

« Je n'y ai jamais chassé, » me dit-il, « mais je la connais aussi bien que toi... Allons, bonne chance, maître Erhard, » m'a-t-il répondu. Et là-dessus, il a disparu sous bois, en emmenant le pauvre Moïck, notre meilleur limier, qu'il va peut-être changer en loup-cervier ou en bête à sept pattes par ses maléfices diaboliques.

Le baron n'était nullement superstitieux; mais il ne comprenait rien aux discours d'Erhard, qu'il savait trop respectueux pour se permettre une plaisanterie à son égard. Néanmoins il ne pouvait admettre que le marquis fût doué des connaissances topographiques dont parlait le piqueur.

— Et toi, qu'as-tu vu dans ta quête? — demanda-t-il à Erhard.

— Celui que vous appelez votre hôte m'a porté malheur, monseigneur... Je n'ai rien.

— Rien! comment, rien!... Mais c'est la première fois depuis deux ans que tu n'as rien au rapport? et un jour où nous devons chasser devant un étranger, encore!

— Où le mauvais esprit *peut*, les hommes ne peuvent rien, monseigneur, — dit Erhard d'un air grave. — Celui que vous appelez *votre hôte* n'a qu'à sonner de sa trompe, et tous les animaux de la forêt viendront à lui comme l'oiseau vient au serpent.

— Allons, va au diable, vieux fou! — s'écria le châtelain avec dépit.

— Je n'irai pas bien loin pour cela, monseigneur, — murmura-t-il à voix basse, en montrant Létorière qui sortait d'un taillis en tenant le vieux Moïck en laisse.

— Vivat, baron! — s'écria Létorière, — si le cœur vous en dit, vous pouvez courre un dix cors, et frapper à ma brisée de la Chapelle. A la largeur de ses pinces, je parierais qu'il est de ces gros cerfs à chanfrein blanc et à jambes blanches; le roi de France en a quelques-uns de semblables dans son domaine de Chambord: je reconnaîtrais leur pied entre mille. Ils sont d'un magnifique corsage.

— Vous avez bonne chance, marquis, — dit le baron; — mais vous êtes sorcier.

— Ce n'est pas moi qui suis sorcier, baron, c'est votre limier qui est excellent. C'est à lui que je dois mon cerf. Quant à toi, mon brave Erhard, — ajouta-t-il en se tournant vers le piqueur, — si tu l'avais eu au bout de ton cordeau, tu aurais fait ce que j'ai fait. Ah çà! baron, à cheval, à cheval! il y a une bonne lieue d'ici à ma brisée, et les jours de novembre sont courts. Tiens, voilà ton limier, Erhard.

(1) *Pied* de cerf, *trace* de sanglier.

En même temps le marquis mit un louis dans la main du veneur.

Mais celui-ci, profitant du moment où le marquis ne pouvait le voir, jeta la pièce, comme si elle eût été rougie au feu, et du bout de sa botte il la cacha sous des feuilles sèches.

— Belle monnaie d'enfer! — dit-il tout bas; — si je l'avais mis dans ma poche, dans un quart d'heure, au lieu d'une pièce d'or, j'y aurais eu une chauve-souris rouge ou une grenouille noire. — Puis le piqueur prit le cordeau de son limier avec autant de précaution que si le marquis avait eu la peste, et regarda son chien avec un attendrissement inquiet, le croyant à tout jamais maléficié.

Après avoir mis ses bottes fortes par-dessus ses guêtres de daim, le marquis monta le vieil Elphin, et le baron remarqua avec un nouveau plaisir que son hôte était excellent cavalier.

— Baron...— s'écria Létorière en arrivant dans une enceinte de la forêt, — voici ma brisée... faites découpler, je vais entrer dans le fourré avec trois ou quatre de vos plus vieux chiens pour attaquer...

— Un moment, — dit le baron d'un air sérieux, — vous passez pour un sorcier aux yeux d'Erhard Trusches; il chassera mal s'il vous prend pour le diable, car il pensera plus à son âme qu'à la voie du cerf.

— Comment? Expliquez-vous, baron?

— Viens ici, Erhard, — dit le châtelain.

Le piqueur s'avança d'un air inquiet et craintif.

— N'est-il pas vrai, — continua le châtelain, — que tu ne comprends pas comment mon hôte, qui n'est jamais venu dans cette forêt, la connaît si bien? comment il sait que la Chapelle-à-l'Ermite est la meilleure demeure du cerf, et qu'il faut placer les relais à la Croix-Blanche et à la lisière de la plaine du Prieuré?

— C'est la vérité, — dit Erhard à voix basse... — *Les hommes* ne peuvent pas en savoir si long...

— Et du diable si j'y comprends moi-même quelque chose, marquis! — dit le baron.

Après avoir haussé les épaules en souriant, le marquis tira de sa poche un petit livret recouvert de cuir, et s'avança vers Erhard :

— Tiens, vieux sanglier, voici mon grimoire.

Le piqueur recula d'un air effrayé.

Le marquis ouvrit le livret, et déploya sur l'arçon de sa selle une carte forestière spécialement destinée à la vénerie impériale, et sur laquelle les enceintes, les routes, les sentiers, les demeures et les passées des animaux étaient scrupuleusement indiqués et raisonnés.

—La carte de la vénerie impériale!...—s'écria le baron. —J'aurais dû m'en douter...Voilà le mystère expliqué. Mais il faut une admirable perspicacité, une rare habitude de la chasse pour en faire un tel usage. Ah! marquis, marquis... vous n'avez pas votre second... en Europe... Donner à courre la première fois qu'on quête dans une forêt... c'est ce que j'ai vu de plus fort! Comprends-tu, maintenant, vieux fou?... — dit le baron au piqueur; — c'est à se mettre à genoux devant le marquis... notre maître à tous!

— Oui, oui, monseigneur, je comprends, et Dieu soit loué! car il aurait pu arriver un grand malheur...

En disant ces mots, Erhard prit son tire-bourre et déchargea sa carabine.

— Que fais-tu là, Erhard? — dit le baron.

Le piqueur montra au baron une balle noire sur laquelle une croix était tracée, et lui dit :

— A la première enceinte j'aurais pourtant envoyé cette *balle charmée* dans le corsage de monsieur le marquis, que je prenais pour le diable... Le vieux Ralph dit qu'il n'y a rien de tel pour conjurer les sorts.

— Malheureux!... — s'écria le baron.

— Il a raison, — dit Létorière avec le plus grand sang-froid; — mais tu as oublié, Erhard, qu'il faut, pour que le charme soit complet, avoir trois pièces d'or dans sa poche gauche, afin que le diable ne puisse pas entrer dans votre bourse.

Et le marquis jeta trois louis à Erhard, qui cette fois ne les ensevelit pas sous des feuilles...

Le cerf attaqué fut bientôt sur pied.

Il est inutile de décrire tous les divers incidens de cette chasse, durant laquelle Létorière montra une expérience consommée; l'animal fut pris, et le marquis, arrivant le premier à l'hallali, tua bravement, d'un coup de couteau le cerf qui tenait dangereusement aux chiens.

Les chasseurs arrivèrent au château à la nuit tombante. Selbitz avait, comme la veille, préparé le lard, la choucroute, la venaison, les grands, les moyens et les petits widerkom bien remplis.

Comme la veille, le baron et le marquis firent honneur à ce repas; comme la veille, ils bourrèrent leur pipe après souper, et ils s'établirent au coin du feu, pendant que le majordome s'occupait des soins du ménage.

Quoique le baron se sentît subjugué par l'esprit jovial et par le caractère ouvert et résolu du marquis, il éprouvait un peu de dépit à rencontrer dans un homme si jeune un rival invaincu, soit à la chasse, soit à table.

Létorière, trop adroit pour ne pas deviner le baron, lui ménageait un éclatant triomphe.

Le châtelain, qui, du reste, s'intéressait vivement à son hôte, voulut remettre de lui-même la conversation sur le procès.

— Au diable le procès!... — s'écria le marquis. — C'est mon refrain... Si je perds ma cause, j'aurai gagné un bon compagnon. Touchez là, baron! Je voudrais avoir vingt procès pour les perdre de la sorte!... Mais mon widerkom est vide... Holà, Selbitz! holà... vieux Satan!... le kirchenwasser s'est évaporé devant ma soif comme la rosée devant le soleil.

— Pauvre garçon! il cherche sans doute à s'étourdir, — pensa le châtelain; — je ne dois pas le laisser boire seul.

Et le baron fit remplir sa coupe.

— Baron, une chanson, — dit Létorière très animé. — Connaissez-vous *la Retraite?* On dit que l'air et les paroles ont été composés par l'un de vos vieux chasseurs.

— Chantez toujours, marquis; je vous dirai si je la connais.

Et Létorière, après avoir vidé de nouveau son widerkom, préluda par quelques « heim! heim! » sonores, et entonna la chanson suivante d'une voix de stentor :

Au loin la trompe résonne!
Le cerf est mort!
Que l'hallali sonne, sonne,
C'est un dix cors...

— Allons, en chœur, baron... Vive Dieu! c'est à propos aujourd'hui.

— De toute mon âme, marquis; je ne connaissais pas cet air de retraite, mais il est, pardieu! digne de Mozart.

Et le baron répéta ce refrain d'une voix si puissante, qu'il fit trembler les vitraux.

— Ecoutez le mineur, baron... C'est mélancolique comme les derniers sons d'une trompe lointaine pendant une belle nuit.

Et le marquis continua, d'une voix moins éclatante et sur une mesure plus lente :

Déjà l'étoile
Du soir paraît,
Le jour se voile,
Dans la forêt
Tout se tait!

Voici l'heure de la retraite,
Qu'à coupler les chiens on s'apprête.
A cheval, piqueurs, et sonnez!
Vos montures éperonnez.

Voici la nuit brune
Et la blanche lune...
Rentrons au manoir
Sans voir
Le chasseur noir!

La voix du marquis sembla s'affaiblir en chantant ces dernières paroles sur un rhythme mélancolique et presque triste; ses traits perdirent leur expression de joyeuse insouciance, et un nuage de tristesse passa sur son front, qu'il appuya bientôt sur sa main.

Selbitz, qui était en ce moment debout derrière la chaise de son maître, lui dit à voix basse, en montrant le marquis :

— Quand la fleur est trop abreuvée, elle penche sur sa tige; quand il s'agit de bien boire, aujourd'hui n'est pas toujours fils d'hier. Allez, allez, monseigneur! vous serez toujours le *widerkom-vierge*. Voilà le Français qui s'appuie le front sur sa main gauche; c'est toujours comme cela que commençait l'ivresse du forestier général de Hasbreck; mais, il faut être juste, ça lui prenait dès le premier jour.

Le baron sourit d'un air d'orgueilleuse satisfaction, et répondit à voix basse:

— Que veux-tu, Selbitz! c'est si jeune... mais, malgré sa jeunesse, c'est un rude jouteur. Hier il m'a tenu tête: lutter deux jours de suite, c'était trop pour lui. Mais, après moi, je ne connais personne qui puisse l'égaler...

— Achevez-le donc, monseigneur... achevez-le donc, pour l'honneur de la vieille Allemagne! — dit le traître majordome.

— Eh bien, marquis! — dit le châtelain à voix haute, — votre chanson est-elle déjà finie? ne buvons-nous pas à votre glorieuse chasse d'aujourd'hui?

— Buvons, — dit le marquis en tendant son widerkom d'un bras qui semblait alourdi... Puis, après avoir bu, il répéta à voix basse et triste ces deux derniers vers de sa chanson:

Voici la nuit brune
Et la blanche lune...
Rentrons au manoir
Sans voir
Le chasseur noir!

— Il a le vin lugubre, — dit le baron à son majordome.

— Il me rappelle le comte Ralph, qui, vous le savez, monseigneur, à la dixième bouteille environ, entonnait presque toujours le psaume des morts, — répondit Selbitz à voix basse.

— Allons, marquis: Au premier sanglier que nous prendrons! — dit le châtelain, voulant porter un dernier coup à la raison de Létorière.

— Buvons... — dit Létorière, qui commença dès lors à donner quelques légers symptômes d'ivresse, en parlant d'une manière tour à tour lente et brusque, triste et joyeuse. — La chasse, baron... c'est bon, la chasse... le vin aussi... ça étourdit... ça emporte... on n'a pas le temps de penser... et puis on a l'air gai... et au fond on est... Mais, bah!... tenez, baron... il faut que je vous fasse une confidence.

— Oh! déjà des confidences?... — dit le majordome, — c'est comme le ministre de Blumenthal... mais le révérend ne les commençait guère qu'au huitième widerkom... Vous souvenez-vous, monseigneur... de la bonne histoire qu'il nous a dite sur la gaillarde meunière du Val-aux-Primevères?

— Tais-toi donc, et écoute, — dit le châtelain, qui reprit tout haut: — Parlez, parlez, marquis... Allons, buvons à vos confidences...

— Eh bien donc! baron... figurez-vous que mon procès me tourne la cervelle...

— Vraiment, marquis! — dit-il tout haut. — J'en étais sûr, — reprit-il à voix basse, — ce pauvre garçon voulait s'étourdir...

— Vrai comme voilà mon verre vide... je ne voulais pas vous dire cela, baron...; mais vous êtes mon ami... je dois tout vous confier... Apprenez donc que j'ai fait une visite à mes juges...

— Ah bah! — dit le baron assez satisfait de l'expansion involontaire de son hôte, et très curieux de surprendre peut-être le secret de ses démarches, — vous avez vu vos juges?

— Oui.... baron.... d'abord un nommé... un nommé... Spectre...

— Vous voulez dire Sphex, marquis!

— Sphex ou Spectre... ça m'est égal... Mais, mille carabines! baron, laissez-moi rire... quoique ça soit d'un de vos confrères... c'est pas ma faute, je fais autant de cas d'un savant en *us*... que d'un verre cassé ou d'un cheval fourbu...

— Bien dit, marquis, vous n'êtes pas fait plus que moi pour respirer l'odeur des bouquins... Nous aimons trop l'air des forêts!

— Figurez-vous donc... baron... que ce vieux Spectre, j'aime mieux l'appeler Spectre parce que ça dit son nom et sa figure... a eu l'insolence de me demander, au bout de deux minutes d'entretien... si je parlais latin?

— Vous... marquis... vous, parler latin! — dit le baron en partageant l'indignation du marquis. — Ah çà! où avait-il mis ses lunettes? Est-ce que vous avez l'air de quelqu'un qui parle latin? A-t-on vu un vieil impudent pareil? Pour qui diable vous prenait-il?

— Vous sentez, baron, qu'on ne peut pas s'entendre dire cela de sang-froid... même par son juge... Ah çà! lui dis-je, est-ce que j'ai l'air d'un rat rongeur de vieux livres? d'un buveur d'encre? d'un cuistre? Parler latin? mille diables! Si je ne venais pas pour vous demander votre appui pour mon procès... je vous ferais voir comment je traite ceux qui me disent que je parle latin!

— Bien touché, mon hôte... j'aurais donné cent florins pour avoir assisté à cette scène, — dit le baron en riant aux éclats.

— Alors le docteur m'a déclaré tout net qu'il n'avait rien à me dire sur mon procès, et que je pouvais considérer ma cause comme perdue parce que *j'étais connu!*... Mille morts! baron... j'étais connu!!! c'était trop. Il m'avait demandé si je parlais latin... je n'ai pu me maîtriser, et je lui ai franchement proposé un coup d'épée...

— A Sphex! un coup d'épée!... — reprit le châtelain en riant à perdre haleine, — le vieux singe a dû être impayable... et qu'a-t-il dit?

— Il n'a rien dit du tout; il a levé les mains au ciel et a disparu comme par enchantement derrière une pile de gros livres; alors je m'en suis allé... me doutant bien que le docteur me garderait rancune, et du diable si je sais pourquoi; car on peut échanger un coup d'épée et être amis malgré cela...

— Il est d'une naïveté rare, — dit tout bas le châtelain, — il faut qu'il s'abuse singulièrement sur ses manières et sur son extérieur.

Létorière reprit:

— Il me restait à voir le conseiller Flachsinfingen: j'arrive chez lui, je le demande, on me met face à face avec une vieille sorcière vêtue de noir, qui aurait pu passer pour la femelle du savant, tant elle était sèche et maigre. Elle tenait par-dessus le marché une Bible à la main. « J'ai affaire au conseiller et non pas à sa femme, » dis-je au laquais. « Moi ou le conseiller, c'est tout un, reprend la sorcière; dites-moi, monsieur, ce que vous avez à dire à mon mari. » Alors, baron, moi qui ne manque pas d'adresse, j'imagine un moyen pour faire fuir la femme et faire venir le mari.

— Voyons, marquis, — dit le châtelain en ajoutant tout bas: Quand celui-là sera fin et adroit, je boirai de l'eau pure... c'est rude et noueux comme le chêne, mais franc comme l'osier. — Eh bien! ce moyen, marquis?

— « Mille diables, madame, dis-je à la conseillère, ce que j'ai à dire au conseiller est trop cru pour vos chastes oreilles; c'est un procès réservé pour le *huis clos*. — Dites tou-

jours, monsieur. » Alors baron, je me mets à lui raconter un conte de caserne qui aurait fait rougir un pandour.

A cette nouvelle facétie, le baron eut un nouvel accès de gaieté, et s'écria :

— Un conte de caserne! à la prude et dévote Flachsinfingen!.. Je donnerais, le diable m'emporte! mon limier Moick pour avoir assisté à cette scène-là. Et qu'a-t-elle dit?

— Elle est devenue rouge comme une écrevisse, m'a appelé insolent, et m'a fait signe de sortir.

— Si c'est comme cela que vous procédez pour intéresser vos juges à votre cause, mon hôte je vous en fais mon compliment, — dit le châtelain.

— Et que diable vouliez-vous que je trouve à dire, moi, à un savant et à une prude? On ne se refait pas!

— Certes non, — murmura le baron, — le pauvre garçon est comme moi, il aurait bien de la peine à s'accoutumer au jargon d'un docteur et au bavardage d'une vieille femme.

— Il ne me restait plus qu'à vous visiter, baron. Je vous ai visité... vous êtes un brave... et j'ai peur de vous ennuyer de mes affaires... Mais ce procès... si vous saviez... si je le perdais!... j'ai l'air comme ça insouciant; mais tenez, si cela était... si je le perdais! — s'écria Létorière avec énergie, — je n'y survivrais pas; je prierai, morbleu! sainte cartouche et ma carabine d'avoir pitié de moi.

Après avoir laissé échapper ce sinistre secret, Létorière sembla rassembler ses idées, passa la main sur son front, et, regardant autour de lui d'un air étonné :

— Ah çà! où suis-je?... Vous êtes là, baron? Allons, allons... votre vin du Rhin est capiteux en diable, mon hôte; j'ai dormi, je pense... — Et le marquis abaissait malgré lui ses paupières qui semblaient alourdies.

— Vous n'avez pas dormi, mais vous en avez, je crois, bien envie, mon hôte, et votre coupe est pleine.

— Alors, videz-la pour moi, baron... car... le procès... le cerf... aujourd'hui... Ah!... au diable le procès... vive la chasse!... A boire... à vous, baron!...

Et Létorière feignit de tomber assoupi et appuya sa tête sur ses deux bras.

— Il refuse de boire, je suis vainqueur! — s'écria le châtelain.

Et aussitôt il appela Selbitz et Erhard, autant pour constater son triomphe sur le Français que pour leur ordonner de l'aider à monter dans la chambre aux rats.

Létorière, dont la tête était aussi calme que celle du baron, se prêta à l'aide qu'on lui donnait, sembla monter machinalement l'escalier qui conduisait à la chambre, et tomba lourdement sur son grabat.

Le baron se trouvait dans un étrange embarras. S'il s'intéressait profondément à Létorière, surtout depuis que ce dernier lui avait laissé croire qu'il ne survivrait pas à la perte de son procès, le bon châtelain avait aussi formellement promis sa voix aux princes allemands, dont il croyait les droits fondés.

Pour accorder son désir d'obliger le marquis avec sa parole déjà donnée, le baron eut recours à un singulier compromis: « Nos votes seront secrets: du caractère dont je connais Sphex et Flachsinfingen, d'ailleurs très partisans des princes, se dit-il, il est hors de doute qu'ils voteront tous deux contre ce pauvre Létorière, surtout après l'algarade qu'il a faite au savant et à la conseillère. Or leur hostilité assure le triomphe de la partie adverse du marquis. Maintenant, pourvu que les princes allemands gagnent, ainsi que le veut la justice, qu'importe que ce soit à l'unanimité ou à la majorité de deux voix contre une? Tout ce que je désire, moi, c'est de pouvoir, sans causer d'injustice, renvoyer ce pauvre marquis avec de bonnes paroles et une preuve de mon amitié; car je n'aurai jamais le courage de dire *non* à un aussi brave veneur et à un si jovial compagnon. »

Cette résolution prise, le châtelain attendit avec impatience le réveil de son hôte, et lui annonça qu'ayant réfléchi toute la nuit à son procès, sa conviction s'était modifiée, et qu'il lui donnait sa parole de voter pour lui.

Létorière, après avoir mille fois remercié le baron, repartit pour Vienne. Quoi qu'il eût dit au châtelain, le marquis n'avait encore vu ni le conseiller Sphex ni la femme du conseiller Flachsinfingen.

XIII

LE DOCTEUR SPHEX.

Le docteur Aloysius Sphex habitait une maison très retirée, située au fond d'un des faubourgs de Vienne. De lourds barreaux garnissaient les fenêtres; d'épaisses lames de fer augmentaient encore la solidité d'une porte basse et étroite, fermée par une forte serrure.

Il fallait bravement passer entre deux énormes chiens des montagnes, enchaînés derrière cette porte, pour arriver à une petite cour intérieure, où l'herbe croissait de toutes parts, et qui conduisait à la cuisine. Dans cette pièce froide et nue se tenait la vieille ménagère du docteur, accroupie près de deux tisons éteints.

Le docteur habitait au premier étage une vaste bibliothèque poudreuse, en désordre, encombrée d'in-folios qui semblaient n'avoir pas été ouverts depuis longtemps. Une haute fenêtre à petits vitraux, encadrés de plomb et à demi cachés par un pan de vieille tapisserie, jetait dans cette retraite un jour douteux et rare. Une vaste cheminée à colonnes torses, en pierre et à manteau sculpté, avait été transformée en corps de bibliothèque, car le docteur n'allumait jamais de feu, dans la crainte d'incendier ses livres.

Afin de se garantir du froid piquant de l'automne, le conseiller s'était imaginé de se retrancher dans une vieille chaise à porteurs, qu'il avait fait placer au milieu de son cabinet d'étude. Fermant les glaces de ce meuble, il se trouvait ainsi assez commodément établi pour lire et pour écrire.

Le docteur Sphex, petit vieillard maigre, frêle, aux sourcils épais, aux yeux perçans, au sourire caustique, à la mâchoire inférieure très proéminente, aux pommettes ridées, avait une physionomie singulièrement sardonique et maligne.

Lorque deux heures sonnèrent à son antique pendule de marqueterie, le conseiller sortit de sa chaise avec une précision presque automatique.

Il portait un vieil habit noir fort usé; il s'enveloppa d'une sorte de houppelande grise, mit un chapeau à larges bords sur sa perruque rousse, et, pour mieux assujettir sa coiffure, il se servit d'un mouchoir à carreaux, ployé en triangle, dont il noua les deux pointes sous son menton.

Après avoir mis ses lunettes dans une de ses poches, et dans l'autre un précieux Elzevir, petit volume relié en chagrin noir, le docteur Sphex prit sa canne et se prépara à sortir.

Mais, comme si une réflexion soudaine lui fût venue, il retourna sur ses pas, traversa la bibliothèque, et entra dans une autre pièce dont il ferma la porte derrière lui.

Les yeux du vieillard semblaient rayonner de joie.

Il prit une clef suspendue à la chaîne de sa montre, ouvrit le coffret, et en tira avec un religieux respect une boîte en cèdre, plate et oblongue.

Elle contenait un manuscrit de format in-4° sur vélin. La forme des caractères de l'écriture était celle employée au dixième siècle; les titres et les lettres capitales étaient dorés et ornés de vignettes.

Après avoir contemplé ce manuscrit avec le regard avide, inquiet et insatiable que l'avare plonge dans son trésor, le docteur Sphex remit sa boîte en place et ferma soigneusement le coffret qui contenait ce précieux monument de calligraphie.

Ainsi rassuré sur l'existence et sur la conservation de son

bien le plus cher, le conseiller sortit pour sa promenade accoutumée.

En passant devant la cuisine de sa ménagère, il lui dit d'un air bourru :

— Si le marquis français revient encore à la charge, que je sois chez moi ou non, dites-lui toujours que je suis absent.

— Il est encore venu ce matin, monsieur.

— C'est bon, c'est bon; qu'ai-je besoin de voir cet étourneau, ce muguet, ce beau fils, qui, dit-on,

Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ (1)

Le vieillard se dirigea vers une petite vallée située derrière les faubourgs, et appelée le Creux-des-Tilleuls.

De même que certains amateurs dédaigneusement exclusifs n'admettent qu'une école de peinture et n'admirent qu'un maître de cette école, le docteur Sphex s'était passionné pour les satires de Perse, et mettait cet ouvrage au-dessus de tous les autres poëtes latins de l'antiquité.

Non-seulement il possédait toutes les éditions de ce poële, depuis la plus rare, l'édition *princeps* de Brescia (1470), jusqu'à la plus moderne, celle de Homs (1770) mais il avait acquis à un très haut prix le manuscrit dont on a parlé, et qu'il considérait comme un trésor inestimable.

Le conseiller avait traduit, commenté Perse, et le commentait journellement encore. A force de se pénétrer de l'esprit de cet auteur, il avait fini par s'en assimiler tellement les pensées, qu'il s'appliquait continuellement à lui même et aux autres des citations empruntées à ce satirique stoïcien.

Son admiration touchait à la monomanie. De même qu'à l'aide du microscope l'observateur découvre des mondes inconnus sur un brin d'herbe ou dans une goutte d'eau, l'imagination exaltée du docteur trouvait, sous les plus simples paroles de son auteur chéri, les significations les plus profondes.

Le conseiller s'achemina donc à pas lents vers le lieu de sa promenade quotidienne. Il s'approchait de l'arbre renversé qui lui servait ordinairement de siége, lorsqu'il entendit parler à haute voix...

Contrarié de trouver sa place prise, le docteur s'arrêta derrière un buisson de houx.

Mais que devint-il, lorsqu'il entendit une voix pure et suave réciter, avec l'accentuation la plus savamment prosodique et la plus finement expressive, ces vers de la première satire de Perse :

O curas hominum ! O quantum est in rebus inane ! etc (2)

Le conseiller suspendit sa respiration, écouta, et, lorsque la voix s'arrêta, il s'avança brusquement pour voir quel était l'étranger qui semblait goûter son auteur de prédilection.

Il vit un jeune homme très négligemment vêtu; plusieurs rouleaux de papier sortaient des poches de son vieil habit noir; il avait à côté de lui un assez volumineux in-4o. Tout l'extérieur de Létorière, car c'était lui, donnait enfin l'idée la plus juste d'un pauvre poëte; étroite cravate de grosse toile, vieux feutre rougi de vétusté, visage pâle et légèrement famélique, rien ne manquait à cette autre transfiguration.

A la vue du vieux conseiller, le marquis se leva respectueusement.

— N'est-ce pas, jeune homme, que notre Perse est le roi des poëtes? — s'écria vivement Sphex en frappant du plat de sa main sur l'Elzevir qu'il venait de tirer de sa poche, et en s'approchant d'un air radieux vers Létorière.

(1) Qui n'a pas honte de vivre comme un Natta (vaurien célèbre).

(2) Quels soins occupent l'homme ! ô que de vanité dans la vie !...

— Monsieur, — dit le marquis d'un air étonné, — je ne sais...

— J'étais là, j'étais là, derrière cette touffe de houx; je vous ai entendu réciter le commencement de la première satire de notre poëte, de notre Dieu! Car, par Hercule! jeune homme, je vois que vous l'appréciez comme moi : jamais Toscan n'a dû prononcer avec plus de pureté que vous l'inimitable poésie de notre commun héros; et franchement, mon vieux cœur est tout réjoui de cette rencontre aussi heureuse qu'inespérée.

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo (1),

s'écria le vieillard; et il tendit cordialement la main à sa nouvelle connaissance, après avoir emprunté cette citation à son auteur chéri.

— Si ce n'était prétendre trop, monsieur, — répondit Létorière avec humilité, j'oserais vous répondre :

Non equidem hoc dubites amborum fœdere certo
Consentire deos, et ab uno sidere duci (2).

— Bravo! mon jeune ami, impossible de répondre avec plus d'esprit et plus d'à-propos! Il faut que vous connaissiez mon Perse, mon inimitable stoïque, aussi bien que je le connais; mais ce que vous avez, et ce que, hélas ! je n'ai pas, c'est cette belle et harmonieuse prononciation toute musicale qui m'a transporté! Aussi, — ajouta le conseiller en hésitant, — si je l' osais, je vous demanderais, au nom de notre commune admiration, de me dire encore une fois les premiers vers de la troisième satire.

— Avec plaisir, monsieur, — dit en souriant Létorière.

Hæc cedo, ut admoveam templis, et farre litabo (3).

— De mieux en mieux! — s'écria le savant en frappant dans ses mains. — Mais, à propos de cette citation, quelle signification donnez-vous à *far?* — et le docteur attacha un regard presque inquiet sur le jeune homme, dont il voulait mettre la science à l'épreuve par cette question.

— Selon ma modeste expérience, — répondit bravement le marquis, — *far* signifie la graine dont on fait la farine; et, contrairement à l'opinion de Casaubon et de Scaliger, je crois que cette expression s'applique non au pain, mais au blé, à l'orge, à toutes espèces de grains, en un mot; car vous le savez, monsieur, le *far* était avec le sel la plus commune des offrandes; c'est elle, je crois, que Virgile désigne par ces mots: *fruges, salsæ... salsa mola...* C'est donc en manière d'humble offrande à notre commune divinité, monsieur, que je vais dire les vers qui vous plaisent.

Puis Létorière récita généreusement la satire tout entière, en donnant à sa voix harmonieuse une expression tour à tour si fine, si mordante ou si énergique, que le docteur Sphex, enthousiasmé, s'écria :

— C'est qu'il ne laisse rien échapper! pas une nuance! pas une intention! il ne s'arrête pas à la surface des mots! il les scrute, il les creuse, il les traverse, il pénètre sous cette écorce brillante et en fait ressortir le sens profond et caché. Jeune homme... jeune homme... — ajouta Sphex en se levant, — hommage à vous; car lire ainsi, c'est traduire! Traduire ainsi, c'est s'assimiler tellement à l'original que c'est presque substituer l'individualité de l'auteur à la vôtre! Or, je vous déclare qu'un homme assez heureux, assez rarement doué pour s'individualiser avec Perse, mérite à mes yeux presqu'autant d'égards qu'en mériterait Perse luimême! Oui, je considère ce phénomène d'assimilation comme une sorte de parenté..... de génération intellectu-

(1) Marquez ce jour, Macrin, avec la pierre favorable.

(2) N'en doutez pas, les dieux ont voulu nous lier par des rapports certains, nous donner la même constellation pour guide.

(3) Puissé-je apporter au temple cette offrande, et l'orge suffira pour faire agréer ma prière.

elle! Or donc, touchez là, jeune homme... Sans l'immense différence d'âge qui nous sépare, je dirais que nous sommes frères en intelligence, procréés du même père.

Le docteur Sphex avait parlé avec tant de véhémence et tant d'enthousiasme, que Létorière le regardait avec un profond étonnement, craignant de s'être trompé et d'avoir sous les yeux un monomane au lieu du conseiller aulique qu'il attendait.

Le savant interprétant différemment ce silence, dit au marquis:

— Voyez un peu, j'agis comme un vieux fou. Je vous traite de frère, et je ne songe seulement pas à vous demander à quel savant latiniste j'ai l'honneur de parler.

— Mon nom est Létorière, monsieur, — dit le marquis en saluant.

— Létorière! — s'écria Sphex en se redressant brusquement. — Seriez-vous, par hasard, parent du marquis du même nom?

— C'est moi qui suis le marquis de Létorière, monsieur.

— Vous?... vous?... vous?... — dit le docteur sur trois tons différents. — Allons donc, c'est impossible. Le marquis de Létorière est, dit-on, aussi ignorant qu'une carpe, aussi léger qu'un papillon; c'est un de ces beaux diseurs de fadaises incapables de comprendre un mot de latin, et qui, en fait de Perse, ne connaissent guère que les étoffes de ce nom-là! — ajouta le conseiller, très satisfait de cette détestable plaisanterie.

— Je vois avec peine qu'on m'a calomnié, monsieur, — dit le marquis.

— En vérité! Sérieusement, vous seriez monsieur de Létorière? — dit Sphex d'un air stupéfait.

— J'ai l'honneur de vous l'affirmer, monsieur, — dit le marquis.

— Mais êtes-vous ici pour un procès?... Répondez, monsieur!... répondez! ne me trompez pas!

— Monsieur! — dit le marquis comme s'il eût été choqué de l'indiscrétion du conseiller.

— Pardon de ma vivacité, monsieur... Si j'ai l'air si bien instruit de ce qui vous regarde, c'est que... — et le docteur hésita, — c'est que j'ai quelques parens dans le conseil aulique, et je suis informé de tout ce qui s'y passe.

— Eh bien! il est vrai, monsieur; je suis malheureusement ici pour un procès, — dit en soupirant Létorière.

— Mais, mon jeune ami, reprit le conseiller, permettez-moi de vous dire que vous me semblez très insouciant de vos affaires!... vous venez reciter des vers aux zéphyrs.... d'admirables vers, il est vrai; mais, entre nous, ce n'est guère là le moyen de gagner votre procès... Croyez-moi, jeune homme, si la justice est aveugle, elle n'est pas sourde... et il est mille moyens d'intéresser vos juges.

— Hélas! monsieur, j'ai vu mes juges... et c'est parce que je les ai vus... que je conserve peu d'espoir. Dans mon chagrin, je demande aux lettres des consolations et des renseignemens; j'en demande surtout à mon poëte favori. Je cherchais la force de lutter contre le mauvais sort en relisant ses vers. Ne trouvez-vous pas, monsieur, que sa poésie énergique, fière et sonore, doit ranimer les âmes affaiblies, ainsi que le bruit guerrier d'un clairon ranime les soldats découragés?

Le savant fut profondément touché de l'expression à la fois simple et digne avec laquelle Létorière prononça ces derniers mots.

— Pardonnez à un vieillard, — lui dit-il, — l'intérêt qu'il vous témoigne; mais ne vous exagérez-vous pas aussi les mauvaises dispositions de vos juges?... Avez-vous bien fait ce qu'il fallait pour les intéresser à votre cause, avant d'en désespérer ainsi?

— Ceux de mes juges que j'ai vus, monsieur, ne pouvaient guère avoir de sympathie pour moi, et je ne devais pas d'ailleurs compter leur en imposer.

— Pourquoi cela, mon jeune ami?

— Notre poëte pourrait au besoin vous répondre, monsieur:

> Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.
> . . . .
> Hic satur irriguo mavult turgescere somno;
> Hic campo indulget (1)...

— Je comprends, je comprends, — dit le conseiller en souriant de la juste et maligne application de ces vers; — je sais qu'on dit de par Vienne que le conseiller Flachsinfingen aurait bien figuré parmi les gourmands convives du festin de Trimalcyon, et que le brutal châtelain de Henferester aurait pu lutter dans le cirque de Rome contre les bêtes sauvages! En effet, vous, pauvre lettré, pauvre poëte, pauvre rossignol au doux chant..... quels rapports pouviez-vous avoir avec cette panse inerte de Flachsinfingen, qui ne songe qu'à sa table? Qu'auriez-vous pu lui dire, si ce n'est:

> Quæ tibi summa boni est? Uncta vixisse patella
> Semper! (2)...

Il en est de même de ce gladiateur, de cette brute de Henferester..... dont je ne puis voir le lourd et grand corps sans me rappeler ces vers de notre dieu:

> Hic aliquis de gente hircosa centurionum
> Dicat: « Quod satis est sapio mihi; non ego curo
> Esse quod Arcesilas ærumnosique Solones » (3).

— Hé bien! vous avouerez, monsieur, — reprit le marquis en souriant, — que n'ayant en vérité pas autre chose à dire à mes juges, je ne devais guère espérer de les intéresser. Hélas!... je ne suis ni un coureur de forêts ni un gourmand... sans cela peut-être aurais-je éveillé quelque sympathie chez mes juges!

— Mais tous les conseillers ne sont pas des gladiateurs et des moutons menés par leurs femmes, mon jeune ami...

> At me nocturnis juvat impallescere chartis (4).

— Ah! monsieur... tout mon malheur est de ne pas avoir de juges qui vous ressemblent...

— On m'avait pourtant parlé d'un certain docteur Sphex, — dit le conseiller en attachant un regard perçant sur le marquis, — d'un vieux bonhomme qui n'était pas sans lettres... qui jugeait le matin et se livrait le soir à ses études chéries...

> His mane edictum, post prandia Callirhoë do (5).

— Je me suis plusieurs fois présenté à la porte de monsieur le conseiller Sphex, monsieur, — dit Létorière, — et si ce que vous me dites est vrai, je regrette doublement de ne l'avoir pas rencontré, car c'est peut-être le seul de mes juges auquel j'aurais pu inspirer quelque sentiment de bienveillance, ou dont j'aurais pu réclamer l'intérêt au nom de nos goûts communs.

— Par Hercule!... jeune homme, n'en doutez pas!... Mais tout n'est pas désespéré... je connais assez cet original de Sphex; si vous voulez m'accompagner, je me ferai un plaisir de vous recommander, et même de vous présenter à lui.

(1) Chacun son goût, aucun ne se ressemble; celui-là préfère s'engraisser a table et dans les bras du sommeil; celui-là aime les durs exercices du champ de Mars.

(2) Pour vous, le souverain bien quel est-il? De faire chère-lie tous les jours.

(3) Mais j'entends un vieux bouc de centurion me répondre: « J'ai autant de savoir qu'il m'en faut à moi! j'ai bien besoin de devenir un Arcésilas ou un Solon morose! »

(4) Mais à moi il me plaît de pâlir sur les livres.

(5) Un édit le matin à ces gens, et le soir Callirhoë!! (et le soir mes plaisirs).

— Comment pourrai-je, monsieur, reconnaître et mériter cette précieuse faveur?

— Jeune homme, les gens comme vous et comme le conseiller Sphex sont rares; et chacun doit gagner à la rencontre que je vous propose. Donnez-moi votre bras et marchons.

Le vieillard se faisait un malin plaisir de la surprise qu'il ménageait à Létorière; celui-ci ne manqua pas, en effet, de se récrier sur la bizarrerie et sur le bonheur du destin, lorsque, en arrivant au logis du conseiller, celui-ci découvrit son incognito.

Au grand étonnement de la vieille Catherine, le docteur lui ordonna de mettre deux couverts, car le marquis n'avait pu refuser de partager le repas du conseiller, qui lui avait dit en manière d'allusion à la frugalité de sa vie:

. . . . Positum est, algente catino,
Durum olus, et populi cribro decussa farina (1).

annonce d'ailleurs réalisée de tous points. Un anachorète se fût à peine contenté des mets servis dans la bibliothèque par la vieille Catherine.

Le conseiller, de plus en plus enchanté de son hôte, lui lut ses traductions, ses commentaires; et, faveur inespérée, dernier terme et dernière preuve de confiance, lui montra le précieux manuscrit.

A cette vue, Létorière manifesta une admiration si passionnée, si jalouse, que le docteur commença à regarder son hôte d'un air inquiet, et se reprocha presque son imprudente confiance.

— Est-ce que vous habitez seul votre maison avec votre ménagère? — dit tout à coup le marquis d'un air sombre en serrant entre ses mains le précieux manuscrit, comme s'il eût voulu se l'approprier.

— Serait-il assez enthousiaste de Perse pour vouloir m'assassiner et me voler mon manuscrit? — se demanda le conseiller avec une lourde terreur mêlée d'admiration.

Mais le marquis, lui remettant le manuscrit entre les mains d'un air égaré, s'écria:

— Pour l'amour du ciel, monsieur, cachez, cachez ceci! Pardonnez à un insensé!

Et il sortit précipitamment de la chambre, en mettant ses mains sur ses yeux.

Le conseiller referma le secret et trouva son hôte assis, d'un air accablé, dans la bibliothèque.

— Qu'avez-vous, jeune homme? — dit le savant avec intérêt.

— Hélas! monsieur, pardonnez-moi!... A la vue de ce manuscrit, une pensée infâme, monstrueuse, m'est venue, malgré la sainte loi de l'hospitalité.

— Vous avez eu l'envie de me ravir mon trésor?

Létorière baissa la tête d'un air confus.

— Touchez là, mon jeune ami. Je vous comprends... Je ne vous comprends que trop, — dit le conseiller en poussant un soupir. — C'est un grand honneur que vous venez de rendre à notre auteur; et si vous saviez l'histoire de ce manuscrit... — Et, après un moment de silence, il ajouta: — Vous verriez que je dois excuser la terrible tentation dont vous n'avez pu vous défendre.

Malheureusement la confidence du conseiller s'arrêta là.

Les deux amis passèrent le reste de la journée à analyser, à grand renfort d'érudition, les jugemens de Casaubon, de Kœnig, de Ruperti, sur leur poëte favori. Ils y découvrirent des beautés cachées qui avaient échappé à tous les éditeurs.

Létorière, par un heureux hasard de mémoire, porta jusqu'à l'extase l'admiration de Sphex, en lui faisant remarquer que ce passage de la satire III: « *Les leçons de ce sage portique où est peinte la défaite du* Mède, » se rapportait à Zénon, chef du stoïcisme. En un mot, dans ce long et savant entretien, Létorière, admirablement servi par ses

(1) On vous sert sur un plat glacé des légumes tout crus avec un pain de farine d'orge mal passée.

souvenirs, par l'étude approfondie qu'il avait récemment faite de Perse, à la recommandation de Dominique, et par la surprenante flexibilité de son esprit, captiva complétement le docteur Sphex.

Cependant pas un mot du procès n'avait été dit de part et d'autre. Le marquis s'en taisait par prudence, le conseiller par embarras; car, quelque bien disposé qu'il fût pour Létorière, il pensait avec amertume que sa voix ne suffirait pas pour assurer le gain de la cause de son jeune protégé.

— Quel dommage! — s'écria le conseiller, — que vous quittiez sitôt Vienne! nous aurions passé de longues et délicieuses journées dans l'admiration toujours renaissante de notre dieu, et nous aurions dit comme lui:

Unum opus et requiem pariter disponimus ambo,
Atque verecunda laxamus seria mensa (1).

— Je sens cette privation comme vous, monsieur le conseiller. Malheureusement il faut sacrifier ses plaisirs à ses devoirs. — Et Létorière se leva.

Frappé de la réserve du marquis à l'endroit de son procès, le conseiller dit, en attachant sur son hôte un regard pénétrant:

— Mais ce procès, nous l'oublions...

— Le moyen de songer, monsieur, à de tristes intérêts matériels lorsqu'on parle de l'objet de son culte avec quelqu'un qui partage notre admiration!

— Hum! hum! — dit le docteur en secouant la tête; et, souriant d'un air caustique, il récita ces vers:

« Mens bona, fama, fides ! » hæc clare, et ut audiat hospes;
Illa sibi introrsum, et sub lingua immurmurat : « Oh ! si
Ebullit patrui præclarum funus (2) ! »...

— Oui... oui... on dit tout haut: J'oublie mon procès.... et tout bas on voue aux dieux infernaux le méchant conseiller qui ne nous donne pas une parole d'espoir... n'est-il pas vrai?

— Que voulez-vous, monsieur? — dit le marquis en souriant, et répondant par une citation du même livre:

Messe tenus propria vive (3).

— Et vous croyez avoir récolté l'indifférence, jeune homme? — s'écria le savant en riant de cet à-propos. — Eh bien! moi, je vous détromperai. Il ne sera pas dit que la voix du vieux Sphex ne protestera pas du moins contre le jugement d'une panse comme Flachsiufingen ou d'un vieux bouc de centurion, d'un gladiateur brutal comme Henferester. Dans mon opinion, l'équilibre entre vos droits et ceux des princes allemands était si parfaitement égal, qu'il ne fallait qu'un souffle pour faire pencher la balance.

— Scis etenim justum gemina suspendere lance
Ancipitis libræ (4) ..

dit le marquis: — Ne doutant pas de l'intégrité du juge, je n'ai jamais douté du succès de ma cause auprès de lui.

Enchanté de cette nouvelle citation, le conseiller s'écria:

— Et vous avez bien fait, jeune homme; ma voix sera solitaire; mais ainsi elle protestera d'une façon plus écla-

(1) Nous nous mettrons au travail, nous le quitterons ensemble, et un modeste repas égayera ensuite nos sérieuses matinées.

(2) « Sagesse, honneur, vertu, » voilà ce qu'on demande tout haut. Voici les prières sous-entendues qu'on fait tout bas: « Oh! si un convoi magnifique emportait le beau-père! »

(2) Il faut vivre de ce qu'on récolte.

(3) Vous savez en effet tenir d'une main impartiale la balance de la justice.

tante encore contre un jugement que je regarderai comme inique s'il vous est contraire, comme je le crains. Adieu donc... C'est après-demain que nous prononçons sur votre cause.... que les dieux vous soient favorables! Quant à moi, par Castor! je sais ce que j'ai à faire.

Et le docteur termina l'entretien par cette dernière citation:

Ast vocat officium : trabe rupta, Bruttia saxa
Prendit amicus inops ; remque omnem surdaque vota
Condidit Ionio (1) !...

XIV

LE CONSEILLER FLACHSINFINGEN.

Le lendemain du jour où Létorière avait quitté le docteur Sphex, une agitation extraordinaire régnait dans la maison du conseiller aulique Flachsinfingen. Il était onze heures du matin. Madame Martha Flachsinfingen, grande femme de quarante ans environ, sèche, pâle et grave, vêtue d'une longue robe brune, portant une collerette empesée et une sorte de béguin de velours noir, était en conférence avec son mari le conseiller, gros homme pansu, coloré, à l'air jovial et ricaneur.

Enveloppé dans une robe de chambre de lampas, la tête entouré d'un bonnet de nuit serré par un ruban couleur de feu, le conseiller semblait écouter sa femme avec une déférence mêlée d'impatience.

La conseillère tenait dans ses doigts décharnés un billet qu'elle relisait pour la seconde fois avec une attention profonde, en pesant sur chaque mot.

Ce billet était ainsi conçu :

« Monsieur le marquis de Létorière aura l'honneur de se présenter aujourd'hui, à midi, chez *madame* la conseillère de Flachsinfingen, si elle daigne le recevoir. »

Après avoir lu, elle reprit:

— Se présenter chez *madame* la conseillère, quelle audace!

— Mais, Martha, — dit humblement le conseiller, — je ne vois pas ce qu'il y a d'audacieux à...

— Vous ne voyez pas! Oh! certes, vous êtes si pénétrant, vous ne voyez pas qu'une telle lettre, de la part d'un voluptueux, d'un débauché, d'un Nabuchodonosor comme ce marquis de Létorière, est pire encore qu'une insulte? car c'est pour ainsi dire une préméditation, une menace d'insulte!

— Comment cela, Martha?

— Mais vous avez donc oublié tout ce qu'on raconte de cet homme abominable? qui ne laisse après lui, dit-on, que filles séduites... qu'épouses coupables?... Ne savez-vous pas que c'est un Pharaon, qui croit vous ensorceler d'un coup d'œil... une manière de Tarquin effréné, qui, la première fois qu'il se trouve avec une femme ose lui parler le langage de la galanterie la plus perverse!

— Le fait est que c'est un de ces verts galants que les maris, les pères et les mères donnent au diable vingt fois par jour, hé, hé, hé! — répondit le conseiller en riant d'un gros rire,

Cet accès d'importune hilarité fut sévèrement puni par la conseillère, qui pinça vertement son mari en s'écriant:

— Vous êtes pourtant assez misérable pour rire sottement lorsque vous avez en main la preuve qu'un pareil débordé a peut-être la prétention de mettre le comble à ses triomphes infernaux en attaquant l'honneur de votre femme!...

Le conseiller regarda la conseillère d'un air ébahi en joignant les mains:

— Attaquer votre honneur, Martha! Eh! bon Dieu du ciel! qui pense à cela?

— Oh! quel homme! quel homme! Mais écoutez donc!

Et la conseillère relut une troisième fois la lettre...

« Monsieur de Létorière aura l'honneur de se présenter aujourd'hui, à midi, chez *madame* de Flachsinfingen. »

— Comprenez-vous bien? chez *madame*. Est-ce clair? Ce n'est pas chez monsieur le conseiller qu'il veut se présenter, c'est chez madame la conseillère. C'est donc une espèce de rendez-vous qu'il me demande. Il ne le cache pas, il ne prend pas de détours, il l'avoue sans honte; et vous, vous ne bondissez pas, vous restez là, indifférent à cet affront! Allez, allez, Flachsinfingen, vous n'êtes pas digne d'avoir une honnête femme! Me demander un rendez-vous! l'impudique! — répéta la conseillère avec indignation.

— Comment, Martha, vous supposez sérieusement que le marquis songerait?.... Allons donc! vous êtes folle, archifolle! — s'écria le conseiller. — S'il vous demande un rendez-vous, c'est pour vous parler au sujet de son procès; rien de plus simple. Comme tout le monde, il sait que j'ai placé toute ma confiance en vous, c'est-à-dire que vous me menez par le nez ; eh bien ! pour m'influencer, il veut d'abord tout naturellement agir sur vous, Martha.

— Agir sur moi! Comment? agir sur moi! C'est bien ce que j'empêcherai au péril de mes jours! — s'écria la conseillère d'un ton héroïque.

A ce moment on entendit une voiture s'arrêter à la porte.

— Ciel! c'est lui! — dit la conseillère en s'appuyant sur le fauteuil de son mari. — Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Flachsinfingen, ne me quittez pas; au nom du ciel, défendez-moi de cet audacieux!

Mais la voiture continua sa route; c'était une fausse alerte.

Martha passa la main sur son front, et dit avec émotion :

— Le cœur m'a manqué, je l'avoue; mais on n'est pas maîtresse de sa terreur.

— Ah çà! puisque vous avez si peur de ce marquis, pourquoi diable le recevez-vous, l'affrontez-vous! — demanda naïvement le conseiller.

— Pourquoi? pourquoi? — répéta Martha d'un air indigné, en montrant son mari avec un geste de souverain mépris. — Il me demande pourquoi? Voilà bien la question d'une âme honteusement absorbée par la gloutonnerie! Pourquoi? Pourquoi le guerrier qui fuit lâchement devant l'ennemi est-il deshonoré? pourquoi éprouve-t-on l'or par le feu? pourquoi le juste qui a vaillamment combattu, qui a résisté, est-il supérieur au juste qui n'a pas lutté? Pourquoi l'Écriture, — et Martha montra sa Bible ouverte au livre des Juges, — pourquoi l'Écriture dit-elle: « Vous qui vous êtes exposés volontairement au péril, bénissez le Seigneur. Parlez, vous qui montez sur des ânesses d'une beauté singulière, et qui marchez sans crainte dans... »

— Mais, — s'écria le conseiller en interrompant sa femme avec impatience, — mais, encore une fois, vous êtes folle! Qui est-ce qui pense à vous combattre sur vos ânesses? à vous attaquer? à lutter avec vous? à vous éprouver par le feu?... Est-ce qu'à votre âge on... Ah bah!... allons donc; vous me feriez dire quelque sottise, Martha.

— Joignez maintenant l'insulte à la grossièreté; rien ne m'étonne de vous.

— Mais, encore une fois, ne le recevez pas ce marquis, ne le recevez pas! — s'écria le conseiller exaspéré ; — mon parti est bien pris de soutenir les droits des princes allemands, puisque vous le voulez! Ainsi ce que vous dira ou non ce Nabuchodonosor, ce Pharaon, ce Tarquin, ne changera rien à la chose ; soyez tranquille, je n'ai pas besoin qu'il vous attaque, comme vous dites, ni que vous lui résistiez, pour vous tenir pour la plus honnête femme de toute la Germanie. Ainsi, n'y pensez plus, fermez votre porte, et laissez-moi aller surveiller les fourneaux de Lipper; mon estomac m'avertit qu'il est bientôt midi, et je compte si fort sur un certain brochet au four, avec une

(1) Mais vous avez à rendre un bon office ; votre ami a fait naufrage, il s'est sauvé sans une obole sur les rochers de Lucanie; son avoir et ses vœux inutiles, tout est au fond de la mer!

sauce à la gelée de groseilles, que j'en ai rêvé toute la nuit.

Après avoir laissé parler son mari, madame de Flachsinfingen reprit d'un air de mépris calme et concentré :

— Je comprends, monsieur, que vous ne songiez qu'à votre ignoble sensualité lorsque la vertu de votre femme peut être attaquée... C'est donc moi qui me chargerai de défendre votre honneur et le mien. Nouvelle Judith, je braverai cet Holopherne, et comme elle je dirai : « Donnez-moi, Seigneur, assez de constance dans le cœur pour le mépriser, et assez de force pour le perdre... »

— Allons... voilà que c'est Holopherne maintenant! — s'écria piteusement le conseiller.

— Mais, malgré ma résolution, — continua Martha, — comme je ne suis après tout qu'une faible femme, comme ce mécréant est capable de se porter aux plus affreux excès, tout ce que je vous demande, c'est de vous tenir bien armé et bien à portée de me secourir, si mes efforts étaient malheureusement vains!

— Mais, Martha, rassurez-vous, rassurez-vous; on ne se juge jamais bien soi-même... et je vous jure qu'il y a en vous... un certain air... un certain je ne sais quoi.., qui fait que jamais imprudent ne se hasardera... à vous manquer de respect... Ainsi je n'ai pas besoin de m'armer pour...

— Vous savez si je veux ce que je veux? — dit la conseillère en interrompant le conseiller, et en jetant sur lui un regard qui sembla le fasciner. — Quoique je regrette beaucoup de retarder l'heure de votre dîner, vous allez pourtant prendre une arquebuse, et, caché sous cette table, vous assisterez à cette entrevue... prêt à venir à mon aide, si besoin est, lorsque je crierai : A moi, Flachsinfingen!

— Que je me cache sous cette table avec un arquebuse! Et pourquoi faire? mon Dieu!

— Je vous dis, moi, monsieur, que cela sera, et cela sera.

La scène se passait dans le cabinet du conseiller; un assez grand nombre d'armes du moyen âge étaient accrochées sur la boiserie comme objets de curiosité.

La conseillère choisit une arquebuse et un poignard, qu'elle mit sur la table; elle examina quelque temps un léger bouclier persan et un corselet de mailles d'acier, et fut sur le point de se revêtir de ces armes défensives pour résister plus sûrement aux attaques présumées du marquis; mais, se croyant suffisamment pourvue avec le poignard, elle revint près de son mari.

— Ce poignard sera pour moi; cette arquebuse sera pour vous. Deborah n'eut qu'un clou pour arme; Judith, une épée; Dalilah, des ciseaux... Martha aura un poignard.

— Mais, Martha, prenez garde, cette arquebuse est restée chargée depuis le jour où j'ai voulu l'essayer... A quoi bon, juste ciel! tout cet attirail?

Une voiture s'arrêta de nouveau à la porte. La conseillère ressentit une forte émotion de terreur lorsque sa servante vint lui dire :

— C'est un marquis français qui demande madame...

— Jésus-Dieu!... c'est lui... du courage! — dit-elle à voix basse; et elle ajouta : — Quand je sonnerai, Claire, vous introduirez cet étranger.

La servante sortie, la conseillère embrassa solennellement son mari, et lui dit d'une voix émue :

— Allons, allons, Flachsinfingen, le moment est venu... armez votre arquebuse, et que Dieu me sauve!...

Et elle leva le tapis en faisant du geste à son mari le signe de se glisser sous la table.

— Mais, ma femme, je vais étouffer là-dessous... c'est absurde!

— M'entendez-vous? — dit Martha d'un air impérieux.

— Mais... il est inutile...

— Flachsinfingen, m'avez-vous entendue? — dit la conseillère furieuse, en saisissant son mari par le bras et en accentuant pour ainsi dire chacun de ses mots par un pincement énergique.

— Il faut que je sois, par Dieu! aussi faible, aussi sot que vous êtes folle pour me prêter à ce manége, — dit le conseiller en se frottant le bras et en s'introduisant sous la table avec assez de peine.

— Maintenant, quand je crierai : A moi, Flachsinfingen! sortez de là, et faites feu sans pitié sur le Philistin, — lui dit sa femme; puis elle rabaissa le tapis, qui étouffa les derniers murmures du conseiller.

Sûre de cet auxiliaire caché, Martha fit de savans préparatifs de défense. La table sous laquelle était le conseiller devait se trouver entre elle et l'adversaire qu'elle redoutait. De plus, Martha se flanqua de deux chaises et s'entoura d'un paravent; elle avait aussi à sa portée un long poignard de Tolède.

Alors la conseillère agita sa sonnette avec un cruel serrement de cœur, après avoir dit à voix basse :

— Tenez-vous prêt... Flachsinfingen...

Quelques sons inarticulés sortirent de dessous le tapis, la porte s'ouvrit, Létorière, entra et la conseillère mit la main sur son arme.

XV

L'ENTREVUE.

Cette fois encore la métamorphose du marquis était complète. Il ne semblait pas plus de vingt ans; ses cheveux châtains sans poudre, partagés au milieu de son front, encadraient sa charmante figure, alors candide et ingénue. Il était vêtu de noir, baissait timidement les yeux, tournait son chapeau entre ses mains d'un air embarrassé, et restait à la porte sans oser faire un pas.

La conseillère, émue, irritée, menaçante, qui, une main sur la garde de son poignard, s'attendait à voir entrer un brillant et hardi seigneur au regard effronté, aux allures audacieuses, au propos délibéré, resta stupéfaite à l'aspect de cet adolescent d'une si rare beauté, qui, tout intimidé, semblait hésiter à s'approcher d'elle.

Ne pouvant en croire ses yeux, et craignant quelque méprise, Martha lui dit d'une voix aigre :

— Etes-vous bien monsieur le marquis de Létorière?

— Oui, madame la conseillère, — répondit le marquis d'une voix tremblante, sans lever les yeux et en rougissant beaucoup.

— Vous venez de France?

— Oui, madame la conseillère; il y a trois jours que je suis arrivé...

A cette voix douce, d'un timbre si pur et si jeune, l'étonnement de Martha redoubla; elle abandonna ses armes, se pencha vers le marquis, et lui dit d'une voix un peu moins grondeuse :

— Vous êtes enfin monsieur de Létorière, qui sollicitez pour un procès?

— Oui, madame la conseillère...

— Pour un procès contre les ducs de Brunswick et de Brandebourg?

— Oui, madame la conseillère...

En entendant ces réponses d'une naïveté presque niaise, et balbutiées avec tous les dehors de la crainte, Martha, rassurée, se leva et fit même deux pas vers la porte, en disant au marquis :

— Mais approchez-vous donc, monsieur...

Létorière, pour la première fois, leva ses grands yeux tendres et mélancoliques, les attacha quelque temps sur la conseillère, puis les voila de nouveau sous leurs longues paupières.

De sa vie Martha n'avait rencontré un regard à la fois si doux, si séduisant; elle se sentit émue, et dit au marquis avec une sorte de brusque impatience :

— Mais approchez-vous donc... monsieur... on dirait en vérité que je vous fais peur...

— Oh! non, madame la conseillère.... vous ne me faites pas peur.... « car la femme vertueuse est un excellent partage, et elle sera donnée à l'homme pour ses bonnes actions, » dit l'Écriture...

— Il cite l'Écriture! — s'écria Martha avec admiration, et elle reprit tout à fait rassurée: — Je vous intimide donc bien?

— Mais... madame... c'est que vous avez l'air si imposant... Vous ressemblez tant à une des filles de notre roi, que le cœur me bat malgré moi; — et le marquis mit, avec un mouvement plein de grâce, sa main sur son cœur. — Mon Dieu!.. je puis à peine parler. Ah! ne m'en voulez pas, madame, on n'est pas maître de cela, — dit Létorière en jetant un regard à la fois timide et implorant sur la conseillère, singulièrement flattée de l'effet qu'elle produisait, et de sa ressemblance avec une des filles du roi de France.

— Mais je ne sais si je rêve ou si je veille, — se disait Martha; — comment! c'est là cet effronté? cet audacieux? ce séducteur impitoyable? Mais peut-être se joue-t-il de moi? peut-être cette apparence candide n'est-elle qu'une feinte abominable du mauvais esprit? Peut-être est-ce une ruse du tigre qui s'approche à pas lents de sa proie pour mieux la saisir et la dévorer?

A mesure que ces soupçons lui vinrent à l'esprit, la conseillère, imitant elle-même, jusqu'à un certain point, dans sa retraite, la démarche oblique et soupçonneuse du tigre, regagna prudemment son fort, c'est-à-dire la table, et dit tout bas à son mari:

— Préparez votre arquebuse, Flachsinfingen, le moment approche.

Au brusque mouvement que fit le tapis, il fut impossible de deviner si le conseiller armait son arquebuse ou s'il faisait un geste d'impatience.

Une fois bien retranchée et à portée de son poignard, la conseillère reprit son accent impérieux, sa physionomie rébarbative, et dit durement à Létorière:

— Eh bien! que voulez-vous, monsieur? mon mari est convaincu de la justice des droits des princes allemands, et toutes vos démarches seront inutiles.

— Adieu donc, madame, puisque vous ne voulez pas daigner m'entendre. Je n'ai plus d'espoir... Hélas! mon Dieu! que je suis malheureux!

Le marquis, mettant une de ses mains sur ses yeux, se dirigea vers la porte d'un air douloureusement abattu.

A ce mouvement, qui était loin d'annoncer des intentions hostiles, à cet accent désolé, la conseillère oublia tous ses soupçons, sortit pour la seconde fois de son fort, s'approcha du marquis, et lui dit d'une voix très adoucie, qui trahissait un peu de dépit:

— Mais qui vous dit que je ne veux pas vous entendre, jeune homme? Pourquoi vous en aller?... Quoique le gain de votre procès soit compromis, il est du devoir de mon mari d'écouter vos réclamations... Confiez-moi cela... rassurez-vous; ai-je donc l'air si terrible? Voyons, venez près de moi, n'ayez pas peur. — Et ce disant, Martha prit le marquis par la main et l'amena à pas lents près d'un fauteuil en lui répétant: — Rassurez-vous donc, il ne faut pas être si craintif non plus, mon enfant.

A ce moment, un bruyant éclat de rire se fit entendre, le tapis de la table se souleva tout à coup, et le gros conseiller parut, son arquebuse à la main, en s'écriant avec un redoublement d'hilarité:

— Où est donc votre poignard? où est donc votre cuirasse? où est donc votre bouclier, Martha?... C'est vous maintenant qui êtes obligée de rassurer ce Pharaon, ce Nabuchodonosor... Ah! ah! ah! voilà Judith qui calme l'émotion d'Holopherne!

Tout ceci était à peu près incompréhensible pour Létorière, qui, un moment surpris de la brusque apparition du conseiller, n'eut bientôt qu'à comprimer l'envie de rire qu'excitait la grotesque tournure de Flachsinfingen.

Mais Martha, aussi courroucée qu'humiliée des railleries de son mari sur les folles précautions qu'elle avait prises, se précipita vers le conseiller d'un air indigné en s'écriant:

— N'avez-vous pas de honte de recourir à de si vils moyens pour venir espionner votre femme? Oh! l'odieux tyran! oh! l'abominable jaloux? Lui ai-je, mon Dieu! jamais donné lieu de douter de ma vertu?

Et Martha leva les yeux au ciel pour prendre Dieu à témoin de l'injustice des soupçons du pauvre conseiller, qui, étourdi, hébété par ces reproches si inattendus, restait béant, son arquebuse à la main.

— Comment? ma femme, — dit-il, — vous...

— Je ne veux rien entendre, — s'écria Martha en le prenant par le bras. — Laissez-moi...

— Mais... pourtant...

— Sortez, monsieur, sortez! votre présence me fait un mal affreux... — Et Martha poussait rudement son mari vers la porte d'un cabinet qui ouvrait sur cette pièce.

— Mais... ma femme!... — Et le conseiller se rebéquait encore.

— Et devant ce jeune homme! Mon Dieu! que va-t-il penser de moi? — s'écria Martha.

— Mais, par le diable! c'est vous qui...

— S'embusquer là traîtreusement avec une arquebuse! — ajouta Martha.

— Mais enfin... ma femme! — Et le conseiller, perdant du terrain, était toujours refoulé vers la porte.

— Un véritable guet-apens, digne d'un bandit italien! — reprit Martha avec horreur.

— Pourtant, ma femme, c'est vous qui...

— Un conseiller aulique jouer un tel rôle! Ah! vous m'épouvantez... sortez! sortez.

Et après une assez longue lutte, Flachsinfingen disparut enfin dans le cabinet, dont sa femme poussa les verrous.

— Ah çà! — se dit en riant Létorière lorsqu'il se vit enfermé avec Martha, — ce n'est, pardieu! plus elle, mais bien moi maintenant qui vais peut-être avoir besoin de défenseur. Je regrette fort la présence de l'homme à l'arquebuse, — ajouta-t-il en regardant autour de lui avec un certain effroi.

Marthe revint bientôt, les yeux baissés comme une prude offensée.

— Que je suis confuse de cette scène, monsieur!... Hélas! mon mari est malheureusement jaloux... affreusement jaloux!... Jésus-Dieu! sans le moindre motif... Il est enfin si visionnaire que, sachant que je devais avoir un entretien avec vous... avec un jeune gentilhomme...— et la conseillère hésitait, — qu'on disait si... enfin... dont la réputation était tellement... en un mot mon mari s'était caché pour... Mais, mon Dieu! vous me comprenez, du reste.

— Oui, madame; on m'avait déjà dit que monsieur le conseiller était bien jaloux... — dit timidement le marquis.

— Ah!... on vous avait dit cela! — Et Martha minaudait.

— Oui, madame, on m'avait dit que monsieur le conseiller était très jaloux de l'influence que vous exerciez sur ses cliens, qui s'adressaient toujours à vous plutôt qu'à lui. On vous sait si bonne... d'un jugement si droit!... Et pourtant votre mari devrait vous bénir chaque jour; car l'Écriture dit que « le mari qui a une bonne femme est heureux » et que « le nombre de ses années se multipliera au double. »

Ceci, prononcé avec une expression de virginale innocence, avec un accent si doux et si religieux, que Martha stupéfaite, après avoir longtemps regardé cette physionomie enchanteresse, se dit:

— Mais c'est un véritable agneau pascal... Pauvre innocent!... toujours les textes saints à sa pensée... Comme il m'intéresse! — Et elle reprit tout haut: — Mais, dites-moi, comment, si jeune, vos parens vous laissent-ils voyager seul? Comment confient-ils les soins d'un procès si important à votre inexpérience?

— Hélas! madame, je suis orphelin, je suis pauvre... je n'ai pas d'appui; je n'ai pour ami et pour guide que mon vieux précepteur.

— Mais comment se fait-il qu'intéressant comme vous l'êtes vous ayez une réputation telle que la vôtre?

— Moi, madame? — demanda Létorière avec une simplicité angélique. — Et quelle réputation, mon Dieu?

La conseillère était stupéfaite; elle croyait bien à l'exagération de certaines renommées, mais qu'un adolescent d'une candeur si rare, d'une éducation si sainte, pût passer pour un séducteur effréné, c'est ce qu'elle ne pouvait comprendre.

— Vous n'avez pas de parent de votre nom à la cour de France? — dit-elle d'un air inquiet au marquis.

— Non, madame.

— Ce sont les princes allemands qui auront évidemment répandu ces bruits fâcheux sur leur adversaire, — pensa Martha. — Mais dites-moi, quelles démarches avez-vous faites jusqu'à présent?

— Hélas! de bien inutiles, madame. Je suis allé dabord chez monsieur le baron de Henferester.

— Juste ciel! pauvre enfant, vous vous êtes aventuré dans l'antre de cet affreux Polyphème?

— Oui, madame. Oh! il m'a bien fort effrayé... et puis...

— Allez... allez, dites-moi tout, et, pour vous mettre à l'aise, apprenez que mon mari et moi nous détestons cordialement le baron.

— Je ne le savais pas, madame... C'est pour cela que je craignais de vous dire...

— Non, non, dites tout.

— Eh bien! madame, je suis allé au château de Henferester. Monsieur le baron a d'abord commencé par se moquer de moi, parce que je venais en voiture au lieu de venir à cheval.

— Le vilain centaure! il se figure que tout le monde est comme lui, de fer et d'acier, — dit Martha avec mépris.

— Lorsque j'ai commencé à lui parler de mon procès, il m'a dit de sa grosse voix: « D'abord à table... nous causerons mieux le verre à la main. »

— L'ivrogne! je le reconnais bien là.

— N'osant pas contrarier monsieur le baron, je me suis mis à table; mais au risque de lui déplaire, par exemple, comme il n'avait pas dit le *Benedicite*, je lui ai demandé la permission de le dire.

— Pauvre petit martyr! à merveille, mon enfant... Et ce brutal vous a laissé dire, j'espère.

— Oui madame; mais ensuite il a beaucoup ri, ce qui m'a bien scandalisé...

— Je le crois... malheureuse brebis, où vous étiez-vous égarée, mon Dieu!

— Comme je mangeais très peu, monsieur le baron m'a dit: « Vous avez donc dîné? — Non, monsieur, mais l'Ecriture dit: « Ne vous empressez point étant au festin. »

— Bien répondu à ce glouton, mon enfant; vous auriez pu ajouter en manière de prédiction, que « l'insomnie, la colique et les tranchées seront le partage de l'homme intempérant (1), » car c'est, en vérité, tout ce que je lui souhaite, à ce vilain brutal! — ajouta la conseillère.

— Alors, madame, il m'a donné un grand verre tout rempli de vin pur, en me disant de trinquer avec lui. « Mais, monsieur, lui ai-je dit, je ne bois jamais de vin pur. » Alors, madame, il s'est mis à rire aux éclats, et m'a répondu: « C'est égal, buvez toujours à votre maîtresse. »

— Parler ainsi à un enfant de cet âge, quelle corruption abominable! — Et la conseillère leva les mains au ciel.

— Je n'ai pas compris ce que voulait me dire monsieur le baron; j'ai trempé mes lèvres dans ce grand verre, et je l'ai remis sur la table, tout interdit. Alors le baron m'a regardé de travers en me disant d'une grosse voix: « Vous ne buvez pas de vin, vous ne mangez pas, vous ne parlez pas. Peut-être serez-vous plus communicatif entre un widerkom de kirschenwasser, et une pipe bien bourrée de tabac! »

(1) *Ecclésiast.*, ch. XXXI, v. 23.

— Du kirschenwasser! une pipe! Oh! le vieux pandour! Vouloir donner ses odieux goûts de corps de garde à cet adolescent, qui ressemble plutôt à une fille qu'à un jeune homme!

— Mais, ai-je répondu à monsieur le baron, je ne bois jamais de liqueurs fortes, et je n'ai jamais fumé... Alors il s'est mis à jurer, mais à jurer, que j'en étais honteux pour lui, et il m'a dit: « Vous ne fumez pas, vous ne buvez pas! je vois que nous ne nous entendrons guère, car, moi, je ne m'intéresse qu'aux gens qui me ressemblent!... Du moins, chassez-vous? — Oui, monsieur le baron. J'ai chassé les alouettes au miroir. » Alors, madame, il s'est mis à rire et à jurer encore plus fort qu'il n'avait fait jusque-là, et il m'a dit: « Jeune homme, excusez ma franchise, mais le châtelain de Henferester aimerait mieux ne toucher à un verre, à une bride ou à une carabine de sa vie, que de s'intéresser à un chasseur d'alouettes... je ne puis rien pour vous. » Et voilà, madame, comme j'ai quitté monsieur le baron, et comme je suis revenu tout désespéré.

— Et le docteur Sphex, l'avez-vous? — dit Martha en réfléchissant.

— Oui, madame. Mais il m'a demandé avant tout si je connaissais la littérature profane... et un certain auteur païen nommé Perse, qu'on dit illisible pour des jeunes gens de mon âge. Je lui ai dit que non. Alors il m'a dit que ma cause était mauvaise, que mes adversaires avaient des droits certains... Et j'ai vu qu'il n'y avait pas plus d'espoir de ce côté-là que de l'autre.

La conseillère se sentait profondément émue.

— Écoutez, mon enfant, — dit-elle au marquis, — vous m'intéressez plus que je ne le saurais dire... Je suis bien chagrine de voir les autres conseillers si contraires à vos intérêts; mais je n'y puis rien: tout ce qui dépend de moi, c'est de tâcher de vous assurer la voix de mon mari...

— Ah! madame, il serait vrai! — s'écria Létorière avec l'expression de la plus vive reconnaissance, — Ah! l'Écriture a bien raison de dire: « La femme forte est la « joie de son mari; elle lui fera passer en paix toutes les « années de sa vie... » Oui, madame, car je bénirai votre mari, et il sera fier d'avoir, grâce à vous, fait triompher le bon droit.

— Toujours l'Écriture! on dirait en vérité un petit pasteur, — dit Martha avec abandon. — Mais, reprit-elle, n'allez pas après cela concevoir de folles espérances, ne vous désespérez pas non plus; le baron et le docteur peuvent revenir de leurs préventions... — Et Martha ajouta en elle-même: — Qu'il m'en coûte de le tromper ainsi! il a bien peu de chance, mais je n'ai pas le courage de le désespérer.

— Ah! madame! — s'écria Létorière en se jetant à ses genoux, — je le sens, vous serez mon bon ange... C'est à vous que j'attribuerai tout le bonheur qui m'arrivera désormais... Mon Dieu! madame que vous êtes bonne et généreuse! Oh! laissez-moi là, à vos pieds, vous remercier encore.

La conseillère, très émue, très attendrie, détourna la tête, et dit doucement au marquis, en lui donnant sa main à baiser:

— Allons! allons, enfant, relevez-vous, ne restez pas là...

Le marquis, toujours à genoux, prit résolûment la main qui lui était offerte, la porta bravement à ses lèvres en fermant les yeux, et dit d'une voix reconnaissante et passionnee:

— Oh! madame, comment jamais reconnaître tant de bontés!...

— Eh bien! eh bien! petit fou, — dit Martha en dégageant doucement sa main et en donnant de l'autre un léger soufflet à Létorière, — allez-vous me faire repentir de mes bontés?...

Depuis que le marquis s'était jeté aux genoux de Martha, la figure réjouie du conseiller, toujours armé de son arquebuse, avait graduellement apparu à un œil-de-bœuf qui surmontait la porte du cabinet où il était enfermé.

Voyant sa femme si peu disposée à recourir au poignard pour repousser l'Holopherne, le Tarquin, le Nabuchodonosor, le conseiller voulut joyeusement se venger de son incarcération, et tira son coup d'arquebuse en l'air, en disant :

— Martha, n'avez-vous pas crié : « A moi, Flachsinfingen ! »

Puis, accoudé sur le support de la fenêtre, il se mit à rire aux éclats.

La conseillère, outrée de cette nouvelle facétie de son mari, prit le parti de se trouver mal.

Létorière se sauva en appelant au secours, et laissa Martha entre les mains de ses femmes et de son mari, qui, voyant la fâcheuse issue de sa plaisanterie, descendit à la hâte pour se faire pardonner son impertinence.

XVI

LE JUGEMENT.

Le jour du jugement du procès de Létorière, les trois conseillers se rendirent au palais. Leur vote devait être secret et déposé dans une urne.

Avant la séance, Henferester, Flachsinfingen et Sphex échangèrent quelques froides civilités, en s'examinant avec assez d'inquiétude; un moment le docteur pensa à intéresser Flachsinfingen en faveur de Létorière, mais il eut peur de compromettre la cause de son protégé au lieu de la servir. Chacun des conseillers éprouvant à peu près la même crainte, ils se cachèrent mutuellement le sens de leur vote, et causèrent de choses indifférentes à la cause.

« Ce brave jeune homme va sûrement perdre son procès; il sera victime de l'injuste partialité de mes confrères, mais au moins ma voix protestera en sa faveur. »

Telles furent les réflexions que chaque juge fit à part soi.

Lorsque les pièces du procès eurent été exposées de nouveau par les commissaires-rapporteurs, après une longue séance employée à écouter et non à discuter les faits, les trois conseillers se levèrent et déposèrent solennellement leurs votes dans l'urne.

Le châtelain de Henferester, qui ce jour-là présidait la cour, ordonna au greffier de dépouiller le scrutin.

Chaque conseiller avait écrit sur un billet le nom de la partie qui lui semblait devoir gagner la cause.

Le greffier plongea la main dans l'urne, tira un bulletin et lut : « Le marquis de Létorière. »

— C'est mon vote, — se dit chaque conseiller.

Au second bulletin, le greffier lut encore : « Le marquis de Létorière. »

Les conseillers commencèrent à se regarder avec inquiétude.

Au troisième bulletin, le greffier lut encore : « Le marquis de Létorière. »

La stupéfaction des trois magistrats fut complète.

Le greffier enregistra le jugement. Toutes les formalités judiciaires remplies, les conseillers entrèrent dans leur salle de délibération.

Malgré leur joie de voir le marquis gagner sa cause à l'unanimité, ils étaient singulièrement étonnés de cette étrange coïncidence d'opinion; aussi se hâtèrent-ils d'en venir aux explications.

— Comment, diable! avez-vous voté pour le marquis, — s'écria impétueusement le baron en s'adressant à Flachsinfingen et à Sphex d'un air ébahi.

— J'allais vous faire la même question, baron! — reprit Sphex. Comment vous êtes-vous décidé à lui donner votre voix? et vous aussi Flachsinfingen?

— Mais, moi, c'est bien différent, — dit le châtelain. — Entre nous, nous pouvons parler franchement : vous m'avouerez qu'à égalité de droits on penche pour ses préférences, n'est-ce pas? Eh bien! c'est parce que mes chiens et ceux du marquis chassent ensemble, comme on dit, que je lui ai donné ma voix. En un mot, c'est un homme dont le caractère, dont les manières, dont les habitudes me plaisent. Je lui avais promis mon vote en désespoir de cause, sachant bien que vous deviez tous deux lui être hostiles. Je suis ravi puisqu'il a gagné; mais que le diable m'étrangle si je comprends comment et pourquoi vous avez voté pour lui!

— Le caractère et les habitudes du marquis vous plaisent! — dirent à la fois Sphex et Flachsinfingen au baron avec stupéfaction.

— Certes, jamais plus hardi chasseur n'a sonné de la trompe dans nos forêts... jamais plus gai compagnon, jamais plus franc buveur n'a vidé son widerkom rubis sur l'ongle, comme disent les Français!

Les deux conseillers partirent d'un commun éclat de rire aux yeux du châtelain.

— Un hardi chasseur!... un sonneur de trompe, lui!... pauvre jeune latiniste! pauvre lettré! — dit Sphex en donnant cours à son hilarité et haussant les épaules de pitié.

— Un rude buveur!... un gai compagnon !... ce candide adolescent qui cite la Bible à tout propos!... ce jouvenceau timide qui ne pouvait regarder ma femme sans rougir jusqu'aux oreilles, — dit Flachsinfingen avec un rire non moins sardonique.

— Lui!... le marquis ?... un lettré?... un latiniste?... Le marquis citer la Bible et rougir devant une femme? — répéta à son tour le châtelain avec des éclats de rire immodérés. — Ah çà! mes maîtres, vous êtes fous, ou plutôt vous voyez toutes choses à travers vos lunettes.

— Vous êtes fous vous-même, avec vos cors de chasse et vos widerkom! — s'écria Sphex impatienté. — Que peut-il y avoir de commun, je vous prie, entre le marquis et ces grossiers amusemens de gladiateurs et d'ivrognes? — ajouta le docteur avec une expression de souverain mépris. — Vous ne tomberiez pas dans cette erreur, mon cher baron, si vous aviez entendu Létorière réciter et commenter les admirables vers du roi des poëtes latins de l'antiquité!...

— Et moi! — s'écria le baron courroucé, — je crois à ce que mes yeux ont vu, et non aux rêves de votre imagination malade! Devant moi le marquis a tué un cerf du plus beau coup de couteau de chasse qu'un veneur ait jamais donné! Devant moi il a sonné de la trompe mieux que le premier piqueur de la vénerie impériale! En deux jours il a bu devant moi plus de bière, plus de vin du Rhin et plus de kirschenwasser que vous n'en boirez dans toute votre vie, docteur Sphex! Devant moi il a monté mon vieil Elphin, que bien des écuyers trouveraient difficile! Eh bien! encore une fois, je vous dis, à vous et à Flachsinfingen, que Létorière, ce rude et hardi cavalier, se sert trop bien de l'éperon, de la trompe et du verre pour perdre son temps à pâlir sur de vieux bouquins ou à rougir devant une femme!... Encore une fois, vous êtes deux songe-creux.

A cette apostrophe du châtelain, les deux autres conseillers se récrièrent : bientôt la discussion devint si violente, que les trois juges, parlant à la fois et ne pouvant s'entendre, en vinrent aux personnalités.

Il fallut la présence d'un huissier du conseil pour mettre un terme à cet incompréhensible entretien.

L'huissier s'approcha de Flachsinfingen et lui parla bas à l'oreille.

— Messieurs, — dit-il, — c'est ma femme qui désirerait me parler; voulez-vous l'entendre? elle ne peut qu'éclairer la discussion, car elle a conversé pendant deux heures entières avec monsieur de Létorière... Écoutez-la, et vous verrez que ce que j'avance est de la plus rigoureuse vérité.

— Qu'elle entre si elle veut, — s'écria le châtelain. — Mais, malgré tous les jupons de Germanie, je répète que j'ai vu Létorière tuer un cerf de sa main, et qu'il boit aussi bravement que moi.

— Et malgré tous les veneurs, tous les piqueurs et tous les buveurs d'Allemagne, — s'écria le docteur Sphex, — je soutiens que j'ai entendu Létorière me réciter des vers de Perse, et les commenter plus doctement que ne le ferait le plus savant professeur de nos universités! Or, vous ne me ferez jamais croire, baron, qu'un homme aussi lettré, qu'un homme d'un esprit aussi délicat, aille courir les forêts comme un braconnier et boire comme un pandour.

— Et moi, malgré tous les professeurs, tous les piqueurs, tous les buveurs de l'empire, je soutiens que j'ai vu Létorière trembler comme un enfant devant ma femme, qui a été obligée de le rassurer, et que je lui ai entendu citer la Bible aussi saintement qu'un pasteur! — s'écria à son tour Flachsinfingen exaspéré. — Il n'y a qu'à voir le marquis pour s'assurer qu'il n'y a rien dans son air, dans sa tournure qui sente le gladiateur.

La conseillère entra au milieu de ces assertions si diverses.

— Je ne doute pas, messieurs, — dit Flachsinfingen, — que ma femme ne vous mette d'accord ; elle est demeurée jusqu'ici étrangère à notre discussion, et...

Mais Martha ne laissa pas achever son mari, et, s'adressant au baron et au docteur d'un air affable et complimenteur :

— Il n'est bruit, messieurs, dans le palais, que du gain du procès de monsieur de Létorière ; permettez-moi de vous féliciter de cette unanimité de jugement si inespérée... Grâce à votre sage union, messieurs, on peut dire que la cause de l'innocence et de la religion est gagnée! Car, pour moi, monsieur de Létorière, ce pauvre enfant, représente à merveille l'innocence et la religion au moral, et même au physique, si cela se peut dire, car il a l'air d'un ange.

— Eh bien! que vous disais-je messieurs? — s'écria Flachsinfingen.

— Et de quel diable d'ange et d'enfant parlez-vous là, s'il vous plaît, madame? — s'écria le baron.

La conseillère reprit d'un ton un peu aigre :

— Je parle, monsieur le baron, d'un pauvre enfant que vous connaissez aussi bien que moi, car vous avez voulu faire boire, faire fumer, faire chasser cette innocente créature lorsqu'elle a été vous visiter pour vous intéresser à son procès. Oh! je sais tout, monsieur le baron; mais, échappant à vos tentations, cet ange a courageusement résisté; il a bu de l'eau pure comme son âme, et n'a pas craint de vous rappeler à vos devoirs religieux que vous aviez oubliés...

— Mais, morbleu, madame! — s'écria le châtelain, — vous ne savez...

— Je sais tout, je sais tout, vous dis-je! — reprit la conseillère avec volubilité; — mais je vous pardonne, en voyant par votre vote que le seul ascendant de l'innocence a suffi pour faire tomber vos injustes préventions.

Le châtelain devint cramoisi, et se dit à lui-même :

— Si cela dure dix minutes de plus, j'aurai un coup de sang, j'en suis sûr...

— Mais, madame, — dit le docteur Sphex, — vous vous trompez étrangement... et...

— Et vous aussi, monsieur, — reprit la conseillère, — vous lui avez donné votre voix; gloire à vous! Vous avez bien fait ; mais maintenant, dites-moi : comment avez-vous pu croire qu'un adolescent si religieusement élevé... si religieusement nourri des saintes Écritures... aurait souillé sa chaste mémoire de toute votre abominable littérature profane! Pourquoi lui avoir fait un crime de ne pas connaître les vers d'un certain... Perse... dit-on, le plus effronté des satiriques?

— Mais, par Hercule!... madame... c'est au contraire lui..

— Ah!... par Hercule !... quel affreux jurement païen! — s'écria la conseillère en levant les mains au ciel. — Je sais tout, vous dis-je... Mais... je vous dirai comme j'ai dit au baron : Puisque vous êtes revenu de vos injustes préventions... puisque vous vous êtes joint à mon mari pour faire triompher notre virginal protégé... gloire à vous... honneur vous soit rendu!!

— Mon cher baron... je me sens les nerfs horriblement agacés par cette scène, — dit le docteur en pâlissant et en prenant les mains du châtelain par un mouvement d'impatience convulsive; — je ne suis pas bien...

— Et moi, mon pauvre docteur, je suffoque... j'ai des vertiges, ma tête se fend!... J'étouffe... j'ai besoin d'air!

La porte s'ouvrit, et l'huissier vint annoncer que monsieur le marquis de Létorière demandait à avoir l'honneur de saluer et de remercier messieurs les conseillers.

— C'est Dieu... qui nous l'envoie! — s'écria la conseillère; — qu'il entre! qu'il entre, ce doux agneau pascal !...

— Vous allez voir cet agneau buveur d'eau pure! — dit le baron avec un sourire sardonique.

— Vous allez voir cet ennemi de l'antiquité profane, — dit le docteur sur le même ton... en se frottant joyeusement les mains.

— Vous allez voir ce Nemrod... — dit Flachsinfingen.

— Vous allez voir la perle des jouvenceaux, — dit Martha avec la plus profonde, avec la plus intime conviction.

XVII

LES ADIEUX.

Létorière entra.

La surprise des quatre spectateurs fut au comble; ils restèrent pétrifiés et se regardèrent avec ébahissement.

Le marquis était vêtu avec la plus remarquable élégance : il portait un habit de velours bleu céleste, brodé d'un feuillage d'or et d'argent d'une délicatesse extrême; sa veste, de drap d'argent, était pailletée d'or, ainsi que son haut-de-chausse de même couleur que l'habit; des bas de soie blanc-rosé à coins d'or ; des souliers à talons rouges; un épée à monture d'or, rehaussée d'ornemens d'argent du plus beau travail; une aiguillette bleue, argent et or ; un chapeau à plumes blanches, que le marquis tenait à la main, complétaient cet éblouissant costume.

Cette complète métamorphose eût déjà suffi pour renverser toutes les conjectures, ou plutôt pour confondre tous les souvenirs des conseillers et de Martha ; mais ce qui excita davantage encore leur étonnement, c'était l'impossibilité où ils étaient de retrouver dans la figure de Létorière aucune des expressions qui les avaient individuellement frappés.

Ainsi, dans ce charmant gentilhomme si magnifiquement vêtu, à l'air à la fois spirituel et malin... à la tournure d'une élégance et d'une grâce si parfaites, quoique un peu efféminée, le baron ne retrouvait plus son agreste chasseur si débraillé, si négligé... le docteur cherchait en vain son savant humaniste, à tournure de poëte affamé, et dame Martha demandait tout aussi vainement, aux yeux noirs et brillans du marquis, le regard timide et voilé de l'adolescent citateur de la Bible.

Létorière sentit la nécessité de mettre un terme à l'étonnement de ses juges ; il les salua profondément et leur dit :

— Me sera-t-il permis, messieurs, de vous témoigner ici toute ma profonde gratitude, et d'en réitérer l'assurance à chacun de vous en particulier?

Les trois Allemands se regardèrent stupéfaits, et attendirent en silence la fin de cette scène étrange.

Létorière s'avança près de madame de Flachsinfingen, lui prit la main avec un mouvement de la plus aimable galanterie, la porta à ses lèvres, et lui dit d'une voix douce et grave :

— Je savais d'avance, madame, que pour mériter votre intérêt, que pour être à la hauteur de votre noble caractère, il fallait avoir comme vous une âme pure et reli-

gieuse... En me montrant à vous sous ces dehors, je n'ai pas menti. J'ai un moment emprunté votre langage, madame, et croyez qu'il est trop noble et trop beau pour que je l'oublie jamais... — Et il la salua respectueusement.

— Quant à vous, monsieur le baron, pour vous prouver que je suis toujours digne de faire partie de la confrérie des joyeux veneurs, je n'ai d'autre moyen que de vous supplier de venir l'année prochaine faire la Saint-Hubert à mon château d'Oppreuse... Si vous daignez accompagner monsieur le baron, — dit le marquis au docteur Sphex, — nous continuerons nos commentaires sur notre poëte favori. Enfin, messieurs, autrefois c'était seulement par goût que j'aimais la chasse, la lecture des poëtes anciens et de l'Ecriture... maintenant, ce sera par reconnaissance et par souvenir de votre précieux intérêt...

Ce disant, Létorière salua profondément les trois conseillers, qui restèrent sans parole, et sortit.

Radieux de ce gain qui assurait son mariage avec mademoiselle de Soissons, Létorière entrait chez lui, lorsqu'il reçut ce billet que la princesse lui avait écrit par un courrier :

« Le roi se meurt... Ma liberté, notre avenir sont mena-« cés... Venez! venez!... »

Tombant du plus rayonnant espoir dans une effrayante angoisse, le marquis partit à l'instant pour Paris.

XVIII

LE RETOUR.

Le jour même de son retour à Paris, monsieur de Létorière, au moment où il se débottait pour se rendre à Versailles en toute hâte auprès du roi, reçut la visite de monsieur le baron d'Ugeon, parent de madame de Soubise. Accompagné de deux seconds, il venait demander au marquis satisfaction de la conduite blessante que ce dernier, avant son départ pour l'Allemagne, avait tenue envers la maréchale à l'hôtel de Soubise.

Très étonné de cette récrimination, que rien ne motivait, monsieur de Létorière, sans refuser ce duel, déclara qu'arrivant de Vienne à franc étrier pour voir une dernière fois le roi son maître, qu'on disait mourant, il ne consentirait à se battre qu'après avoir rempli ce devoir sacré.

La bravoure du marquis était trop connue pour que sa proposition ne fût pas acceptée : il fut convenu que, lorsque monsieur de Létorière serait prêt à accepter la rencontre, ses seconds en préviendraient monsieur le baron d'Ugeon.

Après avoir prié Dominique de se rendre à l'abbaye de Montmartre, et de remettre une lettre de sa part à la princesse Julie, le marquis partit pour Versailles.

Louis XV se mourait d'une petite verole pourprée.

Cette terrible maladie, si rapidement contagieuse, et qui laissait des traces si effroyables, avait causé une grande épouvante parmi les courtisans. Létorière trouva les petits appartemens, occupés par le roi mourant, presque deserts. Cette panique était d'autant plus grande qu'on ne connaissait pas alors la vaccine. A peine les gens de service étaient-ils restés à leur poste. Louis XV avait formellement défendu de laisser entrer chez lui monsieur le Dauphin et les autres princes et princesses, dans la crainte d'exposer la famille royale à cette funeste contagion.

Monsieur le vicomte de T***, un des gentilshommes ordinaires de la chambre, alors en service, était dans la pièce qui précédait l'appartement du roi lorsque Létorière arriva pâle et douloureusement ému.

Le marquis, oubliant dans ce moment affreux les usages de la cour, allait soulever la portière du cabinet qui menait chez Louis XV, lorsque le vicomte s'approcha vivement et lui dit à voix basse, en lui mettant la main sur le bras :

— Arrêtez, monsieur; vous n'avez pas les entrées de la chambre de Sa Majesté.

— On dit, monsieur, le roi presque délaissé par ses serviteurs ; ils redoutent la contagion... S'il est vrai que la mort règne dans cette chambre, on peut braver l'étiquette pour y entrer, — dit Letorière avec amertume, et il fit un mouvement pour passer outre.

— Encore une fois, vous ne pouvez vous présenter chez Sa Majesté, monsieur... — reprit le vicomte de T***. — Je ne sais d'ailleurs si elle consentirait à vous recevoir.

— Allez donc le lui demander, monsieur; le roi ne refusera pas les services de celui qu'il a toujours comblé de ses bontés.

La proposition d'entrer dans la chambre de Louis XV parut fort effrayer monsieur de T***, qui répondit fièrement au marquis, et toujours à voix basse :

— Je n'ai d'ordres à recevoir que de monsieur le premier gentilhomme en service, monsieur.

A ce moment, une voix assez faible et bien connue des deux interlocuteurs demanda :

— Qui est là? Qui parle ainsi à voix basse?

— C'est le roi!... Il vous a entendu, monsieur. Vous répondrez des suites de ceci, — dit monsieur de T***; et il reprit tout haut : — Que Votre Majesté daigne m'excuser si je lui répond sans entrer ; mais j'exécute ses ordres formels. La personne qui est là, sire, est...

— C'est Létorière, qui supplie le roi de lui permettre de s'approcher, — dit le marquis à demi-voix en interrompant monsieur de T***.

— Vraiment... c'est vous, mon enfant! vous êtes donc de retour? — s'écria Louis XV avec une grande expression de contentement. Puis, réfléchissant qu'il pouvait exposer le marquis au danger de la contagion en lui permettant l'accès de sa chambre, le prince ajouta :

— Non... non... l'air de cet appartement est mortel... N'entrez pas, je vous le défends...

— Pour la première fois de ma vie, j'oserai méconnaître un ordre du roi... Mais j'ai un devoir à accomplir et je l'accomplirai, — s'écria Létorière, qui, soulevant la portière, s'avança vers le lit du monarque.

— Sortez... sortez à l'instant même! malheureux enfant! — s'écria le prince en se levant sur son séant et en étendant sa main vers la porte d'un air impérieux.

Mais Létorière se précipita sur la main de Louis XV malgré ses efforts, il la baisa respectueusement à plusieurs reprises, et s'agenouilla près du lit en disant :

— Que le roi me pardonne mon audace... mais maintenant il n'y a plus de motif pour qu'il repousse mes soins...

— Sortez... laissez-moi!... reprit Louis XV.

— Il y a quatre ans, j'étais plus heureux... le roi daignait me laisser baiser sa main royale dans le palais de Versailles,— dit le marquis avec un accent de vénération filiale.

— Mais, il y a quatre ans... ma main ne pouvait pas vous communiquer une épouvantable maladie... la mort peut-être! — s'écria Louis XV douloureusement ému.

La courageuse insistance de Létorière touchait d'autant plus cet excellent prince, qu'à l'exception de quelques valets intérieurs, il avait été abandonné par presque tous les courtisans.

Les grands officiers de sa couronne, que leur devoir aurait dû retenir auprès de sa personne, n'avaient obei que trop fidèlement à ses ordres, qui leur défendaient de rester près de lui.

Les beaux traits du roi, défigurés par la violence de la maladie, révélaient déjà les approches d'une mort prochaine. A ce moment suprême, les funestes dissentimens, les sombres agitations politiques qui avaient obscurci la fin de son règne, lui causaient de nouvelles préoccupations. Le noble devouement de Letorière vint un moment faire diversion aux pensées accablantes qui rendaient si pénibles les derniers momens du roi.

— Vous êtes un insensé... vous mériteriez toute ma colère pour oser me désobéir et vous exposer ainsi... — s'écria Louis XV d'un accent plus chagrin que sévère, en attachant un regard attendri sur Létorière, qui, toujours agenouillé près du lit, gardait un profond silence.

— Que le roi ait pitié de moi!... mais cette occasion est peut-être la seule où je puisse lui témoigner ma reconnaissance.

— Mais, encore une fois, cette maladie est contagieuse... Vous ne voyez donc pas qu'on m'abandonne... que je suis seul... que je veux être seul! — se hâta d'ajouter le prince avec amertume, comme s'il eût voulu déguiser sa première pensée: le dévouement du marquis faisant paraître plus hideuse encore aux yeux du roi l'ingratitude de ses courtisans. — Brave et noble cœur! — ajouta Louis XV en contemplant le marquis avec attendrissement. — Tu n'as pas peur, toi... tu es fidèle...

— Que le roi récompense donc ma fidélité en m'accordant ce qu'il n'accorde à personne... le droit de le servir, de rester près de lui... — dit Létorière en joignant ses mains d'un air suppliant.

— Il le faut bien... maintenant, —dit Louis XV. Puis il reprit presque avec désespoir :—Mais tu es jeune! mais tu es beau! mais tu es aimé! et tout cela, tu le risques pour venir près de moi! Tout cela, tu me le sacrifies peut-être, pauvre jeune homme!... quand tant d'autres...—Et, après un moment de silence, Louis ajouta : —Il doit y avoir foule chez le dauphin pour saluer le roi Louis XVI.

— Sire, que dites-vous?

— C'est le sort des rois qui s'en vont, mon enfant... Ah! si je n'avais que l'oubli, que la mort à redouter!... Mais la France... la France... où va-t-elle? et mon petit-fils, quel sera son avenir?...

— Sire, la France vous a nommé le *Bien-Aimé;* longtemps encore vous justifierez ce nom, et monseigneur le dauphin le méritera un jour...

— Je ne m'abuse pas... je suis faible, j'approche de ma fin...—ajouta Louis XV en secouant tristement la tête:—et puis je crois que certaines morts sont significatives: le maréchal d'Armantières, le marquis de Chauvelin sont morts subitement devant moi... dans mon cabinet... C'est un avertissement du ciel...

—Ne pensez pas cela, sire. Cette maladie est dangereuse, mais les soins...

— Les soins seront impuissans, je le sens; aussi est-il affreux pour moi de penser que j'ai peut-être inutilement compromis votre existence... mais maintenant il est trop tard. Votre imprudence... non, non... votre généreux dévouement a rendu tout regret stérile... Mais, dites-moi, j'ai appris avec joie le gain de votre procès. Maintenant, rien ne peut plus s'opposer à votre union avec la princesse Julie... Oh! il m'a fallu rompre bien des lances pour vous contre la maréchale et contre la maison de Savoie, — ajouta Louis XV en souriant doucement avec une adorable expression de bonté. — Il m'a fallu user de toute mon autorité pour empêcher qu'on ne retirât mademoiselle de Soissons de l'abbaye de Montmartre.

— Ah! sire, que de bontés! vous daignez penser...

— C'est le moment ou jamais; demain peut-être il serait trop tard... Toute ma crainte est qu'après moi la princesse Julie ne trouve pas d'appui chez mon petit-fils... Mais si Dieu me donne quelques jours, j'y aviserai; il me sera doux de vous laisser aussi heureux que vous le méritez, mon cher enfant...

. . . .

La maladie du roi fit de rapides et d'effrayans progrès; Létorière ne le quitta pas d'une minute. Il est inutile de dire de quels soins tendres, respectueux et touchans il entoura le roi mourant. La vue du marquis semblait calmer les douleurs de Louis XV. Plusieurs fois il lui tendit la main en silence, avec une douce expression de gratitude. Bientôt tout espoir de sauver le prince s'évanouit, et Létorière assista, l'œil fixe et morne, à l'agonie, à la fin du souverain qui avait eu pour lui les bontés d'un père...

XIX

LE DUEL.

Après la mort de Louis XV, le marquis de Létorière quitta Versailles en toute hâte pour se rendre à Paris, et de là à l'abbaye de Montmartre, pour y voir la princesse Julie. Se sentant pendant la route tour à tour brûlant et glacé, il attribua ce malaise douloureux aux émotions cruelles qui venaient de l'agiter. A peine arrivé, il interrogea Dominique sur la princesse. Louis XV mourant n'avait que trop bien prévu l'avenir. Un exempt de la prévôté de France était établi à l'abbaye, par ordre du roi Louis XVI, pour empêcher mademoiselle de Soissons de sortir et de recevoir les personnes qui ne seraient pas munies d'une autorisation de madame de Soubise. Dominique n'avait donc pu ni voir la princesse, ni lui faire remettre les lettres du marquis.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Létorière. Sans doute il comptait sur la fermeté et sur le caractère de mademoiselle de Soissons: mais il savait aussi la toute-puissance de la maison de Savoie, et l'influence de madame de Soubise à la nouvelle cour. Il était plongé dans l'amertume de ces réflexions, lorsque les seconds de monsieur le baron d'Ugeon vinrent lui demander quelle heure il lui convenait d'assigner pour la rencontre promise. Il parut cruel au marquis de courir les chances d'un duel avant d'avoir revu la princesse Julie; mais il avait déjà sollicité un délai, il ne pouvait en exiger un second. Il résolut donc de se trouver le lendemain, à trois heures de l'après-midi, avec ses témoins, derrière les murs de la ferme des Mathurins, endroit alors fort isolé.

Le marquis avait trente-six heures à lui : pendant cet intervalle, il espérait trouver le moyen de s'introduire près de mademoiselle de Soissons, ou de lui faire au moins parvenir une lettre.

Dame Landry fut dépêchée à l'abbaye de Montmartre, déguisée en marchande colporteuse; elle avait un assortiment complet de linons, de batistes, de crêpes, de rubans et de dentelles. Pour se faire bien venir de la tourière, elle lui donna une belle guimpe. La sœur, enchantée, lui promit de la laisser entrer dans les cours à l'heure de la promenade de ces dames, qui ne manqueraient pas de lui faire de nombreuses emplettes. Madeleine s'informa des personnes de distinction qui habitaient l'abbaye. La tourière nomma la princesse Julie.

— Madame Marthe, nourrice de mademoiselle de Soissons, n'est-elle pas avec elle? — demanda la femme du tailleur.

— Sans doute, — reprit la sœur, — et dans un instant vous la verrez, car elle descend presque toujours à cette heure, pour le service de sa maîtresse.

—C'est qu'on m'a recommandée à madame Marthe,—dit Madeleine, — et je suis sûre que, par sa protection, je pourrai vendre bien des choses à la princesse; j'ai surtout là... une pièce de dentelle qui ne déparerait pas la robe d'une reine, — et la tailleuse, entr'ouvrant une toilette, montra un magnifique échantillon à la tourière.

—Jésus, mon Dieu! que c'est beau! Monseigneur l'archevêque n'en a pas de plus belles à son rochet, lorsqu'il vient officier ici.

— Et il se pourrait bien,—dit Madeleine,—que la princesse achetât cette merveille pour en faire cadeau à monseigneur; c'est du moins ce que m'a dit la personne qui m'a recommandée à dame Marthe.

— La voici justement, — dit la tourière.

Marthe entra, l'air triste et morne.

— Voilà une marchande qui vous est recommandée, ma

dame Marthe, — dit la tourière. — Elle a les plus belles dentelles qui se puissent voir.

— Je n'ai besoin de rien, — dit Marthe d'un air chagrin.

— Mais, madame... — reprit Madeleine en hésitant et en tâchant de faire un signe d'intelligence à la nourrice, — on m'avait dit que madame la princesse... désirerait faire emplette de dentelles, et...

— On vous a trompée, ou plutôt vous voulez me tromper, ma mie, — reprit aigrement dame Marthe. — Vous m'avez tout l'air de ces marchandes ambulantes qui se gardent bien de revenir voir si on est content des objets qu'elles ont vendus.

— Vous ne me confondriez pas avec ces misérables, madame, — en redoublant ses signes d'intelligence, — si vous saviez quelle est la personne qui m'a recommandée à vous.

— Et qui cela?

— Monsieur le marquis de Létorière...

A ce nom, dame Marthe échangea un regard rapide et profond avec Madeleine. Les deux femmes s'étaient comprises. La tourière ignorait le nom et même l'existence du marquis.

Néanmoins, la nourrice, ne voulant pas éveiller les soupçons en se rendant sitôt à ce nom, reprit d'un ton bourru :

— Cherchez d'autres dupes, ma mie; je ne connais pas ce marquis-là.

— C'est pourtant le neveu de monsieur l'abbé du Vighan, — reprit Madeleine.

— Le neveu de monsieur l'abbé du Vighan !... c'est bien différent, — s'écria la nourrice; — que ne disiez-vous cela plus tôt? Le neveu de monsieur l'abbé du Vighan ne peut recommander que d'honnêtes personnes. Et qu'avez-vous à vendre?

— Cette pièce de dentelle. — Et Madeleine jeta un coup d'œil expressif à Marthe. — Elle est bien précieuse et belle d'un bout à l'autre ; la princesse peut la dérouler, elle n'y trouvera pas un défaut.

— Je vais la lui montrer... et n'avez-vous que cela ?

— Je n'ai que cela de digne de votre maîtresse.

— Attendez-moi, je reviens, — dit Marthe.

Au fond de ce paquet de dentelle était une lettre du marquis : il demandait à Julie le moyen de pénétrer jusqu'à elle. Mademoiselle de Soissons lui répondit qu'elle se considérait comme sa femme devant Dieu, qu'elle était résolue à fuir l'abaye, si elle en trouvait la possibilité, malgré la surveillance dont on l'entourait. Elle pouvait à toute heure aller prier dans la chapelle. Cette chapelle était séparée du jardin du cloître par un long passage souterrain. Une partie des murailles donnait sur la campagne; en les escaladant à un endroit que mademoiselle de Soissons désignait, on trouvait dans le jardin, à côté d'une fontaine, la porte du passage souterrain. Cette porte forcée, on arrivait jusqu'à la chapelle. Mademoiselle de Soissons prévenait Létorière que chaque nuit, à une heure, elle l'y attendrait pour lui jurer, au pied des autels, de n'être qu'à lui, et pour aviser aux moyens de fuir en Angleterre et d'échapper aux persécutions de sa famille.

La princesse Julie mit cette lettre écrite à la hâte dans le rouleau de dentelle, et Marthe le rapporta à Madeleine en lui disant que la princesse n'avait pas trouvé la garniture assez magnifique.

Instruit des résolutions de mademoiselle de Soissons, le marquis envoya Jérôme Sicard étudier les localités. Les murs du cloître étaient très élevés, mais entourés de fondrières désertes. On pouvait les escalader avec sécurité. Malheureusement les préparatifs indispensables à cette entreprise ne permirent pas au marquis de la tenter avant la nuit du lendemain,

Pour la première fois il craignit la mort en pensant que son duel devait précéder son entrevue avec mademoiselle de Soissons.

Létorière passa une nuit péniblement agitée. Son sommeil fut troublé par des visions étranges. A son réveil, il se sentit faible, abattu. Pour la première fois, il pensa qu'il était peut-être victime de la contagion et de son dévouement à Louis XV. Son médecin reconnut en effet des symptômes alarmans de petite vérole pourprée; mais la maladie ne devait atteindre son entier développement que le lendemain. Par un point d'honneur mal entendu, et contrairement aux avis de ses deux témoins, le marquis s'opiniâtra à vouloir se battre le jour même, et malgré sa faiblesse, contre monsieur le baron d'Ugeon.

A trois heures un quart la rencontre eut lieu; les amis du marquis, voyant sa rougeur fébrile et son abattement, crurent de leur devoir d'en appeler à la loyauté de monsieur d'Ugeon, et de lui demander de remettre le duel, sans toutefois avoir prévenu Létorière de leur démarche. Mais un mot dur et blessant de monsieur d'Ugeon sur ce nouveau délai ayant rendu toute conciliation impossible, le combat commença. Létorière était en escrime d'une force supérieure, sa bravoure était éprouvée; mais les rapides approches de la contagion l'affaiblissaient déjà si extrêmement, qu'il perdit tous ses avantages, et reçut un coup d'épée en pleine poitrine. Ses seconds le transportèrent chez lui, et l'abandonnèrent aux soins du pauvre Dominique.

XX

L'ABBAYE.

Onze heures venaient de sonner à l'horloge du cloître de l'abbaye de Montmartre. La nuit était orageuse ; le ciel gris et voilé, malgré la clarté de la lune qui paraissait à de longs intervalles sous des nuages noirâtres déchirés par le vent. Pour se rendre à la chapelle, mademoiselle de Soissons devait traverser, en sortant de son apppartement, une galerie ouverte dont les arceaux donnaient sur une des cours intérieures de l'abbaye.

Au milieu de cette cour s'élevait le tombeau de madame la comtesse d'Egmont, cette si charmante et si malheureuse fille de monsieur le maréchal de Richelieu. La princesse Julie avait reçu, par l'entremise de sa nourrice et de dame Landry, un mot de Létorière. Il lui annonçait qu'il ferait tout au monde pour s'introduire dans l'abbaye cette nuit même. Il était onze heures; mademoiselle de Soissons, oppressée par d'inexplicables pressentimens, se mit à prier sur les marches de la tombe de madame d'Egmont. D'un moment à l'autre le marquis pouvait arriver par le passage souterrain de la chapelle. Le silence était profond, et seulement interrompu par les gémissemens du vent qui s'engouffrait sous les arceaux. Malgré sa résolution, malgré la pureté de son âme, la princesse Julie s'épouvantait presque d'avoir donné un rendez-vous à Létorière dans la chapelle de l'abbaye. Elle y voyait un sacrilége. Peu à peu ses terreurs cessèrent pour faire place à une anxiété, à une inquiétude dévorante.

Une lampe brûlait dans la chapelle, et ne jetait qu'une lueur douteuse au milieu des ténèbres. Mademoiselle de Soissons, agenouillée près de la porte qui communiquait au souterrain du cloître, écoutait avidement de ce côté. Enfin des pas se firent entendre, la serrure fut brisée, et Létorière parut devant la princesse, qui ne put retenir un cri de surprise et d'amour.

— Enfin c'est vous, je vous revois, mon ami !... — s'écria-t-elle avec une joie délirante; et elle ajouta aussitôt :

— Mais venez dans la galerie, sortons de ce saint lieu.

Lorsque la clarté de la lune permit à la princesse de voir le marquis, mademoiselle de Soissons fut frappée de la pâleur de ses traits. Il était enveloppé d'un manteau brun, et marchait avec peine. Malgré sa blessure reçue le jour même, malgré les progrès de la contagion, malgré les pleurs et les supplications de Dominique, le marquis, accompagné de Jérôme Sicard, était parvenu à escalader les murs de l'abbaye.

— Je vous revois enfin, Julie, — dit-il avec un accent de tendresse inexprimable.

— Pour bientôt ne plus jamais nous séparer, mon ami ! — dit la princesse en tendant sa main au marquis.

— Ma main ! non, non, juste ciel ! — s'écria Létorière en reculant effrayé. Et il s'enveloppa plus étroitement encore dans son grand manteau.

Mademoiselle de Soissons, au comble de l'étonnement, le regardait en silence.

— Julie, Julie, pardon si je m'éloigne ainsi de vous ; mais, apprenant la maladie du roi, apprenant qu'il était abandonné de tous, je suis venu près de lui, je ne l'ai pas quitté d'un instant jusqu'à sa mort.

— Ah ! je comprends ! — s'écria la princesse. — Cette terrible maladie est contagieuse, et votre dévouement vous coûtera peut-être la vie, nous coûtera peut-être notre bonheur.

— Non, non, rassurez-vous, Julie, tout espoir n'est pas perdu... Quoique souffrant, j'ai voulu vous voir pour vous ôter toute inquiétude, pour vous dire que mon procès était gagné, et que maintenant aucun obstacle ne s'opposait plus à notre bonheur.

— Aucun... aucun autre que la mort, peut-être ! — s'écria la princesse avec désespoir. — Mon Dieu, mon Dieu ! dans quelle effroyable inquiétude je vais vivre !

— Rassurez-vous... Madeleine Landry tâchera de venir donner chaque jour de mes nouvelles à Marthe. Vous le voyez... je ne suis pas gravement malade, puisque j'ai pu venir... — dit le marquis d'une voix faible.

— Je ne pourrai jamais vivre dans une si mortelle inquiétude, — reprit la princesse ; — je fuirai avec vous... cette nuit même.

— Julie... c'est impossible... rien n'est préparé pour cela. Au nom du ciel ! attendez... ne compromettez pas notre avenir par une démarche précipitée.

— Mais je vois bien, moi, que vous êtes horriblement souffrant, je ne vous laisserai pas seul dans un tel état... c'est impossible. L'énergie, le courage, ne me manquent pas : où vous avez passé, je passerai. Une fois sortie d'ici, j'irai me mettre sous la protection du bailli de Solar ; on n'osera pas m'arracher ouvertement de l'asile que j'aurai choisi chez l'ambassadeur de Sardaigne. Mais au moins, là... chaque jour... chaque heure... je saurai de vos nouvelles.

— Encore une fois, Julie, cela est impossible, — dit Létorière en se soutenant à peine et en s'appuyant sur un des supports de la tombe de madame d'Egmont.

— Et vous croyez, — reprit mademoiselle de Soissons avec exaltation, — vous croyez que pendant cinq ans je vous aurai suivi pas à pas avec toute la sollicitude d'une mère... que j'aurai bravement lutté contre le vœu de ma famille, pour aujourd'hui vous abandonner souffrant, presque mourant, sous je ne sais quel prétexte de convenances. Non, non, cet amour est trop pur et trop saint pour craindre de se montrer le front haut.

— Julie... pardonnez-moi, — murmura Létorière en tombant sur une des marches de la tombe, — je ne vous ai pas tout dit.

— Mon Dieu, mon Dieu ! il se trouve mal !

— Silence, Julie ! une dernière prière... que je sente vos lèvres sur mon front.

— Mais il va mourir !!! mais il meurt ! Charles !... mon Charles ! — s'écria la princesse désespérée en s'agenouillant auprès du marquis, toujours si étroitement enveloppé dans son manteau que ce fut en vain que mademoiselle de Soissons chercha sa main.

— Je ne vous ai pas dit que le baron d'Ugeon m'avait appelé en duel, — continua Létorière d'une voix de plus en plus affaiblie.

— Un parent de la maréchale !... ils l'ont assassiné... traîtreusement assassiné.

— Non... je me suis battu... ce matin... avec lui... il s'est loyalement conduit... et j'ai reçu... dans la poitrine... une blessure... Julie, — ajouta le marquis d'une voix éteinte ; — j'ai voulu vous revoir... Adieu... Cette bague... vous savez... vous la reprendrez... Votre regard m'aura suivi partout... jusqu'à la mort... Mon Dieu, pardonnez-moi !... je me croyais assez fort pour ne mourir que demain... Julie... encore... Adieu...

Et Létorière mourut en prononçant ce dernier mot.

. . . .

. . . .

On lit ces lignes dans les *Souvenirs de madame la marquise de Créquy :*

« La princesse Julie, pauvre malheureuse enfant, n'a jamais revu son bel ami monsieur de Létorière... Ses plaies s'étaient rouvertes, et tout le sang qui lui restait s'écoula pendant la fin de la nuit... Il expira sans nul secours, et le lendemain matin il fut trouvé mort sur les dalles du cloître.

» C'était peut-être sur la pierre qui couvre la tombe de ma pauvre amie, madame d'Egmont. Ayant été élevée à l'abbaye de Montmartre, elle avait sollicité comme un bienfait d'être inhumée auprès de madame de Vibraye, son amie d'enfance, et dignitaire de cette maison.

» On étouffa cette horrible affaire. Ce cadavre était magnifique : on l'enveloppa dans un suaire, on le fit rapporter dans son lit, et l'on dit que monsieur de Létorière était mort de la petite vérole. »

. . . .

. . . .

Quelques années après, la princesse Julie épousa un prince de Saxe-Cobourg.

FIN DU MARQUIS DE LÉTORIÈRE.

TABLE DES CHAPITRES DU MARQUIS DE LÉTORIÈRE.

FIN DE LA TABLE DU MARQUIS DE LÉTORIÈRE.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, 16, rue du Croissant.

Publication du journal **LE SIÈCLE**

OEUVRES CHOISIES

DE M. EUGENE SUE

CRAO

I. — CRAO.

. . . . . — Va-t'en, bossu!
— Je suis né comme cela, ma mère.
(Byron. — *Les Métamorphoses du Bossu.*)

Il y avait, ce soir-là, bal chez le comte de Lussan, qui habitait un fort bel hôtel de la rue Saint-Dominique; une longue file de voitures stationnait dans les rues adjacentes, et une foule de laquais, vêtus des livrées les plus connues, encombraient le péristyle de l'hôtel tout éblouissant de lumières, tout verdoyant de fleurs et d'arbres verts.

A une étroite et basse berline brune, traînée par deux magnifiques chevaux gris de plus haute taille, un instant arrêtée devant une immense porte de glaces, succédait un coupé jaune dont l'intérieur était si brillamment éclairé par ses deux grandes lanternes, qu'on distinguait parfaitement les traits d'une ravissante jeune femme qui était seule.

Au moment où les valets de pied ouvrirent la portière, un jeune homme descendu d'une voiture qui suivait ce coupé vint offrir son bras à cette jolie femme, qui, s'appuyant svelte et légère, ramena sur ses belles épaules les plis de son manteau pourpre, et dit à voix basse :

— Que je vous sais gré du sacrifice que vous m'avez fait, Georges, en insistant pour me laisser seule dans ma voiture et venir dans la vôtre avec monsieur de Cérigny! Sans votre attentive précaution, c'était fait de ma toilette...

— C'est pour d'aussi graves intérêts que j'ai perdu le bonheur d'être quelques instans de plus auprès de vous, Hortense! — répondit Georges en souriant.

— Mon Dieu! n'est-ce donc pas pour vous que je me pare, Georges... et mes succès ne sont-ils pas les vôtres! — répondit Hortense avec un sourire enchanteur.

Mais le damné Georges, ingrat comme un obligé, allait peut-être combattre cette naïve logique de coquetterie qui fait le désespoir des maris et encore plus celui des amans. Il n'en eut heureusement pas le temps, car un homme d'un âge mûr et d'une tournure encore très élégante, vint l'interrompre en lui disant :

— Georges, voulez-vous bien donner le bras à madame de Cérigny? j'ai deux mots à dire à monsieur de Mersac, qui vient de demander ses gens.

L'homme d'un âge mûr était le mari d'Hortense, monsieur le marquis de Cérigny. Monsieur Georges de Verneuil, qui donnait son bras à la marquise, était un peu parent de monsieur de Cérigny, et fort l'amant de sa femme.

Pendant qu'Hortense rajustait devant une psyché les longs rubans qui flottaient sur ses manches, et que monsieur de Verneuil la débarrassait de son manteau, on entendit des éclats de rire assez distincts quoique confus, et au même instant deux jeunes gens et une autre très jolie femme entrèrent dans l'antichambre en riant et répétant :

— En vérité, c'est Quasimodo!... — Puis apercevant madame de Cérigny : — Eh! bonsoir, ma chère Hortense, — lui dit familièrement la nouvelle venue, — Ah, mon Dieu! nous venons de voir la plus étrange figure du monde... un monstre... tenez, le voilà qui traverse le péristyle, poursuivi par les huées des domestiques.

En effet, un bossu, le plus déplaisant bossu qu'on pût s'imaginer, vêtu d'une espèce de carrick, mouillé, trempé, armé d'un énorme parapluie, et portant une lumière éteinte, traversait le vestibule afin de chercher la petite porte qui conduisait au grand escalier de l'étage supérieur; mais cette malheureuse porte étant cachée et obstruée par les caisses

et les arbustes, l'infortuné bossu ne pouvait arriver à la découvrir, et les ris des valets et les épithètes bouffonnes allaient *crescendo ;* au salon, c'était Quasimodo ; à l'antichambre, c'était Mayeux.

Enfin le misérable, perdant la tête, traqué comme une bête fauve qui cherche son repaire, fit un crochet, grimpa les marches du rez-de-chaussée où se donnait le bal, et se trouva face à face avec les deux jolies femmes et les trois jeunes gens.

Cela fit en vérité un contraste étrange.

D'un côté, ces femmes toutes fraîches, toutes roses, aux épaules nues, aux bras nus à moitié couverts de leurs gants blancs ; ces femmes étincelantes de pierreries, embaumées par le suave parfum des fleurs qu'elles avaient à la main, au corsage, à la tête ; ces femmes chaussées de satin, foulant des tapis éclatans ; ces hommes beaux, bien faits, élégans, parés ; ces laquais qui tenaient leurs manteaux de soie, ces chasseurs au costume vert tout chamarré d'or avec leurs panaches ondoyans ; tout ce groupe, inondé de lumière, entouré de feuilles et de fleurs, pendant que la pluie ruisselait dans la rue sombre et déserte, tout ce groupe personnifiant l'opulence, la joie, la jeunesse, le rang, la beauté, le goût, la vie enfin...

Et de l'autre côté, un être seul, hideux, affreux à voir, mouillé, sale, grotesque, laid, repoussant, se trouvant jeté par ce mauvais destin dans cette atmosphère de luxe et de joie, comme un hibou au milieu d'une fête de village, en plein soleil, au bruit des violons et des cris d'ivresse ; un être difforme enfin qui personnifiait, lui, la laideur, la privation, l'envie, la haine, en un mot résumant toutes les misères humaines, comme le groupe éclatant résumait toutes les félicités de ce monde.

Je le répète, ce contraste était si frappant que les jeunes gens et les jeunes femmes n'osèrent plus rire, car ils avaient cette pudeur de la richesse de bon goût qui se voile toujours le plus possible devant l'infortune.

Le bossu, d'abord stupéfié à la vue de tant de beauté, comme les autres l'avaient été à la vue de tant de laideur, fut rappelé à lui par l'exclamation de l'un des jeunes gens qui s'écria :

— Mais c'est Crâo, le secrétaire de monsieur de Lussan !

Le bossu fit alors un nouveau crochet, sortit de l'antichambre, traversa enfin la bienheureuse porte qu'un des gens de l'hôtel avait ouverte par pitié, enjamba une caisse de grenadier et disparut, mais non sans avoir jeté aux heureux du jour un regard qui les terrifia presque, tant il y avait de haine implacable et d'envie désespérée dans ce regard de vipère.

Une fois le bossu parti, l'impression que cet incident avait causée disparut ; les portes du salon s'ouvrirent, de nobles noms furent annoncés, et monsieur de Lussan vint prendre les bras de madame de Cérigny et de son amie, pour les guider au milieu des appartemens les plus somptueux, où s'était réunie l'élite de Paris.

II. — LE BAL.

> Mais jugez de ma surprise quand je reconnus en arrivant la pauvre et chère mistress Horner, avec ses bras autour des reins d'un homme énorme, à la hussarde, que je n'avais jamais vu. Pour tout dire, les bras de cet homme enlaçaient presque toute la taille de mistress Horner, et ils tournaient, tournaient, et tournaient sur un maudit air de Jock, ils tournaient comme deux hannetons traversés de la même épingle.
>
> (BYRON, — *la Walse.*)
>
> Le tout est de s'entendre.

Hortense de Cérigny avait dit à Georges : « Mes succès son les vôtres ; » de sorte que dans la pensée de cette ange, ce n'était pas pour elle qu'elle était coquette, c'était pour Georges. C'était afin que Georges eût autour de lui (dans la personne de sa maîtresse, il est vrai) la cour la plus assidue. Ainsi ceux qui entouraient Hortense d'attentions ne se doutaient guère que c'était pour Georges qu'ils se montraient si prévenans. « Cela était pourtant ainsi. » Ce n'était pas Hortense qu'on flattait, c'était Georges. On admirait la parure, l'élégance, le goût de Georges, c'était à Georges qu'on disait de ces délicieuses choses qu'une femme sait oublier dès qu'elle les a entendues, pour avoir le plaisir de les entendre encore. Enfin Georges, toujours dans la personne d'Hortense, était certainement celui dont on s'occupait le plus cette nuit-là... et pourtant il y avait une réunion de bien jolies femmes, à ce bal.

En vérité... ce Georges eût été un grand misérable s'il n'avait pas ressenti la plus profonde reconnaissance pour tout ce qu'Hortense faisait pour lui, car elle se sacrifiait... en vérité... Elle tenait surtout dans ce moment à attirer, toujours pour cet excellent Georges, les hommages d'un gros blond, frais et frisé, par une foule de gracieusetés décentes qui devaient finir par attacher en esclave le gros blond à son char. Aussi, les yeux humides et brillans, le rire sur ses jolies lèvres, elle semblait dire à Georges : « Vois-tu ! c'est pourtant pour toi ! »

Heureusement que Georges n'était pas ingrat, non : aussi, touché presque jusqu'aux larmes de tout ce que madame de Cérigny faisait pour lui, il voulut s'en montrer digne : « Mes succès seront les vôtres, m'as-tu dit, — pensait le digne jeune homme ; — va, Hortense, je ne serai pas ingrat.... aussi les miens vont être les tiens... et, sur ma parole ! ma générosité dépassera la tienne. »

Alors ce bon et reconnaissant Georges alla s'asseoir près d'une femme de la plus merveilleuse beauté, qu'il choisit justement parce que, par je ne sais quel instinct, Hortense l'avait prise en haine. Il s'en occupa toute la soirée, mit toute la grâce, tout l'esprit possible dans sa conversation, et comme Georges était un homme dont les soins devaient être très recherchés... madame de Cérigny commença à s'apercevoir qu'elle faisait à son tour, dans la personne de Georges, une impression fort vive sur madame de ***, car ce bon Georges tâchait de rendre à sa maîtresse ce qu'elle faisait pour lui.

Mais voyez combien le cœur d'une femme renferme d'amour et de dévouement? Hortense fit tout à coup ce raisonnement de sublime abnégation : « Je veux bien, pensat-elle, je veux bien me sacrifier pour Georges, lui tresser une couronne de toutes les fleurs que je cueillerai sur mon passage; mais je ne saurais être assez égoïste pour exiger qu'à son tour il fasse autant pour moi; oh ! non, ce qui fait le charme du dévouement, c'est de se dévouer seule, c'est de ne souffrir aucune réciprocité. Je veux donner et qu'on ne me rende jamais, » pensait encore l'adorable femme dans le naïf désintéressement de sa belle âme.

Or, profitant du tumulte d'une contredanse, madame de Cérigny vint s'asseoir près de madame de ***, et, en disant les choses du monde les plus flatteuses et les plus aimables à celle qu'elle haïssait d'une haine toute féminine, elle trouva encore le moyen d'interrompre un tête-à-tête qui la troublait si fort.

Je ne sais plus quel est le grand moraliste : ce n'est ni Platon, ni Sénèque, ni Pascal, ni Plutarque, ni Locke, ni Bacon, ni Bossuet, ni... ni... (enfin le nom m'est échappé) quel est le grand moraliste qui a dit qu'un homme de sens devait toujours avoir deux maîtresses, qu'il tenait comme les chevaux d'un tandem, l'une près et l'autre loin.

Georges éprouva toute la vérité de cet aphorisme... car ayant invité Hortense pour danser le galop, Hortense promit à Georges de ne plus chercher à lui obtenir l'amour du gros blond, et lui fit jurer à son tour d'être d'une froideur glaciale avec cette madame de ***. Comme à toutes ces demandes Hortense ajoutait qu'elle *mourrait* si Georges ne croyait pas les unes et n'accordait pas les autres, il

crut et accorda tout, ne voulant pas avoir à se reprocher *la mort* d'une aussi ravissante créature.

Monsieur de Cérigny, lui, ne dansait ni ne jouait, mais il était aussi assidu que possible auprès de madame de Lussan, qui lui donnait tous les momens qu'elle pouvait arracher à l'ennui de recevoir. Enfin jusqu'au jour ce ne furent que danses et folles joies, au son d'une musique enivrante, devant les glaces étincelantes qui disaient aux belles : « Vous êtes belles... » et qui étaient muettes pour les laides, car les laides ne les interrogeaient pas.

Tout se passa dans l'ordre ; les maris parlaient politique ou whist, les amans en titre dansaient par devoir, car il y a une justice au ciel ; et ceux qui aspiraient à les remplacer ne dansaient pas. Ils aimaient mieux, offrant leur bras pendant une contredanse qu'on avait refusée, jouir du doux et favorable mystère autorisé par une longue promenade dans les allées tortueuses d'une serre chaude contiguë au salon et formant un délicieux jardin au milieu de l'hiver.

Pendant ce temps, l'amant en titre rajustait ses cheveux, s'essuyait le front, quêtait *des vis-à-vis pour la prochaine* (ceci, je crois, se dit ainsi), et, grâce au fréquent exercice qu'il prenait, la gorge desséchée par une soif dévorante, l'amant en titre appelait des yeux les maîtres d'hôtel et leur plateau de vermeil, avec l'inexprimable angoisse du malheureux voyageur qui, égaré au milieu d'un désert brûlant, chercherait au loin, d'un regard désespéré, une bienfaisante oasis.

Pendant ce temps alors, l'amant qui n'est pas en titre soupire, prend sa voix douce, flatte, ment, prie, fait des sermens, et parle de son rival avec un désintéressement si cruel, une bienveillance si perfide, qu'à la première entrevue on trouvera au pauvre amant une qualité désespérante, et il n'en faut pas, heureusement, davantage pour amener une rupture.

Enfin, tout fut au mieux, et le jour commençait à poindre qu'il y avait encore dans le premier salon de l'hôtel de Lussan de jolies femmes un peu pâlies, coquettement encapuchonnées dans leurs manteaux ou dans leurs petites mentonnières de soies, et que semblable (la comparaison est hasardée), semblable à la voix qui au jour du jugement appellera chaque humain par son nom, la voix des valets de chambre de monsieur de Lussan venait annoncer à chaque belle paresseuse que ses gens l'attendaient.

Six heures sonnaient comme les dernières voitures faisaient résonner les vitres de l'hôtel : c'était le coupé du marquis et de la marquise de Cérigny et celui de Georges qui s'en allait seul.

Après un moment de silence, monsieur de Cérigny dit à sa femme :

— En vérité, ma chère amie, je ne vous ai jamais vue plus jolie que ce soir... votre toilette était d'un excellent goût... madame de Lussan me la faisait remarquer,

—Mais savez-vous que c'est une louange cela, monsieur de Cérigny? madame de Lussan a le droit d'être sévère!... elle qui se met toujours si bien...

— N'est-ce pas, Hortense? A propos... j'ai pris sur moi de lui promettre de vous mener à Lussan cet été... ai-je eu tort?...

— Pouvez-vous le penser, mon ami?... ne savez-vous pas que j'aime de tout mon cœur cette chère Emma...

— Que vous êtes bonne, Hortense ; et puis vous trouverez à Lussan beaucoup de gens de votre société, les Mersac y seront, les d'Alby, madame de Verneuil, et peut-être Georges accompagnera-t-il sa tante ; j'ai oublié de le lui demander, mais les d'Alby y seront pour sûr...

— Oh ! je ne crois pas que monsieur de Verneuil puisse venir à Lussan ; il nous a dit, ce me semble, qu'il s'était promis à monsieur d'Hermilly.

— Tant pis, j'en serais désolé, car je lui suis dévoué comme à un parent, et je l'aime comme un ami, malgré les disproportions de nos âges...

— En vérité, monsieur de Cérigny, — dit Hortense avec l'air du plus aimable reproche, — ne faites donc pas de la fatuité de vieillesse, cela ne vous va pas encore, je vous en avertis.

— Mais vous me gâtez, Hortense... — dit le marquis en baisant les mains de sa femme.

— Non, je vous assure, Victor, vous êtes charmant quand vous voulez... et vous voulez toujours...

— Et vous donc, Hortense, n'êtes-vous pas parfaite pour moi !... Pourquoi donc, mon Dieu ! se lier à jamais l'un à l'autre, si ce n'est pour se rendre mutuellement la vie la plus supportable possible ; c'est là le véritable esprit du mariage.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel de Cérigny. Le marquis conduisit sa femme jusqu'à l'entrée de la galerie qui menait à ses appartemens, et rentra dans les siens.

III. — EMBARRAS.

Il était au désespoir ;
Résolu, dans cette aventure,
De ne pas épargner sa main ni son savoir.
. . . .
(HAMILTON. — *Poésies.*)

Je conçois la haine quand elle peut conduire à la vengeance ; mais une haine cachée, sans espoir, qui ne peut pas même dire tout haut : « Je hais ! » une haine qui vit sur elle-même, amère nourriture ! est une triste, triste passion.

Figurez-vous un tigre muselé, enchaîné dans une cage obscure, et voyant hors de la portée de ses griffes de jolies gazelles luisantes et dorées bondir et s'ébattre au soleil sur l'herbe, parmi les touffes de lilas en fleurs, et venir brouter en paix des feuilles de roses, presque sur la cage de l'animal féroce dont elles ne soupçonnent pas l'existence, et qui ne peut même troubler ces joies innocentes par ses rugissemens...

Telle était à peu près la position de Crâo, le bossu, dans l'hôtel de Lussan... Ce misérable haïssait tout ce qui était jeune, heureux et beau, parce que l'envie est chez l'homme plus qu'une passion qui naît et meurt, plus qu'un sens qui s'émousse, c'est un instinct, et cet instinct organique, infime, vital, prend l'homme au berceau et le dépose dans la tombe.

Chez les hommes qui ont de l'avenir, l'envie devient ambition et non pas haine, parce qu'on ne peut haïr franchement ce que l'on peut obtenir.

Mais chez ceux qui voient un mur d'airain s'élever entre leur envie et leurs prétentions, l'envie devient haine, haine sourde ou turbulente, mais toujours implacable. Aussi toute loi politique ou sociale, largement entendue, ne devrait tendre qu'à résoudre cette question : L'impossibilité physique d'une possession égale et commune étant démontrée, mettre ceux qui possèdent à l'abri des effets de L'ENVIE de ceux qui ne possèdent pas. Or ou esprit, blason ou génie, emploi ou patrimoine, chaumière ou royaume, peu importe. Le pauvre qui possède un sou a son envieux dans celui qui ne possède rien.

Ainsi donc, Crâo, laid, bossu, ignoble, ayant l'intime conviction de ne devenir jamais beau, bien fait et élégant, enveloppait tous *ses contrastes* dans une exécration cordiale.

Surtout pendant les heures qui suivirent son étrange apparition sous le péristyle de l'hôtel, jamais il n'avait senti plus amèrement l'horreur de sa position.

Le comte de Lussan avait élevé Crâo par pitié.

C'était le fils d'un de ses piqueurs tué à la chasse par accident. Comme cet enfant, né difforme et infirme, ne pouvait rendre aucun service dans sa maison, monsieur de Lussan l'avait mis en état d'être à peu près son secrétaire, en lui faisant donner une éducation passable. Ordinairement Crâo regagnait les combles où il logeait par un escalier de service ; mais les préparatifs de la fête ayant mas-

qué ce passage, il avait été obligé de venir chercher une autre entrée sous le vestibule, où lui arriva l'aventure que vous savez.

Il avait souvent vu venir à l'hôtel monsieur de Cérigny, sa femme et Georges, et comme les laquais sont toujours les premiers instruits des intrigues, Crâo connaissait parfaitement les rapports qui liaient si intimement toutes ces heureuses personnes; mais il connaissait aussi les tolérances mutuelles qui rendaient ces liens si difficiles à briser.

Et c'est ce dont Crâo enrageait; car Georges et Hortense étant à ses yeux le type du beau et du bonheur, le vilain bossu eût mille fois donné sa chétive existence pour changer cette félicité en tourment. On concevra l'embarras de Crâo en lisant ce qui suit.

IV. — QUARRÉ PARFAIT.

N'ayant pas même l'ennui d'un frère, elle était la plus libre de celles qui se soient jamais mirées dans une glace.

(BYRON. — *Don Juan.*)

Dans la suite, Callias, riche Athénien, étant devenu amoureux de la femme de Cimon, Cimon la lui céda; dans tout le reste de sa conduite, Cimon fit paraître une admirable grandeur d'âme : on le proclamait l'égal de Miltiade...

(PLUTARQUE. — *Hommes illustres. Vie de Cimon.*)

Le marquis de Cérigny, quoique fort riche, n'avait épousé sa femme que pour son immense fortune, et par pure convenance de cour; Hortense était brune, et monsieur de Cérigny n'aimait que les blondes; Hortense avait un esprit frivole, insouciant, léger, et monsieur de Cérigny, déjà sur le retour, cherchait dans une femme des idées fortes, arrêtées, une conversation variée dans laquelle il ne dédaignait pas même une nuance de pédanterie; et toutes ces qualités se trouvant réunies au suprême degré chez madame de Lussan, blonde d'ailleurs du plus beau cendré, il s'y était fort attaché, longtemps même avant son mariage.

Ce nouvel état changea peu la vie de monsieur de Cérigny; seulement il s'occupa de sa femme comme d'une jolie maîtresse, pendant les premiers mois de son mariage, parce que son amour pour les blondes n'était pas assez exclusif pour l'empêcher d'apprécier la ravissante beauté d'Hortense si fraîche et si brune. Mais comme ni son cœur, ni son esprit n'étaient interressés dans cette liaison passagère avec sa femme, monsieur de Cérigny, ayant usé ses désirs, revint à madame de Lussan, fit la part des convenances, fut du meilleur goût avec madame de Cérigny, lui laissa la plus entière liberté, et vécut avec elle dans une intelligence parfaite.

Hortense, orpheline fort riche, n'avait aussi épousé monsieur de Cérigny que pour sa brillante position; pourtant elle s'arrangea parfaitement des soins de son mari pendant les premiers mois de leur union. Ayant beaucoup vécu dans le monde, attentif, prévenant, spirituel, encore rempli de grâce, malgré ses cinquante ans, il ne pouvait que paraître agréable à une jeune femme dont le cœur sommeillait; et puis le marquis avait donné à Hortense un train des plus magnifiques; ses relations et celles de sa femme les mettaient à même de choisir leur société dans le monde le plus recherché; ils avaient une terre presque royale à quarante lieues de Paris, une fortune immense et assurée... ils s'accordaient réciproquement une entière liberté; que pouvaient-ils désirer de plus?

Il est vrai que le bonheur de monsieur de Cérigny était complété par sa liaison avec madame de Lussan, et qu'Hortense, elle, se voyant libre, et comprenant sa position, flottait encore incertaine entre les mille hommages qu'on lui offrait; mais le hasard, ou plutôt une démission de secrétaire d'ambassade que donna monsieur Georges de Verneuil, amena ce jeune homme à Paris. Parent éloigné de monsieur de Cérigny, il en fut parfaitement accueilli, devint très assidu chez lui, et rendit bientôt ses soins à Hortense.

Georges de Verneuil avait trente ans, était fort distingué, fort riche et fort aimable; il avait été très à la mode avant sa mission en Russie, et, pour tout dire, madame de P.... une des femmes les plus citées de Paris pour son esprit et sa grâce, l'avait mis dans le monde qu'il n'avait pas vingt ans.

Ce qui surtout décida le choix d'Hortense en faveur de Georges, fut encore moins la réunion des perfections que nous venons d'énumérer qu'une facilité de mœurs et une tolérance qui le charmèrent; car Georges ne lui parla jamais de ces amours *profonds*, *irrésistibles*, *forcenés*, qui effrayent toujours une femme du caractère d'Hortense; il ne la menaça pas non plus de ses sentimens *éternels* qu'une femme doit refuser toujours à la seule pensée de cette épouvantable condition d'*éternité!*

Non, Georges lui parla de l'amour comme d'une jolie distraction, qui aidait à attendre l'heure du bal ou de l'opéra; comme d'une futilité gracieuse, exquise, pour compléter une vie d'élégance et de luxe; comme d'un passe-temps qui en employait peu ou beaucoup, selon celui qu'on avait à perdre, et qui enfin poétisait mille choses sans cela pâles et inanimées... un bouquet... un meuble... un tableau... une lettre... non d'une poésie sombre et terrible, mais d'une poésie fraîche et riante...

Il ne parla pas non plus de la jalousie, ni de ses transports.

« Voyez-vous, Hortense, — lui disait-il dans ces rapides et heureux momens où l'on est déjà plus qu'ami et pas encore amant, — voyez-vous, Hortense, je n'ai jamais compris la jalousie, en ce sens que changer d'amour est un droit *imprescriptible* que toute femme acquiert en prenant son premier amant; celles qui n'abusent pas de ce droit ont, je crois, raison pour leur réputation, car la réputation, Hortense, est comme ces frêles bijoux dont l'éclat et la fraîcheur font tout le prix; or la réputation est précieuse, voyez-vous, Hortense. Oh! la réputation... les sévères moralistes ont bien raison de la prêcher aux femmes! car elle donne bien plus de prix à leur conquête; accordant beaucoup, elles peuvent exiger beaucoup. Il faut donc qu'une femme mariée, pour conserver vierge cette inestimable réputation, il faut donc, Hortense, qu'elle se voue à la sagesse ou à son synonyme le mystère; mais entre nous, je crois, Hortense, la sagesse plus facile (bien entendu avec un amant) que le mystère avec plusieurs : c'est à considérer.

» Quant aux femmes qui abusent du droit dont nous parlons, et qui ont beaucoup d'amans, elles ont encore raison : d'abord parce que cela leur plaît; ensuite, parce qu'elles le peuvent, rien au monde n'étant capable de les empêcher quand elles le *veulent*. Or, à votre avis, Hortense, que peut faire un pauvre amant devant deux argumens aussi positifs? A quoi bon la jalousie? à se rendre odieux. Il vaut bien mieux croire en aveugle, se laisser aller au bonheur tant qu'il nous berce, et, au moindre refroidissement, ou même avant, ce qui est plus sûr, devenir plus tendre qu'on ne l'a jamais été... et aller porter ses hommages ailleurs.

» Et tout cela, Hortense, sans douleur, sans émotions, sans chagrin, parce que l'amour n'a pas passé l'épiderme, car à quoi bon faire d'un plaisir ravissant une odieuse torture? Ce qu'on appelle *les passions senties* ne mènent pas à autre chose, et il est fort heureux qu'elles soient rares, sans cela l'existence ne serait pas tenable.

» Insoucians et bénis que nous sommes, ne creusons donc ni la vie ni les sentimens... Jouissons du présent, du jour, de l'heure, de la minute, ne voyons dans l'avenir qu'un plaisir nouveau... »

Toute cette belle philosophie amoureuse, insouciante et facile, plut fort à Hortense, qui ne concevait pas autrement l'amour. Les femmes véritablement passionnées calculent

sa puissance par les larmes qu'il leur a fait verser; Hortense voulait calculer par les plaisirs qu'elle en attendait. Georges fut donc heureux, parce qu'il fut sincère. D'autres, aussi frivoles que lui, avaient cru faire rage en parlant de passion : ils firent peur. Lui fit mieux : il amusa.

La position d'Hortense se dessinant enfin, elle n'eut plus rien à envier à son mari.

Au premier été, monsieur de Cérigny pria sa femme d'inviter madame de Lussan à venir à leur terre; monsieur de Lussan ne quittait jamais Paris, ayant depuis fort longtemps une habitude à l'Opéra. Hortense, ravie d'être agréable à son mari, qui ne pouvait se passer de Georges, fit mille grâces à madame de Lussan; tout s'arrangea donc pour le mieux. L'été on se réunissait dans les terres de Lussan ou de Cérigny. L'hiver, on voyait le même monde, et l'on avait les mêmes jours aux bouffes et à l'opéra, car Georges complétait la loge de madame de Cérigny avec sa tante la baronne de Verneuil.

Ces amours adultères, comme on dit, si arrangés, si calculés, si tranquilles, si près de la vie habituelle; ce bonheur calme qu'on citerait comme exemple aux mères de famille s'il était licite, tout cela ne doit pas surprendre en vérité. Qui donc affirmerait que la plupart des liaisons *en dehors* entraînent avec elles des remords affreux, des tortures et des cris!... Non, mon Dieu! il est quelques drames, quelques maisons maudites du ciel où cela se passe ainsi, mais c'est fort rares. Ordinairement tout ceci s'encadre dans les mœurs. Les criminels sont parfaitement vus, et heureusement ne l'est pas qui veut.

Et, puisque nous parlons d'adultère, pourquoi donc le peindre les yeux si caves, les joues si creuses, les cheveux si hérissés, parlant de mort et de charbons ardens; sacrant, jurant par sang et poignard?

J'ai presque toujours vu, moi, cet excellent hôte coquet, frisé, élégant et réjoui. S'il parlait de mort, c'est dans ces momens fortunés où les plus vivaces disent : « Je meurs. » Ce bon hôte avait toujours aux lèvres de sensuelles et lascives paroles. Admirable Protée, tantôt il soupirait d'une voix douce et tendre, tantôt il étincelait en reparties folles, vives et spirituelles. Accueilli, fêté, choyé, non par les pères et les maris, mais ce qui mieux est par leurs femmes et par leurs filles, il vivait comme cela longtemps, fort longtemps, puis étant arrivé à la vieillesse, alors il faisait succéder la théorie à la pratique, confiait ses traditions aux jeunes gens, souriait à ses élèves, et, véritable phénix, renaissait en eux.

Je ne soutiendrai pas que ceci soit moral, mais je le maintiens pour *vrai*, et j'aime mieux la vérité que la morale fausse et peureuse.

Et ceci est vrai, parce qu'il est fort rare qu'une femme se donne, emportée qu'elle est par une passion irrésistible et profonde, que l'on excuserait en pensant à l'immense supériorité de celui qui l'aurait fait naître; parce qu'il est rare, cet amour ardent et chaste quoique criminel, qui sacrifie tout à celui qui a su l'inspirer; il est rare cet amour sublime qui pleure à mains jointes des larmes de bonheur et de remords, et qui bravant convenances, devoirs, famille, monde, peut, par ses excès, par sa violence même, commander le respect et l'admiration des hommes!... Non, non, ce n'est pas ainsi qu'une femme se donne, c'est du moins une curieuse exception; et bénie soit l'exception, car une telle maîtresse doit avoir à sa jarretière le poignard andalous.

Non, non, ce n'est pas une fatalité aussi entraînante qui jette bien des femmes dans les bras tendrement ouverts. C'est... c'est... je ne sais quoi... c'est la lecture d'un roman, l'oisiveté, la solitude, l'ennui, une jolie tournure à cheval qu'elles auraient remarquée au bois... c'est le moyen d'utiliser leurs regards par les œillades... doux regards, qui, sans cette correspondance, seraient sans but et sans éclat; car rien ne sied aux yeux comme de dire à un amant : « Je t'aime. » Ce qui les séduit encore ces beaux anges, heureusement un peu déchus, c'est un compliment, une fadeur, et surtout l'indifférence qu'on leur témoigne; c'est le désir de faire comme leurs amies de pension... c'est l'enivrement perfide d'une valse, ce qui les damne encore si voluptueusement; c'est une intimité de femme... la crainte du ridicule.... encore une fois, c'est je ne sais quoi.... moins qu'un rêve. Leur premier rêve d'amour est toujours si beau... si doré...

Après cela, comment voulez-vous qu'une passion forte et désordonnée aille jaillir de ces petites sensations frêles, délicates, pailletées et coquettes... comme les robes de bal qui ne gardent qu'un jour leur éclat fragile et brillant. On ne quitte ni père, ni monde, ni mari pour cet amour-là. Cet amour est si peu gênant, si discret, si commode, tient une si petite, petite place, qu'il faudrait être de profonds envieux ou de grands sots pour le contrarier.

Cet amour-là... mon Dieu! c'est le sylphe mignon de Nodier, son ravissant Trilby, si joli, si bienfaisant, si moiré, si diapré, si imperceptible, qu'il faut être un Dougal, oui, un Dougal, pour le chasser du foyer... Aussi, voyez ce qu'il lui advient au Dougal, et comme il s'en repent après...

Voyez comme sa femme Jeannie, toujours douce et si accorte, devient triste et maussade, comme elle fronce ses beaux sourcils, comme les troupeaux du Dougal s'égarent, comme ses filets sont malheureux,... ses guérets moins riches... depuis que ce pauvre Trilby n'est plus là, heureux de se rouler dans une boucle des noirs cheveux de Jeannie, ou de se suspendre, sans y peser, aux anneaux d'or de ses oreilles. Et qu'importe au Dougal... je vous le demande.

Aussi qu'arrive-t-il? Que le Dougal, confus, est obligé de rappeler Trilby. Aussi Jeannie redevient rose et souriante, les moissons riches et les filets lourds...

A Paris comme en Écosse, nous avons bien des Trilbys, bien des Dougals et bien des Jeannies. Bon Nodier! Seulement nos Trilbys sont d'une espèce moins éthérée que les tiens; mais qu'est-ce que cela peut faire aux Dougals.

Or, cet amour-là était l'amour de Georges et d'Hortense, et monsieur de Cérigny n'était pas un Dougal.

D'après ces données *topographiques* du moral de nos amoureux, on voit que Crâo, le maudit Crâo, devait regarder comme impossible de ronger les fils si sagement tissés qui enchaînaient et liaient ces existences admirablement entendues.

Aussi le vilain bossu passa-t-il dans sa mansarde la plus épouvantable nuit du monde, et se fit peur à lui-même le lendemain matin, tant il se trouva laid.

V. — LE CHATEAU DE LUSSAN.

> Je le tiens, le voilà conçu; l'enfer et la nuit feront éclore à la lumière ce fruit monstrueux.
>
> (SHAKESPEARE. — *Othello*, acte I.)

A quelques mois de là, toute notre petite nichée d'amans, de maris et de maîtresses, s'était rassemblée au château de Lussan. Suivant son usage, monsieur de Lussan était resté à Paris pour l'Opéra, et sa femme faisait les honneurs de sa terre à monsieur et madame de Cérigny, à monsieur Georges de Verneuil, à sa tante, à monsieur et à madame de Mersac et à leur fils, à monsieur et madame d'Alby; enfin, pour se procurer encore plus de liberté en réunissant plus de monde, madame de Lussan avait invité quelques voisins de terre fort insignifians, et habilement choisis pour ne donner aucun ombrage ni aux amans, ni aux maîtresses.

Je ne sais comment Crâo était parvenu à accompagner madame de Lussan. Il s'était fait charger, je crois, par son maître, de quelques affaires à régler avec les régisseurs; toujours est-il que le bossu se tapissait là dans sa haine comme une araignée dans sa toile.

Lussan, situé au centre de la Bourgogne, était un de plus magnifiques châteaux de France ; des bois immenses rigoureusement gardés, et percés comme des forêts royales, promettaient une chasse admirable. Aussi monsieur de Lussan entretenait-il à sa terre un fort bel équipage à l'anglaise, pour pouvoir y chasser deux ou trois mois d'hiver.

C'était à la fin d'août, le soleil se levait à peine, et déjà les piqueurs sonnaient le réveil, les chevaux piaffaient devant le perron, les chiens aboyaient, impatiens, car on avait fait le bois pendant la nuit, et la forêt était si proche du château qu'on pouvait entrer en chasse presque au sortir du parc.

Enfin, mesdames de Cérigny, de Lussan et les autres femmes descendirent du perron accompagnées de Georges, de messieurs de Cérigny, de Mersac, etc., etc.

Les dames se placèrent dans les calèches découvertes pour suivre la chasse, et les hommes montèrent à cheval. Quoique blasée sur les éloges qu'on s'accordait à faire de son amant, Hortense ne put s'empêcher de sourire de bonheur en entendant les autres femmes vanter la tournure de Georges.

En effet, il était impossible d'avoir meilleur air que lui. Son habit rouge dessinait parfaitement sa taille élégante, encore serrée par le ceinturon de son couteau de chasse. Il était coiffé d'une petite casquette de jockey en velours noir, et je terminerai en disant qu'il portait des bottes à revers faites par le fameux Crobby de Londres ; quant à sa culotte de daim blanc à la fois ample et juste, elle avait une coupe insaisissable pour tout autre que pour l'artiste qui avait résolu ce problème.

Le cheval de chasse que Georges maniait avec une audace et une grâce parfaites était (selon la dernière mode anglaise) de pur sang, nerveux et découplé comme un coureur.

Monsieur de Cérigny, vêtu comme Georges, et encore de la plus charmante tournure, montait au contraire, ainsi que les autres chasseurs, des chevaux de demi-sang d'une proportion plus forte et plus ramassée, de véritables types du *hunter*.

Les voitures partirent, et les hommes accompagnèrent jusqu'à ce qu'ils fussent sous bois.

La calèche de madame de Lussan avait un attelage croisé de quatre chevaux noir-zain et gris-sanguin, menés en Daumont par deux petits postillons à chapeaux gris et à vestes rayées bleu et blanc.

Un morne et profond silence succéda tout à coup au bruyant tumulte qui avait retenti si matin dans les cours du château. Car, excepté les gens, personne n'y était resté... Je me trompe, j'oubliais Crâo, qui, réveillé comme les autres, se tenait accoudé sur la fenêtre d'une petite tourelle où il logeait.

Le bossu avait suivi d'un œil irrité toute cette cavalcade si étincelante, si folle, si dorée; il avait vu reluire au soleil levant le cuivre des cors, les harnais des chevaux, les galons des livrées; il avait vu à travers des tourbillons de poussière tout ce luxe s'ébranler et partir. Il avait vu les écharpes des femmes se gonfler comme autant de petites voiles de milles couleurs soulevées par le vent frais du matin. Il avait vu les habits rouges des hommes se découper éclatans sur le vert des prairies. Il avait vu ces élégans cavaliers se pencher aux portières et faire bondir leurs chevaux, pendant que de jolies mains de femmes, agitant des mouchoirs brodés, faisaient aux chasseurs des signes d'amour et d'adieu.

Et toute cette heureuse et ardente jeunesse, encore animée par ces sourires de femmes, par les sons vibrans et sonores des fanfares, par le glapissement des chiens, s'était élancée à un plaisir enivrant... pendant qu'il restait là, lui Crâo, seul, oublié, chétif, laid, difforme, repoussé; lui, bouffon dont on riait, lui qui n'aura jamais ni chevaux, ni femmes, ni plaisir.

« Et ajoutez, pensait le bossu, que ce n'est encore là qu'une petite fraction de leur délicieuse existence! Ils vont revenir de la chasse, alors ce sera la toilette, une table exquise, et puis, après dîner, ce sera une fraîche promenade sur l'étang, autour du pavillon où se donne le concert, dont l'écho répète l'harmonie, Après le concert, ce sera le bal, et puis le soir, sous les allées sombres, ce seront des baisers d'amour ardens et défendus, des soupirs de l'attente... des promesses passionnées de rendez-vous pour la nuit. Et enfin, la nuit, des voluptés enivrantes. Et tout cela sans crainte, sans remords; pour eux la morale et les lois, tout est muet!... Et dire que jamais, mais jamais, je n'aurai, moi, non pas la certitude, mais seulement l'espoir d'un pareil bonheur... Je ne serai pas seulement comme le valet ou le chien, qui jouissent du luxe du maître... Oh! que c'est affreux à penser... affreux... affreux!...

Et puis, il ajoutait et en se regardant en riant d'un rire atroce : « Ah! ah! mais aussi comme je suis fait... Mire-toi donc, monstre, mire-toi sans t'effrayer; compare-toi donc à ce Georges avec sa taille svelte, avec sa figure de femme... Monte donc comme lui un cheval fougueux! Va, bossu... va tournoyer dans une valse... et presser comme lui dans tes grandes mains sèches le corps amoureux de sa maîtresse, madame de Cérigny... Va!... Pourquoi donc pas?... on te regarderait, sur ma foi! autant et plus qu'on ne regarde ce Georges... ce serait nouveau, et on s'en amuserait, sauf le dégoût... Ah... ah!... »

Il y avait presque du délire dans le ricanement de Crâo... Puis il reprenait d'un ton plus calme : « Oh! ce Georges... cette Hortense... oh! je les hais... ils sont si heureux... Mais qui pourrait donc me venger d'un bonheur aussi atroce pour ceux qui ne le partagent pas? »

A ce moment on frappa un coup à la porte du bossu.

— Qui est là? — dit-il avec impatience.

—Moi, — répondit une voix mâle et forte.

Une étincelle illumina soudainement les yeux verts du bossu. Il ouvrit.

VI. — LE BARON MARCEL DE LAUNAY.

Que n'ai-je eu de bonne heure un ange dans ma vie!
(Sainte-Beuve. — *Consolations.*)

Celui qui entra chez Crâo était un jeune homme, brun, basané, d'une taille athlétique et massive, d'une tournure gauche, empêchée, sans aucune distinction. Ses traits paraissaient communs, rudes, et ses yeux noirs étaient voilés par d'épais sourcils. Prodigieusement développé pour son âge, on lui eût donné trente ans, et il n'en avait que vingt. De long et larges favoris touffus d'un noir roux entouraient sa figure carrée, ses épais cheveux épars retombaient sur son front large et proéminent; somme toute, il était laid.

Puis il avait dans son costume autant de négligence que dans sa personne. Il portait de hautes guêtres de cuir jaune luisantes de vétusté, une culotte de peau, et une vieille veste de velours vert tout usé, sur laquelle se croisaient les cordons de sa poudrière et le baudrier de son carnier, la chaînette de sa fourchette, et une foule d'autres ustensiles de chasse; joignez à cela qu'il était coiffé d'un énorme béret basque, rouge-sang, et que ses deux larges mains tannées et velues reposaient sur le canon court et un peu évasé d'une carabine à un coup, et vous aurez le signalement complet du personnage.

C'était monsieur le baron Marcel de Launay, fils du comte de Launay, fort proche parent de monsieur de Lussan.

Le père de Marcel passait sa vie dans une fort belle terre qu'il possédait au milieu des Pyrénées. Chasseur déterminé, depuis vingt ans il n'avait pas quitté cette retraite, mais comme il voulait que son fils se façonnât aux bonnes manières, depuis quatre ans il l'envoyait pendant quelques mois à Lussan, sachant que madame de Lussan y recevait la meilleure compagnie.

Malheureusement Marcel avait le monde en horreur; élevé dans ses montagnes, irascible, emporté, habitué à

faire supporter sa colère à ses gardes, à ses fermiers ou à ses paysans, qui conservent encore, dans cette partie de la France, les habitudes et les traditions féodales, Marcel se trouvait fort gêné, fort mal placé au milieu de l'élégante société du château de Lussan.

Sa sauvagerie d'enfant amusa d'abord. Madame de Lussan et ses amies parvenaient quelquefois à le retenir dans le salon ; alors on l'entourait on le taquinait, on le faisait danser, on jouait à mille jeux. Marcel se prêtait à toutes ces gentillesses avec autant de grâce qu'un ours en pareille société. Puis quand il s'ennuyait par trop, s'il ne pouvait s'échapper par la porte, il sautait par une fenêtre.

Mais, à mesure qu'il grandit, on se lassa de ce caractère farouche, ce dont Marcel se soucia peu, enchanté qu'il fut de pouvoir alors passer sa vie dans les bois à chasser tout seul; car il ne comprenait pas et méprisait souverainement la chasse telle que l'entendaient les hôtes de Lussan. « Chasse de petites filles ! » disait-il.

Le père de Marcel avait voulu élever son fils près de lui Le curé de sa terre s'était chargé de l'éducation de Marcel. C'est avec toutes les peines du monde qu'il était parvenu à lui apprendre le français à peu près correctement. Le caractère, les impressions, les désirs de ce jeune homme étaient donc dans toute leur naïveté et leur énergie native. La lecture n'avait pas même modifié l'organisation première du moral de Marcel. C'était un homme d'une nature vierge et abrupte, avec des sens neufs et purs, une intelligence étroite mais juste, une volonté de fer, l'imagination ardente et quelque peu poétique des gens qui vivent dans la solitude des bois et des montagnes. C'était enfin une nature toute primitive, qui avait conservé ses aspérités, n'ayant pas encore subi le frottement du monde.

Chez un tel homme les passions ne pouvaient être ni précoces, ni factices, ni calculées. Arrivant à terme, elles devaient êtres naturelles, instinctives, mais aussi d'une violence indomptable. Le complément moral de ce caractère était une timidité et une défiance sans bornes, qui prenaient source dans un singulier mélange de modestie et d'orgueil.

Quand Marcel comparait sa tournure gauche, épaisse, embarrassée, aux formes sveltes et élégantes des autres jeunes gens du château, si lestes dans un bal, si gracieux à cheval, si coquets, si aimables, il se sentait inférieur et humilié. Puis quand il venait à perdre, par la pensée, ces êtres si frêles et si jolis au milieu de ses montagnes des Pyrénées hautes et sombres, parmi leurs précipices sans fond et leurs forêts de pins noirs et tristes... à les exposer à la rencontre d'un ours... avec lequel il fallait lutter corps à corps ou périr... alors Marcel se sentait grandir à ses propres yeux, et souriait complaisamment, en redressant sa haute taille au souvenir de maints combats pareils, dont il était sorti victorieux, et méprisant profondément ces jeunes gens efféminés; c'est à lui qu'appartenait alors toute la supériorité.

Mais comme, excepté lui, personne n'eût peut-être apprécié cette différence, il s'isolait le plus possible, et attendait avec une inconcevable impatience le terme de ses malencontreux voyages à Lussan.

Depuis quelque temps, son goût pour la solitude paraissait avoir encore augmenté. C'était le premier été qu'Hortense venait passer à Lussan, et je ne sais s'il était donné à cette insouciante et jolie femme de faire ressentir à Marcel les premières émotions de l'amour, mais alors, chez lui cette passion semblait se manifester comme chez les bêtes sauvages, car depuis l'arrivée de madame de Cérigny, jamais il n'avait paru plus irascible, plus taciturne et plus farouche.

La seule personne du château avec laquelle Marcel se sentait à l'aise, c'était Crâo; auprès du bossu il avait une supériorité positive, et puis lui soupçonnant à peu près les mêmes motifs que ceux qu'il avait pour haïr les autres, il s'en était rapproché. Ce fut donc à Marcel de Launay que Crâo ouvrit sa porte.

VII. — CONVERSATION.

Causons un peu.
(GOETHE.)

On l'a dit, la figure de Marcel était plus sombre que de coutume; il posa sa carabine sur le lit de Crâo, et se jeta sur un fauteuil.

— Bonjour, monsieur Marcel... Vous n'êtes donc pas à la chasse avec tout le monde... — demanda le bossu.

— Non...

— Vous aimez pourtant bien la chasse, monsieur Marcel.

— Oui, mais il y a des gens avec lesquels je ne l'aime pas...

— Pourtant madame de Lussan est bien bonne pour vous, monsieur Marcel.

— Je le sais...

— Monsieur de Cérigny... et ces autres messieurs aussi... monsieur Georges de Verneuil aussi...

Et le bossu appuya sur ces derniers mots.

Marcel fit un mouvement.

— Celui-là... je ne puis le souffrir... — dit-il avec vivacité.

— Oh! ni moi non plus, monsieur Marcel.

— Pourquoi cela, Crâo?...

— Parce que... je ne sais... moi... mais il a l'air si fat, si impertinent... si vain!

— C'est bien vrai, Crâo... un air évaporé, des manières de femme... Ce n'est pas un homme cela... — dit vaniteusement Marcel en regardant ses mains nerveuses, qu'il comparait mentalement aux mains blanches et effilées de Georges.

— Je suis sûr qu'il met un corset, monsieur Marcel.

— Pas possible!

Et après l'affirmation du bossu, Marcel partit d'un long éclat de rire que celui-ci partagea.

Et après un moment de silence, Crâo reprit d'un air mystérieux :

— Toutes ces fadaises-là, voyez-vous, monsieur Marcel, n'en imposent pas aux femmes... elles aiment un homme qui soit homme... qui enfin ait l'air d'un homme...

Et Crâo accentua longuement ces mots.

— Tu te trompes, Crâo, elles admirent un air efféminé, et ces sottes recherches de parure...

— Pas toutes, monsieur Marcel.

— Ma foi ! le plus grand nombre. Mais il me semble, au contraire, que, si j'étais femme, je voudrais pour mari ou pour amant un homme... qui...

Il hésita.

— Comme je vous l'ai dit, un homme qui ait l'air d'un homme, monsieur Marcel, — dit le bossu en l'interrompant, — un homme robuste... basané... brun...

— Un homme qui ait un bras pour la porter ou la défendre, Crâo.

— Un homme qui ne chasse pas comme les femmelettes, mais comme vous, monsieur Marcel, qui lasseriez un sanglier à la course.

— Tu me flattes, Crâo.

— Non, monsieur Marcel. Si j'étais femme... je voudrais un amant comme vous...

— Toi, je le crois bien; mais que le diable m'emporte si je voudrais d'une femme comme toi!

Un éclair imperceptible brilla dans les yeux de Crâo; mais il continua sans sourciller :

— Oh! monsieur Marcel, je dis moi, moralement s'entend; car je sais bien que, physiquement, je suis laid et repoussant, — ajouta-t-il avec tristesse et humilité.

— Allons, j'ai eu tort, — dit Marcel, — j'ai eu tort, Crâ

ne m'en veux pas de t'avoir dit cela... mais je suis d'une humeur...

— Vous, monsieur Marcel ?

— Tiens, il faut te le dire, j'aurais plus de plaisir à mettre une balle dans cet habit rouge que dans l'épaule d'un daim...

— Et moi, je vous dis que c'est très mal, et que c'est plutôt lui qui devrait avoir cette pensée à votre égard.

— Et pourquoi? n'est-t-il pas heureux?... n'est-il pas?...

Ici Marcel se tut.

— Il est, il est... car je devine votre pensée, et je puis vous le dire entre nous... il est l'amant d'une femme que vous aimez. Eh bien! ce n'est pas vrai. Il n'en est rien... je vous le jure... moi.

— Tais-toi, Crâo... tais-toi... — dit violemment Marcel.

— Et bien mieux, je vous dirai, moi, qu'il ne tiendrait qu'à vous de...

— Crâo... ne raillez pas... — dit Marcel avec colère.

— J'ai des preuves, — articula rapidement Crâo.

— Des preuves! des preuves! — répéta Marcel en se levant de toute sa hauteur et attirant le pygmée près de lui et le regardant bien en face ; — des preuves, Crâo!... ne répète pas un pareille parole sans montrer tes preuves, ou je te tue...

— Je ne puis pas vous les montrer, mais vous les dire... monsieur Marcel... mais lâchez-moi.

— Mensonges !... — dit le géant en repoussant Crâo avec dédain.

— Mensonges... mensonges... — répétait le bossu avec un air d'intime conviction, — mensonges, à la bonne heure... Comme si je ne l'avais pas vue vingt fois, dans les premiers jours de son arrivée au château, vous suivre du regard ; comme si elle ne vous soutenait pas toujours contre les autres quand ils se moquent de vous... comme si elle n'était pas toujours la première à vous appeler dans le salon.

— C'est vrai, Crâo, dans le commencement... mais c'était pour me tourmenter et rire à mes dépens.

— Sans doute, monsieur Marcel, elle rit à vos dépens, maintenant peut-être, parce que vous n'avez pas su la comprendre. Elle rit à vos dépens parce que vous ne concevez pas qu'un homme comme vous plait toujours, lors même que ce ne serait que par singularité... Elle rit à vos dépens parce que vous ne voyez pas que son monsieur Georges l'ennuie à périr avec ses prévenances et ses attentions, parce qu'après tout, qu'a-t-il pour plaire? Une figure de fille, des cheveux frisés, un jargon, des fadeurs... Au lieu que vous, monsieur Marcel, vous, vous êtes bien plus beau, de cette beauté mâle et forte dont nous parlions. Si vous lui racontiez vos chasses dans les Pyrénées, comme vous me les racontez à moi, elle ne cesserait pas de vous entendre... Vous pouvez me croire, moi. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, de vous dire tout cela; moi, toujours seul, isolé, méprisé, laid, repoussant, aussi loin de la beauté de monsieur Georges que de la vôtre. Je n'ai aucun intérêt à vous donner la préférence... n'est-ce pas?... je dis ce que je sens et ce que je sais... voilà tout.

— Ce que tu sais... Crâo!... — dit Marcel, cette fois d'un air seulement dubitatif.

— Mais, monsieur Marcel, résumons; n'est-il pas vrai que dans les premiers temps elle vous recherchait, vous engageait à venir au salon au lieu de rester dans les bois?...

— C'est vrai...

— N'est-il pas vrai qu'après cela elle a été froide et réservée avec vous, et qu'elle ne vous parlait plus que de loin en loin?...

— C'est encore vrai.

— Et enfin que maintenant elle a l'air de ne pouvoir pas vous supporter... elle vous évite autant qu'elle le peut?

— C'est encore vrai, — dit Marcel avec un soupir.

— Eh bien! n'est-ce pas clair, vous lui avez plu, elle vous l'a laissé voir, vous n'avez pas voulu la comprendre, et elle est furieuse... elle qui était si bien disposée pour vous. qu'un jour... mais je me tais... vous diriez : « Mensonges!... »

— Non, non... dis, Crâo, dis...

— Non, vous ne me croyez pas...

— Crâo!

— Eh bien ! donc, un jour, madame de Cérigny, en me rappelant la peur que je lui avais faite un soir qu'elle était venue au bal à l'hôtel, me dit, je l'entends encore : « Que veux-tu, mon pauvre Crâo, je suis fâchée de ce premier mouvement, qui t'aura blessé, mais tu sais bien que tu n'es pas beau, que tu n'as pas la taille de monsieur Marcel... »

— Elle a dit cela... vrai... vrai... Crâo!

— Et bien d'autres choses, ma foi!

— Tiens, tais-toi... je m'en vais, car tu me rendrais fou, — dit Marcel en sortant précipitamment.

Crâo le regarda d'un air satisfait, et laissa échapper cette seule exclamation ;

— Ah! ah!

Mais le son était si guttural, si rauque, si fauve, qu'on eût dit le rire d'une hyène... puis il ajouta en frottant ses mains maigres et jaunes l'une contre l'autre :

— J'aime beaucoup le bossu Rigaudin de la *Maison en loterie*, je veux faire à peu près comme lui, et mieux si je puis.

VIII. — RÉFLEXIONS.

Je te vois bien, toi, avec ton bonnet rouge.
(BURKE. — *La Femme folle.*)

Marcel fut tout d'un trait jusqu'au plus épais d'un fourré; là il s'assit pour rêver à tout ce que venait de lui dire Crâo... Puis, ne pouvant garder la même position, il se leva et se prit à marcher à grands pas, tant son esprit était violemment agité.

Le malheureux repassait dans sa tête les moindres occasions où il s'était trouvé avec Hortense, et sa mémoire les lui retraçait avec une lucidité merveilleuse. Il se souvenait du moindre mot, du moindre geste, du moindre regard... Aussi, tantôt il s'abandonnait aux élans d'une folle joie, tantôt accablé, la tête penchée, il sentait son cœur se gonfler.

La conduite d'Hortense à son égard avait été pourtant toute naturelle. Au château de Lussan, habitué qu'on était de traiter Marcel comme un enfant, il était tout à fait sans conséquence à cause de son âge et de son caractère. Comme tous ceux qui ne le connaissaient pas, Hortense s'en était amusée, de loin, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme une jeune fille s'amuserait avec un loup enchaîné; puis après, l'indifférence avait succédé à la curiosité, et presque le dédain à l'indifférence; car Hortense, habituée qu'elle était aux manières polies, distinguées, aux recherches de toilette les plus minutieuses des hommes de la société, devait plus que personne éprouver une antipathie pour ce jeune homme rude et grossier.

Une femme moins frivole et moins légère eût peut-être cédé au désir de lire dans ce cœur si jeune et si neuf, et d'y voir éclore des sensations fortes et naïves : mais de telles femmes sont rares, et, il faut l'avouer, des amans comme Marcel offrent peu d'attraits; enfin Hortense était peut-être la femme qui dut sentir l'éloignement le plus prononcé pour Marcel.

Et pourtant Crâo avait interprété sa conduite avec une malice infernale, en changeant en un sentiment tendre l'accès de curiosité que le caractère singulier de Marcel avait un instant fait naître chez Hortense, et en démontrant à ce malheureux que l'indifférence et le dégoût qui avaient suivi n'étaient autre chose que le dépit qu'éprouvait madame de Cérigny de voir ses avances rejetées.

Le premier espoir d'être aimé mettait Marcel hors de lui;

sans positivement croire ce que le bossu lui avait dit, il ne pouvait se refuser à l'évidence des faits. Ce maudit bossu avait encore tiré le meilleur parti possible de la beauté de Marcel dans le portrait qu'il en avait fait. L'amour-propre, l'ignorance du monde, les désirs, le sentiment vague de supériorité qu'il ressentait parfois, finirent sinon par persuader Marcel que madame Cérigny s'occupait de lui, au moins à ne pas lui faire envisager un tel amour comme chimérique. Avec un caractère comme celui de Marcel, c'était déjà un pas immense... Toutefois, toujours défiant, il se promit d'attendre et de ne pas livrer son secret avant d'avoir de nouvelles preuves.

IX. — THÉATRE.

> L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit.
>
> (PASCAL. — *Pensées*, XLVIII.)

Le lendemain de la partie de chasse, les hôtes de Lussan étaient rassemblés dans un charmant pavillon situé au milieu d'un étang immense, et le majestueux rideau de verdure que formaient les arbres du parc se détachait noir sur le ciel encore doré par les dernières lueurs du soleil, couché depuis quelque temps.

Il faisait une fraîcheur ravissante, les piqueurs de monsieur de Lussan exécutaient au fond de mélodieuses fanfares dont l'harmonie lointaine était répétée à l'infini par les échos.

— Que cette fanfare de Guillaume Tell fait ainsi un admirable effet! — dit Georges, en abandonnant sa glace pour écouter avec plus d'attention.

— C'est à monsieur de Cérigny que nous devons pourtant cette idée merveilleuse de faire tous les soirs donner de la trompe dans la forêt, — dit madame de Lussan.

— Il n'en fait jamais d'autres... — répondit Hortense.

— Et pourtant, — reprit Georges, — j'ai, moi, une idée qui vaut au moins toutes celles de monsieur de Cérigny...

— Voilà de la présomption, monsieur de Verneuil, — dit Hortense.

— Voyons, Georges, — repartit monsieur de Cérigny... — voyons votre idée... je ne cède pas d'avance mes avantages.

—Eh bien! madame, — dit Georges en s'adressant a madame de Lussan, — vous avez ici une charmante salle de spectacle... et il est affreux que personne... pas même Cérigny, n'ait pensé à y jouer la comédie.

— Bravo, bravo, l'idée est parfaite, — répéta-t-on en chœur; — c'est délicieux! cela vaut bien mieux que les fanfares de monsieur de Cérigny. — Quand jouons-nous? — Que jouons-nous? — L'opéra? — Le drame? — Le vaudeville? — Ce sera charmant! — Je n'oserai jamais! — Et des costumes?

Telles furent les approbations, les interjections et les questions que suggéra le projet de Georges.

—C'est arrêté, nous jouons la comédie,—dit madame de Lussan. — Crâo copiera les rôles et servira de souffleur, ma femme de compagnie tiendra le piano, le régisseur aura son violon, le maître d'hôtel sa flûte, et un de nos gens qui donne du cor d'harmonie complétera l'orchestre.

—Ce sera délicieux... Approuvé... approuvé... Seulement que jouerons-nous? — demanda monsieur de Mersac.

— Jouons *Hernani?*

— Oh bien, oui! c'est romantique, ça.

— *Hoc turpissimum est!* — s'écria le fils de monsieur de Mersac, lycéen de seize ans, qui ne pouvait dire une phrase sans la finir en latin, depuis qu'il était en vacances. Pure contrariété! Le misérable au collége avait ses *humanités* en horreur.

—Comment! vous parlez encore votre vilain latin... Jules? — dit en minaudant madame d'Alby, qui avait promis à la mère de Jules de ne rien lui passer d'inconvenant...

— Nous ne serons pas assez, — objecta monsieur d'Alby.

— Mais les voisins de terre qui nous arrivent demain?... Pensez donc quel renfort... — reprit madame de Lussan... — Seulement *Hernani*... pour commencer... ce n'est pas aisé.

— Et puis, au fait, c'est romantique, — dit madame d'Alby, qui paraissait partager les opinions littéraires du lycéen.

— Pourquoi pas jouer *Faust* de Goëthe tout de suite?— reprit monsieur de Mersac...

— Vous croyez rire... — dit monsieur de Cérigny... — Eh bien! j'y pensais...

— Le fait est, — reprit madame de Lussan, — que ce serait piquant... Si nous en essayions?

— Ce sera bien ennuyeux, — dit l'un.

— Aimez-vous mieux *Athalie?* — reprit un autre.

— Je préférerais cela.

— Par exemple!...

— Mais quels vers!...

— Votre Goëthe est un fou...

— Votre Racine est si froid...

Et cette malencontreuse question littéraire allait encore être débattue, si madame de Lussan n'eût assuré que le frais du soir commençait à gagner. La discussion ne fut pas abandonnée; on monta en bateau, et on était arrivé dans le salon du château qu'elle n'était pas résolue; seulement il fut arrêté qu'on jouerait. Mais quoi?

— D'abord, avons-nous ici des pièces de théâtre? — dit monsieur de Cérigny à madame de Lussan.

— Je le crois. Il faudrait demander cela à Crâo, qui est chargé de la bibliothèque.

— S'il y en avait, ce serait bien mieux. On éviterait ainsi l'ennui d'écrire à Paris, l'attente de recevoir la réponse; ce serait au moins huit jours de gagnés. Sans cela, le temps de faire des costumes, d'apprendre les rôles; bah! ce serait remis à trop loin.

— Sans doute, — répéta tout le monde avec cette impatience de gens heureux qui, une fois un plaisir convenu, donneraient tout au monde pour en jouir à l'instant même.

— Cela est bien simple, — dit Georges, — je vais faire demander Crâo à la bibliothèque, et savoir au juste quelles sont nos richesses.

Quand Georges arriva dans la bibliothèque, il y trouva Crâo, qui le salua respectueusement.

— Je suis aux ordres de monsieur le comte.

— Dites-moi, Crâo, nous voulons jouer la comédie: avez-vous ici des pièces de théâtre?

— Je ne crois pas, monsieur le comte. Je vais consulter mon catalogue...—Puis feuilletant un lourd registre... —Monsieur le comte, nous n'avons ici qu'un théâtre étranger, et encore c'est une traduction de Shakespeare...

— Voilà tout?

— Voilà tout, monsieur le comte... Ah! j'oubliais. J'ai, moi, un vaudeville... c'est ma pièce favorite...

— Quel est-il?...

— *La maison en loterie*, monsieur le comte,

— Vous n'y mettez pas d'amour-propre au moins.

— Que voulez-vous, monsieur le comte... le rôle de Rigaudin m'a toujours séduit.

— Mais c'est un fort vilain rôle...

— Il est amusant, monsieur le comte.

— A la bonne heure dans l'étude du notaire... mais ici, mon pauvre Crâo, vous auriez bien du mal à brouiller quelqu'un...

— Oh! ce n'est pas comme cela que je l'entends, monsieur le comte, je parle du rôle d'observateur...

— Bon Dieu! et qu'observe donc monsieur Crâo? — dit Georges, que cette conversation amusait.

— Oh! bien des choses... Une entre autres qui divertirait bien monsieur le comte s'il la savait.

— Voyons...

— Mais j'ose recommander le secret à monsieur le comte.

— Parle, Crâo.

— C'est que monsieur Marcel de Launay est depuis quelque temps sujet à de singulières distractions, et que...

— Qui ça, notre Nemrod, notre ours... Eh bien! que fait-il?... il prend un sanglier pour un loup?...

— Il en serait bien capable, monsieur le comte, car les amoureux sont capables de tout.

— Marcel est amoureux!... Si tu peux me prouver cela, Crâo, tu n'en seras pas fâché... Voilà qui nous divertirait... ce serait à n'y pas tenir... Voyons, voyons; parle, parle donc.

— Je n'ose, monsieur le comte.

— Crâo, je le veux.

— Monsieur le comte se formalisera.

— Du tout... qu'est-ce que ça peut me faire à moi? je le veux, voyons, dis...

— Puisque monsieur le comte l'exige... je puis lui affirmer que monsieur Marcel est amoureux de...

— Finiras-tu?

— De madame la marquise de Cérigny.

Ici Georges partit d'un éclat de rire si fou, si bruyant, si prolongé, qu'il stupéfia Crâo; et, sans songer davantage aux pièces de théâtre, ce jeune homme courut comme un écervelé rejoindre la société du salon.

— Il rit, à la bonne heure, — dit Crâo.

Puis remettant son registre à sa place, éteignant sa lumière, il alla, dans l'obscurité, coller son oreille à une petite porte de dégagement qui communiquait au salon d'été, où l'on était rassemblé.

Retenant son souffle, il écouta.

— C'est impossible... — disait Hortense en riant aux éclats.

— C'est pourtant comme cela, madame, — reprit Georges.

— Ma chère amie, voilà une conquête qui me donne de l'ombrage, — ajouta monsieur de Cérigny avec un sérieux affecté.

— Mais le pauvre Marcel va devenir très amusant, — dit madame de Lussan, — et ce qui serait charmant, c'est qu'Hortense l'encourageât un peu.

— Ah! il est trop laid ; il a l'air trop brutal, et puis il me fait une peur affreuse.

— Que vous êtes folle, Hortense! — dit madame de Lussan. — Marcel est mon parent, un enfant presque, un jeune homme sans conséquence... Vous profiteriez de cela pour nous l'amener; vous useriez de votre influence pour lui faire faire les choses du monde les plus divertissantes ; les soirées commencent à être longues, voyons, Hortense, pas d'égoïsme; mon Dieu! s'il m'avait honoré de son goût, je vous donnerais l'exemple, moi...

— Allons, vous le voulez; cela vous amusera peut-être, j'y consens; mais moi je me sacrifie... — dit madame de Cérigny vaincue par tant d'instances.

Puis comme Crâo entendit un léger bruit, il se retira vite, et dit en regardant sa tourelle.

— Mais cela prend une excellente tournure... Nous rirons bien.

X. — UN PREMIER AMOUR.

> — Te souviens-tu de ce jour où tu me disais : « Je t'enverrai un anneau comme gage de mon amour ! » En vain j'ai attendu l'anneau, je l'attends encore ; peut-être m'as-tu oublié, et tu penses qu'il n'est plus besoin de gage pour un amour passé !
>
> (Jehan Pol. — *Oubli et Consolation.*)

Huit jours après cette belle coalition, il eût été impossible de reconnaître Marcel, tant il était changé ; avant il était laid; mais au moins ses manières ne contrastaient pas avec cette laideur. Il y avait même dans son ensemble je ne sais quoi de rude et d'original qui ne manquait pas de caractère et d'énergie.

Mais depuis que, cédant aux folles exigences de ses amis, Hortense parut faire quelque attention à Marcel et encourager son amour, ce malheureux, croyant voir se réaliser les espérances que Crâo lui avait si méchamment données, et écoutant les perfides conseils du bossu, avait changé, pour plaire à Hortense, ses habits de chasse qu'il ne quittait jamais, et dans lesquels au moins son allure était libre et franche, pour des vêtemens à la mode qui le mettaient au supplice; il s'était fait friser, avait emprisonné son cou dans une énorme cravate empesée ; enfin, affublé de la sorte, il était impossible de rien voir au monde de plus grotesque, de plus amusant et de plus ridicule.

Aussi on en riait aux larmes dans le château, Hortense elle-même s'en amusait beaucoup, et commençait à jouir des fruits de son *sacrifice*, comme on l'appelait.

Et ceci n'était rien; il fallait entendre et voir Marcel au milieu d'une foule de jeux, de proverbes, qui demandaient autant de légèreté d'esprit que d'élégance et de souplesse de corps; il fallait voir Marcel lourd, gauche, embarrassé, s'évertuant pour paraître aimable, et ne pouvant dire ni répondre un mot à propos; mais ravi, mais joyeux, et ne comprenant pas les quolibets, les épigrammes dont on l'accablait à l'envi, parce que Hortense le regardait quelquefois, et lui disait en étouffant un éclat de rire :

— A la bonne heure, monsieur Marcel, vous êtes aimable maintenant, surtout continuez...

Comment voulez-vous qu'après cela Marcel ne se crût pas beau, séduisant par excellence. Georges prenait avec lui les airs de sécheresse et de morgue d'un rival évincé. Madame de Lussan lui faisait des complimens sur les bonnes façons qu'il gagnait chaque jour. Le lycéen lui conjuguait *amo* sur toutes les formes; enfin, le bossu, lui traduisant avec méchanceté jusqu'au moindre sourire d'Hortense, était le premier à entretenir ce misérable jeune homme dans l'illusion menteuse dont on le berçait.

Pauvre Marcel ! comme il était heureux, comme il méprisait maintenant le Marcel d'autrefois, le Marcel rude et sauvage chasseur, ne connaissant que l'émotion des coups de fusil et le silence des forêts... Une seule idée le tourmentait souvent. Comment allait-il faire pour retourner dans les Pyrénées qu'il aimait tant autrefois? dans ce vieux château auquel étaient attachés tant de souvenirs d'enfance? que ces montagnes, dont il connaissait le moindre sentier, vont maintenant lui paraître tristes et vides ! encore une fois, comment fera-t-il? Mais cette pensée ne se présentait pas souvent à lui, et d'ailleurs, comme tous les gens heureux d'un bonheur inespéré, il ne songeait qu'au présent, se laissait entraîner à cet amour, et fuyait autant qu'il le pouvait toute réflexion qui pouvait assombrir l'avenir.

Pour un observateur, c'était un curieux spectacle que cet homme à sentimens profonds, à formes rudes, à caractère entier, jeté au milieu de cette société insouciante et frivole, à laquelle il servait de risée; car ces gens heureux et superficiels, n'ayant éprouvé de leur vie aucune passion forte, ne pouvaient concevoir leur violence chez les autres; ils ne songeaient pas au terrible avenir qu'ils amassaient en se jouant sur cet homme énergique et sur cette jolie femme si légère et si gaie. Ils ne songeaient pas que ce qui était une bouffonnerie pour eux était la vie de chaque minute, de chaque seconde du malheureux qu'ils trompaient, car ce malheureux aimait avec tout l'abandon, toute la confiance d'un esprit étroit.

Hortense non plus n'avait pas un instant réfléchi à ce qu'il y avait de cruel dans sa conduite.

L'influence despotique qu'elle exerçait sur cet être jusque-là si sauvage satisfaisant son amour-propre de femme, elle n'avait pas songé qu'il faudrait que tout cela eût pourtant un terme... que Marcel était à son premier amour,

qu'il aimait d'instinct, que cette passion qu'elle lui avait jetée au cœur devait être maintenant ineffaçable, et qu'un jour, effrayée peut-être des développemens que cet amour prendrait dans une âme aussi ardente et aussi jeune, elle serait forcée de lui dire : « Ce n'était qu'un jeu... voyez-vous, Marcel, un jeu de folâtre et joyeuse femme, qui a voulu s'amuser un moment d'un ours apprivoisé. Or, Marcel, vous nous avez amusée ; que la plaisanterie ne devienne pas sérieuse, restons-en là; vous avez été très drôle, Marcel, et ne l'est pas qui veut. »

Et Marcel, lui, que fera-t-il alors? Concevez-vous ce pauvre jeune homme qui a quitté ses habitudes si chères, ses goûts, sa passion unique à lui, qui, au lieu d'étouffer un penchant naissant, s'y est laissé emporter, parce qu'on lui disait : « Espère! » lui qui s'est habitué à cette douce vie d'amant aimé, lui qui croit maintenant savoir ce que c'est qu'un regard, qu'un sourire, et combien est brûlant l'air qu'on respire auprès de la femme qu'on aime. Il lui faudra oublier tout cela, parce que c'était une moquerie, lui dira-t-on. Une moquerie! concevez-vous! une moquerie! Non-seulement on ne l'aimait pas, mais il servait de jouet... de passe-temps.

Que fera-t-il? Un homme d'esprit saurait se taire ou se venger avec une politesse infernale, avec une exquise cruauté, mais il n'a pas d'esprit, Marcel; s'il est furieux et s'il veut se venger, sa fureur et sa vengeance seront comme lui sauvages et brutales!

En vérité, je ne sais ce que tout ceci deviendra; mais *Dieu est grand et l'avenir est voilé*, ainsi que disent les Orientaux et devraient dire les poètes, les romanciers et surtout les lecteurs.

XI. — CONVERSATION.

— Quand je serai loin de toi... rassure-moi par une lettre, Julie...

— Si je te disais qu'une lettre peut me compromettre.... que penserais-tu, Saint-Preux ?...

— Tu ne peux pas me dire cela, mon amie. En me choisissant... tu m'as choisi digne de toi, et homme d'honneur.

— Si je persistais, Saint-Preux ?

— Je croirais que tu ne m'aimes plus, Julie, si une crainte aussi frivole était plus forte que ton amour pour moi.

— Non, non, va, je t'écrirai : qu'est-ce qu'une lettre, maintenant, au prix de ce que je t'ai donné.

(Rousseau. — *Nouvelle Héloïse.*)

Le projet de jouer la comédie n'avait pas été abandonné, il s'en faut bien; car, grâce à l'esprit fertile de Georges, ce nouveau plaisir promettait de montrer Marcel sous un autre point de vue.

On était convenu de jouer l'*Othello* de Shakespeare, dans l'intention d'engager Marcel à se charger du rôle du Maure. On devait répéter très sérieusement la pièce jusqu'au jour de la représentation, et ce jour-là seulement, ajouter les plaisanteries que le débit et la figure de Marcel amèneraient infailliblement, lui seul étant de bonne foi dans cette bouffonnerie improvisée.

Ce qui paraissait impraticable, c'était de décider Marcel, tel apprivoisé qu'on le supposât ; ce fut encore Hortense qui se chargea de cette négociation delicate. On mit son amour-propre en jeu, et elle ne pensa plus qu'aux moyens de remporter cette victoire sur l'opiniâtreté bien connue du personnage.

Or, un soir, Hortense ayant fait d'abord quelques coquetteries à Marcel, prit tout à coup un air froid et dur, et força ainsi le pauvre jeune homme à sortir du salon et à aller déplorer dans la solitude du parc la bizarrerie du caractère des femmes. C'est ce qu'on voulait.

Georges suivit Marcel de loin, et revint annoncer qu'il avait porté sa misanthropie du côté d'un quinconce d'acacias. Ce fut donc là que se rendit madame de Cérigny, accompagnée de son mari et de madame de Lussan.

— Ne me quittez pas au moins, — dit Hortense à son amie, — restez tout proche... j'aurais véritablement peur du tête à tête.

— Nous veillons sur vous, — dirent-ils en souriant... et l'on dirigea la promenade du côté du quinconce d'acacias.

En effet, ils y trouvèrent Marcel triste et malheureux de la froideur subite d'Hortense.

— Eh! mon Dieu... c'est vous, Marcel, — dit madame de Lussan, — comme vous êtes esseulé... Fuyez-vous déjà le monde, vous commenciez à y être si bien... Allons, allons, beau solitaire, offrez votre bras à madame de Cérigny, et venez avec nous faire un tour de parc, jouir de la fraîcheur de la nuit...

— Je serais désolée d'arracher monsieur de Launay à ses méditations, — dit Hortense.

Mais Marcel s'était vivement approché d'elle, et tenait son bras sous le sien... Seulement, il n'avait pas dit un mot, sa langue était collée à son palais.

On sortit du quinconce, et l'on se dirigea vers une grande et profonde allée de tilleuls; monsieur de Cérigny et madame de Lussan hâtèrent un peu le pas... et Hortense et Marcel restèrent assez éloignés d'eux.

Le cœur de Marcel battait d'une force à lui rompre la poitrine. Pour la première fois il tenait le bras d'Hortense sous le sien, et c'était le soir, et il était presque seul avec elle. Aussi, trop heureux pour pouvoir parler, il se contentait de soupirer à de longs intervalles.

— J'ai vraiment été indiscrète, monsieur de Launay, — dit Hortense, — d'accepter votre bras.

— Oh! non... — dit Marcel.

— Mon Dieu, qu'il est bête! — pensa Hortense; et puis, comme après ces deux mots il s'était tu, Hortense se dévoua et ajouta : — Mais pourquoi donc, monsieur Marcel, recommencez-vous à vous isoler? Depuis quelque temps vous veniez au salon, on vous voyait davantage, vos manières avaient changé... et l'on vous en savait gré, soyez-en sûr.

Ici Marcel crut sentir la main d'Hortense s'appuyer plus fortement sur son bras.

Et surmontant sa timidité, ma foi! il se hasarda à dire témérairement :

— Combien je serais heureux si, en effet, on l'avait remarqué...

— Je vous assure qu'on l'a remarqué, monsieur Marcel, et que, si l'on osait, on demanderait encore plus à votre... amitié...

— Oh! parlez... parlez, madame, — dit impétueusement Marcel.

— Mais vous ne voudrez pas?

— Je vous le promets d'avance.

— Non, je ne veux pas... je veux que ce soit de votre plein gré... Mais, en vérité, monsieur Marcel... je dis *je veux*, je crois, — ajouta Hortense timidement.

— Oh! dites... dites...

— Eh bien! monsieur Marcel, si vous vouliez être tout à fait aimable, je vous prierais...

— Non, dites je voudrais, — reprit Marcel.

— Eh bien! je voudrais que vous prissiez un rôle dans la pièce que nous allons jouer... le rôle d'Othello.

— Moi! moi!... vous n'y pensez pas, madame... vous exigez... Encore une fois, ce que vous exigez est impossible. Je ne pourrai... je n'oserai jamais...

— Je n'exige rien, monsieur, — dit sèchement Hortense, — je suis fâchée que cela ne puisse vous convenir, voilà tout.

— Madame...

— Non, monsieur, vous m'obligerez même de ne parler

à personne de tout ceci. Comme je remplis, moi, le rôle de Desdémona, qui est presque toujours en scène avec Othello... C'était une folie, une inconséquence même de ma part de vous avoir fait cette demande. Encore une fois, monsieur de Launay, je vous saurai un gré infini de n'en pas dire un mot.

Marcel garda le silence pendant quelques instans. Il paraissait combattu par mille pensées diverses; enfin, il répondit à Hortense :

— Vous ne saurez jamais, madame, tout ce que me coûte la promesse que je vous fais : je jouerai...

Il y avait dans ce mot « je jouerai » une expression si vraie, si sentie, un dévouement et une abnégation si sincères, qu'Hortense fut un instant émue, qu'elle eut comme pitié de cette pauvre créature que l'on s'acharnait à tourmenter si cruellement... Et puis elle pensa qu'après tout il n'était pas si malheureux de se croire aimé, et que cette douce illusion compenserait bien la peine qu'il éprouverait quand on lui dirait que ce n'était qu'un mensonge, et elle continua :

— Que vous êtes aimable, monsieur Marcel, vous ne sauriez croire combien vous me rendez joyeuse; c'est donc convenu.... mais songez que nous devons jouer dans huit jours, et qu'il y aura des répétitions tous les jours, plutôt deux qu'une, qu'il faudra y assister.

— Je vous l'ai promis, madame.

— Et je vous en remercie... Marcel... — dit Hortense en lui serrant légèrement le bras... puis, hâtant le pas... pour rejoindre son mari et madame de Lussan : —Mais j'y pense, ma chère Emma, — dit-elle à cette dernière, — monsieur de Launay jouerait parfaitement Othello.

— Sans doute... mais il est trop sauvage... il ne voudra jamais.

— Je vous demande pardon, ma cousine, je suis à vos ordres, — dit Marcel.

— Vraiment... mais c'est admirable, vous serez parfait, — répondit madame de Lussan.

—C'est affaire à vous, ma chère amie,—dit tout bas monsieur de Cérigny à Hortense, qui, toute fière de son succès, s'échappa légère comme un oiseau, monta précipitamment les marches du salon, où le reste de la société était rassemblé, et se jeta sur une causeuse en disant :

— Eh bien ! il jouera !

— Alors il sera impossible d'y tenir, — dit Georges.

— *Risum teneatis!* — ajouta le lycéen.

XII. — LA PAGODE.

> — Oh ! se croire aimé... Grimm !
> — Se voir aimé, Diderot !
> — Le sentiment, le cœur... l'âme... que peut-on préférer à cela, Grimm ?
> — Les yeux... la bouche... la gorge... Diderot...
> — Matérialiste !
> — Spiritualiste !
> Le fait est, monsieur Diderot, que Grimm avait raison : ce qu'il y a de plus vrai dans l'amour, ce sont les faveurs.
>
> (*Dialogues encyclopédiques.*)

Il est pourtant un âge, non pas un âge du corps, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais un âge du cœur, car alors que le corps a trente ans le cœur en a souvent soixante ; il est pourtant un âge où le moment d'un rendez-vous fait palpiter tout notre être. Il y a des transes, des angoisses, des voluptés indéfinissables dans l'attente... il y a un épanouissement d'âme impossible à rendre... dès qu'on voit arriver celle qu'on désire, légère, furtive, toute rouge, toute tremblante, et qu'elle vous dit : « Mon Dieu ! si tu savais quelle frayeur j'ai eue... ma mère est passée près de moi à me toucher... heureusement elle ne m'a pas vue; tiens... sens mon cœur comme il bat de crainte. — Et toi, mon ange... sens le mien comme il bat d'espoir et d'amour... »

Et ce sont alors des frémissemens, des baisers sans fin, un bonheur irritant... des terreurs ravissantes, car on peut être surpris à chaque instant... Et puis l'on se sépare pour se retrouver bientôt avec la même ivresse... Heureux... heureux âge !... car, plus tard, les mêmes incidens vous trouveront froid... On s'impatiente bien d'un retard... mais c'est en regardant sa montre qu'on s'aperçoit que le temps s'écoule, et non plus en sentant son cœur défaillir à chaque minute passée.

Aussi le jour de la représentation d'*Othello*, Georges, étendu sur le divan d'une petite pagode, fraîche, obscure, voilée, silencieuse, située au fond du parc de Lussan, dans l'endroit le plus solitaire du bois, Georges sommeillait à demi... de temps en temps il disait : « Pourquoi diable me fait-elle attendre ?... moi qui encore ai eu la précaution de ne venir qu'une demi-heure plus tard... »

Enfin, la première porte de la pagode s'ouvre timidement, et l'on entend le bruit sonore du verrou, puis les seconde et troisième portes se referment... et Hortense est devant Georges.

Jamais peut-être, elle n'avait été plus jolie; sa longue promenade avait rosé ses joues toujours un peu pâles, sa robe blanche d'organdi était de la plus éblouissante fraîcheur, et sa petite capote de paille doublée de satin mauve donnait le plus suave reflet à sa délicieuse figure et encadrait sa belle chevelure brune. Ayant posé son ombrelle et dénoué les longs cordons de son chapeau, que Georges plaça délicatement sur une chaise, la jeune femme ôta ses gants, et passant le revers d'une de ses petites mains blanches et potelées sur le lisse bandeau de ses cheveux, elle secoua sa tête en arrière... et tendit l'autre main à Georges qui la baisa...

— Comme tu es venue tard, Hortense...—dit doucement le jeune homme en l'attirant sur le sopha.

— Mon Dieu !... Georges... ce n'est pas ma faute... il était arrivé une caisse de modes de chez Palmyre, et sans vous...

— Tu l'aurais regardée !...

— Regardée, c'est ce que j'ai fait... Mais j'aurais essayé un canezou et une pèlerine d'un goût parfait ; mais que ne vous sacrifierais-je pas !... ingrat que vous êtes. Aussi j'accourais vite... lorsque j'ai trouvé dans mon chemin le fils de monsieur de Mersac, ce maudit lycéen... ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure que j'ai pu m'en débarrasser... Enfin me voilà,—dit-elle en prenant dans ses mains la tête de Georges et baisant ses cheveux. De sorte que Georges passa ses bras autour de sa taille, qui aurait tenu dans un bracelet... et fit asseoir Hortense à côté de lui.

— Oh ! quelle fraîcheur... quelle bonne obscurité !... — dit-elle en s'accoudant sur un des côtés du divan.

Et ce qui me fait souvenir que je n'ai pas parlé de la chaussure d'Hortense, c'est que dans ce mouvement elle allongea ses jolis pieds et les croisa l'un sur l'autre... Ces pieds d'enfant étaient chaussés d'un tout petit brodequin, dont la peau violette à reflet d'or se dessinait sur la blancheur mate d'un bas de soie.

— Oh ! j'aime aussi l'obscurité, mon Hortense... il semble qu'on soit plus seuls, n'est-ce pas?... et la solitude avec toi... c'est le bonheur, — dit Georges en prenant le bras d'Hortense et se le passant autour du cou.

Alors sa joue touchait la joue d'Hortense et son menton s'appuyait sur une épaule demi-nue...

Hortense tourna un peu la tête, et plongeant sa main dans la chevelure de Georges, elle s'amusa à en arrondir les boucles brunes et à les séparer sur le front de son amant.

— Tiens, que je t'aime avec cette coiffure, Georges... Oh ! que cela te va bien... et puis tes cheveux sont si doux... tiens, c'est ma passion que tes cheveux... — Et elle les baisa ardemment.

— Et moi, — disait Georges en rendant les baisers avec

usure, — ma passion, c'est toujours cette jolie bouche, avec ces dents de perle, et encore cette petite fossette au menton, et encore ce cou si arrondi.

Et le voluptueux jeune homme, tantôt effleurait à peine de ses lèvres toutes ces perfections, tantôt y imprimait de délicates morsures, de façon qu'Hortense sentit un frémissement délicieux courir par tout son corps.

— Georges...

— Hortense...

. . . .

— Mon Dieu!... Georges... tenez-vous! j'ai entendu quelque bruit. Écoutez... écoutez... — dit tout à coup Hortense.

Georges écouta...

Ils n'entendirent plus rien...

— J'avais pourtant cru, — dit Hortense, — entendre du bruit du côté de la porte du souterrain.

— C'est impossible, Hortense, j'en ai la clef... la voilà... C'est par le souterrain que je suis venu.

— Alors vous me rassurez mon ami, — dit Hortense.

La pagode avait deux entrées : l'une par le parc... et c'est par celle-là qu'Hortense était arrivée, l'autre par un souterrain... construit en galerie, qui allait aboutir à une grotte fort éloignée de ce charmant pavillon si savamment construit.

Georges avait, en effet, la clef de la porte du souterrain qui communiquait à la pagode, mais l'entrée de la grotte était restée ouverte, et Crâo, qui épiait depuis longtemps les deux amans, ayant enfin surpris l'heure de ce rendez-vous, et voulant ce qu'il appelait désabuser Marcel, avait amené ce malheureux à cette porte, et l'y avait laissé en lui disant d'écouter, qu'il entendrait quelque chose d'intéressant pour son amour...

Or, pendant cette scène... Marcel était là... peut-être.

— Ah! mais je ne reviens pourtant pas de la terreur que j'ai ressentie, — dit Hortense.

— Peureuse... — dit Georges en faisant jouer nonchalamment dans ses doigts les longues girandoles émaillées des boucles d'oreilles d'Hortense... — Oui, peureuse ; c'est un reste de souvenir de ton rôle de Desdémona; mais ce n'est pas cela, non, je gagerais que vous n'êtes ainsi peureuse que parce que vous savez que la peur vous sied... à ravir... Voyez la coquetterie...

— Ah ! toujours ce vilain mot...

— Il est en effet laid... laid... comme une vérité, Hortense!...

— Mon Dieu! peux-tu me faire ce reproche?... Voyons... quand ai-je été coquette?...

— Dans les répétitions d'Othello.

— Oh! la bonne folie... Coquette avec monsieur de Cérigny, peut-être... ou avec monsieur de Mersac? ou cet élégant monsieur d'Alby?.. le plus singulier Iago qu'on puisse voir...

— Du tout... Vous avez été coquette avec Othello... — dit Georges avec un sérieux affecté.

— Avec Marcel... Ah! la pauvre garçon! Monsieur de Verneuil, — répondit Hortense avec une dignité également affectée, — me supposer un pareil goût... ce serait plus que de la médisance... ce serait de la calomnie... — Puis riant comme une folle et s'asseyant sur les genoux de Georges : — Ah! mon Dieu! qu'il m'a donc amusée hier soir. Tu sais que je me suis retirée de bonne heure. Eh bien ! mon Othello... s'était placé en face de ma chambre... c'est Fanny qui m'a dit cela... en face de ma chambre, grimpé dans un énorme acacia... et ce qu'il y a de fort curieux, c'est que le fils de monsieur de Mersac est venu s'asseoir justement sur le banc qui est placé au-dessous de cet arbre, avec cette bonne madame d'Alby...

— Avec madame d'Alby !!!...

— Avec madame d'Alby...

— En vérité, ma chère, l'adolescence ne respecte plus la vieillesse, même dans les femmes... Ce jeune de Mersac va se faire une querelle à mort avec les petits-enfans de cette dame qui sont dans la même classe que lui... quand ils vont savoir qu'il peut compromettre leur grand'mère...

— Taisez-vous donc, fou... — dit Hortense en riant, — et écoutez la fin... Il paraît que le tête à tête dura longtemps, et tu juges de la position de l'Othello pendant ces doux entretiens...

A ce moment, des éclats de rire vinrent interrompre les amans... Par-dessus tout, on distinguait la voix mordante de monsieur de Cérigny et la voix voilée de l'adolescent fils de monsieur de Mersac. C'était encore le maudit lycéen.

— Ah! mon Dieu! ton mari, Hortense... — dit Georges, en prenant à la hâte le chapeau et l'ombrelle de madame de Cérigny. — Vite... je vais ôter le verrou ; passe par la porte du souterrain... je te suis...

— Dépêchez-vous, Georges... car j'aurais une peur horrible dans cette galerie...

— Viens... vite...

Et Georges, prenant la main d'Hortense, disparut avec elle par le côté souterrain de la pagode.

Marcel n'y était pas, ou n'y était plus.

A peine cette porte était-elle fermée que monsieur de Cérigny monta l'autre escalier du pavillon, accompagné de madame de Lussan et du lycéen, qui ne les quittait pas.

— Enfin nous voilà dans notre jolie pagode, — dit madame de Lussan avec une humeur mal dissimulée. — La trouvez-vous de votre goût, Jules? — ajouta-t-elle en s'adressant au jeune lycéen.

— Je crois bien, madame... *Mirabile visu...*

— Que dit-il donc, monsieur de Cérigny? — demanda madame de Lussan.

— *Admirable à voir...* C'est du latin... Vous voyez, madame, qu'il ne perd pas son temps...

— Ah ! mon Dieu ! — dit madame de Lussan en cherchant avec anxiété dans une petite corbeille de jonc du Mexique, — je ne trouve plus mon alcali. Si j'étais piquée par ces affreux cousins du bord de l'étang?...

— Permettez-moi d'aller vous le chercher, madame... — dit monsieur de Cérigny en courant vers la porte.

— Comment... je ne le souffrirai pas... Jules... il faut être galant... allez-y... mon ami, vous m'obligerez... Si vous ne ne nous retrouvez pas ici, nous serons à la balançoire...

— Oui, madame, j'y vais, — dit Jules d'un air rechigné. Puis il ajouta en descendant chaque marche : — *Fastidiosus, fastidiosa, fastidiosum...* Quelle scie ! !...

— Maudit lycéen !... c'est qu'il ne s'en va pas souvent...

— A qui vous en plaignez-vous... Victor?... — ajouta tendrement madame de Lussan.

. . . .

Après la toilette du dîner, tout le monde était réuni dans le salon ; on attendait avec impatience l'heure de se mettre à table, car on jouait *Othello* le soir même, comme on sait, lorsque le damné Jules arriva bruyamment... rouge et essoufflé...

— Ah bien! — dit-il à madame de Lussan, — vous m'avez joliment fait trotter... Je suis venu à la pagode... j'ai eu beau cogner... ouiche! personne... *Nemo*... Je vais à la balançoire... personne... Alors je me suis balancé; et me voilà... *Ego ipse!*

— J'avais retrouvé l'alcali, Jules... et nous avions pris par l'étang, — répondit madame de Lussan en échangeant un coup d'œil avec monsieur de Cérigny, pendant que Georges et Hortense échangeaient un sourire.

— Bon Dieu!... comme il a chaud ! — dit l'excellente madame d'Alby.

— Madame la comtesse est servie, — annonça le maître d'hôtel.

XIII. — ENTR'ACTE.

— Comment veux-tu que ma maîtresse puisse me tromper, Jehan Pol, quand les mêmes rideaux nous enveloppent au sein d'une nuit profonde?

— Aujourd'hui, soit, maître, mais hier? mais demain?

— Songe-creux venu du Tyrol! que me font l'avenir et le passé, si le présent est à moi? C'est le plaisir et non l'amour que je cherche, Jehan Pol. Or, ce ne sera jamais sous les rideaux de ma maîtresse que j'aurai dispute avec mon rival... elle a trop de *vertu* pour faire à la fois trois parts de son oreiller...

— Dites donc cela à la femme du burgrave, maître.

— Fils de sot, qui ressembles tant à ton père! *la jalousie est la politesse des liaisons;* et je ne songe jamais à mes soupçons que lorsque j'en parle à Tcharlette pour savoir vivre.

— Mais si Tcharlette vous dédaignait, maître?

— Crois-tu pas, Jehan, qu'elle soit la seule à Munich qui ait des épaules blanches, la peau douce et les dents perlées?

— Mais son âme, maître! son âme!

— Est-ce que les femmes ont moins d'âme pour cela, triple sot!

(JEHAN POL. — *Oubli et Consolation.*)

Le petit théâtre du château de Lussan était brillamment éclairé. On avait quitté la table de bonne heure. Une foule de personnes de la ville prochaine avaient été invitées, et, jusqu'aux moindres places, tout était occupé dans cette jolie salle de spectacle.

On le sait, le spectacle se composait d'*Othello* de Shakespeare et de la *Maison en loterie.* Dans cette dernière pièce, Crâo avait absolument voulu se charger du rôle du bossu Rigaudin.

C'était pendant un entr'acte, car déjà les quatre premiers actes de l'œuvre admirable de Shakespeare avaient été entendus; mais avec quelle froideur, mon Dieu!... Ces auditeurs provinciaux étaient incapables de te comprendre, grand William? Les hôtes de Lussan eux-mêmes n'avaient été tirés des accès de somnolence qui les engourdissaient quelquefois que par le débit burlesque et emporté de Marcel-Othello, et par la délicieuse romance du *Saule*, empruntée à l'opéra de Rossini, et chantée par Hortense avec une expression ravissante.

Que ton ombre dut sourire, grand William! si elle entendit le propos de ce Bourguignon qui, dissimulant un atroce bâillement avec sa main, murmurait :

— Enfin, plus qu'un acte... mais, au moins, on le dit amusant celui-là... car les autres sont d'un bête... Ah! je vous demande un peu qu'est-ce que tout cela signifie?... C'est absurde.

— Parbleu! je le crois bien, — dit un avocat de petite ville, — c'est d'un romantique forcené, *du père aux autres*, un enragé.

Enragé parut l'épithète justement choisie, car un léger frisson courut dans tous les membres des auditeurs... rien qu'à la pensée d'avoir écouté l'œuvre du romantique *le père aux autres*. (Hist.)

Encore pardon, grand William! enveloppe dans la même clémence monsieur de La Harpe, les auditeurs et l'avocat.

Enfin la toile était momentanément baissée, on causait, on riait, on attendait, et l'on se promettait de terminer gaiement la soirée par un bal.

Et puis, pour se divertir, on parlait d'Othello; car on pouvait être certain qu'il s'agissait de Marcel si on entendait un éclat de rire perçant.

Pourtant Marcel avait, à mon avis, surpassé l'attente générale. Des gens moins prévenus eussent peut-être remarqué des momens d'admirable expression dès qu'il parlait de soupçons, de jalousie ou de vengeance; alors sa voix tremblait, ses traits étaient altérés, et il y avait jusque dans ses mouvemens cette soudaineté de geste, ces tressaillemens imprévus qui trahissaient plutôt l'âme de l'homme que l'habileté de l'acteur...

Pendant cet entr'acte, sous prétexte de rajuster quelque chose à son costume, Marcel s'était retiré dans une petite tourelle assez voisine de la salle de spectacle.

Il était assis sur le rebord d'une fenêtre; sa figure, déjà basanée, rendue encore plus dure par une couche de bistre, contrastait avec la blancheur éclatante des plis de son turban. Un fort beau costume mauresque, rouge et or, cachait ce que sa taille avait de lourd et de gauche.

Ainsi vêtu, son cou nerveux et découvert supportait fièrement sa tête, et ses larges épaules prenaient de la noblesse sous le palampore oriental; somme toute, avec son œil fixe, son front soucieux, sa puissante stature, qui se drapait sous la coupe grandiose et la richesse magnifique de ce vêtement, Marcel avait un air sombre et fatal, profondément empreint de l'esprit funeste de son rôle.

Il paraissait plongé dans je ne sais quelles réflexions: son regard était fixe, et lorsque Crâo frappa deux coups pour l'avertir qu'on allait commencer, Marcel fit un mouvement pareil à celui d'un homme éveillé en sursaut.

Le bossu entra; il était vêtu, lui, du costume noir de Rigaudin; sa figure maigre, ordinairement pâle, était livide ce soir-là.

— Ecoutez-moi, monsieur Marcel, — dit le bossu d'un air mystérieux.

— Oh! va-t'en... va-t'en, Crâo, va-t'en, tu es mon mauvais génie...

— Silence... — répondit le bossu en levant son doigt,— silence; je vous ai prouvé ce matin qu'on vous trompait, je vous ai prouvé que comme vous j'avais été dupe de l'amour que cette femme vaine et insolente semblait vous porter; je vous ai dit qu'elle s'était jouée de vous... que, grâce à elle, vous serviez maintenant de risée à tout ce monde imbécile... Maintenant, je...

Mais Marcel, lui serrant les poignets à les lui écraser, l'interrompit :

— Je devrais te tuer pour tant de mensonges, vois-tu, Crâo... car je ne puis y croire... misérable! Ce serait trop horrible... Que lui ai-je fait pour me vouloir rendre aussi malheureux?... Encore une fois, c'est impossible... tu mens... laisse-moi... va-t'en...

— Ah! je mens... Eh bien donc! au nom de l'enfer!.. silence et venez... car ce sont encore eux, vous dis-je, — répondit Crâo d'un air d'imposante conviction.

Marcel se leva en regardant pourtant Crâo d'un air de doute.

Mais le bossu, lui renouvelant par un geste le signe de faire silence, conduisit Marcel en dehors de la tourelle, dans un passage étroit et obscur qui communiquait à la porte d'une petite galerie faiblement éclairée.

Arrivés près de la porte qui séparait cette galerie du passage, Crâo écarta un peu les plis du rideau, et fit voir à Marcel Hortense vêtue de son costume blanc de Desdémona, et Georges, un bras passé autour de sa taille et sa bouche sur la sienne.

— Eh bien! je mentais!... — murmura le bossu.

Et Marcel ayant collé son oreille au treillis doré de cette petite porte, il écoutait.

Il entendit, car Hortense et Georges s'arrêtèrent auprès, pour échanger un voluptueux baiser, et Georges dit tendrement :

— Tu as été charmante, Hortense.

— Ai-je été aussi touchante que notre Othello a été amusant?

— Tu as été aussi adorable...

— Qu'il a été ridicule, — interrompit Hortense. — C'est beaucoup dire, car il y a eu un moment, au troisième acte, où j'ai failli d'éclater de rire. Enfin, j'ai fait *danser l'ours*, vous devez être content; maintenant, quand me débarrasserez-vous de ce brutal adorateur?... C'est qu'il finirait par prendre tout ceci au sérieux, au moins.

— Bah!... un jeune homme sans conséquence... Et puis tout le monde sait bien que tu t'en amuses.

— A la bonne heure, mais, moi, je me blase sur cette espièglerie; je dirai plus... je l'ai en dégoût; il faut que vous me trouviez autre chose pour passer le temps. Mais, avant tout, renvoyez-moi ce sauvage dans ses montagnes, car, je ne sais pourquoi, mais quelquefois j'en ai comme peur... Il a une physionomie saisissante.

— Enfant!... — dit Georges en la baisant au cou.

— Ah! mon Dieu! Georges, j'entends le signal du lever du rideau, je me sauve. Adieu, mon Georges, encore un baiser, car Desdémona va bientôt mourir, — dit-elle en souriant.

— Adieu donc, ma jolie *bientôt morte*, — répondit Georges avec un nouveau baiser; — mais cette nuit, à deux heures, tu revivras, dis, mon ange!... à deux heures, n'est-ce pas?

— Oui, à deux heures, mon Georges; mais viens doucement, — dit Hortense.

Et ils quittèrent la galerie.

Et Marcel restait à la porte, appuyé sur le mur, inondé d'une sueur froide...

— Je mentais... — dit encore Crâo.

Mais Marcel ne l'entendit pas.

Cet être si robuste se sentait défaillir sous le poids de la douleur et de l'étonnement. Pour son premier chagrin, celui-ci était au-dessus de ses forces. Aussi Marcel était-il inerte; il croyait rêver, et machinalement passait la main sur ce rideau, comme pour s'assurer que c'était bien une réalité.

— Je mentais, — dit encore le bossu avec sa voix grêle et stridente.

— Oh! non.

Et Marcel revenait à lui.

— Non, mais c'est bien infâme!... n'est-ce pas, Crâo?... — dit-il avec accablement.

Et Marcel pleura.

Car Marcel tenait encore à l'enfance par la simplicité de son caractère. D'un enfant, il avait eu la confiance naïve et sans bornes, la joie innocente de se croire aimé, l'abnégation et le dévouement pour celle qui lui souriait. Aussi c'étaient ces sensations si douces à jamais perdues qu'il pleurait si amèrement. Mais quand l'enfant eut bien pleuré son jouet brisé, que ses pleurs furent séchés, l'homme voulut venger son injure.

Alors ce ne furent plus des larmes, mais des éclairs d'un feu sombre et ardent qui roulèrent dans les yeux de Marcel... car maintenant la haine et la jalousie dévoraient son âme... son âme tombée d'un si beau ciel dans un affreux abîme de malheur et de désespoir.

Car maintenant Marcel se voyait joué, moqué, méprisé; maintenant il se rappelait les ris étouffés, les regards railleurs, les attentions perfides qu'il avait si faussement interprétées, le malheureux!

Aussi ne croyez-vous pas alors qu'un homme, si en dehors de notre civilisation des salons, à demi sauvage, seul, sans un ami auquel il pût confier sa haine et demander: «Que faire?» forcé de prendre conseil des sentimens de vengeance désespérée qui ronge son cœur, que cet homme ne puisse se porter à quelque épouvantable excès... car il faudra bien qu'il se venge enfin!

Mais comment se venger? Marcel ne pouvait rien combiner: les pensées se heurtaient confuses dans sa pauvre tête, qui se perdait... il était comme fou. Et quand il entendit Craô l'appeler et lui dire qu'on n'attendait plus qu'Othello, il regardait autour de lui d'un air stupide.

— Othello... Quel Othello?... — disait-il.

— Mais on n'attend plus que vous pour jouer... — criait encore Crâo; — descendez donc, monsieur Marcel.

— Pour jouer?... jouer quoi?... Ah! oui... je me souviens... je joue avec elle... je le lui ai promis au nom de mon amour, — ajouta Marcel avec un rire amer. — Oui, je joue Othello, Othello où j'amuse tant, Othello où je suis si bouffon... Othello le sauvage, le farouche Othello, si plaisant sous mes traits... Damnation! Croient-ils donc que je vais supporter le mépris jusqu'au bout... qu'ils ne me feront pas grâce d'une raillerie... Mais c'est une dérision, en vérité... que de compter encore sur moi... Oui, j'irais compléter la fête et leur joie... j'irais continuer; j'irais lui dire à elle, si moqueuse: « *Avez-vous fait votre prière ce soir, Desdémona?* » Qu'ils ont dû rire de moi! Suis-je assez foulé aux pieds! Oh!... Hortense!... Oh!... Georges!... — Puis il s'arrêta un instant et reprit:

— Oui, j'irais lui dire encore: « *Si vous vous souvenez dans votre âme de quelque crime, demandez grâce sur-le-champ, Desdémona?* »

Et il s'arrêta encore: — Fatalité! — s'écria-t-il, — je n'oublie rien de ce rôle... rien... Je pourrais le jouer... si je le voulais... je pourrais...

Puis, après un nouveau silence, il ajouta avec un air d'effrayante résolution:

— Oh!... mais!... oui, je jouerai... je jouerai. — Et il descendit.

Et ce n'était pas étonnant qu'il n'eût rien oublié de cette scène qu'il allait jouer. Shakespeare avait trop profondément creusé cette horrible jalousie et ce besoin de vengeance qui torture Othello pour que Marcel pût trouver autre chose à dire, lui. Car, dans cette scène qu'il va réciter avec Hortense, ce ne sera plus Othello, mais Marcel qui parlera. Où sa passion chercherait-elle d'autres termes? Cette scène, il l'avait déjà apprise; mais, dès ce moment, elle est à jamais gravée dans sa tête, parce que cette scène est le fond et la forme de sa pensée; cette scène, c'est sa position à lui, et si sa mémoire le sert, s'il n'oublie pas, s'il ne peut oublier un mot de ce rôle, c'est que ce rôle n'est plus un rôle pour lui, c'est ce qui est, c'est une réalité: car Marcel est Othello vrai, Othello avec sa haine acérée, Othello avec ses regards fauves et luisans comme ceux de l'hyène qui tient sa proie.

XIV. — LA SECONDE SCÈNE DU CINQUIÈME ACTE D'OTHELLO.

Rien n'est beau que le vrai; — le vrai seul est aimable.

Oh! si je pouvais croire à ton amour, ces idées de doute et de mépris ne viendraient pas m'assaillir... Fais donc que j'y puisse croire, tu en sais le moyen. Un mot.... un seul mot de ta main...

(JEHAN POL. — *Oubli et Consolation.*)

Les hôtes de Lussan et leurs amis remplissaient la salle, comme pendant les actes précédens. Les lumières scintillaient, les fenêtres ouvertes laissaient entrer le parfum des fleurs; les figures étaient souriantes, déridées par la certitude que la mortelle tragédie allait finir, et que l'amusante comédie allait commencer...

Georges, monsieur de Cérigny et madame de Lussan, qui n'avaient pas pris de rôle, étaient assis au premier rang.

Lorsque Marcel entra en scène, il y avait sur sa figure une impression si puissante que les spectateurs les plus froids l'admirèrent; Hortense elle-même ne put s'empêcher de dire: — Qu'il est beau!

C'est qu'en effet il était sublime; car, dès que le désespoir a mis sa brûlante empreinte au front d'un homme, cet homme devient beau, d'une effrayante beauté, beau... de la beauté de Caïn!...

Aussi, on était bien disposé à rire, bien prévenu contre Marcel, et pourtant on se sentait subjugué par l'expression de tristesse fatale et de mélancolie amère avec laquelle Marcel récita son monologue. Nous transcrirons Shakespeare. Seulement, nous dirons Marcel et Hortense, au lieu de Desdémona et Othello.

Après la scène d'Iago et d'Émilia, on le sait, le théâtre représente une chambre à coucher. Desdémona est endormie sur son lit, cachée par les rideaux.

HORTENSE *endormie*, MARCEL.

MARCEL.

C'est la cause, c'est la cause, ô mon âme ! Ne permettez pas que je la dise devant vous, chastes étoiles ! Cependant je ne voudrais pas verser son sang, je ne voudrais pas déchirer son sein plus blanc que l'albâtre des tombeaux... Pourtant il faut qu'elle meure ! autrement, elle trahira d'autres hommes... Éveillons-la... (Il l'éveille)

HORTENSE.

Qui est là?... Othello!

MARCEL.

Oui, Desdémona... Avez-vous fait votre prière, Desdémona?

HORTENSE.

Oui, monseigneur.

MARCEL.

Si vous vous souvenez dans votre âme de quelque crime, demandez grâce au ciel, sur-le-champ...

HORTENSE.

Hélas! monseigneur, que voulez-vous dire?

MARCEL.

Faites ce que je vous dis: je ne voudrais pas tuer votre âme... avant qu'elle fût préparée.

HORTENSE.

Vous parlez de tuer?

MARCEL.

Oui, j'en parle.

HORTENSE.

Que le ciel ait donc pitié de moi!

MARCEL.

Pitié!... Oh! non; pas de pitié pour toi!

HORTENSE.

Si vous parlez ainsi, j'espère que vous ne voudrez pas me tuer!...

MARCEL.

Espère,... et prie toujours...

A ce moment, Hortense, presque fascinée par les regards froids et fixes de Marcel, sentant son cœur battre, ses yeux se voiler, se jeta à genoux, et pâle, égarée, agitée d'un affreux pressentiment, tendit ses mains suppliantes à Marcel, qui, debout, imposant et terrible, les bras croisés, lui jetait un affreux sourire du haut de sa grande taille...

On cria bravo dans toute la salle, ce bruit rappela Hortense à elle; pourtant ce fut avec un accent de terreur indéfinissable qu'elle récita en balbutiant:

« Othello... je sais que vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi... Pourquoi craindrais-je? Je n'en sais rien, car je ne me connais pas de crime ; et pourtant je sens que je crains... »

Puis Hortense, ne pouvant surmonter la terreur que lui inspirait Marcel, ajouta du ton le plus déchirant: « *Oui j'ai peur;... oh! j'ai peur...* » Et elle tomba à genoux presque anéantie... toute palpitante.

L'auditoire sembla partager cet effroi; par un instinct singulier, quelques personnes se levèrent à demi; il y avait au fond du cœur de chacun comme une conviction que ce n'était plus Othello et Desdémona, mais Hortense et Marcel; qu'il s'agitait là entre eux deux, si isolés au milieu de tout ce monde, une question de sang et de vengeance. On éprouvait un serrement de cœur, un trouble indéfinissable; mais chacun restait ébahi, attribuant à l'admiration ce qu'il éprouvait d'incompréhensible.

Madame de Lussan elle-même ne put s'empêcher de dire :

— Cette scène me fait un mal affreux! si l'on cessait?

— Du tout... ils sont admirables, — dit Georges.

On continua.

MARCEL.

Pense à tes péchés!

HORTENSE.

C'est l'amour que je vous porte!...

« Et c'est pour cela que tu meurs, femme parjure et frivole... » —dit enfin Marcel hors de lui, qui s'était monté avec le rôle et sentait bouillonner une rage profonde et vraie dans son âme.

Et il abaissa sa main sur Hortense, qui commençait à se rendre compte de ses pressentimens, et à lire dans les regards de Marcel que ce n'était plus un rôle appris qu'ils allaient jouer...

« Tombe... tombe, infâme créature! »

Et Hortense éperdue, sentant son cœur défaillir, n'eut que la force de crier: — Au secours... grâce... au secours... monsieur Marcel!

— C'est superbe... elle confond le personnage avec l'acteur, — dit-on dans la salle...

Et comme Hortense se débattait sans rien dire, tant cette pauvre jeune femme, si frêle et si légère, se sentait écrasée par l'horrible situation de cette scène... Marcel continua en s'écriant: « *Il est trop tard.* » Et, comme dans Shakespeare, il la traîna sous les rideaux et les referma sur lui.

Alors une horrible idée vint tout à coup luire dans cette âme exaspérée, comme un éclair au milieu d'un orage... Il pensa rapidement qu'il pourrait se venger là, presque aux yeux de tout ce monde dont il avait supporté les dédains, se venger en rendant presque ce monde son complice, se venger en forçant ce monde à crier bravo quand il la tuerait. De sorte qu'aux cris désespérés que pousserait cette malheureuse femme on ne saurait plus s'il faudrait crier grâce pour Desdémona ou pour Hortense... Et puis... les rideaux la cachaient... Ce n'était qu'un moment... Mais pendant ce moment il serait aussi seul qu'au fond d'un désert...

Seul!... et Hortense, échevelée, pâle d'effroi, suppliante, était là, à sa merci...

— Te voilà donc enfin en ma puissance..., — dit le monstre à voix basse; — tu ne railles plus maintenant, hein!... Je sais tout... J'étais à la pagode... j'étais à la galerie... Tu vois bien qu'il faut que je sois vengé et que tu meures, entends-tu?...

— Georges... mon Georges, — murmura faiblement Hortense.

Ce nom sembla redoubler la fureur de Marcel, et, entourant de ses deux mains crispées le cou d'Hortense, il s'écria sourdement en écumant de rage:

— Ah oui!... ton Georges... Mais ris donc, maintenant, toi qui m'as raillé sans me connaître... ris donc, mais ris donc... ris donc...

Et, en disant: « Ris donc, » le monstre l'étouffait.

Il l'étrangla!... comme dans Shakespeare.

Puis, quand il eut vu qu'elle était morte, il tira un couteau, se le plongea dans le cœur, comme dans Shakespeare, et tomba au pied du lit en s'écriant :

— Georges... viens donc voir...

Pendant l'effroyable scène qui se passait derrière ces ri-

deaux si blancs et si tranquilles, toutes les poitrines étaient oppressées comme par un cauchemar au milieu d'une nuit lourde et chaude.

C'est avec une inexprimable angoisse que chacun attendait le moment où Othello reparaîtrait... Sans pouvoir se rendre compte de cette crainte, on avait peur en le sachant là.

Mais quand la voix râlante de Marcel appela Georges, mais quand les rideaux s'agitant laissèrent voir ce corps qui tomba lourdement et s'affaissa sur lui-même, il n'y eut qu'un cri d'effroi.

D'un bond, Georges fut sur le théâtre, s'approcha des rideaux, les entr'ouvrit, et, les refermant aussitôt avec épouvante, s'écria, pâle comme la mort en se soutenant à peine :

— N'approchez pas... Cérigny... n'approchez pas... que personne n'approche!

Mais il n'était plus temps... et monsieur de Cérigny venait de reconnaître l'affreuse vérité.

. . . .

Il est inutile de dire quel trouble, quels cris, quelle terreur suivirent cet horrible événement. Tous les soins que l'on essaya de prodiguer à Hortense furent inutiles; et quand on pensa à Marcel, il n'était plus temps.

Nous ne donnerons non plus aucun détail sur la cruelle douleur des hôtes de Lussan. Seulement, le soir, Crâo, en regagnant sa tourelle, disait avec son affreux ricanement :

— J'avais bien dit que je ferais mieux que Rigaudin! Aussi ils avaient trop ri à ce bal de cet hiver... et rire un vendredi porte malheur. Mais cet imbécile de Marcel s'est frappé trop tôt. Il laisse le *Georges*.

CONCLUSION.

Georges et monsieur de Cérigny sont inconsolables. Après avoir voyagé pendant six mois en Allemagne et en Italie, ils se sont arrêté quelque temps à Berlin. Là monsieur de Cérigny a pour toute distraction de fréquentes lettres de madame de Lussan; et Georges se livre à ses douloureux souvenirs...

J'oubliais: ils ont encore (par pure contenance) chacun une danseuse du grand théâtre royal.

FIN DE CRAO.

TABLE DES CHAPITRES DE CRAO.

FIN DE LA TABLE DE CRAO.

Paris — Imprimerie J. Voisvenel, 16, rue du Croissant

Publication du journal LE SIÈCLE

OEUVRES CHOISIES

DE M. EUGENE SUE

THÉRÈSE DUNOYER

I

DIOUGAN GWENC' HLAN (1).

Le vent d'hiver souffle de l'ouest avec fureur; de grands nuages noirs s'amoncellent à l'horizon; le soleil se couche rouge et enflammé; il jette sur les roches granitiques de la côte de Bretagne une pâle et dernière lueur, triste comme un adieu.

L'Océan gronde, la nuit approche, les hautes lames vertes perdent leur transparence, elles deviennent sombres, elles se heurtent, elles se brisent, et leur écume paraît plus blanche à mesure que les ténèbres descendent sur les flots.

Loin, bien loin du rivage, battue des vagues énormes qui la couvrent à chaque instant d'une neige amère, on voit une frêle chaloupe perdue dans l'immensité de cette mer en furie.

Quelquefois ses voiles, cédant à la violence de l'ouragan, s'inclinent et effleurent le sommet de ces montagnes liquides; tantôt elle plonge dans l'abîme, tantôt elle s'élance sur le dos d'une vague monstrueuse pour être précipitée dans un nouveau gouffre.

L'obscurité augmente, le vent redouble, la mer se creuse.

(1) *Diougan Gwenc' Hlan* (*la Prédiction de Gwenc' Hlan*), un des chants les plus populaires de la Bretagne, dialecte de Cornouailles.

A la clarté blafarde du crépuscule, on distingue deux hommes assis dans cette barque, qui semble devoir être vingt fois engloutie avant d'arriver au port.

L'un tient le gouvernail d'une main ferme; cet homme s'appelle Mor-Nader, c'est un pilote de l'île de Sein.

On dit que Mor-Nader est doué de la seconde vue; on le redoute. Il prédit l'avenir; ses prédictions sont funestes; presque toujours l'événement les justifie. Son langage est souvent imagé, poétique, comme celui des bardes armoricains, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours.

Mor-Nader est vieux, ses longs cheveux blancs, fouettés par le vent, semblent hérissés sur sa tête; la froidure est âpre, sa poitrine et ses bras robustes sont nus; l'expression de son visage est farouche; ses yeux ronds et gris étincellent d'un délire sauvage. Sa voix caverneuse, mais retentissante, domine le sifflement de la tempête, domine le fracas des vagues. L'exaltation de son esprit croît avec le péril; il chante, dans le dialecte de Cornouailles, avec un accent rauque et guttural, ces paroles d'un sens étrange et sinistre :

Evid aoun mé nam euz ket,
Meuz ked aoun da vout lazet:
Evid aoun mé nam euz ket,
Amzer awaléh ez-onn-mé bet.

(Ce n'est pas que j'aie peur, je n'ai pas peur de mourir;
Ce n'est pas que j'aie peur, assez longtemps j'ai vécu.)

L'autre homme, assis à la proue, est jeune; il se nomme Ewen de Ker-Ellio.

Ewen de Ker-Ellio est le maître du vieux château de

Treff-Hartlog, qui dresse ses toits aigus et ses murailles de granit là-bas, là-bas, à deux lieues dans la brume, sur la cime solitaire des *roches Noires.*

Ce manoir domine la *baie des Trépassés* et le *raz des Agonisans* (1).

Ewen est jeune; ses cheveux bruns flottent au gré du vent, ses traits sont mâles et rudes, son regard ne peut se détacher de celui du vieillard.

Ewen écoute les chants bizarres de Mor-Nader avec une curiosité mêlée d'effroi. Quelquefois un triste et doux sourire tempère l'âpreté de sa physionomie.

Le pilote a terminé la première strophe de sa lugubre chanson.

Ewen lui dit, dans le même dialecte de Cornouailles :

— Tu m'as annoncé que l'heure approchait où je saurais ma destinée. Ma raison me dit que tu ne sais pas ce que les autres hommes ignorent; elle me dit que tu te joues de moi; elle me dit que tu me trompes, et pourtant je suis assez faible pour attendre tes paroles avec angoisse. Pourquoi m'as-tu annoncé qu'en mer seulement tu pourrais me prédire l'avenir? Parle! parle! la tempête approche; bientôt nous n'aurons à songer qu'à la manœuvre de cette barque, si nous ne voulons pas périr.

Mor-Nader continua de chanter, comme si son chant devait répondre aux questions d'Ewen de Ker-Ellio.

Deuz fors pétra a chaorvézo ;
Pez a zo dléet, a vézo :
Red è d'aun holl mervel tar gwes,
Kent évid arzao eun-divez.

(Peu importe ce qui arrivera,
Ce qui doit être sera ;
Il faut que tous meurent trois fois avant de se reposer enfin.)

— Est-ce donc une mort prochaine que tu m'annonces? — s'écria Ewen.

— Que t'importe? ne suis-je pas un fourbe? — reprit le vieillard avec une sombre ironie.

— Parle! parle!

— Non, non, je suis un menteur; non, non, je ne sais pas voir sur le front d'un homme le signe de sa mort prochaine!

— Parleras-tu!

— Quand je te dirais : Ewen de Ker-Ellio, fais ta prière! dans un instant la mer t'aura englouti; à quoi bon? tu ne me croirais pas! J'aime mieux te dire : Ewen, tu auras une longue, une heureuse vie; tu auras une femme douce et bonne comme une colombe, tu verras les jeux des enfans de tes enfans...

Et le vieillard poussa un éclat de rire sauvage.

Le jeune homme commença de regarder le pilote avec effroi; il le crut sous l'influence d'un moment de folie; il regretta trop tard de s'être mis à la merci de cet homme.

— Que veux-tu dire, Mor-Nader? Si quelque danger me menace, explique-toi!

— Dans quel mois est mort ton grand-père, Ewen de Ker-Ellio? — s'écria tout à coup le vieillard d'une voix terrible.

— Dans le *mois noir* (2), — reprit Ewen.

— Dans quel mois est mort ton père, Ewen de Ker-Ellio?

— Dans le *mois noir!* dans le *mois noir!* — dit Ewen, tremblant malgré lui.

— Et dans quel mois sommes-nous, Ewen de Ker-Ellio?

— Dans le *mois noir!* — répondit Ewen à voix basse. Puis il s'écria : — Pilote! pilote! prends garde! évite cette lame! Malédiction! tu veux donc nous faire noyer? Tu veux donc...

Ewen ne put achever; une lame monstrueuse coucha la chaloupe presque sur le flanc, et la remplit d'eau presque entièrement.

Mor-Nader n'avait pas quitté le gouvernail; le front haut, l'œil ardent, insouciant du danger, il était en proie à une terrible hallucination.

— Encore une lame pareille,—s'écria Ewen,—et demain on retrouvera nos corps sur la grève.

— Oui, oui, on retrouvera ton corps glacé sur la grève; de pâles varechs ceindront tes cheveux humides. Ce sera ta couronne funéraire! — dit le vieillard. — Si tu dois mourir tout à l'heure, tu mourras tout à l'heure; le *mois noir* est le *mois noir.*

Et Mor-Nader continua son chant d'une voix plus éclatante encore :

Mé wel as mor varch ênep tont,
Ken a gren aot gant ar spont,
Hen ken gwenn ewid and erc'h gann,
Enn hé benn kerno a argant.

(Je vois le cheval de mer venir à ma rencontre,
Il fait trembler le rivage d'épouvante,
Il est aussi blanc que la neige brillante,
Il porte au front des cornes d'argent.)

Mor-Nader avait presque abandonné le gouvernail.

Une seconde lame, plus furieuse que la première, faillit faire chavirer la chaloupe.

Ewen, à demi renversé par le choc, se releva, et, menaçant le vieillard :

— Veux-tu donc me faire périr ici, misérable? Oh! malheur! malheur! Pourquoi suis-je venu avec cet insensé?

— Non! non! — reprit le pilote avec la même ironie, — je suis un fourbe! Non! je n'entends pas sonner dans les airs les funérailles mystérieuses de ceux qui vont mourir! Non! je ne vois pas la main de la mort s'abaisser, s'abaisser sur leurs fronts! Ewen de Ker-Ellio, diras-tu que je suis un fourbe, lorsqu'en t'engouffrant dans la profondeur des vagues, tu les entendras tonner en se refermant sur toi? Ewen de Ker-Ellio, vois-tu, aux dernières lueurs du crépuscule, là-bas, là-bas, cette énorme lame noire qui accourt en mugissant, en secouant sa crinière d'écume? Elle vient, elle approche, elle rugit, elle menace, elle dit : Non! Mor-Nader n'est pas un fourbe, il m'a appelé pour emporter un corps dans mes flancs glacés. Où est ce corps? Me voilà! me voilà!

La folie du pilote atteignit son paroxysme. Exalté jusqu'au délire par le majestueux et terrible spectacle de la tempête, aveuglé par un orgueil stupide et féroce, capable de sacrifier sa vie pour se venger de l'incrédulité d'Ewen et pour justifier sa funèbre prédiction, il abandonna le gouvernail et se dressa debout à l'arrière de la chaloupe.

Là, les bras croisés sur sa poitrine nue, le regard inspiré, le front menaçant, il semblait le mauvais esprit de cette mer en furie.

La frêle embarcation, n'étant plus gouvernée, tournoya deux fois sur l'abîme; on entendit un bruit sourd, quelque chose de blanc voltigea et disparut dans l'ombre, la voile venait d'être enlevée par le vent.

— Nous sommes perdus! — s'écria Ewen.

Et dans sa rage il se précipita sur le vieillard pour se saisir du gouvernail.

Mor-Nader le repoussa violemment.

Une lutte s'engagea entre ces deux hommes, au-dessus de l'abîme qui allait peut-être les engloutir.

Le vieillard fut blessé au front, son sang coula. Ewen reçut un coup de barre sur la tête; à moitié étourdi, il retomba étendu au fond de la chaloupe, crut sa dernière heure arrivée; il recommanda son âme à Dieu, ferma les yeux et attendit la mort.

(1) Dangereux récifs situés à la pointe méridionale de la baie de Douarnenez.

(2) Le mois de novembre, mois fatal, selon la superstition bretonne.

La chaloupe, abandonnée à elle-même, bondissait çà et là au-dessus des vagues.

Mor-Nader, le front sanglant, l'œil hagard, entonna un chant de mort.

Ewen, revenant à lui, se crut sous l'obsession d'un songe infernal en entendant ces paroles effrayantes :

Morvangroz lé lavar, di-mé,
Pétra c'hoari gan ou amé ?
— Tall ann prenn lu choari gan-in,
Hé zaoulagad ru a fel d'in.
Hé zaoulagad a grapann net
Abek da cé enn deuz tennet.

(Vieux corbeau de mer, dis-moi, que tiens-tu ici ?
— Je tiens la tête du chef d'armée, je veux avoir ses deux yeux rouges.
Je lui arrache les yeux parce qu'il a arraché les tiens.)

— Pilote! pilote du démon! me conduis-tu donc aux enfers? — murmura Ewen, que le sombre délire de Mor-Nader commençait à gagner. — Je vais donc mourir?

— Étais-je donc un fourbe? étais-je un fourbe? — dit le vieillard en penchant son front ensanglanté sur Ewen toujours étendu au fond de la barque.

— Non! non! grâce! tu n'es pas un fourbe; mais, avant que je meure, toi qui sais tout, prouve-moi ta science infernale; dis-moi quel est ce portrait mystérieux, cette figure aux yeux noirs et au front pâle qui m'est apparue comme un spectre, et dont le souvenir me suit comme un remords?

— C'est une fleur du *mois noir!* c'est une fleur des tombeaux! — répondit le pilote.

Une nouvelle lame remplit presque la chaloupe.

Ewen, accablé sous le choc de cette pesante masse d'eau, ne put faire un mouvement; l'embarcation était presque submergée.

La voix de Mor-Nader retentit plus éclatante encore.

Le vieillard chantait d'une voix lugubre :

Na té, louarne lavar, di-mé,
Pétra c'hoari gand-oud a mé ?
— Hé galon a choari gan-i,
Oa ken d'gwir vel ma hani.
— Na té, lavar, di-mé, tousek
Petra rez azé korn hévek ?
— Mé, a zo ama'nem-laket
C'hortoz he éné da zonet.

(Et toi, loup, que tiens-tu ici ?
— Je tiens son cœur, qui était aussi cruel que le mien.
— Et toi, dis-moi, vipère, que fais-tu là cachée dans le coin de ses lèvres ?
— Moi, je me suis cachée là pour attendre ton âme au passage.
. . . .)

Une montagne d'eau, s'élevant avec un bruit formidable, fondit sur la chaloupe et la submergea.

Ewen se sentit tournoyer et descendre dans l'abîme.

II

LE MANOIR DE TREFF-HARTLOG.

La côte occidentale de Bretagne qui s'étend depuis Brest jusqu'à Nantes est aride, sauvage; son aspect effrayant et grandiose.

Entre les pointes de *Karnarran* et le bec du *Raz* se creuse une baie si funeste qu'elle a reçu le nom de la *baie des Trépassés*. Un peu plus loin se trouve le *raz des Agonisans* et la *pierre des Morts*. Ces noms sinistres prouvent combien est dangereuse la navigation de ces parages, presque toujours battus par les vents d'ouest et par des lames furieuses. La scène lugubre que nous venons de raconter s'était passée non loin de ces récifs.

Çà et là, sur la cime des rochers énormes qui bordent cette partie du littoral armoricain, quelques vieux manoirs bretons dressent encore leurs murailles de granit et leurs toits aigus. Non loin du petit bourg de Saint-Michel, dominant la baie des Trépassés, existait, nous l'avons dit, le château de Treff-Hartlog, antique propriété de la maison baroniale de Ker-Ellio, l'une des plus considérées de la Bretagne.

On ne pouvait comprendre par quel singulier caprice les fondateurs de Treff-Hartlog avaient bâti ce manoir dans une position si sauvage, si solitaire. Les murs de granit massif semblaient faire partie de la roche; ils en avaient la couleur noirâtre, les aspérités couvertes de mousse fauve, les contours polis et usés par le temps. Le corps de logis principal s'élevait au fond d'une cour ornée de buis et de houx autrefois symétriquement taillés, mais alors abandonnés à eux-mêmes. L'aile gauche aboutissait à une tour assez élevée et presque entièrement cachée sous les rameaux d'un lierre séculaire; l'aile droite avait été depuis longtemps détruite.

De ce côté, l'édifice s'élevait perpendiculairement au-dessus de la mer. En nivelant à trois pieds du sol de la cour intérieure les assises de l'aile détruite, on avait formé une espèce de terrasse d'où l'on découvrait le chenal étroit qui sépare la baie des Trépassés de l'île de Sein, et au loin, à l'extrême horizon, l'Océan.

Les métairies dépendantes de Treff-Hartlog pointaient çà et là dans la plaine, au milieu de bouquets de chênes verts; ces fraîches oasis rompaient la monotonie sauvage de landes immenses et désertes qui s'étendaient à perte de vue.

Ewen de Ker-Ellio avait quitté Treff-Hartlog dans la matinée pour faire une excursion en mer avec Mor-Nader, le pilote de l'île de Sein. Nous avons vu la funeste issue de cette navigation. Mais on l'ignorait au manoir.

On était dans le courant de novembre 1838; le jour sombre, brumeux, commençait à baisser; un grand feu de hêtre flambait dans la haute cheminée de la cuisine du château.

Un peintre flamand aurait trouvé un excellent sujet d'étude dans la scène que nous allons tenter de reproduire.

Une seule croisée, longue, étroite, à petits carreaux verdâtres enchâssés dans du plomb, éclairait cette vaste pièce recrépie à la chaux. Les murailles étaient si épaisses, que, dans la profonde embrasure de la croisée, on avait pu placer une table, un petit bahut de noyer bien luisant et un vieux fauteuil de cuir à haut dossier.

Assise dans ce fauteuil, la vieille *Ann-Jann*, nourrice d'Ewen de Ker-Ellio, filait sa quenouille en fumant sa pipe de terre blanche, selon l'habitude de beaucoup de compatriotes de l'Armorique.

Le jour baissait beaucoup; excepté la silhouette lumineuse qui découpait le profil caractérisé d'Ann-Jann sur le fond transparent du vitrail, tout le reste de sa figure était dans l'ombre. Ann-Jann portait une coiffe bien blanche et bien serrée autour de son front ridé; la coupe de son corsage de drap bleu à boutons d'argent et de sa jupe de grosse étoffe de laine brune bordée d'écarlate n'avait pas varié depuis quarante ans.

L'obscurité, envahissant de plus en plus la cuisine, luttait avec les vives lueurs du foyer, qui tremblaient sur les dalles de granit et coloraient de reflets rougeâtres une table de chêne massive, un dressoir rempli de vaisselle de faïence et d'étain tenue avec une scrupuleuse propreté. Quelques naïves gravures sur bois grossièrement enluminées, attachées aux murs par quatre clous, offraient les portraits des saints protecteurs de la Bretagne, saint Guehenoc, saint Hennok, saint Goulvenn. De toutes ces gravures, la plus grande, la plus soigneusement coloriée, représentait la chapelle de Falgoat, si fameuse par l'ermitage

de *Salëun.* Dans une sorte d'auréole, on voyait cet enfant béatifié; on lisait au-dessous de l'image ces charmantes paroles d'Albert le Grand :

« Quand Salëun alloit à l'aumosne en la ville de Lesneven ou ès environs, il n'importunoit les personnes que de deux ou trois petites paroles; car aux portes il disoit : *Ave, Maria;* avec ces mots en langage breton : *Salëun a depri bara*, c'est-à-dire, *Salëun mangerait bien du pain* (s'il en avoit); et puis après il prenoit ce qu'on luy donnoit, et se retiroit tout bellement à son petit ermitage, auprès de sa fontaine, où il prenoit son repas de gros pain bis trempé dans l'eau froide.

» Lorsqu'il geloit à pierre fendre, le petit Salëun, n'ayant pour tout vestement qu'une pauvre robe rapetassée, pour s'échauffer un peu et modérer le froid, montoit en un arbre, prenoit en chaque main une branche d'icelui, et il voltigeoit et se berçoit, chantant à haute voix : *O Maria! ô Maria!* Lorsqu'il mourut, on trouva un beau lis frais et odoriférant miraculeusement poussé sur son tombeau, portant escrits sur ses feuilles blanches, en lettres d'or, ces mots que disoit toujours le petit Salëun : *O Maria!* »

Nous n'avons pu résister au plaisir de citer ce passage d'une des plus gracieuses légendes de l'antique Armorique; et puis Ann-Jann avait une dévotion particulière à la chapelle du Falgoat, dédiée au petit Salëun; elle avait fait un vœu à ce saint pendant l'enfance d'Ewen de Ker-Ellio.

Le vent sifflait et ébranlait la fenêtre de la cuisine du vieux manoir; de violentes rafales de pluie et de grêle fouettaient les vitres; on entendait au loin gronder l'Océan.

Ann-Jann avait regardé plusieurs fois par la fenêtre avec inquiétude; elle se leva tout à coup, posa sa quenouille sur la table, et dit en bas breton à un personnage jusqu'alors invisible :

— Lès-en-Goch! Lès-en-Goch! quel temps pour mon *mab-meïbrin!* (1)

— Vent et pluie... le *pen-kan-guer* (2) a vu des temps plus mauvais dans la forêt du Menez-Chom, — répondit le mari d'Ann-Jann sans changer d'attitude.

Lès-en-Goch était un autre type de cette vieille race *bretonne bretonnante*, forte et dure comme les rochers de l'Armorique; race loyale et religieuse, opiniâtre et dévouée, fidèle et brave, intelligente et silencieuse.

Assis sous le manteau de la cheminée, Lès-en-Goch fumait sa pipe dans une attitude méditative. La lueur du foyer éclairait sa figure hâlée par le soleil, tannée par l'âcreté du vent marin; ses longs cheveux noirs grisonnaient à peine, quoiqu'il eût cinquante ans passés; sa taille était moyenne, svelte et vigoureuse; son front carré, sa mâchoire saillante, ses orbites profondes, son nez un peu recourbé, ses yeux bruns et perçans; sa physionomie grave, pensive, mélancolique, annonçait l'habitude de la réflexion. Sa jambe droite croisée sur sa jambe gauche, le dos courbé, son coude appuyé sur son genou, son menton posé dans la paume de sa main, il fumait lentement sa pipe. Sa longue veste, ses larges braies, ses grandes guêtres de grosse toile blanc-jaunâtre dessinaient d'une manière pittoresque son attitude sur l'âtre noir de l'immense cheminée.

Un grand chien-loup à pelage fauve, à tête effilée, à oreilles droites et pointues, gravement assis sur son train de derrière, semblait jouir de la chaleur du feu, et de temps à autre balayait les dalles du foyer par une oscillation de sa longue queue.

Enfin, pour ne rien oublier dans le portrait du mari d'Ann-Jann, Lès-en-Goch portait au col plusieurs reliques suspendues à un lacet de cuir; sa figure était presque imberbe, quoiqu'elle eût un caractère énergique; une profonde cicatrice sillonnait son front et sa joue. Il portait un grand chapeau de forme basse, ronde, et à larges bords, une ceinture de laine rouge et des sabots énormes.

— Quelle pluie! quelle pluie! — reprit Ann-Jann. — Pourquoi le maître a-t-il voulu sortir par un temps pareil? Ah! Lès-en-Goch! je ne sais, mais depuis quelque temps notre Ewen n'est plus comme il était autrefois. Non pas que la bonté, la douceur ou la charité lui manquent, Jésus mon Dieu! mais il est si triste! Qui peut le rendre ainsi triste, Lès-en-Goch? — Le vieux Breton ne répondit rien; seulement il attira plus précipitamment la fumée de sa pipe.—Vous ne me répondez pas, Lès-en-Goch! Hélas! je le vois, cela vous a aussi frappé! Mais, Jésus! quel temps! quel temps! Entendez-vous la mer comme elle mugit! — ajouta Ann-Jann en jetant une grosse bûche au feu. Mon *mab-meïbrin* est sorti depuis ce matin, et il n'a pas cessé de pleuvoir; qu'il trouve au moins de quoi se sécher en rentrant.

— Le *pen-kan-guer* est endurci; quand il couchait sur la terre, dans les bois, il ne s'éveillait pas toujours à la première décharge des soldats, qui nous traquaient comme une bande de loups des montagnes d'Arrez. Alors il n'était pas triste.

— Parlerez-vous donc toujours de ce temps, Lès-en-Goch? — dit Ann-Jann d'un ton de reproche. — Notre Ewen n'a-t-il pas été blessé dans cette guerre! Ne l'avez-vous pas été, et, comme lui, condamné à mourir; et heureusement, comme lui, pardonné il y a deux ans! Pendant quinze mois qu'a duré la chouannerie, chaque jour, après avoir été prier Dieu et nos bons saints de Bretagne à l'église de Saint-Michel, je revenais ici, à cette place où je suis, je m'enveloppais la tête dans mon tablier, et je pleurais sur mon mab-meïbrin et sur vous, Lès-en-Goch.

— Alors le pen-kan-guer était plus heureux que maintenant; il n'avait d'autre abri que les forêts, il fallait se battre chaque jour, et le pen-kan-guer allait gaiement le premier à l'attaque.

— Pourquoi donc toujours dire le pen-kan-guer en parlant d'Ewen, puisque la guerre est finie, grâce au bon Dieu? — dit Ann-Jann en allumant une lampe de cuivre.

Le Breton montra à sa femme un long fusil de fort calibre accroché au-dessus du manteau de la cheminée, et dit :

— En paix ou en guerre, ce fusil s'appelle toujours un fusil.

Jusqu'alors la pluie avait été battante, le vent violent, bientôt la tempête éclata. Le grondement de l'Océan, d'abord sourd, lointain, sembla se rapprocher; on entendit au loin la mer tonner comme la foudre. Les portes, les fenêtres de la maison tremblaient sous les efforts de la tourmente.

— Jésus-Marie, Notre-Dame du Falgoat! — s'écria Ann-Jann en joignant les mains, — pourvu que notre Ewen ne soit pas descendu sur la grève! la mer et la marée doivent être affreuses!

— Il n'est pas allé sur la grève, — dit flegmatiquement son mari.

— Vous en êtes bien sûr, Lès-en-Goch?

Le Breton décroisa ses jambes, ne répondit pas, se leva brusquement et éteignit sa pipe.

Wagw, son grand chien loup, se leva comme son maître.

— Allez-vous à la recherche de notre Ewen? — dit la nourrice.

Son mari, sans lui répondre, baissa la tête sur sa poitrine, croisa ses bras et se mit à marcher précipitamment en long et en large dans la cuisine.

Wagw le suivait pas à pas avec une sorte d'anxiété.

— Que Dieu nous aide! — s'écria Ann-Jann effrayée, car elle connaissait depuis longtemps la signification du moindre geste de son mari. — Vous éteignez votre pipe, vous marchez avec agitation, Lès-en-Goch, mon mab-meïbrin court un danger!

— La tempête est grande, et il est en mer avec Mor-Nader! — répondit le Breton d'une voix sombre.

(1) Nourrisson : terme d'affectueuse familiarité employé par les nourrices devenues vieilles envers les enfans qu'elles ont élevés.

(2) Capitaine, chef de bande.

— Jésus-Marie, ayez pitié de celui que j'ai nourri comme mon enfant! — s'écria Ann-Jann en tombant à genoux.

Lès-en-Goch ôta son chapeau, le mit sous son bras, s'agenouilla à côté de sa femme, baisa dévotement une des reliques qu'il portait à son cou, joignit les mains, et commença à prier intérieurement, car ses lèvres s'agitaient comme s'il eût parlé.

N'était-ce pas un touchant, un noble spectacle, que de voir de notre temps, en l'an de grâce 1838, deux fidèles serviteurs prier ainsi pieusement pour leur maître?

Lès-en-Goch fit un vœu à Notre-Dame d'Auray en la suppliant de sauver du péril Ewen de Ker-Ellio, le jeune maître de Treff-Hartlog.

Le Breton se releva presque rassuré, il espérait en la ferveur de sa prière. Il recommença de marcher, s'arrêtant quelquefois pour écouter le bruit de la tempête; elle redoublait de fureur...

De temps à autre on entendait un bruit retentissant, prolongé comme une décharge d'artillerie. C'était quelque énorme avalanche d'eau qui s'abattait sur les récifs de la baie des Trépassés.

La pluie tombait à torrens, ses larges gouttes arrivaient jusque sur le foyer par le tuyau de la cheminée; la nuit était profonde; le vent apporta le tintement éloigné de l'horloge de l'église Saint-Michel, sept heures sonnèrent.

Les deux Bretons aimaient Ewen comme l'enfant le plus cher: leur angoisse était cruelle; elle ne se manifesta par aucune démonstration bruyante, stérile; leur résignation fut muette, calme et forte: ils avaient prié...

Ann-Jann, pour s'étourdir, pour tromper son inquiétude, fit les préparatifs ordinaires du souper de son cher mab-meïbrin. Elle plaça près du feu une table de noyer bien cirée, y étendit une nappe de toile filée à Treff-Hartlog pendant les longues veillées d'hiver, et blanchie à la rosée des nuits de mai. Sur cette nappe elle plaça avec symétrie, mais presque machinalement, deux antiques salières d'argent massif, d'un assez riche travail, et les autres accessoires du couvert de son maître.

Peut-être trouvera-t-on plus que patriarcale cette habitude du jeune baron de Ker-Ellio de prendre ses repas dans sa cuisine; mais insoucieux de l'étiquette, il trouvait plus gai de manger auprès de cette grande cheminée, au coin de laquelle il avait, dans son enfance, avidement écouté les légendes merveilleuses de sa nourrice, Ann-Jann, ou le récit des exploits des Vendéens contre les Bleus: récits que lui faisait le père de Lès-en-Goch, vieux chouan indomptable surnommé *Bral-Kueffle* (le Blaireau).

Durant ces modestes repas, Ewen causait avec Ann-Jann, sa ménagère, et avec Lès-en-Goch, qui remplissait à la fois les fonctions de palefrenier, de jardinier, de piqueur et de valet de chambre.

Comme son père, feu Tremadeur de l'Escoel, baron de Ker-Ellio, c'est au coin de son foyer qu'Ewen donnait le soir audience à ses métayers. Jamais il ne repoussait une réclamation, jamais il ne refusait un service ou une demande raisonnable et fondée. A cette heure encore, les pêcheurs, à leur retour de la mer, apportaient au manoir leurs plus beaux poissons, qu'Ewen payait toujours au delà de leur valeur, malgré les observations ménagères d'Ann-Jann. Enfin, après souper, le jeune gentilhomme s'étendait dans son grand fauteuil, pendant que sa vieille nourrice et son *maître Jacques* prenaient à leur tour leur repas sur la grande table de la cuisine.

Alors Ewen allumait sa pipe, et, les yeux fixés sur le brasier, il se laissait emporter à toutes sortes de rêveries; car son caractère était singulier, ainsi que nous le dirons plus tard; vers les neuf heures, il remontait dans sa chambre, se couchait dans le lit où étaient morts son père, son grand-père, son aïeul, et il s'endormait d'un paisible sommeil.

A l'exception de quinze mois pendant lesquels il avait fait la guerre en Vendée à la tête d'une bande de quarante paysans de sa terre (lors de la levée d'armes de madame la duchesse de Berri), telle avait été la vie paisible du maître de Treff-Hartlog.

Huit heures sonnaient, l'ouragan augmentait de violence, Ewen n'avait pas paru.

— Mor-Nader avait-il raison? — se dit Lès-en-Goch en se parlant à lui-même, — serait-il *diougan?* (1)

— Ce n'est jamais le bon Dieu qui vous rend *diougan*, — dit Ann-Jann.

— On ne sait pas, on ne sait pas, femme. Mais, que sa science vienne de Dieu ou du mauvais esprit, maudite soit sa prédiction si elle s'accomplit!

— Quelle prédiction?

— L'autre jour, sur la grève, j'ai rencontré Mor-Nader. Il était assis sur un rocher; le soleil se couchait tout rouge, le temps menaçait; le pilote chantait:

> Pa guz aun héol, pa goenv ar môr,
> Mé war kana war trenz ma dôr.
>
> (Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle,
> Je chante sur le seuil de ma porte.)

— C'est une sinistre chanson que celle-là, Lès-en-Goch. On dit que, lorsque Mor-Nader la chante, les nuages deviennent plus sombres, les vagues plus furieuses.

— Aussi, ce soir-là, les nuages devinrent plus sombres, les lames plus furieuses. Je dis à Mor-Nader: « Pilote, la nuit sera mauvaise. » Sans me répondre, il m'a montré au loin la tour de Treff-Hartlog, qu'on voyait au haut des rochers de la côte. « Que voulez-vous dire, Mor-Nader? cette maison est la demeure du pen-kan-guer. » Le pilote, après un moment de silence, a repris: « *Le vent du mois noir a toujours apporté la mort sur cette maison.* » Je n'ai pu tirer d'autres paroles de Mor-Nader. Cela m'épouvante.

— Pourquoi, Lès-en-Goch?

Après quelques momens d'hésitation, celui-ci dit à voix basse:

— Femme, dans quel mois sommes-nous?

— Dans le mois noir, Lès-en-Goch.

Ann-Jann n'avait pas d'abord songé au triste rapprochement que voulait faire son mari en rappelant les paroles de Mor-Nader à propos de la fatale influence du mois noir sur la famille de Ker-Ellio, mais la vieille nourrice s'écria tout à coup:

— Ah! je vous comprends, Lès-en-Goch! ce mois funeste dure encore! — Le vieux Breton baissa la tête et recommença à marcher avec agitation. — Le mois noir dure encore, — répéta Ann-Jann avec effroi, — et Ewen est en mer par cette horrible tempête, en mer avec Mor-Nader! Oh! Mor-Nader (2) est bien nommé; il est fourbe et méchant, tout le monde le fuit: monsieur le recteur de Saint-Michel, l'abbé de Kérouëllan, l'a déjà menacé de lui interdire l'église s'il continuait ses sortiléges.

— Ah! c'est un grand malheur que monsieur le recteur soit à Paris depuis trois mois; depuis trois mois le pen-kan-guer est triste, et monsieur l'abbé lui aurait dit ce que nous ne pouvons lui dire.

— Et c'est surtout depuis qu'il nous a parlé de ce mystérieux portrait, Lès-en-Goch, que la tristesse d'Ewen a augmenté; vous ne l'aviez jamais vu durant la vie de feu monsieur le baron, ce portrait de femme?

— Jamais.

— Pourtant ce tableau est bien ancien.

Le Breton secoua la tête d'un air de doute, et dit à voix basse:

— Il y a peut-être un sortilége sur cette figure pâle.

— Hélas, Lès-en-Goch! lorsque notre jeune maître nous a demandé si nous savions comment ce portrait se trouvait dans la chambre, et que nous n'avons pas pu répondre, vous souvenez-vous de son air surpris et effrayé?

— Oui, il faut qu'il y ait un sortilége sur ce tableau, —

(1) Doué de la seconde vue, devin.
(2) Mor-Nader signifie serpent de mer.

répéta Lès-en-Goch. — L'autre jour, à la orune, je suis monté dans la chambre du pen-han-guer...

— Hé bien! Lès-en-Goch?

— Il m'a semblé voir les yeux de cette pâle figure remuer et briller.

— Jésus-Maria! cela annoncerait un grand malheur sur cette maison. Oh! mon Dieu! la tempête redouble. C'est fini, c'est fini de notre enfant! — s'écria la nourrice avec un cri déchirant.

— Le Seigneur fasse que le Mor-Nader n'ait pas lu dans la destinée du pen-kan-guer.

— Non, non, le Seigneur ne l'a pas voulu, — s'écria tout à coup Ann-Jann en baissant sa tête pour écouter et en étendant une main vers la porte. — J'entends son pas, c'est lui! Sainte Mère du Sauveur, Notre-Dame du Falgoat, soyez bénie! vous n'avez pas abandonné l'enfant pour qui je vous ai tant priée!

Ann-Jann tomba à genoux en joignant les mains. Lès-en-Goch courut vers la porte. Elle s'ouvrit brusquement. Ewen de Ker-Ellio entra.

III

LE RETOUR.

La figure d'Ewen n'avait rien de séduisant au premier abord. Son front chevelu, ses sourcils épais, sa barbe brune qu'il avait pris l'habitude de laisser croître depuis la guerre de Vendée, lui donnaient un aspect dur; mais la bonté de son regard, la douceur de son sourire, tempéraient l'âpreté de ses traits.

Ewen, pour ses excursions maritimes, portait le costume des marins bretons: de larges braies de toile à voile et une casaque de grosse étoffe de laine brune à capuchon, tels étaient ses vêtemens lorsqu'il parut dans la cuisine du manoir. Malgré la pluie qui tombait à torrens, il n'avait pas relevé le capuchon de sa casaque; sa tête était nue, sa figure pâle; ses cheveux noirs se collaient sur ses tempes; l'eau ruisselait de ses habits. En entrant, il ferma vivement la porte et poussa le verrou, comme s'il eût été poursuivi.

L'entrée du maître de Treff-Hartlog fut si brusque, il paraissait si effrayé, que Lès-en-Goch sauta sur son fusil.

— Maître Ewen, qu'y a-t-il? — dit le vieux Breton en s'approchant d'Ewen.

— Sainte Mère de Dieu! courez-vous quelque danger? s'écria Ann-Jann.

A ces mots, Ewen parut sortir de son égarement. Il regarda autour de lui avec étonnement, passa la main sur son front: honteux sans doute d'avoir témoigné une frayeur puérile, il essaya de sourire, et dit à Lès-en-Goch:

—Devine qui je veux empêcher d'entrer ici?—Le Breton le regarda d'un air étonné; Ewen tâcha de sourire, et ajouta en tirant le verrou qu'il avait poussé: — Le moine rouge (1) me poursuivait.

Malgré cette plaisanterie, le regard d'Ewen était toujours sinistre.

— Et il vous a donc atteint, — s'écria le Breton, — car votre braie est tachée de sang!

— Sainte Notre-Dame! vous êtes blessé, mon enfant, — s'écria Ann-Jann en voulant se précipiter dans les bras de son jeune maître.

Celui-ci, pour la première fois de sa vie, repoussa presque durement sa nourrice; sans lui répondre, il alla s'asseoir près du foyer.

(1) Spectre traditionnel.

— Lès-en-Goch, il est blessé?— dit Ann-Jann d'une voix basse et tremblante.

Le vieux chouan ne répondit rien, examina pendant quelques momens avec beaucoup d'attention les marques de sang détrempées d'eau qui tachaient le bas des braies de son jeune maître, et dit à sa femme:

— Cela n'est pas son sang; il marche trop ferme pour être blessé à la jambe.

— Béni soit Dieu si ce n'est pas de son sang!—dit Ann-Jann à voix basse et en se signant.

Les vêtemens d'Ewen étaient tellement imbibés d'eau, que par instans il frémissait de froid.

— Ne voulez-vous pas changer d'habits? — lui dit doucement la nourrice.

Ewen ne parut pas l'entendre. Ann-Jann se rapprocha de lui et réitéra aussi vainement la question. Mettant alors légèrement la main sur l'épaule d'Ewen, elle lui dit:

— Vous ne pouvez rester plus longtemps avec ces vêtemens trempés d'eau de mer et de pluie.

Après quelques momens d'un sombre silence, Ewen sortit de sa rêverie: il dit, comme s'il eût voulu se rassurer par ses propres paroles:

— Bah! si novembre s'appelle le *mois noir*, mai s'appelle le mois fleuri. Il faut que j'aie la tête aussi faible qu'une linotte pour avoir de telles craintes! N'ai-je pas échappé au plus grand danger que j'aie jamais couru! Si Mor-Nader est fou, ce n'est pas une raison pour qu'il soit sorcier. Allons, Ann-Jann, fais-moi souper, — dit Ewen en reprenant peu à peu son sang-froid et sa physionomie habituelle. — Tu m'apprêteras ensuite une écuelle de vin chaud, dont toi et Lès-en-Goch vous prendrez votre part.

— Et que nous boirons à votre santé et à votre bienheureux retour, maître Ewen, — dit le Breton. — Mais aussi, se mettre en mer par un temps pareil, c'est tenter le Seigneur.

— En mer avec Mor-Nader encore, sainte Vierge! c'est doubler les périls, — dit Ann-Jann à demi-voix en s'occupant activement des préparatifs du souper.

Le nom du pilote causa une impression pénible à Ewen, sa figure s'assombrit de nouveau pendant quelques minutes; puis, faisant un effort sur lui-même, il reprit avec gaieté:

— Au contraire, nourrice, il vaut mieux être en mer avec ce vieux sorcier, qui est marié, dit-il, avec la tempête; mais, par saint Guehenoc! dame tempête a aujourd'hui rudement secoué son mari, et l'a battu jusqu'au sang.

— Jusqu'au sang, maître Ewen!

— Vois-tu ces traces rouges à mes braies?

— Oui, maître.

— Eh bien! Lès-en-Goch, pendant un grain nous avons voulu amener la grande voile, qui était pourtant au bas ris; une vague énorme a couché l'embarcation presque sur le flanc, Mor-Nader a trébuché sur un des taquets du plat-bord, et... et... en tombant, il s'est ouvert le front. Heureusement il a perdu plus de sang qu'il ne s'est fait de mal.

Quoique Ewen eût voulu donner cette explication avec assurance, il avait tellement peu l'habitude du mensonge, qu'il ne put s'empêcher de balbutier.

— Et vous étiez seul avec Mor-Nader dans sa barque, maître Ewen!

— Avions-nous donc besoin d'aide? Depuis quand moi et Mor-Nader ne sommes-nous plus capables de manœuvrer une pareille coque de noix!

— Et Mor-Nader est retourné à l'île de Sein par un temps pareil, maître Ewen?

— Non, non, — dit Ewen avec embarras; — nous avons abordé à l'anse Kerer; Mor-Nader aura sans doute demandé à coucher à Legal le pêcheur.

— Vous êtes bien sûr, maître Ewen, qu'il passera la nuit chez Legal?

— Eh! mon Dieu! je n'en suis pas absolument certain,

mais je le suppose, — répondit Ewen impatiemment. Puis il ajouta : — Allons, mon vieux compagnon, viens m'aider à retirer ces vêtemens, qui pèsent cent livres, et que le moine rouge a touchés, comme tu le dis.

Lès-en-Goch était trop discret, trop respectueux, pour demander à son maître la cause de la terreur que celui-ci avait manifestée en entrant si précipitamment dans Treff-Hartlog.

Après souper, Ewen regagna sa chambre; les deux serviteurs restèrent seuls dans la cuisine.

Lès-en-Goch, très absorbé, fumait silencieusement sa pipe.

Ann-Jann, sachant combien il était inutile de parler à son mari lorsqu'il était enseveli dans ses réflexions, s'assit tristement dans un coin de la cheminée; un secret pressentiment lui disait que son mab-meïbrin avait couru d'autres dangers que ceux de la tempête.

Tout à coup Lès-en-Goch éteignit sa pipe, la mit dans sa poche, se leva, prit le fusil qu'il avait déposé auprès de la cheminée, en visita la batterie, et se dirigea lentement vers la porte.

Au moment de sortir, il hésita, s'arrêta; puis, après quelques momens de réflexion, il revint sur ses pas, remit le fusil à sa place, et retomba dans une profonde rêverie.

Ann-Jann avait suivi les mouvemens de son mari d'un regard inquiet et alarmé. Elle devina la pensée qu'il avait eue :

— Lès-en-Goch, vous vouliez aller chez le pêcheur Legal... pour y chercher... Mor-Nader? N'en faites rien, je vous en supplie. S'il a tenté quelque chose contre notre maître, le Seigneur le punira.

Le Breton ne parut pas étonné d'avoir été pénétré par sa femme; il répondit :

— Quelquefois l'homme est l'instrument du Seigneur.

— Lès-en-Goch ! — s'écria Ann-Jann avec effroi, — vous ne tueriez pas Mor-Nador, si coupable qu'il soit! non !

— Je ne sais pas, — dit le Breton.

Ann-Jann alla écouter à la porte d'Ewen pour tâcher de savoir s'il dormait, elle n'entendit aucun bruit; lorsqu'elle redescendit, trouvant son mari en prières, elle se joignit à lui.

Bientôt le plus profond silence régna dans le manoir de Treff-Hartlog.

IV

EWEN DE KER-ELLIO.

Nous interromprons un moment le récit des événemens pour donner une analyse détaillée du caractère bizarre du jeune maître de Treff-Hartlog. Nous dirons plus tard comment il fut presque miraculeusement arraché aux périls que lui avait fait courir le délire féroce de Mor-Nader.

Ewen, fils unique du baron de Ker-Ellio, avait perdu sa mère au berceau. Ann-Jann, chargée d'élever notre héros, remplit cette tâche avec autant de dévouement que de tendresse. Lorsqu'il s'agit de l'éducation d'Ewen, le baron manda au château l'abbé de Kérouëllan, ancien lieutenant de dragons, qui avait abandonné l'épée pour les ordres, et était devenu curé (ou *recteur*, comme on dit en Bretagne) de la paroisse de Saint-Michel, petit bourg voisin de Treff-Hartlog.

L'abbé n'était pas savant, mais il réunissait à un sens droit, à un esprit ferme, de rares et solides qualités. Il apprit à son élève à parler et à écrire à peu près correctement, et ce qu'il fallait d'arithmétique pour tenir un compte de fermage.

Si l'éducation scientifique d'Ewen fut très négligée, son éducation morale et physique fut merveilleusement bien dirigée par l'abbé; développant dans cet enfant la force du corps et l'énergie du caractère, il en fit un homme loyal et généreux, robuste et hardi. D'une piété sincère, d'un royalisme pour ainsi dire instinctif, les principes religieux et politiques d'Ewen étaient ceux de tout gentilhomme breton; ils se résumaient par ces deux mots : *Dieu* et le *roi*.

Le vieux baron mourut en recommandant à son fils d'être fidèle à son Église et à son souverain, de se montrer juste et bon pour ses tenanciers, et de n'aller jamais habiter Paris, où l'on ne pouvait que perdre son âme et dissiper son patrimoine.

Ewen obéit scrupuleusement aux dernières volontés de son père. La révolution de 1830 arriva. La guerre civile éclata dans l'Ouest; le maître de Treff-Hartlog crut de son devoir d'imiter la conduite de son père, ancien chef de bandes : il alla soutenir la cause de son souverain légitime à la tête d'une quarantaine d'hommes, tous nés sur son domaine. Ils partirent en chantant cette vieille chanson des chouans, d'une poésie si naïve et si énergique :

Er re goch huy er mère hed noger er ported, etc.

(Les vieillards et les jeunes filles, et les petits enfans, et tous ceux qui sont incapables d'aller se battre, ceux-là diront en allant se coucher un *Ave* et un *Pater* pour les chouans)

Tant que dura l'insurrection, Ewen combattit intrépidement à la tête de sa petite bande, entretenue à ses frais. A la fin de la guerre, il fut poursuivi, condamné à mort par contumace, et obligé de se cacher dans les bois avec son fidèle Lès-en-Goch. Après quatre mois de cette vie errante, il fut amnistié. Dans plusieurs combats contre les troupes constitutionnelles, il avait montré un courage et un sang-froid remarquables.

Ewen reprit le cours de sa vie paisible : il regretta pendant quelque temps l'existence aventureuse de chef de bande, amoureux comme on l'est dans la première jeunesse de tout ce qui est périlleux et chevaleresque; mais cette exaltation guerrière s'éteignit peu à peu au milieu des tranquilles douceurs de la solitude. Chose étrange à son âge, Ewen éprouvait un grand bonheur à vivre dans l'isolement. La première année qui suivit l'amnistie de sa rébellion s'écoula dans un calme délicieux.

Tantôt Ewen s'abandonnait à des rêveries charmantes, tantôt il se livrait à la contemplation la plus intelligente, la plus religieusement poétique, des grands phénomènes de la nature; souvent la nuit l'avait surpris, heureux, ému de voir le soleil se coucher dans l'Océan, par une belle et paisible soirée d'été, alors que les jeunes filles et les enfans ramassaient le goëmon sur la grève en chantant ces vieux chants bretons toujours si doux aux fils de l'Armorique.

Oui, le crépuscule remplaçait le jour, la nuit remplaçait le crépuscule, et Ewen était encore assis sur le même rocher, les yeux baignés de douces larmes, éprouvant un attendrissement inexprimable.

Alors il reprenait lentement la route de l'antique manoir, admirant le ciel étoilé, respirant avec amour les fortes et saines odeurs du varech ou des bruyères, senteurs bien chères à ceux qui ont habité le rivage breton.

A son arrivée à Treff-Hartlog, Even trouvait les soins empressés de ses deux bons serviteurs, le feu bien flambant dans la graude cheminée, le souper prêt, et sa nourrice à la fois inquiète et impatiente de savoir si le mab-meïbrein trouverait le repas de son goût; puis venaient les rêveries au coin du foyer, puis une nuit de paisible sommeil sous le toit de ses ancêtres.

D'autres fois, montant un de ces petits chevaux des montagnes d'Arrez, pleins de vigueur et de feu, Ewen faisait de longues courses dans l'intérieur du pays, évitant toujours les villes de Pont-Croix et de Quimper, tant le

jeune sauvage fuyait le bruit et le tumulte. Il choisissait pour ses promenades les landes immenses, plaines désertes comme la mer, imposantes comme la mer.

Souvent encore Ewen chassait tout le jour dans ce pays si couvert, si coupé de haies impénétrables, de fossés profonds, de routes escarpées; grâce à sa vigueur, il retournait au manoir d'un pas leste et rapide, rapportant son carnier plein, en devançant ses deux chiens fidèles, *Cyfnerth* et *Bidnewin*.

D'après ce crayon de la vie du jeune baron de Ker-Ellio, on aurait pu le croire exclusivement voué aux exercices physiques; jamais, au contraire, pensée ne fut plus active, plus poétique que la sienne.

Ewen était trop sensible aux charmes, aux magnificences de la nature pour ne pas être poëte : non qu'il eût jamais fait des vers (il savait à peu près correctement écrire et parler sa langue : tranchons le mot, il était d'une extrême ignorance), mais il était poëte par ses instincts d'une rare élévation, poëte par ses perceptions d'une délicatesse exquise, poëte par son amour pour la solitude; la solitude, où les méchantes natures se dépravent et s'aigrissent encore, tandis que les âmes fortes et généreuses s'y retrempent, s'y épurent, s'y agrandissent. Il était poëte enfin par son amour instinctif du beau, par sa sympathie pour les hommes d'un naturel rude, inculte, énergique, et par sa répulsion involontaire pour ce qui était *bourgeois* ou trivial.

Vivant par goût au milieu des pêcheurs et des laboureurs, Ewen ne pouvait se résoudre à fréquenter les jeunes gens des villes voisines; leurs plaisirs vulgaires, leur gaieté bruyante, grossière, lui causaient une répugnance, un éloignement insurmontable.

La loyauté, la bonté du baron de Ker-Ellio étaient si connues dans son canton que, malgré la retraite absolue où il vivait, on ne lui connaissait pas d'ennemi; on lui tenait compte de la vigueur de sa conduite lors des affaires de Vendée; sa réserve, que des esprits chagrins auraient dû attribuer à la fierté ou au dédain, n'avait jamais été méchamment interprétée. On l'appelait le *philosophe*, innocente épigramme, seule protestation que les voisins d'Ewen se permirent jamais contre sa sauvagerie.

Comment un esprit si impressionnable, on pourrait presque dire si susceptible dans ses affinités, s'alliait-il à un caractère d'une rare énergie? Comment tant de délicatesse s'était-elle développée sous cette rude écorce? Comment, sans avoir de sa vie lu un vers ou une œuvre littéraire, s'était-il tout à coup élancé avec tant de bonheur dans les espaces infinis de la méditation et de la poésie, non écrite, mais pensée? D'où tenait-il cette singulière aptitude à une vie solitaire et spéculative, vie dont son père, loyal gentilhomme, franc chasseur, franc buveur, ne lui avait jamais prêché l'exemple, et dont son éducation simple et agreste aurait dû l'éloigner? Nous n'essayerons pas d'éclaircir ce mystère; nous racontons un fait malheureusement trop réel.

Il est, en effet, douloureux de penser qu'il en est peut-être des instincts moraux comme des appétits physiques : plus on les sollicite, plus on les développe; plus on les développe, plus ils deviennent exigeans : alors l'abus arrive, la satiété suit, et la dépravation succède.

Appliquée aux besoins de l'imagination, cette logique progressive est souvent plus rigoureuse encore.

La vie du jeune maître de Treff-Hartlog, jusqu'alors riante et paisible, subit donc lentement une transformation complète.

Ainsi quelquefois, au matin, le ciel est du plus pur, du plus riant azur; pas un nuage n'en trouble la sérénité. Pourtant, peu à peu, sans que ce changement soit pour ainsi dire visible, une imperceptible vapeur étend sa gaze transparente et légère sur l'horizon; le ciel est toujours bleu, mais, moins limpide, ce bleu s'est assombri; enfin, de nuance en nuance, insensiblement il arrive à un gris lugubre, à un noir glauque, précurseur de la tempête.

Rien de plus simple, de plus humain, que la cause du bouleversement de la vie d'Ewen.

Un jour la solitude lui parut pesante. A force de concentrer ses impressions en lui-même, il en était venu à regretter de n'avoir pas auprès de lui un cœur ami, un esprit intelligent, une âme poétique, pour les partager. Ce regret le conduisit à se créer par la pensée une compagne imaginaire, un de ces charmans fantômes que nos premières et chastes rêveries évoquent toujours.

Nous n'avons pas parlé des sentimens d'Ewen au sujet de l'amour, parce que quelques rencontres sylvestres avec des nymphes aux pieds nus et au corset de bure ne méritaient pas ce nom.

Ses voisins, qu'il trouvait quelquefois sur sa route, lui disaient :

— Eh bien! monsieur de Ker-Ellio, quand vous mariez-vous donc?

— Jamais, — répondait le maître de Treff-Hartlog. — Je ne songe pas à me marier; je suis trop sauvage et trop jaloux de ma liberté.

Ewen ne disait pas la vérité; il ne se passait pas de jour depuis quelque temps qu'il ne bâtit, au contraire, les romans les plus merveilleux sur son mariage, ou plutôt sur le mariage qu'il aurait rêvé; mais il demandait tant de qualités, tant de charmes à son idéal, qu'il devait renoncer à jamais de le rencontrer. La même susceptibilité qui l'éloignait de ses joyeux et bruyans voisins causait son antipathie exagérée pour les jeunes filles de sa province parmi lesquelles il pouvait chercher une femme.

La fortune assez considérable d'Ewen, son nom vénéré en Bretagne, sa loyauté bien connue, le rendaient un parti désirable. Son ancien précepteur, l'abbé de Kérouëllan, lui avait, entre autres, proposé deux riches héritières de Quimper, qui s'étaient rencontrées par *hasard* avec le maître de Treff-Hartlog au *pardon* (1) du Falgoat.

Quoique ces *prétendantes* fussent agréables, bien nées, bien élevées, elles répondaient si peu aux vœux d'Ewen, qu'il s'excusa, comme toujours, de faire un choix, prétextant de sa sauvagerie et de son éloignement pour le mariage.

Pendant longtemps, monsieur de Ker-Ellio se complut à parfaire le portrait de la femme qu'il rêvait; chaque jour il la parait d'une grâce, d'une qualité de plus; à une exquise beauté elle joignait des talens variés, des qualités essentielles; son caractère était doux et ferme à la fois; son âme, tendre, poétique, essentiellement sympathique à toutes les magnificences de la nature; enfin cette femme était aussi amoureuse que lui de la solitude *à deux*.

En un mot, cette création fut l'œuvre poétique d'Ewen : artiste passionné, il l'enrichit de tous les trésors de son cœur et de son imagination.

Tant que cette singulière fantaisie ne fut qu'un jeu de l'esprit d'Ewen, ce gracieux fantôme qu'il évoquait à son gré occupa délicieusement sa solitude; mais peu à peu ses pensées, d'abord douces, lui devinrent amères. Après avoir été fier de posséder assez l'instinct du beau pour concevoir une pareille idéalité, après s'être contenté de dire avec une touchante mélancolie « *Si une pareille femme existait!* » il s'attrista profondément, et se dit « *Pourquoi n'existe-t-elle pas?* »

Enfin ses réflexions s'aigrirent davantage encore lorsqu'il se persuada qu'une telle femme, existât-elle, ne lui appartiendrait jamais.

— Malheur à moi! — disait-il; — mes vœux sont si ambitieux qu'ils sont impossibles à réaliser; ils ont tellement subtilisé mes goûts, qu'il me serait désormais impossible de me contenter du bonheur vulgaire auquel je puis prétendre. Ce que je désire est trop au-dessus de moi; ce que je puis est trop au-dessous.

De ce moment les idées d'Ewen subirent cette réaction funeste dont nous avons parlé.

Il se lassa des tableaux riants et calmes qui l'avaient

(1) Pardons, fêtes champêtres de la Bretagne.

d'abord séduit : il rechercha les soirées orageuses, comme il avait autrefois recherché les paisibles matinées que l'aube naissante diaprait de vermeil et d'azur ; il devint insensible à la fraîche poésie des prés verts tout baignés de rosée ; il n'aima plus à voir les vastes landes de bruyères à fleurs pourpres onduler sous le tiède et léger souffle d'une brise d'été ; il ne rechercha plus le bruissement des ruisseaux qui murmuraient sous les saules et reflétaient çà et là les lueurs argentées de la lune.

Ewen n'allait plus s'asseoir sur les hauts rochers de la côte que lorsque le soleil, d'un rouge ardent, s'abaissait derrière une zone de nuages noirs, et présageait une nuit si terrible que les bateaux pêcheurs rentraient en hâte dans le port comme une volée de mouettes effrayées.

La tempête se déchaînait. Ewen éprouvait une volupté sauvage à entendre l'Océan tonner à ses pieds, à voir les vagues écumantes se briser sur les récifs de la baie des Trépassés, à suivre d'un sombre regard les nuées épaisses chassées par l'ouragan, et qui, bizarrement éclairées par le reflet blafard de la lune, ressemblaient quelquefois à une armée de pâles fantômes emportés sur l'aile des vents.

Après ces contemplations douloureuses, Ewen rentrait à Treff-Hartlog, haletant, épuisé, sentant, comme il le disait, *la tempête continuer au fond de son âme.*

Les soins maternels d'Ann-Jann, le dévouement silencieux de Lès-en-Goch, calmaient un peu l'agitation fébrile de leur jeune maître. Avant de rentrer dans sa chambre, il parcourait à pas lents les vastes pièces inhabitées du manoir, écoutant avec une vague terreur le vent gémir dans les appartemens déserts.

Ce besoin d'émotions poignantes, cette mélancolie noire et confuse, affaiblissant l'esprit d'Ewen, développèrent chez lui une forte tendance à croire au merveilleux.

On parlait avec un certain effroi de la puissance divinatrice de Mor-Nader, pilote de l'île de Sein. Ewen ne résista pas au désir de le consulter. Le vieux pilote, dont la raison était à demi égarée, lui avait fait les prédictions les plus sinistres sur la fatale influence du mois noir, toujours funeste à la famille de Ker-Ellio.

Enfin, on l'a vu, au risque de se noyer avec sa victime, Mor-Nader, dans son délire sauvage, avait essayé de réaliser ses sinistres pronostics.

Hâtons-nous de le dire, Ewen, malgré ses bizarres exaltations, était resté bon, loyal ; son affectueuse charité pour les malheureux avait même augmenté en raison de l'intensité de ses chagrins. Seulement une circonstance étrange rendit son aberration presque incurable en donnant un corps à sa vision, une forme humaine à la fille de ses rêves.

Quoique les objets d'art fussent rares à Treff-Hartlog, il y avait dans la chambre d'Ewen une vieille peinture à demi détruite qui représentait une femme d'une rare beauté.

Le visage pâle, d'un coloris très effacé, se détachait d'un fond presque noir ; une tunique rouge, dont on voyait à peine vestige, couvrait les épaules ; quelques boucles de cheveux bruns s'arrondissaient sur les tempes, mais le reste de la coiffure disparaissait dans l'obscurité du fond. Les seules parties intactes de ce portrait étaient donc le front et les yeux : le front, haut, fier, d'une blancheur et d'une dureté de marbre ; les yeux, noirs, grands, admirablement beaux, malgré leur expression méchante et hardie ; les contours du nez, de la bouche, du menton, se devinaient plus qu'ils ne se voyaient.

Cette peinture causait une impression bizarre.

On n'apercevait, pour ainsi dire, tout d'abord qu'un front d'un blanc mat et deux grands yeux noirs ; enfin, dernière particularité, un *grain de beauté* s'arrondissait un peu au-dessus du sourcil gauche, comme une mouche d'ébène ; le reste du visage s'effaçait insensiblement dans le clair-obscur et dans l'ombre.

Ewen avait donné à l'être idéal dont il s'était si fortement épris la physionomie de ce portrait ; ses contours indécis, son aspect fantastique se prêtaient merveilleusement à ce nouveau caprice de son imagination malade.

Le soir à son coucher, le matin à son réveil, Ewen cherchait toujours du regard ces deux grands yeux si noirs et ce front si blanc.

Dans la disposition d'esprit où se trouvait le maître de Treff-Hartlog, la moindre singularité devait s'empreindre pour lui d'un caractère mystérieux, presque surnaturel. Soit qu'il eût tardivement remarqué cette peinture, soit qu'elle eût été placée dans sa chambre à son insu, Ewen croyait n'avoir jamais vu ce tableau durant la vie de son père ; et pourtant il ne pouvait préciser à quelle époque il avait été placé dans son appartement, à lui. En vain il interrogea Lès-en-Goch et Ann-Jann ; ces deux serviteurs ne purent le renseigner à ce sujet, et leurs réponses augmentèrent encore son inquiète curiosité.

Ce tableau était peint sur bois. Ewen l'examina soigneusement. A force de patience, il découvrit dans un angle, près de la bordure, plusieurs lettres à demi effacées, et il lut le mot *novembre.* Ewen tressaillit. Par quel mystère retrouvait-il là le nom de ce *mois noir*, que la tradition regardait comme si fatal à sa famille ? L'ancien précepteur d'Ewen, le recteur de la paroisse de Saint-Michel, aurait seul pu éclaircir ce mystère ; mais l'abbé était absent depuis trois mois environ ; depuis ce temps, la sombre mélancolie de son ancien disciple avait fait d'effrayans et de rapides progrès.

Telle était la situation morale d'Ewen au moment où nous le présentons au lecteur.

V

LE RECTEUR.

Le lendemain du jour où Ewen de Ker-Ellio avait couru un si grand danger, M. l'abbé de Kérouëllan, recteur de la paroisse de Saint-Michel, grand et robuste vieillard, vêtu du costume ecclésiastique, gravissait au pas de son petit cheval blanc le chemin escarpé qui conduisait du bourg au manoir de Treff-Hartlog.

L'ouragan avait cessé ; un brouillard froid et humide voilait l'horizon ; on ne voyait pas la mer, mais on entendait au loin les sourds mugissemens de son ressac ; une forte houle succédait au déchaînement des vagues.

L'abbé de Kérouëllan chantait, d'une voix plus sonore qu'harmonieuse, le *Kanouanen ar Belek forbannet* (le Chant du Prêtre exilé), qui commence ainsi :

« Écoutez un recteur de l'évêché de Vannes, exilé pour la foi loin de son pays ; son corps est loin de vous, mais sa pensée et son cœur ne vous quittent jamais. »

Ancien soldat, l'abbé n'avait jamais manqué aux sérieux et graves devoirs qu'impose la vie religieuse ; mais son langage était rude et brusque. Lorsque le bon recteur s'échappait à dire quelques paroles peu congrues à son habit, il se hâtait d'ajouter, en forme de correctif : « *Aurais-je dit quand j'étais soldat !* » Du reste, l'abbé gouvernait son petit troupeau avec autant de fermeté que de sagesse, et ses ouailles l'adoraient. Sa physionomie mâle, ouverte, respirait la bienveillance et la cordialité. Fièrement campé sur sa monture, le recteur prouvait qu'il n'était pas un cavalier novice ; l'air militaire, qui ne se dépouille jamais entièrement, se trahissait dans tous ses mouvemens. En arrivant à la porte extérieure du manoir de Treff-Hartlog, il sonna une grosse cloche.

Lès-en-Goch parut, salua respectueusement le curé, et prit la bride du cheval pour le conduire à l'écurie.

— Ewen est-il au château ? — demanda le prêtre, qui appelait toujours ainsi familièrement son ancien disciple.

— Oui, monsieur le recteur, le pen-kan-guer sera bien aise de vous voir de retour de votre voyage.

— Comment va-t-il depuis trois mois que je l'ai quitté? — demanda l'abbé, qui, nous l'avons dit, était parti pour Paris alors que la noire mélancolie d'Ewen commençait à se manifester. Lès-en-Goch secoua la tête tristement. — Ainsi, je le retrouverai tel qu'il était lorsque je l'ai quitté? dit l'abbé.

— Bien pis, monsieur le recteur.

— Et il n'a vu personne, aucun de ses voisins?

— Aucun, monsieur le recteur. Hier, Ann-Jann et moi, nous avons été bien inquiets du pen-kan-guer pendant la tempête.

— Eh bien! qu'a-t-il fait pendant cette tempête, qui d'ailleurs a rudement secoué mon presbytère depuis la cave jusqu'au grenier? Depuis dix ans, il n'y a pas eu un coup de vent pareil sur la côte. Eh bien! réponds donc, qu'est-il arrivé pendant cette tempête?

— Le pen-kan-guer était en mer.

— Jésus-Dieu! mais il devient fou! — s'écria le recteur en joignant les mains.

— En mer avec Mor-Nader, — ajouta Lès-en-Goch.

La physionomie du curé se rembrunit.

— Avec ce vieux drôle, malgré les méchans bruits qui courent sur cet homme! Il a tort, Lès-en-Goch, il a grand tort.

— Oui, oui, il a tort, monsieur le recteur. Mor-Nader est un esprit malfaisant; il a plus de science de l'avenir qu'un bon chrétien ne doit en avoir.

— Et toi, tu es plus âne qu'un bon chrétien ne doit l'être; ne vas-tu pas croire aussi à la magie de ce vieux fripon? Tiens, tu es aussi fou que ton maître, et moi je suis plus fou que vous deux en te parlant raison. Allons, mène mon cheval à l'écurie, je vais aller trouver Ewen...

— Le pen-kan-guer n'est pas encore éveillé, monsieur le recteur.

— A dix heures sonnées! Eh bien! je le réveillerai; ça ne sera pas la première fois. Dis à Ann-Jann que je déjeunerai ici, qu'elle nous fasse de bonnes crêpes fraîches.

Le Breton s'inclina respectueusement et conduisit la haquenée du prêtre à l'écurie, pendant que celui-ci montait l'escalier dallé de granit qui conduisait à l'appartement du maître de Treff-Hartlog.

L'abbé, au lieu de frapper à la porte de la chambre à coucher d'Ewen, entra bruyamment en s'écriant de sa bonne grosse voix :

— Debout! allons, paresseux! debout!

Ewen, à demi vêtu, était assis sur son lit; il contemplait attentivement le portrait dont nous avons parlé. Pour le mieux voir, il l'avait posé devant lui sur une chaise.

La brusque arrivée du recteur fit tressaillir le maître de Treff-Hartlog, qui retourna brusquement la tête :

— Quel bonheur! c'est vous, c'est vous, mon bon abbé de Kérouëllan! — s'écria-t-il avec autant de joie que de surprise, et il tendit vivement sa main au prêtre.

L'abbé se recula.

— Non, non, vous ne méritez pas que je vous donne la main, monsieur le rêvasseur! Ah! ah! j'en apprends de belles sur votre compte, songe-creux que vous êtes! Jésus-Dieu! j'ai fait là un joli disciple! Ah çà! il paraît que vous prenez à grand train le chemin des Petites-Maisons.—Puis, remarquant les traits pâles, abattus, amaigris d'Ewen, il ajouta, sans railler cette fois et d'un ton indigné : — Mais voyez un peu cette figure, ces yeux creux! Il ne manquait plus que cela. Voilà maintenant sa santé qui s'altère! C'est tout simple : on veut faire l'original, on veut vivre en sauvage; l'ennui vous ronge; mais, comme on veut jouer son rôle jusqu'au bout, on crèverait plutôt que d'avouer qu'à la longue la solitude devient insupportable; aussi l'on crève... ce qui est bien agréable pour ceux qui vous aiment! Voilà ce que c'est que de vivre isolé.

— Vous avez raison, — dit Ewen d'un air sombre, — c'est vivre misérablement.

— Et à qui la faute? Combien de fois vous ai-je dit : Mariez-vous, épousez une bonne et brave jeune fille de notre pays, qui vous mette la joie au cœur en vous donnant une séquelle d'enfans. Mais non, monsieur est fier, monsieur trouve au-dessous de lui de se marier avec une demoiselle de province; il vous faut une péronnelle de Paris, n'est-ce pas? Un joli goût que vous avez là!

— Mon cher abbé, je vous assure que vous vous méprenez et que...

— Mais ce n'est pas tout, — s'écria le recteur en interrompant son ancien élève,—pour passe-temps, qu'imagine monsieur le baron? de s'en aller courir la mer par des temps épouvantables, et avec qui, s'il vous plaît? avec un vieux drôle que tous les honnêtes gens du pays fuient comme la peste. Et pourquoi monsieur le baron fréquente-t-il un pareil gueux? parce que monsieur le baron, à force de se démantibuler l'esprit, à force de courir après des visions cornues et biscornues, est devenu assez faible, assez maniaque, pour s'affoler d'idées magiques et diaboliques. C'est tout simple! les sorciers, c'est original; et puis c'est si amusant de pouvoir dire, à propos d'une niaiserie qui n'effrayerait pas seulement un enfant de quatre ans, de pouvoir dire d'un air effaré : « Il y a certainement là quelque chose de surnaturel; la raison humaine se refuse à l'expliquer, et... quand... je...» Ciel... Ah! mon Dieu!... mais... que vois-je? — s'écria tout à coup l'abbé de Kerouëllan en interrompant sa mercuriale pour contempler avec stupeur le portrait à demi effacé qu'Ewen avait posé auprès de lui sur une chaise pour le mieux regarder. — Jésus, mon Dieu! — répéta l'abbé, — comment ce portrait se retrouve-t-il ici? Est-ce bien possible?

— Que voulez-vous dire? — demanda Ewen, le cœur palpitant d'émotion.

Sans lui répondre, le recteur se saisit vivement du tableau et l'exposa au grand jour de la fenêtre.

Ewen suivit tous les mouvemens du prêtre avec une anxiété croissante, impatient d'éclaircir ce nouveau mystère.

— Oui, oui, c'est pourtant bien lui, — disait le recteur en regardant le portrait avec une scrupuleuse attention. — Est-ce donc un rêve? ma vue ne m'abuse-t-elle pas?... Non... elle ne m'abuse pas... C'est lui... voici ces mots à peine lisibles écrits en rouge dans ce coin près du cadre... *Novembre*... Oui, c'est bien cela... En vérité, je reste confondu... c'est incompréhensible! ma raison se refuse à croire ce que je vois, et pourtant ce que je vois existe. Eh! voilà, sur ma parole, un mystère qui m'épouvante! — ajouta l'abbé en rejetant ce tableau sur la chaise avec un geste d'effroi.

Il y avait un contraste et un rapprochement bizarre entre les premières et les dernières paroles de l'abbé; il venait de s'indigner contre les gens assez sottement épris du merveilleux pour croire aux choses impossibles, surnaturelles, et il s'écriait à propos du portrait :

« C'est incompréhensible, ma raison se refuse à croire ce que je vois; et pourtant ce que je vois existe... Voilà un mystère qui m'épouvante. »

On juge de l'effet que produisit sur l'esprit d'Ewen cette bizarre contradiction entre les paroles et les impressions d'un homme aussi ferme, aussi sensé, aussi respectable que l'abbé de Kérouëllan.

— Encore une fois, comment ce tableau se trouve-t-il ici, dans votre chambre, Ewen? — dit le recteur.

— Je ne le sais pas, l'abbé; j'attendais votre retour pour vous demander quel était ce portrait. Mais, à votre tour, dites-moi la cause de votre étonnement en le voyant ici?

— Mon étonnement est bien naturel, mon enfant. Il y a six ans, moi et votre père nous avons brûlé ce portrait que voilà... dans la cheminée que voici.

— Vous avez vu brûler ce portrait un an avant la mort de mon père?

— Je l'ai vu, de mes yeux vu brûler, un an avant la mort de votre père.

— Mais, l'abbé, c'est impossible.

— Je ne vous dis pas non, mais je vous répète que je l'ai vu brûler.

— Depuis la mort de mon père, vingt fois vous êtes venu dans ma chambre, et ce portrait était là entre les deux fenêtres.

— Je ne l'ai pas remarqué, sans quoi mon étonnement eût été alors aussi grand qu'à cette époque.

— Mais pourquoi avait-on brûlé ce portrait? Où était-il? Comment n'ai-je pas su cette circonstance?

— Parce qu'il n'y avait aucune raison pour vous en instruire; vous étiez alors, je crois, à chasser dans les environs de Lesneven.

— Mais pourquoi a-t-on brûlé ce portrait?

— Votre père m'avait prié de l'aider à rechercher quelques titres relatifs à la créance qu'il avait sur ce banquier juif, monsieur Achille Dunoyer.

— monsieur Achille Dunoyer, ce banquier chez qui mes fonds sont placés, et que vous avez dû voir à Paris avant de revenir ici?

— Lui-même; mais je ne l'ai pas vu; je vous dirai cela tout à l'heure. Terminons l'histoire de ce diable de portrait. En cherchant ces papiers, que votre père croyait égarés, nous dérangeâmes une grande armoire, derrière laquelle avait sans doute glissé depuis bien des années ce tableau à demi effacé. En le voyant, votre père pâlit et s'écria : « Le voilà donc ce portrait que j'ai tant cherché après la mort de mon père, afin d'anéantir cette odieuse figure, qui me rappelle de si funestes souvenirs! Voyez, l'abbé, — me dit votre père, — il doit y avoir une date, date fatale, toujours fatale à notre famille, écrite dans quelque coin. » Nous cherchâmes, et nous trouvâmes en effet ces mots : *Novembre mil sept.....* Le reste avait disparu.

— Le mot *novembre* est encore lisible, — dit Ewen en examinant attentivement le tableau; — mais l'humidité a effacé les chiffres... Et la femme que représente ce portrait, qui est-elle?

— Je ne le sais pas; seulement votre père s'écria en montrant le poing au portrait : « Tu as été assez longtemps le mauvais génie de ma famille! Tu as, grâce au ciel, disparu de la terre! Qu'il ne reste pas même de trace de ton image infernale! » En disant ces mots, votre père arracha la toile de ce panneau de bois où elle était appliquée; et, comme il n'y avait pas de feu dans la chambre de la tour où nous étions, il vint ici; il y avait un bon brasier, et devant moi il y brûla ce portrait. Voici ce que je vous atteste, sur ma parole et ma foi de prêtre.

— Eh bien! l'abbé, — dit Ewen d'une voix sombre, — tout à l'heure vous m'accusiez d'être enclin à croire aux choses surnaturelles!

Le bon recteur s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise en donnant ce nouvel et dangereux aliment aux élucubrations de son ancien disciple.

— Que le diable vous emporte! — s'écria-t-il malgré lui; puis il ajouta son correctif habituel : — aurais-je dit quand j'étais soldat. Voilà donc la morale que vous tirez de ce que je vous raconte! Joli métier que vous faites-là, de vous mettre en sournois à l'affût des mots qui paraissent concorder avec vos rêveries!

— Mais enfin, l'abbé, comment se fait-il que vous revoyiez, que vous touchiez un objet que vous avez vu brûler sous vos yeux?

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

— Comment! l'abbé, qu'est-ce que cela prouve?

— Sans doute; il ne s'agit que de raisonnner comme des gens sensés pour tirer ceci à clair. Suivez-moi bien. En admettant qu'il y ait là momentanément quelque chose d'inexplicable, est-ce une raison pour croire au surnaturel? La preuve que rien n'est plus simple, c'est que présentement c'est inexplicable; suivez-moi toujours bien... or, les choses inexplicables sont impossibles; or, une chose impossible ne peut pas être. Ce qui vous prouve évidemment... que... enfin... qu'il n'y a rien que de parfaitement naturel là-dedans.

La logique de ce raisonnement ne parut pas péremptoire au jeune baron; il répondit en secouant mélancoliquement la tête :

— Et cette date si fatale à notre maison? Ce mois noir, qui a vu mourir mon père, mon grand-père; ce mois noir, qui se trouve inscrit sur le portrait de cette femme mystérieuse, dont l'influence a été si funeste à notre famille, vous l'avez dit?

— A l'autre, maintenant! C'est au tour du mois noir à cette heure! Que Lucifer me brûle (aurais-je dit quand j'étais soldat) s'il ne devient pas aussi oison que Lès-en-Goch! Eh bien! quoi! le mois noir, le mois noir? N'est-ce pas en novembre que les feuilles tombent, que les plantes meurent? Pourquoi n'en serait-il pas de même des hommes?

— Mais pourquoi deux de mes ancêtres sont-ils morts dans ce triste mois, l'abbé?

— Est-ce que je le sais, moi? Croyez-vous d'ailleurs que la maison de Ker-Ellio ait le privilége de mourir dans le mois de novembre? Tenez, vous êtes fou à lier. Évertuez-vous donc, après cela, à faire des éducations raisonnables! — s'écria le malheureux recteur en marchant à grands pas. — Si je lui avais mis des babioles dans la tête, si je lui avais fait lire des romans, des poëmes, je concevrais cela, mais non, je ne lui montre que ce que je sais, ce qui n'est pas grand'chose, à lire, à écrire et à parler sa langue à peu près correctement, les quatre règles pour tenir ses comptes de fermiers, ce qu'il faut connaître d'histoire et de géographie pour savoir que Louis XIII n'est pas fils de Louis XII, et que Pékin est en Chine. Je ne lui apprends pas un mot de latin, vu que j'en sais tout juste ce qu'il m'en faut pour dire ma messe. Il sort de mes mains joyeux et loyal, charitable et courageux, sain et robuste, trapu et barbu; il a l'air d'un métayer plutôt que d'un monsieur; il s'en va bravement chouanner pendant quinze mois... qui diable (aurais-je dit quand j'étais soldat) se fût imaginé que ce rude fils de nos grèves finirait par être un rêvasseur, un songe-creux, aussi superstitieux que les plus grossiers paysans du Léonais! Allons donc, Ewen, mon ami, pas de ces sottises-là! Parce que novembre s'appelle le mois noir, est-il pour cela plus mauvais que les autres mois? Venez donc ce soir visiter nos bonnes gens, vos métayers; vous les trouverez rassemblés dans leur étable, contens, joyeux et chantant à la veillée *Milinerez Pontaro* (1) ou *Mellezourou arc hant* (2). Et pourtant, mon enfant, si novembre doit être *noir* pour quelqu'un, n'est-ce pas pour ces pauvres gens, dont le foyer est sombre, faute d'une bonne flambée? Eh bien! ils se contentent de la douce chaleur de l'étable, et savent encore égayer leur veillée. Allons donc, Ewen, c'est offenser le bon Dieu et les vrais malheureux que de se créer des chagrins imaginaires. Comment osez-vous vous plaindre, vous, lorsque tant d'infortunés, qui souvent ont froid et faim, pour eux et pour leurs enfans, remercient le Seigneur chaque soir, et s'éveillent le cœur allègre, pourvu que le travail, si rude qu'il soit, ne manque pas à leurs bras.

Le simple langage du bon recteur fit une bonne impression sur Ewen; il tendit la main à l'abbé de Kérouëllan, et lui dit :

— Pardon, mon ami; vous avez raison, ma tête s'est affaiblie; souvent je ne me reconnais plus. Tenez, voyez-vous, la pensée, oui, la pensée me tue.

— La pensée vous tue, mon pauvre ami? Hélas! il faut toujours en revenir à la vieille Genèse pour se retremper le cœur et l'esprit par ses sages paraboles, comme on revient au lait pur et salutaire pour se refaire l'estomac. La pensée vous tue, eh! mon Dieu! c'est tout simple, c'est encore l'histoire de l'arbre du bien et du mal; vous avez fouillé ses racines comme un blaireau qui fait son trou, et vous n'avez trouvé qu'amertume. Au lieu d'agir en bon chrétien, en bon maître, de tendre aux fins pour les-

(1) *La Meunière de Pontaro.*
(2) *Les Miroirs d'argent.*

quelles Dieu vous a fait, vous allez vous imaginer de rêvasser, de sophistiquer à creux? Quelle mouche vous a piqué?

— Et le sais-je? pouvais-je prévoir que mes pensées, d'abord paisibles et riantes, déborderaient en flots noirs et amers! Rien de plus limpide, de plus calme, que la source de l'Hellé, et cette rivière finit par se mêler en bondissant aux vagues de l'Océan. D'abord la solitude m'a plu, je m'y suis isolé avec délices; à mesure que j'en appréciais davantage le charme, je regrettais de ne pouvoir partager cette vie enchanteresse avec une épouse bien-aimée.

— Belle découverte que vous avez faite là! Ne vous ai-je pas conseillé cent fois de vous marier? Mon Dieu! rien n'était plus facile, les occasions ne vous ont pas manqué, pourtant!

— Sans doute, mais, à force de songer à l'idéal que je me suis créé, j'ai fini par y croire... alors la seule réalité que je pouvais rencontrer m'a semblé méprisable.

— Bon Dieu! mon malheureux Ewen, où as-tu appris toutes ces sottes choses? Qui t'a troublé la cervelle à ce point? Des idéalités, des idéalités! Eh! morbleu! prends-moi donc une brave *Bretonne bretonnante*, une Yvonne de Kergalec, par exemple, ou bien une Marie-Jeanne de Tremadek; tu les connais, celles-là; tu les a vues au pardon de Falgoat? On vous a dix-huit ans, une bonne santé, de bonnes grosses joues, de bons quartiers de terre, de bons bois de chênes; c'est franc comme l'or, c'est doux comme un bon fruit; ça te fera de beaux enfans, qui pousseront drus comme des genêts sauvages, et qui changeront tous tes mois en mois de mai. Voyons, veux-tu qu'après déjeuner je donne un coup de galop sur le manoir de Kergalec ou jusqu'à Tremadek? Je fais ta demande, on t'agrée, et, dans six semaines, on chantara à tes fiançailles *Ar C'houleun* (1).

— Non, non, je ne pourrais jamais aimer une autre femme que celle que mon imagination a rêvée; et, si elle existe, malheur à moi! elle doit ressembler à ce portrait.

En disant ces mots d'un air sombre, Ewen retomba dans sa rêverie.

Le bon recteur ne put retenir un mouvement d'impatience et de colère; il donna un coup de pied furieux à la chaise, la renversa ainsi que le tableau, et s'écria en mettant sa grosse botte ferrée sur le tableau:

— Que l'enfer te confonde, image maudite, si tu dois rendre ce fou encore plus fou! Que t'a donc fait cette famille? N'était-ce pas assez d'avoir été le mauvais génie de son grand-père?

— L'abbé, par le ciel! respectez cette peinture! — s'écria Ewen. — Otez votre pied!

— Maudite! maudite! maudite! — répéta l'abbé en frappant de son talon éperonné le portrait, qui s'était heureusement retourné en tombant.

— L'abbé! — s'écria Ewen hors de lui, — l'abbé, finissez, ou bien!...

Et il fit un geste menaçant.

— Ou bien? — reprit le vieillard en redressant sa grande taille. Puis, regardant le jeune homme d'un air à la fois sévère et attristé, il dit: — Ah! Ewen! Ewen!

— Pardon, mon ami, — dit Ewen rougissant de son emportement, — pardon, je vous vénère comme mon père; mais, par pitié! épargnez ce tableau.

Le recteur fit un pas en arrière.

Ewen releva le portrait, le posa sur la cheminée; lorsqu'il se retourna, l'abbé de Kérouellan sortait de la chambre.

— Mon ami! — s'écria-t-il en courant à lui, — où allez-vous?

— Vous m'avez menacé, Ewen! — dit le vieillard d'une voix émue; et il se dégagea en faisant un nouveau pas vers la porte.

Le jeune homme garda un moment le silence, tenant toujours dans sa main la main de l'abbé; puis il dit d'un ton si grave que le recteur tressaillit:

— Mon ami, vous niez certaines fatalités; voyez pourtant! l'existence de ce portrait vous semble inexplicable, presque surnaturelle. La femme qu'il représente a été le mauvais génie de mon aïeul, et, à cause de cette funeste image, je vous menace, vous!... vous qui m'avez élevé comme votre enfant, vous mon seul ami, vous l'homme de bien, vous l'homme pieux qui avez fermé les yeux de mon père! dites, dites, cela n'est-il pas fatal? — Le recteur, frappé malgré lui de ce bizarre rapprochement de faits, éprouva quelque embarras à répondre. Ewen continua: — Je vous en conjure, mon ami, croyez plutôt à certaines influences mystérieuses, irrésistibles, qu'à un mauvais sentiment de ma part. Pardonnez-moi, j'ai honte, je me repens du mouvement auquel je me suis laissé emporter.

— Je t'excuserai, ma foi! bien sans cela, mon pauvre enfant, — dit l'abbé en serrant Ewen dans ses bras. — Dieu merci! il faut autre chose que la découverte d'une vieille planche, que je croyais brûlée, pour ébranler ma raison. Ta main, mon bon Ewen, ta main; ne parlons plus de cela. Mais tu es agité, tu es brûlant, tu as eu de la fièvre.

— Oui, j'ai passé une nuit pénible.

— Et hier, aller t'exposer en mer par un temps pareil, avec un gredin comme ce Mor-Nader! qui, tôt ou tard, je t'en réponds, s'apercevra qu'en ma qualité de berger de mon troupeau je tiens d'une main vigoureuse mon bâton pastoral... autrement dit ma canne de houx. Le bon Dieu me pardonnera cette exécution un peu temporelle, mais j'appliquerai à ce vieux fourbe la meilleure volée que méchant garnement ait jamais reçue; après quoi je lui dirai: « Voilà comme je t'aurais traité quand j'étais soldat. » Et cette bastonnade sera une charité de ma part, car cet avertissement épargnera la prison ou les galères à ce mauvais drôle.

— Mor-Nader n'est pas ce que vous pensez...

— C'est un misérable imposteur qui joue au sorcier! S'il continue, j'irai un de ces matins dire deux mots en sa faveur au procureur du roi de Quimper, et nous verrons si mons Mor-Nader persiste à épouvanter et à rançonner ma paroisse.

— Écoutez, mon ami: si cet homme est dupe, il l'est de lui-même, il l'est de sa propre exaltation; il est monomane, il est fou, soit, mais ce n'est pas un fourbe. Jamais il n'a demandé un liard aux gens qui le consultent. Il prédit l'avenir, et le hasard a presque toujours justifié ses prédictions.

— Bah! bah! s'il ne fait pas payer d'abord la bonne aventure, il agit en habile charlatan afin d'amorcer ses dupes, et il les rançonnera plus tard. Quant à ses prédictions, si quelques-unes se réalisent, cela ne prouve rien, sinon qu'il y a des gens qui gagnent en jouant à pair ou non, ou à croix ou pile.

— Ecoutez, mon ami, — dit Ewen après un moment de silence, — je puis, je dois peut-être vous raconter ce qui s'est passé hier pendant cette soirée de tempête.

Et le jeune homme fit le récit de la scène de la veille; il dit comment, la chaloupe ayant coulé à fond, la fraîcheur de l'eau l'avait rappelé à lui-même; comment, poussé par le vent et par la marée, il avait pu nager et aborder au rivage, moins éloigné qu'il ne l'avait cru; comment enfin il était arrivé à Treff-Hartlog, la raison à demi égarée, tant son imagination avait été frappée de l'accès de folie sauvage de Mor-Nader.

Après avoir écouté Ewen et frémi du danger qu'il avait couru, l'abbé lui dit:

— Cela montre que ce misérable était assez stupide et assez féroce pour vouloir se noyer avec vous, mon pauvre ami, afin d'être regardé par le peuple, après sa mort, comme un grand sorcier! Les mauvaises causes ont leurs martyrs tout aussi bien que les bonnes. Et puis vous l'aviez avec raison traité d'imposteur: au risque de sa vie, il

(1) *La Demande*, chant national qui précède la noce.

a voulu se venger. Peut-être aussi se savait-il près de la côte. Puisque vous croyez qu'il a comme vous échappé à la noyade, je ne vous ferai pas de morale, l'événement vous a prouvé combien vous aviez eu tort de mettre votre existence à la merci d'un tel misérable. Laissons cela, parlons d'autres choses, et, sans transition, passons de ces tristes visions à des intérêts tout matériels. Voulez-vous, mon cher Ewen, être à moitié ruiné?

— Que dites-vous?

— Le placement que votre père a fait chez monsieur Achille Dunoyer, banquier à Paris, me paraît très aventuré. Il s'agit d'une partie considérable de votre fortune. Je ne suppose pas que cette perte vous soit indifférente.

— Et quel danger court ce placement?

— Un très grand danger, je le crains du moins : monsieur Achille Dunoyer n'a pu me payer le premier quart de cette somme, que je devais toucher pour vous par procuration.

— Mais on disait monsieur Achille Dunoyer puissamment riche.

— On dit bien d'autres choses, mon enfant; ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque je me suis présenté chez lui, on m'a répondu qu'il était en voyage, qu'on ne savait pas au juste l'époque de son retour, et qu'il n'avait laissé aucun ordre pour ce payement. Pourtant, lorsqu'il s'agit d'une bagatelle de cinquante mille francs, il me semble que cela ne doit guère s'oublier, à moins que cinquante mille francs ne soient moins que rien pour monsieur Dunoyer.

— En effet, c'est singulier.

— Votre notaire de Quimper est d'avis que vous vous rendiez immédiatement à Paris, afin de prendre vos sûretés s'il en est temps encore.

— Mais ne puis-je pas donner ma procuration au notaire de Quimper tout bonnement?

— Cela n'aurait pas le sens commun. Si monsieur Achille Dunoyer est dans de mauvaises affaires, il est certaines questions que vous pouvez seul consentir et dont vous pouvez seul apprécier la convenance.

— Ah! quel ennui! quel tracas! — dit Ewen avec abattement; — et puis cette vie de Paris me sera, j'en suis sûr, insupportable. Je n'y connais personne.

— Et votre cousin, monsieur le comte Edouard de Montal, pour qui vous m'avez donné une lettre de recommandation?

— A peine l'ai-je vu deux ou trois fois, il y a quatre ans, à Quimper, où il est venu passer un mois chez le vieux chevalier de Lémoléan.

— Il vous accueillera certes toujours aussi bien qu'il m'a accueilli. Il sera pour vous un très bon introducteur; il est lancé dans le grand monde, et il paraît, sinon riche, du moins fort à son aise.

— Je croyais qu'il ne lui restait plus rien de la fortune de son père.

—Vous me l'aviez dit aussi, Ewen; il faut alors qu'il ait trouvé la pierre philosophale, car il m'a paru logé comme un prince. Il s'est d'ailleurs mis très cordialement à votre disposition dans le cas où vous viendriez jamais à Paris.

— C'est très obligeant de sa part.

— Sans doute; et pourtant, si je ne vous connaissais pas comme je vous connais, j'aurais préféré vous voir un autre mentor, car, pendant ma visite, il est venu là une espèce de mauvais sujet entre les deux âges, un marquis de Beauregard... oui, c'est cela (retenez bien ce nom), qui a bien l'air du plus effronté vaurien! Puis, il faut être juste, son premier étonnement passé (votre cousin ne reçoit pas souvent d'hommes de ma robe), le marquis a été pour moi aussi honnête que possible, ce qui m'a prouvé qu'il était au moins bien élevé. D'ailleurs, comme vous le pensez, je n'ai pas prolongé longtemps ma visite. Pourtant elle a été encore assez longue pour que je visse entrer en trottinant, en sautillant, une demoiselle que votre cousin a appelée *Julie*.

— Quelle est cette femme?

— D'après ce que j'ai lu dans le journal, cette demoiselle est une des plus fameuses comédiennes de ce temps-ci. Vous comprenez, mon ami, qu'à l'aspect d'un tel oiseau de passage, l'abbé de Kérouëllan n'est pas resté longtemps chez votre cousin. Quant à vous, mon cher Ewen, au risque de rencontrer cet effronté marquis de Beauregard et cette demoiselle Julie, vous ferez toujours bien d'aller voir monsieur le comte de Montal; ces jeunes gens-là sont lancés partout, ils connaissent tout le monde, et il pourra peut-être vous donner des avis utiles sur la manière de vous tirer d'affaire avec ce monsieur Dunoyer, et pour le présent et pour l'avenir, avis que je ne pouvais lui demander, moi, sans vous avoir consulté. Allez donc à Paris, mon garçon, partez le plus tôt possible, et pour vos intérêts d'argent, et pour le salut de votre esprit. Une fois dans la grande ville, vous secouerez malgré vous la mélancolie qui vous ronge, et, au bout de quelques mois, vous me reviendrez bien calmé, bien tranquille, tout prêt à prendre une femme de ma main.

— Vous avez peut-être raison, — reprit Ewen; — mon imagination malade s'est exagéré jusqu'au surnaturel quelques événemens bizarres. Les distractions de Paris, le changement de lieu, la surveillance des intérêts, dissiperont cette sotte et malheureuse mélancolie. Oui, mon vieil ami, je l'espère, bien guéri de ma tristesse, je reviendrai vous demander en mariage l'une de vos protégées.

— Viens, mon garçon! — s'écria l'abbé; — viens dans mes bras; il y a bien longtemps que mon cœur n'a ainsi battu de joie. Pars demain; je te dirais pars à l'instant, si cela était possible. Ton notaire de Quimper m'a dit avoir à toi une vingtaine de mille francs d'épargnes; c'est le double de ce qu'il faut pour tes dépenses de Paris pendant quelques mois que tu y seras : ce ne sera pas de l'argent mal placé, si, comme je l'espère, tu peux faire rendre gorge à ce monsieur Dunoyer, qui, malgré sa richesse, ne m'inspire pas beaucoup de confiance. Quant à ce portrait énigmatique, — dit le curé en prenant le tableau, — cette fois du moins il sera bien brûlé; je vais profiter de cette braise de chêne pour nous en débarrasser.

— Non, non, mon ami, — dit Ewen, — n'en faites rien je veux au contraire conserver ce tableau. Plus tard, en le regardant, je sourirai de ma faiblesse.

— Hum! hum! j'aimerais mieux en finir une bonne fois avec cette méchante peinture, — dit l'abbé en se dessaisissant avec peine du tableau.

— Prenez garde, mon ami, — lui dit Ewen en souriant; — vous me ferez croire que cette pâle image vous fait peur.

— Pour te prouver qu'elle ne fait pas peur, de par tous les diables! (aurais-je dit étant soldat) si tu veux, je l'emporte au presbytère.

— Non, non, laissez-la ici jusqu'au jour de mes noces; alors nous en ferons un glorieux auto-da-fé.

— Allons, soit, car ce jour-là n'est pas éloigné, je l'espère...

Après cet entretien, Ewen de Ker-Ellio se sentit un peu calmé; il comprit surtout la nécessité de s'arracher à des lieux où sa pensée s'était égarée presque jusqu'au vertige.

Afin de ne pas chanceler dans cette bonne résolution, il pria l'abbé de passer toute la journée à Treff-Hartlog, et même d'y coucher. Le recteur était trop désireux de voir partir Ewen pour ne pas se rendre à ses désirs. Le reste du jour fut employé aux préparatifs du voyage. Plus d'une fois Ann-Jann essuya ses yeux en pensant au départ si précipité de son mab-meïbrin et aux dangers qu'il allait courir à Paris; car Paris ou l'enfer, c'était tout un pour la vieille nourrice.

Quoique muet, concentré, le chagrin de Lès-en-Goch était aussi profond que celui de sa femme : il ne fuma pas une seule pipe de toute la journée. Encore plus silencieux que d'habitude, il répondait par monosyllables aux ordres du pen-kan-guer.

Ewen avait un moment songé à emmener avec lui ce fidèle serviteur; mais l'abbé l'en dissuada en lui faisant observer qu'à Paris Lès-en-Goch lui causerait plus d'embarras qu'il ne lui rendrait de services. D'ailleurs, jamais le Breton n'aurait consenti à quitter son costume national pour s'affubler des vêtemens d'un *autrou* (1), comme il disait.

Le lendemain, deux chevaux de charrue furent attelés à l'antique chaise de poste qui avait servi à deux générations de Ker-Ellio ; un métayer s'assit sur le porteur, et Ewen quitta Treff-Hartlog. L'abbé de Kerouëllan, qui avait voulu escorter son élève jusqu'à Pont-Croix, l'accompagnait à cheval. Il désirait embrasser Ewen une dernière fois avant de le voir monter en voiture.

Il est inutile de dire les pleurs déchirans d'Ann-Jann et la sombre consternation de Lès-en-Goch lorsque les deux fidèles serviteurs, debout sur le seuil de la porte du manoir, virent disparaître dans le brouillard la voiture qui emmenait leur jeune maître.

A tous les périls qu'Ewen allait sans doute courir à Paris, ville infernale, les deux naïves créatures ajoutaient encore tous les dangers que devait attirer sur lui la date fatale de son départ : Ewen partait un *vendredi* du *mois noir!*

Ann-Jann avait voulu faire une observation à ce sujet à son mab-meïbrin; mais l'abbé, qui l'entendit, lui lança un tel regard, et plus tard, la prenant à part, lui fit une si verte réprimande, que la malheureuse femme n'osa plus dire un mot.

Lorsque le vent eut apporté aux deux Bretons le dernier bruit de la voiture qui s'éloignait; lorsque, prêtant au vent une oreille avide, ils n'entendirent plus rien, plus rien... ils rentrèrent silencieusement dans la cuisine.

Ann-Jann s'assit d'un côté du foyer, s'enveloppa la tête de son tablier, et se mit à pleurer plus amèrement encore que lorsqu'Ewen était parti pour la guerre à la tête de sa bande de chouans.

Assis de l'autre côté du foyer, Lès-en-Goch croisa ses bras sur sa poitrine, baissa la tête, et resta dans l'immobilité la plus complète.

. . . .

La nuit trouva les deux serviteurs à la même place, auprès du foyer éteint; ils n'avaient pas échangé une parole. Les sanglots étouffés d'Ann-Jann interrompaient seuls le silence morne qui régnait à Treff-Hartlog.

VI

MONSIEUR DE MONTAL.

Le lecteur voudra bien quitter les rochers de la côte de Bretagne pour nous suivre dans un petit appartement situé à l'entresol d'une maison du boulevard des Italiens.

Cet appartement, habité par monsieur le comte Edouard de Montal, a, si cela se peut dire, une *physionomie* très significative; pourtant quelque habitude d'observation est nécessaire pour distinguer les nuances qui caractérisent cette physionomie : au premier abord, on est frappé d'une apparence de luxe et même d'élégance; mais, avec un peu d'attention, on découvre que tout est sacrifié à l'effet, que tout est imitation.

Des tentures de papier, des étoffes communes *imitent* la souple épaisseur, les teintes éclatantes des anciens damas. Quelques vases de porcelaine moderne, grossièrement enluminés, montés en cuivre, *imitent* le vieux sèvres aux peintures d'un fini si précieux, aux bronzes dorés et ciselés comme de l'orfévrerie. Plus loin, un dressoir de bois de chêne, grotesque assemblage de panneaux gothiques et de frises de la renaissance, *imite* ces merveilleux meubles d'ébène ou de noyer sculptés avec tant d'amour, fouillés avec tant d'art, où une fantaisie charmante se déroule en capricieuses arabesques d'oiseaux, d'enfans et de fleurs. Des encoignures de marqueterie, aux plaques de cuivre découpées sans goût et appliquées sur de la corne fondue, *imitent* ces meubles de Boule dont la brune écaille, rehaussée de corail et de nacre, était enrichie d'incrustations de cuivre ou d'étain admirablement burinées par Nanteuil ou par Audran, ces inimitables graveurs du siècle de Louis XIV. Enfin, quelques boîtes de vermeil ornées de pierres fausses, quelques émaux de Limoges pompeusement étalés sur une étagère, *imitaient* ces rares collections de bas-reliefs florentins de buis ou d'ivoire, de figurines d'argent qui portent le nom de Germain Pilon sur leurs socles de lapis, de statuettes d'or byzantines émaillées de pourpre et d'azur, de charmantes tabatières où les plus merveilleuses miniatures de Petitot sont encadrées de feuillages d'émeraudes, de guirlandes de perles fines et de rubis. Il en était de même des tableaux : quelques larges bordures renfermant de mauvaises toiles enfumées, confuses, marbrées d'un épais vernis, *imitaient* les chefs-d'œuvre de Vouvermans, de Teniers ou de van Ostade.

Si nous insistons sur ces différences entre le véritable et le faux luxe, si nous établissons cette distinction rigoureuse à propos de l'espèce de décoration théâtrale dont s'entourait monsieur de Montal, c'est que ce besoin impérieux de *paraître* était un des traits les plus saillans et les plus déterminans du caractère de ce personnage. Nous nous expliquerons plus tard à ce sujet.

Loin de nous la pensée de railler la médiocrité patiente qui pare une retraite modeste à force de privations; nous respectons profondément ce culte du foyer, ces velléités de luxe intime, alors même que les règles sévères du bon goût ne sont pas observées.

Presque toujours les gens qui vivent beaucoup chez eux, qui *chérissent*, ainsi que l'on dit vulgairement, *leur intérieur*, qui l'ornent avec amour, comme les dévots ornent une chapelle, presque toujours ces gens-là, disons-nous, jouissent de quelque bonheur ignoré, mènent une vie paisible et pure, ou sont doués des éminentes qualités qui font aimer la solitude.

Or, les gens mystérieusement heureux, les caractères simples, les rêveurs un peu sauvages, nous inspirent une vive sympathie.

Monsieur de Montal n'appartenait à aucune classe de ces partisans de la vie intime; quoiqu'il eût autant que possible embelli sa demeure, rien ne lui aurait été plus odieux qu'une journée ou une soirée passée solitairement chez lui.

Cela se conçoit.

Pour les gens qui vivent d'une vie de dehors, vie bruyante, agitée, dépendante surtout des impressions extérieures, le chez soi est le lieu désert et silencieux, le pandémonium où ils reviennent chaque soir cuver les humiliations de l'orgueil, les haines de la jalousie, les pleurs amers d'un amour méprisé; acteurs continuellement en scène, ils n'ont chez eux que des pensées de colère ou d'envie, car c'est chez eux qu'ils ressentent le douloureux contre-coup de ce qu'ils ont enduré dans le monde le sourire aux lèvres.

Comme ces gens-là ne recherchent ce qu'ils appellent le bonheur que pour qu'on les voie, pour qu'on les sache, pour qu'on les croie heureux, le souvenir de leurs félicités factices est impuissant à charmer leur solitude, car ces félicités naissent et meurent au milieu de l'éclat des fêtes.

Les joies véritables, au contraire, toujours un peu égoïstes, un peu ombrageuses, ne dévoilent tous leurs charmes que dans le secret de l'intimité : alors le chez soi qui leur sert d'asile devient cher et sacré; alors les objets matériels mêmes se changent en trésors de souvenirs adorés, plus

(1) Monsieur.

tard en trésors de regrets. Oui, trésors! N'est-ce donc rien que le regret du bonheur qui n'est plus? Le regret... cette mélancolique espérance du passé?

Monsieur de Montal appartenait à la première classe des gens dont nous avons parlé : il rentrait presque toujours chez lui dans une disposition d'esprit aigre, jalouse, haineuse; chez lui il se trouvait face à face avec lui-même, face à face avec la triste réalité de sa position fausse et précaire.

Quelques mots du caractère de ce personnage sont indispensables à l'intelligence de ce récit.

Monsieur Édouard de Montal avait environ trente ans. Il était de bonne et ancienne noblesse de Bretagne (son arrière-grand-père était l'oncle du père d'Ewen de Ker-Ellio). Après avoir exercé, sous l'empire et sous la restauration, de hauts emplois administratifs, le père de monsieur de Montal était mort en laissant à son fils environ 25,000 livres de rente; le jeu, le désordre, la bonne chère, quelques filles d'Opéra, un goût passager pour les chevaux, épuisèrent en cinq ou six ans cette fortune modeste mais honorable.

La plaie incurable de monsieur de Montal était la vanité; il avait sacrifié sa fortune au désir jaloux de marcher de pair par la dépense avec des gens beaucoup plus riches que lui.

Rien de plus effrayant, rien de plus commun, que ce vertige qui vous pousse à l'abîme quoique vous ayez la conscience de votre ruine, la certitude de votre perte imminente; quoiqu'à travers les fumées de l'ivresse ou les éblouissemens des fêtes, vous voyiez de temps à autre se dresser à l'horizon les pâles et sanglans fantômes de la misère et du suicide.

Monsieur de Montal appartenait, par ses dissipations sans originalité, à la classe la plus vulgaire des prodigues; selon l'habitude, plus ses ressources diminuèrent, plus il voulut tromper le *monde* sur le véritable état de sa fortune.

On ne saurait croire le nombre incalculable de misères, de chagrins, de bassesses, d'infamies, de malheurs, d'épouvantables malheurs, que cause la peur de paraître pauvre aux yeux de ce que chacun, dans sa sphère, appelle le *monde !*

On ne saurait croire jusqu'à quel point des esprits même distingués s'exagèrent l'importance de leur plus ou moins grande dépense, toujours aux yeux de ce *monde;* diminuer, supprimer à temps certaines dépenses superflues, qui les sauveraient de leur ruine, leur est impossible; ils tiennent à ces fastueuses inutilités, moins pour la jouissance qu'ils en retirent que pour la considération que, selon eux, ce luxe leur donne aux yeux du *monde.*

Et, chose étrange, il n'y a rien de plus insolemment joyeux du malheur d'autrui que ce monde égoïste, que cet être de raison ou plutôt de folie auquel on fait de si grands, de si douloureux et quelquefois de si sanglans sacrifices, auquel souvent on immole sa fortune, son honneur, sa vie... et son bonheur toujours.

Monsieur de Montal avait cruellement expérimenté cette raillerie superbe du monde envers les fous qui se ruinent pour briller à ses yeux. Il prétexta un voyage en Italie pour avoir le *droit* de vendre ses chevaux, de réformer sa maîtresse et sa maison sans trop déroger; il occupait un assez vaste appartement, il le quitta sous ce prétexte qu'il ne voulait habiter désormais qu'une maison où il fût seul; il se défit de ses meubles, qui n'étaient plus de son goût, disait-il. La vente des débris de son opulence passée lui fournit une somme de trente mille francs environ; il y avait de quoi vivre obscurément sans doute dans quelque coin de la France, mais de quoi vivre enfin. Au lieu de se résigner à cette position modeste mais assurée, monsieur de Montal acheta une voiture de voyage, emmena un valet de chambre qu'il avait gardé, et partit pour ce voyage d'Italie pompeusement annoncé.

A Lyon, il s'arrêta, prit la route d'Avignon, et pendant trois mois il habita un petit village des environs de cette ville; puis il reparut à Paris, répondant mystérieusement à ceux qui lui parlaient de son voyage d'Italie qu'une rencontre romanesque faite à Lyon avait bouleversé ses projets... La discrétion l'obligeait de n'en pas dire davantage. Seulement, son aventure l'ayant forcé de revenir brusquement à Paris, pouvant l'obliger d'en partir d'un moment à l'autre, il avait pris comme *pied-à-terre* le petit appartement que nous avons dépeint au lecteur.

Comme toujours, ces mensonges laborieusement combinés ne trompèrent personne : le monde a un flair prodigieux pour découvrir, sous les brillans lambeaux dont on les cache, les fortunes expirantes; il sent la ruine.

Monsieur de Montal, ainsi que cela arrive toujours, croyait fermement avoir donné le change sur le véritable état de ses affaires. Il lui restait vingt-cinq mille francs environ : il résolut de vivre quatre ou cinq ans avec cette somme, qui, soigneusement ménagée, pouvait lui donner durant ce temps l'apparence de ce luxe auquel il avait tout sacrifié.

Un autre trait fort accusé du caractère de monsieur de Montal s'était développé chez lui : nous voulons parler d'une sorte de foi fatale, aveugle, dans une influence quelconque qui ne pouvait permettre, pensait-il, qu'un homme comme lui, charmant, aimable, spirituel, pût jamais être acculé dans l'une de ces horribles impasses d'où l'on ne sort que par le suicide.

Si l'on eût creusé quelque peu cette folle croyance, on y eût trouvé sans doute le besoin si naturel à l'homme d'échapper aux réalités pénibles par une consolante espérance.

Ainsi qu'une âme sainte et éprouvée sur la terre se dit : « Il est impossible que je me sois résignée pieusement à tant de douleurs pendant ma vie pour arriver au néant, » monsieur de Montal se disait : « Il est impossible qu'après avoir vécu au sein du luxe et des plaisirs, j'arrive à une fin horrible ou misérable. » Comme le croyant, il n'avait aucune preuve visible, palpable, de la réalité future de cette espérance; pourtant, prenant les violences de ses désirs pour des certitudes, il croyait fermement à son heureuse étoile.

Lorsque le hasard semble encourager de si folles idées en les justifiant quelquefois, elles deviennent incurables. Nous verrons plus tard comment une ou deux chances heureuses exaltèrent jusqu'au vertige l'étrange fatalisme de monsieur de Montal. Réduit aux vingt-cinq mille francs qu'il possédait, le comte commença donc à mener un de ces existences bizarres, impossibles partout ailleurs qu'à Paris.

Une place dans une loge à l'Opéra, une entrée dans un club, un appartement d'une élégante apparence, une mise recherchée, un valet de chambre, tel est le strict nécessaire des *pauvres du superflu*, de même que, pour les malheureux, du pain, des vêtemens, un abri, sont de première nécessité. Six à sept mille francs par an, habilement répartis, peuvent donner ce luxe de *similor.*

Il y a, nous l'avouons, une sorte de satisfaction à savoir briller en très bonne compagnie à si peu de frais; d'ailleurs louables sont les goûts distingués: comme la noblesse noblement comprise, certaines prétentions ont cela de bien qu'elles *obligent.*

Mais cette médiocrité dorée, loin de satisfaire monsieur de Montal, l'aigrissait davantage en le mettant sans cesse en contact avec des gens aussi riches et beaucoup plus riches qu'il ne l'avait été autrefois; comme les hommes très vains, croyant sans cesse qu'on songeait à lui, il se révoltait à cette pensée qu'on se moquait de sa ruine. Cette préoccupation haineuse redoublait chez lui l'envie de refaire sa fortune, moins peut-être encore pour en jouir que pour écraser de son nouveau luxe ceux qui, pensait-il, s'étaient réjouis de son malheur.

Un jour, il prit par hasard un billet de ces loteries qui se tirent à Francfort; pour un louis, il en gagna trois cents; il vit là une manifestation de la Providence qui veillait sur lui : sa foi dans un brillant avenir devint pres-

que une monomanie. Dès lors monsieur de Montal espéra, ou plutôt il fut certain d'épouser un jour quelque riche héritière ou quelque veuve opulente. La loge où il trônait chaque soir à l'Opéra avec ses colocataires fut une sorte de lieu d'exhibition indispensable à ses projets, et il considéra cette dépense comme un capital qui devait lui rapporter de gros intérêts.

Dix-huit mois se passèrent, les héritières et les veuves ne parurent pas, mais la confiance de monsieur de Montal en son étoile ne s'en ébranla point; deux circonstances assez heureuses pour lui, quoique très en dehors de ses vues matrimoniales, vinrent raviver ses espérances.

Un des camarades de collége de monsieur de Montal, avocat obscur et ridicule, nommé monsieur Roupi-Gobillon, de député devint ministre (nous dirons plus tard par quel ingénieux mécanisme). Très fier de se montrer dans l'éclat de sa nouvelle position à son ancien condisciple, qui jusqu'alors l'avait fui comme la peste, et d'ailleurs flatté de faire croire qu'avant son ministère il avait eu quelques relations de bonne compagnie, monsieur Roupi-Gobillon fit toutes sortes d'avances à monsieur de Montal en lui reprochant sa tiédeur.

« Si jusqu'ici j'ai pu te recevoir froidement, — lui dit comte, — c'est que ta position d'avocat illustre d'abord. ensuite de député influent, puis enfin de ministre, te plaçait si haut qu'elle t'imposait presque le devoir de venir à moi; il est toujours de bon goût aux gens éminens de faire les premiers pas auprès des personnes complétement indépendantes et qui ne sont ni au-dessus ni au-dessous d'un certain niveau social. »

Monsieur Roupi-Gobillon, ravi de ces excuses, ménagea une surprise à son ami, dont il connaissait la détresse, et un beau jour il lui proposa tendrement un bureau de tabac. Le comte refusa net, et tança vertement le ministre de son impertinente proposition, disant qu'il ne demandait rien à personne.

Cette offre et ce refus, savamment ébruités et exagérés par monsieur de Montal, furent d'un excellent effet; on commença de parler de son crédit. Il se rencontra plusieurs fois, le soir, au ministère avec quelques-uns des confrères de son ami, qui n'étaient pas des Roupi-Gobillon. Le comte fut auprès d'eux insinuant, attentif et flatteur; il sut donner du prix à ses déférences en faisant sentir qu'elles s'adressaient, non pas à la position officielle, mais à la valeur des hommes. On le trouva prévenant, aimable, ses formes plurent, et comme, après tout, il ne demandait rien, il fut accueilli dans ce monde politique avec une affectueuse indifférence par plusieurs hommes d'État fort distingués.

Ces relations, habilement mises en relief et jointes à sa vie de club et d'Opéra, posèrent peu à peu monsieur de Montal comme un homme plus sérieux que ne le sont ordinairement les gens à la mode, il passa pour avoir l'*oreille des ministres;* avantages parfaitement négatifs, mais précieux pour monsieur de Montal, en cela qu'ils lui donnèrent une *apparence* de plus, et que cette apparence éveillait l'envie des gens plus riches que lui, car on commença de lui dire avec une certaine aigreur :

« Vous êtes très heureux; vous gagnez à la loterie d'Allemagne et vous avez beaucoup de crédit auprès des ministres. Il y a, en vérité, des gens à qui tout réussit. »

Ou bien :

« Oh! oh! vous êtes un habile homme, vous, mon cher! vous êtes adroit; vous êtes de ces gens que l'avenir n'inquiète jamais, et qui retombent toujours sur leurs pieds; en un mot, vous avez du bonheur. »

Si la première circonstance dont nous venons de parler donna au comte une réputation de crédit et d'habileté, un succès envié vint encore l'enorgueillir.

Une jeune et jolie femme, mademoiselle Julie Dubreuil, débuta à la Comédie-Française et fit une grande sensation. Sa beauté, son talent rempli de finesse, de grâce et de charme, la mirent très en vogue dans le monde élégant. Plusieurs jeunes gens fort à la mode s'occupèrent de mademoiselle Julie; ils ne furent pas écoutés; un banquier puissamment riche ne fut pas plus heureux; un prince étranger, connu par son faste et sa royale magnificence, fut vertueusement éconduit.

Cette farouche résistance mit le comble à la célébrité de mademoiselle Julie. Monsieur de Montal, en attendant la fortune que son heureuse étoile devait lui envoyer sous les traits d'une charmante femme, fille ou *veuve* (peu lui importait, voulut tenter à son tour de triompher de l'opiniâtre vertu de mademoiselle Julie: il se fit présenter chez elle.

Parmi les hommes qui avaient fait la cour à la belle comédienne, les uns, comptant sur leur séduction personnelle, n'avaient voulu voir dans cette liaison qu'une relation de plaisir, et s'étaient montrés peu soucieux de se mêler aux intrigues de coulisses de mademoiselle Julie; d'autres, offrant des avantages solides, avaient exigé d'abord l'anéantissement d'une espèce de tante nommé madame Sauvageot, intolérable créature dont l'influence sur mademoiselle Julie était extrême.

La conduite de monsieur de Montal fut toute autre, et d'une prodigieuse habileté. Instruit par la déconvenue de ses rivaux, il s'appliqua d'abord à captiver la tante Sauvageot. Aucune prévenance, aucun soin ne lui coûta pour conquérir cette horrible vieille; il se fit sérieusement de la famille, prit un ardent intérêt aux rivalités de théâtre, aux jalousies d'emploi qu'éveillaient nécessairement le talent de mademoiselle Julie.

Soutien, prôneur, seïde déclaré de la jeune femme, monsieur de Montal ne recula pas devant les démarches les plus désagréables; il trouva mille ressources dans son esprit souple et insinuant, capta la bienveillance de quelques journalistes de renom, les engagea très adroitement dans une guerre acharnée contre les rivales de mademoiselle Julie, pénétra le fond de toutes les intrigues, déjoua tous les complots de coulisses tramés contre elle. Infatigable, incessant, cordial et perfide, flatteur et impertinent, se souvenant et oubliant, selon l'occurrence, qu'il était homme du monde et gentilhomme, il finit par obtenir une action très puissante sur l'entourage de mademoiselle Julie, devint son conseil et l'effroi de ses rivales.

Le mari le plus passionné pour le lucre et pour l'illustration que le talent dramatique de sa femme apporte à la communauté conjugale n'aurait pas montré un aspect plus humble, un fanatisme plus jaloux, que n'en montrait monsieur de Montal pour le talent et pour la personne de mademoiselle Julie.

Tant de soins, tant de dévouement, tant d'abnégation, eurent une douce récompense : monsieur de Montal, estimé de la tante Sauvageot, fut aimé de mademoiselle Julie.

Oui, madame Sauvageot ne put résister aux habiles séductions de monsieur de Montal. Il lui donna des preuves d'une vénération à la fois si tendre et si filiale, que la tante l'appela dès lors tantôt son *enfant*, tantôt son *petit notaire*, délicate et touchante allusion à la manière entendue avec lequelle monsieur de Montal débattait les intérêts matériels de mademoiselle Julie.

Ce succès, dont on ne voyait que la brillante surface, et dont on ignorait les honteux ressorts, ce succès, en plaçant très haut monsieur de Montal dans la hiérarchie des gens à la mode, en étendant sa réputation d'homme adroit et heureux, en excitant l'envie de ses amis, ne changea pas sa position pécuniaire; son avoir était réduit de dix mille francs au bout de deux ans de liaison avec mademoiselle Julie, qui l'aimait d'ailleurs avec le plus complet désintéressement.

Malheureusement pour la délicatesse de monsieur de Montal, il n'éprouvait, lui, pour cette jeune femme qu'un sentiment très froid; journellement elle le choquait par la vulgarité de ses manières, ou elle le blessait par ses impérieuses exigences; mais tenant à cette triomphante conquête, non par amour, mais par orgueil, il dévorait avec une rage contenue les humiliations les plus amères: en un mot, le comte était pauvre, et mademoiselle Julie était

son luxe; cette femme lui était enviée par ceux dont il enviait, lui, la fortune ou la grande position : aucune bassesse ne lui coûtait donc pour conserver sa maîtresse. Nous disons *bassesse*, parce que monsieur de Montal n'aimait pas mademoiselle Julie; s'il l'eût aimée, son valetage eût été ridicule peut-être, mais jamais honteux.

Ce n'était pas tout; le gentilhomme était souvent forcé de feindre de ne pas entendre certaines paroles piquantes d'un vieux comédien presque infirme nommé Ducanson. Cet homme, très cynique, très caustique, était le chef du parti hostile à mademoiselle Julie, et il ne lui ménageait pas les impertinences, même en présence de monsieur de Montal, dont elle se faisait souvent accompagner au théâtre, madame Sauvageot ayant donné au comte une dernière marque de confiance et d'estime en lui disant : « Vous êtes à la fois l'amant et le frère de Julie; je n'ai plus maintenant à m'occuper d'elle; vous êtes *de la famille.* »

Les railleries mordantes du vieux Ducanson n'en étaient pas moins insupportables à monsieur de Montal; mais, ne pouvant exiger de satisfaction de ce vieillard infirme, il subissait les conséquences de la position qu'il s'était faite auprès de mademoiselle Julie.

Cependant les annés passaient, et l'heureuse influence de l'étoile de monsieur de Montal ne se réalisait pas. Avant et depuis sa liaison avec mademoiselle Julie, il avait été vu à l'Opéra, dans le monde, par toutes les veuves et par toutes les héritières de Paris; aucune n'avait paru le remarquer. Quoique mademoiselle Julie ne lui occasionnât aucune dépense, il avait à peine encore de quoi vivre pendant dix-huit mois, au bout desquels, à moins de quelque événement miraculeux, il se trouverait exposé à la plus complète misère, trop heureux de solliciter un modeste emploi auprès de son ami Roupi-Gobillon, dans le cas où celui-ci serait encore ministre.

Un jour enfin monsieur de Montal douta de sa providence en voyant l'heure de l'infortune s'avancer à grands pas; mais bientôt, frappé d'une idée subite, il revint à l'espérance, et s'écria :

— Je suis un grand sot! ma providence, ma fidèle providence, jette à mes pieds, sinon un trésor, du moins une douce existence parfaitement assurée, et je suis assez aveugle pour passer à côté de ce bonheur! Julie possède plus de cent mille écus parfaitement placés; elle gagne au moins cinquante mille francs par an; pourquoi ne l'épouserais-je pas? Si une mauvaise et sotte honte me retient, tant pis pour moi; je m'irrite de mourir de faim. Comment! j'ai maintenant tous les ennuis, tous les dégoûts du *ménage*, sans en avoir les avantages positifs... Comment! je n'aime pas Julie... et je la subis seulement pour me faire envier quelque chose par des gens plus heureux que moi... tandis qu'en l'épousant... je la subirais du moins pour un motif raisonnable... et, d'ailleurs, une fois maître de sa fortune... nous verrons... Julie a un fonds de cent mille écus bien placés, et cinquante mille frans à manger par an, avec cela nous vivrons à merveille! Je ne verrai plus le monde, c'est vrai, mais ma société se composera d'artistes, et j'y gagnerai. Sans doute le monde me blâmera. Le monde! — ajouta-t-il en haussant les épaules de pitié; — et lorsque je serai réduit à mon dernier louis (ce sera bientôt), le monde, pour me récompenser d'avoir respecté ses préjugés, m'offrira-t-il les avantages que j'aurais trouvés dans un mariage avec Julie? Parbleu! je serais un grand sot de dédaigner pour une ombre de considération, la réalité qui s'offre si complaisamment à moi!

On trouvera sans doute l'ambition de monsieur de Montal bien rapetissée; il y avait sans doute une énorme distance entre mademoiselle Julie et une veuve opulente ou une riche héritière; mais le comte ne voulait pas se montrer trop exigeant avec *sa* providence, de peur de la rebuter. Il sut être modeste et de bon goût en acceptant ce qu'elle lui offrait.

Toutefois, le comte ne se décida pas tout d'abord à cette grave détermination; sa vanité, son orgueil, se révoltèrent violemment contre une telle alliance. Mademoiselle Julie était jolie comme un ange; elle avait beaucoup d'ordre, beaucoup d'économie, une conduite très régulière, un talent remarquable; mais elle était fantasque, exigeante et vulgaire; son caractère manquait d'élévation, et son esprit de culture. En scène, ses manières étaient d'une distinction rare, d'une élégance exquise; son accent, d'une douceur enchanteresse; mais chez elle, pour se délasser sans doute de la contrainte que lui imposait le théâtre, elle descendait de son piédestal, quittait le masque et le cothurne, et s'humanisait à ce point qu'on reconnaissait facilement en elle la nièce chérie de madame Sauvageot.

Lorsque monsieur de Montal envisageait sa future femme sous le *point de vue Sauvageot*, il éprouvait de cruelles hésitations, surtout en se rappelant certaines confidences de la tante, qui, ne voulant rien avoir de caché pour son *petit notaire*, lui avait avoué que les cent mille écus de mademoiselle Julie lui avaient été *légués* par *feu ses premiers* PROTECTEURS.

La respectable madame Sauvageot ne qualifiait jamais autrement ces sortes de présens et leurs donateurs.

Ces mots de *legs* et de *feu* avaient d'abord fait espérer à monsieur de Montal qu'au moins ces anciens amis étaient morts... Point... ils n'étaient morts que dans le cœur de mademoiselle Julie; cela expliqua au comte le sens poétique et figuré du langage funèbre de madame Sauvageot.

Quoique le règne des défunts protecteurs de mademoiselle Julie fût passé depuis trois ou quatre ans, jouir d'une fortune d'origine si impure semblait quelquefois à monsieur de Montal le comble de la dégradation, et il se prenait à récriminer amèrement contre sa providence. Alors, luttant contre la tentation, il avait de terribles retours sur lui-même; mais la nécessité était là qui chaque jour s'avançait, menaçante, inexorable,

Soit juste réflexion, soit besoin d'excuser à ses yeux la résolution qu'il prenait par crainte de la misère, monsieur de Montal se disait encore: « On ne voit guère que dans les romans invraisemblables des mariages pareils à ceux que je rêvais; si les veuves riches qui épousent de pauvres gentilshommes sont rares, il est rare aussi de trouver des parens capables de donner leur fille et leur fortune à des jeunes gens dont la dot se compose d'une *bonne étoile* pour capital, et de gains *possibles* à la loterie de Francfort pour revenus.

Néanmoins, après de longues hésitations, monsieur de Montal résolut d'épouser mademoiselle Julie. S'il avait eu le cœur moins desséché par l'égoïsme, moins aigri par l'envie, il eût compté parmi les compensations de son sacrifice le bonheur de mademoiselle Julie, qui était loin de s'attendre à une pareille détermination désespérée: monsieur de Montal cédait surtout à la peur de la misère, et ne songeait que très secondairement à l'orgueilleuse joie de mademoiselle Julie lorsqu'elle se verrait comtesse.

Or, environ quinze jours avant le départ d'Ewen de Kerellio pour Paris, monsieur de Montal attendait un matin mademoiselle Julie pour lui faire part de sa résolution. Le comte avait jugé à propos que cette scène importante de sa vie se passât chez lui.

VII

LE MARIAGE.

Le *moral* de monsieur de Montal ainsi posé, nous dirons quelques mots de la figure du gentilhomme.

Il était de taille moyenne, élégante et svelte, d'une physionomie en apparence ouverte et franche; mais en l'examinant plus attentivement, certains plis du front révélaient de méchantes préoccupations, de même que la ténuité de ses lèvres minces annonçait la fausseté; à l'occasion, ses yeux bruns avaient une expression de douceur humble

et hypocrite, mais ordinairement son regard était vif et gai; son nez petit, un peu relevé, lui donnait un air de finesse remarquable; l'ovale de son visage était régulier; seulement ses dents n'étaient ni belles ni bien rangées.

Somme toute, monsieur de Montal avait ce qu'on appelle une très agréable figure, des façons excellentes, et une tournure fort distinguée. En attendant mademoiselle Julie, il portait une robe de chambre de cachemire français, un pantalon de flanelle rouge et des pantoufles turques. Monsieur de Montal marchait avec une agitation fébrile dans le salon que nous avons dépeint, lorsqu'il entendit sonner; il tressaillit, fit un mouvement décisif et dit à mi-voix :

— Il n'y a plus à hésiter!

La porte s'ouvrit, une jeune femme entra.

Grande et mince, âgée de vingt-cinq ans environ, mademoiselle Julie était vêtue plus que modestement, non par pauvreté, mais par avarice; sa petite capote de moire blanche, à demi fanée, pouvait à peine contenir les boucles épaisses de ses beaux cheveux bruns; elle avait de grands yeux noirs, une bouche mignonne et vermeille comme une cerise, des dents perlées, un teint brun, frais et uni; en un mot, malgré la *simplicité* de sa mise, mademoiselle Julie était charmante. Seulement, comme nous l'avons dit, par un contraste singulier, elle laissait avec son costume de théâtre la distinction de ses manières. Les gens délicats ménagent toujours ce qui est d'emprunt.

Mademoiselle Julie avait déposé son parapluie et ses *socques* dans l'antichambre; elle donna tour à tour à monsieur de Montal son manchon, son manteau, son chapeau, et surveilla d'un regard de sollicitude inquiète le placement de ces différens objets.

Monsieur de Montal ayant, dans sa préoccupation, mis le manteau sur le chapeau, mademoiselle Julie s'écria :

— Mon chapeau! mon chapeau! Mais prends donc garde! Édouard, tu vas en faire une vraie galette!

— C'est vrai, ma bonne Julie, je n'avais pas fait attention.

— Mais il faut faire attention; un chapeau presque neuf! Je ne suis pas une *sans-soin!* Dieu merci! je ne gâche pas mes affaires. Quel mauvais feu tu as! Dis-moi donc quelle lubie t'a prise de me déranger, de me faire venir chez toi en sortant de la répétition? Donne-moi donc un tabouret pour mettre sous mes pieds. Es-tu peu galant, va!

— Ma chère Julie, j'ai à te parler très sérieusement, — dit monsieur de Montal d'un air doux et grave, en se mettant à genoux à côté du fauteuil de mademoiselle Julie et en s'accoudant sur le bras de ce meuble.

— Es-tu gentil quand tu te mets ainsi à genoux et que tu prends ton air câlin! — dit mademoiselle Julie en s'adoucissant.—Voulez-vous bien ne pas me regarder comme cela, monsieur, car j'ai à vous gronder.

— Me gronder?

— Certainement. C'est, en vérité, un plaisir de te charger de mes commissions. Je t'envoie avant-hier chez Melnote lui porter la mesure pour mes brodequins; j'y passe tout à l'heure, il ne savait seulement pas ce que je voulais lui dire. C'est gracieux.

— Ma chère petite, j'ai dit à Olivier d'y aller, et je ne conçois pas...

— Il ne s'agit pas d'Olivier; si j'avais voulu faire faire cette commission par un domestique, j'y aurais envoyé Annette. Je t'avais demandé d'y aller, c'était pour être sûre que ça serait fait. Comptez donc sur quelqu'un!

— Voyons, mon adorée, ne me gronde pas. Ne suis-je pas assez malheureux de t'avoir déplu?

— Non, c'est que c'est vrai aussi, il n'y a personne de plus négligent que toi. L'autre jour, je te recommande mon bouillon froid dans l'entr'acte; quand je joue dans deux pièces et que je suis fatiguée, tu sais que cela me fait du bien...

— Ne suis-je pas allé chez Véry t'en commander un?

— Oui, mais si gras, si gras, que je n'ai pas pu le boire; tu pouvais bien le faire dégraisser devant toi.

— Allons, mon bon ange, vous avez de l'humeur, et vous avez tort, car rien ne sied mieux à votre jolie bouche que votre charmant sourire.

— Oh! je te vois venir, je te vois venir; tu veux m'apaiser par des flatteries; ce n'est pas la peine, car je n'ai pas d'humeur, je te dis ça sans me fâcher; mais tu n'es plus aussi soigneux qu'autrefois. Tiens, hier encore, je te recommande d'apporter des biscottes pour *Tripotte;* tu sais qu'avoir des attentions pour cette petite chienne, c'est le moyen d'être toujours bien avec ma tante Sauvageot, qui l'adore; eh bien! tu n'y songes seulement pas.

— C'est un oubli que je réparerai, — dit monsieur de Montal en déguisant son humeur sous le plus charmant sourire et en ajoutant gaiement : — Tu dois me croire, car j'ai fait des bassesses pour plaire à notre tante Sauvageot.

— Ah! dame! vois-tu, Édouard, je te l'ai dit bien souvent : je t'aime beaucoup, je t'ai préféré à des gens très riches, à des jeunes gens très à la mode, je ne voudrais pas accepter ça de toi (elle mordit son ongle); pour toi, je suis tout cœur; mais ma tante Sauvageot me dirait : « Julie, il faut choisir entre ton Edouard ou ta tante; » hélas! mon pauvre chéri! j'aurais, je crois, le courage de te sacrifier. Je serais la plus malheureuse des créatures, car je t'aime bien tendrement... mais... Mon Dieu!... comme ça fume chez toi; si tu ouvrais un peu la fenêtre?

— Tu aurais froid. Cette cheminée ne fume pas ordinairement. C'est étonnant.

— En ce cas-là, j'ai du malheur; la dernière fois que je suis venue, elle fumait encore. Mais quelle idée de me faire venir ici? C'est pour me parler sérieusement? Et de quoi? Est-ce que tu ne pouvais pas me parler aussi sérieusement chez moi?

— Non, mon bon ange, non. Pour toi comme pour moi, je tenais à te dire ce que j'ai à te dire, ici... chez moi. Oui, — ajouta-t-il avec un sourire de tendresse mélancolique, en restant à genoux et en passant son bras autour de la taille de Julie, — oui, ma Julie, il me semble que mes paroles seront ainsi plus intimes.

— De quelle bonne voix douce tu me dis ça, mon petit Édouard! Qu'est-ce que c'est donc? Ça m'intrigue. Ça ne peut être que quelque chose de bien gentil, j'en suis sûre. Tu es si aimant, si tendre, si câlin quand tu veux, vilain monstre! Ma tante Sauvageot t'appelle son *petit notaire;* moi, monsieur, si vous êtes bien exact pour mes commissions, je vous appellerai mon petit commissionnaire, pauvre bon chéri!... Tiens, décidément, ouvre la fenêtre; il est impossible d'y tenir; le courant d'air fera peut-être flamber. On dirait qu'elle est étonnée de voir du feu, cette cheminée. Donne-moi mon manteau, je ne veux pas m'enrhumer; je joue ce soir en premier, il va falloir que je me sauve. Ah! j'oubliais; tiens, je savais bien que j'avais quelque chose à te dire à propos du théâtre... Maintenant tu peux fermer la fenêtre; souffle un peu, ça ira tout seul.

Il est inutile de dépeindre la colère contenue de monsieur de Montal pendant cette scène. Mais, au moment d'annoncer à Julie qu'il l'épousait, il devait se contraindre.

L'entretien qui précède doit faire à peu près juger de quelle basse servilité monsieur de Montal payait le bonheur qu'on lui enviait; nous n'avons pas besoin de répéter qu'il y a un abîme entre de tendres soins, de délicates prévenances inspirées par l'amour, et le honteux valetage auquel le comte se soumettait.

Monsieur de Montal ferma la fenêtre, revint s'agenouiller aux pieds de mademoiselle Julie, impatient d'aborder l'importante conversation qu'il voulait avoir avec sa maîtresse.

Mademoiselle Julie reprit d'abord assez paisiblement, puis en s'animant peu à peu :

— Je savais bien que j'avais à te dire quelque chose à

propos du théâtre. Ce matin, j'arrive pour la répétition; au moment d'entrer dans le foyer, j'entends prononcer mon nom. Je m'arrête, j'écoute; c'était encore ce vieux scélérat de Ducanson qui inventait des horreurs sur mon compte. J'entre furieuse, il redouble d'insolence. Je lui dis qu'il aura affaire à toi, il me répond qu'il se moque de mon amant et de moi; et il a raison, car tout ce que je te dis à ce sujet-là, c'est comme si je débarbouillais un Maure.

— Mais, ma chère Julie, je...

— Mon Dieu! je sais bien que tu vas me rabâcher que Ducanson est un vieillard infirme, et que tu ne peux pas plus te battre avec lui que l'empêcher de parler. Qu'est-ce que tout ça me fait, à moi? il n'en est pas moins insolent, et, si tu ne me défends pas, qui est-ce qui me défendra?

— Mais, ma chère enfant, que veux-tu que je fasse? Tu l'avoues toi-même, Ducanson est un vieillard infirme, quand j'irai lui dire des duretés, à quoi cela m'avancera-t-il? Je m'attirerai une scène ridicule, et pourquoi?

— Oh! certes, monsieur, je ne vaux pas la peine qu'on prenne mon parti; on peut m'insulter impunément.

— Ma bonne Julie, je ne dis pas cela. J'ai toujours soutenu tes intérêts, tu le sais bien, et de toutes les façons, et dans toutes les occasions.

— Est-ce un reproche que vous me faites?

— Non, non... seulement tu n'es pas juste dans cette circonstance.

— Je ne suis pas juste? Il me semble pourtant que, si je vous ai pris mon amant, c'était pour avoir quelqu'un qui épousât mes querelles si j'en avais, qui partageât mes rancunes si je voulais en avoir, et qui regardât mes ennemis comme les siens...

— Mais, Julie, écoute-moi donc.

— Eh! mon Dieu! si j'avais voulu un amant qui m'aurait aimée pour son plaisir, je n'aurais eu qu'à choisir mais je n'avais pas besoin de *sans-cœur* qui n'auraient jamais mis le nez au théâtre, qui auraient cru faire beaucoup pour moi en me menant dans leurs voitures, en me donnant de l'argent ou en me faisant des cadeaux. Dieu merci! je n'ai plus besoin de personne! Grâce à mon économie, j'ai amassé une petite fortune; je place mes appointemens, je vis avec mes feux, et je suis assez à mon aise pour me donner un amant de cœur dont je n'accepterais pas un rouge liard. Mais, en revanche, il m'est bien permis d'exiger que mon amant ne me laisse pas insulter par un Ducanson!

Les lèvres de monsieur de Montal blanchirent de rage; il fit un violent effort sur lui-même et se contint en disant doucement:

— Julie, sois raisonnable; réfléchis, souviens-toi, et tu verras que j'ai fait humainement ce qu'il était possible de faire dans toutes les occasions, excepté...

— C'est ça, excepté celles où vous m'avez abandonnée. Ainsi ça a encore été les mêmes raisons à propos de cette canaille de Grenouillot.

— Qu'est-ce que c'est que Grenouillot?

— Comment! qu'est-ce que c'est? Vous connaissez bien Grenouillot peut-être, le chef des claqueurs? Il est de la clique de Ducanson, celui-là. Aussi, lors des débuts de cette petite araignée de mademoiselle Darbot, il fallait voir comment il soignait ses entrées, tandis que les miennes étaient glaciales!

— Mais enfin, Julie...

— Mais enfin, mais enfin, parce que vous avez maigrement fait siffler deux ou trois fois cette petite Darbot, il ne s'ensuit pas que j'aie été applaudie comme je le méritais. Vous savez bien pourtant que j'ai besoin d'être *chauffée;* je n'ai pas d'entrain sans cela... Eh bien! quand je me suis plainte à vous de l'indigne conduite de Grenouillot, que m'avez-vous répondu? Que vous ne pouviez pas vous commettre avec un claqueur. Vous voyez bien que c'est toujours la même chose. Je dois tout endurer, de celui-là parce qu'il est claqueur, de celui-ci parce qu'il est vieux et infirme; comme s'il n'y avait pas d'autres moyens à employer envers eux que la violence!

— Mais encore, cher ange, quels moyens?

— Quels moyens! il y en a mille. Puisque vous ne pouvez donner d'argent à Grenouillot, il fallait le prendre par les procédés, et ne pas faire le fier avec lui. Quant à Ducanson, il eût été très sensible à des avances, à des cajoleries.

— Comment! Julie, vous voudriez?...

— Moi, non certainement; on me couperait plutôt en morceaux que de me forcer à faire seulement une politesse à ce Ducanson.

— Eh bien! alors?

— Mais vous, vous n'avez pas les mêmes raisons que moi de garder votre dignité envers lui. Après tout, il n'est pas votre camarade; avec un peu d'adresse, de câlinerie, et, Dieu merci! ce n'est pas cela qui vous manque, vous auriez pu, si vous l'aviez voulu, désarmer ce vilain homme. Ainsi, par exemple, il est très gourmand: vous pouviez quelquefois l'inviter à dîner; ce n'est pas une si grande dépense; et puis, en le flattant, vous vous en seriez fait un ami, et, à cause de vous, il ne m'aurait plus déchirée, le vieil insolent!

Monsieur de Montal avait écouté cette mercuriale avec une résignation apparente, la tête baissée, toujours agenouillé près de mademoiselle Julie; on voyait seulement, aux violens battemens d'une des artères de son front, que sa fureur était difficilement contenue.

Malgré cette nouvelle boutade de mademoiselle Julie, lorsque le comte releva sa tête, son regard avait une expression de tendresse craintive, de soumission inquiète et suppliante, à laquelle mademoiselle Julie ne put résister; car elle était, après tout, bonne fille, et aimait monsieur de Montal à sa manière. Son aigreur, sa brusquerie tombèrent devant la touchante résignation de monsieur de Montal, qui lui prit tendrement la main et la porta à ses lèvres en disant:

— Eh bien! mon ange, c'est vrai; pardonnez-moi, j'ai eu tort. A l'avenir, quoiqu'il m'en coûte, je ferai ce que tu désires.

— Tiens, vois-tu, c'est à te manger de caresses, pauvre adoré! — s'écria mademoiselle Julie, qui, touchée jusqu'aux larmes, se laissa glisser de son fauteuil, s'assit à terre à côté de monsieur de Montal, lui prit la tête et le couvrit de baisers passionnés en s'écriant: — Je suis une indigne! une ingrate! c'est affreux! Ce pauvre bon chat se mettrait dans le feu pour moi, et je viens le bourrer injustement, et rien, pas un mot dur de sa part. Il se contente de me demander grâce et pardon encore.

— Julie, bonne Julie, c'est que c'est ta tête qui parle, et non ton cœur...

— Je ne suis pas ta bonne Julie; je suis un monstre dénaturé! Est-ce qu'après tout ton amour-propre n'est pas le mien? Est-ce que mon amant est fait pour s'humilier devant un Ducanson, devant un Grenouillot? Est-ce que, si ça t'humilie, par contre-coup ça ne m'humilie pas, moi? Je te dis que j'étais une sotte; mais c'est toujours ça: on ne connaît son bonheur que lorsqu'on ne l'a plus. Tu n'as qu'un défaut, vois-tu, c'est d'être trop bon.

— Tu m'aimes tant, Julie, comment ne serais-je pas indulgent!

— Non, tu me gâtes trop; tu devrais me gronder. Il faut que ça soit bien vrai, puisque ma tante Sauvageot, qui m'adore, me dit toujours: « Sais-tu pourquoi je me défiais de notre *petit notaire?* c'est que je le trouvais trop soumis devant toi; à sa place, moi, je le le rembarrerais quelquefois joliment. »

— Pauvre ange! je crains tant de te causer le moindre chagrin!

— Mais c'est justement parce que tu m'aimes que tu dois être sévère. Est-ce qu'il m'est permis d'oublier tout ce que tu fais pour moi? Comme le disait encore ma tante Sauvageot: « Va donc trouver un homme qui tienne tes comptes, qui écrive tes dépenses, qui te cherche des pla-

cemens sûrs, qui aille chez ton avoué, chez ton notaire, qui fasse la loi au directeur de ton théâtre, qui rogne les ongles à tes marchands, qui soit enfin ton véritable petit factotum. »

— Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je m'occupe de tes intérêts, Julie? Est-ce qu'ils ne me sont pas aussi chers que s'ils étaient les miens? est-ce que je ne dois pas t'encourager, t'aider dans cette voie d'ordre et d'économie que tu suis avec tant de sagesse?

— Comme tu parles bien! comme c'est vrai ce que tu dis là!

— Et c'est parce que tu as une conduite si réglée, si honnête, que... Mais, écoute, ma Julie, ne reste pas là par terre, à genoux.

— Si, je veux rester à tes pieds; j'ai été injuste envers toi : c'est ma place.

— Non, je t'en prie, mon ange.

— Eh bien! assieds-toi dans ton fauteuil, je me mettrai sur tes genoux.

— Soit. Maintenant donne-moi tes deux mains dans les miennes, et surtout ne me regarde pas si tendrement avec tes beaux grands yeux; tu me donnerais des distractions, et j'ai à te parler très sérieusement. Écoute-moi donc bien, je t'en conjure.

— Pauvre Édouard! — dit mademoiselle Julie, — tu ne m'as jamais parlé de cette voix-là, ni regardée ainsi. C'est donc vraiment grave ce que tu as à me dire?

— Très grave, et c'est pour cela que je tenais à te parler ici, chez moi.

— Voyons, mon bon Édouard, je t'écoute; tu as l'air si sérieux! Tiens, c'est comme le jour où nous avons été pour toujours l'un à l'autre; te rappelles-tu? J'hésitais encore, et tu me dis d'un ton à la fois si doux, si triste, si solennel : « Julie, je vous le jure par l'anneau de ma pauvre mère mourante, par cet anneau que je vous donne... vous n'aurez jamais d'ami plus dévoué, plus fidèle que moi. » Oh! alors, te souviens-tu? les pleurs me sont venus aux yeux; tiens, comme maintenant... et je te dis : « Édouard, je suis à toi! »

Et mademoiselle Julie essuya une larme, une vraie larme, qui brilla dans ses beaux yeux noirs.

— Oh! oui, Julie, ma Julie bien-aimée, rappelle-toi ce souvenir sacré... L'anneau de ma pauvre mère mourante n'était pas un gage d'amour que je t'offrais... c'était mieux que cela... c'était un gage d'estime, Julie, un gage de profonde estime... Oui... car j'avais déjà lu dans ton âme, j'avais déjà su y découvrir ta valeur, pauvre femme! A travers les égaremens involontaires de ta vie passée, j'avais reconnu la noblesse de ton cœur!

— Que tu es bon! — dit mademoiselle Julie très attendrie. — Si j'ai maintenant quelques qualités, n'est-ce pas à toi que je les dois? Tu as toujours été si gentil que j'ai voulu être digne de ton amour.

— Eh bien! je le crois, — s'écria monsieur de Montal avec exaltation. — Oui, mon amour t'a réhabilitée! Depuis longtemps je t'ai suivie pas à pas, je t'ai étudiée; tu as grandi à mes yeux! ta conduite justifie ma passion pour toi; maintenant je suis fier de mon amour.

— Ah! il n'y a que toi pour dire de ces choses-là!

— Parce que ma Julie est seule capable de les inspirer.

— Bon chéri, va!

— Écoute, Julie, il est temps de reconnaître ton amour, ta tendresse, et surtout la dignité de ta conduite.

— Que veux-tu donc dire, Édouard?

— Je veux, — dit solennellement monsieur de Montal, — je veux te donner une preuve éclatante, non-seulement de mon amour et de ma reconnaissance, mais encore de mon respect.

— Oh! Édouard! pas de ça! tu sais nos conventions? Tu n'es pas heureux. Je ne veux rien accepter de toi; à ma fête un bouquet de dix francs, voilà tout; ton cœur, ton amour, voilà ce que je veux, voilà ce que je prends.

— Noble femme! digne amie! ah! je reconnais bien l'élévation de ton âme! mais rassure-toi, — ajouta monsieur de Montal en souriant d'un air de mystère, — le cadeau que je veux te faire est sans doute au-dessus de ton attente; cependant tu l'accepteras avec joie.

— Qu'est-ce que tu veux donc me donner?

— Ma main!

— Tu dis...

— Que je t'épouse, mon adorée; oui, je brave les sots préjugés du monde, je te consacre ma vie tout entière, je te prends pour ma femme. Eh bien! refuserez-vous ce cadeau-là, madame la comtesse?

Et monsieur de Montal, le sourire aux lèvres, attendit avec une orgueilleuse complaisance l'explosion de la gratitude de sa maîtresse.

Mademoiselle Julie, frappée de stupeur, le regarda d'abord en silence; puis, cachant sa figure dans ses mains, elle tomba dans un fauteuil avec accablement.

Monsieur de Montal crut que la joie causait le saisissement de mademoiselle Julie. Il se baissa et lui dit tendrement :

— Pardon, mon ange, j'aurais dû te préparer à cette heureuse confidence, et...

Mais mademoiselle Julie repoussa brusquement monsieur de Montal, se leva, et s'écria avec une amertume douloureuse et courroucée :

— Ah! ma tante Sauvageot me l'avait bien dit!

— Quoi donc, Julie?

— Ainsi, Édouard, vous me trompiez!

— Comment?

— Vous vouliez m'épouser!

— Que dit-elle?

— Je vois tout maintenant. C'est indigne! c'était pour ma fortune que vous m'aimiez! c'était dans le but de m'amener au mariage que vous preniez mes intérêts si à cœur! Et moi qui mettais tant de désintéressement dans mon amour! Ah! Édouard, Édouard, vous dissipez cruellement mes illusions!

Monsieur de Montal était à la fois si surpris, si humilié, si furieux de ce refus aussi insultant qu'imprévu, qu'il pâlit, et, écumant de rage, il resta quelques momens sans parler.

Mademoiselle Julie, blessée dans son amour-propre et dans son avarice, ne voyant dans l'amour passé de monsieur de Montal qu'un vil calcul, ne put dissimuler l'aigreur de ses ressentimens.

— Ah! ma pauvre tante Sauvageot avait bien raison. Je ne m'étonne plus maintenant si elle se défiait de votre soumission à tous mes caprices. C'est tout simple, vous visiez à ma fortune : après tout, ça en valait la peine : cent mille écus placés, une cinquantaine de mille francs par an d'appointemens et de bénéfices. Pourtant, je me croyais assez jeune et assez jolie pour être aimée avec autant de désintéressement que je vous aimais moi-même. Voyez pourtant! la première impression de ma tante Sauvageot ne l'avait pas trompée : avant d'être ensorcelée comme moi, elle m'avait dit : « Défie-toi de ce Montal; c'est un mange-tout qui n'a que des dettes; il ne te laissera que les yeux pour pleurer. » Et voilà ce qui arrive... Ah! Édouard, Édouard! — dit mademoiselle Julie avec une douleur et une dignité réelles, — l'anneau de votre mère devait-il servir à des projets si humilians pour moi... et si honteux pour vous?

Ces derniers mots mirent le comble à la fureur de monsieur de Montal : il s'écria en montrant une bague qu'il portait.

— L'anneau de ma mère, le voilà... Il faut que vous soyez aussi sotte que vous l'êtes pour avoir cru que je le prostituerais à une créature de votre espèce! L'anneau que je vous ai donné n'a jamais appartenu à ma mère... je me suis moqué de vous.

— Eh bien! monsieur, il est mille fois plus infâme encore d'avoir osé jouer avec le souvenir de votre mère... que de me l'avoir prostitué, comme vous dites! — s'écria fièrement et noblement mademoiselle Julie.

— Vous tairez-vous?

— Ah! c'est seulement à présent que je vous connais!... Quelle figure!... Tenez, vous me faites peur... je veux m'en aller.

Monsieur de Montal saisit mademoiselle Julie par le bras :

— Pour dire partout que j'ai voulu t'épouser et que tu m'as refusé, n'est-ce pas?

— Mais, Édouard, vous ne pouvez pas m'empêcher de m'en aller... lâchez donc mon bras, vous me faites mal... je vous assure que vous me faites mal.

— Oui, oui, va, joue ton rôle! — dit monsieur de Montal avec une ironie cruelle, en secouant brutalement le poignet de mademoiselle Julie; puis il la repoussa en s'écriant : — Prends garde! il n'y a au monde que toi et moi qui soyons instruits de ce qui vient de se passer! Si cela s'ébruite, tu me le payeras! Tu m'entends bien? J'ai acquis de l'influence pour te servir, je la retournerai contre toi et je t'écraserai.

— Mon Dieu! mon Dieu! — dit la malheureuse fille en pleurant, — voilà pourtant la récompense de mon amour!

— Votre amour! est-ce que je ne l'ai pas mille fois payé par toutes les bassesses que j'ai faites auprès de votre ignoble tante, par le valetage auquel je m'étais condamné, par mon entremise dans toutes vos sales intrigues de coulisses?

— Ainsi, votre dévouement, vos soins...

— Elle est pourtant assez orgueilleuse, assez bête pour croire que c'était par amour que je faisais ainsi le cabotin! (il hausse les épaules) Est-ce que je vous aimais? J'étais votre amant pour exciter l'envie de gens plus riches et plus heureux que moi. Mais à la fin, fatigué d'avoir tous les ennuis, tous les dégoûts d'un pareil *ménage*, j'avais songé à vous épouser pour votre argent... eh bien! oui, pour votre argent. Est-ce clair?... J'avais fait taire l'honneur, qui se révoltait en moi, et... Mais soyez tranquille, je me vengerai...

— Vous vous vengerez de ce que je n'ai pas voulu me mettre la corde au cou, n'est-ce pas? Est-ce que je ne vous connaissais pas? Est-ce que, lorsqu'un homme comme vous, qui n'a rien, épouse une femme comme moi, qui est riche, il ne fait pas une bassesse? Et quelle confiance peut-on avoir dans un homme qui fait une bassesse? Je voulais bien de vous pour mon amant, parce que cela ne m'engageait à rien ; mais j'aurais mieux aimé mourir mille fois que de vous prendre pour époux... Si un jour je me marie, c'est que je trouverai un homme qui ne me ruinera pas et qui m'offrira les garanties que je désire pour vivre heureuse et tranquille.

— Sortez d'ici, et allez au diable le chercher, ce mari! mais n'ayez jamais l'audace de prononcer mon nom! . .

. . . .

Cette scène est pénible; il est honteux de voir un homme, d'abord si servilement flatteur, devenir si insolent et si brutal lorsque sa proie lui échappe; mais nous croyons cette scène vraie. Autrefois elle eût été improbable ; de nos jours elle n'a rien qui puisse étonner. Que chacun cherche dans son souvenir, il y trouvera peut-être des faits analogues.

Le lecteur connaît maintenant assez mademoiselle Julie pour comprendre que toute insistance de la part du comte pour obtenir la main de la comédienne eût été vaine.

Élevée dans la pauvreté, ayant vu la misère de près, mademoiselle Julie ne redoutait rien tant qu'une vieillesse malheureuse et abandonnée : poussant l'ordre jusqu'à l'avarice, elle vivait avec beaucoup d'économie, nous l'avons dit. Une telle femme, d'un esprit borné, d'un cœur froid, d'un caractère raisonnable, devait être à l'endroit de son argent d'une invincible ténacité; la vanité d'épouser monsieur de Montal ne devait pas, chez mademoiselle Julie, entrer une seconde en comparaison avec la terreur d'être ruinée par cet aimable gentilhomme.

Monsieur de Montal ne vivait que par l'orgueil et par l'envie ; en touchant les mêmes ressorts chez mademoiselle Julie, et en la mettant à même de satisfaire son orgueil et d'exciter l'envie de ses rivales par un mariage titré, il avait dû croire à la réussite de ses projets.

Il se trompa.

Après le départ de mademoiselle Julie, le comte passa quelques heures cruelles. Ce refus ruinait ses dernières espérances. A peine lui restait-il dix mille francs; cette somme épuisée, il se trouvait en face du suicide ou de la misère. Comme il raillait amèrement les croyances qu'il avait eues à la Providence, une nouvelle circonstance vint tout à coup lui rendre la confiance qu'il avait perdue, et lui donner une nouvelle foi en son étoile.

Monsieur de Montal avait quelquefois rencontré, chez son ami Roupi-Gobillon, monsieur Achille Dunoyer, banquier fort riche, homme de quarante ans environ, possédé des vanités les plus ridicules, visant à être un *homme à la mode*, voulant à tout prix imiter les façons, le luxe et les élégans travers de l'aristocratie.

Monsieur Achille Dunoyer considéra la rencontre de monsieur de Montal comme une bonne fortune. Faisant partie de cette jeunesse dorée au sein de laquelle monsieur Achille Dunoyer brûlait d'être admis, le comte y exerçait une certaine influence de reflet, grâce à son intimité avec le marquis de Beauregard, roi de ce monde élégant.

Monsieur Achille Dunoyer fit toutes les avances imaginables à monsieur de Montal ; celui-ci, n'ayant alors nul besoin de monsieur Achille, le reçut très froidement et l'évita ; mais, après l'étrange manière dont mademoiselle Julie avait accueilli sa proposition de mariage, lorsqu'il vit ses dernières ressources épuisées, il songea qu'un ami aussi riche que monsieur Dunoyer n'était pas à dédaigner, et il manœuvra assez habilement pour paraître se rendre naturellement aux avances du banquier, avances si longtemps repoussées.

Telle était la position de monsieur de Montal au moment où Ewen de Ker-Ellio quittait la Bretagne pour venir à Paris réclamer le payement arriéré de sa créance.

Monsieur Dunoyer étant un des personnages importans de ce récit, nous introduirons le lecteur chez cet opulent financier.

VIII

MONSIEUR ACHILLE DUNOYER.

Le comptoir de monsieur Achille Dunoyer était place de la Bourse, mais il occupait rue de Provence le premier étage d'une immense maison double de profondeur.

Monsieur Dunoyer avait deux filles ; elles logeaient au troisième, dans le même corps de bâtiment, sous la surveillance de leur gouvernante anglaise. Cet arrangement avait l'inconvénient d'exposer ces jeunes personnes à des rencontres souvent peu convenables, lorsqu'elles descendaient chez leur mère, une si vaste maison pouvant être hantée par des gens de toutes sortes. Monsieur Dunoyer aurait dû préférer à son splendide appartement une maison qu'il eût habitée seul avec sa famille ; mais madame Héloïse Dunoyer était une *élégante;* elle avait absolument voulu demeurer dans la Chaussée-d'Antin, et l'on trouve difficilement de petits hôtels dans ce faubourg Saint-Germain de la finance.

Il est d'ailleurs des susceptibilités délicates auxquelles certaines personnes (nous sommes loin de dire certaines classes) sont complétement étrangères.

Madame Héloïse Dunoyer, âgée de trente-huit ans environ, s'était mariée fort jeune ; elle avait deux filles : l'une de dix-sept ans à peine, mademoiselle Thérèse ; l'autre de douze, mademoiselle Clémentine.

Autant pour suivre la mode que pour se délivrer d'un assujettissement incompatible avec son goût excessif pour les plaisirs, madame Héloïse Dunoyer avait pris une *gouvernante anglaise*, et se reposait absolument sur elle de l'éducation de ses deux filles, reléguées, nous l'avons dit, dans un petit appartement au troisième étage de la maison du banquier.

Nous sommes loin de contester l'excellence des soins que les Anglaises donnent aux enfans; mais l'abus dénature les meilleures choses. A tout prix, ou plutôt à un prix strictement limité, on veut singer maladroitement les habitudes d'un monde exceptionnel. Pourvu que la femme à qui l'on confie l'éducation de sa fille soit Anglaise et n'ait pas de prétentions trop exorbitantes, on est assez insouciant de ses antécédens, de son caractère, de sa moralité; il est vrai qu'il coûterait beaucoup moins de prendre une gouvernante française de quelque pauvre et honnête famille, bien née, bien élevée, pour qui une telle place serait souvent un grand bienfait; mais on n'aurait pas l'agrément de dire: « *Miss Ahston, miss Turner*, etc., etc., amenez mes enfans. »

Madame Héloïse Dunoyer avait donc une gouvernante anglaise. Malheureusement cette gouvernante s'appelait miss Jenny Hubert, nom beaucoup trop français, qui faisait le désespoir de la financière. Madame Héloïse avait voulu imposer à miss Hubert le nom de miss Blumfield ou de miss Mortimer; cela eût été d'un bien *meilleur genre;* mais la fière Anglaise s'était obstinément refusée à ce baptême.

Madame Héloïse Dunoyer passait pour ce que, dans sa société, on appelait une *lionne;* elle montait à cheval avec une *amazone* à brandebourgs et un chapeau *Louis XIII* orné d'une plume, elle avait un jour de loge à l'Opéra, et, sur le *petit dunkerque* (1) de son *boudoir*, on remarquait une énorme cravache et une grande boîte de palissandre sur laquelle on lisait en gros caractères: *cigares*. Afin de bien prouver que cet entrepôt de tabac lui appartenait, on voyait ce nom: *Héloïse*, inscrit en ivoire de l'autre côté de la boîte.

Pour compléter ces exagérations cavalières, on voyait dans le même boudoir une bride arabe de soie écarlate, garnie de ses houppes, artistement exposée au-dessus d'un portrait équestre de madame Héloïse. Enfin, dernier trait de cette vie tour à tour *léonine* et *Pompadour*, les méchans affirmaient que la financière et une notairesse de ses amies intimes étaient allées au bal de la Renaissance, déguisées en pierrettes, avec deux mystérieux débardeurs.

Ceci était le côté *régence*, le côté *lion* des goûts de madame Héloïse. Nous parlerons du côté *artiste*. Elle avait un grand piano et de grandes prétentions musicales. Elle ne disait pas *Robin des Bois*, mais *Freyschütz;* Beethoven, mais *Betovvr...*; Weber, mais *Webrr...*, ce qui annonçait une éducation musicale des plus avancées. En littérature, elle était voltairienne, et citait fort joliment (en petit comité) des passages de *la Guerre des dieux* de Parny, ou quelques fragmens de Gentil-Bernard. Quant à la peinture, elle enluminait très proprement des lithographies, dont elle faisait toutes sortes de dessus de boîte.

Pendant que madame Héloïse égayait, charmait et échevelait ainsi ses jours, ses deux filles, absolument livrées aux soins de miss Hubert, ne voyaient guère leur mère qu'à l'instant du dîner.

C'est à ce moment que nous introduirons le lecteur dans l'intérieur de la famille du banquier.

Les deux élèves de miss Hubert venaient d'entrer dans le *boudoir* de leur mère. Madame Dunoyer, d'une beauté virile et vulgaire, était de petite taille, avait le cou gros et court, le visage large et coloré, la taille épaisse, et se serrait outrageusement pour dissimuler son embonpoint, qui croissait avec l'âge. Quoique la journée fût très avancée, madame Héloïse portait le déshabillé de fantaisie dont elle s'affublait le matin pour recevoir ses amis. Cela se composait d'une robe de chambre ornée, à manches flottantes, ouverte par-devant, serrée autour du corps par une riche cordelière à glands d'or. A travers les dents d'un large volant tailladé en pointe, sortaient deux pieds assez jolis, chaussés de pantoufles de maroquin brodées à la moresque. Enfin, un toquet grec de velours cerise, crânement posé sur le coin de l'oreille, donnait à madame Héloïse un gros air odalisque et mutin qui tournait la tête de tous ses *attentifs* (cela se dit ainsi).

Mademoiselle Thérèse Dunoyer offrait un contraste frappant avec sa mère. Elle était grande et svelte; son teint d'albâtre rosé paraissait plus éblouissant encore sous les deux épais bandeaux de cheveux d'un noir de jais qui se collaient à ses tempes. Ce qui frappait tout d'abord dans cette physionomie un peu étrange, c'étaient deux grands yeux noirs, qui brillaient au milieu de ce visage d'une blancheur mate et d'une expression contrainte et mélancolique. Un peu au-dessus du sourcil gauche de Thérèse, on remarquait un *grain de beauté*, petit signe arrondi comme une mouche de velours noir.

Il est peut-être utile de rappeler au lecteur que le mystérieux tableau du manoir de Treff-Hartlog (portrait dont Ewen de Ker-Ellio s'était si follement épris) représentait une femme qui avait aussi de grands yeux noirs, un front d'ivoire et un grain de d'ébène un peu au-dessus du sourcil gauche.

En un mot, au risque d'anticiper sur les événemens, nous dirons dès à présent que le portrait de Treff-Hartlog ressemblait d'une manière extraordinaire à la fille du banquier.

La taille de Thérèse, souple, élancée, manquait d'un peu d'embonpoint; ses mains fluettes n'étaient pas assez potelées, mais la distinction même de ces imperfections les faisait oublier.

Clémentine, sœur cadette de Thérèse, rappelait les traits de sa mère d'une manière frappante. C'était une bonne grosse figure ronde, réjouie, entourée d'une forêt de cheveux rouges et crépus.

Les deux jeunes filles portaient des robes noires.

Miss Hubert était âgée de trente-cinq ans environ; deux nattes de cheveux d'un blond ardent descendaient le long de ses joues bilieuses; son air sec, hautain, faisait parfaitement sentir qu'elle croyait déroger à sa dignité en se chargeant de l'éducation des filles de madame Dunoyer. Miss Hubert sortait, disait-elle, de la maison du duc de ***, un des plus grands seigneurs d'Angleterre.

Clémentine était la favorite de madame Dunoyer, qui se voyait revivre dans sa fille, et aimait à la folie son caractère jovial et tapageur. Thérèse, au contraire, toujours réservée, silencieuse, pensive, lui inspirait autant de jalousie que d'éloignement; et d'ailleurs, il faut le dire, cette malheureuse jeune fille était le fruit d'un amour aussi coupable que malheureux.

Vers les premiers temps de son mariage, madame Héloïse Dunoyer avait été brutalement abandonnée par l'homme auquel elle avait sacrifié ses devoirs pendant un voyage de monsieur Achille Dunoyer; celui-ci ayant eu à son retour des preuves positives de l'infidélité de sa femme, la naissance de Thérèse devint le signal des plus violens orages domestiques. Pourtant la cupidité, la crainte de voir dévoiler d'assez grandes indélicatesses, forcèrent monsieur Achille Dunoyer de pardonner les premiers torts de sa femme, dont il avait, contre son droit, compromis la fortune dans des spéculations peu honorables; une séparation l'eût mis dans une position difficile. La nécessité l'empêcha de faire un éclat.

Peu à peu les années calmèrent l'âcreté des premiers ressentimens de monsieur Dunoyer; Thérèse fut la seule personne à laquelle il fit durement supporter les accès de colère que le souvenir de la faute de madame Dunoyer éveillait parfois en lui; il savait même une sorte de gré à

(1) Quelques personnes appellent ainsi, dit-on, une chose chargée de coquillages, de boîtes de paille, de baguiers, de pelotes, etc.

Héloïse de se montrer cruellement prévenue contre cette jeune fille; il lui semblait que sa femme voulait ainsi expier ses torts, tandis qu'au contraire celle-ci, par une barbarie stupide, croyait, en tourmentant Thérèse, se venger de l'homme dont elle avait eu tant à se plaindre.

La conduite de madame Dunoyer était d'une ignoble méchanceté. Rien de plus logique : les cœurs généreux ennoblissent leurs erreurs par leur dévouement ou les excusent par leurs remords; les âmes vulgaires et dégradées rendent leurs fautes irrémissibles à force d'égoïsme et d'impudeur.

Nous l'avons dit, il était cinq heures, miss Hubert venait de descendre dans le boudoir de madame Héloïse Dunoyer avec Thérèse et Clémentine, lorsque monsieur Achille Dunoyer entra d'un air radieux : il avait quarante ans environ, il était maigre, de taille moyenne, et mis avec recherche. Les physiologistes qui cherchent des analogies entre la physionomie des hommes et celle des animaux auraient été frappés de la ressemblance qui existait entre la physionomie de monsieur Achille Dunoyer et celle du bouc : son front déprimé, ses petits yeux obliquement placés et relevés vers les tempes, sa mâchoire ronde et saillante, sa large bouche, son nez busqué à narines dilatées, rendaient ce rapport plus frappant encore. Cette figure basse et flétrie, plate et dure, respirait l'orgueil, l'égoïsme et la convoitise; on y lisait l'absence de tout instinct élevé, de tout sentiment humain et charitable. Par un contraste, ou plutôt par une conséquence de ces organisations détestables, à la moindre familiarité d'un homme hautement placé, un sourire faux et servile détendait à l'instant ce visage corrodé par les plus mauvaises passions.

Monsieur Achille Dunoyer entra chez sa femme d'un air triomphant.

— Nous aurons demain quelqu'un à dîner, Héloïse, — s'écria-t-il, mais ce sera le cas, comme on dit, de mettre les petits plats dans les grands.

— Eh! pourquoi donc, s'il te plaît, Achille, faudra-t-il faire tout ce *tralala?*

— Pour un des hommes les plus à la mode de Paris, pour un gaillard qui est la coqueluche de toutes les duchesses du faubourg Saint-Germain; le plus grand mauvais sujet, mais le plus charmant garçon du monde, qui est, par là-dessus, à tu et à toi avec les ministres; enfin un homme du premier mérite, et adroit, et roué... oh! roué! si une femme lui résiste, à celui-là, elle aura bien du bonheur. Tu sais bien Julie, Julie du Théâtre-Français? personne n'avait pu en venir à bout, ni les lions les plus charmans, ni les hommes les plus riches; lui n'a eu qu'à vouloir : serviteur de tout mon cœur, la belle Julie était dans son sac.

— Mais, enfin, me diras-tu le nom de ce don Juan?

Monsieur Dunoyer, qui semblait s'amuser de la curiosité de sa femme, continua :

— Tu vas le savoir : il a été charmant pour moi, et tu lui feras, j'espère, tous tes *m'amours*. J'ai fait sa connaissance chez monsieur Roupi-Gobillon, le ministre; ce qui m'a fait penser que, si notre don Juan, tu l'as bien nommé, ma foi! voulait m'appuyer, il pourrait me faire arriver à la députation. C'est un homme qui a un bonheur extraordinaire, il réussit dans tout ce qu'il entreprend; et adroit, oh! adroit; c'est celui-là qui aurait fait un fameux diplomate!

— En vérité! Achille, il n'y a rien de plus bête que de me taquiner ainsi devant ces enfans! c'est pour eux d'un détestable exemple, — s'écria aigrement madame Héloïse Dunoyer, qui n'avait d'ailleurs rien trouvé d'inconvenant dans la manière dont son mari s'était exprimé au sujet de monsieur de Montal devant ses deux filles.

— Voyons, voyons, ne te fâche pas, Héloïse, ne fais pas tes gros yeux; on dirait que tu vas m'avaler. Je vais te dire le nom de mon ami, sans cela tu serais capable de le prendre en grippe.

— Certainement je le prendrai en grippe si tu m'ennuies encore longtemps à cause de lui.

— Eh bien! c'est le comte de Montal, rien que ça.

— Excusez du peu! Si nous l'avons, les Dubois crèveront de jalousie! — s'écria madame Héloïse avec une jubilation contenue; — mais j'en ai beaucoup entendu parler, de monsieur de Montal! je l'ai vu souvent dans sa loge à l'Opéra. Certainement je lui ferai tous mes *m'amours*. Seulement une chose m'inquiète, il a l'air bien moqueur; une fois je l'ai vu de près à la sortie de l'Opéra, et je l'ai entendu. Mon Dieu! a-t-il dégoisé des méchancetés sur madame Dubois et sur sa belle-sœur! Les a-t-il arrangées! Du reste, je ne lui en fais pas un crime. Ces *chipies*-là méritaient bien tout ce qu'il disait d'elles, avec leurs grands airs. Mais attends donc, Achille, attends donc; je me souviens maintenant : monsieur de Montal est l'intime du marquis de Beauregard. Tu sais bien, le mari de cette jolie petite marquise américaine qui a l'air si bégueule?

— Justement. Oh! pour le marquis de Beauregard, il est le roi des mauvais sujets, celui-là, si Montal en est le prince. Voilà un grand seigneur, ce marquis! en a-t-il dépensé, de cet argent! On dit qu'il a été se remplumer en Amérique, et que sa femme lui a apporté des millions.

— Est-ce que, malgré son mariage, le marquis n'est pas avec la petite Rosa de l'Opéra? — demanda madame Héloïse Dunoyer en jouant maternellement avec la chevelure de sa petite fille, qui appuyait sa tête sur ses genoux.

— Si fait, si fait, il ne s'en cache pas; on dit même qu'il a l'autre sœur aussi... Du moins, on les voit toutes les deux dans les petites loges qu'il a aux Bouffes et à l'Opéra pour ses maîtresses. Et sa mijaurée de femme qui ne se doute de rien!

— Ma foi! tant pis pour elle; malgré sa jolie figure, elle a l'air par trop bêtasse aussi; avec ses bonnets à la puritaine, elle ressemble à une religieuse, — dit madame Héloïse.

— Est-ce que c'est parce qu'elle ressemble à une religieuse qu'elle a l'air bêtasse, cette dame? — demanda la petite Clémentine.

— Amour d'enfant, va! — s'écria madame Dunoyer en embrassant sa fille avec une effusion de tendresse et d'orgueil : — ma parole d'honneur, il n'y a que ce raton pour avoir de ces idées-là! Elle est si franche! Elle dit tout ce qui lui passe par la tête.

— Il ne faudrait pas pourtant que ça allât trop loin, — dit sentencieusement monsieur Achille.

— Ma foi! j'aimerais mieux encore qu'elle fût étourdie, inconséquente, qu'hypocrite.

Et madame Dunoyer jeta un coup d'œil sur Thérèse.

Sans doute monsieur Dunoyer comprit l'allusion, car il ajouta sèchement, en regardant aussi la jeune fille :

— Le fait est qu'il n'y a rien de pire que l'eau qui dort; avec les caractères dissimulés on doit s'attendre à tout, et ne jamais compter sur rien.

Thérèse avait les yeux baissés sur sa tapisserie, elle comprit la portée de ces attaques indirectes, et ne dit mot.

Miss Hubert, les bras croisés, ses petits yeux bleu-clair fixés sur le foyer, restait impassible; de temps à autre un imperceptible sourire de dédain effleurait ses lèvres pendant cet entretien, si inconvenant à entendre pour de jeunes personnes.

Le silence et l'indifférence apparente de Thérèse irritèrent madame Héloïse Dunoyer; elle reprit :

— Il me semble, mademoiselle, que, lorsqu'on parle des hypocrites, vous pouvez bien prendre cela pour vous et faire attention à ce qu'on vous dit.

Thérèse ne répondit rien.

Monsieur Achille s'écria :

— Eh bien! Thérèse, vous n'entendez donc pas votre mère?

— Je ne savais pas qu'il fût question de moi, — dit la jeune fille.

— Et de qui donc, s'il vous plaît? du chat de monsieur

le curé? — s'écria madame Héloïse en colère. — Il me semble que, s'il y a ici une hypocrite, c'est vous.

Thérèse garda le silence. Sa mère reprit avec une irritation croissante :

— Ah çà ! répondrez-vous?

— Que voulez-vous que je vous réponde, maman?

— Mademoiselle, — s'écria monsieur Achille, — au lieu de tenir indécemment tête à votre mère, vous devez répondre : « Maman, puisque vous me reprochez d'être hypocrite, je ne le serai plus. »

— Je ne serai plus hypocrite, — dit Thérèse sans lever les yeux.

— Voyez si ce n'est pas à la battre! — s'écria madame Héloïse. — Est-elle sournoise! est-elle fausse, avec son regard en dessous!

— Oh! petite maman, ne gronde pas Thérèse, — dit Clémentine en caressant sa mère.

— Si je la gronde, — dit brusquement madame Héloïse, — c'est qu'elle le mérite. Depuis sa naissance, elle ne m'a jamais causé que du chagrin!

Ces mots prononcés, la femme du banquier se mordit les lèvres; elle s'aperçut trop tard de l'imprudence qu'elle avait commise.

Les traits de monsieur Achille Dunoyer se contractèrent; il jeta un regard irrité sur sa femme, et dit avec amertume :

— Je vous conseille de vous plaindre des chagrins que votre fille vous a causés *depuis sa naissance* (il appuya sur ces mots); vous feriez mieux de vous taire que de dire certaines choses.

Madame Dunoyer, piquée d'être ainsi traitée devant Thérèse, et sachant que son mari serait obligé de se contenir, répondit aigrement :

— Je dis ce qu'il me plaît de dire, entendez-vous? ce n'est pas vous qui m'empêcherez de parler.

— Je vous répète que vous feriez mieux de vous taire que de rappeler certaines choses, madame; est-ce assez clair?

— Papa, papa, ne gronde pas maman, — s'écria Clémentine en se jetant au cou de son père.

— Et moi, je vous dis, monsieur, — reprit madame Dunoyer les joues enflammées de colère, — que, si certaines choses ont été et qu'on les ait tolérées, c'est qu'on y trouvait son compte. Est-ce assez clair aussi?

— Madame, si ces enfans n'étaient pas là, — s'écria monsieur Dunoyer avec fureur, — je vous traiterais comme vous le méritez!

— Et moi aussi, sans ces enfans, je vous dirais votre fait, monsieur. Vous savez bien que je ne vous crains pas, moi, malgré vos airs furieux.

Miss Hubert se leva, et dit aux deux jeunes filles avec une ironie glaciale :

— Venez, mesdemoiselles; il paraît que monsieur votre père et madame votre mère ont à *causer* ensemble.

— Oui, oui, miss Hubert, emmenez-les, — s'écria monsieur Dunoyer en marchant avec agitation dans la chambre.

Les deux jeunes filles sortirent avec leur gouvernante.

La porte fermée, Dunoyer s'écria :

— N'avez-vous pas honte, devant vos enfans, de me pousser à bout?

— Qui est-ce qui a commencé, monsieur? Est-ce moi?

— Comment, madame! il ne me sera pas permis de m'indigner au souvenir de votre conduite passée? Comment! parce que j'ai été assez généreux pour oublier...

— Assez généreux! Ah! en voilà une fameuse, par exemple! j'aime beaucoup ça! Dites donc que, si vous n'avez pas fait d'éclat dans le temps, c'est que vous aviez compromis ma fortune dans vos affaires véreuses, et que vous avez mieux aimé vous taire que de me rendre mes comptes, qui n'auraient pas été flatteurs pour votre probité.

— Votre conduite en a-t-elle été moins criminelle, madame?

— Votre clémence en a-t-elle été plus honorable, monsieur? N'est-ce pas par avarice que vous avez rongé votre frein? Combien de fois d'ailleurs ne me l'avez-vous pas reprochée comme aujourd'hui, votre générosité! Elle est belle!

— Mais il faudrait que je n'eusse pas de sang dans les veines, madame, pour voir sans haine cette fille, qui ne m'appartient pas, après tout! Je ne sais pas seulement comment je supporte sa présence, comment je ne la chasse pas d'ici?

— Faites-en ce que vous voudrez; qu'est-ce que cela me fait, à moi? — reprit madame Héloïse. — Est-ce que j'ai jamais pris le parti de Thérèse contre vous? Toutes mes préférences ne sont-elles pas pour sa sœur? L'éloignement que j'ai toujours témoigné à cette grande sournoise ne devait-il pas vous montrer que je me repentais du passé? Après tout, ce qui est fait est fait; que voulez-vous que j'y fasse!

— Je veux, madame, que, lorsque, malgré moi, ces odieux souvenirs me viennent à l'esprit et que ma colère éclate, vous essayiez de m'apaiser, au lieu de prendre à tâche de m'irriter.

— Eh! croyez-vous qu'il me soit agréable d'être maltraitée par vous devant cette Thérèse, au moment où je la gronde encore?

— Eh! mon Dieu! madame, tout le monde a ses accès d'humeur; et j'ai, je crois, le droit d'en avoir?

— Qui vous dit le contraire? Seulement, sachez vous contenir quand il faut. Il y aurait eu ici des étrangers, quelle jolie scène ça aurait fait! Sans compter que cette miss Hubert, avec son air impertinent et glacial, ne perd pas un mot de ce qu'on dit, j'en suis sûre.

— La faute à qui? Mais voilà de vos idées! Il vous a fallu une gouvernante anglaise, et ainsi s'embâter d'une créature qui vous espionne toujours.

— J'ai voulu avoir une gouvernante anglaise parce que tous les gens de *bon ton* en ont; d'ailleurs, si je n'avais pas pris miss Hubert, les Dubois me l'auraient enlevée. Quant à vous espionner, à l'exception de l'heure du déjeuner ou du dîner, miss Hubert ne nous gêne guère, puisqu'elle reste toujours en haut avec les petites. Quant aux quatre mille francs par an qu'on lui donne, ce n'est pas ça qui vous ruine.

— Est-ce que je me plains? Est-ce que vous ne dépensez pas tout ce que vous voulez?

— Et moi, est-ce que je me mêle de ce que vous faites, monsieur?

— Je ne dis pas cela.

— Alors c'est bien la peine de se quereller!

— A qui la faute?

— A qui?...

— A qui? à cette Thérèse, — dit monsieur Achille Dunoyer en se radoucissant, — à cette sournoise, qui, à l'heure qu'il est, j'en suis sûr, se frotte les mains de joie en pensant que nous nous disputons.

— Mon Dieu! oui; elle est capable de se moquer de nous avec sa miss Hubert, car je suis sûre qu'elles s'entendent comme larrons en foire, — reprit madame Héloïse en se calmant à son tour. — Après tout, c'est vrai, c'est la faute de Thérèse! Si elle ne m'avait pas mise hors de moi par son insolent sang-froid, je ne me serais pas emportée. J'étais, au contraire, toute gaie en pensant que nous allions avoir monsieur le comte de Montal dans notre intimité.

— Parbleu! je savais bien qu'en l'attirant chez nous je je vous ferais plaisir. Mais des duretés, voilà ma récompense!

— Ah! mon Dieu! Achille, êtes-vous rabâcheur! Allez! puisqu'on vous dit que c'est de la faute de cette Thérèse, qui ne le portera pas en paradis! que voulez-vous de plus?

— Soit; mais mademoiselle Thérèse dînera aujourd'hui dans sa chambre, — s'écria monsieur Dunoyer. — Après tout, il ne sera pas dit qu'une pareille péronnelle fera la loi dans ma maison!

— Tu as raison, Achille, — dit madame Dunoyer, — elle

dînera dans sa chambre; après cela, elle est bien capable de n'en être pas autrement fâchée, l'hypocrite!

— Que veux-tu! elle a dix-sept ans; on ne peut plus la mettre au pain sec.

— Alors il faut se résigner à tout endurer d'elle.

— Dieu merci! la voilà en âge d'être mariée.

— Qui donc, mon Dieu! nous en débarrassera?

. . . .

Quelques mots encore sur la famille Dunoyer :

La basse et mauvaise nature de monsieur Achille avait été soigneusement développée par l'éducation. Le père Dunoyer, d'abord chaudronnier, puis membre de la bande noire, puis banquier, avait fait trois ou quatre banqueroutes plus ou moins fructueuses, mais assez habiles pour ne pas être frauduleuses aux yeux de la loi. Cet homme n'avait reculé devant aucune turpitude : prêts usuraires, tromperies indignes, rien ne l'avait arrêté. Arrivé au terme de sa longue carrière de fourberies, chargé des dépouilles opimes de toutes les dupes qu'il avait rencontrées sur son chemin, riche enfin, il voulut être honoré... il eut du moins des honneurs. Membre d'un conseil municipal, puis maire, puis député, il siégea au centre. Il parla, il parla même beaucoup à la France... à la France! et tant d'honnêtes gens, appartenant à l'opinion que cet homme contaminait en la professant, ne chassèrent pas cet élu de la corruption, qui ne représentait là que la filouterie audacieuse et impunie!

Le père Dunoyer se voyait avec délices renaître dans monsieur Achille; c'étaient les mêmes instincts de bassesse, de spoliation et de rapacité, joints à un orgueil d'autant plus démesuré qu'il était moins fondé, car monsieur Achille avait à peu près la figure, l'esprit et les manières d'un domestique de place; ce qui prouvait néanmoins une amélioration dans l'espèce, car le père Dunoyer avait toujours tenu du chaudronnier ambulant et du joueur de gobelets.

Monsieur Achille était le beau, l'élégant de la famille, rejeton d'autant plus précieux que deux de messieurs ses frères, qui annonçaient toutes sortes de qualités particulières à la famille, avaient péri victimes d'une épizootie. Le père Dunoyer, pour s'étourdir sur cette perte cruelle, avait imaginé une entreprise en actions qui ruina cent familles, et sur laquelle il réalisa plus d'un million. Mais, hélas! malgré ces distractions innocentes, malgré les triomphes de monsieur Achille, qui éclipsait par son luxe *opulacier* tous les *dandies* de la Bourse, le père Dunoyer ne se consola pas; son âme paternelle avait été mortellement blessée : il se retira dans une habitation magnifique qu'il possédait aux environs de Paris, et y termina paisiblement sa carrière au milieu et par l'excès de la plus basse crapule, laissant à monsieur Achille une grande fortune, son exemple à suivre et un nom flétri.

Monsieur Achille porta le nom comme il convenait, suivit pieusement l'exemple, et augmenta sa fortune.

Si misérable, si hideux que soit ce portrait, il n'est pas exagéré. Oui, il est des familles où l'habitude de la fraude *légale* est comme héréditaire; où il existe une primogéniture de mauvaise foi soigneusement transmise; où le père, rompu à toutes les infamies tolérées, enseigne à son fils la science de la faillite *honnête* comme une ressource pour les mauvais jours; de même que les pères sages et prévoyans font apprendre à leurs enfans quelque profession manuelle pour leur servir de refuge contre les bouleversemens qui détruisent les plus grandes fortunes.

Et ces mœurs ignobles sont d'autant plus frappantes que dans la même sphère il est d'heureux et de nombreux contrastes : on y trouve des familles où l'honneur et la probité se transmettent purs et sans tache de génération en génération; des familles dont le nom est partout respecté, dont le crédit a toujours resplendi d'un éclat égal; de ces gens enfin dont la caisse est l'arche sainte des petites fortunes et le foyer des plus grands intérêts publics. Mais ceux-là, simples et austères, vivent en famille; leurs femmes, remplies de distinction et de modestie, sont pieuses et charitables, elles ont surtout la pudeur de la richesse, comme les *lionnes* financières dont nous avons parlé en ont l'impudeur; mais ceux-là n'ont pas la sotte vanité de singer les grands seigneurs, ne font pas siffler leurs ridicules prétentions aristocratiques, ne s'exposent pas à des mépris amers, à de sanglans dédains; ceux-là se tiennent dans une réserve pleine de bon goût et de dignité. Aussi les hommes les plus éminens les aiment, les respectent, les recherchent, et ne leur reprochent qu'une chose... leur froideur polie.

Heureusement encore, ces exceptions se rencontrent partout; si des banquiers seulement opulens comme les Dunoyer nous passons aux princes de la finance ou aux gens colossalement riches, là aussi se trouvent d'heureux contrastes. Si plusieurs font servir leurs grands biens aux plus méprisables passions, si d'autres se retranchent dans une sordide avarice, quelques-uns portent noblement ces fortunes énormes; soit en encourageant libéralement les arts qu'ils aiment ou qu'ils pratiquent, soit en faisant en secret d'immenses aumônes, et cela avec tant de délicate et touchante bonté, que ceux qu'ils secourent leur vouent une reconnaissance pure de toute humiliation.

Disons-le enfin, à l'honneur de notre époque et au désespoir des Dunoyer ou des hommes qui n'ont pour eux que l'impudence que leur donnent une fortune royale et la honteuse servilité de leurs parasites riches et titrés, certains êtres flétris par l'opinion publique ne pourront jamais passer le seuil de quelques nobles sanctuaires où les sévères traditions de l'ancienne bonne compagnie française sont rigoureusement conservées.

Oui, il reste encore de nos jours quelques femmes spirituelles, charmantes et courageuses, dont le caractère élevé, le goût parfait, le rare esprit, et surtout la souveraine dignité, protesteront toujours contre l'envahissante adoration du veau d'or, et qui frapperont d'une impitoyable exclusion tout ce qui sera indigne d'être accueilli ou recherché par les gens d'honneur et de cœur.

IX

THÉRÈSE DUNOYER.

L'appartement occupé par les deux filles du banquier se composait d'un salon qui leur servait de cabinet de travail : à droite étaient les chambres de miss Hubert et de Clémentine; à gauche, celles de Thérèse et d'une femme affectée au service des deux sœurs.

A l'heure du dîner, un domestique vint annoncer à mademoiselle Thérèse qu'on la servirait chez elle. Ainsi que l'avait prévu madame Dunoyer, la jeune fille fut très satisfaite de cette mesure, qui n'était pas une punition pour elle.

La chambre de Thérèse était assez grande et meublée avec un mauvais goût, avec une inconvenance qui prouvaient que madame Dunoyer n'était pas de ces mères qui attachent une grande et juste importance à l'arrangement de l'appartement de leurs filles; virginale retraite qui doit toujours avoir un caractère simple, religieux et chaste, rien n'influant plus sur les pensées des jeunes personnes que l'aspect des objets qui les entourent.

Madame Dunoyer, ne s'accommodant plus d'un grand lit d'acajou à estrade, orné de bas-reliefs de bronze doré représentant des amours et des faunes lutinant des nymphes, avait naïvement destiné ce meuble à sa fille aînée; une couronne, surmontée de deux colombes amoureuses et intérieurement garnie d'une glace, formait le ciel de ce lit.

Sur la cheminée, on voyait une pendule où se jouaient un satyre et une bacchante; la pose de ces figures rappelait la licence de l'époque du Directoire. Ce groupe cynique

avait été également réformé par madame Dunoyer, alors passionnée pour le *rococo.*

Thérèse, du reste, possédait toutes ces belles choses par droit de primogéniture, à la grande envie de sa sœur Clémentine; mais madame Héloïse Dunoyer avait dit à sa petite fille, avec un sentiment de sévère impartialité dont elle se sut gré :

— Thérèse est ton aînée : elle doit être mieux partagée que toi.

Pour consoler Clémentine, sa mère lui avait abandonné une lampe de nuit, façon étrusque, à figures rouges sur fond noir, offrant un intéressant épisode des cérémonies nuptiales des Romains.

L'insouciance de madame Dunoyer était encore plus sauvage que coupable. On lui aurait parlé du goût pervers de ces ameublemens qu'elle eût haussé les épaules; on lui aurait conseillé de donner à ses filles une chambre toute blanche, avec son christ, son prie-Dieu, son bénitier ombragé d'un rameau de Pâques, que madame Héloïse aurait ironiquement répondu que ses filles n'étaient pas des religieuses pour être ainsi mises en cellule.

Miss Hubert avait l'instinct de pruderie des Anglaises : d'abord stupéfaite des étranges ornemens de la demeure de ses élèves, elle comprit tout de suite dans quelle espèce de monde elle entrait. N'ayant d'ailleurs accepté cette place qu'en manière de pis-aller, elle ne ressentait aucune sympathie pour les deux jeunes filles.

Thérèse, ainsi que nous l'avons dit, s'apprêta donc avec une satisfaction mélancolique à passer sa soirée seule. Pour rendre la position de leur fille plus sensible, monsieur et madame Dunoyer avaient, pendant le dîner, envoyé chercher une loge au théâtre du Palais-Royal; miss Hubert et Clémentine devaient les accompagner à ce spectacle.

Thérèse entendit sortir avec plaisir la voiture de sa mère; il lui sembla qu'elle se trouvait plus seule; elle ferma sa porte au verrou, mit un abat-jour sur sa lampe, approcha du feu un large canapé, puis, soulevant le coussin de ce siége avec mystère, elle y prit un petit livre relié en maroquin rouge, qu'elle baisa avec une tendresse enfantine.

Alors, à demi couchée, son beau front appuyé à l'une de ses mains blanches, dont la forme charmante se dessinait sur les noirs bandeaux de ses cheveux, Thérèse s'absorba complétement dans sa lecture.

Nous dirons quelques mots du caractère de cette jeune fille.

Le naturel de Thérèse était excellent, puisque jusqu'alors il ne s'était pas perverti. Rudoyée par son père et par sa mère, toujours sacrifiée à sa jeune sœur, assistant souvent aux ignobles querelles de ménage dont nous avons donné un crayon, entendant journellement un langage vulgaire, des plaisanteries grossières, voyant des gens dont les manières différaient peu de celles de monsieur et de madame Dunoyer, sentant les effusions de son cœur sans cesse refoulées, ne trouvant aucune sympathie dans l'impassible miss Hubert, aucune distraction dans le commerce de sa sœur, recevant d'une gouvernante insoucieuse cette éducation banale, ces vagues préceptes de morale si insuffisans pour la pratique de la vie; entendant son père et sa mère se faire des reproches si odieux que sa vénération pour eux s'en altérait; sans modèle à suivre, ne pouvant ni imiter, ni aimer, ni respecter ses parens, réduite à les craindre, privée enfin, par sa funeste éducation, des immenses ressources des sentimens religieux.... dans quelles exaspérations de désespoir et de révolte cette jeune fille n'aurait-elle pas pu tomber!

Hélas! selon la logique de nos passions, l'injustice dont nous sommes victimes nous absout à nos propres yeux de tant de fautes, que ceux-là qui sont méchans et injustes encourent une responsabilité terrible.

Une amie sincère et affectueuse, en absorbant pour ainsi dire la surabondance de tendresse dont l'âme de Thérèse était noyée, eût été pour elle d'un secours inappréciable. Malheureusement, fière et timide, la crainte de voir ses avances reçues froidement lui imposait une grande réserve, et le peu de jeunes filles qu'elle rencontrait dans la société de sa mère ne lui inspiraient pas le désir de vaincre cette réserve.

Thérèse avait de ces instincts généreux, hardis, qui, moralement dirigés, atteignent souvent aux plus héroïques vertus, mais qui, faussés ou égarés, vous conduisent à l'abîme par de dangereuses apparences, par de brillantes illusions. Jusqu'alors elle n'avait jamais eu l'occasion de montrer à ses parens l'énergie de son caractère et de sa volonté; les gens sûrs de leur force cèdent facilement sur les petites choses.

Pour dire toute notre pensée, Thérèse était une de ces femmes qui suivent toujours résolûment, fièrement, jusqu'au bout la ligne qu'elles se sont tracée; qui peuvent faire une grande, une irréparable faute, mais qui n'en font qu'une; qui peuvent se perdre, mais qui se perdent sans bassesse, sans trahison, sans lâcheté; de ces femmes enfin qui aiment avec tant d'élévation et de sincérité, qu'elles intéressent même lorsque leur amour est coupable; natures si excellemment bonnes et généreuses, qu'elles répandent jusque sur leurs fautes un reflet de grandeur.

Nous l'avons dit, Thérèse avait pris un livre caché sous un des coussins de son divan. Après avoir lu pendant quelque temps, sa tête se pencha sur sa poitrine doucement agitée, ses yeux se voilèrent de larmes.

L'ouvrage qui causait l'émotion de Thérèse était ***René.***

Monsieur Achille Dunoyer possédait une bibliothèque destinée seulement à meubler son cabinet : aussi, dans sa malheureuse insouciance, laissait-il Thérèse choisir à son gré parmi les œuvres de Voltaire, de Prévost, de Jean-Jacques, de Marivaux, de Parny, de Lesage, de Byron, de Scott, de Chateaubriand, de Diderot, de Crébillon, etc.

Qu'on juge du désordre que la plupart de ces ouvrages apportèrent dans un cœur jeune et aimant, dans un esprit ardent et concentré.

Heureusement la variété, l'abondance même de ces lectures préservèrent longtemps Thérèse en éveillant en elle mille pensées contraires.

Ainsi, après avoir aimé le tendre Saint-Preux, le pauvre Des Grieux, si faible et si passionné, Thérèse s'était sérieusement éprise du don Juan de Byron. Souvent, bien souvent, elle s'était arrêtée pensive sur ces stances qui peignent avec un charme si voluptueux le premier amour de don Juan :

Auprès d'Inès passant les jours sans cesse,
A son Juan, si gentil, si mignon,
Julie en sœur faisait mainte caresse,
Prenant, donnant des baisers à foison;
Folâtres jeux qu'en sa course rapide
Le temps parfois change en d'autres ébats,
Plus dangereux, surtout dans ces climats
Si rapprochés de la zone torride.
Je vous l'ai dit, Juan comptait seize ans,
Et pour la belle ajoutez sept printemps.

. . . .

On n'entend plus qu'une voix affaiblie
Et de soupirs un bruit entrecoupé;
Ses yeux de pleurs sont noyés, car Julie
De vrais remords avait le cœur frappé;
Non sans raison, dira-t-on : je l'avoue,
Mais pour leur âge on doit être indulgent;
De femme jeune et d'un adolescent,
Trop aisément, hélas! l'amour se joue.
Elle résiste encore, et puis tout bas
Dit un peu tard : « Non, je n'y consens pas (1). »

On pense que don Juan, ce joyeux, riche et beau gentilhomme, si moqueur, si séduisant et si hardi, avait fait pa-

(1) Nous empruntons ces strophes à une excellente traduction inédite du *Don Juan* de Byron, où l'esprit et la grâce de l'original se retrouvent à chaque page; nous regrettons vivement que la modestie de l'auteur ne nous permette pas de lui témoigner publiquement notre gratitude.

raître aux yeux de Thérèse bien grave et bien bourgeois le discret amant de Julie, et bien niais l'amant toujours trompé de la voluptueuse Manon.

Mais un nouvel amour vint chasser don Juan du cœur de Thérèse. Depuis quelques jours elle avait lu *René;* cette belle figure, triste, pensive et solitaire, toujours en butte aux orages des passions, excita chez la jeune fille une sympathie profonde, presque douloureuse. Elle n'avait pas jusqu'alors complétement adoré ses héros, sa jalousie avait toujours un peu troublé ses amours; car, enfin, Saint-Preux aimait Julie; Ivanhoë, la belle Saxonne et Rébecca; Des Grieux, Manon; don Juan, ses innombrables maîtresses; tandis que René était seul depuis le trépas d'Amélie.

A bien dire, *René* fut le premier, le seul ouvrage qui ouvrit à Thérèse l'horizon sans bornes de la rêverie. Depuis cette lecture, son imagination errait sans cesse sur les *grèves désertes* et sur les *collines pluvieuses ;* d'autres fois elle s'enfermait avec Amélie dans le monastère situé au bord de la mer :

« La nuit, du fond de ma cellule, j'entendrai le murmure des flots qui baignent les murs du couvent; je songerai à ces promenades que je faisais avec vous au milieu des bois, lorsque nous croyions retrouver le bruit des mers dans la cime agitée des pins (1). »

D'autres fois, la jeune fille changeait selon son cœur le dénouement de cet admirable poëme : Amélie ne mourait plus; Thérèse, attirée vers elle par une irrésistible sympathie, la consolait, la calmait, comme elle calmait, comme elle consolait aussi René; le frère et la sœur épanchaient leurs larmes amères dans le cœur de leur amie commune; ces deux cœurs si malheureux s'épuraient par la confiance; leur attachement redevenait fraternel, et l'amour de René récompensait Thérèse.

Bien que puériles, ces visions occupaient depuis quelque temps une grande place dans la vie de Thérèse; don Juan était oublié, l'*amante* de René ne souriait plus en baissant les yeux devant les regards effrontés du héros de Byron; elle le toisait avec dignité; à ses bouquets, à ses galantes sérénades, elle préférait mille fois le tintement lugubre de la cloche du couvent d'Amélie, ou les accens douloureux de René, qui se mêlaient au murmure des vagues.

Thérèse ressentait une répugnance invincible pour Paris. Elle désirait le grand air, la campagne, la solitude, les grèves, la mer avec ses imposantes magnificences. Quelquefois elle pensait avec amertume que peut-être un René inconnu soupirait pour elle, comme elle soupirait pour lui; que peut-être un homme jeune, passionné, mélancolique, épris comme elle de tous les charmes de la vie solitaire et contemplative, pleurait en disant : « Où trouverai-je la femme de mes rêves ? » comme elle pleurait elle-même en disant : « Où trouverai-je le René de mes rêves ? »

Étrange phénomène, ou plutôt étrange rapprochement : à cette heure, à ce moment, Ewen de Ker-Ellio était tourmenté du même désir vague et inquiet, de la même conviction à la fois douce et désolante qu'une âme appelait aussi son âme, mais que l'abîme de l'inconnu séparait ces deux ferventes aspirations.

Hélas! que de fois ces coïncidences mystérieuses ont dû se renouveler! Que de fois des larmes et des vœux solitaires ont peut-être répondu, dans l'espace, à des larmes, à des vœux solitaires? Que de sympathies profondes, que d'affinités puissantes se sont à jamais ignorées! que de bonheurs inexprimables ont avorté faute d'une rencontre, faute de l'un des plus simples accidens de la vie matérielle!

Nous insistons sur ces réflexions, vulgaires peut-être, parce que ce récit même nous les suggère.

Au moment où Thérèse était sous le charme de *René* et des sentimens nouveaux que ce livre avait éveillés en elle, Ewen de Ker-Ellio allait quitter la Bretagne et venir à Paris; il devait nécessairement se présenter chez monsieur Achille Dunoyer, voir Thérèse, être frappé de sa ressemblance avec le portrait mystérieux de Treff-Hartlog, et sans doute ressentir pour elle un violent amour, puisque le hasard donnait à cette jeune fille tous les avantages, tous les goûts dont monsieur de Ker-Ellio avait paré son idole.

Monsieur de Ker-Ellio ne pouvait-il pas enfin espérer d'être agréé pour gendre par monsieur et madame Dunoyer? N'était-il pas riche, titré! Ne les *débarrasserait-il* pas de leur fille, ainsi qu'ils le désiraient?

La suite de cette histoire dira si la fatalité noua ou brisa les sympathies, les liens de toutes sortes qui semblaient devoir unir Ewen et Thérèse dans une éternelle félicité.

Monsieur Dunoyer, en parlant à sa femme devant ses deux filles de sa nouvelle intimité avec monsieur de Montal, avait donné des louanges de très mauvais goût à la rouerie, aux prodigalités, à la figure de son nouvel ami, résumant son admiration par ces mots : « C'est un véritable don Juan. »

Si Thérèse n'eût pas été folle de René, ces paroles auraient peut-être excité en elle une dangereuse curiosité. Parmi les personnes qu'elle rencontrait dans le salon de sa mère et dans les bals où on la conduisait quelquefois, elle avait été loin de retrouver le type du héros de Byron. Elle avait le goût trop difficile, trop délicat, l'imagination trop exigeante, pour voir un don Juan dans le premier homme venu, tandis que l'esprit et l'habitude de séduction que monsieur Achille Dunoyer prêtait à monsieur de Montal se rapprochait assez de l'éminente création byronienne.

Mais l'influence de René était toute-puissante; Thérèse prit même plaisir à parer monsieur de Montal des charmes les plus enchanteurs, pour l'offrir en holocauste à son pâle René avec plus de plaisir encore. Elle maudit cet importun qui venait troubler ses graves et douces amours avec le frère d'Amélie; elle se promit de se faire le lendemain reléguer dans sa chambre pour échapper à l'ennuyeux dîner dont *Monsieur Don Juan de Montal* devait être le héros.

Jamais René ne fut plus passionnément adoré par Thérèse que pendant cette soirée, jamais elle ne fit de plus beaux rêves de solitude et d'amour, jamais figure imaginaire ne prit, pour ainsi dire, une forme plus réelle, jamais la fantaisie d'un grand poëte ne causa de ressentimens plus profonds...

Si l'on ne devait craindre de ternir du moindre souffle l'angélique pureté de ces chastes amours par une comparaison d'un autre ordre, on dirait que René *fut heureux* ce soir-là.... car, après avoir longuement songé à son idéal, le cœur de Thérèse se serra comme si elle avait commis une faute.

La jeune fille avait le front appuyé sur le canapé, ses joues brûlantes étaient baignées de larmes, lorsqu'elle entendit frapper à sa porte. Elle avait oublié l'heure; il était près de minuit.

Clémentine et miss Hubert revenaient du spectacle.

En entendant ce bruit, qui l'arrachait en sursaut à sa rêverie, l'émotion, nous dirions presque l'effroi de Thérèse, fut aussi grand que si René eût été caché dans sa chambre; elle tressaillit, elle pâlit, et resta un moment interdite, sans oser faire un mouvement.

— Ma sœur Thérèse! ma sœur Thérèse! — cria Clémentine à travers la porte, — ouvre donc; nous arrivons du spectacle.

— Pourquoi vous enfermez-vous, mademoiselle? — dit miss Hubert d'une voix aigre.

Thérèse revint à elle, sourit de sa peur, cacha soigneusement son cher *René*, et alla ouvrir la porte.

— Tiens, tu mets donc ton verrou, maintenant? — dit Clémentine.

— Oui, petite sœur.

— Et pour quelle raison, mademoiselle? — demanda miss Hubert.

— Parce que j'ai peur dans cet appartement où je suis seule, — répondit sèchement Thérèse.

(1) *René.*

— Vous n'êtes pas pourtant peureuse habituellement, — reprit miss Hubert ; — mais faites comme vous voudrez. J'ai rempli mon devoir en vous faisant cette observation.

Telle était la formule invariable dont la gouvernante accompagnait ses remontrances. Peu lui importait que ses élèves en profitassent ou non.

— Veux-tu que je te raconte le spectacle, ma sœur? — dit Clémentine. — Nous avons été au Palais-Royal ; c'était joliment amusant. Déjazet était bien drôle, va! Elle était habillée en marquise; il y avait un gros joufflu qui l'embrassait pendant que son mari était enfermé, et elle disait que ça lui faisait bien plus de plaisir que d'être embrassée par son mari, parce que son mari était vieux. N'est-ce pas, miss Hubert?

— Oui, c'est en effet un spectacle parfaitement choisi pour des enfans, — répondit l'Anglaise; — mais vos parens trouvent cela convenable, vous devez respecter leur goût, et profiter des enseignemens que ces belles choses vous donnent, — dit la gouvernante en se chauffant les pieds à la cheminée.

L'enfant continua, ravie de montrer sa bonne mémoire.

— Et puis il y avait encore une petite paysanne que le mari de la marquise voulait aussi embrasser; mais comme il était vieux, lui, la petite paysanne aimait bien mieux se laisser embrasser par le gros joufflu qui embrassait la marquise. Il embrassait toujours, ce gros-là. Est-ce qu'il y a des hommes qui embrassent toujours comme ça, miss Hubert?

— Taisez-vous, mademoiselle; il est inconvenant de dire ces choses-là devant moi. Devant vos parens, à la bonne heure, ça les divertit.

— Mon enfant, — dit Thérèse, — il y a des choses qu'il ne faut dire devant personne.

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte, alors?

— Y avait-il beaucoup de monde? les toilettes étaient-elles belles? — dit Thérèse d'un air distrait.

— Oh! oui, ma sœur, il y avait beaucoup de monde. Et puis tu sais bien ce jeune homme dont papa a parlé tantôt avant dîner?

— Quel jeune homme?

— Mais tu sais bien, celui que papa a dit qu'il était l'amoureux de cette actrice des Français, ce monsieur qui doit dîner ici demain?

— Ah! monsieur de Montal?

— Oui, un comte, un noble.

— Eh bien?

— Il était dans une loge avec des dames, des duchesses, à ce qu'a dit papa.

— Il n'y avait qu'une duchesse, mademoiselle, c'était la duchesse de Miremont, — dit miss Hubert d'un ton dogmatique, et sans doute pour donner une idée des hautes relations de ses anciens maîtres ; — je l'ai vue il y a deux ans en Angleterre, où elle est venue passer un mois au château de milady.

— Comme elle était jolie, cette duchesse-là! n'est-ce pas, miss Hubert?

— Charmante. Il n'y a que l'aristocratie pour avoir une pareille distinction et de si parfaites manières.

— A moins que de pauvres roturières comme nous n'aient le bonheur d'être élevées par vous, miss Hubert, — dit Thérèse avec un demi-sourire ironique.

La gouvernante ne répondit rien; Clémentine continua :

— Oh! oui, elle était bien gentille, avec sa petite capote de dentelle, cette duchesse, et même que papa a dit à maman : « Vois-tu, vois-tu ce monstre de Montal, comme il *chauffe* la petite duchesse ! » Qu'est-ce que ça veut donc dire ça, miss Hubert, *il chauffe la petite duchesse?* Je me suis rappelé ce mot pour vous le demander.

— Vous faites là un bel emploi de votre mémoire! Quant à vous traduire les grossièretés de monsieur votre père, cela n'est pas de mon emploi, et je ne connais pas assez le français; demandez à madame votre mère, elle doit savoir ça.

— Tiens, ça n'est pas des grossièretés, puisque papa le dit à maman.

— Jolie garantie! — dit la gouvernante.

— Miss Hubert, — dit Thérèse avec fermeté, — vous avez tort de parler ainsi devant ma sœur et devant moi.

— Mon Dieu! mademoiselle, rapportez cela à vos parens, vous le pouvez; je n'y tiens déjà pas tant à cette place.

— Soit; mais tant que vous la conserverez, vous m'obligerez de parler plus respectueusement de mon père et de ma mère.

— C'est bien, mademoiselle, — dit sèchement la gouvernante. Puis elle ajouta : — Allons, venez vous coucher; il est minuit passé, Clémentine.

— Oh! miss Hubert, laissez-moi finir de raconter le spectacle à ma sœur.

— Eh bien! voyons, dépêche-toi, mon enfant; qu'as-tu à me dire encore?

— Tu vas voir, tu vas voir. Pendant un entr'acte, monsieur de Montal est sorti de la loge de cette duchesse; papa, voyant ça, a sauté dehors de notre loge en disant à maman : « Je vais tâcher de happer le comte au passage et de te l'amener. » Alors maman a tiré de toutes ses forces ses manchettes et la pointe de son corsage, et puis elle a dit à miss Hubert; « Ma féronnière est-elle bien au milieu de mon front, miss Hubert? »

— Cela est vrai, puisque madame votre mère avait trouvé joli et coquet de joindre à un chapeau à plumes une féronnière de diamans, — dit la gouvernante avec un sérieux ironique.

— A ce moment, — continua Clémentine, — papa a ouvert la porte, il amenait le monsieur; alors maman s'est levée tout debout dans la loge.

— C'est encore exactement vrai, — dit miss Hubert ; — madame votre mère s'est levée, ce qui prouve sa grande considération pour monsieur le comte de Montal, car une femme ne se lève jamais pour recevoir un homme, surtout lorsque la femme a l'âge de madame votre mère, et l'homme, l'âge de monsieur de Montal.

Après cette nouvelle méchanceté, qui excita un mouvement d'impatience mal contenu chez Thérèse, Clémentine continua son récit :

— Alors monsieur de Montal est entré dans notre loge; il a salué maman en la priant de se rasseoir.

— Ce que madame votre mère s'est bien gardée de faire, toujours par suite de sa vénération pour monsieur de Montal, qui pourrait être son fils, — dit la gouvernante.

— Oui, ma sœur, c'est comme te le dit miss Hubert, maman est restée debout tout le temps de la visite de monsieur de Montal, et j'entendais qu'on riait beaucoup à côté de notre loge en nous regardant. Moi, je ne riais pas, je regardais ce monsieur qui doit dîner demain. Comme il est gentil, mon Dieu! et puis si bien mis! Moi, j'aimerais bien qu'il m'embrasse comme le gros joufflu de paysan embrassait la marquise dans la pièce du Palais-Royal. N'est-ce pas, miss Hubert?

— Certainement, c'est la moralité de la comédie; c'est à quoi vos parens avaient sans doute songé en vous menant à un pareil théâtre; vous répondez parfaitement à leur attente, — dit miss Hubert.

— Allons, allons, va te coucher, petite babillarde, — dit Thérèse à sa sœur.

Clémentine et miss Hubert se retirèrent.

Thérèse resta seule et s'endormit en pensant à René.

X

MONSIEUR LE MARQUIS DE BEAUREGARD.

Avant de continuer ce récit, nous devons présenter au lecteur un nouveau personnage, monsieur le marquis de Beauregard.

Nous nous étendrons d'autant plus sur son caractère, que ce gentilhomme était une sorte de protestation vivante contre ce qu'il appelait la piteuse mesquinerie, la parcimonie sordide des désordres contemporains.

Selon le marquis, il fallait être impérialement prodigue ou vivre comme un bourgeois du Marais; en fait de folie, il n'admettait pas de moyen terme. Dès qu'un homme était résolu de se ruiner, il se devait à lui-même de s'exécuter d'une façon galante, cavalière et magnifique. « Il y a des poltrons de toutes sortes, — disait-il, — et je ne sais rien de plus lâchement niais que ces trembleurs qui regardent derrière eux après avoir engagé ce grand duel avec la destinée. »

Il fallait être fort riche (toujours selon le marquis) pour se ruiner avec quelque bon sens; ainsi la splendeur du renom que donnait un faste éblouissant compensait la perte de la fortune que l'on avait dissipée. On gagnait en éclat ce qu'on perdait en durée.

Le prix d'un splendide feu d'artifice, dont il ne reste que fumée au bout d'un quart d'heure, défrayerait votre chauffage pendant un an; mais qu'est-ce que la modeste lueur du foyer auprès de ces trombes de flammes qui, montant jusqu'aux nues, les font étinceler de pourpre et d'or; auprès de ces torrens de lumière qui éclairent la terre et le ciel; auprès de ces immenses gerbes de saphirs, de rubis et d'émeraudes qui font pâlir les étoiles !

« Pour être logique et *morale*, — ajoutait le marquis, — c'est-à-dire belle et complète, la prodigalité devait ainsi charmer, éblouir la foule, et lui faire battre les mains sans nuire à personne. »

Quant à ces chétifs qui, au lieu de vivre dans une honnête médiocrité, se ruinent obscurément et bêtement pour se donner l'orgueilleuse satisfaction de posséder deux vilains chevaux au lieu d'un, de déguiser six mauvais plats au lieu de trois, de perdre au jeu dix louis au lieu de cinq, de payer avarement quelque laide Phryné au lieu d'en être trompé pour rien; quant à ces rats qui, selon le marquis, rongeaient leur méchant fromage dans les ténèbres de l'incognito, il n'avait pour eux qu'un impitoyable mépris, disant que ces malheureux-là compromettaient la prodigalité, comme les commis-voyageurs et les avocats compromettaient journellement l'esprit français.

Le marquis ne s'était pas contenté de prêcher cette *croisade* de la véritable magnificence contre d'indignes prétentions; il s'étaient somptueusement *croisé*, et avait joint l'exemple au précepte. Quoiqu'il eût en partie dissipé une fortune énorme, peu de maisons à Paris, parmi les meilleures, égalaient encore la sienne; on y faisait une chère exquise, on y entendait une musique excellente, on y trouvait toutes sortes de raffinemens d'un comfort rare et d'une suprême élégance; ses bals étaient inimitables, car lui seul savait encore donner de grandes fêtes. L'automne, à sa terre de Beauregard en Dauphiné, il avait les plus belles chasses de France, et il exerçait une hospitalité digne des plus grands seigneurs d'Angleterre, ce qui est tout dire à l'endroit de la vie de château.

Une entente si magistrale de la vie annonce toujours un esprit au-dessus du vulgaire : aussi monsieur de Beauregard était-il un homme distingué; mais sa véritable excentricité naissait d'un contraste étrange entre son naturel plein de bonté, de délicatesse, et son affectation fanfaronne de cynisme et de perversité.

En théorie, il n'y avait pas d'être au monde plus *roué* que le marquis; et, dans la pratique de la vie, personne n'avait été plus fréquemment dupé; il l'avouait d'ailleurs avec beaucoup d'esprit et de gaieté.

Personne mieux que le marquis n'avait connu les femmes; personne n'avait mieux possédé les moyens de les séduire par le dévouement, de les frapper par l'imprévu, de les éblouir par le faste, de les dominer par l'audace, de les attirer quelquefois par le dédain. Jamais homme, enfin, ne réunit à un plus haut degré ce précieux mélange d'impertinence et de grâce, d'effronterie et de tendresse, de bravoure et d'abnégation, dont le charme est presque irrésistible lorsqu'il est accompagné des traits et de la tournure les plus agréables. En théorie, don Juan, Lovelace n'avaient pas une conscience plus amoureuse, et plus facile, et plus vaste, et plus souverainement impitoyable aux larmes qu'ils faisaient couler.... pourtant personne plus que le marquis n'avait été soumis, dominé par ses maîtresses.

Exposait-il ses théories sociales, on restait épouvanté de sa démoralisation profonde, de son mépris de tous principes; on frémissait de l'entendre ériger en système le despotisme le plus cruel, glorifier la jouissance matérielle sous toutes ses formes, insulter à toutes les misères, à toutes les pauvretés. On devait le croire, d'après son langage, affreusement avide, égoïste, sans foi, sans âme, sans honneur (sauf le point d'honneur: il portait la bravoure jusqu'à l'intrépidité).

Et pourtant la bourse du marquis avait toujours été largement ouverte à ses amis, ses libéralités excessives encourageaient la paresse des villageois de sa terre en Dauphiné; il s'était constamment laissé piller par ses gens d'affaires, et il poussait le désintéressement jusqu'à n'avoir jamais voulu placer quelques fonds assez considérables provenant de la vente d'une propriété, un gentilhomme ne devant, selon lui, vivre que du blé de ses terres ou du bois de ses forêts; tirer un misérable intérêt de quatre ou cinq pour cent de son argent courant sentait son *traitant* d'une lieue.

Ce n'est pas tout : le marquis affectait un dédain cruel pour les sentimens les plus sacrés. Son père, d'une complexion robuste, avait vécu fort vieux. Tant que le vieillard s'était bien porté, il n'y avait pas d'atroces plaisanteries que le marquis n'eût empruntées aux fils de comédie du dix-huitième siècle pour se plaindre de l'existence infiniment trop prolongée de ce père, qui lui faisait indécemment attendre son héritage.

Un des amis de monsieur de Beauregard lui disait :

— J'ai rencontré votre père, il m'a semblé un peu souffrant; à son âge, les moindres incommodités peuvent devenir très grandes!

— Flatteur ! — répondit le marquis.

Une autre fois, il racontait qu'un jour d'hiver son père lui avait dit :

— Il gèle à pierre fendre, et pourtant, voyez, avec mes quatre-vingt-sept ans, je ne porte qu'une petite redingote; c'est qu'aussi j'ai l'âme chevillée dans le corps, et je vivrai cent ans.

— Vous n'avez, monsieur, que des choses désobligeantes à me dire, aurait répondu le marquis d'un air courroucé.

Et, dès que son père ressentait la plus légère indisposition, monsieur de Beauregard passait des journées entières, des nuits à son chevet, lui prodiguant les soins les plus tendres. Son père mort, il s'en alla faire un long voyage en Italie; sa douleur fut durable et profonde.

Au bout de quelques années, le marquis, voyant sa fortune largement entamée, résolut de se marier richement pour réparer cette brèche. Il fallut alors entendre ses insolens quolibets de grand seigneur sur les femmes de bas lieu, trop heureuses de mettre leur fortune aux pieds d'un gentilhomme qui les décanaillait, qui les lavait de leur crasse bourgeoise en leur donnant un nom *humain*. Il fallut l'entendre exposer comme quoi les gens d'illustre

maison devant, de temps à autres, *fumer ainsi leurs terres*, l'argent d'un beau-père roturier était un engrais qui, après tout, n'avait pas trop mauvaise odeur!

Le marquis, voulant donc rétablir sa fortune par un opulent mariage, crut faire un coup de maître en s'en allant *fasciner* quelque riche héritière américaine (monsieur de Beauregard croyait encore à ces Pactoles d'outre-mer).

Le marquis débarqua à la Havane, y passa les trois plus abominables mois qu'un homme de son esprit et de son caractère pût passer dans ce pays. Parfaitement renseigné, il se mit en devoir de *fasciner* la senorita Dolorès, ravissante petite Havanaise de seize ans, fille du citoyen Pablo, un des plus riches éleveurs de sangliers domestiques de cette île (ce fut le terme dont le marquis se servit pour désigner la nature de l'*élève* de ce citoyen du Nouveau-Monde).

Pour amener le beau-père Pablo à lui donner sa fille, monsieur de Beauregard mit en œuvre plus de finesse, plus d'intrigues, plus de ruses qu'il n'en eût fallu pour conclure vingt traités diplomatiques.

Pour plaire à l'innocente créole, le marquis déploya plus d'esprit, plus de grâce qu'il n'en eût fallu pour mettre à mal vingt Parisiennes des plus coquettes. Mais, avec ses airs de don Juan, avec sa désinvolture de Lovelace, il finit par devenir sérieusement, passionnément épris de la petite Dolorès; et le jour où il l'épousa fut véritablement *le plus beau jour de sa vie.*

Le marquis s'était toujours bien gardé d'entendre un mot aux affaires; en grand seigneur amoureux qu'il était, il avait aveuglément signé le contrat. On laisse à penser les épigrammes dont il accabla son malheureux beau-père, qu'il qualifiait tour à tour de Huron, d'Inca, de Peau-Rouge, etc.

Le beau-père Pablo était d'un flegme imperturbable; il avait doté sa fille de quelques milliers d'acres de forêts vierges, situées au Texas sur les bords du lac de *Yamabyloyekaw*. Pour reconnaître cette générosité patriarcale, le marquis reconnaissait généreusement un douaire de 400,000 francs à la jolie Dolorès, Dolorita, dont les charmans yeux bleus étaient toujours baissés.

En vertu du contrat aveuglément signé par le marquis, l'excellent beau-père Pablo, le Huron, l'Inca, exigea, avant le départ de son gendre pour la France, cinq mille louis en avance de douaire, lesquels cinq mille louis, donnés par le marquis en bonnes lettres de change, étaient destinés aux premiers défrichemens des forêts du lac *Yamabyloyekaw*, établissement magnifique qui devait dès lors porter le nom pompeux de *Beauregardville*.

Pour avoir eu l'insolente idée d'aller refaire sa fortune en Amérique, le marquis revint donc à Paris avec cent mille francs de moins (sans compter le reste du douaire), une femme de plus, et *Beauregardville* en perspective dans les brouillards du *Yamobyloyekaw*.

Monsieur de Beauregard avait trop de finesse pour ne pas s'être aperçu que son beau-père l'Inca avait outrageusement abusé de son laisser-aller en affaires; mais, trop grand seigneur pour s'arrêter longtemps à une pareille misère, le marquis en conclut que, lorsqu'on voyage pour se marier, on ne doit jamais s'embarquer sans un *valet de chambre notaire;* disons aussi que l'amour qu'il ressentait pour Dolorès augmenta beaucoup le désintéressement du marquis.

Cet homme, qui n'avait pas eu assez d'impitoyables sarcasmes contre les maris amoureux de leurs femmes, cet homme qui ne devait voir dans son *épouse* qu'un sac d'argent qu'il jetterait dans un coin lorsque le sac serait vide, cet homme s'était de plus en plus épris de la jolie créole.

Toutefois, fidèle à sa théorie de vice et d'affectation cynique, le marquis, pour sauver ce qu'il appelait les *apparences*, pour qu'on ne le soupçonnât pas d'avoir laissé cent mille francs en Amérique, et de n'avoir rapporté du Nouveau-Monde qu'un amour passionné pour sa femme, le marquis, disons-nous, redoubla de faste, joignit à une maîtresse qu'il avait à l'Opéra, avant son mariage, le goût de la sœur de cette femme, et, afin de bien prouver que ces filles lui appartenaient, il les envoyait dans de petites loges qu'il avait à l'Opéra et aux Bouffons.

De plus, à la fin des dîners de garçons que le marquis donnait de temps en temps à ses amis, il les suppliait de faire la cour à sa femme et de la déniaiser; affectant dans ces propos la rouerie effrontée des maris de la régence, il demandait en grâce à être le confident des premiers adorateurs de madame de Beauregard, afin de leur donner de bons conseils; mais il les suppliait en retour de former la marquise, cette petite créole ayant encore une foule de préjugés iroquois, ni plus ni moins que si elle sortait de garder les sangliers domestiques de monsieur son père; malgré ces impertinentes affectations, le marquis continuait à être en cachette amoureux fou de sa femme.

Maintenant, quelques mots des rapports qui existaient entre monsieur de Beauregard et monsieur de Montal. Lorsque ce dernier avait débuté dans le monde, le marquis était à l'apogée de sa gloire. On ne parlait que de son esprit, de sa magnificence; son goût avait une autorité despotique en matière d'élégance; on lui attribuait les aventures les plus originales, des succès de toutes sortes; on vantait le courage chevaleresque qu'il avait prouvé dans deux ou trois duels très heureux où il s'était montré d'une bravoure folle et charmante.

Monsieur de Montal éprouva une admiration profonde pour le marquis. Il voulut, autant qu'il le put, copier sa spirituelle impertinence, sa prodigalité, ses folies de toutes sortes; mais, l'argent et l'originalité manquant à monsieur de Montal pour jouer longtemps et brillamment ce rôle, en très peu de temps sa fortune disparut, il ne lui resta que la consolation d'avoir été un des satellites de l'éblouissante planète du marquis. Celui-ci du moins sut gré à monsieur de Montal de ses efforts d'imitation, et il ne le rangea pas dans la catégorie des *rats mangeurs de fromage*, quoiqu'il lui eût reproché d'avoir quelquefois marchandé sa ruine; il continua même de le voir assez fréquemment.

Monsieur de Montal était trop vain pour ne pas tenir beaucoup à l'espèce de lustre que répandaient sur lui ses relations fréquentes avec monsieur de Beauregard; aussi employait-il toute sa finesse à flatter le marquis, à le poser en successeur des Bassompierre, des Richelieu, des Lauzun, des Brummel; à l'appeler son *maître;* à le proclamer le seul homme de France, conséquemment d'Europe, conséquemment du monde, qui comprît encore la vie.

Quoique intérieurement flatté de ces louanges, le marquis dit un jour à monsieur de Montal avec son cynisme habituel:

— Vous voulez m'emprunter de l'argent ou faire la cour à ma femme: j'ai cinq cents louis à votre disposition, et je vous présenterai demain à la marquise. Maintenant je puis tout à mon aise me laisser aller au plaisir d'être dupe de vos flatteries.

Monsieur de Montal avait encore assez d'argent pour ne pas recourir à la bourse de monsieur de Beauregard, et la conquête de la marquise lui semblait au-dessus de ses forces. Il refusa donc les offres de son héros, et rendit ainsi ses louanges doublement précieuses.

Le marquis, touché de ce désintéressement, devint l'ami presque dévoué de monsieur de Montal, quoique souvent il le brutalisât fort, à propos de mademoiselle Julie, lui disant qu'il était ignoble et indigne d'un gentilhomme de *s'emménager* avec ces personnes-là; qu'on ne devait prendre *ça* que comme objet de luxe, que comme occasion de dépenses, et qu'on volait à ces pauvres filles tout l'argent qu'on ne leur donnait pas.

Nous expliquerons tout à l'heure le véritable motif de la visite matinale que monsieur de Beauregard va rendre à monsieur de Montal.

Nous ferons seulement observer que, pendant les quelques momens où il attendit à la porte de monsieur de Montal, le marquis, n'étant pas dans l'obligation de com-

poser ses traits, semblait en proie à de violens ressentimens de haine et de colère; deux ou trois fois un tressaillement de rage contracta sa physionomie; mais, dès qu'il fut rentré chez le comte, il reprit son masque habituel d'insouciance ironique, et se montra même d'une gaîté folle dans son entretien.

Pourtant un observateur attentif aurait remarqué chez le marquis une sorte d'agitation fébrile; sa verve joyeuse cachait une émotion aussi violente que contrainte.

XI

LA PRÉSENTATION.

Monsieur de Montal prenait son thé, lorsque son domestique ouvrit la porte et annonça monsieur le marquis de Beauregard.

Le marquis avait quarante ans environ; il était grand, admirablement bien fait; quoique l'âge eût un peu épaissi sa taille, autrefois mince et svelte, elle se déployait encore très avantageusement sous une redingote du matin de couleur bronze, coquettement serrée au-dessus de la saillie des hanches, et dont les larges revers, doublés de velours, laissaient voir un gilet de piqué blanc et l'ample nœud d'une cravate de soie d'un bleu pâle; un pantalon gris-clair tombant sur des brodequins vernis complétait l'habillement du marquis. Ses cheveux châtains, naturellement bouclés, et çà et là mêlés de quelques mèches argentées, encadraient son front large et uni; ses yeux noirs, grands, un peu à fleur de tête et à demi voilés par les paupières, étaient surmontés de sourcils bien accusés, bien écartés et surtout très élevés. Ce signe caractéristique de la fierté, joint au port de tête impérieux du marquis, et de la faculté qu'il possédait de sembler toujours regarder de très haut, quelle que fût la place qu'il occupât, lui donnait l'air du monde le plus altier. Son nez aquilin, d'une perfection rare, caractérisait noblement sa figure; un demi-sourire errait souvent sur ses lèvres moqueuses; ses joues un peu pleines étaient encadrées de soyeux favoris châtains qui rejoignaient presque les commissures de la bouche; le menton à fossette, hardi, saillant, et d'une nuance bleuâtre, était soigneusement rasé. L'accent du marquis était naturellement élevé, et il grasseyait en vrai Parisien.

Il ne manquait à monsieur de Beauregard que l'habit pailleté du dix-huitième siècle pour faire revivre au moral et au physique le type des grands seigneurs de cette époque, dont monsieur de Lauzun représentait la parfaite élégance, et monsieur de Lauraguais l'esprit insolent, caustique et railleur.

Soit par suite d'une plaisanterie familière, soit par une sorte de déférence que la vieille renommée de monsieur de Beauregard inspirait aux hommes plus jeunes que lui, on l'appelait communément *marquis*; peut-être enfin était-il si essentiellement *marquis* dans l'acception aristocratique de ce mot, que rien ne semblait plus naturel que de lui donner son titre.

Monsieur de Beauregard entra, selon son habitude, d'une façon bruyante. Jamais monsieur de Montal ne lui avait vu une physionomie plus riante et surtout plus sardonique.

— Ah çà! mon cher, — dit-il au comte, — que diable devenez-vous donc? Voilà cinq ou six jours que l'on ne vous a vu au club. Il court sur vous des bruits funestes, je vous en préviens.

— Quels bruits, marquis? Vous m'effrayez.

— On dit que vous avez subi en plein théâtre une exposition publique.

— Comment cela? où cela?

— Au Palais-Royal, quel pilori! dans une loge, avec une grosse femme, un mari et un enfant, une madame... madame...

— Héloïse Dunoyer, marquis?

— C'est ça, une Héloïse qui n'est pas nouvelle, dit-on, au contraire. Mais pourquoi vous commettre ainsi? Ignorez-vous donc que ces espèces-là rentrent dans la catégorie des choses bizarres dont on a une fois envie par aberration de goût? Mais alors on prévient ses amis pour qu'ils ne s'y trompent pas. Tenez, moi, il y a dix ans, quelque chose de semblable m'est arrivé. Voilà la marche que j'ai suivie.

— Je vous écoute, marquis; il y a toujours à admirer et à profiter avec vous.

— Figurez-vous qu'un matin, en m'éveillant, je ne sais quelle idée biscornue me passa par la tête, et je me dis : « Tiens, je n'ai jamais eu de femme de juge pour maîtresse! ça doit être curieux, la femme d'un homme qui porte une robe, çà doit être comme qui dirait le monde à l'envers. Il faut, pardieu! que je me passe cette fantaisie-là. C'était bien aisé à dire, mais où diable aller pêcher la femme d'un juge! »

— Pour vous, marquis, ça devait être, en effet, très-embarrassant, je le conçois.

— Alors je me dis : « Il y a un moyen, c'est de me créer des relations judiciaires... un procès. »

— Parfaitement raisonné, marquis.

— Et parfaitement agi, comme vous allez voir. J'habitais alors, rue de Grenelle, l'hôtel de Verneuil, propriété de mon grand-oncle; j'avais pour voisin un vieux fessemathieu, l'homme le plus farouche du monde à l'endroit de la *mitoyenneté;* je voulais un procès pour avoir un juge, un juge pour avoir sa femme : ce vieux farouche était mon procès tout trouvé. J'envoie chercher une demi-douzaine de maçons, et je commence à faire démolir le mur qui séparait mon jardin de celui de mon chatouilleux voisin.

— Mais, marquis, il y avait de quoi le rendre furieux.

— En trois heures, nos deux jardins n'en faisaient plus qu'un.

— Mais le farouche voisin, marquis?

— Le farouche voisin allait se promener tous les matins sur le boulevard des Invalides; en rentrant, il voit nos deux jardins fondus en un seul; il s'exaspère, il rugit, il s'informe, il accourt.

— Ah çà! pour lui expliquer votre *abattis*, que diable lui dites-vous, marquis?

— Je dis à ce vieillard que je l'adore, qu'il m'est impossible de vivre séparé de lui, que j'allais faire pareillement abattre le mur qui séparait nos deux appartemens, afin de confondre à jamais nos deux existences... et mes démolisseurs d'entamer sa muraille. Le voisin me croit fou, il envoie chercher un commissaire; on verbalise, je réponds que je suis dans mon droit, ainsi que je le prouverai devant les tribunaux, mais que, par respect pour la loi, je suspends, pour le quart d'heure, la démolition du mur. De là procès, de là juge, de là visite à l'un de mes Solons, maître Joseph Renardeau.

— Il y avait donc une madame Renardeau, marquis?

— Une énorme, mon cher, aussi énorme que votre ancienne Héloïse, et qui faisait tourner toutes les têtes du palais. Bref, mon cher, sous le prétexte de mon procès (que j'ai perdu et qui m'a coûté dans les environs de dix ou douze mille francs), je m'introduisis chez les Renardeau; le reste alla de soi-même.

— Mais l'exposition, marquis?

— M'y voici. J'ai toujours eu, à l'Opéra, une loge d'*en cas*, outre la mienne; je l'offre au ménage *Thémis*. La Renardeau se pomponne à tour de bras; c'était une grosse petite blonde, blanche, vraiment gentille, avec de jolis yeux bleus et une taille rondelette.

— Vous n'eûtes pas alors à vous repentir de votre idée biscornue, marquis?

— Pas du tout; et c'est ici, mon cher, que je me cite pour exemple. La veille, au club, j'avais officiellement an-

noncé l'exhibition publique de la Renardeau dans ma petite loge, déclarant comme quoi j'avais eu le caprice de la femme d'un juge, comme quoi je m'étais fait un procès pour en rencontrer une, etc. L'histoire se répand, et le lendemain, à l'Opéra, tout ce qui était un peu du monde attendait, la lorgnette en main, l'arrivée des Renardeau et des Renardillons, car il y avait deux ou trois petits. Peu s'en fallut que toutes les loges de connaissance n'applaudissent lorsque mon homme et sa famille entrèrent dans ma loge; ce gaillard-là, dans son meilleur réquisitoire, n'avait jamais produit un pareil effet, j'en suis sûr. J'allai alors modestement jouir de mon triomphe auprès de ma Renardeau, et voilà comment je m'affichai sans me compromettre. C'est, mon cher, avec cette franchise qu'il faut se conduire envers ses amis, lorsqu'on ne veut pas que les choses prennent une certaine apparence trop vraisemblable.

— Je profiterai de la leçon, marquis, bien que ma position diffère un peu de la vôtre. Mais qu'advint-il de vos amours avec la femme du juge? Était-ce aussi original que vous l'espériez?

— Foi de gentilhomme! mon cher, elle était absolument comme une autre, et son mari aussi. Ah çà! mais la vôtre, cette grosse Dunoyer, cette ancienne Héloïse? La plaisanterie est stupide, mais j'y tiens.

— Vous le savez, marquis, je vous dis tout; je vous demande vos conseils, je les suis aveuglément : en un mot, si j'ai quelque mérite, je vous le dois.

— Voyons, flatteur, vous avez l'air parfaitement content de vous.

— Et avec assez de raison. D'abord l'ancienne Héloïse ne m'est de rien; mais, dites-moi, marquis, quelle fortune donne-t-on à Achille Dunoyer?

— Je ne sais pas ce qu'on lui donne, mais on dit que son père et lui ont pris dans les environs de trois ou quatre millions.

— C'est une belle fortune. Et le Dunoyer n'a que deux filles, marquis?

— J'y suis. Il n'y a qu'un inconvénient, mon cher, c'est qu'on ne voudra pas de vous pour gendre. On se glorifiera de votre intimité, parce que, pour ces gens-là, vous êtes quelque chose; on vous portera en manière de grelot et de panache; on vous donnera à dîner, quels dîners! on vous prêtera même deux ou trois cents louis, au lieu de renouveler un attelage, parce que, pour la maison, vous ferez autant d'*effet* qu'une paire de chevaux neufs, et que vous ne coûterez pas plus cher. Mais ne comptez pas qu'on vous donne une des filles en mariage.

— Il est possible qu'on ne me la donne pas, marquis; mais si je fais ce que monsieur Dunoyer a fait pour sa fortune... si je la prends?

— J'aime mieux ça. Enlever mam'zelle Dunoyer, c'est différent, mon cher, ça me va. La tradition des enlèvemens se perd, les petites filles finiraient par croire que ça n'existe que dans les romans, et dans beaucoup d'occasions ça démoraliserait ces pauvres petits anges.

— Écoutez, marquis, et rendez-vous justice en la rendant à celui que vous appelez quelquefois votre *élève*. Pour vous donner une marque de confiance absolue, je vous dirai d'abord, au sujet de Julie...

— Que vous avez voulu vous marier avec elle, et qu'elle vous a refusé.

— Comment, vous savez?... — dit monsieur de Montal en pâlissant de rage.

— Il n'était bruit que de cela hier au foyer de la danse, à l'Opéra. La petite Flora disait partout que la tante Sauvageot criait à tue-tête que vous aviez voulu *indignement suborner* sa nièce Julie; *suborner!* le mot a été trouvé ravissant à propos d'un légitime mariage. Vous sentez bien que je suis bien trop votre ami pour croire à un mot, à un seul mot, de ces mauvaises plaisanteries-là. Vous étiez déjà beaucoup trop l'*amant* de mademoiselle Julie. Encore une fois, je ne veux pas mettre seulement en question la probabilité d'une telle ignominie. Revenons à mademoiselle Dunoyer, j'aime encore mieux ça.

— Vous avez raison, marquis. Eh bien! il y a trois semaines, j'allais dîner chez le banquier pour la première fois.

— Et sa fille, qu'est-ce que c'est? quelque chose... de commun? une maritorne?

Monsieur de Montal se leva, alla prendre une boîte à portrait dans son secrétaire, et la montrant au marquis :

— Que pensez-vous de cette figure?

— Ravissante, quoique d'une expression un peu dure. Qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

— Mon arrière-grand'mère, la vicomtesse de Montal, une des plus belles et des plus diaboliques créatures de son temps, morte à vingt-huit ans; elle a fait les beaux jours de la régence; sa vie est un roman dont le dénoûment a été terrible; sa légèreté, pour ne pas dire plus, a causé d'affreux malheurs dans ma famille. Telle que vous la voyez, cette belle dame a causé la mort tragique d'un de mes grands-oncles, l'aïeul de ce cousin breton dont je vous ai parlé.

— Le baron de Ker... de Ker.... il n'y a que les Bretons pour avoir de ces noms-là.

— Ewen de Ker-Ellio... qui habite son vieux manoir en vrai gentilhomme campagnard.

— C'est ça, de Ker-Ellio. Et son aïeul?

— Est mort d'une manière funeste à cause de cette belle créature dont vous voyez le portrait, marquis.

— Mais quel rapport ce portrait de votre arrière-grand'-mère peut-il avoir avec la fille des Dunoyer?

— Par je ne sais quel étrange hasard, mademoiselle Thérèse Dunoyer ressemble à ce portrait d'une manière frappante.

— Allons donc, mon cher, illusion d'amoureux.

— Elle lui ressemble tellement, vous dis-je, qu'elle a, de même que ce portrait, un signe noir au-dessus du sourcil gauche.

— Ceci devient, en effet, du dernier romanesque. Mais ce qui est non moins étrange, c'est que j'ai une idée confuse d'avoir vu... il y a longtemps, quelqu'un de fort ressemblant à ce portrait; mais où cela, mais quand cela, je n'en sais, pardieu! plus rien. Continuons. Les Dunoyer sont riches, leur fille est jolie, elle ressemble à votre arrière-grand'mère... et vous voulez l'enlever...

— Je ne sais pourquoi mademoiselle Thérèse (elle s'appelle Thérèse) n'avait pas voulu descendre dîner le jour où son père m'avait invité; force fut à monsieur Dunoyer d'envoyer chercher sa fille; grâce aux indiscrétions de la petite sœur, véritable *enfant terrible*, qui s'écria que sa grande sœur était triste parce qu'elle avait été mise la veille en *pénitence*, et que ça lui arrivait souvent, je devinai que la grande sœur était le souffre-douleur de la maison. Que vous dirai-je? la figure, les manières, l'accent de Thérèse, révélaient une telle pureté de race, elle avait l'air si naturellement au-dessus de tout son entourage, que je crois que l'ancienne Héloïse, comme vous dites, a fait un faux pas il y a quelque seize ou dix-sept ans. Ce qui est curieux, c'est que justement à cette époque un de mes oncles maternels, qui ressemblait beaucoup à mon arrière-grand'-mère, le marquis de Senonges, est resté quelque temps à Paris, et...

— M'y voici, mon cher, m'y voici, vous me remettez maintenant sur la voie. Lorsque tout à l'heure je vous disais que le portrait me rappelait confusément quelqu'un, c'est du marquis de Senonges, votre oncle, que je voulais parler; il était charmant, en effet, et très à la mode dans un certain monde; on l'appelait le Richelieu des bourgeoises. Il avait d'ailleurs bravement servi comme colonel sous l'empire.

— C'est cela même, marquis.

— Tout ce qu'on pouvait reprocher à Senonges, c'était d'avoir un peu trop la tournure d'un officier d'Opéra-Comique; il avait trop l'air de s'appeler Saint-Léon ou Saint-

Ernest, et d'être de naissance mauvaise tête, colonel de hussards, et bon cœur; mais ceci le rendait justement la coqueluche du quartier d'Antin, où les financières raffolaient encore de ce qu'on appelle en province les *Elleviou*. Mais que diable est devenu Senonges?

— Je ne sais; il s'est embarqué pour le Texas, nous n'en avons plus eu de nouvelles.

— Continuons. Thérèse est un peu votre cousine... à la mode de Senonges. Elle est belle comme un ange, ou plutôt comme un diable. Revenons à ce dîner.

— Thérèse ne me regarda pas; je lui parlai, elle me répondit sèchement; il y avait là du parti pris. Après dîner, quelques personnes vinrent sans doute pour me voir; j'étais annoncé, j'étais le *lion* de cette soirée; l'ancienne Héloïse se mit au piano; je fis tout doucement causer l'enfant terrible; je ne sais pourquoi je m'étais figuré que Thérèse devait lire beaucoup de romans en cachette, c'est la ressource des jeunes filles maltraitées et qu'on appelle *mauvais sujet;* je demandai à la petite si sa sœur aimait beaucoup la lecture. En effet, Thérèse lisait beaucoup, et choisissait à son gré dans la bibliothèque de monsieur son père. Cette bibliothèque était ouverte et communiquait au salon; au bout de quelques instans, j'y entrai, les rayons étaient intacts. Je vis là Voltaire, Rousseau, Diderot, Marivaux, Byron.

— Thérèse avait dû d'abord courir là, en fille bien apprise.

— Je le crois; pourtant ces ouvrages étaient complets. Enfin, à force de chercher, je m'aperçus que *René* manquait à un exemplaire de Chateaubriand. Thérèse devait être sous le charme de cette mélancolique lecture. Sans doute elle adorait Chactas ou René. Or, comme je n'avais la réputation ni d'un Chactas ni d'un René, de là sans doute l'accueil glacial, presque malveillant. Qu'en dites-vous, marquis?

— Tout ceci est sagement déduit. Poursuivez.

— Heureusement, en me mettant à table, j'avais été si préoccupé de Thérèse, de sa ressemblance avec mon aïeule et du projet qu'à l'instant même je venais de concevoir, que j'avais été très peu brillant, ne me souciant pas d'ailleurs de faire de grands frais pour les Dunoyer. Je pus donc attribuer ma préoccupation à une rêverie mélancolique, lorsque j'eus découvert que Thérèse était amoureuse de Chactas ou de René. En sortant de la bibliothèque, je rentrai dans le salon; l'ancienne Héloïse avait fini d'instrumenter: elle était en nage. Après quelques banalités sur son talent, je m'approchai de sa fille. Thérèse, triste et pensive, était dans un coin du salon. Je la chambrai de façon qu'elle fut forcée de m'écouter, je fis tomber la conversation sur la littérature. Thérèse me demanda d'abord, avec un étonnement d'une adorable impertinence, *si je lisais*. « Je lis très peu, lui dis-je, mais je relis sans cesse deux ou trois livres de prédilection : Montaigne, *la Nouvelle Héloïse* et *René*. — Vous lisez *René*, monsieur? vous! — s'écria Thérèse presque avec colère; comme si elle me croyait capable de profaner cette poétique lecture. — Oui, je lis *René*. Cela vous étonne, mademoiselle? » La pauvre enfant est élevée si fort en sauvage, qu'elle me répondit, presque malgré elle : « *Cela ne m'étonne pas, cela m'afflige.* — Pour René? » lui dis-je en souriant. Elle parut surprise de se voir devinée, rougit, et baissa les yeux. Après un silence de quelques minutes, je repris : « René est moins cruel pour moi que vous ne le supposez, mademoiselle; si indigne que je sois de lui, il m'accueille avec bonté, il se laisse aimer, il ne repousse pas un malheureux condamné aux joies factices du monde. »

— Pour le coup, mon cher, votre Thérèse est une sotte si là-dessus elle ne vous a pas éclaté de rire au nez.

— C'est bien ce qu'elle a fait, marquis.

— A la bonne heure; cette fille commence à m'intéresser beaucoup.

— Elle m'a donc ri au nez. Je suis resté impassible; après quelques mots insignifians, je suis sorti, assez satisfait du manque de *respect* de mademoiselle Dunoyer. De deux choses l'une : ou elle croirait m'avoir déconcerté, et une jeune fille comme elle devait être flattée de déconcerter un homme comme moi; ou elle regretterait d'avoir accueilli impertinemment l'aveu d'une sympathie qui n'avait rien de blessant pour elle, et les reproches qu'elle se ferait alors me rendraient intéressant.

— Soit, mais jusqu'à présent, mon cher, je ne trouve pas le moindre motif de vous admirer; tout ceci est correctement conduit, rien de plus.

— Attendez, marquis, attendez. J'avais été frappé de ces mots de l'ancienne Héloïse : « *Dites à ma fille de descendre.* » Sa fille ne logeait donc pas dans le même appartement que sa mère. Grâce à l'enfant terrible, j'appris que les deux sœurs et miss Hubert, gouvernante anglaise, occupaient seules un appartement au troisième. La maison était énorme, il devait y avoir quelque location : en sortant, je regardai les écriteaux; que vis-je? deux chambres à louer au quatrième sur le devant, c'est-à-dire dans le même corps de logis, un étage au-dessus des sœurs.

— Ceci est mieux.

— Le lendemain, mon tapissier est allé louer et meubler ce petit appartement sous le nom d'un monsieur Bernard, qui habitait la campagne et voulait avoir un pied-à-terre à Paris. Il y a aujourd'hui trois semaines, marquis, que j'ai eu avec Thérèse Dunoyer l'entrevue que je vous ai racontée. Je vous fais grâce des transitions, et j'arrive aux faits. Voici une lettre que la fille du banquier m'a remise hier soir chez sa mère.

— Ceci est très bien, donnez...

Et monsieur de Montal remit au marquis la lettre suivante, lettre que celui-ci lut tout haut :

« Mon cœur bat, ma main tremble... Mon Dieu! ce que je fais est bien mal, mais je me confie à votre honneur, monsieur; je vous en conjure, ne m'écrivez plus jamais. Si adroits que soient vos moyens de me remettre vos lettres, je tremble toujours... Ah! pourquoi votre imprudence m'a-t-elle forcée de prendre votre premier billet! Pourquoi ai-je été assez faible pour le lire!... Encore une fois, je vous en conjure, ne m'écrivez plus, monsieur, et surtout ne restez plus des journées entières dans ce petit appartement au-dessus du nôtre. Mon Dieu! si l'on savait que c'est vous qui l'habitez, je serais perdue... Je vous crois, je vous crois, puisque vous vous dites malheureux à cause de moi. Vous dites que vous m'aimez : eh bien! je vous crois... Je n'ai pas besoin que vous me prouviez, par la retraite que vous vous imposez, que vous pouvez renoncer à ce monde, à ces succès qui doivent avoir tant de charmes pour vous. Vous me dites que vous avez renoncé à cette femme de théâtre; mon père nous l'avait dit... sans cela jamais je ne vous aurais écrit... Vous me dites encore que cette retraite vous est chère parce qu'elle vous rapproche de moi, que ce bonheur vous suffit, que vous n'en voulez pas d'autre, et que, si je vous aimais, vous n'auriez rien à envier au monde; et puis après cela vous ajoutez qu'il y a un secret qui vous empêche de me demander si je vous aime, moi. Alors... pourquoi me dire que vous m'aimez, moi? »

— Pauvre petite! elle intéresse, — dit monsieur de Beauregard en souriant. — C'est d'un naïf superbe; continuez, marquis.

Le marquis continua.

« Un secret fatal, dites-vous? Mon Dieu! quel est-il, ce secret? Pourquoi ne me l'avoir pas écrit dans vos longues lettres? Un secret, et fatal encore?

» Mon Dieu! je n'ai pas dormi de la nuit, tant cette idée me tourmentait. Hier, chez ma mère, vous aviez l'air si triste, si triste! il m'a fallu bien du courage pour retenir mes larmes. Mais, quand je suis rentrée chez moi, oh! comme j'ai pleuré! Miss Hubert est très méchante, il n'y a aucune confiance à avoir en elle.

» Mon Dieu! ne me perdez pas. Mon père et ma mère sont si sévères pour moi! Ah! si vous saviez, ce ne sont pas des parens comme d'autres... Sans cela!... et encore... à quoi bon? à quoi me servirait de leur tout dire, puis-

qu'un secret vous empêche de me demander si je vous aime?

» Je consentirais bien à ce que vous m'écriviez encore, mais une seule fois, oh! pour la dernière fois! si vous me promettiez de me dire ce secret et de n'être plus triste comme vous l'êtes depuis plusieurs jours.

» Vous vous plaignez de ce que je ne vous regarde pas chez ma mère : c'est que je ne veux pas pleurer devant tout le monde. Il y a dans votre physionomie quelque chose de si désolé, que les larmes m'en viennent tout de suite aux yeux. Et on vous disait si moqueur, si étourdi, si gai! Moi, je le croyais : c'est pour cela que je vous en voulais d'aimer mon pauvre René. Vous m'avez pardonné cela, n'est-ce pas?

» Oh! oui, vous êtes digne de comprendre René; mon Dieu! j'aurais tant de choses à vous dire là-dessus? et vous semblez éviter les occasions où vous pourriez me parler. Hier, ma mère nous a laissés un moment seuls ensemble, vous ne m'avez pas dit un mot, et vous m'avez regardée en silence de ce regard si tendre, si navré, qui depuis me poursuit, qui me force à vous écrire, car il me semble que vous êtes là... qui me regardez. Vous aviez l'air si malheureux! Vous n'aurez plus cet air-là, n'est-ce pas, pour ne plus m'obliger à vous écrire? c'est si mal et si dangereux!

» Voilà maintenant que je ne sais pas si j'aurai le courage d'aller glisser cette lettre sous votre porte, comme vous me l'avez dit. Si l'on me surprenait, mon Dieu! Ah! je n'oserai jamais! ah! je commets une grande faute. Ma mère, ma mère, pourquoi n'ai-je pas de confiance en vous! »

— Ici, marquis, — dit monsieur de Montal, — vous devez reconnaître des traces de larmes.

— Oui, mon cher, puis quelques mots illisibles, à demi effacés par cette rosée céleste; puis ce naïf post-scriptum tracé à la hâte : « *Brûlez cette lettre.* » Ah çà! et quand Thérèse a glissé toute tremblante la lettre sous la porte du petit appartement du quatrième, est-ce que votre porte s'est brusquement ouverte?

— Ah! marquis, je ne suis pas encore si écolier; c'était l'effaroucher au moins pour quinze jours.

— A la bonne heure. La porte est donc restée fermée?

— Très honnêtement fermée. J'avais conseillé à Thérèse de laisser descendre sa petite sœur et miss Hubert pour dîner, et de profiter de ce moment pour monter jusqu'à ma porte.

— Pas mal. C'est à la fois songer au présent et à l'avenir, une habitude à faire prendre, habitude presque innocente d'abord, et plus tard... Allons, allons, mon cher élève, bravo!

— En effet, dès qu'on a sonné le premier coup de cloche qui précède d'une demi-heure le moment où l'on se met à table, j'ai couru aux aguets; la porte du troisième s'est ouverte, l'enfant terrible a descendu bruyamment avec la gouvernante; quelques minutes après, j'ai entendu le pas léger et pour ainsi dire ému de Thérèse; elle montait en s'arrêtant presque à chaque marche. L'œil à la serrure, je la voyais parfaitement; elle regardait autour d'elle d'un air inquiet, effaré; puis elle avançait timidement sa jolie tête au-dessus de la rampe de l'escalier, écoutait encore, s'éloignait, se rapprochait de ma porte, perdant ainsi mille fois plus de temps qu'il n'en fallait pour glisser sa lettre. Enfin, après avoir encore hésité, elle fit un mouvement d'une *crânerie* adorable, qui voulait à peu près dire : *Le sort en est jeté;* elle se baissa, la lettre glissa sous la porte. Lorsque Thérèse se releva, elle avait les joues enflammées, ses genoux tremblaient; elle s'appuya un moment à la rampe en mettant une main sur son sein, qui battait violemment; pendant une seconde son charmant visage exprimait ces violens ressentimens d'audace et de crainte, d'orgueil et de remords, de passion et de timidité, qui bouleversent les traits de toute jeune fille qui commet son premier acte de *mauvais sujet*. Tout à coup la voix criarde de l'enfant terrible retentit au premier. Thérèse tressaillit. Légère comme une fée, elle sembla glisser sur l'escalier; au tournant de sa spirale, comme Thérèse relevait un peu sa robe pour descendre plus rapidement, je vis tout son brodequin noir, qui faisait valoir le plus joli pied du monde; un moment encore j'aperçus sa taille souple, mince, cambrée, son joli cou blanc où s'attachaient si gracieusement ses épais cheveux noirs; puis elle disparut en vraie sylphide. Alors...

Monsieur de Montal en était là de son récit, lorsque son domestique annonça monsieur le capitaine Des Roches.

Au nom du capitaine, une expression de haine contracta les traits du marquis; mais cette émotion fut si rapide que monsieur de Montal ne s'en aperçut pas, et il alla mettre dans son secrétaire le portrait de son aïeule et la lettre de Thérèse.

XII

L'INVITATION.

Le capitaine Des Roches était un capitaine de spahis d'une admirable figure, grand, svelte, basané, ayant trente ans à peine, et la barbe aussi noire que ses dents étaient blanches. On ne pouvait rien voir de plus éblouissant que ce jeune homme revêtu de son costume oriental; ce jour-là il était simplement et élégamment vêtu.

Le capitaine Des Roches était non-seulement un très brave soldat, mais un des *sportmen* les plus distingués de France. Il n'y avait guère de meilleur jockey, soit pour une course, soit pour un *steeple-chase;* du reste, ouvert et gai, bon compagnon, grand chasseur, franc buveur, noble joueur, et, quant aux femmes, aussi séduisant qu'heureux, aussi recherché que discret, disait-on.

Le capitaine Des Roches, commençant à parler dès le salon qui précédait la chambre à coucher de monsieur de Montal, n'avait pas encore aperçu le marquis, et il s'était écrié en entrant :

— Tu sais l'affaire de Beauregard? — Puis, voyant ce dernier, il fit un mouvement d'étonnement, courut à lui, lui serra cordialement la main, et lui dit d'un air interrogatif :

— Ça n'était donc pas vrai?

— Quoi donc? — demanda monsieur de Montal.

— Son duel de ce matin? — dit le capitaine.

— Son duel! son duel! Vous deviez vous battre ce matin, marquis? — demanda monsieur de Montal.

— Eh, mon Dieu! mon cher, Henri IV est mort! Il y a trois heures que j'ai tué le colonel Koller. — Puis, se retournant vers le capitaine Des Roches; — Comment ça va-t-il, bédonin?

— Très bien, — dit le capitaine. — Diable de marquis! il n'y a que lui pour faire les choses vite et bien. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas pris pour témoin?

— Et moi aussi, marquis? — s'écria Montal.

— Parce que Beaudricourt et Saint-Luce se sont trouvés hier au club lors de ma querelle avec Koller, et la partie s'est arrangée tout de suite.

— Ah! marquis! marquis! vous serez toujours notre maître à tous. Quel sang-froid! — dit Montal. — Figure-toi, Des Roches, qu'il est ici depuis une heure à raconter des histoires à mourir de rire, à causer de choses et d'autres, aussi calme que s'il sortait de son lit.

— Vous êtes, pardieu! très étonnant! Est-ce que j'ai quinze ans? est-ce que j'en suis à mon premier duel? Que diable voulez-vous donc que ça me fasse?

— Et la cause de ce duel? — dit Montal.

— Rien. Koller se vantait toujours de ses duels, cela m'impatientait.

— C'est vrai, vous le lui aviez dit cent fois, marquis, et je suis encore à comprendre comment ce sauvage endurait

si patiemment vos bourrades à ce sujet. Le pauvre diable vous estimait, — dit Des Roches.

— Bien obligé. Hier soir, il a recommencé ses atroces plaisanteries à propos de son duel avec ce malheureux d'Armentières, qu'il a tué.

— Un enfant qu'il avait provoqué, — dit Montal.

— Oui. Cela m'a indigné; j'ai grièvement insulté Koller, nous nous sommes battus ce matin, je l'ai tué; parlons d'autre chose.

— Ah! marquis! marquis! ceci est bien jeune pour un homme marié, — dit monsieur de Montal.

— A propos d'homme marié, mon cher bédouin, vous ne voulez donc pas décidément faire la cour à ma femme? — dit le marquis au capitaine Des Roches. — Êtes-vous singulier! je vous présente à la marquise au dernier bal costumé, dans tout l'éclat de votre splendeur orientale; il y a deux mois que vous la voyez assez intimement, et vous êtes pour elle (en ma présence du moins) d'une froideur qui va presque jusqu'à l'éloignement, tandis que, de son côté, elle vous trouve insupportable (du moins elle me le dit).

— Comment, marquis! vous ne voyez pas que Des Roches s'est occupé de madame de Beauregard, qu'il a perdu sa peine et qu'il lui tient rancune? — dit Montal.

— Vous êtes fou, mon cher, — dit le capitaine en riant. — Tenez, marquis, s'il faut vous l'avouer, madame de Beauregard est un peu... trop puritaine pour moi. J'ai un ton exécrable, les femmes de bonne compagnie m'imposent et me rendent stupide, je ne puis trouver un mot à leur dire; lorsque j'ai l'honneur de voir la marquise, je passe le temps à regarder tour à tour le tapis et la pendule pour voir arriver la fin de ma mortelle visite, et vous concevez que ça ne me rend pas aimable, comme vous le dit votre femme.

— N'en croyez pas un mot, mon cher Montal, — dit le marquis;— il n'y a rien de plus sournois, de plus perfide, que ces vauriens qui affectent de n'aimer que les *impures;* les pauvres maris croient cela et disent à leur femme: « Croiriez-vous, ma chère, que Des Roches (je suppose), qui a tout ce qu'il faut pour réussir ailleurs, n'adresse ses hommages qu'à des créatures du plus bas étage? » A quoi la femme est sur le point de répondre involontairement au mari: « Pour qui me prenez-vous donc, monsieur, vous m'insultez! »

L'entretien fut interrompu par le domestique de monsieur de Montal, qui vint apporter une carte de visite à son maître.

Celui-ci lut à haute voix: *Le baron de Ker-Ellio.*

— Le chouan! le cousin breton bretonnant? — s'écria le marquis. — Le canard sauvage a donc quitté ses bruyères?

— Priez monsieur de Ker-Ellio d'entrer, — dit monsieur de Montal.

Le domestique sortit.

— Un provincial? — dit le capitaine Des Roches.

— Oui, et qui vient pour la première fois à Paris, — dit monsieur de Montal en souriant.

— Eh bien! pardieu! il arrive bien, — s'écria le marquis; — il dînera avec nous ce soir.

— Ce soir? — dit monsieur de Montal.

— Oui, sans doute, je venais vous inviter, et j'allais passer chez vous aussi, bédouin.

— Mille grâces, marquis; mais quelle idée bizarre! le jour même de ce duel!

— Ça vous paraît étrange, n'est-ce pas? mais j'ai une raison pour agir ainsi, et, pardieu! vous n'êtes pas de mes amis si vous me refusez.

A ce moment, monsieur de Ker-Ellio entra.

Nous prions le lecteur de se souvenir qu'Ewen était un homme simple et rêveur, pieux et bon, d'un esprit inculte, d'un caractère ferme et loyal, d'une âme aimante et généreuse, d'un courage calme mais éprouvé, un homme enfin complétement étranger à certaines mœurs, à certaines corruptions; pour tout dire, c'était toujours le rustique élève de l'ex-dragon, l'abbé de Kérouëllan.

L'extérieur d'Ewen échappait au ridicule, car il n'annonçait aucune prétention; sa redingote bleue sévèrement boutonnée jusqu'au cou, sa cravate noire, ses cheveux courts, sa barbe brune et épaisse, lui donnaient une physionomie mâle et austère.

En se trouvant face à face avec des *élégans*, Ewen n'éprouva aucune timidité; sans affecter de rudesse, il ne fut cependant pas gêné; il se présenta d'une manière simple, froide et polie.

Nous avons sommairement rappelé les principaux traits du caractère d'Ewen, afin de faire partager peut-être au lecteur l'étonnement profond que ressentit le jeune gentilhomme campagnard à certains passages de l'entretien suivant.

Lorsqu'on avait nommé Ewen, monsieur de Montal était allé vivement à sa rencontre.

Le capitaine Des Roches s'était levé pour allumer un cigare.

Le marquis resta dans son fauteuil, considérant le Breton avec curiosité.

— Que je suis aise de vous voir, mon cher cousin! Monsieur l'abbé de Kérouëllan ne m'avait pas fait espérer sitôt votre arrivée, — dit monsieur de Montal en serrant cordialement la main d'Ewen.

— Je ne pensais pas non plus venir si tôt, mais des affaires imprévues...

— Depuis combien de temps êtes-vous à Paris?

— A mon arrivée, je me suis trouvé un peu indisposé; ce qui m'a empêché, monsieur, de venir vous voir plus tôt.

— C'est un grand vol que m'a fait cette indisposition-là, — dit monsieur de Montal. — Puis, s'adressant au marquis et lui présentant Ewen, il lui dit: — Monsieur le baron de Ker-Ellio, mon cousin. — Monsieur de Beauregard se leva et s'inclina. Monsieur de Montal termina la présentation en disant à Ewen: — Monsieur le capitaine Des Roches, mon ami.

Le capitaine salua.

Tous se rassirent.

Il y eut un moment de silence assez embarrassant; le marquis le rompit le premier. Se tournant du côté d'Ewen, il lui dit avec un mélange de noblesse et de cordialité qui n'appartenait qu'à lui:

— Pardon, monsieur, je vais vous faire une proposition très indiscrète, mais très franche, et, en votre qualité de Breton, vous m'excuserez. Votre cousin, le capitaine Des Roches et quelques autres de mes amis me font le plaisir de dîner avec moi, soyez des nôtres. Vous ferez ainsi tout de suite connaissance avec quelques coryphées de cette jeunesse dorée que mon âge me donne le droit de présider.

Ewen avait trop de bon goût pour refuser cette invitation par un sentiment de discrétion exagérée; il répondit:

— J'accepte avec grand plaisir, monsieur, et je remercie mon cousin du bon accueil que vous voulez bien me faire.

— Et vous n'avez pas tort, monsieur, car il nous a dit tout ce que vous valiez.

— Et vous avez confirmé ce que j'avais dit, mon cher cousin, — reprit Montal.

— Ma foi! messieurs, — dit gaiement Ewen, — je vous préviens qu'en vrai Breton je suis capable de croire tout ce que vous me dites.

— Nous le disons pour cela, monsieur; et, pardieu! votre franchise nous met si bien à l'aise, que je vous demanderai la permission de reprendre avec ces messieurs l'entretien que nous avions commencé.

— Mais, marquis... — dit monsieur de Montal.

— D'honneur! mon cher, que dirions-nous à monsieur? Des banalités; comment trouvez-vous Paris? l'aspect de Paris a-t-il répondu à votre attente? et autres sottises indignes de lui et de nous.

— Vraiment, monsieur, je suis de votre avis, et autant que vous j'ai peur de ces conversations-là, — dit Ewen en riant.

— Et vous avez raison, monsieur. Vous me permettrez donc de dire à ces messieurs avec qui je veux les faire dîner. Ce menu des convives vous intéressera peut-être, les femmes surtout, les plus fringantes *impures* de Paris.

— Ah! ah! il y aura des femmes, marquis? — s'écria Des Roches.

— Le capitaine affecte cet étonnement sous le prétexte que je suis marié, monsieur, — dit confidemment le marquis à Ewen. — A propos de ça, et si vous le permettez, j'aurai l'honneur de vous présenter à madame de Beauregard; elle est chez elle tous les mercredis.

— Monsieur... — dit Ewen en s'inclinant.

— Je dois vous prévenir, monsieur, que la marquise a dix-huit ans à peine, qu'elle est jolie comme un ange; mais n'allez pas en devenir amoureux, vous rendriez le capitaine jaloux comme un tigre; il ne veut pas l'avouer, mais il s'en occupe beaucoup.

— N'écoutez pas le marquis, monsieur; il se moque cruellement de moi. J'ai le malheur de n'aimer que les femmes de mauvaise compagnie. Madame de Beauregard m'impose, tranchons le mot, me fait une peur horrible avec son grand air. Je n'ai pas l'honneur de lui agréer, et le marquis me raille sans pitié.

— C'est égal, — reprit monsieur de Beauregard en s'adressant à Ewen,—méfiez-vous de Des Roches si vous rendez quelques soins à ma femme. Il y a bien encore un monsieur Labirinte qui s'occupe fort de la marquise; mais je ne sais trop s'il faut le compter comme un adversaire sérieux, celui-là. Qu'est-ce que vous en pensez, Des Roches?

— Diable! marquis; mais, si j'étais assez heureux pour m'inquiéter des adorateurs de madame de Beauregard, j'aurais grand'peur de monsieur Labirinte : comment donc! un jeune poëte, frais comme une rose de mai, par là-dessus député, et le bras droit d'un ministre... de monsieur Roupi-Gobillon, l'ami intime de Montal.

— Je vous demande pardon de ce nom-là, — dit le marquis à Ewen ; — en prononçant le nom de ce ministre, Des Roches a l'air de dire quelque chose d'assez malpropre, mais ce drôle-là s'appelle ainsi. Et à propos de ça, ne trouvez-vous pas que lorsqu'on a déjà l'infirmité de s'appeler *Roupi*, il est indécent d'y ajouter encore *Gobillon!*

— Il y a sans doute quelque vanité là-dessous, — dit Ewen en riant.

— Pardieu! monsieur; vous avez raison. Ce nom jumeau doit être le fruit incestueux de l'orgueil aristocratique d'un avocat démocrate, ce qui n'empêche pas monsieur Labirinte de dédier de petits vers à la marquise et de gouverner un peu la France. C'est là où est l'avantage du député sur vous, mon pauvre Des Roches; vous servez le pays, tandis que monsieur Labirinte le gouverne... et les femmes aiment toujours dominer... qui gouverne...

— Soit, marquis, — dit monsieur de Montal, — mais ne nous mêlons pas des affaires des autres.

— Vous avez raison, mon cher, je suis de très mauvais goût, j'ai l'air de vouloir agacer deux rivaux l'un contre l'autre, comme si cela me regardait. Or donc, et sans transition aucune, parlons des impures de notre dîner : d'abord je vous amène mademoiselle Rosa et sa sœur Herminie. — Puis, s'adressant à Ewen, le marquis ajouta : — Mademoiselle Rosa est un sujet très distingué du ballet de l'Opéra, et mademoiselle Herminie, sa sœur, est une ingénue de petit théâtre non moins distinguée. Toutes deux sont à moi. Si ça peut vous amuser, je vous mènerai là, ça vous fera tout de suite deux entrées dans le monde, madame de Beauregard pour la bonne compagnie, mam'zelle Rosa et sa sœur pour la mauvaise.

— Et qui aurons-nous encore en femmes, marquis, — dit monsieur de Montal.

— Nous aurons la plus méchante, la plus maligne, la plus effrontée, la plus mordante, la plus infernale diablesse de notre enfer, *Serpentine!*

— Voilà un nom qui promet, — dit Ewen en souriant.

— C'est un surnom, — dit monsieur de Montal; — elle se nomme Adèle Clermont; mais, comme dit le marquis, c'est bien la plus diabolique créature : un esprit de démon, ne ménageant rien, ne respectant rien, très au fait de tous les scandales du monde, car elle ne voit que des hommes de bonne compagnie, et disant tout ce qu'elle sait quand l'envie lui en prend, sans s'inquiéter des amans ou des maris.

— Avec cela jolie comme un ange, — ajouta Des Roches, — et insolente comme Lucifer.

— Ah! j'oubliais *Clarisse Harlowe* et la belle Grecque, — dit le marquis.

— Si le nom de *Serpentine* est significatif, — reprit Ewen, — celui de Clarisse Harlowe ne l'est pas moins; seulement, dans une telle réunion, ce nom paraît bien sentimental.

— Rassurez-vous, — dit le marquis; — Clarisse Harlowe est un nom donné en manière de *contre-vérité*. Claire Duval est bien la plus folle, la plus gaie, la plus insouciante créature qui se soit jamais endormie sans savoir si elle mangerait le lendemain ; elle en est à la fin de son second million, représenté par lord Fitz-Herald. Quant à la belle Grecque, c'est quelque chose de splendidement beau, qu'on ne peut s'empêcher d'avoir dans un dîner... bien servi : *Serpentine* pour l'esprit, *Clarisse Harlowe* pour la folle joie, la *Grecque* pour la beauté, un dîner n'est complet qu'avec cette trinité. Quant à mam'zelle Rosa, qui m'appartient, elle est bête comme une oie, et sa sœur Herminie est de la même force, mais elles sont très jolies, et leur stupidité est si étourdissante, que je soupçonne quelquefois ces deux sœurs d'être spirituelles sans le faire exprès.

— Et en hommes, marquis?

— En hommes, nous aurons les tenans de ces beautés, c'est-à-dire Sainte-Luce pour Serpentine, Baudricourt pour la belle Grecque, Fitz-Herald pour Clarisse Harlowe; puis le major Brown, le duc de Serda, le prince Castelli, voilà tout. Ah! j'oubliais monsieur Florès, un Américain, un cousin de ma femme, un jeune inca qui fait son entrée dans le monde civilisé. Aussi, pardieu! ce sauvage-là ouvrira, je crois, ce soir, des yeux et des oreilles furieusement étonnés.

— Absolument comme moi, monsieur le marquis, — dit Ewen en souriant.

— Non pas, monsieur le baron,—dit monsieur de Beauregard avec beaucoup de bonne grâce, — mon jeune cousin regardera et vous verrez, il écoutera et vous entendrez.—Puis, se levant, le marquis dit à monsieur de Montal. — Ah çà! mon cher, c'est convenu, à sept heures et demie.

— Et où cela, marquis?

— Pardieu! au *Rocher de Cancale;* il le faut bien. Où voulez-vous qu'un homme marié donne un dîner de garçons... où il y a des femmes? — Et, se retournant vers Ewen, le marquis ajouta : — Ah! monsieur, quelle détestable idée vous allez avoir de nos plus fameux cabarets! Je regrette de ne pouvoir faire transporter de Londres ici *Clarendon Hôtel*, avec son comfort et sa tenue de bonne maison. Hélas! nous ne pouvons lutter contre les magnifiques tavernes de Londres qu'à force de bonne chère et de jolies femmes. En tout cas, vous nous serez indulgent, n'est-ce pas? et vous me permettrez de prendre ma revanche *honnêtement* chez moi... lorsque j'aurai eu l'honneur de vous présenter à madame de Beauregard... Au revoir, Montal... Où allez-vous, Des Roches? Voulez-vous que je vous conduise?

— J'ai une partie engagée avec Sainte-Luce au passage Cendrier, — dit Des Roches.

— Eh bien! je serai des vôtres, — dit le marquis, — je vous mène.

Puis, faisant à Ewen un salut cordial, monsieur de

Beauregard sortit avec monsieur Des Roches pour aller au jeu de paume.

— Comment trouvez-vous le marquis? — dit monsieur de Montal à son cousin.

— J'ai fort entendu parler par mon père des grands seigneurs de l'ancien régime, de leur esprit, et de la façon cavalière avec laquelle ils traitaient le mariage. Il me semble que monsieur de Beauregard doit leur ressembler beaucoup. Quelle gaieté! quelle bonne humeur!

— Vous ne croiriez pas que ce matin il a tué un homme en duel?

— Lui! — s'écria Ewen avec répugnance, — et ce soir ce dîner?

— Ce n'est pas correct, je le sais; mais, pour excuser le marquis, je vous dirai que l'homme qu'il a tué était une espèce de bravo, de spadassin féroce, qui ne laisse aucun regret; on saura même assez de gré à Beauregard d'en avoir débarrassé Paris. Malgré cela, ce dîner est un peu étrange le soir même de ce duel; mais le marquis nous a dit qu'il avait ses raisons pour agir ainsi, et il nous a si instamment priés d'accepter son invitation, que nous avons dû accepter, et vous nous imiterez.

— Maintenant je ne puis faire autrement, — dit Ewen assez attristé.

— Il faut que le marquis ait eu quelque lubie, — dit monsieur de Montal; — car sa manie de duel lui était passée depuis cinq ou six ans. Mais où logez-vous donc, mon cousin? Si vous le voulez, j'irai vous prendre pour dîner, et je vous conduirai.

— J'accepte avec grand plaisir, — dit Ewen. — Je loge à l'hôtel du Croissant, rue Montmartre. Maintenant, je vais vous faire une question très provinciale, mon cousin; je désirerais savoir comment il faut être habillé pour ce dîner de garçons... où il y a des femmes. Vous me conduisez; je ne voudrais pas, par une inconvenance de costume, vous faire rougir de moi, — dit Ewen en souriant.

— Mon Dieu! mettez-vous le plus simplement du monde, comme vous voudrez; seulement un habit au lieu d'une redingote. Ah çà! j'espère, mon cher cousin, que vos affaires vont s'embrouiller, afin que vous nous restiez longtemps.

— Sous ce rapport, et malheureusement pour moi, elles s'arrangent toutes seules. Lors de son voyage à Paris, le digne abbé de Kérouëllan avait à toucher pour moi une somme assez forte chez un banquier, monsieur Achille Dunoyer...

— Monsieur Achille Dunoyer? — dit monsieur de Montal.

— Oui; vous le connaissez?

— Beaucoup; mais continuez! — s'écria monsieur de Montal.

— Ignorant qu'à Paris un banquier avait un comptoir où il faisait ses affaires et une maison où il les fuyait, m'a-t-on dit, l'abbé s'était rendu au domicile de monsieur Achille Dunoyer; là, on lui apprit que le banquier était en voyage. Le bon abbé n'en demanda pas davantage, et il vint m'apprendre que mes fonds couraient les plus grands dangers, puisque mon banquier voyageait sans songer à ma créance.

— C'est impossible! — dit monsieur de Montal avec une émotion involontaire; — la fortune de monsieur Dunoyer est très solide; c'est une des maisons les plus sûres de Paris.

— C'est ce que tout le monde m'a dit, et dont je suis convaincu, — dit Ewen; — car car ce matin même monsieur Dunoyer m'a non-seulement soldé, mais il m'a encore offert de me payer à l'instant le montant de trois autres obligations que j'ai sur lui.

Monsieur de Montal sembla respirer plus librement, et répondit:

— Aussi je m'étonnais de ces bruits.

— La seule erreur du bon abbé de Kérouëllan avait causé mon inquiétude. Jusque dans l'hôtel où je suis logé, on m'a donné de si bons renseignemens sur le crédit de monsieur Dunoyer, dont la réputation s'étend partout, comme vous voyez, que j'ai replacé chez lui la somme échue.

— Et vous avez raison; c'est un excellent placement. Monsieur Dunoyer a des propriétés d'une grande valeur; on évalue sa fortune immobilière à près de deux millions, sans compter son portefeuille et ce que lui rapporte sa maison de banque; son dernier inventaire se montait à quatre millions deux cent soixante mille francs.

— Vous me paraissez si bien connaître ses affaires, — dit naïvement monsieur de Ker-Ellio, — que j'aurais dû m'adresser à vous pour mes renseignemens.

— J'ai du moins entendu évaluer ainsi sa fortune, — dit monsieur de Montal en rougissant.

Ewen reprit:

— Monsieur Dunoyer m'a paru le meilleur homme du monde; il m'a même invité à dîner chez lui dimanche prochain.

— Dimanche? Cela se trouve à merveille, — dit monsieur de Montal; — je dîne aussi chez lui ce jour-là.

— C'est une bonne fortune pour moi, — dit Ewen; — mais je vous laisse.

— Adieu donc, mon cousin.

— A ce soir, puisque vous voulez bien vous charger de moi.

Monsieur de Ker-Ellio sortit, après avoir affectueusement serré la main de monsieur de Montal.

Ewen avait jusqu'alors fait bonne contenance; mais, lorsqu'il fut dehors, il lui sembla qu'il avait besoin d'air. Ce qu'il venait d'entendre lui donnait presque le vertige. Le marquis surtout, cet homme de si bonne compagnie, qui pouvait être si gai, si moqueur, si gracieux, et conserver toute la folle liberté de son esprit quelques heures après avoir tué un homme, lui semblait un phénomène.

Ce marquis parlait de sa jeune femme et de ses maîtresses avec un égal cynisme; et pourtant il employait les formules de la plus parfaite politesse lorsqu'il proposait à Ewen de le présenter à la marquise; cet homme tour à tour impertinent et cordial, joyeux et cruel, esclave du savoir-vivre et contempteur des liens sacrés pour tous, cet homme, enfin, de si excellentes façons et de moralité si perverse, inspirait à Ewen un vague effroi. Il se sentait au contraire une secrète sympathie pour monsieur de Montal, qu'il trouvait affectueux et prévenant.

On doit savoir presque gré à Ewen de la simplicité digne avec laquelle il avait subi cette première épreuve du *feu parisien*. Son caractère ferme, son bon sens et son tact naturel avaient tout fait.

La raison d'Ewen, un moment ébranlée par l'abus de la solitude, avait repris son équilibre à mesure qu'il s'était éloigné de Treff-Hartlog, de ce triste théâtre de ses dangereuses rêveries.

Depuis son séjour à Paris, il avait sagement envisagé sa position, ses chimères d'idéalité s'étaient peu à peu évanouies; il en reconnaissait la fâcheuse vanité, et souriait en pensant au portrait de Treff-Hartlog qui lui avait causé de si folles terreurs.

Le mystère de la présence de ce tableau, que l'abbé affirmait avoir vu brûler, semblait toujours inexplicable à Ewen, mais nullement fatal ou surnaturel. Il songea très sérieusement aux propositions de mariage que lui avait faites le bon abbé, et se rappela que les deux protégées du recteur étaient, sinon belles, du moins avenantes et gracieuses; le souvenir de l'une surtout, brune fraîche, riante et ingénue, prit peu à peu dans sa pensée la place si longtemps occupée par l'indécise et pâle figure de Treff-Hartlog.

Ewen écrivit dans ce sens une longue lettre à son ancien précepteur, et y ajouta quelques lignes pour Lès-en-Goch et pour Ann-Jann. A cette lecture l'abbé dut bondir de joie, et les deux vieux serviteurs pleurer d'attendrissement et de bonheur; car le *mab-meïbrin* annonçait son prochain retour.

Voulant mettre à profit son séjour à Paris pour voir ce

qu'il avait à y voir, Ewen résolut d'y rester au plus quinze jours encore, et de retourner dans sa chère Bretagne.

Ce ne fut pas sans une anxiété presque pénible que le jeune baron attendit l'heure à laquelle son cousin devait venir le chercher pour le conduire dîner au *Rocher de Cancale.* Ce dîner lui semblait quelque chose de formidable.

En effet, quitter les grèves solitaires de l'Armorique pour un dîner d'*impures* donné par un homme marié qui a deux maîtresses, qui raille les amoureux de sa femme, et qui, le matin même, a tué un homme en duel... la transition était brusque pour le rustique élève de l'abbé de Kérouëllan.

D'après l'avis de son cousin, monsieur de Ker-Ellio s'habilla très simplement, d'un habit bleu exactement boutonné, d'un gilet blanc et d'un pantalon noir. Il n'y avait absolument rien de remarquable dans la mise d'Ewen; partant, il était très convenablement mis.

A sept heures, monsieur de Montal le vint prendre en voiture de remise. Les deux cousins partirent pour le *Rocher de Cancale.*

XIII

LE ROCHER DE CANCALE.

Lorsqu'Ewen et monsieur de Montal entrèrent dans le salon destiné aux convives du marquis, ce dernier n'était pas encore arrivé.

Le capitaine Des Roches causait avec monsieur Labirinte, *son rival,* comme avait dit monsieur de Beauregard.

Monsieur Labirinte, le poëte député, était un jeune doctrinaire, frais, blond, d'une jolie figure, et qui rougissait comme une jeune fille au moindre propos léger; son excessive timidité l'empêchait d'aborder la tribune; mais, la plume à la main et dans le mystère du cabinet, il disait aigrement et doctoralement son fait à l'opposition, par l'organe de monsieur Roupi-Gobillon, son ami le ministre dont il élaborait, assurait-on, les discours.

Parmi les convives présens, il y avait encore le major Brown, officier hanovrien renommé par l'excentricité de ses paris, qu'il gagnait presque toujours, car il mettait pour enjeu une intrépidité fabuleuse. En Angleterre, on ne parlait de lui qu'avec vénération depuis ce trait presque incroyable : le major se trouvait à bord du yacht de plaisance de lord Fitz-Herald, en pleine mer; la houle était forte; le vent emporte la casquette du major. « Votre casquette est perdue, — dit le lord en la montrant déjà loin dans le sillage du navire. — Cent louis que non! — dit le major. — Cent louis que si ! — dit le lord. » D'un bond, le major saute à la mer; il nageait comme un dauphin, mais il était habillé et il avait à lutter contre des lames d'une hauteur énorme. Il courut le plus grand danger pour parvenir à rattraper sa casquette, dont il se coiffa bravement. Le lord, stupéfait de cette folle hardiesse, avait aussi fait mettre le yacht en panne et descendre une yole à la mer ; cette manœuvre, exécutée aussi rapidement que possible, avait demandé beaucoup de temps: lorsqu'à force de rames l'embarcation arriva auprès du major, ses forces étaient presque épuisées, et heureusement il put être hissé à bord.

Une foule de traits de ce genre avaient souvent mérité au major le titre de *lion* dans la véritable acception de ce mot. C'était un homme jeune encore, d'une physionomie énergique, d'une taille svelte et agile.

Bientôt après arrivèrent le prince Castelli et le duc de Serda.

Grand seigneur florentin autrefois exilé comme carbonaro, le prince Castelli semblait appartenir au temps des Médicis, par son élégance, par sa folle gaieté, par son ardent amour de la liberté; conspirateur sans haine, cent fois il avait joué sa tête avec une insouciance héroïque. En voyant ce joyeux et beau prince de la renaissance égaré dans notre triste époque, on regrettait pour lui les splendides costumes de ces seigneurs du Titien qui se promenaient si magistralement, de belles femmes au bras, dans ces grandes villas au ciel bleu, aux escaliers de marbre blanc ombragés de pins en parasol.

Le prince Castelli aurait pu se passer d'être prince, il chantait en artiste excellent de délicieuse musique qu'il composait. Lorsqu'à la fin d'un souper les premières clartés de l'aube faisaient pâlir les bougies, et qu'on entendait cette voix toujours fraîche et sonore, on eût dit un hymne matinal saluant à son lever la vermeille aurore.

Par l'éminence de son talent, par sa charmante humeur, le prince Castelli était encore un véritable *lion;* car, excepté monsieur Labirinte et Ewen, presque tous les convives du marquis étaient des hommes plus ou moins remarquables.

Le duc de Serda, grand d'Espagne, marquis de Buonavista, etc., avait établi en Normandie un haras magnifique. Il y dépensait des sommes énormes. Ses *élèves* avaient déjà obtenu de brillans succès à Chantilly et au Champ-de-Mars. Le premier, il avait introduit en France l'usage de faire voyager les chevaux de course en voiture. C'était encore un homme spécial, partant un *lion.*

Le duc de Serda était le spécimen de l'Espagnol, maigre et pâle, aux cheveux blond-ardent, dont Velasquez a immortalisé le type; du reste, grave et silencieux, malgré sa taille chétive le duc avait fort grand air.

Monsieur le comte de Sainte-Luce arriva bientôt après; c'était encore un *lion* des plus à la mode.

Ce jeune pair représentait dignement, à la chambre haute, la jeunesse née sous l'empire; il était écouté toujours avec attention, souvent avec un très vif intérêt, par cette illustre assemblée. Parole nette et incisive, jugement sain et droit, tact parfait, ironie de bon goût, patriotisme éclairé, profond dédain des lieux communs politiques, telles étaient les qualités parlementaires de monsieur de Sainte-Luce; ce qui le constituait véritablement *lion,* c'est que ce *législateur* était le plus gai des hommes, c'est que l'acteur des plus spirituelles folies se retrouvait plein de haute raison lorsqu'il le fallait.

Qu'un homme d'un talent sérieux, d'une position sérieuse, soit partout et toujours sérieux, c'est estimable et ennuyeux; qu'un homme frivole et gai soit partout et toujours frivole et gai, c'est à merveille; mais être aussi brillant à table qu'à la tribune, mais tenir aussi rudement tête à un ministre qu'à un buveur, mais ne jamais contaminer l'hermine de son manteau de pair au milieu des bacchanales dont on pourrait être le héros cité, mais être à la fois grave et digne avec ceux-ci, turbulent et fou avec ceux-là, mais faire tout ce qui plaît et savoir plaire à tous, cela nous semble rare et méritoire.

Et voici pourquoi monsieur de Sainte-Luce avait toutes sortes de titres à être *lion.*

Monsieur de Baudricourt, autre convive, avait une spécialité moins éclatante, mais non moins célèbre. Il était *gros joueur,* et de première force au whist et au piquet, mais sa valeur réelle était celle de gros joueur. On citait telle de ses parties avec monsieur H... ou lord G... dans lesquelles il avait eu, avec ses paris, jusqu'à quatre à cinq mille louis engagés. Ce qui éleva sa réputation à son apogée fut d'avoir un jour mis comme enjeu une inscription de deux mille livres de rente, en substituant à cette formule surannée : « *Je joue mille louis,* » cette formule beaucoup plus neuve : « *Je joue cent louis de rente.* »

Un étranger proposait-il quelque partie effrayante, on répondait : « Attendez Baudricourt; où est Baudricourt? Il n'y a que lui pour tenir un pareil jeu. » Pour monsieur de Baudricourt, la fin de toutes choses était le jeu. Le jeu était l'indispensable complément d'un dîner, d'une course, d'une partie de chasse : après l'Opéra, le jeu; après le bal,

le jeu; le matin, le jeu; toujours le jeu. Monsieur de Baudricourt avait en horreur les jeux de hasard; il gagnait, dit-on, soixante ou quatre-vingt mille francs par année; il avait toujours au moins le double de cette somme toute prête comme enjeu.

Et voilà pourquoi monsieur de Baudricourt comptait aussi parmi les véritables *lions*.

Lord Fitz-Herald avait aussi un goût spécial: il aimait les fleurs à la passion; ses admirables serres de plantes équinoxiales pouvaient soutenir la comparaison avec celles de monsieur le duc de Devonshire; il avait des jardiniers voyageurs en Amérique, en Afrique, en Asie, et ses bateaux à vapeur organisés en serre chaude lui rapportaient des richesses *horticulturales* de toutes les parties du monde. Sa collection d'orchidées était merveilleuse; il était parvenu, à force d'art, à avoir une température constamment humide de trente à quarante degrés; en entrant dans la serre des orchis du Magellan, on était suffoqué: c'était l'atmosphère étouffante qui suit ou précède toujours le typhon des Indes. On avait une fois emporté lord Fitz-Herald presque asphyxié par cette zone torride artificielle.

Quant au cousin de la marquise de Beauregard, c'était un jeune Américain de vingt-trois ans, à cheveux crépus et à longues dents, qui s'appelait monsieur Alonzo Florès.

Tels étaient les convives du marquis; les femmes se nommaient Serpentine, Clarisse Harlowe, et Cora, dite la belle Grecque.

Serpentine était maigre, svelte, brune et pâle; ses yeux noirs pétillaient de malice; ses lèvres minces, ses narines serrées exprimaient l'ironie; un pli vertical, profondément creusé entre les deux sourcils, annonçait la méchanceté.

Clarisse Harlowe était blonde, blanche, un peu grasse. Sa figure ronde, rose et réjouie, ses yeux bleus rians comme l'azur, sa bouche vermeille et sensuelle, contrastaient singulièrement avec les souvenirs mélancoliques que rappelait son nom.

Pour se figurer Cora, la belle Grecque, qu'on descende la Vénus de Milo de son piédestal; même magnificence, même impassibilité, blancheur de marbre, cheveux d'ébène.

Il est inutile de dire que les trois *impures* étaient mises avec le meilleur goût, et que les femmes du monde les plus élégantes n'auraient pas été vêtues avec une plus gracieuse simplicité.

En moins d'un quart d'heure, tous les convives arrivèrent; on n'attendait plus que mesdemoiselles Herminie, Rosa, et le marquis.

Ce dernier savait si parfaitement vivre, on supposait son retard si involontaire, que personne ne songeait à s'en formaliser.

La réputation sanguinaire du colonel Koller était détestable; c'était un homme tellement féroce, que la nouvelle de sa mort avait été presque reçue comme une délivrance universelle, et, depuis le matin, le duel du marquis était le sujet de toutes les conversations.

Les physionomies des convives de monsieur de Beauregard étaient gaies, ouvertes, épanouies.

Le plaisir, ou plutôt l'attente du plaisir, était pour ainsi dire dans l'air. Les hommes se connaissaient et étaient contens de se trouver réunis: les femmes savaient qu'elles seraient admirées et appréciées, celle-ci pour son esprit, celle-là pour son joyeux entrain, cette autre pour sa beauté.

Pourtant, quand nous disons que toutes les physionomies étaient ouvertes et gaies, nous nous trompons.

Ewen de Ker-Ellio était sérieux, attentif, et cette fois un peu embarrassé, quoique son cousin monsieur de Montal l'eût présenté à tous les hommes.

Monsieur Labirinte, le député doctrinaire, semblait mal à son aise, il rougissait de temps à autre, quoique personne ne lui parlât; car, à l'exception de monsieur de Montal et du capitaine Des Roches, il connaissait à peine de vue les autres convives.

Enfin monsieur Alonzo Florès était, depuis son arrivée, campé debout, immobile devant une gravure représentant l'éducation d'Achille, qu'il paraissait contempler avec une attention dévorante.

On entendit le bruit de deux voitures qui s'arrêtaient.

Il n'y eut qu'un cri:

« Le voilà, c'est le marquis! »

C'étaient en effet monsieur de Beauregard dans sa voiture et mesdemoiselles Rosa et Herminie dans la leur. Malgré son affectation cynique, le marquis ne se départait jamais de certaine étiquette. Le hasard semblait l'avoir fait arriver en même temps que les deux sœurs. Il trouva plaisant de se ménager, grâce à elles, une *entrée* triomphante.

En effet, un maître-d'hôtel ouvrit bruyamment les deux battans de la porte, et le marquis parut au milieu des deux sœurs, auxquelles il donnait le bras.

Monsieur de Beauregard fut salué d'une acclamation unanime, et s'arrêta une seconde au milieu de cette large porte, avec un air d'hésitation railleuse.

Qu'on nous pardonne de consacrer quelques lignes à cette apparition, qui ne manquait pas d'une certaine tournure comme *objet d'art*, comme tableau. Le groupe des deux sœurs et du marquis était charmant.

Monsieur de Beauregard, nous l'avons dit, était grand, bien fait, et, malgré un peu d'embonpoint, sa taille avait conservé beaucoup d'élégance. Si le matin il s'habillait avec la plus extrême simplicité, le soir, il se livrait à toutes les fantaisies de son imagination; ses toilettes éblouissantes n'allaient qu'à lui; elles eussent écrasé de ridicule tout autre que lui, tandis qu'elles rehaussaient au contraire sa *grande mine*, comme on disait jadis.

Le marquis portait ce soir-là un habit bleu-clair à boutons d'or ciselés d'un travail exquis; son large collet de velours noir et ses revers démesurément ouverts s'étalaient sur ses épaules; son gilet de velours brun glacé d'argent, de cramoisi, et rehaussé de boutons de rubis entourés de pierres fines, s'échancrait largement sur une chemise de batiste ouvragée, véritable cuirasse de la plus admirable broderie, agrafée par trois magnifiques rubis entourés de perles fines, comme les boutons du gilet et comme ceux des poignets relevés sur les paremens de l'habit; une haute cravate blanche empesée, sur laquelle se dessinait la coupe gracieuse de ses favoris, éclaircissait encore le teint du marquis. Enfin un pantalon de casimir noir presque collant, des bas de soie à jour, et des souliers très découverts, car le marquis avait un pied aristocratique, complétaient cette toilette d'une richesse extravagante, que le grand air de monsieur de Beauregard faisait non-seulement tolérer, mais admirer.

Maintenant, qu'on se figure le marquis au milieu de deux femmes jeunes, charmantes, tenant à la main d'énormes bouquets, coiffées en cheveux, ayant les épaules nues, des tailles de guêpe, des jupes bouffantes d'une moire blanche, épaisse et scintillante; qu'on inonde ce groupe d'une masse de lumière que projettent les bougies d'un lustre de cristal placé dans la pièce voisine, en face de la porte; qu'on se rappelle enfin la physionomie vive, railleuse et hautaine du marquis, et l'on aura un *ensemble* qui, vu la laideur épouvantable de nos costumes d'hommes, ne manquera ni d'éclat, ni de magnificence, et l'on comprendra l'espèce de clameur admirative qui salua l'entrée du marquis et des deux sœurs.

Au moment où monsieur de Beauregard abandonna le bras de mademoiselle Rosa et de mademoiselle Herminie, un maître d'hôtel s'approcha et lui dit:

« Monsieur le marquis est servi. »

Pendant tout le temps de la scène qui va suivre, c'est-à-dire pendant le dîner, le marquis, malgré son apparente gaieté, sera sous l'impression d'une sorte d'excitation fébrile, ses yeux seront plus brillans que de coutume, sa plaisanterie quelquefois amère et incisive.

Pourquoi ne pas le dire? les bruyans éclats de rire de monsieur de Beauregard seront plus convulsifs que gais,

car ils cacheront une pensée poignante et douloureuse; la joie du marquis sera près d'être terrible.

XIV.

LE DINER.

Convives :

LE MARQUIS DE BEAUREGARD.
LE BARON EWEN DE KER-ELLIO.
LE COMTE ÉDOUARD DE MONTAL.
LE PRINCE CASTELLI.
LE DUC DE SERDA.
LORD FITZ-HERALD.
LE MAJOR BROWN.
LE COMTE DE SAINTE-LUCE, pair de France.
LE VICOMTE DE BAUDRICOURT, gros joueur.
MONSIEUR DIEUDONNÉ LABIRINTE.
LE CAPITAINE DES ROCHES.
MONSIEUR ALONZO FLORÈS.
MADEMOISELLE SERPENTINE.
MADEMOISELLE CLARISSE HARLOWE.
MADEMOISELLE CORA, la belle Grecque.
MADEMOISELLE ROSA, de l'Académie royale de musique.
MADEMOISELLE HERMINIE, jeune première du théâtre du Palais-Royal.

Un grand salon; une table richement servie; les bougies des lustres et des candélabres font étinceler les cloches et les réchauds d'argent. Les facettes des carafes et des verres de cristal pétillent de toutes les couleurs du prisme. Au centre du surtout est une immense corbeille de porcelaine de Saxe remplie de fleurs naturelles (envoyée par le marquis).

Le marquis est au milieu de la table; à sa droite, le prince Castelli, comme étranger; à sa gauche, Ewen de Ker-Ellio, le baron lui ayant été présenté le matin même; en face du marquis, Serpentine.

Excepté ces trois places, désignées par monsieur de Beauregard, les autres convives se sont placés à leur gré : le capitaine Des Roches à droite de Serpentine, le major Brown à sa gauche; Clarisse Harlowe est placée entre monsieur de Baudricourt et le comte de Sainte-Luce. Rosa est à la droite d'Ewen de Ker-Ellio; mademoiselle Herminie, à gauche du prince de Castelli. De chaque côté de Cora, la belle Grecque, il reste une place vide; on s'informe de monsieur Labirinte, le poëte-député, et de monsieur Alonzo Florès.

Placés en dehors de la porte du salon, tous deux s'obstinent par savoir-vivre à ne pas passer l'un devant l'autre. A un signe du marquis, Cora se lève majestueusement, va prendre gravement monsieur Florès d'une main, monsieur Labirinte d'une autre, leur fait ainsi traverser ensemble la formidable porte, et les prie de s'asseoir, qui à sa droite, qui à sa gauche.

Monsieur Florès a gardé son chapeau à la main; il en est très empêché, et se décide à le mettre entre ses genoux. Un des gens du cabaret s'en aperçoit et veut l'en débarrasser : monsieur Florès s'en défend modestement. L'homme s'obstine respectueusement, et délivre enfin le cousin de monsieur de Beauregard de cette incommodité.

Monsieur Labirinte se trouve à côté de mademoiselle Herminie.

Pendant le silence que nécessite l'inglutition du potage, monsieur Labirinte a cru voir plusieurs fois le regard du marquis s'arrêter sur lui avec une expression étrange, puis se reporter avec une expression non moins étrange sur le capitaine Des Roches. Monsieur Labirinte regrette beaucoup d'être venu à ce dîner. Il a appris que le matin même le marquis avait tué le capitaine Koller.

Ewen, attentif, observe; son cœur est horriblement serré. Il s'est aperçu d'une chose singulière : son genou s'est, par hasard, un moment approché de celui du marquis, et il a senti ce dernier trembler convulsivement et comme par saccades. Pourtant la figure du marquis semble plus enjouée, plus railleuse que jamais.

Les autres convives n'offrent aucune particularité. Tous semblent animés de la plus franche gaieté, et prêts à jouir du plaisir que promet cette réunion si heureusement composée. Bientôt la conversation s'engage et se généralise, la table n'étant pas assez grande pour permettre des entretiens particuliers.

SERPENTINE.

Tu t'es fait bien attendre, marquis; est-ce que tu parlais d'amour à ta femme?

LE MARQUIS.

Ma femme? voilà deux ou trois jours que je ne l'ai vue. Savez-vous comment se porte ma femme, monsieur Labirinte?

MONSIEUR LABIRINTE, devenant très rouge.

Je n'ai pas eu l'honneur de voir madame la marquise depuis... (il feint de tousser pour dissimuler son embarras et sa rougeur) depuis plusieurs jours; je... je suis très occupé à la Chambre. (Il tousse encore et boit un verre d'eau.)

SERPENTINE, à Labirinte.

Comment! c'est à monsieur Labirinte que j'ai l'honneur de parler? à monsieur Labirinte, le député doctrinaire?

LABIRINTE, flatté.

A moi-même... mademoiselle... je ne sais en vérité... comment ma réputation...

SERPENTINE.

Monsieur... permettez-moi de vous contempler avec vénération... avec ébahissement... avec étourdissement.

LE MARQUIS, riant.

Et d'où viennent ces respects et ces ébahissemens, ma fille?

SERPENTINE.

Comment! marquis... tu ne sais pas l'histoire de monsieur Labirinte avec Des Roches?

LE MARQUIS.

Quelle histoire?

LABIRINTE, moins flatté et rougissant.

Mademoiselle... je... en vérité... mademoiselle...

PLUSIEURS CONVIVES.

On demande l'histoire.

SERPENTINE.

C'est que c'est bien inconvenant.

BAUDRICOURT, riant.

Raison de plus.

LE MARQUIS.

Et surtout ne gaze point; ça serait bien pis.

LABIRINTE, troublé.

Je sais ce que mademoiselle va dire... C'est une histoire de pauvre invention; n'est-ce pas, capitaine Des Roches?

DES ROCHES, riant.

Mais non, il y a un fond de vérité... Voyons, Serpentine?

SERPENTINE.

Vous saurez donc, et c'est là ce qui cause ma vénération

pour monsieur Labirinte, (d'un ton tragique) vous saurez donc que si la patrie en deuil avait, il y a deux mois, jeté quelques fleurs sur la tombe de cet intéressant doctrinaire... (Elle montre monsieur Labirinte.)

MONTAL.

Ah! mon Dieu! quel lugubre exorde!

SERPENTINE.

... Cet intéressant doctrinaire aurait eu moralement le droit d'avoir, ô chaste symbole! son cercueil recouvert de draperies aussi blanches que celles qui flottent sur le char funèbre d'une jeune fille.

SAINTE-LUCE.

Mais, c'est tout simple, monsieur Labirinte est garçon.

SERPENTINE.

Je ne voulais certes pas dire autre chose. Toujours est-il que la candeur qui rayonnait au front de notre doctrinaire intéressa vivement une mystérieuse inconnue; cette inconnue devint bientôt si naïvement passionnée, que, dans sa primitive ignorance, le cœur immaculé de monsieur Labirinte se trouva fort embarrassé. Ce jeune député n'avait pas la plus légère notion de l'art... d'aimer; il alla trouver Des Roches, expert-juré en ces matières, et Des Roches lui donna, dit-on, d'excellens conseils. (Tous les convives rient, excepté monsieur Labirinte.)

LE MARQUIS, éclatant de rire en regardant Des Roches.

Comment! vraiment, Des Roches? C'est vous... qui... (Il rit.) Ah! ah! ah! c'est ravissant.

SERPENTINE.

C'est le nom de l'inconnue que je voudrais bien savoir.

DES ROCHES.

Monsieur Labirinte est la discrétion même. A moi, son professeur, il me l'a toujours caché... (A part.) Pourtant, s'il n'avait pas été si niais, j'aurais eu un soupçon... Depuis quelques jours...

SAINTE-LUCE.

faut espérer que monsieur Labirinte a profité de la leçon... et qu'il est maintenant aussi grand séducteur que fin politique.

MONTAL.

Oh! en politique, monsieur Labirinte... n'est pas novice. il est le bras droit de mon ami monsieur Roupi-Gobillon.

CLARISSE HARLOWE.

Monsieur Roupi-Gobillon, un gros ministre laid comme une chenille?

MONTAL, riant.

Le fait est qu'on ne peut refuser à mon ami le ministre une physionomie aussi patibulaire que celle de tous les coquins qu'il a défendus quand il était mauvais avocat.

LE MARQUIS.

Où diable as-tu connu monsieur Roupi-Gobillon, Clarisse?

CLARISSE.

Ici. Il avait demandé à Dorville, un de ses amis, de lui donner à dîner avec quelques filles d'esprit; il voulait faire une petite débauche régence. Ah! le pauvre cher homme! Il disait sans cesse à Dorville: « Tu es bien sûr que ma femme ignore! Tu crois que ma femme ne saura pas! Dieu! si ma femme savait! »

LE MAJOR.

Sa femme est donc bien imposante?

LE MARQUIS.

Pardieu! je le crois bien... un cordon bleu!

LE PRINCE CASTELLI.

Un cordon bleu! Est-ce qu'elle appartient à quelque noble chapitre étranger?

MONTAL, riant.

Cher prince, avant son mariage, il fallait chercher la *ministresse* au chapitre de la *Cuisinière bourgeoise*.

LE PRINCE.

Comment cela?

LE MARQUIS, riant.

Elle était la cuisinière de monsieur Roupi-Gobillon, qui l'a épousée étant avocat. Or, maintenant, la plus embarrassée de ces deux personnes n'est pas celle qui tenait la queue de la poêle.

MONTAL, riant.

Du reste, ce ministre a cela de bon que, n'ayant aucune spécialité, on peut le mettre à toute sauce.

SAINTE-LUCE.

Et, lors des discussions, comme ses reparties sont salées, on le réserve pour la bonne bouche.

SERPENTINE.

Ça n'empêche pas que, s'il fait des brioches, on dira qu'il subit l'influence de sa femme.

ROSA, d'un ton sentencieux.

C'est tout simple; Dis-moi qui tu *gantes*, je te dirai qui tu *hais*, ou bien encore: Comme on connaît les *singes*, on les *adore*... (Rire général.)

LE MARQUIS, à Ewen, lui montrant Rosa.

Eh bien! baron, avouez que Rosa est une fille d'esprit.

EWEN, souriant.

Elle fait rire, du moins.

LE MARQUIS.

Allons, messieurs, vous êtes de méchantes langues. L'alliance de monsieur Roupi-Gobillon avec sa cuisinière est un symbole: cela veut dire que, sous son ministère, chaque citoyen aura la poule au pot, comme le voulait le bon Henri.

LE DUC DE SERDA.

Et ce monsieur Roupi-Gobillon a-t-il quelque valeur?

LE MARQUIS.

Aucune. Bel esprit de palais, encolure de cuistre de collége, c'est un de ces austères intrigans fanatiques du *courage civil*, courage qui consiste, selon ces tas de poltrons hargneux, à dire et à endurer superbement les injures les plus grossières, ce qui n'est, pardieu! ni courageux ni civil.

LE MAJOR BROWN.

Comment cet homme-là est-il devenu ministre?

LE MARQUIS.

Demandez cela à monsieur Labirinte, major; en sa qualité de député, il fait et défait des ministres; il doit savoir comment ça se machine.

MONSIEUR LABIRINTE, rougissant et d'un air empesé.

La majorité représentant l'opinion du pays, les chefs de cette majorité... (Il tousse) de cette majorité... (Il boit un verre d'eau.)

SAINTE-LUCE.

Allons donc, mon cher monsieur Labirinte, vous savez

bien qu'il a été rarement question de majorité à propos de monsieur Roupi-Gobillon... au contraire.

MONSIEUR LABIRINTE.

Je ferai observer à l'honorable pair...

SAINTE-LUCE.

Ici, nous sommes tous *pairs*, monsieur Labirinte; pairs devant ces bonnes filles : n'est-ce pas, Clarisse?

CLARISSE.

Comment! pairs de France?

SAINTE-LUCE.

Non, *pairs* en joie et en bonne humeur. Mais, pour en revenir à monsieur Roupi-Gobillon, il a été ministre par un procédé très ingénieux. Lui et une douzaine d'autres élus du peuple ont fait un jour cette judicieuse réflexion : « Les partis sont tellement subdivisés, que l'appoint qui constitue une majorité se compose au plus d'une douzaine de voix. Or, devenons... »

MONTAL.

... Appoint.

SAINTE-LUCE.

Comme vous le dites, Montal; « devenons appoint, et l'on sera bien forcé de compter avec nous. »

BAUDRICOURT.

Ou plutôt l'on ne pourra compter sans nous.

LE MARQUIS.

Nous serons, comme on dit, une valeur de zéro bien placé.

SAINTE-LUCE.

« Alors, nous, fraction imperceptible, nous constituerons la majorité; décidant de toutes les questions, nous aurons large curée de victuailles administratives; car, pour s'assurer notre appui, on sera obligé de prendre au moins un ministre parmi nous. Moi, je suppose, — a dit monsieur Roupi-Gobillon à ses confrères, ou plutôt à ses compères, — je serai votre fondé de pouvoir, le commanditaire de l'association politique Roupi-Gobillon et compagnie. » Ce qui fut dit fut fait; les dix élus serrèrent leurs rangs, et voilà comment monsieur Roupi-Gobillon fut ministre...

LE MARQUIS.

Et voilà comment ce polisson-là, mari d'une cuisinière, a été appelé à enlaidir et à empester les conseils de la couronne. Dans quel temps vivons-nous!

SERPENTINE.

Ça doit vous faire plaisir, Montal, de voir traiter ainsi votre ami intime, lui qui vous avait offert de si belles places lors de votre ruine!

MONTAL.

J'ai tout refusé pour conserver mon indépendance et pouvoir, comme un autre, me moquer de monsieur Roupi-Gobillon.

SERPENTINE.

Oui, vous en moquer, seulement... en ami intime.

CLARISSE.

Dites donc, mon pauvre Montal, c'est pourtant pour singer le marquis qu'un jour vous serez peut-être réduit à demander une petite place à monsieur Roupi-Gobillon.

MONTAL, piqué mais se contenant.

En imitant le marquis, j'ai au moins su choisir mon modèle, et j'ai bien fait les choses, n'est-ce pas, Beauregard?

LE MARQUIS.

Hum! hum! comme ça; je n'ai pas toujours été content de vous, mon cher? Quand il fallait galamment jeter cent beaux louis d'or par la fenêtre pour agir en gentilhomme, vous jetiez de mauvaise grâce dix-neuf cent soixante-dix *livres* en gros sous. Aussi, grâce à cette avaricieuse prodigalité, vous vous êtes ruiné en bourgeois au lieu de vous ruiner en grand seigneur.

MONTAL, riant d'un air forcé.

Vous êtes sévère, marquis.

CLARISSE HARLOWE.

C'est vrai ce que tu dis là, marquis. C'est peut-être pour cela que Julie a refusé la main de ce *feu* dépenseur de gros sous, comme dit la tante Sauvageot. (Elle montre Montal.)

MONTAL, piqué.

C'est bien vieux, cette histoire-là, mon enfant.

SERPENTINE.

Dites donc, est-ce vrai, Montal, que cette bonne Julie vous donnait dix louis par mois pour vos gants?

MONTAL, se contenant mais irrité.

Méchante!

CLARISSE, riant.

C'est une calomnie, une atroce calomnie... Julie était trop avare pour cela.

MONTAL, à Serpentine.

Ah! voyez-vous!

SERPENTINE.

Certainement! maintenant les filles de théâtre ont Montal pour rien! il a baissé, il va se rabattre sur les femmes du monde.

DES ROCHES.

Si elle se met à parler des femmes du monde, marquis, elle va en dire de belles!

SERPENTINE.

Tiens, cela me fait penser à l'aventure de la duchesse de Mirepont.

BAUDRICOURT, riant d'un air forcé.

Serpentine, prends garde! il s'agit de ma cousine.

SERPENTINE.

Eh non! il s'agit de la maîtresse du petit Sainval.

BAUDRICOURT.

Ça ne l'empêcherait pas d'être ma cousine, mauvaise langue.

SERPENTINE.

Ta cousine?... Ah çà! voyons, comment l'entends-tu?

BAUDRICOURT.

Parbleu! j'entends que madame la duchesse de Mirepont est la fille de mon oncle.

SERPENTINE.

Allons donc. Elle est fille du général Montfort, tout Paris sait cela. (Avec une gravité ironique.) Mais je connais les égards qu'on doit aux familles. Ce n'est donc pas comme fille de ta tante et pas du tout fille de ton malheureux oncle que j'envisagerai la duchesse, mais simplement comme maîtresse du petit Sainval, c'est-à-dire ma rivale.

BAUDRICOURT.

Allons, la voilà partie. (A part.) Méchante vipère!...

SAINTE-LUCE.

Comment! ta rivale, Serpentine? Ah çà! et moi... qui *t'aime*, qu'est-ce que je suis donc là-dedans?

SERPENTINE.

Tu es le rival... de ton rival, voilà tout.

BAUDRICOURT.

Avouons que nous sommes bien complaisans, je ne veux pas dire plus, de laisser calomnier ainsi les femmes de la société.

SERPENTINE.

Complaisans! calomnier! il est charmant! Qui vient donc nous raconter toutes les médisances, tous les propos qui se tiennent sur les femmes du monde, si ce n'est vous? Comment les connaissons-nous? par vous! Ainsi, par exemple, Baudricourt, comment aurais-je su que la baronne de Clairville te donne des rendez-vous, si tu ne me l'avais dit?

BAUDRICOURT, furieux mais se contenant.

Allons donc... je me moquais de toi... ça n'est pas vrai.

SERPENTINE.

Cela est si vrai que tu m'as proposé de me prêter un de ses bonnets de nuit, m'engageant à m'en faire faire de semblables parce qu'ils étaient d'un charmant modèle... (On rit.) C'est tout simple. Vous aimez à faire de nous vos confidentes, moins pour nous éblouir de vos succès que parce que vous comptez sur notre indiscrétion. C'est comme Dumoncel, il m'a offert de me donner des lettres de madame de Senanges pour se venger d'elle; il dit qu'après l'avoir à moitié ruiné, elle l'a quitté pour le beau Derfeuil.

LE MARQUIS.

Et... ces lettres, qu'en devais-tu faire?

SERPENTINE.

Les faire lithographier, et les distribuer à mes amis... Mais je n'ai pas voulu... Pauvre petite madame de Senanges! entre bonnes camarades il ne faut pas se faire de ces traits-là.

SAINTE-LUCE.

Ce que tu dis là est absurde. La vicomtesse de Senanges n'a ruiné personne : elle a cinquante mille livres de rentes sans compter la fortune de son mari. La jalousie fait divaguer Dumoncel.

CLARISSE HARLOWE.

Il m'a dit, à moi, qu'elle lui coûtait plus de trois cent mille francs, sa Senanges.

LE DUC DE SERDA.

On dit qu'il lui a fait remeubler son hôtel d'une manière splendide.

BAUDRICOURT.

On parle d'un service de table en vermeil de cinquante mille francs.

LE PRINCE CASTELLI.

Du moins tout le monde affirme que Dumoncel a vendu pour elle sa terre de Lorraine.

SAINTE-LUCE.

Mais, cher prince, encore une fois, tout le monde affirme une stupidité : comment dépenser cent mille écus avec une femme du monde qui vit avec son mari et qui a eu de tout temps une excellente maison?

PLUSIEURS CONVIVES.

C'est juste, au fait... c'est juste.

LE MARQUIS, à Ewen de Ker-Ellio.

D'honneur, monsieur, vous allez avoir une singulière idée de notre société, vous qui arrivez de votre solitude de Bretagne.

EWEN DE KER-ELLIO, souriant.

Je suis assez malheureux pour ne juger que d'après mes impressions, et je vous avoue qu'à cette heure, malgré tout ce que je viens d'entendre, je suis encore dans une complète ignorance au sujet de la société parisienne.

SERPENTINE.

Vous croyez donc que je mens, monsieur le Breton? Vous n'êtes pas galant.

EWEN DE KER-ELLIO.

Je crois, madame, que vous êtes très aimable.

SAINTE-LUCE.

Et vous pourriez ajouter quelquefois très véridique; car c'est une bizarre chose que ce monde, protée insaisissable, aujourd'hui esclave, demain tyran; tantôt crédule comme un enfant, tantôt calomniateur effronté.

LE PRINCE CASTELLI.

Ma foi! j'ai toujours vu et trouvé le monde beaucoup meilleur qu'on ne le dit.

LE MARQUIS.

Mon cher prince, vous ne pouvez pas plus parler de la méchanceté du monde qu'Orphée de la férocité des tigres, ou que don Juan de la vertu des femmes. Mais, à propos de vertu, et l'aventure de la duchesse, Serpentine?... Laissez-la dire, Baudricourt, nous ne croirons pas un mot de ce qu'elle va raconter.

SERPENTINE.

Ni moi non plus, ça me gênera moins. Vous savez qu'avant le règne du petit Sainval, la duchesse s'était éprise... au *juger*, comme vous dites en terme de chasse, de ce gros tambour major de Préval... Tout le monde peut se tromper. Hélas! la duchesse se trompa... Se débarrasser de Préval n'est pas facile, il est horriblement tenace, et si brutal, qu'il vous dit froidement : « Je vous battrai comme plâtre si vous me quittez. »

LE MARQUIS.

Et il tient parole; il a cassé le bras d'une femme de ma connaissance qui lui avait parlé de séparation : il appelle ça demander à l'amour des liens indissolubles...

LE DUC DE SERDA.

Vraiment, marquis, un tel sauvage existe?

LE MARQUIS.

S'il existe, je le crois bien, pardieu! Il avait dit à cette femme : « Je vous aime beaucoup, je vous serai très fidèle; mais si vous me trompez, mais si vous me quittez, je vous battrai à outrance, car la passion ne raisonne pas. » Or, comme c'est une espèce de taureau, la pauvre femme a eu une peur horrible, elle a hésité longtemps à le quitter, mais à la fin...

SERPENTINE.

Vous jugez, d'après ça, combien la duchesse avait hâte de se défaire d'un tel animal. Heureusement elle se souvint de la comtesse de Surville, sa plus mortelle ennemie, avec qui elle avait conservé quelques relations amicales, afin d'être toujours à portée de lui faire une noirceur, ce qu'une brouille complète n'aurait pas permis. Elle s'en rapprocha donc.

DES ROCHES.

Voilà une femme de prévision.

SERPENTINE.

Madame de Surville se tint sur ses gardes, mais la duchesse est fine. Madame de Surville avait une nièce à marier. La duchesse se mit à lui parler sans cesse de cette nièce, lui disant qu'elle avait un excellent parti pour elle...

Enfin, elle lui proposa... devinez qui?... Montal! C'était atroce!

MONTAL.

Moi? quelle plaisanterie!

SERPENTINE.

Vous n'en avez rien su? mais cela est ainsi, du moins selon le récit du petit Sainval : cherchez-lui querelle si vous voulez, je cite mes auteurs. A cette proposition de la duchesse, madame de Surville se dit : « Je te devine; tu me hais, tu voudrais faire le malheur de ma nièce en la mariant à Montal. C'était pour cette scélératesse que tu voulais te rapprocher de moi; je ne serai pas ta dupe. » La duchesse avait frappé juste; en éveillant la défiance de madame de Surville à l'endroit de sa nièce, elle l'empêchait de songer à se garantir de Préval, dont elle voulait l'empêtrer.

LE PRINCE CASTELLI.

Peste! quelle tacticienne consommée!

LE MAJOR BROWN.

Cette fausse attaque est très habile.

SERPENTINE.

La duchesse, prenant alors son air *bonne femme*, se met peu à peu en confiance avec madame de Surville, et finit par lui avouer sa passion pour Préval, le plus charmant, le plus délicat, le plus tendre des amans: ajoutant qu'elle serait la plus infortunée des femmes s'il l'abandonnait jamais. « Je te tiens, pensa madame de Surville; tu as voulu me frapper dans ma nièce, moi je te frapperai dans ton charmant Préval!... » Et, la sotte aveugle, de coqueter ouvertement avec ce goliath!

DES ROCHES.

Ah! la malheureuse!

SERPENTINE.

Vous voyez d'ici la joie de la duchesse; de son côté elle s'était étudiée à se rendre insupportable à Préval. Il s'agit de porter les derniers coups. Un matin, elle arrive chez madame de Surville, fondant en larmes, lui disant qu'elle s'est aperçue de son bon vouloir pour Préval; qu'elle s'adresse à son cœur, à sa générosité, car l'infidélité de Préval la tuerait. Ceci décide madame de Surville à tuer immédiatement la duchesse, s'il est possible; elle redouble d'agaceries envers Préval; il en profite, et un beau jour madame de Surville se trouve bel et bien empêtrée du sauvage. S'apercevoir de la *valeur* de son choix, en enrager, reconnaître la perfidie de la duchesse et lui vouer une haine de femme, ce fut tout un pour madame de Surville. Aussi la duchesse disait-elle à tout le monde, de son petit air candide et étonné : « Mon Dieu! je ne sais pas ce que cette pauvre madame de Surville a contre moi, elle me lance des regards foudroyans depuis qu'elle est bien avec monsieur de Préval; on dirait que c'est de ma faute? »

DES ROCHES.

C'est charmant!

SERPENTINE.

Ce n'est pas tout : madame de Surville, furieuse, a voulu rompre avec Préval; mais celui-ci, en manière d'allégorie sans doute, lui a *rompu* un doigt pour commencer. Voilà pourquoi la porte de madame de Surville est fermée depuis trois semaines; or, comme Préval est à cette heure *parfaitement ébruité*, elle ne trouvera d'ici longtemps personne pour l'en débarrasser.

SAINTE-LUCE.

Il faudra qu'elle attende l'occasion de quelque innocente étrangère.

BAUDRICOURT, très piqué.

Bah! bah! c'est un conte fait à plaisir sur ma cousine; Serpentine est si méchante

LE MARQUIS.

Ma foi! mon cher, si cela n'est pas vrai, c'est dommage; mais tout à l'heure, quand les gens auront desservi, je vous raconterai une histoire conjugale qui vaut au moins celle de Serpentine.

SERPENTINE.

A propos de mariage, sais-tu bien, mon cher marquis, qu'il n'y a pas un homme au monde qui porte l'*hyménée* aussi bien que toi? Et pourtant tu as donné des inquiétudes, de grandes inquiétudes à tes amis.

LORD FITZ-HERALD.

Le fait est, cher marquis, que votre mariage a été pendant quinze jours le sujet de toutes les conversations. Alors j'étais à Londres, ç'a été un événement. Il y a eu chez Crokford jusqu'à trois mille guinées engagées contre ce bruit, qu'on disait faux.

LE PRINCE CASTELLI.

Moi, j'étais à Milan, l'on ne parlait que de cela. « Le marquis de Beauregard se marie, disaient les femmes; puisse notre sexe être enfin vengé! » Car, je ne vous le cache pas, marquis, en Italie vous avez à la fois la plus détestable et la plus admirable réputation.

SAINTE-LUCE.

Le mariage! le mariage! ah! c'est l'écueil des gens à bonnes fortunes. Pour eux, il n'y a pas hésiter; il faut qu'ils trompent ou qu'ils soient trompés?

LE MARQUIS.

Que préféreriez-vous, mon cher, être trompeur ou trompé?

SAINTE-LUCE.

Ma foi! c'est embarrassant, car les deux alternatives ont leurs charmes pour un homme marié...

CLARISSE.

Leurs charmes?

SAINTE-LUCE.

Sans doute; s'il est trompé, il peut être sublime de générosité; s'il trompe, rien de plus amusant que les infidélités.

LE MARQUIS.

A propos de cela, messieurs, voici une question à résoudre. Une femme a un amant...

SERPENTINE.

Oh! que c'est commun?

LE MARQUIS.

Elle lui est fidèle.

SERPENTINE.

C'est encore plus commun.

LE MARQUIS.

Lequel de l'ancien ou du nouvel amant a la position la plus flatteuse?

BAUDRICOURT.

Cela n'est pas discutable : le nouveau, sans contredit, le nouveau!

MONTAL.

Non, l'ancien... l'ancien

LE MAJOR BROWN.

Comment! l'ancien?... celui que l'on quitte?

MONTAL.

Sans doute : le nouveau ne fait que succéder, et c'est humiliant, vu qu'il n'en est pas de l'amour d'une femme comme de la noblesse... dont l'éclat augmente à chaque nouveau quartier.

SAINTE-LUCE.

Mais on est quitté, c'est blessant.

MONTAL.

Mais on a été aimé le premier! mais on a eu la première, la fine fleur de l'amour.

LE MARQUIS.

Comme on voit que ce diable de Montal est habitué au triomphe du délaissement! Mais, pardieu! messieurs, nous pouvons à l'heure même éclaircir cette question.

TOUS.

Comment? comment?

LE MARQUIS.

Deux de nous sont justement dans cette position-là; l'un a été sacrifié à l'autre. Examinons les faits, et nous irons aux voix. (Tous les convives se regardent d'un air étonné; monsieur Labirinte essuie la sueur qui lui vient au front.)

SERPENTINE.

Et qui sont ces deux-là?

LE MARQUIS, riant.

Des Roches... et monsieur Labirinte.

DES ROCHES, surmontant une vive émotion.

Ah çà! et que suis-je, marquis! trompé ou préféré? (A part.) Que veut-il dire?... Ses plaisanteries de ce matin, l'embarras de monsieur Labirinte...

LE MARQUIS.

Hélas! mon pauvre Des Roches, rendez grâce à Montal d'avoir soutenu cette thèse que l'amant trahi doit se consoler en songeant qu'après tout son successeur n'est... que son successeur. Cela vous sauve.

DES ROCHES, avec une feinte insouciance.

Puis-je au moins savoir auprès de qui monsieur Labirinte m'a supplanté?

LE MARQUIS tire une lettre de sa poche et la jette à Des Roches.

Auprès de la femme à qui vous écriviez ces douceurs, mon cher!

DES ROCHES, regardant l'écriture. (A part.)

Une de mes lettres à sa femme!.. Il savait tout, c'est un duel... Il va éclater tout à l'heure... (Haut et avec fermeté.(Je connais cette écriture, marquis. Que dois-je faire dans cette circonstance? (Etonnement des convives.)

LE MARQUIS.

Ma foi! mon pauvre Des Roches, moi, à votre place, je serais très philosophe... Nous avons tous nos jours de revers et nos jours de triomphe.

SERPENTINE, riant aux éclats.

Dieu! que ce serait drôle si la mystérieuse inconnue de monsieur Labirinte était la maîtresse de Des Roches! (Elle rit encore.)

CLARISSE.

Monsieur Labirinte réussissant auprès de la maîtresse de Des Roches, grâce aux conseils de Des Roches. (Elle rit.)

LE MARQUIS, riant.

C'est très possible.

DES ROCHES, à part.

Quel sang-froid! Où veut-il en venir?

SAINTE-LUCE, bas à Baudricourt.

Des Roches a pâli; il y a quelque chose de grave sous cette plaisanterie.

LE MARQUIS, à monsieur Labirinte.

Et vous, mon cher monsieur Labirinte, connaissez-vous ceci? (Il lui jette une lettre.)

LABIRINTE, parcourant cette lettre machinalement. (A part.)

J'en étais sûr!.. Une de mes lettres à sa femme!.. Je suis perdu!.. Je suis entre l'enclume et le marteau, d'un côté Des Roches, de l'autre le marquis; et ce matin il a tué le colonel Koller!... (Haut, avec embarras.) Mais je... je... ne reconnais pas absolument l'écriture...

LE MARQUIS.

Regardez donc bien, mon cher monsieur Labirinte.

SERPENTINE.

Ah çà! voyons, marquis, parle vite; ça promet d'être très drôle. Dis-nous le nom de la femme. Ça doit être l'inconnue de monsieur Labirinte; il faut que ça soit elle...

DES ROCHES, vivement et avec anxiété.

De grâce, marquis, pas un mot de plus!

LE MARQUIS, gaiement.

Comment! ce jeune doctrinaire n'est-il pas votre élève en séduction? Ses succès sont les vôtres, mon cher.

DES ROCHES, avec fermeté.

Je ne veux être le jouet de personne, Beauregard; cette aventure est ridicule pour moi, je vous prie de cesser cette plaisanterie.

LE MARQUIS, gaiement.

Allons donc!... Vous la prendrez à merveille, j'en suis sûr. Messieurs, vous allez voir monsieur Labirinte se révéler sous un jour tout nouveau! Jusqu'à présent on ne le connaissait que comme homme d'État... le don Juan va sortir de la petite lettre que voici...

LABIRINTE, tâchant de rire et de prendre son sang-froid.

Je demande la clôture, ah! ah! ah!.. la clôture... et le scrutin secret... ah!... ah!... Je ne mets aucun amour-propre à ces fadaises... (A part.) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Quels regards me lance Des Roches!

LE MARQUIS.

Monsieur Labirinte est généreux; il veut ménager ton amour-propre de professeur, mon pauvre Des Roches, mais je ne l'imiterai pas...

MONSIEUR LABIRINTE, à part.

Cet infernal marquis veut encore irriter le capitaine contre moi. (Haut.) Je m'empresse de constater les brillantes qualités de monsieur le capitaine Des Roches. Je m'empresse de déclarer que, si je parais avoir abusé des conseils qu'il m'a donnés...

DES ROCHES, durement.

Epargnez-moi vos empressemens et vos éloges, monsieur. (Au marquis.) Encore une fois, marquis, (avec intention) puisque je ne puis que vous supplier... je vous en supplie, cessez cette plaisanterie.

LE MARQUIS.

Il n'y a rien de plus bourgeois que vos susceptibilités, mon cher! Vous devenez sombre comme la nuit, parce que monsieur Labirinte (d'un ton comiquement emphatique) vous a coupé sous le pied le myrte que vous vouliez mêler à vos lauriers africains.

DES ROCHES, avec colère,

Marquis, encore une fois, c'est assez.

LE MARQUIS, riant.

Vraiment! mon cher, vous vous fâchez; c'est curieux! (Des Roches baisse la tête sans répondre.)

DES ROCHES, à part.

Je l'ai outragé, je suis à sa merci.

LE MARQUIS.

Or, voici dans quels termes l'infidèle s'exprime sur notre malheureux bédouin. (Le marquis, lisant.) « Je serai franche, mon Fortuné... » Vous saurez que monsieur Labirinte s'appelle *Fortuné.*

SERPENTINE.

Il en a joliment l'air.

LE MARQUIS, lisant.

» Oui, mon Fortuné, j'ai aimé, ou plutôt j'ai cru aimer monsieur Des Roches. »

DES ROCHES, à part.

Plus de doute, Dolorès me trompait indignement avec ce niais... et moi-même... j'ai... Ah !... être ainsi raillé à la face de tous, c'est odieux! Quel diabolique sang-froid a Beauregard ! (Haut, et tâchant de rire.) Ma foi ! vous avez raison, marquis, il faut s'exécuter de bonne grâce. Messieurs, je me reconnais vaincu par monsieur Labirinte. Ce qui me console, c'est qu'il a trop bien profité de mes leçons.

LE MARQUIS.

Bravo, Des Roches! voilà comme il faut être. Je continue : « J'ai cru aimer monsieur Des Roches, je me trom- » pais : c'était le rêve de l'amour, c'était un songe de mon « cœur. Toi seul, mon Fortuné, en me donnant les pré- » mices de ton cœur, tu devais me faire connaître la réa- » lité de ce sentiment... » Hein! Qui diable irait s'imaginer qu'entre monsieur Labirinte et Des Roches, qu'entre un capitaine de spahis et un député doctrinaire, il y a une différence du songe à la réalité? mais, attention, messieurs! c'est là où va se développer l'atroce machiavélisme de notre jeune représentant de... je ne sais pas de quel collége...

MONSIEUR LABIRINTE, tâchant de rire.

Monsieur, l'homme politique disparaît complétement ici devant l'homme privé, ah! ah! ah! et, si vous m'en croyez, l'homme privé disparaîtra aussi complétement.

LE MARQUIS.

Nous n'acceptons pas cette distinction d'homme politique et d'homme privé, mon digne Solon ! Vous êtes revêtu d'un caractère indélébile, monsieur Labirinte ! vous êtes député partout, député toujours ; vous représentez en tout et pour tout vos électeurs; ils agissent en votre personne ; vous vous les êtes incarnés ! C'est ça qui rend la position de ce pauvre Des Roches si désagréable. C'est absolument comme s'il avait été trompé... par tout un collége électoral.

SERPENTINE, riant.

Il n'y a que le marquis pour avoir des idées pareilles. Ainsi, à ton compte, les électeurs de monsieur Labirinte seraient censés avoir partagé la félicité de...

LE MARQUIS.

De leur mandataire! Certainement. Voilà ce que c'est que le gouvernement représentatif. (A Sainte-Luce.) N'est-ce pas, noble pair ?

SAINTE-LUCE.

Ce serait une nouvelle théorie des droits de l'homme.

LE MARQUIS, à part.

Courage!.. il faut jouer mon rôle jusqu'au bout. (Haut.) Je continue : « O mon Fortuné! tu devais me faire connaî- » tre la réalité de ce sentiment. Au lieu de me taire au » sujet de l'erreur de mon imagination, je t'en parlerai » pour m'accuser, pour me maudire moi-même, non d'a- » voir pu te préférer monsieur Des Roches, puisque je n'ai » eu le bonheur de te rencontrer qu'après lui sur la terre, » mais pour m'accuser de n'avoir pas deviné que tu exis- » tais, Fortuné! » C'est juste, les plus simples lois de la nature devaient lui dire qu'il existait quelque part un monsieur Fortuné Labirinte.

SERPENTINE.

C'est très gentiment écrit. Y a-t-il de l'orthographe?

LE MARQUIS.

Il y a l'orthographe... du cœur. Je continue : « Oses-tu » bien être jaloux, vilain méchant? Ne vois-tu pas que si » je reçois toujours cet insupportable Des Roches, comme » par le passé, c'est pour ne pas éveiller les soupçons par » une trop brusque rupture? Peux-tu croire que depuis « que je t'ai vu, toi dont j'ai eu le premier amour, toi si » doux et si tendre, je te compare seulement à ce fier-à- » bras couleur de buis?.. » Ceci est souligné, messieurs, *à ce fier-à-bras couleur de buis* « qui a autant de conver- » sation que son cheval, comme tu dis si malignement » dans ta lettre... »

DES ROCHES, furieux, mais se contenant.

Je suis enchanté, monsieur Labirinte, de fournir quelques traits à votre verve comique ! Peut-être vous donnerai-je plus tard un autre genre d'inspiration !

LABIRINTE, très troublé.

Monsieur, je vous assure... une simple plaisanterie... une mauvaise plaisanterie. (A part.) Le marquis a juré de me faire égorger.

DES ROCHES, à Labirinte.

Monsieur, nous reprendrons cette conversation. (A part.) Me voici la fable de tout Paris.

PLUSIEURS CONVIVES.

Allons donc, Des Roches ! comme vous le dit monsieur Labirinte, ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

CLARISSE, riant.

Ce pauvre Des Roches qui enseigne l'art d'aimer à son rival! Ah! ah! ah!

SERPENTINE.

Supplanté... joué... par monsieur Labirinte!...

DES ROCHES, à part.

Maudites vipères! elles vont répandre partout cette sotte aventure; mais, en attendant le cartel du marquis, je casserai du moins quelque membre à cet imbécile. (Haut.) Monsieur Labirinte, avez-vous écrit la lettre que lit monsieur de Beauregard ?

LABIRINTE, d'un ton parlementaire.

Monsieur... en tout cas, cette lettre serait confidentielle... et nullement officielle, et je proteste...

DES ROCHES.

Avez-vous écrit cette lettre, oui ou non ?

TOUS LES CONVIVES.

Des Roches, laissez donc! vous êtes fou !

LE PRINCE CASTELLI.

Il n'y a pas là-dedans le moindre sérieux. Le marquis a voulu plaisanter.

DES ROCHES, ne se possédant plus.

Messieurs, on est soi-même le seul juge de ces questions-là; je dirai donc à monsieur Labirinte que, officielle ou confidentielle, la lettre qu'il a écrite est celle d'un sot et d'un impertinent.

TOUS

Des Roches ! Des Roches

SERPENTINE, riant aux éclats.

Ça se colore, c'est heureux. Ça devenait horriblement terne!

DES ROCHES, se levant.

Monsieur Labirinte, je vous répète que vous êtes un sot et un impertinent!

LABIRINTE, se levant, d'un ton parlementaire.

Monsieur!... ce que vous dites là n'est pas exact! Je n'accepte pas et je vous renvoie ces assertions erronées, que je m'abstiendrai de qualifier...

DES ROCHES, se levant et le menaçant.

Je saurai bien vous faire accepter autre chose!

PLUSIEURS CONVIVES, s'interposant.

Des Roches, asseyez-vous donc! cela n'a pas le sens commun!

LABIRINTE, élevant la voix.

Il ne faut pas croire m'intimider avec vos grands bras, monsieur!

DES ROCHES, avec rage, au marquis.

Me mettre face à face avec un tel adversaire! Quand je l'aurai tué, je n'aurai qu'un ridicule de plus! Ah! Beauregard, vous vous vengez cruellement.

LE MARQUIS, à part.

Je le sais bien.

LABIRINTE, à part.

Ridicule... quand il m'aura tué... C'est un tigre que ce marquis! (Haut à Des Roches d'un ton majestueux et de plus en plus parlementaire.) Monsieur, on ne tue pas un élu de la nation comme on fait une *razzia!* Un député n'est pas un bédouin, monsieur!

DES ROCHES, furieux.

Mille tonnerres! vous m'avez insulté! vous vous battrez, ou vous direz pourquoi!

LABIRINTE, redoublant de dignité.

Eh bien! oui, monsieur, je vous dirai pourquoi... je ne me bats pas! Apprenez, monsieur, que, pendant la session, je ne puis disposer de moi. J'appartiens à mes commettans, monsieur! Je représente d'immenses intérêts agricoles, vinicoles, politiques, maritimes et commerciaux, monsieur! Et d'ailleurs, ainsi que l'a dit à la tribune un célèbre jurisconsulte, le duel est une coutume sauvage et barbare qui...

DES ROCHES, le menaçant.

Nous ne sommes pas ici à la chambre, mon petit phraseur!

LABIRINTE, avec emphase.

Nous sommes en France, monsieur, et c'est à la France que je dois compte de mon existence politique; or, comme mon existence politique se trouve étroitement liée à mon existence proprement dite... je dois à mes commettans de décliner votre proposition, monsieur... et je la décline!

DES ROCHES, exaspéré.

Eh bien! je donnerai des coups de canne à votre existence proprement dite!

TOUS LES CONVIVES.

Des Roches, vous perdez la tête, vous êtes fou! calmez-vous!

LABIRINTE, criant plus fort.

Je brave votre menace, monsieur! Fidèle aux devoirs que le pays m'impose, voulant accomplir mon mandat jusqu'au bout, j'aurai le courage...

SERPENTINE, riant aux éclats.

D'être poltron! Bravo! Labirinte. Honneur à Labirinte! Je demande qu'on boive à Labirinte; je demande qu'on lui décerne une couronne civique... en poil de lapin!

HERMINIE.

Vu le proverbe: Poltron comme un lièvre!

Les voisins de Des Roches tâchent de le contenir. L'agitation est à son comble. Le marquis seul est riant et moqueur.

DES ROCHES, avec une fureur concentrée.

Vous le voyez, Beauregard, cet homme m'a bafoué; s'il me refuse satisfaction, je reste avec mon insulte; si je le force à se battre, la belle affaire! D'une façon ou d'une autre, je suis la risée de Paris. Cette position est atroce, monsieur, et c'est vous qui me l'avez faite!

LE MARQUIS, gaiement.

Moi? moi? Ah çà! mon pauvre Des Roches, d'honneur vous ne m'en accusez pas sérieusement? Vous êtes de trop bon goût pour cela.

DES ROCHES, à part.

C'est à devenir fou! Trompé par cette femme, joué par cet imbécile, raillé par le marquis, partout du ridicule, partout; et ne pouvoir provoquer Beauregard!

SAINTE-LUCE, sérieusement.

Messieurs, un mot. Toute la question doit se résumer en ceci: La femme cause de ce débat vaut-elle, oui ou non, la peine qu'on se coupe la gorge pour elle?

TOUS.

Oui, oui, c'est cela, c'est juste.

LE MARQUIS, à part.

Ce dernier coup me manquait... Courage!

SAINTE-LUCE.

D'après la légèreté avec laquelle le marquis a raconté cette anecdote, d'après quelques lignes de la lettre qu'il nous a lue, il est évident que la femme dont il s'agit ne mérite pas l'attachement sérieux d'un galant homme. Or, Des Roches et monsieur Labirinte n'ont pas autre chose à faire que de mépriser cette créature et de rire de leur rivalité.

MONTAL.

C'est juste; Sainte-Luce a parfaitement raison.

LE DUC DE SERDA.

Il est des femmes pour lesquelles on ne se bat pas.

LE PRINCE CASTELLI.

Ces femmes-là ne nous quittent pas, elles nous débarrassent.

LE MAJOR.

Et c'est le dernier tenant qui est dupe, comme dans l'histoire de Serpentine.

LORD FITZ-HERALD.

Or je trouve monsieur Labirinte fort à plaindre.

BAUDRICOURT, riant.

C'est vrai. Voyons, Des Roches, vous devez des remercîmens à monsieur Labirinte; je dirai même des excuses. Ne se dévouait-il pas pour vous en vous enlevant cette femme! Allons, mon cher, les moyens ne sont rien; il faut voir la fin.

LE MARQUIS, à part.

Oh! mon courage! soutiens-moi jusqu'au bout!... On dirait qu'un nuage de sang me passe devant les yeux.

TOUS.

Parlez, parlez, marquis! Le nom de la femme!

LE MARQUIS, jouant négligemment avec son cure-dent.

Cette femme?... Je vais bien vous étonner, ou peut-être ne pas vous étonner du tout.

TOUS.

Voyons, dites donc, marquis! Le nom! le nom!

DES ROCHES, à part.

Il n'oserait! Il m'épouvante!

SERPENTINE.

Tu nous fais mourir d'impatience. Cette femme, c'est une des nôtres?

LE MARQUIS.

Pas encore... mais, quant à présent... c'est une très grande dame.

SERPENTINE.

Une femme mariée? une femme du monde?

LE MARQUIS.

Pardieu! je le crois bien. Une femme mariée, une femme du meilleur monde; dix-huit ans à peine, jolie comme un ange; avec cela, audacieuse et dissimulée, fine et perfide; une perfection diabolique.

SERPENTINE.

Et il y a un mari?

LE MARQUIS.

Certainement il y a un mari; je le connais beaucoup; c'est un galant homme, fort au-dessus des petites misères de la vie humaine, et qui serait, pardieu! aussi insouciant que moi des *légèretés* de sa femme. Du reste, homme d'assez de cœur pour qu'on ne le soupçonne pas de faiblesse, homme d'assez d'esprit pour parler de sa mésaventure comme d'autre chose, sans fiel ni rancune. Et, au fait, à sa place, moi, je dirais: — Après tout, cette chère enfant n'est-elle pas dans l'âge des amours? moi, mari, ai-je le droit de me plaindre? montre-t-elle quelque préférence pour ses amans? Non, elle leur est aussi infidèle qu'à moi. Pauvre ange! n'est-ce pas de sa part une attention délicate que de mettre ainsi mon amour-propre à couvert?

TOUS.

Mais le nom... le nom?...

SERPENTINE.

Dis donc vite, marquis; tu nous fais languir. Voyons, le nom de la femme...

LE MARQUIS.

Eh bien!... c'est madame la marquise de Beauregard, née Dolorès Pablo, ma femme! (La plupart des convives se lèvent avec stupeur. Le marquis, resté assis, vide lentement son verre, et, s'adressant (à monsieur Florès:) — Oui, votre cousine Dolorita; vous direz ça de ma part à l'inca, l'excellent beau-père Pablo. (Regardant les convives d'un air surpris,) Ah çà! qu'avez-vous? Quelles figures renversées! Comment! vous voilà tous consternés parce que la maîtresse... de ce pauvre Des Roches lui a fait des infidélités en faveur de monsieur Labirinte!

EWEN DE KER-ELLIO, à demi-voix au marquis.

Monsieur, je suis votre témoin, si vous le voulez.

LE MARQUIS, toujours assis.

Mon témoin? D'abord, je vous remercie de votre offre, baron; mais pourquoi faire, mon témoin? Je ne suis pour rien là-dedans... moi! C'est, à cette heure, une affaire à régler entre notre Solon et Des Roches; ça ne me regarde plus... Mes droits sont *subrogés* à Des Roches, comme disent les procureurs. Maintenant, ces messieurs connaissent le nom de la femme; c'est à eux de décider si elle vaut la peine qu'on se coupe la gorge pour elle. Quant à moi... si j'étais à la place de Des Roches... ma foi! je me contenterais de casser quelque membre à monsieur Labirinte. Mais... si nous prenions le café, et si nous parlions d'autre chose? Donne-moi à boire de ta jolie main blanche, Serpentine. J'espère que mon histoire vaut bien celle de la duchesse de Mirepont!

En disant ces mots, le marquis a sonné; les gens viennent pour servir le café; l'on se lève de table et l'on passe au salon. Cette scène a été tellement inattendue, elle est tellement embarrassante pour tous les spectateurs, elle est si en dehors des lieux communs et des phrases banales, que les convives, silencieux et consternés, échangent à peine quelques paroles. Le marquis est de trop bon goût, il souffre trop lui-même, malgré son apparente insouciance, pour prolonger davantage cette situation embarrassante pour tous.

LE MARQUIS, avec noblesse et gaieté.

Ah çà! messieurs... il est bien entendu que cette aventure est trop originale et que les masques en sont trop connus pour être tenue secrète.... Ça va défrayer les causeries du monde pendant au moins huit grands jours; je vous recommande donc la plus extrême indiscrétion... oui, sérieusement... et je vous sais trop de mes amis pour avoir besoin de vous prier de m'avertir dans le cas où quelqu'un se permettrait d'attaquer, sous quelque point de vue que ce soit, ou ma conduite, ou mon caractère en cette circonstance... C'est pour cela qu'encore une fois je vous recommande la plus grande indiscrétion. (Tous sortent.)

XV

LA LETTRE.

En sortant du *Rocher de Cancale*, le marquis, pour jouer jusqu'au bout de rôle qu'il s'était imposé, se fit voir à l'Opéra et chez trois ou quatre personnes qui recevaient ce soir-là.

Nous le répétons, le colonel Koller avait une telle réputation de férocité, sa mort vengeait tant de funestes rencontres, le marquis était si généralement aimé, que personne n'interpréta défavorablement l'indifférence qu'il témoignait à la suite de ce malheureux duel.

Monsieur de Beauregard ne fut ni plus ni moins gai qu'à l'ordinaire dans les réunions où il se trouva. Il importait à sa vanité de paraître complétement indifférent à la trahison de sa femme, et de faire croire que la scène du *Rocher de Cancale* avait été l'expression sincère de cette insouciance.

Vers une heure du matin, il rentra chez lui.

Pour expliquer la violence du désespoir auquel il se livra lorsqu'il fut seul, il faut dire et la véritable cause de son duel avec le colonel Koller, et comment le marquis avait surpris le secret des coupables liaisons de sa femme.

La veille, il avait reçu, par la poste et sous enveloppe plusieurs lettres de Des Roches à madame de Beauregard et un billet de celle-ci adressé le jour même à monsieur Labirinte.

La marquise avait reproché, devant d'autres domestiques, de graves infidélités à une de ses femmes; celle-ci s'était vengée de sa maîtresse en la trahissant, madame de Beauregard ayant eu l'incroyable imprudence de conserver cette fille pour confidente, de la charger d'un nouveau billet pour monsieur Labirinte, et de lui laisser la garde du coffret qui contenait les lettres du capitaine Des Roches, coffret que la marquise avait placé, pour plus de sûreté, chez sa femme de chambre.

Cette découverte fut un coup de foudre pour le marquis.

Après deux heures de réflexions, son parti fut pris.

Le soir, il parut au club ; il semblait encore plus gai que d'habitude. Il entra dans la salle de billard ; une partie était engagée.

L'un des joueurs était le colonel Koller.

Nous l'avons dit, le marquis, aussi brave que personne au monde, avait plusieurs fois très poliment, mais très fermement, fait sentir au colonel que ses forfanteries sanguinaires étaient de mauvais goût; par caprice ou par considération pour un homme qui avait fait vaillamment ses preuves, le colonel avait toujours patiemment enduré ces observations du marquis.

Ce soir-là, en visant une bille, le colonel dit à monsieur de Beauregard :

— Marquis, aussi vrai que j'ai saigné mon dernier poulet, ce petit jeune homme de dix-neuf ans que sa maman a tant pleuré, je ferai cette rouge au milieu.

—Ce n'est pas vrai,—dit monsieur de Beauregard ; et au moment où le colonel allait jouer, il lui poussa violemment le coude avec le bout de sa canne.

Le colonel se retourna furieux et les lèvres tremblantes de rage :

—Marquis, si vous ne me donnez pas à l'instant des explications sur votre stupide plaisanterie, vous aurez affaire à moi !

Monsieur de Beauregard reprit avec hauteur :

— Je ne plaisante qu'avec mes amis, monsieur.

— Mais c'est donc une insulte? — s'écria le colonel.

— C'est une insulte, — dit froidement le marquis.

Le colonel resta un moment stupéfait de cette audace, ne comprenant pas qu'on osât ainsi s'attaquer à lui. Puis, partant d'un éclat de rire féroce :

— C'est dit, — s'écria-t-il, — je vous mettrai en terre demain matin ; je suis insulté, je choisis le pistolet, et je tirerai le premier ; ça me va, je n'ai jamais tué de marquis.

Il n'y avait pas d'accommodement possible entre les deux adversaires; ainsi que nous l'avons dit, les conditions et le lieu du duel furent arrêtés séance tenante : on devait se rencontrer le lendemain matin près des carrières de Charenton.

Après s'être longtemps promené dans sa chambre avec agitation, le marquis avait ouvert une cassette, il y avait pris les lettres qu'on lui avait envoyées, les avait mises sous une enveloppe, puis, s'asseyant à son secrétaire, il avait écrit en ces termes à la marquise :

« Jeudi, une heure du matin.

» *Dolorita mia*, vous m'avez trompé. Les lettres que vous trouverez sous cette enveloppe, qui renferme mon testament, vous prouveront que je sais tout. Je me bats demain matin avec le colonel Koller; il tirera le premier, je l'ai provoqué pour cela. Je ne vous ai point espionnée, le hasard m'a tout appris.

» Une de vos femmes, que vous aviez maltraitée sans doute, aura voulu se venger ; elle m'a adressé ces lettres : je vous les renvoie.

» Vous avez dix-huit ans à peine ; vous êtes douée d'une physionomie candide, d'une dissimulation profonde, d'un caractère impénétrable ; avant d'avoir lu ce que j'ai lu, je vous regardais comme la plus vertueuse des femmes. Je ne vous fais pas de reproches, j'ai mérité ce qui m'arrive.

» Voici l'heure de vous expliquer le mystère de ma conduite envers vous.

» Devant mes amis, j'affectais de vous parler de mes maîtresses, je raillais cruellement les maris assez ridicules pour être amoureux de leurs femmes ; je vous reprochais gaiement d'être indifférente aux hommages dont on vous entourait.

» Seul avec vous, je changeais de langage ; je me mettais à vos pieds, que je baisais en esclave ; seul avec vous, je poussais la tendresse, la passion jusqu'à la folie ; seul avec vous, je ne trouvais pas de paroles assez amoureuses pour vous dire : Dolorita, je t'aime...

» Vous ne me demandiez aucune explication sur mes maîtresses, votre charmante ingénuité ne se démentait pas, votre caractère était d'une égalité, d'une sénérité parfaites ; je vous voyais enfin si gravement heureuse de mon amour (votre figure est à la fois candide et sérieuse), que je me persuadais que vous regardiez mes affectations d'infidélité comme des plaisanteries, ou bien qu'ayant pénétré les secrets motifs de ces apparences, vous vous sentiez assez aimée pour pardonner ma lâche et mauvaise honte.

» Je me trompais.

» Peut-être n'avez-vous seulement jamais soupçonné la violence de mon amour pour vous, et mes luttes cruelles pour cacher cet amour.

» Peut-être avez-vous cru que je vous abandonnais, vous... vous, adorable enfant, pour de misérables créatures depuis longtemps flétries.

» Peut-être enfin n'avez-vous jamais soupçonné la vérité !

» Oui, vous m'auriez cru grossièrement infidèle, isolément indifférent; les protestations passionnées du tête à tête n'auront pas cicatrisé les blessures douloureuses de mon dédain apparent. Cela est juste, Dolorès, je ne vous accuse pas ; maintenant, apprenez la cause de ces contradictions, je ne veux pas même que vous me regrettiez.

» Je suis né bon, généreux, sensible ; et, toute ma vie, j'ai tâché de paraître égoïste, insouciant et moqueur. J'ai feint le vice comme tant d'autres feignent la vertu. Je suis en cela plus misérable encore que les *hypocrites en bien ;* ils recherchent les applaudissemens des gens de cœur, je ne recherchai jamais que les applaudissemens des gens corrompus.

» Il serait trop long de vous dire comment, élevé par un oncle débris vivant du siècle passé, un des coryphées de l'époque la plus scandaleuse du règne de Louis XV, comment, dis-je, j'appris presque en naissant à railler les sentimens les plus purs, à ne connaître d'autres lois que celles du plaisir, à regarder comme vulgaires, bourgeois et ridicules les devoirs les plus sacrés ; comment enfin je pris la détestable habitude d'affecter et d'exagérer les vices que j'avais, et surtout ceux que je n'avais pas, afin d'égaler, par mon désordre, par l'éclat de mes aventures, les héros de la Régence.

» J'ai le courage brutal qui consiste à jouer sa vie pendant dix minutes, mais je suis le plus lâche des hommes lorsqu'il s'agit d'affronter les sarcasmes d'une centaine de sots débauchés ; il est vrai que je suis le Lucifer de ce monde infernal ; il est vrai que j'ai été plus avant que personne dans la théorie du vice, et que j'ai fait par mes principes pâlir les plus effrontés.

» Cela est bien beau, n'est-ce pas, mon enfant? mais ce n'est rien encore... Cent fois j'ai violenté les plus charmans, les plus doux penchans. J'étais fait pour adorer ce qui est pur et beau, pour ressentir des joies ineffables dans cette adoration, et, de gaieté de cœur et souvent avec répugnance, je me suis abandonné à ce qui était hideux et corrompu.

» Je vous l'assure, Dolorès, celui qui emploierait à se perfectionner l'énergique opiniâtreté que j'ai mise à me pervertir, deviendrait un héros. Mon cœur déjouait presque toujours les honteuses combinaisons de mon esprit. J'étais allé en Amérique avec les intentions les plus cupides, les plus égoïstes ; je voulais épouser sans amour une fille douée de grands biens, qu'ai-je fait? je me suis passionnément épris de vous, et je suis revenu moins riche qu'avant mon départ.

» Mais vous concevez... laisser deviner au monde que le marquis de Beauregard, *le marquis de Beauregard !* jugez un peu, ce grand, cet illustre roué, avait fait une telle école, c'était impossible ; je redoublai donc de faste... et l'on me crut enrichi par mon mariage... j'affichai deux maîtresses au lieu d'une... et l'on crut que je vous dédaignais ; bien plus, en traitant ainsi la femme qui, aux yeux

du monde, avait augmenté ma fortune, je faisais acte de fière indépendance; mes soins eussent été taxés de valetage intéressé.

» Et tout cela était mensonge, *Dolorita mia;* vos grâces naïves, votre touchante ingénuité avaient fait sur moi une profonde impression; je ne savais, je ne sais encore rien de plus séduisant que vous; de ma vie je n'ai rien aimé autant que vous; vous avez été la seule femme dont j'aie été profondément, douloureusement jaloux.

» Les cyniques et atroces plaisanteries que je faisais à mes amis, en les engageant à s'occuper de vous, me brûlaient les lèvres.

» Chaque jour je sentais s'augmenter ma passion pour vous; votre conduite, en apparence pleine de réserve, de froideur et de dignité, reoublait ma confiance et mon audace.

» Oui, je me plaisais à braver un péril que je ne redoutais pas. J'appelais insolemment des adorateurs autour de vous, parce que je vous croyais la plus vertueuse des femmes; enfin je semblais dédaigner le précieux trésor que tous m'enviaient, et dont j'étais intérieurement si fier et si jaloux.

» Ainsi ma détestable vanité de vices était satisfaite, et mon amour aveugle et confiant faisait chaque jour de nouveaux progrès.

» A cette heure (pourquoi vous mentirais-je, Dolorès?), je puis tout vous dire: écoutez donc le dernier mais le plus beau projet que j'aie fait de ma vie.

» Vous me paraissiez si sûrement éprouvée par deux ans de sévère constance, vous me paraissiez avoir si souverainement bravé les dangers dont je vous avais entourée, qu'hier, en pensant à vous, un éclair de bon sens avait illuminé pour moi tout un nouvel horizon.

» Je m'étais dit que l'âge arrivait, que jusqu'alors moi si corrompu, moi si sceptique, j'avais absolument vécu pour les autres, en sacrifiant mes véritables goûts à la plus détestable des réputations; au contraire, en abandonnant ces vains plaisirs, en me retirant avec vous dans votre terre, je pouvais terminer ma vie le plus heureusement du monde. La nuance de froideur que parfois je remarquais en vous devait s'effacer, selon moi, du moment ou ma vie entière vous serait consacrée. Telles étaient mes intentions, Dolorès, lorsque j'ai reçu ces lettres... ces lettres!

» Ce fut un moment terrible; je vous dis vrai. Le coup porta d'abord au cœur; ce fut un grand déchirement, ce fut une grande douleur, mais sans haine, mais sans colère contre vous; à cette souffrance il se mêlait encore je ne sais quoi de tendre, de compatissant pour vous.

» J'eusse été père, un enfant adoré eût levé la main sur moi, que je ne me serais pas courroucé, n'est-ce pas? J'aurais pleuré. Eh bien! c'est ce que j'ai fait; oui, Dolorès, j'ai pleuré... moi, moi!... Comme vous allez rire avec Des Roches ou Labirinte!

» Ceci a été mon premier mouvement, toujours généreux et bon. La réflexion, l'habitude perverse, sont venues souiller cette noble douleur de l'écume des plus basses colères.

» J'ai frémi de rage en songeant que moi vieilli dans l'intrigue, moi cité par mes succès et par mon adresse, j'étais joué par vous! par une enfant! joué partout et toujours! Votre apparente naïveté avait eu raison de ma rouerie intéressée. Vous m'aviez amené à vous épouser. Pendant que je me pavanais de votre vertu, vous aviez ourdi les trahisons les plus noires, les plus hardies!

» Vous, Dolorès! vous!... Et je vous ai vue si souvent dormir du sommeil paisible d'un enfant! votre respiration était douce et facile, pas un remords ne soulevait votre poitrine, pas une inquiétude n'agitait votre cœur; une vierge de quinze ans, dormant sous l'égide maternelle et devant du bon Dieu et des anges, n'aurait pas goûté un plus chaste repos!

» Et cette figure angélique, ce regard pur, ce front chaste, peuvent cacher de telles...

» Mais non, non... pas de reproches, pas de reproches! Dolorès! un dernier mot: sachez pourquoi j'ai provoqué le colonel Koller.

» Un homme *comme moi* devait rire le premier de votre trahison, et échapper au ridicule en la divulguant; me battre avec l'un ou l'autre de vos amans, c'était me faire bafouer, et pourtant la vie m'est insupportable à cette heure... Me brûler la cervelle moi-même, cela était inouï, exorbitant; je crois, Dieu me damne! qu'on ne l'aurait pas cru, lors même que l'on m'aurait vu le pistolet au poing.

» J'ai donc voulu charger quelqu'un de ce soin: voilà pourquoi j'ai été insulter, ce soir, le colonel Koller, avec qui je me bats demain matin.

» Au point de vue de ce que j'appelle mes *principes*, cela est bizarre... je le sais; cela est stupide, je le crois; cela est de la dernière inconséquence, je l'avoue: le marquis de Beauregard se tuer ou se faire tuer, parce que sa femme l'a trompé!...

» Vous êtes bien jeune, mon enfant, mais vous reconnaîtrez un jour qu'il n'y a souvent rien de plus logique que l'invraisemblance; d'ailleurs, je me serais tué *moi-même* que cela aurait peut-être mis sur la voie de la vérité, et je suis encore assez *coquet* pour craindre le ridicule *outre-tombe.*

» J'ai, de tout temps, dit très haut que le cynisme sanguinaire du colonel me révoltait; mon duel et ma mort s'expliqueront très naturellement ainsi.

» Adieu donc, bon cher enfant. Il me reste, je crois, cinquante mille écus chez mes gens d'affaires, mon hôtel à Paris, et ma terre, sur laquelle votre douaire est hypothéqué; cela vous fait environ soixante mille livres de rente. Croyez-moi (je ne parle pas jalousie), restez veuve; vos dix-huit ans, votre figure virginale, votre ténébreuse audace, vous aideront à vous divertir beaucoup.

» Adieu! et pour jamais adieu!...

» P.-S. Il est, pardieu! bizarre que je me fasse tuer *pour cela.* »

Cette lettre écrite, monsieur de Beauregard l'avait mise sous enveloppe avec d'autres papiers, l'avait cachetée, et écrit pour suscription: *Ceci est mon testament; il sera remis à madame de Beauregard.*

Quelques autres dispositions prises, le marquis s'était couché et endormi comme un César. A six heures, ses témoins étaient venus l'éveiller. A huit heures, la rencontre avait lieu. Par un incroyable hasard, le colonel avait manqué le marquis, et lui avait seulement enlevé une boucle de cheveux agitée par le vent.

Par quel contraste étrange monsieur de Beauregard, qui avait été chercher la mort, qui s'y était résolu, qui l'attendait sans pâlir, s'était-il repris avec ardeur à la vie, ce premier péril passé?

Fut-ce instinct de conservation, réflexion tardive ou brusque consolation? nous ne chercherons pas à expliquer ce phénomène. Toujours est-il que le marquis, après avoir essuyé le feu du colonel, n'eut pas un instant l'intention de tirer en l'air, ce qui assurait sa mort, car son adversaire n'était pas un homme à le manquer deux fois.

Pourtant, lorsque monsieur de Beauregard tint le colonel au bout de son pistolet, il se sentit quelques scrupules, car il était l'agresseur; mais il réfléchit très à propos que ce féroce duelliste avait presque toujours provoqué ses victimes, que ce serait délivrer la société d'un fléau. Bref, il tira et le tua.

De même que l'amour de la vie avait succédé, chez monsieur de Beauregard, à la résolution de mourir, de même la manière de juger la conduite de sa femme se modifia aussi. Son ressentiment n'en fut pas moins profondément amer; mais son infernale affectation du cynisme, un moment comprimée, revint d'autant plus impérieuse qu'il n'avait plus de ménagemens à garder avec une femme coupable.

Une nouvelle appréhension vint renforcer la résolution de monsieur de Beauregard; les maris sont toujours les

derniers instruits de leur infortune ; il avait peut-être été le seul à ignorer la conduite audacieuse de la marquise? Peut-être il était, depuis longtemps, la risée du monde?

A cette pensée, le marquis bondit de rage. Il eut de sanglantes visions, mais la réflexion calma cette fureur ; il s'arrêta au projet que nous lui avons vu mettre à exécution au dîner du *Rocher de Cancale*, projet qui lui semblait sauver les apparences du ridicule et mettre les rieurs de son côté, dans le cas où la conduite scandaleuse de la marquise serait connue.

Souffrant comme il souffrait, car, la fièvre du duel passée, la préoccupation de la mort éloignée, il n'en ressentait que plus vivement cette profonde et secrète blessure ; souffrant comme il souffrait, disons-nous, et dans son amour et dans sa confiance, ne lui avait-il pas fallu un terrible et malheureux courage, un puissant empire sur lui-même, pour stoïquement dissimuler sa douleur ainsi que nous l'avons vu le faire?

Maintenant que l'on sait tout ce qu'avait coûté à monsieur de Beauregard son apparente indifférence, on comprendra, nous le répétons, la violence de son désespoir, lorsqu'après cette terrible soirée il se retrouva seul chez lui, en face de la réalité de sa position,

XVI

L'ENTREVUE.

On peut juger, d'après la lettre que le marquis de Beauregard avait écrite à sa femme, de la pénible contrainte qu'il s'était imposée, de la douleur profonde que cachait son apparente insouciance.

Il faut tout dire.

Sans doute l'affectation d'indifférence de monsieur de Beauregard, au sujet de la trahison de la marquise, semble cynique et odieuse. Pourtant ce n'était pas absolument par forfanterie de vice, par mépris des usages, qu'il avait agi de la sorte ; il savait qu'après un tel éclat sa femme serait presque dans l'impossibilité de reparaître dans le monde, et la jalousie, nous n'osons dire l'amour du marquis, s'en applaudissait.

Si coupable que fût Dolorès, monsieur de Beauregard l'aimait encore ; il se persuadait, autant par indulgence que par orgueil, que son dédain, que son mauvais exemple, avaient seuls causé les égaremens de la marquise ; il espérait que désormais obligée de vivre dans la retraite, elle tâcherait, à force de dévouement et de tendresse, de faire oublier ses torts, et qu'un généreux pardon la ramènerait peut-être tout à fait au bien.

Et puis enfin, ainsi qu'il l'avait écrit à la marquise, monsieur de Beauregard, pour la première fois de sa vie, avait ressenti le vague besoin d'une existence calme et retirée, singulière ironie du destin, qui lui envoyait ces salutaires pensées au moment où l'indigne conduite de madame de Beauregard rendait ces vœux presque impossibles.

Le marquis ne savait s'il devait faire lire à Dolorès la lettre qu'il lui avait écrite la veille, alors qu'il se croyait sur le point d'être tué par le colonel Koller. Peut-être, en apprenant combien elle avait été aimée, la jeune femme ressentirait-elle des remords plus douloureux, un repentir plus profond. D'un autre côté, devait-il lui laisser connaître tout l'empire qu'elle avait eu sur lui, alors qu'elle venait de se conduire si indignement?

Dans cette incertitude, le marquis aima mieux s'abstenir jusqu'à ce qu'il eût vu comment madame de Beauregard supportait la terrible révélation qu'il allait lui faire ; car, nous l'avons dit, elle ignorait encore la trahison de sa femme de chambre.

Malgré son habitude du monde, malgré sa connaissance des femmes, monsieur de Beauregard ne savait à quoi attribuer les coupables faiblesses de la marquise ; elle était si jeune, elle avait une physionomie si candide, elle lui avait toujours semblé si sérieuse, si chaste, qu'il ne pouvait croire que toutes ces apparences fussent absolument mensongères, et qu'à cet âge on pût être doué d'une si profonde dissimulation.

Disons aussi que (à son insu peut-être) l'orgueil du marquis se révoltait à la pensée d'être trompé comme le plus vulgaire des maris. Il cherchait des causes singulières, mystérieuses, à la conduite de sa femme, conduite qui résultait d'une dépravation naturelle. Décidé à ne prendre une résolution définitive qu'après l'explication qu'il allait avoir avec sa femme, il emporta les lettres du capitaine Des Roches et de monsieur Labirinte, et se rendit chez la marquise, au risque d'interrompre son sommeil par cette foudroyante révélation.

L'appartement du marquis était par convenance fort éloigné de celui de sa femme. Elle occupait l'aile gauche de l'hôtel dont lui occupait l'aile droite. Plusieurs grands salons séparaient ces deux corps de logis. La lune jetait une clarté brillante dans les pièces immenses que monsieur de Beauregard traversa pour arriver à l'appartement de sa femme. Il y entra si doucement, que Dolorès, plongée dans son premier sommeil, ne l'entendit pas ; un moment il la contempla en silence à la pâle lueur d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond.

Les rideaux du lit et la tenture de cette chambre étaient de mousseline blanche doublée de soie cerise. Les meubles de citronnier, recouverts de satin blanc semé de bouquets de roses, et délicatement ornés d'ivoires sculptés du plus beau travail, étaient en harmonie avec ces draperies diaphanes couleur de neige rosée.

La marquise endormie disparaissait à demi au milieu de flots de batiste et de dentelles qui bouillonnaient autour de ses oreillers ; sous un couvre-pied de soie et d'édredon, garni du plus beau point d'Angleterre, se dessinait vaguement la pose gracieuse et nonchalante de Dolorès ; une de ses manches à demi relevée laissait voir un bras rond, ferme et blanc, sur lequel reposait sa jolie tête virginale ; ses bandeaux de cheveux noirs apparaissaient à travers la valencienne de son ravissant petit bonnet à la baigneuse ; sa bouche humide, vermeille, à demi ouverte, laissait échapper un souffle frais et léger ; la douce chaleur du sommeil colorait d'un vif incarnat ses joues à fossettes.

Jamais la délicieuse fantaisie de Greuze ne créa des traits plus fins, plus charmans, une physionomie plus coquettement naïve ; jamais l'ivoire, le carmin ou l'outremer de sa divine palette ne se fondirent en un teint plus transparent, plus pur et plus délicatement nuancé de demi-teintes azurées.

Le marquis s'approcha du lit à pas lents, la tête baissée sur sa poitrine : il regarda longtemps sa femme avec une expression de douleur, de colère et d'amour ; un rire amer effleura ses lèvres, il dit d'une voix sourde :

— Avec une physionomie si candide, qui croirait pourtant ?...

Dolorès fit un léger mouvement, déplia son bras gauche, sur lequel reposait sa tête, et poussa un léger cri de surprise à la vue de son mari.

Le marquis attachait sur elle un coup d'œil fixe, presque menaçant.

— Quelle heure est-il donc? Que voulez-vous, mon ami? — dit la marquise en se mettant sur son séant.

Monsieur de Beauregard posa son flambeau sur un guéridon, remit les lettres qu'il avait apportées à sa femme, puis il attendit en silence le premier mot, le premier geste, le premier cri de Dolorès.

La marquise, d'abord étonnée, prit les lettres, les reconnut, et parut les froisser dans ses mains cachées sous un des plis du couvre-pied.

Elle ne pâlit pas, ses traits demeurèrent impassibles.

Monsieur de Beauregard lui dit enfin d'une voix profondément émue :

— Eh bien ! Dolorès ?

La marquise resta muette, la tête toujours baissée, les mains toujours cachées.

Monsieur de Beauregard, attribuant le silence de sa femme à la confusion, s'approcha d'elle, et reprit avec plus d'amertume et de chagrin que de colère :

— Vous me trompiez, Dolorès ! C'était bien mal. — Dolorès ne répondit rien. Impatienté de ce silence obstiné, le marquis lui prit la main en s'écriant : — Au moins parlez-moi ! — En attirant à lui les mains de sa femme, monsieur de Beauregard fit tomber sur le tapis une foule de petits morceaux de papier.

La marquise avait d'abord songé à lacérer sournoisement les lettres qui l'accusaient.

Monsieur de Beauregard resta confondu de cette froide audace ; il s'attendait à des pleurs, à des regrets, à des protestations de repentir. Il trouvait une femme imperturbable, qui ne songeait qu'à faire disparaître les preuves de sa faute. Cet accueil, si différent de celui qu'il attendait, bouleversa toutes ses idées ; indigné, il s'écria :

— Voilà qui est infâme ! Oserez-vous, madame, nier ces lettres maintenant déchirées ? Croyez-vous que je n'ai pas d'autres preuves de votre trahison ? — Dolorès ne répondit rien. — Mais, madame, — dit le marquis en frappant du pied avec colère, — voulez-vous donc me mettre hors de moi ? Comment ! pas un mot ! pas un mot !

— Je n'ai rien à vous dire, monsieur, — reprit Dolorès d'un ton parfaitement calme.

— Et ces lettres, madame, ces lettres ? — Même silence de la part de la marquise. Monsieur de Beauregard continua en tâchant de se contraindre : — Tout à l'heure, madame, je pouvais attribuer votre mutisme à la honte, à l'abattement ; mais puisque vous avez assez de présence d'esprit pour mettre ces lettres en morceaux, ne jouez donc plus la confusion, je ne suis pas votre dupe. Après une conduite telle que la vôtre, j'ai, je crois, madame, le droit d'attendre de vous quelques paroles de repentir.

Dolorès resta muette.

Pour la première fois de sa vie, le marquis, exaspéré, fut sur le point de se livrer à un acte de brutalité envers une femme ; il ferma les poings avec rage ; mais, rougissant de son emportement, il s'éloigna brusquement du lit de sa femme, et se laissa tomber sur un canapé en cachant sa figure dans ses mains.

Sans que son mari s'en aperçût, et avec une prestesse merveilleuse, la marquise revêtit une robe de chambre placée sur un fauteuil à côté de son lit, mit ses pieds nus dans des pantoufles, approcha une chaise de la cheminée, et anima le feu.

A ce bruit, le marquis se retourna. Il vit sa femme assise. Elle avait ôté son bonnet, et du plat de sa petite main blanche elle lissait les noirs bandeaux de ses cheveux, le front toujours impassible, le regard toujours impénétrable.

Monsieur de Beauregard, vaincu, dominé par ce sang-froid diabolique, prit un fauteuil, l'approcha de la cheminée, affecta un calme qu'il était bien loin de ressentir, et dit à Dolorès :

— Pardieu ! madame, je m'aperçois que vous n'aimez guère les explications conjugales. Votre silence est très significatif. A sotte question pas de réponse... Je comprends ! J'ai les preuves de votre double infidélité. Je vous les montre, espérant au moins de vous quelques paroles de repentir... rien... Votre physionomie est restée de marbre ; vous êtes jugée. Sur cent femmes réveillées en sursaut par un mari, dans une circonstance pareille, il n'en est pas une qui n'eût au moins témoigné de l'émotion, de l'épouvante. Vous êtes restée imperturbable. Et vous n'avez pas dix-huit ans, madame ? Allons, cela promet. Mais il ne s'agit pas de reproches. Puis-je, sans trop d'indiscrétion, madame, savoir vos intentions pour l'avenir.

— Je ne vous comprends pas bien, monsieur.

— Je vous demande, madame, si vous croyez que désormais nous puissions vivre dans les mêmes rapports que par le passé ?

— Jugez-en, monsieur.

— Ainsi, — s'écria le marquis avec un sourire de persiflage amer, — vous daignerez me faire la grâce de rester en bons termes avec moi ?

— Si vous le désirez, monsieur.

— Et si je ne le désire pas, madame ! — s'écria le marquis courroucé, — et si je chasse de ma maison une femme coupable ?

— J'en sortirai, monsieur, — dit Dolorès en boutonnant tranquillement les manchettes de sa robe de chambre.

Monsieur de Beauregard se leva brusquement ; il était hors de lui. Après avoir marché quelques temps, il vint se rasseoir.

— Et dans le cas, madame, où, poussant la générosité jusqu'à la faiblesse, je serais assez lâche pour vous pardonner, pourrais-je compter qu'à l'avenir votre conduite sera digne de ma clémence ?

— Je l'ignore, monsieur.

— Comment, madame ! en admettant que j'oublie le passé, vous ne me garantissez pas même l'avenir ?

— Je ne prévois pas les événemens, monsieur.

— Voilà de la franchise, au moins ; je vous en rends mille grâces, madame; je suis trop heureux que vous daigniez au moins me laisser l'incertitude. Et vous croyez que je me contenterai de cela ?

— Vous seul savez cela, monsieur.

— Voilà, pardieu ! madame, des réponses d'une candeur angélique ; je suis seulement très étonné que vous ne me rappeliez pas mes amours scandaleux, le cynisme avec lequel j'affichais mes maîtresses, les mauvais conseils que je vous donnais en vous encourageant à la coquetterie ; ce sont pourtant de belles et foudroyantes réponses à faire à mes reproches, madame. De grâce, pourquoi ne me les adressez-vous pas ? Oh ! d'honneur ! marquise, vous me ménagez, — ajouta monsieur de Beauregard avec ironie.

— Vous avez agi, monsieur, comme il vous a plu.

— Mais avouez au moins que je vous ai froissée, que je vous ai blessée, que je vous ai humiliée ; ainsi votre infidélité aura l'excuse du dépit, de la vengeance.

— Je n'ai jamais ressenti de dépit.

— Jamais, madame ?

— Jamais, monsieur.

Et Dolorès boutonna son autre manchette.

Le marquis était outré.

— Ainsi, madame, ma conduite n'a en rien influencé, décidé la vôtre ?

— En rien, monsieur.

— Ainsi, madame, c'est de gaieté de cœur, c'est par corruption, que vous vous êtes ainsi dégradée ?

— Je n'excuserai pas mes torts par un mensonge, monsieur.

— Pardieu ! madame, vous choisissez là une jolie occasion d'honorer la vérité !

— Vous m'interrogez, je vous réponds, monsieur.

— Ainsi j'aurais été pour vous en public ce que j'étais pour vous dans notre intimité, c'est-à-dire le plus empressé des amans, je n'aurais pas feint aux yeux de tous mon indifférence pour vous, que vous m'eussiez trompé de même ?

— Je l'ignore, monsieur ; le passé qui n'a pas été m'est aussi inconnu que l'avenir.

— Très bien, madame ; vous vous exprimez d'une façon nette et brève ; avec vous on va droit au fait. Soit. Eh bien ! pour parler net, je commence par vous défendre de recevoir chez vous monsieur Des Roches ou monsieur Labirinte.

— C'est votre droit, monsieur.

— Dans huit jours vous partirez pour ma terre du Dauphiné.

Le marquis attendit avec anxiété la réponse de sa femme.

— Je désire, monsieur, rester à Paris cet hiver.

— Et moi, je ne le veux pas, madame ; vous m'accompagnerez en Dauphiné.

— Si j'y suis obligée, j'obéirai, monsieur.

— Et ce sera sans doute pour vous y montrer aussi avenante que vous l'êtes à cette heure ?

— Oui, monsieur.

— Et vous espérez ainsi me lasser, et me forcer de revenir à Paris ?

— Je l'espère, monsieur.

— Et si je ne me lasse pas, madame.

— Vous vous lasserez, monsieur.

Ces derniers mots furent dits d'un ton si ferme, si dur, que le marquis tressaillit. Le flegme audacieux de cette femme le confondait. Jusqu'alors il l'avait trouvée soumise, froide, réservée, silencieuse, mais il ne l'aurait jamais supposée capable de cette résolution. Sa colère, tour à tour contenue et excitée, ne put se contraindre plus longtemps ; il se leva et s'écria :

— Je suis, pardieu ! bien sot de m'occuper ainsi de ce qui vous convient ou non, madame, et de vous considérer encore comme ma femme, après la façon dont je vous ai traitée ce soir. Oui, madame, ce soir, au *Rocher de Cancale*, à un dîner de garçon, j'ai mis en présence vos deux amans, j'ai fait lire à Des Roches votre dernier billet à monsieur Labirinte, je les ai raillés, je les ai mis aux prises, et j'ai fini par dire à mes amis, qui demain le rediront à tout Paris, que la méprisable héroïne de cette aventure était ma femme. Et voilà comme je me venge, et voilà comme des gens de ma sorte traitent les femmes qui les trompent.

— Vous avez fait cela, monsieur? — dit la marquise sans lever les yeux.

— Oui, madame. Oh ! je ne suis pas, moi, de ces sots maris qui s'éplorent et qui prennent au tragique de tels accidens. Vous auriez peut-être voulu me voir triste et abattu ?

— Chacun fait de son honneur ce qui lui convient, monsieur.

— Et le monde, madame, comment croyez-vous qu'il vous accueille désormais ?

— Le monde fera comme vous, monsieur : séparez-vous de moi, le monde se séparera de moi.

— Ainsi, vous ne m'avez jamais aimé ? jamais ! — s'écria douloureusement le marquis, arrivant sans transition à cette question. Dolorès resta muette. — Et pourquoi m'avez-vous épousé, alors, madame ?

— Le désir d'aller à Paris et de vivre dans le grand monde m'a fait oublier la disproportion d'âge qui existait entre nous, monsieur.

Jamais monsieur de Beauregard n'avait songé qu'il avait vingt-cinq ans de plus que sa femme ; l'habitude des succès, les avantages qu'il réunissait d'ailleurs, ne lui avaient, pour ainsi dire, jamais permis de s'apercevoir qu'il avançait en âge, et qu'il atteindrait à la vieillesse lorsque Dolorès entrerait dans le printemps de la vie... Révélation d'autant plus terrible, pour un homme du caractère de monsieur de Beauregard, qu'elle lui était faite par sa femme, qui venait de le blesser si cruellement dans sa jalousie, dans son amour et dans son orgueil.

Rien de plus commun chez les gens de plaisir que cet oubli de la proportion des âges. Un homme de quarante ans suppose à peine qu'une femme de vingt ans puisse le trouver plus que *mûr*. Mais qu'une circonstance imprévue, brutale, le force de compter avec lui-même, c'est avec autant d'envie que d'amertume qu'il regrette la jeunesse, la jeunesse, avantage inappréciable dont chaque jour l'éloigne de plus en plus.

Les réponses sèches et dures de Dolorès renversaient toutes les prévisions du marquis et le jetaient dans une voie inextricable.

Devait-il faire un éclat sérieux, après avoir affiché tant d'insouciance ? devait-il continuer de jouer le même rôle? devait-il contraindre sa femme à abandonner le monde, dans l'espoir que la solitude et que ses soins la ramèneraient à des sentimens meilleurs? devait-il enfin se séparer complétement de la marquise et la renvoyer à ses parens ?

Cette dernière résolution eût été la plus sage, la plus digne, mais elle blessait le misérable amour-propre de monsieur de Beauregard, qui tenait à passer pour un mari peu vulgaire ; d'ailleurs il lui aurait fallu renoncer à Dolorès, qu'il aimait encore malgré lui.

Il était sous le coup de pensées trop amères et trop poignantes pour prendre en ce moment une détermination décisive.

Après un nouveau silence, il se leva et dit à la marquise :

— Demain, madame, vous saurez mes dernières intentions. Je veux croire que vous vous y conformerez.

— J'attendrai vos ordres, monsieur, — dit Dolorès.

Le marquis regagna son appartement.

XVII

LA RESSEMBLANCE.

Ewen de Ker-Ellio avait ressenti une impression douloureuse à la suite de la scène du *Rocher de Cancale*, et sa répugnance pour la vie de Paris s'en était encore augmentée. Chaque soir, en rentrant dans son bruyant hôtel garni de la rue Montmartre, il regrettait son paisible manoir de Treff-Hartlog, qu'il aurait bien vite regagné sans l'invitation à dîner de monsieur Achille Dunoyer, et sans quelques formalités relatives au placement de ses fonds chez ce banquier.

En félicitant sincèrement Ewen de sa guérison et de ses projets de mariage avec quelque bonne héritière bretonne, le bon abbé de Kerouëllan lui annonçait qu'il avait fait quelques ouvertures aux parens de mademoiselle Yvonne de Kergalek ; on attendait le retour du jeune baron pour donner suite à ces préliminaires.

Ewen s'ennuyait fort à Paris, mais il s'applaudissait de plus en plus d'y être venu ; grâce à ce voyage il s'était arraché à ses folles rêveries, il était rentré dans une voie sage et raisonnable.

On n'a pas oublié que le baron devait dîner avec son cousin chez monsieur Achille Dunoyer, huit ou dix jours après la scène du *Rocher de Cancale*. Monsieur de Montal ayant averti Ewen qu'il ne pourrait aller le prendre, celui-ci se rendit seul chez le banquier.

Dans sa crainte un peu provinciale d'arriver trop tard, monsieur de Ker-Ellio arriva beaucoup trop tôt.

Un domestique, qui avait ôté une livrée ridiculement galonnée pour mettre le couvert plus à son aise, introduisit le baron dans le salon, en le priant d'attendre madame Héloïse Dunoyer, et en murmurant fort impertinemment : que « sans doute la montre de monsieur avançait ; qu'il s'était levé sans doute de bon matin ; qu'on n'arrivait jamais de si bonne heure, » etc., etc. Ce disant, il alla chercher un bâton armé d'une bougie et commença d'allumer les lustres et les candelabres.

Ewen resta seul.

Pour faire comprendre la scène qui va suivre, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la disposition de l'appartement où elle va se passer.

En face de la cheminée, surmontée d'une glace, s'ouvrait la porte de la bibliothèque de monsieur Dunoyer. Cette pièce, seulement éclairée par une lampe à abat-jour, était assez obscure ; le salon resplendissait de clarté.

Ewen, debout devant la cheminée, tournait le dos à la porte de la bibliothèque, et regardait machinalement dans la glace. Quelle fut sa stupeur ! Il y vit tout à coup apparaître une figure absolument semblable à celle que représentait le portrait mystérieux de Treff-Hartlog !

Comme dans ce fatal portrait, le visage, d'une blancheur de marbre, se détachait éclatant et lumineux sur un fond très sombre.

Comme dans ce fatal portrait, la figure était d'un ovale parfait, le nez fin et droit, les yeux noirs, grands, et surmontés de longs sourcils hardiment accusés.

Jamais ressemblance n'avait été plus frappante.

On comprend ce prodige.

Thérèse s'était rendue dans le salon par la bibliothèque; l'épaisseur des tapis avait amorti le bruit de ses pas; à l'aspect d un étranger, elle s'était un moment arrêtée dans la pénombre formée par la baie de la porte, et l'image de la jeune fille s'était réfléchie dans la glace.

Ewen pâlit, un instant son cœur cessa de battre; il se crut le jouet d'une illusion; les yeux ardemment fixés sur cette apparition, il retenait sa respiration.

Bientôt l'image devint moins distincte, s'effaça peu à peu et disparut.

Autre mystère facile à expliquer.

Thérèse, indimidée, s'était retirée à reculons sur la pointe du pied.

Ewen, songeant enfin que la personne dont il voyait la figure dans la glace devait être derrière lui, se retourna brusquement.

Thérèse n'était plus là.

Cette étrange rencontre, rapprochée de la non moins étrange existence du portrait de Treff-Hartlog, aurait vivement impressionné un homme d'un caractère moins romanesque que celui d'Ewen.

Qu'on juge de ce qu'éprouva le jeune baron!

. . . .

Monsieur et madame Dunoyer entrèrent dans le salon et s'excusèrent auprès de leur convive de l'avoir fait attendre. Ewen dont les traits, étaient visiblement altérés, leur répondit avec tant de distraction, il semblait si ému, que monsieur Achille et madame Héloïse se regardèrent avec surprise.

Plusieurs personnes arrivèrent, monsieur de Ker-Ellio cacha plus facilement son trouble.

Monsieur de Montal entra; peu de temps après lui arrivèrent Thérèse, sa sœur et miss Hubert.

A la vue de Thérèse, l'étonnement de monsieur de Ker-Ellio redoubla; aux grandes lumières, la ressemblance était plus extraordinaire encore; on remarquait jusqu'au petit signe noir que la fille du banquier avait au-dessus du sourcil gauche.

Les sages résolutions d'Ewen s'évanouirent comme un songe. L'amour insensé qu'il avait si longtemps nourri se réveilla tout à coup avec une violence inouïe; c'était Thérèse qu'il avait si ardemment aimée dans la solitude! Il reporta sur elle la folle passion que lui avait inspirée l'être chimérique dont elle lui offrait la vivante image. Il n'en douta pas, cette jeune fille devait ressembler en tout à son idole chérie, et réunir les adorables qualités qu'il avait rêvées. La fatalité le poussait à cet amour; trop de circonstances incroyables l'avaient rapproché de cette femme pour qu'elle n'exerçât pas sur sa vie une immence influence, soit en mal, soit en bien.

Par quelle bizarrerie cette jeune fille offrait-elle une ressemblance si minutieuse avec une femme qui, un siècle avant, avait été le mauvais génie de la famille de Ker-Ellio? Ewen était-il menacé du même sort? Sa pensée s'égarait dans ce chaos.

. . . .

Ces violentes préoccupations, jointes à la timidité naturelle d'Ewen, ne lui permirent pas de se montrer à son avantage. Lors même que Thérèse n'eût pas été plus que prévenue en faveur de monsieur de Montal, le pen-kan-guer eût été loin de produire sur elle une impression avantageuse.

On servit; par deux fois monsieur Achille Dunoyer pria monsieur de Ker-Ellio de *donner la main* à madame Héloïse. En vain celle-ci fit tous les frais possibles pour le baron; il était complétement absorbé dans la contemplation de Thérèse. La jeune fille parla peu, mais elle s'exprimait avec une grâce et une modestie charmantes. Ewen l'écoutait avec un muet ravissement; jamais voix plus pure, jamais accent plus enchanteur n'avait frappé son oreille.

Deux ou trois fois monsieur de Montal, qui se plaisait à mettre Thérèse en valeur, engagea avec elle une conversation à voix haute. Ewen admira de nouveau l'esprit charmant, le tact parfait de la jeune fille, dont la distinction naturelle ressortait davantage encore au milieu des gens vulgaires qui l'entouraient.

Nous l'avons dit, la figure de monsieur de Ker-Ellio était mâle et sévère, mais sa tournure manquait d'élégance; et bientôt son étonnement, sa distraction, donnèrent à sa physionomie et à ses manières quelque chose d'embarrassé, de hagard, de brusque, qui, même en pareille compagnie, pouvait passer pour un manque absolu de savoir-vivre.

Monsieur Dunoyer ne se méprit pas sur la véritable cause de la préoccupation d'Ewen.

Plusieurs fois le banquier surprit le regard d'admiration muette et pour ainsi dire extatique que monsieur de Ker-Ellio attachait sur Thérèse. Cette révélation donna fort à penser à monsieur Achille, qui parut bientôt enseveli dans de profondes réflexions, dont il ne sortait que pour jeter tour à tour les yeux sur Ewen et sur Thérèse.

. . . .

Entre les autres convives, la conversation tomba sur le fameux dîner du *Rocher de Cancale*, qui depuis huit jours était le sujet de toutes les conversations.

Monsieur de Montal, en sa qualité d'ami du marquis, fut accablé de questions.

— Le marquis est plus riche et plus gai que jamais, — reprit-il. — Il a un bonheur insolent. Il a appris il y a quatre jours la nouvelle de la mort de son beau-père, don Pablo, qui laisse dit-on, une fortune immense. Ainsi la marquise se trouve maintenant colossalement riche. Pour passer les premiers jours de son deuil, Beauregard est allé présider à une grande partie de chasse dans la forêt de Breteuil, où il a envoyé son équipage. Ils sont là une vingtaine de mauvais sujets. Dieu sait la vie qu'ils vont y mener pendant quinze jours que durera ce déplacement!

— Bien sûr qu'ils ont des *demoiselles* avec eux, — dit madame Héloïse. — Et sa petite femme, qui avait si l'air bégueule, quelle gaillarde! est-ce vrai qu'on ne la reçoit plus dans le monde, et que depuis l'histoire du *Rocher de Cancale* il est séparé d'elle?

— Qui ça? le *Rocher de Cancale?* — dit monsieur Achille d'un air malicieux.

— Oh! que c'est joli! — repartit madame Héloïse en haussant les épaules; — dites donc, Montal, le marquis est-il réellement séparé d'avec sa femme?

— Pas du tout, madame, — dit Montal; — le marquis n'est nullement séparé; seulement on a fait justice de la conduite de madame de Beauregard, qui a eu l'effronterie de se représenter dans le monde.

— Comment donc cela? — dit madame Héloïse.

— Il y a quelques jours, avant le deuil de la marquise, j'étais le soir chez madame la duchesse de Noirmont; madame de Beauregard entra; après avoir été intrépidement saluer la duchesse, elle alla s'asseoir à côté de deux femmes, qui se levèrent aussitôt d'un air indigné. La marquise changea de place, ses voisines se levèrent encore. Enfin, après vingt minutes d'un silence général, madame de Bauregard battit bravement en retraite sans avoir sourcillé.

— Mais c'était à mourir de honte, — dit madame Héloïse.

— Oh! la petite marquise a sous ce rapport la vie très-dure, — dit monsieur de Montal.

La conversation changea.

Malgré sa parenté, malgré l'espèce de liaison qui existait entre lui et Ewen, monsieur de Montal entreprit de le railler, pour briller aux yeux de Thérèse sous un jour nouveau. Les projets du comte furent parfaitement servis par la dis-

traction de monsieur de Ker-Ellio ; celui-ci ne s'aperçut pas des sarcasmes de son cousin, et il fut, selon l'expression consacrée, complétement *noyé*.

Madame Héloïse était de ces gens qui ne manquent jamais l'occasion d'être de mauvais goût. Sans respect pour les plus simples règles du savoir-vivre, oubliant qu'elle parlait devant ses filles, elle voulut à son tour plaisanter le baron. Le supposant pieux en sa qualité de Vendéen, elle lui débita quelques sottises impies du vieux libéralisme, et lui demanda entre autres si les curés de son pays ne choisissaient pas de jolies filles pour gouvernantes, et s'ils n'abusaient pas un peu du confessionnal avec leurs pénitentes.

Monsieur de Ker-Ellio avait des principes religieux très-arrêtés ; il était habitué à considérer avec vénération une mère de famille entourée de ses enfans ; tiré de sa rêverie par les impertinentes questions de madame Héloïse, il fut doublement choqué, et répondit sèchement :

— Madame, j'ai appris de ma mère à respecter la religion et ses ministres, et ils méritent cette vénération.

Madame Héloïse ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre le sens de cette réponse, et riposta avec une crânerie voltairienne tout à fait piquante :

— Ah bien ! par exemple, nous autres Parisiennes, nous élevons au contraire nos enfans dans le mépris des tartufes et des bigots. N'est-ce pas, Achille ?

Monsieur Achille, autre espèce d'esprit fort, répondit avec insouciance :

— Moi, je me moque des choses religieuses comme de colin-tampon. Ce sont de ces sornettes bonnes à débattre entre les femmes et les cagots. N'est-ce pas, cher comte ?

Monsieur Achille était si triomphant de posséder à sa table un homme titré, qu'il ne manquait jamais cette appellation nobiliaire.

Monsieur de Montal savait déjà avec quelle dureté le banquier traitait sa fille ; il crut être agréable à Thérèse en persiflant monsieur Achille ; il reprit donc, en tâchant d'imiter l'ironie hautaine de monsieur de Beauregard :

— Je vous dirai franchement, mon cher monsieur Dunoyer, que *nous autres* nous avons des idées particulières sur la religion ; c'est affaire de caste, de parti, de bonne compagnie, si vous voulez, mais enfin nous nous sommes toujours fait une loi de respecter les prêtres et les choses religieuses.

Ces mots *nous autres* établissaient une distinction si marquée entre monsieur de Montal et monsieur Dunoyer, que celui-ci se mordit les lèvres de dépit; madame Héloïse rougit jusqu'au front.

Ewen, absorbé dans ses pensées, ne prenait plus aucune part à la conversation.

— Connu ! — dit monsieur Achille; — vous voulez vous servir de la religion comme d'un moyen pour dominer ; mais enfoncé le moyen ! enfoncé par la révolution de 89, par le triomphe du tiers état ! Voyez-vous, le *centre* de la chambre, dont mon père faisait partie, constitue la seule et vraie noblesse de nos jours ; il n'y a plus qu'une aristocratie, celle de la fortune... De notre temps, un duc ne trouverait pas quatre sous de son titre.

— Ce qui, bien certainement, n'arriverait pas si les titres pouvaient se vendre aux bourgeois enrichis, mon cher monsieur Dunoyer, — dit le comte en souriant.

Nous n'insisterons pas sur la suite d'une conversation dont nous venons de donner ce spécimen, et dans laquelle monsieur de Montal fit montre d'une impertinence assez spirituelle.

On se leva de table.

Un des convives crut être agréable à madame Héloïse Dunoyer en priant Thérèse de chanter. La grosse femme rougit de dépit, mais elle fut forcée d'engager sa fille à se mettre au piano. Celle-ci refusa d'abord ; monsieur de Montal insista ; d'un regard furtif elle lui fit comprendre qu'elle se rendait à sa seule demande.

Thérèse chanta avec tant d'âme, tant de goût, tant de méthode ; elle fut enfin si supérieure à elle-même, que sa mère, furieuse de jalousie, l'interrompit au bout d'un quart d'heure, en lui disant :

— Thérèse, cela vous fait mal à la poitrine... c'est assez, ma chère.

Ewen était dans l'extase ; il avait été moins touché du véritable talent de Thérèse que de l'effet profondément sympathique que sa voix mélodieuse et vibrante lui avait fait éprouver.

Par deux fois, monsieur de Ker-Ellio sentit couler ses larmes. Heureusement personne ne s'aperçut de cet attendrissement ridicule.

Qelques parties de whist s'engagèrent.

Ewen profita d'un moment où personne ne faisait attention à lui pour sortir de chez monsieur Achille Dunoyer.

Ewen de Ker-Ellio rentra chez lui dans un état voisin de la folie.

Tantôt il s'abandonnait à une joie insensée en songeant que ses rêveries, que son amour idéal, n'avaient été qu'un pressentiment, et que la femme qui pouvait faire le bonheur de sa vie existait telle qu'il l'avait rêvée. Tantôt, au contraire, il restait morne, accablé de désespoir. Thérèse ne l'aimerait peut-être jamais ; elle avait dû concevoir de lui une première impression défavorable.

Nous le répétons, il avait suffi à Ewen de voir mademoiselle Dunoyer pour être persuadé qu'elle était douée de toutes les qualités qu'il lui supposait. Il la connaissait depuis si longtemps, pour ainsi dire, que cette seule entrevue porta son amour jusqu'au délire. Le surlendemain, il fut sur le point de retourner chez le banquier, mais la timidité le retint ; craignant de faire quelque éclat ridicule et de ne pouvoir dominer les émotions qui l'agitaient, il voulut attendre que l'effervescence de son esprit s'apaisât.

Il n'en fut rien. La passion d'Ewen pour Thérèse fit chaque jour de nouveaux progrès. C'était la même violence d'exaltation dont il avait été transporté dans la solitude, appliquée à une réalité saisissante.

Seul, sans conseil, sans ami, monsieur de Ker-Ellio passait des jours entiers dans sa sombre petite chambre de l'hôtel garni de la rue Montmartre, au fond de ce quartier bruyant, obscur et infect, ne pouvant s'arrêter à aucun des desseins qui fermentaient dans son cerveau. Plusieurs fois il était allé chez monsieur de Montal, vers lequel il se sentait attiré par une vive sympathie, mais, à son grand regret, on lui avait toujours répondu que le comte était absent. Sachant l'intimité qui unissait son cousin au banquier, il comptait beaucoup, sinon sur son appui, du moins sur son avis au sujet de certaines démarches décisives qu'il avait résolu de tenter.

. . . .

. . . .

Un jour, monsieur de Ker-Ellio, plus heureux que de coutume, rencontra monsieur de Montal.

On l'indroduisit chez le comte.

Le pen-kan-guer était plus pâle, plus triste, plus abattu qu'il ne l'était lorsque l'abbé de Kérouëllan l'avait forcé de quitter Treff-Hartlog pour venir à Paris.

Monsieur de Montal n'avait pas vu son cousin depuis le jour du dîner de monsieur Dunoyer, il fut frappé de l'altération de ses traits.

— Qu'avez-vous, mon cher cousin ? — s'écria-t-il. — Avez-vous été sérieusement malade ?

— Non, — répondit Ewen d'un air sombre, — j'ai été un peu souffrant. Je suis venu plusieurs fois pour vous voir ; on m'a dit que vous étiez absent.

— En effet, — dit monsieur de Montal en rougissant malgré lui, — j'étais allé chasser quelques jours en Normandie (monsieur de Montal mentait; il avait été pendant ce temps renfermé dans le petit appartement qu'il avait loué dans la maison de monsieur Dunoyer). Mais, — reprit monsieur de Montal, — je regretterai beaucoup mon absence si elle m'a fait perdre l'occasion de vous être bon à quelque chose.

— Vous pouvez, mon cousin, me rendre un grand service.

— Parlez, parlez, je vous en conjure.

Après quelques momens de silence, Ewen reprit :

— Vous m'avez offert vos services ; vous êtes un loyal parent, je puis tout vous dire.

Monsieur de Montal, étonné de l'air solennel du baron, lui tendit la main.

— Parlez, parlez, disposez de moi, je vous en conjure.

— Ne me croyez pas fou, écoutez-moi, et vous comprendrez peut-être ma position étrange et fatale. Après la guerre de Vendée, je revins chez moi, en Bretagne, vivre dans la maison de mon père ; j'ai toujours aimé la solitude. Il y a quelques mois, à force de rêver sans but, j'évoquai un idéal : il réunissait tous les charmes que j'aurais désiré rencontrer dans ma femme. Il y avait dans ma chambre un vieux portrait de famille représentant une personne d'une beauté remarquable ; à force de contempler cette figure charmante, je donnai ses traits à mon idéal, et... faut-il vous faire cet aveu ?... je devins amoureux de cette peinture...

— Mais c'est tout un roman, mon cousin.

— Oui, un roman absurde et douloureux. Je devins donc amoureux de ce portrait... amoureux comme un insensé. Ma monomanie prit un caractère si sérieux, que mon ancien précepteur, l'abbé de Kérouëllan, me conseilla de quitter la Bretagne. Je vins à Paris ; les distractions devaient calmer ma raison. En effet, je ne considérais plus ces chimères que comme un songe, lorsque...

— Achevez ; vous ne sauriez croire combien ce récit m'intéresse.

Monsieur de Ker-Ellio passa la main sur son front brûlant, et reprit à voix basse :

— Lorsque je rencontrai mademoiselle Thérèse Dunoyer.

— Eh bien ! mon cousin ?

— Eh bien ! elle ressemble d'une manière frappante au portrait dont je vous ai parlé,

Et Ewen regarda son cousin avec angoisse.

On se souvient peut-être que monsieur de Montal possédait aussi un portrait de son arrière-grand'mère, femme infernale qui avait, dit-on, causé de terribles malheurs dans la famille de Ker-Ellio.

Malgré ce rapprochement bizarre, malgré l'inquiétude que pouvait lui causer l'amour d'Ewen, monsieur de Montal ne trahit pas son émotion, il répondit en souriant :

— Je comprends ou plutôt je devine : vous aimez mademoiselle Dunoyer. Et c'est seulement à cause de cette ressemblance extraordinaire, mon cher cousin, que vous tombez amoureux d'une femme que vous voyez pour la première fois !

— Je suis sûr... je dirais presque je sais, que mademoiselle Dunoyer a l'esprit, les qualités, les vertus que je lui suppose. C'est mon rêve réalisé, je le sens là.

— Je le désire pour mademoiselle Dunoyer et pour vous ; mais que puis-je à cela ?

— J'ai été vingt fois sur le point d'aller trouver monsieur Dunoyer et de lui demander la main de sa fille.

Monsieur de Montal resta impassible et dit :

— Eh ! qui vous en a empêché, mon cousin ?

— L'immense fortune de monsieur Dunoyer, l'excessive beauté de sa fille, — répondit Ewen avec accablement. — Jusqu'ici je n'ai pu me résoudre à une démarche qu'on attribuerait sans doute à la cupidité ou à une prétention ridicule ; mais à cette heure cette fatale passion me domine à ce point que je veux tenter un coup désespéré, au risque de passer pour le plus stupide et le plus présomptueux des hommes, car je n'ai à offrir à mademoiselle Dunoyer qu'une fortune modeste.

— Honorable, vous voulez dire, mon cher cousin ; sans compter votre nom, bien connu en Bretagne.

— Je ne m'abuse pas, — dit Ewen en secouant la tête : — Je n'ai aucun moyen de séduction, mais j'ai pour moi un amour sans bornes, un cœur loyal et dévoué. Espérer de plaire à mademoiselle Dunoyer, ce serait fou. L'intéresser, c'est peut-être possible. Voici mon projet, sauf l'avis que j'attends de vous. J'irai trouver monsieur Dunoyer, je lui exposerai franchement ma position : l'intérêt ne me guide pas, car je renoncerai d'avance aux avantages qu'il peut faire à sa fille ; je lui demanderai à avoir en sa présence un entretien avec elle. Alors je raconterai tout, et mon amour idéal, et l'histoire de ce portrait de famille, et sa ressemblance si fatale avec mademoiselle Dunoyer, et mes vœux aussi ardens qu'insensés.

— Votre projet est bizarre.

— Je le sais ; ma franchise passera peut-être pour de la folie ; monsieur Dunoyer et sa fille me refuseront, à moins qu'il ne devinent que, malgré ma rude écorce, je suis digne du bonheur que j'ambitionne, si ce bonheur peut se payer par un dévouement aveugle, par une tendresse sans bornes. Maintenant, mon cousin, dites-moi : vous connaissez intimement monsieur Dunoyer ; sera-t-il touché de la franchise de mon aveu ? dois-je plutôt lui demander offificiellement la main de sa fille ? Dans ce cas, vous parlerez pour moi, sinon j'écrirai ce soir à monsieur Dunoyer, et je tenterai moi-même cette démarche, si étrange qu'elle soit.

La manière nette, précise, dont s'exprimait Ewen ne laissait pas le moindre doute à monsieur de Montal sur la résolution de son cousin.

Avant toute chose, il importait au comte de gagner du temps ; nous verrons plus tard le funeste progrès qu'il avait fait dans le cœur de Thérèse ; l'amour de cette malheureuse jeune fille était pour lui un avenir assuré, une fortune brillante. On comprend aussi de quelle importance étaient pour lui les confidences de monsieur de Ker-Ellio ; elles lui montraient le péril, et lui donnaient presque le temps de l'éviter. Après quelque minutes de réflexions, il répondit à son cousin, en lui témoignant l'intérêt le plus cordial et en lui serrant la main :

— Votre confiance en moi sera justifiée, mon cher Ewen... laissez-moi dire mon cher ami ; de telles confidences appartiennent à l'amitié.

— Oh ! je ne m'étais pas trompé, — dit Ewen en serrant à son tour avec effusion la main de monsieur de Montal.

— Vous me consultez, — répondit celui-ci, — je vous parlerai franchement. Votre premier moyen, le récit de votre amour idéal, l'aventure du portrait, sembleront, je le crains, un peu insolites et romanesques à un homme aussi positif en affaires que monsieur Dunoyer. Un état bien en règle de votre fortune lui plairait davantage.

— Et sa fille... sa fille... serait-elle aussi insensible que son père à cet amour, romanesque sans doute, mais auquel le romanesque n'ôte rien de son ardeur et de sa sincérité.

— Je connais assez peu mademoiselle Dunoyer, mon cher cousin, mais je lui crois dans l'esprit, dans le caractère, quelque chose du positif de son père.

— Elle !... avec ce regard doux et mélancolique... avec cette voix touchante... c'est impossible ! — s'écria Ewen.

— Je vous répète que je connais fort peu mademoiselle Thérèse, il est possible que je me trompe ; quant à son père, je suis sûr de ce que j'avance. Croyez-moi donc, bornez-vous à une simple demande en mariage, et je me ferai un plaisir d'être votre interprète auprès de monsieur Dunoyer.

— Vous êtes généreux et bon ! — dit Ewen à monsieur de Montal avec expansion ; — hélas ! maintenant, mon sort va se décider d'une manière irrévocable. Ah ! je ne serai pas assez heureux pour réussir, ce serait trop beau ! Pourquoi aurais-je un tel bonheur ?

— Mais pour en jouir, mon cher cousin. Ah çà ! sérieusement, il ne faut pas vous décourager ainsi ; je suis aussi loin de vous dire : espérez, que de vous dire : désespérez. D'un côté, votre naissance est élevée, votre fortune honorable, vous avez d'excellentes qualités ; mais d'un autre côté, monsieur Dunoyer est fort riche, il peut avoir d'autres vues sur sa fille, et je ne crois pas mademoiselle Dunoyer capable d'avoir d'autres vues que celle de ses parens, — ajouta hypocritement monsieur de Montal. —

Vous voyez donc bien que vos bonnes et mauvaises chances se compensent tellement qu'il est impossible de préjuger le bon ou le mauvais succès de votre dessein. Permettez-moi seulement de vous faire une dernière et très importante recommandation, et cela dans votre intérêt et dans celui de mademoiselle Dunoyer.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de plus délicat et de plus confidentiel que la démarche dont vous me chargerez.

— Sans doute.

— Or, dans le cas où cette affaire manquerait, il serait désagréable pour vous comme pour mademoiselle Dunoyer que tout s'ébruitât à l'avance; le monde est méchant, et il ne manquerait pas de...

Ewen interrompit monsieur de Montal :

— Soyez tranquille, mon cousin : personne au monde excepté vous ne sera instruit de la démarche que je tente; l'abbé de Kerouëllan, mon vieil ami, serait ici, je la lui tairais, je vous en donne ma parole.

— Autre chose : monsieur Dunoyer est très méticuleux en affaires ; il portera le même scupule dans l'affaire dont il s'agit ; il voudra écrire en Bretagne pour avoir des renseimens sur vous, etc. ; tout ceci amènera nécessairement des lenteurs.

— Cela n'est que trop vrai,

— Êtes-vous assez sûr de dominer votre impatience pour ne pas aller auprès de monsieur Dunoyer terminer vous-même ce que j'aurais commencé ? dans ce dernier cas, je préférerais ne pas m'en mêler, car vous concevez que mon rôle...

Ewen interrompit encore le comte.

— Je suis incapable d'un tel manque d'égards, d'une telle ingratitude ! je vous en ai donné ma parole : vous seul au monde serez instruit de ce vœu, de vous seul j'attendrai la réponse qui doit ruiner ou encourager mes espérances ; je ne verrai pas monsieur Dunoyer avant qu'il ait prononcé sur mon sort ; s'il refuse, je partirai sans le revoir.

Peut-être aurez-vous raison, — dit monsieur de Montal; — il sera temps de songer à cela au dernier moment; mais, Dieu merci ! il ne faut pas prévoir les malheur d'aussi loin. Dès que j'aurai parlé à monsieur Dunoyer, j'irai vous dire comment il aura reçu votre proposition, et j'espère vous donner de bonnes nouvelles.

— Mon cousin, — dit Ewen d'un ton pénétré en serrant les mains de monsieur de Montal dans les siennes, — de ce moment, en tout et pour tout... je suis à vous.

— N'est-ce pas moi qui gagne à ce marché, — dit monsieur de Montal, puisqu'en faisant si peu je m'acquiers un ami ?

— Je sais quelle est ma reconnaissance. A bientôt donc, mon cousin.

— A bientôt : courage et espoir ! — dit monsieur de Montal.

Ewen secoua tristement la tête, et ne chercha pas à cacher une larme qui brilla dans ses yeux ; puis, serrant encore une fois la main du comte, il sortit précipitamment.

Monsieur de Montal le regarda s'éloigner; puis haussant les épaules avec mepris, il s'écria :

— Ah ! le triple niais !... c'est à moi... à moi qu'il vient confier ce qu'il appelle ses intérêts les plus chers... Allons... allons... mon étoile resplendit de plus en plus. Si je ne me trompe, cet incident habilement exploité me servira beaucoup. Le Breton, fidèle à sa promesse, ne retournera pas chez monsieur Dunoyer, il attendra ma réponse ; je le tiendrai en suspens durant huit ou dix jours, il ne m'en faudra pas davantage, au point où en sont les choses avec Thérèse, pour n'avoir plus à m'inquiéter du Vendéen, dont la demande en mariage me viendra au contraire en aide pour tenter le grand coup... Maintenant, un mot à Thérèse... Il me faut absolument demain une entrevue avec elle ; oh ! elle y viendra ; je vais lui écrire quelques mots *terribles*. Ah ! — ajouta monsieur de Montal en se mettant à table, — répondons aussi à Julie : elle se repent, elle me demande pardon ; elle ne paraît pas disposée davantage à me faire l'honneur de me donner sa main, — ajouta-t-il avec ironie; — ce qui maintenant ne me désole pas en effet beaucoup ; mais elle m'offre toujours son amour... ce qui n'est pas, après tout, absolument à dédaigner... en y mettant du mystère toutefois ; car Julie peut toujours passer pour une distraction très agréable, même pour un homme qui s'occupe de mademoiselle Dunoyer.

Et monsieur de Montal écrivit la lettre suivante à Thérèse.

« Il faut absolument que je vous parle... Un épouvantable malheur menace notre amour... c'est-à-dire ma vie. Ce soir j'irai *en haut*, j'y passerai la nuit ; demain je vous attendrai à ma porte... Votre sœur sort à trois heures avec miss Hubert, pour sa promenade habituelle. Prétextez une migraine pour rester chez vous... alors vous pourrez monter chez moi... il n'y aura aucun danger... Ah ! Thérèse... la force me manque... quel coup affreux !... mes larmes coulent, je ne puis que me désespérer... »

Après avoir écrit ce billet, monsieur de Montal le relut tout haut, et dit :

— Oui, c'est cela... style coupé... menace aussi effrayante que mystérieuse... Elle viendra... La dernière fois, elle n'a pas osé s'aventurer au delà de quelque pas dans l'antichambre, et encore son émotion a été si violente en se trouvant seule avec moi, qu'elle a pâli... mais pâli à m'effrayer... Heureusement, mon respect l'a rassurée ; aussi, demain, elle n'hésitera pas... à s'avancer plus avant.. Maintenant, à Julie : autre femme, autre style.

» Tu mériterais bien, méchant démon, que je te tinsse plus longtemps rigueur; mais je suis trop bon, je ne puis résister à tes gentilles petites excuses ; oui, je te reverrai comme *dans le bon temps*, mais à condition que nous ne dirons pas un mot d'une folie que toi seule pouvais inspirer, et dont je ris maintenant comme un fou. Adieu, Julie, je t'embrasserai après-demain matin, attends-moi. »

Ces deux lettres écrites, monsieur de Montal envoya l'une à Julie, et l'autre à mademoiselle Rosalie, femme de chambre de Thérèse, qu'il avait gagnée, et sous le couvert de laquelle il écrivait à mademoiselle Dunoyer.

Rien de plus simple que la manière dont monsieur de Montal s'introduisait dans l'immense maison occupée par monsieur Dunoyer, dont les portes étaient constamment ouvertes. Tantôt, après avoir fait une visite au banquier, au lieu de redescendre, il montait au quatrième; tantôt, le soir, enveloppé d'un manteau, les yeux cachés par des lunettes vertes, il passait pour monsieur Bernard, le locataire supposé, gagnait le petit escalier de service, et sortait le lendemain soir à la même heure, et grâce au même déguisement.

XVIII

PROPOSITION.

Monsieur de Ker-Ellio revint chez lui plus calme. Après sa conversation avec monsieur de Montal, il conservait peu d'espoir, mais au moins il n'avait pas renoncé à son vœu le plus cher sans en tenter la réussite.

Au moment où le baron rentrait à son hôtel, un des garçons lui dit :

— Monsieur, il y a ici un monsieur qui vous attend. Il a demandé à quelle heure vous rentriez habituellement, j'ai répondu que vous rentriez sur les cinq heures ; il en était quatre et demie. Ce monsieur a voulu vous attendre. Il est là dans le salon.

Très étonné de cette visite, car il ne connaissait personne à Paris excepté monsieur de Montal, monsieur de Beauregard et monsieur Dunoyer, Ewen se rendit au salon commun. Quelle fut sa surprise d'y trouver... le banquier !

Quoique la venue du père de Thérèse n'eût rien de bien

extraordinaire pour Ewen, il ne put s'empêcher d'être frappé de la bizarrerie de cette rencontre en songeant à la démarche dont il sortait de charger monsieur de Montal.

—Vous m'excuserez, monsieur, d'avoir insisté pour vous attendre, — dit le banquier à Ewen ; — mais ayant quelque chose d'assez important à vous communiquer, je n'ai pas voulu remettre à demain le plaisir de vous voir.

— Monsieur, je suis à vos ordres ; je regrette seulement d'être obligé de vous faire monter bien haut, et dans un bien modeste logement, — dit Ewen.

— Allons donc, monsieur, vous plaisantez : à la guerre comme à la guerre, en voyage comme en voyage.

Une fois entré et assis dans la chambre de monsieur de Ker-Ellio, monsieur Dunoyer lui dit avec autant de gaieté que de cordialité.

—Je viens, mon cher client, vous faire gagner beaucoup d'argent.

— Et comment cela, monsieur ? — dit Ewen très surpris.

— D'une manière bien simple ; vous avez deux cent et treize mille francs placés chez moi à cinq pour cent. Je devais vous rembourser cinquante mille francs il y quinze jours, et le reste de la somme en trois payemens égaux, de deux en deux mois.

— Oui, monsieur, mais je vous ai prié de vouloir bien garder ces fonds, étant dans l'intention de retirer la somme tout à la fois, pour acheter quelques métairies à ma convenance.

— Sans doute; mais, permettez-moi de vous le dire au nom de l'intérêt que vous méritez, vous ferez là un pitoyable placement. Des terres ne rapportent pas au delà de deux et demi pour cent bien nets, tandis que je vous propose de vous associer avec moi dans une entreprise qui, en quatre ou cinq ans, doublera nos capitaux.

Ewen avait été élevé par son père dans l'horreur des spéculations, et il était resté fidèle à ces principes. Les fonds placés chez monsieur Dunoyer provenaient d'une très ancienne créance dont feu monsieur de Ker-Ellio avait hérité.

Malgré sa défiance et son antipathie pour les affaires, Ewen crut faire un coup de maître en acceptant la proposition du banquier. Il répondit à monsieur Dunoyer :

— J'avais songé, monsieur, à un autre placement ; mais j'y renonce, moins, je vous assure, par l'espérance du gain que vous m'offrez, que pour continuer et resserrer des relations que vous m'avez jusqu'ici rendues très agréables.

Monsieur Dunoyer s'attendait si peu à cette aveugle facilité de la part de monsieur de Ker-Ellio, qu'il ne put s'empêcher de lui dire :

— Comment ! vous acceptez sans savoir seulement ce que je vous propose, sans me demander les garanties que je puis vous offrir ?

— Vous m'avez dit, monsieur, que cela était avantageux.

— Sans doute, et je vous le prouverai.

— Puisque vous me l'affirmez, monsieur, cela m'est prouvé.

— Ma foi ! monsieur, sans compliment, les gens comme vous sont rares ; je n'en reviens pas... Diable ! savez-vous que vous auriez tort de jouer ce jeu-là avec tout le monde? Dieu merci, ma maison est solide et connue ; mais...

— Croyez-moi, monsieur, — dit Ewen en interrompant le banquier, — je n'agis pas par étourderie, par insouciance, je sais en qui je place ma confiance.

— Ah ! monsieur, ce que vous me dites là me touche au delà de toute expression, — dit le banquier avec effusion ; — c'est l'occasion de répéter ce que je disais tout à l'heure : les hommes comme vous sont rares... On est maintenant si avide, si happe-chair, si rapace !

— Dans votre profession, monsieur, avec vos relations d'affaires, vous devez être mieux que personne à même de vous apercevoir chez les autres de cette cupidité ?

— A qui le dites-vous, monsieur ! ma position est double à cet égard-là, et comme banquier et comme père d'une fille à marier. — Ewen tressaillit, devint pourpre, baissa les yeux, et ne répondit rien. Monsieur Dunoyer s'aperçut de l'embarras d'Ewen, sourit et reprit : — Ainsi, moi, par exemple, j'ai ma fille... qui n'est pas une beauté, c'est vrai, qui est un peu sauvage, un peu originale, c'est encore vrai ; mais elle a reçu la meilleure éducation du monde ; elle a eu une gouvernante anglaise, elle est enfin plutôt bien que mal. J'en appelle à votre franchise bretonne, monsieur de Ker-Ellio ?

Ewen avait repris son sang-froid, il répondit sincèrement et naïvement :

— Je trouve mademoiselle votre fille beaucoup plus que belle... je n'ai jamais vu une physionomie à la fois plus touchante et plus expressive.

— Vous dites cela pour me flatter... mais c'est égal; en n'acceptant pour elle que la moitié de vos complimens, c'est déjà fort gentil. Eh bien ! croiriez-vous que le premier mot des jeunes gens qui pensent à ma fille est toujours : « *Combien a-t-elle en mariage ?* »

— Ah ! monsieur !

— Ça vous étonne, ça vous révolte, et c'est comme ça... On sait pourtant que je suis riche, et que dans le cas où je ne ferais pas beaucoup de mon vivant pour Thérèse... après ma mort il y aura sûrement un bel inventaire... Eh bien ! non, on veut jouir tout de suite ; on ne parle que dot, on ne pense que dot, on ne rêve que dot. Ah ! mon cher monsieur de Ker-Ellio, un père qui a une fille à marier est bien malheureux !

Et monsieur Achille Dunoyer poussa un soupir hypocrite, en regardant sournoisement monsieur de Ker-Ellio, pour juger de l'effet que produirait sur lui cette tirade *paternelle.*

Obtenir la main de Thérèse était pour Ewen un bonheur si improbable, il lui aurait semblé si fabuleux que monsieur Dunoyer vînt pour ainsi dire la lui offrir, que le baron ne saisit aucune des allusions que le banquier lui offrait si complaisamment, et il répondit simplement :

— J'aurais pourtant cru, monsieur, que, possédant une fille aussi complétement douée que mademoiselle Thérèse, vous n'auriez qu'à choisir parmi les plus riches.

—Est-ce que je me serais trompé ?— pensa monsieur Dunoyer ; — essayons encore. Ces Bretons ont la tête si dure qu'il faut frapper à tour de bras. — Il reprit tout haut : — Sans doute, j'ai à choisir, mon cher monsieur de Ker-Ellio; mais jusqu'à présent, dans ce beau choix-là, je n'ai rien trouvé qui vaille. Vous concevez que le bonheur d'une fille qui vous est chère... c'est important... aussi je n'ai jamais voulu marier Thérèse à des freluquets, à des étourneaux, à des gens dissipés, qui la rendraient malheureuse. Ce que j'aurais voulu... — et monsieur Dunoyer appuya sur les mots avec tant d'intention que le baron fut enfin forcé de comprendre les avances du banquier, — ce que j'aurais voulu pour Thérèse, mon cher monsieur de Ker-Ellio, ç'aurait un homme d'une naissance distinguée, sage, rangé, loyal, sérieux, maître de son bien, qui aurait, je suppose, passé sept ou huit mois de l'année dans sa terre, et qui serait venu à Paris deux ou trois mois d'hiver tout au plus. Car Thérèse déteste le monde, Paris.... oui, ça vous paraît singulier, à son âge !... c'est pourtant comme ça... en un mot, pour la rendre heureuse... mais ce qui s'appelle très heureuse, il faudrait se résigner à passer à la campagne au moins un hiver sur deux. Mais allez donc parler de cela à un tas de farceurs qui ne connaissent que Paris, toujours Paris, rien que Paris !

— Comment! — s'écria Ewen, — mademoiselle Thérèse a ces goûts simples et retirés ?

— Si elle les a, monsieur ! c'est une vraie petite sauvage, et c'est encore cela qui la rend si difficile à établir, du moins de manière qu'elle soit heureuse. — Ewen n'osait pas se livrer encore aux espérances qui venaient en foule l'assaillir ; il restait muet, oppressé. — Il ne mord pas, il ne mord pas, — pensa le banquier. — Ma foi ! encore un essai, et, si celui-là manque, c'est que je me serai trompé. — Il reprit tout haut, en affectant un grand air de bonhomie. —

Tenez, mon cher monsieur de Ker-Ellio, je vais vous dire quelque chose qui va vous sembler bien saugrenu ; mais comme ça n'a rien que de flatteur pour vous, vous m'excuserez... Eh bien! si j'avais à m'imaginer un mari pour Thérèse, vous m'entendez bien? un mari pour Thérèse... je n'irais pas chercher mon modèle bien loin ; je voudrais tout bonnement pour elle un mari qui vous ressemblât.

— Il serait possible!... comment!... Ah! monsieur... je n'ose croire... je n'ose vous dire que mademoiselle Thérèse... a été... serait aussi mon idéal!

— Allons donc! Vraiment, cette grande fille pâle et mélancolique vous plairait, malgré sa sauvagerie?... Et pourquoi ne me le dites-vous pas?... Ce n'est pas l'usage de faire ces demandes-là soi-même, je le sais; mais, ma foi! au diable l'usage quand il s'agit du bonheur de deux êtres faits l'un pour l'autre...

— Tenez, monsieur, — dit Ewen avec une émotion profonde, — pardonnez-moi... je crois rêver... je ne puis croire...

— C'est pourtant bien simple ; si Thérèse vous convient, je vous la donne de tout mon cœur, car vous êtes le mari que j'aurais désiré pour elle.

— Mais elle!... elle, monsieur!... Ah! je vous l'avoue, votre consentement ne serait rien sans le sien!

— Tenez, monsieur de Ker-Ellio,—dit le banquier après un moment de silence, — avec les gens comme vous on doit jouer carte sur table. J'étais venu ici pour vous pressentir au sujet de ce mariage.

— Il serait vrai!

— Et vous comprenez que je n'aurais pas tenté cette démarche sans être sûr de l'agrément de Thérèse.

— Elle consent, monsieur! elle consent!

— Je vous réponds de son consentement, et elle sera parfaitement heureuse avec vous, c'est moi qui vous le dis... Vous concevez néanmoins que, ignorant vos intentions, et craignant qu'elle ne vous convînt pas, je n'avais pas dû d'abord vous parler plus clairement que je ne l'ai fait.

— Et vous êtes sûr, monsieur, que mademoiselle Thérèse consentira?

— Écoutez-moi : elle n'a toute sa vie eu qu'un rêve, qu'une pensée, c'est de vivre dans une espèce de solitude, loin du monde, avec ses livres, sa musique et son mari, si elle en trouvait un qui pût s'arranger de ces goûts-là. Elle est romanesque en diable ; je vais même vous dire quelque chose de bien plus fort : elle a une passion, mais une folle passion pour la Bretagne.

— Il serait vrai!...

— Romanesque comme elle est, c'est tout simple. Enfin, l'automne dernier, elle rabâchait toujours du bord de la mer, des bruyères, des rochers, etc. Vous comprenez que ça me rendait très inquiet, car parler de bruyères et de rochers à nos dandys, à nos lions...

— Monsieur, — dit Ewen en interrompant le banquier, — si mademoiselle Thérèse consent à me donner sa main...

— Je vous dis que c'est tout consenti.

— Je vous devrai... je lui devrai plus que la vie... Lorsque vous saurez les circonstances mystérieuses qui se rattachent à ce mariage, auquel je n'ose encore croire... vous verrez, monsieur, qu'il y a là quelque chose de providentiel pour mon bonheur, et, j'ose le dire, pour celui de mademoiselle Thérèse.

— Comment! quelles circonstances?

— Permettez-moi de vous les taire jusqu'au moment où vous me présenterez à mademoiselle votre fille ; là, devant vous, je lui dirai tout, et, je l'espère, elle jugera de ma reconnaissance passionnée par le bonheur que je lui devrai. Ce qui vous prouvera encore, monsieur, combien j'ai le droit d'être à la fois heureux et surpris de ce bonheur inattendu, c'est que tout à l'heure j'avais prié monsieur de Montal, mon cousin, de vous demander mademoiselle Thérèse en mariage ; il devait, demain, tenter auprès de vous cette démarche.

— Voyez un peu, mon cher monsieur, comme ça se rencontre... J'étais allé hier chez Montal pour le prier d'être mon intermédiaire auprès de vous, mais il était à la campagne. Ne sachant pas qu'il dût revenir si tôt, et préférant, après tout, m'en rapporter à moi-même, trouvant un prétexte tout naturel dans l'affaire dont j'avais à vous entretenir, je me suis adressé directement à vous, et, ma foi! je m'en loue fort.

— Maintenant, monsieur, un mot, un seul mot, si désagréable qu'il soit, sur les affaires d'intérêts, pour n'y plus revenir. La seule mais l'inexorable condition que je mets à mon mariage est de ne rien accepter de vous. Mes terres me rapportent quinze mille francs environ ; joignez à cela les fonds que j'ai chez vous, soixante mille francs, je crois, d'économies chez mon notaire de Rennes, et qui serviront à remeubler ma vieille maison d'une manière digne de mademoiselle Thérèse : telle est ma fortune, bien modeste sans doute, mais, je le vois avec un plaisir indicible, suffisante pour satisfaire aux goûts de mademoiselle Thérèse.

— Avec des gens délicats comme vous, l'on s'entend toujours parfaitement, mon cher monsieur de Ker-Ellio... voulez-vous me laisser dire mon cher gendre?

— Tenez, monsieur,— dit Ewen presque avec effroi, — cela est trop beau... trop heureux... je ne puis croire... non, je ne puis croire que cela soit.

— Mais qu'y a-t-il donc de si étonnant? Vous êtes un excellent parti pour Thérèse; elle vous plaît, vous me convenez...

— Oui, oui; mais quand vous saurez combien mon bonheur doit me paraître extraordinaire...

— Eh bien! ma foi! ce sera tant mieux. Après ça, je m'étais bien aperçu que *vous en teniez*, la première fois que vous avez vu Thérèse... à dîner... oui... Oh! moi, je suis un finaud... mais j'étais loin penser que ça tournerait en *passion*... Ah çà! après-demain soir, à neuf heures, je vous présenterai à ma famille comme mon gendre futur ; d'ici là, je vais faire dresser un projet de contrat, et régler quesques autres formalités sur lesquelles nous nous entendrons facilement, je n'en doute pas... Adieu donc, mon cher monsieur de Ker-Ellio... Ma foi! en entrant dans cette maison, j'avais un espoir... bien vague... et je ne croyais pas qu'il dût se réaliser si promptement.

— Ainsi, monsieur, vous croyez que mademoiselle Thérèse...

— Vous m'en feriez trop dire... pour la modestie de cette pauvre fille, séducteur que vous êtes! — dit monsieur Dunoyer en souriant. — Ainsi donc, à après-demain, neuf heures.

Et il sortit.

Nous renonçons à peindre la joie, la stupeur de monsieur de Ker-Ellio.

Quoiqu'il ne crût pas avoir manqué à la parole donnée à monsieur de Montal, il courut chez lui pour le prévenir qu'un incident aussi heureux qu'inattendu rendait son intervention inutile. Il ne rencontra pas le comte : on lui dit même qu'on ne savait pas s'il rentrerait coucher.

Ewen lui écrivit ce qu'il voulait lui dire.

. . . .

Maintenant, quelques mots expliqueront la brusque proposition de mariage que le banquier avait faite à Ewen.

Malgré sa fortune, monsieur Dunoyer était quelquefois gêné ; ses immenses spéculations absorbaient tous ses capitaux disponibles, et le remboursement considérable qu'il devait faire à Ewen, dans un espace de temps rapproché, l'embarrassait un peu, quoiqu'il eût mis la totalité de la somme à sa disposition au terme des échéances.

Nous l'avons dit, monsieur Achille Dunoyer avait deviné l'impression profonde que Thérèse avait faite sur monsieur de Ker-Ellio. Un projet, qui lui avait paru fou d'abord, mais bientôt très exécutable, était subitement venu à la pensée du banquier.

Il s'agissait de marier Ewen à Thérèse.

Cette union présentait plusieurs avantages à monsieur Achille Dunoyer : marier Thérèse sans dot, le débarrasser

de cette jeune fille dont la vue lui rappelait souvent d'odieux souvenirs, avoir le libre maniement des fonds du baron au lieu de les lui rembourser très prochainement.

Monsieur Achille Dunoyer appartenait à une famille où l'on s'était livré à des *spéculations* si diverses, qu'il avait eu très très jeune, et par tradition, une sorte de connaissance des hommes, qui se bornait à les ranger en deux classes : dupes et fripons. Du premier coup d'œil il avait rangé monsieur de Ker-Ellio dans la catégorie des dupes.

Or, selon monsieur Achille, en supposant qu'en effet le baron eût été vivement frappé de la beauté de Thérèse, il devait être enchanté de l'épouser et se montrer très accommodant sur les questions d'intérêt ; quant aux renseignemens sur la moralité d'Ewen, ç'avait été la dernière préoccupation de monsieur Dunoyer. D'ailleurs les gens qui appartenaient à la classe où il plaçait le pen-kan-guer étaient toujours *plus qu'honnêtes*, comme le disait feu le père Dunoyer.

On voit que les prévisions de monsieur Dunoyer ne le trompèrent en rien, et que monsieur de Ker-Ellio alla au-devant de ses vœux les plus chers.

Malheureusement, les projets du banquier devaient rencontrer de grands obstacles. Thérèse Dunoyer aimait passionnément monsieur de Montal ; elle était en correspondance avec lui ; sa perte, son déshonneur, ne dépendaient plus que d'une occasion et de l'audace de l'homme dont mademoiselle Julie n'avait pas voulu pour mari.

Nous croyons avoir suffisamment exposé le caractère romanesque de la fille du banquier, sa funeste éducation, l'injuste dureté de ses parens à son égard, pour expliquer, sinon pour excuser sa conduite coupable. Lors de sa première entrevue avec elle, monsieur de Montal n'avait pas justifié par ses manières cavalières la réputation de *don Juan* que monsieur Achille Dunoyer lui avait faite. Ce fut un adroit calcul de la part du comte ; il eût sans cela excité l'antipathie de Thérèse, qui, nous l'avons dit, éprouvait alors pour *René* un naïf et chaste amour, et qui eût quitté avec délices la bruyante vie parisienne pour les austères solitudes de la Bretagne.

Nous avons encore dit comment monsieur de Montal, surprenant le secret des lectures de Thérèse, avait pris une physionomie pensive, mélancolique, dont la pauvre enfant fut d'autant plus touchée que monsieur Dunoyer lui avait fait un tout autre portrait de son nouvel ami.

Monsieur de Montal ne manquait ni de finesse ni de pénétration ; il devina bientôt que Thérèse avait plutôt des instincts nobles et généreux que des principes arrêtés; que son esprit était exalté par de dangereuses lectures, son âme aigrie par les mauvais traitemens ; qu'elle ne pouvait avoir ni confiance ni vénération pour son père ou pour sa mère : le comte vit d'un coup d'œil toute l'influence qu'il pouvait prendre sur cette jeune fille absolument livrée à elle-même et que rien ne défendait contre les piéges qu'il lui tendait.

Il voulut plaire, séduire ; il plut, il séduisit. Jamais, dans la société de sa mère, Thérèse n'avait rencontré un homme qui pût être comparé à monsieur de Montal, et puis il la regardait d'un air si doux et si triste, il comprenait, il s'assimilait si bien les poétiques inspirations de René, la vie mondaine lui était devenue tout à coup si à charge ! N'avait-il pas abandonné une jeune femme dont les hommes les plus à la mode se disputaient la conquête, pour venir passer des journées entières dans le petit appartement qu'il avait loué dans la maison de monsieur Dunoyer ? Cet homme si recherché ne délaissait-il pas le monde pour venir goûter le souverain bonheur de demeurer sous le même toit que Thérèse ? Enfin son amour n'était-il pas aussi ardent qu'honnête ? S'il n'avait pas d'abord fait sa demande au banquier, c'est qu'avant tout il avait voulu s'assurer de l'agrément de Thérèse, car il ne comprenait qu'un mariage d'amour.... d'amour aussi passionné que partagé.

Il est inutile de dire que l'homme que nous avons vu si bas, si insinuant, si souple, si rampant auprès de mademoiselle Julie, et qui était parvenu à tromper cette fille à force de flatteries et de feintes tendresses ; que l'homme qui n'avait pas reculé devant l'indigne prostitution du souvenir sacré de sa mère ; que monsieur de Montal, en un mot, rompu à toutes les dissimulations, à toutes les ruses, à toutes les perfidies, devait facilement s'emparer d'un cœur jeune, ardent, sincère, qui, comprimé, blessé depuis tant d'années, croirait aux premières assurances de tendresse qui lui seraient faites, et serait aussi reconnaissant de l'amour qu'il éprouverait que de celui qu'il inspirerait.

Bien peu de jeunes filles, hélas! dans la position de Thérèse, auraient résisté à cette séduction, séduction d'autant plus dangereuse qu'elle semblait avoir le but le plus honorable.

Pour s'expliquer les succès de monsieur de Montal et de ses pareils, succès qui étonnent toujours profondément quand on songe aux misérables qualités des hommes qui les obtiennent, il faut chercher des comparaisons ou des analogies dans les classes les plus infimes, les plus honteuses de la société.

On verra que presque toujours ces hommes doivent leurs succès à une hypocrisie aussi odieuse qu'adroite, qui consiste soit à invoquer comme appui, comme soutiens, des personnes faibles et confiantes, soit à valeter bassement autour des êtres flétris.

Ces ignobles femmes, honte et rebut de leur sexe, expient leur corruption pas les mépris qu'elles souffrent, ne sont pas les plus hideuses créatures de la fange où elles s'agitent ; il y a encore un degré au-dessous de cette infamie... Oui, il est des hommes qui sont pour ces espèces ce que monsieur de Montal était pour mademoiselle Julie.

Tour à tour esclaves abjects ou tyrans impitoyables de ces créatures, ces hommes les flattent et les volent, les servent et les battent, les craignent et les dominent, les consolent surtout de leur dégradation en leur prouvant qu'il est des êtres plus dégradés qu'elles, puisqu'il recherchent leur horrible amour et qu'ils donnent à ces malheureuses l'occasion d'exercer la *charité*... La charité ! admirable vertu qu'on retrouve toujours au moins à l'état d'instinct dans le cœur des femmes les plus perdues.

Monsieur de Montal n'était pas autre chose qu'un de ces types repoussans, mais dégrossi, mais poli, mais façonné aux usages du monde ; du reste, même servilité, même égoïsme, même flatterie basse et intéressée quand il espérait assouvir sa cupidité ; même insolence brutale lorsqu'il éprouvait une déception ou un refus ; enfin, même habitude de jouer le *bon pauvre* en s'adressant toujours à la *charité*, à la *pitié* des femmes, en exploitant habilement ses malheurs, malheurs sans noblesse et sans dignité, infortune méritée par le désordre le plus égoïste ; chez monsieur de Montal enfin, comme chez les hommes dont nous parlons, même profanation des sentimens les plus saints, des paroles les plus sacrées, en les parodiant dans leurs cupides et immondes tendresses.

Si méprisables que soient ces hommes, à quelque classe qu'ils appartiennent, il résulte même de leurs détestables mœurs une habitude de dissimulation dangereuse, quelque chose d'humble, de plaintif, de doucereux, d'insinuant, de servilement dévoué, qui plaît aux femmes de l'espèce de mademoiselle Julie, parce qu'elles les utilisent comme des Montal... ou qui trompent des enfans comme Thérèse, parce que les âmes bonnes et sincères s'intéressent toujours à ce qui semble souffrir.

On verra tout à l'heure que c'était surtout en s'adressant à la pitié, à la charité de Thérèse, que monsieur de Montal avait fait dans son cœur les progrès les plus décisifs.

Monsieur de Beauregard avait justement prédit au comte l'issue de ses rapports avec le banquier ; monsieur Achille et madame Héloïse se glorifièrent pendant quelque temps de recevoir dans leur intimité un homme d'un certain monde. Monsieur Dunoyer prêta même environ deux cent louis à monsieur de Montal, qui trouva char-

mant de subvenir avec cet argent aux dépenses qu'il avait faites pour mettre en œuvre son plan de séduction à l'égard de Thérèse ; mais ne retirant pas de la connaissance du comte les avantages qu'il en avait espérés pour s'introduire au sein de la *jeunesse dorée*, le banquier se lassa d'être ce qu'il appelait dans son langage une *vache à lait*, et il témoigna peu à peu beaucoup de refroidissement à monsieur de Montal.

Si indifférent que fût monsieur Dunoyer pour Thérèse, il ne l'eût jamais mariée à monsieur de Montal, qu'il savait ruiné complétement; le banquier, d'accord avec madame Héloïse, qui cachait de moins en moins son aversion pour sa fille, ne voulait lui donner qu'une dot des plus minimes ; or, un gendre pauvre lui eût été à charge.

Le comte fut satisfait des obstacles qu'il prévoyait; ils devaient irriter encore la passion de Thérèse et la pousser à sa perte. Bien certain de l'amour profond qu'il inspirait, il dévoila un jour à Thérèse le prétendu secret qu'il lui avait caché jusque-là.

Fondant en larmes, le comte avoua à la jeune fille qu'il était pauvre, qu'il touchait à la misère. Longtemps il avait, disait-il, compté sur le gain d'un procès, mais il lui fallait renoncer à tout espoir, le proès était perdu. C'était non la misère, l'affreuse misère à laquelle il allait être réduit qu'il craignait, non, le suicide le mettrait à l'abri de ces souffrances ; mais ce qu'il déplorait, c'était la nécessité de renoncer à la main de Thérèse. Elle était trop riche... pour que lui, maintenant si pauvre, pût songer à l'épouser : sa délicatesse s'opposait à un tel mariage.

Ces scrupules venaient sans doute un peu tard, mais mademoiselle Dunoyer était incapable de faire cette réflexion. Au contraire, sa généreuse fierté s'indigna de ce que monsieur de Montal osât faire un pareil calcul. Elle lui reprocha amèrement de songer à d'autres intérêts qu'à ceux de leur amour. Était-ce sa faute, à lui, si elle était riche ?

Monsieur de Montal fut inflexible.

La scène dont nous venons de parler s'était passée dans le jardin de Monceau. Miss Hubert étant malade, mademoiselle Dunoyer sortait depuis quelques jours avec une femme de chambre et sa jeune sœur. Monsieur de Montal, nous l'avons dit, avait gagné la femme de chambre ; celle-ci emmenait Clémentine et ménageait les tête-à-tête de Thérèse.

Monsieur de Montal laissa la malheureuse jeune fille désolée, épouvantée, maudissant les scrupules du comte. Elle passa une nuit déplorable ; elle reconnut toute la violence de son amour pour monsieur de Montal, en songeant qu'elle pouvait le perdre par une mort affreuse.

Nous ne savons rien de plus touchant, de plus sacré, que la pauvreté, lorsquelle est fière et silencieuse avec les indifférens, ou qu'elle entretient l'amitié de ses privations courageusement ou même douloureusement souffertes ; mais faire ce que faisait monsieur de Montal, mais forcer l'intérêt et l'amour d'une jeune fille riche en offrant incessamment à ses yeux les tableaux les plus sinistres, mais lui parler du froid et de la faim qu'on endurera un jour, des haillons dont on se vêtira, et enfin du suicide qui mettra seul un terme à cette horrible vie, cela est ignoble, cela est le dernier terme de la plus infâme jonglerie.

Le lendemain de l'entrevue du jardin de Monceau, Thérèse, entendant monsieur de Montal marcher dans son petit appartement, écrivit ces mots à la hâte :

« Il faut que je vous parle; attendez-moi chez vous. Ma sœur sort à trois heures. »

Puis elle monta et glissa ce billet sous la porte.

Malgré l'effrayante gravité de cette démarche, à trois heures Thérèse entrait chez monsieur de Montal pour la première fois, pâle, désespérée, suppliante ; elle le conjura de ne pas la rendre à tout jamais malheureuse, et d'aller demander sa main à monsieur Dunoyer, qui ne pourrait la lui refuser.

Monsieur de Montal se garda bien d'abuser cette fois de l'aveugle confiance de Thérèse ; il la calma, il la rassura, il lui reprocha même l'imprudence de sa visite, la supplia de redescendre en hâte, et lui promit de réfléchir à ce qu'elle venait de lui dire.

Ce fut deux jours après ce rendez-vous que monsieur de Ker-Ellio vint confier à monsieur de Montal son amour pour mademoiselle Dunoyer, et qu'en rentrant chez lui Ewen trouva le banquier, qui lui accorda positivement la main de Thérèse.

On a vu qu'après son entretien avec son cousin, monsieur de Montal avait écrit deux lettres, l'une à Julie et l'autre à Thérèse. Cette dernière lettre était mystérieuse, menaçante, et, dans les circonstances que nous avons exposées, Thérèse ne pouvait manquer d'accourir à l'entrevue que lui demandait le comte.

Le lendemain, à trois heures, mademoiselle Dunoyer était chez lui.

L'appartement que monsieur de Montal occupait dans la maison du banquier se composait de trois petites pièces, une antichambre en entrant, à gauche un cabinet non meublé, à droite la chambre à coucher où le comte conduisit Thérèse.

Après avoir fermé la porte, le comte tomba à genoux devant la jeune fille, sans prononcer une parole, cachant sa figure dans ses deux mains.

Thérèse, pâle, épouvantée, se soutenait à peine, s'appuyait au marbre de la cheminée : ses grands yeux noirs étaient voilés de larmes, ses lèvres tremblaient convulsivement, son sein battait avec violence.

Après quelques minutes de silence, monsieur de Montal releva son visage inondé de pleurs (cet homme savait pleurer), et, joignant les mains, il s'écria d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— C'en est fait! adieu, Thérèse! et pour toujours adieu!

Les traits de monsieur de Montal étaient jolis, réguliers ; sa douleur factice artistement ménagée, sa pâleur délicate, donnaient à sa figure une expression touchante. Lorsqu'il répéta d'une voix douloureusement émue : « C'en est fait, adieu, et pour toujours adieu !...» Thérèse se sentit bouleversée jusqu'au fond de l'âme ; son désespoir, sa pitié, son amour s'exaltèrent à ce point, qu'oubliant son effroi, elle s'écria avec une incroyable résolution :

— Non, non, jamais ! Je ne sais ce que vous allez encore m'apprendre, je ne sais ce qui nous menace ; mais rien, entendez-vous, rien au monde ne me séparera de vous !

— Mais, Thérèse, je suis pauvre ! mais, après quelques faibles ressources bientôt épuisées, je n'aurai plus d'autre perspective que la misère, que la misère la plus affreuse !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! — dit Thérèse en éclatant en sanglots.

— Je n'aurai pas seulement de quoi manger du pain ; car, malheureusement, je n'ai aucune ressource en moi-même... je ne suis bon à rien. Élevé dans le luxe, je n'ai jamais songé à un pareil avenir. Ma santé s'oppose à ce que je gagne ma vie par un travail manuel.

— Lui, lui, réduit là, grand Dieu !

—Je l'avoue, c'est faible, c'est lâche, mais je n'aurai jamais la force de supporter la pauvreté. Songez donc, Thérèse ! avoir froid, avoir faim, ne savoir où reposer sa tête, et cela, pendant une longue vie, peut-être. Oh ! la mort ! mille fois plutôt la mort que cette horrible existence!

— Mais, moi, moi, que deviendrai-je, si vous vous tuez! Mais c'est d'un affreux égoïsme, ce que vous dites là. Comment! parce que le hasard me donne quelque bien, et que le hasard vous ruine, il faut renoncer à mon amour, à la vie...

— Thérèse, il serait infâme à moi de vous associer à mon sort misérable. La fatalité a pesé sur ma vie tout entière ; et c'est au moment où j'entrevoyais le bonheur, le seul vrai bonheur, qu'il faut y renoncer. Ah ! c'est horrible !

Et monsieur de Montal répandit des larmes hypocrites.

— Tenez, voyez-vous, Édouard, vour me rendrez folle! —s'écria Thérèse presque avec égarement ; —votre cruelle délicatesse me poussera à quelque excès.

— Thérèse, calmez-vous; au nom du ciel! calmez-vous.

— Ce soir, je dirai tout à mon père, — reprit Thérèse avec un ton de résolution calme et forte qui effraya le comte. C'était parler trop tôt pour ses projets.

— Thérèse, gardez-vous-en bien !

— Soyez tranquille, Édouard, je ménagerai votre délicatesse. Vous l'avez dit vous-même, jamais vous n'avez été plus heureux que dans ce modeste réduit. Que faut-il pour vivre à la campagne, dans quelque coin ignoré? bien peu de chose. Eh bien ! je ne demanderai à mon père que ce qui est strictement nécessaire pour vivre ainsi. Est-ce encore trop! —s'écria mademoiselle Dunoyer à un mouvement de secret effroi de monsieur de Montal, qu'elle interpréta comme l'expression d'un implacable désintéressement. — Eh bien! je ne lui demanderai rien... rien, Édouard... Je travaillerai; je sais coudre, broder; notre éducation à nous autres femmes, toute futile qu'elle semble, nous crée des ressources pour les jours mauvais. De votre côté, Edouard, vous vous ingénierez, vous trouverez le moyen d'augmenter notre bien-être; sinon je travaillerai pour deux. Ne craignez rien, l'amour me donnera du courage, de la force; nous n'aurons d'obligation à personne, nous ferons comme tant de pauvres ménages qui vivent heureux et contens.

— Moi, vous condamner à une condition si cruelle! vous, habituée au luxe! oh ! jamais!—s'écria monsieur de Montal effrayé du désintéressement de la jeune fille. — Mais, lors même que je m'y résignerais, que j'accepterais votre offre si généreuse, il est trop tard.

— Comment?

— Ce billet que je vous ai écrit...

— Eh bien ! Il annonçait un nouveau malheur, c'est vrai... mon Dieu ! Et ce malheur, quel est-il? quel est-il?

—Je vous en conjure, Thérèse, tranquillisez-vous, sinon je ne dis plus rien.

— Allons, je suis calme, je suis calme; parlez, je vous écoute.

— Vous avez vu ici monsieur de Ker-Ellio...

— Ce Breton dont vous vous êtes tant moqué.

— Comment le trouvez-vous?

— Moi?

— Oui; que pensez-vous de lui?

— Mon Dieu ! je ne pense rien. Vous l'avez ridiculisé; cela m'a fâchée pour cette sauvage Bretagne, que j'ai toujours aimée d'instinct.

— Et sa figure?

— Quelles questions vous me faites? je ne l'ai pas remarquée; il m'a semblé très insignifiant. Mais à quoi bon tout cela?

— Vous allez le savoir: monsieur le baron de Ker-Ellio, mon cousin, a au moins vingt mille livres de rentes en propriétés en Bretagne, et une somme assez considérable placée chez votre père.

— Ensuite, ensuite?

— Monsieur de Ker-Ellio demande votre main.

— Ma main?

— Hier, il m'a chargé d'être son interprète auprès de votre père. Comprenez-vous, maintenant? Vous le voyez, tout est perdu, je ne puis plus même accepter votre offre généreuse?

— Parce que monsieur de Ker-Ellio demande ma main?... mais vous êtes fou?

— Que dites-vous?...

— C'est là le malheur qui nous menace?

— N'est-ce donc rien?

— Rien... si vous m'aimez comme je vous aime.

— Thérèse, ce langage...

— Je dois le tenir, puisque vous ne le tenez pas... Qu'avez-vous répondu à monsieur de Ker-Ellio?

— Que je ferais sa demande à votre père.

— Vous avez promis cela...

— Je l'ai promis... je ne pouvais le lui refuser sans éveiller ses soupçons.

—Vous avez eu tort, il fallait lui dire: « Thérèse m'aime, je l'aime... sa main est à moi. »

— Thérèse, je vous dis que votre exaltation m'épouvante... vous affectez un calme que vous ne ressentez pas.

— Ferez-vous cette demande à mon père?

— J'ai donné ma parole à mon cousin... je ne pouvais faire autrement... sans risquer de nuire à votre réputation.

— Ah ! vous ne m'aimez pas autant que je vous aime! Je ne craindrais pas de la risquer pour vous, moi, cette réputation... Mais si vous avez promis, il faut tenir cette promesse... Demandez ma main à mon père pour ce monsieur dont l'amour est venu si vite.

— On sait votre père si riche, Thérèse.

— C'est la fille du riche banquier que ce Breton veut épouser, je n'en doute pas.

— Ainsi, je demande votre main à votre père pour mon cousin.

— Si mon père m'en parle... je refuse, et je lui dis que jamais je n'aurai d'autre époux que vous.

— Hélas! Thérèse, votre père, voyant d'un côté un homme riche, sage, rangé dans la gestion de ses intérêts, et de l'autre un homme bientôt réduit à la misère...

— Mon père préférera votre cousin à vous, c'est clair.

—Hélas! sans doute.

— Mais, moi, je vous préférerai à votre cousin, et comme ma main m'appartient, j'aurai raison.

— Votre père insistera.

— Je serai inébranlable.

— Il vous maltraitera.

— J'y suis faite.

— Il me fermera sa porte.

— Je viendrai ici et je vous dirai : « Édouard je suis à vous, je suis votre femme, disposez de moi... vous êtes loyal et généreux, partons... »

— Et si je refuse de vous associer à mon misérable sort...

— Si vous refusez...

— Oui...

— Si vous refusez... ce ne sera pas pour vivre misérable, n'est-ce pas? ce sera pour vous tuer... — Monsieur de Montal baissa la tête d'un air sombre, et ne répondit rien.—Je comprends... vous vous tuerez... plutôt que d'accepter le dévouement d'une femme qui vous demande de partager avec vous son bien si vous y consentez, votre pauvreté si vous préférez être pauvre.

— Thérèse... vous êtes sans pitié.

—Et vous donc?... Eh bien! si vous faites cela... comme maintenant mon cœur est en vous, ma vie est en vous, le seul bonheur que je puisse prétendre est en vous... si vous vous tuez... je me tuerai.

— Thérèse!

— Ceci n'est pas un vain mot... vous me connaissez... vous savez la résolution de mon caractère. A cette heure, je suis chez vous; pour y venir, pour en sortir, je brave la honte, ma perte; jugez, après cela, ce qu'il me resterait à faire, et ce que je ferais, si l'homme pour lequel je sacrifie autant se tuait lâchement!

— Lâchement, Thérèse!

— Lâchement... Vous auriez peur de mon amour.

Il est impossible de rendre la sublime énergie de l'accent de Thérèse en prononçant ces derniers mots.

Monsieur de Montal parut dominé, vaincu par cette résolution, et il s'écria dans un transport d'amour merveilleusement feint.

— Eh bien ! oui, oui, Thérèse, je serai digne de ton admirable dévouement, je serai digne de toi, je m'élèverai à ta hauteur, fille adorable ! j'abjurerai mes scrupules... je n'aurai qu'un vœu, qu'un but, celui de t'appartenir par des nœuds indissolubles. Oui, Thérèse, je te le jure par un serment que je n'ai jamais invoqué en vain, — reprit monsieur de Montal d'une voix solennelle, — je vous le jure par le souvenir de ma pauvre mère... quoi qu il arrive, je suis à vous et pour toujours à vous!

— Et moi ! — s'écria Thérèse avec exaltation, — et moi,

qui n'ai au monde rien de plus saint et de plus sacré que mon amour, au nom de cet amour, je vous jure, Édouard, quoi qu'il arrive, de n'être jamais qu'à vous; oui, pour jamais je suis à vous!

Et la jeune fille, le regard brillant, le front radieux, tendit ses deux mains à monsieur de Montal.

Celui-ci leva les yeux au ciel, et eut l'exécrable impudence de prononcer ces paroles sacriléges, d'une voix qu'il sut rendre touchante :

— Ma mère! du haut du ciel, bénis nos fiançailles! — Puis il poussa cette odieuse comédie jusqu'à passer à l'un des doigts de Thérèse un anneau (celui qu'il avait déjà donné à mademoiselle Julie), en lui disant d'un ton ému et en versant quelques larmes : — Thérèse, dans ma pauvreté... j'ai encore un trésor inappréciable... c'est l'anneau que ma pauvre mère mourante m'a donné en me bénissant! Que cet anneau sacré... soit le gage de nos promesses!

— Ah! vous m'aimez comme je vous aime... puisque vous me faites un tel sacrifice; j'en serai digne et je l'accepte! — s'écria Thérèse avec ivresse en baisant l'anneau avec autant de respect que de reconnaissance; et, fondant en larmes, elle ajouta : — Devant Dieu, devant votre mère, Édouard, je suis votre femme! — A ce moment, le roulement d'une voiture retentit sous la voûte de la porte cochère. — Mon père! s'écria Thérèse avec effroi, — il peut m'envoyer chercher.

— Vite, vite, descendez! — s'écria monsieur de Montal, — que décidons-nous?

— Que je suis à vous.

— A toi, Thérèse, oh! oui, à toi; seulement, laisse-moi réfléchir quelques jours à ce que nous devons faire; ne parle pas encore à ton père.

— Ne dois-je pas vous obéir en tout maintenant, Édouard?

— Demain, si tu peux, à trois heures, ma Thérèse bien-aimée, je te dirai ce que j'ai résolu. Viendras-tu, dis, mon ange?

— Si je viendrai, Édouard? Oh! oui, oui, maintenant. je viendrai sans remords et sans crainte, — dit la jeune fille en montrant à monsieur de Montal l'anneau de sa mère qu'il lui avait donné, et en baisant encore cette bague avec vénération.

— Ange, ange adoré! — s'écria monsieur de Montal en tombant à genoux et en couvrant les mains de Thérèse de baisers passionnés.

La jeune fille, par un mouvement d'une grâce charmante, se baissa, et, effleurant chastement de ses lèvres le front de monsieur de Montal, elle dit à voix basse.

— Mon Édouard, ce premier baiser, au nom de votre mère!

Puis, ouvrant vivement la porte, Thérèse disparut.

XIX

LE MARIAGE.

Le lendemain du jour où Thérèse avait juré à monsieur de Montal de ne jamais appartenir qu'à lui, la jeune fille, mandée par son père vers les deux heures après midi, descendait chez sa mère accompagnée de miss Hubert.

Contre son habitude, madame Héloïse se trouvait dans le cabinet de son mari.

Monsieur Achille ayant dit à la gouvernante qu'il avait à parler à Thérèse, celle-ci resta seule avec sa mère et son père, assez intimidée de la manière solennelle, presque sévère, avec laquelle on l'accueillait.

Monsieur Dunoyer, après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre, ferma la porte de son cabinet, revint auprès de Thérèse, et lui dit d'un air grave et sentencieux :

— Quoique vous n'ayez pas toujours mérité ce que moi et votre mère nous avons fait pour vous, nous allons vous donner une nouvelle marque de notre intérêt.

— Et Dieu veuille que mademoiselle ne soit pas ingrate pour cela comme pour le reste! — dit aigrement madame Héloïse.

Certains incidens de la conférence qui allait avoir lieu pouvant éveiller de fâcheux souvenirs dans l'esprit du banquier, au sujet de la naissance de Thérèse, madame Héloïse voulait apaiser les ressentimens de monsieur Achille en se montrant très dure envers sa fille.

Thérèse était habituée depuis trop longtemps aux brutalités de sa mère pour s'en affecter ou même s'en étonner; selon son habitude, elle baissa la tête et garda le silence.

— Quand je vous le disais! — s'écria madame Héloïse; — Elle reste muette comme un tanche! c'est ainsi qu'elle est sensible aux bontés qu'on a pour elle.

— Le fait est, Thérèse, que vous avez la détestable habitude de ne jamais répondre aux reproches qu'on vous fait; il n'y a rien de plus impertinent que cela.

— Entendez-vous ce qu'on vous dit? — s'écria madame Héloïse; — voyez, la sournoise! si elle lèvera seulement le nez de dessus ses genoux? — Thérèse redressa la tête et regarda tristement sa mère. — Hum! — dit celle-ci avec ironie, — quand il s'agit de prendre une mine hypocrite, vous êtes bonne là, c'est sûr.

— Vous êtes bien sévère pour moi, ma mère, — dit Thérèse d'une voix émue.

— Pourquoi pas injuste, tout de suite?

— Calme-toi, Héloïse, calme-toi, — dit monsieur Achille; — si elle avait eu l'intention de te manquer, elle le regretterait tout à l'heure, en apprenant combien nous sommes bons pour elle.

Il est une espèce de gens (monsieur et madame Dunoyer étaient de ce nombre) qui font le bien avec tant de mauvaise grâce qu'ils semblent le faire à regret; la suite de cet entretien prouvera que, malgré l'amertume de ces premières paroles, le banquier et sa femme croyaient annoncer à leur fille une chose qui lui serait agréable. Peut-être même faudrait-il attribuer l'aigreur de madame Héloïse à l'envie que lui inspirait le sort futur de sa fille, quoiqu'elle vît cependant arriver avec satisfaction le moment de se séparer de Thérèse, et d'être ainsi délivrée d'une comparaison peu flatteuse.

Monsieur Dunoyer continua en redoublant de solennité :

— Vous allez bientôt avoir dix-huit ans, Thérèse; vous êtes en âge d'être mariée.

La jeune fille sentit son cœur se serrer; elle rassembla toutes ses forces, afin de pouvoir lutter contre l'orage qu'elle prévoyait. Un pressentiment l'avertissait qu'il ne s'agissait pas de monsieur de Montal.

Monsieur Achille Dunoyer reprit :

— Vous êtes en âge d'être mariée, et, par le plus grand hasard, nous avons réussi à trouver pour vous un parti... mais un parti inespéré.

— Pour ça, oui, bien inespéré, — répéta madame Héloïse ne pouvant cacher sa jalousie.

— Le temps de publier vos bans, — reprit monsieur Dunoyer, — et vous serez mariée. J'espère que vous êtes satisfaite.

Monsieur et madame Dunoyer s'attendaient à une explosion de reconnaissance de la part de Thérèse; ils furent d'abord surpris, puis irrités de son silence.

— Eh bien! tu vois, Achille, voilà la reconnaissance de cette demoiselle! pas un mot, pas un signe... Quand je te le disais, Achille, qu'elle était indigne d'un pareil bonheur!... Mais, bah! bah! tout cela ce sont des *frimes*. Elle grille d'être mariée, mais mademoiselle veut faire la duchesse; elle croit sans doute que ce serait mauvais genre de paraître heureuse d'attraper un mari.

— Avant de me trouver heureuse, ma mère, il faut, au moins, que je sache à qui vous prétendez me marier, — dit Thérèse en regardant fixement madame Héloïse.

— Je prétends ! — s'écria madame Héloïse indignée, — je prétends ! l'entends-tu, Achille? je prétends !

— Il me semble, en effet, Thérèse, — dit le banquier, qui affectait beaucoup de sang-froid, — que vous vous servez d'expressions fort inconvenantes. Nous ne *prétendons* pas... nous entendons, nous voulons vous marier, parce que ce mariage nous arrange et qu'il n'y a pas une seule objection à y faire.

— Mais au moins faudrait-il que je connusse la personne dont il s'agit, et que cette personne me convînt, — dit Thérèse d'une voix ferme.

Monsieur et madame Dunoyer se regardèrent en haussant les épaules.

— Si ça ne fait pas pitié ! — s'écria madame Héloïse en éclatant de rire ; — mademoiselle voudrait sans doute faire un mariage d'amour !

— Ne lui réponds pas, Héloïse... Vous saurez, Thérèse, que la personne dont il est question vous convient parfaitement. Il s'agit d'un homme jeune, riche et noble.

— Baron, rien que ça! — s'écria madame Héloïse, — baron! et cette demoiselle qui fait des façons pour être baronne, encore.

— En un mot, il s'agit de monsieur le baron de Ker-Ellio, qui a dîné ici il y a quelques jours, — dit monsieur Achille. — Maintenant, j'espère que vous allez enfin nous remercier. La fortune territoriale de monsieur de Ker-Ellio est fort belle ; il a plus de deux cent mille francs placés chez moi, et au moins quinze mille livres de rentes en terres en Bretagne, ce qui est superbe. Après-demain soir, je vous présenterai formellement votre futur, et dans un mois vous serez mariée.

— Mais monsieur de Ker-Ellio ne me connaît pas plus que je ne le connais, — dit Thérèse, qui hésitait et sentait les larmes lui venir aux yeux. — Je ne nie pas ses qualités, seulement je n'ai pu les apprécier; de son côté... il ignore mon caractère... Comment a-t-il pu...

Est-ce que, par hasard, vous auriez l'audace de songer à me désobéir ? — s'écria monsieur Dunoyer d'une voix sourde en s'approchant de sa fille.

— Achille, tu le vois, elle est capable de tout, — dit madame Héloïse. — Elle nous fera mourir de chagrin.

— Il s'agit du sort de ma vie entière, et je suis décidée à ne consulter que mon cœur pour m'engager éternellement, — répondit bravement Thérèse.

— L'entends-tu, Achille, l'effrontée? — s'écria madame Héloïse.

— Ah çà ! Thérèse, décidément êtes-vous folle? Croyez-vous que, pour vos beaux yeux, je manquerai l'occasion de vous établir à ma convenance, et mieux que je n'aurais jamais pu l'espérer?

— Mais cela fait pitié ! cela fait mal ! — s'écria madame Héloïse. — Refuser d'être baronne avec plus de vingt-cinq mille livres de rentes ! Qu'espérez-vous donc trouver pour époux ? un prince ! Ne dirait-on pas, en vérité, que vous êtes sortie de la cuisse de Jupiter !

Cette délicate allusion à la naissance de Thérèse ne fut pas heureuse : monsieur Achille fronça les sourcils.

Madame Héloïse, comme toujours, regretta, mais trop tard, ses malheureuses paroles ; heureusement pour elle, monsieur Achille, lui sachant gré sans doute de sa dureté envers Thérèse, fit retomber toute sa colère sur celle-ci. Il s'écria, les narines gonflées de colère et l'écume aux lèvres :

— Ah ! c'est une lutte que vous voulez engager avec moi, mademoiselle ! Eh bien ! soit, nous lutterons. Ah ! vous ne savez pas encore à qui vous avez affaire ? Vous ne savez pas que, d'un mot, je puis vous faire rentrer à cent pieds sous terre? Vous ne m'avez donc jamais vu en colère, hein ? mais regardez-moi donc, à la fin ! — s'écria monsieur Achillle en prenant brutalement les deux mains de Thérèse dans les siennes et en la forçant à le regarder en face.

Dans le paroxysme de sa colère, cet homme était hideux.

Madame Héloïse, ravie de voir le courroux de son mari détourné sur Thérèse, se joignit à lui pour accabler sa fille, et s'écria.

—Sois tranquille, Achille, nous en viendrons à bout ; il faudra bien qu'elle cède ou qu'elle dise pourquoi. Refuser un tel parti ! mais nous verrons ! nous verrons ! Pour commencer, elle va remonter dans sa chambre, d'où elle ne sortira que pour venir ici recevoir monsieur de Ker-Ellio ; et malheur à elle si elle ne l'accueille pas comme il a le droit de s'y attendre, d'après ce que nous avons répondu !

— Mais non, — reprit monsieur Achille en se calmant, — je ne puis croire qu'elle pousse la folie jusqu'à oser se mettre en révolte ouverte contre nous ; comme tu le dis, Héloïse, elle veut se faire prier, sans doute... Répondez donc ! — s'écria-t-il durement en s'adressant à Thérèse, — osez me dire en face que vous aurez le front de résister à ma volonté?

— Je dis, — répéta Thérèse avec fermeté, — je dis que je ne puis me décider en un moment à vous promettre d'épouser quelqu'un que je ne connais pas ; je dis que les mauvais traitemens, au lieu de changer ma résolution, la rendront plus inébranlable.

— Ah ! vraiment ! Et vous croyez que je n'ai pas une tête aussi, moi ? — s'écria monsieur Dunoyer exaspéré par la résistance de Thérèse.—Ah ! vous croyez que lorsque je trouve l'occasion de me débarrasser de vous je la laisserai échapper ?

Malgré sa grossièreté naturelle, monsieur Achille regretta ces paroles en voyant la douloureuse expression qui se peignit sur les traits de Thérèse.

Madame Héloïse, qui avait, s'il est possible, l'âme encore plus haineuse et plus basse que son mari, n'eut pas le même scrupule que lui, et s'écria :

— Oui, nous débarrasser de vous, c'est le mot ! Achille a bien raison ; oui, ce sera pour nous un bonheur que d'être délivrés d'un aussi mauvais sujet que vous !

Cette brutalité blessa cruellement Thérèse, mais elle lui fit envisager sa position sous un jour tout nouveau. Malgré la promesse qu'elle avait faite à monsieur de Montal, au risque d'éveiller les soupçons du banquier, elle s'écria douloureusement :

— Mon Dieu ! si vous ne voulez que vous débarrasser de moi, que vous importe que je me marie avec monsieur de Ker-Ellio ou avec tout autre ?

— Cela m'importe beaucoup, — s'écria le banquier ; — et puisqu'il faut tout vous dire, s'il s'agit pour vous d'un mariage, il s'agit pour moi d'une affaire. Monsieur de Ker-Ellio a des fonds placés chez moi, et il entre dans mes arrangemens (arrangemens qu'il approuve en devenant votre mari) de garder ces fonds et de les faire valoir comme bon me semblera ; est-ce clair ?

— Mais tu es mille fois trop bon d'entrer dans de pareils détails!—s'écria madame Héloïse en interrompant son mari. — Est-ce que nous avons des raisons à lui donner ?

— Non, certes ; mais je veux la convaincre que ce mariage doit avoir lieu, et qu'il aura lieu non-seulement parce qu'il est convenable pour cette ingrate, mais parce qu'il est convenable pour moi. Qu'elle comprenne bien surtout que, si j'étais capable de faiblir pour ce qui la regarde, elle doit bien savoir que je n'aurais pas la même faiblesse pour ce qui m'est personnel.

— Ainsi, vous me vendez, mon père ! ainsi, vous me sacrifiez à je ne sais quelle combinaison d'argent ! — s'écria Thérèse avec indignation ; — et vous croyez que je pourrai jamais, non pas aimer, mais seulement estimer l'homme capable de recourir à de tels moyens pour obtenir ma main ?

— Sortez d'ici, malheureuse ! — s'écria monsieur Dunoyer en fureur ; — sortez d'ici ! remontez chez vous ! Après-demain soir, monsieur de Ker-Ellio viendra ici ; c'est moi qui irai vous chercher, et, morbleu ! nous verrons qui cèdera ou de vous ou de moi !

Thérèse étendit les mains vers son père et sa mère d'un air suppliant, les yeux baignés de larmes ; elle allait les implorer, mais elle vit sur ces deux physionomies tant de

lâche méchanceté qu'elle eut honte de s'abaisser jusqu'à la prière : elle se leva droite, le front haut, le regard altier et dédaigneux, et dit :

— C'est une lutte. Eh bien ! soit ! Dieu ne saurait être pour ceux qui sacrifient leurs enfans !

— Quelle audace ! quelle insolence ! — se dit tout bas madame Héloïse ;—je ne lui avais jamais vu ce regard impérieux. Ah ! il ne me rappelle que trop le regard du plus exécrable des hommes.

— Ah ! vous voulez une lutte ! — s'écria le banquier avec rage.—Prenez garde, vous pourriez bien y être brisée !

— Vous pourriez me briser, oui ! mais me faire ployer, jamais ! — s'écria Thérèse en se dirigeant vers la porte.

— Malheureuse ! — reprit le banquier pâle de rage ; — toi qui oses me parler de la sorte, sais-tu bien ce que tu es ici ? sais-tu bien que je n'ai qu'un mot à dire...

— Achille ! oh ! Achille ! pour moi, du moins ! — s'écria madame Héloïse avec effroi, en voyant son mari prêt à laisser échapper le funeste secret de la naissance de Thérèse.

Mais celle-ci, dans sa douleur et dans son désespoir, n'avait pas remarqué la retenue de monsieur Dunoyer ; elle sortit violemment de l'appartement, et monta chez elle pour se livrer sans témoins à sa douleur, et instruire monsieur de Montal de ces nouveaux événemens.

XX

L'AVEU.

Nous conduirons le lecteur dans la modeste chambre occupée par monsieur de Ker-Ellio, le jour où il devait être officiellement présenté à mademoiselle Dunoyer. La veille avait eu lieu, ainsi que nous venons de le rapporter, le pénible entretien de Thérèse et de monsieur et madame Dunoyer.

Les grandes joies comme les grands chagrins causent une sorte d'inquiétude fiévreuse, d'agitation incessante.

Ewen ne devait voir Thérèse que le soir à huit heures. Plusieurs fois il était sorti sans but et rentré sans raison ; ses traits, quoique altérés par de si violentes émotions, exprimaient une sorte de radieuse extase. Tantôt il marchait à grands pas, tantôt il s'arrêtait brusquement.

— Oh ! que le temps me dure ! seulement quatre heures ! — disait Ewen. — Oh ! l'attente du bonheur est pesante ! C'est presque une douleur ; oui, les heures du chagrin sont plus rapides. Thérèse m'a remarqué ; elle agrée ma demande ! Sans doute mon émotion l'a touchée. Son père consent à tout ; elle sera ma femme ! ma femme ! Oh ! maintenant le bon abbé de Kérouëllan ne me reprochera plus la stérilité de mes rêves. Si je n'avais pas rêvé, si je n'avais pas évoqué ce charmant fantôme, je me serais contenté d'un mariage vulgaire, tandis que c'est elle... elle que je vais épouser, elle si belle, elle si rarement douée ! En vérité, cela tient du prodige. Ne dirait-on pas qu'une fée bienfaisante prend plaisir à réaliser un de ces vœux d'une ambition insensée que font tous les hommes ?

Thérèse sera ma femme ! je l'emmènerai dans la maison de mon père ; avec Thérèse je parcourrai nos grèves, nos landes, nos rochers, nos grands bois. Oh ! m'asseoir avec elle là où j'ai si souvent pleuré seul, là où je l'ai si souvent invoquée, alors que je l'aimais si ardemment sans la connaître ! elle, mon *beau rêve vrai !* Comme elle comprendra les bizarreries de cette passion, lorsque je lui montrerai ce portrait mystérieux qui m'inspirait autant d'effroi que d'amour, et quand je lui présenterai mes pauvres vieux serviteurs, qui pleureront de joie en lui baisant la main ! Quel bonheur ! quelle ivresse !

Oh ! oui, je savais bien que Thérèse serait comme moi sensible aux beautés de la nature, son père me l'a dit, mes pressentimens ne m'ont trompé en rien, en rien. Oh ! quel bonheur ! l'hiver au coin de notre foyer, pendant que le vent sifflera dans la bruyère, pendant que la tempête rugira sur la côte, entendre sa voix, sa voix mélodieuse, qui, depuis que je l'ai écoutée, résonne encore dans mon cœur. Oh ! oui, elle aimera cette vie heureuse et solitaire !

Je ne sais pourquoi il me semble que ces goûts paisibles et un peu sauvages se lisent sur sa figure mélancolique. Et penser que comme moi elle est née pour aimer la retraite doucement occupée ! Elle fera tant de bien ! comme nos pêcheurs, comme nos métayers la béniront ! Cela est singulier : il me semble que la première fois que je me trouverai seul avec elle, je ne serai pas embarrassé, et qu'en causant avec elle je reprendrai un entretien commencé la veille. Je n'ai pas voulu dire à son père toutes les circonstances romanesques qui ont amené cet amour, il ne les aurait pas comprises ; mais elle, elle, comme elle sera étonnée ! comme alors elle s'expliquera l'impression que je lui ai causée ! Quelquefois, il me semble qu'elle doit avoir entendu ici des choses que je disais en Bretagne. Allons, je suis fou,—reprit Ewen en souriant et en levant les épaules, — je suis fou. Ah ! enfin, la nuit vient.

Oh ! les heures ! les heures !... Si je sortais ! A quoi bon ? je voudrais rentrer... Ce qui m'arrive est bien étrange ; le doigt de Dieu est là ; bonté infinie ! vues impénétrables ! œuvre mystérieusement accomplie ! D'abord mes idées flottent, vagues, incertaines, à la recherche d'un idéal ; puis elles se fixent, se dessinent, prennent un corps, grâce à ce portrait que la fatalité me fait rencontrer ; puis enfin je trouve cette jeune fille, qui offre une ressemblance si frappante avec ce portrait, puis enfin j'épouse cet ange... Quel enchaînement de faits providentiels ! Une femme ayant les traits de Thérèse a causé des maux affreux dans ma famille, il y a un siècle ; Thérèse, au contraire, va sécher autant de larmes que la femme à qui elle ressemble a fait jadis couler de pleurs. Peut-être les malheurs de mon aïeul étaient-ils une expiation d'un crime de notre race... Peut-être le bonheur qui m'attend est-il la récompense de quelque action généreuse enfouie dans l'oubli des âges... Cela doit être, car moi je n'ai pas mérité tant de félicité.

La nuit était tout à fait venue.

On frappa à la porte d'Ewen.

Un de garçons de l'hôtel parut avec une lumière, et dit à monsieur de Ker-Ellio :

— Monsieur, il y a une femme qui demande à vous parler.

— A moi ? — dit Ewen avec surprise.

— Oui, monsieur ; elle demande monsieur le baron de Ker-Ellio : c'est bien vous.

— Sans doute... faites entrer.

Une femme portant un chapeau noir et un manteau s'approcha d'Ewen. en faisant la révérence; sa figure était vulgaire et insignifiante.

Le garçon d'hôtel se retira discrètement.

— Que voulez-vous, madame ?

— Il s'agit, monsieur, d'une affaire très grave.

La femme remit à Ewen un billet conçu en ces termes :

« Au nom de votre honneur et de votre loyauté, auxquels je me fie, monsieur, veuillez suivre la personne qui vous remettra ce billet, ne lui faire aucune question, et aller où elle vous conduira.

» THÉRÈSE DUNOYER. »

Le baron regarda la femme avec stupeur. Puis il dit vivement :

— Madame, je vous suis.

Il sortit avec sa mystérieuse conductrice, qui n'était autre chose que mademoiselle Rosalie, femme de chambre de Thérèse.

Nous avons dit que monsieur de Montal avait gagné cette fille.

Un fiacre attendait à la porte de l'hôtel.

Ewen y monta avec mademoiselle Rosalie. Confondu de cette démarche extraordinaire, assailli des plus noirs pressentimens, le baron éprouva une angoisse mortelle.

La voiture s'arrêta ; Ewen reconnut la maison de monsieur Dunoyer. La nuit était profonde ; mademoiselle Rosalie dit à monsieur de Ker-Ellio :

— Ne montez pas par le grand escalier ; venez avec moi, monsieur.

Le concierge, à la vue de la femme de chambre de mademoiselle Dunoyer, ne fit aucune attention à Ewen.

Celui-ci suivit cette fille et arriva avec elle, par un escalier de service, jusqu'au palier de l'appartement loué par monsieur de Montal.

Il était six heures environ. Mademoiselle Rosalie ouvrit doucement une porte et dit au baron :

— Monsieur, mademoiselle est là-dedans.

Puis mademoiselle Rosalie referma la porte et disparut.

Monsieur de Ker-Ellio se trouva dans une pièce obscure ; la chambre voisine était éclairée ; il y entra et y trouva mademoiselle Dunoyer.

Thérèse, pâle, les yeux brillans d'un éclat fébrile, était debout près de la cheminée ; l'expression de sa physionomie glaça Ewen.

Lors de sa première entrevue avec la jeune fille, en la comparant au mystérieux tableau de Treff-Hartlog, le penkan-guer avait été plutôt frappé de la ressemblance matérielle de mademoiselle Dunoyer avec le portrait, que de sa ressemblance morale, si cela se peut dire, tant la physionomie de Thérèse lui avait paru douce et mélancolique ; mais, en la voyant cette fois, l'air impérieux, altier, méprisant, il crut que le portrait menaçant de Treff-Hartlog lui apparaissait avec son regard noir, dur et méchant ; ses craintes superstitieuses revinrent, et, se mêlant à ses autres émotions, paralysèrent son esprit ; il regardait la jeune fille d'un air hagard, effrayé.

Après quelques momens de silence, Thérèse lui dit d'une voix irritée :

— Savez-vous où vous êtes, monsieur ?

—Je suis dans l'appartement que vous occupez, je crois, mademoiselle, avec votre sœur.

— Vous êtes chez monsieur de Montal, monsieur.

— Chez monsieur de Montal, mademoiselle ?... je ne comprends pas !

— Je vous dis à vous, monsieur, qui voulez m'acheter à mon père... que je suis ici chez monsieur de Montal.

— Mademoiselle...

— Vous voyez bien, monsieur, que votre marché ne peut avoir lieu. Monsieur de Montal était ici avec moi... il y a une heure...

— Mais monsieur de Montal ne demeure pas ici ! — s'écria Ewen.

— Vous avez l'entendement difficile, monsieur... Monsieur de Montal a loué depuis longtemps ces trois chambres, il y passe des journées entières, et quand je puis échapper à la surveillance de ma famille, je viens partager sa solitude. En un mot, monsieur de Montal est mon amant... Voulez-vous encore m'épouser, monsieur ? — Ewen poussa un long gémissement, et cacha sa figure dans ses mains. — Maintenant, monsieur, — reprit Thérèse avec mépris, — vous possédez mon secret.... Dans une heure, mon père et ma mère seront rentrés... allez leur dire ce que vous savez, monsieur...

—Mon Dieu !... mon Dieu !...—murmura Ewen avec accablement.

— Pour vous forcer de renoncer à ma main, je ne puis, je le sais, m'adresser à la générosité de votre caractère,— reprit Thérèse. — Je vous dirai seulement que, si, malgré cet aveu, vous me persécutez encore de vos poursuites... je le jure devant Dieu, je mourrai plutôt mille fois que d'y consentir ; vous devez voir, d'après la résolution de mon caractère, que ce que je dis... je le fais.

— Et vous m'avez écrit ?...

— Je vous ai écrit pour vous dire que je ne serais jamais à un autre qu'à monsieur de Montal ; je crains que cela ne suffise pas pour vous faire renoncer à ma main ; mon père est si riche !

— Être ainsi jugé, mon Dieu ! — dit Ewen avec un sombre désespoir.

— Être ainsi jugé ! — s'écria Thérèse indignée. — Avez-vous donc agi en homme honnête et loyal, monsieur ! Insouciant de mon consentement, sans me connaître, sans m'aimer, car vous m'avez vue deux heures à peine, vous intéressez la cupidité de mon père pour le forcer à ce mariage ; car ce n'est pas une demande qu'on m'a faite en votre nom, c'est un ordre irrévocable que l'on m'a brutalement signifié, monsieur, en m'accablant d'injures et de menaces. Vous êtes l'auteur ou le complice des mauvais traitemens que j'ai subis et que je subirai encore, monsieur : voilà pourquoi je vous hais.

— Comme on l'a trompée, mon Dieu ! — dit Ewen, — comme on l'a trompée.

— Mon refus vous étonne, monsieur ? Ne devais-je pas être heureuse de partager vos biens, ou plutôt de vous apporter ceux que vous me supposez ? car c'est la fille de l'opulent banquier que vous vouliez épouser, monsieur, et, en laissant une partie de votre fortune entre les mains de mon père, vous espériez bien qu'elle fructifierait.

— Malheur ! malheur !... la fatalité me poursuit... — dit Ewen à voix basse, avec égarement. — La Providence n'est pas satisfaite ; ma destinée s'accomplira.

— Vous êtes atterré d'être si bien deviné, monsieur ? Ce n'est pas tout. Honte et mépris sur vous ! Lâche envers une femme, parjure envers un homme, vous avez manqué à la foi jurée ; oui, malgré votre parole d'attendre l'issue des démarches de monsieur de Montal auprès de mon père, vous êtes allé traîtreusement trafiquer de ma main, en cachette de l'homme à qui vous aviez promis de n'en rien faire.

— Moi?... moi ? — s'écria Ewen, étourdi de cette nouvelle accusation.

— Et savez-vous ce que c'est que monsieur de Montal ? — s'écria Thérèse avec exaltation, — savez-vous jusqu'où peut aller sa probité chevaleresque ? Il m'aime, il se sait aimé, et pourtant quoiqu'il lui en coûtât pour ne pas trahir votre confiance, il allait loyalement faire votre demande à mon père au moment où vous parjuriez votre parole. Et vous osez prétendre à un cœur qui appartient à un tel homme ? Vous êtes bien vain, bien insensé, monsieur !

On excusera peut-être l'irritation, l'emportement de Thérèse ; hélas ! elle croyait aux menaces de suicide que lui avait faites monsieur de Montal, elle entrevoyait d'affreux chagrins, son amour était menacé ; enfin son père et monsieur de Montal lui avaient, chacun dans un intérêt différend, présenté le caractère de monsieur de Ker-Ellio sous un jour égoïste ou odieux.

Le baron courbait la tête en silence ; il était anéanti.

Il est des justifications impossibles à entreprendre devant certaines préventions.

Ewen tombait de si haut, il était si meurtri, si brisé du choc, qu'il n'eut pas la force de se défendre ; les sarcasmes amers de Thérèse ne l'atteignaient pas. Enseveli sous les ruines de ses espérances, entendant, voyant à peine ce qui se passait autour de lui, il n'avait conscience que de l'horrible déception dont il était victime. La seule idée qui se présenta nette et lucide à son esprit affaibli fut celle d'obéir à Thérèse et de rompre avec monsieur Dunoyer.

Dans son accablement, Ewen s'était assis ; il appuyait son front sur son bras droit étendu le long du dossier de sa chaise ; il ne prononçait pas une parole ; sa main pendante se crispait de temps à autre par un léger tressaillement convulsif.

Thérèse le regardait avec un mélange de mépris et d'inquiétude. Elle attribuait aux remords ou à la honte la stupeur du baron.

Néanmoins, la jeune fille sentit faillir peu à peu la terrible énergie qu'il lui avait fallu pour se glorifier si audacieusement de son déshonneur en face d'un homme

qu'elle ne connaissait pas ; une sorte de torpeur succéda à cette surexcitation fébrile et passagère.

Le silence prolongé d'Ewen commençait à effrayer Thérèse ; elle se trouvait seul avec un homme qu'elle venait de traiter si cruellement, elle eut peur.

Le pen-kan-guer releva la tête, sa figure mâle et caractérisée avait une expression déchirante, sa barbe et ses cheveux noirs faisaient ressortir encore sa pâleur ; les yeux pleins de larmes, il se leva et s'approcha lentement de Thérèse ; il lui prit doucement la main, et contempla un moment la jeune fille avec une attention profonde, en se disant à voix basse :

— Oui, c'est cela maintenant, c'est bien le même regard dur, le même sourire méprisant. Mor-Nader avait raison, la fleur des tombeaux fleurit au mois noir. C'est dans le mois noir que je l'ai vue... Fatalité ! fatalité ! ma destinée s'accomplira, et la vôtre aussi, pauvre jeune fille... mais triste, triste, oh ! bien triste !

A ces mots prononcés par Ewen avec une douceur, une désolation indicibles, Thérèse sentit son mépris et son courroux faire place à un sentiment étrange ; phénomène psychologique inexplicable ! pendant une seconde, elle eut la conscience parfaite que l'homme qui était là, qui lui tenait la main, qui la regardait d'un air si doux, était l'être idéal qu'elle aimait et dont monsieur de Montal n'était que le fantôme.

Une lueur céleste, éclairant un moment la pensée de Thérèse, lui permit de connaître la *vérité*.

Durant cette vision éblouissante, rapide comme l'éclair, il lui semblait apercevoir son image et celle d'Ewen rayonnantes de bonheur et de sérénité ; elle tenait la main d'Ewen, elle la sentit frémir dans la sienne et la serra involontairement.

Aussitôt tout redevint ténèbres et ignorance.

Thérèse crut sortir d'un songe.

Elle ne vit plus devant elle qu'un homme grossier, qui, intimidé par la résolution qu'elle avait montrée, balbutiait de misérables excuses.

Que penser de la bizarre et fugitive impression de Thérèse.

N'était-ce pas une de ces révélations instinctives qui jaillissent parfois du rapprochement des sympathies qui s'ignorent ; lueurs divines qui illuminent un moment les ténèbres, où sont cachés l'un à l'autre deux cœurs pareils et faits pour s'adorer; cri suprême et déchirant de l'âme à la vue du *vrai* bonheur qui ne lui apparaît un moment que pour disparaître à jamais emporté dans la marche inexorable de la fatalité ?

Chose singulière, Thérèse ne conserva pour ainsi dire aucun souvenir de cette illumination rapide presque surnaturelle. Elle rougit de colère en sentant la main d'Ewen dans la sienne, et la repoussa brusquement.

Mais la physionomie de Thérèse avait trahi ce qui se passait en elle pendant ce moment si fugitif ; son regard attendri, radieux, s'était attaché sur celui d'Ewen avec une indéfinissable expression de bonheur et d'amour; sa main avait un instant pressé la sienne...

Le pen-kan-guer semblait fasciné. Ses yeux ne quittaient pas les yeux de Thérèse, lui aussi eut une sorte d'intuition rapide, non-seulement de la félicité qui l'eût attendu auprès de Thérèse, mais de tout ce qu'il était pour elle en ce moment.

Et puis tout passa.

Ewen aussi se réveilla comme d'un songe au brusque mouvement de Thérèse qui repoussait sa main.

Revenu à lui, envisageant sa cruelle position, il eut hâte de terminer cette pénible scène.

Il dit d'une voix douce et calme à mademoiselle Dunoyer.

— Trouverai-je à cette heure monsieur votre père chez lui ?

— Non, monsieur, — dit-elle durement; — il ne reviendra qu'à six heures et demie avec ma mère. Vous voulez sans doute aller lui apprendre que j'aime monsieur de Montal et que je suis à lui. Vous le pouvez, monsieur. Je m'attends à tout, je vous ai fait cet aveu pour que vous en abusiez. — L'indignation et le mépris de Thérèse semblaient renaître plus violens encore depuis qu'elle avait cédé à un attendrissement involontaire. — Allez... allez... monsieur, — reprit-elle, — je ne crains rien... Aucun malheur ne peut m'atteindre. Je suis aimée de monsieur de Montal, nulle puissance humaine ne me forcera de vous épouser... vous, l'auteur, le seul auteur de mes chagrins. Sans votre demande, sans l'odieux marché que vous avez proposé à mon père, il n'aurait pas refusé ma main au seul homme que j'épouserai jamais... Malheur... malheur à vous qui par cupidité avez causé tant de maux !

Monsieur de Ker-Ellio trouvait une sorte de volupté amère à se voir si outrageusement méconnu ; la douleur arrive souvent à une telle intensité, qu'on ne tente pas même de lui échapper.

Vingt fois monsieur de Ker-Ellio eut une question sur les lèvres ; il voulait demander à Thérèse si monsieur de Montal lui avait parlé du portrait mystérieux et des circonstances de son amour romanesque ; il se tut devant l'exaltation de la jeune fille. A quoi bon l'informer de cela ? La passion de mademoiselle Dunoyer aurait pris ces aveux en mépris et en pitié ; lors même qu'elle n'aurait pas ri de ces romanesques incidens, ils n'eussent en rien diminué son amour pour monsieur de Montal.

Ewen était trop fier pour épancher son cœur dans une pareille occurrence. Ses forces étaient à bout.

Il sortit se soutenant à peine, éperdu, haletant, silencieux, et laissant Thérèse dans une extrême perplexité.

Il rentra chez lui à pas lents, avec un calme effrayant.

Il écrivit à monsieur Dunoyer que des événemens imprévus et importans l'obligeaient de partir et de renoncer à la main de mademoiselle Thérèse.

Cette lettre envoyée, monsieur de Ker-Ellio envisagea froidement l'avenir, et résuma sa position avec une épouvantable lucidité de désespoir.

Il se dit :

— J'ai manqué de devenir fou en aimant un être idéal; maintenant je sais que cette idéalité existe ; non-seulement elle existe, mais elle à failli m'appartenir, et elle appartient à un autre... Oui, Thérèse a pour lui tant d'amour et pour moi tant de dédain, qu'elle a mis de la joie, de l'orgueil à m'avouer qu'elle s'était perdue pour cet homme ! Jamais la haine et le mépris ont-ils été plus loin ? Et pourtant je l'aime toujours ! et demain elle serait morte que je l'aimerais aussi follement que je l'aimais avant de la connaître ! Je vais retourner dans ma solitude, et me faire cette solitude, s'il est possible, plus profonde et plus morne encore... Les idées, les terreurs superstitieuses se joindront à mes regrets désespérés. Je ne me trompe pas : au mois noir prochain, ou je serai fou, ou je me serai tué pour ne pas faire mentir Mor-Nader et la fatalité du portrait.

Le lendemain, Ewen de Ker-Ellio était parti pour Treff-Hartlog.

XXI

VENGEANCE.

Lorque Thérèse avait pris le parti désespéré d'écrire à monsieur de Ker-Ellio et de lui avouer si audacieusement son amour pour monsieur de Montal, la malheureuse fille était perdue.

La veille, après son entretien avec son père, elle était allée se renfermer chez elle. Le soir, monsieur et madame Dunoyer, pour la punir, avaient arrangé une partie de spectacle avec Clémentine et miss Hubert. Thérèse profita de cette sorte de liberté pour monter chez le comte, qui l'attendait.

Abusant de la confiance, des craintes, de l'exaltation, du désespoir et de l'amour aveugle de la malheureuse fille, monsieur de Montal la déshonora.

Si la conduite de cet homme n'avait pas été dictée par la plus basse cupidité, par le plus ignoble calcul, on aurait pu peut-être l'excuser, en songeant qu'il était fermement décidé à épouser Thérèse ; mais cette résolution même prenait sa source dans un sentiment si misérable, qu'elle n'atténuait en rien le crime du comte.

Le lendemain du départ de monsieur de Ker-Ellio, départ dont monsieur Dunoyer n'était pas encore instruit, ayant attendu le baron la veille toute la soirée et n'ayant pas encore reçu sa lettre, le lendemain du départ de monsieur de Ker-Ellio, disons-nous, Thérèse, laissant sortir seule Clémentine et miss Hubert, se rendit chez monsieur de Montal à trois heures, ainsi qu'elle en était convenue avec lui.

Le comte la reçut à genoux, avec les protestations d'une fidélité éternelle, de la tendresse la plus vive, de l'amour le plus ardent.

— Nous sommes sauvés, Édouard. Cela m'a bien coûté, mais maintenant mon père ne s'opposera plus à notre mariage, — s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de monsieur de Montal en fondant en larmes.

— Que dis-tu, ma Thérèse?

— Hier, après vous avoir quitté, j'ai écrit à monsieur de Ker-Ellio de venir me trouver. Rosalie lui a porté ma lettre, et elle l'a amené ici.

— Ici, Thérèse? Que dis-tu, comment ici?

— Oui... ici... chez vous.

— Et pourquoi?

— Pour dire à cet homme que j'étais à vous; maintenant, croyez-vous que monsieur de Ker-Ellio veuille encore m'épouser?

— Tu as fait cela, noble et courageuse femme! — s'écria monsieur de Montal en se mettant de nouveau aux genoux de Thérèse; — et qu'a-t-il répondu?

— Il a pu à peine balbutier quelques paroles, il était atterré. Je lui ai reproché son manque de parole et de foi envers vous, et ses basses menées pour forcer mon père à lui donner ma main.

— Tu as fait cela, ma Thérèse? je n'en reviens pas.

— Mon père, ayant un intérêt à m'obliger d'épouser monsieur de Ker-Ellio, pouvait être intraitable pour notre mariage; mais si monsieur de Ker-Ellio refuse, pour quel motif mon père nous refuserait-il son consentement, puisqu'il ne demande qu'à se débarrasser de moi? Ce sont ses mots, Édouard... mais il n'importe, je préfère n'avoir été aimée de personne, j'en suis plus heureuse, plus reconnaissante encore de votre amour.

— Ange de toute ma vie!... Oh! tu verras que je te rendrai tout le bonheur dont tu as été privée depuis ton enfance. Comme toi, je ne doute pas que ton courageux aveu ne rende désormais les prétentions de monsieur de Ker-Ellio impossibles... Il s'est conduit déloyalement en agissant auprès de ton père malgré sa parole, c'est une juste punition. Aussi, mon adorée, sitôt que nous serons sûrs du désistement de mon cousin, nous aborderons franchement la question avec ton père... Maintenant tu es à moi... tu es ma femme, et il faudra bien...

A ce moment, on frappa violemment à la porte du palier.

— Je suis perdue! — s'écria Thérèse avec effroi.

— Diable! c'est plus tôt que je ne le pensais! — se dit monsieur de Montal; — mais, au fait, sa présence ici suffira. — Puis prenant un air effrayé, il s'écria : — Grand Dieu! qu'est-ce que c'est?

— Ah! je me sens mourir, — dit Thérèse en se serrant contre monsieur de Montal. — Hier, j'ai bravé la honte, parce que cela nous sauvait : mais aujourd'hui... oh! ce serait la honte pour la honte...

— C'est la voix de ton père, — dit tout à coup monsieur de Montal en écoutant...

— Mon Dieu! ayez pitié de moi, il va me tuer, — murmura Thérèse.

Le comte ouvrit la porte de la chambre à coucher.

L'on entendit alors distinctement une sorte de tumulte sur l'escalier, et monsieur Achille Dunoyer qui criait en ébranlant la porte :

— Ouvrez, monsieur de Montal, ouvrez; sinon je fais sauter la porte!

— Et aucune issue... aucune! — disait le comte en feignant le désespoir.

— Édouard, sauvez-moi, sauvez-moi! — s'écria la malheureuse fille en se traînant à genoux.

— Messieurs, je vous prends tous à témoin que monsieur de Montal est enfermé avec mademoiselle Thérèse, qu'il refuse de m'ouvrir, et qu'il me force d'enfoncer la porte... Joseph... enfoncez...

— Oui... oui... enfoncez la porte, Joseph! — répétèrent en chœur des voix grossières mêlées de rires, de huées et de sifflets.

Un violent coup de masse ébranla la porte.

Thérèse, éperdue en songeant à l'horrible publicité de sa honte, aima mieux mourir.

D'un bond elle courut à une croisée, l'ouvrit, et il fallut tous les efforts de monsieur de Montal pour maintenir sa violente résistance et l'empêcher de se précipiter par la fenêtre.

A ce moment la porte tombait avec fracas.

L'on put voir sur le palier et sur les marches de l'escalier un grand nombre de voisins et de domestiques attirés par le bruit de cette scène, que monsieur Achille voulait rendre la plus scandaleuse possible.

— Messieurs, — s'écria-t-il, triomphant d'une affreuse joie, en se retournant devant les gens qui l'accompagnaient et en montrant Thérèse pâle, défaillante, presque évanouie dans le bras de monsieur de Montal; — messieurs, vous êtes témoins que mademoiselle Thérèse était enfermée ici avec son amant... comme je vous l'avais dit... mais vous verrez tout à l'heure autre chose... ce sera le départ de cette misérable que je vais mettre à la porte de chez moi... Si vous êtes curieux, attendez un moment... j'ai à dire deux mots à monsieur le comte de Montal, à cet habile séducteur.

De nouveaux cris, de nouvelles huées, poussés par la valetaille qui se pressait sur l'escalier, accueillirent ces mots de monsieur Achille.

Le comte s'était hâté de transporter Thérèse dans sa chambre à coucher.

Le banquier ferma la seconde porte de l'antichambre pour arrêter les curieux, et entra dans la pièce où se trouvaient Thérèse et monsieur de Montal.

Pendant un moment, ces trois personnages gardèrent le silence.

Monsieur Achille Dunoyer, contemplant Thérèse avec une satisfaction cruelle, se frottait les mains en jetant à monsieur de Montal un regard ironique.

Thérèse, pâle comme une morte, les cheveux en désordre, assise dans un fauteuil, serrait convulsivement dans ses deux mains une des mains de monsieur de Montal, qui se tenait debout près d'elle; la malheureuse lui disait d'une voix entrecoupée :

— Ne me quittez pas... ne me quittez pas.

Le comte possédait seul son sang-froid : il tenait le fil de cette scène, qu'il avait ménagée.

Oui, un billet anonyme, écrit par lui et remis le matin même au banquier, l'avertissait que sa fille avait presque chaque jour des rendez-vous avec monsieur de Montal dans un petit appartement du quatrième étage; la moindre suveillance permettrait de s'assurer de la vérité du fait.

Monsieur Dunoyer, à trois heures, vit sortir miss Hubert et Clémentine; la gouvernante lui dit que mademoiselle Thérèse, étant un peu indisposée, avait préféré rester chez elle.

Le banquier s'embusqua sur le palier du deuxième éta-

ge, entendit Thérèse ouvrir sa porte, et la vit monter chez le comte. Aussitôt il appela ses gens pour enfoncer la porte.

Le but de cette nouvelle infamie de monsieur de Montal était fort simple : il voulait se faire surprendre avec Thérèse, pour forcer la famille de sa victime à la lui donner en mariage.

La haine de monsieur Dunoyer pour cette jeune fille servit le comte au delà de ses souhaits.

— Monsieur — dit-il au banquier d'un ton à la fois confiant et repentant, — je suis coupable; je sens combien votre indignation est légitime; mais, par pitié pour votre fille...

Monsieur Achille Dunoyer partit d'un éclat de rire ironique.

— Coupable! allons donc, vous n'êtes pas plus coupable que je ne suis indigné. Coupable?... mais au contraire, mon cher monsieur, vous avez bien fait; je vous en sais gré; oui, je suis ravi... mais ravi de ce qui arrive.

Monsieur de Montal regardait le banquier avec une surprise croissante; il s'attendait à des reproches, à des emportemens; il n'en était rien.

Thérèse contemplait et écoutait son père avec non moins d'étonnement.

— Ainsi, monsieur, vous nous pardonnez?

— Comment donc, mais je suis à mille lieues de vous accuser, mon cher monsieur, — reprit monsieur Dunoyer; — vous avez séduit mademoiselle, c'est très bien... tout le monde le sait, c'est encore mieux... Oui, c'est tellement public, qu'on m'a écrit une lettre anonyme ce matin pour m'apprendre les rendez-vous de mademoiselle. Sans doute ces jolis bruits sont parvenus jusqu'à votre cousin monsieur de Ker-Ellio, car il vient de m'écrire à l'instant même que des affaires importantes le rappelaient en Bretagne, et qu'il renonçait à l'espoir d'épouser mademoiselle. Il a été trop poli pour me dire le fin mot... en d'autres termes, que le déshonneur de mademoiselle courait les rues.

— J'ai commis une grande faute, je le sais, mon père, — dit Thérèse, — je mérite vos reproches. Hélas! pourquoi m'avez-vous si durement traitée pour me forcer à épouser monsieur de Ker-Ellio?

— Pourquoi?... pourquoi?... Parce que j'avais un intérêt à voir conclure ce mariage... mais... peste!... j'aime mille fois mieux ce qui arrive à cette heure; j'y gagne cent pour cent, — dit monsieur Achille en continuant de se frotter les mains.

— Monsieur, — dit monsieur de Montal d'un ton solennel, — je suis disposé à vous offrir, ainsi qu'à mademoiselle votre fille, toutes les réparations que vous pouvez désirer. Je suis homme d'honneur et de cœur; devant vous je répèterai à... Thérèse... permettez-moi de lui donner ce nom...

— Donnez, donnez... à votre aise, ne vous gênez pas.

— Je répéterai donc à Thérèse, et je lui jurerai de nouveau devant vous de n'avoir jamais d'autre femme qu'elle.

— Et moi, mon père, — s'écria Thérèse — je jure que je n'aurai jamais d'autre époux que lui!

Monsieur Dunoyer les regarda tous deux. Son ironie disparut; il sembla ému, touché, et dit d'un ton sérieux et attendri :

— Vraiment! ça me désarme. Ces pauvres enfans! après tout, ils sont charmans! Eh bien! voyons, mariez-vous, mauvaises têtes, puisque vous en avez tant d'envie; le plus tôt sera le mieux.

— Ah! mon père, que de bonté! c'est maintenant que je sens l'étendue de ma faute, — dit Thérèse en fondant en larmes et en tombant aux genoux du banquier,

— Oh! oui, maintenant nous sommes vos enfans, — s'écria monsieur de Montal en mettant sa main sur ses yeux; après un léger effort, quelques larmes tombèrent. Pour que cet *effet de pleurs* ne fût pas perdu, il se jeta dans les bras de monsieur Dunoyer en répétant : — Oui, maintenant nous sommes vos enfans.

Le banquier avait voulu se jouer de monsieur de Montal et de Thérèse en simulant un attendrissement qu'il n'éprouvait pas. A la brusque accolade du comte, il partit d'un nouvel éclat de rire; et en pressant d'une manière grotesque monsieur de Montal sur sa poitrine, il s'écria :

—Comme c'est touchant et dramatique! Ah çà! Montal, est-ce que vous ne trouvez pas que nous avons l'air de jouer une scène de *Robert Macaire?* j'ai joliment l'air Wormspire, hein? et vous donc, mon cher, comme vous avez bien dit : « *Oh! oui, maintenant nous sommes vos enfans!...* » Farceur de Montal!

Pour Thérèse, les paroles de monsieur Dunoyer étaient incompréhensibles; la seule chose qui la frappa, ce fut l'ironie insultante du banquier qui succédait au moment d'attendrissement simulé dont elle avait été dupe : elle pressentit quelque dénoûment horrible à cette scène, se releva, et alla s'asseoir en silence.

Monsieur de Montal commença à s'effrayer des railleries de monsieur Achille Dunoyer; il le regardait avec inquiétude.

Tout à coup, on entendit frapper à la porte de l'antichambre; une voix s'écria :

—Hé! ça sera-t-il encore long, monsieur Dunoyer? nous attendons.

Et puis ce furent des huées et des éclats de rire sans fin.

— C'est la valetaille de la maison qui s'impatiente,—dit froidement le banquier.

— Oh! que de honte! que de honte! — dit Thérèse en cachant sa tête dans ses mains.

— Il me semble, monsieur, — dit monsieur de Montal, — que vous auriez pu venir seul, quand ça n'aurait été que par égard pour mademoiselle votre fille?

— Nous y voilà! nous y voilà enfin! — s'écria monsieur Dunoyer avec une explosion de joie sardonique; puis, montrant Thérèse d'un geste dédaigneux : —Ça, ma fille!... laissez donc; il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que ça n'est pas ma fille.

— La faute de Thérèse... notre faute, dois-je dire... est grande sans doute, — reprit le comte; — mais elle ne peut faire que votre fille ne soit plus votre fille.

— Ne confondons point, s'il vous plaît; je n'ai pas dit *plus*, j'ai dit *pas*.

— En vérité, monsieur, je saisis à peine la différence qui existe entre ces deux mots.

— Vraiment, vous êtes si fin? Eh bien! je vais parler plus clairement, — reprit le banquier cette fois sérieusement et les traits contractés par les détestables joies de la haine et de la vengeance satisfaites; — apprenez-le donc : cette fille ne m'appartient pas; elle ne m'est rien, c'est le fruit de l'adultère... Oui, et comme il est prouvé qu'elle est née trois mois après mon retour d'un voyage d'un an, ce que j'ai fait jusqu'ici pour elle n'a été que de la charité; je vais faire, dès aujourd'hui, légalement constater son incapacité à jamais posséder un liard de mes biens, je vais probablement mettre cette donzelle à la porte, pour qu'elle ne corrompe pas Clémentine ma fille, ma vraie fille, ma seule fille... Maintenant, mon cher monsieur, épousez ou n'épousez pas mademoiselle Thérèse, je m'en lave absolument les mains. Si vous l'épousez, elle sera la plus malheureuse des créatures; si vous ne l'épousez pas, elle mourra de chagrin et de misère, à moins qu'elle ne fasse comme tant d'autres jolies filles, ce qui ne lui constituera pas un avenir beaucoup plus flatteur.

— Mais, monsieur, c'est horrible ce que vous dites là! — s'écria monsieur de Montal en balbutiant de surprise.

— Vraiment! — reprit le banquier avec une rage concentrée, — c'est horrible? et n'a-t-il pas été horrible pour moi d'avoir dans ma famille, continuellement sous mes yeux, un enfant qui ne m'appartenait pas, un témoignage vivant de mon outrage? Ah! vous croyez, monsieur, que je n'ai pas souffert aussi, moi?

— Mais j'étais innocente de ma naissance, — dit douloureusement Thérèse.

— Eh! qu'est-ce que cela me fait, à moi? vous n'en

étiez pas moins née, je n'en étais pas moins obligé à des ménagemens, à cacher l'aversion que vous m'inspiriez.

— Ah! monsieur, ne valait-il pas mieux m'abandonner? — dit Thérèse en fondant en larmes.

— Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'avais des raisons pour cela ; mais, Dieu merci ! aujourd'hui le scandale de votre infâme conduite est flagrant; on ne me jettera pas la pierre en me voyant chasser de chez moi une misérable dont les débordemens autorisent ma sévérité. Enfin, moi et votre mère, nous allons être, une fois pour toutes, débarrassés de vous. Pour faire constater votre position, ce sera un peu de vieille honte à remuer pour Héloïse; ma foi ! tant pis, elle y est décidée, elle dit que ce cera l'expiation de sa faute.

— Ma mère ! ma mère, aussi ! — dit Thérèse avec accablement.

— Ah, parbleu ! — dit monsieur Achille, — vous étiez donc aveugle? vous pesiez à votre mère presque autant qu'à moi.

A ce dernier coup, Thérèse se leva résignée, résolue. Elle tendit la main à monsieur de Montal, et lui dit :

— Édouard, partons.

Ces deux mots résumaient toute la position de cette malheureuse fille ; elle n'avait plus au monde que monsieur de Montal.

— Je l'entends bien ainsi, — dit le banquier. — Vous allez sortir de chez moi sur-le-champ ; je ne vous aurais pas permis d'y passer la nuit. On vous enverra demain vos effets. Où cela? chez monsieur, sans doute ?

— Oui, monsieur, chez moi, — dit monsieur de Montal aussi effrayé du renversement de ses espérances que de la cruauté du banquier.

— Soit, — dit monsieur Achille, — on adressera les effets de mademoiselle chez vous; ça commencera votre petit ménage, mon jeune marié.

Le comte était si cupide, si lâche, si égoïste, qu'il ne put même, à ce moment, dissimuler son odieux désappointement.

Sur son front livide et abattu, monsieur Dunoyer lut cette pensée.

« Me voici aussi pauvre qu'auparavant avec une femme sur les bras. »

Monsieur Achille lisait vrai.

Rien d'étonnant à cela; ces deux hommes devaient se comprendre et se deviner.

Heureusement Thérèse, encore sous le coup de la révélation que venait de lui faire le banquier, n'eut pas le moindre soupçon de ce qui se passait dans le cœur de monsieur de Montal.

Monsieur Dunoyer s'alarma de la quiétude de Thérèse ; sa vengeance n'était pas complète; il lui fallait jeter au cœur de sa victime un soupçon atroce.

Il dit au comte :

— Vous voilà tout désorienté. Ah, dame ! que voulez-vous ! espérer et tenir sont deux; mais voilà ce qui arrive. On remarque des facilités pour séduire la fille, ou plutôt celle qu'on croit la fille d'un riche banquier : « Baste ! une fois séduite, le premier courroux passé, il faudra bien que les parens me la donnent. Elles sont deux sœurs, la fortune du père est de trois ou quatre millions, c'est donc un jour quatre-vingt ou cent mille livres de rentes qui me reviendront; en attendant, on ne pourra pas me donner moins de deux ou trois cent mille francs, avec la niche et la pâtée. C'est gentil, quand on est au moment de mourir de faim. »

— Monsieur, monsieur! — s'écria monsieur de Montal furieux d'être si bien deviné, — je suis ici chez moi. Vous n'êtes pas le père de Thérèse; je ne souffrirai pas un moment de plus vos impertinences.

— D'abord, pour me parler sur ce ton-là, mon cher monsieur, il faudrait commencer par me rendre les deux cent louis que je vous ai prêtés. — Monsieur de Montal baissa la tête.—Et puis ensuite,—reprit monsieur Dunoyer, — je ne vous dis pas d'impertinences. Je dis que des gens intéressés auraient fait ce calcul-là : mais cela ne s'adresse pas à vous, au contraire, puisque mademoiselle n'a que ses beaux yeux pour tout potage, et que, ruiné comme vous l'êtes, elle va vous être horriblement à charge, au lieu de vous être une ressource, comme vous pouviez l'espérer.

— Venez, Édouard, venez, — dit Thérèse en souriant de dédain ;—ne pensez pas qu'un seul de ces mots puisse vous atteindre et me faire un instant douter de votre cœur. Dieu merci ! ma foi en vous fait ma force, mon courage et mon espoir. C'est mon seul bien maintenant, et ce bien on vous l'envie... Venez, Édouard... Le bonheur qui nous attend malgré notre pauvreté est donc certain, puisque les méchans tâchent de l'empoisonner par la méfiance.

— Monsieur, sortez d'ici, — s'écria monsieur de Montal en montrant la porte à monsieur Achille d'un air menaçant,—Thérèse n'est pas votre fille, vous n'avez aucun droit sur elle ; si vous m'exaspérez, je vous mettrai hors de chez moi.

— Tout beau! monsieur le comte ; je ne prétends pas violer votre domicile. Un dernier mot, je vous prie.

Monsieur de Montal sortit de la chambre où était Thérèse, et accompagna le banquier dans l'antichambre.

Après avoir gardé un moment le silence, monsieur Achille dit au comte :

— Je veux vous prouver que je n'ai pas de rancune contre vous... en vous donnant un bon conseil. Avez-vous des nouvelles de monsieur de Beauregard, depuis deux ou trois jours ?

—Non, monsieur; mais à quoi bon?

— Eh bien! moi, j'ai reçu ce matin une lettre de monsieur de Sainte-Luce, dont je suis le banquier, et qui est de la partie de chasse de la forêt de Breteuil.

— Eh ! mon Dieu ! monsieur, que me fait cela?

—Attendez donc, étourdi... Avant-hier soir, le marquis a été tué à la chasse par accident... Il venait d'hériter de son beau-père d'une fortune énorme. La marquise de Beauregard devient ainsi un parti superbe, quoique un peu véreux... Vous ne connaissez guère la honte, vous êtes fin et roué ; ma foi ! moi, à votre place je ne me presserais pas du tout d'épouser Thérèse.

Et monsieur Achille Dunoyer sortit.

XXII

LA MANSARDE.

Un an s'est écoulé depuis le jour où Thérèse a été chassée de la maison du banquier.

Nous conduirons le lecteur dans une petite ruelle appelée l'impasse *Fournier*, située près de la barrière de Vaugirard.

Le pavé fangeux, la couleur sordide des maisons délabrées, les longues perches chargées de linge troué qui s'arc boutent aux fenêtres, tout annonce la pauvreté des demeures qui bordent cette impasse.

On était à la fin du mois de novembre, il faisait un froid humide et pénétrant ; le temps, chargé d'un brouillard glacé, était obscur.

La maison qui terminait la ruelle était la plus misérable de toutes ces habitations : elle avait deux croisées de front, trois étages et des mansardes. Le premier et le second étaient occupés par un marchand de chiffons en gros auquel les chiffonniers apportaient leurs récoltes de la nuit. Ces amas de guenilles entassées répandaient une odeur infecte, non-seulement dans la maison, mais dans l'impasse tout entière.

Un ferblantier en chambre occupait les deux pièces du troisième étage.

Honnête et jeune ouvrier chargé de famille, laborieux, actif, Pierre Feraud, malgré un travail incessant et forcé, gagnait à peine de quoi empêcher ses cinq enfans et sa femme de mourir de faim.

Il était deux heures, une croisée dont la plupart des carreaux étaient remplacés par des morceaux de papier laissait à peine arriver un jour sombre dans la chambre où Pierre Feraud façonnait le ferblanc et la tôle à grands coups de maillet.

Un petit poêle de fonte à marmite, alors froid (on ne l'allumait que pour préparer les repas), était placé près de la cheminée, où était empilé un petit tas de bois ; au fond de la pièce, il y avait une misérable couchette garnie d'une paillasse, d'un drap ployé en deux et d'une mince couverture ; un petit lit où dormaient deux enfans, un berceau ou en dormait un autre, étaient un peu plus loin ; enfin, du côté opposé à l'établi de Pierre Feraud, on voyait un fourneau portatif et et une commode de bois peint.

Une femme de trente ans, vêtue pauvrement, travaillait à l'aiguille ; deux petites filles, de six à sept ans, assises à ses pieds, se pressaient contre ses genoux en frissonnant de temps à autre.

— Vous avez froid, pauvres petites ? — dit Augustine, femme de Pierre Feraud.

— Oui, maman.

— Quand Louise et Justine seront réveillées, je vous coucherai à leur place, et à votre tour, mes enfans. Le fait est qu'il fait bien froid ; j'ai les doigts tout raides, je ne puis plus tenir mon aiguille.

Pierre, s'étourdissant lui-même de son bruyant travail, n'entendit pas cet entretien.

—Je vais marcher un peu, — dit sa femme, — ça me réchauffera.

Elle s'approcha de son mari, et lui mit la main sur l'épaule.

Pierre suspendit un moment son travail.

— Quel vilain froid noir, Pierre... et le jour si bas! si bas! il va falloir bientôt allumer la chandelle... Ah ! c'est cher, l'hiver.

— C'est vrai, ce n'est pas la saison des malheureux. Mais tu as les mains gelées. Fais donc un peu de feu, Augustine.

— As-tu froid, Pierre ?

— Moi, non, Dieu merci ! le maillet réchauffe.

— Eh bien ! ménageons notre bois... Tu sais bien qu'il faut que la falourde fasse la semaine, et nous ne sommes qu'à mercredi.

— Mais les enfans.

— Je vais les coucher, les autres vont se réveiller.

— Mais toi, Augustine.

— Oh ! moi, cinq ou six tours de chambre, et je serai dégelée.

— Bonne femme, va !

— Et toi, est-ce que tu n'es pas bon homme.

— Le fait est qu'il y en a de plus malheureux que nous.

— Et cela sans aller les chercher bien loin, — dit Augustine en levant la tête vers le plafond.

— Est-ce que cette dame t'a parlé depuis l'autre jour, où elle t'a demandé un peu de braise allumée?

— Non, elle m'a remerciée bien poliment, et elle a remonté toute suite vite dans sa mansarde, parce qu'elle entendait crier son enfant.

— Il fallait lui demander si elle n'avait pas besoin d'autre chose.

—Dame ! je n'ai pas osé ; à son parler, on voit bien que c'est une bourgeoise.

— Qu'est-ce que ça fait qu'elle soit bourgeoise, si elle est dans la peine.

— Pour heureuse, elle ne l'est pas. La femme du chiffonnier, qui est toujours à espionner, dit qu'un pain de deux livres et un litron de pommes de terre lui font ses trois jours, avec deux sous de lait tous les matins. Pauvre chère dame, et être nourrice... par là-dessus.

— Elle n'a peut-être pas de bois !

— C'est bien possible. Qu'est-ce que tu veux que nous y fassions ? si nous en avions seulement un peu plus qu'il ne nous faut ! mais, dame ! c'est juste, il faut liarder. Nous avons encore à retirer ta redingote du Mont-de-Piété.

— C'est vrai ! bien heureux sont les riches ! ils peuvent n'y pas regarder de si près. Et tu es sûre que c'est une bourgeoise ?

— Rien qu'à ses belles petites mains blanches, à sa manière de parler, ça se voit du reste.

— Et son mari ?

— Il faut qu'il voyage ou qu'il soit un fameux sans-cœur de laisser sa femme ainsi dans la misère.

— Après cela, elle n'est peut-être pas mariée. C'est peut-être une pauvre jeunesse abandonnée par un homme, comme ça arrive si souvent.

— Ça est vrai, — dit Augustine ; voilà comme ils sont, ces hommes : deux ou trois mois de plaisir, et puis, un beau jour, bonsoir, malheureuse, tire-toi de là comme tu pourras! va à la *Bourbe*, noie-toi, ou meurs de faim avec ton enfant ! T'as de quoi choisir.

— C'est pourtant vrai que ça arrive quelquefois comme ça, Augustine ! Nom de nom ! abandonner son enfant ! Je n'ai jamais, Dieu merci ! fait de cet ouvrage-là. Et cette pauvre dame, est-ce qu'elle travaille ?

— La femme d'en bas dit que, depuis un mois qu'elle est ici, elle a vu deux fois comme une maîtresse ouvrière qui lui a demandé si madame Thérèse, brodeuse, demeurait ici,

—Brodeuse ? c'est ça, va ! Augustine ; c'est une jeunesse bourgeoise; autrefois elle aura brodé pour son plaisir, aujourd'hui elle brode pour manger du pain.

— T'as raison, tiens, Pierre ; ça me met tout sens dessus dessous. Si elle n'avait pas de bois, pourtant !

— Justement voilà qu'il commence à neiger, et, dans ces mansardes, on a le froid du toit, comme les morts ont le froid de la terre.

— Ce n'est pas pour mépriser personne, mais j'aimerais mieux je ne sais quoi que de loger dans une mansarde, à cause de mes enfans; j'aimerais mieux me priver sur autre chose.

— Pauvre femme ! et si elle n'a pas de quoi se priver sur autre chose ! Dis donc, Augustine, pas de bois, et dans une mansarde !

— Tais-toi donc, tu me fends le cœur.

— Est-ce que tu tiens beaucoup à retirer ma redingote cet hiver, Augustine ?

— Moi, Pierre? c'est pour toi que je veux la retirer, afin que tu aies un vêtement propre à mettre le dimanche, si tu vas faire un tour après ton travail.

— Ah ! l'hiver, c'est pas bien amusant de se promener. Combien as-tu de côté pour la retirer ?

—Mais il y a déja onze francs sept sous. Dame ! c'est pas beaucoup, mais nous pourrons toujours partager notre bois avec la dame d'en haut, si elle en manque. Nous en rachèterons avec les onze francs sept sous.

—Ma foi ! tant pis ; tu as raison, le bon Dieu nous rendra ça.

— Viens que je t'embrasse, Augustine.

— Oui, mais, un instant, comment faire pour proposer ça à la dame ? Moi, je n'oserai jamais. Ce n'est pas qu'elle ait l'air fier; au contraire, elle est bien polie, bien douce, bien honnête ; mais c'est égal, elle a quelque chose de... enfin je n'oserais pas.

—Augustine, une idée ! elle est venue l'autre jour t'emprunter de la braise ; va lui en emprunter à ton tour : tu verras bien si elle en a du feu ; si elle n'en a pas...

— Eh bien !

— Eh bien ! tu lui diras ce que tu voudras, comme ça te viendra. Bah ! bah ! tu trouveras.

— T'as raison, Pierre. Je prends ma pelle et je monte. C'est drôle comme le cœur me bat ! — dit Augustine.

— Es-tu poule mouillée, va ! Ne dirait-on pas que tu vas faire un mauvais coup ?

—Allons, allons, je me rassure ; garde les mioches, car il vont vouloir venir avec moi.

—Ici, mes enfans,—dit le ferblantier,— le jour est fini; en attendant la chandelle, je vais vous faire faire une course à cheval pour vous réchauffer et moi aussi. Allons, houp ! ici, les blondinettes !

Et Pierre prit une de ses petites filles de chaque main, mit chacune d'elles sur un de ses genoux, et commença de les faire vigoureusement sauter, à la grande joie des deux enfans.

Augustine était montée à la mansarde par une sorte d'échelle de meunier qui y conduisait.

La porte disjointe fermait à peine, la bise du nord l'agitait de temps en temps.

Augustine frappa d'abord légèrement, puis plus fort, puis, voyant qu'on ne lui répondait pas, elle se hasarda d'entrer doucement.

Triste, oh ! triste spectacle !

Cette mansarde, aux deux tiers lambrissée, était éclairée par une petite fenêtre garnie de deux de ces carreaux verdâtres qui ressemblent à des fonds de bouteilles ; à différens endroits de la toiture, les tuiles brisées laissaient pénétrer le jour et déjà quelques flocons de neige.

Les murs, peints à la chaux, ruisselaient d'humidité. Un poêle de faïence, une malle, une chaise, un petit buffet, une table de bois blanc sur laquelle étaient des bandes de feston commencées : tels étaient les seuls meubles de cette pièce nue et glacée, mais d'une extrême propreté.

Enfin, sur un lit aussi misérable que celui du ferblantier, était couchée et évanouie Thérèse Dunoyer, d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes, serrant convulsivement son enfant sur son sein, que la malheureuse petite créature pressait vainement.

—Bonne sainte Vierge ! je suis arrivée bien à temps ! — s'écria Augustine. — La pauvre chère dame s'est trouvée mal de besoin, de froid peut-être, ses mains sont gelées. Quel lit, mon Dieu ! une paillasse ! et pour couverture un vieux châle ! Quelle misère ! ah ! quelle misère ! Vite, appelons Pierre.

Pierre appelé, Augustine retira la petite fille, qui avait trois mois à peine, des bras de la mère, et la posa sur le lit.

— Qu'est-ce que tu veux ? — dit Pierre en paraissant à la porte.

— Vite, mon homme, du vinaigre, du bois et de l'amadou ; la chère dame s'est trouvée mal, va vite. — Pierre sortit. — Quel bon miracle que j'aie monté ! elle serait peut-être morte, et son enfant aussi, — reprit Augustine. — Pauvre petit Dauphin ! il ne crie pas seulement !... A-t-il de beaux yeux noirs ! et ce petit signe au coin du sourcil... Pauvre enfant, comme elle est maigre ! comme on voit qu'elle pâlit !... Et sa mère... toujours glacée !... Ah ! que Pierre est long à venir !... Enfin, le voilà.

Pierre entrait en effet, accompagné de deux petites filles, dont l'une portait une bouteille de vinaigre ; il déposa une brassée de bois, alluma le poêle.

— Eh bien ! revient-elle ? — dit-il à sa femme.

— Ça commence... Mais descends faire notre feu à nous, et mets tout de suite de l'eau bouillir ; je t'appellerai si j'ai besoin.

Pierre descendit.

Le poêle commença à bruire, malgré quelques bouffées de fumée.

Augustine avait assis Thérèse sur le lit, et la soutenait dans ses bras. Mademoiselle Dunoyer revint à elle, son premier cri fut :

— Ma fille ! où est ma fille ?

— Là, madame, au pied du lit. — Thérèse se pencha sur son enfant et le couvrit de baisers. — Pauvre petit chérubin, faut-il qu'il soit bon ! il ne fait qu'ouvrir ses grands yeux sans pousser un cri. Comment vous trouvez-vous, madame ? Tenez, respirez encore un peu de vinaigre.

— Cela va mieux... Oui, oui, oh ! merci de vos soins, madame... Mais comment êtes-vous ici ?

— Je vas vous dire, madame. J'étais... j'étais montée pour vous demander un peu de braise... à charge de revanche ; j'ai frappé, vous n'avez pas répondu, et heureusement j'ai entré.

— Oh ! merci pour ma fille. J'étais si fatiguée !... mais ce feu ? — dit Thérèse en voyant sur le carreau la réverbération du brasier du poêle, car la nuit était presque venue.

— Pardon, madame, — dit Augustine avec embarras ; — mais, ne sachant pas où vous mettiez votre bois... et craignant que ce pauvre petit enfant n'ait trop froid...

— Excellente femme ! Ah ! vous êtes mère, j'en suis sûre... vous avez eu pitié... — Puis Thérèse, éclatant en sanglots, s'écria : — Je suis exténuée !... je ne puis plus nourrir mon enfant !... Il va mourir !

— Allons donc, madame, mourir !... Est-ce que nous ne sommes pas là ?... De pauvres ouvriers, c'est vrai ; mais, dame !... on s'entr'aide comme on peut. Nous connaissons la peine, allez ; j'ai bien élevé mes cinq marmots, malgré la misère et une maladie qu'a faite mon homme, qui n'a pas mis le pied à l'hospice, Dieu merci !... Et bien ! pourquoi donc n'élèveriez-vous pas ce Dauphin-là, qui ne demande qu'à vivre ?

— Que vous êtes bonne, mon Dieu ! que vous êtes bonne ! Comment ai-je mérité ce que vous faites pour moi ?

— C'est tout simple ça, madame. Vous êtes bourgeoise, c'est vrai ; mais on est voisin, c'est pour s'obliger. On voit bien que vous n'êtes pas faite, comme nous, à la pauvreté ; nous vous donnerons un coup de main pour aider ce chérubin à vivre, et voilà tout.

Tout à coup un bruit bien inaccoutumé dans l'impasse Fournier ébranla les vitres de la maison.

C'était le roulement d'une voiture de poste.

Thérèse écouta avec anxiété, un tremblement nerveux la saisit, un éclair d'espoir illumina son regard.

Des pas bruyans se firent entendre dans l'escalier, ainsi que la voix de Pierre qui semblait guider quelqu'un en disant :

— Oui, monsieur, oui, par ici, par ici.

Thérèse tremblait si fort, qu'Augustine s'écria :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! madame! qu'avez-vous donc ?

La porte s'ouvrit brusquement.

A la clarté de la lumière que portait Pierre, un homme parut au seuil de la porte.

Thérèse le regarda, poussa un cri, et cacha sa tête dans ses mains en disant :

— Ce n'est pas lui ! Que vois-je ? monsieur de Ker-Ellio !

XXIII

L'ENTREVUE

Après avoir regardé fixement Thérèse Dunoyer et jeté un douloureux coup d'œil dans la misérable mansarde qu'occupait la fille du banquier, monsieur de Ker-Ellio dit quelques mots à voix basse à Pierre Feraud, qui était resté debout derrière lui, sa chandelle à la main.

L'ouvrier disparut après avoir remis le flambeau à Ewen. Celui-ci s'avança lentement et posa la lumière sur la table.

En songeant avec quelle méprisante dureté elle avait autrefois traité le baron, Thérèse crut un moment qu'il venait insulter à son malheur ; elle rougit de confusion.

Ewen s'approcha d'elle sans dire un mot.

La jeune femme s'aperçut alors avec surprise que la figure de monsieur de Ker-Ellio, profondément creusée par le chagrin, était baignée de larmes.

— Le petit chérubin est endormi, — dit tout bas Augustine à Thérèse en se levant, — madame, si vous le couchiez ?

En disant ces mots, la femme de l'ouvrier apporta près de la misérable couchette un joli berceau, orné de deux petits rideaux de soie verte, garni de deux coussins, d'une couverture ouatée et de draps très fins.

La recherche, nous dirions presque le luxe de ce lit enfantin, contrastait singulièrement avec la désolante pauvreté du reste de la mansarde.

Thérèse coucha son enfant avec autant de sollicitude que si monsieur de Ker-Ellio n'eût pas été là.

Ewen la suivait du regard, effrayé de l'altération qu'il remarquait sur les traits de cette malheureuse jeune femme.

Après le départ d'Augustine, l'embarras de Thérèse augmenta. Elle n'avait pas revu monsieur de Ker-Ellio depuis le jour où elle lui avait si cruellement avoué son amour pour monsieur de Montal ; elle ignorait la cause du retour d'Ewen ; mais, en voyant les larmes qu'il versait, elle ne douta plus de l'intérêt qu'il lui portait.

Thérèse était si abandonnée, elle avait de telles craintes pour la vie de sa fille, elle avait été si longtemps sans rencontrer la moindre marque de sympathie, qu'elle remercia le ciel de la venue de monsieur de Ker-Ellio.

Le pen-kan-guer semblait vieilli de dix ans.

Sa taille était voûtée, ses yeux brillaient d'un feu sombre : vêtu d'une sorte de costume de marin qu'il portait ordinairement à Treff-Hartlog, on voyait qu'il s'était mis en route sans se donner le temps de changer de vêtemens.

— Il y a trois jours, j'ai tout appris... Vous deviez être morte ou la plus infortunée des femmes... Je suis venu, — dit Ewen ; — mais je ne m'attendais pas à voir ce que je vois ; non... oh ! non, je ne m'y attendais pas...

Et ses larmes coulèrent de nouveau.

Thérèse le regardait avec surprise.

— Mais, monsieur, — dit-elle en tremblant, — qu'avez-vous appris il y a trois jours ?

Monsieur de Ker-Ellio se recula brusquement.

— Comment ! — s'écria-t-il, — vous ignorez ?...

— Quoi donc, monsieur ?

— Montal !

— Je l'attends.

— Vous l'attendez ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous l'attendez !

— Mon Dieu ! vous m'effrayez.

— Lui !

— Il est mort ! — s'écria Thérèse avec épouvante, en étendant les mains vers monsieur de Ker-Ellio.

— Il n'est pas mort... il ne court, il n'a couru aucun danger...

— Mais alors, monsieur, qu'avez-vous appris ? Pourquoi avez-vous cru que je devais être morte ou la plus malheureuse des femmes ? Parlez, au nom du ciel, parlez !

— N'attendez plus monsieur de Montal.

— Pourquoi ?

— Vous ne devez plus le revoir.

— Ne plus le revoir.

— Jamais.

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ? où est-il ? Depuis six mois je n'ai pas reçu de ses nouvelles... j'attendais toujours... j'attends encore.

— Lui porter ce dernier coup ! — se dit monsieur de Ker-Ellio ; — faible, souffrante comme elle est... c'est la tuer !

— Je vous en conjure, monsieur, dites, que savez-vous ?... Parlez franchement ! maintenant, rien ne peut plus m'atteindre que dans mon enfant, mon sort à moi ne saurait être plus affreux. Si je conserve une lueur d'espérance de revoir monsieur de Montal, c'est que, tant qu'il leur reste un souffle de vie, les malheureux espèrent.

— Il faut renoncer à cet espoir, y renoncer à tout jamais, je vous l'ai dit.

— Il est mort !... Vous voulez me le cacher... Ah ! vos ménagemens sont bien cruels.

— Il n'est pas mort, je vous le jure, mais il est perdu pour vous.

— Perdu pour moi ?

— Oui... maintenant il ne peut plus vous épouser...

— Il ne peut plus m'épouser ? — répéta machinalement Thérèse.

Monsieur de Ker-Ellio voyait avec épouvante combien elle s'attendait peu au coup qui allait la frapper. Il avait en vain employé toutes les transitions, toutes les allusions possibles pour l'y préparer : Thérèse ne comprenait pas, car on dirait qu'un secret instinct prolonge l'ignorance des malheurs que l'on redoute le plus.

Ewen, voulant terminer cette scène cruelle, dit d'une voix émue, en songeant au désespoir qu'il allait causer :

— Non, monsieur de Montal ne peut plus vous épouser... Oubliant les engagemens sacrés qui le liaient à vous, oubliant les plus saintes promesses... entraîné par la cupidité...

— Achevez.

— Ayant rencontré une femme méprisable, mais riche...

— Il est marié !

On ne peut rendre l'expression déchirante avec laquelle Thérèse prononça ces paroles. La figure bouleversée, les mains jointes avec force, elle levait les yeux au ciel dans un muet désespoir.

Puis, tout à coup, plutôt que de croire à cette atroce déception, elle fut un moment assez aveugle pour accuser la bonne foi de monsieur de Ker-Ellio, et s'écria presque en délire :

— Cela n'est pas vrai !

— Hélas ! vous ne pouvez croire à tant d'infamie... je le conçois.

— Non, cela n'est pas vrai... vous voulez me tromper...

— Et dans quel but, pauvre femme ?

— Pour vous venger de monsieur de Montal... de moi peut-être, oui, de moi, qui autrefois vous ai accablé de mépris. Marié !... non... je ne vous crois pas... Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Et ma fille, elle serait comme moi bâtarde... bâtarde... comme moi sans famille et sans appui !... — Cette idée étant plus affreuse encore à Thérèse pour sa fille que pour elle, elle reprit avec une nouvelle violence : — Non, je vous dis que ça n'est pas vrai... Monsieur de Montal n'est pas marié !

Ewen contemplait douloureusement Thérèse ; est-il besoin de dire qu'il ne ressentit pas un moment ces accusations, ces démentis, dont elle l'accablait dans l'exaspération de la douleur ; cette explosion déchirante ne le surprenait pas ; il reprit d'une voix douce mais ferme, et avec un tel accent de conviction, que Thérèse n'osa plus douter cette fois :

— Sur l'honneur et sur Dieu ! madame, je vous jure que monsieur de Montal est marié.

Thérèse, accablée, poussa un gémissement douloureux, cacha son visage dans ses mains, et resta quelques momens dans un morne silence, puis elle releva la tête.

De pâle, elle était livide ; elle dit d'une voix fébrile et saccadée :

— Pardon, monsieur, d'avoir douté... maintenant, je vous crois... je vous crois. Parlez, monsieur... j'aurai du courage.

— Oui, je parlerai ; oui, vous aurez du courage ; oui, vous oublierez un infâme, vous rassemblerez tout ce qui vous reste de force et de vie pour ne songer qu'à votre enfant.

— Marié... marié, — répéta machinalement Thérèse. — et avec qui ?

— Avec la marquise de Beauregard... à Naples... il y a deux mois.

— Cette femme que le monde avait repoussée ?... Oh !

je devais m'y attendre? Aveugle, insensée que j'étais! tout m'est expliqué maintenant : c'est pour aller l'épouser qu'il m'a quittée.

— Cet indigne choix doit vous consoler. Ce mariage est un ignoble trafic; c'est de l'or que cet homme a voulu.

— Mais cette femme est belle et jeune ! — s'écria violemment Thérèse.

— Mais elle est déshonorée, madame; mais le monde l'a écrasée de ses dédains et de ses outrages.

— C'est vrai, — dit Thérèse avec abattement, — c'est vrai. Pardonnez-moi ce dernier éclair de jalousie, j'aurai du courage. Mais vous comprenez, n'est-ce pas? le premier choc est toujours bien douloureux. Mais après, on se résigne, parce qu'enfin... n'est-ce pas... mieux vaut la mort que l'agonie.

Et Thérèse essuya de nouveau ses larmes.

— Oui, — reprit Ewen, — mieux vaut l'oubli que l'inquiétude. Vous méprisez déjà, plus tard l'oubli viendra.

— Mais comment avez-vous appris le mariage de monsieur de Montal?

— Il y a trois jours, l'abbé de Kérouëllan est venu me voir; il tenait un journal à la main; il m'a dit : « Votre » cousin, monsieur de Montal, est donc marié avec la » veuve de monsieur de Beauregard? » Je prends le journal; en effet, cette nouvelle était officiellement annoncée de Naples, le mariage avait eu lieu dans la chapelle de l'ambassade française. Si étranger que je fusse dans ma solitude à ce qui se passe à Paris, j'avais su, il y a un an, que vous aviez quitté la maison de votre père pour suivre monsieur de Montal. Je n'avais pas un instant douté que vous fussiez mariée avec lui. Il épousait madame de Beauregard, vous deviez donc être morte ou indignement abandonnée. Je partis, et j'arrivai, il y a une heure, chez votre père.

— Vous l'avez vu?

— Je l'ai vu. « Monsieur, lui dis-je, votre fille est donc morte, que monsieur de Montal se remarie? — Ma fille? — me dit cet homme; — je n'ai qu'une fille, et, Dieu merci! elle se porte à ravir; quant à monsieur de Montal, il est en effet marié à Naples, avec madame de Beauregard; mes correspondans me l'ont appris, et j'en suis bien aise, car le comte est un charmant garçon, et il fait là un mariage magnifique. »

— Je reconnais là monsieur Dunoyer, — dit amèrement Thérèse.

— Attendez, — reprit Ewen, — attendez; monsieur Dunoyer ajouta : « Monsieur de Montal a autrefois, il y a un an environ, enlevé de chez moi une demoiselle Thérèse que je laissais appeler ma fille, car je l'avais élevée par charité. Le comte, après avoir vécu quelques mois avec cette créature, l'a, je crois, plantée là. Si vous êtes curieux de la voir, voici justement son adresse : impasse Fournier, n° 17, barrière Vaugirard. Avant-hier, cette fille a écrit à ma femme pour avoir des secours, étant, disait-elle, dans la plus profonde misère, elle et son enfant. C'était la première fois qu'elle s'adressait à nous, c'est vrai, mais nous n'avons rien pu faire; que voulez-vous! *nous avons nos pauvres.* »

A ces atroces paroles du banquier rapportées par Ewen, Thérèse leva les yeux au ciel et s'écria :

— Ma mère! oh! ma mère! me refuser du pain. Hélas! si je m'adressais à elle, c'est que mon enfant allait mourir de faim.

— J'ai arraché votre adresse des mains de monsieur Dunoyer, — reprit Ewen, — je suis accouru ici. A l'aspect de cette misère... mais ne parlons plus de cela, n'en parlons plus. Écoutez, vous le voyez, vous n'avez plus personne, ni amant, ni père, ni mère, vous êtes seule, abandonnée de tous, sur le point de mourir de besoin à côté de votre enfant : vous ne pouvez nier cela, n'est-ce pas? vous ne le pouvez pas! Vous faites pitié même aux malheureux artisans qui logent ici! l'homme qui m'a éclairé m'a dit : « Madame Thérèse? c'est ici, monsieur; si c'est du secours, il arrive bien à point. Tout à l'heure ma femme est montée chez cette pauvre dame et l'a trouvée mourant de froid et de faim avec son petit enfant. » Vous ne pouvez pas nier cela; votre position est horrible!...

— Horrible! C'est pour mon enfant qu'elle m'épouvante.

— Et c'est en effet pour lui qu'elle est épouvantable.

— Hélas! monsieur, pourquoi vous appesantir ainsi sur ce sinistre tableau? cela est-il généreux? Autrefois j'ai été bien cruelle envers vous, je le sens... mais...

— Aussi je viens me venger.

Ewen prononça ces mots avec un élan si généreux, si passionné, que Thérèse comprit l'ineffable bonté de cet homme, et s'écria :

— Oh! pardonnez-moi, le malheur rend si défiant! — Puis, revenant à l'idée qui la dominait, elle reprit avec abattement : — Marié! marié!

— Que vous importe un homme assez lâche pour vous abandonner!

— Et ma fille, monsieur? si je ne résiste pas à tant de secousses, moi? si... — Puis, s'interrompant, Thérèse baissa la tête avec accablement en disant d'une voix étouffée : — Ah! c'est affreux; mais Dieu n'abandonnera peut-être pas cette innocente créature? N'a-t-il pas envoyé ces braves gens à mon secours?

— Et moi, pourquoi suis-je ici?

— En effet, je cherche...

— Et vous ne trouvez pas!

— L'intérêt qu'inspire le malheur...

— Oui, c'est cela, l'intérêt qu'inspire le malheur... une banale pitié... rien de plus! — s'écria monsieur de Ker-Ellio en souriant avec amertume. — Mais, autrefois, monsieur de Montal ne vous avait pas parlé d'un certain portrait?

— D'un portrait! non; mais que signifie...

— Rien... rien... Un jour je vous dirai cela. Songeons à l'avenir. Quelles sont vos ressources? qu'espérez-vous? comment avez-vous fait jusqu'ici?

— J'ai travaillé; je travaillerai.

— Travailler... vous... Pauvre femme! ah! je le vois, nous avons tous deux bien souffert pendant cette année.

— *Nous*, dites-vous, monsieur?

— Oui, moi aussi, j'ai souffert..., beaucoup souffert... autant que vous peut-être.

— Et pourquoi?

— Pourquoi? vous me demandez pourquoi? et, à la première nouvelle de vos malheurs, j'accours ici? Mais c'est juste, je n'ai rien fait encore pour changer la funeste opinion que vous avez de moi; autrefois vous m'avez cru capable de demander votre main par cupidité, n'est-ce pas?

— Je ne vous connaissais pas alors...

— Ce n'est pas un reproche, vous deviez penser ainsi; j'étais indignement calomnié, et puis je n'osai pas entreprendre de me disculper... Mais aujourd'hui, à cette heure, c'est différent, oh! il faut que vous me connaissiez tel que je suis, il faut que vous ayez en moi une confiance entière, il faut que vous disiez : C'est un loyal et noble cœur, un homme droit et sincère; sans cela, voyez-vous, — reprit Ewen en souriant avec une adorable douceur, — je ne puis rien faire de bon.

— Monsieur... — dit Thérèse étonnée.

— Et je ne serai pas seul à vous prouver que je vaux quelque chose, je vous en préviens; le digne abbé de Kérouëllan sera ma caution, il renforcera ces bons témoignages que je vous donne sur moi-même; et, s'il le faut, pour vous convaincre, mes vieux serviteurs viendront aussi, mes fermiers aussi, mes anciens soldats aussi... Oh! il faudra bien que vous vous rendiez à toutes ces voix naïves et vraies qui vous diront : « Ewen de Ker-Ellio est un honnête homme, il a beaucoup souffert depuis un an, tant souffert qu'il nous faisait pitié, à nous, pauvres gens; mais dans sa douleur il n'a rudoyé personne, et il a continué à faire le bien que son père lui avait appris à faire. »

Voilà ce qu'on vous dira, madame, — reprit Ewen, — voilà ce qu'il faut que vous croyiez.

— Grand Dieu ! monsieur, ce chagrin, serait-ce moi ?...

— Oui, c'est vous; il faut à la fin que vous sachiez ce que j'ai enduré pour vous... Au moins, de la sorte.... vous vous croirez peut-être obligée à la réparation que j'espère.

— Que voulez-vous dire?

— Quand vous saurez que ce Montal me calomniait d'une manière infâme, quand vous saurez que je vous aimais depuis des années, oui, depuis des années, quand vous saurez que, malgré votre cruel traitement, mon respect, mon adoration pour vous n'ont pas faibli, quand vous saurez enfin que toutes les larmes que j'ai versées, que toutes les douleurs que j'ai supportées, c'est vous... vous seule qui les avez causées?

— Ah! que dites-vous!

— Alors vous regretterez le mal que vous m'avez fait. Alors, comme vous êtes généreuse et bonne, en compensation de tant de douleurs vous m'accorderez votre main, n'est-ce pas? oui, votre main... Vous me regardez d'un air stupéfait, presque blessé, je m'attendais à cela.

— Monsieur, en vérité, il faut toute la générosité de cette offre...

— Pour en faire passer l'étrangeté ?

— Excusez-moi, mais vous êtes fait pour comprendre qu'il peut y avoir un juste sentiment de dignité dans la position la plus malheureuse?

— Oh! vous allez me dire que je profite de votre malheur pour obtenir à tout prix un bien que je désire, que je suis sans âme en recherchant votre main après ce qui s'est passé.

— Si vous êtes assez généreux pour oublier ce passé, moi, je dois m'en souvenir. Envers vous j'ai été cruelle, injuste, je le reconnais maintenant ; mais, hélas! je craignais pour la vie de l'homme que j'aimais, je croyais à son amour, je croyais... mais à quoi bon maintenant ces vains reproches! Il y a autant de courage que de noblesse dans votre offre, monsieur, et pourtant...

Ewen interrompit Thérèse.

— Regardez-moi, madame : j'ai vingt-cinq ans à peine, mon front est ridé, le chagrin m'a courbé avant l'âge. Je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire aux yeux : au cœur, c'est différent, vous le reconnaîtrez un jour peut-être!... S'il était possible de braver les convenances, je vous dirais : « Ma sœur... venez dans nos solitudes... votre enfant sera le mien. »

— Ah! monsieur, je vous connais enfin... hélas! trop tard, trop tard...

— S'il était trop tard, je ne serais pas ici. Je pourrais donc vous dire : « Ma sœur, venez partager ma solitude. » Mais le monde, que penserait-il ? Quand je dis le monde, je parle de mes voisins, gens simples et honnêtes; je parle de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs femmes, qui vous accuseraient, qui m'accuseraient, parce qu'elles en auraient le droit, parce qu'aucune femme, si ce n'est la mienne, ne doit habiter avec moi la maison où mon père et ma mère sont morts.

— Bon et généreux cœur!

— Ainsi, quand je vous offre ma main, je... Mais non, — reprit-il en s'interrompant, — non, je ne puis pas dire cela.

— Je vous en conjure, parlez sans réticence; ces touchantes preuves de bonté me font du bien! Oh! parlez, parlez.

— Vous avez raison. Eh bien! quand je vous supplie d'accepter ma main, c'est pour que vous puissiez être *ma sœur*... sans qu'on en médise... comprenez-vous! Soyez tranquille, si vous avez votre fierté, j'ai ma délicatesse; si vous êtes de ces femmes qui n'ont qu'un seul amour, je suis de ces hommes qui n'ont aussi qu'un seul amour, et qui pour rien au monde ne le voudraient profaner... En restant pour vous un frère, je pourrai continuer de vous aimer sans honte, vous pourrez accepter mon offre sans rougir.

— Mais, mon Dieu! qui peut vous inspirer un pareil dévouement?

— Je vous dirai cela plus tard... quand vous aurez accepté. D'ailleurs vos malheurs ne suffisent-ils pas pour attendrir le cœur le plus dur? et cet enfant qui tout à l'heure a failli mourir à vos côtés...

— Oh! ne dites pas cela, ne dites pas cela.

— Si, madame, je le dirai; si, madame, je vous répéterai que refuser mon offre, c'est agir en mauvaise mère... oui, madame, en mauvaise mère. Eh! de quel droit priver ce malheureux enfant de l'appui que je vous offre pour lui ? Et si vous mourez demain, madame... et si je meurs, que deviendra votre fille ?

— Par pitié ! ne parlez pas ainsi.

— C'est au nom de la pitié que je parle, madame ; c'est au nom de la pitié que vous devez avoir pour votre fille que je vous dis qu'il serait mal à vous de la priver de l'avenir que la destinée lui offre. Soyez d'abord ma femme, laissez-moi reconnaître votre fille, lui donner un nom honorable, assurer son sort... Après cela vous pourrez pleurer sans remords votre amour méconnu, maudire la fatalité qui a jeté sur votre route le fou stupide et féroce auquel vous avez en vain prodigué les trésors de votre cœur. Je pleurerai avec vous cette fatalité, car beaucoup de douleurs nous sont communes. Mais, avant de savourer à loisir l'amère volupté d'un désespoir incurable, vous devez soustraire votre enfant au sort affreux qui a été le vôtre.

— Non, non, c'est impossible... il y aurait à moi de la lâcheté, de l'égoïsme, de l'ingratitude, oui, de l'ingratitude, à accepter ce que vous m'offrez.

— Et si vous refusez, que ferez-vous alors? Vous travaillerez, n'est-ce pas? Mais avec l'âge les besoins de votre enfant augmenteront, et sa vie, pendant bien longtemps encore, dépendra de la vôtre. Et ensuite, lorsqu'il faudra la marier, à qui la donnerez-vous? Elle sera pauvre et sans nom... quelle garantie de bonheur pourrez-vous exiger pour elle ?

— O mon Dieu ! mon Dieu! — dit Thérèse en levant les yeux au ciel, car elle était frappée de la triste vérité du raisonnement d'Ewen.

Celui-ci s'applaudit de l'effet salutaire qu'il avait produit.

— Vous le voyez bien, — dit-il, — vous êtes forcée de vous rendre à l'évidence.

Mais Thérèse n'était pas encore vaincue dans cette lutte de la plus sublime générosité contre une délicatesse obstinée ; elle reprit en essuyant ses larmes :

— Dieu ne m'abandonnera pas, il aura pitié de moi ; il me donnera de longues années, de la force, et j'élèverai mon enfant.

— Malheureuse femme! de la force... Mais vous êtes brisée par la souffrance, mais votre existence ne tient qu'à un souffle... Et je vous dis cela sans crainte, parce que je sais bien que la vie vous est odieuse, et que sans votre fille...

— Oh! il y a longtemps... — dit Thérèse en jetant un regard sinistre à Ewen : elle l'avait compris.

— Vous le voyez donc bien : il y aurait de la folie, de l'inhumanité de votre part à faire dépendre la vie, l'avenir de votre enfant d'une existence aussi précaire que la vôtre. Vous êtes jeune et belle, je le sais; l'offre que je vous fais, d'autres vous la feront, mais à quelles conditions! Il vous faudra lutter entre l'aversion que vous causera un second mariage et l'intérêt de votre enfant. Comme vous serez aussi vaillante mère que vous avez été femme courageuse, tôt ou tard vous vous résignerez; mais celui que vous me préférerez n'aura pas les mêmes raisons que moi d'aimer votre enfant et de vous laisser à vos regrets éternels. Quant à la sincérité de ma résolution, vous aurez deux garanties, votre délicatesse... et la parole d'un homme qui, je le dis sans humilité comme sans orgueil, se conduit comme je me conduis.

A ce moment, Pierre frappa légèrement à la porte, et parut ployant sous le faix de matelas, de rideaux, et suivi dé plusieurs commissionnaires également chargés.

— Ma pauvre sœur, — dit tout haut Ewen, — j'avais prié ce brave homme d'aller chez le premier tapissier venu chercher ce qui pourrait rendre supportable pour deux ou trois jours ce misérable réduit. Veuillez descendre un moment avec moi chez vos bons voisins, pendant qu'on mettra un peu d'ordre ici.

Thérèse regarda Ewen d'un air triste, comme pour lui reprocher son mensonge; elle prit son enfant endormi dans ses bras, et descendit avec monsieur de Ker-Ellio chez Pierre Feraud.

Un repas apporté de chez un traiteur voisin était fort proprement servi dans la première pièce, que le ferblantier n'occupait pas; un bon feu flambait dans l'âtre.

Hélas! faut-il le dire, à la vue de ces mets simples et salubres, Thérèse tressaillit et serra joyeusement son enfant contre son sein... La malheureuse mère avait faim...

Depuis la veille... elle n'avait rien mangé.

XXIV

LE RÉCIT.

Grâce à l'intelligence et à l'activité des ouvriers que monsieur de Ker-Ellio alla plusieurs fois surveiller, en deux ou trois heures la mansarde de Thérèse fut rendue habitable. On recouvrit les lambris du toit et les murailles d'une étoffe simple mais épaisse, on garnit de rideaux les fenêtres, on monta un excellent lit, enfin on cacha l'humide carrelage de cette pièce sous un moelleux tapis.

Sans doute il eût été plus simple de conduire Thérèse dans un hôtel garni; mais, craignant les refus ou la fière susceptibilité de la jeune femme, monsieur de Ker-Ellio avait d'abord voulu la mettre dans l'impossibilité de s'opposer à son projet. D'ailleurs Thérèse ne pouvait pas refuser les preuves de la sollicitude d'Ewen, grâce au titre de frère qu'il avait pris.

Après cette journée d'aventures si cruelles et si imprévues, Thérèse avait besoin de repos. Ewen prit congé d'elle, elle lui tendit affectueusement la main et lui dit :

— A demain donc. Vous êtes si bon que je serais bien coupable de ne pas avoir en vous une confiance aveugle. Je vous raconterai ma vie depuis que j'ai quitté la maison de monsieur Dunoyer. Je vous dirai ce que j'ai souffert, je vous dirai ce que j'éprouve maintenant. Alors, seulement alors, vous jugerez si je dois accepter et si vous pouvez me faire votre offre généreuse.

Le lendemain, Ewen trouva Thérèse plus abattue que la veille; elle avait beaucoup pleuré; seule, elle avait douloureusement ressenti le contre-coup de l'infâme abandon de monsieur de Montal.

Monsieur de Ker-Ellio secoua la tête.

— Vous n'avez pas été raisonnable, — lui dit-il.

— C'est vrai; sans la pensée de ma fille, je ne sais pas jusqu'où serait allé mon désespoir.

— Vous aimez encore cet homme, — dit tristement Ewen.

— Hélas!

— Je ne vous fais pas de reproche... Si cruel, si fatal que soit cet amour, il est votre excuse.

— Non, je n'aime plus cet homme, ou plutôt... Mais laissez-moi vous faire le récit que je vous ai promis, peut-être alors pourrez-vous comprendre les malheureuses contradictions de mon cœur.

— Je vous écoute; j'aurai envers vous la même franchise, en peu de mots je vous dirai ce qui m'est arrivé depuis que je vous ai quittée, puis nous envisagerons l'avenir; nous prendrons une résolution digne, sage, et nous songerons à votre pauvre petit ange, n'est-ce pas, ma sœur?

Ewen dit ces deux mots, *ma sœur*, avec une expression à la fois si tendre, si respectueuse, si résignée, que Thérèse, touchée jusqu'aux larmes, lui répondit :

— Oui, mon frère. Écoutez donc cette longue et pénible confession.

« Avant de sortir de la maison de monsieur Dunoyer, je fis demander la permission d'embrasser ma mère et ma sœur une dernière fois; cela me fut refusé. Je suivis monsieur de Montal chez lui : où pouvais-je aller? Parmi le peu de parens que j'avais, et qui tous étaient liés avec monsieur et madame Dunoyer, aucun n'aurait voulu me donner asile; j'accompagnai donc l'homme que je regardais comme mon mari.

» Dans le premier moment, je l'avoue, je fus assez égoïste pour ne pas songer que j'allais lui être à charge, à lui déjà si pauvre; mais je ne songeais qu'au bonheur de ne plus le quitter désormais. La dureté de monsieur Dunoyer, l'insensibilité de ma mère, m'exemptaient de tout remords. Jeune, aimante, courageuse, l'avenir ne m'effrayait pas. Je n'avais plus que monsieur de Montal à aimer sur la terre... j'étais heureuse... lui, au contraire, était sombre, accablé; mon sort l'inquiétait vivement, me disait-il.

» En arrivant chez lui, je fus à la fois saisie d'une joie d'enfant et d'un attendrissement involontaire; tout ce qui l'intéressait, tout ce qui me retraçait ses habitudes, me semblait précieux; le mélange de luxe et de misère que je trouvai chez lui me toucha profondément. Cette affectation d'élégance, pour ainsi dire désespérée, me parut de la dignité personnelle.

» Monsieur de Montal se jeta dans un fauteuil, en cachant sa tête dans ses mains, avec tous les symptômes de l'abattement. J'attribuai son air désolé à ses regrets de m'avoir mis dans une position difficile. Si j'avais cru alors lui être à charge et qu'il s'apitoyât sur son sort, une heure après j'aurais cessé d'exister; mais je me croyais tendrement aimée, je me croyais surtout nécessaire au bonheur, à la vie de monsieur de Montal.

» — Une fois mariés, lui disais-je, et lorsqu'on saura la conduite de ma famille à notre égard, nous inspirerons de l'intérêt. Connaissant votre capacité et nos malheurs, vos amis puissans viendront à votre aide. Que nous faut-il pour vivre? La place la plus modeste jointe à mon travail. Nous nous retirerons dans quelque quartier éloigné, et, vous le verrez, Édouard, je vous ferai dans cette humble condition des jours plus heureux que les plus beaux jours de votre opulence. »

— A cela que répondait-il?

« — Qu'il n'était pas fait pour exercer un emploi subalterne; qu'il lui restait quelque argent; que sa position n'était pas encore désespérée. Par ses relations, il pourrait obtenir un consulat dans quelque pays éloigné, position à la fois lucrative et honorable. Seulement, pour que sa conduite privée ne nuisît pas à ses sollicitations, il jugeait convenable, disait-il, de ne pas habiter avec moi jusqu'au jour de notre mariage. Il me louerait un petit logement dans un quartier retiré; il y viendrait passer le temps que ses démarches lui laisseraient; les convenances seraient ainsi ménagées. Cette séparation pénible me parut raisonnable, prudente : je m'y résignai. La première journée que je passai ainsi avec lui fut triste et douce. Nous fîmes beaucoup de projets. J'insistai encore auprès de monsieur de Montal pour qu'il bornât ses prétentions à une place obscure, qu'il obtiendrait certainement. Je lui rappelai nos rêves de médiocrité cachée. Redoutait-il les railleries du monde? Mais les gens de cœur pourraient-ils jamais railler un homme qui, après avoir follement dissipé son patrimoine, se vouerait à une existence laborieuse et honorable? Il fut inflexible; il ne voulait pas me réduire à un sort si infime. Telle était toujours la suprême raison derrière laquelle il se retranchait.

» Le lendemain matin, il sortit de très bonne heure pour s'occuper de mon appartement, me recommandant

de ne pas répondre si l'on sonnait. Je restai seule. Monsieur de Montal était parti depuis quelque temps, lorsque j'entendis ouvrir la porte du salon qui précédait la chambre à coucher. Je crus que c'était lui... Ah! monsieur, cette première trahison aurait du m'éclairer; mais non, non, j'étais trop aveuglée... »

— Eh bien! qui était-ce?

— Une femme, jeune, jolie, que je ne connaissais pas, quoique je me rappelasse confusément ses traits.

— Une femme! et que venait-elle faire? et comment était-elle entrée?

— Avec une clef qu'elle possédait. Monsieur de Montal n'avait pas eu le temps de la prévenir de mon arrivée chez lui.

— Et cette femme?

— Était mademoiselle Julie, une actrice. Je ne vous dirai rien de ma honte, de ma douleur, de l'insolence de cette fille : me prenant pour une de ses pareilles, elle me reprocha grossièrement de chercher à lui enlever son amant; mais ce serait en vain, disait-elle; elle était sûre de l'amour de monsieur de Montal, il l'aimait passionnément : il avait voulu l'épouser, mais elle avait refusé cette offre, sachant son inconduite.

— Mon Dieu! que vous avez dû souffrir?

— Non, j'étais indignée, voilà tout. Ce que me disait mademoiselle Julie me semblait une calomnie par trop absurde, je n'y crus pas. Enfin, cette femme me déclara qu'elle attendrait monsieur de Montal, et qu'à son retour je verrais qui, d'elle ou de moi, sortirait de chez lui. « Ce sera moi, et à l'instant, lui dis-je; » et j'allai attendre monsieur de Montal dans la rue. Du plus loin que je l'aperçus, je courus à lui, je lui dis tout : il me rassura.

— Il vous rassura?

— Oui. Mademoiselle Julie le persécutait depuis qu'il l'avait quittée pour être tout à notre amour. Il lui avait autrefois donné une clef de son appartement, il n'avait pas songé à la lui retirer : tel était le mystère de son apparition chez lui. Je le crus; j'avais tant besoin de le croire! Il me dit qu'il venait de trouver, rue de l'Ouest, près du Luxembourg, deux chambres dans une maison tranquille et retirée; qu'on s'occupait d'y transporter les meubles nécessaires; le soir même je pourrais m'y établir. Pour rien au monde, je n'aurais voulu retourner chez monsieur de Montal.

» Rien de plus modeste que le petit logement que je devais occuper en attendant notre mariage; la maison était tranquille, les fenêtres s'ouvraient sur de grands jardins, la rue était presque déserte; le silence de cette retraite me plaisait. Nous étions trop pauvres pour que je prisse une femme de chambre; la portière de la maison se chargea de mon ménage.

» Je fus un peu effrayée pendant les premières nuits de me trouver seule dans cet appartement; mais peu à peu je m'y habituai. Notre mariage devait avoir lieu dès que les formalités nécessaires seraient accomplies. Monsieur de Montal attendait, disait-il, avec autant d'impatience que moi la fin de cette séparation.

» Alors commença pour moi une vie paisible et heureuse, oh! bien heureuse! trop heureuse! car ce souvenir me poursuivra toujours. Je ne voyais personne. J'avais à cœur de ne pas être à charge à monsieur de Montal; je m'étais mise à broder, la femme qui me servait me procura quelque clientèle, je pus suffire à mes besoins journaliers. Monsieur de Montal venait me voir presque chaque jour, il était triste ou gai, selon qu'il espérait ou qu'il désespérait des promesses qu'on lui faisait au sujet du consulat. Ce n'était pas tout : l'illégitimité de ma naissance, me disait-il, compliquait beaucoup les formalités de notre mariage, et en reculait malheureusement le terme. Je le croyais, je le consolais, car, pour certaines choses, j'avais plus de courage que lui. Sans doute, il m'était cruel de vivre ainsi séparée de l'homme qui était tout pour moi, mais je me résignais en songeant à l'avenir et en jouissant de la félicité présente.

» Mes jours mauvais étaient ceux où je ne voyais pas monsieur de Montal. Loin de l'accuser je le plaignais : il devait souffrir autant que moi. Ces jours-là, je travaillais avec moins d'énergie, j'éprouvais de vagues tristesses; mais aussi, le lendemain, quelle joie! comme je guettais de loin son arrivée!

» Un mois se passa ainsi, pendant lequel il manqua rarement de venir; le mois suivant, il fut quelquefois deux ou trois jours sans paraître. Mais je ne pouvais lui faire des reproches : ses démarches pour son consulat, les préparatifs de notre union, absorbaient tout son temps. Et puis, ce qui m'ôtait la force de me plaindre, c'est que je le trouvais moins soucieux et plus gai que par le passé. Il attribuait ces heureux changemens dans son caractère à ses espérances presque réalisées, à notre réunion prochaine, à l'espoir de me voir enfin dans une position brillante et digne de moi. Néanmoins, en attendant cette fortune inespérée, je redoublais de zèle, de travail, ne voulant pas abandonner notre avenir à la merci d'une incertaine protection.

» Un libraire retiré occupait avec sa femme un des appartemens où je logeais; c'étaient d'excellentes gens. Sachant que je ne sortais jamais, ils mirent leur bibliothèque à ma disposition. Voyant, par le choix de quelques ouvrages, que je savais l'anglais, le libraire me demanda si je pourrais me charger de quelques traductions. Vous jugez de ma joie, et avec quelle reconnaissance j'acceptai.

» Je me levais avec le jour. D'abord je m'occupais de ma broderie, qui était d'un revenu modique mais assuré; je préférais m'en occuper le jour parce que, le soir, ma vue se fatiguait. Monsieur de Montal venait généralement à deux heures, quand il venait. Mon luxe et mon plaisir étaient de faire, pour le recevoir, une toilette bien simple, mais d'une élégante simplicité, d'être coiffée comme il l'aimait. Après son départ, je me remettais à ma broderie jusqu'à la nuit. Alors j'allumais ma lampe, et, après un modeste dîner que m'apportait ma femme de ménage, je m'occupais de mes traductions jusqu'à onze heures ou minuit...

» Oh! si vous saviez que de longues soirées d'hiver j'ai ainsi passées, seule... mais occupée, mélancolique... mais non triste. »

— Et il ne venait jamais passer la soirée avec vous?

— Bien rarement, peut-être une fois ou deux par mois.

— Et c'est à ces gens-là que de tels bonheurs sont réservés! — dit monsieur de Ker-Ellio en soupirant.

— Monsieur de Montal, — reprit Thérèse, — était obligé et bien malgré lui, me disait-il, d'aller chaque soir dans le monde, pour y rencontrer les gens influens dont il avait besoin. « On est si vite oublié quand on n'est pas incessant, » ajoutait-il; et, comme toujours, je le croyais et je me résignais. Cette séparation n'aurait d'ailleurs qu'un temps. Quelquefois, lorsque monsieur de Montal me quittait, je l'accompagnais, nous faisions une longue promenade sur le boulevard du Mont-Parnasse. C'étaient mes jours de fête. Il me ramenait à ma porte, et je remontais chez moi avec une provision de bonheur.

» Les soirées qui suivaient ces promenades faites avec lui étaient bien douces; alors mon travail me semblait plus facile, quelquefois je restais à écrire jusqu'à deux heures du matin. Mes traductions et ma broderie me rapportaient dix à douze francs chaque journée. De l'une de mes deux pièces j'avais fait un petit cabinet d'étude où j'avais toujours quelques fleurs : monsieur de Montal les aimait; j'allais les acheter moi-même chez les jardiniers fleuristes si nombreux dans ce quartier. C'était à la fois un plaisir et une distraction. Malgré ces folies, — dit Thérèse en souriant tristement, — au bout de deux mois j'avais amassé plus de deux cents francs. Avec quel triomphe je les donnai à monsieur de Montal, en lui disant que c'était le commencement de *ma dot!* Il fut émerveillé.

» Ah ! si vous vouliez, lui dis-je, vous occuper aussi, renoncer à votre projet d'ambition, nous serions si heureux ! Vous le voyez, la place la plus modeste, avec ce que je puis gagner, nous permettrait de vivre presque dans l'aisance ; nous avons si peu de besoins. Mais, hélas ! il ne voulait pas, disait-il, me voir ainsi travailler toujours; cela lui était pénible, il y consentait parce que lui-même vivait avec la plus sévère économie en attendant cette place si désirée. Je n'osais lui répondre que ses dépenses pour l'obtenir nous auraient fait vivre pendant des années peut-être; mais enfin j'étais radieuse de songer que je pourrais, moi seule, suffire à nos besoins. Cette pensée me donnait de nouvelles forces. »

— Et vous n'aviez aucune nouvelle de votre famille.

— Aucune. On m'avait envoyé, chez monsieur de Montal, mes robes, mon linge, qui m'avaient été donnés en cadeaux ; rien de plus.

— Les infâmes !

— Monsieur de Montal voulait me faire poursuivre monsieur Dunoyer pour en obtenir une pension alimentaire, jamais je n'y voulus consentir.

— Oui, — dit Ewen après quelques momens de réflexion, — vous deviez être bien heureuse de cette vie d'amour et de travail ; je comprends que le souvenir de ce temps vous soit à la fois cher et douloureux.

— Cela est inexplicable, mais cela est. J'aurais été riche, je n'aurais souffert aucune privation, que mon bonheur eût été peut-être moins vif. Mon amour avait encore grandi dans cette solitude et dans cette lutte contre l'infortune ; il était devenu à la fois sérieux comme le dévouement, saint comme le devoir. Il me semblait que j'expiais en partie ma faute en me résignant à vivre si longtemps séparée de monsieur de Montal. Mon vieux libraire était si content de mon travail qu'il augmenta mon salaire; le troisième mois je pus donner encore deux cents francs à monsieur de Montal.

— Et il prenait cet argent ?

— Pourquoi l'aurais-je gardé ? Il en avait plus besoin que moi. Pouvais-je prévoir qu'un jour je regretterais amèrement ces modestes sommes, hélas ! pour mon enfant... Mais plus tard vous saurez tout. Mon Dieu ! je vous attriste, je vous blesse en vous parlant ainsi des seuls jours heureux que j'aie connus.

— Non, non, vous le savez, ma sœur, il faut que je sache tout, entendez-vous ! tout, pour que nous puissions, comme vous me l'avez dit, envisager sûrement l'avenir. Et puis la seule consolation du malheur n'est-elle pas de parler du bonheur qui n'est plus ?

— Oh ! oui, ces souvenirs m'ont bien souvent aidée à vivre ; mais je touche au moment le plus funeste et à la fois le plus beau de ma vie ; ce trop grand bonheur aurait dû me faire pressentir qu'il cachait quelque horrible raillerie de la destinée.

» C'était le vingt-cinq mars, un mercredi, je me le rappelle. Depuis huit jours, je n'avais pas vu monsieur de Montal ; pour la première fois, son absence s'était ainsi prolongée ; il entra chez moi, je me jetai dans ses bras en fondant en larmes. « Tu pleures, ma Thérèse, — s'écria-t-il, — c'est de joie qu'il faut pleurer. J'ai le consulat de Lisbonne, 20,000 francs d'appointemens, et nos bans sont publiés depuis ce matin : voilà l'excuse et le motif de cette longue absence qui m'a autant affligé que toi. » Rien ne s'oublie plus vite que le chagrin lorsqu'un grand bonheur lui succède. Je ne pouvais d'abord croire à ce que me disait monsieur de Montal ; mais sa joie était si vive, sa physionomie si rayonnante que je me rendis à cette évidence, et pourtant...

— Comment ! ce consulat ? vos bans publiés ?

— Mensonge, mensonge. Sa joie, savez-vous ce qui la causait : je l'ai compris depuis, c'était la certitude d'être aimé de madame de Beauregard.

— Comment ! à cette époque il la voyait ?

— Tous les jours. Mais ces révélations ne viendront que trop tôt. Puisque vous êtes assez généreux pour m'entendre, laissez-moi m'appesantir sur le dernier bon souvenir qui me reste.

» Ce jour-là donc, monsieur de Montal me dit : « Thérèse, il faut que nous fêtions cette bonne chance qui assure à jamais notre avenir. Voici mes projets : Le temps est charmant, nous allons faire une longue promenade, puis nous irons comme deux amans dîner au cabaret, et ensuite au spectacle en petite loge grillée. »

» Pardonnez-moi de vous entretenir de ces puérilités, —dit Thérèse à Ewen,— et ne vous étonnez pas si la proposition de monsieur de Montal me fit un plaisir extrême. Tout semblait d'accord pour rendre cette journée ravissante : il faisait un soleil de printemps, les prés commençaient à verdir. Quoique les environs de Paris soient peu pittoresques, le temps était si doux, si pur, j'étais si contente, que jamais la vue des plus beaux sites ne m'aurait causé une impression plus charmante. J'avais retrouvé la pétulante gaieté de mes quinze ans. Édouard fut aussi d'une joie folle. Enfin, bien lassés, nous revînmes à Paris ; je fis ma plus belle toilette pendant que monsieur de Montal rentrait chez lui ; il revint me prendre ; notre dîner fut très gai. Ensuite nous allâmes au théâtre ; jamais spectacle ne m'intéressa davantage. J'étais seule avec monsieur de Montal; malgré moi, je partageais ses ambitieuses espérances. Le consulat de Lisbonne n'était qu'un premier pas vers une fortune plus haute. Que vous dirai-je ! Cette journée enchanteresse passa comme le plus riant des songes. Le soir, en me ramenant chez moi, monsieur de Montal me dit une chose qui la veille m'eût bien fait pleurer, mais qui alors me fut presque indifférente.

» Pour se mettre au fait des affaires de son consulat, il devait aller passer huit ou dix jours chez un ancien consul de cette résidence qui habitait Melun ; il m'écrirait souvent pour me rendre moins pénible cette petite séparation indispensable. J'étais dans un tel enivrement, et ce grossier mensonge me sembla d'ailleurs si naturel, que je pris mon parti résolûment. Qu'était-ce que dix jours ? nous devions nous marier le 17 avril : telle était l'époque qu'il avait fixée. Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? je ne sais; c'était pour donner, sans doute, une apparence de réalité à ses tromperies. Il partit.

— Mais ce consulat ? ce voyage à Melun pour se mettre au fait?

— Mensonge, vous dis-je, mensonge. Au bout de quatre jours, je reçus de lui une lettre très tendre ; seulement, soit par oubli, soit à dessein, monsieur de Montal ne me donna pas son adresse, je ne pus lui répondre. Quelques jours après, nouvelle lettre aussi tendre que la première, mais elle m'annonçait que les travaux de Montal sur son consulat futur lui prendraient encore quelque temps. J'attendis encore.

— Quelle effronterie ! quelle cruauté ! Savez-vous où il était alors?

— A Melun, en effet ; mais madame de Beauregard avait une propriété à un quart de lieue de cette ville, et il y passait des journées entières.

— Oh ! c'est horrible ! mais pourquoi ces odieux mensonges?

— Il importait à ses projets que je n'eusse pas de soupçons; il voulait à tout prix me rassurer et donner un prétexte à ses absences ; il craignait sans doute que je ne fisse un éclat qui l'eût compromis auprès de madame de Beauregard. Enfin ce voyage finit. Lorsque je revis monsieur de Montal, quinze jours après cette journée où j'avais été si heureuse, ce fut moi qui, cette fois radieuse, fière, enivrée, me jetai dans ses bras... J'étais mère.

— Et cela... cela ne toucha pas le cœur de cet homme ?

— Il partagea mon bonheur, du moins il parut le partager ; mais il m'annonça une triste nouvelle : le ministère était chancelant, et le ministre son ami, pour s'assurer d'un opposant très influent, avait disposé du consulat. Hélas ! je l'avoue, en songeant à l'avenir de notre enfant, moi jusqu'alors si indifférente pour ne pas dire si contraire aux projets ambitieux de monsieur de Montal, je re-

grettais cette place qui nous eût mis à l'abri des privations, que je ne redoutais pas pour moi, mon Dieu !

» De ce jour datent mes malheurs. Monsieur de Montal resta une semaine entière sans me voir. Je lui écrivis deux fois, je ne reçus pas de réponse; enfin il vint, mais sa froideur, sa brusquerie me frappèrent. L'époque fixée pour notre mariage était dépassée depuis longtemps; je le lui rappelai. Il me demanda durement si je me liais ou non à lui. « Mais nos bans sont publiés? — lui dis-je. — Cela ne prouve rien, — me dit-il, — l'inconvénient de votre naissance cause à chaque instant de nouvelles difficultés; j'ai l'ennui de les lever, épargnez-moi donc la fatigue de vous entendre faire toujours la même demande. »

» Ce reproche sur ma naissance me fit mal. Je pensai à mon enfant. Un moment j'eus un horrible pressentiment : si monsieur de Montal me trompait, un jour on lui reprocherait aussi sa naissance... Mais je me rassurai bientôt en songeant à la loyauté d'Édouard. Deux semaines se passèrent encore sans que je le revisse; alors mille inquiétudes m'assaillirent. Ce ne fut pas tout. Les chagrins, joints aux préoccupations de mon nouvel état, ne me laissaient aucune liberté d'esprit; et pourtant, depuis la ruine des espérances de monsieur de Montal, je sentais plus que jamais la nécessité du travail.

» Mais, hélas! pour la première fois, je me trouvai presque incapable de rien faire, tant j'étais cruellement absorbée. Si machinale que fût une œuvre de traduction, il m'était impossible de m'y livrer au milieu des inquiétudes, des angoisses dont j'étais assaillie. Je luttai énergiquement contre ce découragement; ce fut en vain. Les reproches bienveillans du libraire m'apprirent que mon travail perdait de jour en jour de sa valeur; j'avais beau m'appliquer de tout mon pouvoir, ma pensée était ailleurs; je voulus vaincre ma préoccupation, mes efforts mêmes tournèrent contre moi; si je parvenais quelquefois à éloigner pendant une heure les pénibles idées qui m'assiégeaient, elles revenaient bientôt avec une nouvelle violence.

Alors la plume me tombait des mains, je fondais en larmes, je me désespérais, je me jetais à genoux pour invoquer la Providence; mais, hélas! le temps s'écoulait. Chaque heure perdue dans le désespoir était aussi une heure perdue pour mes ressources. A cette pensée désolante, je séchais mes larmes, je reprenais ma tâche en maudissant ma faiblesse, en me disant que mon enfant ressentirait peut-être la réaction de mes chagrins, je me reprochais jusqu'à ma douleur... elle pouvait atteindre ce pauvre petit être. Mais bientôt mes idées s'obscurcissaient davantage, le chagrin m'hébêtait; le libraire mécontent cessa peu à peu de m'employer. Privée de cette précieuse ressource, je me bornai à la broderie; quoique mon agitation fébrile fît parfois trembler convulsivement ma main, au moins je n'étais pas absolument incapable de cette occupation. Mais quelle différence! en brodant douze à quinze heures par jour, je ne gagnais pas le quart de ce que je gagnais avec mes traductions... et puis ma vue s'affaiblit peu à peu. Oh! ce fut un jour terrible que celui où mes yeux fatigués se refusèrent à ce travail, ma seule, ma dernière ressource! »

— Mais ce que vous avez souffert est horrible, pauvre infortunée! Moi qui parlais de mes douleurs, grand Dieu! avais-je seulement le droit de me plaindre? Mais cet homme! cet homme!

— Après la scène dont je vous ai parlé et dans laquelle il s'était montré si dur, je restai quinze jours sans le voir; je lui avais écrit sans recevoir de réponse, il m'avait défendu d'aller chez lui : effrayée de cette absence prolongée, je ne tins pas compte de cet ordre, j'y allai. Son domestique me dit qu'il était sorti, qu'il s'habillait au club, où il dînait, et qu'il ne rentrerait peut-être que bien avant dans la nuit.

— Comment! monsieur de Montal vivait encore avec un certain luxe pendant que vous vous épuisiez à travailler!... il venait prendre le peu d'argent que vous gagniez si péniblement! mais c'est infâme!

—Il avait des habitudes de dépense auxquelles il ne pouvait pas renoncer; il l'avouait. Le peu d'argent que je lui remettais de temps en temps était presque du superflu pour moi. J'attendis monsieur de Montal dans la rue, à sa porte, depuis deux heures jusqu'à minuit. A cette heure, je me lassai; je mourais de fatigue et d'inquiétude; je rentrai chez moi, c'était encore une journée perdue pour le travail.

» Le lendemain, au point du jour, je retournai chez lui. Son domestique me dit qu'il avait ordre de n'éveiller son maître qu'à midi. J'attendis jusqu'à midi. Je ne puis vous dire avec quelle colère, avec quelle brutalité il me reprocha de l'accabler de lettres, de le poursuivre de ma présence; le poursuivre de ma présence!... — reprit Thérèse avec amertume; — je ne l'avais pas vu depuis quinze jours... l'accabler de mes lettres! étais-je donc coupable de lui écrire lorsque j'étais dévorée d'inquiétudes. Il finit par me déclarer que si je continuais de l'obséder ainsi, il ne tiendrait aucune de ses promesses. »

— Cela devait être... cela devait être; seulement cet homme a bien tardé.

— S'il a tardé, c'est qu'il craignait un éclat... vous saurez cela plus tard... Enfin, pour la première fois, il me dit...

— Vous hésitez, Thérèse... Cela est donc bien horrible?

— Oui, mais je ne veux rien vous cacher, je ne suis plus tenue à aucun ménagement. Eh bien! pour la première fois, il me dit qu'en me promettant de m'épouser, il s'était adressé à une jeune personne qu'il croyait la fille légitime de monsieur Dunoyer, et non pas une fille naturelle reniée par sa famille.

— Continuez, continuez, rien ne m'étonnera plus.

— Cette duplicité m'indigna. Mais que pouvais-je faire? mon sort ou plutôt celui de mon enfant n'était-il pas entre ses mains. Je fus lâche, je pleurai, je suppliai. Monsieur de Montal se radoucit et me dit qu'il ne se refusait pas à notre mariage, mais qu'il se réservait d'en fixer l'époque, et qu'il dépendrait de ma soumission à ses volontés d'en reculer ou d'en rapprocher le terme. J'étais à sa merci, je me résignai; je lui demandai en pleurant quand je le reverrais. Il s'emporta de nouveau : « J'allais recommencer à l'obséder, s'écria-t-il; il me verrait quand cela lui conviendrait; je n'avais qu'à l'attendre, il viendrait me voir au premier jour. Je le quittai. »

— Et il ne s'informa pas de vos besoins?

— Je ne l'y avais pas habitué; mon travail m'avait d'abord suffi, et au delà.

— Mais, ruiné comme il l'était, de quelle manière pouvait-il suffire à ses dépenses, assez considérables.

— Lorsque je quittai la maison de monsieur Dunoyer, monsieur de Montal avait encore à lui et pour toute fortune, m'avait-il dit, cinq à six mille francs. Mais monsieur Dunoyer lui avait reproché devant moi de lui devoir deux cent louis. Bien des fois j'avais conjuré monsieur de Montal d'éteindre cette dette : je ne sais s'il le fit :

» Pardonnez-moi maintenant si j'entre dans quelques détails qui vous paraîtront puérils, mais il sont nécessaires. Trois semaines se passèrent sans que j'entendisse de nouveau parler de monsieur de Montal. Je n'oubliais pas ses menaces et sa défense de retourner chez lui; je n'osai pas la braver; je me contentai de lui écrire, sans me plaindre, que j'étais souffrante, abattue, désolée, que je n'exigeais rien, mais que je serais bien heureuse de le revoir, ne fût-ce qu'une heure; que cela remonterait mon courage, que l'état dans lequel je me trouvais méritait peut-être cette preuve de son attachement; et cela, je vous l'assure, — ajouta Thérèse en essuyant ses larmes, — était dit bien tristement, mais sans aigreur, sans l'ombre d'un reproche.

— Un tigre eût été attendri! lui ne répondit rien... n'est-ce pas?

—Rien... D'après mes dernières lettres, je l'avoue, j'avais compté sur sa présence... j'attendis un jour... deux jours... trois jours... il ne vint pas. Je perdis tout espoir; mes forces étaient à bout, j'avais dépensé une petite somme que j'avais conservée... ma vue devenait de plus en plus faible, ma broderie me donnait à peine de quoi vivre; je tombai

malade. Je n'osais pas prier monsieur de Montal de venir avant d'être sûre que j'étais réellement bien malade ; au bout de quelques jours, quand mon visage porta des marques visibles de souffrance, je lui demandai à le voir.

— Il ne vint pas? il ne répondit pas?

— Si... il me répondit qu'il n'était pas dupe de mes mensonges et de mes ruses.

— L'infâme! l'infâme!

— Ma maladie dura près d'un mois; pour subvenir aux dépenses qu'elle me causa, je vendis plusieurs de mes vêtemens et quelques petits objets de luxe dont on m'avait fait présent chez ma mère, et qu'on m'avait renvoyés lorsque j'avais quitté la maison de monsieur Dunoyer. J'attendais avec anxiété la fin de ma convalescence, ou plutôt le moment où je pourrais me lever : j'avais mon projet.

» Enfin j'eus la force de me soutenir. La première fois que je me regardai dans un miroir, je fus d'abord effrayée, puis satisfaite du changement de mes traits ; monsieur de Montal verrait bien que ma maladie n'était ni une ruse ni un mensonge, il aurait alors pour moi, sans doute, quelques paroles d'intérêt. Je me rendis chez lui ; il y a maintenant six mois de cela. Lorsque je me trouvai devant sa porte, je faillis m'évanouir, tant j'étais faible encore. Enfin je repris courage : il était impossible qu'à mon aspect monsieur de Montal ne fût pas saisi de pitié. Je montai, on parlait très haut chez lui ; sa porte était entr'ouverte. Tout à coup, je vis sortir de l'appartement cette femme dont je vous ai déjà parlé...

— Mademoiselle Julie?

—Elle même ; elle paraissait exaspérée. Le portier la suivait en tâchant de la calmer. En me voyant, elle poussa un cri de surprise. « Vous ici, madame? Vous n'êtes donc pas accouchée? — je la regardais sans lui répondre ; sa fureur m'effrayait. Après m'avoir examinée attentivement, elle s'écria : — Oh! le monstre! c'était un mensonge... j'ai été sa dupe encore cette fois! » Puis, me prenant par le bras avec violence, elle m'attira dans l'appartement, qui était complétement démeublé ; elle en referma la porte, et nous nous trouvâmes seules. Je ne cherchai pas à sortir, j'étais anéantie, les plus funestes pressentimens me brisaient le cœur. « Madame, me dit cette femme presque avec intérêt, pardonnez-moi de vous avoir injuriée la première fois que je vous ai rencontrée ici, je ne savais pas qui vous étiez... malheureusement pour vous, car il était peut-être encore temps de vous désabuser sur le compte du misérable qui nous trompait si indignement toutes deux... Maintenant, apprenez l'infamie de sa conduite; depuis six mois, il vous est infidèle pour moi, et moi, il me trompe à mon tour, savez-vous pour qui? Pour une veuve, la marquise de Beauregard, à laquelle il fait la cour, qu'il veut épouser, et qu'il épousera sans doute : il est si roué! J'ai appris tout cela hier ; et j'avais été jusqu'ici assez sotte pour ne me douter de rien. Ce n'est pas tout : il est parti cette nuit, on ne sait pas pour où, mais sans doute pour aller rejoindre sa marquise. »

» Je n'ai pas besoin de vous dire, — reprit Thérèse, — l'horrible révolution que me causa cette nouvelle. Pourtant, jusqu'à cette heure, et quoi que m'eût dit mademoiselle Julie, jamais je n'avais cru monsieur de Montal capable de me sacrifier si indignement et d'épouser madame de Beauregard. Ma confiance était folle, mon illusion stupide, mais je la bénis, car elle m'a épargné un crime peut-être.

— Quel aveuglement! Jamais l'idée de ce mariage?...

— Jamais. J'avais cru à une liaison de galanterie entre eux. Cette femme était perdue dans l'opinion publique.

— Mais elle était puissamment riche, rien de plus.

— C'est vrai ; mais je ne pouvais croire à tant de bassesse. Enfin mademoiselle Julie m'apprit que monsieur de Montal lui avait cyniquement avoué qu'il ne m'avait enlevée que dans l'espoir d'une riche dot et d'hériter un jour d'une partie de la fortune de monsieur Dunoyer; mais qu'après la répudiation de monsieur Dunoyer, il ne pensait plus à m'épouser, et qu'il n'avait pour moi que les égards commandés par ma triste position. Ce n'est pas tout... Comment oserai-je encore?...

— Courage... courage!

— C'est qu'il me semble que la honte de monsieur de Montal rejaillit sur moi... J'ai aimé un tel homme... hélas! et, méprisez-moi, souvent j'ai regretté le temps ou je croyais à son amour... Enfin ce sera une expiation de plus.

— Eh bien?

— Cette femme, mademoiselle Julie, m'apprit, au milieu d'un redoublement de colère et d'indignation, que, trois jours auparavant, monsieur de Montal était venu à elle tout éploré... oui, lui dire en sanglotant que je venais d'accoucher... qu'il avait épuisé ses dernières ressources pour moi, et qu'il venait s'adresser à la générosité de mademoiselle Julie, pour qu'elle lui prêtât mille écus, destinés à me mettre, pendant quelque temps, moi et mon enfant, à l'abri de la misère!

— Mais cet homme a des raffinemens d'ignominie révoltans! — s'écria monsieur de Ker-Ellio au comble du dégoût et de l'indignation, — c'est l'hypocrisie dans la plus infâme dégradation.

— Enfin, les larmes de monsieur de Montal furent tellement hypocrites, il peignit ma triste position avec tant d'éloquence, qu'il sut intéresser à mon sort cette femme dont j'avais été la rivale, et qu'elle fit, malgré son avarice (elle me l'avoua), ce prêt à monsieur de Montal, qui l'avait, me dit-elle, ensorcelée en lui peignant mes malheurs pendant ma grossesse.

— Oh! que de honte! cela est-il possible, mon Dieu! cela est-il possible! Heureusement ce hideux récit touche à son terme.

— L'argent que monsieur de Montal avait emprunté soi-disant pour moi, était destiné à un voyage qu'il devait faire pour aller rejoindre madame de Beauregard, partie depuis quelques jours. Du moins telle fut l'explication que me donna mademoiselle Julie ; le démeublement de l'appartement de monsieur de Montal justifiait ces craintes, malheureusement trop fondées.

» Mademoiselle Julie avait appris la veille, et je l'appris d'elle, que, depuis quatre ou cinq mois, monsieur de Montal faisait une cour assidue à madame de Beauregard ; le monde, malgré sa complaisance habituelle, avait durement repoussé cette femme ; personne ne la recevait plus depuis le scandaleux éclat de ses aventures. Deux fois, monsieur de Montal l'avait suivie à la campagne. Tel avait été le prétexte de sa première absence à Melun. Que vous dirai-je de plus! j'étais si écrasée par cette nouvelle, que mademoiselle Julie elle-même eut pitié de moi ; elle voulait se venger de monsieur de Montal, découvrir ses traces, aller le rejoindre, et le démasquer aux yeux de madame de Beauregard ; elle m'offrit ses services.

— Toutes les douleurs, toutes les humiliations! vous n'aurez échappé à aucune!

— Je refusai, je revins chez moi... Ce qui me reste à vous dire est si douloureux que j'abrégerai. Peu après, la misère vint m'accabler ; à la suite de ma maladie, j'avais presque perdu la vue ; mon travail me rapportait si peu que je fus hors d'état de payer le loyer de mes deux chambres. Je vendis le peu de meubles que je possédais, j'allai me loger dans un cabinet garni.

— Vous! vous! mon Dieu! élevée dans le luxe?

— Le terme de ma grossesse approchait ; je surmontai une horrible répugnance, je ne voulais pas que mon enfant fût victime de mon orgueil, j'allai accoucher à l'hospice : là, au moins, nous reçûmes tous deux des soins auxquels ma pauvreté ne m'eût pas permis de prétendre.

Monsieur de Ker-Ellio cacha sa tête dans ses mains, en poussant un douloureux gémissement.

Thérèse continua en essuyant ses larmes :

— Au bout de quinze jours, selon l'usage, on me renvoya de cet asile avec mon enfant, qui fut alors ma joie et ma douleur. En entrant à l'hospice, je possédais quarante

francs environ; j'augmentai quelque peu cette somme du fruit de mon travail pendant que je séjournai là. En sortant, je pus acheter ce joli berceau pour mon enfant, — dit Thérèse en montrant à Ewen ce petit meuble somptueux; — ce fut ma dernière folie. Je garnis cette misérable mansarde de ce qui m'était indispensable, il ne me resta rien. Malgré un travail opiniâtre, les soins que réclamait ma fille absorbant beaucoup de mon temps, je gagnais à peine de quoi vivre : je n'avais pas de bois. Le froid devint si rigoureux que, tremblant pour la santé, pour la vie de cet enfant, je me résignai pour la première fois à une démarche que pour moi seule je n'aurais jamais tentée... J'écrivis à ma mère... Vous savez sa réponse. Lorsque cette excellente femme, ma voisine, est entrée ici, elle m'a trouvée expirante de froid et de besoin...

» Vous savez tout jusqu'à ce jour. Malgré moi, j'avais vaguement espéré le retour de monsieur de Montal. Si incertain que fût cet espoir, il m'avait toujours soutenue.

» Maintenant ai-je besoin de vous dire que mon cœur est brisé, flétri, mort pour tout autre sentiment que l'amour maternel? A force d'avoir souffert par l'amour, ce mot seul m'est odieux.

» Vous dirai-je enfin que, malgré l'horrible ingratitude de monsieur de Montal, que malgré ses bassesses, que malgré son parjure et sa trahison, je regretterai toujours, comme le plus beau, comme le plus heureux moment de ma vie, le temps où je le voyais chez ma mère, et le temps plus cher encore à mon cœur où, dans ma retraite de la rue de l'Ouest, je passais la moitié de mes journées à l'attendre en travaillant, et le reste des heures à me rappeler sa venue avec délices?

» Cela est lâche et honteux, je le sais; son abominable conduite devrait ternir jusqu'à ces souvenirs chéris, mais cela n'est pas, non, cela n'est pas. Il n'est point de souvenir, voyez-vous, plus puissant, plus opiniâtre, que celui de l'amour heureux dans le travail et dans la pauvreté; aucun plaisir fastueux, aucune obligation mondaine ne vous en distrait. C'est à lui, à lui seul que vous demandez toutes vos joies, toutes vos félicités.

» Je vous le répète, mon cœur s'est usé à la fois et dans le bonheur et dans la douleur. Tout ce qui me reste de sensibilité est concentré sur mon enfant... Oui, mon cœur est mort; s'il bat encore quelquefois et bien rarement, c'est à la pensée des jours passés, c'est à la pensée d'un bonheur qu'il ne m'est plus, hélas! donné de ressentir.

» A cette heure, vous savez tout, — dit Thérèse en terminant; — comprenez-vous enfin pourquoi je refuse votre offre, si noble, si généreuse? Que serais-je pour vous? A peine une amie froide et triste. Pourquoi vouloir enchaîner votre vie à une vie désormais muette et glacée comme la tombe? Ah! croyez-moi, un cœur comme le vôtre est digne de rencontrer un cœur qui lui réponde. Craignez de céder à un mouvement de pitié exaltée; un jour vous ressentiriez des regrets cruels, et vous ne seriez pas seul à gémir d'avoir poussé la grandeur d'âme jusqu'à la folie..... »

Ewen de Ker-Ellio avait écouté Thérèse avec un mélange indicible d'admiration, de douleur et de pitié; il la trouvait si courageuse, si résignée, que son amour pour elle avait encore augmenté.

Toute âme humaine a son côté faible. En parlant du sentiment absolument fraternel qu'il avait voué à Thérèse, Ewen mentait peut-être à son insu; non qu'il eût jamais songé à abuser des droits que pourrait lui donner son mariage avec Thérèse, mais sa tendresse, ses soins, chasseraient peut-être avec le temps l'indigne souvenir de monsieur de Montal du cœur de la jeune femme; un jour, enfin, appréciant l'amour de monsieur de Ker-Ellio, elle le récompenserait peut-être en le partageant.

Connaissant la fière susceptibilité de Thérèse, sachant combien une première douleur est ombrageuse et défiante, monsieur de Ker-Ellio avait cru sage de ne pas d'abord se montrer aux yeux de Thérèse comme amant, mais comme frère; bien résolu d'ailleurs, en homme de cœur et d'honneur, à rester à tout jamais son frère s'il ne parvenait pas à se faire aimer plus tendrement.

Ewen aimait passionnément, il avait confiance dans son dévouement, il était soutenu par le ferme espoir d'obtenir un jour l'amour de Thérèse.

N'excusera-t-on pas l'espèce de duplicité qu'il mettait peut-être dans sa conduite, en songeant qu'il tendait d'ailleurs à un but noble et généreux, celui d'arracher avant tout Thérèse et son enfant à la plus affreuse misère?

Quant à mademoiselle Dunoyer, elle était de bonne foi; elle disait vrai en déclarant à Ewen qu'elle avait le cœur mort à tout jamais, excepté à l'endroit de l'amour maternel, et qu'elle ne pourrait ressentir pour lui, homme si généreux, qu'une amitié sincère.

Cette conviction profonde de son impuissance à aimer désormais lui était révélée par une espèce de seconde vue du cœur que les femmes seules possèdent, car elles seules peut-être sont capables de n'aimer qu'une fois et de nourrir des regrets éternels.

Après les grands chagrins, l'espérance se retire à jamais de certaines âmes, auxquelles l'expérience de la douleur donne d'inexorables certitudes.

Ce n'est pas la volonté, c'est le pouvoir d'aimer qui leur manque.

Elles ont senti, on oserait presque dire elles se sont *vu* arracher la corde la plus sensible de leur être.

Seulement, ainsi qu'un mutilé croit quelquefois, par une étrange illusion, sentir le bras qu'il a perdu, de même ces âmes mutilées éprouvent quelquefois des velléités d'affection, fantômes trompeurs qui s'évanouissent dès que la raison s'éveille.

Thérèse était donc véritablement désespérée, tandis qu'Ewen nourrissait encore les plus douces illusions, se disant avec la résignation d'une belle âme :

« Au pis-aller, j'aurai toujours donné mon nom et un avenir à Thérèse et à son enfant. »

Ewen possédait toutes les nobles ruses de la générosité. Il savait bien la portée de ces paroles, qu'il répétait sans cesse à Thérèse :

« Et votre fille? Et si elle vous perd, que deviendra-t-elle? Songez à tout ce que vous avez souffert. Irez-vous l'exposer aux mêmes douleurs? Avez-vous le droit de refuser la fortune qui s'offre à elle? Et une fille encore, une fille! un être plus faible, plus exposé qu'un autre; un être qui a de doubles chances de honte, de dégradation et de malheur; un être qui peut, comme vous, trouver sa perte dans un sentiment d'abord chaste et pur, tandis qu'un homme, en aimant, ne risque rien... rien que le bonheur, que l'honneur, que le repos de celle qu'il veut séduire!... Et vous vous exposerez à abandonner votre enfant à tous les orages de la vie, lorsqu'un homme loyal lui offre, ainsi qu'à vous, un abri sûr et paisible? »

Thérèse pouvait difficilement répondre à ces objections.

La loyauté chevaleresque d'Ewen rayonnait dans toutes ses paroles; il inspirait une sécurité profonde à mademoiselle Dunoyer; elle ne doutait pas un seul moment (et elle avait raison) de la réalité des promesses et des offres de monsieur de Ker-Ellio.

S'il lui disait « Soyez ma sœur, » c'est qu'il était résolu d'être un frère pour elle, et de ne jamais lui faire sentir qu'il regrettait l'absence d'un sentiment plus vif.

Pourtant, par délicatesse, elle hésitait à consentir à ce mariage. Il lui semblait faire une bassesse en acceptant une proposition dont elle seule retirerait de grands avantages.

En vain monsieur de Ker-Ellio lui prouvait qu'il serait mille fois plus malheureux encore sans elle, tandis qu'il serait le plus heureux des hommes de lui consacrer sa vie. Il fit plus : il lui proposa d'assurer à sa fille une existence indépendante, et de lui prêter, à elle Thérèse, une somme assez considérable pour vivre; mais Thérèse ne pourrait jamais s'acquitter, elle refusa donc.

Que dire de plus? Après les insistances les plus pressantes, les plus opiniâtres, Thérèse céda.

Monsieur de Ker-Ellio, la considérant comme sa femme, la retira de sa mansarde et l'établit dans un hôtel garni.

Les formalités nécessaires accomplies, il l'épousa, reconnut sa fille, et, plein d'espoir, partit pour Treff-Hartlog avec sa femme et son enfant.

XXV

LE MOIS NOIR.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié les deux vieux serviteurs qui portaient une si vive affection au jeune maître de Treff-Hartlog : Ann-Jann, nourrice d'Ewen, et Lès-en-Goch, ancien soldat de l'insurrection vendéenne.

Une année s'était écoulée depuis le mariage de Thérèse et de monsieur de Ker-Ellio.

L'entretien de Lès-en-Goch et d'Ann-Jann nous instruira des événemens qui se sont passés durant cette période.

Novembre était arrivé.

Novembre... ce *mois noir* que la tradition disait si fatal à la famille de Ker-Ellio!

Quoiqu'il fût une heure de l'après-midi, une brume épaisse obscurcissait l'atmosphère.

Lès-en-Goch et Ann-Jann étaient, selon leur habitude, assis au coin du foyer de la cuisine du manoir.

Rien n'est changé dans cette vaste salle; on y voit toujours la haute cheminée, les gravures coloriées clouées aux murs et représentant les saints de Bretagne. L'étroite fenêtre, à petits carreaux verdâtres encadrés de plomb, filtre toujours une lumière vive et rare, qui s'accroche aux angles de la table de chêne massive et scintille aux arêtes du vieux buffet de noyer.

C'est toujours le vaste foyer, noir, enfumé, sur lequel se dessinent la haute taille et les vêtemens blanchâtres de Lès-en-Goch.

Ann-Jann semblait accablée de tristesse.

Le vieux Breton, encore plus silencieux, plus taciturne que d'habitude, n'avait pas entendu sa femme, qui déjà deux fois lui avait adressé la parole.

— Lès-en-Goch, vous ne me répondez pas, — dit Ann-Jann en se levant et en appuyant légèrement sa main sur l'épaule de son mari, qui tressaillit. — Vous n'avez donc pas trouvé monsieur le recteur au presbytère?

— Il était à Rœdek, il administrait un mourant. Heureux celui-là ! — ajouta le Breton d'un air sombre.

— Que voulez-vous dire, heureux celui-là qui meurt?

— Heureux celui-là ! — répéta le Breton avec un soupir.

— Mais aussi, malheureux celui qui survit! Lès-en-Goch, vos pensées sont bien tristes.

— Tristes comme le mois noir.

— Ah ! le mois noir ! le mois noir ! — dit douloureusement la nourrice en cachant sa tête dans son tablier.

— Mor-Nader avait raison, — reprit le Breton en se parlant à lui-même : — il y a deux ans... au mois noir, le pen-kan-guer a quitté sa maison pour aller à Paris, et il en est revenu désespéré et voulant mourir... C'est encore au mois noir, il y a un an, qu'il est retourné brusquement à Paris, pour y épouser cette femme pâle... pâle comme le portrait infernal auquel elle ressemble. Nous voici au mois noir... Depuis un an le pen-kan-guer est marié, et jamais il n'a été plus triste.

— Jamais! — dit Ann-Jann en relevant son visage vénérable baigné de larmes, car elle avait entendu le monologue de son mari; — non, jamais le mab-meïbrin n'a été plus triste.

— Ni cette femme maudite plus pâle. On dirait un spectre, — dit le Breton. — Quand retournera-t-elle à l'enfer, dont elle est sortie?

— Ne la maudissez pas. Elle a perdu son petit enfant : le bon Dieu seul voit les larmes qu'elle pleure jour et nuit.

— Cet enfant-là n'était pas un enfant.

— Comment?

— C'était un fantôme...

— Lès-en-Goch !

— Cette femme non plus n'est pas une femme... Je vous dis que ce sont là des fantômes qui sortent de l'enfer et apparaissent aux hommes dans le mois noir. Mor-Nader le dit, il a raison.

— Lès-en-Goch, pouvez-vous toujours invoquer le témoignage de cet homme? Monsieur l'abbé de Kérouëllan ne l'a-t-il pas déjà condamné en chaire, et aussi ceux qui écoutaient ses prédictions?

— Le Seigneur a condamné Satan, Satan est toujours Satan.

— Mais pourquoi accuser cette femme si malheureuse? Monsieur le recteur n'a-t-il pas pour elle bien des bontés? N'est-il pas venu ici, pendant des journées entières, tâcher de la consoler de la perte de son enfant? Ah ! si elle est un fantôme, Lès-en-Goch, elle est le fantôme d'elle-même; on le voit bien, le chagrin la tue. Non, non, cette femme n'est pas méchante; les mères infortunées sont toujours bien venues d'elle, jamais elle ne refuse la demande qu'on lui fait faire par des enfans, quoiqu'elle pleure à leur vue en se rappelant sa pauvre petite fille... Comme par le passé, les malheureux trouvent toujours au manoir du pain, un abri et une aumône; la femme pâle est secourable à tous.

Lès-en-Goch secoua la tête et répondit :

— Le démon prend toutes les formes.

— Il ne prend jamais celle d'une mère triste qui pleure son enfant, Lès-en-Goch.

— Il les prends toutes; je juge de la méchanceté de la femme pâle par le chagrin du pen-kan-guer.

— Elle paraît l'aimer, pourtant?

— La tombe aime les vivans.

— La femme pâle ne le quitte pas...

— La fièvre ne quitte pas non plus l'agonisant.

— Lès-en-Goch, vous êtes injuste.

— Injuste!... Au plus mauvais temps de ses noires rêveries, le pen-kan-guer vous a-t-il paru plus sombre, Ann-Jann?

— Hélas! non...

— Il y a deux ans, à son retour de Paris, était-il plus désespéré que maintenant?

— Hélas! non...

— Je vous le dis, cette femme est son mauvais ange. L'autre soir, à la nuit, à l'heure du souper, j'avais cherché partout le pen-kan-guer et la femme pâle; où les ai-je trouvés, Ann-Jann! J'en frémis encore! debout sur le bord de la plate-forme de la tour, dont la mer bat le pied. Il faisait grand vent, la lune sortait de temps en temps des nuages qui couraient sur le ciel : c'est à sa clarté que je les ai vus. Le pen-kan-guer et la femme pâle regardaient l'abîme... penchés... penchés comme s'ils avaient eu envie de se précipiter dans la mer...

— Ah! malheur, malheur! — s'écria la nourrice en mettant sa main sur ses yeux.

— Oh! oui, malheur! mais aussi malheur à cette femme si jamais...

— Lès-en-Goch, calmez-vous... Il se passe ici quelque chose que nous ne pouvons comprendre... mais quand vous avez vu le mab-meïbrin sur le faîte de la tour et penché si dangereusement, qu'avez-vous dit?

— Je n'ai pas osé avertir le pen-kan-guer, de peur que la surprise ne le fît broncher et tomber. J'ai attendu. Un engoulevent s'est envolé dans les ruines en poussant des cris funèbres. Le femme pâle et le pen-kan-guer ont tressailli, ils se sont retournés : tous deux avaient le visage baigné de larmes.

— Hélas! hélas! cela est vrai; bien souvent ils pleurent. Avant-hier encore...

— Les avez-vous vus? Et, pendant le souper, quel morne silence! quels tristes sourires ils échangèrent! Ah! je vous le dis, la femme pâle tient l'âme du pen-kan-guer. Le recteur a aussi été trompé par ce fantôme... Les hommes simples et bons sont toujours trompés par le démon. Ann-Jann! Ann-Jann! la femme pâle sera fatale à cette maison; son portrait avait commencé le malheur de notre maître, elle l'achèvera; je vous le dis, elle tient l'âme d'Ewen... un jour elle l'emportera; Mor-Nader l'a dit.

— Mor-Nader est insensé.

— Il sait ce que les hommes ignorent; il ne peut être comme les autres hommes... ce qu'il prédit arrive.

— Malheur alors, malheur sur cette maison. Pourquoi Mor-Nader ne prédit-il pas que notre sort sera celui du mab-meibrin?

Le vieux Breton resta longtemps pensif, tout à coup il dit à voix basse en se parlant à lui-même :

— Quand je le tuerais, la prédiction s'accomplirait toujours!

— Tuer... tuer!... qui, Lès-en-Goch? — s'écria la nourrice avec épouvante.

— Mor-Nader!

— Le tuer! Et la justice des hommes? Et la justice de Dieu?

— Quand je tuai le bleu qui ajustait le pen-kan-guer, je ne pensai ni à Dieu, ni aux hommes, ni à moi... Je pensai à celui que j'aime comme mon enfant. Vingt fois, depuis deux ans, j'ai pris mon fusil, j'ai été m'embusquer sur la grève, près du Moine-Rouge, ce rocher où, les jours de tempête, Mor-Nader va chanter le glas des trépassés, en voyant le soleil se coucher dans les nuages.

— C'est là où vous alliez, Lès-en-Goch! le Seigneur a eu pitié de vous...

— Peut-être... une fois, à l'affût, mon bras tremblait, ma vue s'obscurcissait. Vingt fois j'ai tenu le pilote au bout de mon fusil... Dieu n'a pas voulu.

— Non, Dieu n'a pas voulu que vous soyez meurtrier. Il se réserve de punir Mor-Nader. Ce qui m'afflige, c'est de voir le mab-meibrin parler souvent à ce réprouvé. Le mois passé, malgré la folie de ce maudit, ne l'a-t-il pas accompagné en mer? Oubliait-il donc que, il y a deux ans maintenant, il a manqué périr pendant la tempête avec ce pilote?

— Mor-Nader dit qu'il a lu dans les nuages que le pen-kan-guer et la femme pâle périraient pendant une tempête du mois noir... — reprit Lès-en-Goch presque avec effroi.

A ce moment la porte s'ouvrit.

Mor-Nader entra lentement dans la cuisine.

Nous l'avons dit : ce vieillard était de grande taille, ses longs cheveux d'un blanc roux retombaient sur son front cuivré par le soleil et par la bise de mer; il portait le costume sévère des pêcheurs de l'île de Sein, une casaque noire et de larges braies blanches pareilles aux jupons albanais; malgré le froid de novembre, sa veste laissait voir son cou et sa poitrine nus. Sa physionomie avait quelque chose de sinistre, d'égaré; ses momens d'hallucination et de folie devenaient de plus en plus fréquens.

Malgré l'aversion qu'il inspirait à Lès-en-Goch et à Ann-Jann, ils cédèrent à un mouvement de respect involontaire lorsque le pilote entra.

Mor-Nader s'avança à pas comptés, presque solennels, en attachant sur les deux serviteurs d'Ewen ses yeux ronds à prunelles jaunâtres comme celles des oiseaux de proie.

— Où est le pen-kan-guer? — dit-il brusquement.

Lès-en-Goch et Ann-Jann baissèrent la tête sans répondre.

La nourrice porta la main à sa croix, comme pour se défendre d'un maléfice.

— Où est le pen-kan-guer? — répéta Mor-Nader d'une voix plus haute, presque menaçante.

— Tu sais tout, devine-le, — dit Lès-en-Goch.

— Où il est? — s'écria le pilote d'un air sombre; — il est dans le mois noir qui verra sa mort et celle de la femme pâle...

— L'entends-tu? — dit tout bas Lès-en-Goch à la nourrice, qui se signait dévotement.

Le pilote, étendant le bras du côté de la fenêtre qui regardait la mer, entonna cette espèce d'improvisation, qui, ressemblant au chant des anciens bardes, ne manquait pas d'une sauvage poésie :

« La brume est épaisse; la mer dort, le vent sommeille, le vieil Océan est aussi calme qu'un lac. Les hommes disent : Soyons en paix, laissons nos filets sur la grève.

» Mais le corbeau de mer, en s'élevant, en s'élevant, voit ce que les hommes ne voient pas.

» Sous le flot joyeux et azuré où brille le soleil, il voit un cadavre aux yeux verts.

» Sous le calme, il voit la tempête.

» Il s'élève, il s'élève, le vieux corbeau de mer... et il voit des pierres noires submergées, et il voit le tourbillon du raz des Agonisans tourner plus vite que Jan et son feu (1).

» Et il voit une vapeur rouge au couchant, et il entend s'avancer la tempête qui accourt, qui accourt, et que les hommes n'entendent pas encore. Il voit au loin son écume blanche que les hommes ne voient pas encore, et, comme le vieux corbeau de mer aime le pen-kan-guer... » ajouta le pilote avec un éclat de rire féroce. « Il vient le chercher pour lui dire des choses que lui seul peut entendre. Où est-il? où est-il? où est-il? » demanda par trois fois le pilote d'une voix de plus en plus éclatante.

Ann-Jann se signa.

Cet homme avait l'air d'un démon venant chercher une âme.

— Et que veux-tu dire au pen-kan-guer? — demanda Lès-en-Goch.

Le pilote sourit d'un air sinistre, leva le doigt indicateur vers le ciel, et répondit en breton par ces deux vers mystérieux et prophétiques :

« Peu importe ce qui arrivera,
Ce qui doit être sera. »

A ce moment la porte s'ouvrit brusquement, et l'abbé de Kérouëllan entra dans la cuisine : l'œil étincelant, le teint enflammé d'indignation, il marcha droit à Mor-Nader, le saisit au collet d'une main rude, et l'entraîna hors de la cuisine en s'écriant :

— Ah! vieux drôle! tu sais ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera; eh bien! quant au passé, rappelle-toi la correction que je t'ai promise, et, quant au présent, voici cette correction, que je t'aurais donnée de la sorte... lorsque j'étais dragon.

Ce disant, l'ancien soldat appliqua deux ou trois vigoureux coups du manche de son fouet sur les épaules du pilote, en le poussant à la porte de la cuisine du manoir.

Mor-Nader devint livide de rage, ses yeux roulèrent dans leurs orbites, sa raison s'égara, il poussa un éclat de rire insensé.

Après une courte lutte, il se tint un moment immobile; puis, levant ses deux bras au ciel comme pour maudire la maison, il murmura quelques paroles à voix basse : ensuite, brisant un lacet noir qu'il avait autour du cou, il en jeta les débris sur le seuil de la porte où se tenait toujours l'abbé.

Le recteur, irrité de ce nouveau sortilége, s'écria :

— Cesse à l'instant tes momeries, effronté coquin, sinon je recommence la correction de tout à l'heure. Une fois pour toutes, regarde bien cette porte et songe à n'y jamais plus montrer ta face de réprouvé; ce qui d'ailleurs ne te sera pas difficile, car dès demain le procureur du roi sera saisi de ma plainte, et quelques années de prison t'appren-

(1) *Jan et son feu*, démon familier, tradition populaire.

dront à abuser de la crédulité de mes paroissiens et à jouer au sorcier.

Occupé de ses pratiques mystérieuses, Mor-Nader semblait ne pas entendre les paroles du recteur.

Lorsque le pilote eut successivement jeté sur le seuil es débris du lacet noir et d'un sachet qu'il portait sur la poitrine, il s'écria en breton, d'une voix retentissante :

— Le philtre que voici, prêtre, fut fait avec l'œil d'un corbeau de mer et avec le cœur d'une vipère.

— Comment! vieux drôle, tu oses encore parler de sortiléges? — s'écria le recteur en brandissant son fouet et en s'avançant d'un pas. — Prends garde, ce moyen est souverain pour conjurer les sorts.

Le pilote s'écria en semblant jeter l'anathème sur la maison :

— Demain, le vieux fossoyeur parcourra le pays sa clochette à la main. Il parcourra le pays pour porter des nouvelles de mort.

Mor-Nader prononça ces paroles avec un tel accent de conviction, sa physionomie avait un caractère si effrayant, si exalté, il paraissait si réellement inspiré par une révélation occulte, qu'un moment l'abbé de Kérouëllan fut frappé de surprise; mais il rentra bientôt dans la cuisine, après avoir encore menacé de son fouet Mor-Nader, qui se dirigeait à grands pas vers les bords de la mer.

En revenant, le recteur vit avec étonnement Ann-Jann et Lès-en-Goch agenouillés et priant avec ferveur.

— Eh bien! que diable avez-vous... aurais-je dit quand j'étais soldat? Avez-vous peur que ce vieux coquin ne renverse le manoir en soufflant dessus? C'est parce que vous l'écoutez qu'il vient vous débiter ses effronteries. Comment! toi, Lès-en-Goch, n'as-tu pas toujours là à ta portée un bon brin de houx pour frotter les épaules de ce drôle? Il n'y a pas de *charme* qui résiste à cela, c'est encore plus sûr que « *vade retro Satanas;* » mots que l'on peut, du reste, dire en même temps, ça ne gâte rien; suis donc ma méthode et mon exemple. Si c'est un péché, je t'en donnerai l'absolution, sois tranquille. Où est Ewen? il faut que je lui parle à l'instant même.

— Je crois que le pen-kan-guer est dans la grande salle avec... avec la femme pâle, — dit le Breton, qui ne pouvait se décider à appeler Thérèse sa maîtresse.

Le recteur fronça les sourcils, un nuage passa sur son front, il répondit à Lès-en-Goch :

— Il n'importe! conduis-moi auprès du pen-kan-guer.

Le Breton se leva, et précéda le recteur dans le large escalier de pierre qui conduisait aux étages supérieurs du manoir.

XXVI

L'ENTRETIEN.

Lorsque l'abbé de Kérouëllan entra, Ewen était seul dans un vaste salon dont les fenêtres s'ouvraient sur la mer.

Ainsi que l'avait annoncé Mor-Nader, la soirée, calme encore, menaçait d'être orageuse. Le soleil se couchait derrière de grands nuages noirs; l'Océan était paisible, mais ses eaux prenaient une teinte de plus en plus sombre et plombée; il ne faisait pas de vent, pourtant les nuées s'avançaient de l'ouest... lentes, mais formidables.

Ewen n'entendit pas le bruit que fit l'abbé en entrant. Ses deux coudes appuyés sur une table, son menton reposant dans la paume de ses mains, les yeux rougis par les veilles et par les larmes, monsieur de Ker-Ellio regardait machinalement le ciel et la mer.

Ewen n'était plus que l'ombre de lui-même; ses joues caves, ses orbites creux, sa pâleur, l'altération de ses traits annonçaient un chagrin profond.

Le recteur considéra pendant quelque temps son ancien disciple, puis, s'approchant de lui :

— Ewen, Ewen, à quoi donc pensez-vous ainsi, mon cher enfant?

Le baron tressaillit, regarda l'abbé d'un air hagard, puis, revenant à lui, il répondit :

— La nuit sera mauvaise... je regarde la mer.

— Et sans doute vous avez le désir d'aller faire un tour dans la baie? L'occasion est belle, et le pilote était en bas tout à l'heure, — ajouta l'abbé avec ironie. Ewen baissa la tête sans répondre. L'abbé continua : — Je suis arrivé à propos pour chasser cet honnête sorcier de chez vous à coups de manche de fouet. Êtes-vous fou? Oubliez-vous qu'il y a deux ans, à pareille époque, ce misérable a failli vous noyer pour justifier ses prédictions?

Ewen, affectant un calme, une gaieté bien loin de son cœur, et voulant rassurer l'abbé, lui dit :

— Vous le savez, mon père, j'aime les promenades en mer un peu... *accidentées.* Depuis mon retour, j'en ai fait souvent, soit seul, soit avec ma femme, et le vieux Mor-Nader n'a jamais démérité de sa réputation d'excellent pilote. Le mois passé, Thérèse et moi nous avons fait, sur la barque de Mor-Nader, la traversée de l'île de Sein.

— Mais vous savez bien, Ewen, que ce misérable feint de croire que le mois de novembre, où nous venons d'entrer, est un mois fatal à votre famille. Encore une fois, défiez-vous du pilote; il est aussi fou que méchant.

— Thérèse s'amuse de ses sauvages bizarreries; il n'y a rien à craindre. Quant à la fatalité du mois noir... il faut y croire sans l'expliquer, tant d'autres choses confondent notre raison.

— Vous dites cela pour faire allusion à la manière dont le portrait autrefois brûlé a reparu... vous avez tort; rien de plus simple que ce mystère-là, je vous l'ai déjà expliqué. Après votre départ, j'ai soigneusement examiné le portrait : la toile que votre père avait arrachée du panneau où elle était fixée recouvrait une copie très exacte de cette figure. D'abord cette espèce d'empreinte fut presque invisible, mais peu à peu ses couleurs se ravivèrent au contact de l'air, et...

— Cette explication m'a satisfait, mon ami.

— Maintenant vous m'objecterez peut-être la ressemblance extraordinaire de votre femme avec ce portrait, mais...

— Effet de pur hasard, mon ami; d'ailleurs, quelle comparaison peut-on faire entre Thérèse et l'original de ce mystérieux tableau? La femme qu'il représente, après avoir horriblement tourmenté mon aïeul, a causé sa mort. Thérèse me rend au contraire le plus heureux des hommes; Thérèse est un ange de bonté, vous le savez.

— Oui, votre femme est un modèle de douceur, de bonté, de résignation; elle est secourable aux malheureux; elle a de rares qualités... et cependant, loin d'être le plus heureux des hommes... vous dépérissez chaque jour.

— Ma santé s'est altérée; c'est le fruit de la guerre, mon vieil ami, — dit Ewen en souriant. — Bien des nuits, j'ai couché dans les bois... sur la terre humide.

— Dieu merci! ce n'est pas cela; vous étiez robuste comme un chêne...

— Mais, l'abbé...

— Ce n'est pas votre corps, c'est votre esprit qui est malade.

— Je vous assure...

— Votre tristesse augmente chaque jour.

— Je n'ai jamais été bien gai.

— Il ne s'agit pas d'être gai, mais de ne pas être désespéré.

— Encore une fois, l'abbé...

— Oh! tant pis si cela vous choque. Je ne puis me taire plus longtemps... votre cœur est douloureusement blessé... il faut que je vous parle avec franchise; je vous ai deviné.

— Que dites-vous?

— Je sais tout.

— Que savez-vous ? — s'écria Ewen avec crainte.

— Rassurez-vous... ce que l'on surprend dans le cœur des hommes est un secret aussi sacré que celui de la confession. Je vous ai deviné, mais c'est à vous, mon enfant... à vous seul que je m'adresse.

— Eh bien ?

— Un chagrin secret vous ronge, vous tue. Vous avez l'air d'un spectre. Vous êtes la plus infortunée des créatures.

— La mort de notre enfant m'a causé une violente peine. N'est-ce pas naturel ?

— Je ne puis vous répondre à cela...

— Que voulez-vous dire ? — s'écria Ewen.

— Ce n'est pas la mort de *votre* enfant qui cause votre chagrin incurable.

— Je vous l'ai avoué, il y a deux ans : lors de mon premier voyage à Paris, après avoir séduit mademoiselle Dunoyer, je l'avais abandonnée ; poussé par mes remords, l'an passé, à cette époque, je suis allé réparer mon crime en donnant mon nom à Thérèse et à notre enfant.

On voit que monsieur de Ker-Ellio avait ainsi généreusement expliqué la naissance de la fille de Thérèse.

— Vous m'avez dit cela, Ewen... vous avez ainsi voulu justifier l'atroce douleur où vous étiez resté plongé ici pendant si longtemps... l'attribuer aux remords d'une faute ! Noble, généreux menteur !...

— L'abbé !

— Cela n'était pas vrai ; vous vous êtes caché d'une bonne et belle action comme d'un crime.

— Mais, encore une fois...

— Mais, encore une fois, Ewen, vous avez rendu l'honneur et la vie à une malheureuse femme qu'un monstre avait déshonorée ! Vous voilà stupéfait de ce qu'au fond de nos solitudes j'ai découvert ce mystère.

— Cela est étrange, en vérité, — dit Ewen au comble de la surprise.

— Je soupçonnai votre mensonge. D'abord vous n'êtes pas homme à commettre une infamie, et puis, si le remords d'avoir trompé cette jeune fille eût causé votre désespoir, qui vous empêchait de rendre l'honneur à Thérèse ? Pourquoi cette idée ne vous vint-elle que lors du mariage de votre infâme cousin ? Vous le voyez bien, cette odieuse calomnie contre vous-même n'avait aucune consistance... Vous revîntes ici avec votre femme et l'enfant que vous appeliez votre enfant.

— Ne le traitais-je pas comme s'il eût été le mien en effet ?

— Qu'est-ce que cela prouve ? Avez-vous jamais manqué aux moindres exigences de la délicatesse et de la générosité ?... Pendant le premier mois de votre retour, il y eut en vous un grand changement, vos traits rayonnaient de bonheur, d'espérance... Je vous l'avoue, j'étais prévenu contre votre femme ; mes préventions tombèrent peu à peu devant sa douceur angélique, devant l'affection qu'elle vous témoignait, quoique cette affection me parût quelquefois... distraite. Une seule chose confirmait mes soupçons : vous étiez pour *votre* enfant d'une bonté parfaite, égale, empressée, soigneuse ; néanmoins il vous échappait quelquefois... à votre insu, d'imperceptibles mouvemens, non d'impatience... non de brusquerie... mais... de douleur ; oui, Ewen... de douleur sombre, amère et comme jalouse... je n'ose dire... haineuse, contre cet enfant.

— Ah ! l'abbé, par pitié, pas un mot de plus.

— Ewen, mon ami, — dit tendrement l'abbé en prenant la main de monsieur de Ker-Ellio dans les siennes, — croyez-vous que je vous fais des reproches, à vous... à vous qui avez poussé la grandeur du dévouement au delà des bornes du possible ? Non, je viens solliciter, exiger presque votre confiance en vous montrant que j'en suis digne, puisque mon intérêt pour vous m'a fait deviner une partie de votre secret. Longtemps j'ai hésité ; mais, en vous voyant si changé, si désolé, je ne puis m'empêcher de venir à vous pour tâcher de vous consoler, d'adoucir peut-être vos chagrins en vous amenant à les épancher. Malgré moi, et quoique je traite ces sottises de *fatalité* comme elles le méritent, ce *mois noir*, je ne sais pourquoi, m'inquiète ; il est toujours orageux sur ces côtes, il peut avoir une mauvaise influence sur votre santé déjà si délabrée...

— Rassurez-vous, mon ami, le temps... est un grand médecin, — dit Ewen en souriant ; — lui seul me guérira.

— Soit... mais peut-être le chagrin qui vous mine.. chagrin dont je vois les effets et dont j'ignore la cause... céderait-il à des distractions, à un voyage... Croyez-moi, partez d'ici avec votre femme le plus tôt possible. Le changement de lieux vous fera du bien à tous deux ; allez passer l'hiver dans le Midi, je suppose ?

— A quoi bon, mon ami, là ; si, comme vous le supposez, j'ai un chagrin, ne me suivra-t-il pas partout ?

— Vous l'avouez donc, ce chagrin, mon pauvre enfant ?

— J'avoue que la tristesse a toutes les apparences du chagrin...

— Mais pourquoi cette tristesse ? mademoiselle Dunoyer vous a épousé ; elle a donc oublié votre infâme cousin. Cela ne peut être autrement. Remplie de nobles qualités, sensible à vos soins, à vos prévenances, aimée de tous... maintenant autant que vous peut-être bénie et révérée ; comment, malgré cela, semble-t-elle, comme vous, accablée d'un morne désespoir ?

— La mort de son enfant a été pour Thérèse un coup affreux. Les regrets d'une mère sont souvent éternels... moi... je souffre de la voir souffrir. Il n'y a rien de plus. Je vous l'assure, votre amitié s'alarme à tort ; depuis quelques jours je me sens même plus calme, plus tranquille. Thérèse aussi est moins accablée ; avant-hier ne nous avez-vous pas rencontrés... presque gais sur la grève ?

— Et cette gaieté m'a épouvanté, Ewen ; oui, cette gaieté m'a décidé à vous parler comme je vous parle aujourd'hui.

— Je vous proteste, mon ami...

— Je vous dis, moi, que cette gaieté avait quelque chose de sinistre.

— Vous vous trompez !

— Je vous dis que l'expression de votre physionomie et de celle de votre femme, à ce moment-là... m'a fait frémir.

— Mais, encore une fois, l'abbé, vous êtes dans l'erreur ; jamais Thérèse et moi nous n'avions été plus en confiance l'un pour l'autre ; nous venions de faire une longue promenade au bord de la mer, jamais nos pensées ne s'étaient révélées... plus franches, dans une intimité plus douce... plus complète.

— Ah ! malheureux, vous ne vous voyez pas en me parlant ainsi ! vos paroles sont rassurantes, et cependant les larmes me viennent aux yeux... mon cœur se brise... tenez... je pressens quelque malheur horrible... Ewen, au nom du ciel ! ne me cachez rien...

— Que dites-vous ? mais je n'ai rien, l'abbé ; je ne vous comprends pas.

— Mon instinct me dit que l'amertume est au fond de vos paroles, si calmes en apparence ; votre sourire me navre, votre tranquillité m'effraie. Ewen ! Ewen ! je t'en supplie, mon cher enfant, confie-toi à moi. Jusqu'à présent j'ai souffert en silence de ta réserve, mais aujourd'hui tu m'épouvantes, et, dussé-je être importun, je ne te quitte pas que tu ne m'aies dit...

— Mais quoi, mon bon et vieil ami ? Je vous le répète, je n'ai rien, ni Thérèse non plus ; son chagrin semble au contraire perdre de sa violence. Elle m'aime tendrement ; je partage cette affection ; la perte de son enfant a encore resserré nos liens en nous donnant une douleur commune. Nous sommes tristes parce que tel est notre caractère ; je n'ai jamais été bien gai, vous le savez. La santé de Thérèse est vacillante ; la mienne s'est altérée. Eh bien ! nous sommes jeunes, peu à peu nous surmonterons cette mé-

lancolie à laquelle nous nous abandonnons peut-être un peu trop, j'en conviens ; mais c'est le propre des caractères rêveurs... Croyez-moi, mon ami, je ne vous cache rien : vous êtes un second père pour moi. Quant à la funeste influence du *mois noir*, — ajouta Ewen en souriant, — il n'est pas prudent à vous, esprit fort, d'avoir l'air de craindre cette fatalité. Voyez, il faut que ce soit moi, pauvre superstitieux, qui vous rappelle vos paroles d'autrefois : « Pourquoi novembre serait-il plus fatal que mai ? si les feuilles tombent à l'automne, ne poussent-elles pas au printemps ? » Soyez tranquille, mon bon abbé, nous passerons ensemble bien des *mois noirs* encore ; mais, je vous l'avoue, peut-être bien souvent encore nous reprocherez-vous, à ma femme et à moi, d'être de pauvres rêvasseurs ; que voulez-vous ! notre goût de solitude contemplative n'a pas été une de nos moindres sympathies.

L'abbé de Kérouëllan regarda monsieur de Ker-Ellio d'un air de doute, et lui dit en essuyant ses yeux humides :

— J'ai tant besoin de te croire, mon cher enfant ! oui, je ne demande qu'à te croire ! tu as peut-être raison, je m'effraie à tort ; pourtant je ne sais quel vague pressentiment... la présence de ce Mor-Nader... Mais, Dieu merci, j'ai mon projet ; dès demain ce vieux drôle ne m'inquiétera plus... Mais que je suis oublieux ! tout à l'heure, en rentrant chez moi au presbytère, j'ai reçu une lettre d'un de mes amis de Rennes ; il m'apprend que les affaires de ton beau-père, monsieur Dunoyer, s'embarrassent de plus en plus ; il a, dit-on, suspendu ses payemens. Je ne sais pas où tu en es avec lui, mais cette nouvelle peut t'intéresser.

— Je vous remercie, mon ami ; heureusement j'ai retiré mes fonds à temps ; d'ailleurs, il n'importe... — dit involontairement Ewen.

— Comment, il n'importe ! — s'écria l'abbé ; — plus de deux cent mille francs, plus d'un tiers de votre fortune !

— Je voulais dire, mon ami, que, ces fonds étant en sûreté, il importait peu que monsieur Dunoyer fît banqueroute... par tradition de famille sans doute.

— Allons, mon enfant, vous avez eu le talent de me rasséréner un peu ; je m'en vais plus content. J'irai demain à Pont-Croix pour l'affaire de ce vieux drôle, que j'ai, en avancement d'hoirie, rudement étrillé tout à l'heure, absolument comme j'aurais fait quand j'étais dragon.

— Et maintenant, que voulez-vous ?

— Comme vous êtes assez fou pour protéger ce misérable-là, je vous le dirai quand cela sera fini ; à demain... si vous voulez me donner à dîner ?

— Certainement, avec le plus vif plaisir, — dit Ewen d'un air embarrassé qui échappa au recteur. — Je ne vous retiens pas ce soir... parce que Thérèse... est un peu souffrante.

— Allons... allons... je suis comme un enfant, — dit le vieillard, — un rien chasse mes préoccupations mauvaises et me fait espérer. Je m'en vais presque tranquille. Adieu donc et à demain... Mais je reviendrai souvent, souvent sur ce sujet-là, je vous en avertis... Adieu donc, et à demain, mon cher Ewen.

Et il lui tendit affectueusement la main.

Monsieur de Ker-Ellio la serra tendrement dans les siennes ; il fut sur le point de se précipiter dans les bras de l'abbé, mais il se contraignit, craignant d'éveiller de nouveau ses soupçons.

L'abbé s'éloigna.

Ewen marcha longtemps avec agitation.

La nuit vint, avec la nuit le vent commença de se lever.

A six heures, Lès-en-Goch vint avertir son maître que le dîner était prêt.

Ewen trouva Thérèse dans la salle à manger. Le dîner fut court, silencieux ; il pesait aux deux convives.

Thérèse et Ewen, en sortant de table, se rendirent dans le salon où avait eu lieu l'entretien de l'abbé Kérouëllan et de monsieur de Ker-Ellio.

XXVII

CONFIDENCE.

Ce salon était tendu d'étoffe rouge sombre, les fenêtres s'ouvraient sur la mer ; une lampe à abat-jour jetait sa faible clarté dans cette vaste salle.

Le vent soufflait et augmentait de violence, au loin on entendait le retentissement monotone des vagues qui s'enflaient et qui se brisaient sur la côte. La pluie fouettait les vitres, la bise gémissait dans les longs corridors du château.

Monsieur de Ker-Ellio et sa femme, assis devant la cheminée, semblaient profondément absorbés.

Ewen cachait son front dans ses mains.

Thérèse, pâle, amaigrie, le regard fixe, la tête baissée, les mains croisées sur ses genoux, restait dans une immobilité complète.

On eût dit la statue de la douleur.

Après un assez long silence, la jeune femme, s'adressant à monsieur de Ker-Ellio, sans quitter des yeux le foyer qu'elle regardait machinalement :

— Mor-Nader reviendra-t-il demain... malgré les menaces de l'abbé.

Ewen releva la tête, sourit avec amertume et répondit :

— Mor-Nader reviendra... nous sommes dans le *mois noir.*

— Il avait prédit cette tempête... Durera-t-elle jusqu'à demain ? — continua la jeune femme sans changer de position.

— Il n'y a pas à en douter, Thérèse. — Puis Ewen se leva, marcha quelque temps dans le salon, et s'approchant de sa femme, il lui dit doucement : — Si vous vouliez écrire... à quelqu'un... il est temps.

— Le silence est plus digne.

— C'est vrai... Quant à moi, en serrant la main de l'abbé de Kérouëllan, au fond de mon cœur je lui ai dit adieu.

— Combien y a-t-il d'ici à la pointe de Kergal, par mer, mon ami ?

— Deux lieues.

— Et ce vent... est contraire pour s'y rendre ?

— Avec ce vent, aucun pilote ne tenterait cette traversée... On est sûr d'y périr. — Puis monsieur de Ker-Ellio ajouta d'un ton solennel : — Vous avez réfléchi, Thérèse.

— J'ai réfléchi.

— Vous le voulez ?

— Je le veux.

— Je suis criminel de consentir à cela.

— Cette résolution nous est commune, mon ami... Qui de vous ou de moi l'a mise en avant ?... il serait difficile de le dire... Ce qui vous appartient, c'est l'idée de choisir le jour anniversaire de notre mariage... pour...

— Pour notre délivrance, Thérèse... Ai-je mal fait ?

— Oh ! non... Mais, vous-même, avez-vous réfléchi ?... êtes-vous décidé ?

— Je voudrais être à demain... Quelquefois seulement une préoccupation...

— Laquelle ?

— Le suicide encourt les peines éternelles.

— Nous ne nous tuons, mon ami ; Mor-Nader nous propose une promenade en mer... nous acceptons...

— C'est juste... Nous laisserons aux casuistes une question intéressante à débattre, — dit Ewen en souriant tristement. — Notre fardeau est trop lourd, un passant nous en débarrasse, voilà tout...

— A qui faisons-nous du mal, Ewen ? à personne.

— A personne, Thérèse.

— Vous m'avez donné généreusement votre main pour

assurer l'avenir de ce pauvre enfant qui n'est plus; je vous ai aimé... je vous aime comme le plus tendre des frères... et cependant... quelle a été notre vie?

— Misérable... oh ! bien misérable...

— L'amitié n'a pu nous consoler. Je ressens à cette heure, aussi douloureusement que jamais, l'abandon de l'homme à qui j'ai tout sacrifié... Il a été infâme et je ne puis l'oublier... Vous m'aimez toujours, et, malgré votre admirable dévouement... je ne puis vous aimer d'amour... Cela est fatal... Que faire?

— Ce que nous faisons, Thérèse. Ce malheureux enfant vous rattachait à la vie... par vous il m'y rattachait aussi; sa mort a brisé nos dernières espérances. Depuis ce funeste événement, nous ne nous sommes rien caché... Cruelles et amères confidences! nous nous sommes tout dit, tout... nos lâches regrets, notre incurable faiblesse, notre honte de ne trouver qu'amertume dans notre union et de succomber aux chagrins d'un amour impossible... Nous avons mis une sorte de joie farouche à nous désespérer de sang-froid... Infirmité de notre nature ! Il nous manque l'énergie nécessaire pour accepter notre position, offrir notre douleur à Dieu, et continuer notre triste vie, appuyés l'un sur l'autre.

—A quoi bon vivre?—reprit Thérèse;— vous ne pouvez pas plus renoncer à votre amour pour moi que je ne puis oublier cet homme... Nos forces sont à bout, la lutte nous écrase. Partons.

Après un moment de silence, Ewen dit brusquement :

— Je serais curieux de savoir ce que monsieur de Montal fait et pense en ce moment, lui qui a poussé deux créatures de Dieu dans l'abîme. Voyons, il est dix heures... il doit-être à l'Opéra ou dans quelque bal, avec la créature méprisable et méprisée dont il a fait sa femme parce qu'elle était riche... — Puis, se levant, Ewen s'écria avec une explosion amère : — Pardieu ! Thérèse, nous méritons bien notre sort... Vous êtes jeune et belle, je suis jeune et riche... notre cœur est mort, le genre humain nous est si odieux que nous voulons à jamais fermer les yeux pour ne plus le voir; au lieu de mourir d'une mort stérile, usons donc de notre jeunesse, notre or, notre dédain à rendre le mal pour le mal, cela nous aidera peut-être à vivre.

— Pauvre Ewen ! — dit Thérèse en souriant avec douceur, — tel n'est pas notre rôle ici-bas; nous serions gauches à ces vengeances.

— C'est vrai, — dit Ewen en souriant à son tour, — je n'aurais pas la force d'être méchant. Les ressorts de mon âme sont brisés, j'ai perdu tout espoir. Et pourquoi vous le cacherai-je à cette heure suprême ?... j'avais espéré... en vous, Thérèse.

— Vous deviez espérer, non par présomption, mais par conscience de votre valeur. Malheureusement, j'étais indigne d'un si noble attachement. Je dirai comme vous, mon ami : A cette heure suprême... pourquoi mentirais-je ?... Eh bien ! oui, sans égard pour la vie paisible, opulente, honorée, que je devais à votre générosité, toujours, au fond de l'âme, je regrettais ce temps... ce beau temps... où l'amour me faisait oublier la honte et chérir la misère.

— C'est juste. Votre amour pour cet homme ne mérite l'intérêt et la pitié que parce que cet amour est invincible, Thérèse... Oh ! l'âme humaine ! — reprit Ewen après un moment de silence, — l'âme humaine ! abîme impénétrable ! Que de contrastes ! obtenir votre amour, effacer de votre cœur le souvenir de votre bourreau, tel était mon vœu le plus ardent; et pourtant, si vous aviez légèrement oublié cet homme, je vous aurais moins estimée. Que de fois je me suis dit, avec une sorte d'admiration désespérée : Hélas ! jamais Thérèse ne m'aimera ! elle est de ces vaillantes femmes qui n'ont qu'un seul amour et qui vivent et meurent de cet amour.

— Et cependant, Ewen, voyez la fatalité! si je vous avais connu avant monsieur de Montal, sans doute je vous aurais aimé, tendrement aimé. Quelle vie eût été la nôtre alors, partagée entre les exaltations de l'amour et la contemplation de ces belles solitudes que j'avais toujours rêvées !

— Vous auriez pu m'aimer, Thérèse; oui, cette pensée m'a rendu mon malheur incurable.

—Maintenant, par quel phénomène suis-je incapable de jouir du bonheur que vous m'avez offert, Ewen? Comment, à cette heure dernière, l'influence maudite d'un homme qui m'a accablée de chagrins et d'outrages subsiste-t-elle encore? comment ai-je pu résister aux admirables preuves de tendresse que vous me donniez chaque jour? je ne le sais pas, et je dis comme vous : Quel abîme que notre âme !

— C'est que *vous ne m'aimez pas* D'AMOUR, Thérérèse... mots terribles, irrévocables comme la destinée.

— Cela est vrai ! non, je n'ai pu vous aimer d'amour, mon bon, mon noble frère !

— La différence qui existe entre une tendre amitié et un sentiment plus vif a causé seul notre malheur. Est-ce faiblesse? est-ce grandeur?

— C'est faiblesse et grandeur, Ewen. Nous sommes dignes et capables de nous faire les plus grands sacrifices, de lutter de force d'âme et de générosité. Notre union est sanctionnée par les lois divines et humaines, nous avons fait preuve de rares délicatesses... nos amères confidences démontrent la force et la sécurité de notre affection... Et, parce que l'amour nous manque, la vie nous est odieuse, si odieuse que nous attendons impatiemment qu'on nous en débarrasse.

— Eh bien !... dites, Thérèse, encore une fois, est-ce faiblesse, est-ce grandeur de se désespérer pour si peu?

— Ce peu n'est rien pour les esprits grossiers, il est tout pour les âmes passionnées... Par quel phénomène deux cœurs comme les nôtres ne sont-ils pas virtuellement l'un à l'autre? Cela est impossible... Peut-être l'amour n'existe-t-il jamais entre deux cœurs de vertu pareille, Ewen; peut-être faut-il d'un côté de l'égoïsme et de la dureté pour mettre en valeur le dévouement et la bonté; oui, peut-être nous abusons-nous, Ewen... peut-être ne devions-nous pas éprouver de l'amour l'un pour l'autre. Généreux... qu'eussions-nous fait de notre générosité? quels sacrifices vous aurais-je imposés? qu'auriez-vous eu à me pardonner? Et puis... malheur à la dépravation de notre nature !... je vais vous dire quelque chose d'horrible : un accent toujours doux et tendre nous devient presque indifférent, mais nous sommes transportés de bonheur et d'orgueil lorsqu'une voix ordinairement impérieuse et rude devient, en nous parlant, émue et caressante. Et puis encore il est si bon de pardonner, il est si glorieux d'aimer, malgré le mal qu'on nous fait!... Aimer qui nous chérit... c'est si facile! où est le courage? où est la douleur?

— Vous dites vrai, Thérèse; dans l'amour, il faut aussi faire la part de la volupté de la douleur... Demain cet homme vous dirait « *Viens...* »

Thérèse resta quelques momens sans répondre, puis, voulant éluder la question d'Ewen, elle dit en soupirant :

— La mort de mon enfant a terminé ma vie.

— Cette mort a brisé en moi le dernier espoir qu'elle avait fait naître.

— Que voulez-vous dire, Ewen?

— A cette heure, je trouve une satisfaction amère à ne vous cacher aucune des blessures de mon cœur... Quand votre enfant est mort...

— Parlez, Ewen... quand mon enfant est mort?

— Vous avez vu de quels soins j'ai entouré ce pauvre petit être... jusqu'à son dernier soupir...

— Je l'ai vu.

— Eh bien ! non... non... Oh ! cela est trop affreux !

— Eh bien?

— Sa mort...

— Sa mort?

Ewen resta quelques momens silencieux; puis, comme s'il eût reculé devant l'expression de sa pensée, il dit en hésitant :

— La vie de cet enfant était le dernier lien qui dût vous rattacher encore à monsieur de Montal! Aussi, lorsque ce lien a été brisé...

— Vous n'avez pu vous défendre d'une joyeuse espérance...

— Hélas!

— Cela devait être, Ewen. La mort de madame de Montal me causerait de la joie.

— Et ce n'est pas avec délices que l'on quitte une telle vie! — s'écria Ewen. — Se voir entraîné par la fatalité de la passion aux vœux les plus atroces... alors qu'on est pourtant incapable d'une action méchante!... reconnaître chaque jour l'inexorable impossibilité du bonheur que nous cherchons, moi dans votre amour, vous dans l'amour d'un autre!...

A ce moment le vent redoubla de fureur; la mer tonnait comme la foudre.

— Quelle tempête, Ewen! on dirait qu'elle va renverser le manoir!

— Bénie soit cette nuit orageuse, Thérèse, elle présage une journée plus orageuse encore... Demain la mer sera belle pour aller à la pointe de Kergal...

Thérèse serra la main d'Ewen dans les siennes avec émotion, et reprit :

—Courage!... mon frère... notre destinée s'accomplit. Il y aurait de la folie à lutter contre elle!

— Singulière destinée que la nôtre! que de circonstances bizarres, mystérieuses, depuis ce portrait!

—Oh! ce portrait!—reprit la jeune femme; —à sa vue, quelle impression sinistre!... Cette ressemblance extraordinaire... l'espèce de fatalité qui s'attachait à cette femme si funeste à votre aïeul, tout m'a dit que, malgré moi, je vous serais funeste aussi... et pourtant je n'aimerais pas un frère plus tendrement que je ne vous aime.

— Et moi donc, Thérèse. Bien souvent, en réfléchissant à l'opiniâtreté de mon amour, à votre irrésistible influence, j'éprouvais un vertige pareil à celui qui vous saisit lorsqu'on regarde au fond d'un gouffre. Le danger est immense... et vous allez au-devant de lui malgré la conscience de votre perte... un charme effrayant vous attire. Votre raison, vos instincts se révoltent.. mais une puissance invincible vous pousse à l'abîme... La mort est là... la mort vous tente!

— Et puis les esprits les plus fermes, les plus droits, ont souvent une tendance involontaire à justifier les prédictions qui les menacent. Peut-être trouvons-nous une sombre satisfaction à nous faire les héros et les martyrs d'une tradition merveilleuse.

Ce lugubre entretien fut interrompu de nouveau par un long silence, qui permit d'entendre le bruit de la tempête.

Elle ébranlait la maison de Treff-Hartlog jusque dans ses fondemens.

La lampe et le feu répandaient une lueur douteuse.

La lune apparaissait de temps en temps au milieu des nuages que le vent chassait, elle jetait sur le plancher ses clartés blafardes à travers les fenêtres.

Minuit sonna dans le lointain à l'église de la paroisse de l'abbé de Kérouëllan.

Ne pouvant vaincre l'inquiétude que lui causait Ewen, le bon recteur s'était mis en prières.

Il ne priait pas seul.

Lès-en-Goch et Ann-Jann priaient aussi.

Ces vieux serviteurs, déjà vivement impressionnés par les menaces de Mor-Nader, avaient remarqué la tristesse morne et désespérée d'Ewen et de Thérèse pendant le dîner.

Tous deux, agenouillés, priaient aussi pour leurs maîtres et pour sa femme.

C'était un spectacle effrayant que de voir Thérèse et Ewen, face à face avec des pensées de mort, envisager leur position avec un si terrible sang-froid.

La tempête redoubla de violence.

De fortes rafales de vent et de pluie, s'engouffrant dans la cheminée, éteignirent le feu dans le foyer refroidi.

Ewen et sa femme restaient plongés dans une sombre rêverie. Thérèse rompit le silence, et dit à Ewen en souriant avec tristesse :

— Combien le vol de nos pensées est capricieux! Mon ami, savez-vous à cette heure à quoi je songe!

— Dites, Thérèse.

—A l'une des plus douces, des plus paisibles soirées que j'aie passées dans ma chambre de jeune fille. Il y a de cela deux ans environ. Après d'injustes reproches, ma mère avait cru me punir en me condamnant à passer ma soirée toute seule. J'étais alors dans le fort de ma passion pour René... mon beau héros mélancolique... Je me vois encore au coin du feu, à demi couchée sur mon canapé, bien seule chez moi, lisant les admirables pages de Chateaubriand, m'enivrant de leur poésie, soupirant ardemment après ces imposantes solitudes de la Bretagne où s'égarait le triste frère d'Amélie... Jamais, mon ami, je n'ai versé de larmes plus douces; jamais je ne me suis laissé bercer par une rêverie plus charmante... Qui m'aurait dit alors que, deux années après, je serais sur ces côtes de Bretagne si désirées par moi, ayant pour ami, pour mari un homme aussi bon, aussi tendre, aussi chevaleresque que René, mon idéal... et que pourtant mon âme serait triste... triste et désespérée jusqu'à la mort! — ajouta Thérèse avec une sorte de honte et d'accablement.

— Cela est bizarre, Thérèse... Voyez quel rapprochement! Il y a deux ans, moi aussi je songeais à un idéal; je ne vous connaissais pas, et c'était vous que je rêvais. Je me disais : Sans doute une femme ainsi accomplie selon mon cœur n'existe pas, et, si elle existe, malheur à moi! je ne posséderai jamais ce trésor... Qui m'eût dit alors que ce songe se réaliserait? Cette femme serait la mienne, elle m'aimerait comme un frère, je pourrais passer ma vie près d'elle, et mon âme serait, comme la vôtre, Thérèse, triste... triste et désespérée jusqu'à la mort!

— Cela doit-être... A cette heure, qu'est-ce que la vie pour nous? qui nous y attache? quels sont nos liens, nos plaisirs, nos intérêts? Est-ce le peu de bien que nous faisons? Vous l'avez dit cent fois : Heureux les riches! leurs aumônes leur survivent... Le bon abbé de Kérouëllan recevra vos dernières volontés, il vous remplacera auprès de nos pauvres... Quant à vos vieux serviteurs...

— Oh! ne parlez pas d'eux, Thérèse! cela me fait mal... Je veux oublier mon ingratitude. Pauvre nourrice! pauvre Lès-en-Goch!... Ah! si vous l'aviez vu dans cette guerre, lui... quelle fidélité! quel courage!... De grâce, ne me parlez pas d'eux!... Après son père et sa mère, qu'y a-t-il de plus vénérable pour un homme que sa nourrice et le vieux serviteur qui s'est battu à ses côtés?... Ils seront bien malheureux lorsqu'ils ne me verront plus, je le sens, mais je ne puis me sacrifier à eux. Ils m'aiment, cependant! pauvre Ann-Jann! que de soins elle a eus de moi!... Vous parliez, Thérèse, des singulières fantaisies de l'imagination; dites-moi pourquoi, à cette heure qui contraste si tristement avec les rians souvenirs de ma première jeunesse, je me rappelle un chant mélancolique dont Ann-Jann berçait mon enfance... Il y a un instant, vous songiez à vos soirées de jeune fille; moi je croyais encore encore entendre ce chant et ces paroles touchantes... Thérèse, pardonnez ma faiblesse... Tenez, mes larmes coulent à cette dernière souvenance de mes belles et lointaines années.

Ewen essuya ses yeux humides.

— Ma demande est étrange, Ewen; dites-moi ces paroles dont le souvenir vous est si précieux. Vous savez combien j'aime les légendes de votre sauvage Bretagne.

— Quoi, Thérèse, vous voulez?...

— Je vous en prie; cela me distrait.

— Qui croirait, Thérèse, à nous entendre parler ainsi de légendes, que demain... Allons... Vous avez raison; au moment de quitter la vie, ce récit sera un dernier adieu jeté à mes jours de bonheur... Et puis l'aube ne paraît pas encore, Thérèse... et puis j'ai besoin de pleurer, ces larmes n'auront pas d'amertume... Soyez bienveillante pour

cette légende, Thérèse ; elle perdra de son charme à n'être ni chantée ni dite dans notre langue bretonne, si grave si expressive, mais vous apprécierez du moins la douce' mélancolie de ce récit.

Ewen, d'une voix émue, dit les paroles suivantes (c'est une jeune fille qui parle).

« Comme j'étais à la rivière, à laver, j'entendis soupirer » l'oiseau de la mort.

» — Petite Tina, — me dit-il, — vous ne savez pas? » Vous êtes vendue au baron de Janioz.

» — Est-ce vrai, ma mère, ce que j'ai appris? Est-il vrai » que je sois vendue au vieux Janioz ?

» — Ma pauvre petite, je n'en sais rien ; demandez à » votre père.

» — Mon père, est-il vrai que je sois vendue à Loïs de » Janioz ?

» — Ma chère enfant, je n'en sais rien, demandez à vo- » tre frère.

» — Lanice, mon frère, dites-moi, suis-je vendue à ce » seigneur-là ?

» — Oui, vous êtes vendue au baron, et vous allez par- » tir à l'instant, à l'instant, et vous allez partir sans tar- » der ; le prix de la vente est reçu ; cinquante écus d'ar- » gent blanc et autant d'or brillant.

» — Ma bonne mère, quels habits mettrai-je s'il vous » plaît? ma robe rouge ou ma robe de laine que m'a faite » ma sœur Hélène ?

» — Mettez les habits que vous voudrez, — m'a dit mon » frère, — cela importe fort peu. Il y a un cheval noir à la » porte, qui attend que la nuit s'ouvre, un cheval noir » tout équipé de noir, pour vous emporter. »

Ewen s'arrêta, les larmes le suffoquaient.

Thérèse pleurait aussi.

— Merci, — dit-elle, — merci, mon ami, de ces larmes salutaires ; mes yeux sont moins brûlans, mon âme se détend. Pourquoi nous étonner de cecontraste ? Assaillie de noir pressentimens... au moment de périr, Desdémona ne trouve-t-elle pas une triste douceur à chanter la plaintive romance du *Saule ?* Mon ami,—ajouta Thérèse en souriant avec mélancolie, — Shakespeare est un grand poëte ; il nous a devinés, et, sans y songer, nous l'imitons.

— Que l'âme humaine soit accessible à de pareilles impressions lorsque la vie touche à son terme, cela est étrange et cela est heureux : plus que vous encore, Thérèse, je ressens la bienfaisante influence de ces larmes ; elles n'affaiblissent pas ma résolution, elles la rendent plus facile. Tout enfant, cette légende m'attendrissait délicieusement. Qui m'aurait dit alors que je lui devrais les dernières larmes que je verserai ? Écoutez la fin, Thérèse... et, à propos de ce qui suit, n'oubliez pas que, pour nous autres Bretons, il n'y a rien de plus sacré que les cloches de notre paroisse : leur son éveille en nous tout un monde d'idées riantes, douces et tristes, celles du baptême, du mariage et de la mort.

Ewen reprit son récit.

« Tina n'était pas loin du hameau qu'elle entendit son- » ner les cloches ; alors elle se mit à pleurer.

» — Adieu, sainte Anne, adieu, cloches de mon pays ! » clocher de ma paroisse, adieu !

» En passant le lac de l'angoisse, Tina vit une bande » de morts.

» Elle vit une bande de morts, vêtus de blancs, dans de » petites barques.

» Elle vit des morts en foule.

» Sa tête tombait sur sa poitrine, ses dents claquaient.

» En passant par la vallée du sang, elle vit les morts s'é- » lancer à sa suite. »

Thérèse tressaillit à ces paroles, regarda autour d'elle avec effroi, et dit à Ewen à voix basse.

— Mon frère, mon frère, mon front est mouillé d'une sueur froide. Demain... après notre mort... peut-être, en traversant les ténèbres éternelles, rencontrerons-nous aussi comme Tina ce lac d'angoisse où sont des bandes de morts vêtus de blanc ; peut-être rencontrerons-nous la vallée du sang où les autres morts s'élanceront à notre poursuite...

—Souvent, Thérèse... bien souvent je me suis demandé si quelque impression physique succédait à la mort. J'ai fait là-dessus des rêves étranges.

— Demain, mon frère, ce mystère effrayant n'en sera plus un pour nous. Demain nous saurons ce qu'ignorent tous ceux qui sont sur la terre. Cela console de mourir, n'est-ce pas ?

— Je ne regrette pas de mourir ; mais vous, mais vous?

Thérèse mit en souriant sa main amaigrie sur les lèvres d'Ewen et lui dit :

— Achevez l'histoire de la pauvre Tina.

Ewen baisa pieusement la main brûlante de Thérèse.

Il continua :

« Le baron de Janioz dit à la petite Tina que son frère » avait vendue :

» — Prenez un siége, asseyez-vous là en attendant l'heu- » re du repas.

» Le baron était près du feu, aussi noir qu'un corbeau » de mer, la barbe et les cheveux tout blancs, les yeux » brillans comme des tisons.

» —Voici, — dit-il, — une jeune fille que je demande de- » puis bien longtemps. Allons, la belle, que je vous fasse » voir toutes mes richesses ; venez avec moi, de chambre » en chambre, compter mon or et mon argent.

» — J'aimerais mieux être chez ma mère à compter les » copeaux à jeter au feu.

» — Descendons au cellier ensemble goûter mon vin le » plus doux.

» — J'aimerais mieux boire de l'eau de la prairie dont » boivent les chevaux de mon père.

» — Venez avec moi de boutique en boutique acheter » un manteau de fête.

» — J'aimerais mieux une jupe de toile, si ma mère l'a- » vait faite.

» — Allons maintenant au vestiaire chercher des fes- » tons pour l'orner.

« — J'aimerais mieux la tresse blanche que ma sœur » Hélène me brodait.

» — Si j'en juge par vos paroles, petite Tina, j'ai peur » que vous ne m'aimiez pas ; que n'eus-je un abcès à la » langue le jour que j'ai été assez fou pour vous acheter, » quand rien ne peut vous consoler.

» — Bons petits oiseaux, — disait Tina, — dans votre » vol, je vous en prie, écoutez ma voix ; vous allez au » village, et moi je n'y vais pas ; vous êtes joyeux, moi » bien triste. Faites mes complimens à tous mes com- » patriotes quand vous les verrez... à la bonne mère qui » m'a mise au jour, et au père qui m'a nourrie... à la » bonne mère qui m'a mise au monde, et au bon vieux » prêtre qui m'a baptisée ; vous direz adieu à tout le » monde,

» Et à mon frère que je lui pardonne. »

— O bienfaisantes larmes sont celle-ci ! — dit Thérèse en essuyant ses yeux.

— Quelques mots encore, Thérèse, et j'ai fini ce récit où viennent se fondre tous les souvenirs de mon enfance.

« Deux ou trois mois après, la famille de la petite Tina » était couchée,

» Était couchée et reposait tranquillement vers minuit.

» Ni au dedans, ni au dehors aucun bruit.

» On entendit à la porte une voix douce.

« — Mon bon père, ma bonne mère, pour l'amour de » Dieu, faites prier pour moi... Priez aussi et prenez le » deuil, car votre fille Tina est dans sa bière (1). »

— Pauvre, pauvre petite Tina ! — dit Thérèse ; — que ce récit est touchant !

— Je ne puis vous dire, Thérèse, ce que j'éprouve ; il me semble voir encore ma vieille nourrice, il me semble

(1) Voir l'excellent *Recueil des Chants populaires bretons*, par monsieur de la Villemarqué, ouvrage rempli de faits curieux. Cette adorable légende en est textuellement extraite.

l'entendre murmurer à demi-voix ce chant doux et plaintif, lorsque je m'endormais sur ses genoux.

Un assez long silence succéda, pendant lequel Ewen et Thérèse rêvèrent profondément.

Le vent mugissait toujours, les heures succédaient aux heures, le jour allait paraître.

—Dans bien des années d'ici,—dit tout à coup Ewen,—quelque poëte breton fera peut-être aussi une légende sur la mort fatale du baron de Ker-Ellio et de sa femme ; récit effrayant, si l'on rappelle la prédiction qui menaçait ma famille et le sinistre mystère du portrait.

— Ah ! puisse cette légende faire couler d'aussi douces larmes que celles que je viens de répandre; notre mort sera dignement pleurée !

Après un nouveau silence, Ewen dit à sa femme :

— Thérèse à ce moment solennel, il ne vous reste aucune pensée de haine contre... cet homme qui vous a fait tant souffrir ?

— Aucune... mon dernier vœu sera son bonheur... Oui ; et si, comme le disent quelques poëtes, la récompense divine est une sorte de ressentiment éternel des plus douces impressions de notre vie terrestre...c'est à mon amour pour Édouard que je devrai ces joies célestes, si Dieu me reçoit dans son paradis.

Thérèse prononça ces mots avec tant d'exaltation que, malgré sa résignation, Ewen courba la tête avec accablement.

— Pardon, pardon, mon frère... je vous fais mal, — reprit Thérèse ; — mais que faire, que faire ?

— Nous embarquer tout à l'heure avec Mor-Nader ! — dit Ewen d'un air sombre et désespéré.

Les premières clartés de l'aube éclairèrent le salon.

Un chant bizarre se fit entendre pendant une des rares intermittences du vent et de la tempête.

Cette voix semblait venir du ciel.

— Écoutez, Ewen, écoutez ! — dit Thérèse en tressaillant.

Et l'on entendit la voix chanter des paroles bretonnes d'un ton menaçant.

— C'est la voix de Mor-Nader, — s'écria Ewen.

— Que disent ces paroles ? — demanda la jeune femme.

— Ces paroles, Thérèse, elles sont funèbres : — Et il traduisit ainsi la triste improvisation de Mor-Nader.

« La mort frappe à la porte,
Tous les cœurs tremblent d'épouvante.
La mort se présente à la porte :
Qui doit-elle emporter ? »

Voilà ces paroles, Thérèse.

La voix continua.

— Ewen, Ewen, que disent ces paroles ?

— Ces paroles?... Elles sont toujours funèbres, Thérèse. Les voici :

« Un drap blanc et cinq planches,
Un sac de paille sous la tête,
Cinq pieds de terre par-dessus,
Voilà tous les biens de ce monde. »

La voix continua de chanter.

— Ewen, que disent ces paroles ?

— Hélas ! pauvre femme ! ces paroles sont déchirantes pour le cœur d'une mère !

« Notre Dame Marie, sur votre trône de neige,
Vous avez votre fils entre vos bras ;
Vous êtes dans la joie ;
Moi, j'ai perdu mon enfant,
Je suis dans la tristesse. »

Voilà ce que disent ces paroles.

— Oh ! ma fille, ma fille ! — s'écria Thérèse avec un long gémissement.

La voix continua de chanter.

— Que dit-il, que dit-il? — demanda Thérèse, dont toutes les douleurs maternelles étaient éveillées par ce singulier rapprochement.

— Hélas ! pauvre mère ! ces paroles sont toujours funèbres...

« Votre saint enfant, vous l'avez gardé,
Moi, j'ai perdu le mien.
Envoyez-moi la mort !
La mort, ô sainte mère de la pitié ! »

— Oui, oui, la mort ; oh ! la mort... Ces paroles sont prophétiques ! — s'écria Thérèse avec égarement, en courant à une des fenêtres, que l'aube commençait à blanchir.

Ewen suivit sa femme, afin de découvrir Mor-Nader.

Nous l'avons dit, le manoir de Treff-Hartlog se composait d'un corps de logis principal et d'une aile en retour, à l'extrémité de laquelle s'élevait un donjon en ruines.

Des fenêtres du salon on apercevait ce donjon.

Le jour commençait à poindre.

Les nues couraient rapidement sur le ciel, leurs contours se teignaient peu à peu de reflets couleur de sang.

A l'horizon, le soleil se levait derrière un immense banc de nuages gris de plomb, rayés çà et là de bandes d'un pourpre sombre.

Au loin, la mer, fouettée par le vent, déroulait ses longues lames vertes couronnées d'écume, elles se brisaient avec furie sur les noirs rochers de la côte.

Au levant, la tour ruinée découpait sur le ciel sa silhouette imposante.

Debout à son sommet, semblable au génie des tempêtes, Mor-Nader dressait sa grande taille, elle semblait gigantesque ; ses cheveux blancs flottaient au vent, ses bras étaient croisés sur sa poitrine.

Le pen-kan-guer ouvrit brusquement la fenêtre.

Mor-Nader l'aperçut.

D'un geste solennel il lui montra sa barque qui se balançait dans une petite crique,

Sa barque peinte en noir comme un cercueil...

Puis Mor-Nader chanta de sa voix retentissante les dernières paroles de son improvisation.

— Ewen, Ewen, que dit-il ?

— Il nous appelle, Thérèse... Il dit :

« Les cloches ne sonneront plus pour nous sur la terre,
Un prêtre ne priera pas sur nos dépouilles...
A la mer !... à la mer !... à la mer !... »

Thérèse et Ewen échangèrent un regard désespéré.

. . . .

Lès-en-Goch avait prié une partie de la nuit ; il dormait encore au matin.

Ewen et Thérèse passèrent devant sa porte sans qu'il les entendît.

XXVIII

LA BAIE DES TRÉPASSÉS.

. . . .

Noires sont les nues du ciel, la tempête les chasse en mugissant.

Noires sont les vagues de la mer, la tempête les soulève en mugissant.

Noirs sont les rochers de la baie des Trépassés, la tempête s'y engouffre en mugissant.

Noire est la barque de Mor-Nader, la tempête la berce en mugissant. Lugubre... lugubre comme un cercueil,

cette barque attend Thérèse et Ewen dans la baie des Trépassés.

Derrière soi des avalanches de granit, au-dessus de soi des nuages effrayans, devant soi l'Océan en furie...

Voilà ce que l'on voit dans cette baie.

Ni une maison, ni un arbre, ni un brin d'herbe.

C'est un lieu maudit.

Le vent rugit... la mer tonne... Mor-Nader chante...

Voilà ce que l'on entend dans cette baie.

Mor-Nader, debout sur une roche, regarde sa barque noire, dont les deux grandes voiles rouges battent comme des ailes impatientes.

Sa barque noire bondit au bout de son câble comme une bête sauvage au bout de sa chaîne.

Et Mor-Nader adresse ce chant à sa barque.

« — Tu t'élances au-devant de ta proie, barque noire ;
» attends attends, elle va venir... Écoute... écoute...
» Entr'ouvrant leurs abîmes glacés, les vagues s'écrient :
» — Mor-Nader nous sommes prêts... nous sommes prêts...
» Où est Ewen de Ker-Ellio ? où est la femme pâle ?
» Déployant leurs visqueux rameaux qui couronnent si
» bien le front livide des trépassés... les pâles varechs s'é-
» crient : — Mor-Nader, nous sommes prêts... nous som-
» mes prêts... Où est Ewen de Ker-Ellio? où est la femme
» pâle ?
» Dressant leurs mille pointes de granit où s'accrochent
» les cadavres que les vagues folles rejettent sur la grève
» comme des jouets brisés, les récifs s'écrient : — Mor-
» Nader, nous sommes prêts... nous sommes prêts... Où est
» Ewen de Ker-Ellio ? où est la femme pâle ?
» Aiguisant leurs becs acérés, aiguisant leurs serres
» tranchantes, les corbeaux de mer, avides de curée s'é-
» crient : — Mor-Nader, nous sommes prêts...nous sommes
» prêts... Ou est Ewen de Ker-Ellio ? où est la femme
» pâle ?
» Tu t'élances au-devant de ta proie, barque noire ; at-
» tends... ils viennent... ils s'approchent... les voici... »

— Ewen de Ker-Ellio, tu viens bien tard !

— Bon pilote, nous arriverons assez tôt.

— Femme, tu viens bien tard !

— Bon pilote, une dernière fois j'ai voulu baiser la terre humide qui recouvre mon petit enfant.

— Ewen de Ker-Ellio... nous sommes dans le mois noir... As-tu fait ta prière ?

— Bon pilote, lève ton ancre.

— Femme, ton aïeule avait mené l'aïeul à la mort ; tu y mènes le petit-fils... As-tu fait ta prière ?

— Bon pilote, déploie ta voile.

— Ewen de Ker-Ellio... l'ancre est levée... Femme... la voile est déployée...

— Partons...

— Partons...

— Thérèse, c'est pour l'éternité !...

— Pour l'éternité, Ewen !...

. . . .

Le lendemain de l'anniversaire du mariage de Thérèse et d'Ewen, les cadavres des deux époux furent trouvés sur les grèves de Treff-Hartlog.

On ne revit plus ni Mor-Nader ni sa chaloupe.

Tous les pêcheurs, tous les métayers de la côte, depuis la pointe de Kernarvan jusqu'à la pointe de la baie d'Audierne, ne prononcent le nom du pilote de l'île de Sein qu'avec terreur.

C'est pour eux un être surnaturel. Selon ses prédictions, le dernier des Ker-Ellio et la femme pâle devaient mourir dans le *mois noir*.

Le dernier des Ker-Ellio et la femme pâle sont morts dans le *mois noir*.

Mor-Nader est démonifié.

Thérèse et Ewen furent ensevelis par Ann-Jann et par Lès-en-Goch.

L'abbé de Kérouëllan fit la veillée des morts.

D'après le dernier vœu du baron et de la baronne de Ker-Ellio, dans le cimetière de Treff-Hartlog on voit trois tombes...

Une petite tombe au milieu de deux grandes.

Après sa mort comme pendant sa vie, l'enfant de Thérèse dort entre les deux êtres qu'il a pour toujours séparés.

. . . .

. . . .

Le soir des funérailles d'Ewen et de sa femme, la cuisine du manoir de Treff-Hartlog était dans une obscurité profonde.

Aucune flamme ne brillait au foyer.

On ne voyait personne... personne... et on entendait de douloureux sanglots.

La tempête avait cessé.

Le ciel pur resplendissait d'étoiles.

A minuit, la lune se leva ; sa blanche lumière pénétra au travers de l'étroite croisée de la cuisine du château.

La blanche lumière de la lune éclaira Ann-Jann et Lès-en-Goch vêtus de noir.

Les deux serviteurs étaient assis de chaque côté de l'antique cheminée,

La nourrice, la tête enveloppé dans son tablier ;

Le vieux chouan, la tête cachée dans ses mains.

FIN DE THÉRÈSE DUNOYER.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS THÉRÈSE DUNOYER.

FIN DE LA TABLE DE THÉRÈSE DUNOYER.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, 16, rue du Croissant.

Publication du journal **LE SIÈCLE**

OEUVRES CHOISIES
DE M. EUGENE SUE

ARTHUR
JOURNAL D'UN INCONNU

PRÉFACE.

. . . . . Surtout le bon génie...
A. D. P. C. M. B. D. V.

Vers le milieu de l'année 1837, l'obscure gazette d'un département du midi de la France raconta la mort tragique d'une femme, d'un homme et d'un enfant.

Imparfaitement renseignée, cette feuille donna plusieurs versions sur ce fatal événement, tour à tour attribué à l'imprudence, au suicide et à la vengeance; mais, par l'intervention d'une famille puissante qui avait un grave intérêt à étouffer le retentissement de cette déplorable aventure, ce journal démentit ces faits en les donnant pour une fable, qu'on oublia bientôt.

Celui qui écrit ces lignes dut néanmoins à de certaines circonstances d'être instruit des véritables détails de cette tragédie, qui sert à la fois d'exposition et de dénoûment au livre que voici.

Le personnage d'Arthur n'est donc pas une fiction.... son caractère une invention d'écrivain; les principaux événemens de sa vie sont racontés naïvement; presque toutes les particularités en sont vraies.

Attiré vers lui par un attrait aussi inexplicable qu'irrésistible, mais souvent forcé de l'abandonner, tantôt avec une sorte d'horreur, tantôt avec un sentiment de pitié douloureuse, j'ai longtemps connu, quelquefois consolé, mais toujours profondément plaint cet homme singulier et malheureux.

Si, afin de rassembler ces souvenirs d'hier et presque stéréotypés dans ma mémoire, j'ai choisi ce cadre : —*Journal d'un inconnu*, — c'est que j'ai cru que ce mode d'affirmation pour ainsi dire personnelle donnerait encore plus d'autorité, d'individualité au caractère neuf et bizarre d'ARTHUR, dont ces pages sont le plus intime, le plus fidèle reflet.

En effet, *une puissance rare*, L'ATTRACTION; — un *penchant peu vulgaire*, LA DEFIANCE DE SOI, — servent de double pivot à cette nature excentrique, qui emprunte toute son originalité de la combinaison étroite, et pourtant anormale, de ces deux contrastes.

En d'autres termes : — qu'un homme doué d'un très grand attrait soit sinon présomptueux, du moins confiant en lui, rien de plus simple; — qu'un homme sans intelligence ou sans dehors soit défiant de lui, rien de plus naturel.

Qu'au contraire, un homme réunissant par hasard les dons de l'esprit, de la nature et de la fortune, plaise, séduise, mais qu'il ne croie pas au charme qu'il inspire; et cela, parce qu'ayant la conscience de sa misère et de son égoïsme, et que, jugeant les autres d'après lui, il se défie de tous, parce qu'il doute de son propre cœur; que, doué pourtant de penchans généreux et élevés, auxquels il se laisse parfois entraîner, bientôt il les refoule impitoyablement en lui, de crainte d'en être dupe, parce qu'il juge ainsi le monde; qu'il les croit sinon ridicules, du moins funestes à celui qui s'y livre; ces contrastesne semblent-ils pas un curieux sujet d'étude?

Qu'on joigne enfin, à ces deux bases primordiales du caractère, — des instincts charmans de tendresse, de confiance, d'amour et de dévouement, sans cesse contrariés par une défiance incurable, ou flétris dans leur germe par une connaissance fatale et précoce des plaies morales de l'espèce humaine; — un esprit souvent accablé, inquiet, chagrin, analytique, mais d'autres fois vif, ironique et brillant; — une fierté, ou plutôt une susceptibilité à la fois si irritable, si ombrageuse et si délicate, qu'elle s'exalte jusqu'à une froide et implacable méchanceté si elle se croit blessée, ou qu'elle s'éplore en regrets touchans et désespérés lorsqu'elle a reconnu l'injustice de ses soupçons; — et on aura les principaux traits de cette organisation.

Quant aux accessoires de la figure principale de ce récit, quant aux scènes de la vie du monde parmi lesquelles on la voit agir, l'auteur de ce livre en reconnaît d'avance la pauvreté stérile; mais il pense que les mœurs et la société d'aujourd'hui n'en présentent pas d'autres, ou du moins il avoue n'avoir pas su les découvrir.

EUGÈNE SUE.

Châtenay, 15 octobre 1838.

INTRODUCTION.

I

LA ROUTE DE POSTE.

Un hasard étrange mit ce journal en ma possession. Établi durant quelques mois dans une ville centrale d'un de nos départemens du Midi, dont le littoral est baigné par la Méditerranée, je cherchais à acquérir une propriété dans ce pays, merveilleusement pittoresque et accidenté; j'avais déjà examiné plusieurs terres, lorsqu'un jour, le notaire qui me donnait les renseignemens nécessaires à cette exploration me dit :

— Je viens de recevoir avis qu'à huit lieues d'ici, dans la plus belle position du monde, ni trop près ni trop loin de la mer, il y a un BIEN DE CAMPAGNE à vendre. Je ne sais pas ce que c'est; mais si vous désirez le voir, monsieur, voici les indications précises à ce sujet : c'est avec le curé du village de *** que vous aurez à traiter.

— Comment! — lui dis-je, — avec le curé? Mais ce n'est pas sans doute un presbytère qui est à vendre, j'imagine?

— Je n'en sais rien, — me dit l'homme de loi; — mais, d'après le prix assez élevé qu'on demande, je ne pense pas que ce soit un presbytère... Du reste, — ajouta-t-il d'un air fin et entendu, — il paraît qu'il y aura mille moyens de s'arranger à l'amiable et avantageusement; car c'est une vente par suite de départ précipité ou de mort subite, je ne sais pas au juste... d'autant plus qu'il a couru des bruits si absurdes et si bêtes à ce sujet, que je craindrais de tomber dans un roman ridicule en vous entretenant de ces billevesées; mais ce qu'il y a de sûr, monsieur, c'est que ces occasions-là sont toujours les meilleures, d'autant plus qu'on a fait, me dit mon correspondant, des folies... de véritables folies dans cette propriété.

— Un départ précipité! une mort subite!... Et qui donc habitait ce lieu? — lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, absolument rien... Mon correspondant ne m'en a pas appris plus long... et c'est par le plus grand hasard du monde qu'il a eu vent de cette bonne affaire; car sur cent personnes du département, il n'y en a pas dix qui connaissent le village de ***.

Je ne sais pourquoi ces renseignemens, bien que fort vagues, piquèrent ma curiosité; je me décidai à partir sur-le-champ, et j'envoyai commander des chevaux.

— Oh! — me dit le notaire, — je ne vous conseille pas de vous engager en voiture dans ces chemins-là... la poste y mène bien, mais le relais le plus proche de *** en est encore éloigné de cinq lieues, et pour y arriver, on dit que ce sont de vraies sablonnières de traverse, dont vous aurez mille peines à vous arracher; si vous m'en croyez, monsieur, vous irez là à cheval.

Je crus le garde-note; je fis mettre un portemanteau sur une selle de courrier, et, précédé d'un postillon, je partis pour le village de ***, distant de huit lieues de la ville où je me trouvais.

Je fis mes trois premières lieues en une heure, je changeai de chevaux au relais, et j'entrai en pleine traverse.

C'était vers le milieu du mois de mai, par une matinée délicieuse, rafraîchie par une faible brise du nord; ces routes mouvantes, remplies d'un sable jaune comme de l'ocre, quoique détestables pour les voitures, qui s'y enfonçaient jusqu'aux moyeux, étaient assez bonnes pour les chevaux. Plus je m'avançais dans l'intérieur de ce pays inculte et sauvage, plus la nature se développait large et majestueuse, bien qu'un peu monotone : devant moi, d'immenses plaines de bruyères roses; à l'horizon, de hautes montagnes bleuâtres; à gauche, de nombreuses collines couvertes de bois; et à droite, un continuel rideau de verdure, formé par les saules et les peupliers qui bordaient une rivière très basse et très limpide, partout guéable, mais fort rapide, et qu'il fallait plusieurs fois traverser, car elle coupait çà et là le chemin, qui tantôt s'encaissait entre de hauts escarpemens couverts d'aubépines, de mûriers et de rosiers sauvages, et tantôt, au contraire, sortait de ces cavées, pour remonter en plaine, droit et uni comme un jeu de mail.

— Es-tu déjà allé à ***? — demandai-je à mon guide, dont la figure mâle, la tenue nette et propre, la démarche aisée sentaient fort leur cavalier libéré du service militaire; j'avais d'ailleurs entendu ses camarades de la poste l'appeler le *hussard*, et tout dans cet homme contrastait avec l'air négligé et la bruyante familiarité des autres méridionaux. — Es-tu déjà allé à ***? — demandai-je donc à mon guide.

— Oui, monsieur, deux fois dans ma vie, — me répondit-il en arrêtant son cheval et se plaçant un peu en arrière de moi; — une fois il y a deux ans, et l'autre fois il y a trois mois; mais, dame! les deux fois ne se ressemblent guère!!!

— Que veux-tu dire?

— Oh! la première fois, — ajouta-t-il encore exalté sans doute par un souvenir d'admiration et de gratitude, — c'est ça qui était crâne! cent sous de guides! un courrier! six chevaux de berline!

Et pour péroraison imitative sans doute, mon guide fit claquer son fouet de façon à m'étourdir.

Ne me contentant pas de cette manière d'apprécier et de désigner la qualité des voyageurs, je lui demandai :

— Mais qui était dans cette voiture? à qui appartenait ce courrier?

— Je ne sais pas, monsieur, les stores de la berline étaient baissés; sur le siége de derrière, il y avait un homme et une femme âgés, qui avaient l'air de domestiques de confiance.

— Et le courrier, n'a-t-il rien dit?

— Le courrier? ah! ben oui! un vrai muet, et l'air d'un féroce! Tout ce que j'ai entendu, ç'a été quand il est venu commander les chevaux; ça n'a pas été long, allez, monsieur! Il est descendu de cheval, a mis deux louis d'or dans la main du maître de poste, en disant : « Six chevaux de berline et un bidet, les guides à cent sous, quarante sous de payés. » Et puis il est reparti au galop.

— Et il n'a pas dit le nom de son maître?

— Non, monsieur.

— Et quelle livrée portait ce courrier?

— Attendez donc, monsieur, que je me souvienne... oui... une veste verte, galonnée d'argent sur toutes les coutures, une casquette pareille, ceinture de soie rouge, plaque armoriée, couteau de chasse... des moustaches..... enfin, tout le tremblement... un fameux genre!... mais l'air trop féroce, parole d'honneur!

— Et... depuis... tu n'as pas su qui tu avais conduit à ***?

— Non, monsieur.

— Et cette même voiture, quand a-t-elle donc repassé?

— Mais elle n'a pas repassé, monsieur.

— Comment! — dis-je fort étonné, — mais il y a donc plusieurs maisons de campagne à ***?

— Non, monsieur; on dit qu'il n'y en a qu'une en tout: le reste, c'est tout des vraies cassines à paysans.

— Il y a donc une autre route pour venir de *** que celle-ci?

— Oh! non, monsieur; il faut absolument revenir par ici.

— Et personne n'est revenu par ici?

— Non, monsieur.

— C'est extraordinaire! Et il y a longtemps que cette berline est passée?

— Deux ans bientôt, monsieur...

— Et ton autre voyage à ***? — dis-je à mon guide, espérant trouver l'explication de ce mystère.

— Oh! quant à cette conduite-là, je m'en souviendrai longtemps, monsieur! Ah! le vieux scélérat! le vieux brigand! le vieux roué!

— Voyons, conte-moi cela, mon garçon; tu as de la rancune, ce me semble?

— De la rancune!... je crois bien que j'en ai... et il y a de quoi en avoir. Ce n'est pas pour la chose, mais c'est pour la rouerie... et puis parce qu'il m'a appelé son bon ami, le vieux monstre! son bon ami!!! D'ailleurs, vous allez voir, monsieur. Ce voyage-là c'était donc il y a trois mois : ça se trouvait à mon tour de marcher, je me chauffais dans l'écurie, entre mes chevaux, car le froid pinçait encore dur; sur les onze heures du matin, j'entends claquer, claquer, mais claquer comme à cent sous de guides, et puis la voix essoufflée de Jean-Pierre, qui crie : « Deux chevaux de calèche! » Bon! je me dis, c'est du chenu et ça me revient. Je sors pour voir le voyageur : c'était une mauvaise calèche à rideaux de cuir; une espèce de berlingot dont on ne voyait pas la couleur, tant il était couvert de boue. Je me dis en moi-même : « Bon! c'est sans doute un médecin qui vient voir un malade qui se meurt. » Mais, sarpejeu! voilà que j'entends une voix qui avait tout l'air d'orner un mourant lui-même, et qui criait du fond du berlingot, autant qu'elle pouvait crier, moitié toussant, moitié renâclant :

— « Ah! gueux de postillon! ah! misérable! tu veux donc me tuer en me faisant aller ce train-là? »

« Le fait est que Jean-Pierre vous avait mené ça, que les moyeux en fumaient.

— » En voilà pour votre argent, j'espère, not'bourgeois, — dit Jean-Pierre d'un air furieux au berlingot.

— » C'est au moins à quatre francs de guides, n'est-ce pas? — que je dis à Jean-Pierre qui dételait en jurant comme un païen.

— » A quatre francs! — qu'i me fait; — oui... pas mal! le monstre paye à vingt-cinq sous!

— » A vingt-cinq sous? au tarif? et tu le mènes ce train-là, un train de prince?

— » Oui, et tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pu le mener encore plus vite.

— » T'es joliment bête, — que je dis à Jean-Pierre.

— » Tu verras que tu vas faire comme moi.

— » Le plus souvent! — que je réponds à Jean-Pierre. Enfin on m'amène mon porteur, que j'avais appelé *Délinquant*, parce qu'il faisait continuellement des délits sur la peau des autres : c'était son idée, à cette bête... hommes ou chevaux, ça lui était égal, pourvu qu'il morde ou qu'il frappe du devant, du derrière, de partout enfin. Ce pauvre *Délinquant!* — ajouta mon guide avec un douloureux soupir. Puis il reprit :

— On m'amène donc mon porteur, et avant de monter à cheval je vois une grande main sèche, décharnée et couleur de bois, qui sort du rideau de cuir du berlingot, et paye Jean-Pierre à vingt-cinq sous. Voyant payer Jean-Pierre à vingt-cinq sous... je frémis... et je me dis à moi-même : « Bon, vieil époumoné, tu vas faire une fameuse promenade au pas pour tes vingt-cinq sous :

— » Où allons-nous, monsieur? — demandai-je au berlingot; car je ne voyais personne, et la grande main sèche et jaune s'était retirée.

— » Nous allons à ***, — me dit une voix, mais si faible, mais si éteinte qu'elle avait l'air d'une agonie; et puis la voix ajouta, toujours moitié toussant, moitié ranâclant : — Mais je te préviens d'une chose, mon bon ami... — son bon ami! répéta mon guide avec rage... — je te préviens que le moindre cahot me fait un mal affreux; je suis à moitié mort des horribles soubresauts que ton misérable camarade m'a fait faire. Je veux aller très doucement, très doucement, au tout petit trot, entends-tu?... car... — et il toussa comme s'il allait rendre l'âme, — car la plus petite secousse me tuerait... et je ne paye que le tarif... vingt-cinq sous de guides, mon bon ami... — Et là-dessus il retoussa comme s'il allait expirer, le vieux poussif!

— » Ah! tu ne payes que vingt-cinq sous et tu m'appelles ton bon ami! ah! ça te fait du mal d'aller vite! Attends! attends! vieux fesse-mathieu, — que je dis en enfourchant *Délinquant*; — je vais t'en donner, moi, du tout petit trot! — Et v'lan... je vous pars à triple mors, et je vous trimballe le berlingot à tout briser, mais d'un train, mais d'un train, que le vieux roué m'aurait payé à mille francs de guides, comme on dit que payait le grand Napoléon, qu'il n'aurait pas été plus vite; sans compter que, pour mieux orner ma course, je ne coupais pas un ruisseau, pas une saignée... J arrivais là-dessus au galop... et v'lan! Il fallait voir les sauts de côté que faisait le berlingot en fringalant : seulement, on doit être juste pour tout le monde, mais faut qu'il ait été fameusement solide, le berlingot, pour ne s'être pas rompu mille fois!

— Mais, malheureux, — dis-je à mon guide, — tu risquais de tuer ce malade!

— Le tuer! ah! ben oui... le tuer! le vieux brigand! je n'ai pas eu assez de bonheur pour ça. Enfin nous avons été un tel train, monsieur, que, malgré les sables où nous sommes, avec seulement un cheval de renfort, je l'ai mené à ***, et il y a deux postes et trois bons quarts, en une heure et demie!

— Diable! — lui dis-je; — en effet, c'est bien aller.

— Mais attendez la fin, monsieur. La voix du berlingot m'avait dit de ne pas entrer dans le village; nous arrivons à une hauteur qui est à deux cents pas de ***. Je dételle... pour la dernière fois *Délinquant*, car il en a été fourbu et en est mort, monsieur, de cette course-là, et si mort que mon maître m'en a mis à pied pour quinze jours, de façon que cette équipée-là m'a coûté plus de cent écus, à moi, pauvre diable! Mais vous avouerez aussi, monsieur, que quand on se voit payé à vingt-cinq sous et qu'on s'entend appeler *son bon ami* par un pareil scélérat, c'est à ne plus se connaître.

— Continue, — lui dis-je.

— Enfin, monsieur, je dételle et j'ouvre la portière, croyant trouver mon homme évanoui, ou au moins mort, car depuis une heure il ne soufflait pas mot; mais, mille tonnerres! qu'est-que je vois? Un gaillard qui faisait claquer sa langue contre son palais, comme un coup de fouet, en rebouchant une bouteille de rhum, et qui me dit alors, d'une grosse voix de poitrine, mais d'un creux qui aurait fait envie à un chantre de cathédrale :

— « Mon fiston, voilà le moyen d'aller un train de prince et à bon marché! Depuis Paris, j'ai toujours fait trois lieues et demie à l'heure, sans courrier, et je n'ai jamais payé qu'à vingt-cinq sous.

« Et il sauta de la calèche, leste et dégourdi comme un cerf, le monstre qu'il était.

Je ne pus m'empêcher de rire de ce singulier moyen d'aller vite et à bon marché, et mon guide exaspéré continua :

— Vous comprenez, n'est-ce pas, monsieur, comme on était furieux de n'être payé qu'à vingt-cinq sous et d'être appelé son bon ami! Tant plus le vieux roué recommandait d'aller doucement, tant plus, pour se venger et le faire souffrir, on allait un train d'enfer; mais, au contraire, tant plus on allait vite, tant plus il jouissait, le vieux misérable! Hein! monsieur, en voilà un vrai bandit! Faut-il être sans cœur pour faire ainsi le malade, quand on est vigoureux, sec et *cogné* comme un vieux bidet de poste!... Mais ce n'est pas toute l'histoire; je lui demande où il va, il me répond :

— « Attends-moi là; si je ne suis pas revenu dans une heure, va-t'en.

— » Et la voiture? — lui dis-je.

— » Si je ne reviens pas, tu la ramèneras à la poste, on ira la reprendre.

— » Et votre bagage?

— » Je l'ai.

» Et il me montra une boîte longue, plate, carrée et

assez lourde, qu'il tenait sous son bras, et puis il disparut à travers le bois, qui est assez épais à cet endroit-là.

» Dans ce maudit village il n'y a pas d'auberge. Je donne l'avoine à mes chevaux, et j'attends; mais ce pauvre *Délinquant* était si époufflé qu'il ne mangeait pas; moi, je fais le contraire, je mange un morceau, et au bout d'une heure mon vieux roué n'était pas encore revenu; au bout de deux heures, pas davantage... Alors je m'en vais au village qui est dans le fond... pensant qu'il ne pouvait être que dans la maison de campagne des personnes des six chevaux de berline et du courrier. Je sonne à une petite porte, puis à une grande, car on ne pouvait voir la maison du dehors: personne... Je frappe à tout briser: personne. Enfin je me lasse et je m'en reviens, j'attends encore une demi-heure: personne; ma foi! alors je m'en retourne à la poste. On place le berlingot sous une remise, et depuis ce temps-là on n'est pas encore venu le réclamer. Or, probablement que ce vieux brigand se trouve bien là où il est, et où vous allez aussi, monsieur. Mais c'est tout de même un drôle de village que *** : on y va... mais on n'en revient pas!

Comme mon guide, je fus frappé de cette étrangeté, et ma curiosité augmenta de plus en plus.

— Mais cet homme, — lui dis-je, — le dernier que tu as mené, était-il bien vieux?

— Comme ça... dans les cinquante ans, sec comme du bois; les cheveux tout blancs, mais les yeux et les sourcils noirs comme du charbon. Et puis je me rappelle que quand je lui ai demandé son bagage, et qu'il m'a montré la grande boîte, il a ri, mais tout de même d'un drôle de rire, car il avait comme de l'écume aux lèvres; et puis j'ai remarqué qu'il avait les dents très pointues et très écartées, et on dit que c'est signe de méchanceté... ce qui ne m'étonnerait pas, vu qu'il a l'infamie de ne payer qu'à vingt-cinq sous, et encore d'appeler les autres son bon ami!

— Et comment était-il vêtu? — demandai-je, malgré moi de plus en plus intéressé à ce récit.

— Oh! bien couvert: une grande redingote foncée, une cravate noire et la croix d'honneur; avec ça le visage couleur de cuivre et une taille désossée, dans les modèles de celle de feu le commandant Calebasse, mon ancien chef d'escadron du neuvième hussards... un grand dur à cuire, tout nerfs et tout os.

— Et tu n'en as pas entendu parler depuis?

— Non, monsieur... Ah! j'oubliais de vous dire que, pendant que j'étais à l'attendre, j'ai entendu comme deux ou trois coups de fusil. Voilà tout; probablement qu'on s'amusait par là à tirer des grives dans les vignes...

Cette boîte lourde et carrée me revint à l'esprit, et je frissonnai, pensant que peut-être un duel sans témoins et acharné avait ensanglanté cette solitude; mais l'espèce de ruse bouffonne employée par ce personnage pour aller vite et à bon marché me semblait contredire cette pensée de combat: une telle combinaison me paraissait peu naturelle dans un moment aussi sérieux. Ce qui me frappait pourtant extrêmement, c'est que personne n'était revenu de ce singulier village, où on allait, comme disait naïvement mon guide, et dont on ne revenait pas. Pourtant, le notaire m'avait assuré que la seule habitation convenable qu'il y eût dans cet endroit était à vendre... Qu'étaient donc devenus les voyageurs de la première voiture? Et celui de la seconde? Ma tête s'y perdait, et je brûlais d'arriver à *** pour éclaircir ce singulier mystère.

Lorsque mon guide m'avait parlé de cette voiture à stores baissés, j'avais aussi pensé à un enlèvement; mais ce courrier, ce train, s'accordaient assez peu avec le mystère voulu pour ces sortes d'entreprises. Pourtant ce pâle vieillard, qui arrive deux ans après que les premiers voyageurs sont passés, son air étrange, ces coups de pistolet, et puis la subite disparition de tout ce monde.... encore une fois, tant de circonstances extraordinaires portaient ma curiosité à son comble.

— Enfin, nous voici à ***, monsieur, — me dit mon guide. — J'espère que voilà une fameuse vue? Mais tenez, monsieur, c'est ici, près de ce platane mort, que j'ai déposé le vieux roué du berlingot.

En effet, nous étions arrivés sur les hauteurs qui dominent le village de ***.

II

LE COTTAGE.

Vu de cette hauteur, le petit village de *** offrait un délicieux coup d'œil; le peu de maisons qui le composaient, presque toutes situées à mi-côte, étaient bâties de pierres jaunâtres sur lesquelles grimpaient des ceps de vigne; quelques-unes de ces habitations étaient recouvertes de tuiles rouges chaudement colorées; d'autres n'avaient que de simples toits de chaume, sur lesquels semblaient s'épanouir, par compensation, une multitude de mousses vertes et veloutées, mêlées de touffes de joubarbe à fleurs rouges; puis, toute cette pittoresque rusticité se perdait parmi de grands massifs de platanes, de chênes verts et de peupliers d'Italie, au milieu desquels s'élevait un modeste clocher à aiguille de pierre grise.

Je descendis une rampe sinueuse assez rapide, et bientôt j'arrivai sur la petite place du village : à gauche, je vis la porte du cimetière; à droite, le porche de l'église, et avisant tout près une maison un peu plus grande que les autres, et remarquable seulement par une certaine recherche de propreté, je crus reconnaître le presbytère ; je descendis de cheval et je frappai... Je ne m'étais pas trompé.

Une femme, jeune encore, vêtue de noir, horriblement contrefaite, et d'une grande laideur, mais dont la figure me parut avoir une grande expression de bonté, vint m'ouvrir, et me demanda avec un accent méridional très prononcé ce que je désirais.

— Je viens, madame, — lui dis-je, — voir la propriété qui est à vendre dans le village. Monsieur V... notaire, m'a engagé à voir monsieur le curé, qui, m'a-t-il dit, est chargé de cette vente.

— Mon frère va revenir tout à l'heure, — répondit cette femme en soupirant; — et si vous voulez vous reposer en l'attendant, monsieur, veuillez me suivre dans le presbytère.

J'acceptai cette offre, et, laissant mon guide et ses chevaux, j'entrai dans la maison.

Rien de plus simple, de plus propre, et pourtant de plus pauvre, que l'intérieur de cette humble habitation; mais partout on y retrouvait les traces d'une prévoyance attentive pour son hôte principal. J'accompagnai la sœur du curé dans une salle basse, dont les deux fenêtres à rideaux blancs s'ouvraient sur un petit jardin tout verdoyant; les meubles modestes de cette chambre reluisaient de propreté; un seul fauteuil de vieille tapisserie, placé près d'une petite table surmontée d'une bibliothèque de bois noir et d'un christ en ivoire, semblait la place habituelle du prêtre; la chaise de sa sœur et son rouet étaient proche de l'autre fenêtre : cette femme s'y assit et se mit à filer sans mot dire.

Craignant qu'elle ne gardât le silence par réserve ou par mesure, et voulant d'ailleurs satisfaire ma curiosité, vivement excitée par le récit de mon guide, je demandai à cette femme s'il y avait longtemps que la propriété était à vendre.

La sœur du prêtre me répondit avec un nouveau soupir :

— Elle est à vendre depuis trois mois, monsieur.

— Mais, madame, les propriétaires ne l'habitent plus?

— Les propriétaires, — me dit-elle avec une grande expression de tristesse, — non, monsieur, ils ne l'habitent plus.

Et voyant sans doute que j'allais lui adresser une autre question, elle ajouta les larmes aux yeux :

— Excusez-moi, monsieur, mais mon frère vous entretiendra à ce sujet.

De plus en plus étonné, mais n'osant pas insister, je me rejetai sur quelques banalités, sur la vue, la beauté des sites, etc., etc.

Au bout d'une demi-heure on frappa : c'était le curé ; sa sœur alla lui ouvrir, et l'informa sans doute du sujet de ma visite.

Ce prêtre, qui pouvait avoir trente ans, portait le costume sévère de sa condition ; il n'était pas contrefait, mais il ressemblait extrêmement à sa sœur : même laideur, même expression de douceur et de bonté, jointe à une apparence chétive et souffrante, car il était petit, frêle et très pâle : il avait un accent méridional beaucoup moins prononcé que sa sœur, et ses formes étaient réservées mais polies.

L'abbé m'accueillit avec une sorte de froideur que j'attribuai à sa crainte de ne trouver en moi qu'un importun attiré seulement par une indiscrète curiosité ; car d'après le peu de mots dits par sa sœur, je comprenais qu'il s'était passé quelque fatal événement dans cette maison, et le curé pouvait supposer que, vaguement instruit à ce sujet, je venais seulement chercher des détails plus circonstanciés.

Désirant le mettre en confiance avec moi, je lui dis franchement que je désirais trouver une propriété très isolée, très calme, très solitaire ; qu'on m'avait parlé de celle qu'on voulait vendre comme remplissant presque toutes ces conditions, et que je venais à lui pour en être sérieusement informé.

La froideur glaciale de l'abbé ne fondit pas à cette ouverture, et, après l'échange de quelques mots insignifians, il me demanda si je voulais voir la maison.

Je lui répondis que j'étais absolument à ses ordres, et nous nous levâmes pour sortir.

Alors sa sœur prit un paquet de clefs dans une armoire, et les lui remit en lui disant les larmes aux yeux :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Joseph... cela va vous faire bien du mal, car vous n'y êtes pas entré *depuis*...

Le jeune prêtre lui serra tendrement la main, et répondit avec résignation :

— Que voulez-vous, Jeanne !... Il fallait bien que cela arrivât... un jour ou l'autre...

Nous sortîmes.

Le silence opiniâtre que semblait vouloir garder le curé, à propos d'événemens qui irritaient de plus en plus ma curiosité, me fut fort désagréable ; mais sentant que la moindre question sur un sujet qui paraissait affecter si profondément ces deux pauvres créatures serait peut-être cruel et probablement inutile, je me décidai à demeurer dans toute la rigueur de mon rôle de visiteur et d'acheteur.

Nous sortîmes du presbytère, et, gravissant une rue assez escarpée, nous arrivâmes devant une petite porte, de chaque côté de laquelle s'étendait un long mur très élevé.

Cette apparence était plus que simple : cette muraille de pierres brutes, seulement jointes par un ciment très solide, il est vrai, paraissait ruinée, la porte semblait vermoulue ; mais lorsque, l'abbé l'ayant ouverte, j'entrai dans le paradis caché par ce grand mur, en vérité je compris et admirai plus que jamais le goût si sage, si égoïste et si bien entendu des Orientaux, qui tâchent à rendre les dehors de leurs habitations les plus insignifians, et souvent même les plus délabrés du monde, tandis qu'au contraire ils en ornent l'intérieur avec le luxe le plus éblouissant et le plus recherché.

Cette habitude m'a toujours semblé charmante, comme contraste d'abord, et puis parce que j'avoue n'avoir jamais bien pénétré le but de ce déploiement extérieur de peintures et de sculptures si généreusement étalés pour les passans, qui répondent d'ordinaire à cette attention délicate en couvrant d'immondices ces beautées architecturales et monumentales, comme on dit. C'est bien un contraste, si l'on veut ; mais celui-là ne me plaît pas. En un mot, n'est-il pas de meilleur goût de cacher au contraire une délicieuse retraite, et de jouir ainsi d'un bonheur ignoré, au lieu de s'en pavaner pompeusement aux yeux de chacun, pour exciter l'envie ou la haine de tous ?

Mais, pour en revenir au paradis dont j'ai parlé, une fois la petite porte ouverte, j'entrai avec le curé ; il la referma soigneusement, et dit :

— Ceci, monsieur, est la maison.

Puis, sans doute absorbé dans ses souvenirs et voulant me donner le loisir de tout examiner, il croisa ses bras sur sa poitrine et il demeura silencieux.

Je l'ai dit, je restai frappée d'étonnement, et le spectacle que j'avais devant les yeux était si ravissant qu'il me fit oublier tout autre préoccupation.

On ne voyait plus une pierre de la muraille de clôture dont j'ai parlé ; elle était à l'intérieur absolument cachée par une charmille touffue et par une haute futaie de chênes immenses.

Ensuite, qu'on se figure, situé au centre d'une vaste pelouse de gazon, fin, ras, épais et miroité comme un tapis de velours vert, une maison de médiocre grandeur et de la construction la plus irrégulière : au milieu, un corps de logis composé d'un seul rez-de-chaussée ; à droite une galerie de bois rustique formant serre-chaude, et aboutissant à une sorte de pavillon qui ne paraissait recevoir du jour que par le haut ; à gauche, en retour du corps du logis du milieu, et plus élevé que lui, une galerie à quatre ogives garnies de vitraux coloriés, et aboutissant à une tourelle très haute, qui dominait de beaucoup le reste de l'habitation.

Rien de plus simple apparemment que l'ordonnance de ce cottage ; mais ces bâtimens n'en étaient pour ainsi dire que la charpente, que le corps ; car tout son luxe, toute son indicible élégance, tout son éclat, venait de l'innombrable quantité de plantes grimpantes qui, à part l'ouverture des fenêtres, qu'elles envahissaient encore çà et là par une brusque invasion de jasmins et de chèvrefeuilles, couvraient d'un manteau de verdure et de fleurs de mille nuances toutes les murailles treillagées de cette délicieuse demeure, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet de la tourelle, qui semblait un immense tronc d'arbre revêtu de lianes.

Puis une épaisse et large corbeille de géraniums rouges, d'héliotropes d'un lilas tendre et de lauriers roses régnait autour de la base des murs, et cachait, sous ses grosses touffes de verdure émaillées de vives couleurs, les tiges toujours grêles, les plantes grimpantes qui épanouissaient plus haut leurs trésors diaprés.

Le lierre d'Écosse, les rosiers, la vigne vierge, les cobéas à clochettes bleues, la clématite à étoiles blanches, entouraient de leurs épais réseaux les piliers de bois rustique qui formaient les montans de la serre chaude, et les supports de l'auvent d'un perron, aussi de bois à dix marches recouvertes d'une fine nappe de Lima ; sur chacune de ces marches était un immense vase de porcelaine du Japon, blanc, rouge et or, renfermant de ces grands cactus à larges pétales pourpres et au calice d'azur ; puis, comme le pied de ces plantes est nu et rugueux, de charmans petits convolvulus de Smyrne, à campanules oranges, les cachaient sous leur broderie verte et or ; enfin ce perron aboutissait à une porte de chêne fort simple, de chaque côté de laquelle étaient deux larges et profonds divans de Chine, faits de joncs et de bambous.

Tel était de ce côté l'aspect véritablement enchanteur de ce cottage, de cette oasis fraîche et parfumée, qui s'épanouissait comme une fleur magnifique et ignorée au fond des solitudes de cette province. Il est impossible d'exprimer par la froide ressource des mots toute la splendeur de ce tableau, qui empruntait à la seule nature son indicible somptuosité. Qui peindra les mille caprices de l'ardente lumière du Midi se jouant sur le vif émail de tant de couleurs ? Qui rendra le bruissement harmonieux de la brise qui semblait faire onduler sous ses baisers caressans

toutes ces corolles épanouies? et ce parfum sans nom, mélange frais et embaumé de toutes ces senteurs, et cette bonne odeur de mousse et de verdure jointe à l'arome pénétrant et aromatique du laurier, du thym et des arbres verts, qui pourra l'exprimer?...

Mais ce qui est peut-être plus difficile encore, c'est de retracer les mille pensées diverses et accablantes qui me vinrent à l'esprit en contemplant la plus adorable retraite que l'homme rassasié des joies du monde ait jamais pu rêver; car je songeais que, malgré tant de soleil, de verdure et de fleurs, ce délicieux séjour était à cette heure triste, désert, abandonné; qu'un affreux malheur avait sans doute surpris et écrasé ceux qui s'étaient si doucement reposés dans l'avenir. Le choix même d'un endroit si écarté, aussi loin de toute grande ville, ce luxe, cette recherche de bon goût, témoignaient assez que l'habitant de cette demeure espérait y passer peut-être de longues et paisibles années, dans la sérénité méditative de la solitude, seulement chère aux esprits malheureux, désabusés ou pensifs.

Ces idées m'avaient attristé et longtemps absorbé; sortant de cette rêverie, je regardai le curé; il me parut encore plus pâle que de coutume, et semblait profondément réfléchir.

— Rien de plus charmant que cette maison, monsieur! — lui dis-je.

Il tressaillit brusquement, et me répondit avec politesse, mais toujours avec froideur:

—*Cela est charmant*, en effet, monsieur. — Et poussant un navrant soupir: — Voulez-vous à cette heure visiter l'intérieur de la maison? — ajouta-t-il.

— La maison est-elle meublée, monsieur?

— Oui, monsieur, elle est à vendre ainsi que vous l'allez voir, à part quelques portraits qui seront retirés. — Et il soupira de nouveau.

Nous entrâmes par le perron de verdure dont j'ai parlé.

Cette première pièce était un salon d'attente, éclairé par le haut et rempli de tableaux qui paraissaient d'excellentes copies des meilleurs maîtres italiens; quelques bas-reliefs et quelques statues de marbre d'un goût pur et antique garnissaient les angles de cette salle, et quatre admirables vases grecs étaient remplis de fleurs, hélas! desséchées... car il y avait des fleurs partout, et là elles avaient dû se mêler merveilleusement à ces trésors de l'art.

— Ceci est l'antichambre, monsieur, — me dit le curé.

Nous passâmes, et entrâmes dans une pièce garnie de meubles en bois de noyer, merveilleusement sculptés dans le goût de la renaissance; quatre grands tableaux de l'école espagnole cachaient la tenture, et des fleurs avaient dû remplir de vastes jardinières placées devant les fenêtres.

Toutes ces pièces étaient petites, mais leurs accessoires étaient du goût le plus élégant.

— Ceci est la salle à manger, — me dit le curé en continuant sa nomenclature glaciale.

Puis nous arrivâmes, par une porte ouverte et seulement garnie de portières, dans un salon, dont les trois fenêtres s'ouvraient sur la partie du parc que je n'avais pas vue. Le salon, à frises dorées, était tendu de damas ponceau; les meubles, qui paraissaient être de la belle époque du siècle de Louis XIV, étaient aussi dorés; et plusieurs consoles de marqueterie, comblées de magnifiques porcelaines de toutes sortes, complétaient l'ornement de cette pièce. Mais ce qui me plut surtout, c'est que la splendeur de ce luxe, ordinaire dans une ville, contrastait là délicieusement avec la solitude presque sauvage de l'habitation, et surtout avec la nature riante et grandiose qu'on découvrait des fenêtres du salon.

C'était une immense prairie de ce gazon si frais et si vert que j'avais tant admiré; à travers cette pelouse serpentait sans doute la rivière limpide et courante que j'avais plusieurs fois traversée en arrivant à ***; de chaque côté de cette plaine de verdure s'étendait un grand rideau de chênes et de tilleuls branchus jusqu'à leurs pieds, et deux ou trois bouquets de bouleaux à écorce d'argent étaient jetés çà et là dans cette énorme prairie, où paissaient plusieurs vaches suisses de la plus grande beauté; enfin, à l'horizon, dominant plusieurs collines étagées, on voyait se découper hardiment la crête brumeuse et bleuâtre des dernières montagnes qui terminent la chaîne des Pyrénées orientales.

Cette vue était d'une haute magnificence, et, je le répète, cette nature si grandiose, encadrée dans l'or et la soie de ce joli salon, avait un singulier caractère.

— Ceci est le salon, — me dit le curé.

Nous entrâmes ensuite dans la serre chaude, bâtie en bois rustique. On y voyait un grand nombre de plantes exotiques, profondément encaissées, de sorte que, l'hiver, cette serre devait avoir l'aspect d'une délicieuse allée de jardin. Devant une porte qui la terminait, le curé s'arrêta; et, au lieu de l'ouvrir, il revint sur ses pas...

Mais lui montrant cette porte de bois, d'un charmant travail gothique, flamand sans doute, et léger comme une dentelle, je dis à l'abbé:

— Où mène cette porte, monsieur? ne peut-on pas voir cet appartement?

— On peut le voir, monsieur, si... vous le désirez absolument, — me dit le curé avec une sorte d'impatience douloureuse.

— Sans doute, monsieur, — répondis-je; car plus j'avançais dans l'examen de cette demeure, plus mon intérêt augmentait. Tout jusqu'alors me révélant, non-seulement l'élégance la plus choisie, mais de nobles habitudes d'art et de poésie, je pensais que jamais un esprit vulgaire n'aurait ni choisi ni embelli sa résidence de la sorte.

— Veuillez donc, monsieur, entrer là sans moi, — me dit l'abbé en me donnant une clef. — *C'était son...* — Puis il reprit: — C'est un salon de travail.

J'y entrai.

Cette pièce, évidemment occupée d'ordinaire par une femme, était demeurée absolument dans l'état où celle qui l'habitait l'avait laissée: sur un métier à tapisserie, on voyait une broderie commencée; plus loin, une harpe devant un pupitre chargé de musique; sur une table, un flacon et un mouchoir déployé; un livre ouvert était près d'un panier à ouvrage: je regardai, c'était le deuxième volume d'*Obermann*.

Profondément ému en songeant qu'un malheur affreux et subit avait tranché sans doute une existence qui semblait si poétique et si heureusement occupée, je continuai d'observer avec une dévorante attention tout ce qui m'entourait... Je vis encore une assez grande bibliothèque remplie des meilleurs poëtes français, allemands et italiens; à côté... un chevalet sur lequel était la plus délicieuse ébauche de portrait d'enfant qui se pût voir, une adorable petite figure d'ange de trois ou quatre ans, aux yeux bleus et aux longs cheveux bruns... Je ne sais pourquoi il me sembla follement qu'une mère seule pouvait ainsi peindre... et qu'elle ne pouvait ainsi peindre que son enfant. Toutes ces découvertes, en m'attristant, irritaient de plus en plus mon intérêt et ma curiosité; aussi, je me résolus à tout employer pour pénétrer le secret si opiniâtrement gardé par le curé.

Ce portrait d'enfant, dont j'ai parlé, était placé près d'une des fenêtres qui éclairaient cette pièce; machinalement j'en écartai le rideau. Que vis-je? A une lieue au plus... la mer!... la Méditerranée!... qui étincelait comme un immense miroir d'azur dans lequel le soleil se serait ardemment réfléchi... la mer, qu'on voyait entre le versant de deux collines qui s'abaissaient doucement..,.

Cette vue était magnifique, et je pensais qu'elle devait surtout se révéler dans toutes ses splendeurs à l'âme poétique qui avait laissé dans cette demeure tant de traces touchantes de sa nature noble et élevée.

Un instant je détournai ma vue de ce majestueux spectacle pour la reposer un moment et l'y attacher encore;

j'aperçus alors un objet que je n'avais pas encore remarqué : c'était un portrait d'homme posé sur un chevalet recouvert de velours bleu. Dans l'espèce d'ovale que formaient à leur sommet les deux branches du chevalet en se recourbant, je vis un chiffre composé d'un A et d'un R, surmonté d'une couronne de comte. Ce portrait était dessiné au pastel... Ayant quelques connaissances en peinture, j'y reconnus facilement la même main qui avait ébauché la figure d'enfant.

La tête, attachée à un col svelte et élégant, se détachait, pâle et éclatante, et sortait d'un fond rouge brun très sombre, et des vêtemens entièrement noirs, coupés par fantaisie sans doute à la mode de van Dyck.

Cette figure, jeune et hardie, avait un caractère frappant de haute intelligence, de résolution et de grâce que je n'oublierai de ma vie. L'ovale en était allongé, le front haut, proéminent, très découvert, très uni, sauf un pli extrêmement prononcé qui séparait les sourcils, dont l'arc, non plus que celui des orbites, semblait presque insensible, tant il était droit; les cheveux châtain clair, rares, fins et soyeux, et rejetés en arrière, ondoyaient légèrement sur les tempes; les yeux forts grands, fort beaux, d'un brun de velours, à l'iris orangé, semblaient peut-être trop ronds; mais leur regard fier, profond, méditatif, chargé de pensées, semblait annoncer un esprit de premier ordre; enfin un nez aquilin et un menton à fossette, saillant et bien carrément dessiné, auraient donné à cette physionomie une expression hautaine et presque dure, si, contournant des lèvres minces et purpurines, un fin et imperceptible sourire, rempli de charme, n'eût adouci, éclairé pour ainsi dire, ce que quelques parties du visage avaient de trop énergique et de trop accusé.

Depuis quelques minutes, je contemplais cette tête si belle et si expressive, en me demandant si cet homme était le héros de la mystérieuse aventure que je cherchais à pénétrer... Puis je remarquai, à la différence extrême des yeux, qui, chez l'enfant, étaient bleus et longuement fendus, beaucoup de points de ressemblance entre le portrait de cet inconnu et la délicieuse ébauche de figure d'ange qui était auprès.

Mais bientôt j'entendis la voix émue de l'abbé, qui, sans entrer, me demandait si j'avais *tout vu et assez vu...*

Je le rejoignis. Il ferma la porte, et nous traversâmes de nouveau la galerie. J'y aperçus une chose puérile peut-être, mais qui me serra cruellement le cœur : en un mot, près du salon, était une volière à grillages dorés, dans laquelle je vis morts... plusieurs pauvres petits bengalis et bouvreuils.

Douloureusement oppressé, et de plus en plus intéressé, je voulus mettre le prêtre en confiance, en lui exprimant combien j'étais touché de ce que je voyais, moi qui ne connaissais même pas ceux qui avaient habité ce séjour; mais, soit qu'il ne pût surmonter son émotion, soit qu'il craignît de profaner son chagrin en en confiant la cause à la légèreté d'un étranger, il éluda de nouveau toute ouverture à ce sujet, et me dit avec effort :

— Il ne reste maintenant à voir, monsieur, que la galerie, et la tour, qui forme un autre cabinet d'étude.

Nous repassâmes dans le salon d'entrée, nous traversâmes une bibliothèque, une longue galerie à vitraux coloriés, remplie de tableaux, de sculptures, de curiosités de toute espèce, et nous arrivâmes à la tour, qui communiquait à cette galerie par quelques marches.

J'entrai ; cette fois l'abbé m'accompagna résolûment, bien que je m'aperçusse que de temps à autre il essuyait de sa main ses yeux humides de larmes.

Dans cette vaste salle ronde, tout révélait des goûts studieux et réfléchis : c'était un ameublement sévère, beaucoup d'armes de prix, quatre grands portraits de famille, qui paraissaient embrasser un intervalle de cinq siècles, bien que séparés par une lacune de près de cent cinquante ans; car le plus ancien des portraits rappelait le costume de guerre de la fin du quatorzième siècle, tandis que les costumes des autres appartenaient seulement aux dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles; le portrait le plus récent représentait un homme qui portait l'habit d'officier général du temps de l'Empire et un cordon rouge en sautoir.

Je remarquai encore beaucoup de cartes et de plans topographiques, chargés de notes abrégées et pour ainsi dire hiéroglyphiques; mais ce qui me frappa vivement, ce fut un portrait de femme posé sur un chevalet tout pareil à celui que j'avais déjà remarqué; seulement, il ne portait pas de couronne à son sommet, on n'y voyait qu'un chiffre composé d'un M et d'un V entrelacés.

Par une savante combinaison du peintre, ce portrait, peint sur un fond d'or, rappelait, par son caractère magnifiquement naïf, quelques-unes de ces adorables figures de Vierges de l'école italienne de la fin du seizième siècle; joignez à cela que tout ce que Raphaël a jamais rêvé de plus candide, de plus pur et de plus suave dans l'expression de ses madones, rayonnait doucement sur cette divine physionomie : ses cheveux bruns, lisses et brillans, se collaient sur son front charmant, ceint d'une petite féronnière d'or... puis, suivant la ligne des tempes, d'une blancheur si éblouissantes qu'on semblait y voir le réseau bleu des veines, descendaient jusqu'au bas de ses joues, délicatement rosées; ses grands yeux bleus, d'une sérénité pensive et presque mélancolique, semblaient me suivre de leur long regard, à la fois calme, noble et bon ; ses lèvres, d'un pâle incarnat, ne souriaient pas, mais elles avaient une expression de grâce sérieuse, réfléchie, impossible à rendre, et leur coupe, ainsi que celle du nez droit et mince, était d'une beauté exquise et d'une pureté antique; enfin, une sorte de tunique d'un bleu très tendre, qui, laissant à peine voir la neige des épaules, se nouait autour d'une taille de la plus rare élégance par un cercle d'or bruni, complétait ce portrait, on le répète, d'une naïveté pleine d'élévation, de charme et de poésie.

A force d'examiner curieusement ces traits d'une perfection si idéale, je trouvai dans le regard une expression qui me rappela la figure d'enfant; car je me souvins que les yeux de cet ange étaient aussi très grands et d'un bleu limpide et profond, mais que le bas de son visage et son vaste front rappelaient davantage le portrait d'homme qui m'avait tant frappé.

Je ne sais pourquoi je m'imaginais que cet enfant appartenait à ces deux personnes; mais où était-il? où étaient à cette heure son père et sa mère : son père d'une beauté si fière et si résolue ; sa mère, d'une beauté si douce et si pure?

Etait-ce lui? était-ce elle? étaient-ce tous deux, tous trois, qu'un épouvantable malheur avait frappés?

— Oh ! — me disais-je, — si les dehors tant expressifs de la physionomie ne trompent pas, dans quel Éden enivrant devaient vivre ces deux nobles créatures ! Pouvoir vivre ainsi avec un enfant adoré, au milieu de cette délicieuse et profonde solitude, embellie par les trésors de la nature et de l'art !

Avoir assez la conscience du bonheur et du beau pour s'isoler au milieu d'un monde de génies de toutes sortes ! Pouvoir, quand la voix du cœur se tait, jouir en silence de cette extase recueillie, et se distraire de ces délices par d'autres délices; se parler encore d'amour par la voix sublime des divins poëtes de tous les âges, ou par l'harmonie céleste des grands maîtres, mélodie ravissante qu'une main chérie fait vibrer à votre oreille; comparer enfin l'exquise beauté qu'on idolâtre, l'expression inimitable de ses traits, à tous les prodiges de l'art, et se dire avec orgueil : elle est plus belle ! Pouvoir, en un mot, puiser sans cesse à cette triple source de poésie, et voir son amour, fécondé par cette divine rosée, fleurir chaque jour plus radieux et plus épanoui ! glorifier enfin le Créateur de toutes choses, dans la félicité que nous sentons, dans la femme que nous aimons ! dans les magnificences dont nos yeux et notre âme sont éblouis, oh ! voilà sans doute, me disais-je, voilà la magnifique existence que menaient ces deux êtres !

Mais la voix brève et triste de l'abbé me rappela de ces idéalités.

Je tressaillis, et je le suivis, bien décidé à pénétrer ce secret.

Bientôt le soleil s'obscurcit ; la matinée, qui avait été fort belle, s'assombrit; le ciel se chargea de nuages, quelques gouttes d'eau tombèrent.

— Il n'y a pas d'auberge ici, — me dit le curé ; — vous êtes à cheval, monsieur, le temps menace d'un orage de montagne, et, si l'ouragan est fort, la petite rivière que vous avez trouvée guéable deviendra, pendant quelques heures, un torrent rapide; veuillez donc accepter une pauvre hospitalité dans le presbytère, jusqu'à ce que la tourmente soit apaisée : votre guide et ses chevaux trouveront place dans la grange.

J'acceptai, ravi de cette offre qui pouvait servir ma curiosité : nous rentrâmes.

— Eh bien! Joseph? — dit Jeanne au curé d'un air profondément ému.

— Hélas! Jeanne, que la volonté de Dieu soit faite! mais j'ai bien souffert, et je n'ai pas eu le courage d'entrer *chez elle*...

Jeanne essuya une larme, et alla s'occuper des moyens de me recevoir aussi bien que possible dans cette modeste demeure.

Bientôt l'orage éclata avec tant de violence, que je me décidai à passer la nuit au presbytère de ***.

III

LE RÉCIT.

Après trois jours passés au presbytère de ***, j'avais fait assez de progrès dans la confiance du curé pour qu'il s'ouvrît entièrement à moi sur ce qu'il savait de l'histoire des hôtes qui m'intéressaient si singulièrement; je tâche de rendre ici son grave et simple langage.

— Il y avait quatre ans, monsieur, — me dit-il, — que je desservais cette petite paroisse, lorsque l'habitation que nous avons visitée fut achetée par procuration de monsieur le comte Arthur de ***, dont vous avez vu le portrait; quant à son nom de famille, je l'ignore : tout ce que je puis présumer, c'est que le comte était d'une noble et ancienne maison, à en juger du moins par son titre et le culte presque religieux que je lui ai souvent vu professer pour les antiques portraits qui garnissaient son cabinet.

Avant que le comte Arthur (car je ne l'ai jamais entendu nommer autrement) n'arrivât dans ce village, il y fut précédé par un homme de confiance, accompagné d'un architecte et de plusieurs ouvriers de Paris, qui firent de la demeure commune et sans élégance qui existait la charmante habitation que vous avez admirée. Ces travaux terminés, les ouvriers partirent, et l'homme de confiance resta seul en attendant son maître. Bien que fort éloigné par position et par caractère de m'informer des gens qui venaient demeurer dans ce pauvre village, je ne pus empêcher certaines rumeurs, répandues sans doute par les ouvriers du dehors, d'arriver jusqu'à moi. Selon ces bruits, le comte, qui était fort riche, venait habiter parmi nous avec une femme... qui n'était pas la sienne... D'ailleurs, l'existence de ce gentilhomme avait été, disait-on, d'une immoralité si scandaleuse et si effrénée, que, sans être positivement obligé de se séquestrer du monde, la sorte de répulsion qu'il inspirait, à cause de certaines aventures, avait été telle qu'il s'était cru obligé de vivre désormais dans la solitude.

Vous concevrez sans doute, monsieur, que ma première impression dut être, sinon hostile, du moins extrêmement défavorable à cet étranger, que je ne connaissais pas, il est vrai, mais qui allait, dans la supposition où ces bruits avaient quelques fondemens, qui allait, dis-je, donner ici un exemple funeste, parce qu'aux yeux de nos pauvres montagnards, le rang et la fortune de ces nouveaux venus devaient sembler autoriser leur conduite coupable.

Ces pensées me mirent donc en grande défiance contre le comte, et je me promis bien, si par un hasard peu probable ce dernier me faisait quelques avances personnelles, de protester du moins, par ma sévère et inexorable froideur, contre l'immoralité d'une existence aussi condamnable.

Ce fut donc il y a deux ans passés que le comte s'établit ici, avec une jeune femme et un enfant dont vous avez vu les portraits. Quelques jours après, je reçus un billet de lui, dans lequel il me demandait la grâce d'un moment d'entretien. Je ne pouvais refuser, et le comte se présenta chez moi. Bien que ma résolution, mes habitudes, mon caractère, mes principes, et une sorte de façon d'envisager certaines choses et certains hommes, dussent me prévenir extrêmement contre ce dernier, je ne pus m'empêcher d'être frappé d'abord de son extérieur remarquable, car c'est son portrait que vous avez vu, monsieur; puis aussi de ses manières graves, polies et élevées, et surtout de l'étendue et de la noblesse de son esprit, qui se révéla dans la longue conversation que nous eûmes ensemble ce premier jour.

Il commença par me dire que, venant habiter le village de***, il considérait comme un devoir et un plaisir pour lui de me venir visiter, et qu'il m'aurait la plus grande obligation de vouloir bien régler l'emploi d'une somme de vingt-cinq louis par mois qu'il mettait à ma disposition, pour subvenir, soit à l'assistance des pauvres de cette paroisse, soit aux améliorations que je pouvais juger nécessaires, me priant aussi de m'entendre avec le médecin du village, qui souvent, ajouta-t-il, connaissait des misères et des souffrances que nous autres ministres ignorions ; il me suppliait enfin de croire que toute demande destinée à alléger quelques peines ou à prévenir quelque malheur serait accueillie et accordée par lui avec le plus vif empressement.

Que vous dirai-je, monsieur ! Le comte montra une philanthropie si sage, si haute, si profondément éclairée, que malgré mes préventions je ne pus m'empêcher d'être frappé d'étonnement et presque d'admiration en voyant qu'un homme si jeune encore, et qui avait, dit-on, cruellement abusé de toutes les voluptés des riches et des heureux de la terre, eût une connaissance si triste et si vraie des douleurs et des misères obscures, et de ce qu'on devait faire ou tenter pour les soulager ou les consoler sûrement,

Mais, hélas ! à la fin de cette conversation qui m'avait tenu sous un charme inexplicable et contre lequel, je l'avoue, j'avais longtemps lutté, mes préventions revinrent plus fortes que jamais ; et je ne sais à cette heure si je dois m'en glorifier ou en rougir, car le comte m'avoua sans honte, comme sans jactance impie, *qu'il n'était pas de* NOS RELIGIONS, mais qu'il les respectait néanmoins trop pour s'en jouer et que c'est à cette raison seule que je devais attribuer le motif qui l'empêchait de se rendre jamais à l'église.

Que voulait dire le comte par ces mots, qu'il *n'était pas de* NOS RELIGIONS? Je l'ignore encore. Voulait-il parler des religions d'Europe ? entendait-il par là qu'il n'était ni catholique ni protestant, ni d'aucune des autres sectes dissidentes qui, divergeant du catholicisme, y tiennent toujours par une racine chrétienne? Je l'ignore encore à cette heure, bien que, hélas ! j'aie vu le comte à une épouvantable épreuve !...

Mais, ainsi que je vous le disais, monsieur, cette résolution de ne jamais assister ni prendre part à nos saints mystères m'indignait. Je n'y vis d'abord qu'un dédaigneux prétexte, destiné à voiler une indifférence ou un éloignement coupable; comme aussi je ne vis plus qu'une commisération presque sans mérite dans la fastueuse aumône que sa brillante position de fortune le mettait à même de faire sans s'imposer de privations.

J'eus tort, car il ne s'était pas borné à me donner sèchement de l'or : il m'avait longuement entretenu des misères du pauvre, et cherché avec moi le meilleur moyen de lui être utile ; mais, je vous le répète, son manque de foi à notre religion me rendit injuste... oh ! bien injuste, comme vous l'allez voir, car je fis retomber le coup de ma sainte indignation sur une personne complétement innocente.

Le dimanche qui suivit mon entretien avec le comte, je vis agenouillé dans l'église la jeune femme qui habitait avec lui, et qui ne portait pas, disait-on, son nom. Ceci était vrai d'ailleurs, je l'ai su depuis. Cette liaison était coupable aux yeux de Dieu et des hommes; mais, hélas ! si le crime de ces infortunés fut grand, leur châtiment fut terrible !

Pardonnez-moi si je m'attendris à ce souvenir. Je vous disais donc, — reprit l'abbé en essuyant ses larmes, — que je vis, un dimanche, cette dame agenouillée dans l'église : je montai en chaire, et j'allai jusqu'à faire des allusions directes, cruelles même, dans le sermon que je prononçai, contre la détestable immoralité des grands et des riches de la terre, qui pensaient, ajoutai-je, atténuer leurs fautes en jetant aux pauvres une dédaigneuse aumône ; j'exaltai le malheureux qui prie, croit, et partage le pain dont il a faim avec un plus misérable que lui ; et je trouvai à peine un froid éloge à donner au riche, pour qui la bienfaisance n'est qu'une superfluité facile. Je fis plus, j'exaltai de nouveau la paisible et vertueuse existence du pauvre qui cherche l'oubli de ses maux dans la douceur d'un lien béni par Dieu, et je m'élevai violemment contre les riches qui semblent fouler aux pieds toute morale reçue, et trouver une sorte de méchant plaisir à braver ainsi les devoirs qu'ils regardent dans leur orgueil impie comme indignes d'eux, et bons, disent-ils, pour les misérables !...

Ah ! monsieur, je ne puis me reprocher l'amertume de ces paroles, car elles exprimaient mon horreur contre une conduite que je trouve à cette heure aussi criminelle qu'alors ; et pourtant, depuis, j'ai eu la faiblesse de m'en repentir... Enfin, ce jour-là, en entendant ces mots, auxquels mon indignation prêtait une grande énergie, tous les yeux de nos montagnards se tournèrent aussitôt vers cette malheureuse femme humblement agenouillée parmi eux : sa tête se courba davantage ; elle ramena les plis de son voile sur son visage, et il me parut, à quelques mouvemens saccadés de ses épaules, qu'elle pleurait beaucoup... Je triomphai, car je pensais avoir éveillé le remords, peut-être endormi jusqu'alors, dans une âme coupable. Le service divin terminé, je rentrai au presbytère.

Sans rien redouter de la colère du comte, qui pouvait se croire offensé de ces allusions, j'étais néanmoins préoccupé malgré moi de ce qu'il en pouvait penser. Le lendemain, il me vint voir. Quand ma sœur m'annonça sa visite, je ne pus me défendre d'une certaine émotion; mais je trouvai son accueil aussi bienveillant que d'habitude : il ne me dit pas un mot du sermon de la veille, causa longuement avec moi des besoins de nos pauvres, et me parla d'un projet qu'il avait d'établir une école pour les enfans, sous ma direction, me communiqua ses idées à ce sujet, établit une sage et remarquable distinction entre l'éducation qu'on doit donner aux gens voués aux travaux physiques et celle que doivent recevoir les gens destinés aux professions libérales; et déployant, dans cette conversation qui me tint de nouveau sous le charme, les vues les plus hautes et les plus étendues, il montra l'esprit le plus mûr et le plus droit, puis me quitta.

Hélas ! monsieur, les misères et les faiblesses de notre nature sont tellement inexplicables, que je fus presque blessé de l'indifférence apparente du comte au sujet de mon sermon, au lieu de voir dans sa conduite mesurée une respectueuse soumission aux devoirs que m'imposaient mes convictions et mon caractère.

Peu de temps après, une des grandes fêtes de l'église approchait ; je m'y rendais un jour pour y entendre la confession de nos montagnards, lorsque, en allant à mon confessionnal, je vis parmi les paysans cette même femme humblement agenouillée comme eux sur la pierre humide et dure : elle attendit là longtemps, et vint à son tour au tribunal de la pénitence. J'étais loin d'être indulgent pour nos paysans, mais je ne sais pourquoi je me sentis disposé à être plus sévère encore pour une personne que son rang paraissait mettre au-dessus d'eux. La voix de cette dame était tremblante, émue, son accent timide et doux ; et, sans trahir ici un de nos plus grands, un de nos plus sacrés mystères, puisque, hélas ! monsieur, je ne vous apprends que des faits maintenant publics et mis en évidence par un effroyable événement, je reconnus, dès ce jour et dans la suite des temps, l'âme la plus noble et la plus repentante, mais aussi la plus faible et la plus criminelle sous le rapport de son attachement coupable pour le comte... attachement qui me parut tenir d'une exaltation que j'oserais appeler sainte et religieuse si je ne craignais de profaner ces mots.

Que vous dire de plus, monsieur ! Au bout de six mois de séjour dans nos contrées, le comte et cette dame, que nos montagnards appelèrent bientôt dans la naïveté de leur reconnaissance l'*ange Marie* (car personne ne l'entendit jamais appeler autrement que Marie), le comte et cette dame avaient été si charitables, que nous ne comptions plus un malheureux dans cette paroisse; et, bien plus, telle était l'étrange confiance que la bienfaisance inépuisable et éclairée de cette âme si belle avait donnée à nos montagnards, que si quelquefois je leur représentais la dangereuse témérité de leurs chasses périlleuses, en leur rappelant quel serait le triste avenir de leur famille s'ils venaient à périr, ils me répondaient : ***Mon père, l'ange Marie y pourvoira !*** En un mot, cette dame était devenue la Providence de ce village, et l'on y comptait comme sur celle de Dieu. Au bout d'un an, cette personne si aimée, si bénie, tomba gravement malade; à cette nouvelle, je ne vous dirai pas, monsieur, les craintes, le désespoir de nos paysans, les prières, les *ex-voto* qu'ils firent pour elle, la désolation qui régna dans ce village.

Craignant de compromettre la rigoureuse sévérité de mon caractère, bien que le comte fût venu presque chaque jour me voir, je n'étais jamais allé chez lui ; mais lorsque cette dame fut très malade, elle me demanda, et le comte vint me supplier de me rendre auprès d'elle. Je ne pus m'en dispenser. Je la trouvai presque mourante.

Ce fut un moment terrible; jamais sa piété ne se révéla plus fervente et plus profonde à mon âme attendrie. Je la consolai, je l'exhortai ; pendant huit jours elle donna les plus cruelles inquiétudes ; enfin sa jeunesse la sauva.

Je ne vous parle pas non plus, monsieur, de l'affreuse anxiété du comte pendant cette maladie. Une nuit surtout, qu'on désespérait de cette dame, il m'épouvanta... car, par quelques mots qui lui échappèrent... je compris que cette mort qu'il redoutait aurait pu le précipiter de nouveau de la sphère des plus généreux sentimens... dans l'abîme de la plus grande perversité, et dans ce moment je crus à la réalité de tous les bruits qui avaient couru sur le comte.

Enfin, l'ange Marie revint à la santé ; peu à peu, la beauté refleurit sur ce noble et charmant visage, où luttaient sans cesse le remords d'une grande faute et la conscience d'un bonheur assez grand pour lutter incessamment contre ce remords... Hélas ! monsieur, j'avais pris la résolution de ne pas retourner dans cette maison, craignant, je vous l'ai dit, de compromettre la gravité de mon caractère ; et pourtant j'y retournai... Sans doute je fus coupable, mais peut-être trouverai-je une excuse aux yeux de Dieu, car cette femme et le comte étaient si charitables aux malheureux ! Grâce à lui, grâce à elle, je pouvais secourir tant de misères, que Dieu me pardonnera, je l'espère, de n'avoir pas repoussé la main qui répandait ses aumônes avec tant de discernement et de bonté !... Et puis encore, moi, pauvre prêtre, j'aimais la science, l'étude, et il n'y avait personne dans ce village avec qui je pusse m'entretenir, tandis que je trouvais dans le comte une des plus hautes intelligences que j'aie, je ne dirai pas connues, car

j'ai bien peu expérimenté les hommes et la vie, mais que j'aie, si cela se peut dire, rencontrées dans les livres. Ses connaissances étaient vastes, profondes, presque universelles; il paraissait avoir beaucoup vu et voyagé, et ne pas être demeuré étranger aux affaires publiques, car il résumait les rares questions politiques que le hasard amenait dans nos conversations avec une puissante et énergique concision; son jugement était clair, perçant, allant droit au fond des choses, mais étrange et singulier en cela qu'il paraissait dégagé, soit par réflexion, soit par indifférence, soit par mépris, de tout préjugé, de toute sympathie de cause ou de caste : cela était quelquefois bien effrayant d'impartialité, je vous l'assure, monsieur... Mais ce qui m'épouvantait toujours pour le comte, c'est que jamais je ne lui entendis prononcer un seul mot qui annonçât la moindre foi religieuse. Bien qu'il fût comme tacitement convenu entre nous de ne jamais aborder ces formidables questions, si dans le cours de l'entretien il lui échappait quelques paroles à ce sujet, elles semblaient si froidement désintéressées, que j'eusse peut-être préféré, pour mon salut, une attaque ou une négation à propos de ces éternelles vérités; car sa conversion à des principes religieux m'eût peut-être semblé possible un jour, tandis que cette indifférence de glace semblait ne laisser aucun espoir.

Et pourtant sa conduite pratique était la plus ample et la plus magnifique application des principes du christianisme; c'en était l'esprit sans la lettre. Jamais non plus je n'entendis entre lui et l'*ange Marie* aucune conversation religieuse, bien que leur enfant fût pieusement élevé par sa mère dans notre croyance. Souvent, néanmoins, j'ai vu le comte les yeux mouillés de larmes, lorsque celle qu'il aimait, joignant les mains de ce petit ange, lui faisait prier Dieu; mais le comte était, je pense, monsieur, plus touché de la délicieuse figure de cet enfant, et des accens ingénus de sa voix, que des pensées religieuses qu'elle exprimait.

Cette dame avait aussi une instruction solide et variée, un esprit remarquable, et surtout une sorte d'ineffable indulgence qui s'étendait à tous. Si le comte, avec sa parole souvent acerbe et mordante, attaquait quelque caractère ou quelque fait historique ou contemporain... elle cherchait toujours à trouver dans le caractère le plus noir, dans le fait le plus triste, un bon instinct ou un sentiment généreux qui les excusât un peu... Alors les larmes me venaient aux yeux, en songeant que c'était sans doute un cruel retour sur elle-même, un remords incessant, qui rendait cette pauvre femme si bienveillante à tous, comme si elle eût, hélas! senti qu'étant bien coupable elle-même, il ne lui était permis d'accuser personne.

Et le comte, monsieur, si vous saviez avec quelle profonde et presque respectueuse tendresse il lui parlait! comme il l'écoutait! avec quelque délicate fierté il savait apprécier et faire ressortir tout ce qu'il y avait de noble et de grand dans l'esprit et dans le cœur de celle qu'il aimait tant! combien son visage devenait radieux en la contemplant! Que de fois je l'ai vu la regarder ainsi longtemps en silence, et tout à coup, comme si les mots lui eussent manqué pour peindre ce qu'il ressentait, lever les yeux au ciel en joignant les mains avec un geste, avec une expression de bonheur et d'admiration impossible à rendre.

Ah! monsieur, que de longues et douces soirées j'ai ainsi passé dans l'intimité de ces deux personnes à la fois si coupables et si vertueuses!... Que de fois ce fatal et bizarre contraste a confondu ma raison! Que de fois, l'été, le soir, en les quittant, au lieu de rentrer au presbytère, j'allai me promener sur nos montagnes, pour méditer plus en silence, plus sous l'œil de Dieu, si cela peut se dire!! « O Seigneur!... m'écriais-je, tes vues sont impénétrables!... Cette femme est adultère et criminelle; elle a la conscience de sa faute puisqu'elle pleure incessamment sa faute; elle est bien coupable sans doute à tes yeux et à ceux des hommes, et pourtant quelle vie plus exemplaire, plus bienfaisante, plus pratiquement touchante et vertueuse que la sienne! Combien de fois aussi l'ai-je entendue chanter des hymnes en ton nom! sa voix annonçait une foi si profonde et si religieuse que cette foi ne pouvait être feinte!... O mon Dieu! qu'est-ce donc que le vice et le crime quand ils revêtent ces dangereuses apparences? faut-il les haïr davantage? faut-il les plaindre? faut-il plutôt leur pardonner? Et lui, cet homme étrange, qui, dit-il, *n'est pas de nos religions*, quelle est donc la sienne, à lui? quelle est donc cette religion ignorée qui lui impose une vie si généreuse et si bienfaisante? qui le rend si bon, qui le fait chérir et bénir de tous? A quelle source inconnue a-t-il donc puisé ces principes d'une charité si intelligente et si élevée? Et pourtant on dit qu'il n'a rien respecté de ce qui était saint ou sacré aux yeux des hommes, qu'il l'a foulé aux pieds et méprisé... Et cela est... car son amour d'aujourd'hui est criminel... et autrefois il a été bien plus terriblement coupable encore... je le crois; car, de même que la lueur de la foudre fait quelquefois entrevoir toute l'immensité d'un abîme, de même aussi à ce moment terrible où il tremblait de perdre cette femme... j'ai un instant pu pénétrer les profondeurs de son âme, et j'ai pâli de terreur... et pourtant la noblesse de ses sentimens ne s'est jamais démentie. « O mon Dieu! que tes vues sont impénétrables! » répétais-je plus indécis que jamais, en m'humiliant toujours devant les mystérieux desseins de la Divinité, car bientôt je devais avoir une terrible preuve que sa formidable justice sait atteindre inexorablement les coupables.

Hélas! monsieur, mon récit approche de sa fin, et cette fin est épouvantable... C'était, il y a trois mois, un soir; je causais avec ma sœur d'un fait qui me semblait très inquiétant : deux paysans assuraient avoir vu un vieillard à cheveux blancs et à sourcils noirs, au teint cuivré, mais d'une vigueur rare pour son âge, escalader le mur du parc de la maison du comte; puis que, peu de temps après, ils avaient entendu deux coups de feu. Je me disposais à aller m'informer moi-même de ce qui en était, lorsqu'on vint me chercher à la hâte pour me rendre chez le comte. Ah! monsieur, jugez de ma terreur!... je trouvai lui et elle, chacun percé d'une balle... Un des deux coups de feu avait atteint leur pauvre petit enfant, qui était mort et paraissait endormi dans son berceau.

Le comte n'avait pas deux minutes à vivre; ses derniers mots furent ceux-ci : « Marie vous dira tout... Donnez-lui vos soins... » Puis il se retourna vers elle et dit : « Adieu... Marie!... hélas!... c'est pour toujours!... Ah! c'est ma faute; SI JE VOUS AVAIS CRUE... POURTANT!!! » Et il mourut.

Elle lui survécut à peine d'un quart d'heure; et avant d'expirer, elle me confia le secret de cette terrible aventure, afin d'éclairer la justice et d'empêcher d'accuser ou d'inquiéter des innocens.

En un mot, ainsi que vous l'avez peut-être déjà pénétré, monsieur, le vieillard était le mari de cette infortunée : usant du terrible droit que lui donne la loi, trouvant sa femme et le comte assis près du berceau de leur fils, il les avait tirés tous deux à bout portant; une balle avait du même coup tué la mère et le malheureux enfant...

— Mais ce vieillard, qu'est-il devenu? demandai-je au curé, dont la narration m'avait si douloureusement impressionné.

— Je l'ignore, monsieur; tout ce que j'ai su, c'est qu'un petit bâtiment génois, mouillé depuis huit jours proche de la côte, à une lieue d'ici, avait, le soir même de ce triple meurtre, mis à la voile.

On conçoit l'intérêt que fit naître en moi cette narration, et on comprendra peut-être aussi qu'instruit de ce terrible événement, je ne pus me résoudre à acquérir cette demeure, où devaient toujours vivre d'aussi affreux souvenirs, et qui alors me sembla maudite.

Je restai au presbytère jusqu'au moment où, le délai de la vente à l'amiable étant passé, cette habitation fatale fut adjugée à un négociant retiré, qui, trouvant le mobilier *gothique*, le vendit à l'encan.

Pour souvenir de cette triste aventure, j'achetai à cette vente la harpe de Marie, un meuble en marqueterie provenant du cabinet du comte, et quelques objets de peu de valeur, que je priai le curé d'accepter; car, selon la volonté du comte, qu'on trouva consignée dans son testament, à l'exception de tous les portraits, qui furent brûlés, le prix de la maison et de ses dépendances devait appartenir à la commune de *** et être employé à secourir les pauvres.

Je quittai ce village, bien préoccupé de ce récit; j'avais envoyé chez moi le meuble de marqueterie que j'avais acheté à ***.

Un jour que je l'examinais avec une triste curiosité, j'y découvris un double fond; dans ce secret, je trouvai un assez volumineux manuscrit: c'était le journal du comte...

Ces fragmens m'ont paru remarquables par leur esprit d'analyse et par une succession d'aventures d'une donnée fort simple, fort naturelle, et digne peut-être d'intérêt et d'étude, en cela qu'elles retracent des faits communs à la vie de presque tous les hommes.

Ce sont ces fragmens qui vont suivre, et que je donne dans toute la naïveté de l'étrange scepticisme qu'ils dévoilent.

Ces sortes de mémoires embrassent une période de douze années.

Bien qu'ils racontent la vie de cet inconnu depuis l'âge de vingt ans, et qu'ils semblent par la date se continuer jusqu'au jour qui précéda sa fin, on voit par une note que le récit des sept premières années fut écrit par le comte, seulement environ cinq ans avant sa mort, tandis que les cinq dernières années sont au contraire écrites comme un journal, presque jour par jour, et selon les événemens.

L'écriture de ce journal était fine, correcte, souvent courante et hâtée, comme si la main et la pensée eussent été souvent emportées par l'entraînement des souvenirs. D'autres fois elle était pour ainsi dire calme et acérée, comme si une main de fer l'eût tracée. Sur les marges de ce manuscrit on voyait une infinité de portraits, de silhouettes, esquissés à la plume avec autant de facilité que de grâce, et qui devaient être d'une ressemblance frappante; enfin, intercalées dans le récit, on trouve çà et là un assez grand nombre de lettres d'écritures différentes, qui étaient pour ainsi dire les pièces justificatives de ce singulier manuscrit.

JOURNAL D'UN INCONNU.

—

HÉLÈNE.

I

LE DEUIL.

J'avais vingt ans; je revenais d'un long voyage en Espagne et en Angleterre, entrepris sous la direction de mon précepteur, homme sage, modeste, ferme et éclairé. A mon retour à Serval, terre dans laquelle mon père s'était retiré depuis longues années, je trouvai ce dernier gravement malade; je n'oublierai de ma vie le spectacle qui me frappa lors de mon arrivée.

Ce château, extrêmement retiré et dominant un chétif village, s'élevait solitairement sur la lisière d'une grande forêt; c'était un vaste et gothique édifice de briques noircies par le temps; son intérieur se composait de grands appartemens sonores, et peu éclairés par leurs longues fenêtres à petits carreaux; nos gens portaient le deuil de ma mère, que j'avais perdue pendant mon voyage; presque tous étaient de vieux domestiques de la maison, et rien de plus lugubre que de les voir vêtus de noir, marchant silencieusement dans ces pièces sombres et immenses, se détacher à peine de leur fond rouge ou vert foncé, couleur de toutes les tentures de cette antique habitation.

En descendant de voiture, je fus reçu par le valet de chambre de mon père; il ne me dit pas un mot, mais ses yeux étaient baignés de larmes. Je le suivis; je traversai une longue galerie, la terreur de mes nuits d'enfance, comme elle en était la joie durant le jour. Je trouvai mon père dans son cabinet; il voulut se lever pour m'embrasser; mais, ses forces lui manquant, il ne put que me tendre les bras.

Il me parut affreusement changé: je l'avais quitté encore alerte et vigoureux; je le trouvai faible et abattu: sa grande taille s'était voûtée, son embonpoint avait disparu; il était pâle, défait, et une sorte de sourire convulsif et nerveux, causé par la continuité de ses douleurs, donnait à sa physionomie haute et sévère une indicible expression de souffrance habituelle.

J'avais toujours beaucoup redouté mon père. Son esprit était vaste, sérieux, réfléchi, concentré, et çà et là, par accès, froidement ironique; son savoir prodigieux en toutes sortes de matières, son caractère absolu, ses habitudes graves, pensives et taciturnes, son abord glacial, ses principes d'une rare solidité, sa bonté pour moi extrême en fait, mais nullement démonstrative: aussi m'inspirait-il plutôt une vénération profonde et craintive, une gratitude respectueuse, qu'une affection confiante et expansive comme celle que je ressentais pour ma mère.

Ayant quitté le service de bonne heure, malgré les instances de Napoléon, qui aimait sa volonté de fer et son infatigable activité, mon père avait presque toujours vécu dans ses terres, mais, chose étrange! sans jamais y recevoir personne. La terreur de 93 avait tellement diminué notre famille, qu'excepté une sœur de mon père, nous n'avions plus de parens, mais seulement des alliés fort éloignés, que nous ne voyions pas.

Maintenant que l'âge et l'expérience me permettent d'apprécier et de comparer mes souvenirs, mon père reste à mes yeux le seul homme véritablement misanthrope que j'aie jamais rencontré; car il n'était pas de ces misanthropes qui recherchent les hommes pour leur dire chaque jour qu'ils les détestent et qu'ils veulent les fuir, mais un misanthrope qui avait rompu absolument avec eux. Aussi, j'ai beau interroger mes souvenirs d'enfance et de jeunesse, je ne me souviens pas d'avoir vu à mon père un ami, ou même ce qu'on appelle une simple connaissance. Ma mère, ma tante et ma cousine Hélène, plus jeune que moi de trois années, étaient les seules personnes qui, de temps à autre, nous vinssent visiter: cela n'est pas une exagération, ma mère me l'a dit, pendant près de trente années que mon père vécut à Serval... pas un étranger n'y parut.

Mon père chassait beaucoup, mais seul; il aimait passionnément les chevaux et aussi la grande agriculture. Ces occupations et celles de mon éducation, qu'il fit lui-même jusqu'à ce qu'il m'eût mis entre les mains d'un précepteur pour voyager, employaient presque tous ses instans; puis ses biens étant considérables, et n'ayant jamais voulu d'intendant, secondé par ma mère, dont l'esprit d'ordre était extrême, il s'occupait d'administrer sa fortune lui-même; enfin la lecture, des expériences scientifiques, et surtout de longues promenades solitaires, complétaient ces journées.

Lorsque je partis pour ce funeste voyage pendant lequel je devais la perdre, ma mère, ayant eu en songe comme un pressentiment de cette fatalité, me le dit; mais nous le cachâmes à mon père: non qu'elle le craignît, mais il lui avait toujours beaucoup imposé par la gravité de son esprit, et elle redoutait surtout son ironie sévère, qui n'épar-

gnait jamais les sentimens poétiques, exagérés ou romanesques.

Je ne pus donc embrasser ma mère une dernière fois : je ne parle pas de mes regrets ; c'était la seule personne au monde à laquelle j'osasse tout dire et tout confier. Ma tante et sa fille Hélène étaient venues habiter Serval depuis la mort de ma mère, et cela presque malgré mon père ; car, bien que sa santé parût s'altérer de plus en plus, son besoin habituel de solitude et de silence avait encore augmenté.

Je menais alors une vie bien triste et bien déchirante pour mon cœur : le matin, mon père me faisait venir auprès de son lit : son valet de chambre lui apportait un grand coffre, où étaient renfermés les registres qui contenaient l'administration de nos biens, et chaque jour il me mettait au courant de toutes ses affaires, et avec une clarté froide qui me glaçait; plus tard, il me fit lire son testament avec la même apparence d'insensibilité ; les sanglots me suffoquaient, il ne semblait pas s'en apercevoir ; il terminait d'ordinaire cette sorte d'initiation au gouvernement futur de la fortune qu'il me laissait, par quelques enseignemens faits d'une voix brève, et interrompus par de longs silences.

Ces enseignemens révélaient le jugement le plus droit, le plus sûr, et aussi la connaissance la plus réelle et la plus approfondie des misères, ou plutôt de ce qu'il appelait les *nécessités morales* de la condition humaine ; car un trait bien frappant du caractère de mon père était une manière de voir étrangement calme et désintéressée à propos des faiblesses, inhérentes à notre espèce selon lui, puisqu'on était obligé d'admettre comme conséquens à notre organisation morale certains faits, certains instincts bas ou égoïstes, auxquels les nobles caractères ne pouvaient échapper ; il trouvait aussi inutile de cacher ou de nier cette plaie que de blâmer les hommes d'en être atteints.

Ainsi, lui demandait-on un service, il déduisait à soi ou à son obligé les raisons qui généralement amènent l'ingratitude, puis néanmoins rendait le service avec une bienveillance toute parfaite.

En résumé, le sens moral des entretiens que j'avais avec lui, et qui de sa part se composaient de phrases courtes, concises et nerveuses, affirmait : « Que le pivot de tout étant l'or, puisque les plus beaux caractères une fois aux prises avec le besoin s'avilissaient quelquefois jusqu'à l'infamie, il fallait rester riche pour être sûr de rester honnête homme ; que tout dévouement avait son arrière-pensée ; que tout homme était corruptible, mais que le taux, le moment ou la *monnaie* de la corruption de chacun variait selon les caractères individuels ; que toute amitié devant absolument avoir son heure négative, il était inutile de compter sur un sentiment qui un jour vous manquerait; enfin je devais, selon ces terribles maximes, m'estimer heureux de n'avoir ni frère, ni sœur, et d'être ainsi pur de tout *fratricide véniel*, l'homme étant fait de la sorte qu'il ne voit presque toujours dans la fraternité qu'une diminution d'héritage ; car, ajoutait mon père, bien peu, parmi les plus purs, peuvent nier avoir pensé au moins une fois dans leur vie, en supputant la fortune qu'ils partageaient : *Si j'étais seul !* »

Je ne saurais dire combien ces axiomes, d'un sens peut-être rigoureusement vrai, mais d'une affirmation si désolante et si exagérée, ainsi froidement énoncés par mon père mourant, m'épouvantaient !

Mon précepteur, homme d'un sens droit, mais d'un esprit médiocre, n'avait de sa vie soulevé devant moi aucune question philosophique. Sur ces matières, mon intelligence était demeurée jusque-là comme inerte et endormie ; mais mon esprit, heureusement préparé par une éducation féconde et par une précoce habitude de réflexion due à ma vie solitaire et à l'expérience des voyages, était prêt à recevoir le germe de toutes pensées, bonnes ou fatales, que l'ardeur de mon imagination devait rapidement développer.

Aussi, ces tristes et amers enseignemens demeurèrent-ils l'unique et profonde racine de toutes mes pensées ! Plus tard, je pus les modifier, y enter pour ainsi dire d'autres idées, mais elles participèrent toujours de l'âcreté de la première séve.

Après ces tristes entretiens avec mon père, qui duraient ordinairement deux heures, on l'habillait, ou plutôt on l'enveloppait de couvertures chaudes et légères; car, ses anciennes blessures s'étant rouvertes, il souffrait si cruellement qu'il ne pouvait rien supporter de lourd ; puis on l'asseyait dans un fauteuil roulant, et on le promenait au soleil dans le parc.

Par une étrange singularité, mon père, qui avait toujours mis à grand luxe et à grand plaisir de tenir merveilleusement ce parc, du moment qu'il se sentit sérieusement malade, défendit absolument d'y faire les travaux même les plus ordinaires et les plus indispensables.

On ne pourrait dire l'aspect désolé de ces immenses allées, qui restaient envahies par l'herbe et par les ronces ; de ces charmilles autrefois symétriquement taillées, mais alors abandonnées et poussant au hasard ; de ces massifs de fleurs mortes de l'été, qu'on arrache à l'automne (car nous étions à la fin de cette saison), et qui étalaient partout leurs tiges noires et flétries. Je le répète, rien de plus lugubre que ce spectacle d'incurie et de ruine dans une maison habitée ; car mon père avait étendu les mêmes défenses à propos des moindres réparations journalières : un volet décroché, une cheminée abattue par un ouragan restaient ainsi que le vent les avait dégradés.

Après cette promenade, que mon père faisait en silence, la tête baissée sur sa poitrine, ayant ordinairement à côté de lui, moi, Hélène ou ma tante, on le rentrait au château, dans son cabinet, que je vois encore éclairé par trois fenêtres qui donnaient sur le parc, encombré de portraits de familles, de tableaux et de curiosité de prix. Une grande bibliothèque noire occupait tout un côté ; au plafond pendait un grand lustre de cristal de roche. Mais ce qui donnait aussi à cet appartement un caractère d'indéfinissable tristesse, c'était ce même abandon qui désolait le parc : car les tableaux, les meubles, étaient couverts de poussière ; un valet de chambre ayant une fois, malgré ses ordres, épousseté un peu, mon père se mit dans un tel emportement que depuis on laissa la poussière s'accumuler et les toiles d'araignées tout envahir.

Mon père voulait rester ainsi seul pendant deux ou trois heures, après lesquelles on le revenait chercher pour une seconde promenade, qui seule semblait le sortir un peu de sa morne apathie.

Le but était d'aller voir dans un vaste palis des chevaux en liberté : il y en avait, je crois, sept ou huit, dont trois chevaux de chasse, que mon père avait montés de préférence pendant fort longtemps ; les autres étaient des chevaux de harnais, aussi fort vieux. Dès que mon père s'était vu dans l'impossibilité de monter à cheval ou de sortir en voiture, il avait fait mettre ses chevaux en liberté dans cette enceinte ; une clause de son testament ordonnait expressément que ces animaux demeurassent là sans travailler jusqu'à leur mort.

Je le répète, à cette heure seulement, mon père disait quelques rares paroles, rappelait brièvement une chasse où tel cheval avait brillé, une route parcourue par un autre avec une vitesse surprenante ; puis, ensuite de cette promenade, on le rentrait pour dîner.

Bien que depuis longtemps il ne se soutînt plus que par des substances très légères, il voulait que sa table, à laquelle il avait toujours tenu, fût servie avec la même recherche que lorsqu'il était en santé, bien qu'il ne mangeât pas. Ma tante et Hélène prenaient part à ces repas silencieux, servis par de vieux domestiques en noir et à cheveux blancs. Mon père ne disait pas un mot, et, comme nous avions remarqué que le bruit lui était insupportable, c'est à peine si nous échangions à voix basse quelques rares paroles.

Après le dîner, qui durait peu, nous rentrions au salon ; on approchait un échiquier, et je m'asseyais avec mon père. Je rangeais les pièces, et nous commençions le simu-

lacre d'une partie ; car mon père, toujours profondément absorbé, ne jouait plus; seulement, à de longs intervalles, il poussait au hasard une des pièces sur le damier, j'en avançais une autre, pour la forme... et le silence continuait; car c'était une sorte de contenance machinale, bien plus qu'une distraction, que mon père cherchait dans cette apparence de jeu.

Durant ce temps-là, ma tante lisait, et Hélène se mettait au piano pendant environ une heure.

Cette heure de musique était, avec sa promenade au parc des chevaux, les deux seuls accidens de la journée qui parussent faire quelque impression sur mon père ; car, tout en continuant de mouvoir au hasard les échecs, il disait à Hélène, de sa voix grave et pénétrante : « Jouez tel air, je vous prie, Hélène. »

Quelquefois, mais bien rarement, il lui faisait répéter deux ou trois fois le même morceau ; alors il s'accoudait sur l'échiquier, cachait sa tête dans ses deux mains, et semblait profondément recueilli...

Un jour seulement, après avoir redemandé le même chant, je vis ses yeux baignés de larmes lorsqu'il leva son visage vénérable, si cruellement creusé par les souffrances.

Les airs qu'il faisait ainsi répéter à Hélène étaient en très petit nombre et fort anciens; il y avait entre autres *Pauvre Jacques*, la cavatine de *Don Juan* de Mozart, une symphonie de Beethoven, et deux ou trois romances de *Païsiello;* une surtout, intitulée la *Mort d'Elvire*, mélodie simple, douce et triste, semblait l'affecter plus profondément que les autres : aussi quelquefois, poussant un profond soupir, il disait : « Assez... Hélène... Je vous remer-» cie, mon enfant... » Aussitôt le piano se taisait, et tout retombait dans un profond silence.

Je ne saurais dire quelle indéfinissable mélancolie éveillait en moi cette scène qui se passait ainsi presque chaque jour, avec quelle sorte d'extase recueillie j'écoutais ces anciens airs d'un rhythme si naïf, chantés à demi-voix par Hélène, dont le timbre était d'une fraîcheur et d'une pureté remarquables.

Le salon où nous nous rassemblions le soir s'appelait le *salon du Croisé*, parce qu'un de nos ancêtres, portant la croix sainte, s'y trouvait représenté au-dessus d'une immense cheminée de pierre sculptée; cette pièce était vaste, toute tendue de damas rouge sombre. Comme la vue de mon père était très affaiblie, on posait sur le piano deux lampes recouvertes d'abat-jour de soie verte, relevés seulement du côté du pupitre : aussi toute la pièce restait presque dans l'obscurité, tandis qu'Hélène, assise au piano, était seule vivement éclairée.

Je vois encore ses beaux cheveux blonds, si bien attachés à son joli col, qui se détachait si blanc de sa large pèlerine noire. Puis, mon père, assis devant notre échiquier, la tête baissée sur la poitrine, dans l'attitude de la méditation, seulement reflété, ainsi que moi, par la lueur rouge et vacillante du foyer. . . . .

Environ sur les dix heures, mon père sonnait; ses gens le transportaient dans son appartement, où je l'accompagnais, et on le mettait au lit.

Je couchais dans une chambre voisine de la sienne, et bien souvent, la nuit, inquiet et agité, me relevant pour écouter sa respiration, je m'avançais doucement jusqu'auprès de lui, mais je rencontrais toujours son regard fixe, clair et perçant, car il ne dormait jamais.

Cette épouvantable insomnie, que les médecins attribuaient aux suites de l'abus de l'opium, et qu'ils avaient vainement combattue de tous leurs moyens, cette insomnie continue était ce qui le faisait le plus souffrir; les larmes me viennent encore aux yeux quand je me rappelle l'accent calme et résigné avec lequel il me disait : « Je ne dors pas, je n'ai besoin de rien... allez vous reposer, mon enfant... »

J'ai quelquefois frissonné en songeant que, pendant plus de sept mois, mon père n'a pas dormi une minute! Chaque jour et chaque nuit il pensait à sa fin prochaine, qu'il voyait et sentait lentement venir. J'ai dit que son instruction était véritablement encyclopédique ; aussi, sans avoir des connaissances pratiques en médecine, il en avait malheureusement d'assez grandes pour connaître et juger sûrement de son état...

Huit mois avant de mourir, il stupéfia ses médecins par l'assurance raisonnée avec laquelle il leur développa les conséquences inévitablement mortelles de sa maladie, et le temps probable qu'il avait encore à vivre! Et pourtant, avec cette conviction terrible que chaque jour l'approchait de sa tombe, jamais un moment de faiblesse ou de regret apparent! jamais une plainte! jamais un mot qui fît allusion à ce sort fatal! Du silence, toujours du silence! et sa vie de chaque jour, jusqu'à celui de sa mort, fut celle que j'ai retracée.

La veille de cet affreux événement, il me fit, avec une lucidité remarquable, subir pour ainsi dire un examen approfondi sur la façon dont je devais régir ma fortune ; il parut satisfait et me dit :

« J'ai doublé les biens que mon père m'avait laissés ; ces améliorations ont été le but constant de ma vie, parce qu'elles avaient votre avenir pour objet. Usez sagement de ces biens si vous le pouvez. Rappelez-vous, mon enfant, *que tout est dans l'or : honneur et bonheur.* Tâchez surtout de pouvoir vivre seul : c'est la grande science de la vie... Si vous trouviez une femme qui ressemblât à votre mère, épousez-la... mais défiez-vous des adorations que vous susciterа votre fortune; en un mot, ne croyez à aucune apparence avant d'en avoir sondé toutes les profondeurs... »

Puis, me montrant un vaste secrétaire, il ajouta :

« Vous ferez brûler ce meuble tel qu'il est, avec tout ce qu'il contient; j'en ai retiré nos papiers de famille : le reste vous doit être indifférent. Adieu, mon enfant; j'ai toujours été satisfait de vous. »

Et comme, à travers mes pleurs, je lui parlais de l'éternité de mes regrets si j'avais l'affreux malheur de le perdre, il sourit faiblement, et me dit de sa voix toujours calme et posée :

« Mon enfant... pourquoi me dire à moi de ces vanités?... Il n'y a rien d'éternel, ni même de durable dans les sentimens humains... la joie, le bonheur, ne le sont pas... la douleur et la tristesse le sont encore moins... Rappelez-vous bien ceci, mon pauvre enfant. Vous êtes généreux et bon... vous m'aimez tendrement... vous êtes à cette heure affreusement navré à la seule pensée de me perdre... votre douleur actuelle est véritablement si intense qu'elle semble vous voiler l'avenir d'un linceul... et pourtant cet orgasme si pénible ne peut, ne doit pas durer : plus ou moins de temps après ma mort... vous en viendrez à me moins regretter... puis à chercher des distractions, puis à vous consoler... puis à m'oublier!... »

— Jamais,—dis-je à mon père, en me jetant au pied de son lit, en inondant sa main de larmes...

Il appuya tendrement sa main déjà froide sur mon front, et continua :

— Pauvre cher enfant! pourquoi nier l'évidence... pourquoi vouloir échapper à l'inexorable loi de notre espèce?... Il n'y a, voyez-vous, dans ce refroidissement successif des regrets qui se termine par l'oubli, rien d'odieux ni de méchant... Rien de plus naturel, rien de plus humain... Bien plus, un jour, en jouissant des biens que je vous aurai laissés, vous n'éprouverez aucune tristesse; vous penserez, je le veux, çà et là, quelquefois à moi, mais rarement... et sans angoisse... Mon souvenir ne sera jamais compté dans vos joies, dans vos plaisirs, dans vos projets de chaque jour; enfin je ne paraîtrai pas plus dans votre vie florissante et vivace que la poussière de l'arbre qui a vécu son temps et sert d'engrais à ses rejetons... Rien de plus simple, de plus humain, de plus naturel, je vous le répète.

—Ah! ne croyez pas cela!—m'écriai-je épouvanté,—ces biens me seront odieux... ma douleur sera inconsolable...

Mais mon père ajouta :

— Encore une promesse folle, mon enfant. Quatre-

vingt mille livres de rentes ne sont jamais odieuses, et la plus âpre douleur se console toujours... Ne le sais-je pas par moi-même? n'ai-je pas éprouvé ainsi à la mort de mon père, n'éprouverez-vous pas ainsi après moi... et si vous avez un fils, n'éprouvera-t-il pas de même après vous? Croyez-moi, mon enfant, la véritable sagesse consiste, je crois, à pouvoir envisager ainsi la réalité inexorable de l'espèce, et à ne se point abuser de vaines espérances. Une fois là... une fois que le vrai a dissipé les fantômes du faux... on n'en vient pas à haïr pour cela les hommes... parce qu'on se sent homme comme eux; mais on les plaint profondément, on en a pitié, on les soulage, parce qu'on se sent souvent soi-même bien malheureux! S'ils sont ingrats.. hélas! on cherche bien en soi, et souvent on trouve une ingratitude à se reprocher qui vous fait excuser la leur... Car, voyez-vous, mon pauvre enfant, *tout pardonner, c'est tout comprendre.* Enfin, il vient un âge, un moment, où le tableau de leurs misères, qu'ils ignorent ou qu'ils fardent, vous émeut si douloureusement ou vous répugne si fort qu'on fait comme j'ai fait... on les quitte, et on vit seul... Alors, mon enfant, au lieu d'avoir sous les yeux le continuel et navrant spectacle des infirmités morales du monde, on n'a que les siennes propres... et encore les splendides contemplations de la nature, les méditations de l'esprit, les inépuisables et maternelles douceurs de l'étude, peuvent souvent nous ravir à notre incomplète et pauvre humanité. . . . .

. . . .

Le lendemain de cette conversation, mon père n'était plus.

II

HÉLÈNE.

Je n'ai d'autre but, en me rappelant ces souvenirs d'autrefois, que de me considérer inexorablement de dehors en dedans, si cela se peut dire; d'assister en spectateur froid et désintéressé aux scènes de ma pensée intime, ainsi qu'à la lutte de mes instincts, bons ou mauvais, et de n'en répudier aucun, tel bas et misérable qu'il soit.

Je crois n'être ni meilleur ni plus mauvais que le commun des autres hommes; et ce qui me donne l'espèce de courage de tout m'avouer à moi-même, est la conviction où je suis que, si le plus grand nombre se posaient les mêmes questions que je me suis posées, et y répondaient franchement, leurs solutions seraient très souvent les miennes.

Je reviens à la mort de mon père: ma douleur fut profonde, mais ce sentiment ne fut pas celui qui prédomina en moi, ce fut d'abord une terreur stupéfiante de me voir, à vingt-deux ans, absolument libre, et maître d'une fortune considérable. Puis j'éprouvai aussi un sentiment d'angoisse inexprimable en songeant que je restais désormais sans aucun appui naturel; erreur ou sagesse, vice ou vertu, gloire ou obscurité, ma vie ne devait plus émouvoir personne; d'ailleurs, l'existence excentrique de mon père l'avait depuis si longtemps isolé de toute société, que j'avais même à entrer presque en étranger dans le monde que ma position m'appelait à voir; l'avenir me semblait alors un désert immense, sillonné de mille sentiers divers; mais aucun souvenir, aucun intérêt, aucun patronage de famille ou de caste ne me désignait ma route.

Comme toujours, grâce à la marche du temps, cette impression devait se modifier, puis se contrarier radicalement; mais la transition fut longue.

Plus tard, cette sorte de terreur se mêla d'une nuance d'orgueil, alors que je songeai que les grands domaines de notre famille m'appartenaient; et si le fardeau de les régir me paraissait lourd, cet embarras avait en lui-même sa compensation.

Très jeune, j'avais déjà machinalement l'habitude de me regarder pour ainsi dire penser; aussi, lorsque je vis ma sombre douleur et mon profond abattement se colorer de ces premières lueurs de personnalité, je frémis et je me rappelai ces mots terribles de mon père mourant:

« *Vous êtes généreux et bon, vous m'aimez tendrement, et cependant, plus ou moins de temps après ma mort, vous en viendrez à me moins regretter, puis à vous consoler absolument, et à m'oublier tout à fait.* »

On raconte plusieurs exemples de gens auxquels on avait prédit une fin tragique et prématurée, et qui, poussés par une inexplicable fatalité, se chargeaient eux-mêmes de réaliser ces fatales prédictions. Il en est, je crois, de même de certaines idées que vous pressentez, quoiqu'elles vous soient odieuses, contre lesquelles vous vous débattez en vain, et auxquelles vous finissez pourtant par obéir; il en fut ainsi de la prédiction de mon père: je la combattis longtemps et j'y cédai.

Mais cette lutte fut certainement un des plus douloureux instans de ma vie; reconnaître peu à peu l'effroyable vanité de nos regrets, se cruellement convaincre de cette formidable vulgarité: que les sentimens les plus profondément enracinés dans le cœur par la nature s'éteignent, se flétrissent, meurent et s'effacent sous le souffle glacé du temps: de telles pensées enfin ne doivent-elles pas déchirer l'âme? aussi je maudissais, mais en vain, mon ingratitude . . . .

. . . .

C'était pendant le mois de janvier, car j'avais passé l'hiver à Serval avec ma tante et Hélène. Tous les matins je montais à cheval, et j'allais me promener dans la forêt pendant trois ou quatre heures; ce temps gris, sombre et brumeux me plaisait; ces immenses allées, couvertes de neige ou semées de feuilles mortes que le vent enlevait en tourbillons rapides, avaient un aspect triste qui cadrait avec mes pensées. Laissant flotter les rênes sur le cou de mon cheval, j'allais ainsi machinalement, songeant à peine à l'avenir, à la direction que je voulais suivre, ne faisant aucun projet, car j'étais encore trop étourdi de la position où je me trouvais. J'avais si longtemps vécu sous l'entière dépendance de mon père, n'ayant de volonté que la sienne, de projets que les siens; en voyage même, cette volonté, représentée par celle de mon précepteur, m'avait toujours si incessamment suivi, que l'absolue et entière liberté où je me trouvais, m'accablait, je le répète, et m'effrayait à la fois.

Après mes longues promenades, je rentrais, je trouvais Hélène et sa mère qui m'attendaient; nous causions de mon père, et ma tante m'engageait à surmonter la répugnance que j'avais à m'occuper de mes affaires; mais ces détails me rappelaient trop cruellement les entretiens que j'avais eus avec mon père à ce sujet: je ne pus m'y résoudre encore, et je chargeai mon précepteur de ces soins.

Trois mois après, mes angoisses avaient beaucoup perdu de leur amertume; je commençai pour ainsi dire à me reconnaître et à regarder autour de moi; mes idées devinrent plus nettes, plus arrêtées, sur la manière dont je devais user de ma liberté. Cette liberté m'inquiétait encore, mais ne m'épouvantait plus.

La direction de la pensée n'échappe pas toujours aux influences extérieures et purement physiques; je l'éprouvai alors. Le printemps approchait, et on eût dit qu'avec le noir hiver devait passer la première âcreté de ma douleur, et que mes vagues projets, mes douces espérances d'avenir, devaient naître avec la riante feuillaison de mai.

Nous étions vers le milieu d'avril; depuis la mort de mon père, je n'avais pu me résoudre à aller au cimetière du village, où s'élevait le monument funéraire de notre famille, tant je redoutais la cruelle impression que je de-

vais ressentir; un jour je maudissais ma faiblesse, lorsque Hélène me dit :

— Ayez donc plus de courage, Arthur; venez, je vous accompagnerai.

La mère d'Hélène étant souffrante ne put venir avec nous : nous y allâmes seuls.

Mon émotion était si violente, que je tremblais; je pouvais à peine me soutenir. Hélène, peut-être aussi émue que moi, le paraissait moins; aussi, en arrivant sous le péristyle du tombeau, je m'évanouis...

Quand je repris mes sens, je vis Hélène agenouillée près de moi; je sentis ses larmes m'inonder les joues; car de ses deux mains elle soutenait ma tête. Pour la première fois enfin, chose étrange! malgré la sainteté du lieu, malgré les déchirantes pensées qui me devaient accabler, pour la première fois je fus frappé de la beauté d'Hélène... Puis cette sensation passa rapide comme un songe; je revins à des idées d'une profonde tristesse, je pleurai beaucoup, et nous revînmes au château.

Depuis, j'allais avec Hélène presque chaque jour au cimetière; au lieu d'une douleur âcre et aiguë, je ressentis peu à peu une mélancolie douce, qui n'était pas sans une sorte de charme... Je me reconnus d'abord avec joie une ineffable gratitude pour la mémoire de mon père, et je le bénissais pieusement et avec admiration de m'avoir su toujours témoigner une affection aussi profonde, et surtout aussi prévoyante, malgré les terribles convictions qu'il avait sur l'oubli où on laissait ceux qui n'étaient plus.

Sortant de ma première stupeur, je commençai enfin à apprécier la grande position qu'il m'avait faite : c'était pour lui en avoir sans doute une éternelle reconnaissance; mais, enfin, en comprenant cette position dans toute sa splendeur, je frémissais quelquefois, tremblant qu'au fond de ce vif sentiment il n'y eût de ma part une affreuse réaction de satisfaction égoïste.

J'ai dit que j'étais demeuré longtemps sans remarquer la beauté d'Hélène : bien que cela doive sembler singulier, on le concevra, en songeant que jusqu'à ce moment elle avait été pour moi une sœur; lorsque je la quittai pour voyager, elle était au couvent et presque enfant; puis, pendant les derniers mois de la vie de mon père, j'avais été si cruellement préoccupé de ses douleurs, et Hélène s'était montrée pour lui d'une affection si dévouée, si filiale, que cette espèce de sentiment tout fraternel n'avait pu changer.

Hélène avait trois ans de moins que moi : elle était blonde et pâle; son abord était bienveillant mais froid, et ses grands yeux bleus, son nez aquilin, son large et beau front, souvent penché, lui donnaient à la fois un air imposant et mélancolique; enfant, elle avait toujours été pensive : c'était un caractère silencieux et concentré, indifférent aux joies et aux plaisirs de son âge; toujours très sédentaire, très nonchalante, elle riait fort peu et rêvait souvent; ses sourcils, d'un blond cendré plus foncé que ses magnifiques cheveux, étaient abondans et peut-être trop accusés; son pied charmant, et sa main un peu longue, d'une beauté antique; sa taille élevée, souple et mince, était d'une perfection remarquable; mais elle se tenait très mal, et par indolence courbait presque toujours ses blanches et rondes épaules, malgré les continuelles remontrances de sa mère.

Quant à son esprit, il ne m'avait jusqu'alors jamais frappé; elle s'était montrée remplie de prévenances et de délicatesse dans l'affection qu'elle avait témoignée à mon père, et, je l'ai dit, elle demeurait avec moi sur un pied tout fraternel.

C'était enfin une affectueuse et tendre nature, charitable et bienveillante à tous, mais devenant d'une fierté ombrageuse et d'une susceptibilité extrême dès qu'elle pouvait soupçonner qu'on pensait faire la moindre allusion à sa pauvreté.

Je me souviens toujours qu'avant la mort de mon père, Hélène m'avait bien longtemps et très sérieusement boudé, parce que j'avais étourdiment et sottement dit devant elle : « que les jeunes personnes sans fortune étaient presque toujours malheureusement dévolues dès leur naissance à de vieux goutteux, qui, las du monde, cherchaient une pauvre jeune fille bien née qui voulût se résigner à partager leur hargneuse solitude. »

La mère d'Hélène, sœur de mon père, était une femme faible, insouciante, mais parfaitement bonne, spirituelle et remarquablement distinguée. Son mari, longtemps chargé de hautes fonctions diplomatiques, très prodigue, très joueur, aimant le faste, le grand luxe, représentant sa cour le plus noblement et le plus somptueusement du monde, avait presque entièrement dissipé sa fortune et celle de sa femme; aussi cette dernière demeurait-elle, sinon sans bien, du moins dans une aisance honorable, mais médiocre.

De ma vie je n'avais songé à la disproportion de fortune qui existait entre Hélène et moi : lorsque sa beauté me frappa, je n'y pensai pas davantage, car je crois qu'un des traits saillans de la jeunesse qui se trouve riche sans labeur, est de colorer pour ainsi dire tout et tous des reflets de son prisme d'or.

Du moment où j'avais remarqué qu'Hélène était belle, sans me rendre compte des sentimens que j'éprouvais peut-être déjà à mon insu, je devins tout autre; j'abrégeai mes promenades à cheval, je mis plus de recherche dans ma toilette, et je fus souvent honteux en me rappelant mes négligés trop fraternels d'autrefois.

Ma tante avait une femme de ses amies, veuve aussi, et mère d'une fille de l'âge d'Hélène, qui lui donnait les plus cruelles inquiétudes, sa poitrine étant gravement attaquée. J'entendis ma tante parler de cette amie, et, devinant par instinct qu'il est plus facile de s'isoler au milieu du monde que dans la solitude, j'engageai ma tante à prier cette amie de venir avec sa fille habiter quelque temps à Serval, dont l'air était d'une excellente pureté; ma tante accepta avec joie, et bientôt madame de Verteuil et sa fille, pauvre enfant de dix-huit ans, peu jolie, mais ayant un air de souffrance si résignée qu'elle intéressait profondément, arrivèrent au château.

III

L'AVEU.

Deux mois après l'arrivée de madame de Verteuil à Serval, le triste aspect de cette antique demeure me semblait entièrement changé; tout à mes yeux était épanoui, frais, rayonnant... J'aimais Hélène!

Plusieurs de nos voisins de terres, jusqu'alors repoussés par la sombre misanthropie de mon père, tentèrent quelques avances auprès de moi; je me sentais si heureux, qu'avec cette facilité bienveillante que donne le bonheur, et qui n'est que de l'indifférence pour tout ce qui n'est pas notre amour, j'acceptai ces relations du voisinage; et bientôt Serval, sans être très bruyant, fut du moins beaucoup plus animé qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps.

J'étais tellement absorbé par mon amour, que je ne réfléchissais que rarement, et presque malgré moi, au changement qui s'était opéré dans ma douleur. Il y avait environ neuf mois que j'avais perdu mon père, et pourtant ce souvenir, d'abord d'une amertume si incessante, s'affaiblissait peu à peu. J'avais commencé par aller chaque matin au cimetière, puis j'y allai moins; plus tard enfin, je remplaçai cette triste et pieuse visite par quelques heures passées chaque jour à méditer devant le portrait de mon père.

J'avais fait mettre ce portrait dans un cadre fermé par deux battans, pensant que c'est profaner l'image de ceux qui nous sont chers que de les laisser exposés aux yeux

des insoucians, et aussi qu'une telle contemplation à laquelle on vient demander de hautes et sérieuses pensées devait être préméditée et non due au hasard qui pouvait y porter nos regards; le cadre qui contenait ce portrait était donc pour moi une sorte de tabernacle, que je n'ouvrais jamais qu'avec un douloureux et saint recueillement.

Mais, hélas! ces méditations, d'abord journalières, devinrent aussi moins fréquentes, et par cela même que mes yeux ne se pouvaient habituer à voir avec indifférence cette image sacrée, que je contemplais de plus en plus rarement, je ne saurais dire mon impression presque craintive quand j'ouvrais ce cadre. Le cœur me battait horriblement en regardant la sévère et pâle figure de mon père, qui semblait sortir de la toile avec son imposant caractère de calme et de tristesse, et venir froidement constater mon ingratitude et mon oubli de sa mémoire, qu'il m'avait, hélas! prédits.

Alors, épouvanté, je fermais brusquement le cadre, et je pleurais, maudissant mon indifférence; mais ces regrets déchirans duraient peu, et je sentais une indicible angoisse, en me disant : « J'éprouve à cette heure une sensation cruelle, et pourtant, demain, ce soir peut-être, je l'aurai oublié, et je serai souriant et heureux auprès d'Hélène !... »

Non ! rien ne pourrait exprimer le pénible ressentiment de cette pensée, qui, venant insulter à ma douleur, m'en démontrait la vanité prochaine, au milieu même du désespoir le plus navrant et le plus vrai.

Enfin, je l'avoue à ma honte, étant demeuré près d'un mois sans ouvrir le cadre, j'eus l'incroyable lâcheté de ne plus oser y jeter les yeux, tant je craignais cette sorte d'apparition redoutée... Ce fut plus tard que je la bravai... et on verra combien ce fait insignifiant en soi réagit sur ma destinée tout entière.

Ces impressions, qui me frappent maintenant que je les analyse à froid, m'agitaient sans doute plus confusément qu'alors; mais, bien qu'absorbé dans l'enivrement d'un premier amour, je sentais néanmoins leur réaction sourde et cruelle.

J'ai dit que j'aimais Hélène; les phases de cet amour furent bien étranges, et me révélèrent de misérables instincts d'égoïsme, d'orgueil et d'incrédulité jusque-là endormis en moi.

Jamais, hélas! je n'oserai blâmer mon père de m'avoir donné les terribles enseignemens que j'ai dits : mon bonheur était son vœu le plus ardent; mais, de même que certaines plantes sauvages et vigoureuses transportées dans un sol trop faible pour les nourrir le dévorent vite et s'étiolent sans fleurs et sans fruits, évidemment ma nature morale n'était pas assez forte pour profiter d'aussi formidables préceptes; chez mon père, ces rudes et sombres convictions s'épanouissaient au moins en bienveillance et en pardon pour tous : chez moi, cette séve généreuse et puissante manquant, la tige devait demeurer dans toute la triste nudité de sa noire écorce, et ne fleurir jamais.

Revenons à Hélène, bien qu'à cette heure quelques-uns de ces souvenirs me fassent encore rougir de honte.

C'était mon premier amour de cœur, et comme tout premier amour, il fut d'abord naïf, imprévoyant, étourdi, se laissant aller en aveugle au flot riant et pur de la passion, se berçant aux premières harmonies du cœur qui s'éveille, et cela, selon le vieil emblème mythologique, *les yeux fermés* pour ne pas voir l'horizon.

Ces trois mois d'insouciance de tout avenir furent néanmoins délicieux, et j'ai toujours plaisir à me rappeler les moindres détails de ces heureux momens.

Peu de temps après l'arrivée de madame de Verteuil et de sa fille à Serval, je demandai un jour à Hélène de monter à cheval, comme son amie, qui, pour sa santé, se livrait à cet exercice. J'avais fait venir d'Angleterre deux poneys fort doux, car Hélène était extrêmement peureuse. Avant que de la décider à tenter avec mademoiselle de Verteuil et moi quelques excursions hors du parc, il me fallut, pour habituer ma cousine à vaincre ses premières frayeurs, la promener longuement au pas, moi à pied auprès d'elle.

Rien de plus charmant que ces petits effrois de chaque minute qui venaient colorer la douce pâleur de son beau visage, dont la partie supérieure, abritée du soleil par un large chapeau de paille, demeurait dans le clair-obscur le plus transparent et le plus doré, tandis que sa bouche purpurine et son joli menton brillaient vivement éclairés. Elle était toujours vêtue de robes blanches, avec de larges ceintures de moire grise, qui marquaient sa taille, si flexible et si mince qu'elle ondulait, courbée comme un roseau sous la brise, à chaque pas de son poney d'Écosse tout noir, dont la longue crinière et la longue queue flottaient au vent.

Je tenais la bride, et Hélène, au moindre mouvement du petit Black se hâtait d'appuyer avec crainte sa main sur mon épaule : terreur qui excitait les naïves railleries de mademoiselle de Verteuil, qui, beaucoup plus intrépide que son amie, nous laissait souvent seuls, en partant rapidement pour encourager Hélène.

Ces promenades se faisaient habituellement dans une immense allée de chênes touffus et partout gazonnée. Tant que mademoiselle de Verteuil restait avec nous, j'étais gai, causant, et Hélène, toujours rêveuse, semblait néanmoins s'animer un peu; mais dès que Sophie nous abandonnait, nous tombions dans d'interminables silences dont j'avais bien honte, et qui pourtant me semblaient délicieux.

Depuis quelque temps j'avais écrit à Londres à un de mes amis de m'envoyer des chevaux choisis, quelques gens d'attelage et plusieurs voitures, mon deuil étant près de finir.

L'arrivée de ces équipages fit une sorte de petite fête à Serval : je l'avais tenue secrète, et je me souviens de la joie enfantine et naïve d'Hélène, lorsqu'un beau soir d'août, ayant désiré se promener dans la forêt, au lieu de voir arriver devant le perron une de nos voitures ordinaires, elle vit une charmante calèche à quatre chevaux noirs, menée en Daumont par deux petits postillons anglais, vêtus de vestes de stof gris perlé.

Elle y monta avec sa mère et son amie. Je les accompagnai à cheval dans cette magnifique forêt, et nous revînmes au pas au château, par un beau clair de lune, qui rayonnait de la manière la plus pittoresque dans les sombres et immenses allées de nos grands bois.

A propos de cette promenade, je dirai que je n'ai jamais rencontré de femme à qui le luxe allât mieux qu'à Hélène, ou plutôt qui donnât meilleur air au luxe; il y avait en elle une grandeur, une grâce si involontaire et si enchanteresse, qu'il était impossible de ne pas se la représenter toujours entourée des miracles du goût le plus pur et le plus parfait.

Aussi, sans être remarquablement belle, Hélène eût été sans doute de ce très petit nombre de femmes dont on ne songe jamais à admirer la toilette, la voiture ou l'hôtel, de quelque exquise et suprême élégance que tout cela soit, leur seule présence harmonisant et s'assimilant pour ainsi dire toutes ces merveilles. Tant de gens sont les enseignes, les accessoires ou les contrastes de leur luxe! et si peu savent lui donner ce rare et adorable reflet, peut-être comparable aux rayons du soleil, qui seul peut embellir encore les plus hautes magnificences !

Un jour, au retour de cette promenade et en attendant le thé, Hélène demanda de rester dans le salon sans lumière et de faire ouvrir les fenêtres, afin que la lune pût y jeter sa douce clarté; sa mère y consentit.

Rien n'était plus mélancolique que cette vaste pièce ainsi éclairée; aussi la conversation, d'abord assez animée, tomba peu à peu.

Ma tante avait parlé de mon père; ce souvenir nous attrista tout différemment : à elle, il rappela un frère aimé; à madame de Verteuil, le sort funeste qui peut-être

menaçait sa fille ; et à moi, de nouveau, mon coupable oubli.

Bientôt nous gardâmes tous le silence ; j'étais assis à côté d'Hélène, ma tête dans mes mains. Je ne sais pourquoi je me reprochai presque ce luxe que je déployais déjà ; j'éprouvais un remords puéril en songeant qu'au lieu de faire notre promenade habituelle dans la voiture sombre et ancienne qui avait appartenu à mon père, et menée par les gens qui avaient été à lui, je m'étais servi d'une voiture leste, élégante, conduite par des domestiques étrangers. Encore une fois, rien de plus puéril sans doute ; aussi je ne comprends pas pourquoi cela m'affecta péniblement.

Après quelque temps de réflexions, je laissai retomber ma main sur l'appui de mon fauteuil : j'y trouvai la main d'Hélène, je rougis beaucoup, et mon cœur se serra étrangement ; lorsqu'Hélène sentit ma main, la sienne devint froide presque subitement, comme si tout son sang eût reflué vers son cœur ; je n'osais ni retirer ma main, ni presser la sienne : aussi je la sentis peu à peu se réchauffer, et bientôt devenir brûlante... Au tressaillement nerveux de son bras charmant j'aurais pu compter les battemens précipités de son sein... Je me sentais faible, et j'éprouvais une impression à la fois ineffable et triste.

O sérénité candide des premières émotions, qui vous remplacera jamais ! O source si pure à sa naissance ! que sa fraîcheur est délicieuse, lorsqu'elle murmure, paisible, craintive et ignorée, sous quelques touffes de verdure ; mais, hélas ! combien elle perd de son charme le plus attrayant alors qu'elle baigne et reflète indifféremment toutes les rives, dont les débris souillent à jamais le courant de ses eaux troublées. . . . .

. . . .

J'aimais Hélène avec passion, avec idolâtrie, et pourtant je n'avais pas encore osé lui faire l'aveu de ma tendresse.

Un jour, nous nous promenions avec mademoiselle de Verteuil, qui avait été au couvent avec Hélène. Je ne sais à quel propos on vint à parler de fêtes et d'anniversaires : tout à coup mademoiselle Sophie de Verteuil se mit à dire étourdiment à son amie, en me regardant :

— Te souviens-tu, Hélène, de nos transes de petites filles quand tu *fêtais sa fête ?*

Hélène rougit beaucoup, fit un mouvement de dépit, et répondit brusquement à son amie :

— Je ne vous comprends pas.

La pauvre enfant se tut, et nous rentrâmes tous trois fort tristes.

Le lendemain, rencontrant mademoiselle de Verteuil dans la bibliothèque, je voulus savoir d'elle le sens de ces mots qui, la veille, avaient paru faire tant d'impression sur Hélène. Après de longues hésitations, elle finit par m'avouer qu'au couvent, chaque année, Hélène célébrait ma fête avec une solennité enfantine ; les préparatifs se bornaient à acheter un gros bouquet de fleurs, qu'elle nouait avec un beau ruban sur lequel elle avait mystérieusement brodé les initiales de mon nom ; et puis elle allait poser ce bouquet sur un vase de marbre qui gisait mutilé dans un coin retiré du jardin du couvent, et passait ses heures de récréations en prières devant ce bouquet, demandant à Dieu un heureux voyage pour moi.

Mademoiselle de Verteuil ne tarissait pas sur les terreurs d'Hélène alors qu'elle craignait d'être surprise en brodant le ruban, et de ses mille tentatives souvent inutiles pour se procurer un beau bouquet.

Que sais-je ! tous ces enfantillages me furent contés si naïvement par mademoiselle de Verteuil, que je fus ému de surprise et touché jusqu'aux larmes ; car avant de partir pour mon voyage, pendant quelques séjours qu'Hélène était venue faire à Serval, je ne l'avais jamais considérée que comme un enfant.

Depuis le soir où j'avais par hasard rencontré sa main sous la mienne, Hélène semblait m'éviter ; sa taciturnité habituelle avait augmenté ; son caractère, jusque-là doux et égal, devenait brusque ; elle restait souvent des heures enfermée chez elle, ses volets fermés, dans l'obscurité la plus complète.

Je souffrais moi-même beaucoup ; j'étais inquiet, préoccupé ; il me semblait qu'un aveu de ma part aurait dû rendre Hélène au calme et au bonheur ; mais une invincible timidité retenait cet aveu sur mes lèvres.

Un soir pourtant qu'Hélène était moins abattue et moins triste que de coutume, je l'accompagnai dans sa promenade à cheval ; je me promis d'avoir le courage de lui avouer mon amour, mais seulement lorsque nous serions dans l'immense allée de chênes dont j'ai parlé... Nous y arrivâmes... Mon cœur battait horriblement... mais je n'osai pas...

Honteux et dépité, je pris une résolution nouvelle, et je me désignai à moi-même un temple de marbre qui divisait l'allée comme le point où je devais tenter un nouvel effort. Arrivé là, ma vue se troubla, mon cœur se serra, je ne sus que dire d'une voix étouffée : « *Hélène !...* » puis je restai muet.

Elle tourna vers moi ses grands yeux humides et brillans à la fois ; elle me parut plus pâle que d'habitude ; son sein était agité : elle semblait m'interroger de son regard pénétrant, et vouloir lire au fond de mon cœur...

— Oh ! *Hélène !* — repris-je encore, et je ne sais quelle stupide et insurmontable timidité m'empêcha de dire un mot de plus.

Alors elle, avec une expression de douleur et presque de désespoir que je n'oublierai de ma vie, s'écria :

— *Allez ! vous n'aimerez jamais rien..... Vous serez toujours malheureux !....*

Puis, comme épouvantée de ces paroles, donnant un coup de houssine à son poney, elle partit au galop. Immobile, je la regardais s'en aller, lorsque je m'aperçus qu'elle arrivait avec rapidité sur une barrrière qui fermait l'entrée de l'allée. Je frémis ; mais elle, si peureuse ordinairement, laissa franchir cet obstacle à son cheval, et je la perdis bientôt dans la profondeur des bois.

Resté seul, ces mots d'Hélène, dits avec tant d'amertume : « *Allez ! vous n'aimerez jamais rien. Vous serez toujours malheureux !* » me causèrent une sensation étrange ; je compris que c'était presque un aveu que mon silence.

Puis enfin, pensant à son trouble, à ses réticences, je ne doutai plus qu'elle ne m'aimât ; et cette espèce d'aveu de sa part me ravit si profondément, que je restai longtemps ivre de joie à me promener çà et là comme un insensé, sans pensées fixes, sans projets, mais heureux... oh ! profondément... heureux d'un bonheur ineffable mêlé d'un radieux orgueil.

Enfin, la nuit venue, je retournai au château. En entrant dans le salon, j'y vis Hélène : son teint était animé, ses yeux brillaient d'un singulier éclat ; assise au piano, elle jouait lentement, et de la manière la plus expressive, la dernière pensée de Weber, cette phrase musicale d'une mélodie si suave et si mélancolique.

Lorsque Hélène me vit, elle me dit :

— Avouez que je vous ai fait bien peur, n'est-ce pas ?

Et, sans attendre ma réponse, quittant le morceau qu'elle jouait, comme s'il avait dû trahir la tristesse des pensées de son cœur, elle se mit à exécuter une valse très rapide et très gaie, qu'elle accompagna çà et là de sa voix, qui me parut vibrer d'une façon extraordinaire.

Sa mère et mademoiselle de Verteuil se regardèrent, et semblaient aussi stupéfaites que moi de ce brusque accès de gaieté si opposée au caractère habituel d'Hélène, qui continuait de jouer valse sur valse avec la joie bruyante d'un enfant.

Je ne sais pourquoi cette allégresse si peu naturelle me fit mal, tant elle paraissait nerveuse et folle. En effet, au bout d'une demi-heure de cette sorte de spasme, Hélène pâlit tout à coup et s'évanouit.

. . . .

Huit jours après cette scène, Hélène savait mon amour et m'avait avoué le sien.

IV

LA LETTRE.

Les trois mois qui suivirent nos aveux passèrent comme un songe. Ces instans furent certainement des plus beaux et des plus heureux de ma vie; tout avait paru s'harmoniser avec ce jeune et candide amour; la saison avait été magnifique, notre résidence était somptueuse et pittoresque; tous les accessoires de notre vie étaient enfin remplis de luxe et d'élégance, sorte de poésie en action, toujours d'un prix inestimable, cadre d'or qui ajoute encore encore à l'éclat des plus suaves peintures!

Au milieu du parc était un immense étang; j'avais fait construire une large gondole garnie de tentes, de rideaux, de tapis, de moelleux coussins et d'une table à thé; aussi, bien souvent le soir, par de belles nuits, Hélène, sa mère, Sophie et moi, nous faisions de longues promenades sur ce petit lac. Au milieu s'élevait une île touffue avec un pavillon de musique, et quelquefois je faisais venir de la ville voisine, qui tenait garnison, trois excellens musiciens allemands, qui, placés dans ce pavillon, exécutaient à ravir de charmans trios d'alto, de flûte et de harpe.

Afin d'être seuls dans cette gondole et de ne pas ressentir la secousse des rames, je la faisais remorquer au bout d'une longue corde par un bateau conduit par deux de mes gens.

Que de fois, ainsi bercés sur l'onde, plongés dans une molle et délicieuse rêverie, au bruit léger de l'urne frémissante, aspirant le doux parfum du thé, ou rafraîchissant nos lèvres dans la neige des sorbets, nous écoutions avec ravissement ces bouffées d'harmonie lointaine qui nous venaient de l'île... pendant que la lune inondait de clarté les grands prés et les grands bois du parc!

Que de longues soirées j'ai ainsi passées à côté d'Hélène! avec quelle sympathie nous nous sentions enivrés de ces brises de mélodie qui tantôt chantaient si suaves et si sonores, et tantôt se taisaient soudainement!... Je me souviens que ces brusques silences nous causaient surtout une tristesse à la fois douce et grande. L'oreille se blase, à la fin, de sons, tels harmonieux qu'ils soient, mais un chant ainsi coupé çà et là d'intermittences qui permettent de rêver à ce qui vient de vous charmer, de sentir au fond de votre cœur comme l'écho affaibli de ces plaintives et dernières vibrations; un chant ainsi coupé vous entraîne davantage, et se fait désirer plus vivement encore.

Pendant ces délicieux momens, j'étais toujours assis auprès d'Hélène, j'avais sa main dans les miennes, et leurs douces pressions étaient pour nous un muet langage grâce auquel nous échangions nos sensations, si profondes et si variées; quelquefois même, enivrante et chaste faveur! je profitais d'un moment d'obscurité pour appuyer ma tête sur la blanche épaule d'Hélène, dont la taille semblait alors s'assouplir plus languissamment. . . . . .

. . . .

Mais, hélas! ces beaux songes devaient avoir leur réveil... réveil amer et decevant!

C'était à la fin d'une journée de novembre; je revenais au château, à pied avec Hélène, mademoiselle de Verteuil et mon précepteur, dont j'avais fait mon intendant.

Le temps était sombre et couvert, le soleil à son déclin; nous suivions la lisière de la forêt déjà diaprée des nuances de l'automne. Les bouleaux à écorce argentée semblaient secouer des feuilles d'or; les ronces, les lierres et les mûriers sauvages se coloraient d'un rouge ardent. A droite s'étendait une colline de terres labourées dont les tons bruns tranchaient vivement sur une large zone de lumière orange que projetait le soleil couchant; au-dessus, de grandes masses de nuages, d'un gris bleuâtre et foncé, s'entassaient lourdement comme autant de montagnes aériennes. Quelques feux de chaume étincelaient çà et là, allumés sur le versant de ces terres voilées par la brume du soir, et les légères spirales de leur fumée blanche se fondaient peu à peu dans ces vapeurs amoncelées. Enfin, sur la crête de cette colline, passait lentement, au bruit monotone de leurs clochettes, un troupeau de grands bœufs, qui, se détachant en noir sur l'horizon empourpré des dernières lueurs du jour, semblaient énormes par cet incertain crépuscule...

Je ne saurais dire pourquoi l'aspect de cette soirée, pourtant si calme et si mélancolique, m'affecta péniblement; Hélène aussi pensive s'appuyait sur mon bras.

Après un long silence, elle me dit :

— Je ne saurais rendre ce que je ressens; mais il me semble que j'ai froid au cœur.

Étant moi-même absorbé par d'inexplicables et chagrines préoccupations que je cachais à Hélène, cette communauté d'impression me frappa vivement.

— C'est sans doute une émotion nerveuse, — lui dis-je, — causée par ce temps sombre et morne.

Puis nous retombâmes dans le silence.

En vérité, j'ai honte d'avouer la cause de ma tristesse; elle était puérile, bizarre pour ne pas dire folle: ce fut le premier accès de cet insurmontable besoin d'indépendance et de solitude dont, par la suite, je ressentis souvent l'influence, même au milieu de la vie la plus étourdissante et la plus dissipée.

J'aimais Hélène à l'adoration; chaque moment passé loin d'elle était un supplice, et cependant, ce jour-là, sans aucune raison, sans dépit, Hélène ayant été pour moi bonne et affectueuse, ainsi qu'elle était toujours, par un contraste inexplicable, je me trouvais malheureux, réellement malheureux d'être obligé de paraître le soir au salon, d'en faire les honneurs, et de répondre aux muettes tendresses d'Hélène.

Après cette journée d'un aspect si mélancolique, il m'eût été doux de rentrer seul, de pouvoir passer ma soirée à rêver, à méditer, à lire au milieu d'un profond silence un de mes livres favoris; mais, avant tout, j'aurais désiré être seul...

Rien ne m'empêchait sans doute de me retirer chez moi, mais je savais qu'il y aurait du monde là : je serais obligé de donner des motifs, ou d'être en butte à des questions, bienveillantes sans doute, sur ma santé, mais qui m'eussent été insupportables; en un mot, je le répète, dans ce moment, je me trouvais véritablement malheureux de ne pouvoir être seul.

Je ne cite ce fait puéril que parce que ce capricieux besoin de solitude, si étrange au milieu des émotions que j'éprouvais, et si peu ordinaire à l'âge que j'avais alors, me semble une sorte de singularité héréditaire.

A ce propos, je me souviens que ma mère me disait toujours qu'avant de se retirer à Serval, et par nécessité de position, mon père étant obligé de voir beaucoup de monde à Paris, sa morosité et sa misanthropie habituelles, lors de ses jours de réception, s'exaltaient à un point extraordinaire; et pourtant, une fois *à l'œuvre*, si cela se peut dire, il était impossible de recevoir avec une grâce, une aménité, une délicatesse de tact plus parfaite et plus exquise: aussi était-ce, me disait ma mère, ce mensonge forcé de trois ou quatre heures qui d'avance le mettait hors de lui; et pourtant, en voyant son visage si gracieux et si noble, ses manières d'une dignité si affable et si charmante, les étrangers ne pensaient pas qu'il pût vivre et se plaire ailleurs que dans ce monde où il paraissait avec tant de rares et d'excellens avantages.

Mais je reviens à cette triste journée de novembre où je ressentis pour la première fois un si incroyable besoin d'isolement.

Nous arrivâmes donc au château.

Comme je montais chez moi pour m'habiller, une des femmes de ma tante me pria, de sa part, de vouloir bien

passer à l'instant chez elle. Je n'avais aucune raison de craindre cette entrevue; pourtant, j'éprouvai un grand serrement de cœur... Je me rendis chez ma tante; elle était assise près de sa table à ouvrage, sur laquelle je vis une lettre ouverte: je m'aperçus aussi qu'elle avait beaucoup pleuré.

— Mon ami, — me dit-elle, — il y a des gens bien méchans et bien infâmes... Lisez ceci.

Puis elle me donna une lettre, et remit son mouchoir sur ses yeux.

Je lus: c'était un avertissement *amical* par lequel on prévenait charitablement la mère d'Hélène que mon intimité si familière avec sa fille avait porté une irréparable atteinte à sa réputation; en un mot, on lui faisait entendre clairement, à travers la phraséologie confuse usitée en pareil cas, qu'Hélène passait « pour être ma maîtresse, » et que, par son impardonnable faiblesse et son insouciance, ma tante avait autorisé ces bruits odieux.

Cela était faux, absolument faux, c'était une odieuse calomnie; mais je demeurai atterré, car je vis à l'instant que toutes les apparences devaient malheureusement donner une terrible créance à cette accusation.

Je crus m'éveiller d'un songe; je l'ai dit, je m'étais laissé aller aux charmes de ce pur et chaste amour, sans calcul, sans réflexion, avec toute l'enivrante imprévoyance du bonheur. Cette lettre me mit la réalité sous les yeux, j'en demeurai écrasé.

Mon premier mouvement fut noble et généreux: je déchirai cette lettre en disant à ma tante:

— Croyez bien que la réputation de ma cousine Hélène sera vengée ainsi qu'elle le doit être.

Ma tante sourit tristement et me dit:

— Mon ami, vous sentez bien qu'après de tels bruits il faut nous séparer; un séjour plus prolongé à Serval serait justifier ces infamies. Je connais ma fille, je connais la hauteur de vos sentimens, c'est tout dire. Mais, mon enfant, les apparences sont contre nous; ma confiance, si légitime et si honorablement placée en vous, sera taxée de faiblesse et d'imprévoyance. Je n'ai pas songé, hélas! que la vie la plus pure en soi a toujours des témoins disposés à la flétrir... Vous le savez: Hélène est pauvre, elle n'a au monde que sa réputation... Que Dieu fasse maintenant que ces effroyables calomnies n'aient pas eu déjà un irréparable et fatal retentissement!

— Hélène est-elle instruite de ceci? — demandai-je à ma tante.

— Non, mon ami; mais son caractère est assez ferme pour que je ne lui cache rien.

— Eh bien! ma tante, faites-moi la grâce et la promesse de ne lui rien dire jusqu'à demain.

Ma tante y consentit et je rentrai chez moi.

On pense bien que le vague et passager besoin d'isolement que j'avais éprouvé céda devant de si réelles préoccupations.

Le dîner fut triste; après, nous revînmes au salon; Hélène aimait trop sa mère et m'aimait trop aussi pour ne pas s'apercevoir que nous avions quelques chagrins; je n'étais pas d'ailleurs alors assez dissimulé pour pouvoir cacher mon ressentiment.

Mille idées confuses se heurtaient dans ma tête: je ne m'arrêtais à aucune décision; je me rappelais mes longs entretiens avec Hélène, nos promenades souvent solitaires, mais autorisées par une familiarité de parenté qui datait de l'enfance; je me rappelais nos joies candides, la préférence presque involontaire que je lui accordais constamment: à la promenade, j'avais toujours son bras; à cheval, j'étais toujours à ses côtés; en un mot, je ne la quittais jamais. Je m'aperçus alors qu'aux yeux les moins prévenus, une distinction aussi persistante avait dû gravement compromettre Hélène. Puis encore, je me rappelais mille regards, mille signes tacites, convenus et échangés entre nous, muet et amoureux langage qui devait ne pas avoir échappé à la clairvoyance jalouse des gens que nous recevions; charme fatal du premier amour, qui nous absorbait assez pour que nous ne songeassions pas aux dehors; atmosphère enivrante au milieu de laquelle nous vivions si heureux et si insoucians de tous, et que nous avions crue impénétrable aux yeux des indifférens!

A mesure que le voile qui m'avait jusque-là caché ma conduite se levait, je comprenais mon inconcevable légèreté; et, selon tout caractère jeune, j'en vins à m'en exagérer encore l'imprudence... Je vis l'avenir d'Hélène perdu; car, se trouvant sans bien, l'irréprochable pureté de sa conduite lui devenait doublement précieuse. Puis, c'est avec transport que je me rappelais son amour, son affection si pure et si dévouée qui datait de l'enfance, ses qualités hautes et sérieuses, sa douceur, sa beauté, son élégance exquise... En un mot, j'en vins à penser qu'Hélène, bien qu'innocente, pouvait paraître coupable aux yeux du monde, et que, puisque j'avais peut-être porté une irréparable atteinte à sa réputation, la seule réparation qui fût digne d'elle et de moi était de lui offrir ma main.

Alors je me voyais heureux et paisible dans ce château, y vivant auprès d'elle, ainsi que j'y avais jusqu'alors vécu; c'était un horizon merveilleusement calme et radieux; à mesure que je pensais ainsi, mon âme s'épanouissait et semblait s'agrandir, je ne sais quelle voix intime et solennelle me disait: « Tu es sur le seuil de la vie; deux voies te sont ouvertes: l'une mystérieuse, vague, imprévue; l'autre fixe et assurée: dans celle-ci, le passé te répond presque de l'avenir; c'est un bonheur commencé qu'il dépend de toi de poursuivre; vois quelle existence douce et riante: la sérénité des champs, les souvenirs de famille, la paix intérieure. Tu as assez de richesses pour vivre au milieu de tous les prestiges du luxe et des bénédictions de ceux que tu secourras; Hélène t'aime depuis l'enfance, tu l'aimes... Va, le bonheur est là... saisis-le. . Si tu laisses échapper cette occasion suprême, ta vie sera livrée à tous les orages des passions. »

C'est avec ravissement que j'écoutais cette sorte de révélation; dans ce moment, le bonheur me paraissait certain si je me décidais à passer ainsi ma vie avec Hélène.

Ces convictions étaient si douces que mon front s'éclaircissait, mes traits respiraient la félicité la plus pure; j'étais enfin si transporté d'allégresse, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en répondant à ces pensées intérieures.

— Oh! oui, Hélène!... cela sera... c'est le destin de ma vie!

On pense à l'étonnement de ma tante, de madame Verteuil, de Sophie et d'Hélène, à cette explication si soudaine et si inintelligible pour elles.

— Arthur, vous êtes fou, — me dit ma tante.

— Non, ma bonne tante, de ma vie je n'ai été plus sage... — Puis j'ajoutai: — Rappelez-vous votre promesse. — Et baisant la main d'Hélène, je lui dis comme chaque soir: — Bonsoir, Hélène.

Puis, sortant du salon, je rentrai chez-moi.

J'ai dit que depuis bien longtemps je n'avais ouvert le cadre qui renfermait le portrait de mon père; je me sentais alors si fort de mon bonheur, que j'y trouvai le courage de braver l'impression que je redoutais.

Et puis, il me sembla que, dans un moment aussi solennel, je devais pour ainsi dire demander conseil à son souvenir; et, tremblant malgré ma résolution, j'ouvris le cadre...

V

LE PORTRAIT.

Il était nuit: la lumière des bougies éclairait entièrement le portrait. Je ne sais pourquoi, malgré la joie que la décision que je venais de prendre au sujet d'Hélène faisait rayonner en moi, je ne sais pourquoi je me sentis

soudainement attrister en contemplant l'austère figure de mon père ; jamais son caractère triste et sévère ne m'avait paru plus imposant... Le front vaste et dégarni était proéminent; l'orbite profonde, et les yeux abrités par des sourcils épais et gris semblaient m'interroger avec une fixité perçante; les pommettes étaient saillantes, les joues creuses, la bouche sévère et hautaine; enfin la couleur sombre des vêtemens se confondant avec le fond du tableau, je ne voyais que cette pâle figure qui, seule, éclatait de lumière dans l'obscurité.

Je m'agenouillai, et je méditai longtemps.

Lorque je relevai la tête, une chose bien naturelle en soi m'épouvanta si fort, que je frissonnai involontairement : il me sembla voir, ou plutôt je vis comme une larme brillante rouler sur les joues du portrait, puis elle tomba froide sur ma main, que j'appuyais au cadre...

Je ne puis exprimer ma première épouvante, car je restai quelques minutes presque sans réflexion.

Puis, surmontant cette terreur puérile, je m'approchai, et je vis alors que l'humidité et la chaleur combinées avaient, seules, produit ce suintement sur la toile, renfermée depuis longtemps. Je souris tristement de ma frayeur, mais l'impression avait été vive et forte, et je ne pus échapper à mon ressentiment.

Plus calme, je m'assis devant ce portrait.

Peu à peu, mes longues conversations avec mon père me revinrent à la pensée, ainsi que ses maximes désolantes, ses doutes sur la vérité ou la durée des affections. Autant j'avais senti mon cœur se dilater naguère, autant il se resserrait alors avec angoisse : le souvenir de mon indifférence, de mon oubli pour sa mémoire, m'indignait contre moi-même; mais voulant sortir de ce cercle de pensées amères, je me mis pour ainsi dire à consulter mentalement mon père sur la résolution que je venais de prendre d'épouser Hélène.

Tout en songeant à cet avenir qui me semblait riant et beau, j'attachais mes yeux sur ce pâle et muet visage, auquel je demandais follement d'approuver les pensées qui m'agitaient; mais son impassible et triste demi-sourire de dédain me glaçait...

« J'aime Hélène du plus profond amour, — disais-je en étendant les mains vers lui... — Cette impression ne me trompe pas ?... La résolution noble et généreuse que j'ai prise doit assurer mon bonheur et celui d'Hélène... n'est-ce pas, mon père ?... »

Et, avide, j'épiais ces traits immobiles... car, je le répète, dans ce moment d'hallucination, il me semblait qu'ils auraient dû faire un signe d'adhésion.

Mais le front blanc et ridé ne sourcilla pas; puis il me sembla entendre au fond des replis les plus cachés de mon cœur la voix brève de mon père qui me répondait : « — Vous m'aimiez aussi du plus profond amour, j'ai fait pour vous plus qu'Hélène, je vous ai donné la vie et la fortune... et c'est au milieu des jouissances de cette fortune que vous m'avez oublié ! pauvre enfant ! »

Épouvanté, je continuai : « — Mais Hélène m'aime profondément n'est-ce pas, mon père ? »

Et regardant la figure toujours immobile dont le silence me faisait peur, je reprenais avec angoisse : « — Mais elle ne m'aime donc pas, ou bien je me trompe sur le sentiment que je crois éprouver pour elle, puisque vous me regardez ainsi, ô mon père ! »

« — *Ne vous ai-je pas dit de vous défier des adorations que vous susciterait votre fortune, et de sonder profondément les apparences ?*

« — Mais, Dieu du ciel ! quelle arrière-pensée peut-elle avoir? Elle, jeune fille si noble et si candide? elle qui vous aimait comme un père, et moi comme un frère ? ne s'est-elle pas livrée confiante à mon amour, insouciante de tout le reste, et, absorbée par lui, n'a-t-elle pas exposé indifféremment aux calomnies du monde sa réputation, son unique trésor ? »

Hélas! pardon, ô mon père! car c'est peut-être un misérable et sordide instinct qui m'a répondu à votre place; sans doute, rougissant de ma bassesse, j'ai voulu attribuer à votre influence cette infernale pensée, le premier doute qui soit venu pour jamais troubler le flot riant et pur de mes croyances; pardon, mon père, encore une fois pardon, si, dans le moment où dévoré d'angoisse je vous demandais *quelle arrière-pensée il pouvait y avoir à l'amour d'Hélène*, mon égoïsme brutal m'a répondu : « VOTRE FORTUNE, CAR HELÈNE EST PAUVRE!!!... »

. . . .

. . . .

Depuis ce jour fatal, incessamment sous le coup d'une idée fixe et dévorante, incessamment torturé par le DOUTE, cette arme à deux tranchans qui blesse aussi cruellement celui qui frappe que celui qui est frappé, j'ai opiniâtrement cherché, et, pour mon malheur, cru trouver bien souvent les arrière-pensées les plus infâmes sous l'apparence des plus naïves inspirations, les projets les plus odieux sous les plus soudains et les plus généreux dévouemens; j'ai bien souvent enfin, avec une sécheresse désolante, tué d'un mot les plus tendres et les plus suaves élans; mais jamais, mon Dieu ! jamais je n'oublierai le douloureux brisement qui me déchira, lorsque le scepticisme arracha de mon cœur cette sainte et première croyance.

De ce moment, on eût dit qu'un crêpe funèbre enveloppait tout à mes yeux; la figure d'Hélène, si candide et si pure, ne me parut plus que fausse et cupide... La trame la plus noire sembla se dérouler à ma vue : l'insouciance de ma tante me parut bassement calculée; cette lettre enfin qui l'avertissait des bruits qui couraient dans le monde me sembla supposée; alors, avec un orgueil cruel, je m'applaudis d'avoir deviné et de pouvoir déjouer cette ligue honteuse faite contre moi, qu'on prenait pour dupe.

Par une inexplicable et subite réaction, tout mon amour se changea en haine et en mépris; les plus tendres épanchemens me parurent ignoblement simulés. O honte! ô misère! jusqu'au souvenir de cette affection enfantine qu'Hélène m'avait dit éprouver au couvent, mon doute exécrable le flétrit; j'osai accuser en moi madame de Verteuil et sa fille d'être complices d'Hélène et de sa mère, et d'avoir imaginé cet épisode pour m'aveugler plus sûrement.

Sans doute, la supposition d'une si basse tromperie était odieuse et stupide; il était aussi affreux qu'incroyable de douter ainsi, à vingt-trois ans à peine... quand, dans la vie, rien d'amèrement expérimenté jusque-là, quand aucune déception passée n'avait pu autoriser un pareil scepticisme!...

. . . .

Triste avantage, hélas! car on ne peut nier du moins que, cuirassé d'un doute si incarné et armé d'une défiance si sagace, on ne puisse impunément braver les faux-semblans et les tromperies du monde... Mais, de même que le corselet d'acier qui vous défend de l'épée ennemie vous rend aussi impénétrable à la douce chaleur d'une main amie, de même le scepticisme, cette armure de fer froide et polie, vous garantit des perfidies du fourbe, mais vous rend, hélas! impénétrable à l'ineffable croyance d'une affection véritable.

Puisque maintenant j'analyse et je creuse les influences, les instincts, ou l'organisation naturelle, qui firent germer et développèrent en moi le *doute*, qui sera désormais le centre autour duquel graviteront toutes mes pensées, dans quelque position, apparemment *indubitable*, que je me trouve, je me souvins que mon père me disait parfois : « *C'est avec contentement que je vous vois défiant de vous-même... quand on se défie de soi, on se défie des autres, et c'est là une grande sagesse.* »

Puis, par un singulier et étrange contraste, ma mère, aveuglée par l'orgueil maternel, sorte d'égoïsme sublime, qui est chez les femmes ce que la personnalité est chez les hommes, ma mère, après avoir souvent et vainement tenté de m'exalter à mes propres yeux, me disait tristement : « *Mon pauvre et cher enfant, je suis désespérée de te voir*

si défiant de toi: à force de ne pas croire en toi, tu ne croiras jamais aux autres, et c'est là un terrible malheur. »

Or, je suis certain que cette défiance insurmontable de moi-même fut pour beaucoup dans les doutes qui m'accablèrent; ne pensant pas inspirer les sentimens qu'on me disait éprouver pour moi, ils me semblaient alors faux et exagérés; et n'y croyant pas, je leur cherchais nécessairement un motif d'intérêt ou de duplicité.

Ce qui me confirme assez dans cette opinion, c'est que je n'ai jamais rencontré de plus indomptables, de plus imperturbables *croyeurs* (si ce néologisme peut s'employer) que parmi les sots et les fats... le manque d'intelligence des sots les empêchant de pouvoir observer, réfléchir et comparer; le suprême et excessif amour-propre des fats ne leur permettant pas d'admettre le moindre doute sur leur mérite et les certains et prodigieux effets qu'il doit produire. . . . .

. . . .

Pour revenir à mes projets d'union avec Hélène, ils furent, de ce jour et de ce doute, à jamais renversés.

Je passai une longue et douloureuse nuit.

Le lendemain, j'eus la faiblesse d'éviter ma tante et Hélène: je montai à cheval de grand matin, et j'allai passer ma journée dans une de mes fermes.

Le soir, je revins fort tard, et, prétextant une excessive fatigue, je ne parus pas au salon.

En rentrant chez moi, je vis sur la table de mon cabinet ces mots au crayon, écrits de la main d'Hélène, dans un livre qu'elle m'avait renvoyé sous enveloppe : « *Ma mère m'a tout dit... Je serai demain matin à neuf heures dans le pavillon de la Pyramide... Vous y viendrez... Ah! que vous avez dû souffrir !* »

Bien que cette entrevue me fût pénible et odieuse dans les dispositions où je me trouvais, ne pouvant l'éviter, je m'y résolus donc.

VI

LE PAVILLON.

Le pavillon dans lequel je devais rencontrer Hélène était situé au fond du parc; pour y arriver, il fallait traverser de longues et tristes allées semées de feuilles mortes. Le brouillard du matin tombait si lourd et si épais qu'à peine on voyait à dix pas, bien qu'il fût neuf heures. Les réflexions de la nuit m'avaient encore affermi dans mon doute et dans ma décision ; une fois cet odieux point de départ admis, qu'Hélène était guidée par une arrière-pensée cupide, il ne me devenait malheureusement que trop facile d'interpréter misérablement toutes ses démarches; ainsi cette sorte d'aveu, presque involontaire, qu'elle m'avait fait, ce chaste cri d'amour sorti d'un cœur depuis longtemps épris peut-être, ne fut plus à mes yeux qu'une avance honteusement calculée.

Que dirai-je! en me rendant à ce pavillon, mes idées étaient un affreux mélange d'égoïsme, d'amour-propre froissé, de résolution cruelle, et aussi de regrets déchirans d'avoir déjà perdu cette illusion si chère, de n'avoir pas même, un jour, pour me consoler et rasséréner ma pensée... le souvenir d'un premier amour pur et désintéressé...

Une chose à la fois horrible et ridicule à avouer, c'est qu'il ne me vint pas une minute à la pensée que je pouvais me tromper grossièrement : qu'en admettant même la possibilité des apparences du mal, il fallait aussi admettre la possibilité du bien; qu'après tout, à part même le caractère et la noblesse des sentimens que j'avais reconnus à Hélène, mille circonstances, mille particularités pouvaient faire que son amour fût candide et vrai; et puis enfin, ma fortune étant inhérente à moi, Hélène n'était-elle pas obligée de m'aimer riche, puisque je me trouvais riche?

Mais non, cette idée fixe, et d'une brutalité presque féroce, me dominait tellement que je ne songeais pas à chercher une seule excuse en faveur de celle dont je doutais si cruellement.

De longues années se sont passées depuis, et aujourd'hui que j'examine ma conduite d'alors avec désintéressement, j'ai du moins la triste consolation de m'assurer que je ne tâchais pas à m'autoriser de cette foi aveugle au mal que je supposais, afin d'éluder l'accomplissement d'un devoir; car bien que les bruits que j'ai dits fussent de tous points calomnieux, aux yeux du monde ils avaient les dehors absolus de la réalité, et la dangereuse imprudence de ma conduite les avaient malheureusement accrédités : je devais donc à Hélène la réparation que mon premier mouvement m'avait porté à lui offrir; elle était ma parente, elle avait été une seconde fille pour mon père, je lui avais reconnu les plus excellentes qualités, et j'avais eu la conviction de devenir le plus heureux des hommes en l'épousant. Mais, je le répète, ma conduite cruelle envers elle ne fut pas dictée par un de ces instincts sordides qu'on ne s'avoue pas mais qui vous font agir presque à votre insu... Plus tard, peut-être, je me fusse ainsi trompé moi-même à dessein; mais alors j'étais pour cela trop jeune, trop confiant dans mon incrédulité... et je me rappelle parfaitement que ce qui me causait l'angoisse la plus cuisante, même avant le dépit de me croire dupe, était le regret désespérant de n'avoir pu inspirer à Hélène un amour véritable.

Enfin, j'arrivai dans le pavillon. Lorsque j'y entrai, Hélène m'attendait, assise près de la porte; elle était enveloppée dans un manteau noir et tremblait de froid. Quand elle me vit, elle se leva et s'écria avec un indicible accent de douleur, en me tendant les mains :

— Enfin, vous voilà! Ah! que nous avons souffert depuis deux jours! — Puis, sans doute frappée de l'expression dure et sèche de mes traits, elle ajouta : — Mon Dieu! qu'avez-vous, Arthur? vous m'effrayez !

Alors, avec cette cruauté sotte et railleuse qui est le fait des enfans ou des gens heureux et égoïstes qui n'ont jamais souffert, prenant un air insouciant et léger, et lui baisant la main, je répondis :

— Comment, je vous effraye! Ce n'est pourtant pas là l'impression que je comptais vous faire éprouver dans un aussi charmant rendez-vous!

L'air ironique avec lequel je prononçai ces mots était si éloigné de mes façons habituelles qu'Hélène, ouvrant ses grands yeux étonnés, ne me comprit pas ; aussi, après un moment de silence, elle ajouta en soupirant :

— Arthur, ma mère m'a tout dit.

— Eh bien! — lui répondis-je avec indifférence... Puis, fermant le collet de son manteau, j'ajoutai : — Prenez garde, le brouillard est humide et pénétrant... vous pourriez avoir froid.

La pauvre enfant croyait rêver.

— *Comment! Eh bien!* — reprit-elle en joignant les mains avec stupéfaction, — vous ne trouvez pas cela horrible, infâme?

— Qu'importe? puisque cela est faux, — repris-je sans sourciller.

— Qu'importe!... Comment! il n'importe pas que celle qui portera votre nom soit déshonorée avant d'être votre femme?

A ces mots d'Hélène, qui me parurent le comble de l'effronterie et la preuve flagrante de la vérité de mes soupçons, un incroyable besoin de vengeance me souleva le cœur, tous mes scrupules disparurent, et aujourd hui je bénis le hasard qui a retenu sur mes lèvres les horribles mots qui me vinrent à l'esprit. Heureusement pour moi, je voulus être ironique, et je me contins.

— Hélène, — lui dis-je, — notre conversation doit être grave et sérieuse : veuillez m'écouter. Vous qui êtes la

candeur, la franchise et le *désintéressement* personnifiés, — ajoutai-je avec un accent de misérable insolence qui ne put la frapper, tant sa conscience la mettait au-dessus de tout soupçon, — répondez-moi, je vous prie, avec une entière loyauté, notre avenir à tous deux en dépend.

Selon cet instinct du cœur qui trompe rarement, Hélène pressentit quelque perfidie, car elle s'écria avec angoisse :

— Tenez, Arthur, il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire; je ne vous ai jamais vu cet aspect glacial et dur; vous me faites peur. Au nom du ciel! que vous ai-je fait?

— Vous ne m'avez rien fait; *mais puisque vous porterez mon nom, puisque vous serez ma femme*, et je vous sais un gré infini de cette confiance dans l'avenir qui nous fait honneur à tous deux, — continuai-je avec un sourire qui l'effrayait, — il faut que vous répondiez à mes demandes.

— De quel air, mon Dieu! vous me dites cela, Arthur. Je ne comprends pas... Qu'est-ce que cela signifie?... à quoi faut-il que je réponde?

— Hélène, lorsque la première fois ma présence ou mon avenir vous a impressionnée, lorsqu'enfin vous m'avez aimé, quel a été votre but?

— Mon but!... quel but? encore une fois je ne vous comprends pas, — dit-elle en secouant la tête; puis elle ajouta, confondue d'étonnement : — Tenez, Arthur, vous me torturez à coups d'épingles; au nom de votre mère, expliquez-vous franchement; que voulez-vous de moi? que signifient toutes ces questions?

— Eh bien! tenez, je vais vous égaler en franchise, en grandeur et en pureté de vues; je vais, comme vous, me laisser aller à toute la soudaineté de mes impressions, *sans la moindre arrière-pensée, sans le moindre calcul;* et comme il est hors de doute que vous serez ma femme, et qu'à cette heure charmante nous pouvons, nous devons tout nous confier, je vous dirai comment et pourquoi je vous ai aimée, mais avant j'exige de vous la même confidence... Cela va être un mutuel échange d'aveux généreux et tendres dont mon pauvre cœur se fait une joie extrême, ne trouvez-vous pas? — dis-je avec cet air ironique, froid et cruel qui faisait un mal horrible à la malheureuse enfant, bien qu'elle ne pût deviner les misérables allusions dont je flétrissais son pur et noble amour.

Maintenant que je réfléchis de sang-froid à cette scène, j'ai peur de songer à ce que devait souffrir Hélène en m'entendant ainsi lui parler pour la première fois. Je la vois encore pâle, tremblante de froid et d'inquiétude au milieu de ce pavillon meublé de bois rustique dont les fenêtres ouvertes laissaient voir un brouillard épais; je rougis de honte en songeant que c'était pour ainsi dire devant un ennemi prévenu, défiant et décidé à tout interpréter méchamment qu'elle allait, au milieu des larmes, me dévoiler ses tendres et chastes pensées qui précèdent l'aveu, ces trésors ignorés de l'amant qui lui révèlent des joies, des terreurs, des angoisses qu'il ne soupçonne pas, et qu'il a pourtant causées.

Enfin, Hélène, surmontant son agitation, me dit :

— Arthur, je ne conçois rien à ce qui se passe en vous; vous voulez que je vous dise comment je vous aimé, — ajouta-t-elle les yeux baignés de larmes... — cela est bien simple... Mon Dieu! étant enfant, j'entendais ma mère sans cesse parler de vous, de la solitude dans laquelle votre père vous faisait vivre, loin des distractions de votre âge, sans amis, presque tous les jours occupé d'études sérieuses, et presque privé des distractions et des plaisirs de votre âge. La première impression que j'éprouvai, en songeant à vous, fut donc de vous croire malheureux et de vous plaindre... car je jugeais de ce qui devait vous manquer par ce que je possédais : j'avais des compagnes que j'aimais; ma mère, toujours bonne et tendre, allait au-devant de mes joies enfantines. Enfin, sans savoir pourquoi, j'avais quelquefois honte de me trouver si heureuse tandis que vous meniez une vie qui me paraissait si malheureuse et si isolée; c'est de là, je crois, que naquit chez moi une espèce d'éloignement pour les jeux de mon enfance; je me les reprochais, parce que je vous en savais privé; en un mot, je vous le répète, Arthur, c'est parce que vous me sembliez très à plaindre qu'enfant je m'intéressais autant à vous. Plus tard, quand vous partîtes pour vos premiers voyages, ce furent vos dangers, que je m'exagérais sans doute, qui, me faisant trembler pour vous, redoublèrent mon affection... Ce fut alors, comme Sophie vous l'a dit, qu'au couvent j'avais l'enfantillage de fêter votre fête, et que chaque jour je priais Dieu pour votre sûreté... Plus tard encore, lorsque votre pauvre mère mourut... il me sembla que les derniers liens qui restassent à serrer entre nous le fussent par cette horrible perte; car de ce moment vous me parûtes entièrement isolé, malheureux et privé de la seule personne en qui vous eussiez jamais eu confiance... Ce fut à cette époque que nous vînmes ici... habiter avec votre père. Ma mère me disait souvent « que, bien que très bon pour vous... votre père était froid et sévère... » En effet, il me paraissait si grave, si triste, vous me sembliez toujours si craintif en sa présence et si chagrin, si sombre après les conversations que vous aviez avec lui le matin, que je vous plaignais plus amèrement encore, et que mon amour pour vous s'augmentait de toutes les amères souffrances que je vous supposais. Pourtant, tout en redoutant beaucoup votre père, je ne pouvais m'empêcher de l'aimer; il souffrait tant!... et puis, en me montrant toujours attentive et prévenante pour lui, je pensais encore vous prouver mon amour... Enfin, Arthur, quand vous avez eu la douleur de le perdre, vous voyant seul au monde, il m'a semblé que désormais mon sort était lié au vôtre, que le destin de toute ma vie avait été et devait être de vous aimer, de vous rendre heureux, que vous n'aviez plus d'asile que dans mon cœur. Vous ne m'aviez jamais dit que vous m'aimiez, mais il me semblait que cela devait être... que cela ne pouvait être autrement, que ma vocation était de vous consacrer ma vie; aussi... chaque jour, j'attendais confiante un aveu de votre part; et lorsque, désespérée de ne pas entendre cet aveu, je vous dis malgré moi : « *Allez, vous n'aimez rien... vous ne serez jamais heureux!...* » c'est qu'il me semblait en effet que vous deviez être toujours malheureux... si vous ne m'aimiez pas... moi qui vous aimais tant! moi qui me croyais si utile à votre bonheur!... Depuis ce jour, vous m'avez avoué que vous m'aimiez; j'en ai été bien heureuse... bien profondément heureuse; mais cela ne m'a pas étonnée. Hier, ma mère m'a causé un violent chagrin en me disant toutes ces affreuses calomnies. Ne vous voyant pas, j'ai cru que vous partagiez ma peine à ce sujet... Voilà tout ce que j'avais à vous dire, Arthur, voilà comme je vous ai aimé, voilà comme je vous aime; mais, par pitié, ne me tourmentez pas ainsi, redevenez ce que vous étiez pour moi!... Pourquoi ce changement? Encore une fois, que vous ai-je fait?

Pendant qu'Hélène s'exprimait avec une simplicité si naïve, et sans doute si vraie, je ne l'avais pas quittée du regard; au lieu d'être tendrement ému, je l'observais avec la méchante et attentive défiance d'un juge hostile et prévenu; pourtant, quand elle soulevait ses beaux yeux doux et limpides sous leurs longues paupières, elle les attachait sur les miens avec une assurance si candide et si sereine, qu'il me fallait être aussi aveuglé que je l'étais pour n'y pas lire l'amour le plus noble et le plus profond.

Mais, hélas! quand on est possédé par un doute opiniâtre, tout ce qui tend à le détruire dans votre esprit vous irrite, comme dicté par la perfidie et la fausseté; vous persistez d'autant plus dans votre conviction que vous vous croiriez dupe en l'abandonnant : les plus incurables vérités vous semblent alors d'adroits mensonges, et les plus nobles et plus soudaines inspirations autant de piéges froidement tendus. J'agis ainsi, et continuai le triste rôle que je m'étais imposé.

— Cela est parfaitement et très adroitement calculé, — répondis-je; — les causes et les effets s'enchaînent et se déduisent à merveille... la fable est même fort vraisemblable... et un plus sot s'y laisserait prendre.

— La fable !... quelle fable? — dit Hélène, qui ne pouvait concevoir mes soupçons.

Mais, sans lui répondre, je continuai :

— Puisque vous raisonnez si sagement, comment n'avez-vous pas réfléchi qu'en me permettant de vous témoigner une préférence aussi assidue, vous vous compromettiez gravement?

— Je n'ai songé à rien, je n'ai réfléchi à rien, puisque je vous aimais; et pouvais-je d'ailleurs penser que ce que vous faisiez fût mal, puisque j'étais sûre de votre affection?

— Ainsi, vous songiez dès lors à m'épouser?

Hélène ne parut pas m'avoir entendu, et reprit :

— Que dites-vous, Arthur?

— Ainsi, — repris-je avec impatience, — vous vous croyiez alors assurée que je vous épouserais?

— Mais, — me répondit Hélène de plus en plus étonnée, — je ne conçois pas les questions que vous me faites, Arthur... Réfléchissez donc à ce que vous me dites là... Dieu du ciel! après nos aveux, notre amour... ai-je donc pu douter de vous... de...? — Puis, s'interrompant, elle s'écria : — Ah! ne vous calomniez pas ainsi!

Cette assurance en elle, ou plutôt cette confiance excessive dans ma loyauté, choqua tellement mon stupide orgueil que j'eus l'horrible courage d'ajouter, il est vrai lentement et avec une angoisse si douloureuse que mes lèvres devinrent sèches et amères en prononçant ces mots :

— Et dans ces beaux projets d'union, qui ne seront probablement que des projets... *vous n'aviez sans doute jamais songé à* MA FORTUNE?

Quand ces terribles paroles furent dites... j'aurais donné ma vie pour les étouffer; car tant que je les avais seulement *pensées*, elles n'avaient pas retenti à mon esprit dans toute leur ignoble signification; mais lorsque je m'entendis répondre ainsi tout haut à ces aveux si ingénus, si nobles et si touchans, qu'Hélène venait de me faire, elle qui, tout enfant, ne m'avait aimé que parce qu'elle me croyait malheureux... mais lorsque je pensai à la profonde et incurable blessure que je venais de faire à cette âme généreuse, d'une fierté si farouche et si outrée, je fus saisi d'un épouvantable et vain remords.

Hélas! j'eus tout loisir de savourer l'amertume de mes regrets désespérés, car Hélène fut longtemps à me comprendre... et longtemps à revenir de sa stupeur quand elle m'eut compris.

Mais, lorsque je vis poindre sur ce beau visage l'expression de douleur, d'indignation et de mépris écrasant, qui le rendit d'un caractère majestueux et presque menaçant, je ressentis au cœur un choc si violent que, joignant les mains, je tombai aux genoux d'Hélène en lui criant :

— Pardon!

Mais elle, toujours assise, les joues empourprées, les yeux étincelans, se pencha vers moi, puis, tenant mes deux mains qu'elle secoua presque avec violence, et attachant sur moi un regard dont je n'oublierai jamais l'implacable dédain, elle répéta lentement :

— J'aurais songé à votre fortune..... moi! MOI HÉLÈNE!!!

Il y eut dans ces deux mots : « MOI HÉLÈNE ! » un accent de noblesse et de fierté si éclatant, qu'éperdu de honte je courbai la tête en sanglotant.

Alors elle, sans ajouter un mot, se leva brusquement et sortit du pavillon d'un pas ferme et sûr.

Je restai anéanti.

Il me sembla que désormais ma destinée était irréparablement vouée au mal et au malheur.

Pourtant je résolus de revoir Hélène.

VII

LE CONTRAT.

Pendant quatre jours qui suivirent la scène du pavillon, il me fut impossible de voir Hélène ou ma tante; je sus seulement par leurs femmes qu'elles étaient toutes deux très-souffrantes.

Ces jours furent affreux pour moi. Depuis ce fatal moment où j'avais si brutalement et à jamais brisé la tendre et délicate affection d'Hélène, mes yeux s'étaient ouverts; j'avais retenu presque mot pour mot ce naïf et candide récit dans lequel elle m'avait raconté sa vie, c'est-à-dire son amour pour moi; plus j'analysais chaque phrase, chaque expression, plus je demeurais convaincu de l'exquise pureté de ses sentimens, car mille occasions où son ombrageuse délicatesse s'était manifestée me revinrent à la pensée.

Puis, ainsi que cela arrive toujours quand tout espoir est à jamais ruiné, ses précieuses qualités m'apparaissaient plus complètes et plus éclatantes encore; je vis, j'appréciai amèrement une à une toutes les chances de bonheur que j'avais perdues. Où devais-je jamais trouver tant de conditions de félicité réunies : beauté, tendresse, grâce, élégance? Que dirai-je! alors l'avenir sans Hélène m'épouvantait, je ne me sentais ni assez fort pour mener une vie solitaire et retirée, ni assez fort pour traverser peut-être sans faillir les mille aspérités d'une existence aventureuse et sans but; je pressentais d'ardentes passions, j'avais tout pour m'y livrer avec excès, indépendance, fortune et jeunesse; et pourtant cet avenir, désirable pour d'autres, m'affligeait; c'était un torrent que je voyais bondir, mais dont je ne prévoyais pas l'issue : devait-il s'abîmer dans un gouffre sans fond? ou plus tard, calmant l'impétuosité de ses eaux, se changer en un courant paisible?

Puis, défiant et dur comme je venais de l'être, presque malgré moi, avec Hélène, si noble et si douce, à quel amour désormais pourrais-je jamais croire? Ainsi, je ne jouirais pas même de ces rares momens de confiance et d'épanchemens qui luisent parfois au milieu des orages des passions! En un mot, je le répète, l'isolement m'épouvantait; car il m'eût écrasé de son poids morne et glacé... et sans me rendre compte de cette terreur, la vie du monde m'effrayait... Comme un malheureux que le vertige saisit, je contemplais l'abîme dans toute son horreur, et cependant une attraction fatale et irrésistible m'y entraînait...

Pénétré de ces craintes, de ces pensées, je me décidai à tout tenter pour détruire dans le cœur d'Hélène l'affreuse impression que j'avais dû y laisser.

Le cinquième jour après cette scène fatale, je pus me présenter chez ma tante; je la trouvai très pâle, très changée. Dans notre longue conversation, je lui avouai tout, mes doutes affreux et ce qui les avait causés, ma dureté avec Hélène, son dédain effrayant quand mes sordides et malheureux soupçons s'étaient révélés. Mais je lui dis à quel influence de souvenir j'avais obéi en agissant si cruellement; je lui rappelai les maximes désolantes de mon père, je cherchai une excuse dans l'impression ineffable qu'elles avaient dû laisser en moi; je lui peignis la malheureuse position d'Hélène aux yeux du monde si elle s'opiniâtrait dans son éloignement pour moi. Car ces bruits étaient calomnieux sans doute, mais enfin ils existaient, et maintenant c'était à genoux, au nom de l'avenir d'Hélène et du mien, que je suppliais sa mère d'intercéder pour moi.

Ma tante, bonne et généreuse, fut attendrie; car ma douleur était profonde et vraie : elle me promit de parler à sa

fille, de tâcher de détruire ses préventions, et de l'amener à accepter ma main.

Hélène continuait à refuser de me voir.

Enfin, deux jours après, ma tante vint m'apprendre qu'ayant longuement combattu les puissantes préventions d'Hélène contre moi, elle l'avait décidée à me recevoir, mais qu'elle ignorait encore sa résolution.

J'allai donc chez elle avec sa mère, j'étais dans un état d'angoisse impossible à rendre. Quand j'entrai, je fus douloureusement frappé de la physionomie d'Hélène; elle paraissait avoir cruellement souffert; mais son aspect était froid, calme et digne.

—J'ai voulu vous voir, monsieur,— me dit-elle d'une voix ferme et pénétrante,— pour vous faire part d'une décision que j'ai prise, après y avoir longuement pensé; il m'est pénible maintenant d'avoir à vous rappeler des aveux..... qui ont été si cruellement accueillis, mais je me le dois et je le dois à ma mère... Je vous aimais.., et me croyant sûre de la noblesse et de la vérité des sentimens que vous m'aviez témoignés, comptant sur l'élévation de votre caractère, beaucoup plus sans doute par instinct que par réflexion, j'avais mis dans l'habitude de mes relations avec vous une confiance aveugle qui a malheureusement passé aux yeux du monde pour la preuve d'une affection coupable; aussi, à cette heure, monsieur, ma réputation est-elle indignement attaquée...

— Croyez, Hélène! — m'écriai-je, — que ma vie....

Mais me faisant un signe impératif, elle continua :

— Je n'ai plus au monde que ma mère pour me défendre... et d'ailleurs, si la calomnie la plus insensée laisse toujours des traces indélébiles... la calomnie basée sur de graves apparences tue et flétrit à jamais l'avenir... je me trouve donc, monsieur, placée entre le déshonneur, si je n'exige pas pas de vous la seule réparation qui puisse imposer à l'opinion publique, ou la vie la plus effroyable pour moi, si j'accepte de vous cette réparation; car le doute que vous avez exprimé, les mots que vous avez prononcés retentiront à toute heure et à tout jamais dans ma pensée.

— Non, Hélène, — m'écriais-je;—les paroles de la tendresse la plus vraie, du repentir le plus sincère les chasseront de votre pensée, ces mots affreux, si vous êtes assez généreuse pour suivre une inspiration qui vous vient du ciel;

Et je me jetai à ses genoux. Elle me fit relever, et continua avec un sang-froid glacial qui me navrait :

— Vous comprenez, monsieur, que profondément indifférente à l'opinion d'un homme que je n'estime plus, et forte de ma conscience, j'aime mieux encore passer à vos yeux pour cupide...

— Hélène! Hélène!... par pitié!

— Que de passer aux yeux du monde pour infâme... — ajouta-t-elle. — Aussi cette réparation que vous m'avez offerte, je l'accepte...

— Hélène... mon enfant! — dit sa mère en se jetant dans ses bras; — Arthur aussi est généreux et bon, il a été égaré; aie donc pitié de lui...

— Hlène, — dis-je avec une exaltation radieuse, — je vous connais... vous auriez préféré le déshonneur... à cette vie de mépris pour moi... si votre instinct ne vous assurait pas que, malgré un moment d'affreuse erreur, j'étais toujours digne de vous!

Hélène secoua la tête et ajouta, rougissant encore d'un souvenir d'indignation.

— Ne croyez pas cela... Dans une circonstance aussi solennelle, je ne ne dois ni ne veux vous tromper... la blessure est incurable; jamais... jamais je n'oublierai qu'un jour vous m'avez soupçonné d'être vile.

— Si! si! vous l'oublierez, Hélène! et, pour moi qui entends les prévisions de mon cœur, l'avenir me répond du passé.

— Jamais je n'oublierai, je vous le répète, — dit Hélène avec sa fermeté habituelle; — ainsi songez-y bien, il en est temps... rien ne vous lie... que l'honneur... vous pouvez me refuser ce que je vous demande à cette heure; mais ne croyez pas que je change jamais... Je vous le répète, pour l'éternité de cette vie... mon cœur sera séparé du vôtre par un abîme.

— Croyez-le... croyez-le, — dis-je, à Hélène; car je me sentais rassuré par toutes les présomptions de ma tendresse. — Croyez cela! que m'importe! mais votre main... mais le droit de vous faire oublier les chagrins que je vous ai causés, voilà ce que je veux, voilà ce que j'accepte, voilà ce que je vous demande à genoux...

— Vous le voulez? — me dit Hélène en attachant sur moi un regard pénétrant, et semblant épaouver un moment d'indécision.

— Je l'implore de vous comme mon bonheur éternel, comme l'heureux destin de ma vie... Enfin,—lui dis-je les yeux baignés de larmes... —je l'implore de vous avec autant de religieuse ardeur que si je demandais à Dieu... la vie de ma mère.

— Ce sera donc; je vous accorde ma main, — dit Hélène en détournant les yeux afin de cacher l'émotion qui la surprit pour la première fois depuis notre entretien.

. . . .

J'étais le plus heureux des hommes... Je connaissais trop l'ombrageuse susceptibilité d'Hélène pour ne m'être pas attendu à ces reproches; son cœur avait été si cruellement frappé, que la plaie devait être encore longtemps vive et saignante, je sentais qu'il fallait peut-être des jours, des années de soins tendres et délicats ponr cicatriser cette blessure; mais je me sentais si certain de mon amour, si heureux de l'avenir, que je ne doutais pas de réussir. Noble et loyale comme je connaissais Hélène, sa promesse même me prouvait qu'elle ressentait sans doute encore de la colère, mais qu'elle m'estimait toujours; qu'elle avait lu dans mon cœur, et qu'elle était persuadée, à son insu, qu'en exprimant l'affreuse pensée qui l'avait si affreusement blessée, je n'avais été que l'écho involontaire des maximes désolantes de mon père. . . . .

. . . .

. . . .

Nous partîmes bientôt pour la ville de ***, où habitaient Hélène et sa mère

Notre mariage, annoncé avec une sorte de solennité, fut fixé pour une époque très rapprochée, car j'avais supplié Hélène de me permettre de hâter cet heureux moment, autant que le permettrait l'exigence des actes publics.

Mon cœur bondissait d'espoir et d'amour. Jamais Hélène ne me parut plus belle : son visage. ordinairement d'une expression douce et tendre, avait alors un air de fierté grave et mélancolique qui donnait à ses traits un caractère plein d'élévation; je trouvais de la grandeur et une noble estime de soi dans cette détermination qui lui faisait alors braver, de toute la conscience de son inaltérable pureté, mes doutes offensans, si indignes d'ailleurs d'être un instant comptés par cette âme loyale. Ainsi je me laissais entraîner aux projets de bonheur les plus rians. Je me trouvais presque heureux de la froideur qu'Hélène continuait de me témoigner, car je voyais encore là les instincts des esprits généreux, qui souffrent d'autant plus vivement d'une injure, qu'ils sont d'une sensibilité plus exquise.

La cruelle indécision qui m'avait tant effrayé sur mon avenir s'était changée en une sorte de certitude paisible et sereine; tout à l'horizon me paraissait radieux : c'était cette vie intérieure que j'avais d'abord rêvée, et pour ainsi dire expérimentée à Serval : une existence calme et contente; et puis, le dirai-je! chaque conquête que je devais faire sur les tristes ressentimens d'Hélène me ravissait : je pensais avec une ivresse indicible qu'il fallait pour ainsi dire recommencer à me faire aimer d'Hélène. Avec quelle joie je pensais à fermer peu à peu cette plaie funeste! Je me sentais si riche de tendresse, de dévouement et d'amour, que j'étais sûr de ramener peu à peu sur cet adorable visage sa première expresssion de bonté confiante et ingénue, de fixer à jamais sur ces lèvres charmantes leur ineffable sourire d'autrefois, au lieu du sérieux mépris

qui les plissait encore... de voir ce regard dur et dédaigneux s'adoucir peu à peu... de méprisant devenir sévère, puis triste, puis mélancolique... bienveillant... tendre... et de lire enfin dans son riant azur ce mot béni : *Pardon!*

. . . .

Jusqu'aux moindres détails matériels des préparatifs de notre union, tout me ravissait; je m'en occupais avec une joie d'enfant; ne voulant pas quitter Hélène, j'avais prié une amie de ma mère, femme d'un goût parfait, de m'envoyer de Paris tout ce qu'on peut imaginer d'élégant, de recherché, de magnifique, pour la corbeille d'Hélène.

Je me souviens que ce fut dans deux de mes voitures, que j'avais fait venir de Serval, que ces présens furent portés à Hélène et offerts par mon intendant; j'avais mis un grand faste dans cette sorte de cérémonie : les deux voitures, gens et chevaux, en grand équipage de gala, allèrent ainsi respectueusement au pas jusqu'à la demeure d'Hélène, à la grande admiration de la ville de***

Lorsque ces merveilles de goût et de somptuosité furent déposées dans le salon de ma tante et qu'Hélène y parut, le cœur me battait de joie et d'angoisse en épiant son premier regard à la vue de ces présens.

Ce regard fut indifférent, distrait et presque ironique.

Cela me fit d'abord un mal horrible, une larme me vint aux yeux : j'avais mis, hélas ! tant d'amour, tant de soins à ces préparatifs !... Puis bientôt je vins à penser que rien n'était plus naturel et plus conséquent au caractère d'Hélène que sa froideur dédaigneuse pour ce luxe. Avec l'arrière-pensée que je lui avais si indignement prêtée, pouvait-elle me savoir gré de ce faste éclatant?

Vint enfin le jour de signer le contrat. En province, c'est une solennité, et un assez grand nombre de personnes se rendirent chez ma tante pour assister à cet acte.

Hélène était à sa toilette, on l'attendit quelque temps dans le salon de ma tante; pendant que je supportais l'ennui des plus sottes félicitations, le notaire vint me demander si rien n'était changé dans mes intentions au sujet du contrat, tant sa rédaction semblait étrange au garde-notes; je répondis assez impatiemment que non.

Dans cet acte, dont je m'étais réservé le secret, je reconnaissais à Hélène la totalité de ma fortune. Ce qui seulement me surprit, ce fut la facilité d'Hélène à m'accorder le droit de faire à ma guise ces dispositions; puis je l'attribuai, avec raison, à l'extrême répugnance qu'elle devait avoir à s'occuper de toute affaire d'intérêt.

Enfin Hélène parut dans le salon : elle était un peu pâle, paraissait légèrement émue. Je la vois encore entrer, vêtue d'une robe blanche toute simple, avec une ceinture de soie bleue ; ses magnifiques cheveux, tombant de chaque côté de ses joues en grosses boucles blondes, étaient simplement tordus derrière sa tête. Rien de plus enchanteur, de plus frais, de plus charmant que cette apparition, qui sembla changer tout à coup l'aspect de ce salon.

Hélène s'assit à côté de sa mère, et je m'assis à côté d'Hélène.

Le notaire, placé près de nous, fit un geste pour recommander le silence, et commença la lecture du contrat.

Lorsqu'il en vint à l'article qui assurait et reconnaissait à Hélène tous mes biens, le cœur me battait horriblement, et confus, presque honteux, je baissai les yeux, craignant de rencontrer son regard.

Enfin cet article fut lu.

On connaissait la médiocrité de la fortune de ma tante, aussi mon désintéressement fut-il accueilli avec un murmure approbateur.

Alors je me hasardai de lever les yeux sur Hélène; je rencontrai son regard ; mais ce regard me fit frissonner, tant il me parut froid... dédaigneux... presque méchant.

On acheva la lecture du contrat.

Au moment où le notaire se levait pour présenter la plume à Hélène afin de le signer, Hélène se leva droite et imposante, et d'une voix ferme dit ces mots :

— Maintenant, je dois déclarer que, pour une cause qui n'attaque en rien l'honneur de monsieur le comte Arthur, mon cousin, il m'est impossible de lui accorder ma main. — Puis, s'adressant à moi, elle me remit une lettre en me disant : — Cette lettre vous expliquera le motif de ma conduite, monsieur, car nous ne devons jamais nous revoir.

Et saluant avec une assurance modeste, elle se retira accompagnée de sa mère, qui partageait la stupéfaction générale.

. . . .

. . . .

Tout le monde sortit.

On pense l'éclat et le bruit que fit cette aventure dans la ville et dans la province.

Je me trouvai seul dans le salon... j'étais anéanti.

Ce ne fut que quelques momens après que je me décidai à lire la lettre d'Hélène.

Cette lettre, que j'ai toujours conservée depuis, la voici.

Huit ans se sont écoulés; j'ai passé par des émotions bien diverses et bien saisissantes; mais j'éprouve encore un sentiment douloureux, une sorte d'ardeur vindicative, en lisant ces lignes, si empreintes d'un incurable et écrasant mépris :

« Après les bruits calomnieux qui avaient entaché ma » réputation, et que vous aviez provoqués par la légèreté » de votre conduite envers moi, il me fallait une répara- » tion publique, éclatante; je l'ai obtenue... je suis satis- » faite. En me voyant renoncer de mon propre gré à cette » union aussi avantageuse pour moi sous le *rapport de la* » FORTUNE, le monde croira sans peine que ce mariage » n'était pas nécessaire à ma réhabilitation, puisque je » l'ai hautement repoussé.

» Vous avez été bien aveugle, bien présomptueux ou » bien étranger aux généreux ressentimens, puisque vous » avez pu croire un instant que je ne vous ai pas à tout » jamais et profondément méprisé du moment où vous » m'êtes apparu sous un jour aussi sordide, du moment » où vous m'avez dit, à moi... Hélène... qui vous avais » aimé dès l'enfance et qui venais de vous faire l'aveu le » plus confiant et le plus loyal : « *Hélène, vous avez tout* » *calculé; vos aveux, votre tendresse, vos souvenirs, tout* » *cela est feint et menteur; c'est un infâme artifice, car* » *vous ne songez qu'à ma* FORTUNE. » Un pareil soupçon » tue l'affection la plus outrée. Je vous aurais tout par- » donné, perfidie, inconstance, abandon, parce que tel » coupable ou criminel que soit l'entraînement des pas- » sions, ce mot *passion* peut lui servir d'excuse; mais cette » défiance froide, hostile et hideusement égoïste, qui, » couvant des yeux son trésor, soupçonne les plus géné- » reux sentimens d'y vouloir puiser, ne peut être causée » que par la cupidité la plus basse ou la personnalité la » plus honteuse. Vous blasphémez et vous mentez en in- » voquant le souvenir de votre père... Votre père était as- » sez malheureux pour croire au mal, mais il était assez » généreux pour faire le bien. Ne me parlez pas de repen- » tir... chez vous l'instinct d'abord a parlé; votre première » impression a été infâme... le reste est venu par ré- » flexion, par honte de cette indignité; cela ne me paraît » que plus méprisable, car vous n'avez pas même l'éner- » gie persistante du mal; vous en avez la honte, et non » pas le remords. » . . . .

. . . .

Jamais... je ne pourrai rendre la confusion, la rage, la haine, le désespoir qui m'exaltèrent après avoir lu cette lettre, en me voyant joué si froidement et si injustement accusé; car, après tout, ce doute avait été dû à une influence suprême, et je ne me sentais aucunement cupide. Mon regret, ma résolution d'épouser Hélène malgré ses dédains, l'abandon que je lui avais fait de mes biens, me faisaient assez ressentir que j'avais aussi en moi de nobles et généreuses inspirations.

Néanmoins, en me rappelant combien j'avais été tendre-

ment aimé, et me voyant alors si profondément méprisé, je compris tellement que tout espoir était perdu, que je sentis, ainsi que je l'avais déjà éprouvé, une sorte de vertige s'emparer de moi en voyant l'avenir de ma vie changer si soudainement; il me sembla que, de ce moment, je me vouais résolûment à ma perte, et c'est avec un regret déchirant que je m'écriai : « Hélène ! vous m'avez été impitoyable ; vous aurez peut-être un jour à répondre d'un avenir bien fatal ! » . . . .

. . . .

Le soir même je partis pour Paris, désirant y arriver au milieu de l'hiver, pour m'y trouver au cœur de la saison, et chercher à m'étourdir par les distractions de cette vie ardente et agitée.

LA MARQUISE DE PENAFIEL.

VIII

PORTRAITS.

Un an après mon arrivée à Paris, les paisibles jours que j'avais passés à Serval avec Hélène me semblaient un songe, songe frais et fleuri, qui contrastait trop tristement avec mes impressions nouvelles pour que j'y reportasse souvent ma pensée. De ce moment aussi, j'acquis cette conviction que la prétendue *douceur des souvenirs* est un mensonge; dès qu'on regrette le passé, les souvenirs sont pleins d'armertume, et, par cette comparaison même, le présent devient plus odieux encore.

L'éclatant refus d'Hélène m'avait profondément blessé dans mon amour et dans ma vanité; je mis donc de l'orgueil à ne pas me trouver malheureux, et je réussis du moins à m'étourdir. Je parvins d'abord à être ravi de me voir libre, et à faire mille rêves d'or sur l'emploi de cette liberté. Puis je tâchai d'excuser à mes propres yeux l'ingrat oubli où je laissais la mémoire de mon père; je me dis que, par compensation, j'avais au moins pieusement obéi à l'une de ses muettes inspirations en échappant aux projets intéressés d'Hélène. Car quelquefois je cherchais encore une misérable consolation, ou plutôt une infâme excuse à ma conduite, dans de nouveaux et indignes soupçons sur sur cette noble fille, qui d'ailleurs avait quitté sa province pour faire un voyage en Allemagne avec sa mère.

Pourtant, malgré l'amertume de mes regrets, comme toujours, le passé se voila peu à peu, s'obscurcit et s'effaça presque tout à fait.

Je ne sais si ce fut l'inexplicable enivrement de la vie de Paris qui devait me causer plus tard cette indifférence à propos de jours autrefois si chers à mon cœur.

Je n'avais pourtant pas apporté à Paris un étonnement de provincial; j'étais resté à Londres pendant deux brillantes saisons, et, grâce aux anciennes et intimes relations de mon oncle et de notre ambassadeur, relations que mon père et ma tante lui avaient rappelées en me recommandant à lui lors de mon voyage, je m'étais trouvé placé dans le meilleur et le plus grand monde d'Angleterre. Or, l'aristocratie anglaise, fière, absolue et justement vaine de son incontestable supériorité de richesse et d'influence sur toutes les aristocraties européennes; la haute société anglaise, dis-je, est d'un abord si glorieusement réservé pour les étrangers qu'elle admet dans son cercle restreint, qu'une fois qu'on a subi ou bravé son accueil d'un cérémonial aussi imposant, on peut pour ainsi dire respirer partout à l'aise.

Et néanmoins, dans la vie de Paris, qui ne peut en rien se comparer à la splendeur colossale de l'existence qu'on mène à Londres, il y a ce qu'on ne trouve ni à Londres ni ailleurs; il y a je ne sais quel charme enivrant, inexprimable, auquel les esprits les plus calmes et les plus prévenus ne peuvent souvent échapper.

Quant à *la vie de Paris*, selon son acception véritable, et si on veut en considérer la fleur la plus brillante, elle se borne à l'existence élégante et raffinée que mène l'élite de cinq ou six salons, dans un ou deux quartiers de cette ville, où sont accumulés des plaisirs de toute sorte.

En arrivant à Paris, je n'eus heureusement pas à faire cet apprentissage de la vie matérielle, qui coûte souvent aux étrangers tant d'argent et de désappointement. Mon père avait si longtemps habité cette ville que, grâce à mes traditions de famille sur le comfortable de l'existence, j'évitai dès l'abord une foule d'écueils. Ainsi, au lieu de me caser très chèrement et très à l'étroit dans une de ces espèces de ruches fourmillantes et bruyantes, à cinq ou six étages, qui commencent aux éblouissemens des magasins et finissent à la misère des mansardes, je louai un petit hôtel près des Champs-Élysées, je fis venir de Serval mes gens et mes chevaux, et je montai ma maison sur un pied honorable.

J'allai voir quelques alliés ou parens éloignés de ma famille. Ils me reçurent à merveille; ceux-ci par respect pour le nom de mon père, ceux-là parce qu'ils avaient des filles à marier et que j'étais sans doute à leurs yeux ce qu'on appelle *un bon parti*, d'autres enfin parce qu'il est toujours précieux pour les oisifs d'avoir une visite de plus à faire dans la journée, et de pouvoir ainsi de temps à autre placer une de leurs heures inoccupées.

Parmi ces derniers se trouvait monsieur le comte Alfred de Cernay. Un de mes amis de Londres, qui le connaissait parfaitement, m'avait donné pour lui des lettres, et sur lui des renseignemens très dignes de créance, et dont je reconnus moi-même toute l'exactitude.

Je les rapporte ici, parce que, sans être un homme éminemment distingué, monsieur de Cernay était le type d'un *homme à la mode* dans la plus large et la moins vulgaire acception de ces mots, or, l'*homme à la mode* de nos jours a une physionomie toute particulière.

Monsieur de Cernay avait environ trente ans, une figure charmante, et ne manquait pas d'un certain esprit courant et comptant ; il était assez fin, assez moqueur, tout en affectant une sorte de bonhomie distinguée qui lui donnait la réputation de *bon compagnon*, bien qu'il eût à se reprocher, m'avait-on dit, quelques perfidies et d'assez méchantes médisances ; très élégant, quoique visant un peu à l'originalité, il s'habillait à sa façon, mais du reste à ravir ; il était très connaisseur et amateur de chevaux, avait les plus jolis équipages qu'on pût voir, et se montrait, de plus, aussi grand *sportman* qu'homme au monde.

Monsieur de Cernay était fort riche, fort intéressé et singulièrement entendu aux affaires, trait de mœurs particulier à notre époque, et qui semble (à tort pourtant) exclure toute idée de grâce et d'éclat. Monsieur de Cernay ne se refusait rien, son luxe était extrême; mais il comptait lui-même très exactement avec ses gens, était inexorable pour toute dépense qui ne rapportait pas au moins un *intérêt d'évidence*, spéculait à propos, ne se faisait aucun scrupule d'assigner ses fermiers en retard, et rédigeait ses baux lui-même ; car (faut-il avouer cette énormité !) il avait fait dans le plus profond mystère une manière de cours de droit sous la direction d'un ancien procureur. Mais on doit dire qu'au dehors cette expérience procédurière ne se trahissait en rien chez le comte ; ses manières étaient parfaites. De très bonne et ancienne noblesse, il demeurait aussi grand seigneur qu'on peut l'être de notre temps ; enfin son esprit d'ordre dans le superflu, et d'économie dans le luxe, n'eût peut-être été absolument perceptible qu'aux gens qui auraient pu lu

demander quelque service, et ceux-là sont toujours les derniers à parler des refus qu'on leur fait.

Rien d'ailleurs de plus sage, de plus louable, que cette manière de vivre, d'une prudence si prévoyante et si arrêtée. J'insiste dans mon souvenir sur cette particularité très significative, parce qu'elle devait être une conséquence de notre époque, d'un positif exact et rigoureux.

De nos jours on ne se ruine plus; il est du plus mauvais goût d'avoir des dettes, et rien ne paraîtrait plus ridicule et plus honteux que cette existence folle, désordonnée, et, au résumé, souvent fort peu délicate et honorable, qui a été longtemps tolérée comme le type de la *délicieuse étourderie française;* que la vie vagabonde enfin de ces charmans *mauvaises têtes et bons cœurs* qui, ayant au contraire d'excellentes têtes et de fort mauvais cœurs, étaient généralement les plus vilaines gens du monde.

Rien au contraire aujourd'hui n'est de meilleure compagnie que de parler de ses biens, de ses terres, des améliorations et des essais agricoles qu'on y fait, de l'aménagement de ses bois, et de la beauté des *élèves* de toute sorte qu'on nourrit dans ses prés ; on devient en un mot extrêmement *régisseur*, et l'on a raison, car ces derniers jouissaient seuls et en maîtres du peu de magnifiques résidences qui restassent encore en France. Les séjours qu'on fait dans les terres se prolongent de plus en plus, et il y a une réaction évidente vers la vie du château pendant huit mois de l'année, et vers la vie des clubs à Paris durant l'hiver.

Mais, pour revenir à monsieur de Cernay, il était aussi très grand, très noble, et surtout très savant joueur, ce qui semblait d'abord assez contredire les principes dont on a parlé. Loin de là. Pour la plupart des gens du monde, le jeu n'est plus un effrayant défi qu'on jette à la destinée, une source brûlante d'émotions terribles ; c'est beaucoup plus une affaire qu'un plaisir. On a sa *bourse de jeu*, somme qu'on ne dépasse pas; c'est encore un capital qu'on tâche de rendre le plus productif possible en le ménageant, en ne le hasardant pas, en étudiant les règles et les combinaisons du jeu avec une ardeur incroyable, en se pénétrant bien de son essence, en s'exerçant constamment, en se livrant à ses essais avec une profonde et méditative attention ; de là sorte souvent la *bourse de jeu*, dans les bonnes années, rapporte quinze et vingt pour cent aux joueurs froids, prudens et habiles. Du reste, le jeu étant ainsi devenu une affaire de science exacte, d'intérêt, et généralement de haute probité, les forces des joueurs sont assez également réparties pour qu'on puisse se permettre toute l'irritante anxiété d'un coup de douze ou quinze cents louis, parce qu'on sait bien qu'au bout des *mauvaises* années la balance du gain et de la perte est à peu près égale. Encore une fois, rien de plus curieux dans notre époque que cette lutte singulière entre une sage et froide prévoyance qui songe à l'avenir, et les passions ardentes naturelles à l'homme, auxquelles l'on trouve moyen de satisfaire à peu près par cette espèce d'assurance calculée contre leurs fâcheux résultats (1)

Monsieur de Cernay avait eu, disait-on, assez de succès auprès des femmes ; mais en *vieillissant*, comme il disait, il trouvait mieux, afin d'être plus libre, plus ordonné, et de satisfaire aussi à son goût pour l'évidence, qui était un des traits saillans de son caractère, il trouvait mieux, dis-je, d'avoir aussi une *bourse de cœur*, qu'il ne dépassait pas d'une obole, et qu'il mettait annuellement aux pieds d'une des beautés le plus en vogue d'un des trois grands théâtres.

J'avais envoyé ma carte et les lettres de notre ami commun chez monsieur de Cernay. Le surlendemain, il vint me voir et ne me trouva pas ; quelques jours après, j'allai chez lui un matin. Il habitait seul une fort jolie maison, qui me parut le triomphe du comfortable joint à une élégante simplicité.

Son valet de chambre me pria d'attendre un instant dans un salon où je remarquai quelques beaux tableaux de chasse par Géricault.

Cinq minutes après mon arrivée, monsieur de Cernay entra. Il était grand, svelte, élégant ; avait une figure des plus agréables et les manières de la meilleure compagnie.

Le comte m'accueillit à ravir, me parla beaucoup de notre ami commun, et se mit à mes ordres avec la plus aimable obligeance.

Je m'aperçus qu'il m'observait. J'arrivais de province, mais j'avais beaucoup voyagé, et j'étais resté longtemps en Angleterre ; aussi ne savait-il pas sans doute s'il devait me traiter en provincial ou en homme déjà du monde. Pourtant, je crois que ce qui l'engagea à me considérer décidément sous ce dernier aspect, fut le léger dépit qu'il me sembla éprouver de ne pas me voir plus sous le charme *de sa renommée* de grande élégance. Envié, imité, flatté, il trouvait peut-être ma politesse trop aisée et pas assez étonnée.

Or, je l'avoue, cette nuance imperceptible, ce léger dépit de monsieur de Cernay me fit sourire.

Il me proposa de prendre une tasse de thé avec lui, deux de ses amis, et un renégat italien au service de Méhémet-Ali, homme d'une grande bravoure et qui avait eu les aventures les plus romanesques, ayant été, me dit le comte sans s'expliquer davantage, obligé d'assassiner deux ou trois femmes et autant d'hommes pour sortir d'une position *délicate*.

Je ne m'étonnai que médiocrement de cette singulière compagnie, car on m'avait déjà dit que monsieur de Cernay était fort curieux de *lions* de toute espèce; et dès qu'il arrivait à Paris un Arabe, un Persan, un Indien, un étranger de quelque distinction, monsieur de Cernay se le faisait aussitôt présenter. Était-ce pour attirer encore davantage l'attention par ces voyans et étranges acolytes? Était-ce pour que son renom d'homme à la mode parvînt même au delà des rives du Gange et du Nil? Je ne sais, mais cela était ainsi.

— Voulez-vous rester prendre le thé avec moi, — me dit donc monsieur de Cernay; — sans compter mon renégat, vous verrez un des hommes les plus excentriques et les plus spirituels que je sache, un des hommes les plus sots et les plus ridicules que je connaisse; le prémier est lord Falmouth, le second est monsieur du Pluvier.

— J'ai fort entendu parler de lord Falmouth, — lui dis-je, — et ce serait pour moi une précieuse bonne fortune que de le rencontrer ; mais je le croyais encore aux Indes?

— Il est arrivé depuis un mois seulement, — me dit monsieur de Cernay. — Mais vous savez sans doute comme il s'est décidé à ce voyage? Du reste, ainsi qu'il fait toujours, Falmouth se couche assez généralement à six ou sept heures du matin. Or, un jour, il y a environ dix-huit mois de cela, il se lève sur les quatre heures du soir; il avait mal dormi, était inquiet, agité, nerveux; il avait de plus énormément gagné au jeu, ce qui l'avait privé des

(1) Comme trait de physionomie bien contrastant avec nos mœurs, on ne peut s'empêcher de citer ce billet de madame la princesse d'Henin à madame de Créquy, rapporté dans les délicieux et spirituels *Souvenirs de madame de Créquy :*

« Je ne vous dirai pas « *vous qui savez tout*, » puisque vous » êtes excédée de cette formule, mais vous qui n'ignorez de rien, » ma chère, ayez la bonté de m'expliquer une chose que je ne » conçois pas et qui paraît devoir importer à mes intérêts financiers (pardon du motif). Je commencerai par vous dire » que monsieur de Lally est à Saint-Germain, et que madame » de Poix ne sait que répondre à la question qui m'occupe ; ses » enfans sont en course, et voilà pourquoi je vous écris dare-» dare à l'autre bout de Paris. — Le chevalier de Thuysi m'écrit mot pour mot : *Je vous conseille de prendre garde au* » *sieur Lefèvre, on m'a prévenu qu'il allait* DÉPOSER SON BILAN » (Je vous dirai que ce Lefèvre est devenu mon homme d'affaires depuis que je n'ai plus d'affaires.) Mais que faut-il » conclure de cet avertissement du chevalier ? — Dites-nous, je » vous prie, ce que signifie *déposer son bilan*? Madame de » Poix suppose que c'est une sorte de métaphore, et nous en » sommes là. »

émotions qui le sortent parfois de l'engourdissement de sa vie décolorée; enfin, il s'ennuyait un peu plus horriblement que d'habitude. Il sonne son valet de chambre, et demande le temps qu'il fait. Le temps était gris, sombre, brumeux. « Ah ! toujours du brouillard ! jamais de soleil ! — dit Falmouth en bâillant affreusement; puis, du plus grand sang-froid du monde, il ajoute alors : — Envoyez chercher des chevaux. » Les chevaux arrivent (sa voiture de voyage est toujours prête), on attelle; son valet de chambre, très instruit des habitudes de son maître, fait faire ses malles, et, deux heures après, milord descendait de chez lui disant à son concierge : « Si on me demande, vous direz que je suis allé... — et il hésita un moment entre Constantinople et Calcutta; enfin il se décida pour Calcutta, et reprit avec un énergique et nouveau bâillement : — Que je suis allé à Calcutta. » En effet, il y va, y reste trois mois, et revient, avec l'impassibilité la plus admirable, tout comme s'il eût été simplement question d'aller à Baden.

— Lord Falmouth est d'ailleurs un homme extrêmement distingué? — dis-je au comte.

— Il a infiniment d'esprit, et du meilleur,— me répondit-il ; — une instruction prodigieuse, et une non moins merveilleuse expérience pratique des hommes et des choses, ayant voyagé dans les quatre parties du monde, et surtout vu les principales cours de l'Europe, comme les peut visiter un pair d'Angleterre fils aîné d'un des plus grands seigneurs des trois royaumes et qui jouit, en attendant mieux, de cinq à six cents mille livres de revenus; et, avec tout cela, Falmouth est le seul homme véritablement blasé et ennuyé que je connaisse; il a tout épuisé, rien ne l'amuse plus.

— Et monsieur du Pluvier, — dis-je à monsieur de Cernay, — quel est-il ?

— Oh! monsieur le baron Sébastien du Pluvier, — me dit le comte d'un air dédaigneux et moqueur; — monsieur du Pluvier est je ne sais pas qui, et il arrive je ne sais pas d'où ; ça m'a été une présentation forcée. Il débarque de quelque castel de Normandie, je crois, avec une misère de vingt ou trente malheureuses mille livres de rente, qu'il va bêtement fondre dans l'enfer de Paris en deux ou trois hivers. Ce sera un de ces innombrables et pâles météores qui luisent un moment sous le ciel enflammé de la grande ville, et disparaissent bientôt à jamais dans l'ombre et l'oubli parmi les huées de ceux qui restent. Après cela,— ajouta le comte,—c'est une excellente trompette; dès que je veux m'amuser à répandre quelque bruit absurde ou quelque propos de l'autre monde, à l'instant *j'embouche*, si cela se peut dire, monsieur du Pluvier, et il fait merveilles; d'ailleurs, je m'en divertis sans pitié, parce qu'il ne se contente pas d'être sot, et qu'il est encore fat et vain. Il faut, par exemple, voir l'air mystérieux avec lequel il vous montre des enveloppes de lettres à cachets armoriés, toutes d'ailleurs à son adresse; il faut l'entendre vous demander, en se rengorgeant : « Connaissez-vous l'écriture de la comtesse de?... de la marquise de?... de la duchesse de?... » (le mot de madame est de trop mauvaise compagnie pour lui). Et puis, le petit homme vous montre en effet de ces écritures-là, qui ne sont autre chose que des demandes sans fin pour des quêtes, des bals, des loteries; car toutes les femmes de ma connaissance, à qui je le désigne comme victime, l'en accablent sans scrupules et par douzaines... ce qui le rend bien le garçon le plus philanthropiquement ridicule que je connaisse. Mais, — dit monsieur de Cernay en s'interrompant, — j'entends une voiture, je parie que c'est du Pluvier ; vous allez voir quelque chose qui mérite votre admiration.

En effet, nous allâmes à la fenêtre, et nous vîmes entrer dans la cour une calèche attelée d'assez beaux chevaux; mais la voiture et les harnais étaient surchargés d'ornemens de cuivre du plus mauvais goût; ses gens, vêtus de livrées galonnées, avaient l'air de suisses d'église; qu'on juge du ridicule de tout cet affreux et éblouissant gala, pour venir déjeuner chez un homme le matin?

Bientôt, monsieur du Pluvier entra bruyamment. C'était un petit homme gros, ragot, bouffi, trapu, rouge comme une cerise, blond, et, quoiqu'à peine âgé de vingt-cinq ans, déjà très chauve, l'œil vert et stupide, parlant haut, avec un accent très normand, vêtu avec la prétention et l'éclat le plus ridicule, portant des bijoux, un gilet de velours brodé d'argent; que sais-je encore !

Monsieur de Cernay nous présenta l'un à l'autre, et, lorsqu'il m'eut nommé, monsieur du Pluvier s'écria cavalièrement :

— Ah ! parbleu ! je vous ai vu quelque part.

Cette impolitesse me choqua, et je lui répondis que je ne croyais pas avoir eu ce plaisir-là, car certes je ne l'aurais pas oublié.

Quelques minutes après, on annonça lord Falmouth.

Il était venu à pied, et était vêtu avec la plus extrême simplicité. Je n'oublierai de ma vie l'impression singulière que me fit ce visage pâle, régulier, blanc et impassible comme du marbre, et pour ainsi dire illuminé par deux yeux bruns très rapprochés du nez; son sourire, gravement moqueur, me frappa aussi, et, sans attacher la moindre signification à cette puérile remarque, je ne sais pourquoi l'histoire du vampire me revint à l'esprit, car je n'aurais pas donné un autre corps à cette création fantastique.

Monsieur de Cernay me présenta à lord Falmouth, et nous échangeâmes les politesses d'usage. Nous n'attendions plus, pour nous mettre à table, que le renégat italien, que le comte appelait familièrement son assassin.

Enfin le valet de chambre annonça monsieur Ismaël; c'était le renégat.

Il était de taille moyenne, brun, nerveux, magnifiquement vêtu à l'égyptienne, et avait une fort belle figure, bien que d'un caractère sombre. Ismaël ne parlait pas un mot de français; son langage se composait en partie d'italien vulgaire et de lambeaux de la langue franque.

Bientôt le maître d'hôtel de monsieur de Cernay ouvrit les portes de la salle à manger. Le déjeuner fut parfaitement servi à l'anglaise; l'argenterie était de Mortimer, les porcelaines de vieux Sèvres, et la verrerie de Venise et de Bohême.

Ismaël mangea comme un ogre et ne dit mot; seulement, comme il n'y avait sur la table que du thé, du café et du chocolat, il demanda bravement du vin et but largement.

Monsieur de Cernay me parut assez contrarié du silence obstiné de son assassin, que monsieur du Pluvier agaçait d'ailleurs continuellement en lui débitant des phrases d'une manière grotesque, empruntées à la réception de monsieur Jourdain comme mamamouchi. Mais, peu sensible à ces avances, de temps à autre Ismaël grognait comme un ours à la chaîne, en jetant un regard de côté sur monsieur du Pluvier, qui semblait extrêmement l'impatienter.

Cependant je causais avec lord Falmouth, et je me souviens que notre entretien roulait sur une observation qu'il m'avait faite et dont j'étais tombé d'accord; il s'agissait de ce luxe recherché, *rococo*, pomponné, presque féminin, que beaucoup de jeunes gens commençaient à déployer alors dans l'intérieur de leurs appartemens. Il riait beaucoup en songeant que toutes ces glaces si dorées, si entourées d'amours, de colombes et de guirlandes de fleurs, ne réfléchissaient jamais que des visages masculins et barbus, qui s'y miraient ingénument au milieu des tourbillons de la fumée de cigare; tandis que, par un contraste du goût le moins intelligent, au lieu de donner un but et un intérêt à toute cette magnificence, au lieu d'en doubler le charme en l'entourant de mystère, au lieu de n'étaler ces splendeurs que pour des indifférens, si un de ces jeunes *beaux* avait à attendre avec une amoureuse impatience quelqu'une de ces douces et secrètes apparitions que toutes les merveilles du luxe devaient encadrer, c'était généralement au fond d'un quartier ignoble et infect, dans quelque taudis sordide et obscur, que s'écoulaient ces heures

si rares, si fleuries, si enchanteresses, qui rayonnent seules plus tard parmi les pâles souvenirs de la vie. Nous posâmes donc comme *aphorisme* avec lord Falmouth que, pour un homme de tact, de goût et d'expérience, le *chez soi connu et apparent* devait être le triomphe du comfortable et de l'élégante simplicité; et que le *chez soi secret*, ce diamant caché de la vie, devait être le triomphe du luxe le plus éblouissant et le plus recherché.

Après déjeuner, nous allâmes dans la *tabagie* de monsieur de Cernay (l'usage si répandu du cigare nécessitant cette sorte de subdivision d'un appartement), garnie de profonds fauteuils, de larges divans, et ornée d'une admirable collection de pipes et de tabacs de toute sorte : depuis le houka indien, resplendissant d'or et de pierreries, jusqu'au (pardon de cet vulgarité), jusqu'au populaire *brûle-gueule;* depuis la feuille douce et parfumée de Latakié ou de la Havane, à la couleur d'ambre, jusqu'au noir et âpre tabac de la *régie*, quelques palais étant assez dépravés pour rechercher son âcre et corrosive saveur.

Il y avait ce jour-là une course de *gentlemen riders* (1) au bois de Boulogne ; monsieur de Cernay en était juge, et me proposa d'y aller ; il menait son *lion* Ismaël en phaéton.

Monsieur du Pluvier me fit frémir en m'offrant une place dans sa voiture de marchand d'orviétan ; mais j'échappai à ce guet-apens, car j'avais heureusement dit à mon cabriolet de m'attendre. Alors monsieur du Pluvier se rabattit sur lord Falmouth, qui lui répondit avec un imperturbable sang-froid :

— Je regrette bien sincèrement de ne pouvoir accepter, mon cher monsieur du Pluvier; mais je vais de ce pas au parlement.

— A la chambre des pairs? Eh bien! je vous y mène. Qu'est-ce que ça me fait, à moi? mes chevaux sont faits pour ça.

— Et ils s'en acquittent à merveille,—répondit lord Falmouth. — Mais c'est à Londres que je vais ; je désire parler sur la question de l'Inde, et comme la discussion s'ouvrira probablement demain soir, je veux y être à temps, car j'ai calculé le départ du paquebot, et je compte arriver à Londres après-demain.

Je souriais de cette singulière excuse, lorsque nous entendîmes les grelots des chevaux de poste, et bientôt le coupé de lord Falmouth entra dans la cour. Je regardai monsieur de Cernay avec étonnement, et, pendant que lord Falmouth était sorti pour donner quelques ordres, je demandai au comte si véritablement lord Falmouth partait pour Londres.

— Il part réellement, — me dit monsieur de Cernay. — Il lui prend souvent ainsi la fantaisie de parler sur une question politique qui lui plaît, et qu'il traite toujours avec une incontestable supériorité ; mais il déteste si fort Londres et l'Angleterre, qu'il descend de voiture à Westminster, siége, parle, remonte en voiture, et revient ici.

Lord Falmouth rentra ; il me demanda de nous revoir, avec les plus gracieuses instances; son courrier partit, et il monta en voiture.

—La course est pour deux heures,—me dit monsieur de Cernay;—le temps est magnifique; j'ai envoyé mes chevaux à la porte Dauphine ; si vous voulez faire ensuite un tour de bois, j'ai un cheval à vos ordres.

— Mille grâces,—lui dis-je,—j'ai aussi envoyé les miens. Mais cette course est-elle intéressante ? — demandai-je au comte.

— Elle ne l'est malheureusement que trop : deux milles à courir, trois haies de quatre pieds et demi, et, pour bouquet, une barrière fixe de cinq pieds à franchir.

— C'est impossible,—m'écriai-je ; — pour dernier obstacle une barrière fixe de cinq pieds ! Mais, sur cent chevaux, il n'y en a pas deux capables de prendre sûrement un tel saut après une pareille course ; et, si on le manque, c'est à se tuer sur la place.

—C'est justement cela,—reprit le comte en soupirant;— aussi je suis au désespoir d'être juge, ou plutôt témoin de cette espèce de défi meurtrier, qui peut coûter la vie à l'un de ces deux braves gentlemen (1), si ce n'est à tous deux ; mais je n'ai pu absolument refuser ces pénibles fonctions.

— Que voulez-vous dire? — demandai-je à monsieur de Cernay.

— Oh ! — reprit-il — c'est tout un roman, et un secret aussi triste qu'incroyable ; je puis d'ailleurs vous le confier maintenant ; car si, pour plusieurs motifs, personne au monde n'en est encore instruit, dans une heure d'ici, en voyant le dernier terrible obstacle qui fait de cette course, engagée sous un prétexte frivole, une espèce de duel entre les deux jeunes gens qui la courent, tout le monde en devinera facilement la cause et l'objet.

Je tâchais de lire dans les regards de monsieur de Cernay pour savoir s'il parlait sérieusement ; mais, s'il plaisantait, ma pénétration fut en défaut, tant il semblait convaincu de ce qu'il disait.

— Enfin, — reprit-il, — voici le mot de cette aventure véritablement extraordinaire. Une des plus jolies femmes de Paris, madame la marquise de Pënâfiel, a, dans la foule de ses courtisans, deux adorateurs rivaux; leur soins pour elle sont connus, ou plutôt devinés ; ayant un jour échangé entre eux quelques mots très vifs au sujet d'une rivalité d'hommages qui nuisait à tous deux sans servir à aucun ; de trop bonne compagnie pour se battre à propos d'une femme qu'ils aiment et que l'éclat d'un duel aurait gravement compromise; pour éviter cet inconvénient et arriver au même but, ils ont choisi ce défi meurtrier... dont les chances sont absolument égales, puisque tous deux montent à cheval à merveille, et que leurs chevaux sont excellens ; quand au résultat malheureusement probable, il n'est pas douteux ; car s'il est possible qu'un cheval, après une course de deux milles et trois haies franchies, passe encore une barrière fixe de cinq pieds, il est presque matériellement impossible que deux chevaux aient le même et prodigieux bonheur... Aussi est-il hors de doute que cette course sera terminée par quelque terrible accident... sinon les deux rivaux doivent la recommencer plus tard, ainsi qu'on recommence un duel après avoir en vain échangé deux coups de feu.

Tout ceci me paraissait si étrange, si peu dans nos mœurs, bien qu'à la rigueur cela ne fût pas absolument invraisemblable ni impossible, que j'en étais stupéfait :

— Et madame de Pënâfiel ? — demandai-je à monsieur de Cernay,—est-elle instruite de cette lutte fatale dont elle est l'objet.

— Sans doute, et, pour vous donner une idée de son caractère, il est fort possible qu'elle vienne y assister.

— Si elle y vient, — dis-je cette fois avec un sourire d'incrédulité très prononcé, — madame de Pënâfiel trouvera cela sans doute aussi simple que d'aller assister aux sanglans combats des toréadors de son pays ; car, d'après son nom et son farouche mépris de nos usages, il faut que cette sauvage marquise soit quelque amazone espagnole de la vieille roche, une de ces brunes filles de Xérès ou de Véjer qui portent encore un couteau à leur jarretière.

Monsieur de Cernay ne put retenir un éclat de rire, et me dit :

— Vous n'y êtes pas le moins du monde ; madame de Pënâfiel est Française, de Paris, et parisienne au de là de

(1) Course de chevaux montés par des gens de bonne compagnie.

(1) Ce mot anglais *gentleman* ne signifie pas *gentilhomme* dans une acception aristocratique, mais homme parfaitement bien élevé et de très bonne compagnie, de quelque condition qu'il soit ; on devrait peut-être l'importer dans la langue française comme tant d'autres expressions anglaises. Dans notre époque, où l'on nie toute supériorité de naissance et de fortune pour n'accepter *que la supériorité d'éducation et de position*, il est singulier que le terme manque pour exprimer la réunion de ces avantages.

toute expression; de plus, très grande dame, et alliée aux meilleures maisons de France; elle est veuve, et son mari, le marquis de Pënâfiel, était Espagnol.

— Allons, — dis-je au comte en riant à mon tour; — il est bien à vous de jeter un intérêt aussi romanesque, aussi fantastique sur une course dont vous êtes juge; il y aurait de quoi y faire courir tout Paris...

— Mais je vous parle fort sérieusement, — me dit-il d'un air en effet très grave.

— Mais sérieusement, si je crois qu'une femme ne puisse empêcher, après tout, deux fous de faire d'aussi dangereuses folies, je ne concevrai jamais qu'une femme du monde aille assister à un pareil défi, lorsqu'elle sait en être l'objet : c'est s'exposer au blâme, au mépris général.

— D'abord, madame de Pënâfiel s'inquiète souvent fort peu du *qu'en dira-t-on*, et puis elle seule sait être la cause de cette espèce de duel.

— Mais en admettant qu'elle ne songe pas que ce secret peut être trahi par l'événement, elle fait toujours preuve d'une cruauté froide et abominable.

— Oh! c'est bien aussi le cœur le plus sec et le plus dur qu'on puisse imaginer; avec cela vingt-cinq ans à peine, et jolie comme un ange.

— Et pourquoi n'avez-vous pas dissuadé ces deux intrépides jeunes gens de ce dangereux défi? car, si le but en est connu, ainsi que vous le présumez, toute leur délicate générosité sera doublement perdue.

— D'abord, — me dit le comte, — ils ne m'ont pas confié leur secret, c'est un très singulier hasard qui m'en a rendu maître; ainsi je ne pouvais me permettre de leur faire la moindre observation sur une particularité que je n'étais pas censé connaître; quant à insister beaucoup sur les dangers de la course, c'était presque mettre leur courage en doute, et je ne le pouvais pas; mais, s'ils m'avaient consulté, je leur aurais dit qu'ils agissaient comme deux fous; car, en voyant une course aussi dangereuse, on ne pourra se l'expliquer par le pari de deux cents louis qui en est l'objet apparent; on ne risque pas presque assurément sa vie pour deux cents louis, dans la position de fortune où ils sont tous deux; aussi, en recherchant le motif caché d'un pareil défi, pourra-t-on très facilement arriver à découvrir la vérité... et cela causera un éclat détestable pour madame de Pënâfiel.

— Et il est bien avéré que ces messieurs s'occupaient d'elle? — demandai-je au comte.

— Très avéré, tout le monde le dit, et, pour moi, qui connais depuis longtemps madame de Pënâfiel, ma plus grande certitude vient, à ce sujet, de l'indifférence affectée avec laquelle elle paraît les traiter; car elle est pour certaines choses d'une rare et profonde dissimulation.

Il y avait, je le répète, dans tout ce que me disait monsieur de Cernay, un si singulier mélange de vraisemblance et d'étrangeté, que je ne pouvais me résoudre à le croire ou à ne pas le croire.

— Il faut, — lui dis-je, — que vous m'affirmiez aussi sérieusement tout ce que vous venez de me dire là pour que je regarde madame de Pënâfiel comme étant du monde... Mais qui voit-elle donc?

— La meilleure et la plus haute compagnie, en hommes et en femmes, car elle a une des plus excellentes maisons de Paris, une fortune énorme, et elle reçoit d'une façon vraiment royale; de plus, son salon fait loi en matière de bel esprit, ce qui n'empêche pas madame de Pënâfiel d'être généralement détestée selon ses mérites.

— Et quelle femme est-ce, à part cela? elle est donc spirituelle?

— Infiniment, mais son esprit est très méchant, très mordant, et puis avec cela dédaigneuse, capricieuse, impérieuse à l'excès, habituée qu'elle est à voir tout fléchir devant elle; parce qu'après tout, certaines positions sont tellement hautes qu'elles s'imposent bon gré mal gré. Il est inutile de vous dire que madame de Pënâfiel est d'une coquetterie qui passe toutes les bornes du possible... et, pour achever de la peindre, elle a les prétentions les plus incroyablement ridicules... devinez à quoi? aux sciences sérieuses et abstraites, aux arts; que sais-je! Oh! c'est, je vous assure, une femme à la fois étrange, charmante et ridicule... Comme je suis fort de ses amis, je vous proposerais bien de vous présenter à elle, en vous prévenant toutefois qu'elle est aussi curieuse que dangereuse à connaître; mais elle est si bizarre, si fantasque, que je ne puis vous assurer d'être agréé, car elle refuse aujourd'hui ce qu'elle désirerait demain... Mais, — dit le comte en regardant la pendule, — le temps nous presse, voici deux heures : demandons nos voitures.

Et il sonna.

Nous sortîmes. Le mirobolifique attelage de monsieur du Pluvier avança le premier, et le petit homme s'y précipita triomphalement en manquant le marche-pied.

Il me semblait remarquer depuis quelques minutes, sur le visage de monsieur de Cernay, une sorte de curiosité sans doute causée par son désir de voir si j'étais digne (par mes chevaux du moins) de graviter autour de sa brillante planète.

Quand mon cabriolet avança, monsieur de Cernay y jeta un coup d'œil de connaisseur; tout cela était fort simple, fort peu voyant, le harnais tout noir; mais le cheval bai brun, de grande taille et d'un modèle parfait, avait des actions presque pareilles à celles du fameux *Coventry* (1).

— Diable! mais cela est tenu à merveille, et vous avez certainement là le plus beau cheval de cabriolet de tout Paris! — me dit monsieur de Cernay d'un ton approbateur où il me parut percer une nuance d'envie.

De ce moment, je jugeai que le comte me plaçait décidément très haut dans son esprit. Son phaéton avança; il y prit place avec Ismaël.

Il est impossible de décrire l'élégance, la légèreté de cette délicieuse voiture vert clair, à réchampis blancs; non plus que l'ensemble et le *bouquet* de son charmant attelage, composé d'un cheval gris et d'un cheval alezan de taille moyenne. Tout était à ravir, jusqu'aux deux petits grooms, absolument du même corsage et de la même taille, qui montèrent légèrement sur le siége de derrière; ce fut aussi la première fois que je vis des chevaux à crinière rasée, et cela convenait parfaitement à ceux de monsieur de Cernay, tant leur encolure, pleine de race, était plate, nerveuse et hardiment sortie.

Nous partîmes pour le bois.

IX

LES GENTLEMEN RIDERS.

Faux ou vrai, tout ce que m'avait dit monsieur de Cernay excitait si vivement ma curiosité, que j'avais la plus grande hâte d'arriver sur le lieu de la course.

Nous nous rendîmes donc au bois de Boulogne, par une belle journée de février. Le soleil brillait; l'air, vif et pur sans être trop froid, avivait la figure des femmes qui passaient en voitures découvertes pour se rendre au rond-point, terme de la course dont on a parlé.

Nous nous arrêtâmes à la porte Dauphine pour prendre nos chevaux de selle; les miens subirent encore une sorte d'examen de la part de monsieur de Cernay, examen qui le confirma sans doute dans la haute opinion qu'il avait déjà conçue de moi, et qui laissa, je l'avoue, ma vanité fort paisible.

Quant à ses chevaux, ils étaient, comme tout ce qu'il possédait, d'une perfection rare

(1) Cheval de harnais acheté à Londres mille louis, je crois, par lord Chesterfield.

Monsieur du Pluvier me prouva ce dont j'étais dès longtemps persuadé, c'est qu'il y a pour ainsi dire des gens organiquement voués à toutes sortes d'accidens ridicules; ainsi, à peine fut-il à cheval, qu'il se laissa emporter par sa monture. Nous le croyions à quelques pas derrière nous, lorsque tout à coup il nous dépassa en passant comme un trait; nous le suivîmes assez longtemps des yeux, mais son cheval prenant tout à coup une allée transversale, la réaction de ce brusque mouvement fut si rude que monsieur du Pluvier perdit son chapeau, et puis il disparut à nos yeux.

Nous arrivâmes paisiblement au rond-point avec Ismaël, en riant de cette mésaventure; car j'ai oublié de dire que, poussant l'attention pour son *lion* jusqu'à la plus gracieuse prévenance, monsieur de Cernay, ayant par hasard dans son écurie un très beau cheval arabe noir, avait offert à Ismaël de le monter; le renégat avait accepté, et sa figure mâle, caractérisée, son costume bizarre et éclatant, faisaient sans doute, selon les prévisions de monsieur de Cernay, remarquer, valoir et ressortir davantage encore l'élégance toute française de ce dernier.

Une fois arrivé au rond-point, je descendis de cheval, et me mêlai aux habitués des courses, parmi lesquels je trouvai plusieurs personnes de ma connaissance.

Ce fut alors que je vis l'effroyable obstacle qui restait à franchir après les deux mille courus et les trois haies passées.

Qu'on se figure un madrier élevé à cinq pieds au-dessus du sol et scellé tranversalement sur deux autres poutres perpendiculaires, comme une barrière d'allée.

Alors, je l'avoue, les renseignemens que m'avait donnés monsieur de Cernay sur ce défi, tout en me paraissant étranges, tout en affirmant un fait si peu dans nos mœurs, me semblèrent au moins expliquer pourquoi ces deux jeunes gens allaient affronter un aussi terrible danger.

Un assez grand nombre de personnes entouraient déjà cette fatale barrière, et comme moi ne pouvaient en croire leurs yeux.

On se demandait comment deux hommes riches, jeunes, et du monde, risquaient ainsi témérairement leur vie. On s'interrogeait pour savoir si du moins l'énormité du pari pouvait jusqu'à un certain point faire comprendre une aussi folle intrépidité; mais il était de deux cents louis seulement.

Enfin, après de nouvelles et vagues conjectures, plusieurs spectateurs au fait des bruits du monde arrivèrent, soit d'après leurs propres réflexions, soit qu'ils fussent mis sur la voie par quelques mots de monsieur de Cernay, arrivèrent, dis-je, à interpréter ce défi meurtrier ainsi que le comte l'avait déjà fait.

Cette hypothèse fut aussitôt généralement admise, car elle avait d'abord l'irrésistible attrait de la médisance; puis, à l'égard des choses les plus futiles comme les plus graves, toute explication qui semble résoudre une énigme longtemps et vainement interrogée est accueillie avec empressement.

Alors j'entendis çà et là les exclamations suivantes : « — Est-ce possible? — Au fait, maintenant tout s'explique. — Mais quelle folie! — Quelle délicatesse! — Quelle témérité! — Se conduire ainsi pour une femme si dédaigneuse, si coquette! — Il n'y a qu'elle pour inspirer de semblables actions. — Diabolique marquise! c'est révoltant! à ne pas croire, etc., etc., etc. »

Je n'avais pas eu le temps de demander à monsieur de Cernay des détails sur les acteurs de cet événement extraordinaire; aussi, pendant qu'on s'indignait, justement sans doute, contre madame de Pënâfiel, avisant sir Henry ***, grand sportman (1) de ma connaissance, j'espérai pouvoir être complétement renseigné par lui.

(1) A cette heure que le goût des chevaux, des courses, de la chasse, et de tous les exercices du corps semble beaucoup s'étendre, ce mot *sportman* ne pourrait-il pas être aussi emprunté à la langue anglaise? en cela qu'il signifie l'homme qui réunit tous ces goûts, de même que l'adjectif *sport* désigne l'ensemble de ces goûts.

— Eh bien! — lui dis-je, — voilà une course assez nerveuse, j'espère? pourriez-vous me dire quel est le favori (1)?

— On est tellement partagé, — reprit-il, — qu'à bien dire il n'y en a pas. Les chevaux sont tous deux parfaitement nés : l'un, *Beverley*, est par *Gustavus* et *Cybèle;* l'autre, *Captain-Morave*, est par *Camel* et *Vengeress;* tous deux ont très brillamment chassé en Angleterre pendant deux saisons, et les gentlemen riders qui les montent, le baron de Merteuil et le marquis de Senneterre, se sont acquis, même parmi la fine fleur des habitués de Melton (2) la plus grande réputation, car ils égalent, dit-on, en intrépidité notre fameux capitaine Beacher (3), qui s'est cassé son dernier bon membre (l'avant-bras gauche) au steeple-chase de Saint-Albans, qui a eu lieu l'an dernier; aussi faut-il une témérité aussi folle pour affronter un pareil danger. J'ai vu bien des courses, j'ai assisté à des chasses et à des steeples-chases en Irlande, où les murs remplacent les haies; mais au moins les murailles n'ont que trois ou quatre pieds tout au plus; en un mot, de ma vie jamais je n'ai rien vu d'aussi effrayant que cette barrière, — me dit sir Henry *** en se retournant encore vers la terrible barrière.

A chaque instant de nouvelles voitures arrivaient, et la foule des spectateurs augmentait encore. Cette foule était séparée en deux parties bien distinctes; les uns, et c'était l'innombrable majorité, entièrement étrangers aux bruits du monde et aux conditions de la course, ne voyaient dans cette lutte qu'une distraction, une manière de spectacle dont ils ne soupçonnaient pas le péril.

Le plus petit nombre, instruit du motif et du but caché qu'on prêtait à ce défi, tout en acceptant ou n'acceptant pas cette interprétation, comprenait du moins l'effroyable danger auquel allaient s'exposer les deux gentlemen riders.

Mais il faut dire que tous les spectateurs, et principalement les derniers dont on a parlé, attendaient l'heure de la course avec une impatience que je partageais moi-même, et dont j'avais presque honte.

Mais bientôt la foule se porta vers le centre du rond-point.

C'étaient messieurs de Senneterre et de Merteuil qui venaient de descendre de voiture, et allaient monter à cheval pour se rendre à l'endroit du départ.

Monsieur de Merteuil paraissait à peine âgé de vingt-cinq ans, sa taille était d'une élégance et d'une grâce extrême, sa figure charmante; il paraissait calme et souriant, quoique un peu pâle; il portait une casaque de soie, moitié noire et moitié blanche, et la toque pareille; une culotte de daim d'un jaune très clair et des bottes à revers complétaient son costume; il montait *Captain-Morave*.

Captain-Morave, admirable cheval bai, était dans une si excellente condition, qu'on croyait voir circuler le sang dans ses veines, déjà gonflées sous sa peau fine, soyeuse et brillante de mille reflets dorés; enfin on pouvait compter chacun de ses muscles vigoureux, tant sa chair, débarrassée de tout embonpoint superflu, paraissait nerveuse et ferme.

Monsieur de Merteuil s'arrêta un instant au poteau du but, pour causer avec monsieur de Cernay.

Monsieur de Senneterre, dont le cheval, plus froid sans doute, n'avait pas besoin du galop d'un quart de mille que monsieur de Merteuil allait donner au sien en gagnant le point de départ; monsieur de Senneterre, pour aller rejoindre *Beverley*, montait un charmant petit haque pie, très bizarrement marqué de noir et de blanc : sous la lon-

(1) On appelle ainsi le cheval qui semble réunir le plus de chances de gagner.

(2) Rendez-vous habituel des plus hardis chasseurs d'Angleterre.

(3) Le capitaine Beacher partage cette réputation avec monsieur le marquis de Clanricard, lord Jersey, monsieur Olbadiston et autres honorables gentlemen.

gue redingote de ce gentleman, on voyait sa casaque de soie pourpre; il était à peu près de la même taille que monsieur de Merteuil, et aussi d'une figure très agréable. Il s'approcha de son rival le sourire aux lèvres, et lui tendit la main; celui-ci la serra avec la plus grande ou du moins la plus apparente cordialité, ce qui me parut une dissimulation du meilleur goût, dans les termes où ils étaient, dit-on.

Ces deux charmans jeunes gens excitaient un intérêt pénible et général, tant était grave le péril qu'ils allaient affronter avec une témérité si insouciante. En effet, à quoi que se voue l'intrépidité, elle se fait toujours admirer. Il me parut aussi qu'un homme à cheveux blancs, d'une physionomie remplie de dignité, s'approcha de monsieur de Merteuil, et lui fit sans doute quelques observations pressantes sur le danger de cette course. Ces observations, accueillies avec la grâce la plus parfaite, demeurèrent pourtant sans effet, car, en présence de cette foule si attentive, messieurs de Merteuil et de Senneterre, quel que fût le véritable intérêt de leur défi, ne pouvaient malheureusement paraître reculer devant le péril.

Enfin il fallut se rendre au point du départ; un ami de monsieur de Cernay y alla, avec messieurs de Senneterre et de Merteuil, pour assister à leur pesage et donner le signal.

Aussi la curiosité devint d'autant plus haletante qu'elle avait l'espoir d'être bientôt satisfaite.

A ce moment, entendant une grande rumeur, je me retournai, et je vis le malheureux monsieur du Pluvier, qui, sans chapeau, les cheveux au vent, le corps renversé en arrière, les jambes convulsivement tendues en avant, se raidissait de toutes ses forces, continuant d'être emporté par son cheval, qui traversa le rond-point comme une flèche, et disparut bientôt dans une des allées contiguës, au milieu des huées des spectateurs.

A peine cet épisode bouffon était-il ainsi terminé, qu'un nouvel objet attira mon attention.

Je vis arriver lentement un très beau coupé orange, au trot fier et cadencé de deux magnifiques chevaux noirs de la plus grande taille, et pourtant remplis de race et de ressort; les armoiries et les contours des harnais étincelaient au soleil; et, sur l'ample draperie bleue du siége, de même couleur que les livrées à collets orange, je remarquai deux écus richement blasonnés en soie de couleur, surmontés d'une couronne de marquis brodée en or. Je jetais un regard curieux dans cette voiture, lorsque monsieur de Cernay, passant assez vite près de moi, me dit:

— J'en étais sûr, voilà madame de Pënâfiel. C'est infâme!

Et, sans me donner le temps de lui répondre, il s'avança à cheval vers la portière de cette voiture, auprès de laquelle se pressaient déjà plusieurs hommes de la connaissance de madame de Pénâfiel. Elle me parut accueillir monsieur de Cernay avec une affabilité un peu insouciante, et lui donna le bout de ses doigts à serrer. Le comte me semblait fort causant et fort gai.

Je jetais un nouveau coup d'œil dans la voiture, et je pus parfaitement voir madame de Pënâfiel.

A travers le demi-voile de blonde qui tombait de sa petite capote mauve excessivement simple, j'aperçus un visage très pâle, d'un ovale fin et régulier, et d'une blancheur un peu mate; ses yeux très grands, bien qu'à demi fermés, étaient d'un gris changeant, presque irisé, et ses sourcils prononcés se dessinaient noblement au-dessus de leur orbite; son front lisse, poli, assez saillant, était encadré de deux bandeaux de cheveux châtain très clair à reflets dorés, ainsi qu'on en voit dans quelques portraits du Titien; son nez, petit et bien fait, était peut-être trop droit; sa bouche, un peu grande, était vermeille; mais les lèvres étaient si minces et leurs coins si dédaigneusement abaissés, qu'elles donnaient à cette jolie figure une expression à la fois ennuyée, sardonique et méprisante; enfin la pose nonchalante de madame de Pënâfiel, au fond de sa voiture, où elle semblait couchée, tout enveloppée dans un grand châle de cachemire noir, complétait cette apparence de langueur et d'insouciance.

Comme j'examinais la physionomie de madame de Pënâfiel, qui dans ce moment semblait répondre à peine à ce que lui disait monsieur de Cernay, je la vis tourner sa tête, d'un air distrait, du côté opposé à celui où était le comte. Alors son pâle visage semblant s'animer un peu, elle se pencha vers monsieur de Cernay, pour le prier sans doute de lui nommer quelqu'un, qu'elle lui désigna du regard avec un assez vif mouvement de curiosité.

Je suivis la direction des yeux de madame de Pënâfiel, et je vis Ismaël... Son cheval se cabrait avec impatience, et le renégat, excellent cavalier d'ailleurs, le montait à merveille; les longues manches de son vêtement rouge et or flottaient au vent, son turban blanc faisait ressortir sa figure brune et caractérisée, il fronçait ses noirs sourcils en attaquant les flancs de son cheval du tranchant de ses étriers mauresques; en un mot, Ismaël était véritablement ainsi d'une beauté sauvage et puissante.

Je retournai la tête et je vis madame de Pënâfiel, jusque-là si nonchalante, suivre avec une sorte d'inquiétude les mouvemens du renégat.

Tout à coup le cheval de ce dernier se dressa si brusquement sur ses jarrets qu'il faillit à ne pouvoir s'y soutenir et à se renverser.

Aussitôt madame de Pënâfiel se rejeta dans le fond de sa voiture en mettant sa main sur ses yeux.

Pourtant, comme le cheval d'Ismaël ne se renversa pas, les traits de madame de Pënâfiel, un instant émus par la crainte, se rassérénèrent, et elle tomba dans son insouciance apparente.

Cette scène ne dura pas cinq minutes, et pourtant elle me frappa désagréablement; sans doute, dans une autre circonstance, rien ne m'eût semblé plus simple que l'espèce de curiosité que madame de Pënâfiel avait d'abord témoignée en remarquant Ismaël, dont le costume pittoresque et éclatant devait attirer tous les regards; sans doute rien de plus naturel aussi que la crainte qu'elle parut ressentir lorsque le cheval du renégat manqua de se renverser sur lui, mais ce qui me paraissait étrange, inexplicable, c'était ce témoignage de sensibilité envers un homme qu'elle ne connaissait pas, et cette sécheresse de cœur qui la faisait venir assister à une lutte meurtrière dont le résultat pouvait coûter la vie à un de ces deux jeunes gens qui l'aimaient!

Une fois le cheval d'Ismaël calmé, madame de Pënâfiel avait, je l'ai dit, repris au fond de sa voiture son attitude nonchalante et ennuyée; puis, saluant monsieur de Cernay d'un signe de tête, elle avait levé ses glaces, sans doute par crainte du froid qui devenait assez piquant.

A ce moment quelques cavaliers accoururent dans l'allée qui servait de terrain de course en s'écriant:

— Ils sont partis!

Aussitôt monsieur de Cernay se rendit au poteau; un murmure d'ardente curiosité circula dans l'assemblée, on laissa un libre espace devant la terrible barrière qui se dressait sur un sol dur et caillouté, tandis que deux chirurgiens mandés par précaution se tinrent près de cette civière lugubre, un des accessoires obligés de toute course.

Si l'on a été agité soi-même par les mille vanités de la possession, par l'amour excessif qu'on porte à son cheval, par l'orgueil de le voir triompher, par la crainte ou par l'espoir de perdre ou de gagner un pari considérable, on comprendra facilement l'intérêt pour ainsi dire haletant qui attache toujours si vivement quelques spectateurs à une course de chevaux.

Mais dans cette circonstance tous les assistans semblaient avoir un intérêt immense et saisissant, tant le danger qu'allaient affronter ces deux gentlemen préoccupait tous les esprits; je me souviens même que, par une nuance de tact qui distingue encore et distinguera toujours la bonne compagnie, aucun pari n'avait été engagé

entre les gens bien élevés qui assistaient à cette course, car son issue pouvait être si fatale qu'on eût craint de s'intéresser à autre chose qu'au sort de ces deux intrépides jeunes gens, qui étaient connus de tous.

On s'attendait donc à chaque instant à les voir paraître; toutes les lorgnettes étaient braquées sur l'allée *du mille*, car on ne pouvait encore rien distinguer clairement.

Enfin un cri général annonça qu'on voyait les deux jockeys.

Ils parurent au point culminant de l'allée, courbés sur leur selle, arrivèrent sur la première haie... et la franchirent ensemble.

Puis ils parcoururent d'une vitesse égale l'espace qui séparait la seconde haie de la première.

On vit de nouveau paraître les deux têtes des chevaux au-dessus de la deuxième haie, puis les deux cavaliers la passèrent royalement... encore ensemble.

C'était une course magnifique!... les bravos retentirent, pourtant on était douloureusement oppressé.

A la troisième haie, monsieur de Merteuil eut l'avantage d'une longueur; mais, après le saut, monsieur de Senneterre, regagnant sa distance, revint tête à tête, et l'on put voir les deux jockeys s'approcher de la dernière et terrible barrière avec une incroyable rapidité.

Je m'étais placé dans la contre-allée, quelques pas avant le but, afin de bien examiner les traits des deux rivaux.

Bientôt on entendit sourdement résonner le sol sous le branle précipité du galop... Rapides, messieurs de Senneterre et de Merteuil passèrent devant moi encore tête à tête; à peine si la moiteur ternissait le vif reflet de la robe de leurs chevaux, qui, les naseaux ouverts et frémissans, allongés, la queue basse, les oreilles couchées, rasaient le sol avec une vitesse merveilleuse.

Messieurs de Merteuil et de Senneterre, pâles, courbés sur l'encolure, leurs mains nues, collées au garrot, serraient leurs chevaux entre leurs genoux nerveux avec une énergie presque convulsive. Lorsqu'ils passèrent devant moi ils n'étaient pas à dix pas de la barrière; à ce moment je vis monsieur de Merteuil donner un vigoureux coup de cravache à son cheval, en l'attaquant en même temps de ses deux éperons, sans doute pour l'enlever plus assurément sur l'obstacle. Le brave cheval s'élança en effet avant son rival, qu'alors il dépassa d'une demi-longueur au plus; mais, soit que les forces lui manquassent, soit qu'il eût été imprudemment poussé à ce moment, au lieu d'avoir été un instant rassemblé afin que son saut fût facilité par ce temps d'arrêt, *Captain-Morave* chargea si aveuglément la poutre que ses pieds de devant s'y engagèrent...

Alors entendant toute cette foule pousser un seul et formidable cri, je vis le cheval et le cavalier culbuter et rouler dans l'allée au moment où monsieur de Senneterre, plus habile ou mieux monté, faisant faire un bond énorme à son cheval *Beverley*, franchissait l'obstacle, qu'il laissa loin de lui, ne pouvant encore arrêter l'impétueux élan de sa course,

Tout le monde se précipita autour du malheureux monsieur de Merteuil... N'osant pas en approcher, tant je redoutais cet affreux spectacle, je jetai les yeux du côté où j'avais vu madame de Pënâfiel; sa voiture avait disparu.

Était-ce avant ou après cet horrible accident? je ne le sus point...

Bientôt ce mot terrible : « *Il est mort!* » circula dans la foule...

X

L'OPÉRA.

Monsieur de Cernay m'ayant proposé de prendre une place alors vacante dans une loge qu'il avait à l'Opéra avec lord Falmouth, j'acceptai, et j'y allai le soir même de cette malheureuse course, qui avait eu lieu un vendredi.

Comme je montais l'escalier, je fus joint par un certain monsieur de Pommerive, sorte de bouffon parasite de bonne compagnie âgé de cinquante à soixante ans, et l'homme le plus bavard, le plus curieux, le plus caillette, le plus menteur et le plus médisant qu'on puisse imaginer.

— Eh bien! — me dit-il en m'abordant d'un air consterné, — vous savez? Ce malheureux monsieur de Merteuil est mort!! Ah! mon Dieu, mon Dieu! quel épouvantable événement! Je viens de dîner chez le comte de ***; je ne sais pas seulement ce que j'ai mangé tant j'étais bouleversé.

— C'est un événement affreux! — lui dis-je.

— Affreux, affreux, affreux! Mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est la cause du défi... Vous savez ce qu'on dit?

— Je sais ce qu'on dit, — répondis-je, — mais je ne sais pas ce qui est.

— C'est absolument la même chose, — reprit monsieur de Pommerive; — mais ne trouvez-vous pas que de la part de madame de Pënâfiel c'est le comble de l'insolence que d'oser venir assister à cette course? Mais parce qu'elle a une des maisons de Paris les plus recherchées, parce qu'elle a assez d'esprit pour dire les plus sanglantes épigrammes, cette fière et impérieuse marquise se croit tout permis. C'est révoltant!... ma parole d'honneur! aussi, il faut une justice! Et parce qu'après tout on va chez elle parce qu'elle vous reçoit bien, parce qu'on y dîne à merveille, il y aurait de l'indignité, il y aurait même de la bassesse, je ne crains pas de le dire, il y aurait de la bassesse à se taire sur un pareil scandale? On aurait l'air en vérité de s'être inféodé à ses caprices; on serait de véritables ilotes! — ajouta-t-il avec indignation.

— Vous avez bien raison, — lui dis-je, — voilà de l'indépendance, un noble dédain des services reçus : rien de plus courageux! Mais est-il bien avéré que messieurs de Merteuil et de Senneterre se soient occupés de madame de Pënâfiel, et que ce motif que vous dites ait été celui de leur défi!

— Certainement que c'est avéré, puisque tout le monde le croit, puisque tout le monde le répète. Bien entendu qu'eux autres, c'est-à-dire celui qui reste, Senneterre, n'en conviendra jamais, car tantôt, en allant savoir des nouvelles de cet infortuné Merteuil, qui n'a survécu que deux heures à sa chute, j'ai rencontré à sa porte monsieur de Senneterre, la figure altérée. J'ai voulu le tâter sur madame de Pënâfiel; eh bien! l'honorable, le digne jeune homme a eu assez d'empire sur lui-même pour avoir l'air de ne pas comprendre un mot de ce que je voulais lui dire. D'ailleurs, je le crois bien, après le sot rôle que madame de Pënâfiel leur a fait jouer à tous deux pendant cette course... Senneterre ne peut plus maintenant avouer le vrai motif de cette lutte sans passer pour un niais!

— Comment donc cela? — lui dis-je.

— Comment, vous ne savez pas l'excellente histoire du Turc et de la marquise? — s'écria monsieur de Pommerive avec un élan de joie impossible à rendre.

Comme je n'avais pas quitté un instant Ismaël de vue pendant la course, je fus curieux de savoir jusqu'à quel point l'histoire allait être vraie; et je répondis à

monsieur de Pommerive que j'ignorais ce qu'il voulait dire.

Alors cet infernal bavard commença le récit suivant, en l'accompagnant d'une pantomime grotesque et de gestes bouffons qu'il joignait toujours à ses détestables médisances, afin de les rendre plus perfides en les rendant véritablement fort comiques.

— Figurez-vous donc, mon cher monsieur, — me dit monsieur de Pommerive, — qu'au moment même où ces deux malheureux jeunes gens, par excès de délicatesse, allaient risquer leur existence pour elle, madame de Pënâfiel se prenait tout à coup de la passion la plus inconcevable et la plus désordonnée pour un Turc... oui, monsieur... pour un infernal scélérat, d'une assez belle figure, il est vrai, et de qui ce diable de Cernay s'est engoué, on ne sait en vérité pas pourquoi. Mais enfin se passionner aussi subitement, aussi frénétiquement pour un Turc, concevez-vous cela ? Moi, je le conçois, parce qu'on la dit si capricieuse, si blasée, cette *marquise*, que rien ne m'étonne plus d'elle... Mais au moins on met du mystère ! mais elle... pas du tout.

— Voilà qui est fort curieux, — lui dis-je.

— La chose n'est pas douteuse, — reprit-il. — Cernay, qui était juge, m'a tout raconté, car c'est à lui que madame de Pënâfiel a demandé avec un empressement... en vérité... plus qu'indécent, quel était ce Turc ; car, dès qu'elle eut remarqué cet original, elle n'a plus eu de pensée, de regards que pour son Turc. (Ici monsieur de Pommerive prit une voix de fausset pour imiter les exclamations supposées de madame de Pënâfiel.) « Ah ! mon Dieu ! » qu'il est beau ! D'où est-il ! Ah ! quel beau costume ! » Ah ! quelle différence avec vos affreux habits ! » (c'est bien d'elle ! toujours si méprisante !) « Mon Dieu ! quelle » admirable figure ! Quel air noble, audacieux ! Voilà qui » n'est pas vulgaire ! Quel air intrépide ! Comme il monte » bravement à cheval ! etc. ; » je supprime encore des et cætera, — ajouta monsieur de Pommerive en reprenant sa voix naturelle, — car il y en aurait jusqu'à demain à vous répéter ses exclamations aussi folles que passionnées. Mais croiriez-vous qu'elle ait poussé l'oubli des convenances les plus simples jusqu'à ordonner à ses gens d'approcher davantage sa voiture pour le voir de plus près, ce beau Turc, ce cher Turc !

— Mais vous avez raison, c'était une passion subite et d'une violence tout africaine, — dis-je à monsieur de Pommerive, ne pouvant m'empêcher de sourire de ce début si véridique.

— Mais vous allez voir, — ajouta-t-il, — vous allez voir le merveilleux de l'histoire ! Voilà qu'un des chevaux de la voiture de madame de Pënâfiel, grâce à cette maudite curiosité, heurta la croupe du cheval du cher Turc ; et le cheval de ruer, de bondir, de sauter... Alors, *la marquise*, éperdue, épouvantée pour son Turc, se met à pousser des cris affreux et lamentables. « Prenez garde ! » — s'écria monsieur de Pommerive en reprenant sa voix de fausset pour imiter le cri d'effroi de madame de Pënâfiel, — « prenez garde ! saisissez son cheval ! ah » ciel ! le malheureux ! il va se tuer ! ! ! j'aurai cau- » sé sa mort ! Sauvez-le !... au secours ! ! ! Sa mort ! ah ! » ce serait le deuil de toute ma vie ! Ismaël ! Ismaël !... » Enfin, — dit monsieur de Pommerive en revenant à sa voix naturelle, — la marquise perdit tellement la tête qu'elle avait le corps à moitié passé par la portière, toujours en étendant et agitant ses bras vers son cher Turc, mais avec des cris si étouffés, mais avec des sanglots si inarticulés, qu'on la croyait folle ou en délire ; joignez à cela qu'elle était pâle comme une morte, qu'elle avait les traits tout bouleversés, les yeux hors de la tête et remplis de larmes, et vous jugerez quelle drôle de scène ça a dû faire. Comme après tout ça pouvait passer pour de la sensibilité exagérée, ça aurait pu ne paraître qu'extraordinairement ridicule ; mais pour ceux qui savaient le fond des choses, c'était pis que ridicule, c'était odieux ; car puisque madame de Pënâfiel avait déjà tant bravé les convenances en venant assister à ce malheureux défi dont elle se savait l'objet, au moins aurait-elle dû ne pas se donner si indécemment en spectacle... et pour qui ? bon Dieu ! pour un diable de Turc que, cinq minutes auparavant, elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam !

Tout ce que venait de me dire monsieur de Pommerive était sans doute d'une sottise et d'une fausseté révoltante ; vingt personnes pouvaient comme moi le démentir ; mais au point de dénigrement où on me paraissait en être arrivé envers madame de Pënâfiel, sans que j'en pusse encore pénétrer la raison, ces absurdités devaient trouver de l'écho, même parmi les gens de la meilleure compagnie, la calomnie étant des plus accommodantes sur la pâture qu'on lui donne.

— Eh bien ! que dites-vous ? n'est-ce pas abominable ? — reprit monsieur de Pommerive en soufflant d'indignation, ou plutôt des suites de la fatigue que ses gestes mimiques et les éclats de sa voix de tête avaient dû lui causer.

— Je vous dirai, mon cher monsieur, — repris-je, — que vous avez été très mal renseigné, et que tout ce que vous venez de me conter là est positivement faux : je m'étonne seulement qu'un homme d'esprit et d'expérience puisse ajouter foi à de telles sottises.

— Comment cela ?

— J'assistais à la course ; par hasard, je me trouvais très près de la voiture de madame de Pënâfiel, et j'ai tout vu.

— Eh bien ?

— Eh bien ! madame de Pënâfiel a fait ce que tout le monde eût fait à sa place ; elle a demandé assez indifféremment quel était un homme dont le costume bizarre devait nécessairement attirer l'attention, et lorsque le cheval égyptien, en pointant, faillit à se renverser sur lui et l'écraser, madame de Pënâfiel a ressenti un mouvement de frayeur involontaire et naturel ; alors, mettant sa main sur ses yeux, elle s'est rejetée dans le fond de sa voiture, sans proférer une parole ; voilà tout simplement l'exacte vérité.

Ici, monsieur de Pommerive me regarda d'un air mystérieux qu'il tâcha de rendre le plus fin qu'il lui fut possible, et me dit, en fermant à demi ses petits yeux fauves sous ses besicles d'or :

— Allons, allons, vous êtes aussi sous le charme... vous voilà amoureux... le diable m'emporte si cette marquise en fait jamais d'autres : c'est une véritable sirène.

Cela était si sot, et j'avais parlé si sérieusement, que je rougis d'impatience ; mais, me contenant à cause de l'âge de monsieur de Pommerive, je lui dis très sèchement :

— Monsieur, je ne vous comprends pas ; ce que je vous ai dit au sujet de madame la marquise de Pënâfiel, que je n'ai pas d'ailleurs l'honneur de connaître, est la vérité ; elle est, quant à cela, victime d'une médisance, vous devez me savoir gré de vous désabuser d'une calomnie aussi ridicule et...

A ce moment, monsieur de Pommerive, m'interrompant, me fit signes sur signes, et salua tout à coup, à plusieurs reprises et très profondément, quelqu'un que je ne voyais pas ; car nous causions dans un corridor, et j'avais le dos tourné à l'escalier.

Au même instant, une voix d'homme me dit très poliment avec un accent étranger :

— Mille pardons, monsieur, mais madame voudrait passer.

Je me retournai vivement, c'était madame de Pénâfiel accompagnée d'une autre femme, qui allaient entrer dans leur loge, et je gênais leur passage.

Je me rangeai en saluant ; monsieur de Pommerive disparut, et je me rendis dans ma loge.

J'étais extrêmement contrarié en songeant que peut-être madame de Pënâfiel m'avait entendu, et comme, après tout, il se pouvait que les autres bruits qui couraient sur elle fussent vrais, j'éprouvais malgré moi une sorte de honte d'avoir paru m'être ainsi établi le défen-

seur d'une femme que je ne connaissais pas ; puis, prêtant aux autres mes habitudes de défiance et de calcul, il m'aurait été insupportable de penser que madame de Pënâfiel eût pu croire que, l'ayant vue venir, je n'avais ainsi parlé que pour en être entendu et me faire remarquer d'elle.

Une fois dans ma loge, et caché par son rideau, je cherchai dans la salle madame de Pënâfiel ; je la vis bientôt dans une loge des premières, tendue en soie bleue ; elle était assise dans un fauteuil de bois doré, et avait encore sur ses épaules un long mantelet d'hermine. Une autre jeune femme était près d'elle, et l'homme âgé qui m'avait parlé se tenait au fond de la loge.

Bientôt madame de Pënâfiel donna son mantelet à ce dernier ; elle était vêtue d'une robe de crêpe paille, fort simple, avec un gros bouquet de violettes de Parme au corsage ; un bonnet aussi garni de violettes, et très peu élevé, laissait son beau front bien découvert, et encadrait ses cheveux châtains, séparés et retenus en bandeaux jusqu'au bas de ses tempes, d'où ils tombaient en longs et soyeux anneaux jusque sur son cou et sur ses blanches épaules : le soir, son teint pâle, rehaussé par un peu de rouge, paraissait éblouissant, et ses deux grands yeux gris brillaient à demi fermés sous leurs longs cils noirs.

Caché derrière mon rideau, je regardais attentivement madame de Pënâfiel à l'aide de ma lorgnette. L'expression de sa figure me parut, ainsi que le matin, inquiète, nerveuse, et surtout chagrine ou ennuyée ; elle tenait sa tête penchée, et effeuillait machinalement un très gros bouquet de violettes qu'elle avait à la main.

La compagne de madame de Pënâfiel formait avec elle un contraste frappant; elle semblait avoir dix-huit ans au plus, et la première fleur de la jeunesse s'épanouissait sur son visage frais, régulier et candide ; elle était vêtue de blanc, et ses cheveux, noirs comme l'aile d'un corbeau, se collaient sur ses tempes; ses sourcils d'ébène se courbaient bien arqués, et ses yeux bleus, un peu étonnés, révélaient cette sorte de joie enfantine d'une jeune fille qui jouit avec une curiosité avide et heureuse de toutes les pompes du spectacle et des délices de l'harmonie.

De temps à autre, madame de Pënâfiel lui adressait la parole presque sans tourner la tête vers elle; la jeune fille semblait lui répondre avec une déférence attentive, bien qu'un peu contrainte.

Quant à madame de Pënâfiel, après avoir jeté deux ou trois regards distraits autour de la salle, elle parut demeurer complétement insensible à la magnifique harmonie de *Guillaume Tell*, qu'on représentait ce jour-là.

Cette jeune femme avait l'air si dédaigneux, si énervé par la satiété des plaisirs, son front pâle, et son visage décoloré malgré la jeunesse et l'harmonieux contour de ses formes, révélaient une indifférence, un chagrin ou un ennui si profonds, que je ne savais en vérité s'il ne fallait pas la plaindre.

C'était vers la fin du deuxième acte de *Guillaume Tell*, au moment du magnifique trio des trois Suisses; jamais ce morceau, d'une puissance si magique, n'avait peut-être été exécuté avec plus d'ensemble, et ne causa plus d'enivrement; la jeune fille assise à côté de madame de Pënâfiel, la tête avidement penchée vers la scène, semblait en extase, puis son front, jusque-là baissé, se redressa tout à coup fier et résolu, comme si cette âme douce et timide eût éprouvé involontairement la réaction entraînante de cet air d'une bravoure si sublime.

Je ne sais si madame de Pënâfiel fut jalouse de l'émotion profonde que ressentait sa compagne, mais comme celle-ci avait paru répondre à peine à une de ses questions, madame de Pënâfiel sembla lui dire quelques mots, sans doute si durs, que je crus voir briller quelques larmes dans les grands yeux de la jeune fille, dont la figure s'obscurcit tout à coup; puis, quelque temps après, prenant son mantelet de soie, dont elle s'enveloppa à la hâte, elle sortit avec l'homme âgé qui avait accompagné madame de Pënâfiel. Sans doute il la conduisit jusqu'à sa voiture, car il revint bientôt seul.

Je réfléchissais à la signification de cette scène muette, dont j'avais sans doute été le seul spectateur attentif, lorsque monsieur de Cernay entra dans notre loge et me dit vivement :

— Eh bien ! est-ce vrai? madame de Pënâfiel est-elle ici ? Il paraît qu'elle est décidément folle de mon assassin, c'est charmant! On ne parle que de cela ce soir; le bruit s'en est répandu avec une rapidité toute télégraphique. Mais où est-elle? Je suis sûr qu'elle a l'air de ne pas se douter de ce qu'on dit.

— Il est impossible, en effet, de conserver un maintien aussi indifférent, — répondis-je à monsieur de Cernay.

Le comte s'avança, la lorgna, et me dit :

— C'est vrai, il n'y a qu'elle au monde pour braver aussi dédaigneusement le qu'en dira-t-on ! Le soir même de la mort de ce pauvre Merteuil, après tous les propos qui courent, car c'est l'entretien de tout Paris... oser... venir en grande loge à l'Opéra... ça passe en vérité toutes les bornes.

J'examinai attentivement monsieur de Cernay; sur son charmant visage, je crus lire une expression assez dépitée, pour ne pas dire haineuse, que j'avais déjà cru remarquer lorsqu'il parlait de madame de Pënâfiel. J'eus envie de lui répondre qu'il savait mieux que pas un que tout ce qu'on raçontait d'Ismaël était faux et stupide, et que d'ailleurs, de toute façon, madame de Pënâfiel ne pouvait guère agir autrement qu'elle n'agissait; car, si les bruits étaient fondés, elle devait à soi-même de les démentir par l'extrême et parfaite indifférence qu'elle affectait ; s'ils étaient faux, cette indifférence devenait toute naturelle. Mais n'ayant aucune raison pour me déclarer une seconde fois le défenseur de madame de Pënâfiel, je me bornai à faire quelques questions sur elle, après avoir laissé s'exhaler la singulière indignation du comte.

— Quelle est cette jeune femme brune et fort jolie qui accompagnait tout à l'heure madame de Pënâfiel? — lui demandai-je.

— Mademoiselle Cornélie, sans doute, sa demoiselle de compagnie ! Dieu sait la vie que mène la pauvre fille! sa maîtresse est pour elle d'une dureté, d'une tyrannie sans égale ! et lui fait payer bien cher, dit-on, le pain qu'elle mange. Voilà trois ans qu'elle demeure avec madame de Pënâfiel, et elle en a une si grande frayeur, sans doute, qu'elle n'ose pas la quitter.

Cette interprétation me fit sourire, et je continuai.

— Et cet homme âgé... à cheveux blancs?

— C'est le chevalier don Luis de Cabrera, un parent de son mari, qui pendant la vie du marquis habitait à l'hôtel de Pënâfiel; il y habite encore, sert de chaperon à sa cousine, et surveille la tenue de sa maison et de ses équipages, bien qu'elle ait le ridicule d'avoir un écuyer, absolument comme dans l'ancien régime, un vieux bonhomme qui ne mange pas à l'office et qu'on sert chez lui... Je vous dis que tous ses ridicules sont à ne pas les croire. Mais, — dit le comte en s'interrompant, — qui entre dans sa loge? Ah ! c'est madame la duchesse de X... ; elle vient sans doute lui faire des grâces pour lui amener quelqu'un à son concert, où tout Paris voudrait être invité, car madame de Pënâfiel a ensorcelé Rossini, qui doit tenir le piano chez elle, et y faire exécuter un grand morceau inédit... Ah ! — continua monsieur de Cernay, — qui entre maintenant? C'est le gros Pommerive... Quel pique-assiette ! C'est pourtant pour gueuser des dîners à l'hôtel de Pënâfiel qu'il va faire mille platitudes auprès d'une femme dont il dit pis que pendre.

— Il est de ses amis? — demandai-je à monsieur de Cernay.

— Il est de ses dîners... voilà tout; car c'est bien la plus mauvaise langue qui existe au monde, perfide comme un serpent, ne ménageant personne. Mais quel dommage, n'est-ce pas, — reprit le comte, — que madame de Pënâfiel, avec tant de charmes, une si jolie figure, beaucoup

d'esprit, trop d'esprit, une fortune énorme, se fasse aussi généralement détester?... Mais avouez que quand on ose tout... c'est bien mérité.

— Mais il me semble, — lui dis-je, — que cette visite d'une femme comme madame la duchesse de X... prouve au moins qu'on ménage assez madame de Pënâfiel pour ne la détester que tout bas.

— Que voulez-vous!... le monde est si indulgent!... — me répondit naïvement le comte.

— Pour ses plaisirs, — lui dis-je, — soit; mais une chose qui m'étonne, c'est, non pas de voir qu'on médise généralement de madame de Pënâfiel, elle me paraît, à part ses défauts bien entendu, réunir tout ce qu'il faut pour être fort enviée; mais comment, pour se donner au moins une apparence de maintien, ne se marie-t-elle pas?

Je ne sais quelle impression ces mots causèrent à monsieur de Cernay, mais il rougit imperceptiblement, me parut déconcerté, et me dit assez niaisement :

— Pourquoi me demandez-vous cela, à moi?

— Mais, — lui dis-je en riant, —parce que, n'étant que deux dans cette loge, je ne puis guère le demander à d'autres...

Le comte s'aperçut du non-sens de sa réponse, se remit et me dit :

— C'est que je pensais que vous me croyiez beaucoup plus de l'intimité *sérieuse* de madame de Pënâfiel que je n'en suis réellement. Mais voyez donc, — ajouta le comte; — voilà déjà le gros Pommerive sorti de sa loge; il est à cette heure dans celle des deux belles amies, Oreste et Pylade en femmes. Ah çà! que leur conte-t-il donc, en regardant madame de Pënâfiel, avec tous ces gestes ridicules? Quels rires elles font! mon Dieu! que cet homme-là est platement bouffon! à son âge, c'est révoltant!...

A la pantomime de monsieur de Pommerive, je reconnus facilement l'histoire d'Ismaël, qui allait ainsi faire le tour de la salle.

— Ah çà!! — me dit monsieur de Cernay en souriant, — bien que je ne sache pas du tout le *pourquoi antimatrimonial* de madame de Pënâfiel, je suis assez de ses amis pour vous présenter à elle si vous le désirez et si elle y consent, ce dont je n'ose vous répondre... elle est si fantasque! mais, comme je vais lui faire une visite... voulez-vous que je lui parle de vous?

Songeant aussitôt à tout ce que cette demande aurait de souverainement ridicule, et du mauvais goût dont elle serait si madame de Pënâfiel m'avait entendu la défendre, et craignant que monsieur de Cernay ne fît cette démarche, je lui dis très vivement et d'un air fort sérieux :

— Pour un motif que je désire garder secret, je vous prie, je vous supplie même très positivement de ne pas prononcer mon nom à madame de Pënâfiel.

— Vraiment! — dit le comte en me regardant attentivement; — et pourquoi? quelle idée!

— Je vous prie encore une fois très sérieusement de n'en rien faire, — répétai-je en accentuant les mots de façon que monsieur de Cernay comprît que je désirais véritablement qu'il ne fût pas question de moi.

— Soit, — me dit-il, — mais vous avez tort, car rien que ses coquetteries sont inappréciables à voir chez elle...

Il sortit, et j'allai faire aussi quelques visites dans la salle à plusieurs femmes de ma connaissance. Le bruit du soir, et on ne parlait que de cela, était que madame de Pënâfiel avait causé la mort de monsieur de Merteuil, et qu'elle s'était éprise subitement d'Ismaël.

Aux femmes qui me racontèrent ceci avec de nombreuses variations et de grandes exclamations sur une si épouvantable sécheresse de cœur et une conduite aussi légère, je répondis (présumant, ce qui était vrai, que ces belles indignées étaient fort assidues aux fêtes de madame de Pënâfiel), je répondis d'un air non moins éploré qu'en effet rien n'était plus odieux, plus épouvantable, mais qu'heureusement, grâce à ce haut respect que le monde conservait toujours pour sa propre dignité et pour les convenances, cette marquise éhontée, qui s'éprenait si furieusement des Turcs, allait être bien punie de sa conduite abominable, car de ce jour sans doute aucune femme n'oserait ni ne daignerait mettre les pieds à l'hôtel de Pënâfiel; puis je saluai, et je revins dans ma loge.

J'y trouvai monsieur de Cernay et monsieur du Pluvier, qui avait terminé le matin sa promenade involontaire par une chute sans danger.

— Ah! par exemple, voilà qui devient trop fort, — me dit le comte.

— Encore quelque noirceur de madame de Pënâfiel.

— Vous croyez rire... J'arrive dans sa loge... devinez qui madame de Pënâfiel me prie de lui présenter?

— Je ne sais...

— Devinez?... Quelque chose de bizarre... d'inouï... d'inconcevable... de prodigieux...

— Quelque chose d'inouï... de bizarre... — répéta monsieur du Pluvier en réfléchissant.

— Ce n'est pas vous, du Pluvier? — lui dit le comte, — soyez tranquille; — puis s'adressant à moi : — Voyons, devinez?

— Je ne sais.

— Ismaël...

— Ismaël!

— Lui-même.

— Oh! la belle histoire! — s'écria du Pluvier. — Ah! je vais joliment la raconter!

J'avoue que ce que me dit le comte me surprit tellement, qu'à mon tour je demandai à monsieur de Cernay si ce n'était pas une plaisanterie; il me répondit très sérieusement, et même comme s'il eût été singulièrement piqué de la demande de madame de Pënâfiel :

— Ah! mon Dieu! non : elle n'a pas fait tant de façons; elle m'a dit d'un air très dégagé, pour cacher sans doute et par le ton et par l'expression l'importance qu'elle mettait à sa demande : « Monsieur de Cernay, votre Turc est » assez original, il faut que vous me l'ameniez... »

— Elle vous a dit cela... sérieusement?

— Très sérieusement... je vous en donne ma parole.

Cette affirmation me fut faite d'une manière si grave par le comte que je le crus.

Monsieur du Pluvier partit comme une flèche pour raconter cet autre trait de folie de madame de Pënâfiel, et à la sortie de l'Opéra ce nouveau détail compléta de reste toute cette belle médisance.

. . . .

J'allai faire une visite d'ambassade, et je rentrai chez moi.

— Dès que je pus réfléchir en silence, je sentis que cette journée m'avait douloureusement attristé. Je connaissais le monde; mais cet amas de faussetés, de sottises, de médisances, ce dénigrement acharné contre une femme qui d'ailleurs semblait l'autoriser par deux ou trois actions que je ne pouvais m'expliquer et qui décelaient du moins une inconcevable légèreté de conduite, ces hommes qui en disaient mille méchancetés odieuses et allaient à l'instant même se confondre auprès d'elle en hommages serviles, tout cela, en un mot, pour être d'une turpitude vieille comme l'humanité, n'en était pas moins misérable et repoussant.

Pourtant, par une contradiction étrange, malgré moi je m'intéressais à madame de Pënâfiel, par cela même qu'elle était dans une position beaucoup trop élevée pour que tous ces bruit odieux arrivassent jusqu'à elle. Car ce qu'il y a d'affreux dans les calomnies du monde, qui s'exercent sur les gens dont la grande existence commande le respect ou plutôt une basse flatterie, c'est qu'ils vivent au milieu des médisances les plus haineuses, c'est que l'air qu'ils respirent en est imprégné, saturé, et qu'ils ne s'en douten pas.

Ainsi, ce soir-là, il était impossible, en voyant les sourires gracieux des femmes, les salutations empressées des hommes qui accueillaient madame de Pënâfiel à la sortie

de l'Opéra, il était impossible qu'elle pût supposer la millième partie des odieux propos dont elle était l'objet.

Je le répète, tout cela était misérable et me laissa dans un état de tristesse navrante.

Je venais cependant de passer une journée de *cette vie de délices*, comme on dit, de cette existence de luxe, que le plus petit nombre des gens même du monde peuvent mener, et je me trouvais toujours avec un vide effrayant dans le cœur !

Puis, suivant le cours de mes pensées, je comparai cette vie médisante, creuse, stérile et fardée, à l'existence vivifiante, épanouie, généreuse, que je menais à Serval ! Pauvre vieux château paternel ! Horizon paisible et souriant, vers lequel mon âme se tournait toujours lorsqu'elle était chagrine ou meurtrie !

Oh ! quels remords désespérans j'éprouvais en songeant à Hélène, que j'avais perdue par un doute infâme ! à cette noble fille si adorable sous son auréole de candeur, et si chastement bercée dans son atmosphère d'angélique pureté que rien n'avait jamais ternie ! mais qu'un matin... hélas !... un seul matin, son amour pour moi avait doucement décolorée !... Hélène ! Hélène ! une de ces natures divines qui naissent et meurent, comme le cygne dans la solitude d'un lac transparent, ignorées et sans taches !

. . . .

Et puis, descendant de cette sphère de pensées qui rayonnaient d'un éclat si pur et si virginal, je voulais échapper aux poignans souvenirs qu'elles soulevaient en moi ! Je cherchais quelque espoir vague et lointain d'en distraire un jour mon cœur, et je songeai à l'intérêt involontaire que déjà je portais à madame de Pënâfiel. Mais je sentis aussi que pour cette femme, horriblement calomniée sans doute, mais à jamais souillée par tant d'outrages, il me serait toujours impossible d'éprouver cet amour ardent, profond et saint, dont on est fier comme d'une noble action !

Le monde, en portant une atteinte fangeuse à la réputation d'une femme, ce voile irréparable, pudique et sacré, qui se déchire d'un souffle, cette première fleur de la vie si délicate et si éthérée ; le monde, par ses accusations infâmes, flétrit non-seulement la vertu de cette femme, mais il détruit pour toujours l'avenir de son cœur ; il la prive même désormais de la triste consolation d'inspirer un amour dévoué, sincère et durable ! Il la livre presque malgré elle aux dégradans caprices des liaisons changeantes, sans respect et sans foi ! Car quel est celui qui verrait en elle, si honteusement soupçonnée, autre chose qu'une charmante fantaisie, le désir de la veille, le plaisir du jour, et l'oubli du lendemain ? Quel est celui qui, près d'elle, oserait se livrer à ces élans de passion et de confiance entraînante dans lesquels on dit à la seule femme digne de ces secrets les joies, les tristesses, les délires, les mystères, les ravissemens de l'âme qu'elle remplit et que Dieu seul pourrait pénétrer ? Quel est celui qui ne craindrait pas, au milieu de l'ivresse de ces épanchemens, d'entendre l'écho railleur et désolant de tant de sordides calomnies prodiguées à cette femme aux pieds de laquelle il irait se mettre, lui, si pieusement à genoux ?

Quelle religion peut-on avoir enfin pour l'idole qu'on a vue tant de fois et si indignement outragée ?

. . . .

XI

UN AMI.

Cinq ou six jours après cette soirée où j'avais vu madame de Pënâfiel à l'Opéra, monsieur de Cernay entra chez moi un matin, de l'air du monde le plus rayonnant.

— Eh bien ! — me dit-il, — elle est partie ! Elle a quitté Paris hier ! au cœur de l'hiver : cela vous paraît singulier, n'est-ce pas ? Mais il n'en pouvait être autrement ; le scandale avait aussi semblé trop prodigieux. Le monde a des lois qu'on ne brave pas impunément.

— Comment cela ? — lui dis-je. — Pourquoi madame de Pënâfiel a-t-elle ainsi quitté Paris ?

— Il est probable, — reprit-il, — que quelques-uns de ses parens, par respect et convenance de famille, l'auront charitablement avertie qu'en attendant que la mauvaise impression causée par sa ridicule et subite passion pour Ismaël et par la mort de Merteuil fût apaisée, il serait convenable qu'elle allât passer quelque temps dans une de ses terres ; contre son habitude, elle aura cédé à ces conseils, pour se guérir sans doute de son amour dans la solitude...

— Vous ne lui avez donc pas présenté Ismaël, ainsi qu'elle vous en avait prié.

— Impossible, — reprit le comte, — il est sauvage comme un ours, capricieux comme une femme et têtu comme une mule, je n'ai jamais pu le décider à m'accompagner à l'hôtel de Pënâfiel ; aussi, comme je vous le disais, je crois que c'est bien plutôt le dépit que le respect humain qui aura décidé du voyage de madame de Pënâfiel.

J'avoue que ce départ si subit, dans une pareille saison, me paraissait tout aussi étrange que la demande de madame de Pënâfiel à monsieur de Cernay de lui présenter Ismaël. Aussi, voulant, tout en continuant un sujet d'entretien qui m'intéressait, couper court à des propos qui devenaient aussi incompréhensibles que révoltans, je dis au comte :

— Quel homme était-ce donc que monsieur le marquis de Pënâfiel.

— Un très illustre et très puissant seigneur d'Aragon, grand d'Espagne et ambassadeur à Rome ; c'est là qu'il vit pour la premère fois mademoiselle de Blémur, aujourd'hui madame de Pënâfiel ; elle faisait un voyage d'Italie, avec son oncle et sa tante.

— Et le marquis était-il jeune ?

— Trente ou trente-cinq ans au plus, — me dit le comte ; — avec cela, fort beau, fort agréable, très grand seigneur en toutes choses ; et pourtant, ce ne fut pas un mariage d'inclination, mais seulement de convenance. Monsieur de Pënâfiel avait une fortune colossale, mademoiselle de Blémur était aussi prodigieusement riche, orpheline et maîtresse de son choix ; pourquoi se décida-t-elle à ce mariage sans amour ? on l'ignore. Le marquis avait toujours eu le désir de s'établir en France ; une fois les paroles échangées, il se rendit à Madrid pour remettre son ambassade dans les mains du roi, quitta pour jamais l'Espagne, et vint à Paris, où il épousa mademoiselle de Blémur. Mais, après deux ans de mariage, il mourut d'une assez longue maladie en *ie* dont le nom diabolique m'est échappé.

— Et avant son mariage, que disait-on de mademoiselle de Blémur ?

— Bien qu'elle fût jolie comme les amours, elle commençait déjà à paraître insupportable à cause de sa coquetterie, de ses manières affectées, et surtout de ses prétentions à la science... dignes des femmes savantes, car elle avait forcé son oncle, qui était son tuteur et n'avait de volonté que celle de sa nièce, de lui donner des maîtres d'astronomie, de chimie, de mathématiques, que sais-je ! aussi, grâce à cette belle éducation, mademoiselle de Blémur se crut le droit d'être très méprisante et très moqueuse envers les hommes qui ignoraient de ces savantasseries-là. Or, vous jugez des amis que ces impertinentes railleries devaient lui faire ; ce qui ne l'empêchait pas d'être adulée, entourée, flagornée, car, après tout, on supporte bien des choses de la part d'une héritière de quatre cent mille livres de rentes, qu'on sait d'un caractère à ne suivre que son goût ou son caprice pour se marier ; aussi son union avec un étranger commença-t-elle déjà à lui faire autant d'ennemis qu'il y avait d'aspirans à sa main.

— Je le conçois, tant de patience et de soupirs perdus ! Mais d'ailleurs rien n'était plus patriotique que cette ini-

mitié, — répondis-je au comte en souriant, — ce mariage n'étant d'ailleurs absolument que de convenance, m'avez-vous dit, bien que monsieur de Pënâfiel fût fort agréable.

— Ils semblaient du moins,—reprit monsieur de Cernay, —vivre très en froid l'un avec l'autre; seulement, lors de la maladie du marquis, madame de Pënâfiel se montra très assidue près de lui; mais, entre nous, qu'est-ce que cela prouve?

— Tout au plus qu'elle aurait été très assidue, ou plutôt fort hypocrite, car, avant comme après son veuvage, on lui a reconnu sans doute beaucoup d'adorateurs heureux?

— On lui en suppose beaucoup, du moins, et il est clair qu'on ne se trompe pas, —dit le comte; — mais elle est si fine, si adroite! n'écrivant jamais que des billets du matin très insignifians. Quant à Ismaël, c'est une folie incompréhensible, qui sort de ses habitudes et qui ne s'explique que par la violence d'un caprice insurmontable; on parle aussi de déguisemens, d'une petite maison qu'elle aurait dans je ne sais quel quartier perdu. En un mot, il est bien évident pour tous les gens sensés que si madame de Pënâfiel n'avait qu'une seule et honorable affection, elle ne la cacherait pas; tandis qu'au contraire, à l'abri de ces mille bruits contradictoires qui promènent de l'un à l'autre les soupçons du monde, il est hors de doute qu'elle se livre sourdement à toutes ses fantaisies. Et puis enfin pourquoi est-elle si coquette? pourquoi chercher autant à plaire? Si vous allez chez elle, vous le verrez. Or, quand on a un tel besoin, une telle rage de paraître charmante, on ne se contente pas d'admirations désintéressées.

—Mais,—dis-je à monsieur de Cernay,—le vainqueur de cette lutte, qui par son retentissement a dû déranger fort les habitudes mystérieuses de madame de Pënâfiel, monsieur de Senneterre, que devient-il?

— Oh! — dit le comte, — Senneterre est sacrifié, indignement sacrifié; car, à part sa folle passion pour Ismaël, par esprit de contradiction, madame de Pënâfiel est capable de pleurer le mort et de détester le survivant; ce qui le prouve du reste, c'est que maintenant Senneterre a le bon goût et le tact de soutenir qu'il ne s'est jamais occupé de madame de Pënâfiel, et qu'elle est absolument étrangère à ce défi; oui, il répète maintenant à qui veut l'entendre qu'il n'a engagé ce malheureux pari avec Merteuil que par entraînement d'amour-propre. Ils avaient, dit Senneterre, tous deux déjeuné chez lord ***, et en sortant de chez lui chacun se prit à vanter les rares qualités de son cheval: l'exaltation s'en mêla, et enfin ce fatal défi fut la conclusion de leur entretien. Le lendemain, étant plus de sang-froid, dit-il encore, ils en reconnurent le danger; mais alors il craignirent de paraître reculer devant le péril, et par bravade maintinrent leur pari... Tout cela est bel et bon; mais, outre que ce n'est pas vrai, pour moi du moins qui ai su la véritable cause de ce défi, vous m'avouerez que ce n'est guère probable. Après tout, Senneterre, instruit des bruits fâcheux qui courent sur madame de Pënâfiel, agit en galant homme en niant tout à cette heure.

Bien des années ont passé sur ces souvenirs, et je me demande comment de pareilles puérilités ont pu me rester aussi présentes à la mémoire. C'est que tout en se rattachant à un cruel événement de ma vie, elles m'avaient aussi frappé par leur pauvreté même, comme le type le plus exact et le plus vrai d'un certain ordre de sujets de conversation, d'examen, de discussion, de louanges, d'attaques et de médisances, qui tour à tour occupent absolument et très sérieusement les oisifs du monde... Que, si cette affirmation semble exagérée, on se rappelle l'entretien d'hier ou celui d'aujourd'hui, et on reconnaîtra la vérité de ce que j'avance.

Mais, pour revenir à monsieur de Cernay, comme après tout il y avait dans les propos absurdes dont il se faisait le bruit et l'écho une apparence de logique plus que suffisante pour mettre en paix la conscience de la calomnie, je ne tentai pas de défendre madame de Pënâfiel auprès du comte. D'ailleurs je croyais pénétrer le but et la cause de son dénigrement si acharné contre elle; car ces bruits, qui tenaient en émoi la bonne compagnie de Paris depuis cinq ou six jours, n'avaient pas évidemment d'autre auteur que lui.

Quant à ce nouvel et long entretien sur les antécédens et le caractère de madame de Pënâfiel, je ne le répète que parce qu'il cadrait parfaitement avec tout ce que j'en avais entendu dire, et qu'il résumait à merveille ce que le monde pensait de cette femme singulière.

— Il faut espérer,—dis-je au comte,—que Paris ne sera pas longtemps privé d'une femme aussi précieuse pour les sujets de conversation que semble l'être madame de Pënâfiel; car, depuis cinq ou six jours, on doit au moins lui rendre cette justice qu'elle en a fait elle seule tous les frais.

— Vous désirez son retour, je parie? — me dit monsieur de Cernay en m'interrogeant d'un regard curieux et pénétrant.

— Sans le désirer très vivement, je ne vous cache pas que madame de Pënâfiel inspire, sinon l'intérêt, du moins la curiosité.

— Allons, de la curiosité à l'intérêt il n'y a qu'un pas, de l'intérêt à l'amour un autre pas; en un mot, je suis sûr que vous serez amoureux fou de madame de Pënâfiel. Mais prenez bien garde, — me dit le comte.

— Malgré tous les dangers qu'il peut y avoir, je désirerais vivement, — lui dis-je — réaliser vos prédictions, car je ne sais rien de plus heureux au monde qu'un homme amoureux, même lorsqu'il aime sans espoir.

— C'est justement pour cela que j'ai voulu vous mettre bien au courant du véritable caractère de madame de Pënâfiel, afin que vous sachiez au moins à quoi vous en tenir si vous lui étiez présenté; vrai, je ne voudrais pas vous avoir rendu malheureux par elle, — me dit le comte avec une expression de si parfaite bonhomie que je ne sais en vérité si elle était feinte ou réelle. — Entre gentilshommes, — ajouta-t-il, — ce sont de ces services qu'on se doit rendre; mais, tenez, franchement, il faut l'intérêt inexplicable que vous m'inspirez, il faut tout le désir que j'ai de vous être utile pour vous avoir prévenu; car, en vérité... — Et le comte hésita un moment, puis il reprit d'un air presque solennel, où il paraissait se joindre une nuance d'intérêt affectueux: — Tenez, voulez-vous savoir toute ma pensée?

— Sans doute, — dis-je fort surpris de cette brusque transition.

— Eh bien! vous savez qu'entre hommes il n'y a rien de plus sot que les complimens; pourtant, je ne puis vous cacher qu'il y a en vous quelque chose qui attire au premier abord; mais bientôt on reconnaît dans votre manière d'être je ne sais quoi de contraint, de froid, de réservé, qui glace; vous êtes jeune, et vous n'avez ni l'entrain ni la confiance de notre âge. Il y a surtout en vous un contraste que je ne puis parvenir à m'expliquer. Quand vous prenez part à une conversation de jeunes gens, conversation folle, joyeuse, étourdie, souvent votre figure s'anime, vous dites alors des choses beaucoup plus folles, beaucoup plus gaies que les plus gais et les plus fous, et puis, la dernière parole prononcée, vos traits reprennent aussitôt une expression indéfinissable, ou plutôt définissable, de froideur et de fatigue; vous avez l'air de vous ennuyer à la mort, de façon qu'on ne sait que penser d'une gaieté qui se trouve si voisine d'une tristesse si morne. Aussi je vous jure qu'il est diablement difficile de se mettre en confiance avec vous, quelque envie qu'on en puisse avoir.

Il est bien évident que je ne crus pas un mot de ce que me dit le comte au sujet de *ma puissance attractive;* et, sans pouvoir encore démêler le but de cette flatterie, qui ne me parut que ridicule et grossière, je voulus me montrer à lui sous un tel jour qu'il m'épargnât désormais de telles confidences.

— Vous avez raison, — dis-je au comte, — je sais qu'il

ne doit pas être facile de se mettre en confiance avec moi, car étant par nature extrêmement dissimulé, et comptant peu sur les autres parce qu'ils pourraient fort peu compter sur moi, il doit m'être aussi difficile qu'il m'est indifférent d'inspirer le moindre sentiment d'attraction.

Le comte me regarda d'abord d'un air très sérieusement étonné, puis il me dit d'un air assez piqué :

— Cette dissimulation n'est du moins pas dangereuse, puisque vous l'avouez.

— Mais je n'ai jamais songé à être dangereux, — lui dis-je en souriant.

— Ah çà ! — reprit-il, — et où donc croyez-vous trouver des amis avec de pareils aveux ?

— Des amis ! — demandai-je à monsieur de Cernay, — et pourquoi faire ?

Il y eut sans doute dans l'expression de mes traits, dans l'accent de ma voix, une apparence de vérité telle que le comte me regarda avec surprise.

— Parlez-vous sérieusement ? — me dit-il.

— Très sérieusement, je vous jure ; qu'y a-t-il d'étonnant dans ce que je vous dis là.

— Et vous ne craignez pas d'avouer une aussi complète indifférence ?

— Pourquoi craindrais-je ?

— Pourquoi ? — reprit-il d'un air de plus en plus stupéfait. Puis bientôt il me dit : — Allons, c'est un paradoxe que vous vous amusez à soutenir ; c'est fort original, sans doute, mais au fond je suis sûr que vous ne pensez pas un mot de cela.

— Soit, parlons d'autre chose, — dis-je au comte.

— Mais voyons, sérieusement, — reprit-il, — pouvez-vous demander à quoi bon les amis ?

— Sérieusement, — lui dis-je, — à quoi vous suis-je bon ? à quoi m'êtes-vous bon ? Que demain nous ne nous voyions plus, qu'y perdriez-vous ? qu'y perdrais-je ? Vous n'avez pas plus besoin de moi que je n'ai besoin de vous : et en disant *vous* et *moi*, je personnifie, je généralise, quant à *moi* du moins, ces banales affections du monde auxquelles on donne le nom d'amitié.

— Je vous accorde qu'on puisse se passer de ces relations-là, ou plutôt qu'elles soient si faciles à rencontrer que, sûr de les trouver toujours, on ne s'inquiète guère de les chercher, — me dit monsieur de Cernay ; — mais l'amitié vraie, profonde, dévouée ?

— Nisus et Euryale, Castor et Pollux ? — lui dis-je.

— Oui ; direz-vous encore « Pourquoi faire ? » à propos de ces amitiés-là, si vous étiez assez heureux pour les rencontrer ?

— Je dirais certainement : « Pourquoi faire ? » toujours *quant à moi*... Car si je trouvais un Nisus, je ne me sens véritablement pas la force généreuse d'être Euryale, et je suis trop honnête homme pour accepter ce que je ne puis pas rendre. Enfin cette amitié si vive, si profonde que vous dites, alors même que je la trouverais, me serait fort inutile et même très pesante au moment du bonheur, car je hais les confidences heureuses ; elle ne pourrait donc m'être utile qu'au jour du malheur ? Or, il est matériellement et mathématiquement impossible que je sois jamais malheureux.

— Comment cela ? — dit le comte de plus en plus ébahi.

— Par une raison fort simple. Ma santé est parfaite, mon nom et mes relations me mettent au niveau de tous, ma fortune est en terres, j'ai toujours deux années de revenus d'avance, je ne suis ni joueur ni prêteur : comment voulez-vous donc que je sois jamais malheureux ?

— Mais alors il n'y a donc pas à vos yeux d'autres malheurs que les douleurs physiques ou les embarras matériels ?... Et les peines de cœur ? — me dit le comte d'un air véritablement affligé.

A cela je répondis par un éclat de rire si franc que monsieur de Cernay en demeura tout étourdi ; puis il reprit :

— Avec une telle façon de voir, il est évident qu'on n'a jamais besoin de personne... et tout ce que je puis vous dire... c'est que je vous plains fort. Mais pourtant, — ajouta-t-il presque impatiemment, — avouez que si demain je venais vous demander un service, vous ne me le refuseriez pas, quand ça ne serait que par respect humain ; eh bien ! le monde n'en veut pas davantage !

— Mais en admettant que je vous rende un service, que prouverait cela ? que vous auriez eu besoin de moi, mais non pas que *moi* j'aurais eu besoin de vous...

— Ainsi vous vous croyez sûr de n'avoir jamais besoin de personne ?

— Oui, c'est mon principal luxe, et j'y tiens.

— Soit, votre fortune est en terres, elle est sûre. Votre position est égale à celles de tous, vous ne croyez pas aux peines du cœur ou vous les souffrez seul ; mais, par exemple, ayez un duel, il vous faudra bien aller demander à quelqu'un du monde de vous servir de témoin ; voilà une grave obligation ! Vous pouvez donc avoir besoin des autres dans le monde.

— Quand j'ai un duel, je m'en vais à la première caserne venue, je prends les deux premiers sous-officiers ou soldats qui me tombent sous la main, et voilà des témoins excellens et qu'aucun homme d'honneur ne peut récuser.

— Quel diable d'homme vous faites ! — me dit le comte ; — mais si vous êtes blessé... qui viendra vous voir ?

— Personne, Dieu merci ! Dans les souffrances physiques, je suis un peu comme les bêtes fauves, il me faut une solitude et une nuit profonde.

— Mais enfin, dans le monde, pour causer, pour vivre en un mot de la vie du monde, il vous faut les autres.

— Oh ! les autres pour cela ne peuvent jamais me manquer, pas plus que je ne leur manquerai ; c'est un concert où les plus misérables musiciens sont admis sur le même pied que les meilleurs artistes, et où chacun fait sa note obligée ; mais ces relations-là ne sont plus de l'amitié ; ces liaisons-là sont comme ces plantes robustes et vivaces qui n'ont ni doux parfum, ni couleur éclatante, mais qui sont vertes en tout temps, et qu'on ne craint jamais de froisser ; la preuve de ceci, c'est qu'après tout ce que nous venons de dire là, nous resterons dans les mêmes et excellens termes où nous sommes ; demain nous nous serrerons la main dans le monde, nous causerons des adorateurs de madame de Pënâfiel ou de tout ce que vous voudrez ; et dans six mois nous nous dirons *mon cher;* mais dans six mois et un jour, vous ou moi disparaîtrions de cette bienheureuse terre, que vous ou moi serions parfaitement indifférens à cette disparition. Et c'est tout simple ; pourquoi en serait-il autrement ? De quel droit exigerais-je un autre sentiment de vous ? de quel droit l'exigeriez-vous de moi ?

— Mais ce que vous dites là est exceptionnel, tout le monde ne pense pas comme vous.

— Je l'espère bien pour tout le monde ; car je crois ne ressembler à personne, par cela même que je ressemble à tous.

— Et sans doute avec ces principes-là vous méprisez aussi singulièrement les femmes et les hommes ? — me dit le comte.

— D'abord, je ne méprise pas les hommes, — lui dis-je, — par une raison très simple ; c'est que moi, qui ne suis ni pire ni meilleur qu'un autre, je me suis mis souvent, par la pensée, aux prises avec quelqu'une de ces questions qui décident à tout jamais si on est un honnête homme ou un misérable.

— Eh bien ? — fit le comte.

— Eh bien ! comme j'ai toujours été très franc avec moi-même, j'ai souvent beaucoup plus douté de moi que je n'ai encore douté des autres ; je ne puis donc pas mépriser les hommes. Quant aux femmes, comme je ne les connais pas plus que vous ne les connaissez, il m'est aussi impossible d'en parler d'une manière absolue.

— Comment, pas plus que moi ? — me dit le comte de Cernay d'un air évidemment choqué. — Je ne connais pas les femmes ?

— Je crois que ni vous ni personne ne connaissez les

femmes d'une manière absolue, — lui dis-je en souriant. — Quel est l'homme au monde qui se connaît? Quel est celui qui pourrait répondre affirmativement de soi dans toute condition possible? A plus forte raison, qui peut se piquer de connaître, non pas les femmes, mais une seule femme, lors même qu'elle serait sa mère, sa maîtresse ou sa sœur? Il est évident que je ne parle pas de ces notions à tous venans, sorte de catéchisme banal et traditionnel, aussi faux que stupide, et qui est d'une application tout aussi raisonnable que le serait le secours d'un manuel du beau langage pour répondre à toutes les questions supposables.

— Sous ce rapport, vous avez raison,— me dit le comte; — mais tenez, je suis ravi de vous mettre dans votre tort et en contradiction avec vous-même, parce qu'il s'agit d'une espèce de service que je ne puis vous rendre : vous désirez connaître madame de Pënâfiel; il faut donc que vous deviez à moi ou à quelque autre votre présentation chez elle.

— Il est impossible d'être plus aimable, — dis-je au comte;—et, tel pauvre que je sois en amitié, je trouverais certainement de quoi payer votre offre si gracieuse; madame de Pënâfiel est charmante; je crois à tous les merveilleux récits que vous m'en avez faits; je sais que son salon est des plus recherchés et des plus comptés; mais, très franchement et très sérieusement, je vous supplie, comme je supplierais tout autre, de ne faire pour moi auprès d'elle aucune demande de présentation.

— Et pourquoi cela?

— Parce que le plaisir que je trouverais sans doute à connaître madame de Pénâfiel ne compenserait jamais l'humiliante impression que me causerait un refus de sa part.

— Quel enfantillage! — me dit le comte. — Encore tout dernièrement, Falmouth a voulu lui présenter le jeune duc de ***, allié de la famille royale d'Anglelerre; eh bien! madame de Pënâfiel a refusé net.

— Vous avez trop de monde, mon cher comte, pour ne pas comprendre que ma position ne me mettant ni au-dessus ni au-dessous d'un certain niveau social, je ne dois, ni ne veux, ni ne puis m'exposer à un refus. C'est fort ridicule, soit, mais cela est ainsi, n'en parlons plus.

— Un mot encore, — me dit le comte, — voulez-vous pourtant parier avec moi deux cents louis, que, lors de son retour, vous serez présenté et admis chez madame la marquise de Pënâfiel, au plus tard un mois après son arrivée?

— D'après ma demande?

— Non sans doute, au contraire.

— Comment, au contraire? — dis-je au comte.

— Certainement; je vous parie que madame de Pënâfiel vous rencontrant nécessairement dans le monde, et sachant que vous ne voulez faire aucuns frais pour lui être présenté, s'arrangera, par esprit de contradiction, de façon que cela soit pourtant et presque malgré vous.

— Ce serait sans doute un fort grand triomphe dont je serais on ne peut plus fier, — répondis-je au comte, — mais je n'y crois pas; et j'y crois si peu que je tiens votre pari, à savoir qu'après un mois, à dater de son retour, je n'aurai pas été présenté à madame de Pënâfiel.

— Mais, — dit monsieur de Cernay. — il est bien entendu que si la proposition vous est faite de sa part... vous ne refuserez pas... et que...

— Il est bien entendu, — dis-je au comte en l'interrompant, — que je n'accueillerai jamais une prévenance toujours honorable et flatteuse par une grossièreté; ainsi, je vous le répète, je tiens votre pari.

— Vos deux cents louis sont à moi, — me dit le comte en me quittant; — mais tenez, — ajouta-t-il en me tendant la main, — merci de votre franchise.

— De quelle franchise?

— Oui, de ce que vous m'avez dit si crûment... ce que vous pensiez au sujet de l'amitié; c'est une probité rare.

— Avec la discrétion, ou plutôt la dissimulation, ce sont mes deux seules et uniques qualités, — dis-je au comte en lui serrant aussi cordialement la main.

Et nous nous séparâmes.

. . . .

XII

PROJETS.

Quand monsieur de Cernay fut sorti, j'éprouvai une sorte de regret d'avoir repoussé ainsi ses avances amicales. Mais ce qu'il m'avait dit de *puissance d'attraction*, me paraissant un mensonge suprêmement ridicule, me mit en défiance avec lui; puis l'espèce de haine acharnée avec laquelle il me semblait poursuivre madame de Pënâfiel me donnait une pauvre idée de la sûreté de ses relations. Pourtant peut-être m'étais-je trompé, car, aux yeux des hommes, les femmes sont tellement en dehors du *droit commun*, si cela se peut dire, et les duretés ou les mépris dont ils les accablent souvent en secret, et dont il se font quelquefois hautement gloire, nuisent si peu à ce qu'on appelle une réputation de *galant homme*... d'*homme d'honneur*... qu'il se pouvait que monsieur de Cernay eût en effet toutes les qualités d'un ami solide et vrai. Mais il me fut impossible de ne pas l'accueillir ainsi que je l'avais fait.

Je me louai aussi de lui avoir assez dissimulé mon véritable caractère pour lui en avoir donné une idée absolument fausse ou singulièrement vague.

Il m'a toujours semblé odieux d'être connu ou pénétré par les indifférens, et dangereux de l'être par ses ennemis ou même par ses amis. S'il y a dans l'organisation morale de chacun un point culminant qui soit le départ et le terme de toutes les pensées, de tous les vœux, de tous les désirs; si enfin, noble ou honteux, il est une sorte d'*idée* fixe que l'on sent pour ainsi dire *battre en soi* à toute heure, car souvent on dirait que le cœur se déplace, c'est surtout ce point toujours palpitant qu'il faut peut-être le plus habilement déguiser à la connaissance de chacun, le plus impitoyablement défendre contre toute surprise, car ordinairement là est la faiblesse, la plaie, l'endroit infailliblement vulnérable de notre nature.

Si l'envie, l'orgueil, la cupidité prédominent en vous, vous devez surtout vous attacher à paraître, et souvent vous paraissez, sans feindre beaucoup, modeste, bienveillant et désintéressé. De même aussi qu'on voit souvent des gens d'une âme compatissante et généreuse enfouir ce trésor de commisération et de bonté sous une écorce rude et sauvage; car on dirait que l'éducation vous donne l'instinct de dissimuler vos vices ou vos vertus, ainsi que la nature donne à certains animaux les moyens de se protéger contre leur propre faiblesse.

Je m'étais donc montré aux yeux du comte d'un égoïsme outré et d'une insensibilité cynique, parce que je sentais encore en moi d'invincibles penchans à tous les sentimens généreux! Mais, hélas! ce n'étaient plus que des penchans! Les terribles enseignemens de mon père, en m'apprenant à douter, avaient aussi développé en moi jusqu'à sa plus farouche exaltation une impitoyable susceptibilité d'orgueil! En un mot, ce que je redoutais le plus au monde était d'être *pris pour dupe* si je me livrais aux élans involontaires de mon âme, d'abord expansive et franche.

Mais si la méfiance et l'orgueil desséchaient chaque jour dans leurs germes ces nobles instincts, ainsi que l'homme déchu se rappelait l'Eden, il m'en était malheureusement resté le souvenir! Je comprenais, sans pouvoir l'éprouver, tout ce qu'il devait y avoir, tout ce qu'il y avait d'enivrant et de divin dans le dévouement et la confiance!

C'était de ma part une continuelle aspiration vers une

sphère éthérée, radieuse, au sein de laquelle j'évoquais les amitiés les plus admirables, les amours les plus passionnés! Mais, hélas! une défiance acharnée, implacable, honteuse, me faisant bientôt craindre qu'en application tous ces rêves adorables ne fussent plus que de mensongères apparences, son souffle glacé venait incessamment détruire tant de visions enchanteresses!

Je ne pouvais plus d'ailleurs m'abuser; ce qu'il y avait de bas, d'égoïste et de faible en moi l'emportait de beaucoup sur ce qu'il me restait de noble, de grand et d'élevé dans le cœur.

Ma conduite avec Hélène me l'avait prouvé. L'homme qui calcule et pèse sordidement les chances de ses impulsions, l'homme qui se retient d'éprouver une généreuse attraction de peur de la voir déçue, celui-là est dépourvu de force, de grandeur et de bonté.

La méfiance côtoie la lâcheté; de la lâcheté à une cruauté froide, il n'y a qu'une nuance. Je devais, hélas! l'éprouver misérablement pour moi et pour les autres.

Et pourtant je n'étais pas d'une organisation haineuse et méchante! Je ressentais des émotions d'une douceur inexprimable lorsque obscurément j'avais rendu quelque service ignoré, dont je ne craignais pas de *rougir!* Puis, ce qui n'est jamais, je crois, le fait des âmes absolument mauvaises et perverses, j'aimais à contempler toutes les magnificences de la nature. La vue d'un splendide coucher du soleil me causait une joie d'enfant; j'étais heureux de trouver dans un livre la peinture consolante d'un sentiment généreux et bon, et la sympathie profonde que cette lecture faisait délicieusement vibrer en moi me prouvait que toutes les nobles cordes de mon âme n'étaient pas brisées...

Autant j'aimais, j'admirais passionnément Walter Scott... ce sublime bienfaiteur de la pensée souffrante, dont le génie adorable vous laisse, si on peut excuser cette vulgarité, la bouche toujours si *fraîche* et si suave... autant je fuyais, je maudissais Byron, dont le stérile et désolant scepticisme ne laisse aux lèvres que fiel et amertume...

Je comprenais si bien toutes les misères, toutes les afflictions, que je poussais souvent la délicatesse et la crainte de blesser les gens malheureux ou d'une condition inférieure jusqu'à des scrupules presque ridicules; j'éprouvais sans raison des attendrissemens involontaires et puérils; je sentais parfois un immense besoin d'aimer, de me dévouer : mon premier mouvement était toujours naïf, sincère et bon; mais la réflexion venait tout flétrir. C'était enfin une lutte perpétuelle entre mon cœur qui me disait : *Crois, — aime, — espère...* et mon esprit qui me disait : *Doute, — méprise — et crains!*

Aussi, en observant et ressentant le choc douloureux de ces deux impressions si diverses, il me semblait que j'éprouvais avec le cœur de ma mère et que j'analysais avec l'esprit de mon père; mais, comme toujours, l'esprit devait l'emporter sur le cœur.

Et puis j'avais encore une terrible faculté de comparaison de moi aux autres, à l'aide de laquelle je trouvais mille raisons évidentes pour que les autres ne m'aimassent pas, et conséquemment pour me défier de chacun.

Ainsi ma mère m'avait adoré, et j'avais oublié ma mère! ou du moins j'y songeais seulement lors de mes ennuis désespérés! Mais si un éclair de joie, de vanité satisfaite, venait m'éblouir, ces pieuses pensées, un moment évoquées, retombaient aussitôt dans l'ombre du tombeau maternel.

Je devais tout à mon père, et je ne pensais plus à lui que pour maudire la précoce et fatale expérience qu'il m'avait donnée. Hélène m'avait aimé du plus chaste et du plus véritable amour, et j'avais répondu à cette belle âme en l'outrageant par la méfiance la plus odieuse! Ainsi, de ma part, toujours ingratitude, soupçon et oubli; de quel droit aurais-je donc voulu chez les autres amour et dévouement?

En vain, me disais-je : Mon père, ma mère, Hélène, m'ont aimé tel que j'étais. Mais mon père était mon père, ma mère était ma mère, Hélène était Hélène. (Car je rangeais avec raison l'amour d'Hélène pour moi parmi les sentimens innés, naturels, presque de famille.) Et pourtant, me disais-je, l'aversion que je lui ai inspirée a été telle, que cet amour d'enfance, si profondément enraciné dans son cœur, est mort en un jour!

Oh! c'était en vérité un formidable et stérile châtiment que celui-là, dont je me faisais à la fois la victime et le bourreau, sans que ces tristes rigueurs me rendissent meilleur ni pour moi ni pour les autres. . . . .

. . . .

Je reviens à madame de Pënâfiel; j'avais aussi dû entièrement cacher à monsieur de Cernay quels étaient mes projets; car l'intervention du comte pouvait m'être utile, et je n'ignorais pas que les meilleurs complices sont ceux qui le sont de bonne foi et sans le savoir.

J'éprouvais donc un vif désir de connaître cette femme étrange, malgré ou peut-être à cause de tout le mal qu'on en disait, et dont j'avais pu, dans une circonstance du moins, reconnaître la calomnieuse exagération; mais mon caractère défiant et orgueilleux voyait à ce désir un obstacle insurmontable.

Je le répète, le jour où j'avais pris le parti de madame de Pënâfiel contre monsieur de Pommerive à l'Opéra, au sujet d'Ismaël, elle pouvait m'avoir entendu; or, dans ce cas, je trouvais que ma prétention à lui être présenté eût été le comble du mauvais goût, ma discussion avec monsieur de Pommerive ne semblant plus alors que le prélude calculé de cette demande.

Mes scrupules étaient peut-être exagérés : mais je sentais ainsi et j'étais absolument résolu de ne faire aucune démarche pour être admis chez madame de Pënâfiel. Seulement, je pensais que, si elle savait que je l'avais défendue, avec le tact d'une femme de bonne compagnie elle pourrait apprécier ma réserve; et que, devant me rencontrer très souvent dans le monde, elle trouverait mille moyens convenables d'aller elle-même au-devant de cette présentation, et qu'alors mon orgueil serait sauf.

Ce qui me donnait d'ailleurs la facilité de raisonner ainsi et d'*attendre les événemens*, c'est qu'après tout ce désir de ma part n'était pas assez violent pour me préoccuper entièrement, et qu'une issue négative ne m'eût pas désespéré.

Je ne redoutais d'ailleurs que médiocrement (dans le cas où je serais devenu très épris de madame de Pënâfiel) ce *danger* dont m'avait menacé monsieur de Cernay; je ne la croyais pas *dangereuse* pour moi, parce que j'étais sûr de mon impassible et orgueilleuse dissimulation pour cacher mes blessures de vanité, si j'en éprouvais, et que j'étais sûr aussi de la sagacité de ma défiance pour démêler les faussetés ou le manége de madame de Pënâfiel, si elle voulait être fausse.

Seulement, j'avais pressenti que, dans le cas où je voudrais me ranger au nombre de ses *adorateurs*, si invisiblement nombreux, disait-on, il serait bien qu'au retour de son voyage de Bretagne je fusse, ou du moins je semblasse occupé d'un autre intérêt, afin de me trouver en mesure de paraître sacrifier quelque chose à madame de Pënâfiel, une femme étant beaucoup plus flattée d'un hommage quand on peut y joindre et mettre à ses pieds l'oubli d'une affection déjà acquise. Alors, il y a non-seulement triomphe, mais avantage remporté par la comparaison.

Je résolus donc, avant le retour de madame de Pënâfiel, de m'occuper d'une femme qui fût *à la mode*, et qui de plus possédât un courtisan officiellement reconnu.

Je tenais à ces deux conditions, afin de rendre le bruit de mon intérêt supposé beaucoup plus rapide et plus retentissant. Le calcul était simple, en cela que, dès que le monde s'apercevrait de mes prétentions, il ne manquerait pas aussitôt, avec sa charité et sa véracité habituelles, de se charger de proclamer à toute voix la déchéance de l'ancien courtisan et mon exaltation récente.

Je me décidai donc à tâcher de faire agréer mes soins par une femme à la mode.

. . . .

. . . .

Ce qui m'attristait profondément, c'est qu'en faisant à froid ces calculs de mensonges et de tromperies basses et mesquines, j'en comprenais toute la pauvreté ; je n'avais pas pour excuse l'entraînement des sens ou de la passion, pas même un vif désir de plaire à madame de Pënâfiel. C'était je ne sais quel vague espoir de distraction, quel besoin impérieux d'occuper mon esprit inquiet et toujours mécontent, de chercher enfin dans les hasards misérables de la vie du monde quelque accident imprévu qui me pût sortir de cette morne et douloureuse apathie qui m'écrasait.

Chose étrange encore, une fois dans le monde et à *l'œuvre*, je retrouvais pour ainsi dire ma jeunesse, ma gaieté, quelques heures de joie et de vanité contente ; il me semblait alors, pour ainsi dire, que j'étais *double*, tant je m'étonnais de m'entendre parler ainsi follement... et puis une fois seul avec mes réflexions, ma pensée recommençait d'être agitée par mille ennuis sans cause, mille incertitudes pénibles sur *moi*, sur *tous* et sur *tout*.

. . . .

XIII

L'ALBUM VERT.

A qui connaît le monde on peut dire, sans craindre de sembler glorieux, que, pour un homme convenablement placé, il n'est pas absolument impossible, s'il le veut fermement, d'être, ou du moins de paraître distingué par une femme à la mode.

Singulière existence d'ailleurs que la vie d'une femme à la mode, vie tout entière de charmant dévouement à la plus égoïste et la plus ingrate partie du genre humain ! Une fois qu'elle est à la mode, qu'il est bien reconnu qu'elle s'habille à ravir et toujours du meilleur goût, qu'elle a du charme ou de l'esprit, la pauvre femme ne s'appartient plus ; il faut qu'elle soit un des brillans fleurons de cette couronne vivante que Paris porte au front chaque soir !

Pas une fête à laquelle il lui soit permis de manquer ; triste ou gaie, il lui faut être là, toujours là, avoir toujours la robe la plus élégante, la coiffure la plus fraîche, la figure la plus épanouie ; toujours être accessible, gracieuse, avenante ; le premier sot venu a son droit rigoureusement établi à un accueil enchanteur... Car il y a lutte entre les femmes à la mode... lutte passive, mais acharnée, dont les fleurs, les rubans, les pierreries et les sourires sont les armes ; lutte muette et pourtant terrible, remplie d'angoisses cruelles, de larmes dévorées, de désespoirs inconnus... lutte dont les blessures sont profondes et douloureuses, car l'amour-propre sacrifié laisse des plaies incurables.

Mais qu'importe ! Si on veut un soir régner en souveraine sur cette élite de femmes choisies, ne faut-il pas se montrer plus gracieuse encore que celle-ci, plus coquette que celle-là, plus prévenante que toutes ? puis enfin, pour fixer la foule autour de soi, ne faut-il pas laisser voir quelques préférences, afin que chacun s'empresse... dans l'espérance de paraître à son tour préféré ?...

Mais il faut entendre le *préféré*, le dernier préféré, celui du jour, du soir, de la dernière valse, le dernier cotillon, le *prix* de cette lutte charmante et divine dans laquelle les fleurs l'ont emporté sur les fleurs, les grâces sur les grâces ; vêtu, lui *préféré*, tout dédaigneusement d'un frac noir, il faut l'entendre, s'étalant à souper, raconter la bouche pleine, à d'autres *préférés*, qui le lui rendent bien, toutes les provocantes agaceries qu'on lui a faites, son embarras de jeter le mouchoir parmi tant de belles et inquiètes empressées, son joyeux mépris des rivalités qu'il cause. Aussi, en entendant ces mystérieuse et surtout *véridiques* confidences, c'est à se demander quelquefois de qui on parle et où on se trouve, et à se remettre à admirer avec plus de ferveur que jamais la sublime abnégation des femmes qui se vouent corps et âme à la *mode* ; à cette brutale et cruelle divinité dont les hommes sont les prêtres, et qui paye en indifférence ou en dédain toutes ces belles et fraîches années, si tôt flétries et à jamais perdues à la servir.

Mais comme je voulais néanmoins paraître aussi profiter de l'abnégation d'une de ces charmantes *victimes*, parmi toutes les beautés qui rayonnaient alors, je m'attachai à une très jolie femme, blonde, fraîche et rose, trop rose peut-être, mais qui avait de beaux grands yeux noirs, doux et brillans à la fois, des lèvres bien purpurines, et de ravissantes dents blanches, véritables petites perles enchâssées dans du corail... qu'elle montrait toujours, et elle avait bien raison.

Seulement, ce qu'elle aurait dû cacher, c'était son adorateur, magnifique jeune homme on ne peut pas plus bellâtre, et qu'aussi malheureusement pour lui (et pour elle, la pauvre femme ! car cela prouvait contre son bon goût) on appelait le *beau* Sainville. Cette épithète de *beau* est déjà un effroyable ridicule, et si malheureusement on semble prendre ce sobriquet pour soi et y répondre en le justifiant par des prétentions sérieuses, on est à tout jamais perdu.

Certes, si j'avais eu plus de choix et plus de loisir, je ne me serais pas résigné à une apparence de lutte aussi peu flatteuse ; mais les facilités et les convenances s'y trouvaient, le temps me pressait, et je fus obligé de paraître disputer un cœur au *beau* Sainville !

Ainsi que je l'avais prévu, ce dernier était très sot ; et lorsqu'il me vit présenté à la femme dont il s'affichait l'intérêt, monsieur de Sainville manifesta presque aussitôt toutes sortes de jalousies des plus sauvages. Voulant prouver ce qu'il appelait sans doute ses droits, il se mit à user envers cette pauvre jeune femme des façons des plus dures et les plus compromettantes, ce dont j'étais navré ; car elle ne désirait pas et je n'aurais pu d'ailleurs lui offrir une compensation. Mais n'y tenant plus, et justement froissée des manières brutales de cet étrange adorateur, elle me fit, pour se venger, quelques coquetteries des plus innocentes. Bientôt monsieur de Sainville me servit au delà de mes souhaits ; car, après deux ou trois scènes variées qui passèrent de la dignité blessée à l'ironie froide, et enfin à l'insouciance cavalière, il alla faire la cour de toutes ses forces à une autre pauvre jeune femme qui ne s'attendait à rien.

Enfin, quoique ce fût à peu près faux, j'eus bientôt au yeux du monde la gloire d'avoir été préféré au beau Sainville, ce fut la peine bien méritée de ma duplicité : je la subis.

Quant aux preuves que le monde donnait à l'appui de mon bonheur, elles étaient d'ailleurs de la dernière évidence, ainsi que celles qu'il donne toujours. D'abord j'avais un jour demandé les gens de cette jolie femme, parce qu'elle n'avait eu personne pour les faire appeler ; une autre fois elle m'avait donné une place dans sa loge à un petit spectacle ; puis je lui avais offert assidûment mon bras pour faire quelques tours de salon dans un raout où se trouvait tout Paris ; enfin, dernière et flagrante preuve !... un soir qu'elle était restée chez elle au lieu d'aller à un concert, on avait vu très tard ma voiture à sa porte.

En présence de faits aussi convaincans, aussi positifs, il fut donc bien et dûment établi que j'étais le plus fortuné des mortels.

Au milieu de ce *bonheur*, j'appris par monsieur de Cernay le retour de madame de Pënâfiel. Pour gagner son pari, le comte, à son insu, me servit à merveille, soit que madame de Pënâfiel m'eût entendu la défendre, soit qu'elle ne m'eût pas entendu.

Ainsi, dès qu'elle fut arrivée à Paris, chaque fois qu'il la vit, monsieur de Cernay s'exclama sur cette singularité de ma part de n'avoir pas cherché à me faire présenter chez elle ; chose d'autant plus étrange, ajoutait monsieur de Cernay, que je voyais absolument le même monde qu'elle, que je l'y rencontrais presque chaque soir, et que je le savais, lui, le comte, assez des amis de madame de Pënâfiel pour le prier de me procurer un honneur dont tous se montraient si jaloux. Mais, reprenait monsieur de Cernay, il fallait dire aussi que j'étais fort sérieusement occupé d'une jeune femme charmante, et que sans doute on m'avait fait bien promettre de ne jamais approcher de l'hôtel de Pënâfiel, sorte de palais d'Alcine dont on ne pouvait sortir qu'enchanté, qu'éperdument épris.

Enfin, monsieur de Cernay accumula tant de folies et de mensonges, et surtout revint si incessamment sur ce sujet, que, par impatience, ou pour des raisons que je ne pus pénétrer, madame de Pënâfiel finit par sembler sinon piquée, du moins presque choquée de mon insouciance apparente à lui être présenté. Dans sa fierté si habituellement flattée, elle en vint sans doute à considérer cette indifférence de ma part comme un manque d'usage et d'égards. Un jour enfin que monsieur de Cernay se récriait de nouveau sur ma bizarrerie, elle lui dit très impérieusement et avec une inconcevable naïveté de hauteur : que tout en sachant qu'il était difficile d'être admis chez elle, c'eût toujours été une preuve de déférence respectueuse, et digne d'un homme bien né qui voyait le même monde qu'elle, de témoigner au moins le désir d'être présenté à l'hôtel de Pënâfiel.

Je demeurai sourd à ces insinuations qui ravissaient le comte ; et madame de Pënâfiel, ainsi que toute femme habituée à voir chacun aller au-devant de ses moindres caprices, finit par s'impatienter tellement de ma réserve, qu'un jour, au milieu d'un grand cercle où je causais avec une femme de ses amies, elle vint prendre part à la conversation, et fit ce qu'il fallait, du moins je le crus, pour la généraliser : je ne dis pas un mot à madame de Pënâfiel, et, dès que je pus convenablement sortir de l'entretien, je saluai profondément et me retirai.

Quelques jours après, elle se plaignit au comte, en plaisantant à ce sujet de mon manque de savoir-vivre. Il répondit qu'au contraire j'étais extrêmement formaliste, et que je ne trouvais sans doute ni poli, ni convenable d'adresser la parole à une femme à laquelle on n'avait pas eu l'honneur d'être présenté.

Madame de Pënâfiel lui tourna le dos, et de quinze jours je n'en entendis plus parler.

Bien que ma curiosité fût extrême, je ne voulais, pour les causes que j'ai dites, m'avancer davantage. Je m'en tins donc à mon rôle, et je continuai de laisser croire au comte que je trouvais un grand charme dans l'affection que je possédais, et que, par faiblesse ou par attachement, j'avais promis de ne faire aucune démarche pour être présenté à une femme aussi séduisante et aussi dangereuse que madame de Pënâfiel, démarche qui d'ailleurs pouvait être couronnée d'un refus, que mon tardif empressement expliquerait du reste.

Environ quinze jours après ce dernier entretien avec monsieur de Cernay, don Luis de Cabrera, le vieux parent de madame de Pënâfiel, que j'avais souvent rencontré chez le comte et dans le monde, et qui peu à peu s'était lié avec moi, m'écrivit pour m'avertir qu'une fort belle collection de pierres gravées qu'il faisait venir de Naples, et dont il m'avait parlé, lui était arrivée, et que, si je voulais venir déjeuner avec lui un matin, nous pourrions examiner ces antiquités tout à notre aise.

Le chevalier don Luis de Cabrera, ainsi que je l'ai dit, demeurait à l'hôtel de Pënâfiel. Je ne sais pourquoi il me sembla voir dans cette circonstance, fort simple et fort naturelle d'ailleurs, une intention à laquelle madame de Pënâfiel n'était peut-être pas étrangère.

J'allai donc chez le chevalier. Don Luis habitait un entresol de l'hôtel, où des occupations scientifiques le retenaient presque toujours, et il n'en sortait que pour accompagner quelquefois sa parente dans le monde, lorsqu'elle le lui demandait.

Le chevalier de Cabrera me parut un vieillard fin, secret, sensuel, qui, ne possédant qu'une fortune médiocre, trouvait bon et convenable d'acheter toutes les licences du luxe et de la vie matérielle la plus raffinée par une sorte de chaperonnage, assez peu gênant d'ailleurs, auquel il s'était voué en demeurant chez madame de Pënâfiel.

Il est inutile de dire que cet immense hôtel était au monde ce qu'on peut imaginer de plus somptueux et de plus élégant.

Le chevalier était très grand connaisseur en toutes sortes de curiosités, dont son appartement était rempli. Il me montra sa collection de pierres gravées, qui, en effet, était fort remarquable, et nous causâmes tableaux et antiquités.

Il était environ une heure lorsqu'on frappa légèrement à la porte, et un valet de chambre de madame de Pënâfiel vint de la part de sa maîtresse demander au vieux chevalier l'*album vert*.

Don Luis ouvrit des yeux énormes, et dit qu'il n'avait pas l'*album vert ;* qu'il l'avait rendu depuis un mois à madame la marquise. Le domestique sortit, et nous reprîmes notre entretien.

Bientôt on heurta de nouveau ; le valet de chambre vint répéter que madame la marquise demandait son *album vert*, celui qui était garni d'émaux, et qu'elle assurait monsieur le chevalier qu'il ne le lui avait pas rendu.

Don Luis, n'y comprenant rien, se donnait au diable; il prit une plume, me demanda pardon, écrivit un mot pour sa cousine, et le donna au laquais.

Nous nous remîmes à causer.

Mais de nouveau nous fûmes distraits de notre entretien par une troisième interruption, causée cette fois par le valet de chambre de don Luis, qui ouvrit la porte en annonçant :

— Madame la marquise !

Madame de Pënâfiel semblait habillée pour sortir : nous nous levâmes ; je saluai profondément.

— En vérité, mon cher cousin, — dit-elle au vieux chevalier, en répondant d'un air trè poli mais très froid à mon salut ; — en vérité il faut que je tienne autant à cet album pour avoir le courage de braver votre antre d'alchimiste ; mais je suis sûre que vous devez avoir ces dessins; je sors, j'ai promis à madame de *** de les lui porter ce matin, et je désire remplir cet engagement.

Nouvelles protestations de don Luis, qui assura avoir rendu l'album : nouvelles recherches qui n'amenèrent rien, sinon que le chevalier ne put s'empêcher de me présenter à madame de Pënâfiel.

Il me fut non moins impossible de ne pas lui dire qu'il y avait bien longtemps que je désirais cet honneur, ce à quoi elle me répondit, d'un très grand air, par cette banalité, qu'elle recevait les samedis, mais qu'elle restait aussi chez elle tous les mercredis en *prima-sera*, et que je voulusse bien ne pas l'oublier.

A quoi je répondis par un nouveau salut, et cette autre banalité, que cette invitation m'était une trop précieuse faveur pour ne pas m'en souvenir.

Puis le chevalier lui offrit son bras jusqu'à sa voiture, qui l'attendait sous le péristyle, et elle partit.

Je n'ai jamais su si le chevalier était complice involontaire de cette présentation ainsi brusquée.

Je l'ai dit, le samedi était le grand jour de réception à l'hôtel de Pënâfiel : mais les mercredis étaient ce que la marquise appelait ses jours de prima-sera ; ces soirs-là elle recevait, jusqu'à dix ou onze heures, un assez petit nombre de personnes qui venaient la voir avant d'aller dans le monde.

Le surlendemain était un de ces mercredis ; j'attendis, je l'avoue, ce jour avec assez d'impatience.

J'oubliais de dire que j'envoyai ce jour-là à monsieur de

Cernay les deux cents louis de notre pari qu'il avait ainsi gagné.

XIV

PRIMA-SERA.

Avant de me rendre à l'hôtel de Pënâfiel, je comparais l'impression que j'éprouvais, impression chagrine, défiante, à l'abandon insouciant et au doux entraînement de la vie d'autrefois auprès d'Hélène, sûr que j'étais, en entrant dans le vieux salon de Serval, d'être toujours accueilli par un sourire bienveillant de tous.

Sans redouter cette entrevue avec madame de Pënâfiel, je savais que, par une bizarre et pourtant fréquente contradiction des jugemens du monde, bien qu'elle fût généralement dénigrée, calomniée, son salon était néanmoin fort considéré; il avait de plus une très grande puissance, en cela que, fausse ou vraie, il imposait tout d'abord à chacun la valeur au taux de laquelle il était désormais irrévocablement reçu et compté dans le monde.

Le nombre déjà restreint de ces sortes de maisons, si souverainement influentes qu'elles décidaient seules et sans appel de la place de chacun dans la très bonne compagnie, diminue de jour en jour.

Cela se conçoit; il n'y a plus guère d'hommes sur qui exercer cette omnipotence; la vie des clubs et des chambres représentatives, ces autres grands clubs politiques, a tout envahi. Entre le discours d'aujourd'hui ou celui de demain, entre une partie de whist ou une revanche de deux ou trois mille louis, parmi tous les calculs anxieux et absorbans d'un pari de course dans laquelle on a engagé un cheval pour une somme énorme, il reste bien peu de temps pour cette causerie douce, intime, fleurie, élégante, qui d'ailleurs n'a *pas d'écho dans le pays!* comme disent les monomanes de la tribune, et ne vous fait ni perdre ni gagner d'argent au whist ou sur le turf (1).

Et puis cette existence du monde est gênante; il faut faire une toilette de soirée pour aller étouffer dans un raout, et se geler ensuite en attendant sa voiture, tandis qu'il est si commode et si agréable de s'étendre dans les moelleux fauteuils d'un club, d'y faire une paisible sieste après son dîner, afin de se réveiller frais et dispos pour commencer quelque whist *nerveux*, sans autre distraction que la fumée de son cigare.

Mais au temps dont je parle, il y avait encore quelques maisons *bien causantes*, et l'hôtel de Pënâfiel était de ce petit nombre d'excentricités.

Madame de Pënâfiel, parmi tous ses travers, avait celui, non du blue-stocking (2), mais, ce qui est bien pis, celui de l'érudition, parlant d'ailleurs à merveille deux ou trois langues: ce qu'elle possédait des sciences les plus ardues était, disait-on, incroyable. Si ces renseignemens m'eussent seulement été donnés par des savans de la force de monsieur de Cernay, je me serais permis de douter de toute leur exactitude; mais le souvenir d'une circonstance bizarre vint me prouver cette singulière capacité de madame de Pënâfiel.

Ayant été assez heureux pour rencontrer à Londres le célèbre Arthur Young, il m'avait parlé avec le plus grand enthousiasme du savoir extraordinaire d'une de mes compatriotes, très jeune femme du plus grand monde et de la plus jolie figure, qui, me dit-il, « lui avait fait les éloges » les mieux instruits et les plus savamment circonstanciés » sur *sa fameuse théorie optique des interférences*, et » l'avait vivement attaqué sur la valeur *syllabique ou dis-* » *syllabique* qu'il prétendait appliquer aux *hiéroglyphes*, » au contraire du système de Champollion. »

Ce fait m'avait paru si singulier, et il acquérait une si grande autorité par l'admiration du savant remarquable qui me le racontait, que j'en avais pris note sur mon journal de voyage. Ce ne fut qu'à Paris, quelque temps après avoir vu et entendu nommer madame de Pënâfiel, que, me rappelant confusément l'anecdote d'Arthur Young, je feuilletai mon mémento, et que j'y trouvai en effet ces détails et le nom de la marquise.

Encore une fois, tout ce que je savais de madame de Pënâfiel: ses bizarreries impérieuses, sa coquetterie si artistement et si continûment étudiée, disait-on, que de chacune de ses poses elle savait toujours faire le plus charmant tableau en se posant sans cesse *« en délicieux portrait; »* son humeur fantasque, ses connaissances scientifiques, prétentions toujours malséantes pour la femme qui les affiche; tout cela était loin de m'imposer.

Les femmes dont on parle beaucoup et très différemment ont rarement ce pouvoir; elles recherchent trop les spectateurs pour ne les pas craindre; une femme sérieuse, digne et calme, dont on ne *dit* et dont on ne *sait* rien, impose bien davantage.

Et puis, d'ailleurs, un homme d'un caractère froid et réservé, s'il ne peut prétendre à de grands succès, sera toujours sûr d'être parfaitement au niveau de tout et de tous, les gens extrêmement agréables ou extrêmement ridicules étant les seuls qui se produisent absolument en dehors.

Je le répète, ce fut donc sans *inquiétude*, mais avec un sentiment prononcé de curiosité presque malveillante, que je me rendis à l'hôtel de Pënâfiel, un mercredi, en sortant de l'Opéra.

La tenue ordinaire de cette maison était vérilablement princière. Dans le vestibule fort élevé, orné de statues et d'immenses bassins de marbre remplis de fleurs, était une nombreuse livrée, poudrée et vêtue d'habits bleus, partout galonnée d'argent et à collets orange.

Dans une vaste antichambre ornée de très beaux tableaux et de magnifiques vases de Faënza, aussi pleins de fleurs, était une autre livrée, mais orange à collet bleu, et garnie sur toutes les tailles de passemens de soie brodés aux armes de Pënâfiel. Enfin, dans un salon d'attente se tenaient les valets de chambre, qui, au lieu d'être tristement vêtus de noir, portaient des habits français de velours épinglé couleur d'azur et doublés de soie orange avec de larges boutons armoriés en émail.

Quand on m'annonça, il y avait chez madame de Pënâfiel cinq ou six femmes et deux ou trois hommes en prima-sera.

Madame de Pënâfiel était vêtue de noir, à propos de je ne sais plus quel deuil de cour; ses beaux cheveux bruns étaient mêlés de jais; elle me sembla charmante et d'un éclat éblouissant. Je m'abusai sans doute, mais il me parut (ce qui peut-être me la fit trouver si jolie), il me parut que, tout en m'accueillant avec une politesse froide et cérémonieuse, elle avait imperceptiblement rougi sous son rouge.

Après quelques mots que je lui adressai, la conversation, que mon arrivée avait interrompue, recommença.

Il s'agissait d'une aventure passablement scandaleuse, où l'honneur d'une femme et la vie de deux hommes étaient en jeu, le tout d'ailleurs exprimé dans les meilleurs termes, et avec une réserve de détails si diaphane et une réticence de particularités si transparente, que les noms propres eussent été moins significatifs.

Ainsi que cela arrive presque toujours, par un de ces à-propos que le destin se réserve, au moment où chacun disait son mot, sa remarque ou sa médisance sur cette aventure, l'on annonça le mari et la femme desquels il s'agissait.

Cette entrée si conjugale, excusée et expliquée d'ailleurs

(1) Terrain de course; — dans cette acception, — endroit où s'engagent les paris.

(2) Bas-bleu, — prétentions littéraires.

par un récent retour à Paris qui exigeait cette première visite faite de la sorte, n'étonna que médiocrement.

Pourtant, quoique les personnes qui remplissaient ce salon fussent habituées à ces sortes d'*impromptu*, il régna néanmoins une seconde de profond silence assez embarrassé et non moins embarrassant; aussitôt madame de Pënâfiel, avec la plus naturelle et la plus parfaite aisance, afin de faire croire sans doute à une conversation commencée, et, s'adressant à moi, ce qui me sembla fort étrange, me dit :

— Vous croyez donc, monsieur, que la partition de ce nouveau maëstro annonce beaucoup d'avenir?

— Un talent plein de charme et de mélancolie, madame, — repris-je sans me déconcerter. — Non pas peut-être d'une très grande vigueur, mais sa musique est empreinte d'une suavité, d'une grâce inexprimables.

— Et quel est ce nouvel astre musical? — demanda avec une nuance de prétention à madame de Pënâfiel la jeune femme qui venait d'entrer, et dont on venait de parler si légèrement.

— Monsieur Bellini, madame... — lui répondis-je en m'inclinant, afin d'éviter cette réponse à madame de Pënâfiel.

— Et le titre de l'opéra, madame la marquise? — demanda le mari de l'air du plus grand intérêt, et sans doute pour ne pas laisser épuiser si vite un tel sujet de conversation, chose en vérité assez rare.

— J'avais oublié de vous dire, madame, que le titre de ce nouvel opéra est la *Norma*, — me hâtai-je de répondre en m'adressant à madame de Pënâfiel; — le sujet est, je crois, l'amour d'une prêtresse des Gaules.

Madame de Pënâfiel, saisissant aussitôt ce thème, le broda à ravir, et, après avoir démontré toutes les ressources d'un sujet si dramatique, elle saisit immédiatement l'occasion de faire de l'érudition sur la religion des druides, sur les pierres celtiques; puis je pressentis qu'elle allait sans doute bientôt arriver par une transition très naturelle à la discussion sur la valeur *syllabique des hiéroglyphes*, renouvelée d'Arthur Young.

M'étant, par hasard, assez occupé de ces études, parce que mon père, grand ami du célèbre orientaliste monsieur de Guignes, avait, dans sa retraite, longtemps médité ces problèmes alphabétiques, j'aurais pu faire singulièrement briller madame de Pënâfiel, et sans doute à mes dépens; mais sa prétention me choqua, et je répondis bientôt à une attaque hiéroglyphique, cette fois des plus directes, par l'aveu le plus net de ma profonde ignorance dans ces matières dont la seule aridité m'épouvantait.

Cet aveu d'ignorance me parut soulager d'un poids énorme les autres hommes, car ils eussent rougi de rester en dehors d'une telle conversation, qui prouve toujours des connaissances au delà d'une éducation ordinaire.

Je ne sais si madame de Pënâfiel fut piquée de ma réserve, qui venait de lui faire perdre une si belle occasion de montrer son savoir, ou si elle crut mon ignorance affectée; mais elle ne put dissimuler un mouvement de dépit; pourtant, avec un art et un tact infinis, elle revint aux druides, et, passant des inscriptions celtiques au costume si pittoresque des prêtresses des Gaules, à leur robe traînante, au charmant effet que devait produire une coiffure de branches de houx dans les cheveux noirs ou blonds, elle fit très naturellement descendre la conversation des hauteurs scientifiques où elle l'avait d'abord montée jusqu'aux vulgarités de la toilette du jour, et l'entretien se généralisa.

J'avoue que ces différentes transitions furent ménagées très habilement par madame de Pënâfiel, et que toute autre qu'une femme d'un esprit fait, abondant, adroit et rompu au monde y eût échoué.

J'étais loin d'être étonné, car je ne m'attendais pas à trouver chez elle de la candeur et de l'inexpérience; aussi, déjà las de ce creux bavardage, et sentant bien que ce ne serait ni là ni à cette heure que je pourrais observer à mon aise ce caractère qu'on disait singulier, je me levai pour sortir inaperçu à la faveur d'une visite qui entrait, lorsque madame de Pënâfiel, près de qui j'étais, me dit, au moment où l'on apportait l'urne et les plateaux dans un autre petit salon :

— Monsieur, ne prendrez-vous pas une tasse de thé?

Je m'inclinai et je restai.

Il y avait ce soir-là un grand bal chez un de ces étranges complaisans qui, sous la condition expresse qu'on voudra bien leur permettre de rester dans leurs salons pour regarder les fêtes qu'ils donnent, prêtent à la bonne compagnie, qui accepte fort cavalièrement, leur hôtel, leurs gens et leur souper.

Presque toutes les visites de prima-sera de madame de Pënâfiel s'y rendaient; j'étais assez incertain de savoir si j'irais aussi, lorsque le plus heureux hasard voulut qu'on annonçât lord Falmouth.

Je ne l'avais pas revu depuis son départ si brusque pour aller parler à la chambre des lords sur une question de l'Inde qui lui semblait piquante. Il y avait une si grande différence entre son esprit original et celui de la plupart des gens que je voyais habituellement, que je me décidai à rester plus longtemps que je n'avais d'abord voulu à l'hôtel de Pënâfiel.

Après le thé, nous nous trouvâmes donc seuls, madame de Pënâfiel, lord Falmouth et moi; j'oubliais, inaperçu derrière le fauteuil de la marquise, dans un coin écarté du salon, un jeune étranger de distinction, le baron de Stroll, qui semblait très timide, et, par contenance, feuilletait depuis une demi-heure le même album : le jeune baron était très rouge, avait les yeux fixes, et serrait convulsivement son chapeau entre ses genoux; lord Falmouth me le montrant, me dit tout bas, de son air gravement moqueur, ces mots si connus du visir Marécot au sultan Schaabaam, qui regarde des poissons rouges : « *Soyez tranquille, il en a là au moins pour une bonne heure.* »

Madame de Pënâfiel n'avait pas aperçu cet étranger, je le répète, placé derrière le très haut dossier de son fauteuil, près d'une table couverte d'albums, car elle faisait trop bien les honneurs de chez elle pour l'avoir ainsi laissé esseulé.

Madame de Pënâfiel commença par adresser de très gracieux reproches à lord Falmouth sur ce qu'elle le rencontrait si peu. A quoi il répondit modestement qu'il était par malheur si outrageusement bête et d'une niaiserie si terriblement communicative, que, sur cent personnes avec lesquelles il voulait causer, une ou deux avaient à peine l'esprit assez robuste pour résister à la contagion de sa bêtise, et ne pas devenir aussi stupides que lui au bout d'un quart d'heure d'entretien; funeste influence dont il se désespérait avec l'humilité la plus comique, se reprochant d'avoir ainsi fait un nombre infini de victimes, dont il citait les noms comme preuves vivantes de la fatalité de son destin.

— Ah! madame la marquise! — disait-il en secouant la tête d'un air désolé, — j'ai fait, comme vous voyez, bien du mal par ma bêtise!

— Sans doute, et vous êtes surtout très blâmable de n'avoir fait le mal qu'à demi, puisque vos victimes ressuscitent en ennuyeux de toutes sortes, — dit madame de Pënâfiel, — et malheureusement l'espèce en est aussi variée qu'abondante et fâcheuse. C'est qu'en vérité je ne sais rien de plus physiquement douloureux que la présence d'un ennuyeux, — reprit-elle; — il y a dans la détestable influence qu'il vous fait subir malgré vous quelque chose de pénible... de doublement attristant, comme serait le remords... d'une méchante action qu'on n'aurait pas faite.

— Moi, — dit lord Falmouth, — je vous demande grâce pour l'épouvantable sottise de ma triviale comparaison; mais on n'est pas maître de ses impressions. Eh bien! quand il m'arrive de subir un ennuyeux, j'éprouve absolument la même sensation que si j'entendais scier un bouchon; oui, c'est une espèce de grincement sourd, ébréché, inarticulé, monotone, qui me fait parfaitement comprendre la férocité de Tibère et de Néron... Ces tyrans-là avaient

surtout dû être extrêmement ennuyés par leurs courtisans.

— Moi, j'avoue mon faible, — dis-je : — j'aime beaucoup... les ennuyeux. Oui, quand vous causez avec une personne spirituelle, ce n'est jamais sans regret que vous voyez arriver la fin de l'entretien... tandis que dans une conversation avec un ennuyeux... oh! il y a un moment rare, unique, précieux, qui vous paye bien au delà de ce qu'il a pu vous faire souffrir. C'est le moment... où la Providence vous l'ôte!...

— Le fait est, — dit lord Falmouth, — que, considéré comme discipline ou mortification, on en peut tirer parti... Mais, n'importe, si on pouvait tous les anéantir d'un mot, d'un seul mot... auriez-vous la philanthropie de le dire, madame la marquise?

— Les anéantir? — dit madame de Pënâfiel; — les anéantir tout à fait? physiquement?

— Certes, pour les anéantir spirituellement... il n'y faudrait pas songer... Je parle de les anéantir bel et bien, en chair, en os et en cravate, — dit lord Falmouth.

— Le fait est qu'ils ne sont guère que cela!... mais... le moyen serait violent... D'un autre côté, si, en disant un seul mot... C'est bien tentant! — reprit la marquise.

— Un seul mot! — lui dis-je; — en prononçant, je suppose, votre nom, madame, comme on se sert d'un nom béni pour chasser le diable.

— Mais ce serait un épouvantable massacre, — dit-elle.

— Eh bien! madame, est-ce qu'il n'est pas reconnu, avéré, que l'ennui est de son côté *massacrant!* — dit lord Falmouth. — Ainsi pas de scrupule; et après, vous verrez comme vous respirerez à votre aise; comme vous sentirez l'atmosphère raréfiée, dégagée de ces miasmes pesans qui provoquent des bâillemens si douloureux; comme vous irez partout librement et sans crainte.

— Allons, je crois que je dirais : *Plus d'ennuyeux!* — reprit la marquise; — car, en vérité, c'est une inquiétude perpétuelle; il faut toujours être à regarder où l'on met sa conversation, et c'est une préoccupation intolérable. Mais vous me faites songer avec ces folies à un très singulier conte que j'ai lu dernièrement dans un vieux livre allemand, et qui pourrait servir de pierre de touche ou de thermomètre à l'égoïsme humain, si chacun voulait répondre avec franchise à la question posée dans ce conte. Il s'agit tout uniment d'un pauvre étudiant de Leipsick, qui, en désespoir de cause, invoque le mauvais esprit; il lui apparaît, et voici le singulier marché qu'il lui propose : « *Chaque vœu* que tu feras sera satisfait, mais à cette condi- » tion, c'est que tu prononceras tout haut ce mot : *Satha-* » *niel;* et à chaque fois que tu prononceras ce mot, un » de tes semblables, *un homme enfin, mourra dans un pays* » *lointain; tu n'assisteras ni à son agonie ni à sa mort, et* » *personne au monde que toi ne saura que la réalisation* » *d'un de tes désirs a coûté la vie à un de tes pareils.* — » Et je pourrai choisir le pays, la nation de ma victime? » — dit l'étudiant. — Certes. — Touchez là, maître, mar- » ché fait, dit-il au démon. » Or, ce fut aux dépens des Turcs, qui faisaient alors le siége de Belgrade, que l'étudiant satisfit tous ses vœux, qui ne dépensèrent pas plus de cinquante à soixante mille Turcs. Le conte est vulgaire, — reprit la marquise; — mais je voudrais savoir si beaucoup d'humains, sûrs du secret, résisteraient à la tentation de prononcer le mot fatal, s'il s'agissait de réaliser ainsi un vœu bien ardemment désiré?

— C'est tout bonnement ce qu'on appelle, je crois, un homicide véniel, — dit lord Falmouth; — et quant à moi, — reprit-il, — si le désir en valait la peine, c'est-à-dire s'il s'agissait de l'impossible... par exemple, d'avoir le bonheur d'être distingué par vous, madame la marquise, certes je ne regarderais pas à l'existence de quelque obscur habitant... du Groënland; par exemple, d'un Lapon, parce que c'est plus petit, et que le péché serait sans doute moins grand...

La marquise sourit en haussant les épaules, et me dit :

— Et vous, monsieur, pensez-vous que le plus grand nombre hésiterait longtemps entre son désir et le mot fatal?

— Je crois qu'il y aurait si peu d'hésitation, madame, et même de la part de gens les plus *honorables*, comme on dit, que si dans notre âge d'or le malin esprit proposait un tel marché, dans huit jours le monde deviendrait une solitude, et peut-être que vous-même, madame, vous, lord Falmouth et moi, nous serions immolés bientôt à un caprice d'un de nos amis intimes, qui, au lieu de se donner la peine d'aller penser jusqu'au Groënland, nous ferait la grâce de nous traiter en voisin.

— Mais, j'y songe, — dit lord Falmouth; supposez qu'en effet les caprices et les désirs de l'humanité, à force de se satisfaire ainsi aux dépens d'elle-même, l'aient réduite de telle sorte qu'il ne reste plus que deux personnes sur un coin de terre : un homme qui aimerait passionnément une femme qui le détesterait; et que Satan, suivant son système, lui dise : « *Mon marché est toujours le même : pro-* » *nonce le nom redouté, elle t'aimera, mais aussi elle mour-* » *ra, et tu répondras de sa mort;* » l'homme devrait-il dire le mot fatal, s'il est amoureux?

— Prononcer le nom serait prouver qu'on aime bien éperdument, — dis-je à lord Falmouth.

— Oui, si l'on est croyant catholique, — reprit madame de Pënâfiel, — parce que l'amour serait alors acheté au prix des peines éternelles; sans cela, c'est de l'égoïsme féroce.

— Mais, madame, permettez-moi de vous faire observer que, puisqu'il s'agirait de Satan, il est évident que tout se passerait entre catholiques.

— Monsieur a raison, — reprit lord Falmouth, — et sa réflexion me rappelle l'exclamation d'espoir et de bonheur de ce malheureux naufragé qui, échappé de la noyade, s'écrie en voyant une potence dressée sur la terre où il aborde : « *Dieu soit loué! je suis au moins dans un pays* » *civilisé!* » Mais, — ajouta lord Falmouth, — sérieusement, n'est-ce pas à se désespérer, quand on songe qu'il y a de nos jours des gens assez heureusement, assez magnifiquement doués pour passer encore trois ou quatre heures tous les matins à chercher à voir le diable; à faire des évocations et des invocations!... J'ai dernièrement trouvé un de ces bienheureux-là, rue de la Barillerie... Il est, je vous assure, pénétré de la conviction la plus profonde qu'il réussira un jour, et j'avoue que je lui ai envié de toute ma force cette occupation-là, d'autant plus qu'elle ne s'use pas. Or, un désir qui, soutenu par l'espoir, dure toute la vie sans être jamais satisfait, me paraît singulièrement approcher du bonheur.

— Mais votre grand poëte, — dis-je à lord Falmouth, — Byron, n'a-t-il pas eu quelque temps, dit-on, l'enfantillage de s'occuper de ces folies?

— Byron!! Ah! ne parlez pas de cet homme, — s'écria la marquise avec une expression d'amertume et presque de haine.

— Ah! prenez garde, — me dit lord Falmouth en souriant. — Sans y songer, vous venez, monsieur, d'évoquer vous-même une diabolique figure, que madame la marquise va conjurer de toute la force de ses exorcismes, car elle le déteste.

Je fus fort étonné, car j'étais loin de m'attendre à trouver madame de Pënâfiel antibyronienne : tout ce qu'on racontait de son esprit fantastique et hardi me semblait au contraire fort en harmonie avec ce génie dédaigneux et paradoxal. Je restai donc très attentif au reste de la conversation de madame de Pënâfiel, qui reprit avec un sourire amer :

— Byron! Byron! si cruel et si désespérant! cœur méchant et dur! Quand on songe pourtant que, par une inexplicable fatalité, tout esprit jeune et riche d'un trésor d'illusions inestimables s'en va justement les prodiguer à

ce démon méprisant et insatiable! c'est à croire en vérité à la loi des contraires.

— Mais rien n'est plus évident que l'attraction des contraires, — dit lord Falmouth. — Je vous le demande, le charmant papillon, par exemple, manque-t-il jamais, l'intelligent petit être aérien qu'il est, dès qu'il voit quelque part une flamme bien vive et bien rôtissante, d'accourir tout de suite avec toutes ses grâces de fils de Zéphire et d'Aurore, afin de s'y faire délicieusement griller?

— Aussi, — reprit madame de Pënâfiel avec une sorte d'exaltation qui la rendit très belle, — je ne puis penser sans amertume à tant d'âmes nobles et confiantes à jamais désespérées par le génie malfaisant de Byron! Oh! qu'il s'est bien peint dans *Manfred!* Tenez : le château de Manfred, si sombre et si désolé, c'est en vérité sa poésie! c'est son terrible esprit!! sans défiance, vous entrez dans ce château, dont l'aspect sauvage et élevé vous a frappé; mais, une fois entré, une fois sous le charme de son hôte impitoyable, les regrets sont vains, il vous dépouille sans merci de vos croyances les plus pures, les plus chéries; et puis, quand la dernière vous est arrachée, quand la dernière étincelle de foi est éteinte en vous, le grand seigneur vous chasse avec un sourire insultant; et, si vous lui demandez ce qu'il vous donne au moins en échange de ces richesses de votre âme, ainsi à jamais perdues et profanées...

— Eh bien, madame!—dis-je en me permettant d'interrompre la marquise, — le seigneur Manfred répond : « Je » vous ai donné le doute... le doute... la sagesse des sages. » Mais, — ajoutai-je, curieux de voir si madame de Pënâfiel partageait mes adorations comme mes antipathies, — si vous maudissez si fort Byron, madame, sa noble patrie ne vous offre-t-elle pas, si cela se peut dire, un antidote à ce poison si dangereux, Walter Scott?...

— Oh! — dit-elle en joignant les mains avec une grâce vraiment charmante et presque naïve, — que je suis heureuse, monsieur, de vous entendre parler ainsi!... n'est-ce pas que le grand, le bon, le divin, l'adorable Scott, est bien le contre-poison de Byron? Aussi lorsque, l'âme toute meurtrie, vous fuyez avec désespoir le terrible château de Manfred, avec quelle reconnaissance vous vous trouvez dans la demeure riante et paisible de Scott, de ce vieillard si doux, si grave, et si serein! Comme il vous accueille avec tendresse! comme sa pitié est touchante! comme il vous apaise, comme il vous console! comme il montre le monde sous un jour pur et radieux, en exaltant tout ce qu'il y a de noble, de bon, de généreux dans le cœur humain! comme il vous élève enfin autant à vos propres yeux que Byron vous a dégradé! s'il ne vous rend pas vos illusions à jamais perdues, chose, hélas! impossible, du moins, n'est-ce pas, qu'il berce et endort souvent votre douleur incurable à ses récits bienfaisans?... Eh bien! dites... dites, monsieur, n'est-ce pas là une grande, une magnifique gloire que la gloire de Walter Scott? Quel est l'homme le plus véritablement grand et puissant, celui qui désespère ou celui qui console? car, hélas! monsieur, faire croire au mal est si facile!!! — ajouta la marquise avec une expression d'amertume navrante.

Quoique tout ceci, fort bien dit et pensé d'ailleurs, m'eût paru peut-être trop *phrasé* pour une conversation, dans cet entretien de madame de Pënâfiel ce ne fut pas ce qui me surprit davantage.

Il est sans doute arrivé à tout le monde d'éprouver cette sensation inexplicable d'où il résulte que, pendant au plus la durée d'une seconde, on croit avoir déjà positivement vu ou entendu ce qu'on voit ou ce qu'on entend, bien qu'on ait la certitude absolue de voir le site qu'on regarde, d'entendre la personne qui parle, pour la première fois; or, ce que venait de dire madame de Pënâfiel à propos du génie de Byron ou de Scott me fit ressentir une impression analogue. Cela était tellement selon ma pensée intime, et en semblait si parfaitement l'écho, que je demeurai d'abord presque stupéfait; puis, réfléchissant bientôt qu'après tout ce que madame de Pënâfiel venait de dire là n'était qu'une apprécation fort simple et fort naturelle de deux esprits opposés, je continuai très froidement, sans laisser pénétrer ce que j'avais éprouvé; car madame de Pënâfiel m'avait semblé véritablement très émue et très naturelle en parlant ainsi :

— Sans doute, madame, le génie de Byron est très désolant, et celui de Scott très consolant, et l'un me semble aussi avoir un très grand avantage sur l'autre; mais ces désolations et ces consolations me paraissent un peu superflues à notre époque; car, aujourd'hui, on ne s'afflige ni on ne se console de si peu.

— Comment cela? — me demanda madame de Pënâfiel.

— Mais il me semble, madame, que nous n'en sommes plus au temps des malheurs et des félicités imaginaires; on prend le sage parti de substituer le positif du *bien-être matériel* à toute l'idéalité rêveuse et folle de la *passion;* il y a donc de nombreuses probabilités pour qu'on se trouve beaucoup plus près du bonheur qu'on ne s'en est jamais trouvé! Car, même pour les plus complétement doués, il n'y a rien de plus impossible à réaliser que l'idéal; tandis qu'avec de la raison chacun peut prétendre à s'arranger un petit bonheur matériel fort sortable.

— Ainsi, monsieur, — me dit madame de Pënâfiel avec impatience, — vous niez la passion? vous dites que de nos jours elle n'existe plus?

— Je me trompe; madame, il en est encore une, la seule qui reste, et celle-là a concentré sur elle la violence de toutes les autres. L'influence de cette passion est immense : c'est la seule enfin qui, bien exploitée, pourrait réagir de nos jours sur toute la société... sur les mœurs par exemple; et, bien que nous soyons, hélas! à mille lieues du laisser-aller si gracieux des grandes époques du plaisir et de la galanterie, la passion dont je vous parle, madame, pourrait presque changer chaque salon de Paris en une assemblée de quakers ou de bourgeois américains.

— Comment cela? — dit madame de Pënâfiel.

— En un mot, madame, voulez-vous voir la pruderie la plus sauvage régner dans tous les entretiens? voulez-vous entendre des invocations sans fin de la part des hommes (qui ne sont pas mariés bien entendu) en faveur de la sainteté du mariage et des devoirs des femmes? voulez-vous, en un mot, voir réaliser l'utopie rêvée par les moralistes les plus sévères?

— C'est-à-dire, pour moi, je voudrais bien voir cela, une fois par hasard... en passant, — s'écria lord Falmouth feignant un air épouvanté : — mais voilà tout; je proteste... si cela doit durer plus longtemps!

— Mais le secret de cette passion, monsieur, — dit madame de Pënâfiel, — de cette passion qui peut opérer ces miracles, quel est-il?

— L'égoïsme ou la passion du *bien-être matériel*, madame; passion qui se traduit par un mot très trivial et très significatif, l'*argent.*

— Et comment appliquerez-vous l'amour excessif de l'argent au développement non moins excessif de cette menaçante vertu dont vous faites un tableau si effrayant que je n'en suis pas encore bien remis? — dit lord Falmouth.

— Ainsi qu'on fait dans votre pays, monsieur, en punissant d'une amende exorbitante toute infraction aux devoirs. Que voulez-vous! dans notre époque toute positive, on ne redoute plus guère que ce qui vous atteint dans votre vie de chaque jour, dans votre *bien-être;* et sous ce rapport l'*amende* appliquée au maintien des mœurs serait certainement le plus puissant levier social de l'époque. Ainsi, par exemple, supposez un moraliste profond, inexorable, décidé à rompre brutalement avec les faiblesses que le monde accepte; un homme passionnément épris du devoir... ou, si vous l'aimez mieux, figurez-vous un homme très laid, très ennuyeux, et conséquemment très envieux de certaines fautes charmantes qu'il ne peut pas commettre, et décidé à les poursuivre à outrance; que cet acharné moraliste soit législateur par-dessus le marché, et qu'un

jour il vienne faire à la Chambre le tableau le plus sombre de l'état des mœurs; enfin qu'il demande et qu'il obtienne d'une majorité, que sans trop d'efforts d'imagination vous supposez aussi composée de gens très laids et très ennuyeux; qu'il obtienne, dis-je, je ne sais d'après quels considérans, l'organisation d'une police sociale destinée à surveiller, à dévoiler tout attentat aux mœurs privées, et qu'enfin on promulgue une loi qui punisse, je suppose, d'une amende de *cinquante mille francs* ce tendre délit dont les tribunaux retentissent tous les jours; que cette amende soit doublée en cas de récidive, et non pas, ainsi que chez vous, monsieur, offerte comme un dédommagement honteux pour l'offensé, qui conserverait ici tous les droits de venger son honneur; mais employée, je suppose, à l'éducation des enfans trouvés... afin que le superflu alimente le nécessaire.

— Et vous croyez, monsieur, — s'écria la marquise, — que l'ignoble crainte de payer une somme d'argent considérable rendrait la majorité des hommes moins attentifs, moins empressés auprès des femmes ?

— Je le crois tellement, madame, que je puis vous tracer à merveille les deux aspects très différens d'un salon rempli des mêmes personnages la veille ou le lendemain du jour où une telle loi serait promulguée. La veille, vous verriez les hommes, comme toujours, sourians, épanouis, charmans, prenant leur voix la plus douce et la plus tendre pour développer bien bas, avec une grâce indicible dans le regard et dans l'accent, les principes amoureux de cette logique banale : « *Ce qui plaît est bien. La vertu est » la discrétion. On n'a pas consulté votre cœur quand on » vous a donné votre tyran. Il est des sentimens que la » sympathie rend inévitables. Votre âme cherche sa sœur... » son autre moitié... prenez mon âme* » (ce morceau d'âme dépareillée a des moustaches ou des favoris énormes). « *Arrivé à un certain degré, l'amour coupable devient un » devoir sacré*, etc., etc. » Car je vous fais grâce, madame, d'une foule d'autres excellens raisonnemens qui généralement ne trompent pas plus celles qui les admettent que ceux qui les font. Mais le lendemain de notre terrible loi, mais lorsqu'il s'agirait d'*amende*, quelle différence! Comme, après tout, ces jolis paradoxes de la veille pourraient bien finir par une forte somme à débourser, et que cette somme réduirait d'autant ce luxe et ce bien-être qui sont le nécessaire d'une vie essentiellement positive dont l'amour n'est que le dernier superflu, vous verriez les hommes, tout à coup devenus sérieux, gourmés, dignes, s'effarouchant du moindre entretien avec une femme s'ils se trouvent un peu trop écartés du cercle, enfin prudes et sauvages comme des pensionnaires devant leur supérieure, vous les entendriez s'écrier tout à coup, pour qu'on les entende bien, et de leur voix la plus solennelle, de cette voix rogue qu'ils réservent pour parler politique, refuser des services, et, plus tard, gronder leurs femmes et leurs enfans : « *Après tout, la société ne vit que par les » mœurs. Il faut bien s'arrêter à quelque chose. Il est des » devoirs qu'un galant homme sait et doit respecter. J'ai » eu une mère! Je serai père un jour. Il n'y a de véritables » joies que dans la satisfaction de la conscience*, etc., etc. » Car je vous fais encore grâce, madame, d'une foule d'autres formules plus ou moins morales, qui, dès qu'il s'agirait d'amende, pourraient très fidèlement et très brutalement se traduire par ceci : « *Mesdames, vous êtes sans » doute on ne peut pas plus charmantes ; mais j'aime beau- » coup aussi ma loge à l'Opéra, mon hôtel, ma table, mon » écurie, mon jeu, mon voyage aux eaux ou en Italie tous » les ans, mes tableaux, mes objets d'art; or, risquer un » peu de tout cela pour quelques momens d'une félicité... » aussi rare... qu'elle est enivrante*... NON! »

— C'est infâme, — dit la marquise ; — sur cent hommes il n'y en a pas un qui penserait ainsi !

— Permettez-moi, madame, d'être d'un avis absolument opposé : je crois, de nos jours, les hommes impitoyablement attachés au bien-être comfortable et matériel, et pouvant, et sachant, et voulant lui sacrifier tout, et, bien plus que tout le reste, ce qu'on appelle une passion de *cœur*.

— Vous pensez cela? — me dit madame de Pënâfiel avec un étonnement profond. — Vous pensez cela? Et quel âge avez-vous donc, monsieur ?

Cette question me parut si étrange, si peu convenable, et il était d'ailleurs si difficile d'y répondre sans être extrêmement ridicule, que, m'inclinant respectueusement, je dis à tout hasard :

— Mon étoile m'a assez favorisé, madame la marquise, pour me faire naître la veille du jour de votre naissance...

Madame de Pënâfiel fit un mouvement de hauteur impatiente, et me dit d'un très grand air :

— Je vous parle sérieusement, monsieur!

— Et c'est aussi très sérieusement, madame, que j'ai l'honneur de vous répondre; la question que vous avez daigné m'adresser m'est une preuve d'intérêt trop hautement flatteur pour que je n'y réponde pas comme je dois.

— Mais comment savez-vous mon âge? — me demanda madame de Pënâfiel avec une sorte de curiosité très étonnée.

— D'ici à bien des années, madame, — lui dis-je en souriant, — ce secret ne devra pas vous inquiéter, et j'ose espérer vivre assez longtemps dans vos bonnes grâces pour l'avoir oublié lorsqu'il devra l'être...

A ce moment, un éternuement, d'autant plus sonore qu'il avait été puissamment comprimé, éclata dans la région du jeune étranger, qui, selon la prédiction de lord Falmouth, n'avait pas cessé de feuilleter depuis une heure le même album dans le plus profond silence. Ce bruit fit faire un bond de surprise à madame de Pënâfiel, qui détourna vivement la tête, et fut toute confuse d'apercevoir là monsieur de Stroll.

Mais elle lui fit des excuses si gracieuses sur l'oubli où elle avait paru le laisser, que le jeune baron trouva sa conduite toute naturelle, et parut même se savoir assez bon gré d'avoir éternué aussi fort.

Il était tard, je me retirai.

J'attendais ma voiture dans un des premiers salons, quand lord Falmouth et monsieur de Stroll vinrent aussi demander leurs gens.

— Eh bien! — me dit lord Falmouth, — que pensez-vous de madame de Pënâfiel ?

Soit fausse honte de sembler être déjà sous le charme, soit dissimulation, je lui répondis en souriant :

— Mais madame de Pënâfiel me semble avoir une extrême simplicité de manières, un esprit candide et dénué de toute prétention, un naturel enchanteur, et dire enfin tout naïvement ce qu'elle pense.

—Eh bien! sur ma parole!—me répondit lord Falmouth avec son ironie grave, — vous avez bien jugé, aussi vrai que nous sommes en plein midi, au milieu d'une épaisse forêt, à entendre le ramage des oiseaux. — Puis il ajouta sérieusement : — Ce qu'il y a d'infernal chez elle, c'est la fausseté... Je suis sûr qu'elle ne pense pas un mot de tout ce qu'elle nous a dit à propos de Byron et de Scott... car elle a du cœur... comme cela, — ajouta-t-il en frappant du bout de sa canne la base d'un colossal vase du Japon plein de fleurs situé près de lui, — ou bien encore, tenez, — dit-il en prenant dans le vase un beau camellia pourpre qu'il me montra, — elle ressemble encore à ceci : couleur et éclat, rien de plus; pas plus d'âme que cette fleur n'a de parfum. Après tout, quand elle veut, elle cause à ravir. Mais où il faut l'entendre, dit-on, c'est quand quelqu'un sort de chez elle... Comme elle le met en pièces! Un de ces jours, nous ferons cette partie-là; vous sortirez, je resterai, et je vous dirai ce qu'elle aura dit de vous, à charge de revanche...

A ce moment nos voitures avancèrent, lord Falmouth allait commencer sa nuit au salon ; après avoir hésité un instant à l'y accompagner, je rentrai chez moi.

Malgré le jugement de lord Falmouth et ce que je lui avais dit moi-même sur madame de Pënâfiel, je l'avais

trouvée fort naturelle, et sa façon de voir sur Byron m'avait surtout beaucoup et profondément frappé; car il m'avait semblé pénétrer sous ce langage de sourds élans du cœur, quelques cris de douleur morale comprimés, qui me firent beaucoup réfléchir, parce qu'ils me parurent vrais et absolument opposés au caractère qu'on prêtait à madame de Pënâfiel.

XV

DES BRUITS DU MONDE ET DE LA COQUETTERIE.

Il n'est souvent rien de plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de défendre avec quelques succès dans le monde une pauvre jeune femme qui a le malheur de se trouver non-seulement très haut placée et par son nom et par sa fortune, mais encore d'avoir une figure charmante, un esprit remarquablement distingué, des talens et une instruction très étendue.

Dès que l'insolente réunion de ces rares avantages a déchaîné le monde contre elle, ses actions les meilleures commes les plus indifférentes, ses qualités, sa grâce, tout lui est opposé avec un art d'une incroyable perfidie, et on ne se montre un peu bienveillant que pour ses défauts.

Rien de plus triste à observer que les effets contradictoires de ce dénigrement acharné; car si cette femme, contre laquelle on s'élève avec une haine si unanime, a une maison hautement recherchée, on s'y presse, aucune avance ne coûte pour y être admis. Lui reproche-t-on des légèretés? qu'importe, toutes les femmes la reçoivent et lui amènent leurs filles, sans doute pour leur enseigner de bonne heure cet édifiant oubli des outrages... qu'on a prodigués, et des calomnies... qu'on a répandues soi-même.

Ces réflexions me viennent à propos de madame de Pënâfiel; car peu à peu je m'étais habitué à la voir souvent, et bientôt presque chaque jour.

Ainsi que cela arrive d'ordinaire, je l'avais trouvée absolument autre qu'on ne la jugeait. On la disait hautaine et impérieuse, je ne l'avais trouvée que digne; ironique et méprisante, je ne l'avais jamais entendue adresser ses railleries ou ses dédains qu'à des sujets bas et méprisables; méchante et haineuse, elle m'avait paru bonne et pitoyable; fantasque, bizarre et morose, quelquefois seulement je l'avais vue triste.

Maintenant, cette différence si marquée entre ce que je voyais et ce que j'avais entendu dire devait-elle être attribuée à la profonde dissimulation qu'on reprochait à madame de Pënâfiel? Je ne le sais.

J'ignore si j'étais fort épris de madame de Pënâfiel, mais je ressentais pour elle, à mesure que je la connaissais plus intimement, un très vif intérêt, causé autant par son charme, par son esprit, par ses qualités, par la naïveté même de certains défauts qu'elle ne contrariait pas, que par l'acharnement avec lequel le monde l'attaquait sans cesse; acharnement contre lequel je m'étais souvent et très durement élevé.

Ce n'est pas sans quelque fierté que je me rappelle cette circonstance, rien n'étant plus ordinaire que la lâcheté moutonnière avec laquelle on se joint aux médisans pour déchirer ses amis absens.

D'ailleurs, j'avais peu à peu découvert la fausseté de mille bruits absurdes auxquels, du reste, j'avais ajouté foi tout des premiers.

Ainsi, lorsque je pus causer un peu confidemment avec madame de Pénâfiel, je lui avouai très franchement que sa présence à cette course fatale où monsieur de Merteuil avait été tué m'avait semblé au moins étrange.

D'un air fort étonné elle me demanda pourquoi.

Je lui dis que monsieur de Merteuil et monsieur de Senneterre étant fort de ses amis, en un mot, extrêmement ses adorateurs...

Mais, sans me laisser le temps d'achever, elle s'était écriée que c'était une insigne fausseté; qu'elle recevait monsieur de Merteuil et monsieur de Senneterre ses jours habituels; qu'elle ne les voyait presque jamais le matin; qu'ignorant le danger de ce défi, elle était allée à cette course comme à toute autre, et que, si elle n'était pas restée jusqu'à la fin, c'est qu'elle avait eu froid.

A cela je lui opposai le bruit, et conséquemment la conviction publique que voici : « Elle savait être aimée par » messieurs de Merteuil et de Senneterre : ayant, par une » coquetterie inexcusable, encouragé leurs soins rivaux, » elle se trouvait ainsi la première et seule cause de ce » défi meurtrier; aussi, son départ insouciant avant la fin » de la lutte avait-il au moins autant scandalisé que sa » présence à cette course; enfin, le soir, son apparition » en grande loge à l'Opéra avait semblé le comble de la » sécheresse de cœur et du dédain. »

Madame de Pënâfiel ne pouvait croire d'aussi misérables médisances; quand je l'en eus convaincue, elle me parut douloureusement peinée, et me demanda comment il se faisait que des gens du monde et sachant le monde fussent assez sots ou assez aveuglés pour penser qu'une femme comme elle jouerait un tel rôle.

A cela je lui répondis que la bonne compagnie, avec une humilité toute chrétienne, se résignait toujours à oublier sa haute et rare expérience du monde pour descendre jusqu'à la crédulité la plus stupide et la plus bourgeoise, dès qu'il s'agissait d'ajouter foi à une calomnie.

Puis je lui citai l'histoire d'Ismaël. Elle me dit qu'elle avait en effet remarqué et assez admiré *en artiste* son costume rempli de caractère, et qu'un moment elle avait eu peur de voir ce malheureux homme renversé sous son cheval. Mais quand j'en vins à ces autres propos, et conséquemment à cette autre conviction publique, « qu'elle » avait voulu se faire présenter Ismaël, » elle éclata d'un rire fou, et me raconta qu'elle avait dit à l'Opéra à monsieur de Cernay, qui en fut d'ailleurs fort piqué : « Rien » n'est maintenant plus vulgaire que les chasseurs et les » heiduques; quand vous vous serez bien montré avec » votre LION, et que vous en aurez tiré tout le contraste » possible, vous devriez me l'envoyer, je le ferais monter » derrière ma voiture avec un valet de pied; ce serait fort » original. »

— Eh bien! madame, lui dis-je en riant, voici ces autres médisances, ou plutôt cette autre conviction : « Pen» dant que messieurs de Merteuil et de Senneterre ris» quaient pour vous plaire leur existence, indifférente à » cette lutte téméraire dont vous saviez l'objet, vous n'a» viez d'admiration que pour ce Turc, admiration qui » avait éclaté par mille signes et mille transports presque » frénétiques; enfin le soir, paraissant à l'Opéra malgré » la mort d'un de vos plus dévoués admirateurs, votre » première pensée fut de prier monsieur de Cernay de » vous présenter Ismaël. Mais pourtant, éclairée par les » conseils de vos amis, et voulant fuir la passion profonde » que ce sauvage étranger vous avait inspirée, vous aviez » pris le parti de vous aller brusquement mettre à l'abri » tout au fond de la Bretagne. »

Madame de Pënâfiel me demanda si ce n'était pas monsieur de Cernay qui faisait courir ces bruits si calomnieux et si mensongers. Comme je tâchais d'éluder cette question, bien que je n'eusse aucune espèce de raison de ménager le comte, elle parut réfléchir un instant et me dit :

— Confidence pour confidence : monsieur de Cernay, après s'être assez longtemps occupé de moi, a fini par me faire une déclaration..... de mariage, qui n'a pas plus été agréée que ne l'aurait été une déclaration d'amour; car, ne songeant pas à commettre une faute, je ne pouvais sérieusement penser à faire une sottise irréparable. Mais, comme monsieur de Cernay n'avait pas plus à se vanter

de mon refus que moi de ses offres, le secret avait été jusqu'ici scrupuleusement gardé entre nous deux; maintenant qu'il me calomnie, ce secret n'en est plus un; faites-en ce que vous voudrez au besoin, et *citez vos sources*, comme disait toujours mon vénérable ami Arthur Young. Maintenant, quant à ce voyage de Bretagne si précipité,— avait ajouté madame de Pënâfiel en riant beaucoup de ces ridicules interprétations, — vous me rappelez que ce soir-là, à l'Opéra, j'ai été bien brusque envers cette pauvre Cornélie, ma demoiselle de compagnie. Je lui avais dit que le lendemain nous partions pour ma terre; mais elle se mit à me faire mille objections sur le temps, sur le froid, etc., qui finirent par m'impatienter beaucoup, puisque je voyageais bien, moi. Or ce n'était pas absolument pour fuir ce pauvre diable de Turc que je partais ainsi, mais pour aller tout simplement voir la femme qui m'avait nourrie; elle était à la mort, et assurait que, si elle me voyait, elle reviendrait à la vie. Comme je suis attachée à cette excellente créature, j'y suis allée; mais ce qu'il y a de très curieux, c'est qu'aujourd'hui elle se porte à merveille; aussi n'ai-je pas vraiment eu le cœur de regretter ce rude voyage en plein hiver.

A ce sujet je fis beaucoup rire madame de Pënâfiel en lui disant combien j'avais moi-même profondément plaint sa femme de compagnie d'être exposée à sa tyrannie, etc., etc., en voyant la pauvre fille si chagrine à l'Opéra.

Je ne cite ces particularités, je le répète, que comme type très vrai, je crois, de la plupart des bruits absurdes qui ont pourtant cours et créance absolue dans le monde, et dont la portée est souvent bien dangereuse.

Tant d'acharnement contre cette jeune femme m'intéressait donc vivement; d'ailleurs, plus je la voyais dans l'intimité, plus son caractère me semblait souvent inexplicable. Son esprit très agréable, singulièrement orné, bien que souvent paradoxal et d'un tour scientifique prétentieux (c'était un de ses défauts), avait rarement quelques saillies de gaieté cordiale ou d'entraînement.

Quant à ce qui touchait les sentimens intimes, elle paraissait contrainte, oppressée, comme si quelque douloureux secret lui eût pesé; puis parfois c'étaient des traits de bonté et de commisération profondément sentie et raisonnée; bonté qui ne paraissait pas pour ainsi dire naturelle, instinctive, mais plutôt naître de la comparaison ou du souvenir d'une grande infortune, comme si madame de Pënâfiel se fût dit: « J'ai tant souffert que je dois m'apitoyer! »

C'étaient enfin d'autres fois des explosions du mépris le plus acerbe à propos des envieux et des méchans, qui éclataient en railleries mordantes, n'épargnaient personne, et avaient malheureusement dû lui assurer beaucoup d'ennemis.

Une circonstance m'avait aussi singulièrement frappé, c'est que, malgré ce qu'on disait de sa légèreté, je n'avais vu chez madame de Pënâfiel aucun homme sur un pied d'intimité telle, qu'à cette époque on pût lui supposer, ostensiblement du moins, aucun intérêt de cœur.

Si j'aimais madame de Pënâfiel, ce n'était donc pas de cet amour pur, jeune et passionné dont j'avais aimé Hélène; c'était d'un sentiment où il entrait au moins autant d'affection que de curiosité, et, le dirai-je, de méfiance; car si je blâmais les absurdes et calomnieuses visions du monde, je n'étais souvent pas beaucoup plus juste ni beaucoup moins sot.

Quoique je visse très assidûment madame de Pënâfiel depuis à peu près trois mois, je ne lui avais pas encore dit un mot de galanterie, autant par calcul que par défiance. Je l'avais trouvée trop essentiellement différente du portrait qu'on en faisait dans le monde pour n'avoir pas, malgré moi, souvent songé à cette excessive fausseté dont on l'accusait.

Ainsi je voulais l'étudier davantage avant de me laisser entraîner au courant très incertain d'une liaison dont j'aurais redouté l'issue négative; car, je l'avoue, madame de Pënâfiel était on ne peut plus séduisante.

Entre autres défauts, qui chez elle me ravissaient, il y avait surtout sa coquetterie, qui était fort singulière.

Elle n'existait pas dans de fausses prévenances, dans un accueil aussi flatteur que mensonger, aussi encourageant que trompeur; non, son caractère était trop fier et trop justement dédaigneux pour quêter ou s'attirer ainsi des hommages.

Cette coquetterie était toute dans la grâce inexprimable que madame de Pënâfiel voulait et savait donner à ses moindres mouvemens, à ses poses les plus indifférentes en apparence. Sans doute cette grâce était calculée, raisonnée, si cela peut se dire; mais l'habitude avait tellement harmonisé cet art enchanteur avec l'élégance native de ses manières, qu'il était impossible de *regarder* quelque chose de plus délicieux que madame de Pënâfiel.

D'ailleurs, en fait d'exquisitisme, le naturel seul ne peut supporter la comparaison avec la parure étudiée; autant dire que la fleur pâle et sauvage de l'églantier se peut comparer à la rose pour l'abondance, l'éclat et le parfum.

Madame de Pënâfiel, quant à cela, d'une sincérité charmante, avouait qu'elle avait un plaisir extrême à s'habiller avec le goût le plus parfait, afin de se trouver jolie; qu'elle aimait beaucoup à voir son attitude gracieuse réfléchie dans une glace; elle ne comprenait pas enfin qu'on rougît davantage de cultiver et d'orner sa beauté que son esprit; qu'on ne s'étudiât pas autant à toujours prendre une pose élégante et choisie qu'à ne jamais parler sans finesse et sans atticisme.

Elle avouait encore qu'elle se plaisait à cette coquetterie beaucoup plus pour elle-même que pour les autres, qui, disait-elle dans ses jours de gaieté, ne la louaient jamais comme il fallait, tandis qu'elle ne manquait pas le terme précis de la flatterie; aussi préférait-elle de beaucoup ses propres admirations, et s'y tenait-elle.

On ne saurait croire en effet jusqu'à quel point madame de Pënâfiel avait poussé cet art d'être charmante *à voir*.

Ainsi, peignant à ravir, elle avait une sorte de parloir à la fois salon, bibliothèque et atelier, arrangé avec un goût parfait, et où elle se tenait de préférence. Or, selon son air, sa toilette ou sa physionomie du jour, au moyen de stores et d'anciens vitraux très habilement combinés, elle se trouvait plus ou moins éclairée, et cela avec la plus admirable, la plus poétique intelligence du coloris et des mille savantes ressources de l'ombre et de la lumière artistement opposées.

Par exemple, lorsque madame de Pënâfiel était nerveuse et pâle, et que, toute vêtue de blanc, ses beaux cheveux bruns, brillant de reflets dorés, arrondis en bandeaux, elle était assise sous un demi-jour, qui, tombant d'assez haut, projetait de grandes ombres dans l'appartement, il fallait voir comme cette faible clarté, en s'épanouissant seulement sur son beau front, sur ses joues à peine rosées et sur son cou d'ivoire, laissait tout le reste de son visage dans un merveilleux clair-obscur! Rien enfin de plus délicieux à regarder que cette blanche et vaporeuse figure qui se dessinait, si doucement éclairée, sur un fond très sombre.

Puis encore, cette lumière avarement ménagée qui brillait seulement çà et là comme par étincelles, sur la sculpture dorée d'un fauteuil, sur le pli moiré d'une étoffe, sur l'écaille et la nacre d'un meuble, ou qui éclatait en points scintillans sur la surface arrondie des coupes de porcelaine remplies de fleurs; cette lumière ainsi distribuée donnait non-seulement une apparence de tableau, et de charmant tableau, à cette figure d'une élégance si achevée, si exquise, mais encore à tous les accessoires qui l'entouraient.

J'avoue d'ailleurs une grande puérilité, c'est que cette manière de donner du jour à un appartement m'avait beaucoup plu, parce qu'elle était dans mes idées.

Une chose, à mon avis, des plus choquantes, était l'ignorance complète ou l'oubli déplorable des architectes à ce sujet. Ainsi, sans tenir compte du style, de l'époque, et principalement, s'il s'agit d'une femme, de son extérieur, du type de sa beauté, de sa physionomie, ils croient avoir tout fait, et parfaitement fait, lorsqu'ils l'ont aveuglée au moyen de deux ou trois fenêtres énormes, de dix pieds de hauteur, d'où se répand de tous côtés une nappe de clarté éblouissante. Or, cette lumière si maladroitement prodiguée se neutralise, se perd, ne met en relief ni tableaux, ni étoffes, ni sculptures, parce que, se projetant indifféremment sur tout, elle ne donne de valeur à rien.

En un mot, pour résumer ma pensée, il me semble qu'un appartement (non de réception, mais voué aux habitudes d'intimité) doit être éclairé avec la même étude, avec le même art, avec la même recherche qu'on mettrait *à bien éclairer un tableau.*

Qu'ainsi, beaucoup de choses doivent être sacrifiées dans l'ombre et dans la demi-teinte, afin de ménager des parties éclatantes.

Alors l'œil et la pensée se reposent avec plaisir, avec amour, avec une espèce de douce rêverie, de poétique contemplation sur cet agencement intérieur...

Sorte de tableau réel, en action, qu'on admirerait déjà si on le voyait représenté sur une toile.

Mais il faut une certaine élévation d'esprit, un certain instinct d'idéalité peut-être exagéré, pour se vouer à cette espèce de culte domestique, et y chercher des jouissances méditatives de chaque minute, qui échappent ou semblent incompréhensibles à beaucoup de gens.

Si j'insiste sur cette particularité, c'est que cette espèce de sympathie entre ce goût de madame de Pënâfiel et le mien me frappa, et qu'il faisait encore valoir sa coquetterie de manières que j'aimais à l'adoration.

A ce propos, je me souviens que je ne trouvais rien de plus sauvage (et je le disais hautement) que les cris furieux de tous les hommes de la connaissance de madame de Pënâfiel, au sujet de ce qu'ils appelaient *son intolérable et détestable coquetterie.* « C'était, — disaient-ils avec un em-
» portement très curieux, — c'était de la part de madame
» de Pënâfiel des prétentions exorbitantes! une espèce
» de pari avec elle-même d'être toujours gracieuse et
» charmante! Jamais on ne pouvait la trouver chez elle
» que mise à ravir; tout y était calculé, étudié, depuis le
» jour faible et incertain qui l'éclairait quelquefois, de-
» puis la couleur de la tenture assortie à son teint comme
» si elle eût dû s'habiller avec cette tenture, jusqu'à celle
» des fleurs naturelles posées dans un vase, sur sa table
» à écrire, qui étaient, le croirait-on, ô horreur!!! qui
» étaient aussi assorties à la couleur de ses cheveux
» comme si elle eût dû se coiffer avec ces fleurs! Mais ce
» n'était pas tout; elle avait un pied d'enfant, les plus
» beaux bras qu'on pût voir, et une main ravissante. Eh
» bien! n'était-ce pas insupportable? On ne pouvait s'em-
» pêcher de remarquer, d'admirer ce pied, ce bras, cette
» main, tant elle possédait d'habileté à mettre ces avan-
» tages en évidence. Encore une fois c'était odieux, insup-
» portable, scandaleux, etc. »

Or, tout cela fût-il vrai, ou plutôt par cela même que tout cela était vrai, y avait-il quelque chose au monde de plus grotesque et de plus saugrenu que d'entendre des hommes, vêtus avec cette espèce de négligence souvent sordide, acceptée je ne sais pourquoi de nos jours pour les visites du matin, et qui allaient ainsi en *chenille* (vieille expression très justement imaginée, qui devrait revivre) passer une heure chez une femme, de les entendre, dis-je, se plaindre outrageusement de ce que cette femme les recevait entourée de tout ce que le goût, l'art et l'élégance pouvaient ajouter à sa grâce naturelle?

J'avoue qu'au contraire je trouvais, moi, un plaisir extrême à jouir de toutes les délicieuses coquetteries de madame de Pënâfiel, à contempler enfin, ne fût-ce même que comme un ravissant *objet d'art*, ce délicieux tableau vivant, quelquefois si animé, quelquefois si triste et si languissant.

. . . .

J'oubliais de dire que, parmi les plus violens détracteurs de madame de Pënâfiel, étaient plusieurs *jeunes chrétiens* de ses amis.

Puisque ces mots sont venus à ma pensée, ils exigent quelques développemens; car le *jeune chrétien de salon*, type à la fois prétentieux et grotesque devant bientôt faire place à d'autres ridicules, mérite d'être assez longuement décrit, afin que son souvenir exhilarant ne soit pas à tout jamais perdu.

XVI

DU CHRISTIANISME DE SALON.

Il existe deux sortes de jeunes chrétiens de salons, les uns prétentieux et grotesques, les autres respectables, parce qu'ils ont du moins des dehors, un langage et des habitudes qui ne font pas le contraste le plus saugrenu avec leur *spécialité.*

On peut d'ailleurs diviser en deux classes ces mondains apôtres, les jeunes chrétiens qui dansent et ceux qui ne dansent pas. Cette distinction suffit pour les reconnaître tout d'abord.

Les premiers, les chrétiens danseurs, sont plus ou moins gros et gras, rosés, potelés, bouclés, frisés, cravatés, gourmés, guindés, parfumés. Ce sont les *beaux*, les *cavaliers*, les *lions* de ce christianisme de boudoir, de ce catholicisme de table à thé; ceux-là boivent, mangent, rient, parlent, chantent, crient, dansent, valsent, galopent, pirouettent, cotillonnent, mazourquent et font l'amour (s'ils peuvent) tout aussi éperdument que le dernier des luthériens ou le moindre petit indifférent en matière de religion. Quelques-uns même, se souvenant que David dansait devant l'arche, se sont ardemment livrés à la cachucha, afin de rendre sans doute un hommage tout chrétien à cette danse adorable qui florit en Espagne, terre catholique s'il en est; d'autres, plus rigoristes, avant de consentir à rivaliser ainsi avec les majos les plus débauchés, demandaient que la cachucha fût baptisée *l'Inquisition.* La question est encore pendante.

Toujours est-il qu'en voyant ces apôtres en gants glacés et à chevelure pyramidale arriver tout essoufflés d'un galop, s'abandonner au délire de la valse en dévorant des yeux leur danseuse, et aller ensuite oublier ou rêver tant de charmes dans la brûlante intimité des pierrettes du bal Musard, on ne les croirait pas d'abord beaucoup plus chrétiens qu'Abd-el-Kader.

Pourtant, grâce à quelques révélations indiscrètes sur la topographie des religions divines, à quelques confidences compromettantes sur l'espèce, la durée des peines éternelles, et surtout à leur air de fatuité triomphante, on devine, on pressent bientôt l'ange surnuméraire sous l'enveloppe terrestre de ces jeunes chrétiens.

Leur seul tort est de ne pas assez dissimuler qu'ils sont du dernier mieux avec Jéhovah, en bonne fortune réglée avec la Providence, qu'ils ont tout plein de bonnes connaissances là-haut, et que les séraphins sont fort leurs serviteurs.

Mais en attendant l'heure de retourner auprès du roi des rois, qui dans un moment de liesse a bien voulu nous prêter ces gras chérubins pour égayer nos misères, les jeunes chrétiens danseurs pratiquent assidûment nos joies profanes, sans pour cela négliger les plaisirs sacrés.

En effet, le jeune chrétien danseur doit encore posséder sa chronique d'église et de sacristie, ainsi qu'un habitué d'Opéra possède la chronique des coulisses.

Le chrétien danseur doit donc connaître les prédicateurs

à la mode, leurs mœurs, leurs habitudes, leur vie privée, anecdotique; raconter comment l'abbé *** n'écrit pas ses sermons, comment l'abbé *** a supplanté l'abbé ***, comment l'abbé *** a bonne ou mauvaise grâce en prêchant, comment un vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin a cavalièrement rembarré son curé, comment une âme pieuse a retrouvé sur le chapeau d'une bonne dame d'un âge mûr, mais encore leste et accorte, quelques aunes de superbe dentelle qu'elle avait offertes au jovial curé de S***, pour servir de devant d'autel à son église, etc., etc.

Le chrétien danseur doit, en un mot, savoir quelles sont les meilleures places de l'église pour voir et pour entendre prêcher, ne jamais manquer la première audition d'un sermon ou d'une conférence, et venir au sortir du prêche en donner des nouvelles et dire s'il a réussi, toujours comme s'il s'agissait d'un nouvel opéra.

Grâce à cette pratique assidue de la chaire et de la sacristie, ainsi qu'à la vigueur de ses jarrets, le chrétien danseur, admis et posé comme tel, jouit alors des priviléges attachés à cette position excentrique.

Chrétien partout, chrétien toujours, au bal, au spectacle, à table, aux champs, à la ville, debout, assis, couché, en songe ou éveillé, il fait de l'intolérance, de l'inquisition, de l'indignation; il vous classe d'un mot au paradis ou en enfer; il fulmine d'éclatans anathèmes sur la nouvelle Gomorrhe en buvant du punch, ou crie : « Babylone! Babylone! » en soupant comme un ogre. Enfin, jetant un terrible cri de désolation, il annonce la prochaine et menaçante probabilité du jugement dernier en dansant le cotillon.

Après quoi, harassé, brisé par les fatigues du prêche et du bal, il se couche, et se trouve bientôt oppressé par un affreux cauchemar. Il rêve qu'il est confesseur, et que sa dernière valseuse, avec laquelle il a pourtant beaucoup admiré l'honnête modestie de Joseph fuyant Putiphar, vient lui avouer qu'elle a commis toutes sortes de ravissans péchés avec un janséniste, deux calvinistes, cinq molinistes, onze déistes, et elle ne sait plus combien d'athées.

Loin des chrétiens danseurs qui s'épanouissent sous les bougies des lustres, florit modestement dans l'embrasure des portes le jeune chrétien qui ne danse pas. Si les premiers sont les cavaliers de cette religion de salon, ceux-ci en sont les puritains. Graves, austères, pâles, maigres, sombres, négligés, plus pudibonds que saint Joseph, ils ont bien de la peine à ne pas se couvrir de cendres, mais ils s'en vont traînant çà et là leur mélancolie et leur vie religieusement pure et limpide. Distraits de nos joies profanes, qu'ils traversent sans s'y mêler, ils sont tout à leurs divines aspirations, à leurs visions célestes; tolérans, doux et pitoyables aux erreurs humaines, ce sont les tendres Fénelons de cette église mondaine, tandis que les chrétiens danseurs en sont les impitoyables Bossuets, car le chrétien danseur est implacable, intraitable, inabordable. Dès qu'il s'agit de faiblesse humaine, pour lui, c'est-à-dire pour les autres, il n'y a pas de milieu, de moyen terme, l'enfer, le diable et ses cornes, c'est net, c'est tranché.

Le chrétien qui ne danse pas use, au contraire, extrêmement du purgatoire; les partis extrêmes répugnent à son âme pieuse, délicate et charitable; il hésiterait bien longtemps, bien longtemps il lui faudrait la preuve de bien terribles iniquités pour le décider à vous dire positivement : « Hélas! mon pauvre cher frère, vous me paraissez devoir appartenir un jour au grand diable d'enfer, si vous ne vous amendez point! »

Le chrétien danseur, au contraire, lui, vous y dévoue tout de suite et à tout jamais, sur la moindre pauvre petite présomption, avec une assurance effrayante.

Quant à l'avenir de l'espèce humaine, le chrétien qui ne danse pas semble espérer encore un peu pour le salut du monde, malgré les erreurs et les crimes des hommes; il présume, sans pourtant l'affirmer positivement, qu'au terrible jour du jugement dernier, il se pourrait bien faire qu'une généreuse amnistie remît aux damnés la fin de leurs peines; le chrétien qui ne danse pas semble enfin compter beaucoup sur l'inépuisable mansuétude de Dieu, bon comme la force, dit-il; et, au résumé, on le croirait assez bien informé de la politique céleste, si le chrétien danseur, venant se mêler à la conversation en mangeant une glace, ne renversait pas d'un mot ces heureuses et douces espérances. Ce sont alors des menaces si épouvantables, si formidables, qui sentent si fort le soufre et le bitume, qui vous montrent si certainement un avenir de flammes éternelles, de fourches éternelles, de rôtissoires éternelles, qu'il ne reste plus aux pâles humains qu'à crier désespoir et fatalité, et, en attendant l'effet terrible des prédictions des chrétiens danseurs, qu'à se livrer à un galop sans fin, ou à une orgie des deux mondes digne du festin de Balthazar.

XVII

LE PARLOIR.

Mais j'arrive à un épisode à la fois bien doux et bien cruel pour mon souvenir, et dont la pensée me fait encore rougir de bonheur et de regrets.

Un jour, je ne sais pourquoi, je me trouvais dans une disposition d'esprit singulièrement haineuse et méfiante ; j'avais ressenti une impression malveillante contre madame de Pënâfiel en m'apercevant de l'influence que sa pensée commençait d'exercer sur moi. Je m'en trouvai irrité, ne croyant pas assez reconnaître la *réalité* de ce qu'était madame de Pënâfiel pour éprouver un tel sentiment sans le beaucoup redouter.

Ce jour-là j'allai chez elle : contre l'habitude de sa maison, toujours ordonnée à merveille, lorsque les gens de livrée m'eurent ouvert la porte qui fermait le vestibule, je ne trouvai pas de valets de chambre dans le salon d'attente. Il fallait, avant d'arriver au parloir de madame de Pënâfiel, traverser trois ou quatre autres pièces dans lesquelles il n'y avait pas de portes, mais seulement des portières. N'étant pas prévenue, il était difficile qu'elle m'entendît arriver, le bruit de mes pas étant absolument amorti par l'épaisseur des tapis.

Je me trouvais donc très près de la portière qui fermait son parloir, et je pus contempler madame de Pënâfiel avant qu'elle ne m'eût aperçu, à moins que la réflexion d'une glace n'eût trahi ma présence.

Jamais je n'oublierai ma stupéfaction profonde à l'aspect de son visage pâle et désolé. Il me parut alors révéler l'ennui, le chagrin, le malheur le plus incurable, ou plutôt réunir dans son expression ces trois sentimens arrivés à leur paroxysme le plus désespéré.

Je la vois encore. Elle se tenait habituellement sur une petite causeuse fort basse, en bois doré, recouverte de satin brun semé de bouquets de rose, devant laquelle s'étendait un long coussin d'hermine qui lui servait à appuyer ses pieds; à côté de cette causeuse et adossé au mur était un petit meuble de Boule, dont la partie supérieure formait une armoire; les battans en étaient entr'ouverts, et c'est avec le plus grand étonnement que j'y remarquai un crucifix d'ivoire...

Madame de Pënâfiel avait sans doute glissé de sa causeuse, car elle était moitié agenouillée, moitié assise sur le tapis d'hermine, les deux mains jointes sur ses genoux; sa figure abattue, à demi tournée vers le Christ, était éclairée par un rayon de lumière qui, éclatant sur son front, y laissait lire une grande douleur.

Il était impossible de voir quelque chose à la fois de plus touchant, de plus beau, et aussi de plus attristant que cette jeune femme, entourée de tous les prestiges du luxe et de l'élégance, ainsi écrasée sous le poids de je ne sais quel chagrin terrible!

Après l'étonnement le plus vif, mon premier mouve-

ment, je l'avoue, fut une contemplation douloureuse; mon cœur se serra lorsque je me demandai à quel inexplicable malheur pouvait être en proie cette belle jeune femme en apparence si heureuse.

Mais, hélas! presque aussitôt, par je ne sais quelle désespérante fatalité, ma défiance habituelle, jointe à la réaction involontaire de cette réputation de fausseté qu'avait madame de Pënâfiel, me dit que peut-être j'étais dupe *d'un tableau*, et qu'il se pouvait que madame de Pënâfiel, m'ayant entendu venir, eût *arrangé* cette attitude si mélancoliquement affectée... Je dirai tout à l'heure dans quel but.

Je le répète, il était sans doute aussi fou que ridicule de croire à un calcul de coquetterie au milieu d'un chagrin qui semblait si écrasant; mais soit que son habitude de toujours vouloir paraître gracieuse eût réagi, presque malgré elle, jusque dans cette attitude en apparence si abandonnée à la douleur; soit que le hasard l'eût seul arrangée, il était impossible de voir quelque chose de plus admirable que l'expression de ses yeux levés au ciel, que son touchant et humide regard, brillant si éploré à travers le cristal limpide de ses larmes; que cette taille souple et mince, si délicieusement ployée sur le tapis; enfin jusqu'à son cou-de-pied charmant si élégamment cambré, qui, dans le désordre de la douleur, laissait voir sa cheville et le bas de sa jambe fine et ronde enlacée du cothurne de ses souliers de satin noir: tout cela était d'un ensemble ravissant.

J'avoue qu'après mon premier étonnement et mes doutes sur la réalité de ce chagrin, mon sentiment le plus vif fut une vive admiration pour des charmes aussi complets...

J'hésitai un instant, soit à entrer brusquement, soit à retourner jusqu'à la porte du salon d'attente et à m'annoncer alors en toussant légèrement; je me décidai à ce dernier parti: aussitôt les battans du meuble où était le christ se refermèrent brusquement, et, d'une voix très altérée, madame de Pënâfiel s'écria:

— Mais qui est donc là?...

J'avançai, en m'excusant de n'avoir rencontré personne pour m'introduire. Madame de Pënâfiel me répondit:

— Je vous demande pardon; mais, me trouvant fort souffrante, j'avais fait défendre ma porte, et je la croyais fermée.

Je lui réitérai mille excuses, et j'allais me retirer, lorsqu'elle me dit:

— Pourtant si la compagnie d'une pauvre femme, horriblement triste et nerveuse, ne vous effraie pas trop, restez, vous me ferez plaisir.

Lorsque madame de Pënâfiel m'invita de demeurer, et me dit qu'elle avait fait défendre sa porte (ce qui expliquait l'absence de ses gens d'intérieur dans le salon d'attente), je n'hésitai plus un moment à croire que la scène du crucifix n'eût été jouée, et que ses gens n'eusssent eu l'ordre de ne laisser entrer que moi.

Ce beau raisonnement était sans doute le comble de la folie et de l'impertinence, cela était parfaitement invraisemblable. Mais je préférais être assez sottement vain pour soupçonner une femme que j'aimais, une femme de la condition de madame de Pënâfiel, de jouer pour me tromper une misérable comédie, que de croire cette femme capable de souffrir d'un de ces momens d'affreuse amertume contre lesquels on demande à Dieu aide et protection!

Si j'avais un moment réfléchi que moi, jeune aussi, et vivant de la vie du monde, je ressentais souvent plus qu'un autre de ces chagrins sans cause, l'état de tristesse dans lequel j'avais surpris madame de Pënâfiel m'aurait paru concevable; mais non, la défiance la plus incarnée, la crainte de passer *pour dupe* en éprouvant un sentiment de compassion pour une douleur qui pouvait être feinte, paralysa chez-moi tout raisonnement, tout sentiment généreux.

Ainsi au lieu de sympathiser avec une peine sans doute véritablement sentie, ne voyant là qu'une comédie, je fis à l'instant ces calculs sots et infâmes sans doute, mais qui dans le moment me parurent vraisemblables, ce qui me les rendit, hélas! si dangereux.

Par suite de son esprit fantasque, me dis-je, madame de Pënâfiel est peut-être piquée de ce que je ne parais pas m'occuper d'elle, non que mon hommage soit le moins du monde à désirer, mais ses projets en sont peut-être dérangés. La voyant très assidûment depuis trois mois, je ne lui ai pas même adressé un mot de galanterie, elle ne paraît avoir aucune affection évidente; selon le monde, cela ne *peut être vertu, c'est donc mystère*. Pourquoi ne voudrait-elle pas à la fois et m'utiliser et se venger de mon indifférence affectée en me faisant servir de manteau pour mieux cacher encore un autre amour... et dérouter ainsi les soupçons? La route est simple: trouvant madame de Pënâfiel ainsi abattue, je ne puis m'empêcher de m'informer de la cause de ses chagrins, de lui offrir des consolations, et de risquer peut-être un aveu qui lui servirait à un dessein dont je serai le jouet.

Ou bien encore devinant la tristesse, la mélancolie amère qui souvent m'accable, et dont jamais je ne lui ai parlé, elle feint sans doute ce simulacre de désespoir afin d'amener des confidence misanthropiques de ma part sur la perte des illusions, les douleurs de l'âme, etc., et autres peines des plus ridicules à avouer, et de se moquer ensuite de mes niais épanchemens.

Or, une fois convaincu de cette supposition, je ne trouvai aucune impertinence assez dure pour prouver à madame de Pënâfiel que je n'étais pas sa dupe.

Encore une fois, rien de plus complétement absurde que ces craintes, que ces arrière-pensées. Maintenant que j'y songe de sang-froid, je me demande comment je n'avais pas seulement réfléchi qu'il fallait que madame de Pënâfiel fût assurée de ma visite ce jour-là, et de l'heure où je me présenterais chez elle, pour *arranger* cette scène; que me prendre pour manteau d'une autre affection la compromettrait tout aussi gravement aux yeux du monde que si elle affichait la liaison que, selon moi, elle voulait cacher; puis enfin que le plaisir de rire de chagrins dont j'avais eu le bon sens de ne le lui jamais parler ne valait certes pas la peine d'une dissimulation si longuement et si adroitement combinée?

Mais lorsqu'il s'agit de folies (et je crois fermement que ma défiance était exaltée jusqu'à la monomanie), les réflexions sages et sensées sont nécessairement celles qui ne nous viennent jamais à l'esprit.

En vain encore, je m'étais moqué moi-même de ces médisances infâmes, qui de l'incident le plus simple et le plus indifférent en soi parvenaient à construire les imaginations les plus monstrueusement absurdes; et pourtant, sans réfléchir un instant à l'odieuse inconséquence de mon esprit, j'allais, ce qui était mille fois plus misérable encore que de médire, j'allais calomnier la douleur, chose sainte et sacrée s'il en est! j'allais abuser d'un secret surpris! Témoin involontaire d'un de ces grands accès profonds de tristesse intime et cachée auxquels les âmes souffrantes n'osent s'abandonner que dans la solitude, par une susceptibilité délicate qui est la pudeur du chagrin, j'allais enfin indignement travestir la cause et l'expression de ce désespoir vrai sans doute, qui ne s'adressait qu'à Dieu seul, et qui lui demandait ce que lui seul, hélas! peut donner, espoir et consolation!

Ce fut donc avec une disposition d'esprit singulièrement tournée au sarcasme, et regardant le visage si tristement abattu de madame de Pënâfiel avec les yeux méchans et hébétés de ce monde, dont je dépassais alors, grâce à ma lâche défiance, les plus noires préventions, que je m'assis d'un air très sec et très dégagé vis-à-vis de la causeuse de madame de Pënâfiel, qui s'y était rejetée avec accablement.

Je me souviens de notre entretien presque mot pour mot.

XVIII

L'AVEU.

Madame de Pënâfiel resta quelques minutes pensive et les yeux fixes; puis, semblant prendre une résolution subite, elle me dit avec une familiarité que trois mois d'assiduité pouvaient faire excuser :

— Je vous crois mon ami ?...

— Le plus dévoué et le plus heureux de pouvoir vous en assurer, madame... — répondis-je avec un ton de persiflage auquel madame de Pënâfiel ne prit pas garde.

— Je n'entends pas par ce mot... un ami banal et indifférent, ainsi que l'entend le monde,—me dit-elle;—non, vous valez, je crois, mieux que cela : d'abord, vous ne m'avez jamais dit une seule parole de galanterie, et je vous en ai su gré, oh! beaucoup de gré; vous m'avez ainsi épargné cette espèce de cour insultante que, je ne sais pourquoi, quelques-uns se croient le droit, ou peut-être même... l'obligation de me faire, — ajouta-t-elle avec un sourire amer; — vous avez eu assez de tact, d'esprit et de cœur pour comprendre qu'une femme déjà victime d'odieuses calomnies ne trouve rien de plus offensant que ces hommages méprisans et méprisables qui lui sont toujours un nouvel affront parce qu'ils semblent s'autoriser des bruits les plus injurieux comme d'un précédent tout naturel... Je crois votre esprit tristement avancé et d'une expérience précoce. Je sais que vous voyez beaucoup de monde, mais que vous n'êtes pas du monde quant à ses petites haines et à ses jalousies mesquines; je crois que vous n'êtes ni fat ni vain, et que vous êtes de ce bien petit nombre d'hommes qui ne cherchent jamais à trouver dans une confidence... autre chose que ce qu'il y a; je suis sûre que vous ferez la part de l'étrangeté de ma démarche. Et puis d'ailleurs, — ajouta-t-elle avec un air de dignité à la fois grande et triste, qui malgré moi me frappa, — comme une preuve d'extrême confiance de la part d'une femme est une des choses qui honorent le plus un honnête homme, je ne crains pas de m'ouvrir à vous; d'ailleurs, vous êtes généreux et bon, je sais que bien des fois vous m'avez loyalement, bravement défendue, et je suis, hélas! bien peu accoutumée à cela; je sais enfin qu'un jour, à l'Opéra... Oui, je vous avais entendu, — dit madame de Pënâfiel en remarquant mon étonnement; — c'est ce qui vous fera comprendre pourquoi j'ai paru aller au-devant de votre admission chez moi, et la réserve que vous avez mise à répondre à cette prévenance m'a donné une haute idée de la dignité de votre caractère; aussi ai-je besoin d'y croire... ai-je besoin de voir en vous un ami sincère; car enfin il faut bien que je dise à quelqu'un... — reprit-elle avec un accent déchirant, — que je vous dise à vous... oh! oui, à vous... pourquoi je suis la plus malheureuse des femmes!

Et elle fondit en larmes en cachant sa figure dans ses deux mains!

Il y eut dans ces mots, dans le regard désolé qui les accompagna, quelque chose de si navrant, que malgré moi je me sentis ému; mais, réfléchissant aussitôt qu'après tout cela pouvait être feint pour m'amener à jouer un rôle ridicule, je me hâtai de dire très sèchement à madame de Pënâfiel que je me croyais digne d'une telle confidence, et que si mon dévouement, mes conseils pouvaient lui être de quelque utilité, je me mettais absolument à ses ordres, et autres banalités des plus glaciales.

Comme madame de Pënâfiel ne me parut pas s'apercevoir de la froideur cruelle avec laquelle j'accueillais ses plaintes, je vis dans son inattention, que je crus calculée, une résolution dédaigneuse de jouer sans déconcert son rôle jusqu'au bout, et j'en fus misérablement irrité.

Mais maintenant, plus instruit par l'expérience, je m'explique cette inadvertance de madame de Pënâfiel, qui m'avait alors été une preuve si positive et si blessante de sa fausseté.

C'est que la première révélation d'un chagrin longtemps caché cause à l'âme, où il se concentrait douloureusement, un soulagement si ineffable, qu'entièrement sous le charme de cette bienfaisante effusion, on ne songe pas à remarquer l'impression qu'on a produite.

C'est seulement ensuite lorsque le cœur, déjà moins souffrant, se sent un peu ravivé par ce divin épanchement, que, levant les yeux sans espoir, on cherche dans un regard ami quelques larmes de tendresse et de commisération.

Ainsi quand, après une séparation longue et pénible, deux amis se retrouvent, ce n'est qu'ensuite de l'ivresse des premiers embrassemens que chacun pense à chercher sur le visage de l'autre si l'absence ne l'a pas changé.

. . . .

Ce premier pas fait, madame de Pënâfiel continua donc, en passant sa main sur ses yeux humides de larmes :

— Vous expliquer pourquoi je me sens une confiance si extraordinaire en vous, me sera, je crois, facile... Je vous le répète, je sais que si vous m'avez souvent défendue contre la calomnie, jamais vous ne vous êtes fait auprès de moi une sorte de droit de cette noble conduite; enfin, l'espèce d'isolement dans lequel vous vivez, bien qu'au milieu du monde, votre réserve, votre esprit supérieur qui n'est pas celui des autres, qui est tout entier à vous, qualités et défauts, tout me porte à voir en vous un ami sincère et généreux à qui je pourrai dire ce que je souffre...

Sans m'émouvoir, je répondis à madame de Pënâfiel qu'elle pouvait compter sur ma discrétion, d'ailleurs profonde et à toute épreuve, autant par le sentiment du secret que parce que je n'avais personne à qui confier quelque chose.

— Car, en un mot, — lui dis-je, — on ne commet guère d'indiscrétion qu'avec ses amis intimes, or je ne crois pas qu'on puisse m'en reprocher un?

— Et c'est cela, — me dit-elle, — qui m'a donné le courage de vous parler comme je vous parle; car j'ai supposé que vous aussi vous viviez seul, chagrin et isolé au milieu de tous, comme j'y vis moi-même enfin! car moi non plus, je n'ai pas d'amis!... on me hait, on me calomnie affreusement! Et pourquoi ? mon Dieu! l'ai-je donc mérité? pourquoi le monde est-il injuste et si cruel à mon égard? à qui ai-je fait du mal? Ah! si vous saviez!... si je pouvais tout vous dire!!!

Cette plainte me parut d'un enfantillage si ridicule, ces réticences si misérablement calculées pour exciter mon intérêt, que, d'un air très dégagé, je me mis à faire au contraire l'apologie du monde.

— Puisque vous me permettez de vous parler en ami, madame, laissez-moi vous dire qu'il ne faut pas, non plus, trop déchirer le monde. Demandez-lui ce qu'il peut et doit en conscience vous donner : des fêtes, du bruit, du mouvement, des hommages, des sourires, des fleurs, des salons dorés; avec cela, la morale la plus large et la plus commode qu'on puisse désirer. Or, s'il donne tout cela, et avouez qu'il le donne, ne fait-il pas tout ce qu'il peut... tout ce qu'il doit... ce pauvre monde! qu'on attaque incessamment, et auquel on ne peut reprocher que de trop prodiguer ses trésors?

— Mais vous savez bien que tout cela ment! Ces sourires, ces hommages, ces prévenances, cet accueil, tout cela est faux... vous le savez bien! Si vous recevez, quand la dernière visite sort de chez vous, vous dites : « Enfin!!! » Si vous allez chez les autres, dès que vous touchez votre seuil, vous dites encore... « Enfin!!! »

— Dieu merci, madame, — répondis-je sans vouloir comprendre madame de Pënâfiel, qui commençait à être surprise de ma subite conversion *aux bonheurs* du monde; —je ne dis pas, je vous le jure, « *enfin!* » d'un air aussi dé-

sespéré, ni vous non plus, permettez-moi de le croire. Si je dis « *enfin!* » c'est en rentrant chez moi avec la lassitude du plaisir, dont, je le répète, le monde est seulement trop prodigue. Quant à ce que vous appelez sa fausseté, ses mensonges, mais il me semble qu'il a grand raison de ne pas changer ses dehors toujours rians, gracieux et faciles, pour d'autres dehors qui seraient horriblement ennuyeux. D'ailleurs il ne ment pas; il ne donne ses relations ni pour solides ni pour vraies; parlez-lui sa langue, il vous répondra. Ce n'est pas lui qui est égoïste et absolu, c'est vous. Pourquoi vouloir substituer à ces apparences toujours charmantes, et qui lui suffisent de reste, vos prétentions à l'amitié romanesque? à ces amours sans fin qui le rendraient maussade, et dont il n'a que faire? Confiez-vous à lui, entrez franchement dans son enivrant tourbillon, et il vous rendra la vie légère, éblouissante et rapide. S'il vous calomnie aujourd'hui, qu'importe! demain un autre bruit fera oublier sa médisance de la veille. Et d'ailleurs, voyez s'il croit lui-même aux calomnies qu'il répand? Vous est-il moins soumis? est-il moins à vos pieds? non. Alors pourquoi donc attacher à ses folles paroles plus d'importance qu'il n'en attache lui-même? *Jouir et laisser jouir*, c'est sa devise; elle est assez commode je pense : que lui vouloir de plus?

Madame de Pënâfiel continuait à me regarder avec un profond étonnement. Pourtant, croyant sans doute beaucoup plus aux mille conversations sérieuses que j'avais eues avec elle à ce sujet, qu'à la soudaine légèreté que j'affectais alors, elle ajouta :

— Mais quand à l'étourdissement des plaisirs du monde a succédé le calme, la réflexion, et qu'analysant ses joies on en reconnaît enfin toute la désolante vanité, que faire?

— Je suis désespéré, madame, de ne pouvoir vous le dire; je jouis, et j'espère jouir longtemps, et mieux que pas un, de ces plaisirs que vous semblez dédaigner; aussi ne puis-je croire que jamais ils me semblent pesans; car c'est justement la fragilité, la facilité, la légèreté des liens du monde qui me les rendent précieux! Pardon « de l'outrageuse bêtise de ma comparaison, » comme dirait lord Falmouth, mais si jamais l'image si surannée de *chaînes de fleurs* a été justement appliquée, c'est bien à propos des relations du monde, aussi fleuries, aussi gaies qu'elles sont peu durables et peu incommodes. Mais c'est surtout l'amour ainsi que l'entend le monde qui me ravit, madame! Ne trouvez-vous pas que cet amour est l'histoire du phénix, qui sans cesse renaît de lui-même, toujours plus doré, plus empourpré, plus azuré? Tout dans cet amour n'est-il pas charmant? tout! jusqu'à ces cendres, pauvres débris de lettres amoureuses qui sont encore un parfum? Ne trouvez-vous pas enfin délicieux que, dans ce monde adorable, l'amour suive chez chacun la loi d'une divine métempsychose? Car, s'il meurt aujourd'hui d'une vieillesse d'un mois, demain ne revit-il pas plus jeune, plus luxuriant que jamais, sous une autre forme, ou plutôt... *pour* une autre forme?

Madame de Pënâfiel ne pouvait encore comprendre pourquoi j'affectais une pareille légèreté alors qu'elle venait de me confier si tristement ses douleurs. Je suivais sur son visage les diverses et pénibles impressions que lui causaient mes insouciantes paroles. Elle crut d'abord que je raillais; pourtant, je continuai de parler d'un air dégagé, si impertinemment convaincu, que bientôt, ne sachant que penser, elle me dit en me regardant d'un air stupéfait et presque avec un accent de reproche :

— Ainsi, vous êtes heureux!

— Parfaitement heureux, madame, et jamais la vie mondaine ne m'apparut sous un fantôme plus radieux et plus séduisant.

Madame de Pënâfiel attacha quelques momens sur moi ses grands yeux étonnés, et me dit ensuite d'un ton très ferme et très décidé :

— Cela n'est pas... vous n'êtes pas heureux... il est impossible que vous soyez heureux!... Je le sais... avouez-le... et alors je pourrai vous dire...

Puis elle s'arrêta, baissa les yeux comme si elle eût encore retenu un secret prêt à lui échapper.

— Si cela peut vous être le moins du monde agréable, madame, — repris-je en souriant, — je m'empresse de me déclarer à l'instant le plus infortuné, le plus mélancolique, le plus ténébreux, le plus désillusionné des mortels; et désormais je ne prononcerai plus que ces mots : anathème et fatalité!

Après m'avoir quelques momens regardé avec un étonnement inexprimable, madame de Pënâfiel dit, comme si elle se fût parlé à elle-même :

— Me serais-je donc trompée?... — Puis elle reprit : — Mais non, non, cela est impossible!... Est-ce que, si vous étiez heureux et indifférent comme vous affectez de le paraître, l'instinct ne m'en aurait pas avertie? Est-ce que je serais venue exposer ma douleur et peut-être mes confidences à être méconnues, raillées? Non, non, mon cœur me l'a bien dit, c'est à un ami que je parle! à un ami qui aura pitié de moi parce qu'il souffre aussi!

Cette singulière persistance de madame de Pënâfiel à me vouloir faire avouer des chagrins ridicules, pour s'en moquer sans doute, m'étonna moins encore qu'elle ne m'irrita; pourtant, je me contins.

— Mais, encore une fois, madame, pourquoi vous opiniâtrer ainsi à me voir, ou plutôt à me croire si malheureux?

— Pourquoi?... pourquoi?... — me dit-elle avec une sorte d'impatience douloureuse, — parce qu'il est certaines confidences que l'on ne fait jamais aux gens heureux; parce que, pour comprendre l'amertume de certaines peines, il faut qu'il y ait une sorte d'harmonie entre l'âme de celui qui se plaint et l'âme de celui qui écoute la plainte; parce que si je vous avais cru insouciant, léger, heureux enfin de cette existence frivole dont vous vantiez tout à l'heure les charmes, jamais je n'aurais songé à vous dire... ce qui me rend si malheureuse, à vous confier un secret qui vous expliquera peut-être une vie qui doit vous avoir paru jusqu'ici bizarre, fantasque, incompréhensible; jamais enfin je n'aurais songé à vous confier, comme à l'ami le plus vrai, le plus dévoué, comme à un frère enfin, la cause de ce chagrin qui m'accable.

Au point de méfiance où j'étais arrivé, ces mots d'*ami*, de *frère*, me firent tout à coup venir à l'esprit une autre idée. Me rappelant alors les réticences de madame de Pënâfiel, et mille incidens qui jusqu'à ce moment ne m'avaient pas frappé; pensant que ce chagrin sans nom, ce dégoût de tout et de tous, cet ennui du monde, dont elle se plaignait si amèrement, ressemblait fort à la désespérante réaction d'un amour malheureux; je crus que madame de Pënâfiel aimait avec passion, que ses sentimens étaient méconnus ou dédaignés, et que je lui paraissais assez sans conséquence pour devenir le discret confident de sa peine et de son délaissement.

Cette dernière hypothèse, en éveillant dans mon cœur la plus âpre, la plus mortelle jalousie, me révéla toute l'étendue de mon amour pour madame de Pënâfiel, et aussi tout le ridicule du nouveau rôle que je jouerais auprès d'elle si ce soupçon était fondé.

J'allais lui répondre lorsqu'elle fit un mouvement qui, dérangeant les plis de sa robe, découvrit à ses pieds, sur le tapis, un médaillon tombé probablement de l'armoire de Boule qu'elle avait si brusquement fermée à mon arrivée pour cacher le crucifix et sans doute ce médaillon. C'était un portrait d'homme; mais il me fut impossible d'en reconnaître les traits.

Je n'eus plus alors d'incertitude; toutes mes autres arrière-pensées s'évanouirent devant cette preuve si évidente de la fausseté de madame de Pënâfiel; alors, aigri, torturé par les mille sentimens de jalousie, de colère, de haine, d'orgueil blessé, qui me transportèrent, je me levai, et lui dis avec le plus grand sang-froid :

— Vous êtes mon amie, madame?

— Oh! la plus dévouée, la plus sincère, — reprit-elle avec une expression de reconnaissance qui éclaira ses traits, jusqu'alors assombris par ma froideur.

— Je puis donc vous parler avec la plus entière franchise?

— Parlez-moi comme à une sœur! — me dit-elle en me tendant la main, souriante et heureuse sans doute de me voir enfin en confiance avec elle.

Je pris cette belle main, que je baisai; puis je repris:

— Comme à une sœur?... comme à une sœur, soit; car, dans toute cette divertissante comédie, vous me destiniez le rôle d'un frère honorablement niais qui s'apitoie et se lamente sur les amours méprisés de sa sœur.

Madame de Pënâfiel me regarda stupéfaite; ses yeux étaient fixes; ses mains retombèrent sur ses genoux; elle ne trouva pas une parole. Je continuai.

— Mais il ne s'agit pas encore de cela; je vais vous dire d'abord... en ami, les diverses convictions qui, grâce à la connaissance que je crois avoir de la franchise de votre caractère, se sont succédé dans mon esprit, depuis votre délicieuse prosternation au pied du crucifix. Quant à cette charmante pantomime, je dois dire que vous avez posé à ravir et tout à fait en artiste... Vos yeux éplorés et levés au ciel, vos mains jointes, votre accablement, vos larmes retenues, tout cela était feint à merveille; aussi, ne croyant pas du tout à vos chagrins, mais croyant fort à votre talent pour la mystification, talent qui se révélait à moi si adroit et si complet... je voulus voir, madame, la comédie jusqu'au bout.

— Une comédie! — répéta madame de Pënâfiel, n'ayant pas l'air de comprendre mes paroles.

— Une mystification, madame, dont je pensais devoir être l'objet ridicule, si j'avais été assez sot pour vous offrir des consolations de cœur, ou vous faire de dolentes confidences sur la mélancolie, la misanthropie, le désillusionnement de toutes choses, et autres douleurs grotesques qui, selon vous, devaient m'accabler.

— Tout cela est sans doute odieux, — me dit madame de Pënâfiel, comme étourdie par un coup imprévu; — tout cela m'épouvante... et pourtant je ne comprends pas...

— Je vais donc parler plus clairement, madame; en un mot, les confidences que vous me demandiez devaient, selon moi, servir à divertir vos amis, auxquels vous les eussiez racontées avec cette charmante malice qui vous a si bien réussi lorsque vous m'avez raconté à moi-même... la déclaration de mariage de monsieur de Cernay.

— Mais c'est affreux ce que vous dites là! — s'écria-t-elle en joignant les mains avec effroi; — vous pouvez croire?...

— Oui, j'avais d'abord cru cela, mais depuis vos derniers aveux de dégoût du monde, de chagrins sans nom, qu'il m'est à cette heure très facile de qualifier, j'ai reconnu, madame, que le second rôle que vous me destiniez était encore plus sot que le premier; car, après tout, dans le premier, j'amenais une femme de votre condition à jouer les semblans destinés à me mystifier, et puis tout cela était si amusant, si bien joué, que je me trouvais presque fier de servir au développement et à l'application de vos rares qualités pour la bouffonnerie sérieuse.

— Monsieur! — s'écria madame de Pënâfiel en se levant droite et fière, — songez-vous bien que c'est à moi que vous parlez? — Mais changeant subitement d'accent et joignant les mains: — C'est à en perdre la raison! Je vous supplie de m'expliquer ce que cela signifie. Que voulez-vous dire? pourquoi aurais-je feint? quel est le rôle que je voulais vous faire jouer? Ah! par pitié, ne flétrissez pas ainsi le seul moment de confiance, d'entraînement involontaire que j'ai eu depuis bien longtemps... Si vous saviez!...

— Je sais, — dis-je avec l'expression la plus dure et la plus insultante, tout en m'approchant assez de madame de Pënâfiel pour pouvoir appuyer mon pied sur le médaillon et le briser, — je sais, madame, que si j'étais femme, et que mon amour fût méprisé par un homme, je mourrais plutôt de honte et de désespoir que de venir conter au premier venu, qui ne s'en soucie guère, des aveux aussi humilians, aussi burlesques de la part de celle qui les fait que révoltans à force de ridicule pour celui qui est obligé de les écouter.

— Monsieur!... quelle audace!... qui peut vous faire croire?...

— Ceci! — dis-je en lui montrant d'un regard de mépris le portrait toujours à ses pieds; puis, appuyant le bout de ma botte sur le médaillon, je le pressai assez pour que le verre éclatât.

— Sacrilége!!! — s'écria madame de Pënâfiel en se baissant avec vivacité pour s'emparer du portrait, qu'elle serra dans ses deux mains jointes, en me regardant avec des yeux étincelans de courroux et d'indignation.

— Sacrilége, soit, car je traite cette divinité là absolument comme elle vous traite, madame!

Puis, saluant profondément, je sortis.

XIX

NTRADICTIONS.

Après cette entrevue, mon dépit et ma jalousie furent, pendant quelques heures, d'une si épouvantable violence, que je regrettai de ne m'être pas montré plus cruel et plus insolent encore envers madame de Pënâfiel. . . . . .

. . . .

Aux transports douloureux qui m'agitaient, je reconnus toute la vivacité de mon amour pour elle, amour dont je n'avais pas jusque-là mesuré la profondeur.

Ce médaillon que j'avais découvert était à mes yeux une preuve trop évidente de la probabilité de mes derniers soupçons pour que je pusse encore ajouter foi aux défiances qui m'avaient d'abord aigri. Ainsi je ne croyais plus que madame de Pënâfiel eût voulu m'amener à lui faire des confidences pour s'en moquer. Je pensais qu'un autre refusait, méprisait, outrageait peut-être un sentiment qu'à cette heure j'aurais payé du sacrifice de ma vie.

Puis, le calme de la raison succédant aux émotions tumultueuses de l'âme, je réfléchis bientôt plus froidement à la réalité de ma position envers madame de Pënâfiel; jamais je ne lui avais dit un mot de l'affection que je ressentais pour elle, pourquoi donc m'étonner de la confidence et du secret que je croyais avoir surpris?

Pourquoi traiter si méchamment une femme qui, souffrant peut-être d'une peine et d'un amour incurables, ignorant d'ailleurs mes sentimens pour elle, et comptant sur la générosité de mon caractère, venait me demander, sinon des consolations, du moins de l'intérêt et de la pitié?

Mais ces réflexions nobles et sages ne rendaient pas mon chagrin moins amer, ma jalousie moins inquiète. Quel était cet homme dont j'avais voulu briser l'image? Depuis longtemps je venais assidûment chez madame de Pënâfiel, et pourtant personne ne m'avait paru devoir être l'objet de cette passion méconnue que je lui supposais.

Sa douleur, ses regrets dataient donc de plus loin? je m'expliquais alors mille singularités jusque-là incompréhensibles pour moi et si diversement interprétées par le monde, ses brusques silences, son ennui, son dédain de tous et de tout, et parfois pourtant ses joies vives et soudaines qui semblaient éclater à un souvenir, puis s'éteindre tout à coup dans le regret ou le désespoir. Sa coquetterie de manières si gracieuse et si continuelle avait alors un but; mais quand ce mystérieux personnage pouvait-il jouir de la vue de tant de charmes? En vain je cherchais le mot de cette énigme, en me rappelant les réticences de

sa dernière conversation, et son embarras dès qu'elle avait été sur le point sans doute de me dire le secret qui l'oppressait.

Mais quel était et quel pouvait être l'objet de cette passion si fervente et si malheureuse? de cet amour qui depuis quelques semaines surtout paraissait lui causer une peine plus profonde encore?

Me sentant aimer madame de Pënâfiel ainsi que je l'aimais, devais-je essayer de lui offrir de tendres consolations? Pouvais-je espérer d'affaiblir un jour dans son cœur le souvenir déchirant de cette affection : réussirais-je! l'oserais-je! Torturée par des regrets désespérés, cette âme aussi noble que délicate devait être d'une susceptibilité de douleur si ombrageuse, si farouche, que, de crainte de la blesser à jamais, je ne pouvais sans les ménagemens les plus extrêmes lui parler d'un meilleur avenir.

Et pourtant, en venant me demander de m'apitoyer sur ses souffrances, n'avait-elle pas compris, avec un tact exquis et rare, qu'en vous frappant, certains malheurs épouvantables vous revêtent pour ainsi dire d'une dignité si triste et si majestueuse qu'elle impose aux plus dévoués, aux plus aimans, un respectueux silence... et que les victimes de cette royauté de la douleur sont, comme les autres princes, obligées de parler les premières et de dire : Venez à moi, car mon infortune est grande?

. . . .

Mais quelle espérance pouvais-je concevoir, alors même que madame de Pënâfiel aurait cédé à un secret penchant en s'adressant à moi avec tant de confiance? Mon langage avait été si brutal, si étrange, qu'il m'était impossible d'en prévoir les suites.

Cependant, quelquefois l'excès même de mon insolence me rassurait. Évidemment mes réponses avaient été trop insultantes, trop folles; elles contrastaient trop avec mes antécédens envers madame de Pënâfiel pour ne lui pas sembler incompréhensibles. Ayant la conscience de ce qu'elle valait, entourée d'égards et de flatteries, elle devait se trouver plus stupéfaite encore que blessée de mes procédés, et chercher sans y parvenir le mot de cette énigme.

Aussi, je ne sais si les regrets ou l'espoir me firent penser ainsi; mais, bien que j'éprouvasse une grande honte de mon impertinence, je finis par me persuader que l'outrageuse dureté de ma conduite, loin de me nuire, pourrait peut-être me servir, et que je l'aurais calculée qu'elle n'eût pas été plus habilement résolue.

Dans toute affaire de cœur, l'important, je crois, est de frapper vivement et d'occuper l'imagination; pour arriver à ce but, rien de plus puissant que les contrastes, aussi est-il surtout nécessaire que l'impression que vous causez diffère essentiellement des impressions jusque-là reçues, lors même qu'il vous faudrait plus tard, à force de charme, de dévouement et d'amour, en faire oublier la réaction, si d'abord elle avait été douloureuse.

Une femme est-elle ordinairement peu entourée, peu flattée; les soins les plus extrêmes, les attentions les plus délicates, les plus recherchées, s'emparent généralement de son esprit, et peu à peu de son cœur, sa vanité jouissant avec délices de ces mille prévenances respectueuses et tendres auxquelles jusqu'alors elle avait été si peu habituée. Ainsi s'expliquent souvent les succès merveilleux de quelques hommes d'un âge plus que mûr, mais d'une grande finesse et d'une rare persistance, qui finissent par dominer absolument quelques jeunes filles ou de très jeunes femmes.

Une femme est-elle, au contraire, haut placée, continûment et bassement adulée, des manières dures et dédaigneuses agissent quelquefois sur elle avec une singulière puissance. Peut-être enfin faut-il un peu traiter de telles femmes ainsi que les courtisans habiles traitent souvent les princes, avec rudesse et brusquerie. Au moins ce nouveau et hardi langage, s'il ne leur plaît pas d'abord, les frappe, les étonne et quelquefois les domine; car ce contraste heurté, tranchant avec les fades et banales redites de tous les jours et de tous les hommes, est souvent loin de nuire à celui qui l'a osé.

Afin d'appliquer ces réflexions à ma position, je me disais : La dureté, le dédain avec lesquels j'ai accueilli les confidences de madame de Pënâfiel, ma colère à la vue du portrait qu'elle me cachait, s'expliqueront par la vivacité de mon amour, qu'elle a sans doute deviné; or, après tout, les emportemens causés par un tel motif sont toujours excusables, et surtout aux yeux de la femme qui en est l'objet, et puis, comme elle est noble et généreuse, elle comprendra ce que j'ai dû souffrir lorsque j'ai cru qu'elle allait m'entretenir de ses chagrins de cœur.

Souvent aussi, par une contradiction bizarre, pensant que je pouvais m'abuser complétement en croyant madame de Pënâfiel sous l'influence d'un amour dédaigné, mes premiers soupçons me revenaient à l'esprit; je me demandais alors ce qui avait pu les détruire. Ce portrait même ne pouvait-il pas être un des accessoires de cette comédie que je l'accusais de jouer?

Puis, je le répète, n'ayant qu'une méchante et triste opinion de mon mérite, encore aggravée par la conscience de mes dernières duretés, je ne pouvais croire avoir inspiré à madame de Pënâfiel ce sentiment d'attraction qui semblait l'entraîner vers moi, et je cherchais à m'expliquer son apparente confiance en lui prêtant les arrière-pensées les plus misérables.

Alors ma colère revenait plus haineuse, et je m'applaudissais de nouveau de mon insolence.

Au milieu de ces hésitations, de ces anxiétés, de cette fièvre d'inquiétude et d'angoisse, je reçus le billet suivant de madame de Pënâfiel :

« *Je vous attends... venez... il le faut... venez à l'instant* » *même...* *M.* »

Il était neuf heures, je me rendis aussitôt chez elle, presque fou de joie : elle demandait à me voir, je pouvais encore tout espérer.

XX

MARGUERITE.

. . . .

Lorsque j'entrai chez madame de Pënâfiel, une chose me frappa du plus profond étonnement : ce fut de la retrouver presque dans la même attitude où je l'avais laissée.

Son visage était d'une pâleur mate et unie, effrayante à voir; on eût dit un masque de marbre.

Cette blancheur maladive si vite répandue sur ses traits, cette expression de douleur à la fois vive et résignée, m'émurent alors si profondément, que tous mes calculs, tous mes raisonnemens, tous mes soupçons misérables s'évanouirent; il me sembla l'aimer pour la première fois du plus confiant et du plus sincère amour. Je ne pensai pas même à lui demander grâce pour tout ce qu'il y avait eu d'odieux dans ma conduite.

A cette heure, je ne croyais pas à ce funeste passé; par je ne sais quel prestige, oubliant la triste scène du matin, il me sembla que je la devais consoler d'un affreux chagrin auquel j'étais étranger; j'allais enfin me mettre à ses genoux, lorsqu'elle me dit d'une voix qui me fit mal, tant elle me parut douloureusement altérée, malgré l'accent de fermeté qu'elle tâcha de lui donner :

— J'ai voulu vous voir une dernière fois... j'ai voulu, si vous pouvez vous les expliquer à vous même, vous demander le sens des étranges paroles que vous m'avez dites ce matin; j'ai enfin voulu vous apprendre... — Ici, ses pau-

vres lèvres, en se contractant, tremblèrent agitées par ce léger mouvement involontaire, presque convulsif, qu'elles éprouvent lorsque les larmes venant aux yeux on veut comprimer ses sanglots. — J'ai voulu... — répéta donc madame de Pënâfiel d'une voix éteinte. Puis, ne pouvant continuer, interrompue par ses pleurs, elle cacha sa tête dans ses mains, et je n'entendis que ces mots prononcés d'un accent déchirant et étouffé : — Ah !... pauvre malheureuse femme que je suis!

. . . .

— Oh ! pardon... pardon, Marguerite ! — m'écriai-je en tombant à ses pieds ; — mais vous ne saviez pas que je vous aimais... que je vous aime !!...

— Vous m'aimez?

— Avec délire, avec ivresse!

— Il m'aime !! il ose me dire qu'il m'aime!... — reprit-elle d'un air indigné.

— Ce matin, le secret de mon âme est venu vingt fois sur mes lèvres ; mais, en vous voyant si malheureuse... en recevant vos confidences si désespérées...

— Eh bien ?...

— Eh bien!... j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un autre amour méconnu, dédaigné, outragé peut-être, causait seul ces chagrins que vous disiez sans cause.

— Vous avez pu croire cela... vous!... — Et elle leva les yeux au ciel.

— Oui, j'ai cru cela... alors je suis devenu fou de haine, de désespoir; car chacune de vos confidences m'était une blessure, une insulte... un mépris... à moi ! à moi qui vous aimais tant!

— Vous avez pu croire cela... vous!... — répéta Marguerite en me regardant avec une pénible émotion, tandis que deux larmes coulaient lentement sur ses joues pâles.

— Oui... et je le crois encore...

— Vous le croyez encore!... Mais... vous me prenez donc pour une infâme? Mais vous ne savez donc pas...?

— Je sais, — m'écriai-je en l'interrompant, — je sais que je vous aime comme un insensé... je sais qu'un autre vous fait souffrir peut-être ce que moi-même je souffre pour vous!... Eh bien ! cette pensée me désespère, me tue... et je pars...

— Vous partez?.

— Ce soir... Je ne voulais plus vous voir... j'avais besoin de tout mon courage... je l'aurai....

— Vous partez !... Mais, mon Dieu!... mon Dieu... *et moi !!* — s'écria Marguerite. Et elle joignit les mains avec un geste à la fois suppliant et désespéré, en tombant à genoux sur une chaise placée devant elle.

. . . .

. . . .

Je ne saurais dire l'ivresse que me causèrent ces derniers mots de Marguerite : « *et moi !* »

Je crus entendre, non l'aveu de son amour, mais le cri de son âme déchirée qui n'avait plus d'espoir que dans mon affection. Bien que je la crusse toujours sous l'influence d'une passion dédaignée, je n'eus pas le courage de renouveler la scène du matin, pourtant je ne pus m'empêcher de lui dire douloureusement :

— Et ce portrait?...

— Le voici... — reprit-elle en me présentant le médaillon sous son cristal à moitié brisé.

Lorsque je tins ce portrait entre les mains, j'éprouvai un moment d'angoisse indéfinissable ; j'avais peur de jeter les yeux sur cette figure que sans doute je connaissais; pourtant, surmontant cette crainte puérile, je regardai... Ces traits m'étaient absolument étrangers ; je vis un noble et beau visage, d'une expression douce et grave à la fois; les cheveux étaient bruns, les yeux bleus, la physionomie remplie de finesse et de grâce, les vêtemens fort simples, et seulement rehaussés par un grand cordon orange à lisérés blancs, et par une plaque d'or émaillée placée à gauche de l'habit.

— Et ce portrait ?.... — dis-je tristement à Marguerite.

— C'est celui de l'homme que j'ai le plus aimé, le plus respecté au monde ; c'est enfin celui... de monsieur de Pënâfiel...

Et elle fondit en larmes en mettant ses deux mains sur ses yeux.

. . . .

Je compris tout alors... et je crus que j'allais mourir de honte... et de remords...

Ce seul mot me dévoilait le passé et toute l'affreuse injustice de mes soupçons :

— Ah ! combien vous devez me mépriser, me haïr!... — lui dis-je avec un accablement douloureux.

Elle ne me répondit rien, mais me donna sa main que je baisai à genoux, peut-être avec plus de vénération encore que d'amour.

Marguerite se calma peu à peu. De ma vie je n'oublierai son premier regard lorsqu'elle leva sur moi ses yeux encore baignés de larmes, ce regard qui peignait à la fois le reproche, le pardon et la pitié.

— Vous avez été bien cruel, ou plutôt bien insensé, — me dit-elle après un long silence, — mais je ne puis vous en vouloir. J'aurais dû tout vous dire; vingt fois je l'ai voulu, mais une insurmontable crainte, votre air ironique et froid, votre subite et incompréhensible conversion aux bonheurs du monde... tout enfin m'a glacée...

— Ah ! je le crois, je le crois; aussi, pourrez-vous me pardonner jamais? Mais oui, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? vous me pardonnerez quand vous penserez à ce que j'ai dû souffrir des odieux soupçons qui me désolaient. Ah ! si vous saviez comme la douleur rend injuste et haineux! si vous saviez ce que c'est que de se dire : « Moi, je l'aime avec idolâtrie ; il n'y a pas dans son esprit, dans son âme, dans sa personne, un charme, une grâce, une nuance que je n'apprécie, que je n'admire qu'à genoux ; elle est pour moi au-dessus de tout et de toutes... et pourtant un autre !!... » Ah ! tenez, voyez-vous, cette idée-là est à mourir... Pensez-y... et vous aurez pitié, et vous comprendrez, vous excuserez mes emportemens, dont j'oserais presque ne pas rougir... tant j'ai souffert!

— Ne vous ai-je pas pardonné en vous disant : « *revenez !* » après cette affreuse matinée ? — me dit-elle avec une ineffable bonté.

— Oh ! ma vie, ma vie entière expiera ce moment de folie, de vertige. Marguerite, je le jure, vous aurez en moi l'ami le plus dévoué, le frère le plus tendre ; seulement, laissez-moi vous adorer, laissez-moi venir contempler chaque jour en vous ce trésor de noblesse, de candeur et de grâce qu'un instant j'ai pu méconnaître... Vous verrez... si je suis digne de votre confiance...

— Oh ! maintenant, je le crois, aussi vous allez tout savoir ; oui, je me sens mieux, vous me rassurez sur moi et sur vous ; je vais enfin tout vous dire, vous dire ce que je n'ai osé ni voulu confier à nul autre; et pourtant n'allez pas croire, — ajouta-t-elle avec un triste et doux sourire, — qu'il s'agit d'un secret bien extraordinaire... Rien de plus simple que ce que vous allez entendre, c'est seulement la preuve de cette vérité : Que si le monde pénètre presque toujours les sentimens faux et coupables, jamais il ne se doute un instant des sentimens naturels, vrais et généreux.

— Ah ! quelle honte... quels remords pour moi... d'avoir partagé tant de stupides et méchans préjugés ! Pourquoi n'ai-je pas toujours écouté l'instinct de mon cœur qui me disait : Crois en elle ! Avec quel orgueilleux bonheur, seul peut-être, j'aurais lu dans votre âme si noble et si pure!

— Consolez-vous, mon ami, c'est moi qui vais vous y faire lire; n'est-ce pas vous prouver que j'ai en vous plus de confiance que vous n'en avez vous-même? Si je veux tout vous dire... n'est-ce pas vous montrer enfin que vous êtes peut-être la seule personne à l'estime de laquelle je tienne? Aussi, en vous expliquant l'apparente singularité de ma

vie, si dénaturée par la médisance, j'espère, je désire, je veux à l'avenir pouvoir penser tout haut devant vous. Mais cet aveu exige quelque mots sur le passé; écoutez-moi donc, je serai brève parce que je serai vraie. Très riche héritière, libre de mon choix, gâtée par les hommages qui s'adressaient autant à ma fortune qu'à ma personne, à dix-huit ans je n'avais rien aimé. Dans un voyage que je fis en Italie avec monsieur et madame de Blémur, monsieur de Pënâfiel me fut présenté. Quoique fort jeune encore, il était ambassadeur d'Espagne à Naples dans des circonstances politiques fort difficiles; c'est vous dire la supériorité de son esprit: joignez à cela ces traits, — et elle me montra le médaillon, — un charme d'entretien extraordinaire, une rare solidité de principes, une extrême noblesse de caractère, un goût parfait, des connaissances nombreuses, un tact exquis dans tous les arts, un nom illustre, une grande fortune, et vous le connaîtrez. Je le vis, je l'appréciai, je l'aimai. Rien de plus simple que les incidens de notre mariage, car toutes les convenances se trouvaient réunies. Seulement, quelque temps après notre première entrevue, il me supplia de lui dire si je l'autorisais à demander ma main, désirant, bien que je fusse absolument libre de mon choix, de m'éviter jusqu'à l'ennui d'une démarche inopportune de la part de mon oncle. Je lui dis naïvement la joie que me causerait sa demande, mais qu'à mon tour j'avais une prière à lui faire, c'était de quitter une carrière qui devait toujours l'éloigner de la France, et de me promettre d'abandonner l'Espagne. Sa réponse fut noble et franche. « Je puis, — me dit-il, — vous sacrifier avec bonheur mes rêves d'ambition, mais non les intérêts de mon pays. Une fois ma mission accomplie, je retournerai à Madrid remercier le roi de sa confiance, lui rendre compte, je l'espère, du succès de ma négociation, et puis je serai absolument à vous, à vos moindres désirs. » Il agit ainsi qu'il me l'avait dit: il obtint ce que voulait son gouvernement, alla faire à Madrid ses adieux au roi, revint, et nous fûmes mariés. Je ne vous parlerai qu'une fois de mon bonheur pour vous dire qu'il fut immense et partagé... Mais comme aux yeux du monde les convenances de cette union étaient, je vous l'ai dit, aussi parfaites que possible, le monde ne voulut voir là qu'un mariage absolument de convenances.

— Cela est vrai, c'est du moins ce que j'ai toujours entendu dire; on ajoutait même que, tout en restant dans les meilleures termes avec monsieur de Pënâfiel, votre existence était, ainsi que cela arrive souvent, presque étrangère à la sienne.

— Tel faux, hélas! tel absurde que fût ce bruit, il devait avoir créance; car notre bonheur était si simple et si naturel, que le monde, presque toujours étranger aux sentimens vrais, ne pouvait y croire; puis nous mettions naturellement, d'ailleurs, une sorte de mystère dans notre félicité: ainsi, comment la société, habituée à vivre de médisance ou de scandale, pouvait-elle un moment supposer qu'une jeune femme et un mari charmant, tous deux d'une position et d'une naissance égales, iraient s'adorer et vivre absolument l'un pour l'autre? Hélas! rien n'était plus vrai pourtant...

—Vous ne sauriez croire maintenant comment tout s'explique à ma pensée? Vous rappelez-vous cette interprétation si absurde et si méchante de cette course où assistait Ismaël?

— Sans doute.

— Eh bien! votre mariage fut interprété avec autant de perfidie. Comme rien n'était plus évidemment irréprochable que votre conduite, la calomnie vous arrangea une vie mystérieuse, souterraine, profondément dissimulée; c'était, je vous l'assure, incroyable à entendre. Il ne s'agissait rien moins que de déguisemens, de petite maison, que sais-je?

— Si je n'étais pas si triste, je sourirais avec vous, mon ami, de tant de folles méchancetés; mais j'arrive à un moment de mes souvenirs si cruel... si affreusement douloureux, — et elle me tendit la main, — que j'ai besoin de tout mon courage... Après trois années de la vie la plus complétement, la plus passionnément heureuse... après...

Mais, ne pouvant continuer, Marguerite fondit en larmes, et fut quelques momens sans parler...

— Oui, oui, je sais, — lui dis-je en me mettant à ses genoux, — je sais combien vous vous êtes montrée admirable et dévouée dans cet affreux moment. Maintenant que je connais votre âme, maintenant que je connais celui qui la remplissait, qui la remplit encore de tout son souvenir, je comprends ce qu'il dut y avoir, ce qu'il y a de terrible pour vous dans cette séparation éternelle!

Après quelques momens de silence, Marguerite reprit:

—Oh! merci, merci à vous de me comprendre ainsi! Mon Dieu! depuis ce moment épouvantable, voici la première fois que mes larmes ne me sont point amères, car je puis épancher mon cœur, dire au moins combien j'ai aimé, combien j'ai souffert... Hélas! tant que je fus heureuse de ce bonheur sans nom, je n'avais besoin de le confier à personne, mais depuis... oh! depuis!... cette contrainte, voyez-vous, fut affreuse. Si vous saviez ma vie! Être obligée de cacher ma douleur, mes regrets désespérés, comme j'avais caché mon bonheur! Car, à qui aurais-je pu dire: Je souffre? Qui m'aurait crue? qui m'aurait plainte? qui m'aurait consolée?... Le monde a quelquefois pitié d'un sentiment coupable... mais pour un chagrin sacré comme le mien, il n'a que des railleries; car à ses yeux c'est un ridicule ou un mensonge... Pleurer son mari! le regretter avec amertume, vivre de souvenirs poignans, n'exister que par la pensée d'un être qui vous fut cher!... qui croirait cela?... Et puis pourquoi le dire? à qui le dire? Mes parens ou mes alliés étaient trop du monde pour me comprendre; et puis, je l'avoue, j'avais été d'un égoïsme de bonheur tel, que tant qu'il dura je n'avais cherché à m'assurer aucun ami... Lui... lui, n'était-il pas tout pour moi?... A qui avais-je besoin de répéter combien j'étais heureuse, si ce n'est à lui?... D'ailleurs, avec l'imprévoyance d'une félicité sans bornes, je n'avais jamais pensé que le malheur pouvait m'atteindre...

— Oh! vous avez dû être bien malheureuse! Pauvre femme! les déchiremens d'une douleur solitaire sont si affreux!

— Oh! oui! j'ai bien souffert, croyez-moi! Et puis, par je ne sais quelle faiblesse dont maintenant j'ai honte, souvent la solitude m'effrayait; dans l'ombre et le silence, ma douleur grandissait... grandissait, et devenait quelquefois si menaçante, que j'avais des terreurs affreuses; aussi, presque éperdue, je me réfugiais dans ce monde que je détestais pourtant; mais c'est que j'avais alors presque besoin de son bruit, de son éclat, pour me distraire un moment de cette concentration de ma pensée qui m'aurait rendue folle... Puis, une fois rassurée, je me prenais à maudire les vaines joies qui avaient osé étourdir mes chagrins... je pleurais sur ma lâcheté... et mes jours se passaient dans ces contradictions aussi terribles qu'inexplicables... Ce n'est pas tout: je n'ignorais pas que ma douleur était affreusement calomniée, et je ne pouvais pas, et je ne voulais pas me justifier... Oh! si vous saviez encore combien cela est cruel de n'avoir pour se défendre qu'une vérité... mais si sainte, mais si vénérée, qu'on n'ose la profaner en la disant à des indifférens ou à des incrédules!! — Marguerite pleura encore, et continua après un silence: — Maintenant, vous comprendrez, n'est-ce pas, mon mépris de tout et de tous. Aigrie par le chagrin, mon humeur devint ombrageuse et fantasque; personne n'en pouvant deviner la cause, je passai pour bizarre... Les gens qui m'entouraient me semblaient vulgaires, comparés à celui dont le souvenir sera toujours sacré pour moi; je passai pour dédaigneuse ou dissimulée. Enfin cette coquetterie sans but apparent qu'on me reprochait, ou plutôt à laquelle on donnait les motifs les plus scandaleux, eh bien! c'était encore un hommage à son souvenir. Je me parais ainsi, parce qu'il avait aimé à me voir ainsi parée; cet entourage, ces fleurs, ce demi-jour sous lequel il se plaisait à voiler mes traits, hélas! tout cela était pour moi autant

de souvenirs chers et précieux. Enfin, jusqu'à cette science que j'affichais comme une prétention, c'était encore un triste reflet du passé; car, très savant lui-même, il avait souvent aimé à s'entretenir avec moi des connaissances les plus variées. Que vous dirais-je, mon ami? Vivant seule, l'état de ma maison paraît peut-être trop considérable; aussi je passe pour orgueilleuse et vaine, et pourtant, c'est parce que cette maison était la sienne que je l'ai religieusement conservée... Maintenant, vous savez le secret de ma vie; avant de vous avoir connu, il m'importait peu de paraître fantasque, vaniteuse et coquette; les bruits les plus odieux m'étaient indifférens... mais depuis que j'ai apprécié ce qu'il y avait de généreux et d'élevé dans votre cœur, depuis que surtout j'ai vu combien la médisance du monde, autorisée peut-être par une conduite dont il n'a pas le secret, pouvait avoir d'influence sur vous... à l'estime, à l'affection de qui je tiens tant... j'ai voulu que vous... au moins, ne me jugeassiez pas comme les autres... Et puis, souvent, vous avez généreusement pris ma défense; j'ai voulu vous prouver que l'instinct de votre âme était aussi noble que juste... Et pourtant, il me reste un aveu... pénible à vous faire.

— Marguerite, je vous en supplie...

— Eh bien — ajouta-t-elle en rougissant, — j'ai combattu longtemps ce désir; ce matin encore, lorsque vous m'avez surprise si malheureuse, si éplorée, c'est que je demandais à Dieu la force de résister au besoin que j'éprouvais de me réhabiliter à vos yeux.

— Pourquoi?... oh! dites, pourquoi cela? ne suis-je pas digne de votre confiance?

— Si... si, vous en êtes... vous en serez digne, je le crois... mais... je me reprochais avec amertume de n'être plus assez forte de la pureté de mes actions, de la sincérité de mes regrets, pour rester à vos yeux... indifférente aux calomnies du monde... car cela doit peut-être m'effrayer pour l'avenir.

. . . .

(Ici manquent un assez grand nombre de pages du Journal d'un inconnu.)

XXI

JOURS DE SOLEIL.

Peu de personnes, je crois, ne se sont pas créé une sorte de langage intime et à part qui leur sert à diviser, à classer pour ainsi dire dans leur pensée les différentes phases, les divers événemens de leur vie. Ainsi j'appelais autrefois *mes jours de soleil* ces heures aussi rares que fortunées dont le souvenir resplendit plus tard si magnifiquement dans le cours de l'existence que son magique reflet peut colorer encore les pâles ennuis.

Dans la plupart de ces jours, grâce à une de ces heureuses fatalités du destin qui se plaît quelquefois à élever l'homme jusqu'au comble du bonheur possible; dans *ces jours de soleil*, tout ce qui nous arrive est non-seulement selon nos désirs, mais encore, si cela peut se dire, presque toujours merveilleusement encadré.

Et qui n'a pas eu dans sa vie son jour de soleil? un de ces jours où tout paraît heureux et splendide, où l'âme est inondée d'un bien-être inexprimable, où souvent la nature elle-même semble apporter son tribut éclatant à notre félicité? Si une voix depuis longtemps chérie vous dit en tremblant : « A ce soir!! » ce soir-là, il se fait que le ciel est pur, les bois verts et touffus, les fleurs étincelantes, l'air saturé de parfums; enfin, par un hasard adorable, tout ce qui frappe votre vue est riant et paisible. Rien de triste, de sombre ne vient obscurcir votre lumineuse auréole. Vous faut-il dire avec amour combien vous jouissez de cette rare et divine harmonie? les expressions naissent pleines de fraîcheur et de grâce; votre esprit allègre et épanoui brille de mille saillies; s'il se tait, alors votre cœur parle et murmure d'ineffables tendresses; puis vous vous sentez si fier, si hardi, si complétement doué, qu'à vos yeux éblouis l'avenir est sans bornes, ses perspectives innombrables, rayonnantes, et il vous semble enfin qu'aucun malheur ne vous peut atteindre sous l'égide du tutélaire et radieux génie qui vous couvre de ses ailes d'or!...

. . . .

Depuis que Marguerite m'avait avoué son amour, amour si douloureusement, si longuement combattu par les souvenirs de son bonheur passé, mon incurable défiance devait céder, pour quelque temps du moins, aux preuves de la tendresse la plus enivrante.

Jamais aussi jours ne furent plus heureux et plus beaux que ceux qui suivirent cet aveu.

Presque tous les soirs, en rentrant chez moi, j'avais alors écrit avec délices le *memento* de ces journées charmantes.

Aussi est-ce avec une sorte de tendre et respectueux recueillement qu'en transcrivant ces lignes sur mon journal je relis ces fragmens épars, écrits autrefois pendant une des plus douces périodes de ma vie.

Avril, 18...

J'ai été assez heureux aujourd'hui pour éviter à Marguerite une minute de chagrin, mais ce pauvre Candid est mort...

Je viens d'assister à son agonie... Brave et digne cheval, pourtant je l'aimais bien!...

Georges ne pleure pas, il est dans un désespoir stupide; il m'a dit en anglais, avec une indéfinissable expression, en me le montrant expirant : « Ah! monsieur! mourir ainsi... et *sans courir contre personne!* »

Pauvre Candid! sa fin a été douce au moins! il a fléchi sur ses genoux, puis il est tombé; alors deux ou trois fois il a levé sa noble tête, ouvert encore ses grands yeux si brillans... puis, les fermant à demi, poussant un profond soupir, il est mort.

Jamais peut-être je n'ai aimé ni aimerai de la sorte un cheval; mais il y avait chez celui-ci tant d'intelligence, tant de beauté, tant d'énergie, tant d'adresse, jointe à une intrépidité si franche, ne reculant devant rien! S'agissait-il d'obstacles à la vue desquels bien des chevaux auraient hésité, il arrivait, lui, fier, calme et hardi, et les passait en se jouant... Et puis, ayant toujours l'air si libre et si joyeux sous le frein, on eût dit que ce vaillant animal ne le subissait pas, mais l'acceptait comme une parure.

Pauvre Candid! c'était mon courage, mon orgueil! Confiant dans sa force, j'affrontais sans crainte des dangers qui peut-être sans lui m'eussent fait pâlir.

Confiant dans sa vitesse et son opiniâtre énergie, j'acceptais tout pari. Pauvre Candid! sa vitesse, son opiniâtre énergie, c'est ce qui l'a tué.

Seul parmi mes chevaux il pouvait faire ce qu'il a fait, ce que bien peu feraient; il a vaillamment accompli sa tâche; il m'a valu un sourire de Marguerite, et puis il est mort.

Pauvre Candid! je n'ignorais pas à quoi je l'exposais, et maintenant... je ne sais si j'aurais encore le même courage de sacrifice.

Voici pourquoi Candid est mort.

Ce matin, nous sommes allés avec Marguerite et don Luis voir le château de ***, qu'elle a envie d'acquérir; ce château est situé à trois lieues et demie de Paris.

En visitant les appartemens, je donnais le bras à Marguerite, nous précédions don Luis et le régisseur de cette terre.

Arrivés dans la bibliothèque, nous avons remarqué un très beau portrait de femme du dix-huitième siècle; les

mains surtout étaient d'une délicatesse et d'une forme adorable.

Si adorable, que je trouvai qu'elles ressemblaient à celles de Marguerite.

Elle a nié; je l'ai suppliée d'ôter son gant et de comparer; la ressemblance était frappante.

Voir de si belles mains sans les tendrement baiser, je ne le pouvais.

Nous entendîmes les pas de don Luis, et nous continuâmes notre examen.

Le château visité, nous revînmes à Paris.

Se trouvant fatiguée de cette course, Marguerite m'avait prié de venir passer la soirée avec elle; je le lui promis.

En arrivant, je la trouvai triste, pâle, visiblement émue.

— Qu'avez-vous? — lui dis-je.

— Vous allez vous moquer de moi, — elle avait les larmes aux yeux, — mais je n'ai pas retrouvé un bracelet qui me vient de ma mère; je le portais au bras ce matin; vous savez le prix que j'y attache, jugez de mon chagrin; j'ai fait chercher partout, rien... rien!

A ces mots, je me rappelai presque confusément avoir vu tomber du gant de Marguerite quelque chose de brillant, lorsque je lui baisai la main dans la bibliothèque; mais, tout au bonheur de ce baiser, cet incident n'avait pu m'en distraire.

— J'attache tant d'idées exagérées sans doute à la possession de ce bracelet, — reprit Marguerite, — que je serai affreusement malheureuse de ne le pas retrouver; mais quel espoir? en ai-je aucun? Ah! mon ami, pardon de cette douleur de regrets dans laquelle vous n'êtes pour rien; mais si vous saviez ce que ce bracelet est pour moi... Ah! quelle pénible nuit je vais passer, dans quelle inquiétude je vais être!

Il me vint alors à l'esprit une de ces pensées qu'on a lorsqu'on aime avec idolâtrie.

J'avais un cheval de course d'une grande vitesse, c'était Candid; il y avait trois lieues et demie de Paris au château de ***; la nuit était belle, la lune brillante, la route parfaite; je voulus, pour épargner à Marguerite non-seulement une nuit, mais une heure, mais quelques minutes de chagrin, savoir, dans le moins de temps possible, si le bracelet était resté ou non dans la bibliothèque de ***, quitte à tuer mon cheval.

— Pardon de mon égoïsme, — dis-je à Marguerite, — mais votre regret et la perte que vous avez faite me font souvenir que j'ai laissé étourdiment une clef à un coffret qui contient des papiers importans; j'ai toute confiance dans mon valet de chambre, mais d'autres que lui peuvent entrer chez moi, permettez-moi donc d'écrire un mot, que je vais envoyer par ma voiture, pour ordonner d'ôter cette clef et de me l'apporter.

J'écrivis aussitôt ces mots :

« Georges sellera à l'instant Candid, il ira au château
» de ***, demandera au régisseur s'il n'a pas trouvé un
» bracelet d'or dans la bibliothèque. Quand Georges rece-
» vra cet ordre il sera *dix heures*, il faut qu'à *onze heures*
» le bracelet ou la réponse soit à l'hôtel de Pënâfiel. »

La lettre partit.

Il y avait un peu plus de trois lieues et demie de Paris au château de ***; c'était donc faire plus de sept lieues en une heure, chose possible pour un cheval de la vitesse et du sang de Candid, mais il y avait cent à parier contre un qu'il ne résisterait pas à cette course.

Jusqu'à dix heures, j'eus assez d'empire sur moi pour distraire un peu Marguerite de ses regrets, et j'y parvins.

Onze heures sonnèrent, Georges n'était pas de retour.

A onze heures cinq minutes, un valet de chambre entra portant sur un plateau un petit paquet qu'il me présenta.

C'était le bracelet de Marguerite.

Je ne saurais dire avec quelle ivresse je le pris.

— Me pardonnerez-vous, — lui dis-je, — la lenteur de mes gens? ne sachant pas le prix que vous attachiez à ce bracelet, c'est moi qui vous l'avais *volé;* mais voyant votre chagrin, j'ai pris le prétexte d'une clef oubliée pour écrire à mon valet de chambre de m'envoyer un petit paquet qu'il trouverait dans ma cassette.

— Je l'ai... je l'ai!... oh! je le retrouve... je vous pardonne, — s'écria Marguerite en baisant le bracelet avec transport; puis me tendant la main, elle ajouta : — Ah! que vous êtes bon d'avoir eu pitié de ma faiblesse, et que je vous sais gré d'avoir envoyé chez vous pour m'éviter quelques momens de chagrin.

J'avoue que, malgré la joie et le bonheur de Marguerite, mon inquiétude fut grande jusqu'à onze heures et demie, que je quittai l'hôtel de Pënâfiel.

A minuit je n'avais plus d'inquiétude

Pauvre Candid!... il vient de mourir.

J'ai dit à Georges, pour expliquer cette mort, que j'avais parié trois cents louis que Candid irait à *** pendant la nuit, et reviendrait en une heure.

Avril 18...

J'ai rencontré Marguerite aux Champs-Élysées.

En parlant de chevaux, elle m'a dit :

— Mais comment ne faites-vous pas plus souvent courir Candid? On le dit si vite, si beau, et vous l'aimez tant!... oh! tant!... que j'en suis presque jalouse, — ajouta-t-elle en riant.

A ce moment, monsieur de Cernay, qui était à cheval ainsi que moi, s'approcha de la voiture de madame de Pënâfiel, la salua et me dit :

— Eh bien! est-ce vrai? Candid est mort?

Marguerite me regarda avec étonnement.

— Il est mort, — dis-je à monsieur de Cernay.

— C'est ce qu'on m'avait dit, mais cela ne m'étonne pas : faire plus de sept lieues, la nuit, en une heure quatre minutes! De tel sang que soit un cheval, il est bien difficile qu'il résiste à cette épreuve, surtout sans être en condition. Et votre pari était de trois cents louis, je crois?

— De trois cents louis.

— Eh bien! entre nous, vous avez fait une folie; d'abord je vous en ai vu refuser beaucoup plus que cela, et avec raison, car, pour cinq cents louis et plus, vous ne retrouverez jamais un cheval pareil. Je vous le dis maintenant qu'il est mort... — ajouta-t-il très naïvement.

— Il en est donc un peu de la réputation des chevaux comme de celle des grands hommes, — lui dis-je en riant, — la jalousie empêche de les apprécier de leur vivant.

. . . .

Le regard de Marguerite me dédommagea presque de la mort du pauvre Candid.

Avril 18...

Quelle enivrante journée! Ce bonheur retentit encore si délicieusement dans mon cœur que je me plais à en écouter les moindres échos.

Il faisait aujourd'hui un temps radieux. Ainsi que nous en étions convenus hier avec Marguerite, je l'ai rencontrée au bois; sa figure encore un peu pâle semblait s'épanouir et renaître au soleil. Elle se promenait à pied; avant de la rejoindre, j'ai pendant quelque temps suivi Marguerite dans l'allée des Acacias. Rien de plus élégant que sa démarche, que sa taille, dont on devinait la souplesse et la grâce sous le long châle qui l'enveloppait. Longtemps, bien amoureusement aussi, j'ai regardé ses petits pieds soulever à chaque pas les plis ondoyans de sa robe.

Je l'ai rejointe; elle a beaucoup rougi en me voyant. Plus que jamais je suis convaincu de la valeur charmante de ce symptôme. Dès qu'il cesse, dès que la vue de l'objet aimé ne fait plus affluer le sang au cœur et au visage, l'amour vif, ardent et jeune a passé; une débile et froide affection lui succède; l'indifférence ou l'oubli ne sont pas loin.

J'ai pris son bras. Comme elle s'appuyait à peine sur le mien, je l'ai suppliée d'y peser davantage.

L'air était doux et pur, le gazon commençait à verdir, la violette à poindre; nous avons d'abord peu parlé. De temps à autre elle tournait sa figure vers moi, et me regardait doucement avec ses grands yeux qui semblaient nager dans un cristal limpide; puis bientôt, ses narines roses se dilatant, elle me dit avec une sorte d'avidité :

— Qu'il est bon, n'est-ce pas, d'aspirer ainsi le printemps et le bonheur!

En voyant les hauteurs du Calvaire, nous avons beaucoup parlé campagne, grandes forêts, champs, belle et vaste nature. Cette conversation a été çà et là entrecoupée de longs silences. Après un de ces silences, elle m'a dit :

— Je voudrais vous voir en Bretagne; nous ferions de longues, longues promenades, et je *vous sèmerais* dans nos bois, pour faire plus tard, dans ma solitude, une riche moisson de tendres souvenirs.

J'ai répondu en riant que je ne trouvais rien à lui dire en échange de ces charmantes flatteries, et que je m'en savais presque gré, car rien ne me paraissait plus désespérant que ces gens qui vous *remboursent* immédiatement un compliment gracieux ou une attention délicate, comme s'ils voulaient se débarrasser à tout prix d'une dette insupportable.

Nous avons rencontré plusieurs hommes et plusieurs femmes de notre connaissance, à pied comme nous. Après qu'ils eurent passé, et nos saluts échangés, nous nous sommes avoué en riant notre désir de savoir ce qu'on disait alors à notre sujet.

A propos de cette rencontre, Marguerite m'a dit que Paris lui devenait odieux; qu'elle avait un beau projet, mais qu'elle ne voulait me le confier qu'au 1er mai. Impossible d'en savoir davantage.

A quatre heures, le vieux chevalier don Luis nous a rejoints; nous avons tous trois continué notre promenade encore quelque temps. Madame de Pënâfiel avait comme moi quelques visites à faire; je l'ai quittée; elle allait le soir au bal; nous sommes convenus que j'irais chez elle à dix heures pour avoir la première fleur de sa toilette, dont elle m'avait voulu faire un mystère.

En quittant Marguerite, j'ai été voir madame de ***.

Notre bonheur est décidément très connu. Autrefois on parlait souvent devant moi de madame de Pënâfiel avec toute liberté; maintenant on ne prononce presque jamais son nom en ma présence, ou bien on l'accompagne des formules de louanges les plus exagérées. Cette réflexion m'est venue pendant le cours de ma visite à madame de ***.

Un homme de ses amis, tout récemment arrivé d'Italie, et ignorant encore les liaisons du monde, lui a dit, après s'être informé de plusieurs femmes de sa connaissance :

— A propos, et madame de Pënâfiel? J'espère que vous allez me raconter comme toujours quelque bonne histoire sur elle? Voyons, quel est l'heureux ou le malheureux du moment? Dites-moi donc cela? Vous me le devez, à moi qui, arrivant des antipodes, ne suis au fait de rien, et qui sans ces renseignemens pourrais faire quelque gaucherie.

— Mais vous êtes fou, — a répondu madame de *** rougissant beaucoup, et jetant un regard presque imperceptible de mon côté;—vous savez, au contraire, que je déteste les médisances, et surtout lorsqu'elles ont pour sujet une de mes meilleures amies; car j'ai pour Marguerite une affection qui date de l'enfance, — ajouta-t-elle en appuyant sur ces mots.

— Une de vos meilleures amies! ah! c'est charmant, par exemple! — reprit ce diable d'homme qui ne comprenait rien; — une de vos meilleures amies, soit; mais alors en ce sens, *celui qui aime bien châtie bien;* car vous m'avez fait sur elle cent contes plus divertissans, plus mordans les uns que les autres.

L'embarras de madame de *** était extrême; j'en ai eu pitié.

— Je ne suis donc pas le seul, madame, à qui vous ayez tendu ce piége? — lui ai-je dit en riant.

— Un piége? — a repris le nouvel arrivant.

— Un piége, monsieur, — ai-je répondu; — un piége rempli de malice, auquel moi-même, un des amis les plus sincèrement dévoués de madame de Pënâfiel, j'ai failli me laisser prendre.

— Ah! m'en croyez-vous capable? — m'a répondu madame de *** en souriant, sans comprendre encore ce que je voulais dire.

— Certes, madame, je vous en crois capable, car c'est un excellent moyen de connaître les véritables partisans de nos amis; on dit en apparence un mal affreux de son amie intime, et, selon que les personnes de sa connaissance la défendent ou renchérissent encore sur la médisance, on juge ainsi des bienveillans et des malveillans; aussi, renseignée de la sorte, l'amie intime prend plus tard pour ce qu'elles valent les protestations qu'on lui fait.

— Ah! vous êtes en vérité d'une indiscrétion insupportable, — m'a dit madame de *** en minaudant.

L'arrivant d'Italie était stupéfait. Une nouvelle visite entra, je sortis.

. . . .

A dix heures, je suis allé chez Marguerite. J'espérais l'attendre; car je trouve toujours délicieux d'être quelque temps seul à rêver dans un salon habité par celle qu'on aime, puis de voir l'appartement tout à coup éclairé pour ainsi dire par sa présence. Je n'eus pas ce plaisir; c'était elle qui m'attendait. Ce triomphe que je remportais sur les longueurs ordinaires et incommensurables de la toilette, cette attention délicate et rare d'être prête pour me recevoir me charma.

Marguerite était adorable ainsi; elle portait une robe de moire verte, très pâle, garnie de dentelles et de nœuds de rubans roses, d'où s'épanouissaient de grosses roses rosées; une de ces fleurs dans ses cheveux et une autre au corsage complétaient sa parure. Elle m'avait gracieusement réservé un de ses bracelets à attacher; je le fis, non sans baiser avec adoration ce bras charmant, si blanc, si frais et si rond.

J'ai voulu savoir les secrets du 1er mai. Marguerite m'a dit qu'elle voulait me faire un mystère de ce *printemps d'espérance.*

Je lui ai raconté ma visite du matin à madame de ***; nous en avons beaucoup ri, et elle m'a dit être trop heureuse pour penser à la fausseté des autres. Puis, causant d'une très belle étrangère qui avait produit une assez grande sensation dans le monde, Marguerite m'a remercié très gaiement de me montrer fort assidu auprès de cette jolie personne.

— Et pourquoi me remercier de cela? lui ai-je demandé.

— Parce qu'un homme n'est jamais plus en coquetterie avec les autres femmes que lorsqu'il se sait bien absolument sûr du cœur où il règne. Aussi, je suis heureuse et fière de vous inspirer cette certitude et cette sécurité.

. . . .

A onze heures elle a demandé sa voiture.

Comme je me félicitais de cette liberté qui nous permettait de nous voir si intimement, Marguerite m'a répondu :

— Cela n'est rien encore; vous verrez mon 1er mai.

Je suis allé un instant à l'Opéra; il était fort brillant. J'ai trouvé monsieur de Cernay dans notre loge. Ce qu'il appelle *mon bonheur* continue toujours de lui être insupportable, car il ne cesse de me dire combien il est enchanté de *la* voir si sérieusement attachée; il fallait que cela finît ainsi un jour ou l'autre, a-t-il ajouté. D'ailleurs *elle* devait enfin se lasser d'une existence si agitée. Son goût pour Ismaël n'avait été qu'une folie, son penchant pour monsieur de Merteuil un caprice, ses autres aventures, mystérieuses mais pourtant devinées, des écarts d'imagination, tandis que l'affection qu'*elle* ressentait pour moi était toute autre, etc. Selon mon habitude, je me suis obs-

tiné à nier *mon bonheur;* alors monsieur de Cernay s'est mis à m'accuser d'être dissimulé, de vouloir cacher ce que tout Paris savait, et a fini par me prédire sérieusement que, si je persistais à demeurer ainsi secret, je n'aurais jamais d'ami intime. Prédiction dont je me suis véritablement trouvé très chagrin. Je suis allé au bal de madame*** pour rejoindre Marguerite; en entrant dans les salons, je ne l'ai pas longtemps cherchée. Qui expliquera cet instinct, cette singulière faculté grâce à laquelle il suffit d'une minute et d'un seul regard jeté sur une foule de femmes et d'hommes pour trouver au milieu d'elle la personne qu'on désire vivement de rencontrer?

Marguerite causait avec madame de*** lorsque j'allai la saluer. Elle m'accueillit avec une grâce charmante et une préférence très marquée, bien qu'elle fût fort entourée. Je cite cette particularité parce que beaucoup de femmes, dont on a deviné l'intérêt, croient faire une merveille de tact et de finesse en accueillant avec une indifférence affectée, souvent même grossière, les prévenances de celui qu'elles aiment.

Madame de*** est fort vive, fort spirituellle, fort gaie, d'un caractère rempli de franchise et de solidité indulgente pour le monde, mais nullement banale, et d'une méchanceté cruelle dès qu'on attaque ses amis absens. Marguerite et moi étions en grande confiance avec elle. Toutes deux s'étant mises sur une causeuse, je me suis assis derrière elles, et nous avons fait mille folles remarques sur tout et sur tous. Je ne sais comment on vint à parler de tableaux. Madame de*** m'a dit :

— Je sais que vous avez une charmante collection de tableaux et de dessins; donnez-nous donc un jour à souper, ainsi qu'à quelques femmes et à quelques hommes de notre connaissance, que nous allions admirer vos merveilles.

— Avec le plus grand bonheur, — lui ai-je répondu; — mais il est bien entendu que je n'invite pas les maris; cela dépare : c'est comme un danseur dans un ballet.

— Mais, au contraire, — m'a-t-elle dit, — la fadeur maussade, jalouse, enfin presque conjugale, qui règne dans la plupart dee liaisons, ce serait très piquant : beaucoup de maris très aimable n'ont contre eux que d'être maris; or, puisque beaucoup ne le sont plus, ils ont mille chances de paraître charmans.

Après avoir longuement et gaiement débattu cette question, nous sommes convenus de ce souper avec une proportion raisonnable de maris et d'amans.

Il était assez tard, Marguerite a prié son cousin don Luis de demander sa voiture; tandis qu'elle l'attendait et que je jetais son mantelet sur ses belles épaules, je lui ai dit à voix basse :

— A demain onze heures... n'est-ce pas?

Elle a beaucoup rougi, et m'a légèrement serré la main lorsque je lui ai rendu son éventail et son flacon.

— J'ai compris.

Don Luiz lui a offert son bras, et elle est partie.

Rentré chez moi, je viens d'écrire le détail de cette journée, si vide en apparence, et pourtant si remplie de joies charmantes.

Joies charmantes qui sont tout et rien : rien si on les isole, tout si on les rassemble. Alors c'est un bonheur épanoui, radieux, émaillé de mille délicieux souvenirs, aussi enivrans que le parfum sans nom d'un bouquet, aussi composé, lui, de mille suaves et fraîches odeurs.

A demain... onze heures...

Avril 18...

. . . .

. . . .

Je suis allé chez elle à trois heures.

Je l'ai retrouvée toujours tendre, affectueuse, mais recueillie, pensive et presque triste.

Cette tristesse n'était pas amère; elle était douce, remplie de charme et de mélancolie. Les idées qu'elle a émises ont été nobles, sérieuses, élevées.

Ce contraste m'a profondément frappé.

Il y a dans l'âme de certaines femmes d'inépuisables trésors de délicatesse.

Chez celles-là, tout s'épure par le sacrifice, tout s'idéalise par l'ardeur presque religieuse dont elles aiment, par le sentiment des devoirs sacrés qu'elles trouvent dans l'amour, par une sorte de contemplation douloureuse où les plonge toute pensée d'avenir.

Chez nous l'horizon est bien plus borné.

Une fois notre passion et notre vanité satisfaites par la possession, rien de plus net, de plus tranché que ce que nous éprouvons. Les mieux doués sont encore quelque peu tendres, reconnaissans; les autres se trouvent souvent rassasiés et maussades.

Chez certaines femmes, au contraire, par cela que les impressions heureuses et tristes, plus tristes qu'heureuses, qui succèdent à l'ivresse des sens, se contrarient et se heurtent; en elles la mélancolie prédomine; car ce qu'elles éprouvent est indéfinissable. C'est à la fois bonheur et désespoir, regrets et espérance, souvenirs brûlans et honteux, amour plus vif, remords terrible, et désir insurmontable de se donner encore.

. . . .

Je suis resté longtemps chez Marguerite. Notre conversation a été délicieuse d'intimité. Elle m'a beaucoup parlé de ma famille, de mon père...

Un moment ces pensées, dont j'étais, hélas! depuis si longtemps déshabitué, m'ont attristé; je lui ai tout confié : mon oubli, mon ingratitude, et l'indifférence coupable où je laissais sa mémoire...

Alors Marguerite n'a pu s'empêcher de fondre en larmes, et m'a dit :

— On croit pourtant à l'éternelle durée d'autres affections... puisqu'on ose s'y livrer...

J'étais si profondément heureux, que peu à peu je l'ai rassurée. Sa tristesse s'est en partie dissipée, et je ne saurais exprimer avec quelle tendresse ineffable et presque maternelle elle m'a parlé de l'avenir, de mes projets, de son impatience de me voir abandonner la vie stérile et oisive que je menais, et dont le vide, m'a-t-elle dit, m'avait causé tant de chagrins.

Je lui ai répondu qu'à cette heure ces reproches n'étaient pas fondés, et qu'il ne fallait pas m'accuser d'être malheureux et inoccupé, puisque, passant ma vie à l'adorer, je me trouvais le plus heureux et le plus délicieusement occupé de tous les hommes.

Comme j'ajoutais mille folies à ce commentaire, Marguerite, me prenant par la main, m'a dit avec une exprimable expression de bonté, d'amour et de doux reproche, en attachant sur moi ses grands yeux humides de larmes :

— Vous êtes bien gai... Arthur!

— C'est que je suis si heureux, si complétement heureux!!!

— Cela est singulier, — m'a-t-elle dit; — moi aussi je suis heureuse, complétement heureuse... et pourtant je pleure, j'ai besoin de pleurer.

. . . .

Puis, je ne sais pourquoi nous avons parlé de présage, et enfin de divination et de devins.

Comme toujours, nous avons rebattu ce thème usé : « Faut-il croire ou non à la prescience de l'avenir? etc. »

Enfin, nous sommes convenus de tenter le destin, et de nous rencontrer demain rue de Tournon, chez mademoiselle Lenormand, afin de savoir notre avenir.

J'ai quitté Marguerite à six heures et demie. — Elle a fait défendre sa porte, et m'a dit qu'elle passerait sa soirée à m'écrire.

. . . .

Rentré chez moi, et soumis à la seule influence de mes pensées, j'ai été encore plus frappé de la différence pro-

fonde qui existait entre les impressions des hommes et celles des femmes.

Ainsi, après cette matinée d'ivresse des sens, autant Marguerite avait besoin de silence, de recueillement et de solitude, autant j'avais besoin, moi, de bruit, d'éclat, d'animation ! Quoique concentré, le bonheur rayonnait en moi. Je me sentais gai, causant, aimable, tant le contentement nous grise ; aussi le monde, avec toutes ses joies et toutes ses splendeurs, me paraissait le seul théâtre digne de ma félicité.

Avant de me rendre à une ou deux soirées, je suis allé aux Bouffes pour entendre le deuxième acte d'*Otello*. J'ai vu madame de V*** seule dans sa loge.

Elle était, comme toujours, charmante et mise à ravir.

Rien de plus délicieux qu'une jolie figure de femme se détachant ainsi lumineuse et souriante sur le fond toujours très obscur de ces premières loges de face.

Dans l'entr'acte, j'ai été faire une visite à madame de V***. Elle m'a reçu à merveille, je dirais presque avec une coquetterie très provoquante, si elle n'était pas pour ainsi dire née coquette et provoquante comme d'autre naissent blondes ou brunes. Rien d'ailleurs de plus brillant, de plus original, de plus fou que son esprit ; disant tout, mais avec une grâce si piquante, une malice en apparence si naïve, qu'elle se fait tout pardonner.

Elle a commencé par m'attaquer très vivement sur mes assiduités constantes auprès de certaine b lle marquise, disant que cette marquise devait s'estimer très heureuse d'être presque de ses ennemies, parce que sans cela, elle, madame de V***, aurait peut-être jeté un grand trouble dans notre amour.

— Comment ? parce que vous êtes son ennemie, vous vous abstenez de cette vengeance?

—Sans doute; on réserve ordinairement ces bonnes perfidies-là pour ses amies intimes et c'est très dommage, — a-t-elle ajouté en riant comme une folle; — car, si je l'avais bien voulu, je vous aurais rendu en vingt-quatre heures amoureux de moi, mais amoureux à lier.

— Mais c'est fait depuis longtemps, et sans que vous vous soyez donné la moindre peine pour cela, — ai-je dit.

Puis, à travers mille galanteries très empressées, je lui ai vanté le charme de ces amours éphémères, de ces rencontres de cœurs autrefois si communes et si ravissantes, mais de nos jours malheureusement si rares ; rencontres charmantes, sans veille ni lendemain, qui ne laissaient dans la vie qu'un souvenir unique mais divin !

— Je ne suis pas de votre avis, — a-t-elle ajouté toujours fort gaiement ; — en fait de perles... j'aime mieux un collier qu'une bague.

— Oui, madame ; mais toutes les perles d'un collier sont égales, d'une forme monotone, tandis que certaines perles inestimables par leur singularité même, ont plus de valeur à elles seules que tout un collier.

— C'est pour cela sans doute, monsieur, que vous m'avez toujours paru si parfaitement précieux et singulier.

Grâce à mille autres folies, *Otello* passa, je le dis à ma honte, presque inentendu. On commençait de quitter les loges.

— Allons,— dit madame de V***,— mon mari va encore me laisser seule pour la sortie.

— Votre mari, cela se concevrait presque... car il n'y a guère que les riches qui ignorent leurs trésors ; mais ce qui m'étonne, c'est que...

Et, comme j'hésitais, elle me dit très délibérément :

— C'est que monsieur de*** ne soit pas là pour me donner le bras et demander mes gens ; est-ce cela que vous voulez dire ?

— C'est justement cela que, par une féroce envie, une jalousie de tigre, je ne voulais pas dire du tout.

— Je l'ai envoyé à la chasse pendant huit jours, pour le remettre en grâce avec moi, — a repris négligemment madame de V*** ; — car il a l'absence délicieuse.

— Délicieuse pour tous, car je lui devrai de jouir d'un charmant privilége, si vous acceptez mon bras pour sortir.

— Mais certes, j'y comptais bien.

— Et mes priviléges ne se borneront-ils, hélas ! qu'à cette faveur ?

— Vous êtes un curieux et un indiscret.

— Soit, pourvu qu'après avoir été curieux comme le désir, je puisse être indiscret comme le bonheur.

—Mais,—a-t-elle ajouté sans me répondre, et me faisant remarquer une femme souverainement ridicule, — voyez donc cette pauvre madame de B. On dit qu'elle a les yeux bêtes... Quelle sottise ! je les trouve, moi, les plus spirituels du monde ; car ils ont l'air de vouloir sortir de sa vilaine figure.

J'oublie une foule d'autres observations pleines de malice, le tout dit en riant très haut, elle sur une marche de l'escalier, moi sur une autre.

Enfin, au moment de me quitter, elle m'a rappelé qu'il y avait bien longtemps que je n'étais venu voir ses dessins ; qu'elle était fière de ses progrès, et qu'elle tenait à m'en faire juge.

— Mais je serai ravi, madame, d'aller critiquer ou admirer tant de merveilles ; seulement, comme je suis très sévère, je me trouverais gêné par la présence d'un tiers pour vous dire franchement mon avis ; aussi vous devriez bien, pour cela, faire fermer votre porte aux importuns.

— Mais c'est un tête-à-tête, un rendez-vous que vous me demandez là, monsieur?

— Absolument, madame.

— Et mes gens?

— Vous direz que vous n'y êtes que... pour votre notaire.

— Et vous consentiriez à passer...

— Pour un notaire, pour un procureur, pour tout ce que vous voudrez ; je prendrai, s'il le faut, un paquet de papiers, des lunettes vertes, et nous causerons alors très impunément et surtout très longuement... d'affaires.

— De testament? par exemple.

— Certes, de celui de ce pauvre ***, dont je voudrais être si éperdument à cette heure le légataire universel.

— Ah ciel ! que vous voilà bien dans l'esprit de votre rôle, — s'est écriée madame de V***.

On vint lui annoncer sa voiture.

— Eh bien ! — lui ai-je dit en l'accompagnant, — attendrez-vous votre notaire demain à trois heures ?

— Qu'il vienne, il le verra.

— N'allez-vous pas ce soir au concert de madame T*** ?

— Non, je rentre chez moi.

— Comment, sitôt?

— Oui, pour mettre quelques affaires en ordre, ayant demain une grave entrevue avec le plus détestable et le plus importun des hommes de loi.

En disant ces mots, et toujours riant aux éclats, elle a monté en voiture.

Je suis revenu sous le péristyle, attendre la mienne ; là, j'ai été accosté par le gros Pommerive, qui, passant près de moi, m'a dit :

— Déjà infidèle !... C'est bientôt... ou bien tard...

Je haussai les épaules en souriant.

Je suis allé à ce concert. Trop de foule. Pour moi, la musique est sans charme si je ne l'entends pas commodément. En rentrant chez moi, je viens de trouver une longue et tendre lettre de Marguerite.

Dans notre conversation de ce matin, je lui avais avoué ma passion pour les violettes de Parme. J'en trouve deux corbeilles véritablement colossales dans mon salon.

Ce souvenir, cette prévenance délicate m'a touché, m'a ravi, mais ne m'a pas fait véritablement rougir de mon empressement auprès de madame de V***, que j'ai trouvée d'un éclat et d'une vivacité charmante.

Je lis pourtant avec amour la lettre de Marguerite ; elle est tendre et bonne, pleine d'une charmante mélancolie ; elle se félicite de cette longue soirée passée seule avec mon souvenir. En post-scriptum, elle me rappelle que de-

main à trois heures nous devons nous retrouver chez mademoiselle Lenormand pour savoir notre avenir.

C'est justement à trois heures que j'ai promis à madame de V*** d'aller voir ses dessins; que faire? Je ne puis certainement pas mettre en balance mon affection profonde et vraie pour Marguerite avec le caprice très vif, mais sans doute éphémère, que je ressens pour madame de V***, aussi jolie, aussi séduisante que légère et coquette.

Mais je suis assuré de l'affection de Marguerite; c'est un amour sincère et durable; le goût passager que j'échangerai peut-être avec madame de V*** ne portera d'ailleurs aucune atteinte à cette intimité tendre et sérieuse.

Avec une femme aussi inconstante, aussi variable que madame de V***, une occasion perdue peut ne plus se rencontrer, le hasard est son dieu. J'irai donc demain chez elle. Je vais trouver une excuse pour remettre notre partie d'*avenir* avec Marguerite chez mademoiselle Lenormand à après-demain. Que prétexter? une affaire... de notaire? Non, ce serait une perfidie puérile... Pourtant, que dire?

Enfin je m'y résigne; mais je vais par compensation écrire à Marguerite la lettre la plus passionnée.

. . . .

J'ai relu cette lettre tout à l'heure écrite par moi à madame de Pënâfiel. Cette lettre est bien, pleine de cœur, de tendresse, de passion, et cela n'est pas feint, c'est vrai, profondément senti, éprouvé. Chose étrange! je songe fermement à la tromper, et pourtant jamais peut-être mon amour pour elle n'a été plus vif et plus sincère. Je n'ai aucune raison de me mentir à moi-même, je m'écoute penser... Cela est vrai, j'aime Marguerite plus que je ne l'ai jamais aimée; naguère, j'aurais reculé peut-être devant quelques sacrifices; à cette heure, j'irais au-devant de tous ceux qu'elle me pourrait demander, et pourtant, je le répète, je songe à la tromper!

Cette idée me cause-t-elle honte, remords, regret? Non.

Hésité-je un instant à la pensée que Marguerite peut être instruite de cette infidélité et en ressentir un profond chagrin? Non.

Est-ce que j'éprouve pour madame de V*** aucun sentiment noble et élevé? Non. C'est un désir ardent, qui me semble devoir être aussitôt éteint qu'il a été promptement allumé.

Et pourtant, chose étrange! je me le redis encore, il me semble aimer davantage Marguerite. Pourquoi cette progression de sentiment? N'est-ce pas une illusion, un fantôme trompeur évoqué par la conscience de ma perfidie? n'est-ce pas une excuse que je cherche en m'imposant à moi-même et peut-être à mon insu cette croyance mensongère. Non, non, je m'écoute penser... il me semble assurément l'aimer davantage.

Singulière contradiction de l'âme! Serait-ce donc que mon amour pour Marguerite s'augmenterait en raison de la douleur que je pressens devoir lui causer?

Avril 18...

Jours de soleil?... hélas! non; ce temps de radieux bonheur, qui avait duré plus de deux mois, devait s'obscurcir et devenir bientôt sombre et désolé...

Étrange journée que celle-ci!

Ce matin, à mon réveil, j'ai reçu un billet de Marguerite : elle est un peu contrariée de ce retard *de bonne aventure*. Ce jour étant celui de l'anniversaire de sa naissance, elle le croyait plus convenable comme étant le plus *fatal*.

Ayant à faire quelques emplettes de porcelaines de Sèvres et de Saxe, elle m'a prié de me trouver à deux heures et demie chez ***, marchand très en vogue, afin de consulter mon goût.

Je m'y suis rendu.

En allant voir avec elle un meuble de marqueterie placé dans le magasin du fond, nous sommes restés un moment seuls. Marguerite m'a demandé de venir passer ma soirée chez elle, en promettant de me dire son secret du 1er mai.

Je l'ai tendrement remerciée; elle m'a paru plus jolie encore que de coutume : elle portait une capote paille garnie de dentelles et de bluets qui lui allait à ravir.

A trois heures je l'ai quittée, et je me suis rendu chez madame de V***.

Malgré nos folles conventions de la veille, d'après lesquelles je devais absolument passer pour un notaire si je voulais jouir du charme d'un tête-à-tête, je me fis annoncer sous mon nom, et je la trouvai seule.

Elle m'a montré ses aquarelles, qui étaient véritablement d'une excellente manière, car cette jeune femme est parfaitement douée. Néanmoins, pour sortir des banalités, j'ai prétendu les trouver mauvaises, le dessin incorrect, la couleur fausse et outrée, le faire sans assurance et sans adresse.

— Vous n'y connaissez rien du tout, — m'a-t-elle dit en riant, — j'ai un talent charmant; mais, comme vous dessinez aussi, c'est jalousie de métier.

— Nous ne nous entendrons jamais à ce sujet, madame; vous trouvez vos aquarelles bonnes, je les trouve mauvaises, n'en parlons plus; parlons d'un sujet à propos duquel nous serons sans doute d'accord.

— Et ce sujet, monsieur?

— C'est la perfection de votre esprit et de votre beauté.

— Eh bien! vous vous trompez fort, monsieur; car, prenant à mon tour votre rôle de critique, tout à l'heure si injustement exercé aux dépens de mes pauvres dessins, je vous répondrai que, si vous me trouvez charmante, moi je me trouve détestable, car j'ai mille vilaines qualités. Aussi, comme nous ne nous entendrons jamais à ce sujet, parlons d'autre chose.

— Hélas! ceci est une prétention de votre part, madame; malheureusement pour moi, vous n'avez pas tous les ravissans défauts que je vous souhaiterais, un surtout...

— Vous êtes fou; voulez-vous en attendant une preuve de mon odieux caractère!

— Je la désire ardemment, ce sera toujours cela.

— Écoutez-moi donc, et surtout ne m'interrompez pas. Une de mes amies intimes, très méchante aussi, avait une vengeance à exercer contre une femme de sa connaissance; vous n'avez pas besoin de savoir le pourquoi de cette vengeance. Mon amie était belle, ou plutôt jolie, vive, coquette, légère, ce que je vous donne comme qualités, selon votre désir, et non pas du tout comme défauts; joignez à cela un esprit assez amusant, du charme et beaucoup *d'entrain*, pardon de cette vulgarité, et vous aurez son portrait. La femme dont mon amie voulait se venger était belle aussi, mais prétentieuse, hautaine et fausse au dernier point; elle semblait pourtant sérieusement occupée d'un homme... Pourquoi ne le dirais-je pas? oui, d'un homme fort agréable, assez excentrique, enfin qui ne ressemblait pas à tout le monde : aujourd'hui gai, amusant, aimable; demain bizarre, maussade, ennuyeux et ennuyé. Pourtant, dans un de ses beaux jours de raison, de bon sens, il s'était montré très empressé auprès de mon amie, qui le trouva, me dit-elle, fort bien, trop bien peut-être... Dans cette circonstance, mon amie vint me demander conseil.

— Eh bien! vous avez, j'espère, conseillé à votre amie ce que je lui aurais conseillé moi-même, de se venger de la femme prétentieuse en faisant secrètement le bonheur de l'homme excentrique. Une pensionnaire aurait trouvé cela; les moyens les plus simples sont toujours les meilleurs.

— Ne m'interrompez donc pas. Mon amie attendant mon avis, j'ai voulu savoir le caractère de l'homme excentrique, s'il était sûr, sincère, et non pas indiscret et étourdi.

— Eh bien! madame?

— Eh bien! monsieur, c'était un de ces hommes assez rares auxquels une femme peut tout confier, qui comprennent tout, apprécient tout, admettent tout, quitte ensuite à dire franchement ce qu'ils pensent, mais qui ensevelissent la confidence dans le secret le plus impénétrable. S'il est ainsi, dis-je à mon amie, vous n'avez qu'une

chose à faire, c'est d'être inconséquente, osée, hardie, ou plutôt d'être enfin ce que nous ne sommes presque jamais, franche et vraie ; — en un mot, dites à l'homme excentrique : « Vous voulez me plaire, mais je vous » sais occupé ; or, non-seulement une affection partagée » ne peut me convenir, mais, si j'agrée vos soins, je veux » une preuve, un moyen sûr de rendre impossible pour » l'avenir tout retour à la personne que vous m'aurez sa- » crifiée. En un mot, envoyez-moi toutes ses lettres, avec » un billet significatif et très compromettant à ce sujet, » et... l'avenir est aux heureux... » Eh bien ! ne donnais-je pas là un affreux conseil à mon amie ? — m'a dit madame de V*** en terminant.

— Je pourrais vous répondre, madame, grâce à la même allégorie, et me créer à l'instant un ami intime qui se trouverait être justement l'homme excentrique de votre amie intime. Mais, tenez, pas de détours, parlons franchement ; vous me connaissez assez pour savoir que je suis secret. Est-ce une perfidie que vous me demandez ? N'accueillerez-vous mes soins qu'à cette condition ?

— Mais, monsieur, vous êtes fou...

— Pas du tout.

— Mais pourquoi supposer que ce que je vous dis de mon amie soit un prétexte pour vous parler de moi, et que je pense le moins du monde à accueillir vos soins ?

— Eh bien ! soit, supposez que l'homme excentrique ait ainsi parlé, et non pas moi.

— A la bonne heure, de la sorte on peut causer, nous rentrons dans le vrai. Vous auriez donc demandé à mon amie si elle exigeait véritablement de vous une perfidie ? Et si elle l'eût exigée, qu'auriez-vous répondu ?

— Que je me sentais capable, surtout avec elle, de faire toutes sortes d'infidélités... mais jamais de trahison.

— Et si mon amie avait pourtant mis ses bontés à ce prix ?

— Cela ne se pouvait pas.

— Comment ?

— J'aurais pris cela pour une plaisanterie, et refusé obstinément d'en être dupe.

— Pourquoi une plaisanterie ?

— Parce qu'il n'y a pas une femme capable d'une telle pensée.

— C'est un peu fort !

— Je pense comme cela.

— Aucune femme ?

— Aucune !

— Mais je vous dis que, moi, j'ai conseillé cela à mon amie.

— Permettez-moi de douter de ce que vous dites.

— C'est insupportable ; j'ai eu la pensée de cette perfidie, et je la lui ai conseillée, vous dis-je.

— Je ne puis vous croire ; je sais trop la noblesse de votre caractère pour ajouter foi à ces calomnies que vous faites contre vous-même.

— Enfin, supposez maintenant que je vous dise cela... à vous.

— A moi ?

— A vous.

— Je ne puis supposer l'impossible.

— Mais je vous le dis à cette heure.

— Sérieusement vous me dites cela ? vous me faites ces conditions ?

— Très sérieusement.

— Eh bien ! sérieusement, vous voulez vous moquer de moi.

— Vous êtes humble au moins.

— Très fier au contraire de ne pas admettre que vous me croyiez capable d'une lâcheté. Mais, tenez, ne parlons plus des autres, parlons de vous et de moi ; agréez mes soins, sans condition, ou plutôt à condition que vous me rendrez tout aussi infidèle que vous le voudrez.

— Et ces lettres ?

— Encore cette folie ! Croyez-vous donc que je ne voie pas que c'est un moyen fort adroit d'ailleurs de m'éprouver ? de savoir si vous pouvez compter sur moi, sur ma sûreté, sur ma probité en amour ? Aussi, entre nous, je ne peux m'empêcher d'augurer fort bien pour mon bonheur à venir de cette précaution de votre part.

— La confiance ne vous manque pas, au moins.

— Est-ce donc être vain que de désirer, que d'espérer ardemment ?...

— Ces lettres ? ces lettres ?

— Toujours cette plaisanterie ? Quant à cette épreuve, je vous le répète, je la trouve parfaite, car quelle femme pourrait avoir l'ombre de confiance, d'estime ou de tendresse pour un homme capable d'une telle misère ? Ne devrait-elle pas craindre qu'un jour aussi ses lettres ?...

— Certes, elle pourrait craindre cela, si elle était assez sotte pour écrire...—ajouta madame de V*** avec une assurance dégagée qui me choqua. . . . .

. . . .

Par la fin de notre entretien, je m'assurai qu'en effet madame de V*** ne me donnerait quelque espérance qu'au prix de cette perfidie.

Ce calcul m'a paru doublement odieux de sa part ; sans doute parce qu'il blessait mon amour-propre, en cela que chez madame de V*** le désir de se venger de madame de Pënâfiel (vengeance dont j'ignorais d'ailleurs le motif) passait avant le goût qu'elle prétendait ressentir pour moi.

Je suis sorti de chez madame de V*** assez désappointé. J'avais compté sur une entrevue sinon plus tendre, du moins beaucoup plus décisive ; la réputation de légèreté de madame de V*** étant telle que je croyais voir agréer mes soins sans conditions ; or, celles qu'elle me faisait positivement étaient aussi exorbitantes qu'inadmissibles.

Chose étrange ! autant hier, lorsque je songeais à tromper Marguerite, mon amour pour elle m'avait paru s'accroître... autant aujourd'hui, après cette sorte d'échec à la trahison que je méditais, mon affection semble se refroidir.

Cette impression, peut-être exagérée, sera sans doute éphémère ; mais je l'éprouve.

En pensant à la soirée que je vais passer près d'elle, je sens que je me serais montré beaucoup plus tendre, beaucoup plus aimable, si j'avais eu quelque tort réel à me reprocher et à lui cacher.

Sans doute j'avais bien agi en me refusant à ce que madame de V*** espérait de moi ; mais je ne pouvais trouver dans mon procédé, si naturel d'ailleurs, aucune satisfaction de conscience ; car Marguerite me plaisait beaucoup plus que son *ennemie :* en n'hésitant pas entre elles deux, je n'avais fait aucun sacrifice.

Néanmoins il m'est presque impossible de ne pas ressentir une sorte de violent dépit contre madame de Pënâfiel en pensant que sans l'inimitié qu'elle a inspirée à madame de V***, il m'eût sans doute été facile de lui faire une infidélité passagère, qui aurait eu pour moi beaucoup de charmes et de piquant.

Rien de plus égoïste, de plus injuste, de plus cruellement ridicule que mon irritation contre Marguerite, parce qu'elle m'a involontairement privé d'un plaisir dont l'éclat pouvait lui devenir une peine amère.

J'avoue ces misères ; mais je pense ainsi, et c'est sous l'influence de ces idées que je vais me rendre chez madame de Pënâfiel.

Quel sera l'issue de cette soirée ? Je ne sais, mais j'ai de tristes pressentimens.

XXII

MÉFIANCE.

Fatale, fatale soirée que celle-là (1)! Pourrai-je me la rappeler?... Oui, mes souvenirs sont encore si douloureux qu'ils ne me manqueront pas!

Je suis arrivé à neuf heures et demie à l'hôtel de Pënâfiel, dans une disposition d'esprit aigre et maussade.

— Comme vous venez tard! — m'a dit Marguerite en souriant et d'un ton de reproche amical; — mais j'ai tellement hâte de vous dire mon secret, mes projets du mois de mai, que je ne veux pas perdre de temps à vous gronder. Asseyez-vous là, près de moi, et soyez muet.

Satisfait de cette recommandation, qui me permettait de cacher mon humeur chagrine, je baisai la main de Marguerite, et je lui dis d'un air sérieux, qu'elle crut feint:

— Me voici d'une gravité, d'une attention complète; je vous écoute.

— Tout ce que j'espère, c'est que cet air grave, cette attention, seront tout à l'heure fort dérangés par l'étourdissement imprévu de ce que j'ai à vous dire, — ajouta en riant madame de Pënâfiel; — mais qu'importe! ne m'interrompez pas... Je voulais aller ce matin chez mademoiselle Lenormand, non-seulement à cause de mon jour de naissance, mais encore parce que j'étais curieuse de savoir si cette rare devineresse m'aurait su prédire que le plus grand bonheur que j'aie rêvé de ma vie était sur le point de se réaliser. Ce bonheur, le voici: le 1er mai, je quitte Paris...

— Vous partez!...

— Silence, — me dit Marguerite en mettant son joli doigt sur ses lèvres; — vous voilà déjà tout ému, rien qu'au commencement; que sera-ce donc tout à l'heure? Je reprends: je pars le 1er mai, n'emmenant avec moi qu'un homme de confiance et ma vieille femme de chambre, mademoiselle Vandeuil. Le but apparent de mon voyage est un séjour de quelques mois dans une de mes terres, en Lorraine, que je n'ai pas visitée depuis longtemps...

— Je devine...

— Vous ne devinez pas du tout. A six lieues de Paris je m'arrête; je laisse ma voiture chez le père de ma femme de chambre, qui m'est tout dévoué, et je reviens à Paris, devinez où?

— En vérité, je ne sais...

— Dans une modeste mais charmante petite demeure, située au fond d'un quartier perdu, et je m'y installe sous le nom de madame Duval, jeune veuve arrivant de Bretagne à Paris pour s'occuper d'un procès... Eh bien! que vous disais-je? vous voilà, comme je m'y attendais, tout étonné, tout stupéfait, — dit Marguerite.

Je n'éprouvais ni étonnement, ni stupéfaction, mais un sentiment bien autre.

Soit par suite de la disposition chagrine de mon esprit irrité ou de ma défiance naturelle, ces projets de retraite venaient de rappeler tout à coup à ma mémoire un des mille bruits odieux qui avaient couru sur madame de Pënâfiel, et entre autres les mystérieuses aventures qu'on prétendait s'être passées dans une petite maison ignorée qu'elle possédait. Depuis, Marguerite m'avait toujours nié ce fait comme tant d'autres calomnies absurdes, qui, ne pouvant s'attaquer à aucune évidence, étaient réduites à supposer mille incidens secrets. Aussi, étourdi par le bonheur idéal que je goûtais depuis deux mois, ou plutôt pendant cet accès de raison et de félicité, j'avais eu l'esprit de ne pas songer un moment au passé. Près de cette femme charmante, j'avais aveuglément cru ce qu'il est toujours si commode, et si bon, et si sage de croire, que j'étais uniquement aimé; j'avais aveuglément cru à la noble explication qu'elle m'avait donnée de sa conduite; j'avais enfin oublié les lâches et misérables défiances qui déjà m'avaient rendu si cruellement injuste à son égard. Pourquoi retombai-je alors, et à propos de ce projet de retraite, dans tous mes abominables rêves de méfiance? Je ne sais, mais, hélas! j'en subis la douloureuse obsession.

— Une fois établie dans ma maisonnette, — continua madame de Pënâfiel, — je reçois chaque jour mon frère; ce frère... c'est vous, car vous restez ostensiblement à Paris; seulement, de temps à autre, vous vous montrez à l'Opéra, dans le monde; puis, quittant bien vite tous les brillans ennuis de votre élégance habituelle, vous venez modestement ici, chaque jour, passer de longues heures auprès de votre sœur bien-aimée; toutes les heures enfin que vous laisseront vos apparitions mondaines. Eh bien! Arthur, que dites-vous de cette folie? n'est-elle pas charmante? Oh! mon ami, si vous saviez la joie d'enfant que je me promets de cette existence si intimement partagée avec vous, de cette obscurité, de ce mystère, de ces longues promenades, de ces soirées passées loin d'un monde importun et jaloux, de ces journées toutes à nous et si diversement remplies! Car vous ne savez pas, Arthur, nous aurons là un salon où nous trouverons de quoi peindre et faire de la musique; là seront les livres que vous aimez, ceux que j'affectionne. L'habitation est petite, mais commode; le jardin très grand, très ombragé, très esseulé. Notre maison, ne vous moquez pas trop de ces détails de ménage, notre maison se composera de ma femme de chambre, d'une seconde femme qu'elle prendra, et d'un homme pour vous. D'avance, je me fais une fête de reconnaître, j'en suis sûre, qu'on peut être parfaitement heureux de la vie la plus médiocre, et de juger par nous-mêmes de ces existences modestes dont nous autres riches ne soupçonnons pas même les conditions... en un mot, mon ami, tant que vous ne vous lasserez pas de cette solitude, mon intention est d'y vivre; et puis, c'est peut-être un enfantillage, mais cet isolement complet de Paris au milieu de Paris m'amuserait au possible, si notre bonheur m'en laissait le temps. D'ailleurs, mon projet ne peut réussir qu'à Paris, car, disparaissant tous deux, le monde aurait bien vite pénétré la vérité; tandis que, vous y restant, ses soupçons seront déroutés. Mais ce qui sera charmant, ce seront les commentaires sur mon absence, les mensonges de toutes sortes qu'on débitera, et surtout les preuves à leur appui. Mon Dieu! quand je pense à tout ce que vous entendrez dire, j'envie presque votre place. Mais vous voyez que j'use largement du droit que j'avais réclamé de ne pas être interrompue; c'est qu'aussi on ne peut cesser de parler d'un bonheur qu'on attend, qu'on désire... oh! qu'on désire de toutes les forces de l'amour et de l'espérance, — ajouta Marguerite en me tendant la main d'un air radieux et épanoui.

Je l'avais à peine écoutée. Ses projets, je le répète, venaient de réveiller en moi des soupçons infâmes, si heureusement endormis pendant deux mois de souverain bonheur. Cette adoration pieuse et profonde pour la mémoire de son mari, qui avait dû m'expliquer la vie de Marguerite, ne me parut plus alors qu'une fable grossière dont je m'indignais d'avoir été un instant la dupe ridicule. Je crus de nouveau et plus opiniâtrément que jamais à toutes les odieuses calomnies d'autrefois. Aussi, cruellement irrité d'avoir cédé à un élan de noble confiance, et un moment oublié ce que j'appelais *ma pénétration et ma sagacité*, les ressentimens les plus détestables se soulevèrent dans mon cœur. Partant enfin de cette supposition, que ce que Marguerite me proposait avec une grâce si charmante, elle l'avait pareillement proposé à d'autres, sans doute dans les mêmes termes et en feignant la même naïve et joyeuse espérance; ne trouvant alors rien de plus sot que mon rôle, si je paraissais croire à ce désir soudain de bon-

(1) Ce chapitre du Journal d'un inconnu semble avoir été écrit quelque temps après les événemens qu'il retrace.

heur ignoré que j'étais censé éveiller dans le cœur de Marguerite, concentrant mon dépit haineux en une ironie glaciale, je répondis :

— Sans doute ce projet est du dernier joli, et cette idée de retraite mystérieuse au milieu de Paris me paraîtrait fort originale, si je ne savais que c'est une redite... Or, quant à moi, dans certaines circonstances, je les trouve insipides.

— Mon Dieu! avec quelle froideur vous accueillez ma proposition! — me dit tristement Marguerite en s'apercevant enfin du changement de mes traits;—moi qui croyais vous voir partager ma joie!... moi si heureuse, si profondément heureuse de cet avenir de bonheur et de mystère!

— Cette joie imperturbable prouve du moins la fraîcheur toujours renaissante de vos sensations; sans cela, vous seriez, ce me semble, un peu blasée sur cette espèce de bonheur et de mystère-là...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que cette retraite ne sera pas témoin pour la première fois de ces amours secrets et passionnés dont je dois être le héros... à mon tour.

— En vérité, je ne vous comprends pas, Arthur; expliquez-vous... Tenez, je ne sais pas pourquoi, mais vous me glacez...

— Vous voulez que je m'explique?... Eh bien! soit. Se faire dire certaines choses qu'on sait à merveille est une fantaisie comme une autre; par exemple, comme celle d'éprouver successivement ses amans par la solitude... dernière épreuve après laquelle ils sont sans doute définitivement classés selon leurs mérites.

— Je vous dis que je ne vous comprends pas, Arthur; et pourtant votre regard froid et ironique me fait mal, il me rappelle ce jour affreux où... Mais dites, qu'avez-vous? Expliquez-vous, mon Dieu! expliquez-vous! que pouvez-me reprocher? Ce projet vous déplaît-il? j'y renonce, n'y pensons plus; mais, au nom du ciel! dites-moi ce que vous avez? D'où vient ce changement? Hier encore, ce matin, vous étiez si bon, si aimant... votre dernière lettre... était si tendre!...

— Hier, et ce matin encore, j'étais un sot et un aveugle; je suis peut-être tout aussi sot à cette heure, mais au moins j'ai les yeux ouverts.

— Les yeux ouverts! — répéta Marguerite sans comprendre.

— Quant à ma dernière lettre, vous savez comme moi... mieux que moi, que, s'il est encore assez difficile de bien feindre la vérité dans la parole, dans le geste et dans l'accent, rien n'est plus facile et plus vulgaire que de mentir dans une phrase étudiée, réfléchie tout à l'aise... Ainsi, lorsque je vous ai écrit cette dernière lettre... si tendre comme vous dites, je venais d'obtenir un rendez-vous de madame de V***.

— Arthur, Arthur! vous plaisantez cruellement! et, sans le vouloir, vous me faites bien du mal...

— Je ne plaisante pas, je vous jure; je parle au contraire très sérieusement, très en ami... afin que vous ne soyez pas plus dupe de ma fausseté... que je ne veux l'être de la vôtre.

— Dupe?... dupe de ma fausseté?

— Oui.

— Dupe de ma fausseté!... Quelle expression étrange dans votre bouche!... Et pourquoi seriez-vous ma dupe? Qu'est-ce que cela signifie? Mais c'est inexplicable... et à quel propos, mon Dieu! me dites-vous cela?

— Je vous dis cela à propos de ce que vous savez mieux que moi : c'est que je ne suis pas le premier de vos amans à qui vous ayez proposé cette divertissante pastorale do faubourg.

Marguerite joignit ses mains et les laissa tomber sur ses genoux en me regardant avec des yeux fixes et arrondis par la stupéfaction et la douleur. Mais je continuai résolûment, bien que le cœur me battît fort et vite... et que le souvenir du dernier entretien que j'avais eu autrefois avec Hélène me traversât la pensée, brûlant et douloureux comme un trait de feu :

— Voyez-vous, ma chère, au milieu des distractions du monde, on peut assez convenablement remplir son office d'amant, et ignorer de bonne grâce les antécédens de cœur de l'objet aimé; rien de plus ridicule, d'ailleurs, que cette inquiétude du passé; car vous appartient-il? L'avenir reste, et le diable sait ce qu'il nous réserve. Mais pour remplir avec quelque supériorité ce rôle d'amant sans aïeux... dans cette mystérieuse idylle qui a pour spectatrices habituelles vous et votre femme de chambre; mais pour jouer au moins comme les autres à *une maisonnette et son cœur*, il faut être meilleur ou plus mauvais comédien que je ne le suis. D'honneur, ma chère Marguerite, je craindrais trop de paraître inférieur à mes nombreux devanciers, et je tiens à vous laisser la bonne opinion que vous avez de moi.

— Ah! mon Dieu!... je fais là un rêve affreux, et je souffre beaucoup... — dit-elle en portant ses mains tremblantes à son front.

Mes artères battaient à se rompre; j'avais, par instant, la conscience de causer un terrible chagrin à cette malheureuse femme, en flétrissant avec une ironie si grossière et si insolente l'avenir enchanteur qu'avait rêvé son amour. Je me figurais en frémissant ce qu'elle devait souffrir si véritablement j'avais été sa première affection depuis la mort de son mari... Mais ma défiance ombrageuse, encore exaltée par les souvenirs de tant de bruits odieux répandus sur Marguerite, et surtout ma *crainte d'être-dupe*, étouffant ces lueurs de raison, je ne trouvai pas d'expression assez méprisante pour insulter à ce que j'appelais l'implacable fausseté de cette femme.

Bientôt elle fondit en larmes.

Elle ne s'indigne pas de mes soupçons! elle supporte de pareilles brutalités! La sincérité serait moins patiente, le mensonge seul est lâche. Elle m'a d'ailleurs cédé, pourquoi n'aurait-elle donc pas cédé à d'autres?... Telles furent les seules pensées que fît naître en moi cette douleur silencieuse et éplorée.

Elle pleura longtemps.

Sans lui dire un seul mot de consolation, je la regardais d'un air sombre et haineux, irrité contre moi, et l'accusant pourtant des mille sentimens douloureux qui m'agitaient.

Tout à coup Marguerite redressa son visage pâle et marbré, regarda autour d'elle avec égarement, se leva droite, et fit un pas ou deux en disant :

— Non, non, ce n'est pas un rêve... c'est une réalité... c'est bien... — Puis les forces semblant lui manquer, elle retomba sur son fauteuil. Alors, essuyant ses yeux, elle me dit d'une voix ferme : — Pardon de cette faiblesse; c'est que, voyez-vous, depuis que je vous ai tout dit... c'est la première fois que vous me traitez ainsi... Pourtant je vous crois beaucoup moins cruel que vous ne le paraissez. Il est impossible que de gaieté de cœur vous me fassiez un mal si affreux; non, cela est impossible : aussi je ne vous en veux pas; on vous a abusé, et vous avez cru à des calomnies. Eh bien! ni vous, ni moi, n'est-ce pas, mon ami, nous ne pouvons sacrifier notre bonheur à venir à de si misérables médisances? Vous allez donc me dire, me confier vos soupçons, les preuves que vous croyez avoir de ma fausseté, et je les détruirai d'un mot, entendez-vous, d'un seul mot, car la vérité a un langage auquel rien ne résiste... Encore une fois, je ne vous en veux pas, Arthur! Pour traiter une femme ainsi que vous m'avez traitée, et cela dans un moment où, radieuse d'amour et d'espérance, elle venait à vous pour... Mais non, non, il ne s'agit plus de cela... encore une fois, pour traiter une femme avec ce mépris et cette dureté, il faut avoir de sérieuses preuves contre elle, n'est-ce pas? Eh bien! dites... dites... quelles sont-elles?

Ce calme et noble langage m'irrita, car il me fit rougir de honte. Comment oser avouer qu'un méchant caprice d'incurable défiance, que le vague souvenir d'une calom-

nie, que le dépit surtout de n'avoir pas réussi auprès de madame de V*** aussitôt que je l'espérais, avaient seuls provoqué ma brutale et insolente réponse? Aussi, par orgueil, je ne voulus point avouer que j'avais agi comme un insensé, et je continuai d'être cruel, injuste, ou plutôt fou de méchanceté.

— Madame, — dis-je avec hauteur, — je n'ai pas à expliquer mes convictions; elles me suffisent, et je m'y tiens.

— Mais elles ne me suffisent pas, à moi? J'ai été indignement calomniée à vos yeux, et je veux être justifiée!

— On ne vous a pas calomniée; je crois ce que je crois...

— Il croit! mon Dieu! il croit!... et vous croyez sans honte que j'ai parlé à d'autres de ce rêve de bonheur?... Et vous osez croire que je suis assez vile, assez lâche, assez basse pour mentir ainsi chaque jour, et que l'infamie est chez moi une habitude?...

— Il n'y a là ni infamie, ni lâcheté, ni bassesse, ni mensonge; vous avez fait beaucoup... beaucoup d'heureux... et je sais que leur bonheur dut être ravissant. Vous m'avez raconté une très excellente histoire de fidélité conjugale, survivant même au défunt, tout à fait dans le goût de celle des veuves du Malabar. Ce souvenir d'un trépassé adoré, choyé, fêté, caressé comme une réalité, était une traduction un peu libre... mais du moins assez originale de votre vie, au contraire si amoureusement remplie; c'était de plus un bon procédé de votre part pour me faire croire à mon *uniquité;* j'ai répondu à cela par un autre bon procédé en ne vous tracassant pas là-dessus, et feignant d'être votre dupe; d'ailleurs, j'étais censé avoir le premier triomphe du cher mort... lutte, il est vrai, peu flatteuse... mais...

— Malheureux! — s'écria Marguerite en m'interrompant, et se levant droite, majestueuse, presque menaçante, l'œil brillant, les joues colorées d'indignation. Puis, s'appuyant tout à coup sur un meuble, elle se dit à voix basse, et comme écrasée par le remords : — J'ai mérité cela... j'ai mérité cela... souffre, malheureuse femme... à qui oserais-tu te plaindre maintenant!!!... — A travers les mille impressions tumultueuses qui luttaient dans mon âme, je sentis un mouvement de pitié profonde et de terreur épouvantable; j'allais peut-être revenir à la raison, lorsque Marguerite, ayant essuyé ses larmes, me dit d'une voix brève : — Pour la dernière fois, monsieur, croyez-vous à une seule de ces infâmes calomnies? Songez-y bien... votre réponse fixera ma destinée et la vôtre!...

Ce ton de menace me mit hors de moi, je devins fou, ou plutôt le jouet de je ne sais quel vertige.

M'approchant de Marguerite, je lui dis en lui prenant la taille :

— D'honneur! ma chère, l'indignation vous sied au moins aussi bien qu'un bonnet de madame Baudrand; jamais vous ne m'avez semblé plus jolie. Allons, mon ange! mon don Juan féminin! viens tromper à la fois les amans d'hier et ceux de demain... et faire à ce pauvre marquis défunt une nouvelle infidélité posthume...

D'abord elle m'écouta stupéfaite, puis elle jeta un cri déchirant, me repoussa avec violence, et disparut dans sa chambre à coucher, dont j'entendis brusquement fermer le verrou.

. . . .

. . . .

Je revins chez moi comme un homme ivre.

Je n'avais qu'une sorte de perception confuse de ce qui venait de se passer.

Le soir, je fus pris d'un accès de fièvre très violent; j'eus, je crois, le délire toute la nuit.

Le lendemain, mon valet de chambre me remit un paquet cacheté.

C'étaient mes lettres à Marguerite.

— Qui a apporté cela? — lui dis-je.

— Mademoiselle Vandeuil, monsieur, à deux heures du matin.

— Et madame de Pënâfiel?

— Madame la marquise est partie cette nuit en poste; ses gens ignorent dans quelle direction.

XXIII

RENCONTRE.

Il est inutile de dire l'amertume de mes regrets et de mes remords après le départ de madame de Pënâfiel. Je ressentis, dans un autre ordre d'idées, les mêmes déchiremens qu'autrefois ensuite de ma rupture avec Hélène. Seulement avant de renoncer absolument à cette noble fille, il m'était resté longtemps un doux et vif espoir d'obtenir sa main : tandis que je ne pouvais plus penser à revoir Marguerite. Comme toujours, l'affection qu'elle m'avait témoignée m'apparut dans toute son enivrante douceur lorsque je l'eus perdue, et, par une contradiction fatale, je me sentais l'aimer plus passionnément que jamais.

Je m'appesantissais avec une sorte de jouissance cruelle sur tout ce que je venais de sacrifier si indignement, non pas à la défiance, mais à une espèce de monomanie aussi méchante qu'imbécile; j'en souffrais affreusement, sans doute, mais qu'importait cela? Le fou furieux souffre aussi; le mal qu'il fait est-il moins du mal.

Que dirai-je encore? l'image de cette femme séduisante m'apparaissait plus belle, plus voluptueuse que jamais... Enfin cette désolante vulgarité, *qu'on ne connaît le prix du bonheur qu'alors qu'on l'a perdu*, fut le thème douloureux que mon désespoir varia sous toutes les formes.

Accablé par un regret aussi écrasant, que pouvais-je faire?

Hélas! lorsque l'homme est d'une nature si malheureuse que l'amour, l'ambition, l'étude, ou les obligations sociales ne lui suffisent pas pour occuper son esprit et son cœur; lorsque surtout il dédaigne ou méconnait cette bienfaisante nourriture spirituelle que la religion lui offre comme un salutaire et inépuisable aliment; son âme, ainsi privée de tout principe généreux, réagit à vide sur elle-même..: alors les chagrins sans nom, les mornes et pâles ennuis, les doutes rongeurs, désespérans fantômes... naissent presque toujours de ces élucubrations ténébreuses, solitaires et maladives.

Si l'homme au contraire applique cette énergie, qui s'use et se dévore elle-même, à l'observance rigoureuse des lois que Dieu et l'humanité lui impose; s'il parvient à jalonner pour ainsi dire sa carrière pour l'accomplissement de ses devoirs, à se tracer de la sorte une route nette et droite qui aboutisse à une espérance d'immatérialité après la mort; la vie de l'homme devient logique et se déduit conséquemment du principe qui le fait agir et des fins auxquelles il tend. Alors tout s'enchaîne avec un admirable ensemble; chaque effet a sa cause et son résultat. Enfin, au lieu d'errer misérablement sans intérêt, sans espoir et sans frein, il marche vers un but. Fausse ou vraie, il suit du moins une voie... et si les magnifiques perspectives qui la couronnent, et sur lesquelles il attache si ardemment le regard, ne sont qu'un mirage éblouissant... qu'importe!... si ce consolant et divin mirage l'a conduit au terme de son existence, le cœur rempli de joie, d'espérance et d'amour!

. . . .

Mais, hélas! ces nobles pensées avaient beau me venir à l'esprit, je ne me sentais ni le vouloir ni l'énergie de les suivre.

Aussi je retombais de tout le poids de mon abattement dans le vide de mon cœur. Je sentais mon mal, et je n'a-

vais pas le courage de chercher ma guérison. J'agissais avec la faiblesse de ces gens qui, s'opiniâtrant dans la douleur, préfèrent une souffrance sourde et continue à l'action héroïque mais bienfaisante du fer ou du feu.

. . . .

Je menais une vie misérable; le jour, je faisais défendre ma porte aux rares visiteurs que ma réserve et mon isolement dans le bonheur n'avaient pas éloignés de moi. Quelquefois aussi je me livrais à des exercices violens, je montais à cheval, je faisais des armes avec fureur, afin de me briser, de m'anéantir par la fatigue, croyant ainsi engourdir la pensée dans l'épuisement du corps.

Puis, quand le soir arrivait, j'éprouvais je ne sais quel âpre et étrange plaisir à m'envelopper d'un manteau, et à errer ainsi seul à l'aventure dans Paris, surtout par des temps sombres et orageux.

Je me livrais alors à une sorte d'emportement dédaigneux, aussi ridicule que puéril, en passant devant de somptueux hôtels, devant les théâtres éclairés, en voyant ces voitures rapides qui se croisaient en tous sens pour aller à ces fêtes : « Moi aussi, si je voulais, j'ai ma place dans ces salons joyeux, dans ce monde si splendide et si envié; si je voulais à cette heure, mes chevaux impatiens m'y transporteraient! Cette existence que je dédaigne ferait la joie et l'orgueil du grand nombre, et pourtant, par je ne sais quel honteux caprice qui insulte au bonheur tout fait que le destin m'a donné, je préfère errer ainsi à pied, en promenant une tristesse incurable à travers ces rues fangeuses. Une femme belle, et jeune, et spirituelle, qui réunit enfin tout ce qui peut flatter la vanité de l'homme, m'a enivré de l'amour le plus pur, et, après deux mois d'un bonheur idéal, sans raison et sans honte, j'ai follement, j'ai brutalement foulé aux pieds cet amour, avec colère et mépris! Et je n'ai pas même le courage de cette colère et de ce mépris, car maintenant je rougis de ma conduite, je pleure, je suis le plus misérable des hommes; je vais me cacher comme un criminel; et ces créatures immondes et effrontées qui errent çà et là dans la boue me parlent... à moi... à moi qui à cette heure pourrais être aux genoux d'une femme dont tous admirent l'élégance, l'esprit et le charme! d'une femme qui m'avait offert de réaliser le rêve de la félicité la plus souveraine, et qui peut-être à cette heure tiendrait ma main dans la sienne, et me dirait d'une voix enchanteresse et les yeux humides de tendresse : « A vous mon âme, à vous ma vie !... »

. . . .

En vérité, cela était affreux, et pourtant, par une bizarrerie fatale de mon malheureux esprit, je trouvais une sorte de jouissance, aussi amère qu'inexplicable, dans le contraste de ce présent si sombre, si abject, et de ce passé si éblouissant.

C'était donc un soir, cinq ou six jours après le départ de Marguerite; je me trouvais alors dans le paroxysme de mes regrets. La nuit était sombre, la pluie tombait fine et froide ; je m'enveloppai dans un manteau et je sortis.

Je ne m'étais jamais figuré l'effroyable tristesse des rues de Paris à cette heure ; rien plus lugubre que la pâle réflexion des réverbères sur ces pavés couverts d'une boue noire et fétide, et dans l'eau stagnante des ruisseaux. En marchant ainsi au hasard, je pensais souvent à l'épouvantable sort d'un homme sans asile, sans pain, sans ressource, et errant ainsi que j'errais.

Je l'avoue, quand ces idées venaient m'assaillir, si je rencontrais sur mon chemin, par ces nuits orageuses, quelque femme portant un enfant déjà flétri par la misère, ou un vieux mendiant tremblant et décharné, je leur faisais une riche aumône, et, quoique le vice eût sans doute plus de part à leur détresse que la destinée, j'éprouvais un moment de bien-être en voyant avec quelle stupéfaction ils touchaient une pièce d'or.

Et puis alors se déroulait à ma vue l'effroyable tableau de la misère ! non pas de la misère isolée de l'homme qui, bâtissant une hutte de feuilles ou se blottissant dans le creux d'un rocher, pourrait au moins respirer un air vif et pur, et avoir pour consolation le soleil et la solitude; mais cette misère sordide et bruyante des grandes villes, qui se rassemble ou se presse dans d'infects réduits pour avoir chaud.

J'avais alors des terreurs insurmontables, en me supposant obligé par je ne sais quelle fatalité de vivre de la même vie, pêle-mêle avec ces malheureux que la pauvreté déprave autant que le crime.

Je pâlissais d'effroi : car la condition la plus laborieuse, mais exercée dans la solitude et au grand air, ne m'aurait jamais épouvanté; mais quand je songeais à cette existence forcément rapprochée, à ce contact hideux et continu des gens des prisons et des bagnes, par exemple ; il me prenait quelquefois des frayeurs si folles, que je ne pourrais dire avec quelle dilatation, avec quel bonheur je retrouvais en rentrant ma maison bien éclairée, mes gens attentifs, mes livres, mes tableaux, mes portraits, tout cet intérieur paisible et comfortable enfin où je me précipitais comme dans un lieu de refuge.

Oh ! c'est alors qu'à genoux, à deux genoux, je remerciais mon père de la fortune que je lui devais ! Triste reconnaissance que celle-là ! qui avait besoin d'une frayeur sordide pour me monter au cœur et ranimer un instant ces souvenirs déjà si lointains et si oubliés !

. . . .

Mais je reviens à ma promenade nocturne.

Un soir, tout en suivant les rues presque machinalement, j'arrivai sur le boulevard de la Bastille. La lune jetait une lueur indécise à travers les nuages rapides qui obscurcissaient son disque, car il ventait beaucoup, et une pluie fine et serrée tombait avec abondance. Il pouvait être environ neuf heures.

Parmi quelques maisons isolées situées près de l'ancien jardin de Beaumarchais, je remarquai une d'elles, parce qu'elle me parut neuve et singulièrement propre; elle était très petite, et une grille à hauteur d'appui défendait une espèce de carré de jardin pareil à ceux qu'on voit devant les maisons en Angleterre. En dehors de ce jardin, et à l'un des angles de la maison, était une porte verte à marteau de cuivre ; il n'y avait qu'un étage, trois fenêtres au rez-de-chaussée et trois fenêtres au premier. A travers les volets fermés, je remarquai deux trous très petits, sans doute destinés à laisser passer le jour à l'intérieur ; une vive lumière s'échappait de ces ouvertures pratiquées à la hauteur de mes regards. Je cédai à un moment d'insouciante curiosité, et je regardai.

On avait laissé les rideaux ouverts; je pus donc voir à travers les vitres l'intérieur de cet appartement.

Mais que devins-je, grand Dieu ! quand je reconnus Hélène !

J'étais stupéfait, car je la croyais encore en Allemagne avec sa mère.

Je détournai un instant ma vue, car mon émotion était saisissante, profonde.

Et mon cœur battait si violemment que ses pulsations m'étaient douloureuses ; pourtant, dominé par une ardente curiosité, je regardai de nouveau.

Oh ! qu'Hélène me parut embellie! Elle n'était plus frêle et un peu courbée comme autrefois ; ses épaules étaient élargies, ses formes plus développées, plus arrondies, mais sa taille charmante toujours fine et svelte. Puis ses joues fraîches et roses, son front calme et pur, tout son extérieur enfin, révélait une apparence de quiétude et de sérénité qui, je l'avoue, me fit un mal horrible ; car je me vis à tout jamais oublié... puisqu'elle ne semblait pas souffrir.

Hélène était vêtue d'une robe de soie noire, ses admirables cheveux blonds tombaient en grosses boucles sur son front et sur son cou, et, comme toujours, je remarquai qu'elle était chaussée à ravir.

A mesure que mon œil s'habituait à regarder par un si petit espace, l'horizon que je pouvais embrasser s'agrandissait; aussi, je ne puis exprimer ce que je ressentis

quand, à travers une porte entr'ouverte, je vis un berceau d'enfant !.....

Hélène, assise dans un profond fauteuil, ses jolis pieds croisés l'un sur l'autre, lisait à la lueur d'une lampe à abat-jour de soie verte qui me rappela notre salon de Serval. De temps à autre, elle posait son livre sur ses genoux, et, par un mouvement qui me fit tressaillir à la fois de doux et amers souvenirs, elle appuyait son menton frais et blanc sur le dos de sa main gauche, dont le petit doigt seul était relevé le long de sa joue, avec son ongle luisant et poli comme une coquille rose.

Hélène, de temps à autre, attachait un regard tantôt inquiet sur la pendule, tantôt distrait sur le feu qui jetait une vive flamme ; quelquefois aussi elle semblait écouter attentivement du côté du berceau, et reprenait sa lecture; puis, en lisant, elle allongeait machinalement un des soyeux et élastiques anneaux de sa belle chevelure, et le portait à ses lèvres ; autre manie enfantine qui la faisait gronder bien souvent par sa mère, et qui, hélas ! me vint douloureusement encore rappeler mes beaux jours de Serval !

L'intérieur de ce petit salon était de la dernière simplicité ; à côté d'Hélène, sur une table couverte d'un tapis, je reconnus un vase de Saxe venant de sa mère, et contenant une de ses fleurs de prédilection ; les murs de cet appartement, tendus de papier rouge, étaient couverts d'une foule de cadres de bois de chêne remplis d'aquarelles et de dessins. Enfin des plâtres moulés sur des bas-reliefs antiques parfaitement choisis, et quelques belles épreuves des eaux-fortes de Rembrandt, complétaient les modestes ornemens de cette pièce.

Comme j'examinais tout cela avec un intérêt et une angoisse indicible, j'entendis le bruit d'une voiture, et je m'éloignai précipitamment.

A peine étais-je sur le boulevard, qu'un fiacre s'arrêta devant la maison d'Hélène, un homme de haute taille, mais dont je ne pus voir les traits, en descendit, passa près de moi, et ouvrit la petite porte verte, qui se referma sur lui.

Aussitôt, plus curieux que jamais, je revins aux volets, mais la lumière avait complétement disparu.

. . . .

Après avoir remarqué le numéro de la maison, je rentrai chez moi...

Dire ce que cette nouvelle complication de tristesse me fit éprouver serait impossible.

Hélène était donc mariée ; mais avec qui? où était sa mère ? Comment, moi, son parent le plus proche, n'avais-je pas été instruit de cette union ? Il fallait donc que l'aversion d'Hélène fût bien opiniâtre, puisqu'elle n'avait pas même rempli à mon égard un simple devoir de convenance ? Mais qui était son mari ? D'après ce que j'avais pu voir, sa position de fortune était des plus médiocres ; Hélène se trouvait-elle heureuse ainsi ? Hélas ! son charmant visage, si placide et si calme, me le disait assez ! car j'avais autrefois pu voir quelles traces douloureuses et profondes le chagrin imprimait à ses traits.

Elle se trouvait donc heureuse !... heureuse sans moi ! heureuse... quoique pauvre peut-être ! Si cela était en effet, si la richesse devait être de si peu pour son bonheur, quel odieux mépris n'avais-je pas dû lui inspirer, lorsque je l'accusais si lâchement de cupidité?

Je passai une triste nuit. Heureusement mon impatiente curiosité d'être mieux instruit du sort d'Hélène vint faire une diversion puissante à mes chagrins, en les variant, si cela se peut dire.

Voulant être absolument instruit de toutes les particularités qui regardaient ma cousine, je pensai à divers moyens.

J'avais un de mes gens qui en voyage me servait de courrier ; c'était un garçon alerte, très adroit et d'une rare intelligence. J'eus un moment envie de le charger d'épier et d'aller aux renseignemens; mais pensant que ce serait peut-être gravement compromettre Hélène, je me décidai à agir moi-même.

Le succès me parut un peu difficile, car la maison était isolée ; il n'y avait ni voisins ni portier à interroger, et pour rien au monde je ne me serais présenté chez Hélène.

Je poursuivis néanmoins mon projet.

XXIV

LE MUSÉE.

Le moyen que j'employai pour savoir qui était le mari d'Hélène fut fort simple, et un hasard assez heureux me le fournit.

Le lendemain matin, je m'étais rendu, dans un fiacre à stores baissés, en face de la petite maison du jardin Beaumarchais, afin d'examiner si quelque circonstance imprévue ne faciliterait pas mes projets. Je n'attendis pas longtemps ; sur les neuf heures, un homme chargé d'un paquet de journaux frappa à la porte verte et remit son journal à une femme assez âgée, que je reconnus pour avoir appartenu à ma tante.

J'ordonnai à mon fiacre de suivre le porteur de journaux ; et lorsque, après en avoir distribué trois ou quatre autres dans plusieurs maisons du boulevard, cet homme prit une rue adjacente, je descendis de voiture, et allant à lui :

— Dites-moi le nom des cinq personnes pour lesquelles vous venez de distribuer vos journaux ? il y a deux louis à gagner. — Cet homme me regardait tout interdit. — Je vous demande cela par suite d'un pari, — lui dis-je. — Ces renseignemens, si vous me les donnez, ne peuvent d'ailleurs vous compromettre en rien. — Et je lui mis deux louis dans la main.

— Ma foi ! monsieur, volontiers; comme les bandes de mes journaux sont imprimées, il n'y a pas, je crois, grand mal à vous les montrer.

Je pris un crayon, et j'écrivis les noms qu'il me dicta ; il m'en nomma trois ou quatre fort insignifians pour moi, et enfin, en arrivant au numéro de la maison d'Hélène, il me dit :

— Monsieur Frank... peintre.

Je lui demandai, pour dérouter ses soupçons, s'il n'y avait pas, dans la liste de ses abonnés du boulevard, un monsieur de Verneuil?

Il chercha, me répondit que non, me remercia, et je revins chez moi presque heureux.

Le nom de Frank me paraissait étranger ; ainsi Hélène s'était sans doute mariée, pendant son voyage en Allemagne, à un artiste, selon toute apparence encore peu connu, car je ne l'avais jamais entendu nommer.

J'allai cependant ce jour même au Musée, espérant trouver peut-être dans le livret quelques indications sur le mari d'Hélène.

Je ne puis m'expliquer quel intérêt me faisait agir ; presque certain du bonheur d'Hélène, mes découvertes ne pouvaient que m'être pénibles ; mais, soit que je ne visse dans ces tristes préoccupations qu'un moyen de distraire ma pensée du souvenir de Marguerite, soit que j'obéisse malgré moi à l'influence d'un sentiment mal éteint dans mon cœur, sortant de l'apathie où je m'engourdissais depuis quelques jours, je mis à ces investigations une activité qui m'étonna.

L'exposition tirait à sa fin : j'entrai dans la galerie; il n'y avait presque personne. J'ouvris le livret, et je trouvai en effet le nom de *monsieur Frank*, boulevart Beaumarchais, n...... Un tableau et deux aquarelles étaient inscrits sous ce nom.

Un fragment d'une scène du *Comte d'Egmont*, de Goëthe, indiquait le sujet du tableau.

Le peintre avait choisi la fin de la délicieuse entrevue de Claire et du comte d'Egmont, qui, à la prière de sa naïve maîtresse, est venu, dans le modeste asile qu'elle habite avec sa mère, vêtu de ses splendides habits de cour.

« Quelle magnificence! » — s'est écriée Claire, en admirant avec une joie enfantine le costume éblouissant de celui qu'elle aime d'une passion si profonde et si candide. — « Et ce velours, » — reprend-elle, — « et ces broderies! » on ne sait par où commencer; et le collier de la Toison-» d'Or! Vous me disiez un jour que c'était une distinction » d'un grand prix! Je puis donc la comparer à votre » amour pour moi.... car je le porte de même..., ici, au » cœur. »

Voici d'ailleurs l'indication du tableau telle qu'elle était portée au livret.

N. . . . . M. Frank, *peintre.*

CLAIRE et EGMONT.

Claire. — « Ah! laisse-moi donc me taire! laisse-moi » te tenir! laisse-moi fixer mes yeux sur les tiens! y trou-» ver tout : consolation, espérance, joie, douleur. (*Elle » l'embrasse et le regarde fixement.*) Dis-moi, dis, je ne » comprends pas? Es-tu bien Egmont? le comte d'Eg-» mont? ce grand d'Egmont qui fait tant de bruit, dont » on parle dans les gazettes, dont les provinces attendent » leur bonheur?

Egmont. — « Non, Claire, je ne suis pas cet Egmont-» là. »

Claire. — « Comment?

Egmont. — « Écoute, mon amie; que je m'asseoie. (*Il » s'assied, Claire se met à genoux devant lui sur un tabou-» ret, appuie ses deux coudes sur les genoux d'Egmont, et » tient ses yeux attachés sur les siens.*) L'Egmont dont tu » parles est un Egmont chagrin, solennel, froid, contraint » de s'observer sans cesse, de prendre tantôt un masque, » tantôt un autre; il est persécuté, méconnu, ennuyé, » pendant que le monde le tient pour gai, libre et joyeux; » il est aimé d'un peuple qui ne sait ce qu'il veut, en-» touré d'amis auxquels il ne peut se confier, observé par » des hommes qui ont à cœur de le pénétrer et de s'em-» parer de lui; travaillant et se fatiguant souvent sans » but, presque toujours sans fruit. Oh! fais-moi grâce de » l'énumération de tout ce que cet Egmont-là pense et » éprouve!... Mais cet Egmont que voici, Claire, il est » sincère, heureux, tranquille; il est aimé et connu du » cœur le plus sensible, que, de son côté, il connaît à fond, » et qu'avec un amour, une confiance sans bornes il presse » contre le sien... cet Egmont-là, enfin, Claire... (*il la » serre dans ses bras*), c'est ton Egmont!...

Claire. — « Que je meure donc! le monde n'a pas de » joies comparables à celle-ci. »

(Goethe. — *Egmont, acte* II, *scène* 3.)

. . . .

Le libre choix du sujet d'un tableau m'a toujours paru renfermer la juste portée de l'intelligence de l'artiste; là est sa pensée, sa poésie; or, je l'avoue, cette scène indiquée par le livret me semblait merveilleusement choisie.

Je cherchai néanmoins ce tableau, avec le secret espoir de le trouver médiocre et peu digne de la haute inspiration que le peintre avait demandée à l'un des chefs-d'œuvre de Goëthe.

Hélène m'avait semblé trop heureuse... Si je l'avais trouvée triste, cette pensée mauvaise et envieuse ne me fût pas sans doute venue à l'esprit.

Je cherchai donc longuement ce tableau; enfin je le découvris dans l'exposition la plus défavorable, à moitié caché par la gigantesque et massive bordure d'un grand portrait.

La toile de Frank était ce qu'on appelle un tableau de chevalet; il pouvait avoir trois pieds et demi de hauteur sur deux pieds et demi de largeur.

Je l'ai dit, j'étais, à ma honte, arrivé devant cette œuvre avec des dispositions malveillantes; mais ce qui tout d'abord, sans les effacer, me les fit oublier un instant, ce fut ma surprise et bientôt mon admiration involontaire, en reconnaissant la douce figure d'Hélène, qui avait sans doute posé pour le personnage de Claire!...

C'était Hélène! dont le charme et la grâce indicibles étaient encore poétisés par la divine puissance de l'art, car lui seul peut donner aux traits qu'il reproduit, même fidèlement, ce caractère inexplicable, grandiose, presque surhumain, qui est peut-être aux traits vivans ce que la perspective historique est aux événemens.

Plus j'examinais ce tableau, plus j'admirais malgré moi, et avec les angoisses d'une jalousie haineuse, un talent plein de fraîcheur, de mélancolie et d'élévation, joint à une haute intelligence de la nature et des passions.

Quant à Egmont, on ne pouvait voir une physionomie plus mâle et plus expressive. Si quelques plis du front révélaient la trace ineffaçable des soucis politiques, si sa pâleur trahissait la réaction dévorante et concentrée de cette ambition qu'Egmont cachait sous de frivoles dehors; on voyait qu'une fois du moins près de Claire, libre de tous ennuis, oubliant ses projets hasardeux, il venait rafraîchir son front brûlant à la douce haleine de cet ange de dévouement et de candeur, qui, comme dit Goëthe, *avait si souvent endormi ce grand enfant.* Le sourire du comte était plein de calme et de sérénité, ses yeux rayonnaient de confiance et d'amour; sa pose, si allègrement débarrassée de la raideur de l'étiquette, était d'un abandon plein de grâce, tandis que ses deux belles mains pressaient avec tendresse les deux mains de Claire, accoudée sur les genoux de son Egmont qu'elle contemplait avec idolâtrie. Dans ce regard profond et admiratif de Claire, on lisait enfin ces mots : « Moi, pauvre fille obscure..... je suis aimée » d'Egmont... du grand Egmont! » Modestie naïve et enchanteresse qui rend l'amour de cette jeune fille à la fois si chaste, si humble et si passionné!

Quant aux accessoires de ce tableau, leur extrême simplicité avait été habilement calculée, afin de faire ressortir davantage encore la splendeur du costume d'Egmont. C'était l'intérieur d'une pauvre maison flamande; le rouet de Claire, des meubles de noyer à pieds tors et bien luisans; à gauche, une petite fenêtre garnie de vitraux entourés de plomb et ombragés au dehors par les pousses vertes d'un houblon qui couvraient à demi la cage d'un oiseau. A cette fenêtre, pour la première fois sans doute, Claire avait vu Egmont, lorsque passant sur son beau cheval de bataille à la tête de son armée, le comte, avec sa grâce sans pareille, l'avait saluée de son épée d'or, en baissant son panache ondoyant.

Enfin, au-dessus de la haute cheminée à manteau de serge, on voyait une naïve et grossière gravure populaire, représentant le *grand Egmont!* Informe dessin, que Claire avait souvent contemplé, rêveuse, sans pourtant songer qu'un jour ce grand capitaine serait à ses genoux! ou plutôt qu'elle serait aux genoux d'Egmont; car c'est avec une admirable sagacité que le peintre avait ainsi choisi l'attitude de Claire, véritable symbole de l'amour de cette admirable enfant, toujours si timidement agenouillée, si reconnaissante du bonheur qu'elle donne.

Une lumière douce et rare éclairait ce tableau presque entièrement voilé de clair-obscur, car le coloris, bien que large, puissant et vigoureux, était d'une harmonie, d'une suavité merveilleuses; dans les accessoires, rien de vif, d'éclatant, de heurté, n'attirait les yeux. Claire était vêtue du costume noir et simple des jeunes Flamandes, et d'Egmont, de velours brun brodé d'argent; ainsi tout l'intérêt du regard, si cela se peut dire, se concentrait absolument sur ces deux admirables figures.

Je l'avoue, malgré mes préventions contre Frank, depuis le *Charles-Quint* de M. Delacroix, la *Marguerite* et le

Faust de M. Scheffer, les *Enfans d'Édouard* de M. Delaroche, je n'avais peut-être jamais été plus profondément remué par l'irrésistible puissance du génie.

Sous l'influence de ce charme entraînant, ne pensant qu'à jouir de ce que je voyais, je me laissais aller aux mille impressions que ce tableau éveillait en moi; mais cette première effervescence d'admiration involontaire une fois calmée, mon envie revint d'autant plus cuisante que je sentais mieux tout ce qu'il y avait de grand et d'élevé dans le talent du mari d'Hélène.

Je regardai sur le livret : ce beau tableau était encore à vendre. Un pauvre cadre dont, malgré moi, la nudité me fit mal, entourait ce chef-d'œuvre à peine visible, et relégué à l'extrémité de la galerie, parmi toutes les misérables peintures qu'on exile de ce côté.

Je jugeai d'après cela du peu de renom de Frank; sans doute arrivant d'Allemagne, sans appui et sans protection, il avait abandonné son tableau à tous les hasards de l'exposition.

Quelques grands et vrais talens meurent, dit-on, ignorés ou restent méconnus : je ne le crois pas; une première chance peut n'être pas heureuse, mais le vrai mérite atteint toujours inévitablement son niveau. Cette réflexion, que je crois juste, je la fis alors en songeant avec amertume que tôt ou tard le remarquable talent de Frank serait révélé, et que son obscurité, dont j'aurais voulu me réjouir, ne devait être que passagère.

Je cherchai le numéro et les sujets des aquarelles, aussi indiquées sur le livret. Elles démontraient, comme le tableau, la poétique intelligence du peintre.

L'une était tirée du *Roi Lear* de Shakespeare; l'autre encore de Goëthe, de son beau drame de *Gœtz de Berlichingen.*

Non loin du tableau de Frank, je trouvai ces deux dessins, de grande dimension.

Le sujet du premier était cette triste et touchante scène dans laquelle la noble fille du bon vieux roi, Cordelia, épie le retour de la raison de son père, que la cruauté de ses autres filles ont rendu fou, et qui s'écrie : « — Où suis-» je? est-ce la belle lumière du jour? Je suis cruellement » maltraité : je mourrais de pure pitié d'en voir un autre » souffrir ainsi. — Oh! regardez-moi, seigneur! — lui ré-» pond la douce Cordelia. — Étendez vos mains pour me » bénir... Non, seigneur, ce n'est pas à vous à vous mettre » à genoux, » s'écrie-t-elle en retenant les mains de son père qui, toujours tremblant et égaré, veut s'agenouiller devant sa fille en disant : « — Je vous en prie, ne vous mo-» quez pas de moi; je suis un pauvre bon radoteur de » vieillard; j'ai passé mes quatre-vingts ans, et, pour par-» ler sincèrement, je crains de n'être pas dans mon bon » sens. — C'est moi, c'est votre fille! — lui crie Cordelia » en pleurant et mouillant ses mains de larmes. — Vos » larmes mouillent-elles? dit le vieux roi. — Oui, en vé-» rité! — reprend-il; — oh! je vous en prie, ne pleurez » pas! si vous avez du poison pour moi, je le prendrai; » je sais bien que vous ne m'aimez pas, car vos sœurs, » autant que je me le rappelle, ont, hélas! bien mal agi » envers moi. »

Toute la tristesse craintive du pauvre vieux roi, toute la tendresse courageuse de Cordelia, respiraient dans ce beau dessin, profondément empreint du mélancolique et sombre génie de Shakespeare.

L'autre aquarelle offrait une vigoureuse opposition avec la première : on y reconnaissait toute la rustique et sauvage énergie tudesque. Le lieu de la scène était la vaste et antique cuisine du château du vieux Gœtz, transformée en magasin et en hôpital pendant le siége de son habitation féodale par les troupes de l'empire. Élisabeth, femme de Gœtz, est occupée à panser la plaie d'un blessé; tous les hommes sont aux remparts; çà et là des enfans et des servantes s'occupent à fondre des balles ou à préparer des vivres pour les assiégés; le vieux Gœtz vient d'entrer, sa physionomie rude, ouverte et belliqueuse, respire la bravoure et l'opiniâtreté indomptable de ce caractère de fer; armé par-dessus son buffle, il a posé un instant son casque et son arquebuse sur une table massive de chêne, où est étalée la moitié d'un daim qu'on n'a pas eu le temps de dépecer. Gœtz passe une de ses larges mains sur son front, dont il essuie la sueur, et de l'autre, tenant un large vidercome d'étain, il va étancher sa soif et prendre de nouvelles forces...

« — Tu as bien du mal, pauvre femme? — dit-il à Éli-» sabeth. — Je voudrais l'avoir longtemps, — reprend-» elle; — mais nous tiendrons difficilement. — Du char-» bon, madame! — demande une servante. — Pourquoi? » — Pour fondre des balles, nous n'en avons plus. — Com-» ment êtes-vous pour la poudre? — Nous ménageons nos » coups, madame. »

Pour donner une idée des beautés puissantes et variées des principales figures de ce dessin, il suffira de dire qu'elles rendaient toute la sauvage énergie de ces paroles empruntées à Goëthe.

. . . .

En revenant chez moi, songeant à cet homme inconnu, sans renom, qui m'avait tenu sous le charme irrésistible de son talent, ma jalousie, mon irritation haineuse firent place à une sorte de tristesse plus calme, mais aussi plus douloureuse. Pour la première fois, je rougis de mon oisiveté, en comparant les émotions pures et élevées, les nobles ressources que cet homme que je détestais, que Frank devait trouver dans les arts, à la vie sans but que je traînais si obscurément, sans avoir même le grossier bon sens de jouir pleinement des plaisirs matériels qu'elle m'offrait.

Je ne pouvais néanmoins me le dissimuler, le regret et l'envie étaient les seuls mobiles de ces réflexions. Hélène eût épousé un homme riche, oisif et bien né, dans une position analogue à la mienne, enfin, que je n'aurais pas ainsi pensé; aussi je songeais avec rage que la renommée mettrait bientôt sans doute, et pour toujours, une distance énorme et insurmontable entre Frank et moi! Tôt ou tard, il donnerait à Hélène, non-seulement la fortune que j'aurais pu lui offrir, mais un nom, un grand nom! un nom à jamais illustre, peut-être un de ces noms glorieux et retentissans qui font rougir d'orgueil la femme qui le porte!

Oh! cela, je le répète, me semblait affreux, parce qu'il n'y avait pour moi aucune consolation, aucune espérance possible.

J'en trouvai pourtant, à force de remuer toutes les honteuses misères de mon âme aigrie par l'envie. Je me figurai avec une joie cruelle que Frank, malgré tout son talent, toute sa poésie, pouvait être d'un extérieur vulgaire et repoussant, qu'il n'avait pas sans doute reçu cette éducation raffinée dont l'élégance donne aux moindres relations un attrait qu'Hélène, femme d'une si exquise distinction, savait si bien apprécier. Me rappelant avec une méchanceté puérile combien peu j'avais rencontré d'hommes de talent ou de génie qui eussent autant de charme et de noblesse dans les dehors que d'éclat et de splendeur dans l'intelligence, j'espérais que Frank ne ferait pas partie de ce petit nombre de privilégiés.

Le dirai-je? ce fut avec une incroyable et anxieuse impatience que j'attendis la nuit, afin de me rendre devant les volets de la maison d'Hélène, et de voir si je m'étais trompé au sujet de Frank.

Rien de plus fou, de plus ridicule que cette sorte d'espionnage. Et d'ailleurs pourquoi tourner dans ce cercle fatal? pourquoi aviver encore une plaie déjà si saignante? Je ne sais, mais ma curiosité était insurmontable.

Je ne pouvais aller trop tôt devant la maison d'Hélène, de peur d'attirer l'attention des passans. Il était donc dix heures lorsque j'arrivai sur ce boulevard solitaire.

La lumière jaillissait des petites ouvertures des volets, je m'en approchai doucement.

Le salon était éclairé; mais d'abord je n'aperçus pas Hélène.

Près de la cheminée un homme dessinait à la clarté d'une lampe. Cet homme ne pouvait être que Frank.

En le voyant, je me sentis déchiré par la jalousie et la haine, car cet homme me parut très jeune et remarquablement beau.

La vive lumière de la lampe éclairait son profil(dont le noble contour offrait une ressemblance frappante et extraordinaire avec les traits de Raphaël à vingt-cinq ans, sa bouche souriait à la tois sérieuse et douce, enfin les cils de ses paupières baissées étaient si longs qu'ils projetaient une ombre sur ses joues d'une pâleur délicate; ses cheveux châtains tombaient, selon la mode des étudians allemands, en nombreuses boucles sur son col, dont on pouvait voir la grâce et l'élégance; car Frank portait une sorte de robe de chambre de velours noir, sans collet, serrée autour de sa taille par un cordon de soie pourpre; enfin sa main blanche et allongée, qui de temps à autre agitait un pinceau dans un vase de cristal, était d'une admirable forme.

Rien de plus misérable, sans doute que mon angoisse presque désespérée à l'aspect de la beauté de Frank. Mais les blessures secrètes et honteuses de l'orgueil, parce qu'elles atteignent les plus profonds replis du cœur, en sont-elles moins douloureuses?

Pourtant, avec l'insatiable avidité du désespoir, qui veut tarir sa coupe amère jusqu'à la lie, je regardai de nouveau dans ce salon, en appuyant mon front brûlant sur l'humide planche des volets.

Je jetai les yeux vers la porte qui communiquait à cette autre pièce où la veille j'avais aperçu le berceau. Cette fois, par cette porte, entièrement ouverte, je vis, au fond de cette chambre, Hélène dormant à côté de son enfant.

Frank dessinait toujours en jetant de temps en temps un tendre regard sur ce groupe enchanteur.

De ma vie je n'oublierai le spectacle sublime de ce noble jeune homme travaillant ainsi, dans le silence de la nuit et le pieux recueillement du foyer domestique, pour assurer l'existence de sa femme et de son enfant, qui reposaient si paisibles sous son égide tutélaire.

Toute la noirceur de mon envie ne put résister à cette scène si simple et si grande; mon âme, jusque-là froide et inflexible, se sentit peu à peu et doucement pénétrée par l'admiration. Je compris ce qu'il fallait d'esperance et de force à ce jeune homme, d'un talent aussi élevé qu'inconnu, pour lutter contre les jours mauvais, malgré les terribles préoccupations d'un avenir incertain...

Qu'Hélène était belle ainsi, que son sommeil paraissait heureux! quel calme angélique sur ses paupières fermées! quelle sérénité sur son front pur et blanc, entouré de deux bandeaux de cheveux blonds! avec quelle grâce maternelle elle abandonnait une de ses adorables mains à son enfant, qui tout en dormant la serrait entre ses petits doigts! Hélène, attentive, la lui avait laissée sans doute de crainte de l'éveiller... Quel charme sérieux enfin répandait sur tous ses traits ce mélancolique et doux sourire de la jeune femme heureuse et fière de sa dignité de mère!

Combien mes regrets furent désolans, avec quelle amertume je songeai de nouveau à tout ce que j'avais perdu, en contemplant ce tableau candide et chaste, en admirant cet intérieur si pauvre et qui paraissait pourtant si béni de Dieu!

. . . .

Je ne sais combien de temps je restai absorbé dans ces pensées, mais il devait être tard lorsque je regardai de nouveau dans le salon, car Frank s'était levé et semblait contempler son ouvrage avec cette fugitive et inexplicable confiance de l'artiste, qui le ravit parfois d'un noble orgueil. Révélation rapide et éphémère, qui, dit-on, ne dure qu'un instant, mais qui, dans ce moment, lui montre son œuvre resplendissante de beautés de toutes sortes: puis, phénomène étrange! cette lueur divine une fois disparue, ce cri de conscience du génie une fois éteint, l'artiste en garde à peine le souvenir. Cela n'est plus qu'un songe vague et lointain, dont le souvenir l'agite encore sans le rassurer sur lui-même, et il retombe alors dans ses doutes écrasans sur la véritable valeur de son talent; tortures éternelles des âmes d'élite, qui comparent avec accablement les vanités de l'art à la désespérante grandeur de la nature.

Après avoir ainsi contemplé son dessin, Frank sourit tristement, le couvrit, et alla vers un petit bureau situé de l'autre côté de la cheminée, ouvrit un tiroir, y prit une bourse, et, ayant mis à part quelques pièces d'or, il parut soupirer en voyant le peu qui restait...

Presqu'en même temps, il jeta un rapide et douloureux regard sur sa femme et sur son enfant; puis, le front appuyé dans ses mains, il resta ainsi accoudé sur le marbre de la cheminée.

Je compris tout.

Sans doute cette noble créature éprouvait alors une de ces craintes affreuses pendant lesquelles l'inexorable réalité l'écrasait de son poids morne et glacé! les ailes radieuses de son brillant génie, un moment déployées, venaient de se heurter à ce terrible et hideux fantôme, toujours béant comme un sépulcre... LE BESOIN! Et il avait une femme, un enfant... et cette femme était Hélène!

Pourtant, après un moment de réflexion, Frank releva fièrement son beau visage; son regard, encore humide, brillait alors de courage et d'espoir. Je ne sais si ce fut par hasard, mais ce regard, à la fois si touchant et si énergique, s'arrêta sur la *Descente de Croix* de Rembrandt, une des gravures qui ornaient ce salon.

Aussi, en contemplant ce symbole de la souffrance sur la terre, les traits de Frank redevinrent peu à peu d'une sérénité grave; sans doute, il eut presque honte de sa faiblesse et de son découragement, en pensant aux immenses douleurs et à l'angélique patience de celui dont le calvaire avait été si haut et la croix si lourde!...

Je revins chez moi plus triste, mais moins malheureux; quelques bons instincts calmèrent enfin l'ardeur cuisante de mes regrets. Je n'eus pas l'odieuse force d'envier à Frank son bonheur et de me réjouir de cette pauvreté si courageusement soufferte; l'amour que j'avais eu pour Hélène, le souvenir de ma mère, qui l'avait tant aimée, de mon père, pour qui elle avait été une fille, tout me donna de meilleures pensées; je voulus leur être utile à tous deux, sans pourtant voir Hélène, et le lendemain, pour arriver à ce but, je me rendis chez lord Falmouth.

XXV

DÉPART.

Mon intention était de prier lord Falmouth d'acheter pour moi, mais en son nom, le tableau et les deux aquarelles de Frank; puis de vouloir bien, toujours en son nom, commander à ce peintre une suite de grands dessins dont les sujets devaient être pris dans Schiller, Shakespeare, Goëthe et Walter Scott.

Mon but était d'assurer, par ce travail facile et commode, qui ne gênerait en rien l'inspiration nécessaire à de plus grandes œuvres, d'assurer, dis-je, pour assez longtemps l'avenir de Frank et d'Hélène, et de délivrer ainsi ce noble jeune homme des tristes et affligeantes préoccupations qui souvent réagissent d'une manière fatale sur les plus beaux génies.

Je m'adressai de préférence à lord Falmouth, parce que, malgré sa réputation d'homme blasé, et son dédaigneux et profond scepticisme de tout et de tous, il était le seul, parmi les gens de ma connaissance, à qui je pusse faire cette confidence délicate. J'avais d'ailleurs quelquefois remarqué chez lui, sans doute en raison de ce vulgaire

axiome que *les extrêmes se touchent*, une grande propension, non pas à éprouver, mais du moins à contempler, si cela se peut dire, des émotions jeunes, naïves et heureuses.

Il était assez difficile de pénétrer chez lui avant quatre heures du soir, heure habituelle de son lever ; pourtant je fus introduit.

— Et d'où sortez-vous? — me dit-il ; — depuis huit jours on ne vous voit plus nulle part. Je sais bien que madame de Pénâfiel est partie, mais vous n'êtes pas un homme inconsolable ; d'autant plus qu'un départ est toujours flatteur... quand on reste...

— J'avais très-sérieusement à vous parler,— lui dis-je, craignant que, si la conversation prenait ce ton de légèreté, l'interprétation du service que j'avais à lui demander ne s'en ressentît.

— Et qu'est-ce donc? me dit-il.

— En deux mots, voici ce dont il s'agit : un jeune peintre étranger, et d'un très grand talent, mais jusqu'ici absolument inconnu, a épousé ma cousine germaine, une sœur pour moi, avec laquelle j'ai été élevé, c'est vous dire que je la vénère autant que je l'aime. Un malheureux procès contre ma tante, procès que, pendant un voyage, j'ai pour ainsi dire intenté et gagné malgré moi, par l'abus d'une procuration dont mes gens d'affaires se sont servis sans me prévenir, a jeté beaucoup de froideur entre ma cousine et moi, du moins de sa part, car, ne sachant pas la vérité, elle a trouvé ma conduite d'une honteuse cupidité. Le gain de ce procès est de peu pour moi ; mais il serait d'un grand secours à ma cousine et à son mari, qui, je vous l'avoue, sont pauvres; d'un autre côté ne nous voyant plus, et connaissant l'ombrageuse fierté de cette jeune femme, il me serait absolument impossible de lui restituer ce que j'ai gagné malgré moi. J'ai donc pensé à un moyen qui concilierait tout, si vous aviez l'extrême obligeance de venir à mon aide. Ce jeune peintre a exposé un tableau et deux aquarelles qui révèlent un grand et incontestable talent; mais son nom est encore obscur. Je désirerais donc que vous achetassiez ces ouvrages comme pour vous, et de plus, que vous lui commandassiez, sous le même prétexte, une suite de grands dessins sur différens sujets de Shakespeare, de Goëthe, Schiller et Scott, jusqu'à la concurrence de 50,000 francs. C'est, vous le voyez, une manière indirecte, non pas de rendre l'argent que m'a fait gagner ce maudit procès, je ne le puis malheureusement pas, mais au moins d'être utile à ma cousine, et à son mari, que de plus heureuses circonstances et un travail assuré peuvent placer bientôt à la hauteur qu'il mérite...

Selon son caractère impassible, lord Falmouth ne me témoigna pas la moindre surprise, ne me fit pas la moindre objection; mais, avec la plus aimable obligeance, me promit de faire ce que je lui demandais, et nous convînmes d'aller le lendemain au Musée voir les œuvres de Frank.

De plus, il m'offrit de recommander très instamment cet artiste à cinq ou six très grands connaisseurs de ses amis, qui devaient bientôt tirer *mon grand peintre* de l'obscurité, s'il avait véritablement le talent que j'annonçais.

J'allai donc le lendemain au Musée avec lord Falmouth. Il avait lui-même beaucoup aimé les tableaux, mais, s'ennuyant de tout, il y demeurait alors très indifférent : pourtant il fut frappé de l'inappréciable talent qui se révélait si soudainement dans les œuvres de Frank ; il admira surtout le tableau de Claire et d'Egmont, l'apprécia avec une merveilleuse sagacité, et m'avoua qu'il s'était un peu défié de mon enthousiasme, mais qu'il était obligé de reconnaître là un très grand peintre.

Lord Falmouth devait se rendre chez Frank le lendemain soir, lui ayant écrit un mot le matin pour savoir s'il pouvait le recevoir.

Sous prétexte de porter à lord Falmouth l'argent destiné à ces acquisitions, j'allai le trouver, poussé par le désir puéril de voir la réponse de Frank : elle était très simple, mais très digne, et non pas empreinte de cette prétentieuse modestie ou de cette obséquieuse humilité qui gâtent souvent les plus belles intelligences.

— Si vous voulez venir souper chez moi, — dis-je en sortant du salon à lord Falmouth, — et après votre visite à notre grand artiste, je vous attendrai... Mais pas plus tard que six heures du matin, — ajoutai-je en souriant.

— Je serai chez vous avant minuit, — me répondit-il, — voici qui vous paraîtra énorme. Le fait est que depuis cinq ou six jours, je ne joue plus; je suis en veine de gain, et cela m'ennuie ; puis, le jeu par lui-même me paraît décidément stupide, je n'ai pas le courage de jouer assez pour me ruiner, et, comme distraction, la perte et le gain n'en valent pas la peine.

— Et à quelle heure irez-vous donc chez Frank ? — lui dis-je.

— Mais à neuf heures, ainsi qu'il me le demande dans sa réponse. A propos de cela, vous me trouverez singulier, ridicule, — ajouta lord Falmouth ; — mais je ne puis m'empêcher de remarquer la façon matérielle dont une lettre est écrite, et jusqu'à la manière dont elle est ployée, car je tire toujours de ces remarques de très certaines inductions sur le savoir-vivre des gens ; et du moins, sous ce rapport, notre jeune peintre me paraît un véritable gentleman.

Je quittai lord Falmouth.

Je ne puis cacher que cette dernière observation de sa part, à propos de ces riens pourtant si significatifs qui m'avaient aussi frappé dans la lettre de Frank, me fit éprouver, malgré mes généreuses intentions, un cruel et nouveau sentiment d'envie.

Alors, sans doute par suite de cette jalouse réaction, j'en vins pour la première fois à insulter à ma noble conduite envers Frank et Hélène ; je me moquai de ma délicatesse avec une amère ironie; je me trouvai ridicule et niais d'obliger ainsi des gens qui ne parlaient sans doute de moi qu'avec dédain; puis j'arrivai par cet enchaînement de pensées misérables à accuser encore Hélène. Elle ne s'était sitôt consolée que parce qu'elle ne m'aimait pas ; malgré mon amour, mes regrets, mes remords, elle avait été sans pitié pour moi; son refus de ma main n'était que la folle exaltation d'un faux *point d'orgueil*. Elle était encore plus fière qu'égoïste et intéressée, me disais-je. Mais heureusement qu'elle ignore la source d'où lui vient ce secours, et qu'excepté lord Falmouth, dont je connais la discrétion, et auquel j'ai d'ailleurs caché le véritable prétexte de cette démarche, personne n'est instruit de ma sotte générosité ; « et puis, après tout, » ajoutai-je, en voulant à toute force trouver un but sordide à ma conduite, « le tableau et les » dessins me restent !... et lorsque Frank sera connu, *j'au-* » *rai fait une bonne affaire.* »

Hélas! c'est ainsi que je trouvai encore moyen de flétrir et de dénaturer ma bonne et noble action par cette odieuse crainte de passer pour *dupe* d'un sentiment honorable et élevé.

. . . .

Malgré ces pensées qui vinrent un moment obscurcir le seul rayon de bonheur dont la bienfaisante influence m'eût un peu ravivé, je voulus voir Hélène pour une dernière fois, si je le pouvais, et aussi être témoin invisible de la façon dont elle et Frank accueilleraient lord Falmouth.

Je me rendis donc le soir à neuf heures sur le boulevard, ne voulant m'approcher de la maison qu'après l'entrée de lord Falmouth.

Je n'attendis pas longtemps : bientôt une voiture s'arrêta : c'était la sienne. J'appuyai de nouveau mon front aux volets.

Par une nuance de tact parfait qui me prouva qu'Hélène était toujours la même, il n'y eut rien d'apprêté dans son modeste logis, rien en un mot qui signalât l'attente d'un *Mécène*. Elle était mise avec son goût et sa simplicité ordinaire.

Lorsque lord Falmouth entra, il salua profondément

Hélène, qui l'accueillit avec une réserve polie, pleine de charme et de dignité. Frank, par ses manières, me parut saisir avec une parfaite mesure le point précis où doit s'arrêter la fierté de l'artiste, pour faire place à l'affabilité de l'homme du monde ; puis, sans doute, d'après la demande de lord Falmouth, il lui montra quelques cartons, et je vis, sur la figure ordinairement si impassible de ce dernier, se révéler presque de l'enthousiasme, à propos de je ne sais quel dessin ; tandis qu'Hélène rougissait d'orgueil et de plaisir en entendant ces louanges que Frank recevait avec une sorte de modestie sérieuse pleine de convenance.

Après une visite d'une demi-heure, lord Falmouth prit congé d'Hélène, qui, sans se lever, lui rendit son salut de l'air du monde le plus affable; Frank sonna, conduisit lord Falmouth jusqu'à la porte du salon, et le salua.

Je me cachai quand lord Falmouth remonta en voiture; puis je revins aux volets.

Frank ni Hélène n'étaient plus dans le salon; ils étaient allés tous deux contempler leur enfant, et je les vis sourire près de son berceau en le regardant avec amour, comme s'ils eussent rapporté à cette angélique petite créature ce bonheur inattendu qui leur arrivait.

. . . .

Pour la dernière fois, je regardai cette maison avec une indicible tristesse, et je m'éloignai en faisant un tacite adieu à Hélène.

Rentré chez moi, j'attendis impatiemment lord Falmouth, afin de savoir l'impression qu'Hélène et Frank avaient faite sur lui.

On ne tarda pas à l'annoncer.

— Savez-vous, — me dit-il en m'abordant, — que votre cousine est une très grande dame? qu'il est impossible d'avoir plus de grâce et de distinction? qu'elle cause à ravir, et que je conçois à merveille votre colère contre vos gens d'affaires qui vous ont fait gagner un procès contre une aussi charmante femme!

— Et Frank? — lui demandai-je.

— Notre grand peintre? Avant un an, cet homme-là sera placé à sa hauteur, j'en réponds, et sa place sera bien belle; c'est peut-être encore moins son admirable tableau qui me dit cela que sa conversation ; nous avons pourtant peu causé; mais dans quelques esquisses qu'il m'a montrées, et dans cinq ou six pensées fort remarquables qu'il m'a développées tout naturellement, j'ai vu de véritables lingots de l'or le plus fin et le plus pur, qui n'attendent que la façon et l'empreinte ; or, je vous assure qu'elles seront des plus magnifiques. Avec cela les meilleures formes; et, au milieu de cette médiocrité, je ne sais quel parfum d'élégance native qui m'a frappé; enfin, ces deux beaux jeunes gens sont si réservés, si nobles, si dignes dans leur pauvreté, que j'en ai été touché ; aussi vous dois-je une des plus suaves impressions que j'aie ressenties depuis bien des années. Votre commission est faite, les tableaux sont à vous, notre Frank va s'occuper des dessins; quant au prix, il tirera à vue sur mon banquier. Je lui ai aussi demandé deux tableaux pour moi, car il m'a un peu remis en goût pour la peinture; je lui enverrai de plus deux ou trois connaisseurs très éminens qui sauront le faire valoir; enfin, avant six mois, il gagnera ce qu'il voudra, et alors il perdra la seule chose qui, à mon avis, lui messied, c'est-à-dire la réserve un peu fière de ses façons; car la fortune détend les âmes élevées, tandis qu'elle guinde les âmes basses jusqu'au sublime du ridicule et de l'insolence.

Ces louanges données à Frank par un homme habituellement aussi froid que lord Falmouth, ces louanges me firent mal, car elles consacraient à mes yeux, d'une manière irrécusable, tout le bien que malgré moi je pensais du mari d'Hélène ; je remerciai lord Falmouth de son obligeance ; mais s'apercevant sans doute de l'impression désagréable qui m'obsédait, il me dit :

— Vous paraissez soucieux?

— Je le suis assez en effet ; et comme vous êtes de ce petit nombre de gens auxquels on ne parle pas que des lèvres, je vous l'avoue, — lui dis-je.

— Franchement, j'aime mieux vous trouver dans cette disposition d'esprit que très gai, — reprit-il ; — je ne sais pourquoi, depuis quelques jours, je m'ennuie plus que de coutume. — Puis, après une pause assez longue : — Est-ce que la vie qu'on mène ici vous amuse infiniment? — me dit-il.

— Grand Dieu, non! — m'écriai-je.

— Sérieusement?

— Oh! très sérieusement.

A ce moment, on m'annonça que j'étais servi.

— Veuillez donc faire mettre ce qu'il nous faut sur des servantes, et renvoyez vos gens ; nous causerons plus librement, — me dit lord Falmouth en anglais pendant que nous passions dans la salle à manger.

Nous restâmes seuls.

— Grâce à Dieu, — me dit-il, — je n'ai jamais plus d'appétit que lorsque je m'ennuie. On dirait qu'alors la bête nourrit la bête.

— Je suis aussi assez gourmand, mais par accès, — repris-je ; — et j'arrive alors jusqu'aux limites de l'impossible, et où il me faudrait un génie créateur et inventif, je ne trouve plus qu'un cuisinier. Et puis, vous allez vous moquer de moi ; mais il me faut une raison pour dîner *avec conscience*, si cela se peut dire ; après une longue chasse, par exemple, bien commodément étendu dans un fauteuil : j'y trouve une sensualité très délicate ; mais faire de mon dîner une étude, réfléchir sérieusement à ce que je mange, c'est un plaisir trop borné ; car on tombe aussitôt dans les *redites*, et alors vient la satiété.

— Eh bien ! — me dit lord Falmouth, — j'ai eu, moi, un véritable Christophe Colomb en ce genre, qui m'a découvert des mondes inconnus ; malheureusement il est mort, non pas par un lâche suicide, comme votre Vatel, mais dans un bel et bon duel (1) avec le chef d'office de monsieur de Nesselrode ; car mon pauvre Hubert méprisait profondément l'office ; il s'en occupait parfois pour se délasser... en se jouant... comme il disait ; aussi prétendait-il que le pudding glacé à la Nesselrode était le fruit d'un de ses loisirs, et que son rival n'était qu'un plagiaire. Mais, triste sort des choses d'ici-bas ! mon pauvre Hubert fut doublement victime, et le grand nom diplomatique qui avait canonisé le pudding dans la légende des gourmands surnagea seul.

— Chose singulière, — dis-je alors à lord Falmouth, — que le duel et le suicide descendent jusque-là, et combien il est vrai que les passions seules changent de nom !...

— C'est que pour mon pauvre Hubert la cuisine était une véritable passion. Assouvir la faim n'était qu'un vil métier, disait-il ; mais faire manger quand on n'avait plus faim, était un grand art selon lui, et un art qu'il mettait au-dessus de beaucoup d'autres.

— Et il avait raison, — dis-je à lord Falmouth ; — car si l'on était assez sage pour se tenir aux plaisirs sensuels, que la vie serait calme ! ce qu'il y a d'admirable dans la jouissance des appétits physiques, c'est qu'ils peuvent toujours être rassasiés, et que leur satisfaction laisse une torpeur, un engourdissement qui est encore un charme, tandis que les productions d'esprit, même les plus splendides, ne laissent, dit-on, que regrets et amertume.

— Je suis de votre avis, — dit lord Falmouth. — Il est évident que toute pensée abstraite, longtemps poursuivie, ne laisse que doute et lassitude chagrine, parce qu'il n'est pas donné à l'esprit de l'homme de connaître la vérité *vraie*, ni d'atteindre au vrai beau, tandis qu'un appétit physique, largement satisfait, laisse l'organisation calme et doucement satisfaite, en cela que l'homme a complétement rempli une des vues précises de la nature.

— Cela est vrai ; la pensée use et tue.

— Et avec tout cela, — dit lord Falmouth en vidant lentement son verre, — on vit, le temps se passe, chaque

(1) Historique.

jour on s'écrie : Quel ennui ! mais cela n'empêche pas, Dieu merci ! les heures de couler.

— Et l'on arrive aussi, — lui dis-je, — au terme de la vie, jour sur jour, heure sur heure...

Lord Falmouth fit un geste de résignation, remplit son verre, et me poussa le flacon.

Nous restâmes quelques momens sans parler. Lord Falmouth rompit le premier le silence, et me dit :

— Votre voiture de voyage est-elle prête ?

— Sans doute, — lui dis-je fort surpris de cette brusque demande.

— Écoutez, — me dit-il, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple : — vous êtes à cette heure très malheureux, vous ne m'avez pas dit pourquoi, par conséquent je l'ignore ; Paris vous ennuie autant qu'il m'est odieux ; j'ai quelquefois rêvé un projet étrange, fou, et qui pour cela m'a beaucoup séduit, mais il me fallait un compagnon qui se sentît l'énergie de vouloir acheter des émotions nouvelles, fortes et puissantes, peut-être au mépris de sa vie. — Je regardai lord Falmouth fixement. Il continua en vidant son verre à petits coups. — Il me fallait, pour mettre ce projet à exécution, trouver quelqu'un qui, pour s'associer avec moi, fût, comme disent les bonnes gens, tout prêt à se donner au diable, non par misère, mais au contraire par surabondance des joies et des biens de ce monde... — Je regardai de nouveau lord Falmouth, croyant qu'il plaisantait ; il était, comme toujours, fort calme et fort sérieux — Eh bien ! — me dit-il lentement, — voulez-vous être ce compagnon ?

— Mais de quoi s'agit-il ? — lui demandai-je en souriant.

— Je ne puis vous le dire encore ; mais si vous acceptez mon offre, voici ce que vous aurez à faire : d'abord, compter sur un voyage d'un an au plus... ou sinon...

— Éternel... je comprends. Ensuite ?

— Ne prendre avec vous qu'un homme, sûr, vigoureux et déterminé.

— J'ai cela parmi mes gens...

— Bien : emporter quinze ou vingt mille francs, pas plus.

— Ensuite ?

— Vous munir, vous et votre homme, d'excellentes armes.

Je regardais lord Falmouth en continuant de sourire.

— Cela devient grave, — lui dis-je.

— Laissez-moi finir, vous agirez comme bon vous semblera ; — il reprit : — Il faut vous munir d'excellentes armes, de votre passe-port, et envoyer chercher des chevaux à l'instant...

— Comment ! partir... cette nuit ?

— Cette nuit... à cette heure : vous allez me donner de quoi écrire un mot à mon valet de chambre ; mon valet de pied le lui portera, et reviendra ici avec ma voiture de voyage et tout ce qu'il me faut, car il est important que vous ayez votre voiture et moi la mienne.

— Ah çà ! parlez-vous sérieusement ? — lui dis-je.

— Donnez-moi de quoi écrire, et vous en serez assuré.

En effet, lord Falmouth écrivit, et un de ses gens partit avec la lettre.

— Mais, — lui dis-je, — des habits... des malles ?

— Si vous m'en croyez, n'emportez que du linge et ce qu'il vous faut pour la route.

— Mais encore, cette route est-elle longue ? quelle est-elle ?

— Celle de Marseille.

— Nous allons donc à Marseille ?

— Pas précisément, mais dans un petit port très proche de cette ville.

— Et quoi faire ?

— Nous y embarquer.

— Et pour quelle direction ?

— Ceci est mon secret, confiez-vous à moi, et vous ne le regretterez pas... Pourtant, je dois vous dire, — ajouta-t-il d'un air qui malgré moi m'impressionna, — je dois vous dire, sans faire de mauvaise plaisanterie, que vous n'auriez pas tort, en cas de *non-retour*, de faire les dispositions que vous pourriez avoir à faire.

— Mon testament ! — m'écriai-je en riant de toutes mes forces cette fois.

— Comme vous voudrez, — me dit lord Falmouth de son air impassible.

Tout en prenant ce voyage pour une espèce de mystification, à laquelle je me prêtais d'ailleurs fort volontiers, tant j'avais hâte de quitter Paris, où trop de cruels souvenirs m'attristaient, je ne savais véritablement pas s'il ne serait pas prudent d'écrire quelques derniers mots ; pourtant, je dis à lord Falmouth :

— Allons, c'est un pari que vous avez fait de m'amener à écrire mon testament ?

— Ne le faites donc pas, — me dit-il sans sourciller.

Je savais que plusieurs fois lord Falmouth était ainsi parti fort impromptu pour de très longs voyages. Je pensais donc qu'il se pouvait après tout qu'il eût envie de s'absenter. Or, comme sa compagnie me plaisait fort, et que l'objet du voyage qu'il voulait me cacher, sans doute pour piquer ma curiosité par ces apparences mystérieuses, pouvait me convenir, et peut-être avoir des suites qu'il m'était impossible de prévoir, je crus bien d'écrire quelques mots, en *cas de non-retour*, comme il disait.

Cette détermination si prompte me semble aujourd'hui au moins aussi bizarre que les résultats qu'elle amena ; mais j'avais été si chagrin depuis quelque temps, j'étais tellement libre de toute affection, de tout devoir, que la brusquerie même de cette détermination me plut, comme plaît toujours une chose étrange à vingt-cinq ans.

Je fis venir mon ancien précepteur, et je lui laissai me ordres et mes pouvoirs.

Au bout d'une heure, mes préparatifs étaient terminés, la voiture de lord Falmouth nous attendait. J'y montai avec lui. Nos gens devaient nous suivre dans la mienne.

Dix minutes après, nous avions quitté Paris.

LORD FALMOUTH.

XXVI

PROJETS.

J'étais parti de Paris avec lord Falmouth, sous le poids d'une tristesse accablante. Bien qu'il me fût indifférent de quitter alors la vie du monde pour je ne sais qu'elle pérégrination dont j'ignore encore le but mystérieux, le souvenir des affections si cruellement, si incomplétement brisées que je laissais derrière moi, devait me poursuivre et m'atteindre au milieu des distractions de ce voyage.

— Hélène, Marguerite ! ! ! noms douloureux que la fatalité me jetait chaque jour comme une raillerie cruelle, comme un remords ou comme un défi, je ne pouvais vous oublier et ma conscience vous vengeait !

Car enfin, une fois tarie, que la coupe se brise... il n'importe ! Mais follement la jeter pleine encore à ses pieds ! mais se sentir les lèvres désséchées alors qu'on aurait pu puiser à une onde fraîche et pure ! ! ! cela était affreux !

En analysant mes impressions, j'y reconnaissais d'ailleurs mon instinct d'égoïsme habituel ; jamais je ne songeais au mal horrible que j'avais fait à Marguerite ou à Hélène, mais je songeais toujours à la félicité enchanteresse dont la perte me désespérait.

J'abandonnais, je fuyais Paris, mais je tenais encore, pour ainsi dire malgré moi, à ce centre de regrets amers, par mille liens invisibles! Si quelquefois je me laissais entraîner à l'espoir de revoir, de retrouver un jour Marguerite, tout à coup la réalité du passé venait arrêter cet élan de mon cœur, par une de ces secousses sourdes, brusques, pour ainsi dire électriques, dont la commotion va droit à l'âme et fait douloureusement tressaillir tout notre être.

J'étais aussi épouvanté en contemplant avec quelle indifférence je pensais à mon père; et encore, si j'y pensais, c'était pour faire une comparaison sacrilége entre la douleur que m'avait autrefois causée sa mort et le chagrin d'amour que je ressentais.

Faut-il, hélas! l'avouer à ma honte? En étudiant avec une expérience si malheureusement précoce ces différentes sortes de tristesses, ce dernier chagrin me sembla moins intense, mais plus âcre; moins profond mais plus orageux,; moins accablant, mais plus poignant que le premier.

C'est qu'il y a, je crois, deux ordres de souffrances : la souffrance du cœur... légitime et sainte.

La souffrance de l'orgueil... honteuse et misérable.

La première, si désolante qu'elle soit, n'a pas d'amertume; elle est immense, mais on est fier de cette immensité de douleur, comme on le serait du religieux accomplissement de quelque grand et triste devoir.

Aussi, les larmes causées par cette souffrance coulent abondantes et sans peine; l'âme est disposée aux plus touchantes émotions de la pitié; on est plein de commisération et d'amour; enfin, toutes les infortunes sont les sœurs chéries et respectées de votre infortune.

Au contraire, si vous souffrez pour une cause indigne, votre cœur est noyé de fiel; votre douleur concentrée ressemble à une rage muette que la honte contient, à une morsure aiguë que la vanité cache; l'envie et la haine vous rongent, mais vos yeux sont secs, et le malheur d'autrui peut seul vous arracher quelque pâle et morne sourire.

Telles furent du moins les deux nuances de chagrin bien tranchées que je ressentis lors de la mort de mon père, et lors de ma rupture avec Hélène et Marguerite.

Ce n'était pas tout : à peine avais-je quitté Paris avec lord Falmouth, que, par un misérable caprice, je me repentais d'avoir entrepris ce voyage; non que j'en redoutasse l'issue, mais j'aurais préféré être seul, pour pouvoir bien envisager mon chagrin, lutter avec lui corps à corps, et en triompher peut-être.

Je l'ai bien souvent éprouvé : quand on souffre, rien de plus funeste que de vouloir se distraire de sa douleur.

Si pendant quelques momens vous parvenez à engourdir vos maux, le réveil en est horrible.

Lorsque vous vous trouvez tout à coup précipité dans l'abîme de la souffrance morale, après le choc terrible qui ébranle, qui meurtrit jusqu'aux fibres les plus délicates de votre cœur, ce qu'il y a surtout d'affreux, c'est cette nuit subite, noire et profonde de l'âme, qui ne lui permet pas même de voir les mille plaies qui la déchirent.

Affreusement brisé, vous gisez anéanti au milieu d'un chaos de douleurs sans nom; puis, peu à peu, la pensée succède au vertige; ainsi que la vue s'habitue à distinguer les objets dans les ténèbres, vous commencez si cela se peut dire, à vous reconnaître dans votre désespoir.

Alors, sinistres et décolorés comme des spectres, surgissent lentement un à un autour de vous les regrets navrans du passé, les visions enchanteresses d'un avenir qui ne sera plus jamais; alors vous apparaissent les fantômes des heures les plus fortunées, les plus radieuses, les plus dorées d'autrefois... car votre douleur n'oublie rien : l'écho le plus lointain, le parfum le plus vague, le murmure le plus mystérieux, tout se reproduit impitoyablement à votre pensée : mais ce mirage d'un bonheur perdu est étrange et sinistre... On croit voir un magnifique paysage, baigné d'azur, de lumière et de soleil, à travers la prunelle vitreuse d'un mourant, et tout semble voilé d'un brouillard gris et sépulcral.

La souffrance est alors à son paroxysme, mais elle ne peut que décroître : elle est aiguë et pénétrante, mais elle se peut analyser : vos ennemis sont nombreux, sont menaçans, sont terribles, mais vous les voyez, mais vous les pouvez combattre.

Vous luttez ainsi, ou, comme un loup blessé, qui au fond de son antre n'attend sa guérison que du temps replié dans votre souffrance solitaire, vous pouvez, proche ou éloigné, assigner un terme à votre chagrin, et espérer au moins dans l'oubli .. L'oubli! cette seule et incroyable réalité de la vie; l'oubli! cet océan sans fond où viennent incessamment se perdre toute douleur, tout amour et tout serment.

Et encore, bizarre impuissance de ce qu'on appelle *la philosophie humaine!* on sait qu'un jour, que bientôt peut-être, le temps doit effacer tant de peines, et cette conviction si certaine ne peut en rien calmer ou abréger vos tourmens.

C'est pour cela, je le répète, qu'il m'a toujours semblé que se distraire de sa douleur, au lieu de l'affronter bien résolûment, c'est recommencer chaque jour cette cruelle initiation à la souffrance, au lieu de l'épuiser par son propre excès.

On concevra donc que, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, ce voyage aventureusement entrepris devait quelquefois me sembler pénible.

Nous avions marché toute la nuit. Nous nous trouvions éloignés de quarante lieues de Paris. Falmouth s'éveilla bientôt, me serra la main et me dit :

— La nuit porte conseil. Maintenant je réfléchis qu'après tout, mon projet peut vous sembler fort stupide. Aussi, je veux vous dire mon secret pendant que nous sommes encore assez près de Paris pour que vous y puissiez être de retour cette nuit, si ce que j'ai à vous proposer ne vous convient pas.

— Voyons... dites-moi ce projet mystérieux.

— Le voici donc, — reprit Falmouth. — Connaissez-vous le club des yachts?

— Oui... et vous en êtes, je crois, un des membres.

— Eh bien! comme tel je possède une charmante goëlette, maintenant mouillée aux îles d'Hyères, près Marseille. Cette goëlette est armée de huit caronades et montée de quarante hommes d'équipage.

— C'est donc une véritable campagne de mer que vous me proposez?

— A peu près; mais vous saurez d'abord que l'équipage de mon yacht, depuis le capitaine jusqu'au dernier mousse, me sont dévoués jusqu'à la potence inclusivement.

— Je le crois sans peine.

— Vous saurez de plus que mon yacht, qui s'appelle *la Gazelle*, est digne de son nom; il ne marche pas, il bondit sur les eaux. Trois fois, aux courses de l'île de Wight, il a battu le brick de lord Yarborough, notre président, et a gagné le prix du yacht-club; en un mot, il n'y a pas un navire de guerre de la marine royale de France ou d'Angleterre, que mon yacht ne puisse distancer aussi facilement qu'un cheval de course distancerait un cheval de charrette.

— Je sais que presque tous ces bâtimens de plaisance de votre aristocratie marchent comme des poissons; mais encore?

— La vie maintenant vous semble fade et monotone, n'est-ce pas? Eh bien! voulez-vous lui donner quelque peu de saveur?

— Sans doute.

— Mais d'abord, — me dit Falmouth de son air gravement moqueur, — je dois vous déclarer sur l'honneur que je ne suis pas le moins du monde philhellène... car j'ai au contraire un penchant et une prédilection très marqués pour les Turcs...

— Comment? — lui dis-je avec étonnement; — et

quel rapport y a-t-il entre notre voyage et les Turcs ou les philhellènes ?

— Un rapport tout simple : je veux vous proposer d'aller en Grèce.

— Pour faire ?

— Avez-vous entendu parler de Canaris ? — me dit Falmouth.

— De cet intrépide corsaire qui a déjà incendié avec ses brûlots tant de vaisseaux turcs ? Certainement.

— Eh bien ! est-ce que vous n'avez jamais été tenté d'aller voir cela ?

— Mais d'aller voir quoi ?

— D'aller voir Canaris incendier un vaisseau turc ? — me dit Falmouth de l'air du monde le plus indifférent, et comme s'il eût été question d'assister à une course ou de visiter une manufacture.

— Je vous avoue, — lui dis-je en ne pouvant m'empêcher de sourire, — que je n'ai jamais eu jusqu'à présent cette curiosité-là.

— C'est étonnant, — reprit Falmouth ; — moi, depuis six mois, je ne rêve que de Canaris et de son brûlot... et je n'ai fait venir mon yacht de l'île de Whigt à Marseille que dans l'intention de me passer cette fantaisie ; de sorte que, si vous y consentez, nous partirons de Marseille pour Malte, à bord de ma goëlette ; une fois arrivés à Malte, je me charge d'obtenir du gouverneur, lord Ponsonby, l'autorisation de servir, avec mon yacht, comme auxiliaire des Grecs, quoique je ne soit pas philhellène, je vous le répète, et d'aller augmenter l'escadrille de lord Cochrane. Or, si vous le vouliez, pendant quelques mois, nous mènerions ainsi à bord une vie qui tiendrait un peu de la vie des chevaliers errans ou... des pirates ; nous trouverions là des dangers, des combats, des tempêtes : que sait-on ? enfin, toutes sortes de choses neuves et un peu avantureuses qui nous sortiraient de cette vie mondaine qui nous pèse, et nous aurions peut-être le bonheur de voir réaliser mon idée fixe, c'est-à-dire de voir Canaris brûler un vaisseau turc, car je ne mourrai content que lorsque j'aurai vu cela. Qu'en dites-vous ?

Tout en trouvant sigulier le goût de Falmouth pour l'expérimentation des brûlots, je ne vis aucune objection sérieuse à sa proposition. Je ne connaissais pas l'Orient ; bien souvent ma pensée s'était égaré avec amour sous son beau ciel. Cette vie paresseuse et sensuelle m'avait toujours séduit ; et puis quoiqu'ayant déjà beaucoup voyagé, je n'avais pas idée de ce que pouvait être une navigation un peu sérieuse, et j'éprouvais une sorte de curiosité de savoir comment j'envisagerais quelque grand danger.

A part même les risques qu'on pouvait courir en s'associant à une des expéditions de Canaris, je savais que depuis l'insurrection grecque l'Archipel était infesté de pirates, soit turcs, soit renégats, soit algériens, et qu'un bâtiment aussi faible que celui de Falmouth avait d'assez nombreuses chances d'être attaqué. Somme toute, l'ensemble de cette proposition ne me déplut pas ; et je répondis, après un assez long silence, dont Falmouth semblait attendre l'issue avec impatience : — Quoiqu'à ma grande honte la curiosité de voir Canaris brûler un vaisseau turc ne soit pas positivement ce qui me décide, j'adhère complétement à votre projet, et vous pouvez me regarder comme un des passagers de votre goëlette.

— Nous voilà donc réunis plus longtemps ! — me dit Falmouth. — Tant mieux, car j'ai à vous délivrer de bien des préjugés.

Je le regardai avec étonnement, je le priai de s'expliquer ; il éluda.

Le but de notre navigation arrêté, il fut convenu que nous partirions des îles d'Hyères pour Malte aussitôt notre arrivée à Marseille.

Peu à peu la vue des objets extérieurs, le mouvement du voyage calmèrent ou plutôt engourdirent mes souffrances ; mais c'était avec inquiétude que je me laissais aller à cette sorte de bien-être passager ; je savais que mes chagrins reviendraient bientôt plus vifs. Ce sommeil bienfaisant devait avoir un cruel réveil. Il faut dire aussi que Falmouth se montrait de la cordialité la plus affectueuse, de l'enjouement le plus aimable, du caractère le plus égal.

Sa conversation et son esprit me plaisaient d'ailleurs beaucoup ; j'avais sincèrement apprécié sa délicatesse et son obligeance gracieuse, lors de ses relations avec le mari d'Hélène.

Malgré ma froideur apparente et mes continuels sarcasmes contre l'amitié, ce sentiment que je prétendais m'être si indifférent, je me sentais quelquefois attiré vers Falmouth par une vive sympathie.

Alors, je le répète, ce voyage m'apparaissait sous un aspect charmant ; au lieu de le regarder comme une distraction fâcheuse et importune, je faisais des rêves d'or en songeant à tout ce qu'il pouvait avoir d'agréable, si je voyais, si je rencontrais dans Falmouth un ami tendre et dévoué.

C'étaient les longues et intimes causeries de la traversée, heures si favorables aux épanchemens et aux confidences ; c'étaient des courses, des fatigues, des périls même à partager en frères, à travers des pays inconnus... confidences, courses, fatigues, périls, qu'il serait si bon de nous rappeler plus tard en nous disant : « *Vous souvenez-» vous ?...* » Douces paroles, doux écho du passé qui fait tressaillir le cœur... Sans doute, me disais-je, la satiété des plaisirs est mauvaise, mais du moins heureusement blasés sont ceux-là qui, rassasiés de toutes les délicatesses de l'existence la plus raffinée, ont le valeureux caprice d'aller retremper leur âme au feu du brûlot de Canaris.

Interprété de la sorte, ce voyage n'était-il pas noble et grand ? n'y avait-il pas quelque chose de touchant, de chevaleresque, dans cette communauté de dangers si fraternellement partagés ?

Lorsque je me laissais naïvement aller à ces impressions, leur bienfaisante influence amollissait mon âme douloureusement tendue ; un baume précieux se répandait sur mes blessures, je me sentais meilleur ; je déplorais encore tristement le passé, mais je ne le haïssais plus, et la foi généreuse que j'avais en moi pour l'avenir calmait l'amertume de mes regrets.

Enfin, pendant les pures et religieuses aspirations de mon cœur vers une amitié consolante, je ne saurais dire le bonheur qui me transportait ; ainsi que Dieu embrasse d'un seul regard tous les âges de l'éternité, au soudain rayonnement de ma jeune espérance, il me semblait découvrir tout à coup l'horizon de la félicité que je rêvais, mille ravissemens nouveaux, mille joies enchanteresses ; à ces mots *un ami*, je sentais s'éveiller en moi les instincts les plus nobles, l'enthousiasme le plus généreux. J'étais alors sans doute bien digne d'inspirer et de partager ce sentiment si grand et si magnifique, car j'en ressentais tous les religieux devoirs, et j'en éprouvais tous les bonheurs !

. . . .

Mais, hélas ! cette extase durait peu, et de cette sphère radieuse je retombais souvent dans le noir abîme du doute le plus détestable, du scepticisme le plus humiliant.

Ma défiance de moi et ma crainte d'être dupe des sentimens que j'éprouvais s'exaltaient jusqu'à la monomanie la plus ombrageuse.

Au lieu de croire Falmouth attiré vers moi par une sympathie égale à celle que je ressentais pour lui, je cherchais à pénétrer quel *intérêt* il pouvait avoir eu à m'offrir de l'accompagner. Je savais sa fortune si énorme que je ne pouvais voir dans son offre le désir de diminuer de moitié les frais du voyage qu'il voulait faire en me proposant de l'entreprendre avec lui... Néanmoins, en songeant aux contradictions si extrêmes et si inexplicables de la nature humaine et à la plus que modeste simplicité que Falmouth affectait parfois, je ne regardais pas cette misérable arrière-pensée comme absolument inadmissible.

Sans renoncer à cette honteuse supposition, je vis encore dans sa proposition l'insouciance dedaigneuse d'un

homme blasé, qui prendrait au hasard et indifféremment le bras du premier venu pour faire une longue promenade, pourvu que ce premier venu suivît la même direction que lui...

. . . .

Telles étaient les arrière-pensées qui venaient bien souvent malgré moi flétrir un avenir que quelquefois je rêvais si beau !

O mon père ! mon père !... bien fatal est le terrible don que vous m'avez fait en m'apprenant à douter !... Votre armure de guerre, je l'ai revêtue; mais je n'ai pu m'en servir pour combattre; elle m'écrase sous son poids. Refoulé, replié sur moi-même, je sens ma faiblesse, ma misère, et je l'exagère encore.

. . . .

Nous arrivâmes à Marseille et bientôt aux îles d'Hyères sans aucun événement remarquable.

XXVII

LE YACHT.

Nous étant seulement arrêtés à Marseille pour changer de chevaux, nous arrivâmes bientôt aux îles d'Hyères. Le yacht de Falmouth se trouvait mouillé dans la baie de *Frais-Port*, en rade de Porquerolles.

La Gazelle était merveilleuse de luxe et d'élégance; rien de plus joli, de plus coquet que ce petit navire. Toute sa capacité intérieure avait été réservée à l'habitation de Falmouth. Le logement, fort commode, consistait en un salon commun et en deux chambres à coucher, ayant chacune une salle de bain. A l'avant étaient les cabines du capitaine et du lieutenant du yacht. Quarante matelots composaient l'équipage; ils portaient des vestes bleues à boutons armoriés aux armes de Falmouth! une ceinture de laine rouge serrait leurs pantalons blancs, et un large ruban noir flottait à leur chapeau de paille.

Sur le pont de la goëlette, d'une éblouissante propreté, on voyait huit caronades de bronze sur leurs affûts d'acajou soigneusement cirés; enfin quelques pierriers de cuivre, une salle d'armes symétriquement remplie de fusils, de pistolets, de sabres, de piques et de haches, complétaient l'armement de ce joli navire.

Le capitaine du yacht que Falmouth me présenta, et qu'il appelait Williams, grand et robuste jeune homme de vingt-cinq ans environ, avait une figure douce et candide. Il était, me dit Falmouth, fils d'un de ses fermiers de Suffolk. La plupart des marins de la goëlette appartenaient aussi à ce comté, où le lord possédait de nombreuses propriétés riveraines de la mer. Le lieutenant du yacht, frère cadet de Williams, s'appelait Geordy. Plus jeune que lui de cinq ou six années, il lui ressemblait extrêmement : même apparence de force, de calme et de douceur.

Les rapports de ces deux jeunes officiers avec Falmouth étaient profondément respectueux : ils l'appelaient monseigneur (milord), et lui les tutoyait avec une familiarité bienveillante et presque paternelle.

Nous entrions dans les premiers jours du mois de juin le temps était magnifique; le vent, assez vif et très favorable à notre voyage, soufflait du nord. Après avoir consulté Williams sur l'opportunité du départ, Falmouth décida que nous mettrions à la voile le lendemain matin.

Pour faire route vers le sud, il nous fallait aller reconnaître les côtes occidentales de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, et relâcher à Malte; puis, après avoir vu le gouverneur et pris dans cette île un pilote, nous devions nous élever au nord-est, et entrer dans l'Archipel grec, afin de nous rendre à Hydra, où Falmouth espérait rencontrer Canaris.

La baie du Frais-Port, lieu de mouillage de *la Gazelle*, était située au sud de Porquerolles, et seulement fréquentée par des bateaux de pêche ou quelques petits navires sardes, niçards et catalans, qui faisaient le cabotage de ces côtes.

Lorsque nous arrivâmes sur cette rade, nous n'y trouvâmes qu'un grand mystic sous pavillon sarde, qui était à l'ancre assez loin de *la Gazelle*.

La nuit venue, la lune parut dans tout son éblouissant éclat au milieu d'un ciel magnifiquement étoilé; l'air était parfumé par la senteur des orangers des jardins d'Hyères.

Falmouth me proposa une promenade sur la côte : nous partîmes. Nous suivions une rampe de rochers fort à pic, élevée de vingt-cinq ou trente pieds au-dessus du rivage qu'elle contournait, et sur lequel venaient paisiblement mourir les lourdes lames méditerranéennes.

Du haut de cette sorte de terrasse naturelle nous découvrions au loin, devant nous, une mer immense, dont le sombre azur était sillonné par une zone de lumière argentée; car la lune s'élevait toujours brillante et radieuse. A l'ouest on distinguait l'entrée de la baie du Frais-Port, où était mouillé le yacht, et à l'est la pointe montueuse du cap d'Armes, dont les falaises blanches se découpaient hardiment sur le bleu foncé du firmament.

Ce tableau calme et majestueux nous frappa; aucun bruit ne troublait le profond silence de la nuit; seulement, de temps à autre, nous entendions le murmure faible et monotone des flots endormis qui se déroulaient sur la grève.

J'étais tombé dans une profonde rêverie, lorsque Falmouth me fit remarquer, à la clarté de la lune, le mystic dont on a parlé, qui s'avançait hors de la baie remorqué par sa chaloupe : quelques minutes après il jeta l'ancre à l'extrême pointe et en dehors du port, comme s'il eût voulu se tenir prêt à mettre à la voile au premier signal.

— Notre yacht passera seul la nuit dans la baie, — me dit Falmouth, — car le mystic me paraît se disposer à partir.

— Entre nous, votre *Gazelle* n'aura guère à regretter cette compagnie, — lui dis-je, — car j'ai vu au jour ce bâtiment, et il est impossible de rencontrer un navire d'une plus sordide apparence : comparé à votre goëlette, si élégante et si coquette, il a l'air d'un hideux mendiant auprès d'une jolie femme...

— Soit, — me dit Falmouth, — mais le mendiant doit avoir de bonnes jambes, je vous en réponds. J'ai aussi remarqué ce bâtiment, il est affreux; et cependant je suis sûr qu'il marche comme un dauphin... Tenez, regardez l'immense envergure de ses antennes, qu'il vient de hisser.

J'interrompis Falmouth pour lui montrer, à trente pieds au-dessous, son lieutenant Geordy, qui, s'avançant avec précaution le long du rivage, semblait craindre d'être vu. Avait-il à traverser une partie de la grève éclairée par la lune, au lieu de marcher directement, il faisait un détour pour se tapir derrière quelques gros blocs de rochers qui bordaient la côte en cet endroit, et se traînait en rampant.

— Que diable fait donc là Geordy? — dit Falmouth en me regardant avec étonnement.

Nous continuions à suivre Geordy des yeux, lorsque nous le vîmes s'arrêter brusquement, se jeter dans l'enfoncement d'un rocher et s'y blottir.

Par un mouvement d'imitation machinale, Falmouth et moi nous nous arrêtâmes en même temps. Entendant alors un bruit de voix, nous avançâmes la tête avec précaution, et nous vîmes aborder la chaloupe qui avait remorqué le mystic à la pointe de la baie.

Une douzaine de matelots, portant de longs bonnets catalans en laine rouge et des vestes brunes à camail, montaient cette embarcation. Un marin, assis à l'arrière, la gouvernait, il était vêtu d'un caban noir, et son capuchon rabattu ne permettait pas de bien distinguer ses traits;

pourtant je ne sais pas pourquoi l'ensemble de sa figure me laissa une impression désagréable.

Lorsque la chaloupe eut abordé, l'homme au caban resta seul, et jeta aux marins une corde qu'ils amarrèrent à un rocher.

Ces hommes regardèrent d'abord autour d'eux avec inquiétude et circonspection, puis se dirigèrent rapidement vers le gros bloc de rocher qui cachait Geordy.

A leur approche, celui-ci tira de sa poche une paire de pistolets.

Nous nous regardâmes, Falmouth et moi, très indécis sur ce que nous devions faire; le rocher était à pic, sa rampe se continuait ainsi fort loin; en cas d'attaque, il nous devenait impossible da soutenir Geordy autrement que par nos cris, et encore, lors même que nos cris eussent mis en fuite ces marins, en dix minutes leur chaloupe pouvait rejoindre le mystic et appareiller avec lui.

Nous étions dans cette perplexité, lorsque les matelots s'arrêtèrent devant le roc qui servait de retraite à Geordy; au moyen de pinces de fer, ils soulevèrent péniblement une large pierre, qui fermait une ouverture sans doute très spacieuse, car ils en tirèrent à la hâte plusieurs caisses et quelques barils fort pesans, qu'ils transportèrent dans la chaloupe.

Au risque de nous faire découvrir, Falmouth partit d'un bruyant éclat de rire, et me dit :

— Ce sont tout bonnement de braves smogglers qui ont caché là leur contrebande, de peur de la visite des douaniers ou des gardes-côtes français, et qui s'apprêtent à remettre en mer cette nuit avec ce fruit défendu. Cela m'explique pourquoi ils ont un navire qui doit si bien marcher.

— Mais, — lui dis-je, — si cela était, pourquoi le lieutenant de votre brick, qui n'est ni garde-côte ni douanier, viendrait-il les épier ainsi ?

— Vous avez raison, — reprit Falmouth, — je m'y perds; voyons donc la fin de tout ceci.

Dix minutes après l'embarquement des caisses, la chaloupe, si chargée qu'elle enfonçait presque au niveau de l'eau, regagna péniblement le mystic, qui venait de hisser ses dernières voiles.

A peine l'embarcation avait-elle pris le large que Geordy s'élança de sa cachette, et courut de toutes ses forces dans la direction de la baie où était mouillé le yacht; mais cette fois le lieutenant, au lieu de se glisser derrière les rochers, suivit le bord de la grève, et les marins de la chaloupe l'aperçurent à la clarté de la lune.

Aussitôt l'homme au caban noir placé à la poupe se leva, abandonnant son gouvernail, prit un fusil, et ajusta vivement Geordy.

La lueur brilla dans l'obscurité, le coup partit...

Quoiqu'un second coup de feu eût suivi le premier, Geordy ne nous parut pas blessé, car il continua de courir jusqu'à un détour de la côte où nous le perdîmes de vue.

— Regagnons le mouillage de la goëlette, — dis-je à Falmouth, — il sera peut-être temps encore de nous rendre à bord de ce mystic, et d'obtenir justice de son attaque.

Tout en courant précipitamment le long de la rampe des rochers, nous voyions toujours la chaloupe forcer de rames pour rejoindre le mystic.

En peu d'instans elle l'eut atteint, fut hissée à bord, et le bâtiment ouvrant au vent du nord ses grandes antennes, comme deux ailes immenses, disparut bientôt dans les sombres profondeurs de l'horizon.

. . . .

— Il est trop tard, — dit Falmouth. — les voilà partis.

Nous arrivâmes en toute hâte à une misérable auberge, située près de l'embarcadère du Frais-Port; nous y trouvâmes Geordy... Il n'était pas blessé.

— Mais explique-moi donc, — lui dit Falmouth, — ce que tu as été faire sur la côte, et pourquoi ces misérables viennent de te tirer deux coups de fusil?

Geordy, fort étonné de voir Falmouth instruit de cette circonstance, lui donna les détails suivans :

Ce mystic sarde, mouillé dans la baie lors de l'arrivée du yacht, devait appareiller très prochainement. Quoiqu'il eût prétendu être sur son lest, et retourner sans chargement de Barcelonne à Nice, la présence de la goëlette anglaise sembla changer les dispositions du capitaine de ce bâtiment.

Son séjour à Porquerolles se prolongeant de plus en plus, Williams et Geordy s'étonnèrent avec raison de voir un pauvre bâtiment de commerce perdre ainsi un temps précieux; car son équipage se montait à vingt hommes, nombre de matelots déjà singulièrement considérable pour un navire de cette force, qui, demeurant sans emploi, ne pouvait couvrir la dépense considérable de ses frais d'armement. Les deux Anglais, désireux de juger par eux-mêmes de ce que pouvait être ce bâtiment, s'y étaient rendus sous le prétexte de demander un léger service au capitaine. Ils avaient pu examiner l'intérieur du mystic, qui leur sembla beaucoup plus disposé pour la course que pour le commerce; mais ils n'y virent ni armes ni munitions de guerre, car tout était ouvert, depuis la cale jusqu'au pont; en vain ils avaient tâché de rencontrer le capitaine, qui n'était autre que l'homme au caban noir. Ce dernier avait toujours éludé cette entrevue.

Enfin, dans leur minutieuse visite à bord de ce mystérieux bâtiment, ainsi que dans leur inspection des papiers du capitaine, les douaniers français n'avaient rien trouvé de suspect.

Au dire de Geordy, parmi les vingt hommes qui formaient l'équipage, on comptait cinq ou six Italiens; le reste se composait d'Espagnols et d'Américains, qui semblaient un ramassis de forbans à la physionomie sinistre et patibulaire. Ce qui avait surtout contribué à exciter les graves soupçons des Anglais, c'est que presque chaque jour, depuis une certaine absence du capitaine sarde, l'équipage de son bâtiment s'était peu à peu augmenté, et le mystic venait de mettre à la voile avec près de cinquante marins, nombre de matelots exorbitant pour un si petit navire.

— Mais, — dit Falmouth à Geordy, — pourquoi les as-tu ainsi épiés ce soir?

— Comme ces gens, que je crois pirates, s'apprêtaient à mettre à la voile en même temps que le yacht de Votre Grâce, ou peut-être avant, — lui dit Geordy, — je me doutais qu'au moment de partir ils iraient peut-être à terre chercher des armées cachées, puisque nous n'en avions pas vu à leur bord; aussi, dès que je les ai vus tout à l'heure déborder du mystic avec leur chaloupe, et se diriger vers les rochers du nord, je me suis glissé le long de la côte, et je suis arrivé à temps pour avoir la certitude de ce que nous pensions, mon frère Williams et moi...

— C'est-à-dire que ces gens-là sont réellement des pirates? — dit Falmouth.

— Sans aucun doute, mylord; les caisses sont remplies d'armes, les barils de poudre; ils avaient trouvé moyen de les déposer là avant la première visite des douaniers français.

— Et les as-tu entendus parler ?

— Oui, milord; j'ai entendu un matelot américain dire à son camarade en montrant les barils de poudre: — *Voilà de la glu pour prendre la mouche anglaise...* c'est-à-dire la goëlette de Votre Grâce.

— C'est à merveille, — dis-je en souriant à Falmouth; — nous sommes encore au port, et voilà les dangers qui commencent. Vous êtes vraiment gâté par le destin...

— Je comprends parfaitement leur projet, — reprit Falmouth; — ils comptent sans doute remplacer leur affreux mystic par ma jolie *Gazelle*. Ce serait pour eux une excellente acquisition; car, une fois propriétaire de mon yacht, aucun navire de guerre ne pourrait les atteindre, et aucun bâtiment marchand ne pourrait leur échapper.

— Et il est superflu d'ajouter, — dis-je à Falmouth, —

que, comme notre présence les gênerait beaucoup, ils nous jetteront sans doute à la mer de peur des indiscrétions.

— C'est une des conditions habituelles de ces sortes d'échanges; mais nous y mettrons, j'espère, quelques empêchemens, — dit Falmouth; — puis il ajouta :

— Je n'ai pas besoin, Geordy, une fois en mer, de te recommander de toujours bien explorer l'horizon pour que nous ne soyons pas surpris par ces drôles. Tu es d'ailleurs un vigilant et brave marin, le digne frère de ton frère. Vous êtes tous deux bercés depuis votre enfance sur l'eau salée : aussi je dors sans inquiétude dès que le yacht est entre vos mains. Je vous ai vus tous deux face à face avec bien des dangers, au milieu de tempêtes bien affreuses. Eh bien! croiriez-vous, — ajouta Falmouth en se retournant vers moi et en me montrant Geordy, — croiriez-vous qu'avec cet air doux et timide, lui et son frère sont des lions dans le danger ?...

A cet éloge, Geordy sourit modestement, baissa les yeux, rougit comme une jeune fille, et alla rejoindre son frère Williams pour tout préparer, car nous devions mettre à la voile de la baie de Porquerolles le lendemain matin au soleil levant.

XXVIII

LA TRAVERSÉE.

Nous étions partis de France depuis trois jours; le vent, jusqu'alors favorable, nous devint contraire à la hauteur de la Sardaigne.

Sans être positivement sûr d'être attaqué par le mystérieux bâtiment, dont le départ avait été si brusque et si hostile, Falmouth avait recommandé au capitaine de son yacht de se tenir continuellement sur ses gardes. Les caronades de *la Gazelle* furent donc chargées à mitraille, les armes préparées dans le faux-pont, et la nuit un matelot resta continuellement en vigie, afin d'éviter toute surprise.

Je ne pouvais me lasser d'admirer le calme et la douceur des deux jeunes officiers de la goëlette, leur activité silencieuse et le sentiment plein de tendresse qui semblait les attacher l'un à l'autre, et mettre, — si cela peut se dire, — leurs actions les plus indifférentes à un touchant unisson.

Je remarquai aussi que, lorsque la manœuvre exigeait que Williams ou Geordy fissent devant Falmouth quelque commandement, leur voix savait conserver un accent respectueux pour le lord jusque dans les ordres qu'ils donnaient en sa présence. Cette nuance me parut d'un tact exquis, ou plutôt l'expression d'une nature très délicate.

Geordy obéissait à Williams, son aîné, avec une soumission joyeuse; rien enfin n'était plus charmant à observer que la mutuelle affection de ces deux frères, qui à chaque instant s'interrogeaient et se répondaient du regard, s'entendant ainsi, au sujet de mille détails de leur service, avec une rare sagacité, ou plutôt avec une sympathie merveilleuse.

J'avais eu la curiosité de connaître la cabine qu'ils occupaient à l'avant.

J'y vis deux hamacs d'un blanc de neige, une petite table et une commode de noyer luisante comme un miroir; deux portraits grossièrement faits mais naïvement peints, dont l'un représentait leur mère, figure grave et douce (ils lui ressemblaient extrêmement tous deux), l'autre leur père, dont les traits mâles et ouverts respiraient la bonne humeur et la loyauté. Entre ces deux portraits, et pour tout ornement, les armes des deux frères se détachaient des lambris de chêne de leur petite chambre.

Souvent, lorsque la goëlette bien en route ouvrait son sillon de blanche écume à travers les eaux paisibles de la Méditerranée, Williams et Geordy venaient s'asseoir côte à côte sur un canon, et là, les bras entrelacés, le visage sérieux et pensif, ils lisaient pieusement une vieille Bible à fermoir de cuivre, posée sur leurs genoux, n'interrompant leur lecture que pour jeter quelquefois un regard mélancolique sur l'horizon immense et solitaire... distraction qui était encore un hommage à la grandeur de Dieu!

D'autres fois, cette religieuse lecture terminée, les deux frères se livraient à de longues causeries.

Un jour j'eus la curiosité de surprendre une de leurs conversations : je vins m'asseoir près du canon où ils se tenaient d'habitude, et, après quelques mots échangés avec eux, je feignis de m'endormir.

Je les entendis alors se faire de naïves confidences sur leurs espérances, se rappeler les doux souvenirs de leur pays, s'encourager réciproquement à bien servir Falmouth, ce noble protecteur de leur famille, pour lequel ils témoignaient cet attachement respectueux, dévoué, presque filial, que conservaient autrefois chez nous pendant plusieurs générations successives les familles *domestiques* (dans l'acception féodale du mot) (1) pour les grandes maisons qui les patronaient.

Quand les deux frères parlaient du *lord*, c'était toujours sans irrévérence, sans envie, et surtout sans aucun retour amer et jaloux sur leur obscure et pauvre condition.

Une fois, entre autres, ils racontèrent quelques particularités de la vie de Falmouth qui me frappèrent d'étonnement. Cet homme que j'avais cru si blasé sur tous les sentimens humains, avait mille fois témoigné de la bonté la plus généreuse, de la délicatesse la plus exquise. Williams et Geordy en parlaient avec admiration.

A mesure que je vivais dans l'intimité d'Henry, ma surprise augmentait.

Chaque jour je découvrais en lui les qualités les plus éminentes et les plus opposées au caractère factice ou réel sous lequel je l'avais connu jusqu'alors. Son humeur était d'une sérénité sans égale, sa finesse, sa pénétration prodigieuses, son esprit d'une élévation rare.

Bientôt, dans nos longs entretiens, je remarquai que son ironie devenait moins acérée, son observation moins caustique, son scepticisme moins implacable ; on eût dit que peu à peu il déposait les pièces d'une armure dont il reconnaissait l'inutilité.

C'était alors avec bonheur que je voyais le caractère de Falmouth se transformer ainsi complétement.

Je me sentais séduit par l'insistance cordiale et touchante avec laquelle il me demandait mon amitié. Je jouissais avidement de ce sentiment vif et sincère, dont j'éprouvais pour la première fois les douceurs consolantes; aucun sacrifice ne m'eût coûté pour assurer l'avenir de cette affection si précieuse pour moi ; et, comme je l'éprouvais généreusement, vaillamment, je me sentais digne de l'inspirer.

Heureux de ma confiance, c'était avec l'accent de la gratitude la plus profonde que Falmouth me remerciait d'avoir cru à son amitié. Marchant désormais ainsi dans la vie, bien appuyés l'un contre l'autre, me disait-il, toutes ses peines seraient bravées; car les déceptions de l'amour, de l'orgueil, de l'ambition, toujours si douloureuses parce qu'elles sont concentrées, devaient perdre toute leur âcreté en s'épanchant dans un cœur ami.

L'accent de sa voix était si vrai, ses traits avaient une expression de sincérité telle, que j'avais complétement oublié ma défiance ; je me livrais avec bonheur à tout l'entraînement d'une affection que je ne connaissais pas encore.

(1) C'est-à-dire faisant partie de la *maison*; il ne s'attachait à ce titre aucune idée de servilité : les pages, les évêques et les gentilshommes étaient *domestiques* dans cette acception.

Puis venaient des causeries sans fin dont je ne saurais dire l'attrait. L'imagination de Falmouth était vive et brillante; son esprit était très orné. Nous possédions tous deux des connaissances assez variées, assez étendues : aussi n'eûmes-nous jamais un moment d'ennui, malgré les longues heures de la traversée.

A mesure que notre intimité augmentait, ma croyance en moi et en Falmouth devenait plus grande. Je me sentais heureux et meilleur, un nouvel avenir s'offrait à moi; j'avais assez de courage pour ne pas soumettre cette félicité si jeune et si fraîche à une desséchante analyse, je me laissais naïvement aller à des impressions que je trouvais si pures et si bienfaisantes.

. . . .

Nous étions en mer depuis cinq jours.

Un soir, assez tard, sur les onze heures, ayant laissé Falmouth dans le salon, je montai sur le pont pour jouir de la fraîcheur de la nuit, et j'allai m'asseoir dans une yole suspendue à l'arrière de la goëlette.

J'étais depuis quelque temps absorbé dans mes rêveries, lorsque le matelot placé en vigie héla un navire qui s'approchait.

Je me levai.

La vigie héla une seconde fois.

Je vis alors presqu'aussitôt passer silencieusement à contre-bord, et à une très petite distance de nous, un bâtiment qu'à ses antennes immenses je reconnus pour le mystic sarde de la baie de Porquerolles.

La nuit était claire, la marche du mystic peu rapide; sur le pont de ce long et étroit navire, un grand nombre d'hommes se pressaient les uns contre les autres.

Au mât était suspendu un fanal. Éclairé par sa lumière rougeâtre et incertaine, je distinguai à l'arrière, et tenant le gouvernail, l'homme au capuchon noir, que j'avais déjà remarqué lors de la descente de la chaloupe.

Étrange rencontre dont les suites devaient être bien plus étranges encore.

. . . .

Le mystic s'éloigna; le bruit de son sillage s'affaiblit.

Pendant quelques minutes, je pus encore le suivre des yeux, grâce à la blancheur de ses voiles; puis elles devinrent moins distinctes, s'effacèrent tout à fait, et je ne vis plus au loin dans les ténèbres qu'un point lumineux, qui de temps à autre disparaissait selon le jeu des voiles du mystic, comme une étoile sous un nuage.

A l'apparition de ce bâtiment si suspect, Williams avait ordonné à son frère d'aller chercher Falmouth.

— Eh bien! Williams, — dit celui-ci en montant sur le pont, — nous retrouvons donc notre mauvaise connaissance de Porquerolles?

— Le mystic vient de passer à contre-bord de nous, milord.

— Et quel est ton avis?

— Sauf l'ordre de Votre Grâce, mon avis serait de nous mettre à l'instant en défense, car je pense que ce pirate, retenu comme nous dans ces parages par les vents contraires, va nous attaquer ne nous croyant pas prêts à le recevoir, et comptant d'ailleurs sur le nombre de son équipage.

— Prouvons donc à ces forbans qu'ils se trompent, mon brave Williams, et que quarante johns-bulls valent mieux que ce ramassis de drôles, que cet échantillon cosmopolite de gibier de potence. Eh bien! — ajouta Falmouth en m'apercevant, — voilà, mon cher, qui se colore à merveille; cette aventure m'enchante... C'est une excellente introduction à notre fantaisie de Canaris... c'est l'ouverture de notre opéra!...

— En vrai *dilettanti*, — lui dis-je, — mettons-nous donc en mesure de faire notre partie, et allons chercher nos armes.

Je descendis dans ma chambre.

Falmouth y entra presque aussitôt que moi.

Autant sur le pont il m'avait paru joyeux et résolu, autant je lui trouvai l'air triste et accablé.

Il me prit les mains avec émotion et me dit :

— Arthur... je suis maintenant au désespoir de cette folie!...

— De quelle folie voulez-vous parler?

— Si vous étiez blessé, dangereusement blessé, — me dit-il en attachant sur moi un regard attendri, — je ne me le pardonnerais de ma vie!

— Et ne courez-vous pas les mêmes risques?

— Sans doute... mais que vous subissiez, vous, les conséquences de ma bizarre fantaisie!... c'est ce que je trouve odieux...

— Quelle idée! ne faisons-nous pas ce voyage à *frais communs?*... Ne devons-nous pas tout partager?... Eh bien! ceci est un accident de la route, rien de plus. N'étions-nous pas convenus de chercher les aventures en vrais chevaliers errans? Enfin, vous-même, tout à l'heure, n'aviez-vous pas l'air très satisfait de cette rencontre?

— Tout à l'heure, j'étais devant mes gens, et je ne voulais pas leur laisser deviner ma pensée... mais à vous je puis tout dire... Eh bien! maintenant je suis au désespoir de tout ceci; et, au lieu de nous amuser à faire les fanfarons, j'ai bien envie de profiter de la vitesse de ma goëlette pour...

— Y pensez-vous?— m'écriai-je; — et que dirait-on au yacht-club? qu'un de ses membres a pris chasse devant un écumeur de mer! Et puis, mon cher Henry, — lui dis-je en riant,—réfléchissez donc que vos craintes sont peu flatteuses pour mon amour-propre.

— Ah! tenez... cela est affreux! pour la première fois de ma vie... je trouve un ami selon mon rêve... et par ma faute je risque de le perdre! — s'écria Falmouth, et il se laissa tomber sur une chaise en cachant sa tête dans ses deux mains.

— Mon cher Henry, — lui répondis-je, profondément touché de son accent,— remercions au contraire le hasard qui nous fournit cette épreuve... L'émotion que nous ressentons tous les deux ne nous montre-t-elle pas que cette amitié nous est déjà bien avant dans le cœur? Aurions-nous trouvé une révélation pareille dans la pâle uniformité de la vie du monde? Croyez-moi, voyons dans ceci une bonne fortune; bénissons-la et profitons en... c'est au feu que se reconnaît l'or pur...

Un pilotin descendant précipitamment vint prier Falmouth de monter sur le pont.

Cet enfant sorti, Henry se jeta dans mes bras avec effusion et me dit :

— Vous êtes un noble cœur, mon instinct ne m'a pas trompé.

Je restai seul.

Si Falmouth craignait pour moi les chances de ce combat, je les craignais aussi vivement pour lui.

Cette inquiétude me révélait toute l'étendue de l'affection que je lui portais.

Par quel miracle cette amitié s'était-elle si promptement développée? comment ses racines étaient-elles déjà si profondes, malgré mes doutes, malgré ma défiance, malgré mon incrédulité habituelle?

Je ne sais, mais cela était ainsi, et pourtant depuis un mois à peine nous voyagions ensemble.

Peut-être ces progrès si rapides étonneront-ils moins si l'on songe au secret instinct qui nous attirait déjà l'un vers l'autre dès avant notre départ. . . . .

. . . .

Je pris mes armes.

J'eus alors un moment d'effroyables angoisses.

En pensant au péril que nous allions courir, je craignis d'être lâche... ou plutôt que mon courage ne fût pas à la hauteur d'un noble dévouement; je me demandais si, dans un danger suprême, je saurais sacrifier ma vie pour sauver celle de Falmouth, et, je l'avoue à ma honte, je n'osai pas me répondre avec certitude...

Je me savais, il est vrai, brave, d'une bravoure froide, assez opiniâtre. J'avais eu un duel, dans lequel mon énergie calme m'avait fait honneur; mais était-ce là du vrai

courage? Un homme bien né peut-il refuser un duel? peut-il ne pas s'y comporter décemment? ne fût-ce que par savoir-vivre ou par orgueil.

Je ne savais donc pas si j'aurais le courage prime-sautier, fulgurant, qui court au danger comme le fer à l'aimant, qui s'exalte encore dans une mêlée sanglante, et qui, planant au-dessus des dangers, dirige ses coups d'une main sûre et choisit ses victimes.

Je me croyais, je me sentais enfin la bravoure, froide et inerte de l'artilleur qui attend sans pâlir un boulet près de sa batterie, mais non l'entraînante intrépidité du partisan qui, le sabre au poing, se précipite avec une ardeur féroce au milieu du carnage.

Et pourtant c'était sans doute dans un combat corps à corps, dans un abordage, que nous allions avoir à défendre notre vie... et si j'allais faillir!.. et si devant ces étrangers... si devant Falmouth j'allais paraître lâche ou faible!... si mon instinct de conservation allait me frapper de stupeur!

Non, je ne saurais dire ce qu'il y eut d'épouvantabble dans ce moment d'hésitation et d'incertitude sur moi-même...

Mais, je l'avoue, ce que je redoutais le plus, c'était, dans le cas où la vie de Falmouth eût absolument dépendu de mon courage, c'était de me trouver au-dessous de ce noble devoir. . . . .
. . . .

XXIX

LE COMBAT.

Je remontai sur le pont.

J'avais pris une carabine à deux coups et une pesante hache turque damasquinée, jadis achetée comme objet de curiosité, et qui dans cette circonstance devenait une arme excellente, car, en outre de son lourd tranchant, elle se terminait par un fer de lance très aigu.

Je tâchai de découvrir le mystic; mais, soit que ce bâtiment eût éteint son feu, soit qu'il eût beaucoup prolongé sa bordée, je ne le revis plus.

L'équipage du yacht avait été promptement armé.

A la lueur des mèches de quelques boute-feux fichés par leur pointe ferrée dans des seaux remplis d'eau, on voyait les marins chargés du service de l'artillerie auprès des caronades; d'autres matelots, placés de chaque bord de la goëlette, chargeaient leurs armes, tandis qu'un vieux contre-maître à cheveux gris vint prendre le gouvernail des mains d'un de ses camarades beaucoup plus jeune, et dont l'expérience n'était pas sans doute assez consommée pour remplir ce poste important pendant le combat.

Tout ceci se passait dans le plus profond silence; on n'entendait que le bruit sourd des baguettes sur les bourres ou le retentissement des crosses de fusils sur le pont.

Williams, à l'arrière, debout sur son banc de quart, donnait les derniers ordres. Geordy, chargé de la direction de l'artillerie, surveillait cette partie de service.

Falmouth monta sur le pont. Il avait repris son masque d'insouciance habituel.

— Milord, tout est prêt, — lui dit Williams, — Votre Grâce veut-elle combattre ce pirate à la voile ou à l'abordage?

— Qu'est-ce que vous aimez le mieux, du combat à l'abordage ou du combat sous voile? — me demanda Falmouth, comme s'il se fût agi de choisir entre du vin de Bordeaux ou du vin de Madère.

— Cela m'est absolument indifférent, — lui dis-je en souriant; — agissons sans cérémonie : confiez-vous au goût de Williams, c'est le plus sûr.

— Que penses-tu, Williams? — demanda Falmouth.

— Que, nous tenant sous voile, avec l'artillerie du yacht de Votre Grâce, nous pouvons écraser ce mystic sans qu'il puisse nous approcher... ni nous faire grand mal; car je ne suppose pas qu'il ait embarqué d'artillerie...

— Et l'abordage? — demanda Falmouth.

— Je crois, milord, assez connaître l'équipage du yacht pour être certain qu'après une bonne mêlée les pirates seront repoussés, ou peut-être même que leur mystic restera en notre pouvoir. Mais, — s'écria tout à coup Williams en indiquant un point blanc du bout de sa longue vue, — le mystic a viré de bord; voici qu'il revient sur nous, milord.

En effet, je vis bientôt apparaître dans l'obscurité les voiles blanches du mystic, qui s'approchait rapidement.

J'armai ma carabine, je mis ma hache près de moi, et j'attendis.

Je me rappelle parfaitement ce que je vis dans mon rayon d'action, n'ayant pas eu, je l'avoue, le courage de m'isoler assez de mes préoccupations personnelles pour embrasser l'ensemble de cette scène meurtrière.

J'étais debout à l'arrière et à bâbord du yacht.

A quelques pas devant moi, au pied du mât d'artimon, me tournant le dos, un vieux matelot manœuvrait le gouvernail. Williams, sur son banc de quart, donnait qnelques ordres à un contre-maître qui l'écoutait, le chapeau à la main. Falmouth, monté sur un canon, tenant d'une main les haubans, de l'autre son fusil, regardait dans la direction du mystic.

Le plus profond silence régnait à bord du yacht; co fut un moment d'attente grave et solennelle...

Quand à moi, ce que j'éprouvai me rappela beaucoup, qu'on excuse cette comparaison puérile, l'émotion inquiète que je ressentais dans mon enfance lorsque je m'attendais de minute en minute à ce qu'un coup de fusil fût tiré dans le courant d'une pièce de spectacle.

Puis, faut-il avouer une autre pauvreté de mon caractère? jamais je n'avais affronté aucun péril sans m'en être à l'instant représenté toutes les chances funestes. Ainsi, dans le duel dont j'ai parlé, duel qui fut acharné... bien acharné, je songeais non pas à la mort, mais aux mutilations hideuses qui suivent une blessure : au moment de cet abordage, j'avais les mêmes préoccupations... Je me voyais avec horreur, privé d'un bras ou d'une jambe, devenir ainsi pour tous un objet de pitié répulsive.

Un léger coup sur l'épaule me tira de ces réflexions.

Je me retournai : Falmouth, sans interrompre le *Rule Britannia* qu'il sifflait entre ses dents, me montra du bout de son fusil quelque chose de blanc à l'horizon, qui s'approchait de plus en plus.

Je commençai à distinguer parfaitement le mystic.

Tout à coup je fus ébloui par une nappe de lumière qui un moment éclaira l'horizon,la mer et tout ce que je voyais du yacht... en même temps j'entendis la détonation successive de plusieurs armes à feu, et le gémissement des balles qui passèrent près de moi.

Au bruit sec, à l'espèce de pétillement dont la détonation fut suivie, à quelques éclats de bois qui tombèrent à mes pieds, je m'aperçus que les balles s'étaient logées soit dans la mâture, soit dans la muraille du navire.

Mon premier mouvement avait été de me reculer, mon second fut d'ajuster et de tirer dans la direction du mystic... mais la réflexion me retint.

Mon impatience, ma curiosité devinrent alors extrêmes, je dis *curiosité*, parce que ce mot seul me semble bien exprimer l'impatience avide qui m'agitait.

Je sentais mes artères battre violemment, le sang m'affluer au cœur et mon front rougir.

A peine la détonation avait-elle longuement retenti... que le mystic sortit d'un épais nuage de fumée, ayant une de ses voiles à demi carguée.

C'était un spectacle étrange.

A l'incertaine clarté de la lune, le corps de ce navire et ses cordages se dessinaient en noir sur le nuage blanchâtre que le vent poussait vers nous.

Un instant après, le mystic prolongea la goëlette de l'arrière à l'avant presque à la toucher.

Éclairé par le fanal, l'homme au capuchon noir tenait toujours le gouvernail ; d'une main il manœuvrait le timon, de l'autre il montrait le yacht, et je l'entendis crier en italien, aux pirates qui se pressaient tumultueusement à son bord :

— Ne tirez plus... à l'abordage ! à l'abordage !

D'après la manœuvre des pirates, l'abordage devant sans doute avoir lieu à droite, tout l'équipage du yacht se précipita de ce bord.

Les canonniers saisirent les cordes qui répondaient aux batteries des caronades...

J'ajustai l'homme au capuchon noir, que j'avais parfaitement bien au bout de ma carabine.

Au moment où je pressais la détente, Williams s'écria :

— Feu partout !

Je tirai, mais je ne pus voir l'effet de ma balle.

Une forte explosion ébranla le yacht. C'étaient les quatres caronades de tribord chargées à mitraille qui venaient de faire feu presque à bout portant sur le mystic pirate, au moment sans doute où il abordait le yacht, car celui-ci reçut un choc si violent que je fus presque renversé.

Plusieurs balles sifflèrent autour de ma tête.

Un corps lourd tomba derrière moi, et j'entendis Falmouth me dire d'une voix affaiblie.

— Prenez garde à vous!...

Je me retournais vers lui avec inquiétude... lorsqu'un homme portant le bonnet catalan sauta sur le pont, me prit d'une main à ma cravate, et de l'autre me tira un coup pistolet de si près que l'amorce me brûla les cheveux et la barbe.

Un mouvement brusque que je fis en me rejetant en arrière dérangea le coup, qui partit par-dessus mon épaule. Je tenais ma carabine à la main, encore chargée d'un coup; au moment où le pirate, voyant qu'il m'avait manqué, me frappait à la tête avec la crosse de son pistolet, je lui appliquai le canon de ma carabine en pleine poitrine... et je tirai.

La commotion fut si forte que j'en eus le bras engourdi.

Le pirate tourna violemment sur lui-même, trébucha sur moi, et tomba sur le dos en faisant quelques bonds convulsifs.

Je me reculai, et je marchai sur quelqu'un ; c'était sur Falmouth, qui gisait au pied du grand mât.

— Vous êtes blessé ? — m'écriai-je en me précipitant sur lui.

— Je crois que j'ai quelque chose comme la cuisse cassée ; mais ne vous occupez pas de moi !... — s'écria-t-il. — prenez garde ! voilà un autre de ces brigands qui monte, je vois sa tête... Faites-lui face, ou vous êtes perdu !

A l'aspect de Falmouth étendu sur le pont, j'eus le cœur brisé.

Je ne songeai pas un moment au danger que je pouvais courir; je voulus avant tout arracher Henry à une mort certaine, car, se trouvant ainsi sans défense, il devait être infailliblement massacré.

Heureusement j'avisai le panneau de l'arrière, qui n'avait pas été refermé (c'était une ouverture de trois pieds carrés, qui communiquait dans le salon commun). Je pris aussitôt Falmouth par-dessous les bras, et je le traînai jusqu'à cette ouverture malgré sa résistance, car il se débattait en criant :

— Voilà ce brigand monté... Il va sauter sur vous!

Sans répondre à Falmouth, et usant de ma force, je l'assis sur le bord du panneau, ses jambes pendantes dans l'intérieur, et je lui dis :

— Maintenant, laissez-vous glisser, vous serez du moins en sûreté.

— Le voilà! il est trop tard. Vous vous perdez en me sauvant ! — s'écria Falmouth avec un accent déchirant.

Comme il disait ces mots, je le fis, par un dernier effort, glisser dans l'intérieur de la chambre, où il n'avait plus rien à craindre.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

J'étais encore baissé... un genou à terre, lorsqu'une main de fer me saisit au col, un genou vigoureux s'appuya sur mes reins, et en même temps on me porta un coup violent à l'épaule... Ce coup fut suivi d'une fraîcheur aiguë.

Ma hache était sur le pont, à ma portée; je la saisis, et, tout en faisant un effort désespéré pour me relever, je lançai derrière moi, et au hasard, un coup furieux qui atteignit sans doute mon adversaire, car ma hache s'arrêta sur un corps dur, et la main qui m'étreignait me lâcha tout à coup.

Je pus alors me redresser.

A peine étais-je debout, que l'homme au capuchon noir qui m'avait attaqué pendant que je descendais Henry dans la chambre du yacht se précipita sur moi.

J'étais sans armes... Ayant laissé tomber ma hache, nous nous prîmes corps à corps.

Une lutte acharnée commença.

Son caban à capuchon rabattu l'enveloppait presque entièrement et cachait son visage. Il enlaça une de ses jambes nerveuses autour des miennes pour me faire perdre l'équilibre; puis, me serrant à m'étouffer, il voulut m'enlever du pont et me jeter par-dessus le bord de la goëlette.

S'il était vigoureux, je ne l'étais pas moins.

Le désir ardent de venger Falmouth, la colère, et dirai-je cette puérilité, le dégoût de sentir le souffle de ce brigand sur ma joue, me donnèrent de nouvelles forces.

Dégageant une de mes mains de ses mains nerveuses, je pus heureusement prendre le pirate à la gorge... J'y sentis le cordon d'un scapulaire, je le tordis autour de mon poing, et je donnai brusquement deux ou trois tours.

Je commençais probablement à étrangler mon adverversaire, car je m'aperçus que son étreinte faiblissait...

Par un hasard heureux, un mouvement du bâtiment nous fit trébucher tous deux.

Déjà épuisé, le pirate tomba les reins cambrés sur le plat-bord du yacht... un dernier effort, et je le jetais à la mer... J'allais y parvenir en me précipitant sur lui de tout mon poids, lorsqu'il me mordit au visage avec fureur.

Quoique plusieurs coups de feu projetassent à ce moment une vive lueur, et que le capuchon du pirate fût à moitié relevé, je ne pus distinguer ses traits, car sa figure était toute couverte de sang.

Seulement, en me jetant en arrière, je remarquai que ses dents étaient singulièrement blanches, aiguës et séparées...

M'étant de nouveau rué sur lui, je parvins à l'enlever du pont, à le mettre presque en long sur le plat-bord, et enfin à le précipiter par-dessus la lisse du yacht.

Mais lorsqu'il se vit ainsi suspendu au-dessus de la mer, le pirate fit un dernier effort, s'accrocha d'une main à mon collet, de l'autre à mes cheveux, et me tint saisi de la sorte, lui en dehors du bâtiment, moi en dedans...

Je cherchais à me dégager, lorsque je reçus un coup violent sur la tête...

Les mains de l'homme au capuchon s'ouvrirent, et je m'évanouis...

XXX

LE DOCTEUR.

Bien pénible est la tâche que je me suis imposée.

Voici venir encore une des phases de ma vie que je voudrais pouvoir à jamais effacer de ma mémoire... un de ces momens de terrible vertige pendant lesquels...

Mais l'heure de cette fatale révélation n'arrivera que trop tôt.

Étourdi du coup violent que j'avais reçu, je m'étais évanoui au moment où le capitaine des pirates tombait à la mer.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai couché dans ma chambre, la tête et l'épaule enveloppées de linges.

Le médecin de Falmouth, dont j'ai oublié de parler, homme grave et fort instruit, était près de moi.

Ma première pensée fut pour Henry.

— Comment va lord Falmouth? — dis-je au docteur.

— Milord va très bien, monsieur; sa blessure n'est heureusement pas dangereuse.

— N'a-t-il pas la cuisse cassée?

— Une très forte contusion, plus douloureuse peut-être qu'une fracture, mais peu grave...

— Et les pirates?

— Ils ont pu échapper et remettre à la voile, après avoir perdu cinq des leurs dans cette attaque, mais sans doute ils emportent un grand nombre de blessés...

— Et nous, avons-nous perdu beaucoup de monde?

— Trois matelots et un contre-maître ont été tués... de plus, neuf de nos marins sont blessés plus ou moins grièvement.

— Il fait jour, ce me semble? Quelle heure est-il donc, docteur?

— Onze heures, monsieur.

— En vérité, je crois rêver... tout ceci s'est donc passé...?

— Cette nuit...

— Et mes blessures, que sont-elles?

— Une blessure à la tête et un coup de poignard à l'épaule gauche... Ah! monsieur, une ligne plus bas... et cette dernière atteinte était mortelle... Mais comment vous sentez-vous, ce matin?

— Bien; j'éprouve un peu de cuisson à l'épaule gauche, voilà tout; mais Falmouth, Falmouth?

— Milord ne pourra pas marcher d'ici à quelques jours, monsieur. Malgré sa blessure, il a voulu m'aider à vous donner les premiers soins et vous veiller cette nuit; mais, depuis une heure, ses forces l'ont abandonné, et je l'ai fait transporter chez lui : il repose maintenant. Sitôt qu'il sera réveillé, il viendra de nouveau près de vous, car il a bien hâte de vous exprimer toute sa reconnaissance, monsieur.

— Ne parlons pas de cela, docteur.

— Comment ne pas parler de cela, monsieur? — s'écria le docteur. — N'avez-vous pas, au milieu de ce combat acharné, oublié votre propre sûreté pour retirer milord du plus grand péril? N'avez-vous pas été blessé en accomplissant ce trait de courageuse amitié? Ah! monsieur, milord oubliera-t-il jamais que c'est à vous qu'il doit la vie?... Et nous-mêmes, oublierons-nous jamais que c'est à vous que nous devons la conservation de ses jours?

— L'attaque a donc été bien vigoureuse, docteur?

— Partout elle a été terrible... mais nos marins, quoique inférieurs en nombre, l'ont intrépidement repoussée... Ils ont enfin rivalisé d'audace avec vous, monsieur; car votre sang-froid, votre lutte corps à corps avec le capitaine de ces forbans ont fait l'admiration de tout notre équipage.

— Et vous m'assurez que la blessure de Falmouth n'est pas dangereuse?

— Non, monsieur... mais, si vous le permettez, je vais aller voir s'il n'a pas besoin de moi.

— Allez, allez, docteur, et revenez m'avertir quand je pourrai le voir.

Je restai seul.

XXXI

L'AMITIÉ.

Henry me devait la vie!

Je ne saurais dire avec quel orgueilleux bonheur mon cœur répétait, commentait ces paroles!

Combien je bénissais le hasard qui m'avait mis à même de prouver à Falmouth que mon amitié était vive et vraie.

Jusqu'alors, tout en me livrant à l'entraînement de cette affection, j'avais senti qu'il lui manquait la consécration solennelle de quelque grand dévouement.

Si j'attachais quelque prix à mon acte de courage, c'est qu'en m'élevant à mes yeux, c'est qu'en me montrant que j'étais capable d'une résolution généreuse, cet acte me rassurait sur la solidité de mon attachement pour Falmouth.

Or, avec mon caractère, croire en moi, c'était croire en lui; me croire un ami vrai, ardent, dévoué, c'était me croire digne d'inspirer une amitié vraie, ardente et dévouée.

Je ressentais cette confiance intrépide du soldat qui, sûr désormais de se comporter hardiment au feu, attend avec impatience et sécurité une occasion nouvelle de prouver ce qu'il vaut.

La réaction de cette confiance fut telle qu'elle influa même sur mes sentimens passés.

Fier de ma conduite envers Falmouth, je compris alors qu'Hélène, que Marguerite avaient pu m'aimer pour des qualités que leur cœur devinait sans doute, et qui venaient de se révéler à moi.

Pour la première fois enfin je compris, bonheur ineffable!... tout l'amour que ces deux nobles créatures avaient eu pour moi.

. . . .

Une heure après que le docteur m'eut quitté, la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer Falmouth, porté par deux de ses gens.

A peine son fauteuil fut-il approché de mon lit, qu'Henry se jeta dans mes bras.

Dans ce muet embrassement, il appuyait avec force sa tête sur mon épaule; je sentis ses larmes couler, ses mains trembler d'émotion; il ne put me dire que ces mots :

— Arthur... Arthur... mon ami!...

. . . .

Bien des années se sont écoulées depuis ce beau jour; bien des noirs chagrins ont passé sur cette joie si radieuse, et rien n'en a pu altérer le souvenir, car maintenant encore mon cœur bat délicieusement à ces pensées!

Il est impossible de dire avec quelle délicatesse, avec quelle effusion Falmouth me témoigna sa reconnaissance. Les termes me manquent pour peindre ce que l'accent, ce que l'expression des traits, des regards, de la voix peuvent seuls traduire.

. . . .

Les vents contraires durèrent plusieurs jours et nous empêchèrent d'atteindre Malte aussitôt que nous l'avions espéré.

La blessure de Falmouth marchait rapidement vers sa guérison; mais la mienne fut d'une cure plus lente.

Henry, pendant cette période, me prodigua les soins du frère le plus tendre.

Avec quelle anxiété douloureuse chaque matin il épiait le regard du docteur, lorsque celui-ci levait l'appareil de ma blessure! Que de minutieuses questions sur l'époque

probable de ma guérison! Quelles étaient enfin son impatience ou sa joie, lorsque les prévisions du docteur en éloignaient ou en rapprochaient le terme!

Parlerai-je encore de mille riens, de mille attentions charmantes, qui révélaient sa sollicitude exquise, et dont je me sentais profondément heureux?

Falmouth me dit toute sa vie, je ne lui cachai rien de la mienne.

Il avait douze ans de plus que moi; sa parole convaincue, éloquente, nourrie de l'expérience des hommes et des choses, prenait peu à peu sur mon esprit une autorité singulière.

Rien de plus élevé, de plus grandiose que ses convictions morales ou politiques.

Je restais confondu d'étonnement et d'admiration en découvrant ainsi chaque jour de nouveaux trésors de sensibilité exquise, de haute raison et de savoir éminent, sous les dehors ironiques et froids que Falmouth affectait habituellement.

Que dirai-je! sous le masque sceptique et railleur du don Juan byronien, c'était le chaleureux et vaillant cœur du *Posa* de Schiller, c'était son ardent et saint amour de l'humanité, c'était sa foi sincère dans le bien, c'étaient ses croyances généreuses, ses magnifiques théories pour le bonheur de tous.

Si Falmouth m'avait apparu sous ce nouvel aspect, c'est que pendant nos longs jours de navigation nous avions effleuré, traité, approfondi bien des sujets d'entretien.

Ainsi, j'étais jusqu'alors resté profondément indifférent aux questions politiques; et pourtant je sentis vibrer en moi de nouvelles cordes, lorsque Henry, encore transporté d'indignation, me racontait les combats acharnés que lui, pair d'Angleterre, avait soutenus dans le parlement contre le parti ultratory, qu'il me peignait comme la honte de son pays!

Je ne pouvais rester froid devant l'émotion douloureuse, devant les regrets poignans de Falmouth, qui déplorait la vanité de ses efforts, et surtout la faiblesse coupable avec laquelle il avait abandonné la lutte, alors que la victoire n'était pas désespérée.

J'entre dans ces détails, parce qu'ils amenèrent un des événemens les plus pénibles de ma vie. . . . . . .

. . . .

Depuis deux jours, Falmouth me semblait profondément absorbé.

Plusieurs fois je l'avais pressé de me confier le sujet de ses préoccupations; il m'avait toujours répondu en souriant de ne pas m'inquiéter, *qu'il travaillait pour nous deux*, et que bientôt je verrais le fruit de ses élucubrations.

En effet, un matin Henry entra chez moi d'un air grave, me remit une lettre cachetée, et me dit avec émotion:

Lisez ceci... mon ami, il s'agit de notre avenir...

Puis il me serra la main et sortit.

Voici cette lettre...

Voici ces simples et nobles pages, où la grande âme de Falmouth se révèle tout entière

— Quelle fut ma réponse!

Ah!... ce souvenir est abominable...

XXXII

LA LETTRE

Lord Falmouth à Arthur.

« A bord du yacht *la Gazelle*, 13 juin 18...

« J'aurais pu vous dire tout ce que je vous écris, mon ami; mais je désire que vous conserviez cette lettre...

» Si les projets dont je vous entretiens se réalisent... un jour nous relirons ceci avec intérêt, en songeant que tel aura été le point de départ de la glorieuse carrière que je rêve pour nous deux.

» Si au contraire le sort nous sépare, ces pages vous resteront comme un récit simple et vrai des circonstances qui m'ont inspiré l'attachement que j'ai pour vous.

» Lorsque je vous rencontrai pour la première fois, ce fut à un déjeuner chez monsieur de Cernay: l'agrément de votre conversation me frappa; puis, à quelques traits de votre esprit, je vis qu'avec tous les dehors de la bienveillance et de la cordialité, vous deviez pourtant rester à tout jamais séparé des autres hommes par une barrière infranchissable.

» Dès lors je m'intéressai vivement à vous.

» Je savais par expérience que les caractères excentriques tels que le vôtre souffrent cruellement de l'isolement qu'ils s'imposent; car ces natures fières, délicates et ombrageuses ne peuvent se fondre dans la masse du monde... se sentant toujours meurtries ou blessantes, leur instinct les porte à se créer une triste solitude au milieu des hommes.

» Je partis pour l'Angleterre sous l'empire de ces idées.

» A Londres, je rencontrai plusieurs personnes qui me parlèrent de vous d'une façon qui me confirma dans mon opinion à votre égard.

» Je vous retrouvai quelques mois après chez madame de Pënâfiel, dont vous étiez très occupé.

» Comme je partageais alors les préventions du monde contre elle, et que vous ne m'aviez pas encore appris tout ce qu'elle valait, je m'étonnai de vous voir, vous, chercher le bonheur dans une liaison avec une femme d'une légèreté si reconnue, l'exquise susceptibilité que je vous supposais devant être à chaque instant cruellement froissée dans vos relations avec madame de Pënâfiel.

» Les hommes comme vous, mon ami, sont doués d'un tact, d'une finesse, d'une sûreté extraordinaires qui les empêchent généralement de se méprendre sur les affections qu'ils choisissent: est-ce vrai? Hélène, Marguerite, n'étaient-elles pas en tout dignes de votre amour? Aussi, croyez-moi, confiez-vous toujours en aveugle à vos premières impressions.

» Je vous dis cela parce que je sens combien je vous aime, et qu'il doit être dans votre instinct de m'aimer aussi.

» Pardon de cette parenthèse; revenons à la marquise.

» Tant que je vous vis heureux, vous ne m'intéressiez que par le mal que j'entendais dire de vous.

» Mais bientôt le déchaînement du monde contre votre bonheur devint si général et si acharné, les calomnies devinrent si furieuses, que je commençai à croire que madame de Pënâfiel méritait votre amour comme vous méritiez le sien. Plus tard, vous m'avez tout dit, et je reconnus ma première erreur; puis vint cette cruelle rupture.

» Vous avez bien douloureusement expié vos doutes!! qu'ils vous soient pardonnés!

» Lorsque vous m'avez demandé de vous aider à rendre service au mari de votre cousine Hélène, la délicatesse de vos procédés à son égard fut si touchante, que vous grandîtes de beaucoup dans ma pensée; je ressentis pour vous une estime, une admiration profonde... Oui, mon ami... j'admirai plus encore votre désintéressement que votre manière d'agir... parce que je pénétrais que, par une fatale disposition de votre caractère, vous trouviez moyen de flétrir à vos propres yeux le mérite de cette action, et que vous ne seriez pas même récompensé par votre conscience.

» Depuis longtemps je méditais, par désœuvrement, d'aller en Grèce; je vous vis si malheureux, que je crus le moment favorable pour vous proposer d'entreprendre ce voyage avec moi. Je l'entourai de mystère pour piquer

votre curiosité, et lorsque je vous vis décidé à m'accompagner, je fus bien heureux.

» Pourquoi si heureux, mon ami? parce que, sans vous ressembler en tout, le hasard ou les hautes exigences de mon cœur m'avaient fait jusqu'alors méconnaître les douceurs de l'amitié, et que je me sentais attiré vers vous par de grandes conformités de caractère et d'esprit; parce que je croyais que ce voyage vous serait une utile distraction; parce qu'enfin je trouvais une précieuse occasion de nouer avec vous des rapports solides et durables.

» Je vis que j'aurais auprès de vous de grandes défiances à vaincre, des doutes bien enracinés à combattre... mais je ne me rebutai pas, je me fiai à la persévérance de mon attachement et à la sagacité de votre cœur; il vous avait choisi l'amour d'Hélène, de Marguerite; il devait me choisir, moi... pour votre ami.

» Pourtant, m'apercevant de la lenteur de mes progrès dans votre affection, je craignis quelquefois que vous ne vous fussiez mépris aux dehors de froideur et d'insouciance que j'affectais habituellement. Pourtant peu à peu la confiance vous vint, et quelques jours après notre départ de France, nous étions frères...

» Le développement rapide de notre amitié ne me surprit pas; il y avait entre nous, je crois, une telle affinité, nos deux âmes étaient pour ainsi dire si vivement *aimantées* par la sympathie, qu'au premier contact elles devaient se lier à tout jamais.

» Une fois certain de votre affection, j'examinai mon trésor à loisir.

» Je fis comme ces antiquaires qui, maîtres enfin de la rareté qu'ils convoitaient, se délectent dans l'examen, dans l'admiration de ses beautés. Ce fut ainsi que j'appréciai votre savoir, votre sens profond... Ce fut alors que je cherchai à éveiller les grands instincts que je croyais exister en vous...

» Je ne m'étais pas trompé..... Depuis ces découvertes, vous ne fûtes plus à mes yeux un pauvre enfant nerveux et irritable que l'on aime parce qu'il est faible et parce qu'il souffre, mais un jeune homme fier et hardi, à la forte pensée, à la vaste intelligence, à l'esprit flexible, qui avait tous les défauts de ses qualités éminentes.

» Le mystic sarde nous attaqua : j'eus un horrible pressentiment... je voulais éviter le combat. Cela fut impossible, et je remercie maintenant le destin... car vous êtes presque guéri, et je vous dois la vie.

» Oui, Arthur, je vous dois la vie du corps, car j'existe; je vous dois la vie de l'âme, car vous êtes mon ami.

» Savez-vous que si je ne connaissais pas la puissance de ma gratitude... je serais effrayé?

» Depuis longtemps je cherchais le moyen de faire aussi, moi, quelque chose pour votre bonheur, à vous qui avez tant fait pour le mien.

» Ma tâche était difficile... Vous aviez tout : jeunesse, intelligence, nom, fortune, généreux et noble caractère... mais je m'aperçus qu'une fatale tendance annihilait de si rares avantages!

» Là était la source de vos malheurs. C'est à cette source que je voulus remonter pour la détourner. Que je le délivre à jamais de ses doutes affreux, me disais-je... ne me devra-t-il pas les avantages dont ce doute l'empêche de jouir?

» Vous m'avez souvent dit que vos accès de défiance et de misanthropie chagrine sont les seuls véritables malheurs de votre vie... Mais savez-vous ce qui les cause, ces accès?... l'*inaction morale dans laquelle vous vivez!*

» Votre imagination est vive, ardente; n'ayant pas d'aliment, elle vous prend pour victime!...

» De cette réaction continuelle de votre esprit sur votre cœur, de ce besoin insatiable d'occuper votre pensée, naît cette funeste habitude d'analyse qui vous pousse à de si horribles études, qui vous conduit à de si désolantes découvertes chez vous et chez les vôtres!

» Croyez-moi, mon ami; car pendant bien des nuits j'ai profondément réfléchi aux conditions de votre caractère, et je crois dire vrai; croyez-moi, du moment où vous aurez donné une glorieuse pâture à l'activité dévorante qui vous obsède, ce sera avec délices, ce sera avec une confiance ineffable que vous vous *indulgerez* dans l'impression des sentimens tendres. Vous y croirez aveuglément; car vous n'aurez plus le temps de douter.

» Avant de savoir ce que vous valiez, ce voyage de Grèce m'avait semblé pour vous une occupation suffisante; mais maintenant que je vous connais mieux, je le sens, ce voyage n'est plus en proportion avec la puissance de conception que j'ai reconnue en vous... Maintenant, enfin, que je compte sur vous comme je compte sur moi, de nouveaux horizons se sont ouverts à ma vue. Ce n'est plus à des entreprises stériles que je voudrais employer notre courage et notre intelligence... J'ai un plus noble but... peut-être le regarderez-vous comme une chimère; mais réfléchissez, et vous reconnaîtrez qu'il a de nombreuses chances de succès.

» Le problème que j'avais à résoudre était donc celui-ci : vous rendre heureux sans me nuire, c'est-à-dire sans vous quitter; occuper assez magnifiquement votre esprit pour qu'il ne me disputât plus votre amitié; appliquer enfin à quelque grand intérêt toutes vos précieuses qualités, qui, laissées sans emploi, se dénaturent et deviennent fatales, comme ces substances généreuses que la fermentation rend délétères.

» Quand je vous ai parlé de l'Angleterre, de son avenir, de la part que je prenais dans les luttes où se débattaient des destinées, je vous ai vu attentif, curieux, ému... de nobles, d'éloquentes paroles vous sont échappées; vous avez émis, avec toute la naïveté de l'inspiration, des idées neuves, hardies. J'ai bien étudié vos mouvemens, vos traits, votre accent; tout m'a convaincu que si vous le voulez, mon ami, vous serez appelé à agir puissamment sur les hommes. Votre savoir est vaste, vos études sont profondes, votre caractère est ardent et fier, votre position indépendante, votre nom recommandable..... écoutez mon projet.

» Nous allons d'abord à Malte, pour laisser arriver le terme de votre guérison, et prendre le repos dont vous avez besoin. Nous renonçons au brûlot de Canaris et nous retournons en Angleterre.

» Lors de vos voyages dans mon pays, vous ne vous êtes guère occupé d'études sérieuses; cette fois, guidé par moi, qui partage vos travaux, vous étudierez le mécanisme du gouvernement anglais, ses intérêts, son économie, etc.; puis nous allons demander les mêmes renseignemens à l'Allemagne, à la Russie, aux États-Unis, afin de compléter votre éducation politique.

» Si je ne savais la maturité précoce de votre esprit, mon ami, je vous dirais de ne pas trop vous effrayer de ce grave itinéraire. Tous deux jeunes, riches, gais, intelligens, forts et hardis, comme le sont deux frères qui comptent l'un sur l'autre, nous marchons à notre but en nous reposant de l'étude dans les plaisirs, et des plaisirs dans l'étude.

» Notre position dans le monde et l'espèce même de nos études nous obligeant à parcourir tous les degrés de l'échelle sociale, nous mettent dans chaque pays en rapport avec toutes les supériorités de nom, d'intelligence ou de fortune. Savez-vous enfin quel est l'horizon lointain de cette existence si brillante, de cette ambition qui met en jeu toutes nos facultés, des plus futiles jusqu'aux plus élevées? Savez-vous, enfin, quelle est pour vous la récompense de ces occupations attachantes, mêlées des joies du monde et partagées par l'amitié la plus constante? le savez-vous?... Peut-être les soins de la destinée d'un grand peuple, car vous pouvez un jour devenir ministre... premier ministre...

» Quant aux moyens à employer pour atteindre ce terme, qui va vous paraître incommensurable, nous en causerons, et vous verrez que votre savoir, que votre nom, que votre fortune, que vos longues études politiques, que l'expérience des hommes et des choses que nous aurons ac-

quise pendant nos voyages vous ouvriront les portes du pouvoir, soit que vous vous présentiez à la chambre des députés, soit que vous entriez dans la carrière diplomatique par quelque emploi important.

» En tout cas, mon ami, votre direction devient la mienne : si vous restez à Paris comme membre du gouvernement, j'accepte près de la cour de France une mission que j'ai longtemps refusée ; si vous êtes envoyé près de quelque cabinet étranger, je puis assez compter sur mon influence pour être sûr d'aller vous rejoindre.

» Sans doute, notre position est telle que ni vous ni moi nous n'avons besoin de ces *places* pour nous retrouver, et continuer les rapports dont nous sommes si heureux ; mais, je vous l'ai dit, il nous faut avant tout combattre votre ennemi mortel... le DÉSOEUVREMENT, et le combattre d'une manière grande, élevée, en tout digne de votre intelligence. Or, mon ami, aurons-nous jamais une plus noble ambition ? nous occuper de la destinée de nos deux pays ! voir notre amitié servir de lien à leurs intérêts, les unir, les confondre..... comme elle a uni et confondu nos cœurs !

» Et ne me dites pas que ceci soit un rêve, une chimère... Des gens d'un talent médiocre sont arrivés au terme que je vous propose. Et d'ailleurs, lors même que le succès du voyage serait incertain, la route n'est-elle pas admirable ? De quelle fécondité pour l'avenir ne seront pas nos tentatives, en admettant même qu'elles soient folles ?

» Allons, allons, Arthur, du courage ; usez fièrement, grandement des dons que le destin vous a prodigués, et surtout, mon ami, échappez à cette inaction si funeste à votre repos et à votre cœur...

» Oh ! échappez-lui ; car, je vous l'avoue, maintenant votre amitié m'est si chère, votre bonheur m'est si précieux, que je ferais tout au monde pour les voir l'un et l'autre abrités par quelques noble et légitime ambition.

» Voilà mes projets... voici mes espérances... Qu'en pensez-vous, mon ami ? Je vous ai écrit tout ceci, parce, malgré moi, j'ai craint qu'en vous parlant une raillerie, un doute de votre part ne vînt glacer mon éloquence ; et comme, avant toute chose, je tenais à vous convaincre, j'ai pris le parti de parler seul.

» Afin de pousser la bizarrerie jusqu'au bout, je vous demande une réponse écrite.

» Selon que vous accepterez ou non ces offres d'une amitié sincère, votre lettre datera un des jours les plus heureux ou les plus malheureux de ma vie.

» H. F. »

XXXIII

DÉFIANCE.

Avant de recevoir cette lettre... j'étais profondément heureux... j'étais plein de confiance et de sécurité dans l'affection de Falmouth pour moi, j'étais plein de foi dans celle que je ressentais pour lui ; pourquoi ces pages si simples et si touchantes changèrent-elles tout à coup ce jour brillant en une nuit profonde?

Deux fois je relus cette lettre...

Ce qui me frappa d'abord fut le sublime, l'inexplicable dévouement de Falmouth, qui, pour m'arracher au désœuvrement qu'il considérait comme si fatal à mon bonheur, m'offrait de partager mes voyages, mes études et jusqu'à la carrière que le succès pouvait m'ouvrir.

Ce qui m'étonna beaucoup aussi... ce qui me blessa presque... fut l'exagération nécessairement moqueuse avec laquelle Falmouth parlait de mon *mérite ;* mérite qui, selon lui, n'allait pas moins qu'à faire de moi un premier ministre... ou un ambassadeur.

Malheureusement, sans doute, je ne suis pas né pour comprendre les magnifiques exaltations de l'amitié ; car la résolution de Falmouth me sembla si exorbitante, si en dehors de toutes proportions humaines, si au-dessus des preuves que j'avais pu lui donner de mon affection, que je me demandai plusieurs fois si c'était bien à moi qu'il faisait cette offre... et comment j'avais pu mériter qu'il me la fît.

Si ce que j'avais fait pour lui n'était pas digne de ce dévouement de sa part... quel était donc le motif qui l'avait engagé à m'offrir tant... pour si peu ?...

Je ne subis pas sans lutte l'influence de ces malheureuses pensées, car je prévoyais quelque prochain et terrible accès de défiance.

Plusieurs fois je voulus détourner mon esprit de la pente fatale où je le voyais s'engager, mais je me sentais entraîné malgré moi vers les noirs abîmes du doute.

Épouvanté, je fus sur le point d'aller trouver Henry et de le supplier de me sauver de moi-même... de m'expliquer pour ainsi dire tout ce qui me semblait incompréhensible dans son admirable dévouement, de le mettre à la portée de mon esprit, encore peu fait à ces amitiés puissantes et radieuses dont il était si ébloui qu'il ne pouvait les contempler sans vertige... Mais une fausse, mais une misérable honte me retint ; je vis une faiblesse, une lâcheté, un humiliant aveu d'infériorité dans ce qui eût été de ma part une preuve touchante de confiance et d'abandon.

Malgré moi, je sentis avec terreur qu'il allait en être de mon amitié pour Falmouth comme des autres sentimens que j'avais éprouvés. Cette amitié était à son paroxysme, elle devait délicieusement occuper ma vie, agrandir mon avenir... Il me fallait la briser.

J'éprouvais une sensation étrange ; il me semblait que mon esprit descendait rapidement d'une sphère idéale, peuplée des figures les plus enchanteresses, vers un désert sombre et sans bornes.

Une comparaison physique expliquera cette impression toute morale. Les ailes qui m'avaient quelque temps soutenu dans la région des plus divines croyances me manquant tout à coup, je retombai sur le sol aride et dévasté de l'analyse, au milieu des ruines de mes premières espérances !

Ma foi, jusque-là si sincère et si pure à l'amitié, à la sainte amitié, devait, hélas ! augmenter encore ces tristes débris.

. . . .

Plus je songeais à l'admirable proposition de Falmouth, plus j'appréciais la sollicitude exquise, presque paternelle, qui la lui avait dictée... moins je m'en sentais digne.

Je ne pouvais comprendre, je ne pouvais croire que le service que je lui avais rendu en le mettant à l'abri du danger valût une telle abnégation de lui-même. Cet ordre de pensées m'amena bientôt à rabaisser tout ce qu'il y avait eu de véritablement généreux dans ma conduite envers Henry.

Monomanie étrange ! Au contraire de ces hommes qui, faisant des bassesses par nature, emploient toutes les ressources de leur intelligence à prouver que leur conduite est honorable, je parvins à force de sophismes à avilir à mes yeux une noble action dont je devais être fier.

Après tout, me disais-je, quel service si énorme ai-je donc rendu à Falmouth pour qu'il me fasse des offres si magnifiques ? Je lui ai sauvé la vie... soit ; mais Williams, mais le dernier matelot de son yacht se serait trouvé dans une position semblable que je l'aurais également secouru...

C'était donc de ma part un premier mouvement instinctif, et non le fruit de la réflexion.

Et puis, cette action m'avait-elle coûté? Non, je n'avais pas hésité un instant ; le mérite en était donc médiocre, car la valeur d'une action ne saurait être jugée qu'en raison des sacrifices qu'elle impose.

Un millionnaire donnant un louis à un pauvre m'a tou-

jours peu touché; ce pauvre partageant ce louis avec un plus malheureux que lui me paraîtrait sublime.

Une fois sous l'obsession de ces paradoxes, aussi tristes qu'insensés, je ne m'arrêtai plus.

Ma *bravoure* ne fut pas moins rabaissée à mes propres yeux.

En me montrant si *intrépide* dans ma lutte contre ces pirates, me disais-je, avais-je un moment pensé à l'honneur de soutenir dignement le nom français aux yeux des Anglais, à délivrer la mer des brigands qui l'infestaient, à prouver à Falmouth que, malgré la faiblesse maladive de mon caractère, je possédais au moins le courage d'action; avais-je au moins été emporté par la soif du danger, par une fureur aveugle mais pleine d'audace : non... j'avais sans doute obéi à un instinct machinal de conservation; j'avais rendu coup pour coup; j'avais voulu tuer pour n'être pas tué. Il n'y avait donc pas plus de grandeur et de noblesse dans mon action que dans la rage désespérée de l'animal aux abois qui se rue avec férocité sur l'ennemi qui l'attaque.

Puis, pour dernier argument contre moi-même, je me demandais pourquoi mon cœur se remplissait ainsi de tristesse et d'amertume. Il fallait que mon action ne fût pas complétement grande, puisque les sentimens élevés qu'elle avait éveillés dans mon âme s'effaçaient déjà pour faire place aux doutes les plus odieux sur moi et sur Falmouth.

Hélas! la terrible conclusion de toutes ces imaginations maudites ne devait pas se faire attendre.

Maintenant que je réfléchis de sang-froid à ce cruel aveuglement, je songe que j'étais peut-être poussé à cette impitoyable analyse par une jalousie misérable que je ne m'avouais pas.

N'étant pas capable d'un dévouement semblable à celui de Falmouth, sans doute je voulais le flétrir en lui trouvant une arrière-pensée misérable.

Peut-être encore voulais-je me soustraire à une influence que je redoutais...

Je fis donc une sorte d'inventaire glacial de ce que me *devait* Falmouth et de ce qu'il *m'offrait*... On eût dit l'énumération funèbre des dépouilles d'un mort.

. . . .

Ceci me parut évident, irrécusable, à savoir : que le prix que Falmouth mettait au service que je lui avais rendu était exorbitant.

Pourquoi m'offrait-il ce prix exorbitant?

Je venais de trop me rabaisser à mes yeux, je me sentais trop avili, même par ces doutes, par ces calculs ignobles, pour croire un instant que la sympathie qu'il disait éprouver pour moi fût réelle; ne m'avait-il pas avoué qu'un tact très délicat lui indiquait toujours les âmes d'élite pour lesquelles il devait ressentir quelque affinité?

Comment alors un caractère si généreux pouvait-il éprouver de l'attrait pour *moi*, si indigne, si incapable d'en inspirer?

Quel *intérêt* a-t-il donc à feindre cette exagération?

Son nom est beaucoup plus illustre que le mien, sa fortune est énorme, sa position est des plus éminentes; ce n'est donc pas la vanité qui peut le rapprocher de moi...

Son courage est connu, ce n'est donc pas un défenseur qu'il peut vouloir en moi.

Son esprit est vif, brillant, original; et pendant longues années il a vécu seul, je ne puis donc être à ses yeux une sorte de bouffon...

Je fus longtemps, je l'avoue, à trouver quel était l'*intérêt* qui faisait agir Falmouth...

Tout à coup, à force de creuser l'abîme fangeux des plus hideux instincts, une idée infernale me vint à l'esprit.

J'eus un moment d'exécrable triomphe : *j'avais deviné*...

Je crus tout comprendre, tout expliquer par cette étrange, par cette abominable interprétation.

Un horrible vertige me saisit.

XXXIV

LE DUEL.

J'écrivis à la hâte les lignes suivantes en réponse à l'admirable lettre de Falmouth.

Je sonnai et je lui envoyai le billet.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . (1)

Comme toujours, une fois cette lettre partie, lorsque je revins à moi, lorsque je réfléchis à cet outrage infâme... je fus épouvanté.

Si je m'étais trompé!!!

. . . .
. . . .

J'aurais donné ma vie pour ne pas avoir écrit ces lignes terribles.

Il n'était plus temps...

Ma chambre était séparée de celle de Falmouth par une cloison...

Dans une épouvantable anxiété, j'écoutai...

Lorsque le valet qui avait apporté ma lettre à Falmouth eut refermé la porte, il se fit un profond silence.

Puis, tout à coup, un mouvement impétueux renversa une chaise... et j'entendis Falmouth se précipiter à la porte d'un pas lourd et incertain, car il pouvait à peine marcher.

Il allait venir...

Mon cœur battait à se rompre.

Ses pas approchèrent...

Je me sentis mouillé d'une sueur froide... j'eus peur.

Ma porte s'ouvrit brusquement. Il entra se traînant sur sa canne.

De ma vie... non, de ma vie je n'oublierai l'expression de colère fulgurante qui éclatait sur son visage; on eût dit un masque de marbre illuminé par deux yeux flamboyans...

— Vos armes! — s'écria-t-il d'une voix vibrante d'indignation en me montrant la lettre qu'il tenait à la main. — Vos armes!

Un remords affreux me saisit, il fut si violent qu'il m'inspira une lâche rétractation de mon infamie.

— Henry! — lui dis-je en lui montrant cette lettre d'un air désespéré, — pardon...

— Pardon!... Vous ne voulez donc pas vous battre? — s'écria Falmouth avec rage.

Le rouge me vint au front, la honte de me voir soupçonné de faiblesse m'exaspéra, et je lui répondis :

— Monsieur... mes armes seront les vôtres.

— Je vous fais grâce de ces délicatesses. Quelles sont vos armes? finissons-en... — répéta-t-il durement.

J'allais éclater; mais me souvenant que Falmouth était chez lui, je me contins.

(1) Toute cette lettre se trouve soigneusement raturée dans le manuscrit du *Journal d'un inconnu.*

— Vous et moi, — lui dis-je, — nous sommes tropa blessés, je crois, pour pouvoir nous servir de nos épées... le pistolet sera donc l'arme la plus convenable...

— C'est juste, — dit Falmouth en se laissant tomber sur un fauteuil.

Il sonna.

Un de ses gens entra.

— Priez monsieur Williams de descendre, — dit Falmouth.

Le valet sortit.

— Williams et Geordy nous serviront de témoins, — me dit impérieusement Falmouth.

Je fis un signe de consentement machinal... j'étais anéanti...

Williams descendit.

— Où sommes-nous, Williams? Quelle est la terre la plus proche?

— Le vent ayant soufflé du nord depuis ce matin, milord, il nous met en bonne route pour Malte. S'il continue, nous pourrons y arriver demain soir.

— Tâche donc, mon brave Williams, de nous y conduire le plus tôt possible... Mais donne-moi ton bras pour rentrer chez moi.

Je restai seul.

Je n'ai pas besoin de dire l'amertume de mon désespoir.

Ravivée par une fièvre ardente qui se développa, ma blessure me fit de nouveau beaucoup souffrir.

Plongeant à chaque instant dans les vagues soulevées par le vent, dont la violence augmentait d'heure en heure, la goëlette recevait de rudes secousses. Ce tangage me causait un ébranlement si douloureux, que parfois je ne pouvais retenir un cri aigu.

Le docteur vint s'informer de mes nouvelles et me demander comment je me trouvais; par une sorte d'obstination puérile, je lui cachai mes souffrances.

Cet homme appartenait à Falmouth. Un scrupule exagéré m'empêchait d'accepter désormais ses soins.

Quelles heures je passai, mon Dieu! Cette crise fut épouvantable.

Les émotions que je venais de ressentir, jointes à l'ardeur de la fièvre, exaltèrent à ce point ma sensibilité nerveuse, que, replié dans mon lit, je ne pouvais supporter l'éclat du jour; je cachai ma figure dans mes mains, et je pleurai amèrement...

D'habitude, les larmes me soulageaient, mais celles-ci étaient âcres et cuisantes.

Puis, lorsque mon désespoir eut atteint son paroxysme, par un triste besoin de contraste qui m'était familier, je comparai ce qui était à ce qui avait été... surtout à ce qui aurait été... si je n'avais pas volontairement flétri, brisé, souillé tant de nouvelles chances de bonheur!

Au lieu de chercher à cacher ma honte dans la solitude et dans les ténèbres, au lieu de me plonger dans les idées les plus tristes, au lieu de subir cet isolement que je venais de provoquer si outrageusement, je me serais senti le cœur allègre, épanoui!

Cet homme, qui alors me haïssait, qui me méprisait, qui n'attendait plus que l'heure de laver son injure dans mon sang, eût, comme toujours, été là, près de moi, affectueux et reconnaissant. Ces plaintes que m'arrachait la douleur physique, et que j'étouffais si péniblement, eussent été adoucies par la touchante sollicitude d'un frère!

Et penser... mon Dieu! m'écriai-je, que cette réalité que moi-même j'avais si souvent rêvée en songeant à l'amitié, était là près de moi!

Et penser que cette fois encore, par le plus étonnant concours de circonstances, je n'avais qu'à me laisser aller au bonheur qui m'était offert!

Et penser que cette fois encore, une monomanie fatale, furieuse, m'avait fait abandonner toutes les chances de félicité possibles pour les remords les plus affreux!

Alors, me voyant si incurablement malheureux, des idées de suicide me vinrent à l'esprit.

Je me reprochai d'être odieusement à charge à moi et aux autres. Je me demandai à quoi j'étais bon; ce que je faisais des avantages que le hasard avait accumulés sur moi: jeunesse, santé, richesse, force, intelligence et courage.

Jusqu'ici à quoi avais-je employé ces dons précieux? A faire le malheur de tous ceux qui m'avaient aimé!

Aussi je me résolus dans ce duel avec Falmouth d'exposer aveuglément ma vie et de respecter la sienne.

En faisant feu sur lui... j'aurais cru commettre un fratricide...

Par un douloureux caprice, je voulus relire cette lettre...

Inexplicable fatalité!... pour la première fois j'en compris toute la grandeur... toute l'imposante générosité.

Ce fut alors que je pus embrasser d'un regard désespéré la perte immense, irréparable, que je venais de faire! Mais, hélas! il n'était plus temps, tout était fini!

XXXV

LE PILOTE.

Depuis quelques momens, les mouvemens de la goëlette devenaient de plus en plus durs. J'entendais au dehors un mugissement continu: quelquefois augmentant progressivement de violence, il finissait par tonner comme la foudre... puis à ces éclats soudains succédait un grondement sourd et lointain.

Tantôt les pas précipités des matelots faisaient résonner le pont au-dessus de ma tête, tantôt ce bruit cessait brusquement, ou était dominé par la voix retentissante de Williams, qui donnait des ordres.

Je ne pouvais en douter, nous étions assaillis par une tempête. Il me fut impossible de rester dans l'inaction.

Quoique faible, je voulus me lever, pensant que peut-être le grand air me ferait du bien. Je sonnai, et à l'aide de mon valet de chambre je parvins à m'habiller.

J'avais presque complétement perdu l'usage du bras gauche.

Je montai sur le pont; Falmouth ne s'y trouvait pas.

Les vagues étaient furieuses.

Quoiqu'il fût à peine quatre heures, le jour était si bas qu'on se voyait à peine.

A l'horizon, la mer dessinait les sombres ondulations de sa courbe immense sur une ceinture de lumière ardente comme du bronze rougi au feu.

Au-dessus de cette zone empourprée s'étageaient pesamment de lourdes masses de nuages noirs et ocreux; la voûte du firmament reflétait dans les flots ces ténèbres opaques, et les vagues, perdant leur transparence d'azur ou d'émeraude, ressemblaient à des montagnes de vase marbrée d'écume.

La tempête sifflait dans les cordages par à-coups furieux et retentissans. Quoique impétueux, le vent était chaud; les vagues qu'il fouettait, et dont les lourdes nappes venaient souvent déferler sur le pont du yacht, semblaient presque tièdes.

Bientôt le médecin monta.

— Vous êtes imprudent, — me dit-il, — de quitter ainsi votre chambre.

— J'étouffais en bas, docteur; le mouvement du navire me faisait beaucoup souffrir; il me semble qu'ici je suis mieux.

— Quel horrible temps! — dit le docteur, — pourvu que nous puissions atterrir à Malte avant la nuit!

— Nous ne sommes donc pas éloignés de cette île?

— Nous en sommes très proches, seulement cette brume épaisse nous empêche d'apercevoir les terres. Avant une heure, la goëlette va mettre en panne pour demander un

pilote... pourvu toutefois que par un temps pareil on puisse entendre nos coups de canon et voir nos signaux.

Une heure après survint une légère éclaircie dans le ciel.

Nous aperçûmes devant nous, à l'horizon, de hautes terres encore voilées de brouillards; c'était, à ce que me dit Williams, le cap de Harrach, pointe septentrionale de l'île de Malte, au haut duquel s'élevait la tour de L'Espinasse servant de vigie.

Williams mit alors la goëlette en panne, et fit tirer plusieurs coups de canon pour demander un pilote.

— Le vent est si fort, — me dit le docteur, — que les pilotes de Harrach n'oseront peut-être pas s'aventurer en mer.

Néanmoins, après les salves du yacht, nous vîmes plusieurs fois apparaître au sommet des lames et disparaître dans leurs noires profondeurs une petite voile latine hardiment manœuvrée.

— Il faut que ces Maltais soient de biens intrépides marins, — me dit le docteur; — car ils viennent, malgré cette mer épouvantable, presque droit dans le vent.

Le bateau pilote s'approchait de plus en plus; mais comme, en s'approchant, il demeurait quelquefois caché par la hauteur des flots, et ne reparaissait ainsi qu'à d'assez longs intervalles, à chacune de ses apparitions progressives sur la crête des lames il semblait tout à coup démesurément grandi.

Je ne sais pourquoi cet effet, fort naturel d'ailleurs, me semblait étrange.

Enfin ce bateau parut à une portée de fusil de la goelette.

Par ordre de Williams on lui jeta une amarre. Je m'approchai pour mieux voir ces hardis marins.

Ils étaient cinq : quatre occupés à la manœuvre des voiles, l'autre au gouvernail.

Après avoir fort habilement élongé le yacht, pour recevoir le cordage qu'on lui jeta, l'homme qui était au timon profita du moment où la lame élevait le bateau qu'il montait presque au niveau du pont de la goëlette, pour y sauter adroitement en s'accrochant aux haubans.

Une fois cet homme à bord du yacht, les autres matelots allèrent mettre leur embarcation à la remorque de la goëlette.

Le pilote, après avoir salué Williams, commença de marcher sur le pont, malgré le brusque tangage de la goëlette, avec une sûreté de pied qui prouvait une longue pratique de navigation.

Bientôt il s'arrêta, leva la tête et jeta un coup d'œil de connaisseur sur le gréement du yacht, dont il fut sans doute satisfait, car il fit un signe d'approbation muette.

Malgré la tempête et les dangers que la goëlette pouvait courir, car la nuit avançait et la violence du vent ne diminuait pas, cet homme avait une apparence de sécurité telle que la physionomie de l'équipage, jusqu'alors quelque peu assombrie, se rasséréna tout à coup... On eût dit que le pilote apportait avec lui cette confiance subite qu'inspire souvent l'arrivée d'un médecin impatiemment attendu par une famille inquiète.

M'étant tenu près du couronnement où je m'appuyais, afin de ne pas être renversé par les secousses du navire, je n'avais encore pu bien voir le pilote; mais bientôt il s'approcha près de moi.

Cet homme pouvait avoir quarante ans. Il était d'une stature élevée, maigre, osseux; ses traits étaient basanés, ses joues creuses, ses yeux verts, ses sourcils noirs, épais et rudes. Il portait un bonnet de laine à carreaux écossais rouges et bleus, qui lui cachait exactement le front jusqu'aux orbites. Un gros capot de drap brun, ruisselant d'eau de mer et cachant le haut de ses grandes bottes de pêcheur, complétait son costume.

Je ne sais pourquoi il me sembla que cet homme ne m'était pas inconnu. J'avais un souvenir vague de sa physionomie sinistre, quoiqu'il me fût impossible de me rappeler les circonstances de cette rencontre; néanmoins je ressentais une impression désagréable que j'attribuais au malaise et à la fièvre.

— Pourrons-nous mouiller à Malte ce soir, pilote? — lui demanda Williams.

Après s'être approché des boussoles et avoir assez longtemps interrogé l'état du ciel, de la mer et du vent, le pilote répondit en très bon anglais :

— Nous pourrons peut-être aborder dans l'île ce soir... mais non pas dans le port de Malte, monsieur.

— Non !... — s'écria Williams, — et pourquoi?

— Parce que ça n'est pas possible, — dit le pilote avec insouciance.

— Mais, — reprit Williams, — quoique le vent soit très fort et qu'il souffle du nord, il n'est pas assez violent pour nous jeter à la côte. La goëlette manœuvre à merveille, elle saura bien s'élever...

— Et saura-t-elle résister à la rapidité des courans qui filent de sept à huit nœuds à l'heure, monsieur, et qui, comme le vent, portent en pleine côte?

— Je vous dis, pilote, — reprit Williams, — qu'il y a deux ans, je suis entré à Malte par un temps encore plus forcé que celui-là...

— Mais non pas plus forcé que celui qui menace pour cette nuit, — dit le pilote.

—Pour cette nuit?—reprit Williams d'un air incrédule.

— Pour cette nuit. — reprit le pilote avec fermeté.

— Quels indices certains avez-vous du temps qu'il fera cette nuit, pilote?

— La pointe Tamea et les précipices de Kamich sont à cette heure submergés... et c'est toujours le signe précurseur d'une grande tempête.

— Ce sont là des terreurs et des superstitions de bonne femme ! — s'écria Williams.

Le pilote attacha sur lui ses yeux verts et perçans, haussa légèrement les épaules, et sourit.

Lorsque cet homme se prit à sourire, je me crus sous l'obsession d'un rêve; il me sembla reconnaître les dents blanches, séparées, aiguës, du pirate avec lequel j'avais lutté corps à corps lors de l'attaque de la goëlette.

Mon étonnement fut si grand, que je fis tout à coup deux pas en avant en attachant sur le pilote deux yeux stupéfaits; mais celui-ci supporta mon regard avec la plus parfaite impassibilité, et, je l'avoue, je fus obligé de baisser la tête devant son coup d'œil calme et indifférent.

Williams, impatient du silence du pilote, lui dit, sans s'apercevoir de ma préoccupation :

— Mais enfin, que proposez-vous?

— Si le temps devient trop forcé, comme je n'en doute pas, monsieur, au lieu de risquer de voir le yacht jeté à la côte par la tempête et par les courans avant qu'il n'ait pu atteindre l'entrée du port de Malte, mon avis est de doubler la pointe de Harrach, et au lieu d'aborder du côté nord de l'île, d'aborder à la côte sud... au petit port de Marsa-Siroco, où vous trouverez un très bon mouillage. Si, comme vous le dites, votre goëlette s'élève bien au vent, alors rien ne gênera sa manœuvre une fois sous le vent de l'île... mais au moins, en cas de tempête, elle ne risquera pas d'être jetée à la côte, puisqu'elle aura derrière elle, pour fuir devant le temps, les cent lieues qui séparent l'île de Malte de la côte nord d'Afrique.

— Cette proposition sent trop la timidité, pilote ! — s'écria Williams; — une ourque flamande aurait plus de hardiesse. D'ailleurs, milord veut absolument mouiller ce soir dans le port de Malte, et moi je maintiens la chose praticable.

— Alors il faut l'exécuter vous-même, monsieur, — reprit le pilote d'un air impassible; puis, allant à l'arrière, il dit en anglais aux matelots qui restaient dans sa chaloupe : — Holà !... préparez-vous à larguer l'amarre, nous allons retourner à Harrach...

Cette fois encore, en entendant la voix claire et perçante du pilote, sauf la différence d'idiome, il me sembla reconnaître l'accent de l'homme au capuchon noir, qui, un mo-

ment avant l'abordage du yacht, avait crié à ses pirates : *« Ne tirez pas ! à l'abordage ! »*

Williams, voyant que le pilote s'apprêtait sérieusement à partir, lui dit d'attendre un instant, qu'il allait prendre les derniers ordres du lord, et il disparut en effet.

Je restai sur le pont, dans une perplexité de plus en plus grande.

Il est vrai que j'étais bien certain de reconnaître la voix et la bizarre disposition de dents de cet homme, mais ceci ne pouvait-il pas être un jeu du hasard? Quelle apparence qu'un homme blessé et jeté à la mer, il y avait huit jours, fût ce même pilote maltais que je retrouvais vigoureux et dispos?

Je regardais toujours fixement le pilote; il ne détournait pas la vue. Sans doute fatigué de cette muette observation, il s'avança vers moi, et me dit résolûment :

— Que me voulez-vous donc, monsieur?

— Vous êtes depuis longtemps pilote à Malte? — lui demandai-je.

— Depuis sept ans, monsieur.

Et il me montra une large plaque d'argent qu'une longue chaîne du même métal tenait attachée sous son capot.

Sur cette plaque je vis, d'un côté, les armes d'Angleterre, et de l'autre le nom de ***Joseph Belmont***, *pilote royal, n° 18.*

— Mais vous êtes Français? — lui demandai-je en français.

— Oui, monsieur, — me répondit-il.

Mon étonnement était à son comble.

Williams reparut sur le pont, et s'adressant au pilote :

— Allons, faites comme vous l'entendrez..... milord y consent.

— La mer devient si grosse, — dit le pilote à Williams, — que je vais donner l'ordre à mes matelots de quitter leur amarre et de nous suivre à peu de distance.

En effet, l'embarcation, abandonnant le cordage qui la remorquait, navigua de conserve avec le yacht.

La nuit vint...

Selon l'usage, Williams remit au pilote le porte-voix, insigne du commandement.

Les prédictions de cet homme au sujet du temps se réalisèrent bientôt; car, quoique cette nouvelle direction nous eût mis en quelques bordées sous le vent de l'île, et conséquemment nous eût beaucoup abrités, la tempête augmentait de violence.

Le pilote, debout près du gouvernail, donnait ses ordres avec un calme parfait, et, au dire de Williams, il manœuvrait avec une sagesse et une habileté rares.

En attendant le lever de la lune, qui devait faciliter notre mouillage, nous louvoyions alors parallèlement à la côte méridionale de l'île de Malte.

La nuit était profonde.

Les lampes des boussoles, renfermées dans leurs boîtes de cuivre, formaient une pâle auréole au pied du grand mât. Cette lumière éclairait seulement le timonnier et le pilote, tandis que le reste du yacht et de l'équipage demeurait plongé dans une obscurité que le contraste de la lumière faisait paraître plus épaisse encore.

Ainsi reflétés en dessous par cette clarté, à peu près comme le sont les acteurs par la rampe de la scène d'un théâtre, les traits du pilote me parurent avoir un caractère étrange d'audace, de ruse et de méchanceté.

Quoique le temps fût affreux, quoique la proue du yacht fût à chaque instant couverte par les lames furieuses, de temps à autre je vis le pilote se frotter les mains avec une sorte de satisfaction farouche, en souriant d'un rire singulier qui montrait ses dents blanches, aiguës et séparées.

Était-ce un sentiment tout contraire, je ne sais... mais dans ce moment il me semblait parfaitement reconnaître le pirate contre lequel j'avais lutté. Cette préoccupation devint telle que, malgré ma résolution de me taire à ce sujet, je ne pus m'empêcher de demander à Williams s'il était bien sûr de cet homme.

— Aussi sûr qu'on peut l'être! Notre conseil de marine du port de Malte n'accorde jamais de commissions de pilotes qu'à des gens éprouvés... Celui-ci m'a montré sa patente; elle est fort en règle. Tout en lui révèle, d'ailleurs, un excellent marin... et je commence à croire qu'il avait raison. Quoique nous soyons abrités par la terre, vous le voyez, nous ressentons encore si rudement la violence du vent, que cette tempête, renforcée des courans très rapides qui portent à la côte, aurait bien pu y jeter notre yacht.

— Vous allez trouver mon idée bien étrange, — dis-je en hésitant à Williams, — mais quelquefois il me semble reconnaître dans ce pilote...

— Qui donc, monsieur?

— Le capitaine des pirates contre lequel je me suis battu et que je croyais tombé à la mer.

— Il fait si noir que je ne puis voir l'expression de vos traits, monsieur, — répondit Williams, — mais je suis sûr que vous riez en me disant cela.

— Je vous parle très sérieusement, je vous jure.

— Mais, monsieur, songez donc que cela est impossible : encore une fois, les fonctions de pilote ne sont confiées qu'à des gens très connus; ils ne peuvent quitter leur poste que pour venir piloter les bâtimens qui entrent dans l'île. Songez donc encore que ce mystic pirate était déjà mouillé à Porquerolles depuis plus d'un mois, lors de l'arrivée du yacht de milord aux îles d'Hyères... Songez donc que... Mais, — dit Williams en s'interrompant et en me quittant, — voici la lune qui se lève et se dégage des nuages; sa clarté va nous servir pour atteindre le mouillage... Excusez-moi, monsieur... mais il me faut faire préparer les ancres...

Les raisons que m'avait données Williams, quoique solides en apparence, ne purent tout à fait me convaincre.

Pourtant, voyant que l'heure du débarquement approchait, et qu'en effet, au dire de gens expérimentés, la manœuvre du pilote avait été aussi prudente qu'habile, je fus forcé du moins de suspendre mon jugement, car jusqu'alors on ne pouvait faire aucun reproche à l'homme que je soupçonnais.

Le docteur monta sur le pont, me donna des nouvelles de Falmouth et me demanda des miennes.

— Le grand air me fait du bien, — lui dis-je, — et ma blessure me semble moins douloureuse.

— Dieu merci ! — dit-il, — milord se trouve mieux aussi; cette contusion aura été violente, mais ses suites de peu de durée. Tout à l'heure il vient de marcher seul. Le pilote avait raison, — ajouta le docteur en montrant les vagues; — voyez comme la mer semble se calmer à mesure que nous approchons des terres de l'île...

En effet, garanties de la violence du vent par la hauteur de la ceinture des rochers à pic qui forment la côte méridionale de Malte, les vagues s'aplanissaient de plus en plus.

Bientôt la lune, se dégageant tout à fait des nuages qui l'avaient jusqu'alors obscurcie, éclaira parfaitement une immense muraille de rochers qui s'étendait devant nous, et dont le pied était baigné par la mer.

La goëlette était alors à une portée de canon du rivage que nous prolongions; à peu de distance de nous, se tenait le bateau pilote.

— Nous allons bientôt atteindre le port de Marsa-Siroco? — lui demanda Williams, qui connaissait les différens mouillages de l'île.

— Nous y serons bientôt. Mais comme nous devons passer entre les pierres noires et la pointe de la Wardi, et que ce chenal est très dangereux à cause des brisans, je vais, monsieur, si vous le voulez, prendre le gouvernail, — dit le pilote à Williams.

D'après un signe de ce dernier, le timonnier quitta la barre.

Je me rappelle cette scène comme si elle s'était passée hier.

J'étais assis sur le couronnement.

Devant moi, Williams, très près du pilote qui prit le timon, interrogeait comme lui tour à tour la boussole, la côte et la voilure du yacht.

Le docteur, penché sur la lisse, regardait le sillage du navire... A très peu de distance de nous, on voyait le bateau-pilote, qui me sembla ne plus faire la même route que le yacht; cela me parut singulier...

Devant et très près de nous s'élevait une énorme masse de rochers perpendiculaires.

Quoique la mer fût devenue plus calme, elle était encore sourdement soulevée par une forte houle dont les ondulations immenses allaient se briser sur le rivage avec un bruit formidable.

Le pilote venait de faire déployer une nouvelle voile, sans doute pour augmenter la vitesse du yacht, lorsqu'un cri d'effroi retentit à l'avant, et j'entendis ces mots :

— Toute la barre à bâbord! nous sommes sur des brisans!...

Je ne sais de quelle manière le pilote obéit à cet ordre et comment il gouverna la goëlette; mais au moment où ce cri venait d'être proféré, un choc épouvantable, suivi d'un long craquement, arrêta subitement la marche du yacht.

La commotion fut si violente que moi, Williams et deux matelots, nous roulâmes sur le pont.

— Le yacht a touché! — s'écria Williams en se relevant... — maudit soit le pilote!...

Ma blessure m'empêchait de me redresser avec la même agilité. J'étais encore à terre lorsque quelqu'un passa rapidement près de moi; un corps lourd tomba à la mer, et je ne vis plus le pilote, ni au timon ni sur le pont.

Songeant à mes pressentimens, oubliant le danger que nous courions, je me relevai, et, à une portée de fusil du yacht, j'aperçus le bateau-pilote; ses matelots ramaient vigoureusement vers un point noir entouré d'écume, que je distinguais parfois à la clarté de la lune.

C'était le pilote qui nageait pour rejoindre son embarcation.

— Un fusil!... un fusil!... — m'écriai-je. — J'étais sûr que c'était lui...

A ce moment, un second choc du yacht sur les brisans fit tomber le grand mât avec un fracas horrible.

Pendant le moment de stupeur et de silence qui suivit cette chute, j'entendis ces mots en français :

— *Souvenez-vous du mystic de Porquerolles!*

C'était le pirate... le yacht était perdu...

La dernière scène de ce terrible drame fut si rapide, si confuse, que c'est à peine si mes souvenirs peuvent la retracer, à travers le chaos d'émotions précipitées, effrayantes, qui se succédèrent comme les éclats de la foudre pendant un orage.

A un troisième et dernier choc, le yacht, soulevé par une immense lame sourde, retomba de tout son poids sur un banc de rochers aigus.

Déjà crevée, la cale se défonça presque entièrement, j'entendis dans l'intérieur du navire l'eau qui s'y précipitait en bouillonnant comme dans un gouffre.

La mer l'avait totalement envahi!

Malgré ma blessure, qui me tenait un bras fixé contre ma poitrine, j'allais me jeter à la mer, lorsque je vis paraître Falmouth sur le pont; il s'appuyait sur Williams.

A ce moment une autre lame énorme, prenant le yacht par son travers, le chavira complétement.

Je me sentis rouler jusqu'au bord du navire, puis enlevé, étourdi, écrasé par une pesante masse d'eau qui passa sur moi en tonnant comme la foudre.

De ce moment, je perdis à peu près toute perception des événemens.

Ce dont je me souviens seulement, c'est que je ressentis longtemps une oppression effroyable; j'étouffais quand j'ouvrais la bouche pour respirer; j'aspirais des gorgées d'une eau amère et tiède; mes oreilles tintaient douloureusement, un poids énorme me pesait sur les yeux, je me sentais défaillir...

Néanmoins je fis des efforts désespérés pour nager.

Il me parut encore que tout à coup je respirai plus librement, que je vis le ciel, et plus près de moi une masse de rochers rougeâtres...

Je crus enfin sentir une main vigoureuse me soulever par les cheveux, et entendre la voix de Falmouth qui me disait :

— *Nous sommes quittes! Adieu!...*

Je ne me rappelle rien de plus; car bientôt je tombai dans un engourdissement douloureux, auquel succéda l'insensibilité la plus profonde.

XXXVI

L'ILE DE KHIOS. — JOURS DE SOLEIL.

Je retrouve ce fragment de journal, écrit un an après le naufrage du yacht de lord Falmouth sur la côte de Malte.

Si j'avais la moindre prétention littéraire, je n'oserais dire que ces pages, tracées sous l'impression du moment, peignent très naïvement la nature enchanteresse au milieu de laquelle je venais de vivre, durant une année, dans le plus doux *far niente* du cœur.

En effet, ce paradis que je m'étais créé vient de renaître pour ainsi dire à mes yeux, avec son luxe de beauté antique, avec son palais de marbre blanc doré par le soleil, avec son ciel d'azur, avec sa verdure d'orangers aux parfums enivrans, avec ses horizons vermeils qui encadraient si magnifiquement les eaux bleues de la côte de l'Asie d'Europe...

Cette année aura peut-être été l'année la plus heureuse de ma vie... car ses jours rapides et fleuris ne m'ont pas causé la moindre souffrance morale.

Je n'ai pas une seule fois, si cela se peut dire, senti mon cœur.

Mais, hélas! pourquoi les sens n'ont-ils pas tué l'âme dans cette lutte? pourquoi le plaisir n'a-t-il pas tué la pensée?

La pensée, cette royauté de l'homme, dit-on... véritable royauté, en effet, car elle est fatale comme toutes les royautés!

La pensée, cette couronne ardente qui brûle et consume le front où elle rayonne!

. . . .

Suivant mon habitude de classer mes souvenirs heureux, j'avais intitulé ce fragment : *Jours de soleil.*

Le ton insouciant, léger et moqueur qui règne parfois dans cet écrit me semble offrir un singulier contraste avec le caractère sombre et désolant des événemens dont je viens d'évoquer la mémoire.

Ile de Khios, 20 juin 18...

Je ne sais ce que l'avenir me réserve; mais, ainsi que je disais autrefois dans mes jours de tristesse et de désolation, *comme il faut plus se défier de soi que de sa destinée*, je veux au moins un jour, en relisant ces pages, revoir les rians tableaux au milieu desquels je vis maintenant si heureux.

J'écris ceci le 20 juin 18... dans le palais Carina situé sur un des côtés de l'île de Khios, environ un an après la perte du yacht.

Lors de ce grand péril, ce pauvre Henry m'a sauvé la vie. Malgré sa blessure, il nageait vigoureusement vers le rivage. Me voyant sur le point de me noyer, car je pouvais

à peine me servir de mon bras gauche, Falmouth m'a saisi d'une main, et, de l'autre luttant contre la houle, il m'a déposé mourant sur la grève.

Mes forces s'étaient sans doute épuisées par les émotions du combat, par ma blessure, par mes efforts désespérés lors du naufrage, car je suis resté longtemps en proie au délire d'une fièvre ardente, dont j'ai été guéri par les soins excellens du médecin que Falmouth m'avait laissé.

J'étais si gravement malade qu'on fut obligé de me transporter à Marsa-Siroco, petit bourg maltais voisin de la côte où avait péri la goëlette; je restai dans ce village jusqu'à ma parfaite convalescence. Lorsque le délire me quitta et que je pus causer, le docteur m'apprit les circonstances dont je viens de parler, at me remit une lettre de Falmouth que je joins à ce journal.

« Après tout, j'aime encore mieux, mon cher comte, vous avoir sauvé de la noyade que de vous avoir logé une balle dans la tête, ou d'avoir reçu de vous un semblable souvenir d'amitié.

» J'espère que la vigoureuse *douche* que vous avez reçue pendant ce naufrage sera d'un effet salutaire pour l'avenir, et qu'elle vous aura délivré de vos accès de folie.

» Mes projets sont changés, ou plutôt redeviennent ce qu'ils étaient d'abord; plus que jamais je tiens à me passer ma fantaisie du brûlot de Canaris; mais comme la méchanceté diabolique de ce pirate-pilote, que la potence réclame, a perdu mon pauvre yacht, j'ai frété un bâtiment à Malte et je pars pour Hydra.

» Au revoir. Si nous nous retrouvons un jour, nous rirons fort, je l'espère, de tout ceci.

» H. FALMOUTH. »

» *P. S.* Je vous laisse le docteur, car on dit les médecins maltais détestables. Il vous remettra une lettre de recommandation pour le lord gouverneur de l'île.

» Renvoyez-moi le docteur à Hydra par la première occasion, quand vous n'en aurez plus besoin. »

Je suis maintenant si engourdi par le bonheur, que c'est à peine si je me souviens des regrets poignans que dut me laisser cette lettre si froidement railleuse.

. . . .

Une fois à Malte, je vis lord P..., qui fut pour moi d'une obligeance parfaite. Il fit faire les recherches les plus actives pour découvrir le prétendu pilote. Ce misérable avait en effet appartenu à la marine anglaise, mais depuis deux ans il avait quitté les fonctions de pilotage de l'île de Malte.

Son signalement fut envoyé dans tout l'Archipel, où on le soupçonnait d'exercer la piraterie.

Je vis chez lord P... un certain marquis Justiniani, descendant de cette ancienne et illustre maison de Justiniani de Gênes, qui donna des ducs à Venise et des souverains à quelques îles de la Grèce.

Le marquis possédait d'assez grandes propriétés dans l'île de Khios, qui venait d'être récemment ravagée par les Turcs.

Il me parla d'un palais appelé le *palais Carina*, bâti vers la fin du seizième siècle par le cardinal Ange Justiniani. Le marquis avait longtemps loué ce palais à un aga. La description qu'il me fit de cet édifice et du climat me séduisit. Je lui proposai de partir pour Khios, de visiter l'habitation et le parc qui en dépendait, et de lui louer ou de lui acheter le tout, si cela se trouvait à ma convenance.

Nous partîmes.

Après trois jours de traversée nous débarquâmes ici.

Partout les Turcs avaient laissé les traces sanglantes de leur passage; ils tenaient garnison dans le château de Khios. Ma qualité de Français et l'attitude ferme et digne de notre marine et de nos consuls dans le Levant m'assuraient une sécurité parfaite dans le cas où je me serais décidé à habiter Khios.

Je visitai le palais, il me convint; bientôt le marché fut conclu.

Le lendemain, mon interprète me présenta un juif renégat qui me proposa d'acheter une douzaine de belles esclaves grecques provenant de la dernière descente des Turcs dans les îles de Samos et de Lesbos; sur ces douze filles, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, trois seulement étaient, disait-il, d'une nature délicate et toute d'*agrément*.

Les neuf autres, grandes et robustes, quoique très belles, pouvaient travailler soit au jardinage, soit dans l'intérieur de la maison. Il ne me demandait que deux mille piastres par tête (environ 500 fr. de notre monnaie).

Sans doute afin de me décider à l'emplette, le renégat me confia qu'il était en marché avec un reïs tunisien, pourvoyeur du sérail du bey; mais qu'aimant à voir ses esclaves bien traitées, il me donnait la préférence sur le reïs, sachant que ces pauvres créatures auraient fort à souffrir pendant leur traversée sur le chebec barbaresque qui devait les conduire à Tunis.

Je voulus voir les esclaves.

Le type merveilleux de la beauté grecque s'est, depuis l'antiquité, conservé si pur dans ce pays privilégié, que sur ces douze femmes de conditions et de nature si diverses, non-seulement il n'y en avait pas une qui ne fût agréable ou jolie, mais trois d'entre elles étaient de la beauté la plus rare et la plus parfaite.

Le marché conclu, j'achetai les douze femmes; de plus, le renégat me céda, comme contraste, deux nains nègres d'une monstruosité assez pittoresque, et j'envoyai le tout au palais Carina, sous la direction de mon interprète et d'une vieille Cypriote que le juif me recommanda comme excellente femme de charge.

. . . .

Cette résolution subite d'habiter l'île de Khios et d'y vivre paresseusement dans l'oubli de tout et de tous, m'a été suggérée il y a un an par le souvenir cuisant des chagrins affreux que je venais de ressentir.

Après ma rupture avec Falmouth, si indignement provoquée par moi, me reconnaissant incapable ou indigne de toute affection généreuse, puisque j'y cherchais toujours les arrière-pensées les plus misérables, je crus que la vie matérielle ne m'offrirait ni les mêmes craintes ni les mêmes doutes...

Qui m'avait jusqu'alors rendu si malheureux? N'était-ce pas la peur de passer pour dupe des sentimens que j'éprouvais? la crainte d'aimer à faux? Aussi, en concentrant à l'avenir ma vie dans l'adoration des réalités, que pouvais-je risquer?

La nature est si riche, si féconde, si inépuisable, que mon admiration devait encore être au-dessous des merveilles que la création prodigue.

Sur quoi désormais ma défiance pouvait-elle d'ailleurs s'exercer?

Le parfum d'une belle fleur ne trompe pas, les splendeurs d'un magnifique paysage ne trompent pas... la beauté exquise des formes ne trompe pas; et puis *quel intérêt*, quelle arrière-pensée supposer à la fleur qui embaume l'air? à l'oiseau qui chante? au vent qui murmure dans les feuilles? à la mer qui baigne le rivage? à la nature enfin qui déploie tant de trésors, tant de couleurs, tant de mélodies et tant de parfums?

Sans doute je resterai seul pour jouir de ces merveilles, me suis-je dit; mais, je l'avoue, la solitude me plaît. J'ai en moi un profond sentiment du beau matériel qui pourra suppléer peut-être à la croyance au beau moral, dont je n'ai pas sans doute l'intelligence.

La vue d'une riche nature, d'un beau cheval, d'un beau chien, d'une belle fleur, d'une belle femme, d'un beau ciel, m'a toujours plongé dans une sorte d'extase; et quoique la foi religieuse me manque malheureusement, à l'aspect des magnificences de la création je me suis toujours senti des élans de gratitude ineffable et profonde envers la puissance inconnue qui nous comble de ses trésors.

Tout en regrettant les facultés dont je suis privé, disais-je, je veux au moins profiter de celles qui me restent, et puisque je ne saurais être heureux par l'âme, que je le sois au moins par les yeux et par les sens.

Et je ne me trompais pas, car je n'ai jamais joui d'une félicité plus parfaite.

Falmoutn était le meilleur, le plus noble des hommes, je le sais... Je serai toujours désolé de ma conduite à son égard. Mais quand je compare ma vie, maintenant si complétement heureuse, à l'avenir *studieux et politique* qu'Henry me peignait sous de si brillantes couleurs, en vérité, puis-je regretter autre chose que l'amitié que j'ai si follement perdue par mes soupçons affreux.

Et d'ailleurs, Henry avait raison, le désœuvrement m'était fatal ; aussi me suis-je délicieusement occupé à parfaire ici les *tableaux vivans* sur lesquels je repose à chaque instant mes regards ; il m'a fallu du temps, des soins, des études même, pour parvenir à m'entourer, ainsi que je le suis, de toutes les merveilles de la création, pour rassembler toutes les richesses éparses que j'ai concentrées dans cet Éden.

Les *sages* diront que ces bonheurs sont des *enfantillages*, et c'est justement pour cela que ce sont des *bonheurs.*

Les bonheurs *sérieux* immatériels, comme ils les appellent, ont toujours un lendemain, ils sont périssables; mais les mille petites joies que sait trouver dans ses rêveries un caractère toujours jeune, quoique rapides, légères et mobiles, sont toujours renaissantes, car l'imagination qui les prodigue est inépuisable.

Et puis à cette heure que je me suis fait d'adorables habitudes d'indépendance, la vie du monde avec ses dures exigences me semble une sorte de *confrérie* dont les règles me paraissent d'une observance aussi rigoureuse que celle de l'ordre des trappistes.

Car je ne sais si je n'aimerais pas mieux être à mon aise dans l'ampleur d'une bure grossière, qu'emprisonné dans des habits gênans; respirer l'air pur et frais du jardin que je cultiverais, que l'air étouffant des raouts ; me tenir sur mes genoux à matines, que sur mes jambes pendant une nuit de fête; je ne sais enfin si je ne préférerais pas le silence méditatif du cloître au caquetage des salons, et si je ne dirais pas avec le même désintéressement le « *Frère, il faut mourir,* » de l'ordre religieux, que le « *Frère, il faut se divertir,* » de l'ordre mondain.

Une chose seulement m'étonne, c'est d'être resté si longtemps sans savoir où se trouvait le bonheur véritable.

C'est d'être seul à en jouir dans cette île enchantée.

Quand je songe à la vie onéreuse et pourtant étroite, obscure et misérable que le plus grand nombre s'impose par routine, dans des villes infectes, sous un climat pluvieux, presque sans soleil, sans fleurs, sans parfums, au milieu d'une race abâtardie, laide et chétive, lorsqu'il pourrait comme moi vivre sans gêne et en maître absolu parmi les opulentes délices de la création, dans un climat merveilleux... j'ai quelquefois peur que mon paradis soit tout à coup envahi.

Aussi chaque jour je me réjouis de ma détermination; la plénitude du bonheur me déborde, mes souvenirs les plus cruels s'effacent, mon âme est engourdie dans une félicité si enivrante, que le passé même, autrefois si désolant, me devient indifférent.

Hélène, Marguerite, Falmouth... votre souvenir ne m'apparaît plus que pâle, lointain... voilé.

Je me demande comment j'ai pu tant souffrir pour vous et par vous.

Mais qu'entends-je sous mes fenêtres?..... C'est le son de la lyre albanaise de Daphné qui invite Noémi et Anathasia à danser la romaïque...

Que la description de tout ce qui m'entoure, que le riant tableau que j'ai sous les yeux, pendant que j'écris ces lignes, ici à Khios, dans le palais Carina, reste sur ces feuilles inconnues comme l'image fidèle d'une réalité charmante...

Sans doute ces détails paraîtraient puérils à tout autre qu'à moi ; mais c'est un *portrait* que je veux, et un portrait d'Holbein, s'il se peut, vu et peint à la loupe avec une fidélité scrupuleuse ; car si jamais je viens à regretter cet heureux temps de ma vie, chaque trait, chaque indication de ce tableau deviendra pour moi d'un prix inestimable.

Khios, palais Carina, 20 juin 18...

Comme presque tous les palais de l'Italie moderne, le palais Carina, bâti par les Génois, lorsque l'île de Khios était une de leurs possessions, le palais Carina est immense et désert; les appartemens sont splendides, mais démeublés. Le musulman qui l'occupait avant moi avait fait disposer à l'orientale une des ailes de ce vaste édifice.

C'est cette partie que j'habite.

C'est là que je me retire pendant l'ardente chaleur du jour ; car ses fenêtres s'ouvrent au nord, et il y règne une fraîcheur délicieuse.

Des stores d'un jonc odorant, à demi baissés, permettent à la fois de jouir de la vue extérieure, et de rester dans une douce obscurité.

Les murailles, revêtues d'un stuc argenté qui ressemble à une tenture de satin blanc, sont rayés de larges bandes, alternativement lilas et vertes, où se lisent écrits en lettres d'or plusieurs versets du Koran.

Le plafond, richement peint, est divisé en caissons aussi lilas et verts, rehaussés d'une légère dorure en arabesques. Un épais tapis de Perse couvre le plancher.

A l'extrémité de cette pièce, une gerbe d'eau limpide jaillit d'un bassin revêtu de jaspe oriental, et y retombe en cascade avec un doux murmure ; de grands vases de Chine bleu et or, remplis de fleurs, sur lesquels viennent se percher délicatement quelques colombes privées, entourent cette fontaine, et les bouffées aromatiques qui émanent de ces immenses bouquets m'arrivent comme un parfum humide.

Puis, faut-il avouer cette énormité ? les sensualités du goût me sont chères, et je m'occupe délicieusement à les satisfaire ou à les prévenir.

Ainsi, près de moi, sur une table recouverte d'une épaisse nappe turque, fond paille, brodée de fleurs bleues rehaussées de fils d'argent, sont des sorbets à l'orange et à la merise, dans leurs vases poreux qui suintent la neige... des tranches d'ananas couleur d'or, des pastèques et des melons d'eau, à la pulpe rouge et à la pelure verte, disparaissent presque sous la glace brillante qui remplit de grandes jattes de porcelaine; sur un plat du Japon s'élève une pyramide d'autres fruits exquis que Daphné la brune a entremêlés de fleurs.

Tout à l'heure, la folle Noémi va me verser dans une coupe de cristal les vins généreux de Chypre, de Scyros ou de Madère, sagement laissés à une tiède température dans leurs carafes de Venise aux longs cols émaillés.

Si je veux chercher une douce excitation à la rêverie, alimenter ma paresse et mon *far niente*, Anathasia la blonde m'offrira en souriant mon narguileh rempli d'eau de jasmin, ou ma longue pipe à bout d'ambre dont le fourneau sera rempli par ses mains délicates du tabac parfumé de Latakié.

Enfin si, abandonnant mes songes éveillés, je me livre esprit et âme aux pensées des autres, j'ai là près de moi les œuvres des poëtes que j'aime : Shakespeare, Goëthe, Schiller, Scott, le grand, le divin Scott! le moderne Homère... Byron!... dont je vis hier à l'horizon passer le noir vaisseau.

Quoique un peu frais, l'air est saturé de parfums. Les vapeurs de l'aloès, de la myrrhe et du *baume du sérail*, brûlant dans des cassolettes de vermeil, mêlent leurs vapeurs aux douces exhalaisons des fleurs; car, vivant pour les sens, je n'ai pas oublié l'olfaction...

Je me suis livré avec idolâtrie à mon goût pour les odeurs, goût malheureusement si dédaigné, si incompris

ou si attaqué. J'ai réalisé mon rêve d'une sorte de gamme de senteurs, qui s'élèvent des plus faibles jusqu'aux plus chaudes, et dont l'aspiration cause une sorte d'ivresse, d'extase, qui ajoute à toutes les voluptés une volupté nouvelle et enchanteresse...

Et d'ailleurs comment ne pas vivre pour ainsi dire de parfums lorsqu'on habite Khios..... l'île des parfums ! l'île privilégiée des sultanes, qui seule fournit au sérail les essences de rose, de jasmin et de tubéreuse...

Khios, qui seule produit le précieux lentisque, dont l'odalisque rêveuse et ennuyée pétrit machinalement la gomme odorante entre ses dents d'ivoire ; Khios, dont le commerce même a un caractère d'élégance charmante, car elle trafique de tissus de soie, de teintures éclatantes, de fleurs, de fruits, d'oiseaux, de miel... Et ce sont de jeunes femmes et de jeunes filles, presque toujours belles d'une beauté antique et pure, qui recueillent les trésors de cette île fortunée entre toutes les îles de la douce et féconde Ionie !

Des fenêtres de l'appartement que j'occupe, situé dans une des ailes de cette immense habitation, j'aperçois un admirable tableau...

Que ce souvenir me soit un remords éternel, si jamais je quitte cette adorable retraite pour quelque ville bruyante et sombre, aux horizons de murailles, au sol fangeux, à l'air épais !

A gauche, c'est la façade du palais, dont les portiques découpés à jour, les arcades et les immenses escaliers de marbre blanc fuient à perte de vue.

Depuis sa base incrustée de porphyre jusqu'à sa corniche à balustrades, ornée de statues et de grands vases remplis de myrtes et de lauriers roses, tout l'édifice est inondé par le soleil, et dessine sa silhouette chaude et dorée comme du marbre jaune antique sur un ciel de ce bleu de saphir particulier à l'Orient.

Au loin, l'azur de la mer se joindrait à l'azur du ciel, sans une ligne montueuse d'un pourpre violacé. Ce sont les montagnes de la Romanie, dont les cimes hardies sont baignées d'une vapeur flamboyante.

A ma droite, en opposition merveilleuse avec cette masse éblouissante de marbre et de lumière, je vois, séparé de la façade par une pelouse de trèfle tendre que paissent plusieurs gros moutons de Syrie à la queue traînante, et quelques gazelles au pelage argenté, je vois s'étendre, parallèlement au palais, un bois profond, humide et ombreux.

Les têtes gigantesques des chênes, des cèdres et des platanes séculaires forment un océan de sombre verdure ; le soleil commence à décliner, et cuivre ces flots de feuillage de ses ardens reflets.

Sur ce rideau mouvant, d'un vert opaque et foncé, se détache mille autres nuances de vert, qui deviennent de plus en plus tendres et transparentes à mesure qu'elles se rapprochent des fraîches rives du fleuve Belophano, qui, s'élargissant en face du palais, y forme une sorte de grand canal.

Ses bords sont plantés de baguenaudiers, de pins en parasol au tronc rougeâtre, de peupliers à feuilles satinées, d'arbousiers, d'alaternes vernissés, sur lesquels vient parfois étinceler un rayon de soleil, qui se glisse furtivement sous ces dômes de verdure lorsque la brise de mer agite leurs rameaux...

Tout près de la rive, je vois encore des lataniers en éventail, dont le tronc disparaît sous de grosses touffes de sabiniers à campanules orange, et d'ipoméas, dont les fleurs roses en corymbe sont à l'intérieur du pourpre le plus vif.

Ce sont encore d'immenses allées, à la voûte impénétrable au jour, tapissées de gazon, qui aboutissent à un hémicycle de verdure assez rapproché du palais.

Ces allées sont si touffues, si longues, si obscures, qu'on ne peut en apercevoir la fin à travers la vapeur bleuâtre dont leur perspective indécise est voilée.

Enfin, au premier plan de ce tableau, et de plain-pied avec ma fenêtre, est une terrasse de marbre blanc à lourds balustres, aussi ornée de vases et de statues, d'où l'on descend par un large escalier circulaire jusqu'aux bords du canal.

Abritée par le palais, une moitié de cet escalier est dans l'ombre ; l'autre est inondée de soleil. Sur une des premières marches, un nain noir, que j'ai fait bizarrement habiller d'un pourpoint écarlate à la vénitienne, est couché près de deux grands lévriers de la plus haute taille et de la plus belle forme.

Par un caprice de la lumière, le nain, chaudement éclairé, se trouve dans la zone d'éblouissante clarté, qui semble couvrir chaque marche d'une poussière d'or tandis que les lévriers sont dans l'ombre, qui se découpe inégalement sur les degrés, et jette ses tons gris, bleuâtres et transparens sur le pelage blanc des chiens accroupis.

Un peu plus loin, en plein soleil, un paon perché sur la rampe de l'escalier fait miroiter son plumage étincelant... On dirait une pluie de rubis, de topazes et d'émeraudes, qui ruisselle sur un fond d'outremer tacheté de noir velouté.

Des cygnes nagent doucement dans les eaux du canal, et semblent traîner après eux mille rubans argentés ; de grands flamans roses se promènent gravement sur ses rives verdoyantes en lustrant leur plumage ; tandis que, plus loin, deux aras au corps cramoisi glacé de vermeil, se disputant les fruits des lataniers, entr'ouvrent leurs ailes bleu turquin, et laissent voir le dessous de leurs longues pennes nuancées de pourpre mordoré...

Enfin, se balançant sur une touffe d'amaryllis, un beau pagegeai d'un jaune soufre, dont le col reflète les nuances prismatiques de l'opale, déploie sa longue queue blanche, pendant que des hirondelles et des martins-pêcheurs effleurent l'eau du canal d'une aile agile. . . . . . .

. . . .

Je viens de relire ces pages, qui traduisent pour ainsi dire mot à mot le merveilleux spectacle que j'ai sous les yeux. C'est tout, et ce n'est rien ; c'est à la réalité ce que peut être la nomenclature aride du naturaliste aux magnificences de la création. . . . .

. . . .

J'entends des éclats de rire doux et argentins, et je vois paraître au-dessus des dernières marches de l'escalier, dont la projection les cache jusqu'aux épaules, les figures folâtres de quelques-unes des esclaves que j'ai achetées.

Elles se baignent dans le fleuve.

Les unes, élevant leurs beaux bras au-dessus de leur tête, tordent leur longue et brune chevelure, et en font pleuvoir une rosée de perles liquides qui roulent sur leurs seins et sur leur dos nus, fermes et polis.

D'autres, se tenant enlacées, semblent s'avancer d'un pied timide sur le sable du lac ; car elles baissent la tête et paraissent craintives.

Rien de plus délicieux que leur profil pur et fin, qui, tout entier dans la demi-teinte, ressemble à de l'albâtre, et se détache sur le fond lumineux de l'horizon, comme la blancheur mate d'un camée sur sa couche transparente.

Leurs cheveux arrondis en bandeaux sont tressés très bas derrière leur tête, et laissent voir une petite oreille, un col élégant et rond, où semblent commencer les lignes serpentines les plus suaves et les plus heureusement grecques.

Non loin de ce groupe charmant, foulant le gazon fin et ras qui s'étend du côté du bois jusqu'aux rives du canal, vêtues du charmant costume de l'île de Khios, Noémi et Anathasia dansent la *romaïque* aux sons de la lyre albanaise de Daphné.

L'hémicycle de verdure dont j'ai parlé les défend des rayons du soleil de plus en plus obliques ; de grands

massifs de rosiers, de giroflées de Mahon, de lilas de Perse et de tubéreuses entourent cette salle de feuillage.

Ces corbeilles de fleurs sont à chaque instant butinées par des myriades de papillons aux plus vives couleurs : c'est l'ulysse aux ailes d'un vert brillant à reflets glacés d'améthyste, le marsyas d'un bleu cuivré, ou le danaé d'un brun de velours rayé de nacre.

Joyeuses filles, comme elles dansent au son de la lyre de Daphné ! une de mes trois esclaves *d'agrément*, ainsi que disait le renégat.

Daphné a été enlevée à Lesbos par les Turcs. Les nobles proportions de cette Lesbienne, son visage d'une beauté sévère, rappellent le type grandiose de la Vénus de Milo.

Elle est assise sur un banc de mousse ; son teint est blanc rosé ; ses yeux, ses sourcils, ses cheveux sont noirs comme l'ébène ; un étroit bandeau, composé de petites pièces d'or, se courbe sur son front hardi et va s'attacher dans la natte épaisse qui réunit ses cheveux derrière sa tête.

Daphné, un peu courbée sur elle-même, vêtue d'une tunique jaune paille et d'une jupe blanche, arrondit avec grâce ses beaux bras nus jusqu'à l'épaule, et joue de la lyre albanaise, qu'elle appuie sur ses genoux. Une de ses jambes plus étendue que l'autre laisse voir une cheville charmante chaussée d'un bas de soie rose vif, tissé dans l'île, et la cambrure d'une petite mule de maroquin noir brodé d'argent.

Selon l'habitude des Grecs modernes, Daphné chantait en s'accompagnant, tandis que les deux jeunes filles qui dansaient au son de sa lyre répétaient son refrain à leur tour.

Voici la traduction de ces paroles ; elles n'ont rien de bien remarquable, et cependant je tressaille à l'accent de langueur passionnée avec lequel j'entends Daphné les chanter : c'est, je crois, un jeune fiancé qui parle à sa fiancée.

« Je suis blessé par ton amour, hélas ! Ah ! jeune fille !
» jeune fille ! ton amour me consume, tu m'as frappé
» au cœur. Laisse-moi posséder tes charmes, et que les
» flammes dévorent ta dot. O jeune fille ! je t'ai aimée de
» toute mon âme, et tu m'as abandonné comme un arbre
» fané. »

Noémi et Anathasia semblent mettre en action les paroles de cette chanson par leur pantomime expressive.

La danse de Noémi la brune, qui remplit le rôle de l'amoureux, est virile et résolue, tandis que les poses d'Anathasia, la blonde fiancée, sont timides, suppliantes et chastes, comme celles d'une jeune fille qui fuie ou qui redoute les caresses de son amant.

Noémi est grande et svelte.

Ses cheveux sont châtain clair à reflets dorés, ses sourcils et ses cils sont très épais et noirs comme du jais ; elle a les yeux d'un gris d'iris.

Rien de plus voluptueux que l'expression de ses yeux démesurément grands, presque toujours nageant, si cela peut se dire, sous une flamme humide ; son teint brun est peut-être un peu animé ; ses lèvres moqueuses et sensuelles sont peut-être d'un incarnat un peu dur, tant sa pourpre vive et sanguine tranche sur l'émail de ses dents ; son sourire, qui relève les coins de sa bouche fortement ombrée d'un duvet blanc, a parfois quelque chose de trop passionné, de trop fougueux ; puis, par une singulière concordance, ses narines très roses et très dilatées semblent s'ouvrir davantage à chacun des mouvemens qui soulèvent son sein sous l'étroit yellek ou corsage de soie cerise qui le cache à demi ; deux épaisses et longues tresses de cheveux nattées de ruban cerise s'échappent d'un fez de satin de même couleur qui couvre le sommet de sa tête, et tombent plus bas que sa taille souple, ronde, que l'ampleur des hanches de Noémi fait paraître plus fine encore sous sa jupe orange. Enfin, rien de plus agile, de plus nerveux, que ses petits pieds chaussés de mules de maroquin rouge brodé d'or.

Anathasia, au contraire, est de petite taille ; ses charmans cheveux blond cendré, que je lui fais natter et descendre le long de ses joues fraîches et roses comme celles d'un enfant, encadrent à ravir son front de neige ; son teint est d'un éclat éblouissant, et ses doux yeux bleus sous leurs longues paupières semblent réfléchir tout l'azur du ciel d'Ionie.

Lorsque l'ardente Noémi, chantant le rôle du fiancé au désespoir amoureux, s'approche d'elle d'un air suppliant et passionné, la petite bouche d'Anathasia, vermeille comme une cerise, devient tout à coup sérieuse et prend une candide et adorable expression de pudeur alarmée ; c'est presque avec effroi... que reculant à pas lents... elle joint ses mains charmantes, qu'on dirait du plus pur ivoire.

Anathasia est toute vêtue de blanc... J'avais quelquefois rêvé une sylphide effleurant à peine le gazon du bout de ses pieds délicats. Telle est Anathasia, dont les mignonnes proportions sont de la plus exquise élégance.

Jamais la nature n'avait réuni sous mes yeux des richesses si variées... Ma fantaisie avait présidé à cet arrangement si complet, qui résumait pour ainsi dire les trésors de la création.

J'étais jeune, tout cela m'appartenait ; ma vie était partagée entre les délices sensuelles et les ravissemens de l'intelligence.

Quel autre bonheur pouvais-je rêver, que de vivre toujours dans ce pays enchanteur, dans l'oubli du passé, et dans l'espoir d'un avenir qui, pour moi, serait toujours tel ; car durant ma vie entière l'or devait m'assurer la possession des biens souverains que j'avais sous les yeux !

Je me trouve si profondément heureux, que je sens comme un besoin ineffable de rendre grâces à la puissance qui me prodigue tant de félicités. . . . . . .
. . . .

XXXVII

CROYANCE.

Ile de Khios, octobre 18...

Je reprends ce journal, interrompu depuis trois mois.

Je l'ai laissé à la description du palais Carina et de ses habitans, description si exacte qu'elle ressemblait assez à l'inventaire d'un architecte ou d'un marchand d'esclaves.

Je consulte mon *thermomètre moral*. Je me sens très bien, l'esprit libre et léger.

Je crois rêver quand, relisant quelques pages d'un journal d'autrefois que j'ai apporté de France, je vois que j'ai été *triste*, *rêveur* et *mélancolique*.

Septembre vient de finir ; les pluies qui précèdent toujours ici l'équinoxe commencent à refroidir l'atmosphère. Le vent d'ouest siffle dans les longues galeries du palais. J'ai quitté le rez-de-chaussée pour un logement plus clos et plus chaud.

Je suis abasourdi...

Tout à l'heure, les aras, les paons et les papegeais, déployant toute la sagacité de leur instinct, ont sans doute pressenti le changement prochain de la température, car ces pénétrans oiseaux se sont mis à pousser en chœur des cris affreux... Cette preuve de leur intelligence m'a d'abord prodigieusement agacé les nerfs.

Pourquoi aussi la nature est-elle si inégale dans ses dons ? Plumage éclatant, voix discordante.

Ce n'est pas tout : épouvanté par ce vacarme, les lévriers s'y sont joints et ont hurlé avec fureur. Alors les nains

sont venus, à grand renfort de coups de fouet et de glapissemens, augmenter ce tapage infernal en voulant le faire cesser...

Je me suis réfugié ici... mais les damnés cris des perroquets me poursuivent encore. Sans doute tous ces charmans *accessoires* des tableaux qui m'entourent sont merveilleux de couleur et d'éclat... quand ils sont à leur place; mais je n'aime décidément pas les tableaux hurlans et glapissans.

Des bêtes passons aux humains; la transition ne sera pas difficile, car mes belles esclaves n'ont pas l'intelligence beaucoup plus développée que les aras et les papegeais, et si parfois elles sont aussi bruyantes qu'eux, leurs cris n'ont pas même l'avantage de m'annoncer la pluie ou le beau temps.

A propos de cris, je suis fâché de la querelle de Noémi et de Daphné; mais l'excessive violence de ces bonnes créatures tient à leur éducation quelque peu sauvage: pourtant, malgré ma tolérance, il me semble que donner à sa compagne un coup de couteau dans le bras est un emportement blâmable; aussi ai-je sérieusement grondé Noémi.

Je soupçonne fort Anathasia la blonde, avec son air enfantin et candide, d'être l'objet de cette jalousie, et d'avoir sournoisement excité ces deux braves filles l'une contre l'autre, comme deux coqs de perchoir. Il est vrai que c'est la vieille Cypriote qui m'a fait ce méchant rapport, et qu'elle déteste tout ce qui est jeune et beau.

Noémi devient d'ailleurs de plus en plus irascible. L'autre jour elle a largement souffleté Chloë, ma jardinière, qui a les dents si blanches et les yeux si noirs... Elle l'a souffletée parce qu'elle avait apporté les fruits trop tard, et que mon dessert en avait été retardé.

Après tout, Noémi a du bon... mais elle est diablement ombrageuse et farouche.

Une chose m'étonne, c'est que ces filles soient complétement insensibles aux beautés de la nature.

A l'aide de mon grec de collége, je suis parvenu à comprendre et à parler passablement le grec moderne. Vingt fois j'ai essayé de faire vibrer en elles quelques cordes poétiques: tout est resté muet.

Rien d'ailleurs de plus inculte, de plus barbare que leur esprit.

A l'exception de quelques chants populaires, elles sont d'une ignorance effroyable, ne sachant ni lire, ni écrire; leurs rivalités, leurs jalousies, leurs médisances, quelques récits exagérés des cruautés des Turcs, font le texte habituel de leur entretien.

Au demeurant, ce sont les meilleures filles du monde.

Je me souviens d'une scène qui peint à merveille les nuances du caractère de mes trois Grecques *d'agrément*, comme disait le renégat.

Un jour je montais pour la première fois un cheval de Syrie qu'on m'avait amené. Il se défendit, fit une pointe, et se cabra si droit qu'il se renversa sur moi.

Noémi prit une houssine, courut au cheval, le saisit à la bride et le frappa.

Daphné se précipita sur moi pour me secourir.

Anathasia resta immobile, fondit en larmes et s'évanouit.

. . . .

Il y a quelque temps, je voulus éveiller dans l'âme de ces jeunes filles le souvenir de la patrie absente; souvenir si doux et si précieux aux natures un peu sauvages!

Ce ne fut pas sans hésitation que je tentai cette épreuve; j'avais comme un remords d'évoquer de pareils regrets, de raviver de pareilles douleurs.

Pauvres filles! elles vivaient en esclavage, et bien souvent leur pensée errante et mélancolique avait dû aller se reposer tristement sous les beaux ombrages où s'était abritée leur jeunesse! Pauvres hirondelles prisonnières, elles n'attendaient, hélas! sans doute, que le moment de regagner leur nid à tire-d'ailes...

C'était donc un jeu cruel, je le sentais, que de leur donner un fol espoir; néanmoins j'assemblai ma *maison féminine*, et j'annonçai aux douze esclaves que j'allais quitter l'île et les renvoyer dans leurs familles, qui à Samos, qui à Lesbos, qui à Scyros...

Je déclare avec un certain orgueil qu'alors éclatèrent des pleurs, des cris et des sanglots qui n'eussent pas été déplacés aux funérailles d'Achille ou dans la myriologie funèbre de quelque illustre chef albanais.

Daphné s'enveloppa silencieusement la tête dans son voile, s'assit par terre et resta immobile; on eût dit la statue de la Douleur antique.

Noémi manifesta son désespoir en battant avec rage un des nains noirs qui ricanait méchamment dans un coin; tandis que la blonde Athanasia, tombant à mes genoux, me prit timidement la main qu'elle baisa en levant vers moi ses beaux yeux bleus baignés de larmes, et me dit d'une voix suave, dans le doux parler d'Ionie:

— O seigneur! seigneur! après vous que deviendront, s'il vous plaît, vos pauvres filles grecques?...

— Et vos vieux pères... et vos tendres mères... et vos braves frères... et vos beaux fiancés?... — m'écriai-je, — vous n'y songez donc plus, oublieuses que vous êtes!

Comptant sur l'effet de ces paroles magiques, je me drapai dans ma pelisse d'un air magistral.

Mais les cris, mais les sanglots redoublèrent, et toutes s'écrièrent avec une résolution qui me parut très menaçante:

— Nous ne voulons pas quitter le toit du *bon Franc!!* nous sommes bien à Khios; nous resterons à Khios *avec le bon Franc!*

Tout *bon Franc* que j'étais, je ne pouvais m'empêcher d'avoir une pauvre idée des sentimens naturels de ces dames lesbiennes, samiennes et scyriotes; mais intérieurement je me sentais, je l'avoue, assez flatté de la préférence qu'elles m'accordaient sur le sol natal, et sur ses accessoires.

Je voulus tenter un nouvel essai, je leur annonçai que je donnerais à chacune d'elles deux mille piastres, les habits qu'elles portaient, et qu'elles pourraient s'en aller où bon leur semblerait, car je voulais quitter l'île.

Aux imprécations que souleva mon innocente proposition, je craignis un instant d'avoir à subir le sort d'Orphée.

Abandonnant son nain, à la grande satisfaction de ce dernier qui se frottait tristement les épaules, Noémi fondit sur moi comme une tigresse, me saisit par mon yellek, car j'étais vêtu fort commodément à l'albanaise, et me dit les yeux étincelans de colère:

— Si tu veux t'en aller ou nous chasser d'ici, nous mettrons le feu à ton palais, nous t'enlacerons dans nos bras, et nous nous y brûlerons toutes avec toi!...

La majorité des révoltées sembla singulièrement goûter ce projet, car toutes s'écrièrent avec une fureur croissante:

— Oui, oui, enlaçons *le bon Franc* dans nos bras, et brûlons-nous toutes avec lui dans son palais!...

Je remarquai comme un trait digne de l'observation de La Bruyère, que la douce Anathasia était un des plus forcenés partisans de l'incendie.

Quoique la fin dont me menaçaient ces dames sentît fort son Sardanapale, et eût assez bon air, je jugeai à propos de m'en abstenir; désormais bien convaincu de l'affection que j'inspirais ici, bien certain, comme on dit, d'être *adoré* dans mon intérieur, j'annonçai que j'abandonnais mes projets de départ.

Ma modestie m'empêche de dire avec quelle effusion, avec quels transports frénétiques cette nouvelle fut accueillie par ces bonnes filles.

Toutes les douze se prirent par la main et formèrent une ronde.

Noémi improvisa en manière de théorie antique ces paroles plus que naïves, que ses compagnes répétèrent en chœur sur l'air national de la chanson des hirondelles.

A Khios nous restons,
Dansons, mes sœurs, dansons ;
A Khios nous restons,
Nous restons avec le bon Franc.

Il ne nous bat jamais, et il nous garde.
Dansons, mes sœurs, dansons.
Nous aurons toujours de beaux fez,
De beaux yelleks brodés,
De belles ceintures de soie.

Nous aurons du tendre chevreau rôti,
Des perdrix grasses et des cailles,
Du miel de l'Hymette, du bon vin de Scyros.
Dansons, mes sœurs, dansons ;
Le bon Franc nous garde.

Dansons, mes sœurs, dansons ;
Nous ne labourerons plus la terre,
Nous n'irons plus caillouter les chemins.
Dansons, mes sœurs, dansons.

Nous nous baignerons sous les sycomores,
Nous ne ferons rien que de cueillir
Des fruits et des fleurs pour lui.
Dansons, mes sœurs, dansons ;
Le bon Franc nous garde.

Si j'avais été aveuglé par un ridicule amour-propre, je me serais sans doute piqué de voir que le chevreau rôti, les perdrix grasses, le vin de Scyros, les beaux habits et la paresse, entrassent pour beaucoup dans la somme d'affection que ces naïves jeunes filles ressentaient pour moi.

Mais, Dieu merci ! je suis plus sage, à cette heure que je considère les choses sous un point de vue essentiellement raisonnable.

Autrefois je doutais de mes qualités, et j'avais probablement raison ; mais aujourd'hui, comment pourrais-je ne pas croire absolument aux charmes dont je suis doué, et qui m'attachent irrésistiblement mes esclaves ?

Ces charmes ne sont-ils pas évidens ? Ce sont les chevraux rôtis, les perdrix grasses, les ceintures de soie, les yelleks brodés.

Or, avenir enchanteur ! !... tant qu'il y aura des pourvoyeurs, des brodeurs et des tisseuses de soie dans l'île de Khios, me voilà sûr et convaincu de plaire !

Moi qui jusqu'ici n'ai jamais cru à aucun sentiment sans lui chercher une arrière-pensée, je suis bien obligé de croire aveuglément à l'affection que j'inspire.

En effet, quel intérêt ont-elles, ces véridiques créatures, à me dire qu'elles aiment beaucoup à être élégamment vêtues, à être délicatement nourries et à ne pas être battues ? M'est-il donc si difficile de croire qu'elles trouvent agréable de ne rien faire autre chose que de me cueillir des fleurs ou des fruits, ou de se baigner à l'ombre des platanes, dans des bassins de marbre ?...

Pour que je doute d'elles... m'ont-elles dit qu'elles préféreraient abandonner la vie paresseuse et sensuelle qu'elles mènent ici pour aller s'occuper des soins grossiers du ménage ?

M'ont-elles dit que ce serait avec ivresse qu'elles retourneraient labourer la terre ou caillouter les routes ; fonctions viriles dont les femmes épirotes et albanaises entre autres s'occupent, il faut l'avouer, avec le plus honorable succès ?

Non, elles m'ont naïvement offert de se brûler avec moi, dans mon palais, à la seule proposition que je leur ai faite de quitter la soie pour la bure, le *far niente* pour le travail, la folle joie pour les devoirs de famille.

Elles ont énergiquement déclaré qu'elles voulaient rester avec le *bon Franc*, et je les crois...

D'après les raisons qu'elles ont pour y rester, qui ne les croirait pas ?

Cette fois, l'égoïsme est si évident et si naïf que je n'ai pas à souffrir du tourment de le soupçonner.

. . . .

Mais qu'entends-je !... Le canon... qu'est-ce que cela ?

. . . .

XXXVIII

RECONNAISSANCE.

. . . .

. . . .

Il n'y a rien de bien étrange dans l'incident dont je vais parler ; néanmoins ma curiosité et mon intérêt sont vivement excités.

Quoi de plus simple, pourtant ? Une frégate russe vient d'arriver de Constantinople ; craignant un coup de vent pour cette nuit, elle relâche dans le port de Khios au lieu mouiller à Smyrne ou aux îles d'Ourlach.

Cette frégate a tiré le canon pour demander un pilote ; c'est ce qui m'explique les salves de ce matin.

. . . .

Quelle est cette femme qui, aussitôt après le mouillage de la frégate, malgré la violence du vent, est descendue à terre pour s'y promener ?

La vue de cette simple capote de moire bleue, de ce grand châle de cachemire noir, bien long et bien collé aux épaules, de ce petit pied si bien chaussé, de cette petite main si bien gantée, opère une révolution rétrograde dans mes idées sur la beauté...

Du type antique grec je reviens au type parisien.

Je donnerais maintenant toutes les Noémi, toutes les Anathasia, toutes les Daphné du monde et avec elles tous leurs fez, tous leurs yelleks, toutes leurs ceintures brodées, clinquant maudit ! ! pour pouvoir offrir mon bras à cette jolie étrangère : car elle est jolie, à ce que j'ai pu voir par le treillis de mon kiosque ; de plus elle est grande, elle est mince, elle a surtout de beaux yeux bleus, ce qui est charmant pour une brune à peau blanche,

L'homme qui lui donne le bras est d'un âge mûr ; sa figure est fine et spirituelle.

Quels sont donc ces étrangers ?

. . . .

Khios, octobre 18...

Singulière rencontre ! les événemens deviennent en vérité si bizarres que ce journal vaut bien la peine d'être continué.

Hier j'avais envoyé ma vieille Cypriote chercher un renégat calabrais, qui remplit les fonctions de capitaine du port et fait les affaires du marquis Justiniani, pour savoir de lui quels étaient les passagers de cette frégate.

Ce bâtiment est aux ordres du duc de Fersen, ex-ambassadeur de Russie auprès de la Sublime-Porte ; il se rend à Toulon avec la princesse sa femme et plusieurs passagers de distinction. C'est monsieur et madame de Fersen que j'ai vus hier se promener sur la côte.

Ce matin, vers une heure, j'étais fort mollement étendu sur mon divan, près d'un gros braséro de bois d'aloès, fumant mon narguilch dont Noémi tenait le fourneau... pendant qu'Anathasia jetait quelques parfums dans une cassolette d'argent.

Tout à coup les rideaux de la porte de l'appartement crient sur leurs tringles, et je vois entrer Daphné conduisant triomphalement un groupe d'étrangers parmi lesquels était madame de Fersen.

J'aurais étranglé Daphné, car j'étais furieux d'être surpris dans mon costume oriental.

J'avais la barbe et les cheveux longs, le cou nu.

Je portais la longue jupe blanche des Albanais, une veste cramoisie brodée de soie orange; des guêtres de maroquin rouge brodé d'argent et un châle de cachemire orange pour ceinture.

Cela pouvait être fort *pittoresque* à voir, mais cela me parut si terriblement ridicule et ressembler si fort à une mascarade, que je rougis de honte... comme une jeune fille qu'on surprendrait à jouer à la poupée (la comparaison n'est peut-être pas très en harmonie avec le sujet, mais je n'en trouve pas d'autre).

Pourtant, espérant être pris pour un véritable Albanais, je me résignai, comptant sur la gravité de mon maintien pour compléter l'illusion.

Le prince, accompagné de son interprète grec, s'avança, et, par l'organe de ce dernier, me demanda pardon de son indiscrétion, me priant d'excuser la curiosité de sa femme, car elle avait trouvé le palais si beau, les jardins si enchanteurs qu'elle avait cru pouvoir demander à les visiter pendant que la frégate attendait en rade un vent favorable pour remettre à la voile.

Je répondis par un salut fort sérieux, à la mode des Albanais musulmans, en portant la main gauche à mon cœur et la droite à mon front; puis je m'inclinai respectueusement du côté de la princesse, sans quitter mon divan...

J'allais dire quelques mots de politesse à l'interprète, lorsque j'entendis une voix criarde s'exclamer sur la monstruosité de mes nains, et en même temps je vis arriver dans l'appartement... Qui?... du Pluvier!!!

Je restai stupéfait.

C'était bien lui, toujours ridicule, toujours chamarré de chaînes et de gilets brodés, bruyant, bavard, inquiétant par sa mobilité continuelle.

Le petit homme était plus rouge et plus gros que jamais. Il appartenait sans doute à l'ambassade de France à Constantinople, car il portait sur son habit bleu des boutons au chiffre du roi.

Cet infernal fâcheux amenait un de mes nains par l'oreille; il s'écria en le montrant à madame de Fersen :

— Voilà, j'espère, princesse, un monstre joliment moyen âge!...

Puis, sur un signe du prince qui lui fit comprendre que le maître de la maison était là, du Pluvier se retourna de mon côté.

Je frémis... j'étais reconnu.

Il est impossible de peindre le prodigieux étonnement de du Pluvier : ses yeux s'arrondirent, ses pupilles s'écarquillèrent, il ouvrit à demi les bras, avança une jambe et s'écria :

— Comment! vous ici, mon cher Arthur! vous déguisé en mamamouchi!... Voilà une drôle de rencontre pour moi, par exemple, qui ne vous ai pas vu depuis la première représentation du *Comte Ory* à l'Opéra, où vous étiez avec la marquise de Pënâfiel...

Le prince, sa femme, l'interprète, quelques officiers russes qui accompagnaient l'ex-ambassadeur et qui entendaient parfaitement le français, ne furent pas moins étonnés.

Madame de Fersen, tout en me regardant avec une très grande curiosité, ne put retenir un sourire qui me sembla singulièrement malin et moqueur.

Je me mordis les lèvres en maudissant de nouveau le costume albanais, Daphné, et surtout cet insupportable du Pluvier, que je donnais au diable, et qui redoublait de protestations cordiales pendant que tous les yeux étaient fixés sur nous.

Il me fallait nier opiniâtrement que je fusse moi-même, et faire passer le petit homme pour un fou, ou avouer cette ridicule mascarade...

Je pris bravement ce dernier parti.

Je me levai.

J'allai respectueusement saluer madame de Fersen, et, lui demandant mille fois pardon de l'avoir un instant trompée, je lui avouai franchement que, surpris par sa visite en flagrant délit d'orientalisme et de harem, j'avais préféré rester à ses yeux un Albanais sauvage que de passer pour un Français ridicule.

Elle accueillit cette excuse avec une grâce toute charmante, qui fut pourtant nuancée d'un peu de malice lorsqu'elle exprima son étonnement de retrouver un homme du monde ainsi travesti.

Il est inutile de dire que madame de Fersen parle français comme un Russe, c'est-à-dire sans le moindre accent.

XXXIX

COMPARAISON.

Khios, octobre 18...

J'ai repris le costume européen, dont je m'étais si paresseusement déshabitué, et je suis allé à bord de la frégate *l'Alexina* rendre visite à madame de Fersen et à son mari.

Madame de Fersen est moins jeune que je ne l'avais cru d'abord, elle doit avoir de trente à trente-trois ans.

Ses cheveux sont très noirs, ses yeux très bleus, sa peau très blanche, sa main et son pied sont charmans, sa physionomie est vive et expressive : elle m'a semblé avoir beaucoup d'inattendu dans l'esprit, de la malice, mais, je crois, point de méchanceté.

Ce qui m'a paru surtout prédominer en elle, c'est la prétention de connaître à merveille la politique de l'Europe.

Il m'a été impossible de juger si cette prétention était fondée, car je suis d'une ignorance complète sur ces questions; et je l'ai très naïvement avoué à madame de Fersen, qui en a beaucoup ri sans pourtant vouloir absolument y croire.

Monsieur de Fersen est un homme d'esprit fin, agréable et cultivé. Sans doute comme distraction à ses hautes fonctions diplomatiques, il s'est particulièrement adonné à l'étude de la petite littérature française; goût bizarre qu'il partage d'ailleurs avec le doyen des diplomates de l'Europe, monsieur le prince de Metternich.

Je suis resté confondu de la mémoire de monsieur de Fersen, en l'entendant me citer, avec la fidélité d'un catalogue, les titres des vaudevilles les plus inconnus, et m'en réciter des passages et des couplets entiers; car il avait aussi été possédé de la manie de jouer la comédie.

Je suis malheureusement aussi ignorant en vaudevilles qu'en politique; je n'ai donc pas pu apprécier le savoir de monsieur de Fersen dans cette spécialité.

Le prince n'exprimait qu'un vœu, celui d'arriver à Paris, pour pouvoir admirer les grands acteurs des petits théâtres, à la fois ses héros et ses rivaux.

Monsieur et madame de Fersen avaient les formes les plus parfaites, et semblaient en tout nés pour le grand état qu'ils tenaient dans le monde.

A une extrême dignité naturelle ils joignaient cette affabilité charmante, cette gaieté cordiale et spirituelle qu'on rencontre souvent chez les personnes distinguées de la haute aristocratie russe. Car ce serait peut-être là seulement qu'on retrouverait maintenant les traditions de l'élégante vivacité de l'esprit français au dix-huitième siècle.

. . . .
. . . .

Je suis allé aujourd'hui à bord de la frégate, j'y ai passé une soirée charmante.

Nous étions peu de monde, madame de Fersen, son mari, le capitaine de *l'Alexina*, jeune officier fort remarquable, du Pluvier et moi.

Du Pluvier s'était fait attacher à l'ambassade française

à Constantinople. Mais bientôt, ennuyé de ces fonctions, il avait demandé à revenir en France, et profitait de l'occasion de la frégate russe qui allait à Toulon.

Il y avait si longtemps que je m'étais trouvé dans le monde, que cette soirée eut pour moi tout l'attrait, tout le piquant de la nouveauté.

J'ai beaucoup étudié madame de Fersen... elle a tracé cinq ou six portraits, entre autres celui de l'ambassadeur anglais à Constantinople, avec une verve, une malice, une sûreté de trait incroyables.

Je n'ai jamais connu l'honorable sir ***, mais sa physionomie reste désormais ineffaçable dans ma mémoire.

Je croyais que rien n'était plus insupportable qu'une femme qui parlait politique; je suis en partie revenu de mes préventions en écoutant madame de Fersen. Sa politique n'est pas nuageuse, abstraite; quelquefois elle explique les événemens les plus graves par le jeu des passions humaines, par le ressort des intérêts privés, et, remontant des effets aux causes, elle arrive ainsi des infiniment grands aux infiniment petits, et il naît de ce contraste des effets très piquans et très inattendus.

Ces théories sont trop de mon goût pour que je ne les juge pas sans doute avec une extrême partialité; pourtant, je ne crois pas me tromper en considérant madame de Fersen comme une femme d'une intelligence très éminente.

Le prince ayant été chargé de nombreuses missions dans les divers États de l'Europe, et sa femme s'étant ainsi trouvée en relations avec les gens les plus distingués de chaque nation, rien n'était plus curieux que son entretien, où elle passait en revue ces figures si variées avec une finesse charmante.

Sa toilette était délicieuse, et, ce qui me ravit, d'une élégance toute française; car madame de Fersen devait faire venir ses modes de Paris.

Aussi, fut-ce avec un plaisir inouï que je vis les longues tresses noires et lisses de ses beaux cheveux, à demi cachées par les barbes d'un charmant bonnet de blonde, orné d'une branche de géranium rouge. Elle portait une robe blanche de mousseline des Indes, de la plus adorable fraîcheur, et ses petits pieds étaient chaussés de souliers de satin noir à cothurnes...

Tout cela était presque nouveau pour moi, et me fit trouver affreux, horribles, les yelleks de couleurs tranchantes et les fez brodés des filles grecques, dont le clinquant me rappelait alors terriblement les danseuses de corde.

. . . .

Je ne sais si je dois me réjouir ou m'effrayer de ce que j'éprouve...

C'est d'abord un soudain dégoût pour la vie que je mène ici depuis plus d'une année...

Quand je compare mes grossiers plaisirs ou mes rêveries solitaires à la conversation que je viens d'avoir avec cette femme belle, jeune, spirituelle, à cet échange de pensées fines et gracieuses, à ce besoin de déguiser avec adresse tout ce qui pourrait choquer la délicatesse...

Quand je compare ma vie de satrape indolent, qui ordonne et à qui l'on obéit, à cette charmante nécessité de plaire, à cette coquetterie, à cette recherche de langage et de manières que vous impose toujours une femme comme madame de Fersen, lors même qu'on ne songe pas à s'occuper d'elle...

Quand je compare enfin le présent au passé... je m'étonne d'avoir pu si longtemps vivre ainsi que j'ai vécu.

J'ai pourtant vécu bien heureux à Khios pendant dix-huit mois! Si l'avenir s'offre sous un aspect que je crois plus séduisant... il ne faut pas flétrir des jours que je regretterai peut-être...

Enfin, je me trouve dans une perplexité étrange...

Que faire?...

Si je dois rester ici avec des regrets, si la vie que je mènerai désormais à Khios doit m'être pesante, autant me résoudre à l'instant à quitter l'île... Monsieur de Fersen m'a fort obligeamment proposé de me prendre avec lui pour retourner en France...

Je ne sais que faire... je verrai...

D'ailleurs, du Pluvier vient demain déjeuner avec moi; je compte l'interroger sur madame de Fersen.

XL

LE DÉPART.

A bord de la frégate l'*Alexina*, octobre 18...

C'en est fait, j'ai abandonné l'île.

. . . .

Hier matin, du Pluvier est venu déjeuner avec moi.

Il avait l'air singulièrement préoccupé.

— Ah çà! mon cher, — m'a-t-il dit, — vous vivez ici absolument en pacha... en sybarite, en véritable odalisque... C'est charmant, ma parole d'honneur! je n'en reviens pas, ni la princesse non plus.

— Comment cela?

— Parbleu! elle et le prince font des suppositions à perte de vue sur les raisons qui ont pu vous engager à mener la vie que vous menez ici. La princesse surtout paraît fort intriguée; mais comme je n'en sais rien, je n'ai pu leur rien apprendre à ce sujet.

— Mon cher du Pluvier, dites-moi, avez-vous beaucoup vu monsieur et madame de Fersen pendant votre séjour à Constantinople?

— Je les ai vus très souvent, presque tous les jours; car l'ambassade russe était une des maisons les plus agréables de tout le quartier franc. On y jouait la comédie deux fois par semaine, et mes fonctions m'empêchaient de manquer la moindre répétition.

— Vos fonctions?

— J'étais sous-souffleur... notre premier secrétaire était naturellement premier souffleur.

— La hiérarchie le voulait sans doute ainsi... Mais, à Constantinople, que disait-on de madame de Fersen?

— Oh! oh! c'est une fière femme, allez; une Jeanne Darc. Elle menait l'ambassade à la baguette; elle faisait tout. On dit même qu'elle correspondait directement avec le czar, et, pendant ce temps-là, cet excellent prince jouait les rôles de Potier. C'est qu'il y était parfait, dans les rôles de Potier!... Je lui ai vu jouer *les Frères féroces*: c'était à crever de rire!

— Et madame de Fersen jouait-elle aussi la comédie?

— Du tout, du tout; elle avait bien autre chose à faire, ma foi! Après cela, vous me croirez si vous voulez, mais on n'a jamais dit un mot... jamais un traître mot sur son compte.

— La politique l'absorbait entièrement, sans doute?

— Elle ne pensait qu'à cela; ce qui ne l'empêchait pas d'être gaie, comme vous l'avez vue. Mais, quant au cœur... c'était un protocole sans signature.

— Vous êtes toujours infiniment spirituel, — dis-je à du Pluvier qui souriait de sa plaisanterie. — Mais qui vous fait croire à l'insensibilité de madame de Fersen?

— Parbleu! les plaintes des gens qu'elle a repoussés: d'abord notre premier secrétaire, le souffleur en titre... Villeblanche!... Vous savez bien, Villeblanche? Eh bien! il a perdu son temps comme les autres. Et pourtant, si quelqu'un devait réussir, assurément c'était Villeblanche.

— Qu'est-ce que c'est que Villeblanche?

— Eh bien! c'est Villeblanche... le beau Villeblanche... parbleu! vous connaissez bien Villeblanche, peut-être?...

— Mais non, vous dis-je...

— Comment, vous ne connaissez pas le beau Villeblanche? un des espoirs de notre diplomatie! un garçon rem-

pli de moyens! à qui les relations étrangères doivent l'invention des cachets volans *cire sur cire*, dits à la Villeblanche... Ah çà! comment se fait-il que vous ne le connaissiez pas?

— Que voulez-vous! il y a des ignorances comme cela.

— Mais c'est surtout au congrès de Vérone que la fortune diplomatique de Villeblanche s'est développée; car c'est là qu'il a rendu au gouvernement ce fameux service... que lui seul peut-être pouvait lui rendre.

— Mais je croyais que le grand homme que la France avait le bonheur d'avoir pour la représenter à ce congrès, pouvait seul revendiquer l'honneur des négociations.

— Qui ça? Châteaubriand?

— Oui... Châteaubriand.

— Je ne veux certainement pas rabaisser la gloire de Châteaubriand; mais s'il a pensé... Villeblanche a agi, et Châteaubriand, avec tout son génie, n'aurait jamais pu faire ce qu'a fait Villeblanche; et, après tout, c'est aux actes et non aux paroles qu'on doit juger les gens.

— Mais encore?...

— En vérité, je ne comprends pas que vous ne sachiez pas cela... C'est européen! Eh bien! sachez donc que, lors du congrès, Villeblanche, chargé des dépêches les plus importantes, est allé d'abord de Vérone à Paris, et de Paris à Madrid, où il est resté une heure; puis de Madrid il est revenu à Paris afin de repartir tout de suite pour Saint-Pétersbourg. Vous croyez que c'est tout? Point... De Saint-Pétersbourg il revient à Vérone, d'où il repart à l'instant, comme l'éclair, pour Madrid en repassant par Paris... Ce n'est rien encore: de Madrid il revient pour la seconde fois à Vérone en passant par Paris, et enfin il retourne à Paris en passant par Vienne et par Berlin; et ça, toujours comme un éclair!... Voilà, mon cher... ce que c'est que le beau Villeblanche...

— Mais ça doit-être un véritable livre de poste que les états de service de ce diplomate-là? — lui dis-je.

— Et penser, — continua du Pluvier avec admiration, — et penser que Villeblanche ne s'est jamais arrêté dans chaque capitale que le temps nécessaire pour prendre et remettre ses dépêches!... et que pourtant, en descendant de voiture, il était toujours aussi charmant, aussi fraîchement habillé que s'il eût sorti d'une boîte... c'est ce qu'aucun de nos collègues n'a pu comprendre encore, — ajouta du Pluvier d'un air mystérieux. — Car enfin, rester près de deux mois en voiture sans débrider! — reprit-il, — c'est pour tout le monde horriblement échauffant, harassant, tandis que ce satané Villeblanche a trouvé, malgré cela, le moyen d'être toujours frais et pomponné. C'est stupéfiant !!! Du reste, ça lui a fait horriblement d'ennemis, c'est-à-dire de jaloux, car on parle maintenant de le nommer ministre auprès d'une cour d'Allemagne.

— Je suis de votre avis; notre Châteaubriand, avec tout son génie, n'aurait jamais fait impunément tout ce chemin-là; mais heureusement pour notre diplomatie que les Villeblanche y sont nombreux. Ah çà! dites-moi, comment madame de Fersen est-elle restée insensible à tant de mérite?... Elle a craint sans doute... que par habitude le beau diplomate ne lui fît voir trop de chemin?

(Je déclare que je ne me permis cette plaisanterie stupide que par un sentiment d'hospitalité peut-être exagéré... que par égard pour l'intelligence de mon hôte.)

Je fus bien récompensé de ce sacrifice aux dieux du foyer, car du Pluvier me témoigna sa reconnaissance par des éclats de rire qui firent aboyer les chiens et glapir les perroquets. Quand il fut un peu calmé, il reprit:

— Oui, mon cher Arthur, madame de Fersen a résisté à Villeblanche et à toute la fleur des pois de la diplomatie étrangère de Constantinople. C'est assez vous dire, hélas! que sa vertu est hors de toute atteinte, — ajouta du Pluvier avec un profond soupir,

— Pourquoi soupirez-vous ainsi?

— C'est que la vertu de madame de Fersen me rappelle toutes les colossales vertus contre lesquelles j'ai échoué depuis que je suis dans le monde... car c'est effrayant comme les femmes sont vertueuses! — dit du Pluvier avec un air de profond découragement. — Et pourtant, — reprit-il, — à entendre certains médisans, il n'y aurait qu'à vouloir pour pouvoir.

— En admettant, — dis-je à du Pluvier pour le consoler un peu, — en admettant que ces gens-là ne soient pas des médisans, mais des indiscrets, ne vaut-il pas mieux savoir comme vous, lorsque vous vous occupez d'une femme, lui inspirer l'amour le plus exalté pour ses devoirs, la rendre folle de son mari tel désagréable qu'il soit, que de lui donner le coupable désir de troubler le repos de sa famille? Car enfin, mon cher, votre rôle est cent fois plus beau, plus flatteur que celui d'un séducteur, le bien étant beaucoup plus difficile à faire que le mal...

— Vous avez raison, c'est ce que je me dis souvent, — reprit du Pluvier, — c'est bien plus moral; mais je vous jure que c'est mortel à la longue... Je suis entré dans la diplomatie parce que je croyais que cette position faciliterait mes succès dans le monde. Eh bien! pas du tout.

— J'ai senti cela comme vous... Voyant avec effroi que les principes devenaient de plus en plus rigoureux... et voulant d'ailleurs respecter les lois sociales, j'ai cherché une nature plus primitive, et je me suis établi ici, où on ne parle guère plus de certains principes et des lois sociales qu'à Otahiti.

— C'est à quoi je pensais, — me dit du Pluvier d'un air méditatif. — Depuis que je vous ai vu si bien établi, il m'est venu une idée; je me suis dit... « Voyons, quel est mon avenir. Si je retourne à Paris, je ne m'y amuserai certainement pas plus que je ne m'y suis déjà amusé. Je suis libre comme l'air. Ce cher comte est tout seul comme un Robinson dans son île. Un compagnon est toujours agréable, nécessaire même... car enfin on peut tomber malade; eh bien! comme j'aime beaucoup ce cher Arthur... prouvons-lui mon amitié: à l'œuvre on reconnaît l'artisan. Eh bien! s'il est Robinson, soyons son Vendredi... Restons avec lui six mois, un an, dix ans; enfin tant qu'il voudra demeurer dans son île, et vivons là, pardieu!... comme une paire de sultans. » Voilà, mon cher, le fruit de mes réflexions de la nuit... Eh! eh! que dites-vous de cela? Vous voyez, la nuit porte conseil... Je me déclare votre Vendredi!!!

J'étais épouvanté, car je n'avais jamais réfléchi à une pareille occurrence.

Je fis néanmoins bonne contenance, et, pour ne pas irriter le désir de cet infernal fâcheux par la contradiction, j'eus d'abord l'air d'être ravi de son projet, puis peu à peu je fis naître mille difficultés.

Mais du Pluvier détruisait mes objections avec la plus désespérante abnégation de lui-même.

Si je lui représentais que le palais était immense, mais seulement habitable dans la partie que j'occupais, — il lui était indifférent de camper, il se contenterait d'un à peu près.

Si je lui parlais des descentes que pouvaient faire les Turcs, — il ne craignait rien avec moi, car il savait que j'étais brave comme un lion.

Si j'exagérais les dépenses de cette maison qu'il me demandait à partager, — il venait justement d'hériter d'un oncle de Saintonge qui lui laissait une fortune considérable.

Si, acculé, mis aux abois, je lui représentais que mon goût, que ma passion pour la solitude, étaient devenus une sorte de monomanie qui me faisait rester des jours, des mois entiers sans vouloir rencontrer personne, — il devait disparaître comme un sylphe (quel sylphe!) et attendre que ma chagrine disposition d'esprit fût passée.

Si enfin, pour dernier argument, je lui disais presque brutalement qu'il me serait impossible, par des considérations particulières, de lui donner asile au palais Carina, — il devait facilement trouver quelque villa dans les en-

virons, étant bien décidé, me disait-il, à vivre à la turque, et surtout à ne pas me quitter.

Ceci prenait un caractère de gravité très alarmant.

Du Pluvier, entêté, opiniâtre comme tous les esprits étroits, pouvait s'obstiner dans son projet, et alors l'île me devenait insupportable.

Cette idée, jointe à la singulière révolution que la vue de madame de Fersen avait opérée dans mon esprit, me fit songer sérieusement à abandonner Khios.

Peut-être, sans la singulière fantaisie de du Pluvier, aurais-je hésité à prendre cette détermination : peut-être aurais-je combattu ces velléités de rentrer dans la vie du monde.

Mais placé entre cette alternative, de partir pour la France avec madame de Fersen, que je trouvais charmante, ou de rester à Khios avec mes esclaves, qui m'étaient devenues odieuses, et de partager avec du Pluvier cette solitude ainsi déflorée de son premier prestige... je n'hésitai pas à quitter l'île.

J'ai toujours très rapidement pris les décisions les plus graves.

Comme du Pluvier renouvelait ses instances, je lui dis que jusqu'alors je n'avais pas voulu lui confier la véritable raison de mon refus ; mais que, puisqu'il m'y forçait, j'étais obligé de lui avouer que j'étais résolu de retourner en France.

— Quitter ce palais admirable!... ces femmes adorables!... qui allument votre pipe, qui vous versent à boire ! qui vous dansent des pas comme à l'Opéra ! ! ! de vraies houris ! mais c'est impossible !

— Malheureusement, mon cher du Pluvier... il est de ces aveux qui coûtent à faire, même à ses amis... mais un dérangement passager survenu dans ma fortune m'oblige à réformer tout ceci et à retourner en France pour y vivre un peu moins en sultan.

— Vraiment... vraiment... mon cher comte, — me dit du Pluvier d'un air réellement attendri, — vous ne sauriez croire combien je suis touché de ce que vous me dites là... Mais qu'allez-vous donc faire de tout cet établissement?

— Je vais donner la liberté aux femmes, aux oiseaux, aux chiens et aux nains, payer une indemnité au marquis Justiniani, et vendre les meubles à Khios.

— Vous êtes bien décidé à cela ? me dit du Pluvier.

— Très décidé...

— Positivement décidé?

— Oui, oui, cent fois oui.

— Alors, mon cher Arthur, vous ne me reprocherez pas de profiter de vos dépouilles?

— Comment cela, que voulez-vous dire?

— Voici mon projet. La vie que vous menez dans ce paradis terrestre m'a tourné la tête. Voulez-vous me vendre tout ceci, palais, femmes, chiens, nains et perroquets?

Je crus que du Pluvier plaisantait, et je le regardai d'un air incrédule.

— Est-ce marché fait? Vous y perdrez moins avec mo qu'avec tout autre, — reprit-il d'un air résolu. — Maisj quel est le prix des esclaves et des meubles?

— Il est inutile que vous payiez les esclaves, car je ne vous les laisse qu'à la condition que vous me promettrez de les rendre à la liberté lorsque vous quitterez l'île.

— Mais comment partirez-vous?

— Je crois facilement obtenir, à la recommandation de monsieur de Fersen, l'autorisation de passer à votre place sur la frégate.

— Mais la frégate part ce matin.

— Que m'importe?... si vous êtes véritablement décidé, je partirai ce matin...

— Mais je suis on ne peut plus décidé. Touchez là, mon cher Arthur ; je vous demande seulement le temps de retourner à bord pour prendre mes bagages.

— C'est convenu...

Et du Pluvier me quitta.

La résolution si subite que prit le petit homme d'habiter l'île à ma place ne m'étonna que médiocrement. Du Pluvier était une de ces natures essentiellement imitatives qui, n'ayant aucune idée en propre, s'emparent étourdiment des idées d'autrui et s'en affublent, sans regarder si elles vont ou non à leur esprit. Semblable à ces gens qui mettent un costume sans s'inquiéter qu'il soit fait ou non à leur taille, du Pluvier avait sans doute été frappé de l'excentricité de mon existence, et il croyait être fort original en la continuant.

Sans doute encore, les passagers de la frégate avaient dû, en causant de cette étrangeté, louer, blâmer ou exagérer la singulière disposition de caractère qui conduisait un homme du monde à vivre ainsi de la sorte; mais comme ils avaient probablement, malgré les louanges ou le blâme, considéré cette résolution comme peu vulgaire, du Pluvier crut se mettre dans la même disposition de non-vulgarité en prenant ma place. Peut-être enfin avait-il été séduit par les rivalités de cette vie sensuelle. . . . .

. . . .

Je me disposai donc à quitter l'île.

Un moment, je l'avoue, j'éprouvai une vague tristesse : j'abandonnais le certain pour l'incertain. Sans doute cette vie matérielle que je dédaignais avait ses désenchantemens; mais est-il rien de complet au monde? La vie la plus éthérée, la plus quintessenciée n'a-t-elle pas aussi ses désillusionnemens?

Mais pouvais-je hésiter quand je voyais du Pluvier s'obstiner à demeurer avec moi? . . . .

. . . .

Avant de partir, je voulus assurer le sort des esclaves ; je les fis venir, et, sans leur parler de mon projet ni de la cession que je faisais de leurs personnes, je leur remis à chacune cinq cents francs, somme considérable pour elles, et qu'elles reçurent pourtant avec assez d'insouciance.

Puis, ayant mandé le renégat de Khios qui faisait les affaires du marquis Justiniani, je lui appris que je mettais du Pluvier à mon lieu et place comme locataire du palais et comme maître des esclaves, lui recommandant expressément de n'avertir celles-ci de ce changement que lorsque la frégate serait sous voile. . . . .

. . . .

Du Pluvier revint enchanté.

Il me pria de lui laisser mes costumes albanais, voulant, disait-il, entrer de suite en jouissance, et n'ayant pas le temps de se faire costumer.

J'y consentis, et je l'aidai même à se travestir : il était impayable ainsi.

Il me demanda ensuite de le présenter aux esclaves comme leur maître futur.

Je m'en gardai bien, ayant la fatuité de croire à une sorte d'émeute parmi ces dames si elles se voyaient abandonnées par moi.

Je leur dis au contraire que j'allais à bord du vaisseau comme cela m'arrivait souvent depuis quelques jours, et qu'elles eussent à tenir compagnie à mon ami en mon absence...

Noémi regarda de Pluvier d'un air sournois, Daphné sourit avec mépris, et Anathasia prit une expression boudeuse.

Assez inquiet sur les dispositions futures des *femmes* de du Pluvier, je lui serrai la main, et, véritablement ému, je quittai le palais. . . . .

. . . .

. . . .

La chaloupe de la frégate m'attendait, je fus bientôt à bord.

Monsieur de Fersen se montra d'une très gracieuse obligeance pour moi, et mon passage sur le bâtiment russe me fut accordé par le capitaine avec le plus aimable empressement.

Deux heures après mon départ du palais, nous mîmes à la voile. . . . .

. . . .

La résolution de du Pluvier fit assez longtemps le texte de nos plaisanteries.

Après quelques bordées, nous arrivâmes en vue du palais Carina, qui s'élevait à mi-côte. Une partie du parc descendait sur le rivage.

A l'aide d'une longue-vue, je regardais avec tristesse cet admirable pays... que je quittais à tout jamais, lorsqu'un singulier spectacle attira mon attention.

Sans doute averties de mon abandon par le renégat et par le départ de la frégate, je vis les esclaves descendre précipitamment et en désordre le long de la prairie, et s'assembler sur le bord de la mer en étendant les bras vers le vaisseau d'un air désespéré.

Puis, voyant qu'il s'éloignait toujours, Noémi, dans un accès de fureur extravagant, arracha son fez... le foula aux pieds, et bientôt son épaisse chevelure brune flotta au vent. Elle était belle comme une Euménide...

Daphné, concevant peut-être quelque espoir, agitait son écharpe de soie en manière de signal, tandis qu'Anathasia la blonde était agenouillée sur la grève.

Bientôt je vis du Pluvier, beaucoup plus qu'à l'aise dans mon costume albanais, accourir aussi précipitamment sur le rivage, suivi de la vieille Cypriote et des deux nains qui faisaient mille gambades.

Sans doute le nouveau sultan venait engager les odalisques à rentrer au sérail.

Mais, malheureusement, les odalisques étaient d'un caractère assez rétif et le sultan d'un esprit assez peu persuasif; car, après quelques paroles échangées par l'intermédiaire de la vieille Cypriote, toutes les femmes fondirent comme des furies sur du Pluvier, qui disparut complétement au milieu de leurs bras levés et menaçans.

Je ne pus voir la fin de cette scène divertissante, car la saillie d'un promontoire que nous doublions vint complétement masquer cette partie de la côte.

Une demi-heure après, le capitaine russe me dit :

— Je voudrais bien savoir ce que c'est que cette épaisse fumée qu'on voit s'élever au-dessus des terres de Khios... dans la direction du palais que vous habitiez?

L'idée de Noémi de brûler le palais si je l'abandonnais me revint aussitôt à l'esprit.

Ce projet venait-il d'être mis à exécution par ces folles? qu'était devenu du Pluvier?... avait-il été brûlé par ses esclaves *enlacé ou non dans leurs bras?* c'est ce que j'ignorais absolument, et nous perdîmes bientôt de vue les côtes de l'île de Khios, dans une profonde inquiétude sur le sort du pauvre du Pluvier.

MADAME LA PRINCESSE DE FERSEN.

XLI

L'ALEXINA.

Telles étaient les impressions que m'avait laissées mon séjour d'une année dans l'île de Khios; telles étaient les motifs de mon brusque départ pour la France, à bord de la frégate russe *l'Alexina*.

Ce fragment de mon journal d'autrefois intercalé à sa place, je reprends mon récit.

Je me trouve dans une disposition d'esprit parfaitement convenable pour faire cette narration et en suivre tous les incidens, qu'ils soient tristes, gais, tendres ou dramatiques.

Les dernières et violentes émotions que j'ai ressenties, depuis mon voyage d'Orient jusqu'à ce moment où j'écris ces lignes, ont tellement usé mon cœur, je me trouve si insouciant de l'avenir et du passé, que je puis raconter ce nouvel épisode de ma vie avec le désintéressement le plus profond, et comme s'il ne s'agissait pas de moi.

La lecture que je viens de faire de ces pages datées de l'île de Khios, écrites en Orient il y a trois ans, a encore augmenté mon indifférence pour ce qui me touche.

Lorsque le calme et la raison me reviennent, je me trouve si mobile, si inquiet, si fou, si fait pour le bonheur dont le destin m'a toujours comblé (parce qu'il savait sans doute que je n'en profiterais jamais), que je me juge avec une extrême et peut-être avec une injuste sévérité.

Du point de vue où je me suis placé, m'estimant peu, étant prévenu contre moi, dépourvu de tout orgueil, de tout amour-propre de *moi* à *moi*, j'exagère encore mes défauts, et mon caractère assez peu vaniteux m'empêche souvent d'évaluer à leur prix quelques actions vraiment généreuses dont je pourrais m'enorgueillir.

Aussi, je crois que si ces pages étaient jamais connues (ce qui ne peut arriver, car j'y mettrai bon ordre), elles donneraient une bien triste opinion de mon caractère.

Et pourtant beaucoup auraient-ils agi ainsi que j'ai agi?

Car enfin, si autrefois j'ai supposé à Hélène les plus odieuses arrière-pensées... n'ai-je pas dans mon désespoir tout tenté, tout fait pour réparer ma faute? Ne lui avais-je pas, si elle eût accepté ma main, abandonné ma fortune? Et plus tard, lorsque j'ai su que Frank était pauvre, ne suis-je pas venu à son secours aussi délicatement que je l'ai pu?

Si j'ai été bien injustement cruel envers Marguerite, au moins je l'avais longtemps et courageusement défendue contre les calomnies du monde, et cela avant d'être connu d'elle.

Et ce duel ?.... ce duel acharné qu'elle a toujours ignoré? . . . .
. . . . (1).

Si, égaré par un accès d'incurable folie, j'ai outrageusement insulté Falmouth, ne lui avais-je pas sauvé la vie en risquant la mienne?

Sans doute le bien que j'ai fait n'empêche pas le mal qu'on peut me reprocher; mais n'est-il pas affreux de songer que ce qu'il y a eu de noble et de bon dans ma conduite disparaîtra toujours sous le flot d'amertume et de haine que ma défiance a soulevé!

. . . .

Mais après tout, que m'importe maintenant le passé! C'est pour revoir le tableau de ma vie se dérouler à mes yeux que j'écris ces lignes; c'est pour raccourcir les longues heures de la solitude où je vis à cette heure à Serval, dans le triste et vieux château paternel, si longtemps abandonné par moi.

. . . .

. . . .

Ce fut donc dans l'ignorance complète du sort de du Pluvier que nous abandonnâmes l'île de Khios.

Quoique nous entrassions dans l'équinoxe, la traversée, souvent retardée par des vents contraires, fut assez belle.

L'aspect des marins russes me parut tout autre que celui des marins anglais.

Quoique ceux-ci soient soumis aux duretés de la discipline militaire la plus despotique; quoique par habitude et par nature ils se montrent pleins de déférence et de respect pour les officiers appartenant à la haute aristocratie,

(1) Ici quelques lignes étaient raturées dans le *Journal d'un inconnu*. Le récit de ce duel ne se trouvant pas dans l'épisode de madame de Penâfiel, et Arthur y faisant encore une autre allusion lors du combat des pirates contre le yacht, il est probable que cette omission résulte d'un oubli involontaire ou calculé.

(*Note de l'Auteur* E. S.)

ficiers dont ils s'honorent surtout, ainsi que les nègres se montrent plus fiers d'avoir pour maître un blanc qu'un mulâtre, tout révèle en eux cet indomptable orgueil national, cette insolente fierté bretonne qui rendent le matelot anglais un des meilleurs matelots du monde, parce qu'il est toujours poussé ou soutenu par le sentiment outré de sa propre valeur, par sa foi profonde dans la supériorité de son pays sur les autres nations maritimes.

Or, quelque insensés qu'ils soient, le fanatisme ou la fo opèrent toujours des prodiges.

Les matelots russes témoignaient au contraire une obéissance passive presque religieuse, une résignation aveugle et un dévouement machinal à la volonté de leurs chefs, auxquels ils semblaient presque reconnaître une nature supérieure à la leur. Aussi on sentait qu'un mot, qu'un signe de ces officiers pouvait élever la résignation et le dévouement intrépide des marins russes jusqu'à l'héroïsme de l'abnégation personnelle.

Singulière différence entre le génie de ces deux peuples et celui des Français!... des Français, quelquefois rigoureusement soumis, mais jamais respectueux; obéissant gaiement à des supérieurs dont ils se moquent, ou se faisant admirablement tuer pour des causes qu'ils insultent.

Je fus amené à faire ces différens rapprochemens en observant les habitudes calmes, presque claustrales, qui régnaient à bord de la frégate russe, et qui, après quelques jours de navigation, eurent une réaction très singulière sur nous autres passagers.

Rien en effet de plus singulier que l'aspect de ce bâtiment : c'était le silence au milieu de la solitude des mers.

A part les commandemens des officiers, on n'entendait jamais un mot.

Muet et attentif, l'équipage ne répondait aux ordres de ses chefs que par le bruit de la manœuvre qu'il exécutait avec une précision mécanique.

Au soleil couchant, l'aumonier lisait la prière; tous les marins s'agenouillaient pieusement, puis ils descendaient dans la batterie.

Mais toujours et partout un silence inexorable... S'ils étaient battus de cordes pour une faute, jamais un cri; s'ils se reposaient de leurs fatigues, jamais un chant.

Le capitaine de la frégate et son lieutenant, avec lesquels madame et monsieur de Fersen vivaient ainsi que moi, étaient des hommes parfaitement bien élevés, étaient de fort bons marins, mais leur esprit n'avait rien de saillant.

Monsieur de Fersen lisait presque continuellement une collection d'ouvrages dramatiques français.

Nous restions donc, madame de Fersen et moi, très esseulés au milieu de cette petite colonie; ni les choses, ni les hommes, ni les événemens ne devaient nous distraire de nos préoccupations individuelles.

Au milieu de ce calme profond, de cet isolement, de ce silence, les moindres fantaisies de la pensée devaient donc fortement s'empreindre sur la trame unie d'une vie si simple; en un mot, et si cela peut se dire, jamais toile ne fut plus également préparée pour recevoir les inspirations du peintre, quelque variées, quelque bizarres qu'elles fussent.

A midi, nous nous rassemblions pour déjeuner, puis venait une promenade sur le pont; ensuite monsieur de Fersen retournait à la lecture de ses chers vaudevilles, et les officiers à leurs observations nautiques.

Madame de Fersen se tenait habituellement dans la galerie de la frégate; je causais donc ainsi chaque jour avec elle sans être presque jamais interrompu, depuis deux heures jusqu'au moment où elle allait faire, pour dîner, une toilette toujours fraîche et charmante.

Après dîner, quand le temps le permettait, on servait le café sur le pont. On y faisait ensuite une nouvelle promenade; puis, sur les neuf heures, nous nous réunissions de nouveau dans la galerie.

Madame de Fersen, excellente musicienne, se mettait souvent au piano, à la grande joie du prince, qui la suppliait de lui accompagner quelques airs de vaudeville qu'il fredonnait véritablement à merveille.

D'autres fois, un des officiers de la frégate, qui avait une fort jolie voix, nous chantait des chansons nationales très naïves et très agréables.

La musique et la conversation, à laquelle monsieur de Fersen prenait alors part et qu'il animait par une gaieté de très bon goût, nous conduisaient jusqu'à onze heures; on servait le thé, et chacun se retirait quand bon lui semblait.

On le voit, à part l'*étendue* des promenades, nous menions la vie de château la plus intime et la plus concentrée.

Le troisième jour depuis notre départ de Khios, survint un singulier incident, très puéril en apparence, mais qui eut... mais qui devait avoir une bien étrange influence sur ma destinée...

Madame de Fersen avait une petite fille de six ans nommée Irène, pour laquelle elle témoignait un amour qui semblait aller jusqu'à l'idolâtrie.

Il était imposible de rêver quelque chose de plus accompli, de plus idéal que cette enfant.

Elle était d'une beauté sérieuse et grave; bien des mères, je le crois, eussent préféré pour leur fille une figure plus enfantine et plus riante; car, je l'avoue, je ne pouvais moi-même quelquefois échapper à un ressentiment de tristesse en contemplant cet adorable visage, qui exprimait une mélancolie indéfinissable et incompréhensible pour un âge encore si tendre.

Le front d'Irène était vaste, saillant; son teint hardiment pâle, car ses joues fermes et rondes annonçaient une santé florissante. Ses cheveux châtain foncé, très abondans. très fins et très soyeux, bouclaient naturellement autour de son col; ses yeux fort grands, d'un noir humide et velouté, avaient un regard d'une singulière profondeur, surtout lorsque, par cette faculté naturelle aux enfans, Irène vous contemplait longtemps et fixement sans baisser les franges de ses longues paupières brunes.

Son nez était mince et charmant, sa bouche petite, vermeille, et je dirais que sa lèvre inférieure un peu saillante était dédaigneuse... si le dédain ne semblait pas incompatible avec cet âge. Enfin sa taille, ses mains et ses pieds étaient d'une perfection rare.

Irène, par une touchante superstition de sa mère avait été vouée au blanc après une longue maladie; la simplicité presque religieuse de ce vêtement donnait un nouveau caractère à sa physionomie.

Je l'ai dit, c'était le troisième jour après notre départ de Khios.

Irène, qui jusqu'alors avait paru m'observer avec une sorte de défiance inquiète, et qui s'était peu à peu apprivoisée, vint résolûment me dire avec une solennité enfantine :

— Regardez-moi, que je voie si je vous aimerai bien.

Puis après avoir attaché sur moi un de ces longs regards fixes et pénétrans dont j'ai parlé, et devant lequel, je l'avoue, je fus obligé de baisser la vue, Irène ajouta :

— Oui, je vous aimerai bien. — Puis, après un nouveau silence, elle reprit en se retournant vers madame de Fersen : — Oui, ma mère, je l'aimerai beaucoup, je l'aimerai comme j'ai aimé Ivan !...

Sa petite figure prit en disant ces mots une si ravissante expression de gravité réfléchie que je ne pus m'empêcher de sourire.

Mais quel fut mon étonnement lorsque je vis madame de Fersen jeter tour à tour des regards presque stupéfaits sur Irène et sur moi, comme si elle eût attaché une grande importance à ce que sa fille venait de me dire !

— Quoique je n'aie maintenant rien à envier à l'heureux Ivan, voilà un aveu, madame, qui sera, je le crains

bien, oublié dans dix ans d'ici, — dis-je à la princesse.

— Oublié!... monsieur!... Irène n'oublie rien... Voyez ses larmes au souvenir d'Ivan...

En effet, deux grosses perles roulaient sur les joues de l'enfant, qui continuait d'attacher sur moi son regard à la fois triste, doux et interrogatif.

— Mais quel était donc cet Ivan, madame?

Les traits de madame de Fersen s'assombrirent, et elle me répondit avec un soupir :

— Ivan était un de nos parens, monsieur, qui est mort très jeune... — et elle hésita un moment, — mort d'une mort violente et affreuse, il y a de cela deux ans... Irène l'avait pris en si extrême affection que j'en étais devenue presque jalouse. Je ne saurais vous dire la douleur incroyable de cette enfant lorsqu'elle ne vit plus Ivan, qu'elle demandait sans cesse ; elle avait alors quatre ans, elle ressentit un chagrin si profond qu'elle tomba très gravement malade et faillit mourir. C'est à cette époque que je l'ai vouée au blanc, en suppliant Dieu de me la rendre... Mais ce qui m'étonne extrêmement, monsieur, c'est que, depuis deux ans, vous êtes la seule personne à qui Irène ait dit qu'elle l'aimerait.

Irène, qui avait attentivement écouté sa mère, me prit la main, et me dit d'un air presque inspiré en levant au ciel ses grands yeux encore humides de larmes :

— Oui, je l'aimerai comme Ivan, parce qu'il ira bientôt là-haut comme Ivan...

— Irène!... mon enfant!... que dites-vous!!! Ah! monsieur, pardon... — s'écria madame de Fersen... presque avec effroi, en me regardant d'un air suppliant.

— Quand je devrais l'acheter par la fin du pauvre Ivan, — lui dis-je en souriant, — laissez-moi du moins, madame, jouir d'une si charmante affection.

. . . .

Je ne suis ni faible ni superstitieux, mais je ne pourrais dire la singulière impression que me causa cet enfantillage : j'expliquerai tout à l'heure pourquoi.

Il n'y a pas de moyen terme : ou de pareils incidens sont du dernier ridicule, ou ils agissent puissamment sur certains esprits.

. . . .

Heureusement, en venant prier sa femme de noter l'air d'*A soixante ans il ne faut pas remettre, etc.*, monsieur de Fersen mit un terme à cette scène étrange.

Je remarquai que madame de Fersen ne parla pas à son mari du singulier aveu qu'Irène m'avait fait.

Ce jour-là, après dîner, la princesse se plaignit d'une migraine, et se retira aussitôt chez elle.

XLII

MADAME LA PRINCESSE DE FERSEN.

Le lendemain, madame de Fersen ne parut pas au déjeuner; elle était souffrante, me dit le prince, et elle avait passé une nuit assez agitée. Puis, presque sans transition, et à mon grand étonnement, il me fit les confidences les plus étendues sur le caractère, sur l'esprit, sur les habitudes et sur la vie passée de sa femme, peut-être afin de me prévenir de la vanité de mes tentatives, dans le cas où j'aurais songé à m'occuper de madame de Fersen, car je ne puis m'expliquer autrement son incompréhensible fantaisie d'entrer avec moi dans de pareils détails.

Tel est à peu près le résumé de ce que m'apprit monsieur de Fersen sur sa femme :

Mademoiselle Catherine Metriska, fille du comte Metriski, gouverneur d'une des provinces asiatiques de l'empire russe, avait dix-sept ans lorsqu'elle fut mariée à monsieur de Fersen. Elle joignait à beaucoup d'esprit naturel une éducation très cultivée et un jugement d'une maturité précoce. Lors de son mariage, le prince était ambassadeur à Vienne.

Il avait d'abord craint l'inexpérience de sa femme, chargée si jeune de toutes les responsabilités qui pèsent sur l'ambassadrice d'une grande puissance auprès d'une cour aussi sévère, aussi grave et aussi digne dans son étiquette que la cour d'Autriche. Mais madame de Fersen, merveilleusement douée, satisfit aux moindres exigences de sa position, grâce au tact exquis, aux nuances délicates, à la mesure parfaite qu'elle sut apporter dans des relations si difficiles.

« Toute jeune, pétrie de grâce et d'esprit, — me dit le prince, — vous jugez si madame de Fersen fut aussitôt entourée, courtisée par la fine fleur de tous les étrangers qui arrivaient à la cour de Vienne.

» Quoiqu'un mari ne doive pas plus parler de la vertu de sa femme qu'un gentilhomme de sa race, — ajouta monsieur de Fersen en souriant, — je crois, je sais que *la femme de César n'a jamais été soupçonnée*, et pourtant *César* avait cinquante ans... Et pourtant je m'étais marié moins peut-être par amour, quoique Catherine fût charmante, que parce qu'il est certaines ambassades que l'on ne donne pas aux célibataires, et puis parce que dans ma position je voulais avoir près de moi un être candide et désintéressé, sur l'esprit duquel je pourrais essayer l'effet de certaines combinaisons... à peu près, sauf la férocité de la comparaison, — ajouta le prince en riant, — comme quelques patriciens de Rome essayaient des poisons sur leurs esclaves. L'expérience m'a prouvé que l'excessive pureté était souvent bien plus difficile à tromper que l'excessive duplicité, car les enfans devinent presque toujours les piéges qu'on leur tend. Aussi, lorsque je vois Catherine admettre certains projets, certaines idées assez habilement déguisées, pour que son naturel sensible, délicat et généreux n'en soit pas choqué, je ne crains pas plus tard, en émettant cette idée, d'irriter la susceptibilité de mes chers collègues, dont la conscience est généralement fort coriace.

» Peu à peu, — continua le prince, — madame de Fersen prit goût à la politique, car, pour continuer mes expériences, je lui confiai, sous différens aspects, beaucoup de questions que j'avais à résoudre. Mais n'allez pas croire que sa politique fût sèche ou égoïste... non, non, l'amour exalté de l'humanité était le seul mobile de la sienne. A l'entendre parler des nations européennes, on eût dit qu'elle parlait de ses sœurs chéries et non des rivales de son pays... J'ai l'air d'un vieil enfant en vous parlant si sérieusement de ce que vous prenez sans doute pour les rêveries d'une jeune femme romanesque, et pourtant vous ne sauriez croire l'excellent parti que je tire de sa disposition d'esprit si étonnamment enthousiaste de la paix et du bonheur de chacun... La sagesse consiste toujours, n'est-ce pas! à se tenir dans un terme moyen également éloigné de toute extrémité. Or, lorsque je dois prendre une détermination importante, la politique généreuse et conciliatrice de madame de Fersen me marque une limite, notre politique traditionnelle de fourberie et d'égoïsme me marque l'autre. Il m'est donc alors très facile de choisir un sage et prudent milieu entre ces deux exagérations.

» Enfin, j'ai dû à cette tendance de l'esprit de madame de Fersen un autre avantage... celui de pouvoir affirmer que *la femme de César n'avait jamais été soupçonnée...* car, voyez-vous, lorsque la partie essentiellement aimante et dévouée du cœur de la femme trouve un brillant emploi de ses facultés, la femme ne cherche pas à les occuper ailleurs, surtout lorsque son orgueil féminin est flatté de l'influence qu'elle acquiert en les satisfaisant.

» Joignez à cela ce dont j'aurais dû vous parler d'abord; mais, ainsi que l'a dit une de vos femmes célèbres, madame de Sévigné, je crois, souvent le sujet d'une lettre est dans son *post-scriptum*. Eh bien! sans vous parler de mon attachement pour ma femme, et de son attachement pour

moi, sans vous parler de la sévérité toute puritaine de ses principes, savez-vous ce qui l'a surtout préservée des légèretés de la jeunesse? C'est l'amour absolu, l'amour passionné qu'elle a pour sa fille. Vous ne sauriez, monsieur, en comprendre tout l'excès, toute l'exaltation... Sans doute notre Irène mérite cette tendresse, mais quelquefois j'en frémis pourtant, lorsque je songe que si un malheur imprévu, comme celui qui a déjà failli nous frapper, nous enlevait cette enfant, certainement sa mère mourrait ou deviendrait folle. »

. . . .

Monsieur de Fersen était dans la maturité de l'âge; sa réputation de diplomate consommé était presque européenne; tout en lui annonçait l'homme supérieur, appelé par ses éminentes qualités à exercer les hautes fonctions qu'il avait toujours remplies; aussi ne pouvais-je assez m'étonner des confidences qu'il me faisait, à moi si jeune et qui lui étais si complétement étranger.

Comme je ne pouvais supposer qu'un homme depuis longtemps habitué à traiter les affaires les plus épineuses et les plus graves pût agir avec légèreté lorsqu'il était question de ce qui le touchait personnellement, je pensais que tout ce que m'avait dit monsieur de Fersen devait être profondément calculé... que ce n'était pas sans dessein qu'il avait ainsi oublié la réserve que lui commandaient nos positions et nos âges respectifs.

Aussi, je le répète, je ne pouvais voir à ces confidences, au moins bizarres, d'autre but, que celui de me prouver l'impossibilité de réussir auprès de madame de Fersen.

Et pourtant, d'un autre côté, j'avais été désagréablement frappé en entendant le prince me parler de sa femme comme d'un instrument nécessaire à sa diplomatie. Il m'avait semblé voir percer la sécheresse du cœur la plus grande dans sa manière de me parler d'elle; d'ailleurs, dans ses rapports habituels avec madame de Fersen, non-seulement il ne se montrait pas jaloux (il était trop du monde pour tomber dans ce ridicule), mais il me paraissait même indifférent.

Alors je me demandais dans quel but il m'avait fait les confidences dont j'ai parlé...

Je restai ainsi dans une extrême perplexité.

. . . .

. . . .

XLIII

LA TRADITION.

Je n'avais pas revu madame de Fersen depuis le jour où Irène m'avait fait la singulière prédiction dont sa mère avait paru si épouvantée.

L'affection singulière que me témoignait cette enfant m'étonnait beaucoup.

Dès qu'elle était seule, elle s'approchait de moi. Si je lisais dans la galerie, craignant sans doute de m'être importune, elle s'asseyait sur un coussin, appuyait son menton dans ses deux petites mains, et je ne pouvais lever les yeux sans rencontrer son regard profond et toujours sérieux.

Quelquefois j'essayais de l'amuser des jeux familiers aux enfans; mais elle ne s'y prêtait qu'avec répugnance, et me disait gravement de sa voix enfantine :

— J'aime mieux rester là, près de vous, à vous regarder comme je regardais Ivan.

J'ai été beaucoup plus superstitieux que je ne le suis; mais en pensant au singulier sentiment d'attraction que j'inspirais à cette enfant, je me rappelais, non sans un certain serrement de cœur (j'avoue cette misère), une bizarre tradition sanscrite que mon père m'avait souvent lue, parce qu'il avait, disait-il, été témoin de deux faits qui en confirmaient le texte.

Selon cette tradition, *les gens prédestinés à une mort fatale et précoce avaient le pouvoir de charmer les enfans et les fous.*

Or, en effet, Ivan avait *charmé* Irène, et il était mort d'une mort fatale.

Je *charmais* aussi Irène, et elle m'avait prédit une mort violente, en toute ignorance de la tradition.

Ces singuliers rapprochemens étaient au moins bien étranges; quelquefois ils me préoccupaient malgré moi.

Maintenant même que le temps a passé sur ces événemens, cette prédiction d'Irène me revient quelquefois à l'esprit. . . . .

. . . .

Quant à cette tradition, elle avait été traduite par mon père, et se trouvait écrite avec quelques autres notes sur un cahier contenant le récit d'un de ses voyages en Angleterre et aux Indes. J'avais emporté de France ce manuscrit, ainsi que d'autres papiers qui échappèrent au naufrage du yacht.

Le lendemain du jour où elle avait été souffrante, la princesse vint dans la galerie sur les deux heures; j'y étais seul avec sa fille.

La figure de madame de Fersen était pâle et triste.

Elle me salua gracieusement; son sourire me sembla plus affectueux qu'à l'ordinaire.

— Je crains bien, monsieur, que ma fille ne vous soit importune, — me dit-elle en s'asseyant et en prenant Irène sur ses genoux.

— C'est moi plutôt, madame, qui l'importunerais, car elle m'a plusieurs fois témoigné par la gravité de ses manières et de son langage, qu'elle me trouvait beaucoup trop de son âge... et pas assez du mien...

— Pauvre enfant! — dit madame de Fersen en embrassant sa fille. — Vous ne lui en voulez donc pas de son étrange, de sa folle prédiction?

— Non, madame, car je vais à mon tour lui en faire une, et alors nous serons quittes... Mademoiselle Irène, — lui dis-je très sérieusement, en prenant sa petite main dans les miennes, — je ne vous dirai pas que vous irez *là-haut*, mais je vous promets que dans dix ou douze ans d'ici, il viendra tout exprès de *là-haut*, ici-bas, un bel ange, beau comme vous, bon comme vous, charmant comme vous, et qui vous conduira dans un palais magnifique, tout d'or et tout de marbre, où vous vivrez bien longtemps, bien longtemps, on ne peut pas plus heureuse avec ce bel ange, car il vous aimera comme vous aimez votre mère; et puis un jour, ce palais n'étant plus assez beau pour vous, vous vous envolerez tous deux pour en aller habiter un plus magnifique encore...

— Et vous y serez avec ma mère, dans ce palais? me demanda l'enfant en attachant tour à tour ses grands yeux interrogatifs sur madame de Fersen et sur moi.

Ce fut une folie, mais je fus charmé du rapprochement que faisait Irène, en parlant de sa mère et de moi.

Je ne sais si madame de Fersen remarqua ce sentiment, mais elle rougit, et dit à sa fille, sans doute pour éluder de répondre à sa question :

— Oui, mon enfant, j'y serai... je l'espère du moins.

— Mais vous y serez avec lui?... — répéta l'enfant en me montrant du bout de son petit doigt.

Soit qu'elle fût contrariée de la singulière insistance d'Irène, soit qu'elle en fût embarrassée, madame de Fersen la baisa tendrement au front, la pressa sur son cœur et la serra dant ses bras, en lui disant :

— Vous êtes une petite folle; dormez, mon enfant... — Puis elle ajouta d'un air distrait, en regardant à travers la fenêtre de la galerie : — Il fait un bien beau temps aujourd'hui, monsieur; que la mer est calme!

— Très calme, — répondis-je avec assez de dépit, en voyant la conversation prendre cette tournure.

Irène ferma ses yeux et parut vouloir dormir; sa mère, avec une grâce indicible, ramena quelques grosses bou-

cles de cheveux sur les yeux de l'enfant, et lui dit à voix basse cette puérilité maternelle :

— Dormez, mon enfant, maintenant que j'ai fermé vos jolis rideaux...

Il y a dans les premières phases de l'amour naissant des riens adorables dont savent jouir les âmes délicates.

Je trouvais charmant de pouvoir parler à demi-voix à madame de Fersen, sous le prétexte de ne pas éveiller sa fille. Il y avait dans cette nuance si différente en apparence quelque chose de tendre, de mystérieux, de voilé qui me ravissait.

Irène ferma bientôt ses longues paupières.

— Comme elle est belle ainsi!... — dis-je tout bas à sa mère; — qu'il y a de bonheur écrit sur son beau front!

Dirai-je que j'attendais presque avec anxiété la réponse de madame de Fersen, afin de savoir si elle aussi me parlerait tout bas?...

Dirai-je que je fus heureux... oh! bien heureux, en l'entendant garder le même accent?...

— Puissiez-vous dire vrai, monsieur! — reprit-elle. — Puisse-t-elle être heureuse!...

— Je ne pouvais lui faire à elle toute ma prédiction, madame, elle ne l'aurait pas comprise; mais voulez-vous que je vous dise, à vous... mon rêve pour elle?...

— Sans doute...

— Eh bien! donc, madame, ne parlons pas du bonheur qui lui est assuré tant qu'elle vivra près de vous... ce serait une prédiction trop facile... parlons de ce moment toujours si cruel pour une mère, de ce moment où elle doit abandonner son enfant idolâtrée aux soins d'une famille étrangère, aux soins d'un homme étranger... Pauvre mère, elle ne peut le croire... sa fille d'une nature si timide, si craintive, si exquise qu'à sa mère seulement elle parlait sans rougir et avec une joyeuse assurance; sa fille, qu'elle n'a jamais quittée, qu'elle a veillée le jour, qu'elle a veillée la nuit; sa fille! son orgueil, son étude, sa jalousie, sa gloire, sa fille! cet ange de candeur et de grâce dont elle seule peut comprendre, peut deviner toutes joies, toutes les angoisses, toutes les susceptibilités, toutes les délicatesses inquiètes... la voilà au pouvoir d'un homme étranger, qui a dû se faire chérir en venant pendant deux mois l'entretenir chaque jour, sous les yeux de ses parens, de banalités puériles, ou des devoirs d'une femme envers son mari... Ils sont donc unis; et ici, madame, je vous fais grâce de cet appareil monstrueusement grossier et significatif avec lequel on *mène la jeune fille à l'autel*, à la face d'une foule effrontée, en grande pompe, au grand jour, à grand renfort de musique et d'éclat..... A Otahiti, on y met plus de pudeur, ou du moins plus de mystère. Enfin, après la messe, l'homme emmène sa proie dans sa maison, en lui disant... « Viens, ma femme... » Eh bien! madame, si ma prédiction se réalise... celui qui, devant Dieu et devant les hommes, aurait le droit de dire si brutalement à mademoiselle votre fille... « *Viens, ma femme...* » lui dira d'une voix douce, timide et suppliante... « *Venez, ma fiancée.* »

Madame de Fersen me regarda d'un air étonné.

— Oui, madame, car avant tout... oh! avant tout, celui-là respectera avec une pieuse adoration, avec une religieuse délicatesse, cette terreur si chastement sublime de la jeune fille, qui des bras de sa mère, qui de son lit virginal, se voit tout à coup jetée dans une maison étrangère... Ces frayeurs profondes et involontaires, ces regrets navrans de sa femme, il les calmera peu à peu par les soins charmans, par les prévenances naïves qui n'effaroucheront pas ce pauvre cœur encore tout dépaysé... Enfin il saura d'abord se faire aimer comme le meilleur des frères... dans l'espoir de l'être un jour comme le plus heureux des amans.

— Quel dommage que ce rêve ne soit qu'une charmante folie, — dit madame de Fersen en soupirant.

— Oh! n'est-ce pas, madame! car avouez que rien ne serait plus adorable que toutes les phases mystérieuses de cet amour, exalté comme l'espérance, passionné comme le désir, et pourtant légitime et permis! N'est-ce pas que le jour où, après une cour assidue, la jeune femme, enivrée de tendresse, confirmerait par un enivrant aveu les droits si ardemment attendus que son mari n'a voulu tenir que d'elle... n'est-ce pas que ce souvenir serait bien durable et bien délicieux à son cœur? à elle? ainsi librement obtenue? N'est-ce pas que, plus tard, les galanteries, les empressemens du monde lui sembleraient bien pâles auprès de ces jours de bonheur radieux... et brûlans, toujours présens à sa pensée? N'est-ce pas enfin qu'un tel souvenir garantirait presque sûrement une femme de toutes les séductions coupables, qui ne lui causeraient jamais les ravissemens ineffables qu'une légitime et sainte union lui aurait fait si délicieusement éprouver!...

A mesure que je parlais, madame de Fersen me regardait avec un étonnement croissant; enfin elle me dit :

— Comment, monsieur, vous auriez véritablement sur le mariage ces idées d'une délicatesse peut-être exagérée?...

— Sans doute, madame, ou du moins je les emprunte, dans ma prédiction, à celui qui un jour doit être assez heureux pour se charger du bonheur de votre fille... Aussi ne trouvez-vous pas qu'un mari tel que je le lui prédis..... beau, jeune, bien né, spirituel et charmant, qui penserait ainsi... lui offrirait de grandes chances de félicité durable; car, j'en suis sûr, mademoiselle Irène sera douée de toutes les précieuses qualités de l'âme qui peuvent inspirer et apprécier un tel amour.

— Ah! sans doute, ce serait un beau rêve... je vous le répète; seulement ce qui m'étonne beaucoup, c'est que vous fassiez de pareils rêves, — me dit-elle d'un air assez moqueur.

— Mais pourquoi, madame?

— Comment? vous, monsieur, qui êtes venu chercher en Orient l'idéalité de la vie matérielle!...

— Cela est vrai, madame, — lui dis-je à voix basse en la regardant fixement; — mais aussi, n'ai-je pas à l'instant quitté cette vie, lorsque j'ai dû au hasard de connaître, c'est-à-dire de pouvoir adorer une idéalité toute contraire, celle de l'esprit, de la grâce et du cœur?...

Madame de Fersen me jeta un coup-d'œil sévère.

Je ne sais ce qu'elle allait me répondre, lorsque son mari entra pour me demander si je savais l'air d'*Anacréon chez Polycrate.*

. . . .

Depuis le jour où je lui avais fait un aveu, madame de Fersen me parut vouloir éviter avec soin de se trouver seule avec moi, quoique devant nos compagnons de voyage ses manières n'eussent pas changé.

Mais, grâce à la singulière affection que j'inspirais à Irène, la princesse put difficilement accomplir son projet.

Dès que je paraissais sur le pont ou dans la galerie, l'enfant me prenait par la main et m'amenait près de madame de Fersen, en me disant :

— Venez, j'aime à vous voir près de ma mère...

D'abord je ne pus m'empêcher de sourire du dépit de madame de Fersen, qui se trouvait ainsi quelquefois obligée à des tête à tête qu'elle voulait éviter.

Puis craignant que cette contrariété, que je lui causais involontairement, me fît prendre en aversion par elle, j'essayai de me refuser aux instances d'Irène. Voyant qu'elle s'opiniâtrait, deux ou trois fois je la renvoyai assez durement.

La pauvre enfant ne dit pas un mot, deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues, et elle alla silencieusement s'asseoir loin de moi et loin de sa mère.

Celle-ci voulut s'approcher d'elle pour la consoler, mais Irène repoussa doucement ses caresses.

Le soir, elle ne voulut pas manger, et sa gouvernante, qui passa la nuit à la veiller, assura qu'elle avait à peine dormi, et qu'à d'assez longs intervalles elle avait silencieusement pleuré.

Monsieur de Fersen, qui ignorait la cause de l'indisposi-

tion passagère de sa fille, n'y fit pas une grande attention, et l'attribua à l'excessive susceptibilité nerveuse de l'enfant.

Mais madame de Fersen me jeta un regard irrité.

Je la compris.

Mon aveu, en la mettant en défiance, avait dû lui faire éviter les occasions de se trouver désormais seule avec moi.

Irène ressentait un assez grand chagrin de cette sorte de rupture; nécessairement la princesse me regardait comme la cause première de la tristesse de sa fille, qu'elle aimait avec une folle passion.

Madame de Fersen avait donc raison de me haïr. Je résolus de mettre un terme à la douleur d'Irène.

Je profitai d'un moment où j'étais seul avec madame de Fersen pour lui dire :

— Pardonnez-moi, madame, un aveu bien insensé... Je le regrette d'autant plus qu'il n'a pas été étranger au chagrin et aux souffrances de votre pauvre enfant... Je vous donne donc ma parole, madame, de ne jamais plus vous dire un seul mot qui puisse apporter de nouveau le moindre trouble dans les joies de votre amour maternel, et m'exposer ainsi à perdre vos bonnes grâces qui me sont si précieuses...

Madame de Fersen me tendit la main avec un mouvement de reconnaissance charmante, et me dit :

— Je vous crois, et je vous remercie du fond de l'âme, car ainsi vous ne me séparerez plus de ma fille!

XLIV

LES ADIEUX.

Bientôt je regrettai d'avoir promis à madame de Fersen de ne jamais lui dire un mot de galanterie; car, depuis qu'elle se trouvait tout à fait en confiance avec moi, elle me semblait de plus en plus charmante, et chaque jour je m'en éprenais davantage.

Fidèles à nos rendez-vous de la galerie, presque toujours seuls avec Irène, nos rapports furent bientôt d'une familiarité tout amicale.

J'exploitais fort habilement ma complète ignorance en politique, pour la bannir tout à fait de nos entretiens. Ainsi maître de la conversation, je l'amenais toujours sur mille questions relatives aux sentimens tendres ou aux passions.

Quelquefois, comme si elle eût redouté la tendance de ces entretiens, madame de Fersen voulait absolument parler politique. Mais alors j'arguais de mon ignorance, et la princesse me reprochait spirituellement d'agir comme ces amoureux qui prétendent toujours ne pas aimer la chasse, afin de pouvoir rester avec les femmes pendant que les maris vont arpenter la plaine.

Lorsque les longueurs de la navigation eurent établi quelques rapports d'intimité entre moi et les officiers russes de la frégate, notre conversation étant souvent tombée sur madame de Fersen, je fus frappé du respect profond avec lequel ils parlaient toujours d'elle.

« La médisance, — disaient-ils, — l'avait constamment épargnée, soit en Russie, soit à Constantinople, soit dans les diverses cours où elle avait résidé. »

Une réputation d'irréprochable pureté est, je crois, une séduction irrésistible, surtout lorsqu'elle se rencontre chez une femme jeune, belle, spirituelle, et placée dans une position très éminente; car il faut qu'elle possède une puissante autorité morale pour désarmer l'envie ou pour émousser ses traits, et inspirer, comme l'inspirait madame de Fersen, un sentiment général de bienveillance et de respect.

C'était en comparant l'amour que j'avais ressenti pour madame de Pënâfiel à mon amour pour madame de Fersen que j'appréciais le charme généreux et entraînant de cette séduction.

Sans doute Marguerite avait été indignement calomniée: j'en avais eu des preuves flagrantes; mais, si absurdes que soient les bruits qui outragent la femme que vous aimez, ils vous causent toujours un ressentiment pénible.

En admettant même que vous parveniez à vous convaincre de leur fausseté, vous reprochez alors à la femme qui en est victime de n'avoir pas l'esprit de sa vertu.

La vie d'Hélène avait été bien pure, et pourtant le monde l'avait attaquée. Mes soins pour elle avaient seuls causé ces bruits odieux, et pourtant, dans mes accès d'injustice je l'accusais de n'avoir pas su se mettre au-dessus des soupçons.

A part la grâce, l'esprit et la beauté de madame de Fersen, ce qui contribuait surtout à me la faire adorer, c'était, je le répète, sa réputation de haute et sereine vertu.

Lorsqu'ils s'opiniâtrent à combattre la résistance d'une femme sérieusement attachée à ses devoirs, la plupart des hommes ne sont souvent animés que par l'amour de la lutte, que par l'espoir d'un orgueilleux triomphe.

Ce n'étaient pas ces sentimens qui me faisaient persister dans mon amour pour madame de Fersen, c'était une sorte de confiance sans bornes dans la pureté de son cœur, dans la noblesse de son caractère; c'était la certitude de pouvoir l'aimer avec toutes les chastes voluptés de l'âme, sans craindre d'être dupe d'une sévérité feinte ou d'une menteuse pruderie.

Je m'étais d'ailleurs si grossièrement matérialisé pendant mon séjour à Khios, que j'avais un désir inexprimable de me livrer à toutes les délicatesses exquises d'un sentiment pur et élevé.

. . . .

Contrariée par les vents d'équinoxe, notre traversée, y compris une longue quarantaine obligée au lazaret de Toulon, dura environ six semaines.

Je ne croyais pas avoir fait de progrès dans l'affection de madame de Fersen; car ses manières avec moi étaient devenues de plus en plus franches et amicales. Elle m'avait naïvement avoué que mon esprit lui plaisait beaucoup, et qu'elle espérait, pendant son séjour à Paris, continuer aussi souvent que possible *nos entretiens de la galerie.*

Évidemment, madame de Fersen me regardait comme absolument sans conséquence. Quelque pénible que fût cette découverte pour mon orgueil, j'aimais tant Catherine que je ne pensai qu'au bonheur de la voir le plus souvent possible... confiant mes espérances à la sincérité de mon affection pour elle.

. . . .

Notre quarantaine terminée, nous débarquâmes à Toulon, où nous restâmes quelques jours pour visiter le port.

Monsieur de Fersen me proposa de ne pas nous quitter encore, et de voyager ensemble jusqu'à Paris.

J'acceptai.

Je fis venir ma voiture, que j'avais renvoyée à Marseille lors de notre départ de Porquerolles, et nous nous mîmes en route pour Paris vers le commencement de novembre.

Monsieur de Fersen voyageait avec sa femme dans une diligence, sa fille avec sa gouvernante dans une autre. Comme ma voiture de voyage était de même sorte et qu'on n'y pouvait tenir commodément que deux personnes, tous les jours, lorsque nous nous remettions en route après déjeuner, monsieur de Fersen me priait d'aller tenir compagnie à sa femme pendant qu'il faisait sa sieste habituelle dans ma voiture.

Irène, qui avait témoigné un chagrin profond à la seule idée de se séparer de moi, s'y trouvait toujours en tiers avec nous, et nos *entretiens de la galerie* continuèrent de la sorte jusqu'à Paris.

La veille de notre arrivée, je voulais, malgré la promesse que j'avais faite à madame de Fersen, tenter un nouvel aveu.

J'avais jusqu'alors scrupuleusement tenu ma parole, parce que je craignais, en y manquant, de perdre les avantages du tête à tête pendant la route.

Tout mon espoir avait été de devenir, au moins pour Catherine, une des habitudes de sa pensée, et d'intéresser ou de captiver assez son esprit pour que peu à peu ma présence ou mon absence lui devinssent sensibles.

Ce but, je le croyais atteint; j'aimais profondément madame de Fersen; j'avais un excessif désir de lui plaire, et, sauf le mot d'amour que je ne prononçais jamais, je mettais dans mes soins pour elle tout l'empressement, toute la tendresse de l'amant le plus passionné.

Sans rechercher beaucoup ma conversation, je m'étudiais à ne parler à Catherine que de sujets nouveaux pour elle.

Elle ne connaissait ni Paris, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Espagne, que je connaissais à merveille. Je tâchais donc de l'amuser par mes récits, par les tableaux que je lui faisais des mœurs, des habitudes de ces nations.

J'y parvenais presque toujours, et je m'apercevais de ce succès à l'attention réfléchie, aux questions bienveillantes que faisaient naître mes paroles; alors, malgré moi, je trahissais mon bonheur et ma joie d'avoir réussi à l'intéresser.

Madame de Fersen avait beaucoup trop de tact pour ne pas s'apercevoir de la vive impression qu'elle continuait de faire sur moi; aussi paraissait-elle me savoir gré de ma réserve.

Toutes les fois surtout que je trouvais moyen, sans trop chagriner Irène, d'éluder les rapprochemens que la singulière affection de cette enfant pour moi faisait naître à tout moment, madame de Fersen me remerciait par un coup d'œil enchanteur.

Ainsi, un des grands plaisirs d'Irène était de me prendre la main et de la mettre dans les mains de sa mère... puis de nous regarder silencieusement.

Cette légère faveur m'eût été bien douce, si je l'avais due à un tendre mouvement de madame de Fersen; mais, ne voulant pas la surprendre ainsi, chaque fois qu'Irène avait cette fantaisie, je portais aussitôt ses petits doigts à mes lèvres, sans lui donner le temps de mettre ma main dans celle de sa mère.

. . . .

La veille du jour de notre arrivée à Paris, j'étais donc décidé à risquer un nouvel aveu, lorsqu'un incident bizarre, qui semblait devoir m'encourager à cette démarche, me donna des pensées contraires.

Je n'avais pas encore pu pénétrer si madame de Fersen était ou non jalouse de l'attachement de sa fille pour moi; si quelquefois elle m'en avait parlé d'une manière fort moqueuse et fort gaie, d'autres fois au contraire ç'avait été avec tristesse et presque avec amertume.

Ce jour-là, Irène, en tiers avec nous dans la voiture de sa mère, lui avait demandé si j'aurais une belle chambre à Paris.

Je m'étais hâté de répondre à l'enfant que j'habiterais dans ma maison à moi, et non pas dans la sienne.

A ces mots, selon son usage, Irène s'était mise à pleurer silencieusement.

Madame de Fersen, voyant ses larmes, s'écria avec une impatience chagrine :

— Mon Dieu !... qu'a donc cette enfant?... pourquoi vous aime-t-elle ainsi?... C'est odieux !

— Elle m'aime peut-être par la même raison qui lui faisait aimer Ivan, lui — dis-je.

Comme madame de Fersen ne semblait pas me comprendre, je lui expliquai alors le sens que j'attachais à ces paroles, en lui parlant de la tradition sanscrite.

Madame de Fersen crut que je raillais.

J'ai dit que cette tradition était écrite dans un livre rempli de notes de la main de mon père, relatives à un de ses voyages en Angleterre.

Heureusement ce manuscrit se trouvait dans ma voiture, car récemment j'avais cherché quelques renseignemens dans ces notes, afin d'expliquer à madame de Fersen la perpétuité de certains usages d'Écosse.

A un relais, j'allai chercher le manuscrit et je le montrai à madame de Fersen.

Sa date était si précise, l'écriture était si ancienne que Catherine ne pouvait douter de son authenticité.

Je n'oublierai jamais le regard voilé de larmes que madame de Fersen attacha longtemps sur moi en laissant retomber le livre sur ses genoux...

Sans doute elle éprouvait l'émotion étrange que je ressentis, lorsque je rapprochai l'affection d'Irène pour Ivan, et la mort de celui-ci, de la lettre de cette étrange tradition :

« *Les gens qui doivent périr d'une mort fatale savent charmer les enfans et les fous !* »

Irène avait pour moi le même attachement qu'elle avait eu pour Ivan... mon sort ne pouvait-il pas être celui d'Ivan?...

Pour comprendre d'ailleurs tout l'intérêt que cette découverte inspirait à madame de Fersen, il faut savoir que très souvent je lui avais avoué naïvement que j'étais extrêmement superstitieux, ce qui est vrai... et de plus j'avais même éveillé en elle quelques germes de la même faiblesse, en lui racontant beaucoup d'histoires singulières qui l'avaient fort impressionnée.

Je l'avoue... il me sembla lire dans le regard de madame de Fersen, dans son émotion, dans son trouble, plus que de l'amitié... plus que l'expression d'un regret touchant.

Ivre d'espoir, un nouvel aveu me vint aux lèvres... mais heureusement je le retins, car j'aurais commis une faute irréparable...

Si les sentimens de madame de Fersen étaient véritablement tendres... n'eût-il pas été stupide à moi d'en avertir sa vigilante vertu, qui eût étouffé sous l'impérieuse volonté du devoir ce vague et premier instinct d'amour qui s'éveillait dans son cœur?

Si, au contraire, l'intérêt que madame de Fersen me témoignait était simplement amical, ma présomptueuse croyance m'eût couvert de ridicule à ses yeux...

Le tour que prit bientôt la conversation amena naturellement une proposition que je voulais faire à madame de Fersen, autant dans l'intérêt de sa réputation que dans l'intérêt de ma tendresse.

Nous causions d'Irène.

— Pauvre enfant, — dis-je à sa mère, — comment, maintenant, pourra-t-elle se déshabituer de me voir?...

— Mais elle conservera, je l'espère pour elle et pour moi, cette douce habitude, — me répondit Catherine; — car il est bien convenu qu'une fois à Paris... *nos entretiens de la galerie*, comme nous les appelons, continueront toujours... La position de monsieur de Fersen et la mienne étant des plus indépendantes à la cour de France, je ne serai soumise qu'aux devoirs que je voudrai bien m'imposer, et je vous assure que nulle distraction, nul plaisir ne me feront manquer à ces amicales et bonnes causeries de chaque jour, si toutefois, — ajouta madame de Fersen en souriant, — si toutefois vos anciens amis vous laissent le loisir de penser aux nouveaux... Mais je compte beaucoup sur ma qualité d'étrangère, et sur votre galanterie toute française, pour vous forcer à être mon cicérone, et à me faire les honneurs de Paris, car je ne veux rien voir, rien admirer que guidée par vous...

Il me fallut, je l'avoue, un grand courage, un grand amour, une grande terreur des flétrissantes calomnies du monde, pour venir renverser l'avenir charmant que madame de Fersen rêvait pour nous deux.

Après quelques minutes de silence :

— Madame, — lui dis-je avec une tristesse, avec une émotion profondes, — vous ne mettez pas en doute... mon respectueux attachement pour vous?

— Quelle question!... mais j'y crois fermement au con-

raire... Oui... j'y crois... je serais malheureuse de ne pas y croire...

— Eh bien! madame, permettez à un ami vrai... dévoué... de vous dire... ce qu'il dirait à une sœur; et puis quand vous m'aurez entendu, ne vous laissez pas entraîner à votre première impression, car elle me sera peu favorable... mais la réflexion vous prouvera bientôt que ce que je vais vous dire m'aura été dicté par l'affection la plus sérieuse et la plus sûre.

— Mais parlez... je vous prie... parlez... vous m'effrayez.

— Jamais, jusqu'ici, madame, vous n'avez connu la calomnie; elle ne devait pas, elle ne pouvait pas vous atteindre... C'est cette confiance souveraine dans l'élévation de votre caractère, dans le respect qu'il a toujours inspiré, qui vous a empêchée de craindre la médisance... Pourtant, croyez-moi, madame... si j'acceptais cet adorable avenir d'intimité que vous me proposez... l'irréprochable pureté de vos principes ne saurait vous garantir des attaques les plus perfides.

— Jamais je ne sacrifierai mes amis à la crainte, ma conscience me suffit, — me dit madame de Fersen avec l'insouciance courageuse d'une femme sûre d'elle-même...

— Et qu'en savez-vous, madame! — m'écriai-je; — avez-vous lutté, pour être si certaine de vaincre? Jamais!... Jusqu'ici la rayonnante pureté de votre vie a suffi pour vous défendre... En quoi auriez-vous pu donner prise à la calomnie? Mais songez donc que je suis venu de Khios avec vous! de Toulon à Paris avec vous! Je suis absolument sans conséquence, je le sais; vous me connaissez maintenant assez pour ne pas croire que j'exagère mon importance par une misérable et sotte fatuité; mais qu'est-ce que cela fait au monde, pourvu qu'il médise?... Ne sait-il pas d'ailleurs que sa médisance sera d'une portée d'autant plus odieuse que l'objet du coupable amour qu'il suppose sera moins digne de cet amour? Nos sociétés seront les mêmes, madame: chaque jour on me verra chez vous, on me verra dans les promenades avec vous, dans le monde avec vous; et vous croyez, et vous voulez que la jalousie, que l'envie, que la haine ne saisissent pas cette précieuse occasion de se venger de votre esprit, de votre beauté, de votre grande position, et par-dessus tout, de votre éclatante vertu, la plus précieuse perle de votre noble couronne!... Mais vous n'y songez pas, madame; le type de nos juges-bourreaux a dit: « Donnez-moi quatre lignes de l'écriture du plus honnête homme du monde, et je me charge de le faire pendre!... » Le monde, cet autre juge-bourreau, peut dire avec la même assurance: « Donnez-moi quatre jours de la vie de la plus honnête femme du monde, et je me charge de la déshonorer. »

Depuis longtemps madame de Fersen me regardait avec un étonnement qu'elle ne pouvait dissimuler; elle parut d'abord presque choquée de mon refus et de mes observations.

Je m'y étais attendu... Pourtant ses traits prirent une expression plus bienveillante; et elle me dit avec une nuance de froideur:

— Je ne vous conteste assurément pas votre connaissance du monde... et surtout de la société parisienne, que je sais des plus brillantes et des plus dangereuses... mais je crois que vous vous exagérez les périls qu'on y peut courir, et surtout l'influence que la médisance aurait sur moi.

— Et pourquoi donc, madame, la médisance n'aurait-elle pas d'influence sur vous? Que vous suis-je pour que plus tard vous hésitiez une minute à me sacrifier aux impérieuses exigences de votre réputation? Mettrez-vous seulement en balance le soin de votre honneur, votre responsabilité de l'avenir de votre fille, avec le plaisir de nos conversations de chaque jour? Non, sans doute, et vous aurez raison; car si vous persistiez dans votre projet, car si j'avais la lâcheté de vous y encourager, lorsque la médisance vous aurait atteinte, vous auriez le droit de me dire avec mépris: « Vous prétendiez être mon ami? Vous mentiez, monsieur... Vous avez abusé de mon irréflexion pour m'entraîner dans une intimité dont les apparences peuvent m'être fâcheuses... Allez... je ne vous verrai plus!... » Et, encore une fois, vous auriez raison, madame. Après tout, savez-vous ce qu'il me faut de courage pour vous dire ce que je vous dis? pour refuser ce que vous m'offrez?... Songez donc à ce que vous êtes!... à tout ce que vous êtes!... et dites si la vanité, si l'orgueil d'un moins honnête homme que moi ne seraient pas enivrés de ces bruits auxquels je veux vous soustraire... car enfin, que risqué-je, moi, à me mettre de moitié avec vous pour vous compromettre, que risqué-je? D'aider le monde à interpréter, à flétrir avec sa méchanceté ordinaire nos relations, tout innocentes qu'elles sont? Mais vous me banniriez alors de votre présence, dites-vous. Qu'importe! Savez-vous comment le monde traduirait cet exil mérité? Il dirait que c'est une rupture... S'il était bienveillant pour vous... il dirait que c'est vous qui me quittez pour un autre amant... S'il vous était hostile, il dirait que c'est moi qui vous quitte pour une autre maîtresse.

— Ah! monsieur, monsieur!... — s'écria madame de Fersen en joignant les mains presque avec effroi... — Quel tableau!... Puisse-t-il n'être pas vrai!...

— Il ne l'est que trop, madame; si le monde était, comme on le suppose, sagace et pénétrant, il serait moins dangereux, car il serait vrai... mais il n'est que bavard, méchant et grossièrement crédule, c'est ce qui le rend si nuisible!... Lui, pénétrant!... Mais il est trop pressé de calomnier pour se donner le temps d'être pénétrant. Est-ce qu'il a le loisir d'étudier les sentimens qu'il suppose! il aime bien mieux s'en tenir aux dehors et *deviner* les apparences qu'on lui montre sans défiance, parce qu'elles sont souvent innocentes... cela suffit à l'infernale activité de son envie. Ah! croyez-moi, madame, je n'aurais pas la triste expérience que j'ai des hommes et des choses, que l'instinct de mon attachement pour vous m'éclairerait... car vous ne saurez jamais combien tout ce qui vous touche m'est précieux, combien je serais désespéré de voir obscurcir cette radieuse auréole qui vous embellit encore... Je vous le répète, l'honneur de ma mère, de ma sœur, ne me serait pas plus cher que le vôtre; aussi, songez à ce qu'il y aurait d'affreux pour moi si j'étais la cause d'une calomnie qui porterait atteinte .. à ce trésor dont mon amitié est si jalouse... Et puis, je vous avouerai encore une faiblesse... Eh bien! oui, il me serait odieux de penser que le monde parle avec son insolente et brutale moquerie de ce qui fait mon bonheur, de ce qui fait mon orgueil... Oui, tout mon rêve serait que cette intimité charmante, qui restera un des plus adorables souvenirs de ma vie, fût ignorée de ce monde, car sa parole effrontée en souillerait la pureté... et ce rêve... je le réaliserai...

— Ainsi donc, — me dit madame de Fersen d'un air presque solennel, — il faut renoncer à nous voir à Paris?

— Non, madame... non... mais vous me verrez le soir de vos jours de réception, comme tous les hommes que vous recevrez; plus tard, peut-être, me permettrez-vous quelques rares visites du matin...

Madame de Fersen resta longtemps silencieuse et méditative, sa tête baissée sur son sein; tout à coup elle la releva; son visage était légèrement coloré, son accent profondément ému, et elle me dit:

— Vous êtes un noble cœur. Votre amitié est austère, forte et généreuse... je comprends les devoirs qu'elle m'impose... j'en serai digne. De ce moment, — et elle me tendit la main, — vous vous êtes acquis une sincère et inaltérable amitié.

Je baisai respectueusement sa main.

Presque au même instant nous atteignîmes un des derniers relais.

Je descendis de la voiture de madame de Fersen, et j'allai trouver son mari, qui dormait dans la mienne.

— Mon cher prince, — lui dis-je, — il faut que vous me rendiez un service.

— Parlez, mon cher comte.

— Pour un motif que j'ai lieu de tenir secret, je désirerais qu'il fût ignoré de tout le monde que je viens de Khios, et naturellement que j'ai voyagé depuis Toulon jusqu'à Paris avec vous... Je suis un personnage trop peu important pour que mon nom ait été remarqué sur notre route. Je vais m'arrêter au prochain relais, faire un long détour pour gagner Fontainebleau, où je séjournerai quelques jours, et j'arriverai ainsi à Paris après vous... Tout ce que j'ose seulement réclamer de votre amitié, c'est de me promettre d'accueillir favorablement la prière d'un de mes amis qui vous demandera de me présenter à vous... car je serais aux regrets de voir s'interrompre des relations si précieuses pour moi...

Monsieur de Fersen, avec son tact parfait, ne me fit pas la moindre objection, et me promit tout ce que je voulus.

Au relais voisin, j'annonçai à madame de Fersen que j'étais malheureusement obligé de la quitter; chargeant le prince, présent à mes adieux, de lui expliquer pourquoi j'étais privé du plaisir de continuer la route avec elle.

Elle me tendit sa main, que je baisai...

Puis j'embrassai tendrement Irène, en jetant sur la mère un triste regard d'adieu...

Les chevaux étaient attelés aux voitures du prince; elles partirent et je restai seul.

J'avais le cœur brisé.

. . . .

Peu à peu la conscience d'avoir noblement agi envers madame de Fersen apporta quelque douceur à mes pensées.

Puis je songeai qu'ainsi je saurais, sans exposer en rien sa réputation, si madame de Fersen éprouvait pour moi une véritable amitié, peut-être même un sentiment plus tendre... ou bien si j'avais dû à l'isolement, au *far niente* et à l'absence de tout terme de comparaison, l'intérêt qu'elle avait ressenti pour moi...

Si elle m'aimait... cette contrainte, cette obligation de ne pas me voir lui pèserait, lui coûterait peut-être beaucoup, et ce chagrin, ce regret devaient se trahir d'une façon ou d'une autre...

Si au contraire je n'avais été pour elle qu'un causeur assez spirituel, qui l'avait aidée à passer les longues heures de la traversée, je devais être, sans aucun doute, sacrifié à la première causerie plus aimable que la mienne, ou au moindre propos du monde.

C'était une sorte d'expulsion à laquelle je ne me serais jamais exposé, et qu'ainsi j'évitais sûrement.

Sans doute je devais avoir beaucoup à souffrir en reconnaissant que le sentiment de madame de Fersen pour moi était assez faible pour céder à si peu; mais en agissant autrement j'aurais eu le même chagrin, et de plus la honte.

Je restai huit jours à Fontainebleau, et je partis pour Paris.

XLV

UN MINISTRE AMOUREUX.

Ce ne fut pas sans un certain serrement de cœur que je rentrai dans Paris, dont j'étais absent depuis dix-huit mois. J'avais un vague espoir, ou plutôt une vague inquiétude de rencontrer Hélène ou Marguerite.

Je me croyais complétement guéri de ma fatale monomanie de défiance; mon amour profond pour madame de Fersen avait, à mes yeux, opéré ce prodige. Aussi m'étais-je bien promis, dans le cas où j'aurais rencontré ma cousine ou madame de Pénâfiel, de leur demander franchement pardon de mes torts, et de tâcher d'effacer, par les soins de l'amitié la plus affectueuse, les détestables folies de l'amant d'autrefois.

Je retrouvai monsieur de Cernay, qui, de l'Opéra, avait transporté ses amoureux pénates à la Comédie-Française, à la suite de mademoiselle ***, très agaçante soubrette.

Monsieur de Pommerive était plus gros, plus médisant, plus fâcheux que jamais. Cernay m'accueillit avec une incroyable effusion de cordialité, me demanda des nouvelles de mon voyage avec Falmouth, car rien n'avait encore transpiré.

Comme je me tins fort sur la réserve à ce sujet, autant par caractère que par malice, Cernay et Pommerive finirent par faire les suppositions les plus inouïes sur le prétendu mystère de mes aventures.

Ainsi que j'en étais convenu avec le prince, je priai un homme de ma connaissance, fort lié avec monsieur l'ambassadeur de Russie, de me présenter à madame de Fersen.

Le prince avait loué un fort bel hôtel meublé dans le faubourg Saint-Germain.

Bientôt son salon fut un des rendez-vous habituels du corps diplomatique et de l'élite de la société parisienne, sans distinction d'opinion politique.

L'apparition de madame de Fersen dans le monde fut une sorte d'événement. Sa beauté, son esprit, sa réputation de femme politique mêlée aux plus grands intérêts de notre temps, le respect qu'elle savait inspirer, tout concourut à la placer très haut dans l'opinion publique.

Bientôt à la juste appréciation des rares qualités qui la distinguaient, succéda l'enjouement le plus prononcé.

Les femmes qui partageaient la sévérité de ses principes furent très heureuses et très fières de se recruter un pareil auxiliaire; celles qui auraient au contraire pu craindre sa froideur, et y voir une censure muette de leur légèreté, furent aussi charmées que surprises de sa bienveillance extrême. Certaines d'ailleurs de ne pas trouver en elle une rivale, elles se montrèrent fort enthousiastes de la belle étrangère.

Je ne saurais dire avec quel bonheur je jouissais des succès de madame de Fersen.

J'allai pour la première fois chez elle, un soir, cinq ou six jours après mon arrivée à Paris.

Quoiqu'il fût assez tard, il y avait peu de monde encore. Elle m'accueillit avec beaucoup de grâce; mais je remarquai en elle je ne sais quoi de contraint, d'inquiet, de chagrin.

Il me semblait qu'elle eût désiré me parler en particulier.

Je tâchais de deviner quelle pouvait être sa pensée, lorsque, dans le courant de la conversation, monsieur de Serigny, alors notre ministre des affaires étrangères, parla d'enfans, à propos d'un admirable portrait que Lawrence venait d'exposer au Salon...

Madame de Fersen me jeta aussitôt un coup d'œil rapide, et se plaignit de ce que sa fille se trouvant sans doute fort dépaysée, était triste et souffrante depuis son arrivée à Paris; aucune distraction n'avait pu l'arracher à sa mélancolie : ni les jeux, ni la promenade dans le grand jardin de l'hôtel.

— Mais, madame, — dis-je à madame de Fersen, espérant être compris, — ne devriez-vous pas envoyer plutôt mademoiselle votre fille aux Tuileries? Elle y trouverait beaucoup de compagnes de son âge, et, sans aucun doute, leur gaieté la distrairait.

Un touchant regard de madame de Fersen me prouva que j'étais entendu, car elle reprit avec vivacité :

— Mon Dieu! vous avez raison, monsieur; je suis désolée de n'avoir pas songé à cela plus tôt. Aussi, dès demain, j'enverrai ma fille aux Tuileries, je suis sûre qu'elle s'y plaira infiniment, et d'avance je la considère comme guérie...

A ce mystérieux échange de pensées, je fus heureux de voir que le cœur de madame de Fersen devinait le mien.

De nouvelles visites coupèrent la conversation, le cercle

s'agrandit, je me levai et j'allai causer avec quelques femmes de ma connaissance.

— Ah! mon Dieu, — dit madame de ***, — monsieur de Pommerive ici!... cet homme-là va donc partout?

En effet, je vis arriver Pommerive, l'air un peu moins effronté que d'habitude, et suivant pas à pas le chargé d'affaires d'une petite cour d'Allemagne, qui le conduisait sans doute auprès de madame de Fersen.

— C'est une présentation, — me dit madame de ***.

— Si l'on était juste, — repris-je, — ce serait une exposition...

— Mais aussi comment madame de Fersen peut-elle bénévolement recevoir un homme si médisant et si perfide? — reprit madame de ***.

— Pour prouver sans doute l'impuissance des calomnies de cet homme, — lui dis-je.

Pommerive salua profondément madame de Fersen, se remit à la suite du chargé d'affaires, et tous deux allèrent à la recherche de monsieur de Fersen.

Quelques minutes après je me trouvai face à face avec Pommerive.

— Tiens! vous êtes ici? — s'écria-t-il.

Cette exclamation était si ridiculement impertinente que je lui répondis :

— Si j'étais moins poli, monsieur de Pommerive, c'est moi qui m'étonnerais ne vous rencontrer ici.

— Moi, je ne m'en étonne pas du tout, — me dit Pommerive avec une impudente sécurité qu'il devait à son âge et à une réputation de lâcheté cynique, dont j'ai omis de dire qu'il faisait parade... — Je ne m'attendais pas à vous voir... voilà tout. Mais écoutez donc. — Puis, me prenant par le bras, il me dit en m'amenant dans une embrasure de croisée : — Est-ce que vous connaissez beaucoup le prince de Fersen?

Malgré l'éloignement que m'inspirait Pommerive, j'étais assez curieux de savoir si le monde était instruit de mon voyage avec la princesse. Or, Pommerive, qui ne laissait pas tomber le moindre bruit, qu'il fût faux ou véritable, pouvait parfaitement m'éclairer à ce sujet.

— Je ne connais pas plus monsieur de Fersen que vous ne le connaissez, — lui dis-je.

— Mais alors vous le connaissez beaucoup, — reprit-il avec fatuité.

— Comment cela?

— Certainement... j'ai dîné hier avec lui, affreusement dîné, il est vrai, chez le baron ***, chargé d'affaires de ***, qui vient de m'amener ici tout à l'heure dans sa voiture... Et quelle voiture! une infâme calèche à vasistas... qui a l'air d'une melonière... C'est, du reste, une voiture qui semble faite tout exprès pour aider à digérer ses exécrables dîners, tant elle est dure... car ce pingre-là, j'en suis sûr, amasse des dots à ses six monstres de filles avec ses frais de table; et il a raison, car, sans dot, qui diable en voudrait de ses filles? Mais je reviens au prince...

— C'est bien malheureux pour lui, monsieur de Pommerive.

— Oh! du tout! je le ménage, ce cher prince, car il m'apprécie, et je viens prendre jour avec lui pour notre travail.

— Et quel travail, monsieur de Pommerive? Peut-on, sans indiscrétion, pénétrer ce secret diplomatique?

— Oh! c'est tout simple : il a demandé à ce pingre de baron... — et ici Pommerive ouvrit une parenthèse pour placer une nouvelle méchanceté. — Or, à propos, ce pingre de baron, — reprit-il, — croiriez-vous que lorsqu'il donne ses affreux dîners, une espèce de maître Jacques fait une seule fois le tour de la table avec une malheureuse bouteille de vin de Champagne non frappé, qu'il serre précieusement entre ses bras comme une nourrice serre son nourrisson, en vous disant très vite et en passant plus vite encore : « *Monsieur ne veut point de vin de Champagne...* » sans point d'interrogation, le misérable! mais au contraire avec un accent d'affirmation...

— Voyez un peu à quoi sert pourtant la ponctuation, monsieur de Pommerive! Mais revenez donc au prince.

— Eh bien! monsieur de Fersen ayant demandé au baron de lui enseigner quelqu'un d'un goût sûr et éclairé qui pût lui faire une sorte de cours théâtral et le renseigner sur les acteurs, le baron a eu le bon sens de m'indiquer.

— Ah je comprends, — lui dis-je; — vous allez servir de *cicérone* dramatique à monsieur de Fersen.

— C'est tout bonnement cela; mais, entre nous, je trouve, moi, ce goût théâtral singulièrement ridicule chez un homme comme le prince. A en juger d'après cet échantillon, ça doit être un bien pauvre sire que ce Fersen. Aussi je ne m'étonne pas si on dit que sa femme se charge de toutes les affaires diplomatiques. Elle a d'ailleurs bien la figure d'une maîtresse femme... l'air sec et dur... et par là-dessus, dit-on, un vertu à trente-six karats... Qu'est-ce que cela me fait à moi, sa vertu? je ne la lui dispute pas, quoiqu'il n'y ait qu'une voix là-dessus... C'est surprenant!...

— Il y a quelque chose de bien plus surprenant que cela, monsieur de Pommerive?

— Quoi donc, mon cher comte?

— C'est qu'un galant homme n'ait pas le courage d'aller répéter mot pour mot à monsieur de Fersen toutes les impertinences que vous venez de vous permettre de débiter sur son compte... afin de vous faire chasser de sa maison.

— Parbleu!... c'est bien certain que personne n'ira lui répéter ce que je dis sur lui! j'y compte bien, et encore on irait que cela me serait égal, et je n'en démordrais pas....

— Vous vous vantez, monsieur de Pommerive!

— Je me vante! Ça n'empêche pas qu'une fois on avait été rapporter à Verpuis... vous savez bien Verpuis, qui était si duelliste... que j'avais dit de lui qu'il n'avait que le courage de la bêtise... Verpuis vient à moi avec son air matamore, et me dit devant vingt personnes : « Avez-vous tenu ce propos-là, monsieur, oui ou non? — Non, monsieur, — lui répondis-je d'un air aussi très matamore : — j'ai dit au contraire que vous n'aviez que la bêtise du courage. »

— Vous ne lui avez pas dit cela, monsieur de Pommerive.

— La preuve que je lui ai dit, c'est qu'il m'a donné un coup de pied... je lui ai répondu qu'il fallait être bien misérable pour insulter quelqu'un qui ne se battait jamais, et il a gardé ça pour lui.

Cette ignoble forfanterie de lâcheté, car Pommerive n'en était pas tout à fait descendu à ce degré de platitude, me révoltait. Je tournai le dos à cet homme, mais je n'en étais pas quitte.

—Vous allez revoir,—me dit-il,— une de vos anciennes adorations, la jolie petite madame de V***, dont monsieur de Serigny, le ministre des affaires étrangères, est amoureux comme un fou... On dit véritablement qu'il est à faire enfermer depuis qu'il s'est affolé de cette petite créature... il ne sait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait : aussi ce céladon diplomatique serait-il à mourir de rire s'il ne faisait pas pitié. Mais le voici... il faut que j'aille le prier de ne pas oublier ma recommandation pour mon neveu, pourvu toutefois que son ridicule amour ne lui ait pas fait perdre la mémoire comme il lui a fait perdre l'esprit...

Et l'impudent personnage alla se confondre en salutations auprès de monsieur de Serigny.

A ce moment on annonça madame de V***

Je ne l'avais pas vue depuis mon retour à Paris. Je la trouvai, si cela peut se dire, rajeunie, tant cette vive et folle physionomie avait de fraîcheur, de gentillesse et d'éclat.

Madame de V*** se mettait d'une manière à elle, mais sans rien de voyant ni de bizarre, et toujours avec le goût le plus parfait.

Le ministre, qui s'était débarassé de Pommerive, suivait d'un œil inquiet et jaloux les nombreux saluts que madame V*** rendait de tous côtés avec sa pétulante coquetterie

Enfin il me parut un peu rassuré lorsqu'il vit madame de V*** assise entre lady Bury et une autre femme.

Monsieur de Serigny, alors ministre des affaires étrangères, était un homme de cinquante ans environ, d'un extérieur insignifiant et quelque peu négligé. Il affectait des dehors de brusquerie, de *laisser aller* irréfléchi, qui, calculés ou non, l'avaient toujours, disait-on, singulièrement servi dans les affaires. C'était un homme d'esprit fin et délié, mais dans le monde il usait rarement de cet esprit; sa grande supériorité se résumait par le silence, ainsi que toute l'expression de sa physionomie se concentrait dans son sourire. Or, ce silence et ce sourire se commentant, se complétant, s'interprétant l'un par l'autre, savaient tour à tour être si admirablement flatteurs, ironiques, malins ou distraits, que ce langage muet avait réellement une très grande signification.

Jaloux à l'excès, sa passion pour madame de V*** était en effet d'une violence extrême, du moins au dire du monde, dont Pommerive n'était que l'écho fidèle.

Lorsqu'un homme de l'âge, du caractère et de la position de monsieur de Serigny s'éprend sérieusement d'une femme aussi légère, aussi coquette que l'était madame de V***, sa vie amoureuse ne doit être qu'une longue torture.

Voulant voir monsieur de Serigny dans son emploi de martyr, je passai derrière la causeuse où était madame de V***, et j'allai la saluer.

Je connaissais la vivacité de ses manières, et je m'attendais à l'explosion d'une reconnaissance amicale. J'avais autrefois refusé les conditions qui auraient pu me faire réussir auprès d'elle, mais je l'avais quittée dans les meilleurs termes, en tenant très secret tout ce qui s'était passé entre nous; or, madame de V***, qui par malheur s'était souvent exposé à être peu ménagée, devait me savoir gré de ma réserve.

En effet, à peine eut-elle entendu ma voix, que, se retournant brusquement, elle me tendit la main en s'écriant avec sa volubilité habituelle :

—Quelle bonne surprise! et que je suis heureuse de vous revoir!... Mais vous êtes donc tombé des nues, qu'on ne savait rien de votre retour? et moi qui ai justement tant de remercîmens à vous faire! Mais, tenez, donnez-moi votre bras, nous allons nous établir dans quelque coin solitaire du salon voisin; car vous ne savez pas tout ce que j'ai à vous dire.

Et la voilà qui se lève, qui perce la foule, qui fait le tour de la causeuse, qui vient prendre mon bras, et nous quittons le grand salon pour une autre pièce où il n'y avait presque personne.

Debout et causant à la porte de cette pièce étaient madame de Fersen et monsieur de Serigny.

Madame de V*** avait en tout des façons si compromettantes, qu'avec elle rien n'était insignifiant; aussi trouva-t-elle moyen, pendant le court trajet d'une pièce à l'autre, de se faire remarquer par son affectation à me parler à l'oreille, en s'interrompant de temps à autre pour rire aux éclats.

Au moment où nous passâmes devant madame de Fersen, celle-ci, étonnée des façons bruyantes de madame de V***, me jeta un regard qui me parut inquiet et presque interrogatif.

Le ministre me toisa sournoisement, modela son plus affable sourire, et dit à madame de V*** d'un air coquet sans être entendu de la princesse :

—Vous allez fonder là-dedans une colonie d'admirateurs qui sera bientôt plus considérable que la métropole.

— Surtout si vous ne vous mêlez pas de son administration, — répondit madame de V*** en riant comme une folle; puis elle ajouta tout bas :—Avouez qu'il n'y a rien de tel que l'amour pour vous rendre stupide. Monsieur de Serigny est un homme d'esprit, et vous l'entendez pourtant. Est-il réellement flatteur d'inspirer un sentiment qui doit s'exprimer si niaisement, sous le prétexte qu'il est sincère?

Disant ces mots, elle s'assit près d'une table couverte d'albums, je pris place près d'elle, et nous causâmes.

Pendant le cours de cet entretien, deux ou trois fois je rencontrai les regards de madame de Fersen, qui, chaque fois qu'elle s'aperçut de mon attention, détourna précipitamment la vue.

Monsieur de Serigny observait continuellement madame de V***, et semblait être au supplice.

Une femme passa, madame de Fersen lui prit le bras, et elle rentra dans le salon.

Le ministre allait sans doute nous rejoindre, lorsqu'il fut arrêté par le baron de ***, qui, selon Pommerive, faisait des dots à ses filles avec ses frais de représentation.

Je ne sais si les affaires dont il entretenait monsieur de Serigny étaient fort importantes, mais je doute que le ministre leur ait accordé une grande attention, occupé qu'il était à épier madame de V***

— Ah çà!—avais-je dit à celle-ci,—c'est donc vrai! vous tenez donc dans ces mains charmantes le sort de l'Europe? Le règne des femmes souveraines et des ministres esclaves va donc revenir? Quel bonheur! cela sent son *rococo* d'une lieue, et a fort bon air... Tenez, par exemple, dans ce moment-ci, vous me paraissez furieusement embrouiller les destinées du grand-duché de ***, car le chargé d'affaires de cette pauvre cour me paraît à bout de raisonnemens, et votre ministre le regarde comme s'il lui parlait turc.

— Épuisons, une bonne fois pour toutes, ce triste sujet de conversation, — me dit vivement madame de V***, — et n'y revenons plus. Eh bien! oui, monsieur de Serigny s'occupe de moi avec acharnement, je ne refuse pas ses soins, et je suis même très coquette pour lui, parce que je ne trouve rien de plus amusant que de dominer un homme aussi haut placé; et puis, comme on me suppose autant d'influence sur lui qu'on lui suppose de confiance en moi, vous n'avez pas idée des piéges que me tend le corps diplomatique pour me faire parler... Or, pour me divertir, je fais naïvement les demi-confidences les plus saugrenues... Mais vous voyez qu'au bout du compte tout cela peut à peine passer pour des distractions de pensionnaires. Voilà ma confession; absolvez-moi donc, au moins par pitié, car monsieur de Serigny est un ennuyeux péché. Maintenant, à votre tour, voyons, dites-moi vos voyages, vos aventures, vos amours; et je verrai si je puis vous absoudre.

— Pour parler votre langage, je vous avoue d'abord que mon plus grand péché est de vous aimer toujours.

— Tenez, — me dit madame de V*** en changeant d'accent, de manières, de physionomie, et prenant un ton sérieux que je ne lui connaissais pas encore: — Vous vous êtes noblement conduit envers madame de Pënâfiel; elle valait mille fois mieux que moi, je la haïssais, je l'enviais peut-être... car elle méritait tout votre amour! Je vous ai demandé une lâcheté qui pouvait la perdre, vous avez refusé. Pour vous, rien de plus simple... Mais cette honteuse proposition que je n'ai pas rougi de vous faire, vous l'avez tenue secrète; vous ne vous êtes pas servi de cette arme pour frapper une femme que tout le monde attaque parce qu'elle le mérite peut-être... Aussi, vrai, vrai comme je suis une folle, je n'oublierai de ma vie combien vous avez été bon et généreux pour moi dans cette circonstance! — Et madame de V*** me regardait d'un air attendri, et je vis une larme rouler un moment dans ses grands yeux, ordinairement si gais et si brillans.

Je fus d'abord tenté de prendre cette larme égarée pour un savant *effet de regard;* mais l'esprit de cette femme était si mobile, si changeant, que je crus à la sincérité de cette émotion passagère; j'en fus touché; mais, chez elle la sensibilité ne pouvant être qu'un accident, je repris:

— J'ai fait pour vous ce que tout galant homme aurait fait; mais vous, faites donc pour moi quelque chose de méritoire... voyons, aimez-moi franchement à votre manière: en coquette, en étourdie, en infidèle si vous voulez, je vous imiterai, et comm on n'est jamais plus ai-

mable que lorsqu'on a des torts à se faire pardonner, nous serons sûrs d'être toujours charmans; rien ne sera plus délicieux; nous nous confierons fidèlement toutes nos trahisons; nous nous tromperons enfin le plus loyalement du monde!...

— Monsieur Arthur, — me dit madame de V***, toujours d'un air sérieux, attendri, et avec un accent qui me semblait presque ému, — je vais vous dire quelque chose qui paraîtrait, à tout autre qu'à vous, très inconvenant et très incompréhensible; mais rappelez-vous ceci, et croyez-le, je vous honore trop... je vous aime trop... pour vous faire passer pour le successeur de monsieur de Serigny...

Malgré moi, je fus frappé de l'expression avec laquelle madame de V*** me dit ces mots.

Mais son accès de sensibilité dura peu, car bientôt elle se mit à répondre avec sa malice et sa gaieté habituelles aux galanteries du ministre, qui, s'étant à grand'peine débarrassé du baron de V***, venait de se rapprocher de nous.

Me souciant fort peu d'être en tiers avec monsieur de Serigny, je me levai. Madame de V*** me dit :

— N'oubliez pas que je reste chez moi tous les jeudis matin... afin de ne jamais venir me voir ces jours-là, qui sont le patrimoine des ennuyeux; mais si les autres jours vos succès vous laissent un moment, n'abandonnez pas trop une ancienne amie; vous me trouverez assez souvent le matin, et quelquefois même le soir avant ma toilette, en *prima sera*...—Puis, accompagnant ces mots du plus gracieux sourire, elle se leva, prit le bras de monsieur de Serigny, et lui dit : — Je voudrais une tasse de thé, car j'ai froid...

— Je suis à vos ordres, madame, — dit le ministre, qui avait très heureusement placé son sourire distrait et indifférent, pendant que madame de V*** m'invitait à venir la voir.

Rentré dans le grand salon, je cherchai des yeux madame de Fersen; je rencontrai son regard, qui me sembla sévère.

Je revins chez moi.

Lorsque je ne fus plus sous le charme de la délicieuse figure de madame de V***, et que je comparai cette légèreté hardie à la grâce sérieuse et digne de madame de Fersen; quand je comparais le respect profond, la réserve presque obséquieuse avec laquelle les hommes l'abordaient, aux façons cavalières dont ils usaient envers madame de V***, j'éprouvais de plus en plus combien est puissante la séduction de la vertu, et je sentais mon amour pour Catherine s'en augmenter encore.

J'étais ravi de l'espoir de rencontrer le lendemain Irène aux Tuileries, et d'avoir été si bien compris par madame de Fersen; puis encore il me semblait (était-ce une illusion de l'amour?) que madame de Fersen avait paru presque triste de ma longue conversation avec madame de V***.

XLVI

LES TUILERIES.

J'attendis avec une extrême impatience l'heure d'aller aux Tuileries, pour y rencontrer Irène.

J'attachais mille pensées d'amour et de dévouement généreux à la présence de cette enfant, qui allait arriver toute parfumée des baisers de sa mère, et chargée sans doute pour moi de mille vœux secrets.

Vers une heure, quoiqu'il fît un léger brouillard d'automne, je vis venir Irène avec sa gouvernante, femme excellente, qui avait aussi élevé madame de Fersen.

Ordinairement, à Toulon, à Lyon, par exemple, où nous nous étions arrêtés quelques jours, une des femmes de la princesse, suivie d'un valet de pied, avait été chargée de mener promener Irène.

Je vis avec plaisir que madame de Fersen, en confiant cette fois sa fille à sa gouvernante, dont elle connaissait l'attachement et la sûreté, avait compris la nécessité de tenir ces rendez-vous secrets.

Les larmes me vinrent aux yeux en voyant combien Irène était changée... Sa délicieuse figure était pâle et souffrante, non plus de son habituelle pâleur, délicate et rosée, mais d'une pâleur maladive; ses grands yeux étaient battus, et ses joues, ordinairement si fermes et si rondes, se creusaient légèrement aux pommettes.

Irène ne m'aperçut pas d'abord; elle marchait à côté de sa gouvernante, sa jolie tête tristement baissée, ses bras pendans, et elle refoulait du bout de ses petits pieds les feuilles mortes qui encombraient les allées,

— Bonjour, Irène, — lui dis-je.

A peine eut-elle entendu le son de ma voix qu'elle poussa un cri perçant, se jeta dans mes bras, ferma les yeux et s'évanouit.

Un banc était tout près, je l'y portai, aidé de madame Paul, sa gouvernante.

— Je craignais cette secousse, monsieur, — me dit celle-ci; — heureusement j'ai emporté des sels... Pauvre enfant! elle est si nerveuse!

— Tenez... tenez, — lui dis-je, — le coloris reparaît sur ses joues; ses mains sont moins froides; elle revient à elle.

En effet, cette crise passée, Irène se souleva, et dès qu'elle fut sur son séant, elle se pendit à mon cou en pleurant silencieusement de grosses larmes que je sentis couler brûlantes sur ma joue.

— Irène, Irène, mon enfant, ne pleurez pas ainsi... je vous verrai chaque jour.

Et je serrais ses mains en cherchant son regard.

Alors elle se redressa, et, par un mouvement de tête plein de grâce et de vivacité qui lui était familier, elle rejeta en arrière les grosses boucles de cheveux qui cachaient à demi ses yeux tout baignés de pleurs. Puis, attachant sur moi un de ses longs regards pénétrans et attentifs, elle me dit :

— Je vous crois... vous viendrez me voir ici, n'est-ce pas, puisque vous ne pouvez pas venir dans notre maison?

— Oui, mademoiselle Irène, — dit la gouvernante, — monsieur viendra vous voir chaque jour, mais si vous lui promettez d'être sage... de ne pas pleurer, et de faire ce que le médecin ordonnera...

— Sans doute, mon enfant, sans cela... vous ne me verriez plus, — ajoutai-je gravement.

— Vous ne verriez plus jamais monsieur, — répéta madame Paul d'un air sévère,

— Mais, Paul, — s'écria Irène en frappant du pied avec une adorable mutinerie, — vous savez bien que maintenant je ne pleurerai plus seule, et que je ne serai plus malade, puisque je le verrai tous les jours.

La bonne gouvernante me regarda d'un air attendri. J'embrassai vivement Irène, et je lui dis :

— Mais expliquez-moi donc, mon enfant, pourquoi vous avez tant de plaisir à me voir?...

— Je ne sais pas, — répondit-elle en levant ses épaules et en secouant sa tête brune avec une charmante expression d'ignorance naïve. — Quand vous me regardez, je ne puis m'empêcher d'aller à vous... vos yeux m'attirent... et puis quand vous ne me regardez plus, alors je me sens mal là. — Elle mettait sa main sur son cœur. — Et puis, la nuit, je vous vois en rêve, avec moi et les anges, là-haut... — Et elle leva son petit doigt et ses grands yeux vers le ciel avec solennité... Puis elle ajouta avec un soupir : — Et puis vous êtes bon comme Ivan...

Je ne pus m'empêcher de tressaillir...

Madame Paul, sans doute instruite de cette mystérieuse aventure, s'écria :

— Mademoiselle, songez donc à ce que madame votre mère vous a dit.

Mais absorbée dans ses pensées, et sans paraître avoir entendu l'observation de sa gouvernante, Irène continua :

— Seulement, quand je rêvais d'Ivan et des anges... je ne voyais jamais ma mère... là-haut ; mais, depuis que je rêve de vous... ma mère est toujours avec nous... aussi je lui dis cela, à ma mère ! — ajouta gravement Irène.

Madame Paul me regarda de nouveau, fondit en larmes, et s'écria :

— Ah ! monsieur, toute ma frayeur est que cette enfant ne vive pas... Elle est d'une beauté, d'un sérieux, qui, comme ses idées et son caractère, ne sont pas de son âge.. ne sont pas de ce monde. Croiriez-vous qu'excepté à madame la princesse, à vous et à moi, jamais elle ne parle à personne de ce qu'elle vient de vous dire là?... Madame la princesse lui a bien recommandé de ne pas dire qu'elle vous verrait ici, et je suis bien sûre qu'elle ne le dira jamais... Ah ! monsieur, je prie tous les jours le ciel qu'il nous conserve cette enfant.

— Et il la conservera, croyez-le ! les enfans silencieux et pensifs sont toujours rêveurs et un peu exaltés ; il n'y a rien d'étonnant à cela... Rassurez-vous... Allons, adieu, Irène ; et vous, madame Paul, assurez madame la princesse de Fersen de mes respects, et dites-lui combien je suis reconnaissant de la promesse qu'elle m'a faite de m'envoyer ainsi chaque jour ma petite amie... A demain donc, Irène, — et je l'embrassai tendrement.

— A demain, — me dit l'enfant toute souriante d'un bonheur grave et mélancolique.

Puis sa gouvernante l'enveloppa dans sa pelisse, et Irène s'en alla, non sans se retourner plusieurs fois en me disant encore adieu de sa main.

. . . .

Superstitieux comme je le suis, prédisposé aux sentimens tendres et exaltés par mon amour pour Catherine, cette conversation avait soulevé en moi les émotions les plus contraires, émotions à la fois sombres et rayonnantes, cruelles et radieuses.

J'étais heureux... car les prédictions étranges de cette enfant, qu'elle répétait à sa mère, devaient, si Catherine m'aimait, me rappeler chaque jour à son cœur... et c'était la voix de son enfant... de son enfant adorée qui lui disait sans cesse mon nom !

Et puis encore, ce rapprochement fatal, étrange, entre la mort d'Ivan et le sort qui pouvait m'atteindre, ne devait-il pas vivement agir sur l'imagination de madame de Fersen, et exciter son intérêt pour moi ? Enfin, si elle me voyait peu, ne savait-elle pas que cette réserve de ma part était un sacrifice cruel que je m'imposais pour elle ?

Mais aussi d'autres fois, j'avoue cette faiblesse, la persistance d'Irène dans ses prédictions me frappait malgré moi.

J'éprouvais une sorte de vertige, de charme terrible, assez pareil à celui qui vous fait regarder malgré vous au fond de l'abîme que vous côtoyez. . . . .

. . . .

A moins que le temps ne fût trop froid ou trop pluvieux, chaque jour la gouvernante d'Irène me l'amenait.

Peu à peu sa santé redevint florissante.

Environ quinze jours après notre première entrevue, Irène m'apporta un gros bouquet de roses, en me disant que c'était de la part de sa mère, mais qu'elles n'étaient pas malheureusement aussi belles que les roses de Khios.

Ce souvenir de Catherine me charma, car je lui avais en effet parlé avec enthousiasme de ces admirables roses.

Depuis, chaque jour Irène me donnait toujours des roses ; puis, chaque jour aussi, elle me disait tout bas d'un air mystérieux, sans jamais se tromper en rien, ce que sa mère devait faire le soir... soit qu'elle dût aller à la cour, dans le monde ou au spectacle.

Grâce à cette aimable prévenance de madame de Fersen, je la rencontrais fort souvent. J'allais régulièrement à ses réceptions, je la voyais donc presque tous les soirs ; mais comme dans le monde je me bornais à la saluer très respectueusement et à échanger avec elle quelques mots cérémonieux, nos rencontres restaient inaperçues.

Une ou deux fois j'allai à ses matinées ; mais, par un singulier hasard, ou plutôt à cause de l'empressement dont elle était l'objet, je ne l'avais jamais trouvée seule.

J'aurais pu la prier de m'accorder une entrevue qu'elle ne m'eût pas refusée ; mais, fidèle à mon plan de conduite, je ne voulais pas la lui demander encore.

Et d'ailleurs, un sourire, un regard que nous échangions mystérieusement dans la foule, ne me payaient-ils pas mille fois de ma réserve et de ma discrétion !

Moi, surtout, qui donnerais les prévenances les plus marquées, les plus évidentes pour la plus légère faveur ignorée de tous !

. . . .

Malgré les relations quotidiennes que je conservais avec madame de Fersen par l'intermédiaire d'Irène, malgré nos échanges de fleurs (car chaque jour aussi j'apportais à Irène un beau bouquet de roses que sa mère portait le soir), personne ne soupçonnait cette intimité charmante.

Pour plus de prudence, je voyais tour à tour Irène aux Tuileries, au Luxembourg, à Mousseaux ou sur les boulevards ; je ne me servais pas de mes chevaux pour aller à ces rendez-vous, de crainte d'attirer l'attention.

Je m'enveloppais dans un manteau ; enfin je me plaisais à mettre autant de mystère dans ces entrevues que s'il se fût agi de madame de Fersen elle-même.

C'était une folie... mais j'attendais l'heure de voir cette enfant innocente et candide avec une impatience amoureuse, inquiète, ardente ; je comptais les minutes, les secondes, je craignais, j'espérais tour à tour, j'éprouvais enfin toutes les irritantes et délicieuses angoisses de l'amour le plus passionné...

C'est qu'aussi j'avais tant de hâte de commenter chaque mot d'Irène, pour y chercher, pour y deviner la secrète pensée de sa mère ! !.... Et, quand je croyais pouvoir interpréter cette pensée d'une manière plus tendre que d'habitude, je retournais chez moi le paradis dans le cœur...

Trésors inépuisables d'un amour chaste et pur !... les sages, les athées ou les esprits forts en amour vous railleront sans doute ! Moi-même, avant mon séjour à Khios, je n'en aurais pas compris tout le charme.

. . . .

J'étais donc plus amoureux que jamais.

Madame de Fersen prenait chaque jour, par le rare assemblage de ses qualités, une grande autorité dans le monde ; la calomnie elle-même l'admirait, la louait outre mesure, afin de se donner sans doute une couleur d'impartialité qui devait rendre ses autres accusations plus dangereuses.

Mes entrevues avec Irène duraient depuis trois semaines environ.

Un soir, à une des réceptions de madame de Fersen, le prince me dit en confidence :

— L'air subtil et léger de Paris est mortel aux idées sérieuses ; les futilités du monde l'emportent sur la raison... Croiriez-vous que la *femme de César* devient fort indifférente aux intérêts de l'empire ? En un mot, croiriez-vous que madame de Fersen devient d'une insouciance inimaginable en politique ? concevez-vous quelque chose à cela ?

Rapprochant ce symptôme des marques d'impatience ou d'inquiétude que Catherine avait témoignées pendant le long entretien que j'avais eu chez elle avec madame de V***, je résolus de pousser plus loin cette observation.

Le lendemain, à un bal de l'ambassade d'Angleterre,

où se trouvait madame de Fersen, je rencontrai madam de V***.

Toute la soirée je m'occupai d'elle avec assiduité ; j'observai la physionomie de madame de Fersen : elle fut impassible.

Le lendemain, je craignis ou plutôt j'espérai qu'Irène ne viendrait pas à son heure accoutumée, ou qu'elle viendrait peut-être sans bouquet ; j'aurais vu dans ce changement une preuve de dépit ou de jalousie de la part de madame de Fersen... Mais Irène et le bouquet de roses parurent comme à l'ordinaire.

Piqué de cette indifférence, voulant m'assurer si elle était réelle, et aussi complétement égarer l'opinion du monde, je persistai à rendre les soins les plus évidens à madame de V***.

Celle-ci, enchantée de trouver le moyen de faire damner le ministre et de le tenir toujours en éveil et en émoi, m'encourageait de toutes ses forces.

Elle appelait ce manége de coquetterie cruelle, « *jeter du bois dans le feu...* »

Or, au risque de passer pour une bûche (aurait dit du Pluvier), j'alimentai si bien la jalousie dévorante du ministre, qu'après huit ou dix jours de cette espèce de cour, moi et madame de V*** nous nous trouvâmes horriblement compromis ; et il fut généralement convenu et prouvé que le règne ou plutôt que l'esclavage du ministre était fini.

Je m'aperçus de la gravité de ces bruits ridicules à l'air affectueux, courtois et familier du ministre, qui était beaucoup trop du monde pour paraître froid ou maussade avec le rival qu'on lui supposait.

Cette découverte m'éclaira sur l'étourderie de ma conduite, qui pouvait non-seulement chagriner beaucoup madame de Fersen si elle m'aimait, mais qui devait encore me faire un tort irréparable dans son esprit. Par instinct, je sentis que j'avais poussé l'épreuve trop loin...

Ce qui aggrava ces craintes fut une circonstance singulière.

Un soir, à un concert chez lord P***, j'étais resté longtemps à causer avec madame de V***. Nous étions dans un petit salon où quelques personnes s'étaient d'abord réunies ; peu à peu elles se retirèrent pour aller prendre le thé, et nous nous trouvâmes seuls, madame de V*** et moi.

La cause de ma préoccupation était naturelle ; madame de V*** venait de m'apprendre qu'une lettre de Rome lui annonçait l'arrivée de madame de Pënâfiel dans cette ville.

Pendant cet entretien, je jetai par hasard les yeux sur une glace qui reflétait la porte du salon : quel fut mon étonnement d'apercevoir madame de Fersen qui attachait sur moi un regard douloureux !

Je me levai, elle disparut.

. . . .

J'attendis le lendemain avec angoisse.

Irène vint, comme à l'ordinaire, avec son bouquet de roses, et me dit que sa mère allait le soir aux *Variétés*.

Je lui fis répéter deux fois ce renseignement, car le choix de ce théâtre me semblait singulier ; mais pensant au goût du prince pour les vaudevilles, je me l'expliquai.

J'envoyai prendre une stalle, et j'allai le soir à ce théâtre.

XLVII

L'OURS ET LE PACHA.

On donnait ce soir-là aux Variétés, entre autres pièces, *l'Ours et le Pacha*, triomphe de monsieur de Fersen, qui avait rempli, à Constantinople, le rôle de ***Schaabaham*** avec le plus grand succès, et qui brûlait du désir de voir ***Brunet*** jouer le même personnage.

Madame de Fersen arriva sur les neuf heures, avec son mari et madame la duchesse de ***. Elles se placèrent dans une avant-scène de baignoires aux grilles à demi levées.

Catherine m'aperçut et me fit un salut très gracieux.

Je la trouvai pâle et changée.

On joua je ne sais plus quelle pièce, et dans l'entr'acte j'allai voir madame de Fersen.

Elle était souffrante. Je la regardais avec intérêt, lorsque le prince me dit :

— Soyez notre juge ; vous voyez rarement madame de Fersen, et vous pouvez mieux que personne vous apercevoir de ce changement : ne trouvez-vous pas qu'elle a beaucoup maigri ?

Je répondis que non ; que madame de Fersen me paraissait jouir d'une santé parfaite. Le prince me dit que j'étais un infâme courtisan, etc.

La toile se leva, je sortis de la loge.

Je revins à ma stalle.

On commença *l'Ours et le Pacha.*

Cette bouffonnerie ne dérida pas madame de Fersen, mais monsieur de Fersen applaudit avec frénésie, et j'avoue que je partageai l'hilarité générale.

Un des rieurs les plus bruyans était un homme placé absolument devant moi, et dont je ne voyais que les cheveux épais, gris et crépus.

Je n'avais jamais entendu d'éclats de rire si joyeux et si francs ; ils allaient quelquefois jusqu'à la convulsion. Dans ces cas extrêmes, l'homme se cramponnait à deux mains à la barre qui sépare les stalles de l'orchestre des musiciens, et, fort de ce point d'appui, il s'en donnait à cœur joie.

Rien n'est plus contagieux que le rire ; or, déjà mis fort en gaieté par les lazzis de la pièce, la folle hilarité de cet homme me gagna malgré moi, et bientôt je ne fus plus pour ainsi dire que son écho, car je répondais à chacun de ses éclats immodérés par une explosion de ris non moins désordonnés...

En un mot, je ne m'aperçus pas que madame de Fersen avait quitté la salle avant la fin de la pièce.

La toile baissée, je me levai.

L'homme qui riait si fort en fit autant, se tourna de mon côté en mettant son chapeau, et dit ces mots avec un reste de profonde jubilation :

— Farceur d'Odry ! va !!!

Stupéfait, je m'appuyai sur le dossier de ma stalle...

Je reconnus le pirate de Porquerolles, le pilote de Malte...

Je restai cloué à ma place, qui se trouvait la dernière au fond de l'orchestre.

La sienne étant en face de la mienne, personne n'avait à passer devant nous, et les spectateurs s'écoulaient lentement.

C'était bien lui !

C'était bien son regard, c'était bien sa figure osseuse et cuivrée, ses sourcils noirs et épais, ses dents aiguës, séparées et pointues, car il souriait de son singulier sourire en me regardant avec audace.

La rampe du théâtre se baissait, l'obscurité envahissait la salle.

— C'est vous !... — m'écriai-je enfin en sortant de ma stupeur, et comme si ma poitrine eût soulevé un poids énorme.

— Eh ! sans doute, c'est moi ! vous me reconnaissez donc ?... Porquerolles et Malte ! voilà le mot d'ordre.

— Misérable !... — m'écriai-je.

— Comment, misérable ? — reprit-il avec une incroyable effronterie. — Nous nous sommes pourtant cognés bon jeu bon argent, j'espère ! Si dans l'abordage je vous ai donné un coup de poignard à l'épaule, vous m'avez répondu par un fameux coup de hache sur la tête, mon bon ami ! D'un autre côté, si vos chiens d'Anglais ont échiné l'équipage de mon mystic, j'ai eu l'avantage de crever le

ventre au yacht de votre lord sur les brisans de la Wardi; nous sommes donc quittes. Maintenant, nous nous rencontrons tous les deux à rire comme des bossus à *l'Ours et le Pacha*, et, au lieu de trouver la rencontre originale, vous vous fâchez! Savez-vous que c'est joliment bourgeois, ça, mon bon ami!

Je l'avoue, tant d'audace me paralysait.

— Mais si je vous faisais arrêter? — lui criai-je en me levant et en lui mettant la main au collet.

Toujours impassible, le pirate me répondit sans essayer de se débarrasser de moi.

— Et vous feriez là un joli métier, je m'en vante! Sans compter que ça vous serait encore facile de faire comprendre et de prouver à un imbécile de commissaire de police de Paris, comme quoi j'ai abordé votre yacht par le travers du cap Spartel, et comme quoi je l'ai fait naufrager sur les roches de la Wardi... au sud quart sud-ouest de la côte sud de l'île de Malte!... Il croirait que vous parlez turc, et il vous prendrait pour un fou, mon bon ami... Or, pour fou, je déclare que vous ne l'êtes pas. Vous êtes même un gaillard qui avez le poignet rude et qui n'avez pas froid aux yeux. Aussi, si ma vie n'appartenait pas pour le quart d'heure à ma fiancée, à mon intéressante fiancée, — ajouta-t-il d'un air goguenard et en appuyant sur ce mot, — je vous proposerais de reprendre la conversation où nous l'avons laissée lors de l'abordage du yacht; mais, foi d'homme! ma petite femme m'attend... et j'aime mieux cette conversation-là.

— Allons, allons, messieurs, on va fermer les portes,— dit le contrôleur de l'orchestre.

— C'est vrai, nous bavardons là comme des pies. Jeune homme, adieu, au revoir! — me dit le pirate.

Et en deux bonds il disparut.

J'étais tellement confondu qu'il fallut un nouvel avertissement du contrôleur pour me faire sortir de la salle.

. . . .

. . . .

Lorsque, rentré chez moi, je songeai à l'étonnement stupide que m'avait causé l'étrange rencontre du pirate de Porquerolles, je m'accusai d'abord de faiblesse, je me reprochai de n'avoir pas fait arrêter ce brigand; mais, ainsi que celui-ci me l'avait judicieusement fait observer, il m'eût été assez embarrassant de prouver immédiatement ce que j'avançais; aussi, réfléchissant aux difficultés de l'entreprise, je trouvai ma conduite plus rationnelle que je ne l'avais cru d'abord.

Néanmoins, je voulus instruire monsieur de Serigny de la présence de ce misérable à Paris et de son double crime, qui intéressait spécialement l'Angleterre; monsieur de Serigny pouvant seul, comme ministre des affaires étrangères, appuyer et favoriser les démarches que tenterait nécessairement lord Stuart, alors ambassadeur de cette nation, pour rassembler les preuves du délit et obtenir l'extradition du coupable.

Le lendemain, j'écrivis donc un mot au ministre pour lui demander quelques momens d'entretien.

XLVIII

L'ENTREVUE.

Je me disposais à sortir pour me rendre au Luxembourg, où j'espérais rencontrer Irène, lorsque je reçus une lettre de madame de Fersen qui me priait de passer chez elle vers deux heures.

Depuis son arrivée à Paris, je ne l'avais pas vue seule. A quoi devais-je attribuer le désir qu'elle m'exprimait? au besoin de me voir? au secret dépit des bruits qui couraient sur ma liaison prétendue avec madame de V***? bruits que Catherine croyait peut-être fondés, depuis qu'au concert de lord P*** elle m'avait surpris en tête à tête avec madame de V***.

Je ne sais, mais j'attendis notre entrevue avec un bonheur inquiet et un trouble involontaire.

J'allais revoir Catherine, la revoir seule! A cette pensée mon cœur battit d'espoir et d'ivresse; enfin, un mot d'elle allait récompenser ma résignation, les courageux sacrifices que je m'étais imposés, les soins assidus auxquels son enfant devait presque la santé.

J'allais puiser dans cet entretien de nouvelles forces pour mieux me dévouer encore; et puis, j'avais tant à lui dire! J'étais si orgueilleux de mon amour! si heureux de me sentir le cœur assez jeune pour apprécier les joies pures qui me ravissaient! de me sentir assez confiant dans la force, dans la sincérité de mon attachement, pour espérer de me faire aimer un jour!. . . . .

. . . .

A l'heure dite, je me rendis chez madame de Fersen.

Elle me reçut dans un petit salon où elle se tenait habituellement, et que je ne connaissais pas encore.

— Qu'il y a donc longtemps que je ne vous ai vue! — m'écriai-je avec effusion en lui tendant la main.

Madame de Fersen me donna froidement la sienne, et me répondit :

— Mais j'ai eu, je crois, le plaisir de vous voir hier aux Variétés, monsieur!...

— Vous appelez cela nous voir! — lui dis-je avec un triste étonnement. — Ah!... j'avais bien raison de craindre que les *entretiens de la galerie* ne fussent bientôt oubliés par vous!

— Je n'oublierai jamais, monsieur, un si agréable voyage, — reprit madame de Fersen avec la même froideur. — Je vous suis très obligée de la peine que vous avez prise ce matin... de venir me voir... je désirais vous remercier mille fois, monsieur, de la complaisance avec laquelle vous vous êtes prêté aux fantaisies de ma fille... elle se trouve tout à fait bien maintenant, et je craindrais... et il ne me convient pas d'abuser plus longtemps de votre excessive obligeance à son égard, monsieur...

L'accent de madame de Fersen était glacial, presque dédaigneux. Ce qu'elle disait paraissait si vrai, si naturel, si peu dicté par le dépit, que je fus atterré... Je souffrais cruellement; je ne pouvais trouver un mot à répondre.

Mon silence fut assez expressif pour que madame de Fersen se crût obligée d'ajouter très sèchement :

— Je vous parais sans doute bien ingrate, monsieur?

Par deux fois je cherchai à interroger son regard, ordinairement si bienveillant, pour voir s'il serait d'accord avec la dureté de ses paroles..... mais je ne pus le rencontrer.

— Madame, — lui dis-je avec une émotion profonde, — je ne sais ce qui a pu me mériter un pareil accueil...

— Et quel accueil pouviez-vous donc prétendre de moi, monsieur? — me dit fièrement madame de Fersen.

Mon douloureux étonnement était à son comble; un moment pourtant je voulus me faire encore illusion, attribuer à la jalousie cette réception si différente de celle que j'espérais; mais, je le répète, la physionomie de madame de Fersen ne trahissait en rien une émotion contrainte ou combattue.

Je pris résolûment mon parti. Je ne pouvais répondre à la question de madame de Fersen sans lui rappeler tout ce qu'il y avait eu de bien et de noble dans ma conduite envers elle; ne voulant pas descendre jusqu'aux reproches, je me tus à ce sujet, et je lui dis en tâchant de ne pas trahir mon émotion :

— Le but de l'entretien que vous désiriez avoir avec moi étant sans doute rempli, madame, oserai-je vous demander si vous n'avez pas quelque ordre à me donner?

— Aucun, monsieur, mais je vous réitère encore l'expression de toute ma reconnaissance, — me répondit madame de Fersen en se levant.

Cette dureté me révolta. J'allais peut-être répondre avec

aigreur, lorsqu'une remarque que je n'avais pas encore faite me laissa une lueur d'espérance.

Pendant cet entretien, madame de Fersen n'avait pas une fois levé les yeux de dessus la tapisserie à laquelle elle travaillait.

Voulant m'assurer encore de la justesse de ma remarque, je demeurai quelques instans sans parler.

Catherine resta les yeux baissés, au lieu de m'interroger du regard pour savoir la cause de ma présence muette.

— Adieu, madame, — lui dis-je.

— Adieu, monsieur.

Je la quittai donc sans qu'elle m'eût accordé un seul regard de regret ou de pitié.

Sa main seulement me parut légèrement trembler sur sa tapisserie quand elle me dit adieu.

Je sortis... la mort dans le cœur.

. . . .

J'avais une trop grande et une trop naturelle défiance de moi-même et de mon mérite pour conserver quelque espérance de réussir auprès de Catherine.

Sans revenir à mes habitudes de suspicion envers les autres, car j'avais une foi inaltérable dans la sincérité de madame de Fersen, je doutai du sentiment que je croyais lui avoir inspiré. Elle n'éprouve aucune tendre affection pour moi, me dis-je, et son amitié même a pâli devant les brillantes distractions du monde. »

Et puis, je n'étais jamais près d'elle ; or, l'absence a des effets et des résultats extrêmes.

Quelquefois elle fortifie, elle alimente la sympathie secrète d'une femme, en forçant sa pensée de se concentrer dans le souvenir de celui qu'elle a remarqué, et de qui elle s'exagère encore le charme par ce lointain mirage. Et puis une femme trouve une sorte de jouissance fière, triste et mystérieuse dans l'amertume de ses regrets solitaires : elle méprise les indifférens, car ils occupent inutilement près d'elle une place qu'elle voudrait voir si précieusement remplie ; et elle hait les empressés, parce qu'ils ont la lâcheté d'*être là* tandis que le préféré n'y est pas...

Mais, souvent aussi, l'absence c'est l'oubli... Car certains cœurs sont comme les miroirs : ils ne réfléchissent que les objets présens.

Je me crus donc entièrement oublié de madame de Fersen. Comme cet événement cruel était entré dans mes prévisions, s'il me causa une douleur profonde, au moins ne m'étonna-t-il pas.

Dans le paroxysme de mon désespoir, je formais mille projets. Je voulais secouer ce chagrin, me livrer à toutes les dissipations de la vie, chercher d'amoureuses distractions dans une autre liaison ; mais il faut bien du temps, bien de la volonté, pour qu'un cœur profondément épris puisse changer d'amour.

Lorsqu'ils se savent aimés, et qu'ils possèdent la femme qu'ils aiment, jamais les hommes n'éprouvent le moindre scrupule à faire infidélité ; mais lorsqu'ils désirent passionnément, et qu'ils sont encore à espérer un aveu, l'inconstance leur est presque impossible. Ils n'ont le courage d'être fidèles que tant qu'ils n'ont pas le droit de l'être.

XLIX

UNE MISSION.

Le lendemain de mon entrevue avec madame de Fersen, j'étais très tristement absorbé, lorsqu'on m'annonça monsieur de Serigny.

Je fus assez étonné de sa visite, qu'il m'expliqua fort gracieusement, d'ailleurs, en me disant que, passant devant ma porte en allant à la Chambre, il était entré à tout hasard, afin de m'épargner la peine de me rendre au ministère, au sujet de l'entretien que je lui avais demandé.

Cet empressement ne me parut pas d'abord naturel ; mais, réfléchissant aux bruits qui couraient sur moi et sur madame de V***, je pensai que le ministre avait sans doute voulu faire quelque chose de très bon goût en se montrant si prévenant.

En peu de mots je lui racontai l'histoire du pirate, et notre singulière rencontre aux Variétés.

Monsieur de Serigny me dit qu'il allait immédiatement en conférer avec l'ambassadeur d'Angleterre, et qu'il aviserait aux mesures à employer pour tâcher de saisir un pareil scélérat.

Notre conversation étant ensuite tombée sur les voyages, monsieur de Serigny s'informa avec intérêt de ceux que j'avais faits, fut très flatteur, très insinuant, très aimable, me dit qu'il avait beaucoup connu mon père sous l'empire ; que c'était un homme de haute capacité, de grande résolution, de tact très fin, qui connaissait à merveille le monde et les hommes, et que l'empereur l'aurait employé assurément en dehors du service militaire, en lui confiant de hautes missions, si le caractère entier, absolu de mon père avait pu se plier à toutes les volontés de Napoléon.

Je cherchais à deviner la tendance des discours flatteurs de monsieur de Serigny, lorsqu'il me dit avec une bonhomie charmante :

— Voulez-vous permettre à un ancien ami de votre famille de vous faire une question ! Si elle vous semble indiscrète, ne l'attribuez qu'à l'intérêt que je vous porte au nom de monsieur votre père.

— Je vous écoute, monsieur, je ne puis être que sensible à la bienveillance que vous me témoignez.

— Eh bien ! comment se fait-il qu'avec votre éducation, votre nom, votre fortune, votre position ; qu'avec l'expérience que vous ont donnée vos nombreux voyages, qu'avec toutes vos excellentes relations enfin, vous n'ayez jamais songé à vous occuper un peu sérieusement ? à entrer, par exemple, dans les affaires ?

— Mais, — répondis-je au ministre, — d'abord je suis loin de réunir les avantages que vous me supposez, et puis je n'ai pas la moindre ambition, et ma vie paresseuse me plaît fort.

— Mais votre pays ?

— Comment, mon pays ?

— Ne lui devez-vous pas au moins quelques années de votre existence ?

— Et que voulez-vous qu'il fasse d'un pareil cadeau ?

— Allons, allons, il est impossible que vous vous abusiez à ce point sur vous-même, tel modeste que vous soyez. Vous savez bien qu'on n'a pas le succès que vous avez dans le monde sans une valeur très remarquable. Vous êtes certainement un des hommes de la société qui se prodigue le moins et dont on parle le plus ; or, voyez-vous, à moins d'avoir un des grands noms historiques de France, à moins d'être un grand poëte, un grand artiste ou un grand homme d'État, ce qu'il y a de plus rare à acquérir dans le monde, croyez-en ma vieille expérience, c'est ce je ne sais quoi qui fait qu'on se retourne quand on vous annonce dans un salon... Eh bien ! vous jouissez de ce privilége-là : vous êtes très jeune, et pourtant vous avez de l'influence, de l'action sur le monde, puisqu'il se préoccupe beaucoup de ce que vous faites ou de ce que vous ne faites pas.

Ces flatteries exagérées me parurent si transparentes que je vis clairement que monsieur de Serigny voulait, qu'on excuse cette vulgarité, *me prendre par les sentimens* pour m'engager à renoncer par point d'honneur à madame de V***. Quoique je fusse dans une triste disposition d'esprit, cette comédie m'amusa, et je tâchai de la faire durer le plus longtemps possible en paraissant me laisser prendre aux louanges de monsieur de Serigny.

— Mais, — lui dis-je avec un sourire modeste, — en ad-

mettant, monsieur, ce qui n'est, je crois, qu'une illusion de votre bienveillance, en admettant, dis-je, que j'aie quelque succès dans le monde, et que même, relativement à mon âge, j'y sois un peu compté, je ne vois pas trop quelle utilité *mon pays* peut tirer de ces avantages.

— Personne mieux que moi ne peut vous en instruire, — me répondit le ministre avec un empressement assez maladroit, car il me prouva qu'il attendait cette question de ma part. — On fait de grands mots, de grandes phrases à propos de ce qu'on appelle la diplomatie; or, le grand art de la diplomatie, savez-vous ce que c'est? — me demanda-t-il en accompagnant ces paroles d'un sourire rempli de bonhomie. Je fis un signe de tête humblement négatif. — Eh bien! c'est tout uniment l'art de plaire... Comme il s'agit toujours de demander ou de refuser, celui qui sait plaire sait presque toujours obtenir; tandis que, s'il est obligé de refuser, il sait mettre assez de grâce dans ses refus pour qu'ils ne soient pas blessans. Voilà tout le secret.

J'eus beaucoup de peine à réprimer une forte envie de rire; car il me vint à l'esprit que le ministre, jaloux de mes assiduités auprès de madame de V***, allait finir par me proposer de m'attacher à quelque ambassade pour se débarrasser de moi.

C'était sans doute le dénoûment de cette scène, mais je la trouvais si divertissante que je ne voulus pas la brusquer.

— Je croyais,—lui dis-je,—que les habiles négociateurs d'un des siècles les plus féconds en grands traités et en grands travaux diplomatiques, je croyais, dis-je, que les d'Avaux, que les Courtin, que les d'Estrades, que les Ruvigny, que les de Lyonne possédaient d'autres talens que celui de plaire.

— S'il n'avaient pas l'art de plaire, — me dit avec quelque embarras monsieur de Serigny, qui me parut ignorant des traditions historiques de sa spécialité, comme un véritable ministre constitutionnel qu'il était, — s'il n'avaient pas l'art de plaire, ils employaient une autre séduction.

— Vous avez raison, — lui dis-je, — ils avaient de l'or à discrétion.

— Vous voyez donc bien! — s'écria le ministre, — c'est toujours la même chose; seulement, dans les sociétés modernes, l'art de plaire a dû remplacer la séduction opérée par l'argent.

— C'est d'abord plus économique, —lui dis-je.

— Et plus sûr, — ajouta-t-il; — car enfin tous les trônes ne sont pas représentatifs: il y a, dieu merci! en Europe des rois qui sont rois tout seuls, et qui marchent sans lisières; eh bien! ces rois-là sont hommes, après tout, et comme hommes, ils sont sujets aux sympathies et aux antipathies. Or, souvent l'ambassadeur qu'on leur envoie, fût-il un homme du plus grand génie, du plus grand caractère, n'obtient rien de ce qu'il leur demande pour sa cour; et pourquoi cela? tout bonnement parce qu'il déplaît; tandis qu'au contraire un homme d'un talent médiocre obtiendra souvent, par le seul ascendant de ses manières, parce qu'il *saura plaire* enfin, obtiendra, — dis-je, ce que l'homme de génie n'aura pas su obtenir.

— C'est très juste, et votre système est d'une application d'autant plus facile que les gens *de plaisance* sont encore plus nombreux que les hommes de génie...

— Mais sans doute!... ainsi, vous, par exemple, je suis convaincu mais intimement convaincu que, si vous vouliez, je suppose, entrer dans la carrière diplomatique, vous pourriez rendre à la France les plus grands services; car, non-seulement vous avez l'art de plaire, vos succès dans le monde le prouvent, mais vous avez encore des qualités très solides et très éminentes.

J'avais deviné juste: la proposition que je soupçonnais allait sans doute suivre l'éloge de mon mérite. Voulant me prêter de bonne grâce à cette fantaisie du ministre, je répondis, en feignant un étonnement confus de modestie:

— Y pensez-vous? Moi, monsieur, moi entrer dans une carrière si épineuse! mais je n'ai jamais eu la folle ambition de prétendre un tel avenir.

— Écoutez-moi, — me dit monsieur de Serigny d'un air grave et paternel. Et il me fit la confidence suivante, qui me parut un affreux mensonge. — Monsieur votre père m'a rendu un service... — Ici le diplomate fit une pause et un profond soupir... puis il leva les yeux au ciel en répétant: — Oh! oui, un grand service!... aussi mon cher monsieur de***, je ne saurais vous dire combien je m'estimerais heureux de pouvoir vous témoigner, à vous son fils, toute ma gratitude, puisque j'ai été assez malheureux pour ne pouvoir pas la lui témoigner à lui-même.

— J'ignorais complétement cette circonstance, dont mon père ne m'a jamais instruit, monsieur.

— Je le crois bien, et moi-même je ne puis vous donner aucun détail à ce sujet! — s'écria monsieur de Serigny, — car cet important service intéresse aussi un tiers... et l'honneur m'impose le silence. Enfin, — reprit-il, — je vous le répète, je crois trouver en ce moment l'occasion de reconnaître les bontés de monsieur votre père, et de donner un digne serviteur de plus à mon pays, si toutefois vous êtes disposé à vouloir utiliser les rares avantages dont vous êtes doué.

— Mais, je vous le dis, monsieur, malgré le désir que je pourrais avoir d'entrer dans votre honorable carrière, sous d'aussi heureux auspices que les vôtres, jamais je ne croirai mon mérite à la hauteur de cette ambition...

— Mais, encore une fois, vous ne vous connaissez pas, ou vous ne voulez pas vous connaître,—reprit le ministre avec impatience, — et heureusement votre opinion ne fait rien à l'affaire... Quant à moi, il est évidemment prouvé que, si vous le voulez, vous pouvez remplir avec distinction une mission importante; car vous sentez bien que vous n'êtes pas de ces jeunes *beaux* qui, n'ayant que leur nom et leur fortune, doivent s'estimer très heureux quand on les nomme attachés d'ambassade. Non, non, ce n'est pas à vous qu'on fait de pareilles propositions! il faut que vous entriez par la belle porte; il faut surtout que vous soyez à même de vous montrer dans toute votre valeur. Malheureusement, chez nous, — ajouta-t-il en hésitant, — les exigences, les traditions de la hiérarchie sont si impérieuses, que les missions en Europe sont très restreintes, et dans ce moment-ci elles sont toutes remplies...

Je regardai monsieur de Serigny. Il fallut tout mon empire sur moi-même pour ne pas éclater de rire. A la tournure que prenait sa proposition, il ne s'agissait plus pour moi d'un exil mais d'une véritable déportation.

— Mais vous sentez bien, —lui dis-je en conservant tout mon sang-froid, — que, dans le cas où ceci aurait quelque suite, je n'ai pas la prétention ridicule d'ambitionner de prime saut une mission en Europe...

— Et puis, comprenez bien une chose, — ajouta le ministre avec une satisfaction croissante,—c'est que les missions ne sont que ce qu'on les fait; il y en a de fort insignifiantes en Europe, il y en a au contraire de la dernière importance... en Asie, par exemple... Car, il ne faut pas se le dissimuler, — ajouta gravement monsieur de Serigny, — ce n'est pas en Europe que doit se décider à l'avenir le sort de l'Europe, c'est en Orient!! Toute la politique future d'Europe est en Orient! L'Europe a les yeux fixés sur l'Orient! l'Orient est le champ de bataille diplomatique où doivent se former les grands négociateurs de notre temps! Ainsi, par exemple, — me dit monsieur de Serigny en me regardant fixement, — dans ce moment-ci je voudrais trouver un homme bien né, d'un esprit fin, flexible, agréable, d'un caractère ferme et résolu, afin de lui confier une mission des plus délicates; car il s'agit de s'assurer l'affection et l'appui d'une grande puissance orientale, sans éveiller les soupçons, les susceptibilités jalouses de l'Angleterre et de la Russie, nos deux éternelles rivales en Orient.

— Cette mission me paraît en effet devoir être fort belle, — lui dis-je de l'air le plus désintéressé du monde.

— N'est-ce pas?... Eh bien!... cette mission, je me fais

presque fort de vous la faire obtenir... tant j'ai confiance dans votre mérite, tant j'ai à cœur de m'acquitter envers monsieur votre père.

— A moi une pareille mission! — m'écriai-je en feignant la stupeur.

Monsieur de Serigny, prenant un air mystérieux et profond, me dit :

— Monsieur de ***, je parle à un galant homme; or, que vous acceptiez ou non la proposition que je viens de vous faire, me donnez-vous votre parole que tout ceci demeurera secret entre nous?

— Je vous la donne, monsieur.

— Eh bien! — continua-t-il non moins mystérieusement, — il s'agit, sous le prétexte frivole de porter de riches présens au schah de Perse, de la part de Sa Majesté le roi de France, il s'agit, dis-je, de s'insinuer assez adroitement, assez habilement, assez puissamment dans l'esprit de ce prince asiatique pour le disposer à accueillir un jour avec faveur les ouvertures considérables dont on ferait ultérieurement connaître la teneur à l'envoyé chargé de cette importante négociation ; mais ces intérêts sont, je vous l'avoue, de la dernière imminence. Les présens sont prêts, les instructions rédigées, le bâtiment attend... et il faudrait partir dans le plus bref délai.

Mon hilarité intérieure était au comble en entendant le ministre me proposer sérieusement de m'en aller immédiatement essayer mon art de plaire sur le schah de Perse, à propos d'une mission de la plus ridicule insignifiance, quoique monsieur de Serigny eût tâché de lui donner un magnifique relief.

Le ministre attendait ma réponse avec une anxiété visible.

J'eus presque un remords de faire jouer à un homme de son âge et de sa condition un rôle si niais en prolongeant davantage cette comédie.

Pourtant cette proposition, tout inacceptable qu'elle était, avait éveillé en moi certaines pensées endormies. Malheureux dans mon affection pour madame de Fersen, sachant qu'il me serait impossible pendant quelque temps de m'occuper d'un autre amour, redoutant surtout l'oisiveté, je résolus d'utiliser, si je pouvais y réussir, le bon vouloir de monsieur de Serigny.

— Monsieur, — lui dis-je, — bien que nos âges soient disproportionnés, voulez-vous me permettre, à mon tour, de vous parler avec la plus entière, je dirais presque avec la plus brutale franchise.

— Sans doute, — me dit le ministre fort étonné.

— Si, par les louables et bienveillans motifs que vous m'avez exposés, monsieur, vous avez la ferme intention de m'essayer dans la carrière diplomatique, j'espère que vous ne vous formaliserez pas de ce que je tâche de vous donner la mesure de ma pénétration?

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Tenez, monsieur de Serigny, parlons franchement : vous êtes épris d'une femme charmante que nous connaissons tous deux ; mes assiduités auprès d'elle vous portent ombrage, et vous voulez m'envoyer auprès du schah de Perse pour vous débarrasser de moi.

— Monsieur! — s'écria le ministre d'un air très offensé.

— Permettez-moi de continuer, — lui dis-je. — Je n'ai pas besoin de partir pour vous rassurer... je vous donne ma parole que mes relations avec la personne dont j'ai l'honneur de vous parler ont été tout amicales, et qu'excepté quelques coquetteries fort innocemment échangées, rien ne peut justifier vos soupçons...

Monsieur de Serigny me parut d'abord dans un violent état d'irritation : toutefois, il me dit avec un sourire forcé :

— Après ce qui vient de se passer entre nous, monsieur, il faut presque que nous nous coupions la gorge ou que nous soyons amis.

— Mon choix sera le vôtre, monsieur.

— Il est fait, — me dit monsieur de Serigny en me tendant la main.

Il y eut tant de cordialité dans son mouvement, il lui fallait tant d'empire sur lui-même pour refouler ainsi les susceptibilités de l'orgueil et de l'amour-propre en présence d'un homme de mon âge, que, vivement touché de son procédé je lui dis :

— Si vous pensez de moi tout le bien que vous m'avez dit en penser, monsieur, vous n'attacherez aucune importance à cet entretien... D'ailleurs n'attribuez qu'à votre éminente réputation de finesse mon violent désir de vous montrer que je pouvais pénétrer vos vues. Pardonnez-moi donc d'avoir été si étourdiment fier de ma première victoire, car elle était bien flatteuse. Quant à me croire votre rival auprès de certaine femme charmante, ma parole a dû vous rassurer sur le présent et sur le passé... Pour l'avenir, je n'ai qu'un moyen immanquable d'écarter vos soupçons, c'est de vous demander un service. Lié à vous par la gratitude, porter la moindre atteinte à votre bonheur serait une lâcheté.

Après quelques momens de silence et de réflexion, monsieur de Serigny me dit avec beaucoup de bonhomie :

— Vous accentuez tellement les choses, qu'il est impossible, je le vois, de parler avec vous à mots couverts ; il faut tout nier ou tout avouer : je me résigne à ce dernier parti, car je vous sais galant homme et très secret ; mais tout ceci n'en est pas moins bizarre. Me voilà, moi, à mon âge, en confidence d'amourettes avec un jeune homme qui s'est très spirituellement moqué de moi, qui me l'a dit en face, et qui m'a tellement embarrassé par les confidences qu'il m'a faites, non pas sur lui, parbleu! mais sur moi, que je me trouve dans la plus sotte position du monde. Heureusement que vous me dites que je puis vous être bon à quelque chose... ça me sauve du ridicule, — ajouta-t-il avec une grâce parfaite.

— Eh bien donc! monsieur, voici, ce dont il s'agirait : quoique je ne me reconnaisse pas assez de mérite pour aller séduire le schah de Perse...

— Ne parlons plus de cela, — s'écria gaiement monsieur de Serigny; — vous frappez un ennemi à terre...

— Je vous l'avoue, vos propositions ont éveillé en moi, non pas de l'ambition, mais le vif désir de connaître assez les affaires politiques pour voir si véritablement mon esprit pourrait s'y ployer un jour... Je ne sais si vous me trouvez toujours la même capacité...

— Ah! monsieur le comte! monsieur le comte! — me dit monsieur de Serigny en me menaçant du doigt.

— En l'admettant, alors, tout ce que je réclamerais de votre bonté ce serait, dans le cas ou vous manqueriez plus plus tard de secrétaire intime, de m'admettre chaque jour quelques heures dans votre cabinet; en cette qualité, je me mettrais là tout à vos ordres, vous me confieriez les travaux que vous croiriez pouvoir confier à un homme secret et sûr. D'après cet essai, je saurai réellement si j'ai quelque aptitude aux affaires ; et plus tard, si je croyais pouvoir remplir avec succès une modeste mission diplomatique, je vous rappellerais alors qu'il vous reste à acquitter la dette que vous avez contractée envers mon père.

— Encore une épigramme! — dit monsieur de Serigny, — mais qu'importe! Ah çà! véritablement, des fonctions si ennuyeuses ne vous effrayeraient pas? Vous auriez le courage de venir travailler avec moi trois ou quatre heures par jour dans mon cabinet?

— J'aurai ce courage...

— Vous n'allez peut-être pas croire que votre proposition arrive singulièrement à propos ; et pourtant il est notoire que mon secrétaire intime vient d'être attaché à la légation de Florence... Je ne vous offre pas sa place, mais je vous offre la part qu'il prenait à mon travail.

— Et j'accepte de grand cœur et avec une profonde reconnaissance... Mais, — lui dis-je touché de son obligeance, et voulant effacer le dépit qu'il pouvait conserver de l'espèce d'avantage que j'avais eu sur lui dans cet entretien, — mais voyez donc la bizarrerie de l'esprit humain, et

comme on arrive au même but par des moyens contraires. Vous êtes venu chez moi avec deux idées très nettement formulées : vous vouliez écarter un rival auquel vous faisiez l'honneur de le redouter, et attacher au service de votre pays un homme dont vous pressentiez, dites-vous, le mérite... J'ai positivement refusé vos offres ; et pourtant, non par le fait de votre volonté, mais par le fait de la mienne, vous arrivez absolument au même but ; car maintenant je ne puis plus être pour vous un objet de jalousie, et je vais partager vos travaux... Après cela, osez dire encore que c'est moi qui vous ai joué ! — m'écriai-je. — Allons, allons, monsieur de Serigny, je suis obligé de reconnaître que vous êtes mille fois au-dessous de votre brillante réputation, et ce que j'appelais ma victoire n'est qu'une heureuse défaite.

. . . .

Je pris rendez-vous pour le lendemain avec le ministre, et nous nous séparâmes.

L

DIPLOMATIE.

Lorsque monsieur de Serigny m'eut quitté, je retombai dans l'amertume des réflexions dont son entretien m'avait un moment distrait.

Malgré tous mes efforts pour chasser de ma pensée le souvenir de madame de Fersen, ce souvenir était toujours là.

Je souffrais beaucoup ; mais ce chagrin, quoique profond, n'était pas sans une sorte de douceur que je ne connaissais pas encore.

J'avais la conscience de m'être noblement conduit envers Catherine, de ne pas mériter les injustes rigueurs dont elle m'accablait, et je puisais dans cette conviction consolante une fière et courageuse résignation.

J'ai toujours hardiment envisagé les phases les plus cruelles de ma vie. Il ne me restait aucun espoir d'être jamais aimé de madame de Fersen. Je rassemblai donc religieusement dans mon cœur et dans ma mémoire les moindres traces de cet amour ineffable, comme on conserve les restes précieux et sacrés d'un être qui n'est plus, pour venir chaque jour les contempler avec une tristesse rêveuse, et leur demander le charme mélancolique des souvenirs.

Pourtant, ne voulant pas me laisser abattre, et espérant trouver quelque distraction dans le travail, j'allai assidûment chez monsieur de Serigny.

C'était véritablement un excellent homme.

Il se montra pour moi plein de bienveillance. Sans doute informé de ma réserve habituelle, il me donna bientôt une marque de flatteuse confiance en me chargeant de faire un résumé clair et succinct de sa correspondance diplomatique, résumé qui devait être mis chaque jour sous les yeux du roi.

Il est vrai de dire que ce travail semblait beaucoup plus important qu'il ne l'était réellement, puisqu'il n'y avait alors aucune grande question politique pendante en Europe. La presque totalité de ces dépêches, généralement écrites en assez pauvre français ou de la manière la plus pâle, ne contenaient presque toujours que des renseignemens vagues ou puérils sur les cours étrangères, renseignemens que les journaux avaient même quelquefois publiés.

Je pus me convaincre de ce que j'avais toujours soupçonné : à savoir que dans les temps modernes et dans un gouvernement représentatif comme le nôtre, la diplomatie qu'on pourrait dire *courante* était à peu près nulle, les intérêts vitaux des nations se débattant sur les champs de bataille, dans les chambres ou dans les congrès.

Ainsi, la plupart du temps (seulement, je le répète, sous un gouvernement représentatif), les emplois diplomatiques sont de véritables sinécures, dont les ministres se font des moyens d'action ou de corruption, en les répartissant selon la nécessité de leur politique.

Je devais être d'autant plus frappé de la nullité des correspondances que j'avais sous les yeux, qu'autrefois mon père m'avait presque fait faire un cours de droit politique, et que j'avais étudié avec lui les plus célèbres négociateurs de la dernière moitié du dix-septième siècle... Notre trisaïeul ayant rempli plusieurs missions conjointement avec messieurs d'Avaux, de Lyonne et Courtin, nous possédions à Serval un double de ses dépêches et des leurs ; aussi, je l'avoue, cette lecture et ces études m'avaient rendu fort difficile.

Monsieur de Serigny lui-même était un homme de capacité médiocre ; mais il avait assez de finesse, de tact et de pénétration pour suffire aux modestes exigences de sa position. Lorsqu'à la Chambre il combattait l'opposition, il avait l'art d'éteindre, de noyer la discussion la plus chaleureuse dans le vague limpide de sa parole abondante, froide et monotone comme une chute d'eau.

D'ailleurs, au point de vue constitutionnel, monsieur de Serigny eût été tout aussi bien ministre de la marine, de la justice ou des finances, que ministre des affaires étrangères ; car, au point de vue réel, spécial de ces ministères, il était incapable d'en remplir aucun.

Mais je gardais secrète ma manière de juger monsieur de Serigny. Il s'était montré très bienveillant pour moi, et je n'étais pas un Pommerive. Au contraire, je défendais *mon ministre* de toutes mes forces.

Les fonctions que je remplissais m'amusaient donc assez, par cela même que leur nullité contrastait d'une manière flagrante avec leur importance présumée.

Mais au moins la connaissance de ces réalités éveilla en moi des sentimens charitables ; je devins très tolérant pour la suffisance gourmée, impitoyable, grâce à laquelle la plupart de nos agens diplomatiques en imposent toujours au public sur la valeur et sur la nécessité de leur emploi.

Sans ce prestige ils ne seraient pas.

Or, je l'avoue, si je n'ai jamais eu la fantaisie de me faire le compère ou la dupe d'un jongleur, jamais, lorsque j'ai cru deviner ses tours, je n'ai eu la méchanceté de le dire tout haut, pour priver ce pauvre diable de son auditoire, parce que je n'ai jamais pu supposer comment se pourvoirait à l'avenir un jongleur délaissé. Aussi les parens pauvres qui destinent leurs enfans à la carrière diplomatique devraient-ils, ce me semble, être assez sages, assez prévoyans, pour leur faire aussi apprendre quelque bon et solide métier, qui leur serait un jour d'une utile ressource, si des malheurs imprévus les privaient de leur premier état.

Ceci n'est pas un paradoxe brutal : la spécialité essentielle de nos diplomates consistant à dignement représenter la France, c'est-à-dire à avoir aux frais de l'État un assez grand état de maison, à mener une vie somptueuse, mondaine et divertissante, à recevoir ou à écrire des dépêches insignifiantes, il devient difficile de trouver l'emploi de ces belles qualités, lorsqu'on n'exerce plus la profession qui les exigeait.

Ma nouvelle position auprès de monsieur de Serigny, bientôt ébruitée, me donna une singulière autorité dans le monde. On savait que ce n'était pas une *place* que j'avais cherchée en me livrant aux travaux assez assidus dont je m'occupais, et l'on concluait que mon apprentissage devait nécessairement aboutir aux plus hautes destinées.

Quelques circonstances dues au hasard vinrent augmenter ces exagérations.

C'était à un bal chez madame la duchesse de Berry.

Monsieur de Serigny, souffrant de la goutte, n'avait pu y assister. Lord Stuart, alors ambassadeur d'Angleterre, qui avait vivement sollicité notre gouvernement de faire

les plus actives recherches pour découvrir le pirate de Porquerolles, vint me dire qu'on était sur les traces de ce misérable, qu'on espérait l'atteindre, et me demanda quelques nouveaux renseignemens sur cette affaire. Il me prit par le bras, et nous causâmes dans l'embrasure d'une fenêtre pendant une demi-heure.

Il n'en fallut pas davantage pour faire croire que j'étais fort avant dans ce qu'on appelle si bénévolement les *secrets d'État.*

Ce ne fut pas tout : vers les onze heures, j'allais sortir du bal, lorsque je me trouvai sur le passage du roi au moment où il se retirait.

J'avais eu l'honneur de lui être présenté ; il s'arrêta devant moi, et me dit avec son habituelle et gracieuse affabilité :

—Je lis tous les jours votre rapport... j'en suis très content; il m'intéresse beaucoup; c'est très substantiel, et, grâce à vous, j'ai ainsi la moisson sans m'être donné la peine de la récolter...

— Le roi me comble, — dis-je à Sa Majesté, — et son approbation est une faveur qui m'impose de nouveaux devoirs, dont je tâcherai de me montrer digne.

Au lieu de quitter le bal, le roi s'assit sur un canapé placé près de lui, et me dit :

— Mais racontez-moi donc cette histoire dont vient encore de m'entretenir lord Stuart : c'est très extraordinaire ; ça a l'air d'un roman.

Lorsque le roi s'était assis en me parlant, les personnes qui l'accompagnaient s'étaient tenues discrètement à l'écart.

Je racontai donc au roi l'histoire du pirate de Porquerolles ; il m'écouta avec intérêt, me fit plusieurs questions, me remercia très gracieusement et se retira.

Le roi parti, je fus le centre de tous les regards; on n'y concevait rien : Sa Majesté s'en allait, elle me rencontre, et voilà qu'elle demeure plus d'un quart d'heure en conversation particulière avec moi...

Décidément je devais être un homme de la dernière importance.

Sachant que rien n'est plus ridicule que de paraître vouloir jouir de son évidence après une scène pareille, j'allais quitter le bal lorsque je vis venir à moi madame de Fersen, que je n'avais pas rencontrée depuis quelque temps; elle me parut si changée, si maigrie, que sa vue me fit un mal affreux...

Je la saluai sans l'attendre, et je me retirai, quoique son regard fût suppliant, et qu'elle se fût évidemment rapprochée de moi dans l'intention de me parler. . . . . .

. . . .

Le lendemain je reçus une lettre d'elle.

Elle me priait dans les termes les plus affectueux de venir la voir, s'excusant de son ingratitude, et faisant quelques gracieuses allusions au passé.

Mon premier mouvement fut de me rendre chez Catherine.

Mais je réfléchis bientôt que cette entrevue ne changerait rien sans doute à la destinée de mon amour. D'ailleurs je me souvins de la dureté avec laquelle madame de Fersen m'avait traité, et je mis une sotte dignité à ne pas me rendre à sa première avance.

Je lui écrivis une lettre très froide et très polie, dans laquelle je m'excusais de ne pas aller chez elle, pour des motifs qu'elle devait comprendre.

Elle ne me répondit pas.

Pensant qu'elle n'avait pas grande envie de me revoir puisqu'elle n'insistait pas, je m'applaudis de ma résolution.

J'appris bientôt que le prince avait reçu de sa cour l'ordre de retourner en Russie ; et, je l'avoue, je fus étonné de voir que sa femme ne l'avait pas suivi.

Quant à madame de V***, je l'avais conjurée, au nom de l'amitié qu'elle prétendait avoir pour moi, de ne pas tourmenter si cruellement monsieur de Serigny, lui déclarant que je ne voulais plus me prêter à son manége de coquetterie ; qu'elle se compromettait d'ailleurs horriblement, et que tôt ou tard elle se verrait fort mal reçue dans le monde.

Elle me répondit que je parlais comme un quaker, mais que, pour la rareté du fait, elle voulait se mettre à vivre sans l'ombre de coquetterie.

Un mois après cette belle détermination, elle vint me dire avec reconnaissance que cette nouvelle vie lui semblait ennuyeuse à périr, mais que cela faisait un effet prodigieux, et que des paris énormes avaient été ouverts pour savoir si elle persisterait ou non dans sa conversion. Quant au ministre, disait-elle, comme il avait passé de la stupidité d'irritation jalouse à la stupidité d'adoration aveugle, elle n'avait ni gagné ni perdu à ne plus le tourmenter.

. . . .

Naturellement, les bruits qui avaient couru sur madame de V*** et sur moi cessèrent bientôt, et on m'accusa de l'avoir sacrifiée à l'ambition.

Quelquefois je ne pouvais m'empêcher de sourire en voyant l'obséquiosité dont j'étais entouré, car je continuais, pour ainsi dire par désœuvrement, mon travail chez monsieur de Serigny.

Cernay, que je rencontrais quelquefois, cachait surtout son envie sous les dehors de l'admiration la plus hyperbolique.

— Vous êtes un habile homme, — me disait-il, — il vous faut et vous aurez tous les genres de succès. Vous voici maintenant homme d'Etat... vous voici dans l'intimité des ministres et des ambassadeurs. Le roi vous distingue fort; on compte avec vous; aussi, mon cher, maintenant vous n'avez plus qu'à vouloir... car vous êtes d'une adresse !! passez-moi le terme... d'une rouerie ! !

— Comment cela ?

—Allons, faites donc l'innocent! A ce bal des Tuileries, où vous avez eu tour à tour deux conférences si remarquables et si remarquées, l'une avec lord Stuart et l'autre avec le roi, qui s'est arrêté à causer si longtemps avec vous, au lieu de s'en aller, comme il en avait d'abord manifesté le désir, qu'avez-vous fait? en homme habile que vous êtes, au lieu d'agir comme tant d'autres qui seraient niaisement restés à se pavaner après de pareilles distinctions, vite vous vous êtes éclipsé. C'était là la rouerie ou plutôt le génie !... aussi vous avez fait, par votre absence, un effet prodigieux...

— Le secret de cette disparition est bien simple, mon cher Cernay : j'avais une horrible migraine, et je voulais rentrer chez moi.

— Allons donc! — me dit Cernay avec une naïveté charmante, — vous ne me ferez pas croire qu'on a la migraine quand on vient de causer une heure avec le roi. .

. . . .

Il y avait quinze jours que j'avais rencontré pour la dernière fois madame de Fersen au bal des Tuileries, lorsqu'un de mes gens d'affaires entra chez moi d'un air consterné.

Il s'agissait de prévenir le désastre d'une banqueroute qui pouvait me faire perdre environ cinquante mille écus, que je croyais placés dans une des meilleures maisons du Havre.

La faillite n'était pas déclarée encore, mais elle menaçait, on la soupçonnait.

Mon homme d'affaires me proposait donc de partir sur-le-champ avec lui, et d'aller retirer mes fonds de cette maison.

La somme était si considérable, que je n'hésitai pas un moment à me rendre au Havre. Une procuration, si étendue qu'elle eût été, n'aurait pas pourvu à toutes les éventualités de cette affaire ; et, dans de telles circonstances, la présence d'un intéressé est souvent d'une très grande autorité.

J'écrivis un mot à monsieur de Serigny, en lui disant que de graves motifs m'appelaient au Havre, et je laissai ordre chez moi de m'envoyer mes lettres dans cette ville...

Deux heures après j'étais en route.

Nous allions atteindre le dernier relais qui précède le Havre, lorsque j'entendis le bruit du galop précipité de deux chevaux, le claquement retentissant d'un fouet, et une voix qui ne m'était pas inconnue s'écrier :

— Arrête ! arrête !

Mes postillons me regardèrent indécis... Je leur fis signe d'arrêter, et tout à coup je vis arriver à la portière de ma voiture le courrier de madame de Fersen : son cheval, blanc d'écume, était déchiré de coups d'éperons.

Cet homme était si haletant de la rapidité de sa course, qu'il ne put me dire que ces mots en me remettant une lettre :

— Monsieur le comte... c'est de la part de madame la princesse... J'ai gagné quatre heures sur monsieur le comte... c'est tout ce que j'ai pu faire.

Cette lettre ne contenait que ces mots :

« *Ma fille se meurt, se meurt... je n'espère qu'en vous.* »

— Vous allez doubler le relais, retourner à la poste, — criai-je aux postillons. — Et toi, — dis-je au courrier, — peux-tu courir jusqu'à Paris, et me faire préparer mes chevaux ?

— Oui, monsieur le comte...

— Alors, à cheval.

Et le brave garçon retourna ventre à terre dans la direction de Paris.

— Mais, monsieur, — s'écria mon homme d'affaires en pâlissant, — vous ne pouvez pas retourner à Paris ! nous voici arrivés au Havre.

Je le regardai avec étonnement...

— Et pourquoi cela ?

— Mais cette faillite, monsieur, — s'écria-t-il, — songez bien qu'une heure de retard peut tout perdre... qu'il s'agit de sauver ou non cinquante mille écus !...

J'avais tout à fait oublié l'objet de mon voyage.

— Vous avez raison, — lui dis-je. — Vous êtes au plus à une demi-lieue du Havre, obligez-moi d'y aller à pied... et arrangez cela pour le mieux.

Et je fis ouvrir la portière.

— Mais, monsieur, encore une fois, c'est impossible, — reprit l'homme d'affaires stupéfait ; — sans vous je ne puis rien... je n'ai pas même de procuration... Encore une fois, sans vous ma présence sera absolument inutile. Venez au moins au Havre ; nous irons chez un notaire, vous me donnerez une procuration, et alors...

Je bouillais d'impatience.

— Monsieur, — lui dis-je rapidement, — vous irez au Havre sans moi, ou vous retournerez à Paris avec moi. La portière est ouverte ; descendez ou restez...

— Mais, monsieur...

— Fermez la portière, et à Paris ! — criai-je.

L'homme d'affaires descendit aussitôt, en me disant d'un air désespéré :

— Comme vous voudrez, monsieur, mais je n'aurai rien à me reprocher... vous pouvez regarder ces cinquante mille écus comme bel et bien perdus... Envoyez-moi au moins une procuration enregistrée, etc., etc...

Je n'entendis pas le reste de sa phrase.

Les chevaux brûlèrent le pavé.

De ma vie je n'ai voyagé avec une telle rapidité.

. . . .

A Versailles, je donnai ordre d'arrêter à Paris un peu avant la porte de l'hôtel de madame de Fersen.

Quand j'y arrivai, je vis une épaisse couche de litière dans la rue.

Pensant à la possibilité d'un séjour chez madame de Fersen, et voulant le tenir secret, j'ordonnai à mon domestique de reconduire la voiture chez moi, de dire à mes gens que j'étais resté au Havre, et que, voulant revenir par le bateau à vapeur, j'avais renvoyé ma diligence.

J'entrai dans l'hôtel.

LI

IRÈNE.

Les moindres détails de cette scène terrible sont encore présens à ma pensée.

Minuit sonnait lorsque j'entrai dans l'antichambre de l'appartement de madame de Fersen.

Il était sombre, je n'y trouvai aucun de ses gens ; cela me parut étrange. Guidé par une lueur douteuse, je traversai plusieurs salons dont un seul était faiblement éclairé ; mon cœur se serrait d'épouvante.

J'arrivai près d'une porte entr'ouverte.

Alors seulement quelques sanglots étouffés parvinrent à mon oreille.

Je poussai la porte sans bruit.

Quel tableau, mon Dieu !!

Le berceau d'Irène, placé à côté du lit de sa mère, occupait le fond de cette chambre qui faisait face à la porte.

A droite du lit, Catherine à genoux tenait dans ses mains une des mains de son enfant.

Je ne pouvais voir la figure de cette mère infortunée... Seulement, de temps à autre, un mouvement brusque et convulsif faisait tressaillir ses épaules...

A gauche était Frank, le grand peintre, le mari d'Hélène...

Assis sur une chaise basse, il dessinait la figure mourante d'Irène.

Suprême et affreux souvenir, que voulait sans doute conserver madame de Fersen !

Frank, au moyen d'un abat-jour, avait disposé la lampe de façon qu'elle pût éclairer en plein la physionomie d'Irène.

Le reste de l'appartement était plongé dans une profonde obscurité.

Un grand vieillard, vêtu d'une pelisse fourrée, s'appuyait au pied du lit de l'enfant. Ses cheveux étaient blancs ; son front chauve saillant était poli comme du vieil ivoire, un reflet de vive lumière dessinait son profil hardiment accentué.

C'était le docteur Ralph, le médecin de madame de Fersen.

Il semblait épier d'un œil inquiet chaque imperceptible mouvement de la figure d'Irène.

Assise dans un coin obscur de la chambre, la gouvernante, appuyant sa tête sur la muraille, pouvait à peine étouffer ses sanglots.

Au moment où j'arrivai, ils devinrent si douloureux, que, désespérant de les comprimer, elle sortit en tenant son mouchoir sur sa bouche.

. . . .

Moi aussi je pleurai... amèrement à l'aspect de cette angélique figure d'enfant, si résignée, si douce, et qui, malgré les approches de la mort, conservait un caractère de sérénité sublime...

Vivement éclairée, sa figure pâle et brune se détachait lumineuse sur la blancheur des oreillers... ses beaux cheveux noirs tombaient en désordre et couvraient son front... Ses grands yeux, à demi fermés et cernés d'une auréole bleuâtre, laissaient voir sous leurs paupières appesanties une prunelle presque éteinte. De sa petite bouche entr'ouverte, de ses lèvres jadis si vermeilles et alors si décolorées, s'échappait un souffle précipité, et souvent un murmure faible et plaintif. Ce pauvre visage, autrefois si rond, si fraîchement enfantin, était déjà livide.

De temps à autre, la malheureuse enfant agitait ses petites mains dans le vide, ou retournait pesamment sa tête

sur son oreiller, en poussant un profond soupir. Puis elle redevenait d'une effrayante immobilité.

La figure de Frank, que je n'avais pas vu depuis deux ans, avait une expression de tristesse navrante...

Lui non plus ne pouvait retenir ses larmes, toutes les fois qu'il arrêtait son regard sur la figure mourante d'Irène.

Le calme, le silence désespéré de cette scène, que j'embrassai d'un coup d'œil, me fit une telle impression, qu'un instant je restai immobile à la porte.

Madame de Fersen tourna la tête vers la pendule, puis secoua la tête avec un geste de désespoir.

Je la compris... Sans doute elle commençait à douter de moi!

Je poussai la porte.

Catherine me vit, fut d'un bond près de moi, et m'entraînant auprès du berceau, elle s'écria avec un accent déchirant :

— Sauvez-la ! ayez pitié de moi, sauvez-la !

La voix de madame de Fersen était brève, saccadée ; et quoique son beau visage fût abattu et marbré par les larmes et par la fatigue, on sentait sous ces apparences de faiblesse l'énergie surhumaine qui soutient toujours une mère tant que son enfant a besoin d'elle.

— Un moment.... — dit le docteur Ralph d'une voix basse et grave. — Ceci est notre dernier espoir... ne l'aventurons pas.

La malheureuse femme cacha sa tête dans ses mains.

— Je vous l'ai dit, madame, — le docteur montra une fiole remplie d'une liqueur brune, — cette potion doit ranimer les esprits de cette enfant, doit rallumer la dernière parcelle d'intelligence qui existe peut-être en elle... Alors la vue de la personne qui exerce sur elle un si singulier empire opérera peut-être un prodige pour rappeler votre fille à la vie.

— Je le sais... je le sais, — dit Catherine en dévorant ses larmes, — je suis préparée à tout... ainsi... à tout. Mais le breuvage ! quel sera son effet ?

— Je puis répondre de son effet immédiat, mais non des suites que cet effet peut amener.

— Que faire donc ?... mon Dieu ! que faire? — s'écria Catherine dans une affreuse angoisse.

— N'hésitez pas, madame, — m'écriai-je, — puisqu'on la croit perdue. Acceptez au moins la seule chance qui vous reste !

— C'est aussi mon avis... madame, n'hésitez pas, — dit Frank, qui partageait notre émotion.

— Faites, monsieur ! ! ! — murmura madame de Fersen avec un accent de résolution désespérée ; et elle tomba agenouillée près du berceau de sa fille.

Elle se mit à prier.

Elle, Frank et moi, nous attachions des regards douloureux et presque inquiets sur le docteur.

Seul calme au milieu de cette terrible scène, il s'avança silencieusement et à pas lents près du berceau d'Irène.

A voir sa haute taille, sa figure austère, ses longs cheveux blancs, son vêtement bizarre, on eût dit un homme doué d'une puissance occulte, prêt à accomplir par un philtre quelque charme mystérieux.

Il versa quelques gouttes de la liqueur que contenait la fiole dans une cuillère d'or.

Madame de Fersen la prit et l'approcha des lèvres de sa fille.

Mais sa main tremblait tellement, qu'elle renversa le breuvage.

— J'ai peur ! — dit-elle d'un air égaré.

Et elle rendit la cuillère au médecin.

Celui-ci la remplit de nouveau, et d'une main ferme la présenta aux lèvres d'Irène.

L'enfant but sans répugnance.

Il serait impossible d'exprimer avec quelle angoisse mortelle, avec quel effroi nous attendîmes l'effet de ce breuvage.

Le médecin lui-même, avidement penché sur le lit, couvait la figure d'Irène d'un œil ardent.

Bientôt la liqueur opéra.

Peu à peu Irène agita ses bras et ses mains, ses joues se colorèrent d'une faible rougeur... Elle retourna plusieurs fois vivement sa tête sur son oreiller... poussa quelques petits cris plaintifs... ferma ses yeux, puis les rouvrit..

La lumière était en face d'elle. Cette vive clarté lui fut douloureuse, car elle porta ses mains à ses yeux.

— Elle voit... elle voit ! — dit le médecin avec une vivacité qui nous sembla de bonne augure.

— Elle est sauvée ! — s'écria Catherine joignant ses mains comme si elle eût remercié le ciel.

— Pas de fol espoir ! madame, — reprit sévèrement et presque durement le docteur Ralph. — Je vous l'ai dit, cette apparence de vie est factice... C'est le galvanisme qui fait mouvoir un cadavre : un souffle peut briser l'imperceptible lien qui attache encore cette enfant à la vie. — Puis il ajouta en se retournant vers moi : — Tout à l'heure, monsieur, ce sera à vous d'essayer à renouer cette trame si faible. Mais, je le déclare, si cette enfant vit, ce qu'hélas ! je n'ose espérer, c'est à vous qu'elle le devra, monsieur !... la science connue n'opère pas de pareils miracles.

— Il n'y a que Dieu qui les puisse opérer, — dit Frank d'une voix imposante.

— Ou certaines influences mystérieuses et sans doute magnétiques qu'on est obligé d'admettre sans les comprendre, — ajouta le médecin.

L'excitation causée par le breuvage sur Irène se prononçait de plus en plus ; deux ou trois fois elle soupira profondément, étendit les bras, puis enfin elle murmura d'une voix faible :

— *Ma mère !... Arthur !*

— Maintenant, — s'écria vivement le médecin, — qu'une des mains de l'enfant soit dans les vôtres, monsieur, et que l'autre soit dans celles de sa mère... approchez-vous d'elle le plus possible... et appelez-la... doucement... lentement... que le son ait le temps d'arriver à son oreille affaiblie.

Je pris une des mains de l'enfant, sa mère prit l'autre.

Cette main était humide et glacée.

Je m'approchai d'Irène. Ses grands yeux encore agrandis par la maladie erraient çà et là autour d'elle, comme s'ils eussent cherché quelqu'un.

— Irène... Irène... me voici... — lui dis-je à voix basse.

— Irène... mon enfant... ta mère est aussi là... — dit Catherine avec un accent de passion et d'affreuse anxiété impossible à rendre.

L'enfant ne parut pas d'abord nous avoir entendus.

— Irène... c'est votre ami... c'est Arthur et votre mère... n'entendez-vous pas sa voix ?...

— Ta mère... mon Dieu !... mais ta mère est là !... — répéta Catherine.

Cette fois le regard de l'enfant n'erra plus... et elle fit un brusque mouvement de tête, comme si un accent lointain l'eût tout à coup frappée.

— Comment est sa main ? — nous demanda le docteur à voix basse.

— Toujours froide, — lui dis-je.

— Toujours froide, — répondit sa mère.

— Tant pis... vous n'êtes pas encore en rapport... continuez.

— Irène... mon enfant... mon ange... m'entendez-vous !... c'est moi... Arthur... — lui dis-je.

Irène leva les yeux et rencontra mon regard.

J'avais souvent entendu parler de la fascination magnétique, cette fois j'en éprouvai l'action et la réaction.

J'attachais un regard avide et désolé sur le pâle regard d'Irène... Peu à peu, comme s'il se fût vivifié sous le mien, son œil devint moins terne, il s'éclaira, il brilla, il rayonna d'intelligence.

Sur sa physionomie, qui semblait renaître à la vie, je

pus suivre les progrès de sa raison, de sa pensée, qui se réveillaient.

Elle me tendit les bras, et un sourire d'ange effleura ses lèvres.

Trop faible pour tourner la tête, elle chercha sa mère du regard.

Catherine se penchait sur le lit, tenant toujours comme moi une des mains d'Irène.

Après nous avoir un instant contemplés, l'enfant approcha doucement la main de sa mère de la mienne ; son regard devint humide, puis ses larmes coulèrent en abondance.

Lorsque je touchai la main de Catherine, je reçus au cœur une commotion rapide et fulgurante... Un moment je n'entendis plus, je ne vis plus ; ma main serrait celle de Catherine, celle d'Irène, et ces points de contact ne m'étaient plus sensibles.

Il me semblait qu'un torrent d'électricité nous entourait, nous confondait tous trois.

Ce fut une impression inexplicable, profonde, presque douloureuse. Lorsque je revins à moi, j'entendis le docteur s'écrier :

— Elle a pleuré, elle est sauvée !...

— Vous me l'avez rendue ! — dit Catherine en tombant à genoux devant moi.

LII

LE BOCAGE.

Cette crise salutaire sauva Irène.

Pendant un mois que dura la convalescence, je ne la quittai pas un seul jour, pas une seule nuit.

. . . .

Aux premiers jours du printemps, le docteur Ralph engagea madame de Fersen à aller habiter la campagne avec sa fille, et comme position indiqua de préférence les environs de Fontainebleau.

Madame de Fersen ayant été voir une fort jolie maison appelée le *Bocage*, située près du village de Moret, s'en arrangea, y fit faire les réparations nécessaires, et il fut décidé que nous irions l'habiter avec elle et Irène au commencement de mai.

Si ma présence continuelle chez madame de Fersen eût été connue, elle eût été odieusement interprétée. Aussi, le lendemain de la crise qui avait été si favorable à Irène, je dis à sa mère qu'il fallait interdire l'entrée de son appartement à tout le monde, excepté au médecin, à la gouvernante et à une autre des femmes de madame de Fersen dont elle était très sûre. J'avais habité pendant la maladie d'Irène un entresol inoccupé, et dont les fenêtres s'ouvraient sur un terrain désert ; aussi tout le monde avait-il ignoré mon retour à Paris et mon séjour chez Catherine.

Madame de Fersen n'emmenait à Fontainebleau que les mêmes gens qui l'avaient entourée lors de la maladie de sa fille, sa gouvernante et deux femmes. Le reste de sa maison demeurait à Paris.

Elle me demanda de me précéder de deux jours au Bocage.

Elle partit.

Le lendemain, je reçus les indications les plus précises pour me rendre à la petite porte du parc du Bocage.

A l'heure dite, j'étais à cette porte ; je frappai, elle s'ouvrit.

Le soleil était sur le point de se coucher, mais il jetait encore quelques chauds rayons à travers la verte dentelle d'un berceau de glycinées à grappes violettes sous lequel je trouvai Catherine, qui m'attendait avec Irène, qu'elle tenait par la main.

Était-ce souvenir, était-ce un effet du hasard, je ne sais ; mais, comme le jour où je la vis pour la première fois à bord de la frégate russe, Catherine portait une robe de mousseline blanche et un bonnet de blonde avec une branche de géranium rouge.

Quoique les chagrins l'eussent beaucoup maigrie, elle était toujours belle, et plus charmante encore que belle. C'était toujours son élégante et noble taille, sa physionomie à la fois imposante, gracieuse et réfléchie, ses grands yeux d'un bleu si pur et si doux frangés de longs cils noirs, ses cheveux d'ébène, dont les nattes épaisses encadraient son front blanc, fier et mélancolique, et descendaient sur ses joues, que la douleur avait pâlies.

Irène était, comme sa mère, vêtue de blanc ; ses longs cheveux bruns, tressés de rubans, tombaient sur ses épaules, et son adorable figure, quoique toujours sérieuse et pensive, semblait à peine se ressentir de ses souffrances passées.

Le premier mouvement de Catherine fut de prendre sa fille dans ses bras et de la mettre dans les miens, en me disant avec la plus vive émotion :

— Maintenant, n'est-ce pas aussi votre Irène ?...

Et son regard brilla de reconnaissance et de joie à travers ses larmes.

. . . .

. . . .

Il est des sensations qu'il faut renoncer à décrire, car elles sont immenses comme l'infini. . . . . .

. . . .

Ce premier élan de bonheur passé, madame de Fersen me dit :

— Maintenant il faut que je vous mène chez vous.

Je lui donnai le bras, Irène prit ma main, et je me laissai guider par Catherine.

Nous restâmes longtemps silencieux...

Après avoir suivi une longue allée très obscure, car le soleil déclinait rapidement, nous arrivâmes à une éclaircie sur la lisière du bois.

— Voici votre chaumière, — me dit madame de Fersen.

Ma *chaumière* était une sorte de chalet suisse à demi caché dans un massif d'acacias roses, de tilleuls et de lilas, et bâti au bord d'un très bel étang, sur de gros blocs de rochers de grès particuliers aux environs de Fontainebleau. Cette *fabrique* ayant été destinée sans doute à servir de point de vue, on avait tiré tout le parti possible des moindres accidens de sa position charmante.

Un épais tapis de pervenches, de lierre, de mousse et de fraisiers sauvages couvrait presque entièrement les rochers blanchâtres, et de chacun de leurs interstices sortait une touffe d'iris, de rhododendrons ou de bruyères.

Au delà de l'étang, une belle pelouse de gazon entourée de bois montait en pente douce jusqu'à la façade de la maison que devait habiter madame de Fersen, et qu'on apercevait au loin.

La vue s'arrêtait de tous côtés sur un horizon de verdure formé par un bois épais qui contournait les hautes murailles du parc et les cachait entièrement.

Sans doute on eût pu désirer mieux pour la variété des aspects ; mais comme notre vie au *Bocage* devait être entourée du mystère le plus profond, cette immense et impénétrable barrière de feuillage devenait très précieuse.

Au bout de quelques minutes, nous étions au pied de l'escalier du chalet. Madame de Fersen tira une petite clef de sa ceinture, et ouvrit la porte du rez-de-chaussée.

D'un coup d'œil je vis qu'elle avait présidé à l'arrangement de deux petits salons qui le composaient. Tout y était de la plus extrême mais de la plus élégante simplicité. Là je trouvai des fleurs partout, un piano, un chevalet pour peindre, les livres qu'elle m'avait entendu citer comme mes préférences.

Enfin, me montrant un cadre d'ébène à portes richement incrustées de nacre, madame de Fersen me pria de l'ouvrir : j'y trouvai d'un côté l'admirable esquisse que Frank avait faite d'Irène mourante, et de l'autre un récent portrait d'Irène, peint aussi par Frank.

Je pris la main de Catherine, que je portai à mes lèvres avec un sentiment de reconnaissance ineffable.

Elle-même pressa sa main contre mes lèvres, par un mouvement plein de tendresse.

Puis elle se mit à embrasser sa fille avec passion.

Je refermai le cadre, non sans être encore vivement touché de cette marque de souvenir de Catherine, à qui j'avais dit mes idées sur les portraits exposés indifféremment à tous les yeux.

Lorsque nous quittâmes le chalet, le soleil jetait ses reflets de pourpre et d'or dans les eaux paisibles de l'étang. Les acacias secouaient leur neige rose et embaumée. On n'entendait aucun bruit... de tous côtés l'horizon était borné par de grandes masses de verdure... nous nous trouvions au milieu de la solitude la plus profonde, la plus paisible, la plus mystérieuse...

Sans doute émue à la vue de ce tableau d'une mélancolie si douce, Catherine s'accouda sur le balcon du chalet, et resta quelques minutes rêveuse.

Irène s'assit à ses pieds et se mit à cueillir des roses et des chèvrefeuilles pour faire un bouquet.

Je m'appuyai sur la porte, et malgré moi j'éprouvai une angoisse douloureuse en contemplant madame de Fersen...

J'allais passer de longs jours auprès de cette femme si passionnément aimée... et la délicatesse devait m'empêcher de lui dire un mot de cet amour si ardent, si profond, que tous les événemens passés avaient encore augmenté...

Et je ne savais pas si j'étais aimé... ou plutôt je désespérais d'être aimé ; il me semblait que la destinée qui nous avait réunis, madame de Fersen et moi, auprès du lit de mort de sa fille, pendant un mois de terribles angoisses, avait été trop fatale pour se terminer par un sentiment si tendre...

J'étais absorbé dans ces tristes pensées, lorsque madame de Fersen fit un mouvement brusque comme si elle se fût éveillée d'un songe, et me dit :

— Pardon; mais il y a si longtemps que je n'ai respiré un air vif et embaumé comme celui-ci, que je jouis de cette admirable nature en égoïste.

Irène partagea son bouquet en deux, en donna un à sa mère, me donna l'autre, et nous nous remîmes en marche vers la maison.

Nous y arrivâmes après une longue promenade, car le parc était fort grand.

LIII

JOURS DE SOLEIL.

Au Bocage, 10 mai 18... (1).

Il est onze heures du soir; je viens de quitter madame de Fersen. Me voici donc dans le chalet que je dois désormais habiter près d'elle!

J'éprouve une sensation étrange.

Les événemens se sont succédé si rapidement depuis un mois, mon cœur a été bouleversé par des émotions si diverses, que je sens le besoin de me rendre compte de mes souvenirs, de mes vœux et de mes espérances.

C'est pour cela que je reprends ce journal, interrompu depuis mon départ de Khios.

Les idées se pressent si confuses dans mon esprit que j'espère les éclaircir en les écrivant; j'agis à peu près comme les gens qui, ne pouvant faire un calcul de tête, sont obligés de le faire sur le papier.

Quel sera pour moi la fin de cet amour? Le docteur Ralph a formellement signifié à madame de Fersen que ma présence serait longtemps indispensable à la parfaite guérison d'Irène, et que, pendant deux ou trois mois encore, il fallait surtout songer à calmer l'imagination de cette enfant, et à ne pas lui donner la moindre secousse ou le moindre chagrin, ces émotions étant d'autant plus dangereuses pour elle qu'elle les concentrait profondément.

L'attraction que j'inspire à Irène, attraction que le docteur Ralph attribue à des affinités magnétiques et mystérieuses, dont il cite mille exemples, soit chez les hommes, soit chez les animaux, mais qu'il avoue ne pouvoir expliquer; cette attraction, dis-je, me met dans une position singulière.

L'action de ma présence ou de mon absence sur cette enfant est un fait acquis, irrécusable. Depuis près d'une année Irène a eu trois ou quatre crises légères, graves ou presque mortelles, qui n'ont pas eu d'autres causes que son chagrin de ne plus me voir, et surtout de ne plus me voir auprès de sa mère... car sa gouvernante m'a dit depuis que même nos entrevues des Tuileries n'avaient pas complétement satisfait Irène, qui regrettait toujours le temps de son séjour à bord de la frégate.

Ma présence est donc pour ainsi dire le lien qui attache Irène à la vie.

Sans mon amour, sans ma passion pour Catherine, sans l'intérêt profond que m'inspire son enfant, cette impérieuse obligation de ne jamais quitter Irène me serait pénible et embarrassante.

Mais j'adore sa mère! Mais si je la compare aux autres sentimens que j'ai éprouvés, celui qu'elle m'inspire est le plus profond de tous... et il faut que la voyant chaque jour, que rapproché d'elle par les circonstances les plus saisissantes, les plus mystérieuses, les plus faites pour porter l'amour le plus calme jusqu'à l'exaltation, il faut que je me taise, que Catherine soit pour moi une sœur, une amie!

Ce serait donc au nom de mon dévouement passé, presque au nom de l'influence fatale que j'exerce involontairement sur Irène, que je viendrais parler à Catherine des espérances de mon amour!

Ce rôle serait lâche... serait méprisable.

Et si la malheureuse mère allait croire, mon Dieu! que j'exige son amour pour prix de ma présence auprès de sa fille!...

Ah! cette pensée est horrible!

. . . .

Aussi mon parti est bien pris, irrévocablement pris. Jamais un mot d'amour ne sortira de ma bouche.

. . . .

Au Bocage, 11 mai 18...

Mes bonnes actions me portent malheur... Encore une raison de plus pour garder le silence le plus complet.

Ce matin on a apporté les journaux dans le salon.

Madame de Fersen en ouvrit un et s'est mise à le lire.

Tout à coup je l'ai vue interrompre sa lecture, tressaillir, rougir beaucoup; puis, avec l'expression d'une surprise muette, elle a abaissé lentement ses mains sur ses genoux en secouant sa tête, comme si elle eût dit : « Est-ce bien possible! »

Jetant ensuite sur moi un regard voilé de larmes, elle s'est brusquement levée, et est sortie.

Ne sachant à quoi attribuer cette vive émotion, je ra-

(1) Arthur, selon son habitude, intercale ici des fragmens de son journal, interrompu depuis Khios, et sans doute repris lors de son arrivée au Bocage. Les chapitres précédens sont destinés à remplir la lacune qui séparait les deux époques, et pendant laquelle Arthur semble avoir négligé de tenir ce *memorandum*.

massai le journal, et bientôt les lignes suivantes m'expliquèrent l'étonnement de madame de Fersen.

« On sait que la maison *** et compagnie du Havre a fait, il y a un mois, une faillite qui s'élève, dit-on, à plusieurs millions. Le chef de cette maison s'est embarqué secrètement pour les États-Unis. Quelques créanciers, prévenus des bruits alarmans qui couraient sur la solidité de cette maison, avaient retiré à temps une partie de leurs fonds. M. Dumont, agent d'affaires de M. le comte Arthur de ***, compromis dans cette faillite pour la somme de cent cinquante mille francs, n'a pas été aussi heureux : manquant à cette époque de pouvoirs nécessaires, quoiqu'il fût venu au Havre pour parer à ce désastre, il a déposé sa plainte au parquet de M. le procureur du roi, la banqueroute devant être évidemment regardée comme frauduleuse; mais, en présence de l'actif qui se monte à peine à quatre-vingt mille livres, les nombreux créanciers de la maison *** doivent considérer leurs fonds comme perdus. »

Madame de Fersen avait su mon départ précipité pour le Havre, puisque son courrier m'avait atteint avant mon arrivée dans cette ville. J'en étais revenu immédiatement; l'époque de ce retour coïncidait avec la date de la faillite. Il était donc évident pour Catherine que mon empressement à me rendre auprès d'Irène mourante m'avait seul causé cette perte. Aussi, maintenant, plus que personne, je dois craindre de paraître demander le prix de mon sacrifice.

En parcourant machinalement le journal, au-dessous de la nouvelle que je viens de citer, je lus la note suivante, qui m'intéressait.

La feuille que je lisais était une feuille semi-officielle ; on pouvait la regarder comme bien renseignée.

« On parle de quelques mutations prochaines dans notre corps diplomatique. On cite parmi les personnes qui pourraient être appelées à un emploi très éminent dans les affaires étrangères, M. le comte Arthur de ***, qui, très jeune encore, a tout droit à cette faveur par ses voyages, par ses études, et par des travaux consciencieux auxquels il s'est longtemps livré comme chef du cabinet particulier de S. E. M. le ministre des affaires étrangères. Ces renseignemens, que nous pouvons donner pour certains, prouvent assez que, lorsque la distinction de la naissance et les avantages de la fortune accompagnent une capacité éminente et reconnue, on doit tout attendre de l'appui et des encouragemens des ministres du roi. »

Cette note émanait du cabinet de monsieur de Serigny, qui croyait, pendant mon absence, m'être fort agréable en demandant sans doute au roi quelque faveur pour moi.

Assez indifférent, je l'avoue, à cette nouvelle, j'allai retrouver Catherine.

Je la rencontrai dans une allée du parc.

— Je sais tout, — me dit-elle en me tendant la main... — Encore cela !... encore cela !... mon Dieu !... — ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. — Et moi, qu'ai-je donc fait pour lui ?

Ces mots m'allèrent au cœur et me causèrent une émotion si douce, si profonde, que mes espérances se réveillèrent malgré moi... Mais bientôt, réprimant ces pensées, et voulant changer le sujet de la conversation, je lui dis :

— Vous ne me faites donc pas compliment de mes succès futurs ?

Elle me regarda d'un air étonné.

— Quels succès ?

— Vous n'avez donc pas lu le journal d'aujourd'hui ?

— Si... mais de quels succès parlez-vous ?

— On dit, dans ce journal, que je serai appelé très prochainement à un emploi important dans les affaires étrangères.

Catherine reprit sans paraître m'avoir entendu :

— Voulez-vous me faire une promesse ?

— Quelle est-elle ?

— Je vais vous envoyer Irène au chalet... mais je ne désire pas vous voir aujourd'hui... Vous ne m'en voudrez pas ? — me dit-elle en me tendant tristement la main.

— Non sans doute, — lui dis-je très étonné de cette résolution subite.

Au Bocage, 13 mai 18...

. . . .

Depuis combien de temps ce journal est-il interrompu... je ne sais... je ne m'en souviens plus.

Et d'ailleurs maintenant sais-je quelque chose ? ai-je des souvenirs ?

Tout ce qui m'arrive n'est-il pas un songe, un songe si éblouissant que je me demande où est la limite du réel, où finit le rêve, où commence le réveil ?

Songe, souvenir, réveil !!! ce sont là des mots vains et décolorés... que j'employais avant ce jour...

Je voudrais maintenant des mots nouveaux pour peindre ce que je n'avais pas encore ressenti.

Non-seulement me servir des termes d'autrefois pour dire mes émotions d'aujourd'hui me semble impossible... mais encore j'y vois un blasphème... une profanation...

Ne serais-je pas le jouet d'une illusion ?... Est-ce bien moi... moi... qui écris ceci *au Bocage...* dans le chalet ?....

Oui, oui, c'est moi... je regarde cette pendule, elle marque cinq heures... je vois l'étang réfléchir les rayons du soleil, j'entends les arbres frémir sous la brise, je sens le parfum des fleurs, et au loin j'aperçois sa demeure *à elle.*

Ce n'est donc pas un songe ?

Voyons, rassemblons mes souvenirs... remontons pas à pas jusqu'à la source de ce torrent de félicité qui m'enivre...

Quel jour sommes-nous, aujourd'hui ?... je ne sais plus... Ah ! c'est dimanche... elle est allée à la messe ce matin... et elle y a pleuré... beaucoup pleuré.

Bénies soient ces précieuses larmes !

Mais quand donc avons-nous reçu ces journaux ?... Les voici, c'était avant-hier...

Avant-hier !... chose étrange !... Des années se seraient passées depuis ce jour qu'il ne me paraîtrait pas plus lointain !!!

Entre le passé d'hier, qui nous était presque indifférent, et le présent d'aujourd'hui, qui est tout pour nous... il y aurait donc un siècle de distance !...

Oui, c'était avant-hier... que Catherine m'a prié de la laisser seule.

Je lui ai obéi ; mais il me semble que cela m'a beaucoup attristé.

Irène est venue jouer sur les marches du chalet.

La cloche du dîner a sonné...

Au lieu de paraître à table comme à l'ordinaire, Catherine m'a fait prier de dîner seul, car *elle* était souffrante !

Le soir, le temps était lourd... Catherine est descendue dans le salon... je l'ai trouvée très pâle...

— J'étouffe chez moi, — m'a-t-elle dit, — je suis inquiète... agitée... nerveuse... ce temps est si orageux !

Puis elle m'a demandé mon bras pour se promener dans le parc... Contre son habitude, elle a dit à madame Paul, gouvernante d'Irène, de nous suivre avec sa fille.

Nous avons pris l'allée tournante du bois, et nous sommes arrivés près la petite tonnelle recouverte de glycinées, où *elle* m'avait attendu avec Irène le premier jour de mon arrivée au Bocage...

Je ne sais si ce fut l'émotion, ou la fatigue, ou la souffrance, mais Catherine se trouva fatiguée, et voulut s'asseoir sur un banc de gazon.

Le soleil était couché, le ciel couvert de nuages empourprés par les derniers rayons du soleil et à chaque ins-

tant sillonnés par d'éblouissans éclairs de chaleur qu'Irène suivait d'un air curieux et rassuré.

Catherine ne disait rien... et semblait profondément absorbée.

Le crépuscule commençait à obscurcir le bois, lorsque Irène, que sa gouvernante tenait sur ses genoux, s'endormit.

— Madame, mademoiselle Irène s'endort, — dit madame Paul; — monsieur le docteur a bien recommandé de ne pas la laisser exposée à la fraîcheur du soir...

— Rentrons, — me dit Catherine... Et elle se leva.

Elle était si faible, qu'elle s'appuyait sur mon bras de tout son poids.

Nous marchâmes ainsi quelques pas... mais très lentement; madame Paul nous précédait avec Irène.

Tout à coup je sentis Catherine presque défaillir, elle me dit à voix basse :

— Je ne puis faire un pas de plus... je suis brisée...

— Tâchez, — lui dis-je, — d'atteindre seulement le chalet, il est tout proche... vous vous reposerez sur le banc qui est à la porte...

— Mais Irène! — s'écria-t-elle avec inquiétude.

Une sinuosité de la route nous cacha la gouvernante, qui nous avait déjà de beaucoup devancés.

Je soutins Catherine, et quelques secondes après elle fut assise devant la porte du chalet.

Les nuages orageux s'étaient dissipés; à nos pieds nous voyions l'étang dans lequel les étoiles commençaient à se réfléchir... Le parfum des fleurs, que les temps lourds et chauds rendent plus pénétrant, saturait l'air... il n'y avait pas un souffle de brise, pas un bruit.

La nuit était si douce, si belle, si transparente, qu'à son indécise clarté je distinguai parfaitement les traits de Catherine... Toute ma vie semblait concentrée dans mon cœur, qui battait avec force.

Comme Catherine, je me sentais aussi accablé, énervé par l'atmosphère tiède et embaumée qui nous entourait.

Madame de Fersen était assise et accoudée sur des coussins; son front se reposait dans une de ses mains.

Le calme était si profond, que j'entendais le bruit précipité de la respiration de Catherine. Je tombai dans une rêverie profonde, à la fois douce et triste.

Jamais peut-être je ne devais rencontrer une occasion plus favorable de dire à Catherine tout ce que je ressentais; mais la délicatesse, mais la crainte de paraître parler au nom d'un service rendu me rendaient muet.

Tout à coup elle s'écria :

— Je vous en supplie, ne me laissez pas à mes pensées; que j'entende votre voix... Dites-moi ce que vous voudrez... mais parlez-moi; au nom du ciel! parlez-moi.

— Que vous dirai-je? — repris-je avec résignation.

— Qu'importe! — s'écria-t-elle en joignant les mains d'un air suppliant; — qu'importe!... mais parlez-moi, mais arrachez-moi aux pensées qui m'obsèdent... ayez pitié... ou plutôt soyez sans pitié... accusez-moi, accablez-moi, dites-moi que je suis une femme assez ingrate, assez égoïste... assez lâche pour n'avoir pas le courage de la reconnaissance, — s'écria-t-elle en s'animant malgré elle, et comme si elle eût laissé échapper un secret trop longtemps contenu, — ne ménagez pas vos reproches, car vous ne savez pas combien votre résignation me fait mal... vous ne savez pas combien je désirerais vous trouver moins généreux. Car enfin... que dire d'une femme qui, rencontrant un ami sûr, discret, se laisse pendant six mois entourer par lui des soins les plus délicats, les plus assidus et les plus respectueux, qui le voit se dévouer aux moindres caprices d'un pauvre enfant souffrant... et puis qui, un jour, pour toute reconnaissance, et par le plus vain, le plus honteux des motifs, congédie brutalement cet ami... Et ce n'est pas tout, cette femme, dans une circonstance épouvantable, a de nouveau besoin de lui... lui seul peut sauver la vie de sa fille... elle l'appelle aussitôt, car elle sait qu'elle peut tout attendre de l'abnégation de ce cœur héroïque; lui, sacrifiant tout, accourt à l'instant pour arracher l'enfant à la mort...

— Je vous en prie... ne parlons pas de ces tristes souvenirs.... ne songeons qu'au bonheur présent, — lui dis-je.

Mais Catherine ne parut pas m'avoir entendu, et continua avec un degré croissant d'exaltation qui m'effraya :

— Et cela sans que cet ami si bon, si noble ait jamais osé dire un mot qui pût faire la moindre allusion à son admirable conduite! Génie tutélaire de cette femme et de son enfant, quand tous deux souffrent... il se contente d'être là... toujours là... doux, triste, résigné... et puis, quand il a fini de les sauver, car sauver l'enfant c'est sauver la mère, il s'en va, fier, silencieux et réservé... heureux sans doute du bien qu'il a fait, mais semblant craindre l'ingratitude ou dédaigner la reconnaissance qu'il inspire...

La voix de Catherine devenait de plus en plus brève et plus saccadée; j'étais enivré de ses paroles, mais elles me paraissaient presque arrachées à Catherine par une excitations fiévreuse; elles contrastaient tant avec sa réserve habituelle, que je craignais que cette raison, jusqu'alors si ferme et si sereine, ne subît enfin la réaction tardive des effroyables secousses qui, depuis six semaines, l'avaient ébranlée...

— Catherine, Catherine! — m'écriai-je, — vous aimez trop votre enfant pour que j'aie jamais pu douter de votre gratitude! ma plus chère, ma plus précieuse récompense...

Quoiqu'elle eût entendu ma réponse, puisqu'elle y fit allusion, Catherine reprit avec un accent de plus en plus passionné :

— Oh! oui, oui; dites-moi bien que le sentiment délicieux... invisible, qui me charme et qui m'enivre à cette heure... c'est de la reconnaissance... dites-moi bien que rien n'est plus saint, que rien n'est plus religieux, plus légitime que ce que je ressens... Une femme a bien le droit de dévouer sa vie à celui qui lui a rendu son enfant, surtout quand celui-là... aussi généreux que délicat... n'a jamais osé dire un mot de ses justes espérances... aussi... n'est-ce pas que c'est à elle... à elle... de venir... lui demander... avec bonheur, avec orgueil... comment jamais récompenser tant d'amour.

— En le partageant!... — m'écriai-je.

— En avouant... qu'on l'a toujours partagé... — dit Catherine d'une voix faible.

Et elle laissa tomber ses mains dans les miennes avec accablement.

Au Bocage, 16 mai 18...

. . . .

Malheur!... malheur!...

Depuis hier je ne l'ai pas vue. Le docteur Ralph est arrivé ici cette nuit, il la trouve dans le plus grand danger... il attribue cette fièvre dévorante, cet affreux délire à la réaction de toutes les angoisses que la malheureuse femme a contenues pendant la maladie de sa fille.

Mais il ne sait pas tout...

Ah! que ses remords doivent être terribles! combien elle doit souffrir, et je ne suis pas là, et je ne puis pas être là.

Oh! oui, je l'aime... je l'aime de toutes les forces de mon âme, car ce souvenir enivrant qui me rendait hier presque fou de bonheur, maintenant je le maudis!

La vue d'Irène me fait mal... Aujourd'hui cette enfant est venue à moi, je l'ai repoussée... elle est fatale à sa mère, comme elle sera peut-être fatale à moi-même. . . .

. . . .

Le docteur Ralph sort d'ici... il n'y a pas de mieux.

J'ai remarqué en lui un changement singulier.

Ce matin, comme toujours, en arrivant, il m'a donné

la main avec cordialité ; ordinairement sa figure austère exprimait un sentiment de bienveillance en m'abordant... Ce soir, je lui ai tendu la main, il ne l'a pas prise. Son regard m'a semblé sévère, interrogatif... Après m'avoir instruit brièvement de l'état de la santé de Catherine, il est sorti d'un air glacial.

Dans l'égarement de la fièvre... Catherine aurait-elle parlé ?...

Oh ! cette pensée est horrible... heureusement il n'y a près d'elle que la gouvernante d'Irène et que le docteur Ralph.

Mais qu'importe !... qu'importe?... cette gouvernante est une de ses femmes, ce médecin est un étranger ! et elle si fière, parce qu'elle avait toujours eu le droit d'être fière... la voilà peut-être désormais forcée de rougir devant ces gens-là !

Si elle a parlé... elle ne le sait pas, elle ne le saura sans doute jamais; mais ils le savent eux... ils ont peut-être son secret et le mien !...

Si d'un mot on pouvait anéantir deux personnes... je le dirais, je crois...

Au Bocage, 17 mai 18...

Que faire, que devenir, si la maladie continue de marcher avec cette rapidité? Le docteur Ralph ne veut plus se charger seul de cette responsabilité... il réunira alors plusieurs médecins consultans et. . . . .

. . . .

Je ne puis continuer à écrire, les sanglots me suffoquent.

Il m'est arrivé ce matin un chose étrange.

Lorsque le docteur m'a annoncé que la maladie de Catherine empirait... je suis revenu ici, dans le chalet ; j'ai voulu écrire ce que je ressentais, car je ne puis ni ne veux confier à personne mes joies ou ma douleur; aussi, lorsque mon cœur déborde de félicité ou de malheur, j'éprouve un grand soulagement à faire au papier ces confidences muettes.

En apprenant le nouveau danger que courait Catherine, j'ai tant souffert, que j'ai voulu écrire mes angoisses... c'est-à-dire les épancher...

Cela m'a été impossible... je n'ai pu que tracer d'une main tremblante les mots qui commencent cette page, et qui ont été bien vite interrompus par mes larmes.

Alors je suis sorti dans le parc.

Là, pour la première fois, j'ai amèrement regretté, oh ! bien amèrement regretté de n'avoir ni la foi ni l'espérance religieuse.

J'aurais pu prier pour Catherine !

Sans doute il n'y a rien de plus accablant que de reconnaître l'épouvantable vanité des vœux qu'on adresse au ciel pour un être adoré que vous tremblez de perdre ; mais, au moins, vous avez une minute d'espoir... mais, au moins, c'est un devoir que vous remplissez... mais, au moins, votre douleur a un langage, vous ne la croyez pas stérile!!!

Mais ne pouvoir dire à aucune puissance humaine ou surhumaine *« sauvez-la !!! »* c'est affreux.

Je sentis si douloureusement cette impuissance, qu'éperdu je tombai à genoux sans savoir à qui j'adressais mon ardente prière. Mais profondément convaincu, dans ce moment d'hallucination, que ma voix serait entendue, je m'écriai :

« Sauvez-la !... sauvez-la !... »

Puis, malgré moi, j'eus une lueur d'espérance, j'eus pour ainsi dire la conscience d'avoir accompli un devoir.

Plus tard, je rougis de ce que j'appelais ma faiblesse, ma puérilité.

Puisque mon esprit ne pouvait comprendre et conséquemment ne pouvait croire les affirmations qui constituent les différentes religions humaines, quel dieu implorai-je ?...

Quel pouvoir avait pu m'arracher cette prière, le dernier cri, la dernière formule du désespoir.

. . . .

La crise que le docteur redoutait n'a pas eu lieu...

Catherine n'est pas mieux, mais elle n'est pas plus mal... Pourtant le délire continue.

La froideur du docteur Ralph à mon égard est toujours extrême.

Depuis que sa mère est malade, Irène donne de fréquentes preuves de sensibilité et de tendresse enfantine, mais sérieuse et résolue comme son caractère.

Ce matin elle m'a dit :

— Ma mère souffre beaucoup, n'est-ce pas?

— Beaucoup, ma pauvre Irène !

— Quand un enfant souffre, sa mère vient souffrir à sa place pour qu'il ne souffre plus, n'est-ce pas ? — me demanda-t-elle gravement.

Étonné de ce singulier raisonnement, je la regardai attentivement sans lui répondre ; et elle reprit :

— Je veux souffrir à la place de ma mère... menez-moi au médecin.

Cet enfantillage, qui m'aurait fait sourire dans d'autres circonstances, me navra... et j'embrassai Irène pour cacher mes larmes.

Au Bocage, 17 mai 18...

Il y a de l'espoir... le délire cesse.... un abattement profond lui succède. Le docteur Ralph redoutait l'ardeur, l'activité de son sang enflammé.

Maintenant il redoute l'atonie, la faiblesse.

La connaissance lui est revenue... son premier mot a été le nom de sa fille.

La gouvernante m'a dit que le docteur n'avait pas encore permis qu'on la lui amenât.

Vingt fois j'ai été sur le point de demander à madame Paul si Catherine s'était informée de moi... mais je ne l'ai pas osé.

. . . .

Au Bocage, 18 mai 18...

Aujourd'hui, pour la première fois, le docteur Ralph a permis à la gouvernante de conduire Irène auprès de madame de Fersen.

J'attendais avec une impatience douloureuse et inquiète le moment où je verrais Irène, espérant avoir par elle quelques renseignemens sur sa mère... et peut-être... un mot, un souvenir de Catherine.

Une fois revenue à elle, je ne sais quel parti madame de Fersen prendra envers moi.

Souvent, pendant le paroxysme de remords désespérés qui suivent une première faute, les femmes haïssent l'homme auquel elles ont cédé... de toute la violence de leurs regrets, de toute l'énergie de leur douleur ; elles l'accablent de reproches, c'est sur lui seul que doit peser toute la responsabilité du crime ; elles n'ont pas été ses complices, mais ses victimes.

Si leur âme est restée pure malgré un moment d'égarement involontaire, elles prennent la résolution sincère de ne plus voir celui qui les a séduites et de... n'avoir au moins à pleurer qu'une trahison, qu'une surprise.

Cette résolution, elles y sont d'abord fidèles.

Elles cherchent, non à excuser, mais à racheter leur faute à leurs propres yeux par le rigoureux accomplissement de leurs devoirs ; mais le souvenir de cette faute est là... toujours là...

Plus le cœur est noble, plus la conscience est sévère, plus le remords est implacable... alors elles souffrent affreusement, les malheureuses !... car elles sont seules, car elles sont forcées de dévorer leurs larmes solitaires et de sourire au monde.

Alors, quelquefois effrayées de cette solitude, de cette concentration muette de leurs peines, elles se résignent

à demander des consolations, de la force, à celui qui les a perdues. Au nom de leurs remords, elles le supplient d'oublier un moment d'erreur... de n'être plus pour elles qu'un ami sincère, que le confident des chagrins qu'il a causés. Mais presque toujours les femmes n'ont pas encore pleuré toutes leurs larmes.

L'homme, grossier comme son espèce, ne comprend pas cette lutte sublime de l'amour et du devoir dont elles souffrent. Ces martyres de tous les instans, ces terreurs menaçantes que soulève chez elles le souvenir de l'honneur, de la famille, de la religion outragés; ces épouvantables tortures, l'homme les traite de *caprice ridicule*, de *scrupule de pensionnaire*, ou de *sotte influence de confessionnal.*

Si la lutte se prolonge, si la pauvre femme épuisée use sa vie à sauver les apparences d'une douleur qui la déshonore, et résiste vaillamment à commettre une autre faute, l'homme s'irrite, se révolte contre ces *pruderies* qui le blessent dans son amour-propre, dans le vif de sa passion avide et brutale; une dernière fois il injurie à tant de vertu, à tant de malheur et à tant de courage, en disant à cette femme désolée que *ce regain de principes est un peu tardif;* et, ivre d'une ignoble vengeance, il court aussitôt afficher une autre liaison, avec le cynisme de sa nature.

Et il a été aimé, et il est aimé! et une femme, et belle et vertueuse, a risqué pour lui son bonheur, son avenir, celui de ses enfans; tandis que lui eût lâchement reculé devant le moindre de ces sacrifices!...

Pourquoi donc si misérable et pourtant si adoré?... Parce que les femmes aiment bien plus les hommes pour les qualités qu'elles sont obligées de leur rêver, et dont leur exigeante délicatesse les pare que pour celles qu'ils possèdent réellement.

Si au contraire, par une bien rare exception, un homme comprend tout ce qu'il y a de saint et d'adorable dans les remords, s'il tâche de calmer les douleurs qu'il a causées, sa douceur, sa résignation ont pour une femme de plus grands dangers encore...

Catherine éprouva-t-elle ces remords incessans?

Ou bien, comme ces femmes qui, par une soif insatiable de dévouement, ou par la pudeur du chagrin, cachent leurs peines et ne laissent voir que leur félicité, Catherine voudra-t-elle me laisser ignorer ses angoisses?...

La connaissant comme je la connais, je crois pouvoir presque deviner quels seront ses sentimens pour moi d'après ce que Irène me rapportera de sa conversation.

Aussi j'attends l'arrivée de cette enfant avec une impatience ardente.

. . . .

Joies du ciel!!! je la vois accourir avec un bouquet de roses à la main.

. . . .

Mon cœur ne me trompe pas: c'est Catherine qui me l'envoie.

Elle me pardonne mon bonheur.

LIV

UNE FEMME POLITIQUE.

Là s'arrêtent les fragmens de journal que j'ai autrefois écrits au Bocage. . . . .

. . . .

Pendant les quatre mois qui suivirent l'aveu de Catherine, et que nous passâmes dans cette profonde solitude, ma vie fut si complétement remplie par les enivremens de notre tendresse toujours renaissante, que je n'eus ni le temps ni le besoin de retracer tant de délicieuses émotions.

Alors Catherine m'avoua que depuis notre départ de Khios elle avait ressenti pour moi un vif intérêt.

Quand je lui demandai pourquoi elle m'avait un jour si durement traité en me priant de ne plus voir sa fille, elle me dit que son désespoir de se sentir de plus en plus dominée par l'affection qu'elle éprouvait pour moi, joint à la jalousie et à son chagrin de me savoir épris d'une femme aussi légère que madame V***, l'avait seul décidée à mettre un terme à la mystérieuse intimité dont Irène était le lien, quoique cette détermination lui eût horriblement coûté.

Apprenant ensuite la fin de ma prétendue liaison avec madame de V***, et voyant que l'absence, au lieu de diminuer l'influence que j'avais sur elle l'augmentait encore, Catherine avait plusieurs fois tenté de renouer nos relations d'autrefois. Irène commençait d'ailleurs à s'affecter gravement de ne plus me voir. « Mais l'amour est si inexplicable dans ses contrastes et dans ses délicatesses, — me dit Catherine, — que cette raison même, jointe à votre apparence de dédain et de froideur, me fit toujours hésiter de venir franchement à vous, craignant que ma démarche ne vous parût seulement dictée par ma sollicitude pour la santé de ma fille. Pourtant, l'état de cette pauvre enfant empirait tellement, qu'à ce bal du château j'étais bien résolue de vaincre ma timidité et de tout vous dire; mais votre accueil fut si glacial, votre départ si brusque, que cela me fut impossible... Le lendemain, je vous écrivis... mais vous ne me répondîtes pas... Il fallut, hélas! que la vie d'Irène fût désespérée pour que j'osasse de nouveau vous écrire au Havre. Dieu sait avec quelle admirable générosité vous m'avez entendue! » . . . .

. . . .

La première amertume de ses remords passée, l'amour de Catherine pour moi fut calme, digne et presque serein.

On sentait qu'après avoir fait tout pour résister à une passion invincible, cette femme était disposée à subir avec une courageuse résignation les conséquences de sa faiblesse.

Les quatre mois que nous passâmes au Bocage furent pour moi, furent pour elle l'idéal du bonheur.

Mais à quoi bon parler de bonheur?... tout ceci maintenant est une cendre amère et froide!...

Qu'importe, hélas! continuons la triste tâche que je me suis imposée.

. . . .

Lorsque je pus arracher quelques minutes à mon amour, j'écrivis à monsieur de Serigny pour le remercier de ses intentions bienveillantes, dont j'avais été instruit par la note d'un journal officiel, et aussi pour le prévenir que je resterais encore absent pendant quelques mois; que je ne pouvais lui dire le lieu de ma retraite, mais que je le priais, dans le cas où l'on s'informerait de moi auprès de lui, de répondre de telle sorte qu'on me crût en pays étranger.

Au mois de septembre, Catherine, apprenant que son mari devait arriver à la fin de l'année, m'annonça qu'elle désirait revenir à Paris.

Ce désir de Catherine m'étonna et m'affligea.

Nous avions beaucoup agité la question de savoir si je continuerais ou non les fonctions dont je m'étais chargé auprès de monsieur de Serigny.

Catherine avait constamment persisté à m'y engager.

En vain je lui représentais que ces heures d'insignifiant travail seraient dérobées à notre amour, et que je ne trouverais plus aucun attrait dans cette occupation, où je n'avais cherché qu'une distraction à mes chagrins. En vain je lui disais que toute la correspondance dont j'étais chargé, ne roulait que sur les sujets les plus mesquins du monde, et ne m'offrait aucun intérêt.

A cela elle me répondait que, vers une époque plus ou moins rapprochée, de grandes questions seraient nécessairement agitées dans les hautes régions politiques, et que je regretterais alors d'avoir quitté cet emploi. Elle se

montrait enfin si fière, si heureuse des distinctions que mon mérite, disait-elle, m'avait déjà attirées de la part du roi; elle s'avouait si orgueilleuse de mes succès, que je finis par lui promettre tout ce qu'elle voulut à ce sujet.

Il fut donc résolu entre nous que je reprendrais ma position auprès de monsieur de Serigny.

Afin de ne pas arriver à Paris en même temps que madame de Fersen, et de faire croire que j'étais resté quelque temps en voyage, je devais partir du Bocage pour Londres, et revenir ensuite à Paris rejoindre Catherine.

Après quinze jours passés en Angleterre, j'étais de retour à Paris auprès de madame de Fersen.

Monsieur de Serigny m'avait servi à souhait; dans le monde, on crut généralement qu'une mission importante m'avait retenu pendant six mois à l'étranger.

Le ministre me parut fort aise de me voir partager de nouveau sa table de travail; car le roi, me dit-il, avait bien voulu souvent s'informer de l'époque de mon retour, témoignant son regret de ce que le résumé des dépêches ne fût plus fait par moi.

Aux yeux du monde, je ne vis pas d'abord madame de Fersen beaucoup plus assidûment qu'avant notre départ pour le Bocage; mais peu à peu mes visites devinrent un peu plus fréquentes, sans être pour cela plus remarquées.

Mon caractère d'*homme ambitieux*, complétement absorbé par les affaires d'État, était alors trop généralement accrédité, la réputation de madame de Fersen trop solidement assise dans l'opinion publique, pour que le monde, fidèle à ses habitudes routinières, ne continuât pas de nous accepter ainsi, et il eût fallu bien des apparences contraires à ces idées pour lui faire changer de manière de voir à notre égard.

Le mystère impénétrable qui entourait notre bonheur le doublait encore.

Si souvent je regrettais nos radieuses journées du Bocage, ces journées d'un bonheur si calme, si facile, souvent aussi, lorsqu'à Paris j'échangeais avec Catherine un tendre regard inaperçu de tous, mais bien compris par nous, je ressentais cette joie orgueilleuse qu'on éprouve toujours lorsqu'on possède un secret à la fois formidable et charmant, d'où dépendent l'honneur, l'existence, l'avenir d'une femme adorée.

Quelque temps avant son départ, monsieur de Fersen m'avait confié que sa femme devenait indifférente aux intérêts politiques, dont elle s'était beaucoup occupée jusqu'alors.

De retour à Paris, je vis avec étonnement Catherine reprendre peu à peu ses anciennes relations.

Son salon, que je fréquentais assidûment, était, comme autrefois, le rendez-vous habituel du corps diplomatique. Bientôt les sujets d'entretien qu'on y traitait journellement devinrent si sérieux, qu'à l'exception des ministres et de quelques orateurs influens des deux chambres, la société française élégante et futile disparut presque entièrement des réunions de madame de Fersen.

Quoique sérieuses, ces conversations n'avaient pas une véritable importance : ou elles s'élevaient si haut qu'elles allaient jusqu'aux théories les plus abstraites et les moins praticables; ou elles descendaient à des intérêts si mesquins et si positifs qu'elles étaient étroites et misérables.

C'étaient encore des discussions aussi stériles qu'infinies sur ce thème usé : La Restauration devait-elle résister ou céder à l'influence démocratique? etc., etc.

Catherine m'étonnait toujours par la flexibilité de son esprit et par les tendances généreuses de ses convictions. Un de ses triomphes surtout était la démonstration des avantages que devait trouver la France à préférer l'alliance russe à l'alliance anglaise. Lorsque je la complimentais à ce sujet, elle me disait en riant que *j'étais la France*, et que tout le secret de son éloquence était là.

J'aurais pu lui répondre aussi que ma diplomatie, c'était elle; car, pour lui plaire, je surmontai ma profonde antipathie pour le commérage européen des diplomates qui se donnaient rendez-vous chez elle, et je conservai mes habitudes de travail auprès de monsieur de Serigny. Peut-être aussi demeurai-je dans cet emploi par un sentiment d'orgueil que je ne m'avouais pas, et que faisaient naître sans doute les distinctions dont le roi continuait de m'honorer, et la sorte d'importance dont je jouissais dans le monde; et puis enfin, grâce à mes fonctions, ma présence assidue chez madame de Fersen pouvait être attribuée à des relations purement politiques.

Ce qui me charmait dans Catherine était beaucoup moins l'influence que je lui savais acquise sur son entourage, que la grâce charmante avec laquelle elle abdiquait près de moi cette influence si respectée. Cette femme, d'un esprit solide, élevé, et même un peu magistral, qu'on écoutait avec une rare déférence, dont on commentait les moindres paroles avec recueillement, se montrait dans notre intimité ce qu'elle avait été au Bocage, bonne, simple, gaie, d'une tendresse pleine d'effusion, et je dirais presque d'une soumission remplie de grâce, de prévenance; toujours à mes pieds mettant ses triomphes, et riant avec moi de leur vanité.

Alors je la suppliais au nom de notre amour d'abandonner cette vie si inutilement occupée.

Sur ce sujet seulement, je trouvais toujours Catherine intraitable. Elle m'objectait que monsieur de Fersen allait revenir à Paris, qu'elle avait commis une faute... une grande faute, et qu'elle devait au moins l'expier à force de dévouement aux intentions de son mari. Or, avant son départ, il lui avait expressément enjoint de conserver, d'étendre même les relations qu'elle s'était créées. Aussi obéissait-elle à ces volontés plutôt par suite des reproches que lui faisait sa conscience que par goût.

Autant que moi, elle regrettait ces heures si tristement employées; autant que moi, elle regrettait nos anciens *entretiens de la galerie* à bord de la frégate, et surtout nos quatre mois passés au Bocage, « *ce temps de paradis du cœur,* » comme elle disait, ces jours sans prix qui ne rayonnent qu'une fois dans la vie et qu'on ne retrouve jamais... pas plus qu'on ne retrouve sa jeunesse passée.

Il n'y a rien de plus exclusif, de plus follement absolu que la passion. Tout en reconnaissant la vérité des observations de Catherine, je ne pouvais m'empêcher d'être malheureux de ces obligations que lui imposait le remords d'une faute que je lui avais fait commettre.

Pourtant Catherine se montrait si tendre, si attentive, elle trouvait avec une incroyable adresse de cœur tant de moyens de me parler indirectement de nous au milieu des entretiens les plus sérieux en apparence, que je prenais *mon bonheur en patience.*

En effet, il n'y a rien de si charmant que ce jargon de convention au moyen duquel les amans savent se parler d'eux-mêmes, de leurs espérances et de leurs souvenirs, au milieu du cercle le plus solennel. Rien ne m'amusait tant que de voir les hommes les plus graves prendre innocemment part à nos entretiens à double sens.

Mais aussi ces personnages me faisaient souvent cruellement payer ces joies mystérieuses... D'abord ils me dérobaient presque toutes les soirées de Catherine, qui les passait généralement chez elle; et souvent, dans la matinée, une lettre de leur part, demandant un rendez-vous à madame de Fersen, venait changer tous nos projets.

Catherine souffrait autant que moi de ces obstacles. Mais qu'y faire?... Sous quel prétexte refuser l'entrevue qu'on sollicitait d'elle?... Moi qui avais poussé jusqu'à la plus scrupuleuse délicatesse la crainte de compromettre en rien sa réputation, pouvais-je l'engager dans une démarche dangereuse?...

Non... non, sans doute; mais je souffrais cruellement de ces mille obstacles toujours renaissans, qui irritaient sans cesse la jalouse impatience de mon amour.

Notre bonheur avait été si complet au Bocage!!... Saison enchanteresse, pays charmant, solitude profonde, mystérieuse et extrême liberté, tout avait été si adorablement réuni par le hasard, que la comparaison de ce passé au présent était un chagrin de tous les instans.

Mais ces regrets ne m'empêchaient pas de jouir des momens délicieux qui nous restaient. J'avais une foi profonde dans l'amour de madame de Fersen ; mes accès de défiance de moi et des autres n'avaient pu résister à l'influence de son noble caractère et à la conviction que j'avais cette fois de m'être conduit pour Catherine comme peu d'hommes se seraient conduits à ma place, et ainsi de mériter toute sa tendresse.

J'étais enfin si sûr de moi, que j'avais bravé certaines pensées d'analyse qu'autrefois j'aurais redoutées ; en un mot, j'avais impunément cherché quelle pouvait être l'arrière-pensée de l'amour de madame de Fersen ; et j'avoue que, la voyant très grande dame, très influente, fort riche et fort considérée, je ne pus, malgré toute ma sagacité inventive, malgré toutes les ressources de mon esprit soupçonneux, je ne pus, dis-je, trouver quel *intérêt* Catherine pouvait avoir à feindre de m'aimer.

. . . .

LV

PROPOS DU MONDE.

C'était au commencement du mois de novembre, un vendredi, mon jour néfaste.

Depuis quelque temps madame de Fersen, instruite du prochain retour de son mari, et voulant détourner tout soupçon, avait cru devoir être toujours chez elle et ne refuser sa porte à personne. Pourtant elle m'avait promis de me donner quelques heures.

Nos entrevues devenaient si rares, si difficiles, grâce à l'entourage qui l'obsédait, que j'attachais comme elle un grand prix à cette journée de bonheur. Catherine l'avait longtemps préparée à l'avance, en remettant ou en terminant mille riens qui sont autant de liens invisibles dans lesquels une femme du monde, quoique libre en apparence, est journellement enlacée. Enfin la veille, à l'heure du thé, Catherine m'avait encore réitéré sa promesse devant son cercle habituel, en me disant selon nos conventions, qu'*elle espérait qu'il ferait beau le lendemain pour sa promenade.*

Je me souviens que l'encyclopédique baron de ***, qui se trouvait là, ayant ouvert à propos de cet espoir de *beau temps* une savante parenthèse météorologique et astronomique, une vive discussion s'éleva sur les influences planétaires et sur les causes atmosphériques.

Plusieurs fois Catherine et moi nous ne pûmes nous empêcher de sourire en songeant à la cause charmante et mystérieuse qui servait de point de départ aux doctes élucubrations de tant de savans personnages. Il nous fallut un très grand sang-froid pour ne pas éclater de rire aux excellentes raisons que donnait le nonce du pape pour prouver qu'il devait nécessairement faire le lendemain un temps magnifique. J'étais si fort de son avis, que je me lançai à l'aventure dans son parti, et nous eûmes l'avantage sur un diabolique chargé d'affaires des États-Unis, qui s'acharnait, l'envieux républicain qu'il était! à prédire un temps exécrable.

Je quittai donc Catherine, ivre d'un espoir aussi impatient qu'aux premiers temps de notre tendresse.

Il me semblait l'aimer encore plus ce jour-là qu'un autre jour ; j'avais fait mille rêves d'or sur cette entrevue, mon cœur débordait d'amour et d'espoir.

Ce soir-là, elle m'avait paru encore plus belle, encore plus spirituelle, encore plus écoutée, encore plus admirée que d'habitude; et, il faut le dire à notre honte, c'est presque toujours l'éloge ou le blâme des indifférens ou des envieux qui font les alternatives d'ardeur ou de refroidissement que subit l'amour.

Le lendemain, j'allais sortir, lorsque je reçus un mot d'elle... Notre entrevue était impossible : elle apprenait qu'une discussion de la dernière importance, et qu'on croyait ajournée, devait avoir lieu le jour même à la chambre des députés, et elle était obligée de s'y rendre avec monsieur P. de B***, ambassadeur de Russie.

Mes regrets, mon dépit, ma colère, mon chagrin furent extrêmes.

L'heure de la séance n'était pas arrivée, je me rendis chez madame de Fersen.

Le valet de chambre, au lieu de m'annoncer, me dit que madame la princesse avait défendu sa porte, et qu'elle était en conférence avec le ministre de Prusse.

Toute la lignée du marquis de Brandebourg eût été dans le salon que j'y serais entré, j'ordonnai donc au valet de chambre de m'annoncer.

Catherine, pour comble de désespoir, n'avait jamais été plus charmante ; mon dépit, mon humeur s'augmentèrent encore.

Elle me sembla un peu surprise de ma visite, et le vénérable comte de W*** n'en fut pas moins contrarié ; ce qui, je l'avoue, me fut fort égal.

Il quitta la princesse en lui disant qu'ils reprendraient plus tard leur entretien.

— Combien je suis malheureuse de ce contre-temps! — me dit tristement Catherine. — Mais voilà bientôt une heure... la séance commence à deux, et notre ambassadeur...

— Eh! madame! — m'écriai-je en l'interrompant et en frappant du pied avec violence,—laissons là les chambres et les ambassadeurs, il faut opter entre les intérêts de mon amour ou les intérêts des peuples auxquels vous vous dévouez... Le rapprochement est fort ridicule, je le sais... mais c'est votre incroyable manière d'être qui le provoque. — Madame de Fersen me regarda avec un étonnement profond et douloureux, car je ne l'avais pas habituée à ces formes acerbes. Je continuai : — Je suis d'ailleurs ravi de trouver cette occasion de vous dire, une bonne fois pour toutes, que vos colloques, que vos verbiages continuels avec tous ces ennuyeux et suffisans personnages me déplaisent et m'impatientent au delà de toute expression... Jamais je ne vous trouve seule... vous êtes toujours entourée de ces gens-là, qui trouvent fort commode de faire de votre salon une succursale de leur chancellerie... J'aimerais mille fois mieux que vous fussiez entourée de jeunes gens les plus élégans et les plus spirituels, dussiez-vous vous montrer pour eux aussi coquette que madame de V***! Au moins je pourrais être jaloux de quelqu'un; je pourrais lutter de soins et de tendresse avec un rival... Mais ici... contre qui voulez-vous que je lutte? A qui m'en prendre? aux nations... Or, je vous déclare que je ne trouve rien de plus pitoyable, de plus humiliant, que d'être réduit à être jaloux de l'Europe, ou à disputer le cœur de la femme que j'aime aux orateurs de la Chambre... ainsi que je le fais encore aujourd'hui...

— Mon ami... parlez-vous sérieusement? — me dit madame de Fersen avec une incertitude à la fois timide, craintive et un peu railleuse, qui m'eût paru charmante si Catherine n'eût pas été désespérément belle, et si certaines contrariétés ne vous rendaient pas aussi fous que méchans. D'ailleurs la question de madame de Fersen m'exaspéra, car elle me fit apercevoir que ma colère était véritablement fort près d'être comique.

— Les cœurs dévoués, les esprits généreux devinent les impressions et n'interrogent pas... Si vous en êtes réduite à me demander ce que j'éprouve, je vous plains... Quant à moi, je suis plus pénétrant... et je ne comprends que trop... que vous ne m'aimez pas...

— Je ne vous aime pas! — dit madame de Fersen en joignant les mains avec une stupéfaction douloureuse; puis elle répéta de nouveau : — Je ne vous aime pas... vous me dites cela... à moi?...

— Si vous m'aimiez, vous me sacrifieriez tout cet entourage que je hais, parce qu'il me gêne, parce qu'il est

inutile, parce qu'il vous oblige à fausser votre esprit. Si vous m'aimiez enfin, vous sacrifieriez la satisfaction de votre amour-propre à mon bonheur.

— Mon amour-propre!... c'est par amour-propre que je conserve... que je cultive ces relations! Mon Dieu! faut-il vous répéter, Arthur, ce que je ne dis jamais sans honte et sans douleur... J'ai été bien coupable, au moins laissez-moi tout faire pour ne pas aggraver ma faute.

— Nous voici aux remords, — lui dis-je durement, — la rupture n'est sans doute pas loin... mais vous pourrez être prévenue...

— Ah!... que dites-vous là?... c'est affreux!... l'ai-je donc mérité!!! — s'écria Catherine les yeux baignés de larmes.

— Son Excellence monseigneur l'ambassadeur de Russie! — annonça le valet de chambre.

Madame de Fersen n'eut que le temps de disparaître derrière la portière du salon, et d'entrer dans sa chambre à coucher.

— J'attends comme vous madame de Fersen, — dis-je à monsieur P. de B***, — elle est sans doute encore à sa toilette... Vous allez à la Chambre, je crois?

— Oui... rien ne sera plus brillant et plus intéressant que cette séance; on dit que Benjamin Constant, Foy et Casimir Périer doivent prendre la parole, et monsieur de Villèle leur répondra.

Catherine entra, calme et posée, comme s'il ne se fût rien passé entre nous.

Son empire sur elle-même me révolta.

Après quelques paroles insignifiantes, monsieur P. de B*** lui fit observer qu'il était tard, et qu'il fallait partir pour trouver encore quelques places dans la tribune diplomatique. Il offrit son bras à madame de Fersen, qui me proposa de les accompagner, appuyant cette demande d'un regard suppliant, auquel je fus insensible.

Je sortis de chez madame de Fersen irrité, mécontent d'elle et de moi...

Je me fis descendre aux Tuileries pour me promener.

Par hasard je rencontrai Pommerive.

Je ne l'avais pas vu depuis mon départ de Paris. J'étais si triste, si maussade, que je ne fus pas fâché de trouver une distraction à mes pensées.

— D'où venez-vous donc, monsieur de Pommerive? — lui dis-je.

— Ne m'en parlez pas... j'ai été passer trois mois en Franche-Comté, à Saint-Prix, chez les d'Arancey... c'est révoltant!

— Ceux-là sont pourtant assez riches pour vous faire faire de ces excellens dîners que vous aimez tant, et dont vous vous montrez si reconnaissant, monsieur de Pommerive.

— La seule manière de prouver qu'on est reconnaissant d'un bon dîner, c'est de le manger avec plaisir, — dit le cynique. — Aussi je ne me plains pas de la table de d'Arancey: on y fait une chère de fermier général. Le père d'Arancey a, pardieu! bien assez volé dans les fournitures et partout; il a assez démoli de châteaux, assez fait de banqueroutes frauduleuses et autres, pour que son impertinent de fils puisse afficher ce luxe-là... A propos, vous savez qu'il s'appelle d'Arancey comme moi Jéroboam! il s'appelle tout bonnement quelque chose comme Polimard; or, ce nom roturier a offusqué ce monsieur... et, au moyen d'une légère modification, en substituant fort adroitement d'*Aran* à *Poli*, et *cey* à *mard*, il a ainsi changé le beau nom de *Polimard* en d'*Arancey*... Il aime mieux ça... Vous me direz que ce fils de banqueroutier n'avait aucun motif pour tenir à son nom, vu qu'il n'en avait pas du tout, n'ayant pas été reconnu par le Polimard père, mort victime d'une épizootie qui désola son département... mais ce n'est pas une raison pour prendre le nom des d'Arancey et, qui pis est, leurs armes, que son impudente et vulgaire petite femme appelle, ma foi! *ses armes;* et qu'elle fait mettre, je crois, jusque sur les tabliers de ses filles de cuisine. Voilà qui est joliment agréable pour le blason des d'Arancey, dont le nom est malheureusement éteint; car, sans cela, ce serait à faire fouetter et marquer les Polimard mâle et femelle, ainsi qu'aurait dû l'être le père Polimard, premier du nom!

Je n'eus pas cette fois le courage de blâmer Pommerive: ces gens-là étaient en effet de si grossiers parvenus, leur effronterie était si bourgeoise, leur insolence de laquais si ridicule, que je les lui abandonnai de bon cœur.

— Mais qui vous a donc révolté chez vos excellens amis, monsieur de Pommerive?

— Tout... parce que tout est bien, et que la présence de ces êtres-là sait tout gâter! Au milieu de ce ménage de petites gens, je croyais toujours être avec le régisseur et la femme de charge de quelque grand seigneur absent, qui faisaient chère-lie en l'absence de leur maître... Mais ce n'est pas tout... est-ce que ce Polimard-d'Arancey ne s'était pas imaginé d'avoir un équipage de chasse!... est-ce qu'il n'avait pas osé prendre pour premier piqueur le fameux *La Brisée*, qui sortait de la vénerie de monseigneur le duc de Bourbon!... Mais vous sentez bien que j'ai fait tant de honte à La Brisée de donner à courre à un monsieur Polimard, que je l'ai fait fait déserter, en le recommandaut au marquis D. H*** chez lequel il serait au moins honorablement placé et apprécié.

— Je vois, monsieur de Pommerive, que vous êtes peu changé... Vous êtes toujours le plus bienveillant des hommes.

— Mais vous... que faites-vous? Toujours homme d'État? diplomate?... Ah! à propos de diplomate, est-ce que vous allez encore chez cet imbécile de prince russe, cette mauvaise doublure de Potier et de Brunet? Moi, je ne remets plus les pieds chez lui, c'est-à-dire chez sa femme, car lui, il nous a fort heureusement débarrassés de sa personne...

— Et pour quelle raison madame la princesse de Fersen est-elle donc privée de l'honneur de vous voir, monsieur de Pommerive?

— Pourquoi?... parce que je fais généralement comme tout le monde; et, à l'exception des diplomates et de quelques étrangers, personne de la société ne met plus les pieds chez la princesse.

— Et pourquoi cela? — demandai-je machinalement à monsieur de Pommerive.

— Parbleu!... ce n'est pas un secret; tout le monde le sait: c'est que cette belle Moscovite est tout bonnement une ESPIONNE dans le grand style...

LVI

DERNIÈRE SOIRÉE.

Encore un effort, et cette cruelle tâche sera accomplie...

En vain j'interroge ma mémoire, je ne me rappelle plus ce que je dis à Pommerive, je ne crois même pas lui avoir répondu.

Je me souviens seulement que je ne me sentis ni indigné ni irrité, comme je l'eusse été si cet homme m'avait paru proférer une calomnie ou une insulte; au contraire... je restai anéanti devant cette épouvantable accusation! Elle éclaira tout à coup le passé d'une lueur sinistre... elle éveilla brusquement mes doutes implacables, dont je sentis aussitôt les morsures aiguës.

La douleur me donna le vertige...

Je rentrai machinalement chez moi, retrouvant ma route par instinct.

Peu à peu je mis de l'ordre dans mes idées.

J'avais déjà tant souffert pour des causes pareilles, que

je voulus lutter de toutes mes forces contre ce nouveau doute.

J'espérais dégager la vérité de l'erreur, en soumettant le passé à l'horrible interprétation qu'on donnait à la vie de madame de Fersen.

Armé de cette accusation infâme, froid et calme comme un homme qui va jouer sa vie et son honneur sur une chance, je me mis à cette œuvre de détestable analyse.

Cette fois aussi j'écrivis mes pensées pour les éclaircir; je retrouve cette note.

Elle contraste cruellement avec les pages radieuses... avec ces *jours de soleil* autrefois tracés au Bocage.

Paris, 13 décembre.

Examinons les faits.

On accuse madame de Fersen d'être ESPIONNE...

Quelle créance sa conduite peut-elle donner à ce soupçon infâme?

Je rencontre Catherine à Khios. Après quelques jours d'intimité, je hasarde un aveu qu'elle repousse sévèrement; alors je l'entoure de prévenances et de respects, je lui donne les conseils les plus délicats et les plus généreux; si je ne prononce pas le mot amour, tout dans mes soins tendres et empressés révèle ce sentiment.

Elle y reste insensible et m'offre son amitié.

Je retrouve Catherine à Paris. Malgré mon dévouement aveugle aux douloureux caprices d'Irène, malgré les preuves sans nombre de la passion la plus noble, la plus profonde, un jour, sous un prétexte frivole, sans hésitation, sans regret, sans motif, Catherine rompt brutalement avec moi.

Plus tard elle me dit, il est vrai, que la jalousie seule a dicté sa conduite...

Elle dit cela; mais moi je me souviens de la sécheresse de son accent, de la dureté de son regard... qui me firent tant de mal.

Elle dissimulait sans doute. Elle sait donc feindre; elle est donc fausse... je ne le croyais pas.

La mystérieuse affection dont Irène était le lien est donc brisée... Catherine ne m'aime pas; elle se montre même amie ingrate. Je ne la vois plus.

Désespéré, je cherche une distraction dans le travail. J'accepte auprès du ministre un emploi en apparence important; l'opinion publique m'attribue une part exagérée dans les affaires d'État. De ce moment, madame de Fersen, jusqu'alors si inflexible pour moi, perd peu à peu de sa froideur lorsqu'elle me rencontre dans le monde; ses regards, le son de sa voix, démentent le vague insignifiant de sa conversation; enfin, à un bal du château, elle vient résolument à moi, dans le but de renouer nos relations rompues. Je reste froid à ses avances, et le lendemain elle m'écrit.

Ceci, elle me l'a avoué... ce revirement soudain de son affection, elle l'attribue à sa joie de ma rupture avec madame de V*** et à l'état alarmant où se trouvait de nouveau sa fille.

Je veux la croire... car il serait bien odieux de penser que l'espoir de s'assurer une créature à elle, au sein du cabinet français, eût si brusquement changé son dédain pour moi en tendresse...

Je pars pour le Havre... Irène se meurt; sa mère m'appelle... j'accours, je la sauve.

Pendant un mois que je passe près de sa fille, Catherine me dit-elle un mot de vive gratitude, un mot de tendresse?

Non...

Nous allons au Bocage; elle me témoigne le même attachement, calme et froid...

Mais un jour, une feuille officielle annonce que je vais être appelé à un poste éminent où aboutissent les secrets d'État...

Le soir de ce jour... cette femme, jusque-là si sévère, si réservée, si chaste, se jette brusquement dans mes bras...

Il est vrai qu'elle s'est dite entraînée par son admiration reconnaissante pour un sacrifice qu'elle ignorait.

S'il faut la croire... qu'est-ce donc que son cœur?

J'avais sauvé la vie de sa fille... et Catherine était restée insensible...

Je subis une perte d'argent, et Catherine oublie tout pour moi...

Enfin, j'aime mieux croire Catherine plus touchée des sacrifices matériels et presque indifférente au dévouement de l'âme... que de penser qu'elle s'est effrontément donnée au futur confident du ministre des affaires étrangères...

Ces quatre mois passés au Bocage sont radieux... oh! bien radieux *pour moi*... dont le bonheur est pur et sans honteux mélange.

Seulement, maintenant, des circonstances qui ne m'avaient pas frappé me frappent...

Au Bocage, Catherine me fait mille questions sur mes travaux auprès de monsieur de Serigny, interroge minutieusement les impressions ou les souvenirs qu'ils peuvent m'avoir laissés. Et, lorsque, lui avouant franchement toute leur nullité, je préfère lui parler d'amour, elle se dépite, elle me boude; elle me reproche ma discrétion ou ma légèreté...

Si je veux quitter la carrière stérile que j'ai embrassée par désœuvrement, Catherine emploie toutes les ressources de son esprit, toute son influence, tout son ascendant sur moi... pour me détourner de ce projet de retraite...

Il est vrai que ces questions, que ces instances me furent toujours faites par elle au nom de l'intérêt profond qu'elle prenait à mon sort...

Je le crois... car il serait outrageux de reconnaître, dans sa crainte de me voir abandonner ma carrière, la crainte de perdre le fruit de sa faute si longuement préméditée...

Depuis son retour à Paris, quelle a été sa vie?... A-t-elle sacrifié à mes instances ses relations habituelles? Non, elle les a encore augmentées; son salon est devenu le centre de toues les intrigues diplomatiques.

Nos longues journées de tendresse sont remplacées par des occupations qui ne sont pas celles d'une femme absolument dominée par l'amour...

Si je lui reproche avec douleur ce triste changement, elle me répond qu'elle doit obéir à la volonté expresse de son mari... volonté qui lui est devenue d'autant plus sacrée que sa faute a été plus condamnable...

Je la crois, cette fois, sans réticence aucune... je la crois très désireuse de complaire au prince...

Mais... moi aussi j'ai quelques droits sur elle...

J'ai sauvé la vie de sa fille...

Qu'a-t-elle fait pour moi?

Elle s'est donnée... Oui, elle s'est donnée...

Ou ce sacrifice de son honneur, de ses devoirs, a été à la fois enivrant et terrible... ou il n'a été qu'un infâme, qu'un odieux calcul!...

Si cette preuve d'amour a été pour elle ce qu'elle est toujours pour une femme vertueuse et passionnée, le plus redoutable des sacrifices... pourquoi m'a-t-elle si opiniâtrement refusé la concession de quelques intérêts qui devaient lui sembler nuls en comparaison de la faute irréparable qu'elle avait commise?

Ces intérêts lui sont donc plus chers que son amour? son amour leur est donc subordonné?

Il n'est donc que leur moyen, que leur prétexte?

Allons, soit, j'ai été le jouet d'une intrigante, mais elle était belle, et je ne suis dupe qu'à moitié.

. . . .

Tel fut le thème monstrueux que je développai avec une infernale puissance de paradoxes.

J'étais si insensé que je crus fermement avoir lutté contre ces doutes affreux; et j'arrivai à la conviction de ces

horreurs avec l'espèce de satisfaction amère de l'homme qui découvre l'indigne piége où il est tombé.

Je frappais en bourreau et je gémissais en victime...

Le souvenir d'Hélène, de Marguerite, de Falmouth... rien ne put me rappeler à la raison...

De l'affirmation de tant d'ignominies à la haine, au mépris qu'elles devaient inspirer, il n'y avait qu'un pas... ma monomanie farouche le franchit bientôt.

A ce point de vue, tout ce qu'il y avait eu de noble et de généreux dans ma conduite me parut du plus honteux ridicule.

J'étais sous le poids de ces impressions lorsqu'on m'apporta cette lettre de Catherine :

« C'est une pauvre suppliante bien triste, bien malheu-
» reuse, qui vient vous demander d'être indulgent et bon
» pour elle; elle veut se faire pardonner tout ce qu'elle a
» souffert aujourd'hui; elle espère être seule ce soir; elle
» vous attendra... venez... elle est d'ailleurs bien décidée
» à ne plus vous donner l'EUROPE POUR RIVALE... »

Dans ma disposition d'esprit, cette lettre à la fois tendre et suppliante, cette innocente allusion à mes reproches, me sembla si humblement insolente, si froidement injurieuse, que je fus sur le point d'écrire à madame de Fersen que je ne la reverrais jamais.

Mais je changeai d'idée.

Je lui écrivis que je me rendrais chez elle le soir.

J'attendis cette heure avec une affreuse anxiété.

J'avais mon projet...

A dix heures j'allai chez madame de Fersen, je croyais la trouver seule.

Mille pensées confuses se heurtaient dans ma tête. La colère, la haine, l'amour, un remords anticipé du mal que j'allais faire, un vague instinct de l'injustice de mes soupçons, tout me mettait dans un état de fièvre et d'exaspération dont je ne pouvais prévoir les suites.

Contre mon espoir, Catherine avait plusieurs personnes chez elle.

Cette nouvelle preuve de ce que j'appelais sa duplicité me révolta; un moment je fus sur le point de retourner chez moi et de renoncer ainsi à mes desseins; mais une force irrésistible me poussa, et j'entrai...

La vue du monde, et l'empire que j'ai toujours eu sur moi, changèrent aussitôt la colère violente qui me transportait en une ironie polie, froide et acérée.

Cette scène m'est encore présente... Catherine, assise près de la cheminée, causait avec un homme de ses amis.

Sans doute mon premier regard fut bien terrible, car madame de Fersen, interdite... pâlit tout à coup.

La conversation continua; j'y pris part avec le plus grand calme, j'y montrai même quelque supériorité. Je fus fort gai, assez brillant.

Pour les indifférens, il ne se passait là rien d'étrange; c'était une paisible soirée d'intime causerie, comme mille autres soirées; mais, entre Catherine et moi, il se passait une scène muette, mystérieuse et fatale.

Notre habitude de nous comprendre à demi-mots, de chercher et de deviner la valeur d'une inflexion de voix, d'un geste, d'un sourire, me servait cette fois à lui faire subir la réaction de mes odieuses pensées.

A mon entrée dans le salon, Catherine était restée stupéfaite.

Pourtant elle tâcha de se remettre, et, pour me prouver sans doute qu'elle avait reçu du monde contre son gré, elle remercia fort gracieusement monsieur de *** d'avoir forcé sa porte pour venir lui apprendre le résultat du scrutin de la séance, qui s'était prolongée fort tard.

— Sans cela, — ajouta Catherine, — j'aurais été privée du plaisir de voir plusieurs de nos amis, qui ont heureusement profité de la brèche que vous avez faite pour envahir ma solitude.

Un regard suppliant qu'elle me jeta accompagna ces paroles.

Tout en continuant de causer avec monsieur de ***, mon voisin, j'y répondis par un sourire si méprisant, que Catherine fut sur le point de se trahir.

Que dirai-je?... Toutes les tentatives qu'elle fit indirectement pour calmer ou pour pénétrer le sujet d'un ressentiment qu'elle supposait être profond, furent ainsi cruellement repoussées.

Elle connaissait trop bien toutes les nuances de ma physionomie, son cœur avait trop l'instinct du mien, elle était d'une nature trop sensitive pour ne pas deviner qu'il s'agissait cette fois, non plus d'une bouderie d'amans, mais de quelque grand danger qui menaçait son amour.

Elle pressentait ce danger... elle en cherchait la cause avec désespoir, et elle était obligée de sourire et de suivre une conversation indifférente.

Cette torture dura une heure.

Pourtant sa force et son empire sur elle-même l'abandonnèrent peu à peu; deux ou trois fois ses distractions étranges avaient été remarquées; enfin ses traits s'altérèrent si visiblement, que monsieur de *** lui demanda si elle était souffrante.

A cette question elle se troubla, elle répondit qu'elle se trouvait bien, et sonna pour demander le thé.

Il était alors onze heures.

Elle saisit le prétexte du dérangement momentané que cause ce service pour s'approcher de moi et pour me dire :

— Voulez-vous voir un tableau qu'on me propose d'acheter? il est là dans le petit salon.

— Quelque pauvre connaisseur que je sois, — lui dis-je, — je vous offre, madame, sinon des conseils, du moins mon impression sincère.

Je la suivis dans cette pièce.

Au risque d'être vue, elle me prit la main et me dit d'une voix presque éteinte :

— Arthur, ayez pitié de moi! ce que je souffre est au-dessus de mes forces et de mon courage.

A ce moment, monsieur de *** entra aussi pour voir le tableau.

Madame de Fersen avait si complétement perdu la tête, qu'il fallut que je retirasse brusquement ma main d'entre les siennes.

Je crois que monsieur de *** s'aperçut de ce mouvement, car il parut interdit.

— Ce tableau est fort bien, — dis-je à Catherine; — l'expression est ravissante. Jamais l'art ne s'est plus rapproché de la nature.

Madame de Fersen était si faible qu'elle s'appuyait sur un fauteuil.

Monsieur de *** admirait complaisamment le tableau. On vint prévenir la duchesse que le thé était servi.

Nous rentrâmes dans le salon : elle se soutenait à peine.

Selon son usage, elle s'occupait à faire le thé, debout, près de la table; elle m'en offrait une tasse, en me regardant d'un air presque égaré, lorsque des claquemens de fouet et de grelots se firent entendre dans la cour.

Frappée d'un affreux pressentiment, Catherine laissa échapper la tasse de sa main, au moment où j'allais la prendre, en s'écriant d'une voix altérée :

— Qu'est-ce que cela?...

— Mille pardons de ma maladresse, madame, et du bruit de ces misérables. Comme je pars ce soir, je m'étais permis de demander ici ma voiture de voyage, ne voulant pas perdre une minute du temps précieux qu'on peut passer auprès de vous...

Catherine ne put résister à cette dernière secousse; elle s'oublia complétement, et s'écria d'une voix étouffée, et appuyant ses mains tremblantes sur mon bras :

— Cela est impossible... vous ne partez pas... vous ne partirez pas!!... je ne veux pas que vous partiez!...

Au mouvement de stupéfaction générale, et à l'expression confuse, embarrassée des spectateurs de cette scène, je vis que la réputation de madame de Fersen, jusque-là si respectée, était à jamais perdue.

Je fus inflexible

Dégageant doucement mon bras de ses mains, je lui dis :

— Je suis si heureux et si fier, madame, du regret que semble vous causer mon départ, que déjà je songerais à mon retour, s'il ne m'était pas malheureusement impossible de le prévoir... — Puis j'ajoutai en la saluant : — Voici, madame, les renseignemens que vous m'avez demandés...

C'était un double de l'odieux commentaire que j'avais écrit sur son amour.

Catherine ne m'entendait plus, elle retomba anéantie dans son fauteuil, tenant machinalement la lettre en ses mains.

Je sortis.

. . . .

. . . .

Le lendemain soir j'étais ici... à Serval.

Il y a trois mois que j'ai appris qu'Irène était morte... morte de chagrin sans doute de ne plus me voir.

Madame de Fersen est retournée en Russie près de son mari.

J'ai aussi appris, pour mettre le comble à mes remords et à mon désespoir, que le prince de Fersen avait été sur le point d'obtenir l'ambassade de Russie en France, mais qu'il y avait tout à coup renoncé.

Ainsi s'expliquait la persistance de Catherine dans ses relations diplomatiques.

Elle voulait aider son mari à obtenir un poste éminent, afin de rester en France et de ne pas me quitter.

. . . .

Depuis le lendemain de cette effroyable soirée, j'habite Serval, ce vieux et triste château paternel.

Lorsque j'ai appris la mort d'Irène, j'ai failli devenir fou.

Je me hais comme son meurtrier.

La vie que je mène ici est solitaire et désolée.

Depuis six mois je n'ai vu personne... personne...

Chaque jour je vais méditer longtemps devant le portrait de mon père...

Je m'étais imposé d'écrire ce journal.

Ma tâche est remplie...

J'ai bien fait souffrir quelques innocentes créatures... mais aussi j'ai bien souffert! mais je souffre bien, mon Dieu!

Quel est mon avenir?

Devant moi la vie est sombre et noire, les remords du passé me poursuivent...

Quelle sera ma destinée?...

Périrai-je par le suicide... périrai-je par la mort violente qu'Irène m'a prédite?...

Quelles pensées!...

Et aujourd'hui même j'ai vingt-huit ans!...

Serval, juillet 18...

MARIE BELMONT.

LVII

MARIE BELMONT.

Serval, 20 janvier 18...

Qui m'eût dit, il y a six mois, que je reprendrais ce journal... ou plutôt que je sortirais de l'apathie de cœur et d'esprit dans laquelle j'étais plongé depuis ma rupture avec madame de Fersen, depuis la mort d'Irène?

Cela est cependant...

Et pourtant mon désespoir a été affreux!

Mais aujourd'hui, quoique je souffre encore en évoquant ces pensées, une lointaine espérance... des émotions nouvelles affaiblissent ces ressentimens.

Je souris avec tristesse en lisant dans mon journal que je viens de parcourir ces mots si souvent répétés :

« ... *Jamais chagrin ne fut plus vif...* »

« ... *Jamais bonheur ne fut plus grand...* »

« ... *Jamais je n'oublierai...* »

Et pourtant de nouvelles joies ont fait évanouir ces chagrins... de nouveaux chagrins ont fait pâlir ces joies...

Et pourtant, chaque jour, l'oubli, cette vague sombre et froide, monte, monte... et engloutit dans le noir abîme du passé les souvenirs décolorés par le temps.

Ma mère!... mon père!... Hélène!... Marguerite! Catherine!... vous à qui j'ai dû tant de peines et tant de félicités! l'espace ou la tombe nous séparent; à peine ai-je maintenant une pensée pour vous!...

Et sans doute il en sera de même, hélas! des sentimens, des impressions qui à cette heure occupent mon esprit.

Et pourtant, à cette heure, je ne puis m'empêcher de croire à leur longue durée.

Ah! mon père... mon père!... vous me disiez une bien terrible, une bien menaçante vérité, en m'affirmant que « *l'oubli était la seule réalité de la vie!* »

. . . .

Je vais donc rouvrir ce journal que je croyais à tout jamais fermé.

Je croyais aussi mon cœur à tout jamais fermé aux impressions tendres et heureuses.

Puisque j'éprouve encore... écrivons encore...

Il y a environ trois mois qu'un matin je suis sorti par une triste journée d'automne; il tombait un brouillard épais et froid. Je pris par la ceinture de la forêt, et je m'en allai rêveur, suivi d'un vieux poney noir, le vénérable Black, qu'autrefois ma cousine Hélène avait souvent monté.

En me promenant, la tête machinalement baissée, je revis fraîchement la voie d'un grand sanglier.

Voulant chercher quelque distraction dans les exercices violens, j'avais fait venir de Londres une trentaine de *fox-hounds* (1), et j'avais monté un assez bon équipage, à la grande joie du vieux Lefort, un ancien piqueur de mon père, que j'avais conservé comme garde général.

En suivant par curiosité la voie du sanglier, dont on n'avait pas encore eu connaissance dans la forêt, je quittai la ceinture du bois, je m'enfonçai dans les enceintes, et, après environ trois lieues de marche, j'arrivai à une petite métairie, appelée la ferme des Prés, située sur la lisière de prairies immenses où je perdis les traces du sanglier.

Cette ferme venait d'être récemment affermée à une veuve appelée madame Kerouët. Mon régisseur m'avait dit beaucoup de bien de l'activité de cette femme, qui arrivait des environs de Nantes, la mort de son mari lui ayant fait quitter l'exploitation qu'elle dirigeait avec lui en Bretagne.

Je voulus profiter de l'occasion qui me conduisait près de la métairie, pour voir ma nouvelle fermière.

La ferme des Prés était dans une situation très pittoresque. Son bâtiment principal, entouré d'une vaste cour, s'adossait aux confins de la forêt. Cette habitation, jadis consacrée aux rendez-vous de chasse, était bâtie en manière de petit château, flanquée de deux tourelles. Une porte cintrée, surmontée d'un écusson de pierre sculptée, conduisait au rez-de-chaussée.

Le temps avait donné une couleur grise à ces vieilles murailles bâties avec une antique solidité. Les tuiles de la toiture étaient couvertes de mousse, et des nuées de pigeons fourmillaient sur le cône pointu d'une des tourelles changée en colombier.

Contre l'habitude peu soigneuse de nos fermiers, la cour de cette métairie était d'une extrême propreté : les charrues, les herses, les rouleaux, peints fraîchement d'une

(1) Chiens de renard.

belle couleur vert olive, étaient symétriquement rangés sous un vaste hangar, ainsi que les harnais des chevaux de trait, ou les jougs des bœufs de labour.

Un treillage épais, coupant la cour dans toute sa longueur, la séparait en deux parties, dont l'une était abandonnée aux volatiles de toute espèce, tandis que l'autre, bien sablée d'un sable jaune comme de l'ocre, conduisait à la porte cintrée du petit manoir, de chaque côté de laquelle s'élevait un modeste massif de roses trémières et de soleils.

J'examinais avec plaisir l'intérieur de cette ferme, lorsque j'entendis, avec une incroyable surprise, les harmonieux préludes d'une voix douce et perlée.

Ces sons paraissaient sortir d'une petite fenêtre haute et étroite, située vers le milieu d'une des tourelles, et extérieurement garnie d'un épais rideau de volubilis et de capucines.

Au prélude succéda un silence, et bientôt la voix chanta la romance du Saule de l'*Otello* de Rossini.

Cette voix, d'une remarquable étendue, révélait une excellente méthode. Son expression était pleine de charme et de mélancolie.

Ma surprise fut extrême ; le chant avait cessé, et pourtant j'écoutais encore, lorsque je vis paraître sur le seuil de la petite porte cintrée une femme de cinquante ans environ, vêtue d'une robe noire et d'un bavolet blanc comme la neige.

Lorsque cette femme m'aperçut, elle me regarda d'un air à la fois inquiet et interrogatif.

Elle était de taille moyenne, robuste, brune et hâlée ; sa physionomie avait une expression de franchise et de douceur remarquable.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? — me demanda-t-elle avec une demi-révérence qu'elle crut devoir à mon pauvre vieux poney et à mon costume de *gentleman-farmer* (1), comme disent les Anglais.

— Il commence à pleuvoir, madame ; voulez-vous me permettre de rester ici un moment à l'abri, et me dire si je suis bien loin du village de Blémur?

Cette interrogation n'était qu'un prétexte pour gagner du temps et tâcher d'apercevoir la Desdemona.

— Le village de Blémur, sainte Vierge ! mais vous n'y arriverez pas avant la nuit noire, monsieur, quoique vous ayez là un fameux petit cheval, — dit la fermière en regardant Black d'un œil de connaisseuse.

— Ne faut-il pas suivre la route royale de la forêt pour aller à Blémur?

— Tout droit, monsieur ; d'un bout elle va à Blémur, de l'autre au château de Serval, et elle a trois bonnes lieues de longueur, à ce qu'on dit du moins, car je ne suis pas très ancienne dans le pays.

— Vous me permettez donc, madame, de rester sous ce hangar jusqu'à ce que l'averse soit passée?

— Mieux que cela, monsieur ; entrez chez nous, vous y serez mieux.

— J'accepte, madame, quoiqu'à voir ce hangar si parfaitement bien arrangé, on puisse se croire dans un salon.

Ce compliment sembla fort du goût de madame Kerouët, qui me dit en se rengorgeant :

— Ah dame ! monsieur, c'est que, dans notre Bretagne, voilà comme sont toujours tenues les métairies.

Tout en causant avec la fermière, je n'avais pas perdu de vue la petite fenêtre de la tourelle ; plusieurs fois même je crus voir une main blanche écarter discrètement quelques brins du rideau de verdure qui voilait la croisée.

Madame de Kerouët me précéda dans la ferme. J'attachai Black, et je suivis la bonne dame dans l'intérieur de la maison.

A gauche de la porte était une vaste cuisine ornée de tous ses accessoires de cuivre et d'étain, que deux robustes paysannes étaient occupées à fourbir, et qui brillaient comme de l'or et comme de l'argent.

(1) Gentilhomme fermier.

A droite, on entrait dans une grande chambre à deux lits à colonnes torses, garnis de leurs draperies de serge verte festonnée de rouge ; ces deux lits étaient séparés par une haute cheminée où flambait un bon feu de pommes de pin, et sur laquelle on voyait, pour tout ornement, une petite glace dans sa vieille bordure de laque rouge, et deux groupes de figures en cire sous verre : un saint Jean avec son mouton, et une sainte Geneviève, je crois, avec sa biche.

Entre deux croisées à petits carreaux était accrochée au mur une antique pendule dite *coucou;* de sa boîte grise peinte de fleurs roses et bleues pendaient deux plombs attachés à des cordes de grandeur inégale. Enfin, un rouet, un grand fauteuil de tapisserie réservé sans doute à la fermière, une chaise pour la Desdemona, deux escabeaux pour les paysannes, un dressoir chargé de faïence et une table ronde de bois de noyer, bien cirée, complétaient l'ameublement de cette pièce, qui servait à la fois de salon, de salle à manger et de chambre à coucher.

Depuis le plancher jusqu'aux carreaux des fenêtres, tout étincelait de propreté. Aux solives brunes et apparentes étaient suspendues de longues guirlandes de raisins conservés pour l'hiver, et les murs, blanchis à la chaux, étaient ornés de quelques cadres de bois noir, renfermant une suite de gravures coloriées empruntées à l'histoire de l'Enfant Prodigue.

La fermière recevait mes complimens sur la tenue de sa maison avec un certain orgueil, lorsque la porte s'ouvrit, et la jeune fille ou la jeune femme qui chantait si bien parut...

Lorsqu'elle me vit, elle rougit beaucoup, et fit un mouvement pour se retirer.

— Mais reste donc, Marie, — lui dit madame de Kerouët avec affection.

Je ne pus voir cette figure d'une beauté enchanteresse sans me rappeler le divin caractère des vierges de Raphaël (1).

Mon admiration fut si significative, mon étonnement de rencontrer tant de perfections au fond d'une ferme fut si grand, et je cachai sans doute si peu ces impressions, que *Marie* parut très interdite.

— C'est ma nièce, monsieur, — me dit la fermière, qui ne s'aperçut ni de ma surprise ni du trouble de Desdemona. — C'est la fille de mon pauvre frère, tué à Waterloo, lieutenant de la vieille garde... Nous avons pu, grâce à la protection de monseigneur l'évêque de Nantes, faire entrer Marie à Saint-Denis, où elle a été élevée comme une demoiselle ; elle est restée là jusqu'à l'époque de son mariage, qui a eu lieu à Nantes, il y a bientôt un an, — dit madame Kerouët avec un soupir. Puis elle reprit : — Mais asseyez-vous donc, monsieur ; et toi, Marie, va donc chercher une bouteille de vin et un morceau de galette chaude.

— Mille grâces, madame, — lui dis-je, — je ne prendrai rien... Une fois la pluie passée, je me remettrai en route.

Sans doute embarrassée de sa contenance, Marie prit le rouet de sa tante.

— Vous allez peut-être au château de Serval? — me dit la fermière.

— Non, madame ; je vous ai dit que j'allais à Blémur.

— Ah ! oui, à Blémur... pardon, monsieur... cela vaut mieux pour vous...

— Comment, madame? le maître du château de Serval est-il donc inhospitalier?

— Je ne sais pas, monsieur ; mais on dit qu'il n'a pas plus envie de voir des figures humaines que les figures humaines n'ont envie de le voir, — reprit madame Kerouët.

— Et pourquoi cela? il vit donc bien solitaire?

— Hum, hum ! — fit la fermière en secouant la tête, — j'arrive dans le pays, et je ne puis pas savoir si les vilai-

(1) Voir le chapitre intitulé *le Cottage*, page 4.

nes histoires qu'on débite sur lui sont vraies; et puis d'ailleurs, monsieur, le comte est notre maître, et un bon maître, dit-on; aussi je ne dois pas parler de ce qui ne me regarde pas. Mais, Marie, tu me mêles encore tout mon lin, — s'écria-t-elle en s'adressant à la jeune femme. — Tu ne sauras jamais te servir d'un rouet : donne-moi ma quenouille.

— Et vous, madame, — demandai-je à Marie, — avez-vous des renseignemens plus certains que ceux de madame votre tante sur ce redoutable habitant de Serval?

— Non, monsieur; j'ai seulement entendu dire que monsieur le comte vivait très retiré; et comme j'aime aussi beaucoup la solitude, je comprends parfaitement ce goût-là chez les autres.

— Vous avez tant de moyens de charmer votre retraite, madame, que je conçois sans peine qu'elle vous paraisse agréable : d'abord, vous êtes excellente musicienne... je puis le dire, car j'ai été assez heureux pour vous entendre.

— Et elle dessine, et elle peint aussi, — ajouta madame Kerouët avec fierté.

— Alors, madame, — dis-je à Marie, — j'ose vous prier, au nom d'une occupation qui nous est chère et commune, de m'appuyer auprès de madame votre tante pour qu'elle m'accorde la permission de prendre quelques vues de cette ferme, dont je trouve la position charmante.

— Vous n'avez pas besoin de la protection de Marie pour cela, — dit madame Kerouët; — vous pouvez faire tous les dessins que vous voudrez, ça ne peut nuire à personne.

Je remerciai la fermière; et, ne voulant pas trop prolonger cette première visite, je remontai à cheval et je partis.

Par bizarrerie, je voulus conserver l'incognito, d'ailleurs très facile à garder pendant quelque temps; car la ferme des Prés était fort éloignée de Serval, et les habitans ou les laboureurs de cette métairie n'y venaient que fort rarement.

Le lendemain de ma première entrevue avec Marie, je me munis d'un complet attirail de peinture, car depuis mon retour à Serval j'avais aussi cherché quelques distractions dans les arts, et, monté sur le bon vieux Black, je me rendis à la ferme des Prés.

Grâces à mes fréquentes visites, la confiance s'établit peu à peu entre Marie, sa tante et moi.

Comme je ne voyais jamais monsieur Belmont, que je supposais en voyage, je m'abstins de toute question à son sujet. Je dessinai la ferme sous tous ses aspects, et j'en offris deux ou trois vues à madame Kerouët, qui en fut enchantée. Souvent Marie peignait avec moi : son talent était fort remarquable.

Contre l'habitude des jeunes filles, Marie avait pris très au sérieux l'excellente éducation qu'on donne ordinairement dans les établissemens tels que celui de Saint-Denis. Avide de savoir, elle n'avait négligé aucun des enseignemens, aucun des arts utiles ou agréables qu'on professait dans cette institution : aussi, cette heureuse nature ainsi cultivée s'était-elle admirablement développée.

A une instruction solide, étendue, variée, elle joignait une vocation très heureuse pour les arts. Mais Marie semblait ignorer ce qu'il y avait de charmant dans le rare assemblage de ces dons si divers; elle n'en ressentait pas d'orgueil, mais une naïve satisfaction de pensionnaire, et me parlait quelquefois de ses succès passés en histoire, en peinture ou en musique, comme d'autres femmes de leurs triomphes de coquetterie.

Marie avait dix-huit ans, et l'heureuse et mobile imagination d'un enfant. Quand elle fut en confiance avec moi, je la trouvai simple, bonne et gaie, de cette gaieté naïve et douce qui naît de la sérénité de l'âme et des habitudes d'une vie calme, intelligente et noblement occupée. Plus j'étudiais ce caractère ingénu, plus je m'y attachais. Je n'éprouvais pas pour Marie un amour violent et agité; mais lorsque j'étais près d'elle, je ressentais un bien-être si profond, si suave, que je regrettais peu les émotions tumultueuses de la passion.

Chose étrange! quoique Marie fût de la plus angélique beauté, quoique sa taille fût charmante, j'étais beaucoup plus occupé de son esprit, de sa candeur, des mille aspirations de sa jeune âme, que de la perfection de ses traits. Jamais je ne lui avais fait le moindre compliment sur sa figure, tandis que je ne lui cachais pas l'intérêt infini que m'inspiraient ses talens et son naturel exquis.

Quoiqu'elle fût mariée, il régnait en elle un charme mystérieux et virginal qui m'imposait tellement, que j'étais auprès d'elle d'une timidité singulière.

Madame Kerouët, tante de Marie, était une femme d'un rare bon sens, d'un esprit droit et d'un cœur parfait. Sa piété à la fois douce et fervente lui inspirait les œuvres les plus charitables; jamais un pauvre ne sortait de la ferme sans un léger secours et sans quelques paroles encourageantes, plus précieuses encore peut-être que l'aumône. Peu à peu je découvrais dans cette femme excellente des trésors de sensibilité et de vertu pratique. Sa conversation m'intéressait toujours, parce qu'elle m'instruisait de mille faits curieux relatifs à l'agriculture. Quelquefois son esprit juste s'élevait très haut par le seul ascendant d'une foi profonde; et, je l'avoue, je me demandais en vain le secret d'une religion qui jetait parfois de si vives clartés sur une intelligence naïve et simple.

Je venais assidûment à la ferme depuis deux mois, lorsque, un jour, madame de Kerouët me dit :

— Vous devez vous étonner, n'est-ce pas, de voir Marie presque veuve?... Comme vous êtes notre ami, je vais vous raconter cette triste histoire. Figurez-vous, monsieur, que mon mari et moi nous tenions à bail une ferme à Thouars, près de Nantes. Cette ferme appartenait à monsieur Duvallon, très riche armateur de la ville, qui avait commencé sa fortune en faisant la course comme corsaire pendant la guerre avec les Anglais. Quoiqu'il fût bourru, monsieur Duvallon était bon; il aimait beaucoup mon mari. Un jour, Kerouët lui parla de notre nièce, qui allait bientôt sortir de Saint-Denis. Avec sa belle éducation, cette chère enfant ne pouvait épouser un paysan, et nous n'étions pas assez riches pour la marier à un monsieur. Voyant notre embarras, monsieur Duvallon dit à Kerouët : « Si votre nièce est raisonnable, moi je me charge de l'établir. — Avec qui? — demanda mon mari. — Avec un vieux camarade à moi, un capitaine au long cours, qui veut se retirer du commerce et vivre désormais en bourgeois. Il vient d'arriver ici. Il est riche. Ce n'est pas un muscadin, mais il est pur comme l'or, franc comme l'osier, et il fera, j'en suis sûr, le bonheur de votre nièce. » Kerouët revint me dire cela, c'était un vrai bonheur pour nous, et surtout pour Marie, la pauvre orpheline. C'était au mois d'octobre de l'année passée. Marie, ayant dix-huit ans, ne pouvait plus rester à Saint-Denis. Nous la faisons donc venir à la ferme, et nous convenons d'un jour pour que monsieur Duvallon nous amenât monsieur Belmont, son ami, qui voulait voir notre nièce avant de rien conclure, bien entendu. Ce jour-là, c'était un dimanche. Notre ferme était bien proprette, Kerouët, Marie et moi bien attifés, lorsque monsieur Duvallon arrive en cabriolet avec son ami. Que voulez-vous, monsieur! Sans doute, son ami n'était pas, comme on dit, un joli garçon, mais il avait la croix d'honneur, la figure d'un brave homme, et il semblait encore très vert pour son âge, qui pouvait être de quarante-cinq à cinquante ans. Ce monsieur fut très aimable pour nous. De temps à autre je regardais Marie; elle n'avait pas l'air de s'affoler beaucoup de monsieur Belmont, mais je savais qu'elle était raisonnable; et puis, monsieur, avec son éducation, je pensais qu'il lui fallait, avant tout, une certaine aisance, et que nous devions sacrifier bien des choses à cela. C'était un malheur, sans doute, mais il n'y avait pas à balancer. Ces messieurs partis, nous disons franchement à Marie tout ce qui en est. Dame! monsieur, il y a bien eu des larmes de versées, et par elle et par moi, et par mon pauvre Kerouët; car notre

chère enfant était bien jeune, et monsieur Belmont bien vieux pour elle... mais au moins le sort de Marie était assuré, et nous pouvions mourir tranquilles. Elle comprit cela, se résigna, et le lendemain, quand monsieur Duvallon revint, notre parole fut donnée. Pendant une quinzaine, monsieur Belmont vint nous voir tous les jours. Quoiqu'on dise les marins rudes et bourrus, lui était très doux, très bon, très complaisant, et Marie finit par le voir sans répugnance, et par être touchée des preuves de tendresse qu'il lui donnait. Et puis nous ne devions pas nous quitter, il devait acheter un petit bien de campagne près Thouars, et ainsi nous verrions tous les jours Marie. Enfin, elle s'habitua si bien à monsieur Belmont, qu'elle consentit à faire son portrait. Elle l'a en haut, dans son cabinet de la tourelle, où elle ne veut permettre à personne d'entrer... Il est d'une ressemblance extraordinaire. A la fin de décembre, monsieur Belmont nous dit qu'il allait aller à Paris pour acheter la corbeille, le mariage devant avoir lieu à Nantes dans le courant de janvier. Après une quinzaine de jours, monsieur Belmont revint de Paris avec des choses superbes pour Marie.

» Depuis le triste événement qui nous a séparés, je me suis rappelé qu'à son retour de Paris monsieur Belmont me parut souvent soucieux; mais il se montra toujours bon et aimable pour nous; seulement, au lieu d'attendre le commencement de février, époque fixée d'abord pour le mariage, il insista pour que son mariage avec Marie fût avancé. Nous consentîmes à ce qu'il demandait, et le mariage eut lieu le 17 janvier... un vendredi. On signa le contrat le matin. Monsieur Belmont reconnaissait six mille livres de rente à ma nièce. Pour des gens comme nous, c'était bien beau, n'est-ce pas, monsieur? Après le contrat, nous allons à la mairie, puis à l'église, et nous revenons dîner à la maison de campagne de monsieur Duvallon, témoin de monsieur Belmont. Nous nous mettons à table; au moment du dessert, voilà monsieur Belmont qui commence à chanter des couplets qu'il avait justement composés sur son mariage, le pauvre cher homme! lorsque tout à coup arrive de Nantes un domestique de monsieur Duvallon. Il remet une lettre à son maître. Monsieur Duvallon pâlit, se lève de table, et s'écrie : « Belmont, écoute!... » Je me rappelle que ce cher monsieur Belmont chantait à ce moment-là un couplet qui commençait par : *L'Hyménée secoue son flambeau.* Monsieur Belmont se lève, mais à peine a-t-il lu la lettre que lui montre monsieur Duvallon, qu'il fait une figure... ah! monsieur, une figure si terrible... que je suis encore à comprendre comment un homme qui avait l'air si bon ordinairement pouvait avoir parfois une physionomie si farouche. Puis se remettant, il s'approche de Marie, l'embrasse, et lui dit : « Ne t'inquiète pas de moi, ma petite femme, tu auras bientôt de mes nouvelles; » puis il disparaît avec monsieur Duvallon, qui nous dit en s'en allant : « Belmont est compromis dans une affaire politique comme... *carbonaro.* » oui, c'est bien cela, *carbonaro,* — ajouta madame Kerouët en rappelant ses souvenirs. — « Il faut qu'il s'échappe... sa vie en dépend. Si on vient pour l'arrêter, tâchez de retenir le commissaire le plus longtemps possible. »

» Il y avait à peine un quart d'heure qu'ils étaient partis tous deux, qu'un officier de gendarmerie arrive en voiture avec un commissaire de police, comme l'avait prévu monsieur Duvallon. On demande où est monsieur Belmont, capitaine au long cours. Vous pensez bien que nous ne disons mot. On cherche, on cherche, on ne trouve rien, et ça dure au moins deux heures. Le commissaire allait s'en aller, lorsque quelqu'un de la noce ayant parlé par hasard du trois-mâts *la Belle Alexandrine,* qui avait dû partir de Nantes dans la journée, le brigadier de gendarmerie s'écria : « Et la marée est pour trois heures! Il en est cinq! Avant que nous soyons de retour à Nantes, il en sera sept... Si notre homme a profité de ce bâtiment, à sept heures du soir il sera hors de la rivière et à l'abri de nos recherches!... » Et là-dessus, ils remontent en voiture avec le commissaire, et retournent à Nantes bride abattue; mais ils arrivèrent trop tard. Ce cher Belmont avait heureusement pu s'embarquer sur *la Belle Alexandrine,* qui partait pour la Havane. C'est monsieur Duvallon qui est venu le lendemain nous donner ces détails. Hélas! monsieur, un malheur n'arrive jamais seul. Deux mois après cet événement, mon pauvre Kerouët est mort d'une fluxion de poitrine; monsieur Duvallon a vendu sa ferme de Thouars, et je me serais trouvée sans ressources si le régisseur du château de Serval, qui connaissait Kerouët, et qui savait que j'étais en état de bien tenir une métairie, ne m'avait proposé cette petite ferme, où je me plais assez, quoique je regrette, hélas! tous les jours mon pauvre Kerouët, et que je sois bien inquiète du sort de monsieur Belmont, qui ne nous a écrit qu'une fois, par un vaisseau nantais que *la Belle Alexandrine* a rencontré en pleine mer. Dans cette lettre, monsieur Belmont nous dit de nous tranquilliser, et qu'un jour ou l'autre il reviendra nous surprendre... Quant à Marie, je ne peux pas dire, la chère enfant, qu'elle regrette beaucoup monsieur Belmont; elle ne le connaissait pas assez pour cela; mais, moi, monsieur, je le regrette pour elle; car, que demain je meure, que fera-t-elle? Ajoutez à cela qu'elle est si scrupuleuse, qu'il est impossible de la décider à toucher un sou des six mille francs que monsieur Belmont lui a reconnus, et que monsieur Duvallon nous envoie tous les trois mois. Nous reportons l'argent chez un notaire de Nantes, où il restera jusqu'à l'arrivée de monsieur Belmont, qui reviendra maintenant Dieu sait quand. »

Tel fut à peu près le récit de madame Kerouët. En effet, à l'époque du départ de monsieur Belmont, on avait découvert plusieurs conspirations libérales, à ce moment les sociétés secrètes s'organisaient d'une manière formidable; il était donc probable que monsieur Belmont avait été gravement compromis dans quelque complot contre l'État.

Depuis cette confidence de sa tante, Marie me parut plus charmante encore...

Je continuai d'aller chaque jour à la ferme; quelquefois même, lorsque la neige tombait ou que le froid était trop vif, la bonne madame Kerouët m'invitait instamment à passer la nuit à la métairie, et se fâchait très sérieusement lorsque je parlais de me mettre en route par la nuit et par les mauvais chemins de la forêt pour regagner Blémur, où j'étais censé demeurer.

Si je me décidais à rester, Marie ne cachait pas sa joie naïve : c'était alors presque fête à la ferme. Madame de Kerouët s'occupait des préparatifs et des détails du dîner, et Marie, qui partageait la chambre de sa tante, veillait avec une grâce attentive et charmante à ce que rien ne manquât dans la petite pièce qui m'était destinée dans une des tourelles.

Cette hospitalité si bonne, si prévenante, me touchait profondément; et puis ce qui me prouvait la pureté des sentimens de ces deux femmes et leur généreuse confiance en moi, c'est que jamais il ne leur était venu à l'esprit que la fréquence de mes visites pourrait *les compromettre.* Ma venue leur plaisait; j'animais, j'égayais leur solitude; et si je les remerciais avec effusion de toutes leurs bontés pour moi, madame Kerouët me disait naïvement :

— N'est-ce pas à nous, pauvres fermières, d'être reconnaissantes de ce que vous venez, vous, monsieur, un *artiste* (je passais pour un peintre), nous aider à passer nos longues soirées d'hiver, en faisant pour cela presque tous les jours trois lieues pour venir et trois lieues pour vous en aller... et encore par des temps affreux? Tenez, monsieur Arthur, — ajoutait cette excellente femme, — je ne sais pas comme cela s'est fait, mais maintenant vous êtes comme de notre famille, et s'il fallait renoncer à vous voir, nous en serions bien malheureuses et bien tristes, n'est-ce pas, Marie?

— Oh! certainement, ma tante, — disait Marie avec une adorable candeur.

J'avais su que Marie manquait de livres : elle parlait à merveille italien et anglais; je fis acheter à Paris une bi-

bliothèque complète, en donnant ordre de l'envoyer d'abord à Nantes, et de Nantes de l'adresser à la ferme.

Ainsi que je l'espérais, l'envoi de ces livres fut attribué à un souvenir de monsieur Belmont, ou de son ami monsieur Duvallon. Par ce moyen, je parvins à entourer Marie et sa tante d'un certain bien-être intérieur qui leur manquait, et, peu à peu, quelques meubles précieux, des tapis, arrivèrent à la ferme, et furent reçus avec joie, toujours comme une attention du proscrit et de son ami.

Dans sa reconnaissance, Marie écrivit une charmante lettre de remercîmens à monsieur Duvallon, qui répondit ne pas comprendre un mot à la gratitude de madame Belmont.

Craignant les éclaircissemens, j'engageai madame Kerouët à ne plus parler de ces bienfaits, lui faisant entendre que sans doute monsieur Belmont avait des raisons sérieuses pour en dissimuler la source.

L'anniversaire de la naissance de Marie approchait. Ce jour-là elle devait seulement me permettre l'entrée de la petite chambre mystérieuse dont elle avait fait son cabinet de travail, ce qu'elle m'avait refusé jusqu'alors.

Sachant que cette pièce était absolument semblable à celle que j'habitais dans la tourelle opposée quand je restais à la ferme, je pris les mesures nécessaires, et je fis venir de Paris, toujours par Nantes, ce qu'il fallait pour la meubler avec beaucoup d'élégance. Un des plus grands regrets de Marie était de n'avoir ni piano ni harpe. Je demandai aussi deux de ces instrumens, qui devaient également arriver à la ferme pour l'anniversaire de la naissance de Marie.

Tous ces détails me causaient un plaisir infini.

Chaque jour, bien enveloppé, je partais de Serval sur mon poney, bravant la pluie et la neige ; j'arrivais à la ferme, où je trouvais *chez moi* un bon feu pétillant. Je m'habillais avec quelque recherche, malgré les éternelles moqueries de la digne fermière, qui me reprochait d'être trop *coquet*, puis je descendais dans la grande chambre.

Si le temps n'était pas trop mauvais, Marie prenait mon bras, et nous allions courageusement affronter la bise et le froid, gravir nos âpres montagnes, y cueillir des plantes pour l'herbier de Marie, ou parcourir la forêt en nous amusant à surprendre au milieu de ces solitudes la biche et son faon.

Pendant ces longues promenades, Marie, toujours vive, rieuse et folâtre, toujours pensionnaire, me traitait comme un frère. Dans sa chaste ignorance, elle me mettait souvent à de rudes épreuves : tantôt c'était sa collerette à rattacher, tantôt ses longs cheveux à renouer sous son chapeau, ou quelque lacet de son brodequin à repasser dans son œillet.

Aussi, dans ces excursions lointaines, en contemplant avec adoration la délicieuse figure de Marie, qui, sous sa chevelure couverte d'un givre brillant, ressemblait à une rose épanouie sous la neige, que de fois un aveu me vint aux lèvres !... Mais Marie, croisant ses deux bras sur le mien, s'appuyait sur moi avec tant de confiance, elle me regardait avec tant de candeur et tant de sérénité, que chaque jour je remettais cet aveu au lendemain.

Je craignais qu'un mot hasardé ou prématuré ne vînt détruire ce bonheur calme et pur.

J'attendais patiemment... Je ne m'abusais pas sur le sentiment que j'inspirais à Marie : sans prétention sotte, sans fatuité ridicule, je ne pouvais me refuser à l'évidence. Depuis plus de deux mois je la voyais presque chaque jour ; mes soins pour elle, si jeune, si naïve, si peu habituee aux séductions du monde, l'avaient sensiblement touchée ; mais j'avais aussi reconnu en elle des principes si arrêtés, des sentimens religieux si prononcés, un instinct de devoir si profond, que je devais m'attendre à une lutte longue et douloureuse peut-être, et pourtant mille riens très significatifs me donnaient la mesure d'une affection que Marie ignorait peut-être encore elle-même.

Le soir, lorsque j'avais dîné à la ferme, madame Kerouët, assise au coin du feu dans son grand fauteuil de tapisserie, filait sa quenouille, tandis que Marie et moi, réunis à la même table, nous mettions en ordre les récoltes de nos herborisations d'hiver.

Lorsqu'il fallait fixer sur le papier les légers filamens des plantes, souvent nos mains s'effleuraient ; souvent lorsque, tous les deux courbés sur la table, nous semblions très attentifs à nos importans travaux, mes cheveux touchaient les cheveux de Marie, ou bien son souffle jeune et frais venait caresser ma joue.

Alors Marie rougissait, son sein s'agitait rapidement, son regard devenait distrait, et quelquefois sa main s'affaissait sur le papier...

Puis, semblant sortir d'un rêve, elle me disait d'un ton de reproche affecté :

— Mais voyez donc comme cette plante est mal placée...

— C'est votre faute, — répondais-je en riant : — vous ne voulez ni m'aider, ni tenir le papier.

— Du tout : c'est vous qui n'avez pas la moindre patience, et qui craignez toujours de vous mettre de la gomme aux doigts en collant les bandelettes.

— Ah ! les vilains disputeurs ! — disait madame Kerouët, — ils ne valent pas mieux l'un que l'autre.

D'autres fois, nous lisions tour à tour et à haute voix les romans de Walter Scott, auxquels madame Kerouët prenait un vif intérêt. La voix de Marie était suave et douce : un de mes plus grands bonheurs était de l'entendre lire.

Mais j'éprouvais un bonheur plus grand encore peut-être à la contempler. Aussi, lorsque je prenais le roman à mon tour, si je trouvais quelque allusion à mon amour, je lisais d'abord la phrase des yeux, puis je la disais tout haut de mémoire, en attachant sur Marie un regard passionné.

Quelquefois Marie baissait les yeux et prenait une physionomie sévère, d'autres fois elle rougissait, et, du bout de son joli doigt, elle me faisait impérieusement signe de regarder mon livre.

J'imaginai autre chose ; j'ajoutai, en les improvisant, des passages entiers au livre que je lisais, afin d'y peindre plus clairement encore à Marie tout ce qu'elle m'inspirait, lorsque la situation que peignait le roman pouvait s'y prêter.

Ainsi, un soir, dans cette scène si chaste et si passionnée où Ivanhoé déclare son amour à la belle Saxonne, je substituai à tout ce que disait le croisé un long monologue dans lequel je fis les rapprochemens les plus directs entre Marie et moi, en lui rappelant avec tendresse mille souvenirs de nos promenades et de nos entretiens.

Marie, émue... troublée, me regarda d'un air mécontent.

Je m'arrêtai...

— Je ne voulais pas vous interrompre, monsieur Arthur, — me dit madame Kerouët, — car je trouve que vous n'avez jamais mieux lu qu'aujourd'hui. — Puis, posant sa quenouille, elle dit naïvement : — Ah ! j'avoue qu'il faudrait qu'une femme fût de rocher pour ne pas avoir pitié d'un amoureux qui parle ainsi. Je ne m'y connais pas, mais il me semble qu'on ne pouvait pas dire autre chose que ce qu'Ivanhoé dit là... tant c'est vrai et naturel...

— Oh ! c'est très beau, en effet, — dit Marie ; — mais monsieur Arthur doit être fatigué : je vais lire à mon tour. — Et prenant, presque malgré moi, le livre que j'avais sur les genoux, elle chercha le passage improvisé, et ne l'y trouva pas. — Les pages que vous venez de nous lire sont si belles que je voudrais les relire, — me dit méchamment Marie.

— Tu as raison, Marie, — dit sa tante ; — moi aussi, je les entendrais avec plaisir encore une fois.

— Ah ! mon Dieu ! déjà dix heures ! — m'écriai-je pour sortir d'embarras. — Il faut que je parte...

— C'est vrai... déjà ! — dit madame Kerouët en regardant sa pendule.

Ordinairement, au moment de mon départ, Marie allait

à la fenêtre pour voir quel temps il faisait : cette fois elle resta immobile.

Sa tante lui dit :

— Mais vois donc s'il neige, mon enfant.

Marie se leva et revint dire :

— Il neige beaucoup.

— Il neige beaucoup... comme tu dis cela avec indifférence !... Pense donc que monsieur Arthur a trois lieues à faire en pleine nuit, en pleine forêt.

Je cherchai le regard de Marie. Elle détourna la vue ; je lui dis tristement :

— Bonsoir, madame...

— Bonsoir, monsieur Arthur, — me répondit-elle sans jeter les yeux sur moi.

J'entendis le hennissement d'impatience de mon vieux Black, que m'amenait un garçon de ferme.

J'allais sortir de la chambre, lorsque Marie, profitant d'un moment où sa tante ne pouvait la voir, s'approcha de moi et, me prenant la main, me dit avec une émotion profonde :

— Je vous en veux beaucoup... vous ne savez pas tout le mal que vous me faites !

Ces mots n'étaient pas un aveu... et pourtant, malgré la nuit, malgré la neige, je rentrai à Serval la joie dans le cœur. . . . .

. . . .

De cette soirée data mon premier espoir.

Il y a huit jours de cela.

Demain est le jour anniversaire de la naissance de Marie, jour solennel où nous devons inaugurer le mystérieux cabinet de la tourelle.

LVIII

LE PORTRAIT.

Serval, 10 décembre 18...

Je puis à peine croire ce que j'ai vu aujourd'hui...

Bizarre destinée que la mienne !

Ce matin, ainsi que nous en étions convenus, je me suis rendu à la ferme.

C'était l'anniversaire de la naissance de Marie ; elle devait me permettre l'entrée du cabinet mystérieux qu'elle occupe dans une des tourelles. C'est là qu'elle a fait placer la harpe et le piano récemment arrivés de Nantes.

— Venez voir ma retraite, — me dit Marie après déjeuner.

Nous montons dans la tourelle avec madame Kerouët.

Nous entrons : que vois-je ?...

En face de moi... dans un large cadre doré... le portrait du pirate de Porquerolles ! du pilote de Malte !...

— Comment avez-vous ce portrait ?... Savez-vous quel est cet homme ? — m'écriai-je en m'adressant aux deux femmes qui me regardaient avec le plus grand étonnement.

— C'est moi qui ai peint ce portrait... et cet homme est monsieur Belmont, — me dit naïvement Marie.

— Monsieur Belmont ! ! !

— Sans doute, c'est mon mari... Mais qu'avez-vous donc, monsieur Arthur ?... Pourquoi cette surprise, cette stupeur ?

— Avez-vous rencontré monsieur Belmont quelque part ? — me demanda madame Kerouët.

Je croyais rêver ou être la dupe d'une ressemblance extraordinaire.

— En effet, — dis-je à madame Kerouët, — j'ai déjà rencontré monsieur Belmont en voyage... ou plutôt quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup... Car certaines circonstances ne me permettent pas de croire que la personne dont je veux parler soit effectivement le monsieur Belmont dont voici le portrait.

— Il y a un moyen bien simple pour savoir si votre Belmont est le nôtre, c'est-à-dire celui du portrait... Comment a-t-il les dents, votre monsieur Belmont ? — me dit la tante de Marie.

— Plus de doute... c'était lui !... — pensai-je. — Il a les dents comme personne ne les a, — lui dis-je, — très aigues et très séparées...

— C'est cela même, — dit madame Kerouët en riant. — Aussi, en plaisantant nous l'appelions l'*ogre*...

C'était bien lui ! ! !

Tout s'expliquait clairement.

Au bal du château, l'ambassadeur d'Angleterre m'avait averti qu'on était sur ses traces du pirate et qu'on espérait de l'atteindre ; ce bal avait lieu vers le milieu de janvier, époque à laquelle Belmont était revenu à Nantes pour presser son union avec Marie.

Notre rencontre aux Variétés et la crainte d'être découvert avaient sans doute causé l'inquiétude que madame de Kerouët avait remarquée en lui depuis cette époque.

Aussi, sans l'avis qui le prévint de l'arrivée du commissaire et de l'officier de gendarmerie, ce misérable aurait été arrêté le même jour de son mariage. Enfin je comprenais parfaitement que monsieur Duvallon, témoin du pirate, l'eût montré aux yeux de Marie et de sa tante comme une victime politique, afin de leur cacher la véritable cause des poursuites qu'on exerçait contre lui.

Ce Duvallon savait-il le métier infâme de Belmont ? ou avait-il aussi été abusé par lui ?

Toutes ces pensées se heurtèrent confuses dans ma tête, et me préoccupèrent tellement que je quittai la ferme beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, prétextant une migraine, et laissant Marie et sa tante inquiètes et chagrines de mon brusque départ.

Ce jour, qui devait être une sorte de petite fête pour nous, finit ainsi bien tristement.

Que dois-je faire ?

J'aime Marie de toutes les forces de mon âme. Ce n'est plus un crime de l'enlever à Belmont, à ce brigand, à cet assassin ; c'est une noble, c'est une généreuse action.

Marie a été indignement trompée. Sa famille a cru l'unir à un brave et honnête marin, et non pas à un homme infâme... Ce mariage est nul devant la raison et devant l'honneur, il doit être nul aussi devant les hommes ! Aujourd'hui même j'apprendrai tout à ces malheureuses femmes...

Mais me croiront-elles ? quelles preuves leur donnerai-je de ce que j'avance ?

Et puis il y a dans cette dénonciation de ma part quelque chose de bas qui me répugne.

Après tout, Marie est légitimement la femme de Belmont, j'aime Marie... cet amour met presque cet homme à mon niveau.

Maintenant c'est une lutte ouverte entre lui et moi. J'ai déjà l'avantage puisqu'il est absent ; il n'est pas loyal d'augmenter encore mes chances par une délation.

Enfin, si Marie m'aime assez pour vaincre ses scrupules, pour oublier ses devoirs envers un homme qu'elle croit honnête et bon, ne serai-je pas plus orgueilleux de mon bonheur que si elle croyait ne me sacrifier qu'un homme indigne d'elle, qu'un homme que la justice peut chaque jour réclamer comme sa proie ?

Décidément je ne dirai rien.

Mais si cet homme revient ?... Mon Dieu, quelle affreuse idée !

Marie est sa femme, après tout, et c'est le hasard seul qui l'a préservée de la souillure de cet homme infâme.

Mes scrupules sont fous, sont stupides... Je ne sais pourquoi j'hésite à tout dire à Marie.

Mais à quoi bon ? Cette confiance préviendra-t-elle... empêchera-t-elle le retour de cet homme ?

D'un moment à l'autre il peut arriver.

Que faire... que faire ?...

Serval, 12 décembre 18...

Mon incognito est découvert, Marie sait qui je suis.

Hier je suis allé à la ferme.

J'étais toujours dans l'irrésolution sur ce que je devais dire relativement au pirate.

Nous causions avc Marie et sa tante, lorsque mon régisseur est entré.

Je suis devenu très rouge, très embarrassé : le bourreau ne s'en est pas aperçu; il m'a fait un respectueux et profond salut.

— Tiens, vous connaissez monsieur Arthur ? — lui a demandé madame Kerouët.

— Si j'ai l'honneur de connaître monsieur le comte !... — a répété le régisseur avec étonnement.

— Monsieur le comte !! — s'écrièrent à la fois madame Kerouët et Marie en se levant d'un air interdit.

Craignant que cet homme interprétât mal le motif qui m'avait engagé à cacher mon nom, je lui dis :

— Vous êtes très maladroit, mon cher monsieur Rivière. Je désirais avoir par moi-même quelques renseignemens sur cette métairie, dont je pense augmenter le bail, et vous venez tout gâter... Veuillez, je vous prie, aller m'attendre à Serval : j'ai à causer avec vous à ce sujet.

Le régisseur sortit.

— Vous nous avez trompées... monsieur le comte !... — me dit madame Kerouët avec beaucoup de dignité. — C'est mal à vous...

Marie ne dit pas un mot, et disparut sans me regarder.

— Et pourquoi cela est-il mal ? — dis-je à cette excellente femme. — Si je m'étais nommé, je ne sais quels scrupules vous auraient peut-être empêchée de me témoigner cette franche et cordiale affection que vous m'avez toujours montrée... j'aurais été pour vous le maître de cette ferme et non pas votre ami...

— L'amitié n'est sûre, n'est possible, qu'entre pareils, monsieur le comte, — dit madame Kerouët d'un air froid.

— Mais en quoi nos positions sont-elles dépareillées à cette heure ? Si mon amitié vous a plu jusqu'ici... pourquoi changer nos relations ? pourquoi oublier quatre ou cinq mois d'intimité charmante?

— Je ne les oublierai pas, monsieur le comte; mais elles feront place à des sentimens plus convenables à la modeste position de Marie et de moi.

Une fille de ferme vint chercher madame Kerouët pour la prier de se rendre auprès de Marie.

Elle me salua respectueusement et sortit.

Je quittai la métairie dans un violent accès de colère contre mon régisseur...

Puis je réfléchis qu'après tout cet incognito ne pouvait toujours durer, et que cette découverte, en choquant d'abord Marie, ne pouvait en rien altérer son amour pour moi.

Serval, 14 décembre 18...

J'ai revu Marie.

Pendant quelques jours, je l'ai trouvée triste et affligée de ma dissimulation, qu'elle ne s'explique pas.

Elle m'a demandé pourquoi j'avais ainsi caché mon nom; je lui ai répondu que sachant que des bruits, aussi faux que fâcheux, étaient parvenus jusqu'à elle, et me peignaient sous les couleurs les moins favorables, j'avais préféré garder l'incognito.

Elle m'a cru difficilement; mais enfin je suis parvenu à chasser de son esprit ces impressions malheureuses.

Quoique madame Kerouët me boude encore quelquefois, nos relations, d'abord un peu refroidies, ont repris tout leur charme.

Serval, 20 décembre 18...

Marie m'aime... elle m'aime !... je n'en puis plus douter... Que cette date vive à jamais dans mon cœur !

. . . .

. . . .

Serval, 30 décembre 18...

Quel événement !... Non, non, mille fois non; elle ne quittera pas ce pays... Maintenant j'ai le droit de veiller sur son avenir... jamais je ne l'abandonnerai.

Ce matin, un valet de ferme est arrivé au château.

Il m'apportait un billet de Marie.

Elle me priait de venir à l'instant même.

Une heure après j'étais à la métairie.

Je trouvai Marie en larmes, ainsi que sa tante.

— Qu'avez-vous ?... — m'écriai-je.

— Dans cette lettre, — dit madame Kerouët, — monsieur Duvallon nous écrit qu'il arrive aujourd'hui pour chercher Marie... par ordre de monsieur Belmont.

— Et vous le laisserez partir ?... m'écriai-je. — Et vous consentirez à partir, Marie...

Marie, pâle comme une morte, passa les mains sur ses yeux, et s'écria :

—Quel réveil... mon Dieu... quel réveil !... je suis perdue !!...

Je fis un signe expressif à Marie... Sa tante, toute préoccupée de ses regrets, ne l'avait pas entendue.

— Ah ! mon Dieu ! disait madame Kerouët, — quitter mon enfant !... je n'en aurai jamais la force.

— Vous ne la quitterez pas, vous ne pouvez pas la quitter, bonne mère !... et surtout pour la remettre entre les mains d'un homme comme ce Duvallon.

— Hélas ! monsieur, quelle objection pouvons-nous faire ?... Monsieur Duvallon n'est-il pas l'ami intime de monsieur Belmont ? n'a-t-il pas ses ordres ?

— C'est justement parce qu'il est l'ami intime de monsieur Belmont qu'il faut vous défier de cet homme. — Marie et madame Kerouët me regardèrent avec étonnement... Je continuai : — Écoutez-moi... vous, madame Kerouët... vous, Marie... Laissez-moi moi recevoir monsieur Duvallon; je me charge de lui parler et de lui faire entendre raison... Quand doit-il arriver ?

— S'il arrive, comme il l'annonce, par la diligence de Bourges, il sera ici aujourd'hui à trois heures, — me dit madame Kerouët.

— Ne promettez rien; envoyez-le moi... espérez et espérons...

Et, répondant à un signe muet de Marie, je sortis.

Tantôt, à cinq heures, j'ai entendu le bruit d'une carriole dans la cour du château. Je n'ai pu réprimer un mouvement de colère; j'ai senti mes tempes battre violemment.

On a annoncé monsieur Duvallon.

J'ai vu entrer un homme robuste, de haute taille, paraissant cinquante ans environ; son teint était coloré, son air dur, son maintien vulgaire mais assuré; sa mise celle d'un Français en voyage, c'est-à-dire sordide.

Je lui ai fait signe de s'asseoir : il s'est assis.

— Monsieur, — lui dis-je, — je vous demande pardon de vous avoir dérangé; mais je suis chargé par madame Kerouët, qui tient à bail une de mes métairies, et qui a quelque confiance en moi...

— Parbleu !! sa nièce a aussi confiance en vous... et beaucoup ! — s'écria cet homme en m'interrompant grossièrement. —

— C'est vrai, monsieur, — dis-je en me contenant; — car j'ai l'honneur d'être des amis de madame Belmont...

— Et moi des amis de monsieur Belmont ! monsieur... et, comme tel, je suis chargé par lui de ramener sa femme

à Nantes, où elle restera sous la surveillance de *mon épouse*, jusqu'au retour de mon ami Belmont, qui ne peut tarder beaucoup.

— Vous êtes l'ami intime de monsieur Belmont? — dis-je à monsieur Duvallon en le regardant fixement. — Savez-vous bien quel est cet homme?

— Cet homme... cet homme en vaut un autre, mordieu! — s'écria Duvallon en se levant avec vivacité.

Je restai assis.

— Cet homme est un brigand, monsieur!... cet homme est un assassin... monsieur!... — et j'accentuai d'un regard impérieux et résolu chacune de ces inculpations.

— Si vous n'étiez pas chez vous!!... — me dit Duvallon en fermant ses poings.

— Je ne suis pas un enfant, monsieur, et vos menaces sont ridicules. Parlons net, et finissons: la preuve que votre ami est un assassin, c'est que j'ai été blessé par lui à bord d'un yacht qu'il a attaqué dans la Méditerranée : est-ce clair? La preuve que votre ami est un brigand, c'est que j'étais à bord du même yacht, lorsqu'il l'a fait lâchement naufrager sur les côtes de l'île de Malte : est-ce clair? Enfin, les preuves que ces accusations sont fondées, c'est que l'ambassadeur d'Angleterre en France, c'est que le ministre des affaires étrangères, instruits par moi de la présence de ce misérable à Paris, ont provoqué les mesures qui eussent amené son arrestation, si vous ne l'aviez dérobé à la justice le jour de son mariage... est-ce clair, monsieur? — Duvallon me regardait d'un air stupéfait; il se mordait les lèvres avec rage... Je continuai : — Ni madame Belmont ni sa tante ne savent un mot de tout ceci, monsieur; mais je vous déclare que si vous insistez désormais pour enlever madame Belmont et sa tante, je leur apprendrai tout, et en même temps je leur donnerai le conseil à toutes deux de mettre cette discussion entre les mains de la justice.

— Mille tonnerres! — s'écria Duvallon en frappant du pied, — tout cela n'est pas vrai... j'emmènerai cette péronnelle sous votre nez, mordieu!... ou vous verrez beau jeu.

— Si vous n'étiez pas l'ami intime de Belmont, vous payeriez cher votre démenti et votre menace... — Sortez d'ici, monsieur.

— Osez donc... osez donc me faire sortir... — dit l'ancien corsaire en faisant un pas vers moi d'un air menaçant. Mais, comparant sans doute son âge au mien et sa force à la mienne, il se contint, et me dit avec une fureur concentrée : — Vous voulez donc vous opposer à ce que j'emmène *votre maîtresse?* je conçois ça... mais moi, j'ai dit que je l'emmènerais et je l'emmènerai, mordieu!... Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe? est-ce que je ne sais pas les cadeaux que vous lui avez faits? est-ce que ça ne m'explique pas les lettres de remercîmens de ces deux sottes, auxquelles je ne comprenais rien, et que je recevais à propos de toutes sortes de choses de luxe?... Mais ça va finir, entendez-vous? Belmont arrive, et, en attendant, j'emmène la donzelle... de gré ou de force.

Ne voulant pas répondre à cet homme, je sonnai.

— Pierre, — dis-je à un domestique, — vous allez faire seller deux chevaux, un pour moi et un pour Georges, qui me suivra ; vous direz aussi à Lefort de monter tout de suite à cheval avec son fils, et d'aller m'attendre à la ferme des Prés. — Le domestique sortit. — Maintenant, monsieur, — dis-je à Duvallon, — réfléchissez bien à ce que vous allez faire... Si vous ne quittez à l'instant le pays, j'apprends tout à madame Belmont et à sa tante, et, par mon avis, elles se mettent sous la protection de la justice... De ce pas je vais à la ferme des Prés... je vous y attendrai, monsieur; et je verrai si vous avez l'audace d'y venir. — Puis, sonnant de nouveau, je dis à un domestique : — Reconduisez monsieur.

Sans attendre la réponse de Duvallon, je sortis, et je montai aussitôt à cheval pour me rendre à la ferme.

Lefort et son fils m'y avaient déjà précédé.

Serval, 31 décembre 18...

Hier, Duvallon n'a pas osé venir à la ferme.

En lui apprenant qu'il repartait pour Nantes, il a écrit une lettre à Marie remplie des injures les plus grossières... il la menaçait du retour de Belmont.

Marie est plongée dans un morne désespoir... Aujourd'hui je n'ai pu la voir...

Il ne me reste plus qu'un parti à prendre... il faut décider Marie à me suivre...

Quelle sera désormais sa vie?

Si Belmont revient... lors même que je ne dénoncerais pas son retour, il sera tôt ou tard arrêté...

S'il parvient à se disculper, il est le maître de Marie : elle est sa femme, elle est obligée de le suivre...

S'il est reconnu coupable, s'il est condamné, quel horrible sort que celui de Marie!... et puis moi je risque toujours de la perdre!.. Sa vie est à moi comme ma vie est à elle.

Si elle ne me suit pas... que faire?...

Les crimes passés de cet homme ne peuvent entraîner la rupture de son mariage... ou, s'ils l'entraînent, que de temps, que de tristes débats, que de dégoûts!

Il le faut, il le faut, Marie me suivra...

Qui pourra-t-elle regretter, la pauvre orpheline!

Sa tante... pauvre et excellente femme...

Mais elle nous suivra peut-être... non... non... Si elle soupçonnait jamais la vérité!! si elle savait qu'un autre lien que celui de l'amitié m'unit pour toujours à Marie!... si elle savait...

Non, non, il n'y faut pas songer... Mais Marie consentira-t-elle à l'abandonner?

Pourtant il le faut.

Si Marie me suivait, quel avenir!... Retiré dans quelque solitude, je passerais ma vie près d'elle.

Quoique jeune, j'ai déjà tant vécu... j'ai déjà tant souffert... j'ai déjà tant éprouvé les hommes et les choses... que ce serait avec délices que je me reposerais pour toujours dans un amour solitaire et tranquille...

Et puis en elle il y a tant de ressources pour vivre dans l'isolement de tout et de tous!!! cœur, âme, esprit, talens, caractère angélique, candeur adorable... imagination de jeune fille, qu'un rien distrait, occupe ou amuse...

Il faut qu'elle me suive... elle me suivra.

LIX

LE DÉPART.

Serval, 10 mars 18...

Je rouvre ce journal interrompu depuis près de trois mois.

Je veux écrire une date, une dernière page ici à Serval... dans ce pauvre vieux château paternel que je quitte peut-être pour jamais.

Rapprochement bizarre! Ici mon amour pour Hélène a commencé ma vie mondaine...

Ici ma vie mondaine se terminera par mon amour pour Marie...

Désormais, elle et moi nous devons vivre dans la plus entière solitude... Oh! sans doute, s'il se réalise, cet avenir sera bien enchanteur!...

Mais par combien de chagrins cruels il aura été acheté!...

Depuis trois mois, que de larmes Marie a versées en s-

cret! mais peu à peu mon influence a vaincu sa résistance.

Elle consent enfin à me suivre.

Et puis elle n'ose, elle ne peut rester ici... elle est mère...

Et puis mon fidèle Georges, que j'avais envoyé secrètement à Nantes épier Duvallon, m'écrit ce matin qu'un homme que je ne puis méconnaître, que Belmont est arrivé à la nuit chez l'ancien corsaire.

Je n'ai pas caché son retour à Marie... elle est décidée.

Comment oserait-t-elle paraître aux yeux de son époux?... Comment plus tard... supporterait-elle les regards de sa tante?...

Demain dans la nuit nous partons en secret.

Pour ne rien oublier, mettons en note les principales dispositions.

Envoyer des relais de chevaux à moi pour aller jusqu'à *** par la traverse, afin de ne pas laisser prendre nos traces : c'est vingt-cinq lieues de gagnées.

Prendre la poste à ***; en trente heures nous sommes sur la frontière.

Une fois là, le premier bruit de cet enlèvement apaisé..... nous attendrons les événemens..... peut-être reviendrons-nous en France..... peut-être Belmont sera-t-il arrêté.

. . . .

Doux-Repos, septembre 18... (1).

Vous m'avez demandé, Marie, de vous raconter ma vie tout entière.

Pour toujours nous avons rompu avec le monde. Retirés ici, dans ce paisible et charmant séjour, avec notre enfant, depuis deux ans nous y vivons au sein d'un bonheur ineffable.

Vous êtes mon ange, mon sauveur, mon Dieu, mon amour, mon seul bien, parce que vous renfermez en vous tous les trésors de l'âme, du cœur et de l'esprit.

Au sein de notre profonde solitude, chaque jour amène une joie nouvelle qui vous rend plus chère à mon cœur.

Ainsi les perles des mers doivent, dit-t-on, leur éclat impérissable et de plus en plus splendide aux précieuses nuances que chaque vague leur apporte.

Vous me dites souvent, Marie, que mon caractère est noble, généreux, mais surtout *bon* à l'excès.

Quand vous saurez ma vie, Marie, ma belle et douce Marie, vous verrez qu'hélas! j'ai été souvent... dur et méchant.

Cette bonté dont vous me louez... c'est donc à vous que je la dois!

Sous votre sainte influence, mon bel ange gardien, tous mes mauvais instincts ont disparu, tous mes sentimens élevés se sont exaltés... en un mot, je vous ai aimée.... je vous aime comme vous méritez d'être aimée.

Vous aimer ainsi, et être aimé de vous ainsi que vous m'aimez, Marie... c'est se sentir le premier d'entre les hommes, c'est avoir le droit de dédaigner toutes les gloires, toutes les ambitions, toutes les fortunes.

C'est avoir dépassé la limite du bonheur possible...

Ce bonheur surhumain m'effrayerait, si nous ne l'avions pas acheté par vos terreurs, par vos remords, pauvre femme!...

Ces remords ont été, sont encore parfois votre seul chagrin : l'heure est venue de vous en délivrer.

Vous saurez quel est celui que vous avez épousé, et que, depuis deux ans, vous croyez condamné à une prison perpétuelle pour crime politique.

Plus tard, vous saurez aussi pourquoi jusqu'ici je vous ai caché ce secret.

Ces lignes que j'écris sur ce journal, qui retrace presque tous les événemens de ma vie jusqu'au moment où nous avons quitté Serval, seront les dernières que j'y tracerai...

A quoi bon désormais ces froides confidences!...

C'est dans votre cœur angélique, Marie, que j'épancherai désormais toutes mes impresssions... ou plutôt l'unique et adorable impression de bonheur enivrant que je vous dois.

Vous lirez donc ce journal, Marie; vous verrez que si j'ai été bien coupable, j'ai bien souffert...

Vous verrez racontées les premières émotions de notre amour...

Depuis notre départ de Serval, j'ai interrompu ce journal... Qu'aurais-je pu écrire ? Ce que je vous ai dit pour l'avenir, Marie, doit aussi s'appliquer aux années passées près de vous.

Vous n'y trouverez ni la date de la naissance de notre Arthur... de notre enfant... la plus grande félicité que j'aie encore ressentie!... ni la date de ce jour affreux où je faillis vous perdre... ici... la plus terrible douleur qui m'ait encore torturé!...

Tant que dura l'exaltation, le paroxysme de cette joie inconnue, de ce chagrin inconnu... je ne pensai pas, je ne réfléchis pas, je n'agis pas, je n'existai pas...

Lorsqu'on *se voit* souffrir, lorsqu'on *se voit* être heureux, le malheur ni le bonheur ne sont arrivés à leur dernier terme...

Jusqu'alors j'avais atrocement souffert, j'avais eu des joies bien vives... mais je n'avais pas été tellement absorbé que la réflexion ne me restât.

J'ai parlé de bonheur inconnu... Marie, et pourtant la date du jour charmant où je ne doutai plus de votre amour est sur ce journal,.. tandis que la date du jour de la naissance de notre Arthur ne s'y trouve pas.

Votre âme si délicate comprendra, appréciera, n'est-ce pas! cette différence si profonde.

Quant à notre enfant, Marie, à notre bel et adorable enfant, nous songerons à son avenir, et...

. . . .

. . . . »

Ces mots sont les derniers du *Journal d'un inconnu.*

Par les rapprochements de la date et des renseignemens donnés par le curé du village de ***, dans notre introduction à ce livre, on voit que ce dernier passage dut être écrit le jour ou la veille du triple assassinat commis sur le comte, sur Marie et sur leur enfant, par Belmont, le pirate de Porquerolles, qui, étant parvenu à s'évader de sa prison et à connaître la retraite du comte, voulut tirer de celui-ci une terrible vengeance avant de quitter à tout jamais la France.

(1) On voit par cette date que le journal est interrompu depuis trois ans, et que ces dernières lignes ne sont qu'une note écrite par le comte en confiant son manuscrit à Marie, habitant alors avec tui le cottagsie tué dans le Midi.

FIN D'ARTHUR.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS ARTHUR.

FIN DE LA TABLE D'ARTHUR.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

Publication du journal **LE SIÈCLE**

OEUVRES CHOISIES

DE M. EUGENE SUE

PAULA MONTI

OU L'HOTEL LAMBERT.

I

LE BAL DE L'OPÉRA.

En 1837, le bal de l'Opéra n'était pas encore tout à fait envahi par cette cohue de danseurs frénétiques et échevelés, *chicards* et *chicandards* (cela se dit ainsi), qui, de nos jours, ont presque entièrement banni de ces réunions les anciennes traditions de l'*intrigue* et ce ton de bonne compagnie qui n'ôtait rien au piquant des aventures.

Alors, comme aujourd'hui, les gens du monde se rassemblaient autour d'un *grand coffre* placé dans le corridor des premières loges, entre les deux portes du foyer de l'Opéra.

Les privilégiés se faisaient un siége de ce coffre, et le partageaient souvent avec quelques dominos égrillards qui n'étaient pas toujours du *monde*, mais qui le connaissaient assez par ouï-dire pour faire assaut de médisance avec les plus médisans.

Au dernier bal du mois de janvier 1837, vers deux heures du matin, un assez grand nombre d'hommes se pressaient autour d'un domino féminin assis sur le coffre dont nous avons parlé.

De bruyans éclats de rire accueillaient les paroles de cette femme. Elle ne manquait pas d'esprit; mais certaines expressions vulgaires et le mode de *tutoiement* qu'elle employait prouvaient qu'elle n'appartenait pas à la très bonne compagnie, quoiqu'elle parût parfaitement instruite de ce qui se passait dans la société la plus choisie, la plus exclusive.

On riait encore d'une des dernières saillies de ce domino, lorsque, avisant un jeune homme qui traversait le corridor d'un air affairé pour entrer dans le foyer, cette femme lui dit :

— Bonsoir, Fierval... où vas-tu donc? Tu parais bien occupé; est-ce que tu cherches la belle princesse de Hansfeld, à qui tu fais une cour si assidue? Tu perdras ton temps, je t'en préviens; elle n'est pas femme à aller au bal de l'Opéra... C'est une rude vertu; vous vous brûlerez tous à la chadelle, beaux papillons!

Monsieur de Fierval s'arrêta et répondit en souriant :

— Beau masque, j'admire en effet beaucoup madame la princesse de Hansfeld, mais j'ai trop peu de mérite pour prétendre le moins du monde à être distingué par elle.

— Ah! mon Dieu! quel ton formaliste et respectueux! on dirait que tu espères être entendu par la princesse!

— Je n'ai jamais parlé de madame de Hansfeld qu'avec le respect qu'elle inspire à tout le monde, — dit monsieur de Fierval.

— Tu crois peut-être que la princesse... c'est moi?

— Il faudrait pour cela, beau masque, que vous eussiez au moins sa taille, et il s'en faut de beaucoup.

— Madame de Hansfeld au bal de l'Opéra? — dit un des hommes du groupe qui entourait le domino, — le fait est que ce serait curieux.

— Pouquoi donc? — demanda le domino.

— Elle demeure trop loin... hôtel Lambert... en face de l'île Louviers. Autant venir de Londres.

— Cette plaisanterie sur les quartiers perdus est bien usée... — reprit le domino. — Ce qui est vrai, c'est que madame de Hansfeld est trop prude pour commettre une telle légèreté, elle que l'on voit chaque jour à l'église....

— Mais le bal de l'Opéra n'a été inventé que pour favoriser, au moins une fois par an, les légèretés des prudes, — dit un nouvel arrivant, qui s'était mêlé au cercle sans qu'on le remarquât.

Ce personnage fut accueilli par de grandes exclamations de surprise.

— Eh ! c'est Brévannes ; d'où sors-tu donc?

— Il arrive sans doute de Lorraine.

— Te voilà, mauvais sujet ?

— Sa première visite est pour le bal de l'Opéra, c'est de règle.

— Il vient revoir ses anciennes mauvaises connaissances.

— Ou en faire de nouvelles.

— Il est allé se mettre au vert dans ses terres.

— Comme ça lui a profité !

— On ne le reconnaîtra plus au foyer de la danse.

— Je parie qu'il a laissé sa femme à la campagne, afin de mener plus à son aise la vie de garçon.

— Voilà toujours comme finissent les mariages d'inclination.

— Nous avons arrangé un souper pour ce soir.... Brévannes.

— Tu y viendras, ça te remettra au fait de Paris.

Monsieur de Brévannes était un homme de trente-cinq ans environ, d'un teint fort brun, presque olivâtre ; sa figure, assez régulière, avait une rare expression d'énergie. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe très noirs lui donnaient l'air dur ; ses manières étaient distinguées, sa mise simple de bon goût.

Après avoir écouté les nombreuses interpellations qu'on lui adressait, monsieur de Brévannes dit en riant :

— Maintenant, j'essayerai de répondre, puisqu'on m'en laisse le loisir ; mes réponses ne seront pas longues. Je suis arrivé hier de Lorraine. Je suis meilleur mari que vous ne le pensez, car j'ai ramené ma femme à Paris.

— Madame de Brévannes t'aurait peut-être trouvé encore meilleur mari si tu l'avais laissée en Lorraine, — dit le domino ; — mais tu es trop jaloux pour cela.

— Vraiment? — reprit monsieur de Brévannes en regardant le masque avec curiosité, — je suis jaloux?

— Aussi jaloux qu'opiniâtre... c'est tout dire.

— Le fait est, — reprit monsieur de Fierval, — que, lorsque ce diable de Brévannes a mis quelque chose dans sa tête...

— Cela y reste, — dit en riant monsieur de Brévannes ; — je méritais d'être Breton. Aussi, beau masque, puisque tu me connais si bien, tu dois savoir ma devise : « *vouloir c'est pouvoir*. »

— Et comme tu crains qu'à son tour ta femme ne te prouve aussi que... « *vouloir c'est pouvoir*, » tu es jaloux comme un tigre.

— Jaloux?... moi ? Allons donc... tu me vantes... Je ne mérite pas cet éloge...

— Ce n'est pas un éloge, car tu es aussi infidèle que jaloux, ou, si tu le préfères, aussi orgueilleux que volage. C'était bien la peine de faire un mariage d'amour et d'épouser une fille du peuple... Pauvre Berthe Raimond ! je suis sûre qu'elle paye cher ce que les sots appellent son élévation, — dit le domino avec ironie.

Monsieur de Brévannes fronça imperceptiblement le sourcil ; ce nuage passé, il reprit gaiement :

— Beau masque, tu te trompes ; ma femme est la plus heureuse des femmes, je suis le plus heureux des hommes ; ainsi notre *ménage* n'offre aucune prise à la médisance... ne parlons donc plus de moi ; je suis une mode de l'an passé.

— Tu es trop modeste... tu es toujours, sous le rapport de la médisance, très à la mode. Préfères-tu que nous causions de ton voyage d'Italie?

Monsieur de Brévannes dissimula un nouveau mouvement d'impatience ; le domino semblait connaître à merveille les endroits vulnérables de l'homme qu'il intriguait.

— Sois donc généreux, méchant masque, — répondit monsieur de Brévannes, — immole maintenant d'autres victimes... Tu me sembles très bien instruit ; mets-moi un peu au fait des histoires du jour... Quelles sont les femmes à la mode? Leurs adorateurs de l'autre hiver durent-ils encore cette saison ? Ont-ils impunément traversé l'épreuve de l'absence, de l'été, des voyages ?

— Allons, j'ai pitié de toi... ou plutôt je te réserve pour une meilleure occasion, — reprit le domino. — Tu parles de nouvelles beautés? Justement nous nous entretenions tout à l'heure... de la femme la plus à la mode de cet hiver... une belle étrangère... la princesse de Hansfeld...

— Rien qu'à ce nom, — dit monsieur de Brévannes, — on voit qu'il s'agit d'une Allemande... blonde et vaporeuse comme une mélodie de Schubert, j'en suis sûr.

— Tu te trompes, — dit le domino, — elle est brune et sauvage comme la jalouse passion d'Otello... pour suivre la comparaison musicale et ampoulée.

— Est-ce qu'il y a aussi un prince de Hansfeld? — demanda monsieur de Brévannes.

— Certainement...

— Et ce cher prince, à quelle école appartient-il ? A l'école allemande, italienne?... ou à l'école des maris?

— Tu en demandes plus qu'on n'en sait.

— Comment ! cette belle princesse serait mariée à un prince *in partibus?*

— Pas du tout, — reprit monsieur de Fierval, — le prince est ici, mais personne ne l'a encore vu ; il ne va jamais dans le monde. On en parle comme d'un être bizarre, excentrique..... on fait sur lui les récits les plus extravagans.

— On assure qu'il est complétement idiot, — dit l'un.

— J'ai entendu soutenir que c'était un homme de génie, — reprit un autre.

— Pour vous mettre d'accord, messieurs, il faut avouer que cela se ressemble quelquefois beaucoup, — dit Brévannes, — surtout quand l'homme de génie est *au repos*. Et le prince est-il jeune ou vieux ?

— On ne le connaît pas, — dit Fierval ; — ceux-ci prétendent qu'on le tient en chartre privée, de crainte que ses étrangetés ne donnent à rire... ceux-là, au contraire, affirment qu'il a un si souverain mépris pour le monde, ou tant d'amour pour la science, qu'il ne sort jamais de chez lui.

— Diable ! — dit monsieur de Brévannes, — c'est un personnage très mystérieux que cet Allemand ; comme mari, il doit être fort commode. Sait-on qui s'occupe de la princesse ?

— Personne, — dit Fierval.

— Tout le monde ! — s'écria le domino.

— C'est la même chose, — reprit monsieur de Brévannes. — Mais cette madame de Hansfeld est donc bien séduisante ?

— Je suis femme... et je suis obligée d'avouer que l'on ne peut rien voir de plus remarquablement beau, — dit le domino.

— Elle a surtout des yeux... des yeux... oh !... on n'a jamais vu des yeux pareils, — dit monsieur de Fierval.

— Quant à sa taille, — ajouta le domino, — c'est une perfection... de contrastes : imposante comme une reine, svelte et souple comme une bayadère.

— Ces louanges-là sont bien près de devenir des méchancetés, beau masque, — dit Brévannes.

— Vraiment, — reprit Fierval, — il n'y a personne à comparer à la princesse pour la taille, pour la dignité, pour la grâce, pour la distinction des traits. Et puis son regard a quelque chose de sombre, d'ardent et de fier, qui contraste avec le calme habituel de sa physionomie.

— Moi, je l'avoue, il me semble que madame de Hansfeld a quelque chose de sinistre dans la figure... Si beaux que soient ses yeux, on dirait des yeux... diaboliques.

— Peste ! cela devient intéressant, — s'écria monsieur de Brévannes ; — la princesse est une véritable héroïne de roman moderne. Après tout ce que je viens d'entendre dire sur sa figure, je n'ose vous parler de son esprit. Ordinairement on n'exalte certaines miraculeuses perfections qu'aux dépens des imperfections les plus prononcées.

— Tu te trompes, — dit le domino. — Ceux qui ont en-

tendu parler madame de Hansfeld, et ceux-là sont rares, la disent aussi spirituelle que belle.

— C'est vrai, — reprit Fierval ; — on peut seulement lui reprocher sa sauvagerie, qui s'effarouche des plaisanteries les plus innocentes.

— Il faut que la princesse y prenne garde, — dit le domino. — Si ses affectations de pruderie durent encore quelque temps, elle se verra aussi abandonnée des hommes que recherchée des femmes, qui à cette heure la redoutent encore, ne sachant pas si son rigorisme est réel ou affecté.

— Mais, — dit monsieur de Brévannes, — qui peut faire supposer la princesse capable d'hypocrisie ?

— Rien. Elle est très pieuse, — reprit monsieur de Fierval.

— Dis donc dévote, — reprit le domino, — ça n'est pas la même chose.

— Quand on aime si passionnément l'église, — dit un autre, — on aime moins les salons et on donne moins de soin à sa toilette.

— Voilà qui est injuste, — dit monsieur de Fierval en souriant. — La princesse s'habille toujours de la même manière, et avec la plus grande simplicité : le soir, une robe de velours noir ou grenat foncé, avec ses cheveux en bandeaux.

— Oui ; mais ces robes, admirablement coupées, laissent admirer des épaules ravissantes, des bras d'une perfection rare, une taille de créole, un pied de Cendrillon, et quel luxe de pierreries !

— Autre injustice ! — s'écria monsieur de Fierval, — elle ne porte qu'un simple ruban de velours noir ou grenat autour du cou, assorti à la couleur de sa robe...

— Oui, — reprit le domino, — et ce pauvre petit ruban est attaché par un modeste fermoir composé d'une seule pierre... Il est vrai que c'est un diamant, un rubis ou un saphir de vingt ou trente mille francs... La princesse possède, entre autres merveilles, une émeraude grosse comme une noix.

— Ça n'est toujours que l'accessoire du ruban de velours, — dit gaiement monsieur de Fierval.

— Mais le prince, le prince m'inquiète... moi, — reprit monsieur de Brévannes. — Sérieusement, est-il aussi mystérieux qu'on le dit ?

— Sérieusement, — reprit monsieur de Fierval. — Après avoir demeuré quelque temps rue Saint-Guillaume, il est allé se loger sur le quai d'Anjou, au diable-vert, dans cet ancien et immense hôtel Lambert. Une femme de ma connaissance, madame de Lormoy, est allée rendre visite à la princesse ; elle n'a pas vu le prince, on l'a dit souffrant. Il paraît que rien n'est plus triste que ce palais énorme, où l'on est comme perdu, où l'on n'entend pas plus de bruit qu'au milieu d'une plaine, tant ces rues et ces quais sont déserts.

— Puisque vous connaissez des personnes qui ont pénétré dans cette habitation mystérieuse, mon cher Fierval, — dit un autre, — est-il vrai que la princesse a toujours à côté d'elle une espèce de nain ou de naine, nègre ou négresse, mais difforme ?

— Quelle exagération ! — dit monsieur de Fierval en riant. — Et *voilà justement comme on écrit l'histoire !*

— Le nain ou la naine n'existe pas.

— Je suis désolé, messieurs, de détruire vos illusions. Madame de Lormoy, qui, je vous le répète, va souvent à l'hôtel Lambert, a seulement remarqué la fille de compagnie de madame de Hansfeld ; c'est une très jeune personne, qui n'est pas négresse, mais dont le teint est cuivré, et dont les traits ont le caractère arabe. Voilà nécessairement la source d'où est sortie la naine noire et difforme.

— C'est dommage, je regrette le nain nègre et hideux ; c'était furieusement moyen âge ! — dit monsieur de Brévannes.

Un assez grand attroupement de curieux, formé autour du coffre où trônait le domino dont nous avons parlé, écoutait avidement les bizarres versions qui circulaient sur la vie mystérieuse du prince et de la princesse de Hansfeld.

Heureusement pour les curieux, ces récits n'étaient pas à leur fin.

— Il est à remarquer, — reprit monsieur de Fierval, — que madame de Lormoy, la seule personne qui voie assez intimement madame de Hansfeld, en dit un bien infini.

— C'est tout simple, — reprit monsieur de Brévannes, — le moindre petit rocher est toujours une Amérique pour les modernes Colombs... Madame de Lormoy a *découvert* l'hôtel Lambert, elle doit raconter des merveilles de la princesse... Mais, à propos de madame de Lormoy, que devient son neveu, le beau des beaux, Léon de Morville ? Quelle heureuse femme adore maintenant sa figure d'archange, depuis qu'il a été obligé de se séparer de lady Melford ?

— Il est toujours fidèle au souvenir de sa belle *insulaire*, — répondit monsieur de Fierval.

— A la grande colère de plusieurs femmes à la mode, — ajouta le domino, — entre autres de la petite marquise de Luceval, qui affecte l'originalité comme si elle n'était pas assez jolie pour être naturelle ; n'ayant pu enlever Léon de Morville à sa lady du *vivant* de cet amour, elle espérait au moins en hériter.

— Une liaison de cinq ans, c'est si rare...

— Ce qui est plus rare encore, c'est qu'on soit fidèle... à un souvenir... Je n'en reviens pas, — dit monsieur de Brévannes.

— Surtout lorsque le *fidèle* est aussi recherché que l'est Morville...

— Quant à moi, je n'ai jamais pu souffrir monsieur de Morville, — dit monsieur de Brévannes. — J'ai toujours évité de le rencontrer.

— Je vous assure, mon cher, — dit monsieur de Fierval, — qu'il est le meilleur garçon du monde...

— Cela se peut, mais il a l'air si vain de sa jolie figure !

— Lui ?... allons donc !...

— Heureusement que cet Adonis est aussi bête qu'il est beau, — dit le domino.

— Beau masque, prenez garde, — dit un nouvel arrivant qui s'était fait jour jusqu'au premier rang des auditeurs ; — en vous entendant parler ainsi de Léon de Morville, on pourrait croire que vos séductions ont échoué contre sa fidélité à lady Melford... vous dites trop de mal de lui pour ne pas lui avoir voulu... trop de bien.

— Vraiment, Gercourt, — reprit gaiement le domino, — tu me parais très bienveillant aujourd'hui... Est-ce qu'on joue ta comédie demain ?

— Comment, beau masque ! vous me croyez intéressé à ce point ?

— Sans doute... un homme du monde comme toi... à la mode comme toi... d'esprit comme toi... qui ose se permettre d'avoir plus d'esprit que les autres... hommes d'esprit, bien entendu, est condamné à toutes sortes de fâcheux ménagemens... Malgré cela, si ta comédie tombe... n'en accuse que tes amis.

— Je ne serai pas si injuste, beau masque ; si ma comédie tombe, je n'accuserai que moi... Quand on a des amis comme Léon de Morville, dont vous dites un mal si flatteur, on croit à l'amitié.

— Tu vas recommencer notre querelle ?

— Sans doute.

— Soutenir que Léon de Morville a de l'esprit ?

— Malheureusement pour lui, il est très beau ; aussi les envieux aiment-ils à supposer qu'il est très bête... S'il était louche, bègue ou bossu... peste !... on ne s'aviserait pas de contester son esprit. De nos jours, il est inouï combien la laideur a d'avantages.

— Tu dis cela pour la plupart de nos hommes d'Etat ? — reprit le domino. — Le fait est qu'on pourrait dire maintenant : *Laid comme un ministre*.

— Et puis, dans ce siècle *sérieux*, rien n'est plus sérieux que la laideur.

— Sans compter, — reprit le domino, — qu'une figure patibulaire est toujours une sorte d'introduction, de préparation à une vilenie : sous ce rapport, il est très adroit à certains hommes d'Etat d'être hideux.

— Pour en revenir à monsieur de Morville, je n'ai jamais entendu vanter son esprit, — dit sèchement monsieur de Brévannes.

— Tant mieux pour lui, — reprit monsieur de Gercourt, — je me défie des gens dont on cite les bons mots... Je douterais de monsieur de Talleyrand si je ne l'avais pas entendu causer... Avouez du moins, mon cher Brévannes, que Morville n'a pas un ennemi, malgré l'envie que ses succès devraient exciter.

— Parce qu'il est niais, — reprit opiniâtrément le domino ; — les gens vraiment supérieurs ont toujours des ennemis.

— Il me semble alors, beau masque, — reprit monsieur de Gercourt, — que votre hostilité acharnée constate fort la supériorité de Léon de Morville.

— Bah! bah! — reprit le domino sans répondre à cette attaque, — la preuve que monsieur de Morville est un pauvre sire... c'est qu'il cherche toujours à produire de l'effet, à se faire remarquer... Ridicule ou non, peu lui importe le moyen.

— Comment cela ? — dit monsieur de Gercourt.

— Nous parlions tout à l'heure de l'admiration générale qu'inspirait la princesse de Hansfeld, — dit le domino. — Eh bien ! monsieur de Morville affecte de faire le contraire de tout le monde. Qu'il soit indifférent à la beauté de madame de Hansfeld, soit; mais de l'indifférence à l'aversion, il y a loin...

— A l'aversion! Que voulez-vous dire? — demanda monsieur de Brévannes.

— Voilà un nouveau crime dont mon pauvre Morville est bien innocent, j'en suis sûr, — dit monsieur de Gercourt.

— Tout le monde sait, — repartit le domino, — qu'il feint l'aversion la plus prononcée pour madame de Hansfeld.

— Morville?

— Certainement; quoiqu'il aille assez peu dans le monde, maintenant il affecte de fuir les endroits où il peut rencontrer la princesse. C'est à ce point qu'on ne le voit plus que très rarement chez sa tante, madame de Lormoy, sans doute par crainte d'y trouver madame de Hansfeld. Voyons, Fierval, vous qui connaissez madame de Lormoy, est-ce vrai ?

— Le fait est que je rencontre maintenant rarement Morville chez elle.

— Tu l'entends? — dit le domino triomphant en s'adressant à monsieur de Gercourt. — L'antipathie de Morville pour la princesse se remarque; on en jase..... on s'en étonne... Voilà tout ce que voulait cet Apollon sans cervelle.

— Cela est impossible — dit monsieur de Gercourt ; — personne n'est moins affecté que Morville; c'est un des hommes les plus aimables, les plus naturellement aimables que je connaisse ; de sa vie, je crois, il n'a jamais haï, feint ou menti ; il pousse même le respect de la foi jurée jusqu'à l'exagération.

— Je suis de l'avis de Gercourt, — dit monsieur de Fierval. — Seulement, depuis longtemps, de Morville, profondément triste, va fort peu dans le monde.

— Cela s'explique, — dit un des auditeurs de cet entretien. — Depuis dix-huit mois que lady Melford est partie, il ne cesse de la regretter.

— Et puis, — dit un autre, — la mère de monsieur de Morville est dans un état très alarmant, et personne n'ignore combien il adore sa mère.

— Son attachement pour sa mère ne fait rien à l'affaire, — répondit le domino. — Quant à sa fidélité au souvenir de lady Melford... il a changé de ridicule et d'exagération ; c'est généreux à lui, il varie nos plaisirs... il a reconnu le ridicule de cette exagération...

— Comment cela?

— Je ne suis pas dupe de son affectation à fuir madame de Hansfeld. Je parie qu'il est épris d'elle, et qu'il veut attirer son attention par cette originalité calculée...

— C'est impossible, — dit Fierval.

— Ce moyen est trop vulgaire, — dit Gercourt.

— C'est justement pour cela que monsieur de Morville l'emploie. Il est trop sot pour en inventer un autre.

— Comment!... il aurait attendu l'arrivée de madame de Hansfeld pour être infidèle... lorsque depuis près de deux ans... il n'aurait eu qu'à choisir parmi les plus charmantes consolatrices?

— Rien de plus simple, — dit le domino. — La difficulté l'aura tenté... Personne n'a réussi auprès de madame de Hansfeld, et il serait jaloux de ce succès... Parce que de Morville est bête, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit pas vaniteux.

— Et parce que vous avez de l'esprit, beau masque, — dit monsieur de Brévannes, — il ne s'ensuit pas que vous soyez équitable.

Un domino prit monsieur de Gercourt par le bras et mit fin à cette discussion sur monsieur de Morville, qui perdit ainsi son plus vaillant défenseur.

— Et depuis quand cette princesse enchanteresse est-elle à Paris, — demanda monsieur de Brévannes.

— Depuis trois ou quatre mois environ, — dit monsieur de Fierval.

— Et qui l'a présentée dans le monde?

— La femme du ministre de Saxe ; mais... en vérité, le prince est Saxon.

— Prince ! — reprit monsieur de Brévannes, — il est impossible qu'on ne sache rien de plus sur ce secret mystérieux?

— Je puis vous dire, moi, — reprit monsieur de Fierval, — que, curieux comme tout le monde de pénétrer un coin de ce mystère, j'ai interrogé le ministre de Saxe.

— Eh bien?

— Il m'a répondu d'une manière évasive. Le prince, d'une santé fort délicate, vivait dans une retraite absolue... On lui imposait les plus grands ménagemens... son voyage l'avait beaucoup fatigué... enfin, je vis que mes questions embarrassaient visiblement le ministre, je rompis la conversation ; depuis, je me suis abstenu de lui reparler de monsieur de Hansfeld.

— C'est très bizarre, en effet, — dit monsieur de Brévannes, — et personne parmi les étrangers ne connaît ce prince?

— Tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'il s'est marié en Italie... et qu'après un voyage en Angleterre, il est venu s'établir ici.

— Autant qu'on peut avoir une opinion sur des choses si obscures, — dit un autre, — je croirais décidément que le prince est imbécile, ou quelque chose d'approchant.

— Au fait, — dit le domino, — le soin qu'on met à le cacher à tous les yeux...

— L'embarras du ministre de Saxe à vous répondre... — dit monsieur de Brévannes à monsieur de Fierval.

— L'air sombre et mélancolique de la princesse...

— Mais alors, — reprit Brévannes, — pourquoi cette belle mélancolique va-t-elle dans le monde?

— Ne voulez-vous pas qu'elle s'enterre avec son idiot... si idiot il y a ?

— Mais si elle a toujours l'air mélancolique et même sinistre dont vous parlez, quel plaisir trouvera-t-elle dans le monde ?

— Ma foi! je n'en sais rien, — dit monsieur de Fierval ; — c'est justement cette espèce de mystère qui, joint à la beauté de madame de Hansfeld, la met si à la mode.

— Elle n'a pas d'amie intime qui puisse en raconter quelque chose ? — demanda monsieur de Brévannes.

— J'ai entendu dire à madame de Lormoy qu'étant allée un matin voir madame de Hansfeld à l'hôtel Lambert, elle avait tout à coup entendu, assez près de l'appartement où elle se trouvait, une phrase musicale d'une ravissante har-

monie, jouée sur un buffet d'orgue avec un rare talent... La princesse ne put réprimer un léger mouvement d'impatience. Elle fit un signe à sa fille de compagnie au visage cuivré. Celle-ci sortit sur le champ. Peu d'instans après... *les chants avaient cessé !!*

— Et madame de Lormoy ne lui demanda pas d'où venait le son de cet orgue.

— Si fait.

— Et que répondit la princesse ?

— Qu'elle n'en savait rien... que c'était sans doute dans le voisinage que l'on touchait de cet instrument, dont le son lui agaçait horriblement les nerfs... Madame de Lormoy lui fit observer que, l'hôtel Lambert étant parfaitement isolé, l'orgue dont on jouait devait être dans la maison... Madame de Hansfeld parla d'autres choses.

— D'où il faut conclure, — reprit le domino, — que personne ne saura le mot de cette énigme... Ah ! si j'étais homme... demain je le saurais, moi !

Cette conversation fut interrompue par ces mots de monsieur de Fierval, qui absorbèrent l'attention :

— Quel est ce grand domino évidemment masculin qui cherche aventure ? Ce nœud de rubans jaune et bleu à son camail lui sert sans doute de signe de ralliement et de reconnaissance.

— Oh ! — dit le domino en descendant du coffre où il était assis, — c'est quelque grave rendez-vous. Je vais m'amuser à contrarier cette intrigue en m'attachant aux pas de ce mystérieux personnage...

Malheureusement pour ce malin désir, un flot de foule emporta le domino qui portait un nœud de rubans jaune et bleu, et il disparut.

Quelques momens après, ce même domino *masculin*, qui venait d'échapper à la curieuse poursuite du domino du *coffre*, monta l'escalier qui conduit aux secondes loges, et se promena quelques minutes dans le corridor.

Il fut bientôt rejoint par un domino féminin, portant aussi un nœud de rubans jaune et bleu.

Après un moment d'examen et d'hésitation, la femme s'approcha et dit à voix basse :

— *Childe-Harold.*

— *Faust*, — répondit le domino masculin.

Ces mots échangés, la femme prit le bras de l'homme, qui la conduisit dans le salon d'une des loges d'avant-scène.

Monsieur Léon de Morville (l'un des deux dominos qui venaient d'entrer dans ce salon) se démasqua.

Les louanges que l'on avait données à sa figure n'étaient pas exagérées ; son visage, d'une pureté de lignes idéale, réalisait presque le divin type de l'*Antinoüs*, encore poétisé, si cela peut se dire, par une charmante expression de mélancolie, expression complétement étrangère à la beauté païenne. De longs cheveux noirs et bouclés encadraient cette noble et gracieuse physionomie.

Très romanesque en amour, monsieur de Morville avait pour les femmes un culte religieux qui prenait sa source dans la vénération passionnée qu'il ressentait pour sa mère.

D'une bonté, d'une mansuétude adorable, on citait de lui mille traits de délicatesse et de dévouement. Lorsqu'il paraissait, les femmes n'avaient de regards, de sourires, de prévenances que pour lui ; il savait répondre à cette bienveillance générale avec tant de tact et de spirituelle modestie, qu'il ne blessait aucun amour-propre ; sans sa fidélité romanesque pour une femme qu'il avait éperdument aimée, et dont il ne s'était séparé que par la force des circonstances, il aurait eu les plus nombreux, les plus brillans succès.

Monsieur de Morville était surtout doué d'un grand charme de manières ; son affabilité naturelle lui inspirait toujours des paroles aimables ou flatteuses ; la douce égalité de son caractère n'était même jamais altérée par les déceptions qui devaient blesser de temps à autre cette âme délicate et sensible.

Peut-être son caractère manquait-il un peu de virilité ; loin d'être hardiment agressif à ce qui était misérable et injuste, loin de rendre le mal pour le mal, loin de punir les perfidies que sa générosité encourageait souvent, monsieur de Morville avait une telle horreur ou plutôt un tel dégoût des hideurs humaines, qu'il détournait les yeux des coupables au lieu de s'en venger.

Au lieu d'écraser un immonde reptile, il aurait cherché du regard quelque fleur parfumée, quelque nid de blanche tourterelle, quelque horizon riant et pur, pour reposer, pour consoler sa vue.

Ce système de commisération infinie vous expose souvent à être de nouveau mordu par le reptile, alors que vous regardez au ciel pour ne pas le voir ; les meilleurs choses ont leurs inconvéniens.

De ceci il ne faudrait pas conclure que monsieur de Morville fût sans courage. Il avait trop d'honneur, trop de loyauté, pour n'être pas très brave, ses épreuves étaient faites : mais, sauf les griefs qu'un homme ne pardonne jamais, il se montrait d'une clémence tellement inépuisable que, s'il n'eût pas douloureusement ressenti certains torts, cette clémence eût passé pour de l'indifférence ou du dédain.

Ce crayon du caractère de monsieur de Morville était nécessaire pour l'intelligence de la scène qui va suivre.

Nous l'avons dit, une fois entré dans le salon qui précédait la loge, monsieur de Morville s'était démasqué ; il attendait avec peut-être plus d'inquiétude que de plaisir l'issue de cette mystérieuse entrevue.

La femme qu'il avait accompagnée était masquée avec un soin extrême ; son capuchon rabattu empêchait absolument de voir ses cheveux, son domino très ample déguisait sa taille ; des gants, des souliers très larges empêchaient enfin de reconnaître les mains et les pieds, indices si certains, si révélateurs.

Cette femme semblait émue ; plusieurs fois elle voulut parler, les mots expirèrent sur ses lèvres.

Monsieur de Morville rompit le premier le silence, et lui dit :

— J'ai reçu, madame, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, en me priant de me rendre ici masqué, avec un signe et des mots de reconnaissance ; votre lettre m'a paru si sérieuse que, malgré les inquiétudes que m'inspire l'état de ma mère, je me suis rendu à vos ordres...

Monsieur de Morville ne put continuer.

D'une main tremblante d'émotion, le domino se démasqua violemment.

— Madame de Hansfeld ! — s'écria monsieur de Morville frappé de stupeur.

C'était la princesse.

II

PAULA MONTI.

Monsieur de Morville ne pouvait en croire ses yeux.

Ce n'était pas une illusion... il se trouvait en présence de madame de Hansfeld.

Il faudrait le talent d'un grand artiste pour rendre le caractère énergique, sévère, de ce visage impérial, pâle et beau comme un masque de marbre antique, pour peindre ce regard noir, profond, impénétrable, que les traditions du Nord prêtent aux mauvais esprits.

Qu'on excuse notre ambitieuse comparaison, mais, en évoquant la qualité poétique de Cléopâtre et de lady Macbeth, on se figurerait peut-être le mélange de séduction dominatrice et de grandeur sombre empreint sur la physionomie de la vénitienne Paula Monti, princesse de Hansfeld.

Madame de Hansfeld avait arraché son masque.

Son capuchon abattu projetait une ombre vigoureuse

sur son front, tandis que le reste de son visage était vivement éclairé ; ses yeux brillaient d'un nouvel éclat au milieu du clair-obscur où se trouvait la partie supérieure de la figure.

A l'exception du rayonnement de ce regard scintillant comme une étoile dans les ténèbres, le reste de la physionomie de madame de Hansfeld était impassible.

La princesse dit à monsieur de Morville d'une voix mâle et grave :

— Je confie sans crainte le secret de cette entrevue à votre honneur, monsieur.

— Je serai digne de votre confiance, madame.

— Je le sais, j'ai eu besoin de cette certitude pour risquer une démarche... qu'à votre insu vous avez provoquée.

— Moi, madame?

— Vos procédés seuls me forcent de venir ici, monsieur.

— Madame, expliquez-vous, de grâce?

— Il y a environ deux mois, monsieur, vous aviez prié madame de Lormoy, votre tante, que je vois assez fréquemment, de vous présenter à moi ; j'avais accédé à sa demande. Quelques jours après, vous avez annoncé à madame de Lormoy que vous ne pouviez plus vous résoudre à cette présentation.

Monsieur de Morville baissa la tête et répondit :

— Cela est vrai, madame.

— De ce moment, monsieur, vous avez affecté de fuir tous les endroits où vous pouviez me rencontrer...

— Je ne le nie pas, madame, — répondit tristement monsieur de Morville.

Madame de Hansfeld reprit :

— Ainsi, il y a quelque temps, ignorant que madame de Senneterre m'avait donné une place dans sa loge, vous y êtes venu ; au bout d'un quart d'heure vous êtes sorti, sous un vain prétexte qui n'a trompé personne...

— Cela est encore vrai, madame.

— Enfin, madame de Sémur vous ayant invité, ainsi qu'un très petit nombre de personnes, à une lecture intéressante que vous désiriez beaucoup d'entendre, vous avez accepté avec un vif plaisir. Mais madame de Sémur ayant ajouté que j'assisterais à cette réunion, vous n'y avez pas paru.

— Cela est encore vrai, madame.

— Enfin, monsieur, vous avez mis à m'éviter une telle persistance, je devrais dire une telle affectation, qu'elle a été remarquée par bien d'autres que par moi.

— Madame... croyez...

— On vante, monsieur, la loyauté de votre caractère, on cite votre parfaite urbanité; il vous faut donc de sérieux motifs pour afficher à mon égard des procédés si étranges... Je me hâte de vous dire qu'ils m'eussent été très indifférens... sans une circonstance dont je dois vous entretenir...

— Madame, je sais combien ma conduite doit vous paraître bizarre, grossière ; pourtant...

Madame de Hansfeld interrompit monsieur de Morville avec un sourire amer :

— Encore une fois, monsieur, je ne vous ai pas demandé ce rendez-vous pour me plaindre de votre éloignement... J'ai lieu de croire que votre résolution de m'éviter est dictée par des motifs si graves... que s'ils étaient pénétrés, le repos... la vie peut-être de deux personnes seraient compromis.

Et la princesse jeta un regard perçant sur monsieur de Morville.

Celui-ci répondit en rougissant :

— Je vous assure, madame, que si vous saviez...

— Je sais, monsieur, — dit vivement la princesse, — qu'il y a un secret entre vous et moi. Vous avez appris ce secret dans l'intervalle du jour où vous aviez demandé à m'être présenté et le jour fixé pour cette présentation... de ce moment a daté votre résolution de m'éviter. Vous êtes homme d'honneur... dites-moi si je me trompe... jurez-moi que vous n'avez eu aucun motif de manifester l'éloignement dont je vous parle, jurez-moi que cet éloignement a été causé par le hasard, le caprice... je vous croirai, monsieur... et dès lors, grâce à Dieu ! cet entretien n'aura plus de but.

Après quelques momens d'hésitation pénible, monsieur de Morville parut prendre un parti violent et dit :

— Je ne puis pas mentir, madame ; eh bien ! oui... un secret des plus graves !...

— Il suffit, monsieur, — s'écria madame de Hansfeld, interrompant monsieur de Morville ; — je ne m'étais pas trompée, vous possédez un secret que je ne croyais connu que de deux personnes; je croyais l'une d'elles morte... l'autre avait le plus puissant intérêt à garder le silence, car il s'agissait de son déshonneur... Aussi me suis-je décidée à vous demander cette entrevue, ne pouvant vous recevoir, et n'ayant maintenant aucune chance de vous rencontrer dans le monde... Peu m'importe l'opinion que vous avez dû concevoir de moi après la révélation qu'on vous a faite ; vos fréquens témoignages d'aversion me prouvent que cette opinion est horrible ; cela doit être... Dieu sera mon juge... Mais il ne s'agit pas de cela, — reprit la princesse ; — vous ignorez peut-être, monsieur, de quelle terrible importance est le secret que l'on vous a confié ou que vous avez surpris. Osorio... n'est donc pas mort ? Il est donc vrai qu'il n'a pas péri à Alexandrie, ainsi qu'on l'avait cru d'abord ? Répondez, monsieur, de grâce, répondez... S'il en était ainsi, bien des mystères me seraient expliqués.

— Osorio ? je n'ai jamais entendu prononcer ce nom, madame...

— C'est donc monsieur de Brévannes? — s'écria la princesse involontairement.

Monsieur de Morville regarda madame de Hansfeld avec une surprise croissante ; depuis quelques minutes il ne la comprenait plus.

— Je connais à peine monsieur de Brévannes, j'ignore s'il est à Paris en ce moment, madame.

Pour la première fois depuis le commencement de cet entretien, madame de Hansfeld sortit de son calme feint ou naturel. Elle se leva brusquement, son pâle visage devint pourpre, elle s'écria :

— Il n'y a au monde qu'Osorio ou monsieur de Brévannes qui ait pu vous dire ce qui s'était passé à Venise, il y a trois ans, dans la nuit du 13 avril !

— Il y a trois ans ? à Venise ? dans la nuit du 13 avril ? — répéta machinalement monsieur de Morville de plus en plus étonné. — Sur l'honneur ! madame, il n'est pas question de cela. De grâce, pas un mot de plus... Je serais désolé de surprendre une grave confidence... Encore une fois, madame, je vous le jure sur l'honneur, le motif qui m'oblige à vous éviter n'a aucun rapport avec les noms, les dates et les lieux que vous venez de citer... Ce motif n'a rien qui puisse altérer la profonde, la sincère admiration que je porte à votre caractère. En évitant de vous voir, madame, j'accomplis une sainte promesse, j'obéis à un devoir sacré...

— Grand Dieu !... qu'ai-je dit ! — s'écria madame de Hansfeld en cachant sa tête dans ses mains et en songeant à la demi-révélation qu'elle avait involontairement faite à monsieur de Morville. — Non, non... ce n'est pas un piége indigne ! — Puis, s'adressant à monsieur de Morville : — Je vous crois, monsieur ; par un rapprochement, par un quiproquo étrange, lorsque j'ai su que vous aviez une puissante raison de me fuir, j'ai cru qu'il s'agissait d'une triste... bien triste circonstance dans laquelle à des yeux prévenus je pourrais paraître avoir joué un rôle indigne de moi et mériter même l'aversion que vous me témoigniez... Votre serment me rassure... je m'étais trompée ; rien sans doute n'a transpiré de cette funeste aventure. Maintenant, monsieur, cet entretien n'a plus de but... j'étais venue ici pour vous faire connaître les suites funestes que pouvait avoir l'indiscrétion que je redoutais. Heureusement mes craintes étaient vaines. Maintenant, peu m'importe que l'on remarque ou non que vous

évitez toutes les occasions de me rencontrer ; quant à la cause qui vous oblige à me fuir, elle m'est indifférente... Adieu, monsieur... vous êtes homme d'honneur, je ne doute pas de votre discrétion.

Et madame de Hansfeld fit un mouvement pour sortir. Monsieur de Morville l'arrêta respectueusement par la main :

— Un mot encore, madame... jamais, sans doute, je ne me retrouverai seul avec vous... Sachez au moins une partie de mon secret. Alors vous me plaindrez peut-être... oui, car vous saurez qu'il me faut une grande résolution pour vous fuir, madame... lorsqu'un sentiment contraire à la haine... Oh ! ne prenez pas ceci pour une parole de galanterie... De grâce, écoutez-moi.

Madame de Hansfeld, qui s'était levée, se rassit et écouta en silence monsieur de Morville.

— Lors de votre arrivée à Paris, madame, — dit monsieur de Morville à madame de Hansfeld, — avant d'aller occuper l'hôtel Lambert, vous avez habité pendant quelque temps rue Saint-Guillaume ; vous ignoriez sans doute que la maison de ma mère était voisine de la vôtre ?

— Je l'ignorais, monsieur.

— Permettez-moi d'entrer dans quelques détails, peut-être puérils, mais indispensables. Dans la maison de ma mère, une petite croisée, haute, étroite, presque entièrement cachée par les rameaux d'un lierre immense, s'ouvrait sur votre jardin... C'est de là que je vous aperçus, par hasard et à votre insu, madame, car vous deviez croire que personne au monde ne pouvait voir dans l'allée couverte et reculée où vous vous promeniez habituellement.

Madame de Hansfeld parut rassembler ses souvenirs, et dit :

— En effet, monsieur, je me souviens de ce mur tapissé de lierre ; j'ignorais qu'une fenêtre y fut cachée.

— Pardonnez-moi l'indiscrétion que je commis alors, madame ; elle devait m'être funeste...

— Expliquez-vous, monsieur.

— Retenu auprès de ma mère souffrante, je sortais fort peu ; mon seul plaisir était de me mettre à cette croisée ; l'espérance de vous voir me retenait de longues heures derrière le rideau de lierre... Enfin arrivait le moment de votre promenade ; vous marchiez tantôt à pas lents... tantôt à pas précipités... souvent vous tombiez comme accablée sur un banc de marbre, où vous restiez longtemps le front caché dans vos mains... Hélas ! que de fois, lorsque vous releviez la tête après ces longues méditations, je vis votre visage baigné de larmes.

A ce souvenir, monsieur de Morville ne put vaincre l'émotion de sa voix.

Madame de Hansfeld lui dit sèchement :

— Il ne s'agit pas, monsieur, d'impressions plus ou moins fugitives que vous avez pu indiscrètement surprendre, mais d'un secret dont vous croyez devoir m'instruire.

Monsieur de Morville regarda tristement madame de Hansfeld, et continua :

— Au bout de quelques jours..... pardonnez ma présomption, madame, je crus deviner le motif..... de votre chagrin...

— Vous êtes pénétrant, monsieur.

— Je souffrais alors d'une peine pareille à celle que vous sembliez éprouver... je le pense du moins. Voilà le secret de ma pénétration.

— Monsieur, je ne puis croire que vous parliez sérieusement... et une plaisanterie serait déplacée...

— Je parle sérieusement, madame.

— Ainsi, monsieur, — dit madame de Hansfeld avec un sourire moqueur, — vous me supposez des chagrins, et vous prétendez en savoir la cause !

— Il est des symptômes qui ne trompent pas.

— L'expression de toutes les douleurs est la même, monsieur.

— Ah ! madame, il n'y a qu'une manière de pleurer un objet aimé !...

— Est-ce une confidence, monsieur ? une allusion à vos regrets amoureux ?

— Hélas ! madame, je n'ai plus de regrets, vous m'avez fait oublier le passé...

— Je ne vous comprends pas, monsieur... Il s'agit d'un secret dont vous jugiez à propos de m'instruire, et jusqu'à présent...

— Encore un mot, madame. Un sentiment profond, que j'avais cru inaltérable, un souvenir bien cher, s'effaçait peu à peu et malgré moi de mon cœur ; en vain je maudissais ma faiblesse, en vain je prévoyais les peines que me causerait cet amour ; le charme était trop puissant... j'y cédai... Je n'eus plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'un bonheur... vous voir... A force de contempler vos traits, je crus lire sur votre physionomie, tantôt rêveuse, mélancolique ou désolée, ce désespoir tour à tour morne et violent que cause l'absence ou la perte de ceux que nous aimons. — Madame de Hansfeld tressaillit, mais resta muette. — Hélas ! madame, je vous le répète, j'avais moi-même trop souffert pour ne pas reconnaître les mêmes souffrances chez vous, à certains signes indéfinissables et pourtant sensibles. Avec quelle triste curiosité je tâchais de surprendre vos moindres pensées sur votre visage ! La partie du jardin qui vous plaisait davantage était séparée du reste de l'habitation par une grille que vous ouvriez et refermiez vous-même... vous seule entriez dans cette allée réservée ; je risquai une folie... qui du moins ne pouvait être dangereuse : chaque jour je jetai au pied du banc où vous aviez coutume de vous asseoir une sorte de mémento des pensées qui, selon moi, avaient dû vous agiter la veille. Comment vous exprimer mes angoisses la première fois que je vous vis prendre une de ces lettres. Jamais je n'oublierai l'expression de surprise qui se peignit sur vos traits après avoir lu... Pardonnez aux rêveries d'un fou... Mais je ne vous crus pas irritée d'être ainsi devinée ; car, au lieu de déchirer cette lettre, vous l'avez gardée. Un jour votre agitation était si grande que vous ne vîtes pas ma lettre... Vous sembliez transportée de colère et de douleur... Mon instinct me dit que ce chagrin n'était pas nouveau. Il me sembla qu'on devait avoir réveillé en vous un funeste souvenir... Je vous écrivis en ce sens, et, le lendemain, en lisant ma lettre vos larmes coulèrent. — Madame de Hansfeld fit un mouvement. — Oh ! madame, ne me reprochez pas de m'appesantir sur ces souvenirs ; ils sont ma seule consolation... Ainsi, encouragé par la curiosité avec laquelle vous sembliez attendre ces billets, j'écrivis chaque jour. Malheureusement l'état de ma mère devint alarmant ; pendant deux nuits je ne quittai pas son chevet... je ne songeai qu'à elle. Son danger diminua ; mes inquiétudes se calmèrent : ma première pensée fut de courir à ma précieuse fenêtre... Peu de temps après vous veniez dans l'allée ; j'en crus à peine mes yeux lorsque je vous vis courir légèrement au banc de marbre... il n'y avait pas de lettre... Un mouvement d'impatience vous échappa... j'osai l'interpréter favorablement...

Monsieur de Morville regarda madame de Hansfeld avec inquiétude ; ses yeux étaient baissés, ses bras croisés sur sa poitrine ; sa figure restait impassible.

En parlant de la sorte, en instruisant madame de Hansfeld des circonstances qu'il avait surprises, monsieur de Morville *brûlait ses vaisseaux ;* mais il ne devait pas revoir la princesse, il n'eût pas commis sans cela une pareille maladresse.

— Que vous dirai-je, madame ? — reprit-il ; — je jouissais depuis deux mois du bonheur ineffable de vous voir ainsi chaque jour, lorsque j'appris que vous quittiez la maison voisine de la nôtre pour aller habiter à l'île Saint-Louis l'ancien hôtel Lambert. Alors mon chagrin fut profond... oh ! bien profond !... Peut-être alors seulement je sentis combien je vous aimais, madame...

A ces derniers mots, prononcés par monsieur de Mor-

ville d'une voix émue, madame de Hansfeld redressa vivement la tête; une légère rougeur colora son pâle visage; elle répondit d'un ton de raillerie glaciale :

— Ce singulier aveu est sans doute indispensable à la révélation du secret que vous avez à m'apprendre, monsieur?

— Oui, madame...

— Je vous écoute.

— Jusqu'au moment où vous quittâtes la maison voisine de celle de ma mère, je vous avais souvent rencontrée chez quelques personnes de ma connaissance; je n'avais voulu faire aucune démarche pour avoir l'honneur de vous être présenté. Je trouvais un grand charme au mystère qui entourait mon amour; je vous étais absolument inconnu, moi qui vous connaissais si bien, moi témoin invisible de toutes les émotions qui se révélaient sur votre physionomie; et puis vous parler de banalités au milieu de la contrainte du monde, qu'eût été cela pour moi auprès de mes longues heures de contemplation silencieuse et passionnée! Mais lorsque votre départ me priva de ce bonheur de chaque jour, je reconnus le prix de ces relations mondaines que j'avais d'abord dédaignées, je résolus de vous être présenté; vous vous étiez tout récemment liée avec une de mes tantes, madame de Lormoy, qui professe pour vous la plus haute estime. Ainsi que tout le monde, elle ignorait l'heureux hasard qui m'avait rapproché de vous; je lui demandai de vous être présenté. Malheureusement, le lendemain du jour où elle m'avait promis cette grâce, on me fit une révélation telle... que, loin de chercher à me rapprocher de vous, madame, je dus vous fuir... Sans la déplorable santé de ma mère, j'aurais quitté Paris pour éviter toutes les occasions de vous voir et d'aviver ainsi ma funeste passion... oh! bien funeste; car si votre indifférence m'accable, votre amour me mettrait au désespoir... Vous me regardez avec surprise... vous ne me comprenez pas? Eh bien! sachez-le donc, madame... et pardonnez cette supposition insensée... vous m'aimeriez aussi éperdument que je vous aime, que je serais le plus malheureux des hommes... car je ne pourrais répondre à cet amour inespéré sans porter un coup mortel à ma mère... sans fouler aux pieds le devoir le plus saint... le serment le plus sacré, sans être enfin parjure et criminel!...

— Criminel? — s'écria madame de Hansfeld en se levant à demi, les traits bouleversés par la crainte et par la douleur.

Ce cri involontaire était un aveu; il trahissait l'amour de la princesse, amour jusqu'alors profondément caché.

Si monsieur de Morville eût été indifférent à madame de Hansfeld, aurait-elle manifesté ce désespoir, cette épouvante? Non, sans doute. Mais elle voyait une barrière infranchissable s'élever contre elle et monsieur de Morville; n'avait-il pas dit : « Si vous m'aimiez je serai le plus malheureux des hommes, car je ne pourrai vous aimer sans « parjure, sans crime, sans porter un coup mortel à ma « mère? »

Et monsieur de Morville était cité pour sa loyauté, et il ne vivait que pour sa mère...

Madame de Hansfeld comprit la portée du mot qui lui était échappé. Un éclair de bonheur rayonnait sur les traits de monsieur de Morville... son instinct ne me trompa pas... il se crut aimé; mais ce premier enivrement passé, il frémit en songeant à l'abîme de maux et de douleurs que l'involontaire aveu de madame de Hansfeld ouvrait devant lui.

La princesse se possédait trop pour ne pas vaincre l'émotion qui l'avait un moment trahie. Espérant donner le change à monsieur de Morville, elle lui dit en souriant avec un ton de légèreté qui le confondit et renversa ses idées :

— Vous avouerez, monsieur, que ma surprise... je dirai même ma frayeur, était assez naturelle... en vous entendant dire que mon amour pouvait entraîner à sa suite de si épouvantables résultats... le parjure... le crime... Mon Dieu!... j'en frissonne encore... Jugez donc quel bonheur pour vous... surtout, que je sois parfaitement indifférente à cette passion... éperdue... que vous croyez ressentir... En vérité, monsieur, vous êtes trop heureux... vous avez pour vous sauvegarder de la tentation de m'aimer désormais, non-seulement mon indifférence, mais encore les plus graves motifs qui puissent déterminer un homme comme vous... Seulement il me semble que, parmi ces obstacles formidables qui devaient si mortellement contrarier mon amour pour vous, monsieur, vous auriez pu dire un mot de mon mariage avec monsieur de Hansfeld. Vous me permettrez de vous signaler cet oubli, et de vous avouer qu'à mes yeux cet obstacle est le plus sérieux de tous... Il me reste, monsieur, à vous parler des lettres que j'ai reçues de vous parce que je ne pouvais pas faire autrement, et que j'ai lues... et quelquefois gardées parce qu'un recueil de pensées très spirituellement écrites et attribuées, comme elles l'étaient, à un être imaginaire, ne peut passer pour une correspondance. Vous avez trop de mérite, monsieur, pour être vain; je ne blesserai donc pas votre amour-propre d'*auteur*,— ajouta la princesse en souriant, — en vous avouant encore que si j'ai lu ces *œuvres* distinguées, toujours avec curiosité, souvent avec une vive émotion, c'est un peu grâce au mystère qui entourait cette correspondance dont vous faisiez seul les frais, et aussi que le hasard vous inspirait parfois des pensées fort touchantes dont j'étais émue jusqu'aux larmes... car j'ai le malheur... ou plutôt le bonheur de pleurer à la lecture du moindre roman sentimental...

— Ah! madame, vous raillez cruellement.

— Je voudrais du moins, monsieur, que cette entrevue, commencée sous de si sombres auspices, se terminât un peu plus gaiement; car, après tout, nous sommes au bal de l'Opéra... Pourquoi d'ailleurs, monsieur, nous quitter si tristement? Je vous avais cru instruit d'un secret assez maussade... il n'en est rien, je suis complétement rassurée... J'ai pour me défendre de vos séductions mon respect pour mes devoirs, mon indifférence, et la révélation qu'on vous a faite... notre position est parfaitement tranchée; que pouvons-nous désirer de plus? Adieu, monsieur... Cette entrevue m'a confirmé tout le bien qu'on dit de vous .. Je sais qu'il est inutile de vous recommander le secret... sur ma démarche, qui pourrait être indignement calomniée... Pour plus de prudence... je sortirai d'ici la première... Vous voudrez bien attendre quelque temps avant de quitter cette loge.

Et madame de Hansfeld, se levant, remit son masque et se dirigea vers la porte.

— Ah! madame, de grâce... un mot, un dernier mot! — s'écria monsieur de Morville, à peine revenu de sa surprise, et en se précipitant vers la porte.

Et madame de Hansfeld fit un geste si fier, si impérieux, que monsieur de Morville n'insista pas pour prolonger cet entretien.

La princesse ouvrit la porte et sortit.

Peu d'instans après, monsieur de Morville l'imita.

En passant auprès du coffre dont nous avons parlé, il vit un assez grand tumulte : la foule était compacte; obligé d'attendre pour s'y frayer un passage, monsieur de Morville entendit ces mots :

— Peste!... Brévannes, — disait le malin domino qui, depuis le commencement de la soirée, était assis sur le coffre, — quel effet tu produis? quel cri a jeté ce domino à nœud de rubans jaune et bleu en t'apercevant.

— Je nie le fait, — répondit gaiement monsieur de Brévannes; — je ne suis pas, plus que Fierval ou qu'Hérouville, responsable du cri étouffé qu'a fait ce beau masque en passant près de nous tous.

— Ce domino aurait vu le diable en personne qu'il n'aurait pas paru plus épouvanté... — dit monsieur de Fierval.

Monsieur de Morville écouta très attentivement, remarquant que l'on parlait de la princesse.

Elle portait, on s'en souvient, un nœud de rubans jaune et bleu, qu'elle n'avait pas songé à ôter après avoir

retrouvé monsieur de Morville, précaution que celui-ci avait eue.

— C'est peut-être une de vos victimes, monstre ! — dit en riant monsieur de Fierval à monsieur de Brévannes.

— La malheureuse l'aura subitement reconnu, — dit un autre.

— Infidèle!

— Monstre de perfidie!

— Qui sait? — dit le malin domino, — c'est peut-être ta femme, Brévannes.

Un éclat de rire universel accueillit cette plaisanterie.

— Ça serait très piquant, au moins... tu lui as peut-être caché que tu venais au bal de l'Opéra... Dans sa candeur, elle l'aura cru... et, dans sa candeur... elle sera venue de son côté.

Monsieur de Brévannes endurait à merveille toutes les plaisanteries, sauf celles qui concernaient sa femme. Il ne put dissimuler sa mauvaise humeur, et tâcha de rompre la conversation, en disant à monsieur de Fierval :

— Venez-vous souper, Fierval ? il est assez tard.

— Oh! affreux jaloux! — s'écria le domino, — il est capable de faire, en rentrant chez lui, une scène horrible à sa malheureuse femme, le tout à cause de la plaisanterie stupide d'un domino... Pauvre Berthe!

— La preuve que je ne suis pas piqué, beau masque, — dit monsieur de Brévannes en riant d'un air contraint, — et que je ne te garde pas rancune, c'est que je m'estimerais très heureux si tu voulais venir souper avec nous.

— Je suis trop généreuse pour cela... Je ne pourrais m'empêcher de te dire de dures vérités... ce qui serait fastidieux pour les convives... Leur seule compensation serait de te voir sous un nouveau et très vilain jour... Et puis, enfin, il ne me convient pas encore de faire une *exécution* publique... Si tu n'es pas *sage*... si tu reviens ici... je te retrouverai à l'un des prochains samedis, et alors... prends bien garde... ce coffre me servira de tribunal... et tu entendras de singulières choses si tu oses t'y présenter... mais tu n'oseras pas.

— Lui... Brévannes?... ne pas oser ? — dit Fierval en riant. — Tu ne le connais donc pas, beau masque?

— Tu ne sais donc pas... qu'il peut tout ce qu'il veut?... — dit un autre.

— J'espère que vous ne reculez pas, Brévannes, et que vous reviendrez samedi, — reprit Fierval, — *sage ou non.*

— Je n'ai rien de mieux à te dire, beau masque, — ajouta Brévannes. — Ces messieurs sont ma caution... à samedi... Si c'est un défi, je l'accepte.

— A samedi, — reprit le domino, — mais, je te le répète, le cri de surprise, presque d'effroi, jeté par le domino à nœud jaune et bleu s'adressait à toi...

— Allons... tu es folle. Puisque tu ne veux pas venir souper avec nous, je te laisse.

— Oui... mais à samedi.

— A samedi, — reprit Brévannes en s'éloignant.

Monsieur de Morville avait attentivement écouté cette conversation ; il ne doutait pas que la vue de Brévannes n'eût, en effet, causé la surprise et l'effroi de la princesse.

Dans l'entrevue qu'il venait d'avoir avec madame de Hansfeld, celle-ci lui avait nommé monsieur de Brévannes comme étant une des deux personnes qui possédaient le secret dont elle redoutait si fort la révélation.

Quelles circonstances avaient pu rapprocher monsieur de Brévannes de madame de Hansfeld ?

Où l'avait-il connue?

Quel était ce secret qu'il possédait?

Le sang-froid railleur de madame de Hansfeld, à la fin de l'entretien qu'elle avait eu avec monsieur de Morville, était-il réel ou affecté ?

Telles furent les questions que se posa monsieur de Morville en revenant tristement chez lui.

III

MONSIEUR DE BRÉVANNE. — MADAME DE BRÉVANNES.

Quelques mots sur monsieur de Brévannes, acteur important à cette histoire, sont ici nécessaires.

Le père de monsieur de Brévannes s'appelait Joseph Burdin. Originaire de Lyon, il était venu chercher fortune à Paris sous le Directoire. A force de finesse, de persévérance et d'entente des affaires, en peu d'années il réalisa, dans les fournitures des armées, une de ces fortunes scandaleuses si fréquentes à cette époque.

Riche, le nom de Burdin lui parut vulgaire ; il acheta la terre de *Brévannes* en Lorraine, s'appela pendant quelque temps Burdin de Brévannes, puis enfin seulement de *Brévannes*. Sa femme, fille d'un notaire fort riche qui s'était ruiné par des spéculations hasardeuses, mourut peu de temps avant la Restauration.

Monsieur de Brévannes ne lui survécut pas longtemps. La tutelle de son fils, Charles de Brévannes, fut confiée à l'un de ses anciens associés. Soit incurie, soit infidélité, cet homme ne géra pas avantageusement les intérêts de son pupille, qui, majeur en 1825, ne se trouva en possession que de quarante mille livres de rentes environ.

Monsieur de Brévannes, retrouvant dans le monde plusieurs de ses camarades de collége, mena durant quelques années une joyeuse vie de jeune homme, sans pousser néanmoins ses dépenses jusqu'à la prodigalité ; il était égoïste et ordonné.

Vers la fin de 1831, il épousa Berthe Raimond.

Pour expliquer ce mariage, il est nécessaire de poser le caractère de monsieur de Brévannes. Assez mal élevé, n'ayant reçu qu'une banale éducation de collége, rien n'avait adouci, tempéré sa fougue naturelle. Le trait culminant, primordial de ce caractère singulièrement énergique et orgueilleux, était une incroyable opiniâtreté de volonté.

Pour parvenir à son but, monsieur de Brévannes ne reculait devant aucun sacrifice, devant aucun excès, devant aucun empêchement.

Ce qu'il souhaitait, il voulait le posséder, autant pour satisfaire son goût, son caprice du moment, que pour satisfaire l'espèce d'orgueil tenace qu'il mettait à réussir, bon gré mal gré, coûte que coûte, dans tout ce qu'il entreprenait.

Monsieur de Brévannes poussait l'économie jusqu'aux limites de l'avarice, la personnalité jusqu'à l'égoïsme, la sécheresse d'âme jusqu'à la dureté. Fallait-il triompher d'un obstacle, il devenait dévoué, généreux, délicat, si cela servait ses projets, mais, l'obstacle surmonté, ces qualités éphémères disparaissaient avec la cause qui les avait produites, son caractère normal reprenait son cours, et ses mauvais penchans se dédommageaient d'une contrainte passagère en redoublant de violence.

Malheureusement, les gens de cette trempe vigoureuse, résolue, prouvent souvent que pour eux *« vouloir c'est pouvoir, »* comme disait monsieur de Brévannes.

Maintenant parlons de son mariage.

Monsieur de Brévannes occupait à Paris le premier étage d'une maison qui lui appartenait. De nouveaux locataires vinrent habiter deux petites chambres du quatrième : c'étaient Berthe Raimond et son père. Madame Raimond était morte depuis longtemps.

D'abord graveur en taille-douce, Pierre Raimond avait la vue tellement affaiblie, qu'il ne gravait plus que la mu-

sique. Berthe, excellente artiste, donnait des leçons de piano; grâce à ces ressources, le père et la fille vivaient à peu près dans l'aisance.

Berthe était remarquablement jolie. Monsieur de Brévannes la rencontra souvent, ressentit pour elle un goût assez vif, et s'introduisit chez Pierre Raimond sous un prétexte de *propriétaire*.

Monsieur de Brévannes avait une détestable idée de l'humanité; il espérait, à l'aide de quelques cajoleries, de quelques libéralités, triompher de la vertu de Berthe et des scrupules de Pierre Raimond. Il se trompa : en payant le premier terme du modeste loyer de ses deux chambres, le graveur donna congé à monsieur de Brévannes pour le terme suivant, et le pria très nettement de cesser ses visites, qui avaient d'ailleurs été très bornées.

Monsieur de Brévannes fut piqué de cet insuccès; cette résistance inattendue irrita son désir, blessa son orgueil ; son caprice devint de l'amour, du moins il en eut l'ardeur impatiente.

S'étant ménagé quelques entretiens avec mademoiselle Raimond, soit en la suivant dans la rue lorsqu'elle allait donner ses leçons, soit en la rencontrant chez une de ses écolières, monsieur de Brévannes parvint à nouer une correspondance avec Berthe, et fut bientôt aimé d'elle. Il était jeune, il avait de l'esprit et de l'usage, une figure sinon belle, du moins mâle et expressive. Berthe ne résista pas à ces avantages ; mais son amour était aussi chaste que son âme, et les mauvaises espérances de monsieur de Brévannes furent déçues. En lui avouant naïvement une affection dont elle n'avait pas à rougir, Berthe lui dit qu'il était trop riche pour l'épouser ; il fallait donc rompre des relations vaines pour lui, douloureuses pour elle.

La fin du terme arriva ; Berthe et son père allèrent s'établir dans un des quartiers les plus solitaires de Paris, rue Poultier, île Saint-Louis.

Ce départ blessa de nouveau l'orgueil et le cœur de monsieur de Brévannes. Il découvrit le lieu de la retraite de la jeune fille, prétexta un voyage de quelques mois, et alla secrètement s'établir à l'île Saint-Louis, dans un hôtel garni du quai d'Orléans, tout auprès de la rue où demeurait Pierre Raimond.

La première fois que Berthe revit monsieur de Brévannes, elle trahit par son émotion la constance de ses sentimens pour lui ; elle ne lui cacha rien, ni la joie que lui causait son retour, ni les larmes cruelles et pourtant chéries qu'elle avait versées pendant son absence.

Malgré ces aveux, monsieur de Brévannes ne fut pas plus heureux ; séduction, ruses, promesses, emportement, désespoir, tout vint échouer, devant la vertu de Berthe, vertu simple et forte comme son amour.

Ceux qui connaissent le cœur de l'homme et surtout des hommes orgueilleux et opiniâtres comme monsieur de Brévannes, comprendront ces ressentimens amers contre cette jeune fille, aussi inflexible dans sa pureté que lui dans sa corruption.

Un homme ne pardonne jamais à une femme d'avoir échappé, par adresse, par instinct ou par vertu, au piége déshonorant qu'il lui tendait.

Il serait impossible de nombrer les imprécations *mentales* dont monsieur de Brévannes accablait Berthe ; il alla jusqu'à supposer cette énormité, que, par ses refus calculés, cette petite fille avait l'audacieuse visée de l'amener un jour à l'épouser.

Abominable machination, tramée sans doute avec le vieux graveur !

Monsieur de Brévannes haussa les épaules de pitié en songeant à une manœuvre aussi odieuse qu'absurde, et résolut de quitter Paris. Avant de partir il eut un dernier entretien avec Berthe. Il s'attendait à une scène de désespoir : il trouva la jeune fille triste, calme et résignée. Jamais elle ne s'était fait illusion sur son amour pour monsieur de Brévannes; elle s'était toujours attendue aux pénibles conséquences de ce malheureux attachement.

Et puis encore, chose singulière, Pierre Raimond, artiste probe, austère, d'un rigorisme stoïque, avait élevé sa fille dans de telles idées sur la richesse, que la disproportion de fortune qui existait entre monsieur de Brévannes et Berthe semblait à celle-ci aussi infranchissable que la distance qui sépare un roi d'une fille du peuple.

Ainsi, loin de lui demander pourquoi, étant libre, il ne l'épousait pas, moyen fort simple de mettre d'accord l'amour et le devoir, Berthe avait ingénument avoué à monsieur de Brévannes que leur amour était d'autant plus désespéré que Pierre Raimond, dans sa fière pauvreté, ne consentirait jamais à marier sa fille à un homme riche.

Au moment de se séparer de monsieur de Brévannes, Berthe lui promit de faire tout au monde pour l'oublier, afin d'épouser un homme pauvre comme elle ; sinon, elle ne se marierait jamais

Ces paroles, exemptes de toute exagération, simples, vraies comme la pauvre fille qui les prononçait, ne firent aucune impression sur monsieur de Brévannes ; dans l'angélique résignation de Berthe, il vit une flagrante et dernière preuve du complot que l'on tramait contre lui afin de l'amener à un mariage absurde.

Monsieur de Brévannes partit pour les bains de mer de Dieppe, se croyant parfaitement délivré de son amour ; fier d'avoir échappé à un piége indigne, il attendait avec une haineuse impatience une humble prière de retour, qu'il se préparait à accueillir avec le dernier mépris. A son grand étonnement, il ne reçut aucune nouvelle de Berthe.

A Dieppe, monsieur de Brévannes rencontra une madame Beauvoisis (le domino du *coffre*), fort jolie, fort à la mode dans un certain monde, fort coquette, et fort aimée d'un homme des plus agréables.

Pour se venger du silence de Berthe et de quelques souvenirs importuns, et aussi pour se relever à ses propres yeux de son échec auprès de la fille du graveur, monsieur de Brévannes entreprit de plaire à madame Beauvoisis et de supplanter l'amant aimé. Il réussit.

Monsieur de Brévannes fut d'autant plus irrité, d'autant plus humilié de n'avoir rien pu obtenir de Berthe, que la *conquête* de madame Beauvoisis lui sembla plus flatteuse. Son amour-propre se révolta de ce qu'une malheureuse petite fille, pauvre, inconnue, eût osé résister à l'homme qu'une femme très désirable avait choisi.

Nous sommes loin de prétendre que monsieur de Brévannes n'eût pas d'amour pour Berthe ; mais chez lui les tendres espérances de l'amour, ses charmantes impatiences, ses craintes mélancoliques, s'étaient transformées en désirs effrénés, en orgueilleuse irritation.

Il résumait amèrement et brutalement la question en disant :

« J'ai mis dans ma tête que cette fille serait à moi... Coûte que coûte, elle sera à moi. »

Courroucé de ne pas recevoir de lettres de Berthe depuis six semaines qu'il l'avait quittée, monsieur de Brévannes rompit brusquement avec madame Beauvoisis, l'idole de la saison des eaux de Dieppe, et revint s'enterrer dans l'île Saint-Louis. Lorsqu'il arriva, Berthe se mourait ; elle n'avait pu résister à tant de chagrins...

Presque touché de cette preuve d'amour, voulant d'ailleurs à tout prix que cette jeune fille fût à lui, monsieur de Brévannes, malgré ses résolutions de ne jamais faire un mariage *de dupe*, comme il disait, alla trouver Pierre Raimond, et lui demanda formellement la main de sa fille, s'attendant à une explosion de reconnaissance de la part du vieux graveur.

Chose incroyable, inouïe, exorbitante, qui renversa toutes les idées de monsieur de Brévannes, Pierre Raimond ne voulut pas consentir à cette union.

« Monsieur de Brévannes était né riche, Berthe était née pauvre, il n'y avait entre eux aucune sympathie de classe, aucune convenance de position, aucuns rapports d'habitude, d'éducation, de principes ; partant, aucune garantie de bonheur pour l'avenir. »

Tel fut le thème invariable de Pierre Raimond.

Il y avait, dans la manière absolue dont cet homme

austère envisageait la distance qui sépare les riches des pauvres, plus de fierté que d'humilité. Il établissait entre ces deux conditions, qu'il regardait comme hétérogènes et inconciliables, une ligne aussi tranchée, aussi infranchissable, que celle que les républicains tracent entre eux et les aristocraties.

L'énergique opiniâtreté de monsieur de Brévannes eût échoué devant la fière pauvreté de Pierre Raimond, si la vie de Berthe n'eût pas été compromise.

L'instinct du père est presque toujours d'une admirable perspicacité ; lorsque cet instinct s'allie à un rare bon sens, il atteint à la divination.

Pierre Raimond pressentait le sort de sa fille. Néanmoins, obligé d'opter entre la mort de cette enfant chérie et un avenir redoutable, qu'il serait peut-être possible de conjurer, le graveur consentit enfin au mariage, qui se fit peu de temps après le retour de monsieur de Brévannes.

Berthe n'avait pas un instant douté de l'amour de son mari.

Ce cœur simple et bon, noble et confiant, n'avait pu se défendre contre le pouvoir implacable de cet homme dont l'emportement l'avait flatté ; dans sa vanité naïve, la jeune fille se demandait avec une certaine fierté s'il ne fallait pas que monsieur de Brévannes l'aimât beaucoup pour avoir poursuivi ses desseins sur elle avec une tenacité si énergique.

La pauvre Berthe confondait, hélas ! l'entêtement orgueilleux d'un esprit impatient de toute résistance avec l'abnégation, avec l'opiniâtre dévouement de la passion.

Monsieur de Brévannes était capable d'employer tous les moyens possibles, même les voies en apparence les plus honorables, pour parvenir à ses fins ; mais, le but atteint, il était capable aussi de se venger cruellement des sacrifices qu'il s'était imposés lui-même pour triompher dans une lutte où son orgueil était aussi vivement intéressé que son amour.

Pour ce caractère intraitable, le lendemain de la victoire était rarement heureux ; plus l'attaque avait été rude, plus la résistance avait duré, plus sa vanité souffrait. Dans la chaleur de l'action, il oubliait les blessures de son amour-propre ; mais, après le succès, il ressentait douloureusement ces plaies saignantes, et son caractère véritable reprenait le dessus.

Lorsque la fièvre de vouloir acharné qui avait contraint monsieur de Brévannes à épouser Berthe eut cessé, il eut des regrets extrêmes de ce mariage... Oui... il eut honte de son alliance avec une fille obscure et pauvre, en songeant aux riches partis auxquels il aurait pu prétendre; les qualités charmantes, la beauté, l'âme angélique de Berthe lui parurent à peine une consolation. Il se crut en butte à tous les sarcasmes ; il ne devait pas y avoir de railleries assez piquantes pour qualifier son ridicule mariage d'inclination.

Monsieur de Brévannes se trompait : beaucoup de gens, en le voyant épouser une fille belle, vertueuse et pauvre, lui supposèrent un caractère généreux, élevé ; on prôna, on vanta son admirable désintéressement, et il fut absous d'avance de tous les tourmens qu'il pourrait faire endurer à une femme pour laquelle il *avait tant fait.*

Les uns regardaient la conduite de Berthe comme un chef-d'œuvre de ruse et d'habileté ; les autres se moquèrent de monsieur de Brévannes et de son mariage d'inclination, parce qu'ils se moquaient généralement de tout le monde.

Personne ne soupçonna le véritable motif de ce mariage, et que l'entêtement de monsieur de Brévannes y avait eu au moins autant de part que son amour...

Dernier trait du caractère de monsieur de Brévannes.

Depuis quatre ans il était marié. Berthe, plus aimante, plus résignée que jamais, ne lui avait pas donné le moindre sujet de plainte. Quoiqu'il lui eût fait ouvertement des infidélités fréquentes, quelquefois donné des rivales du plus bas étage... la malheureuse femme avait secrètement versé des larmes amères, mais elle ne s'était jamais plainte.

Malgré cette patience, malgré cette douceur parfaite, monsieur de Brévannes se livrait quelquefois à d'inconcevables soupçons de jalousie, et cela sous le prétexte le plus frivole.

Cette violente jalousie n'était pas une preuve de l'amour de monsieur de Brévannes. S'il entrait en fureur à la seule pensée (complétement fausse et injuste) que sa femme pouvait lui être infidèle, c'était surtout parce que la faute de Berthe aurait couvert (pensait-il) d'un ridicule ineffaçable ce *mariage d'inclination* auquel il avait tant sacrifié. Monsieur de Brévannes voulait au moins pouvoir se vanter de la conduite irréprochable, exemplaire, de la femme pauvre et obscure qu'il avait choisie.

Après dix-huit mois de mariage, monsieur de Brévannes, s'ennuyant beaucoup de son bonheur, avait été faire en Italie un voyage de quelques mois, laissant sa femme sous la protection de Pierre Raimond, dont il reconnaissait d'ailleurs l'austère moralité. Le vieux graveur n'avait jamais voulu consentir à venir habiter avec sa fille chez monsieur de Brévannes pendant l'absence de son mari. Berthe alla s'établir auprès de son père, dans l'île Saint-Louis, et reprendre, rue Poultier, sa petite chambre de jeune fille.

Depuis ce voyage d'Italie, où il avait connu madame de Hansfeld, ainsi qu'on le verra plus tard, l'humeur de monsieur de Brévannes s'était beaucoup aigrie ; son caractère était devenu sombre, irascible, souvent même d'une dureté cruelle, et Berthe en avait quelquefois douloureusement souffert. Ces préliminaires établis, nous suivrons monsieur de Brévannes chez lui, à son retour du bal de l'Opéra, où il avait été si malignement *intrigué* par madame Beauvoisis (le domino du *coffre.*

La maison dont monsieur de Brévannes occupait le premier étage était située rue Saint-Florentin. Fort indifférent aux jouissances et aux recherches délicates du *chez soi*, il avait chargé un tapissier de le *meubler* richement ; grâce à cette latitude laissée au marchand, ce logis avait complétement l'aspect de ce qu'on appelle un *bel appartement garni*, c'est-à-dire l'aspect le plus banal, le plus triste, le plus froid qu'on puisse imaginer. Rien de particulier, rien de personnel, rien qui trahît un goût, une passion : pas un portrait, pas un tableau, pas un objet d'art. La seule pièce de ce vaste appartement qui n'eût pas un aspect vulgaire et glacial, était un petit salon où Berthe se tenait habituellement.

Malgré l'heure avancée de la nuit (quatre heures du matin), c'est dans cette pièce que nous conduirons le lecteur.

Madame de Brévannes, toujours inquiète des absences prolongées de son mari, quoiqu'elle dût y être habituée, se couchait rarement avant d'être assurée de son retour.

Il est donc quatre heures du matin. Berthe, assise dans un fauteuil, les mains jointes sur ses genoux, regarde machinalement le foyer qui s'éteint ; une lampe, placée auprès d'elle sur une petite table où l'on voit un livre entr'ouvert, éclaire vivement la figure de la jeune femme, et brille doucement sur ses bandeaux de cheveux châtains qui, ne laissant voir que le lobe de sa petite oreille rose, vont se perdre dans la natte épaisse qui se tord derrière sa tête.

Ce qui frappait tout d'abord dans le gracieux visage de Berthe, c'était son expression d'angélique bonté; lorsqu'elle levait ses grands yeux bleus si beaux et si doux, le charme devenait irrésistible ; sa bouche, un peu sérieuse, semblait plutôt faite pour le sourire bienveillant et affectueux que pour le rire bruyant de gaieté ; son col blanc arrondi, un peu long, se courbait avec une grâce indicible lorsqu'elle penchait sa tête sur son sein.

Berthe portait une robe de soie gris-clair, dont la pâle nuance s'harmoniait à merveille avec la délicate blancheur de son teint ; d'un côté de la cheminée on voyait un piano ouvert et chargé de musique ; au-dessus, deux portraits

de grandeur inégale représentaient la mère et le père de Berthe. Un grand nombre de modestes cadres de bois noir, renfermant des gravures en taille-douce qui formaient l'*œuvre* de Pierre Raimond, ornaient ce petit salon tendu de papier rouge velouté, et lui donnaient une apparence très différente du reste de l'habitation: enfin, sur la cheminée, on voyait une vieille pendule de marqueterie et deux petits flambeaux blancs et bleus, en émail de Limoges, qui avaient appartenu à la mère de Berthe, et avaient été le cadeau de noce du graveur.

Une larme longtemps suspendue au bout des longs cils de la jeune femme roula sur sa joue comme une goutte de rosée; son sein se souleva à plusieurs reprises, elle tressaillit... Une rougeur subite colora son front, puis Berthe retomba dans sa morne apathie.

En deux mots nous dirons la cause de la tristesse et de l'abattement de Berthe.

Pendant son dernier séjour en Lorraine, monsieur de Brévannes avait accordé une protection très particulière à une des *femmes* de Berthe. L'insolence de cette fille ouvrit les yeux de madame de Brévannes, ou du moins lui donna des soupçons assez violens pour exiger le départ de cette créature.

Cette scène cruelle s'était passée quelques jours avant le retour de monsieur de Brévannes à Paris, et avait laissé un douloureux ressentiment dans le cœur de Berthe. Elle avait jusqu'alors souvent souffert des infidélités de son mari, mais elle n'avait jamais subi une humiliation pareille.

Quatre heures du matin sonnèrent; absorbée dans une profonde rêverie, madame de Brévannes n'avait pas cru la nuit si avancée; une voiture s'arrêta à la porte. Berthe regretta d'avoir veillé si tard; une fois pour toutes son mari lui avait expressément défendu de l'attendre; ses gens même se couchaient. Il rentrait habituellement par une petite porte bâtarde de sa maison dont il avait la clef; il lui fallait passer par le petit salon de Berthe pour entrer dans une des deux chambres à coucher qui communiquaient à cette pièce.

Lorsque son mari parut, Berthe se leva et alla à sa rencontre, en tâchant de sourire afin de conjurer l'orage qu'elle redoutait.

Les traits contractés de monsieur de Brévannes témoignaient de sa mauvaise humeur. Les quelques mots dits au hasard par madame de Beauvoisis sur son voyage d'Italie avaient éveillé en lui une foule d'idées pénibles, forcément contraintes pendant le bal et le souper. Il fut presque satisfait de trouver sa femme encore levée; en la querellant il espérait épancher l'amertume qui le dévorait.

— Comment! — s'écria-t-il, — vous n'êtes pas encore couchée! à quatre heures du matin! A quoi pensez-vous donc? Suis-je ou non maître de mes actions? A peine arrivés ici, votre système d'inquisition va-t-il recommencer? Aussi bien, puisque nous voilà sur ce chapitre, épuisons-le une bonne fois, afin de n'y plus revenir de tout l'hiver.

Et il s'assit brusquement dans le fauteuil de Berthe, qui resta debout près du piano, stupéfaite de ce brusque débordement de reproches.

— Mon ami, — dit-elle tristement, — vous savez que votre volonté est toujours la mienne. Donnez-moi vos ordres, je les suivrai. Ce n'est pas pour épier vos actions que j'ai veillé si tard... Je m'étais amusée à mettre ce petit salon en ordre. Cela m'a occupée jusqu'à une heure du matin. Alors, supposant que vous ne tarderiez pas à rentrer, j'ai voulu vous attendre. J'ai sommeillé un peu... Quatre heures sont arrivées sans que je m'en aperçusse. Voilà mon crime, Charles, me le pardonnerez-vous? — dit-elle en souriant et en levant son angélique regard sur son mari.

Monsieur de Brévannes ne parut pas désarmé.

— Mon Dieu! — reprit-il, — ce n'est pas un crime que je vous reproche; il est inutile de prêter un sens ridicule à mes paroles. Je ne suis pas dupe de cette veillée... Vous avez voulu vous assurer par vous-même de l'heure à laquelle je rentrais... Mais vous m'obligerez de ne pas prendre cette habitude. Je n'entends pas que les scènes de l'an passé se renouvellent, et que par vos bouderies et vos airs de victime vous me reprochiez ou ceci ou cela.

— Charles, ai-je jamais dit un mot... excepté...

— Mon Dieu! — s'écria monsieur de Brévannes en interrompant sa femme. — certains silences, certaines physionomies sont aussi significatifs que des paroles.

— Mais enfin, Charles, puis-je m'empêcher d'être triste?

— Et pourquoi seriez-vous triste? Que vous manque-t-il? N'êtes vous pas dans une position inespérée? N'ai-je pas humainement fait tout ce que je pouvais faire pour vous?

— Charles, vous savez si je suis ingrate; mon seul regret est de ne pouvoir vous mieux prouver ma reconnaissance.

— Tout ce que je vous demande, c'est de me rendre ma maison agréable, c'est d'avoir toujours l'air riant et heureux, au lieu de censurer ma conduite par vos affectations mélancoliques... Si j'ai suivi mon inclination en me mariant avec vous, ç'a été d'abord parce que je vous aimais... et ensuite pour...

— Pour avoir une femme soumise à toutes vos volontés, mon ami, je le sais; vous m'avez préférée à un parti riche, parce que la reconnaissance du sacrifice que vous m'avez fait m'impose des devoirs plus grands encore... J'aurais été désolée que vous eussiez calculé autrement, Charles, car je n'aurais pu m'acquitter envers vous. Seulement, vous vous trompez si vous croyez que ma tristesse, souvent involontaire, est une critique de vos actions: il ne m'appartient pas de les juger.

— Mais que signifie donc alors cette tristesse?

Après un moment d'hésitation, Berthe reprit en baissant les yeux:

— Quelques-unes de vos actions peuvent m'attrister sans que je me plaigne.

— Ceci est trop subtil pour moi. Je vais être plus clair, et vous révéler à vous-même ce que vous pensez et ce que vous n'osez pas dire... Au lieu d'avoir recours à toutes ces circonlocutions hypocrites, pourquoi ne pas avouer franchement que vous êtes jalouse?

— Mon ami, ne parlons pas de cela, je vous en prie.

— Et pourquoi donc? Je trouve, moi, qu'il est au contraire excellent de poser nettement notre position... Que j'aie ou non des maîtresses, voilà le grand mot lâché... c'est ce que vous devez complétement ignorer ou feindre d'ignorer... Telle est la conduite que doit tenir une femme de bon sens, au lieu de passer sa vie dans les ennuis de la jalousie.

— Charles... franchement... est-ce bien à vous à dire qu'on peut raisonner... vaincre la jalousie, si peu fondée qu'elle soit, ou si indignes qu'en soient les objets?

— Fort bien, madame, vous me reprochez d'être jaloux.

— Je ne vous en fais pas un reproche, mon ami... Je suis indulgente pour ce sentiment, dont j'ai éprouvé toutes les angoisses.

— Vous vous trompez complétement, madame, si vous nous croyez dans une position pareille à cet égard... Que j'aie ou non des maîtresses, votre considération n'en sera nullement altérée; mais moi qui ai tout sacrifié pour vous... que je sois encore couvert de ridicule... Tenez, — ajouta monsieur de Brévannes en se levant, les dents serrées, et en fermant les poings avec rage, — à cette seule pensée je ne me possède pas.

Et il se mit à marcher à grands pas.

— Vous avez raison, Charles, — dit tristement Berthe, — notre jalousie n'est pas pareille; la mienne intéresse mon cœur, la vôtre votre orgueil; mais il n'importe, je la respecte. M'avez-vous jamais entendue me plaindre de l'isolement où je vis? Excepté mon père, que vous me permettez d'aller voir deux fois par semaine, et quelques

personnes de votre famille que vous désirez que je reçoive, je vis seule..... heureuse de vivre seule, je me hâte de vous le dire.

— Ce qui ne vous empêche pas de trouver le temps long, n'est-ce pas? Et tout le monde sait l'effet de la solitude et du désœuvrement chez les femmes...

— Je ne suis pas désœuvrée, mon ami; j'aime passionnément la musique.. je dessine, je lis. Quant à la solitude, il ne dépend pas de moi que vous restiez davantage chez vous.

Pendant que madame de Brévannes parlait, son mari s'était machinalement approché de la croisée, dont il avait entr'ouvert les rideaux.

Il vit de l'autre côté de la rue, au premier étage d'une maison située en face de la sienne, une fenêtre aussi éclairée, et derrière les vitres la silhouette d'un homme qui regardait par cette fenêtre.

Il était près de cinq heures du matin, la nuit profonde, la rue déserte, que pouvait regarder cet homme, sinon la la fenêtre du salon de madame de Brévannes, seule fenêtre qui fût sans doute encore éclairée dans la maison.

Un de ces soupçons absurdes qui ne tombent que dans la cervelle des jaloux trompeurs (classe essentiellement distincte de celle des jaloux trompés), un de ces soupçons absurdes, disons-nous, traversa l'esprit de monsieur de Brévannes; il se retourna vers sa femme, le regard irrité, le front menaçant.

— Madame, pourquoi y a-t-il de la lumière dans cette maison en face? — s'écria-t-il.

Puis, s'interrompant pour céder à une inspiration non moins ridicule que sa jalousie, il tira brusquement les rideaux, ouvrit la croisée, et s'avança sur le balcon, où il se campa fièrement.

A cette brusque apparition, les rideaux de la fenêtre de la maison d'en face se refermèrent subitement, l'ombre s'effaça, et un moment après la lumière disparut.

Madame de Brévannes, ne comprenant rien au courroux de son mari, et encore moins à sa fantaisie d'ouvrir les croisées par une nuit de janvier, s'avançait vers le balcon, lorsque monsieur de Brévannes se retourna, ferma violemment les rideaux, et s'écria :

— Ah! c'est ainsi que vous occupiez vos loisirs en m'attendant, madame...

— En vérité, Charles, je ne vous comprends pas...

— Vous ne comprenez pas? Pourquoi cette fenêtre du premier étage de la maison d'en face était-elle encore éclairée il n'y a qu'un moment.

— Il n'y a qu'un moment?... une fenêtre?... dans la maison d'en face? — demanda Berthe avec une surprise croissante.

— Faites donc l'étonnée, madame! Tout à l'heure quelqu'un regardait attentivement votre fenêtre. On a disparu dès que je me suis montré.

— Cela peut être, Charles, je n'en sais rien... Mais pourquoi me dites-vous cela?

— Pourquoi!

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes sans doute d'intelligence avec cette personne... et qu'il y a là-dessous quelque intrigue... Je ne m'étonne plus de votre veillée. — A cette accusation si brusque, si stupide, si inconcevable, Berthe ne put trouver un mot à répondre elle joignit les mains en levant les yeux au ciel. — Ce n'est pas répondre, madame! — s'écria monsieur de Brévannes exaspéré. — Je vous demande pourquoi il y avait de la lumière dans cette chambre en face, pourquoi un homme regardait ici?

— Mais, mon Dieu! le sais-je? — s'écria Berthe.

— Encore une fois, cela n'est pas répondre, madame.

— Mais que voulez-vous que je réponde?

— Prenez garde! — s'écria monsieur de Brévannes hors de lui. — Ne me croyez pas assez sot pour être dupe de votre hypocrisie... J'ai vu ce que j'ai vu; je ne suis pas aveugle. Quelle est la personne qui habite en face?

— Mais, Charles, je n'en sais rien; nous sommes arrivés depuis hier matin.

Monsieur de Brévannes interrompit sa femme, se frappa le front, et s'écria :

— C'est cela... je me le rappelle maintenant... une voiture de poste est arrivée peu de temps après nous, et est entrée dans cette maison; on nous suivait... peut-être même en Lorraine... Oh! j'en suis sûr, il y a là-dessous quelque indigne mystère... mais je le découvrirai.... malheureuse que vous êtes!

Cette injure, cette dureté, ce reproche, si peu mérités, touchèrent Berthe jusqu'au vif. Malgré sa douceur, malgré sa résignation habituelle, sa dignité, sa conscience se révoltèrent; elle dit d'un ton ferme à son mari :

— Vous avez tort de me parler de la sorte, Charles; vous pourriez pousser ma patience à bout, et me faire dire des choses... que, pour votre propre dignité, je voudrais taire.

— Des menaces!..

— Ce ne sont point des menaces, Charles; seulement... il n'est pas généreux à vous, qui m'avez donné tant de fois des sujets de plaintes et de chagrin, de m'accuser, et de me traiter avec ce mépris à propos d'un soupçon insensé.

— Voilà, pardieu! un nouveau langage.

— Charles, je me lasse de subir en silence d'injustes reproches, tandis que je pourrais moi-même vous en adresser de malheureusement trop fondés.

— De mieux en mieux....

— Vous dites, Charles, que je dois fermer les yeux sur votre conduite; je l'ai toujours fait; est-ce de ma faute si le bruit de vos aventures est venu jusqu'à moi, à moi qui vis seule loin du monde?... N'est-ce pas encore le bruit public et les insolences de la misérable créature que j'ai chassée de chez moi il y a huit jours qui...

— Madame, pas un mot de plus.

— Pardonnez-moi, Charles, je parlerai; je ne veux pas abuser de la position que mon dévoûment à mes devoirs m'a faite; mais je veux que vous la respectiez.... Je consens à fermer les yeux sur des erreurs si basses qu'elles ne méritent pas même mon indignation... mais je ne souffrirai pas que vous m'écrasiez injustement...

— Sur ma parole! madame, votre audace me confond. Et vous voulez sans doute me faire entendre que quatre ans de fidélité et de respect pour vos devoirs vous ont acquittée envers moi, et que vous êtes maintenant libre d'agir comme bon vous semblera? Mais c'est incroyable! mais vous oubliez donc que je vous ai retirée de la misère, que votre père vit de mes bienfaits, et que si j'avais été assez bon pour lui offrir autrefois d'habiter chez moi...

— Je n'ai jamais oublié que vous m'avez tirée de la misère, comme vous dites, Charles, et cela a été d'autant plus méritoire de ma part, que j'étais parfaitement indifférente à cette misère; il m'a fallu, pour vous aimer, *quoique riche*, surmonter peut-être autant de répugnance qu'il vous a fallu en surmonter pour m'aimer *quoique pauvre!*

— Vraiment! vous m'avez fait cette grâce-là, de m'aimer malgré mes quarante mille livres de rentes?

— Quant à ce reproche, Charles, que mon père vit de vos bienfaits... c'est la premiere fois que vous me le faites ... ce sera la dernière... Depuis bientôt un an, la vue de mon père est si affaiblie qu'il a été obligé de renoncer au travail, qui jusque-là lui avait suffi pour vivre.... A force d'instances, je suis parvenue à lui faire accepter une modique pension... il a consenti à la recevoir.

— Afin de n'être pas au-dessous de vous en fait de condescendance, monsieur Raimond m'a fait aussi la grâce d'accepter de quoi vivre à l'aise au lieu d'aller à l'hospice.

— Oui, mon père a fait grâce à votre vanité en n'allant pas à l'hospice. Dans ses principes, il n'y avait là rien de déshonorant; vieux, infirme, hors d'état de vivre de son travail ainsi qu'il l'avait toujours fait, il aurait usé

sans honte de l'asile que la charité publique offre à l'infortune honnête.... Mais puisque...

— Mais puisque je reconnais si mal, n'est-ce pas, les bontés de monsieur votre père pour moi, il n'aura pas l'obligeance de me permettre de le soutenir plus longtemps; il me fera la mauvaise plaisanterie d'aller s'établir à l'hôpital.

— Cela est certain, Charles, car je ne puis pas lui laisser ignorer vos reproches.

En prononçant ces dernières paroles, la voix de Berthe, jusqu'alors ferme, s'émut beaucoup; ses forces étaient à bout; elle avait depuis longtemps contraint les larmes qui l'oppressaient, mais elle ne put conserver davantage cet empire sur elle-même : elle cacha sa tête dans ses mains, retomba dans un fauteuil, et se prit à pleurer avec amertume.

Monsieur de Brévannes était égoïste, dur, orgueilleux ; mais il était fort intelligent. Malgré ses sarcasmes sur les étranges principes du père de Berthe à l'endroit des bienfaits des riches, il savait parfaitement que, raisonnable ou absurde, la conviction de sa femme et de Pierre Raimond était à ce sujet sincère et profonde. Ses plaisanteries n'avaient été qu'un jeu cruel...

La douleur de Berthe le toucha d'autant plus qu'il se rappela ses derniers torts envers elle; il réfléchit enfin à tout ce qu'il lui avait dit d'humiliant. Plus elle semblait dépendre de lui, plus il devait ménager sa délicatesse et ne pas l'accabler de reproches si cruels.

Et puis il faut tout dire : pourrions-nous dévoiler un de ces mille replis du cœur humain, ou plutôt de l'organisation humaine? pourrions-nous faire croire à l'un de ces reviremens soudains, brutaux, dont les hommes seuls sont capables, après les plus aigres, les plus basses, les plus injurieuses récriminations?

Berthe était retombée assise sur son fauteuil, accablée sous l'impression que lui avait causée cette scène cruelle. La jeune femme baissait la tête; son joli cou, ses charmantes épaules, blanches et polies comme de l'ivoire, que l'émotion couvrait d'un léger incarnat, frappèrent la vue de monsieur de Brévannes.

Selon que cela arrive toujours, vingt fois il avait oublié sa femme pour des créatures indignes de lui être comparées, même sous le rapport de la beauté.... Depuis la scène à laquelle Berthe avait fait allusion en parlant d'une femme de chambre qu'elle avait chassée, les deux époux étaient restés l'un envers l'autre sous une profonde impression de froideur et de contrainte. L'amour de Berthe pour son mari avait reçu un mortel et dernier coup.

Monsieur de Brévannes, voyant le chagrin de sa femme, se figura, par une de ces imaginations grossières naturelles à l'homme, qu'en flattant Berthe sur la puissance et sur l'éclat de sa beauté, il se ferait pardonner les outrages dont il venait de l'accabler; il s'approcha donc silencieusement de Berthe, puis, entourant sa taille, lui dit :

— Voyons, ma bonne petite Berthe, sois gentille... faisons la paix.

Il est impossible de rendre l'expression de répugnance, de honte, de douleur profonde qui éclata sur les traits de la jeune femme. Elle se dégagea brusquement des bras de monsieur de Brévannes, se leva et s'écria :

—Ah! monsieur il me manquait cette dernière insulte... Celle-là du moins, jamais je ne la supporterai...

Et Berthe se précipita dans sa chambre, dont elle ferma la porte sur elle.

Nous renonçons à peindre la rage de monsieur de Brévannes et le regard de courroux et de haine dont il poursuivit sa femme.

IV

IRIS.

L'ancien et immense hôtel Lambert, occupé par le prince et par la princesse de Hansfeld, était situé rue *Saint-Louis-en-l'île;* les murs du jardin terminaient le quai d'Anjou : ce quai est séparé de l'Arsenal par les bras de la Seine qui entourent l'île Louviers.

Nous l'avons dit, rien de plus désert que les abords de ce palais. Les curieux peuvent encore visiter ces salles énormes, proportionnées aux splendeurs des existences princières des temps passés.

On ne peut de nos jours contempler sans ressentimens mélancoliques ces vieux hôtels autrefois si peuplés de pages, de gardes, d'écuyers, de gentilshommes, innombrables satellites de ces glorieuses planètes, de ces illustres maisons qui jetaient tant d'éclat sur la France.

Rien de plus triste que de voir ces constructions massives, bâties pour des siècles, tromper si vite l'espoir de ceux qui les avaient fondées pour leurs puissantes races.

Heureusement l'édifice dont nous parlons conservait un peu de sa poésie, grâce à la solitude du quartier désert où il s'élevait. Lorsques les ombres tranparentes de la nuit le voilaient à demi, cette antique demeure reprenait la sévère majesté de son caractère monumental.

La nuit, la solitude, le silence ne varient pas avec les siècles; contemporain de tous les âges, ils sont immuables comme l'éternité... Aussi, lorsque l'on contemple ces vieux édifices au milieu de la nuit, du silence et de la solitude, on dirait que rien n'a changé... la distance du présent au passé s'efface...

C'est à peu près au moment où monsieur de Brévannes sortait de l'Opéra que nous conduirons le lecteur à l'hôtel Lambert.

Des nuages épais et gris, chassés par l'âpre bise du nord, couraient rapidement sur le ciel. En se couchant, la lune argentait les contours fantastiques des nuées. Au-dessus d'elle, çà et là quelques étoiles scintillaient sur le profond et sombre azur du firmament.

La masse irrégulière du vieux palais avec ses toits aigus, ses cheminées, ses gargouilles bizarres, son fronton massif, se découpait en noir sur la limpidité bleuâtre et nocturne de l'atmosphère; une allée de pins séculaires dressaient leurs pyramides d'un vert sombre au-dessus des murs du jardin qui se prolongeait sur le quai.

Les eaux de la Seine, gonflées par les pluies d'hiver, se brisaient sur la grève, et répondaient, par un triste murmure, aux longs sifflemens de la bise du nord.

Le bruit du vent et des grandes eaux troublait seul le silence où était enseveli ce quartier de Paris...

Quatre heures et demie sonnaient dans le lointain à l'Arsenal lorsqu'un fiacre s'arrêta devant la muraille du jardin.

Une personne coiffée d'un chapeau rond, enveloppée d'un manteau, descendit de cette voiture, ouvrit une petite porte, et bientôt après, madame de Hansfeld, toujours en domino, sortit à son tour du fiacre et entra dans le jardin.

La princesse parcourut d'un pas rapide la longue allée de pins qui aboutissait à une des ailes de l'hôtel.

De temps à autre les rayons de lune, glissant à travers le branchage touffu, faisaient une pâle trouée dans les ténèbres qui couvraient cette allée; c'était alors quelque chose de bizarre à voir que la figure de la princesse, passant avec sa robe et son camail noirs au milieu de ces éclaircies de lumière douteuse et blanchâtre.

Le anciennes habitations comme l'hôtel Lambert avaient

toujours de mystérieux petits escaliers aboutisssant à l'alcôve ou aux cabinets des chambres à coucher. L'habitude d'un grand apparat, les exigences de la représentation et d'une rigoureuse étiquette, le nombre immense de domestiques de tous grades, sans cesse allant et venant pour leurs services variés, laissaient si peu de liberté qu'on était généralement réduit aux expédiens nocturnes.

On ne s'étonnera donc pas de voir madame de Hansfeld, en arrivant à l'aile gauche de l'hôtel, ouvrir une petite porte cachée dans un massif d'arbres, et gravir lestement un escalier étroit et rapide qui la conduisit en peu d'instans dans un vaste cabinet qui précédait sa chambre à coucher.

A peine entrée, la princesse se jeta dans un grand fauteuil, comme si elle eût été épuisée de fatigue.

Pendant ce temps, la personne qui l'avait suivie verrouilla la porte de l'escalier secret, se débarrassa de son manteau et de son chapeau d'homme à larges bords.

C'était une femme.

Elle ranima le foyer à demi éteint, alluma deux bougies et entra dans la chambre de madame de Hansfeld pour s'assurer que rien n'avait pu faire soupçonner son absence.

La princesse, après un moment d'abattement, arracha son masque, se leva brusquement, dénoua la ceinture de son domino, et le foula aux pieds avec colère.

Sous ce premier vêtement, elle portait une robe noire à manches courtes, qui laissait voir ses épaules, ses bras et sa taille dignes de la Diane antique.

Sa physionomie hautaine, froide, imperturbable pendant son entretien avec monsieur de Morville, était alors agitée par la violence des plus furieuses passions.

Ses yeux, un peu creux, étincelaient comme deux diamans noirs. Debout devant la glace de la cheminée, elle semblait vouloir pétrir le marbre du chambranle sous ses mains convulsives. Emportée par le flot de ses tumultueuses pensées, elle ne s'aperçut pas du retour de la personne qui l'avait accompagnée.

L'aspect de cette jeune fille était étrange.

Une couleur chaude, brune comme le bronze florentin, couvrait son teint mat et faisait ressortir la blancheur nacrée du globe de l'œil et bleu clair de la pupille ; ses cheveux châtains, épais, courts, frisés, se séparaient sur son front à la manière des hommes, qui de nos jours portent leur chevelure très longue ; ses traits, assez réguliers, avaient quelque chose de viril, de résolu ; lorsqu'elle entr'ouvrait ses lèvres rouges et charnues, on voyait des dents très blanches, mais écartées les unes des autres.

Cette jeune fille, presque aussi grande que madame de Hansfeld, était beaucoup plus mince ; elle portait une robe noire montante, et une petite cravate de soie serrait autour de son col sa collerette à plis très fins.

Coiffée d'un chapeau rond, enveloppée d'un long manteau, cette jeune fille avait pu passer pour un homme et accompagner madame de Hansfeld, qui craignait de revenir seule la nuit dans ce quartier désert et de se trouver presque à la merci d'un cocher.

Pendant l'entrevue du bal de l'Opéra, la jeune fille avait attendu la princesse dans un fiacre, et l'avait ensuite ramenée.

Elle s'aperçut de la préoccupation de madame de Hansfeld, et lui dit :

— Marraine, il est bien tard... il faudrait vous coucher...

— Je l'ai vu ! il peut me perdre ! — s'écria impétueusement la princesse, le visage enflammé de colère, en se retournant vers sa filleule (nous l'appellerons Iris, en nous excusant de cette mythologie).

— Qui donc avez-vous vu, marraine ? — dit la jeune fille, effrayée de l'exaspération de madame de Hansfeld.

— Charles de Brévannes.

— Il est ici ?

— Tout à l'heure... à l'Opéra... je l'ai vu... Oh ! c'était bien lui... La présence de cet homme m'annonce quelque nouveau malheur...

— Je ne connais pas cet homme, marraine... Je ne sais pourquoi vous le haïssez... mais je le hais parce que vous m'avez dit qu'autrefois il vous avait causé de grands chagrins.

En prononçant ces mots : « *Je ne sais pourquoi vous haïssez cette homme,* » Iris ne put vaincre un léger tressaillement qui ne fut pas remarqué par madame de Hansfeld.

— Pourquoi je le hais, tu me le demandes ! — s'écria la princesse presque avec égarement.

— Je ne vous le demande pas par curiosité, marraine ; si vous haïssez... vous voulez vous venger...

— Me venger... oh ! oui... Je voudrais une vengeance éclatante, terrible... comme le mal qu'il m'a fait...

— Si je puis vous servir, parlez.

— Toi, pauvre fille ?

— Ordonnez, j'obéis ; Iris est à vous, c'est votre bien, elle vit par votre vie, elle respire par votre souffle, elle voit par vos yeux, elle veut par votre volonté.

Sans lui répondre, madame de Hansfeld tendit sa belle main à Iris ; celle-ci en approcha ses lèvres rouges et humides, avec une expression de respect et de dévouement filial : puis elle se redressa vivement et s'écria :

— Mon Dieu ! marraine, votre main est glacée... vous frissonnez... Il faut vous coucher...

— Pas encore... mais écoute... Je ne sais ce que me présage l'arrivée de Charles de Brévannes ; de grands malheurs peuvent s'ensuivre... Tes services me seront peut-être plus nécessaires que jamais... Il faut que tu saches... tout... oui... le crime de cet homme... Alors tu comprendras que la vengeance devient aujourd'hui pour moi... une expiation...

Et la princesse s'assit près de la cheminée.

Iris prit un manteau de velours doublé d'hermine, et en enveloppa soigneusement sa marraine : car, malgré le feu qui brûlait dans l'âtre, ces pièces immenses devenaient glaciales à la fin des nuits d'hiver.

Madame de Hansfeld resta quelques momens rêveuse avant de parler.

Iris aimait madame de Hansfeld avec une sorte de tendresse à la fois respectueuse, farouche et passionnée.

C'était un de ces attachemens aveugles, sauvages, on dirait presque impitoyables, tant ils sont exclusifs.

La princesse croyait s'être à jamais attachée par une profonde reconnaissance cette jeune fille, qu'elle avait presque élevée ; elle ne se trompait pas, mais elle ignorait avec quelle violence ce sentiment absorbant tous les autres s'était développé dans le cœur de sa filleule.

Celle-ci avait toujours soigneusement caché les accès de jalousie féroce que lui causaient les moindres préférences de sa maîtresse...

Sombre, taciturne, impérieuse avec les autres domestiques de la princesse, Iris était généralement crainte ou détestée à l'hôtel Lambert.

Sa fonction de demoiselle de compagnie lui permettait de s'isoler complétement et de se vouer à cette idée fixe, absolue, incessante : *Vivre pour sa marraine.*

Son chagrin de tous les instans était de ne pas se trouver assez utile, assez nécessaire à madame de Hansfeld, qui, riche, titrée, libre de ses actions, pouvait se passer du secours ou du dévouement de sa filleule...

Alors quelquefois, dans la funeste exagération de son attachement, Iris formait des vœux détestables : elle désirait presque voir sa maîtresse malheureuse pour avoir l'ineffable bonheur de la consoler, de la secourir, de lui consacrer ses jours et ses nuits, pour pouvoir enfin développer dans toute sa puissance le sentiment qui la dominait.

D'après cet aperçu du caractère d'Iris, enfant abandonnée, Bohémienne ou Maure, on doit penser qu'elle poursuivait d'une haine amère les ennemis, non seulement de madame de Hansfeld, mais encore toutes les personnes auxquelles celle-ci témoignait quelque bienveillance. Sa

haine augmentait toujours en raison de la vivacité des sentimens qu'on inspirait à sa marraine.

Ainsi, la sachant passionnément éprise de monsieur de Morville, elle exécrait celui-ci autant... plus même que monsieur de Brévannes... car elle ressentait une sorte de bizarre reconnaissance envers ceux qui inspiraient de l'aversion à la princesse.

Iris sortait à peine de l'enfance, elle s'entourait déjà d'une impénétrable dissimulation. Jamais madame de Hansfeld ne l'avait crue capable de cette exaltation sauvage; et cependant cette jeune fille, poursuivant son but avec une inflexible énergie, égarée par une jalousie féroce, avait frappé sa maîtresse dans ses affections les plus chères.

Après un assez long silence, madame de Hansfeld, sortant de sa rêverie, fit signe à Iris de s'approcher d'elle.

Celle-ci, s'agenouillant et s'accroupissant, ainsi que font les Espagnoles à l'église, croisa les bras, attacha ses grands yeux clairs, fixes et perçans sur les yeux de madame de Hansfeld, avec ce mélange d'intelligence, de soumission et de dévouement particulier à la race canine; et, de crainte de perdre un mot, un geste, une nuance de la physionomie de sa marraine, dès que celle-ci eut commencé de parler, elle se *suspendit à ses lèvres*... pour nous servir de l'expression consacrée.

— Tu te souviens qu'il y a deux ans, avant mon mariage, je te laissai à Venise pour aller à Florence avec ma tante Vasari et Gianetta notre camériste; tu venais d'être longtemps malade et tu ne pouvais nous accompagner.

— Je m'en souviens... Gianetta m'écrivit quelquefois par votre ordre, afin de me donner de vos nouvelles.

— Cette Gianetta était curieuse, indiscrète, sans fidélité; je crains de l'avoir trop longtemps gardée à mon service.

— Pendant votre séjour à Florence, elle m'écrivait à peine quelques lignes... pour me dire que vous vous portiez bien... Cette tâche semblait lui coûter, — ajouta Iris avec une assurance incroyable. Elle mentait... Gianetta l'avait au contraire tenue parfaitement au courant de ce qui s'était passé à Florence pendant le voyage de sa marraine.

— Au bout de six mois d'absence, — reprit la princesse, — je revins à Venise.

— Alors vous eûtes cette longue maladie de langueur dont vous avez failli mourir.

— Et pendant laquelle tu m'as donné tant de preuves de dévouement et d'affection, Iris, que de ce moment-là je t'aimai comme une sœur, comme une fille...

Iris prit la main de sa marraine et la porta silencieusement à ses lèvres.

— Ma tante Vasari, — reprit Paula, — se rendait à Florence pour suivre un procès; elle sortait toute la journée pour solliciter ses juges. Le soir, nous allions à la promenade; là, je rencontrai plusieurs fois un Français... monsieur Charles de Brévannes. Bientôt il fut toujours sur mes pas; ses poursuites devinrent incessantes, obstinées; alors mon indifférence se changea en aversion.

— Était-il donc fait pour inspirer tant d'éloignement?

— Que dis-tu? — s'écria la princesse en regardant Iris avec surprise. Puis elle ajouta : — Tu étais si jeune alors que tu n'auras pas remarqué... Oui, cela était naturel à ton âge... Tu te rappelles mon cousin Raphaël Monti... fils du frère de mon père?

Iris contracta imperceptiblement ses sourcils et répondit d'une voix brève :

— Oui, à chaque retour de mer il venait passer son congé à Venise... N'est-il pas en Orient? Avez-vous eu de ses nouvelles? A notre départ d'Italie, sa mère commençait à s'inquiéter de son absence.

— Il est mort... — dit madame de Hansfeld avec un calme effrayant.

— Raphaël... mort!! — s'écria Iris en feignant l'étonnement.

— Charles de Brévannes l'a tué!!

— Et votre tante ignore...?

— Écoute... l'heure est venue de tout te dire... J'avais été, tu le sais, élevée avec Raphaël; enfant, je l'aimai comme un frère; jeune fille, comme mon fiancé, ou plutôt ces deux sentimens se confondirent en un seul... Tu étais alors si étourdie que notre amour a dû t'échapper.

— En effet, marraine, maintenant je me souviens de quelques circonstances qui auraient dû m'éclairer. Mais est-ce possible.... Raphaël mort!.... Et quand cela? où cela?

— Écoute encore : je devais l'épouser à mon retour de Florence... Tu comprends maintenant pourquoi monsieur de Brévannes m'inspirait tant d'aversion.

— Je comprends...

— Ses poursuites redoublèrent : instruit du sujet de notre séjour à Florence, à force de persévérance, d'adresse, il parvint à se lier avec les personnes qui pouvaient servir ma tante dans son procès, et à prendre tellement d'influence sur elles, qu'il fut bientôt en état de nous être du plus grand secours. Les voies ainsi préparées, il se fit un jour audacieusement annoncer chez ma tante, sous le prétexte qu'il logeait dans notre hôtellerie. Notre accueil fut glacial; mais cet homme se montra bientôt si insinuant, si flatteur, il prouva si clairement à ma tante de quelle utilité il pouvait lui être pour le gain de son procès, qu'elle le pria instamment de revenir. En s'en allant il me jeta un regard significatif... Il n'avait tant fait que pour se rapprocher de moi. Je fis part à ma tante de mes soupçons; elle me répondit que j'étais folle... qu'il fallait se servir de la bonne volonté de monsieur de Brévannes, puisqu'il pouvait nous être si utile... Tu le sais, ma tante avait été très belle, elle n'avait pas quarante ans. Monsieur de Brévannes s'aperçut un jour qu'elle prenait au sérieux quelques galanteries qu'il lui adressait par plaisanterie. Il redoubla de soins, bientôt elle ne put se passer de lui. Il nous accompagnait partout, à la promenade, au théâtre. Je fis observer à ma tante qu'il était jeune, riche, que cette intimité pouvait me compromettre. Elle me dit alors, avec autant de joie que d'orgueil, que je m'alarmais à tort. Elle était veuve, libre; monsieur de Brévannes lui avait déclaré son amour, et avoué qu'il ne s'était si vivement intéressé à notre procès qu'afin d'avoir accès auprès d'elle. Je voulus faire quelques observations à ma tante; elle ne me laissa pas achever, se récria avec aigreur sur la vanité des jeunes filles, et me reprocha d'avoir pu croire que monsieur de Brévannes s'occupait de moi. Il nous voyait chaque jour, envoyait souvent des musiciens sous nos fenêtres, nous offrait des bouquets, toujours pareils, disait-il à ma tante, pour ne pas blesser mon amour-propre. Un jour, me trouvant seule, il me déclara son amour, se faisant un mérite à mes yeux de l'habileté avec laquelle il avait, disait-il, trompé, égaré l'opinion, en paraissant s'occuper de ma tante : sacrifice énorme, dont je lui devais savoir gré.

— Et votre tante ne fut pas instruite de l'aveu de Charles de Brévannes?

— Le soir même elle sut tout.

— Le voilà démasqué.

— Enfant.... tu ne connais pas la faiblesse et la vanité des femmes!

— Elle ne vous crut pas?

— Si, d'abord... ce soir-là, notre porte fut refusée à monsieur de Brévannes. Il devina tout, écrivit une longue lettre à ma tante.. Le lendemain, il fut reçu plus affectueusement encore que d'habitude. En le quittant, ma tante vint me gronder sévèrement. Jalouse, me dit-elle, de la passion de monsieur de Brévannes, je l'avais calomnié, afin de lui faire interdire l'entrée de la maison. Malheureuse femme!.. elle était folle... Les choses reprirent leur marche accoutumée... Charles de Brévannes ne me dit plus un mot d'amour, mais il passait des journées entières avec nous... Le 13 avril.... oh! jamais je n'oublierai cette date, ma tante me dit, après déjeuner, que le bruit de la cour de l'hôtellerie l'incommodait, et qu'elle changerait le soir même de logement avec moi. Ma chambre donnait sur la rue et avait un balcon. Ce qui me reste à te dire est affreux... Ce jour-là, nous avions fait une longue promenade

en voiture avec monsieur de Brévannes. Au retour, la veillée s'était prolongée fort tard; ma tante paraissait préoccupée. Il se retira. Je me couchai. — La princesse devint horriblement pâle, tressaillit, puis continua d'une voix émue... — Le lendemain, je voulus aller, comme d'habitude, souhaiter le bonjour à ma tante : Gianetta me dit d'un air embarrassé que madame Vasari était souffrante et qu'elle ne pouvait me recevoir. Au moment où je rentrais chez moi, un inconnu me demanda. Cet homme, sombre, pâle... me remit une lettre... sans me dire un mot... Je ne sais pourquoi un frisson me saisit. J'ouvris cette lettre, elle renfermait un anneau que j'avais donné à Raphaël.

— Et cette lettre, marraine, cette lettre ?

— Elle était de Raphaël mourant.

— De Raphaël ?

— Oui. Elle contenait ces mots, que je crus voir tracés en caractères de sang ; « Je suis à Florence depuis deux jours. Je sais tout. Cette nuit, j'ai vu Brévannes descendre de votre balcon... vous avez ensuite fermé la fenêtre. Je me suis battu avec lui... tout à l'heure... cela était convenu. J'ai cherché la mort : il me l'a donnée. Soyez maudite .. Osorio vous dira... lorsque vous retournerez à Venise... Cachez à ma mère... Ma vue se... » Puis plus rien ! — s'écria madame de Hansfeld avec une expression déchirante ; — rien que quelques caractères sans forme !

— Quel mystère ! — dit Iris en joignant les mains ; — qui avait donc paru à la fenêtre de votre chambre?...

— Ne t'ai-je pas dit que ma tante avait pris le soir la même chambre que j'occupais encore le matin? Sans doute Charles de Brévannes en avait obtenu un rendez-vous pour servir ses affreux desseins... tu vas voir comment... Elle est de ma taille, brune comme moi : de là cette fatale méprise de Raphaël.

— Oh ! c'est horrible...

— Après avoir lu cette lettre, j'étais comme folle, je croyais rêver... Osorio m'apprit le reste... Raphaël, à son retour d'un voyage à Constantinople, vint à Venise... Il ne passa qu'un jour dans cette ville... mais, trompé par je ne sais quelle abominable calomnie venue jusque-là de Florence, il partit subitement pour cette ville avec Osorio, auquel il dit : « On m'assure que Paula me trompe indignement ; si cela est vrai, je tuerai mon rival ou il me tuera. »

— Mais qui avait ainsi pu vous calomnier à Venise?

— Le sais-je?... Raphaël n'y avait pas même vu sa mère; tout le monde a ignoré sa courte apparition à Venise ; en vain j'ai interrogé Osorio à ce sujet, il est resté muet.

— Cela est étrange...

— Malheureusement il partageait les préventions de Raphaël... Ce que j'avais prévu était arrivé : les assiduités de monsieur de Brévannes, interprétées par ses infâmes calomnies, m'avaient affreusement compromise. Je passais à Florence pour être sa maîtresse ; et lorsque Raphaël s'informa de moi, il n'y eut qu'une voix pour m'accuser. Pourtant, ne voulant pas se fier aux apparences, il était allé trouver loyalement monsieur de Brévannes, lui avait dit son amour pour moi, que nous étions fiancés... que souvent les jeunes filles, sans être coupables, étaient légères, inconsidérées... le monde méchant ; il supplia monsieur de Brévannes, au nom de l'honneur, de ne pas cacher la vérité ; quelle qu'elle fût, il le croirait.

— Et Charles de Brévannes?

— Loin d'être touché de ce langage, il traita Raphaël avec hauteur et lui dit : « Puisque vous épiez Paula Monti depuis deux jours, vous devez savoir où est sa chambre. — Je le sais ; sans qu'elle me vît, ce matin même je l'ai aperçue à son balcon. — Eh bien ! trouvez-vous cette nuit à trois heures du matin devant ce balcon, vous aurez ma réponse. » Tu sais le reste... Brévannes dit alors insolemment à Raphaël : « Êtes-vous satisfait? » Dans sa rage, Raphaël le frappa au visage; un duel s'ensuivit au point du jour, il succomba... Son dernier vœu fut de cacher sa mort à sa mère. Il préférait la laisser dans l'incertitude où l'on demeure souvent de longues années au sujet du sort des marins, que de lui faire savoir que ma trahison l'avait tué. Voilà ce que m'apprit Osorio. Cette funeste mission terminée, il repartit sans vouloir entendre un mot de mes protestations... J'ai entendu dire depuis qu'il était mort en Orient... et la mère de Raphaël attend toujours son fils... Et il est mort en me maudissant... mort en m'appelant et me croyant infâme et parjure... mort... tué par Charles de Brévannes, calomniateur et meurtrier !

— Oh ! c'est affreux !.. Et votre tante Vasari?...

Après un instant de silence pendant lequel la princesse paraissait être sous le poids d'un souvenir pénible, elle reprit ainsi :

— Les lois sur le duel étaient d'une sévérité extrême : Charles de Brévannes partit le jour même; Raphaël était inconnu à Florence ; ni Osorio ni le témoin de monsieur de Brévannes ne reparurent... Personne ne put donc trahir ce malheureux secret. Ma tante fut d'autant plus inconsolable du brusque départ de Charles de Brévannes, que, son appui lui manquant, elle perdit son procès et fut complétement ruinée. Nous revînmes à Venise, où je tombai malade.

— Et un an après vous étiez princesse de Hansfeld.

— Oui, pour sauver ma famille d'une horrible infortune, je me résignai à ce mariage, qui aurait dû me paraître inespéré... Grâce à la bonté, aux soins et à la délicatesse du prince, j'entrevoyais déjà des jours plus heureux ; à la reconnaissance allait peut-être succéder un sentiment plus doux... lorsque tout à coup monsieur de Hansfeld.... frappé de je ne sais quel vertige, oubliant sa bonté, sa douceur accoutumée.. enfin, — reprit madame de Hansfeld avec un profond soupir, — commença la vie atroce que je mène... Quelquefois je me demande comment ma raison a pu supporter des chocs si violens sans s'ébranler. La crainte, la stupeur que me cause la conduite bizarre, effrayante du prince, me poursuivent jusque dans le monde où je vais parfois chercher, non des distractions, mais de l'étourdissement. Il y a six mois, je traînais cette vie misérable... en apparence si splendide, si heureuse, lorsque par hasard je rencontrai monsieur de Morville; je le remarquai, parce que j'entendis vanter la fidélité qu'il avait vouée comme moi à un souvenir adoré... Partout on parlait de son dévouement, de sa délicatesse.... et surtout de sa tendre constance pour une femme dont il avait été forcé de se séparer... Attristé par son amour, pieusement dévoué à sa mère souffrante, il sortait peu... Il demeurait près de nous, rue Saint-Guillaume. Un jour, je trouvai une lettre sur le banc d'une partie réservée de notre jardin... Sans pouvoir comprendre par quel moyen cette lettre se trouvait là, mon premier mouvement, tu le sais, fut de croire qu'elle venait de lui. Et je m'en assurai en restant, le lendemain, toute une journée cachée dans un massif, et le soir je vis tomber une autre lettre lancée d'une petite fenêtre cachée par un lierre. Monsieur de Morville semblait deviner les pensées qui m'agitaient : gaies, si j'étais gaie ; tristes, si j'étais triste ; sombres et désolées, si j'étais sombre et désolée; ses lettres semblaient l'écho de mes impressions les plus fugitives.

— Comment les devinait-il ?

— En m'observant... il lisait sur mon visage la disposition de mon esprit.

— Il vous aimait bien... — dit Iris d'une voix profondément altérée.

— Tu le vois... Comme moi, monsieur de Morville regrettait un amour passé... et, chose étrange, fatale !... nos regrets communs ont servi pour ainsi dire de lien entre cet amour passé et notre amour nouveau.

— Vous pouvez aimer... Le prince vous a rendu votre liberté...

— Je le sais... je le sais... mais souvent aussi il est revenu sur ces dures paroles... Que de fois il a passé de la cruauté la plus froide... la plus dédaigneuse, la plus écrasante, à des paroles de tendresse adorable... Mais qu'importe maintenant... ses cruautés et ses tendresses me trou-

vent insensible... mon amour me donne le courage de les braver... mon amour !... et pourtant ma conscience me reproche d'oublier Raphaël !!! Depuis que j'ai revu monsieur de Brévannes, il me semble qu'en redoublant de haine contre ce... meurtrier... je cherche à expier mon inconstance ; il me semble enfin que si j'obtenais une vengeance éclatante de cet homme, mon nouvel amour me serait pardonné... Et encore... malheur à moi !... ce nouvel amour a-t-il besoin d'être pardonné?... une barrière insurmontable me sépare à jamais de monsieur de Morville...

— Une barrière insurmontable? — dit Iris.

— Oui... je ne sais quelle fatalité me poursuit... mon âme commençait à renaître; l'avenir le plus doux, le plus enchanteur s'ouvrait à moi; je me croyais sûre de l'amour de monsieur de Morville... J'étais parvenue à me lier avec madame de Lormoy, une de ses parentes ; il avait demandé à m'être présenté... lorsque tout à coup il paraît me vouer l'aversion la plus profonde, il évite de me rencontrer avec une persistance si blessante, que je me suis décidée à cette démarche d'aujourd'hui.

— Et le motif de sa haine, marraine?

— Oh ! ce n'est pas de la haine... il m'aime, mon enfant; il m'aime aussi passionnément que je l'aime... quoique je lui aie caché ce sentiment. Mais, je te le répète... un obstacle insurmontable... nous sépare à jamais... Te dire ce que j'ai souffert à cette révélation, la force qu'il m'a fallu pour me contraindre... ce serait impossible... Eh bien ! pourtant j'aurais accepté cette position presque avec bonheur, sans cet infernal Brévannes.

— Comment cela ?

— Consacrée tout entière à cet amour triste et pur, je n'aurais jamais revu monsieur de Morville; mais au moins j'aurais su qu'il m'aimait... autant que je l'aimais... L'humanité est si fantasque, que les raisons qui s'opposaient à ce que cet amour fût heureux en auraient peut-être assuré la durée ; mais si monsieur de Brévannes parle... malheur... malheur à moi !... Le mépris succède à l'adoration dans le cœur de monsieur de Morville... Cet homme si franc, si loyal, n'aura pas assez de dédain pour m'accabler... Méprisée par lui... ah ! je sais ce que j'ai souffert.. lorsque je l'ai cru possesseur de ce fatal secret... Et songer que Brévannes peut me porter ce coup affreux en répandant de nouveau la calomnie infâme qui a causé la mort de Raphaël ; oh ! c'est à en devenir folle !...

— De tout cela, marraine, il résulte deux choses... Il faut connaître le mystère qui force Morville à vous fuir... il faut réduire Charles de Brévannes au silence...

— Oui, il le faudrait; mais comment faire ? hélas !... oh ! je suis bien malheureuse !...

— Iris n'est rien pour vous? — dit la jeune fille avec une farouche amertume.

La princesse en fut frappée et lui répondit avec bonté :

— Si, mon enfant; je puis tout te dire, à toi... cela me soulage...

A ce moment, un bruit grave, sonore, puissant, plein de suave harmonie, mais affaibli par la distance, arriva aux oreilles des deux femmes.

C'était le son d'un orgue dont on touchait avec un rare talent et une expression mélancolique.

A ce son la princesse tressaillit et s'écria :

— Oh ! c'est lui !.. il veille encore! Tiens, maintenant ma tête est si faible, que le bruit de cet orgue me semble effrayant, surnaturel... ce ne sont plus les sons de cet instrument que j'entends, mais les voix mystérieuses d'un monde invisible, répondant au prince qui les interroge... Oh ! grâce !... grâce !... cela m'épouvante !...

Par un hasard singulier, et comme si le vœu de la princesse eût été entendu, le chant de l'orgue expira lentement dans le silence de la nuit, en s'exhalant comme une plainte...

— Cet entretien m'a abattue, je frissonne, — dit Paula.

— Il faut vous coucher, marraine.

Après avoir présidé au coucher de madame de Hansfeld avec la plus grande sollicitude, et baisé respectueusement sa main, Iris ferma la porte de la chambre de sa marraine, plaça en travers un divan qui, découvert, formait un lit, et, après avoir verrouillé l'entrée de l'escalier secret, s'endormit profondément.

V

LE PRINCE DE HANSFELD.

Une pièce immense, occupant une aile de l'hôtel Lambert, formait à elle seule l'appartement d'Arnold de Glustein, prince de Hansfeld, personnage mystérieux dont l'existence prêtait à de si étranges commentaires.

L'aspect de cette galerie suffisait de reste pour justifier tant d'accusations d'originalité. Nous y conduirons le lecteur, un peu après le moment où les sons de l'orgue avaient cessé, au grand plaisir de la princesse... c'est-à-dire alors que la pâle clarté d'un jour d'hiver commençait à dissiper la brume du matin,

Qu'on se figure une salle longue de cent pieds environ, un plafond rayé de solives saillantes, autrefois peintes et dorées, ainsi que les caissons qui les séparaient. Par un caprice du prince, toutes les fenêtres avaient été bouchées, sauf une haute, longue et étroite ogive, garnie de vitraux de couleur, et placée à l'extrémité de la galerie. Le jour, pénétrant par cette étroite ouverture, produisait un effet bizarre, car il luttait contre la clarté des six bougies d'un petit lustre de cuivre rouge gothique, suspendu à l'une des poutrelles du plafond par un cordon de soie, très près du vitrail.

Grâce à ce mode d'éclairage, dont le foyer, factice ou naturel, se concentrait en cet endroit, qu'il fît nuit ou qu'il fît jour, la lumière, d'abord rassemblée dans la partie avoisinante de la croisée, s'amoindrissait de telle sorte, que le premier tiers de la galerie se trouvait dans un clair-obscur assez lumineux, mais que le reste de cette salle immense se perdait dans l'ombre.

Rien de plus étrange que la décroissance successive de cette lumière, qui, d'autant plus vive qu'elle était d'abord filtrée par une haute fenêtre, s'éteignait insensiblement dans de profondes ténèbres. La coloration des divers objets qu'elle frappait, participant aussi de cet affaiblissement gradué, semblait prendre des formes étranges.

Ainsi, vers l'extrémité de la galerie où venait mourir la lumière, ces dernières lueurs s'accrochant aux reliefs de quelques armures d'acier damasquinées, de rares étincelles de lumière scintillaient çà et là dans l'obscurité.

Presque à côté de l'unique petite porte qui communiquait à cette galerie, dans un coin sombre, on distinguait une forme blanchâtre. C'était un squelette bizarrement accoutré : sur son crâne il portait une mitre épiscopale, il s'appuyait d'une main sur un glaive du plus beau temps de la renaissance ; de l'autre main il tenait un luth d'ivoire à sept cordes dont la base reposait sur la rotule; par un caprice bizarre, une couronnes de roses (rareté pour la saison) d'une fraîcheur et d'un parfum adorables surmontait ce luth ; un manteau de drap blanc, constellé d'X et d'M entrelacés, brodés en rouge, se drapait en plis majestueux sur la cage obscure de la poitrine du squelette, et ne laissait voir que l'extrémité du tibia et du pied droit. Ce pied, d'une petitesse remarquable, était (amère dérision!) chaussé d'un soulier de satin blanc, dont les cothurnes de soie flottaient en longue rosette sur l'os de la jambe, poli comme l'ivoire.

Si l'œil, s'habituant aux ténèbres, pouvait percevoir certains détails, on remarquait sur ces cothurnes de soie et sur ce soulier de satin quelques taches d'un brun rougeâtre... que l'on reconnaissait facilement pour des traces de sang.

Ce singulier *objet de curiosité* était posé sur un socle d'ébène merveilleusement rehaussé de bas-reliefs et d'incrustations d'argent et d'ivoire.

Par un étrange contraste, car là tout était contraste, les ornemens de ce piédestal ne participaient en rien de la tristesse de l'*ossuaire* qu'il supportait ; tout ce que l'art florentin du quinzième siècle a de plus gracieux, de plus pur et de plus charmant, semblait revivre dans ce délicieux ouvrage, véritable chef-d'œuvre de ciselure et de sculpture. Néanmoins ces ornemens enchanteurs n'étaient pas absolument étrangers au lugubre objet dont ils décoraient la base ; la figure du squelette, s'appuyant d'une main sur une épée nue, de l'autre sur une lyre, et portant une mitre épiscopale en tête, et un soulier de femme au pied ; cette figure, disons-nous, se retrouvait partout au milieu des plus charmantes combinaisons artistiques.

Ainsi, des Amours supportés par ces fabuleux oiseaux de la renaissance qui tenaient de l'aigle par la tête, par les ailes, et de la sirène par les capricieux enroulemens de leur queue, semblaient enlever dans leurs petits bras cette lugubre image.

Ailleurs, des nymphes, dont les poses remplies d'une élégance à la fois chaste et voluptueuse eussent été avouées par les Grecs, se jouaient sous l'attique d'une salle du plus beau style, en s'occupant des apprêts de la toilette du fantôme ; l'une portait le glaive, l'autre la lyre, celle-ci la mître.

Dans un coin de cet admirable bas-relief, deux ravissantes nymphes, tenant chacune un des cothurnes du soulier, le balançaient entre elles, tandis qu'un petit Amour, niché dans l'intérieur de cette chaussure de Cendrillon, s'en servait comme d'une escarpolette.

Pendant ces apprêts, la sinistre figure à demi couchée sur un lit grec à draperies traînantes, accoudée sur son bras gauche, regardait en souriant (comme une tête de mort peut sourire) les folâtres jeux des nymphes, tandis que de ses phalanges osseuses elle effeuillait un bouquet de roses que lui présentait un groupe d'adorables enfans.

Un petit trépied de vermeil d'un travail exquis, placé auprès de ce socle, pouvait à la fois servir de lampe et de cassolette à parfums.

Si les autres objets qui meublaient la galerie n'offraient pas cette bizarre alliance des sujets les plus funèbres et des idées les plus riantes, ils n'en étaient pas moins singuliers et remarquables, les uns par leur rareté, les autres par les incroyables mutilations qu'ils avaient subies.

Un tableau, placé dans une des zones de la galerie où n'arrivait qu'un demi-jour, représentait une femme d'une beauté rare ; à la fraîcheur du coloris, à la transparence voilée du clair-obscur, à la grâce divine du dessin, à la suavité de la touche, on reconnaissait la main inimitable de Léonard de Vinci... Mais, hélas ! au lieu de ce regard fluide, transparent, auquel le peintre avait sans doute donné la vie, les yeux, barbarement, outrageusement crevés, dardaient deux lames de stylet, fines, aiguës, étincelantes.

Était-ce une triste et sauvage raillerie de ce vieux dicton mythologique : *Les yeux de la beauté lancent des traits mortels?*

On ne pouvait voir sans indignation cet outrage à l'un des chefs-d'œuvre de l'art, et pourtant, un peu plus loin, on admirait une sorte de petit monument de marbre blanc, aux ornemens empruntés aux mythologies païenne et chrétienne.

Dans un cartouche supporté par des amours et par des anges, on lisait en lettres d'or : *Phidias*, *Raphaël;* puis au bas une sorte de prie-Dieu (qu'on pardonne cette profanation de l'adoration due au seul Créateur en faveur de la créature) dont le coussin de velours usé prouvait un fréquent usage, comme si quelque fervent et religieux admirateur de ces deux génies immortels venait souvent leur demander à genoux de hautes inspirations, ou les remercier des ineffables jouissances que la science du beau donne à l'homme.

En effet, des gravures ou des copies des plus beaux cartons de Raphaël, placées tout auprès de quelques fragmens de bas-reliefs du Parthénon choisis avec un goût excellent, annonçaient un amour et un sentiment de l'art qui semblaient incompatibles avec la barbarie des mutilations dont nous avons parlé.

A mesure que l'on se rapprochait de la zone la plus lumineuse de cette galerie, étrange retraite du prince de Hansfeld, les objets changeaient aussi de caractère ; plus ils devaient être éclairés, plus ils augmentaient de splendeur.

Ainsi, près de la fenêtre, on voyait une rare collection d'armes indiennes et orientales, des sabres d'argent incrustés de corail, des poignards au fourreau de velours rouge brodé d'or, à la poignée enrichie de pierres précieuses ; le bleuâtre acier de Damas se recourbait sous sa garde d'or étincelante de rubis et d'émeraudes ; des boucliers indiens aux reliefs de vermeil étaient constellés de pierreries.

Près de la fenêtre, c'était un fourmillement lumineux, coloré, scintillant, éblouissant, auquel la lumière prismatique des vitraux donnait encore des tons plus chauds et plus riches ; il est impossible de nombrer les curieux objets d'orfévrerie émaillés, ciselés, entassés sur des étagères de nacre qui avoisinaient la fenêtre.

A voir tomber de la haute fenêtre cette éblouissante cascade de lumière irisée par les lueurs chatoyantes des objets qui la reflétaient, on eût dit une de ces nappes d'eau que le soleil colore de toutes les nuances du prisme.

Cette comparaison semblait d'autant plus vraie que, immédiatement au-dessous de la croisée, et occupant toute la largeur de sa baie, on voyait un grand buffet d'orgue : deux figures d'anges de trois pieds de haut, sculptées en ivoire, supportaient le clavier de l'instrument, de même matière ; le reste du buffet, dont le sommet atteignait l'appui de la fenêtre, se composait de panneaux gothiques, aussi d'ivoire ; travaillés à jour comme une dentelle, ils n'altéraient en rien la sonorité de l'instrument ; quatre sveltes cariatides d'argent, émaillées de couronnes d'or, ornées de pierreries comme des ostensoirs, séparaient ces légers panneaux, et supportaient une frise en pierres dures, représentant une guirlande de feuilles, de fleurs et de fruits... cerises de cornaline, prunes d'améthyste, abricots de topaze, bluets de lapis, feuilles de malachite, jacinthes d'aigue-marine, luttaient d'éclat et de vérité relative.

Cet orgue, de dix pieds de haut et de cinq pieds de large, remplissait le soubassement de la longue fenêtre à vitraux coloriés percée à l'une des extrémités de la galerie.

L'espace qui restait de chaque côté de cette fenêtre pour atteindre les parois latérales de la galerie, était rempli, encombré des innombrables richesses dont nous avons parlé.

Le prince de Hansfeld était assis devant cet orgue d'ivoire ; il portait une longue tunique de laine noire serrée autour de sa taille ; une sorte de berret de velours de même couleur laissait échapper de longues mèches de cheveux blonds qui tombaient en profusion sur ses épaules un peu courbées.

Ses larges manches étaient presque relevées jusqu'au coude par la position que prenaient ses mains en parcourant le clavier. Ses bras amaigris, ses mains fluettes, effilées, étaient d'une blancheur de marbre ; mais les ongles longs, durs, polis comme des agates, n'avaient pas cette nuance rose, signe certain de la santé ; ils étaient cerclés d'un pâle azur ; la position de la tête un peu rejetée en arrière annonçait que le prince de Hansfeld avait les yeux levés au plafond.

Après s'être interrompu un moment, il recommença à jouer de l'orgue, mais *pianissimo*.

Était-ce la qualité supérieure de cet admirable instrument, était-ce la puissance du talent de l'exécutant ? jamais orgue n'exhala des sons à la fois plus suaves, plus sonores,

plus mélancoliques, d'une tristesse, si cela peut se dire, plus passionnée !

Il serait impossible de deviner quel était le motif de ces chants d'une expression à la fois plaintive comme un soupir... ineffable comme le sourire d'une mère à son enfant... harmonie vague, indécise, capricieuse comme la pensée qui, flottant au milieu des nuages d'une imagination attristée, aperçoit quelquefois l'azur d'un ciel pur, éclairci, serein...

Le cœur le plus bronzé se fût amolli, détendu à ces mélodies pénétrantes, douces comme une rosée de larmes.

Au milieu du silence de la nuit, les sons déjà si graves de l'orgue augmentaient encore de solennité; ils montaient au ciel... comme l'encens...

Il y avait surtout une phrase d'une pureté charmante qui revenait souvent et comme par intermittence dans le chant de l'orgue.

Pour rendre les idées qu'éveillait cette phrase enchanteresse, jouée sur les notes les plus élevées, les plus *cristallines* de l'instrument, il faudrait évoquer les idéalités les plus riantes, les plus jeunes, les plus fraîches;

Tout ce qu'il y a de perles humides sur la mousse et de lueurs roses dans l'aube d'un beau jour de printemps ;

Tout ce qu'il y a de mystère, de rêverie dans les clartés argentines de la lune, lorsqu'au milieu d'une tiède nuit d'été elles se jouent dans la pénombre des grands bois, qui semblent frissonner amoureusement aux solitaires accens du rossignol ;

Tout ce qu'il y a de bonheur, de joie candide, d'espérance ingénue dans le doux refrain d'une jeune fille de seize ans qui chante parce qu'elle se sent heureuse en regardant sa mère et en voyant le soleil dorer la cime des arbres au moment où les fleurs redressent leur calice embaumé;

Tout ce qu'il y a enfin de doux, de grave, d'élevé dans la contemplation où nous plonge souvent l'incommensurable scintillation des astres qui décrivent leurs cours dans l'immensité.

Oui, à peine cette évocation de riantes poésies donnerait-elle une idée de la mélodie pleine de grâce et de sérénité qui, à d'assez longs intervalles, revenait se dessiner, pour ainsi dire, rose, lumineuse et sereine, sur la couleur sombre du morceau que jouait le prince...

Quand à ce morceau, que l'on pourrait considérer comme l'expression constante du caractère d'Arnold de Hansfeld, c'était l'idéalisation de la rêverie allemande, ou la douce fantaisie de Mignon, non celle qui fait éclore de gracieux mirages, mais celle qui, dans sa noire tristesse, évoque le pâle fantôme de Lénore.

La tristesse d'Arnold était caractéristique en cela qu'elle était résignée, mais non pas amère et irritée.

Il semblait se complaire à moduler avec amour la phrase musicale dont nous avons parlé, comme on s'abandonne à un souvenir chéri de sa jeunesse.

Le tintement aigu, strident et prolongé d'un timbre le fit tressaillir douloureusement.

A ce bruit aigre, il interrompit de nouveau son chant... Les dernières vibrations de l'orgue s'exhalèrent dans la vaste galerie comme un long soupir.

Arnold inclina avec accablement sa tête sur sa poitrine; ses mains blanches et effilées, se détachant du clavier, retombèrent inertes sur ses genoux. Sa taille mince et frêle se courba ; la force factice, fiévreuse, qui l'avait jusqu'alors soutenu, l'abandonna ; il s'affaissa sur lui-même...

Les premières lueurs d'une matinée d'hiver, se joignant à la clarté du lustre gothique, formaient une lumière fausse, lugubre comme celle des cierges qui brûlent pendant le jour autour d'un lit mortuaire ; cette lumière tombait d'aplomb sur le front et sur la saillie des joues d'Arnold, car il avait la tête inclinée sur sa poitrine.

A travers ses longs cils baissés, on aurait pu voir la prunelle immobile perdre l'humide éclat de son bleu limpide, et devenir fixe, presque terne.

Ses doigts se raidirent par l'intensité du froid ; car depuis longtemps le feu était éteint dans la vaste cheminée...

A ce moment, le tintement du timbre retentit de nouveau... et par deux fois.

Le prince sembla sortir d'un sommeil léthargique, se leva péniblement, et alla au fond de la galerie, dans laquelle on ne pouvait entrer que par une petite porte épaisse et bardée de fer.

Arnold ouvrit à moitié et d'un air soupçonneux un guichet pratiqué dans cette porte, et dit d'une voix faible :

— C'est vous, Frank?

— Oui, Arnold... voici le jour... Tiens... prends la cassette, mon cher enfant — répondit une autre voix un peu cassée.

— C'est bien vous... Frank? — répéta le prince.

— Par tous les saints ! qui veux-tu que ce soit, sinon le vieux Franck?... ouvre la porte... tu me verras en pied...

— Oh ! non, non, pas aujourd'hui...

— Calme-toi... mon cher enfant... tu as tes vapeurs... je le sais... mais prends donc la cassette... j'ai acheté le pain d'un côté... les fruits de l'autre...

Le prince allongea la main et prit avidement une petite caisse de bois d'acajou cerclé d'acier qu'on lui passa par le guichet...

— Bonne nuit... ou plutôt bonjour, Arnold.

— Adieu, Frank...

Et le guichet se referma.

Non loin de la porte était un lit composé de deux épaisses et soyeuses peaux d'ours étendues sur un vaste divan. Arnold s'assit sur ce lit et mit la cassette sur une petite table d'ébène d'un curieux travail où était déposée une paire de pistolets chargés.

Il prit une clef sur cette table et ouvrit la cassette; elle contenait un petit pain sortant du four et quelques fruits d'hiver.

Le prince regarda ces comestibles dignes d'un anachorète avec une sorte de défiance, ses soupçons luttaient contre son appétit ; pourtant il cassa le pain en deux morceaux, et, après avoir longtemps examiné, flairé, il le porta enfin à ses lèvres...

Mais tout à coup il le jeta loin de lui avec épouvante...

Alors, cachant sa figure dans ses mains, Arnold de Hansfeld se renversa sur son lit en pleurant avec amertume.

VI

LE PÈRE ET LA FILLE. — LE BEAU-PÈRE ET LE GENDRE.

Berthe de Brévannes allait ordinairement passer chez Pierre Raimond, son père, les matinées du dimanche et du jeudi. Il demeurait toujours île *Saint-Louis*, rue *Poultier*, près de l'hôtel Lambert, habité par le prince de Hansfeld.

Depuis le retour de sa fille à Paris, le vieux graveur ne l'avait pas revue; prévenu de son arrivée, il l'attendait le dimanche matin, car les différentes scènes que nous venons de raconter s'étaient passées dans la nuit du samedi.

Pierre Raimond, tout heureux de cette visite, tâchait, selon sa coutume, de donner un air de fête à son pauvre logis, composé d'une petite cuisine et de deux chambres situées au quatrième étage.

Des fenêtres on dominait le quai, la Seine ; à l'horizon s'élevaient les massifs d'arbres du jardin des Plantes, et plus loin encore le dôme du Panthéon.

La chambre autrefois occupée par Berthe était pour le graveur l'objet d'une sorte de culte. Rien n'y avait été changé ; on y voyait encore le petit lit de bois peint en gris, les rideaux de coton blancs, l'antique commode de noyer qui avait appartenu à madame Raimond, un vieux et mauvais piano en merisier où Berthe avait étudié et ap-

pris son art; enfin, sous verre et renfermées dans un cadre, les couronnes que la jeune fille avait remportées au Conservatoire.

Pierre Raimond avait soixante-dix ans; sa grande taille était courbée par l'âge; son crâne chauve, sa barbe blanche, qu'il ne rasait plus depuis plusieurs années, ajoutaient encore à l'austérité de ses traits; ses paupières, toujours à demi baissées, témoignaient du mauvais état de sa vue affaiblie par l'excès du travail; cette infirmité, jointe à un léger tremblement nerveux, suite d'une longue maladie, l'avait obligé de renoncer à la gravure de la musique, et à accepter, malgré sa répugnance, une pension de douze cents francs de monsieur de Brévannes.

La chambre de Pierre Raimond, qui lui servait autrefois d'atelier, était d'une scrupuleuse propreté. Au dessus de la fenêtre on voyait son établi de graveur, ses burins depuis longtemps abandonnés, et quelques planches préparées pour la gravure de la musique; une couchette de fer, une table, quatre chaises de noyer, composaient cet ameublement d'une simplicité stoïque.

Un vieux sabre d'honneur, gagné par Pierre Raimond, ancien volontaire des armées de la république, ornait son alcôve. Au-dessous de ce sabre était encadré un exemplaire de ce fameux appel fait par la Convention au peuple lors de l'assassinat des envoyés français :

Le neuf floréal de l'an sept,
A neuf heures du soir,
Le gouvernement autrichien a fait assassiner les ministres
de la République française,
Bonnier, Roberjot et Jean Debry,
chargés par le Directoire exécutif de négocier la paix
de Rastadt.

LEUR SANG FUME... IL DEMANDE... IL OBTIENDRA VENGEANCE.

Pierre Raimond conservait religieusement ce curieux spécimen de la farouche éloquence de cette époque sanglante, terrible, mais non pas sans gloire. Il est inutile de dire que le graveur était resté fidèle à l'utopie républicaine dans ce qu'elle avait de généreux, de patriotique.

Probe et rude, juste et loyal, on ne pouvait reprocher à Pierre Raimond que des idées trop absolues sur les différences morales qui existaient, selon lui, entre les riches et les pauvres. S'il poussait jusqu'à l'exagération l'orgueil de la pauvreté, il faisait excuser ce travers par le plus noble désintéressement.

Ainsi, pouvant épouser la fille d'un riche éditeur de gravures, il avait refusé, parce qu'il aimait la mère de Berthe, aussi pauvre que lui.

Après trente ans de travail et d'économie, il était parvenu à amasser vingt-cinq mille francs qu'il destinait à sa fille. Un notaire banqueroutier lui vola cette somme; il redoubla de labeur afin de donner au moins à sa fille, très jeune encore, une profession qui la mît à l'abri du besoin.

On pense avec quelle inquiétude Pierre Raimond attendait Berthe.

Enfin une voiture s'arrêta sur le quai; il entendit dans l'escalier un pas léger, rapide et bien connu.

Quelques secondes après, Berthe embrassait son père.

— Enfin... te voilà, te voilà! — répétait le vieillard d'une voix émue, en serrant sa fille dans ses bras.

— Mon bon père!... — disait Berthe en pleurant.

Pierre Raimond débarrassa lui-même la jeune femme de son chapeau, de son manteau, qu'il porta sur son lit; puis, la faisant asseoir dans son fauteuil, au coin du feu, il prit ses mains qui étaient froides.

— Pauvre petite!... tu es glacée, réchauffe-toi...

— Père... tu gâtes toujours ton enfant...

Sans lui répondre, le vieillard la regardait avec bonheur.

— Te voilà donc... Depuis six mois... six mois!...

— Pauvre père... le temps t'a bien duré...

— Mais tu étais heureuse?

— Oui, oh! oui...

— Bien heureuse?..

— Comme toujours...

— Jusqu'à présent ton bonheur a fait mon courage... Ainsi ton mari... est pour toi toujours bon, prévenant, dévoué?..

— Sans doute...

— Et pendant ton séjour en Lorraine?.. Ces six grands mois passés dans le tête-à-tête ont été plus doux encore pour toi, s'il est possible, que le temps de ton séjour à Paris?

— Oui, mon père.

— Tu es toujours fière d'être sa femme?

— Toujours... Mais pourquoi ces questions?

— Brévannes est enfin tel que tu l'avais jugé lorsque tu m'as déclaré que tu n'épouserais que lui?

— Oui, certainement, — répondit Berthe de plus en plus étonnée des paroles de son père, paroles qui prouvent du moins qu'elle lui avait soigneusement caché ses chagrins.

— C'est toujours enfin l'homme digne d'inspirer la passion dont tu serais morte, malheureuse enfant! si j'avais persisté dans mon refus?..

— Oui, mon père... Charles n'a pas changé.

— Dieu soit loué! Eh bien! je l'avoue... je me suis trompé.

— Trompé?... Et sur qui, bon père?

— Tu ne sais pas pourquoi, cette année, j'attendais ton retour avec plus d'impatience encore que les autres années?

— Mon Dieu! non.

— Tu ne sais pas pourquoi je suis doublement ravi de te voir aujourd'hui?

— Explique-toi donc... Mais, mon Dieu!... tu pleures... tu pleures!

— Et tu ne sais pas pourquoi je pleure... mais c'est de joie, vois-tu... oh! bien de joie.

— Oh! tant mieux!

— Mon enfant... l'épreuve a assez duré.

— Quelle épreuve?

— Je souffrais tant! vieux, infirme, réduit à passer mes jours seul... moi qui depuis ta naissance n'avais pas manqué de t'embrasser le matin et le soir... j'avais reporté sur toi la tendresse que j'avais pour ta mère... Quelle amertume d'être condamné à ne te voir que quelques heures par semaine et à ne pas te voir pendant des mois entiers!

— Bon père... je souffrais bien aussi...

— Ce n'est pas tout encore : le temps que tu as passé ici pendant que ton mari était en Italie m'avait rendu notre nouvelle séparation plus pénible encore; c'était te perdre une seconde fois.

— Mais, mon père...

— Je sais ce que tu vas me dire... aux premiers jours de ton mariage, Brévannes m'avait offert un petit appartement dans sa maison... bien souvent depuis tu étais revenue sur cette proposition... je l'avais constamment refusée...

— Hélas! oui.

— C'est que, vois-tu, je doutais de Brévannes; je doutais de la durée de cet amour, d'abord si violent... Je n'aurais pu être tranquille spectateur de tes chagrins; ma défiance même aurait troublé ton ménage. Je me suis donc imposé un rigoureux devoir... je me suis dit : J'attendrai... Berthe ne m'a jamais menti... Si, après quatre années de mariage, elle est aussi heureuse qu'elle le dit, je verrai là une garantie certaine pour l'avenir et une preuve de la bonté du cœur de Brévannes. Ce moment est arrivé. Ton mari est digne de toi; aujourd'hui je lui dirai : « J'ai douté de vous, j'ai eu tort... je vous en demande pardon... Maintenant j'ai foi et confiance en vous... j'accepte l'offre que vous m'avez faite... je ne vous quitterai plus, ni vous ni Berthe. »

— Tu dis, père ? — s'écria Berthe.

— Je dis, mon enfant chérie, que je n'ai plus assez d'années à vivre pour les passer loin de toi... Ma foi ! je me laisse être heureux tout à mon aise ; ton mari, toi et moi, nous ne nous quitterons plus... désormais.

Berthe se jeta en pleurant au cou du vieillard.

Il se méprit sur ce mouvement, sur ces larmes, et pressa tendrement la jeune femme dans ses bras.

— Allons, allons, folle... qu'adviendra-t-il donc des chagrins si la joie t'agite et t'éplore à ce point... Entre nous, — ajouta Pierre Raimond en souriant, — je fais le brave, le Brutus, et je suis aussi ému que toi... en pensant que je ne te quitterai plus.

Il passa sa main tremblante sur ses yeux humides.

La position de Berthe était cruelle.

Monsieur de Brévannes, non content d'avoir comblé la mesure de ses torts envers elle, venait encore de lui reprocher durement la modique pension qu'il faisait à son père. A ce moment même, Pierre Raimond, abusé par les généreux mensonges de sa fille, s'apprêtait à aller vivre chez monsieur de Brévannes dans la plus complète intimité.

Berthe avait pu jusqu'alors dissimuler à son père ses chagrins croissans, attribuer sa tristesse à ses regrets de vivre éloignée de lui ; mais les espérances de Pierre Raimond contrastaient tellement avec la scène cruelle qui s'était passée la veille entre Berthe et monsieur de Brévannes, que la jeune femme resta frappée de stupeur, presque de crainte.

Au lieu d'accueillir la résolution de son père avec la joie la plus vive, par un mouvement involontaire elle se jeta en pleurant dans ses bras.

Pierre Raimond connaissait le cœur de sa fille ; il attribua d'abord ses pleurs à la joie, à une surprise inespérée ; mais ces larmes se changèrent en sanglots. Berthe reposa sa tête sur l'épaule du vieillard, et de temps en temps elle serra ses mains dans les siennes par un mouvement convulsif.

Pierre Raimond comprit une partie de la vérité ; ses anciens soupçons revinrent, il repoussa brusquement sa fille, et s'écria d'une voix sévère :

— Berthe... vous me trompiez... Vous n'êtes pas heureuse !...

Berthe, rappelée à elle-même par ces paroles, frémit de son imprudence, et regretta malheureusement trop tard l'émotion qu'elle n'avait pu cacher.

Elle allait rassurer son père, lorsque la porte s'ouvrit :

— Mon mari !... — s'écria Berthe avec crainte.

Monsieur de Brévannes entrait chez le graveur.

L'apparition de monsieur de Brévannes fit régner un silence de quelques instans entre les trois acteurs de cette scène.

Berthe frémit en lisant sur les traits de son mari l'ironie et la dureté.

L'austère figure de Pierre Raimond, jusqu'alors douce et bonne, prit tout à coup un caractère d'énergie hautaine. Redressant sa grande taille, et mettant sa fille derrière lui comme pour la protéger, il marcha deux pas à la rencontre de monsieur de Brévannes :

— Que voulez-vous, monsieur ?

— Je voulais savoir, monsieur, si madame ne m'en imposait pas, si elle venait passer la matinée chez vous, ainsi qu'elle me l'a dit ; j'ai mes raisons pour en douter.

— Ah ! Charles ! — dit tristement madame de Brévannes.

— Je vous défends de soupçonner ma fille de mensonge, monsieur.

— Mon père... — s'écria Berthe.

— Je n'ai, monsieur Raimond, de compte à rendre à personne... Si je soupçonne ma femme de mensonge, c'est que...

— Si elle a menti... ce n'est pas à vous, c'est à moi ! — s'écria Pierre Raimond en interrompant son gendre.

— Comment cela, monsieur ? — dit celui-ci en regardant Berthe avec étonnement.

— Charles, je vous en conjure... Et vous, mon père...

— Elle m'a menti, — reprit le vieillard d'une voix forte ; — tout à l'heure encore, elle se disait heureuse...

— Ah ! j'y suis, — reprit froidement monsieur de Brévannes, — madame est venue parler ici de son bonheur avec des gémissemens hypocrites... C'est fort adroit...

— Monsieur de Brévannes, — s'écria Pierre Raimond, — il y a quatre ans, ma fille se mourait dans cette chambre... Je vous disais : « J'aime mieux perdre maintenant cette enfant... que de la perdre un jour par suite des tortures que vous lui causerez... » J'avais raison, vous la tuerez !

— Mon père, — dit Berthe, — je ne dois pas vous laisser dans une fâcheuse erreur... Il m'en coûte, mais je dirai la vérité ; je ne justifierai pas par mon silence les reproches peu mérités, je vous l'assure, que vous adressez à mon mari... J'ai pu vous cacher quelques contrariétés domestiques auxquelles les meilleurs ménages n'échappent pas. Vous étiez si content de me voir complétement, absolument heureuse, que je voulais vous laisser cette illusion ; elle ne nuisait à personne, et j'espérais vous rapprocher de celui que vous jugez trop sévèrement.

— Ma fille, je connais votre faiblesse ; c'est à moi d'être sévère...

— D'être sévère ! — s'écria monsieur de Brévannes avec un éclat de rire sardonique, — d'être sévère... Ah çà ! est-ce que je suis ici à l'école, monsieur Raimond ? A qui croyez-vous parler, s'il vous plaît ?

— Au bourreau de ma fille...

— Ceci tombe dans l'exagération, monsieur Raimond... vos souvenirs révolutionnaires vous égarent.

— Berthe... emmène cet homme... — dit froidement le graveur.

— Charles, je vous en prie, venez... venez. Mon père, à jeudi... pardonnez-moi de vous quitter si tôt... peut-être reviendrai-je demain, — dit Berthe en voulant à tout prix rompre cette fâcheuse conversation.

— Puisque vous êtes en train de donner des leçons, monsieur, — dit monsieur de Brévannes, — dites donc à votre fille qu'il est toujours maladroit de témoigner à son mari de méprisantes froideurs lorsqu'il aurait peut-être le droit d'être jaloux...

— Berthe, que veut-il dire ?

— Ah ! Charles... est-ce à vous de rappeler cette scène ?...

— Je ne suis pas dupe, madame, de votre feinte délicatesse... de vos beaux scrupules... Il y a là-dessous... quelque intrigue... je la pénétrerai...

— De grâce ! Charles, ne parlons pas de cela ici... Adieu, mon père.

— Berthe... méritez-vous ce reproche ?

— Non, mon père... — répondit Berthe avec dignité.

— Je vous crois, mon enfant... Maintenant, monsieur, écoutez-moi. Pendant quatre ans j'ai été votre dupe, j'ai cru ma fille heureuse ; aujourd'hui je sais la vérité... Berthe n'a pas au monde d'autre appui que moi... je suis infirme, pauvre, vieux... il n'importe, prenez garde...

— Des menaces, monsieur...

— Oui, notre position sera nette... Dès aujourd'hui... je renonce aux secours que j'avais acceptés à la seule instance de ma fille.

— Il vous est plus commode d'être ingrat...

— Ingrat !... parce que j'ai bien voulu ménager votre orgueil...

— Mon père...

— Ainsi, monsieur, — dit Pierre Raimond, — c'est de vous à moi, d'homme à homme, que vous me rendrez compte du bonheur de ma fille... Je vous donne quinze jours pour abjurer vos torts...

— Quinze jours ? Pas davantage ?...

— Et si au bout de quinze jours vous n'êtes pas pour Berthe ce que vous devez être...

— Eh bien ! monsieur, que ferez-vous ?

— Vous le verrez.

— Venez, madame, — dit monsieur de Brévannes en prenant Berthe par le bras.

— Mon père, adieu... Je reviendrai ; de grâce, calmez-vous.

— Vous reviendrez si je vous le permets, — dit monsieur de Brévannes avec ironie.

— Sois tranquille, mon enfant, je veillerai sur toi, — dit Pierre Raimond.

Berthe suivit son mari en pleurant.

Le vieillard resta seul.

VII

UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

On donnait ce soir-là à la Comédie-Française la première représentation du *Séducteur*, comédie en cinq actes et en vers.

Cette œuvre était le début littéraire de monsieur le vicomte de Gercourt. Très jeune encore et fort à la mode, d'une figure extrêmement agréable, il passait à bon droit dans le monde pour un homme d'esprit, gracieux, de manières charmantes, et du caractère le plus honorable.

La première représentation de sa comédie avait nécessairement attiré la meilleure compagnie de Paris, à laquelle il appartenait.

Grâce à son naturel aimable et bienveillant, et surtout à quelques revers de fortune qui avaient suffisamment contenté l'envie, pendant longtemps monsieur de Gercourt n'avait pas eu d'ennemis. Malheureusement son ambition littéraire (ambition louable, noble, grande, s'il en est pour un homme de cette sorte) lui créa d'innombrables et d'hostiles jalousies. Quelques rares amis lui restèrent fidèles, mais une chute humiliante et ridicule aurait seule pu lui rendre la bienveillance générale.

La majorité des gens de lettres voyait avec jalousie les débuts de cet intrus, de ce profane.

Nous n'avons jamais compris cette aigreur des gens du monde et des écrivains contre un homme dont le seul tort est de vouloir élever ses loisirs à la dignité des lettres.

Nous conduirons le lecteur dans quelques loges différentes, où il rencontrera plusieurs personnages de cette histoire que la curiosité générale avait attirés à cette ***solennité dramatique.***

Premières loges, nº 7.

Berthe de Brévannes occupait une des places de cette loge ; son mari était derrière elle ; les deux autres places étaient vacantes.

Berthe, coiffée en cheveux, portait une robe de crêpe noir ; sa belle chevelure blonde, son teint pur et transparent, son cou et ses épaules d'ivoire brillaient d'un doux éclat ; ses traits étaient empreints de mélancolie, car, trois jours auparavant, son mari avait eu avec Pierre Raimond le pénible entretien que nous avons raconté ; elle aurait désiré rester chez elle ; mais, craignant d'irriter monsieur de Brévannes, elle avait consenti à l'accompagner.

Ce dernier, par un de ces contrastes fort naturels à l'homme, était profondément blessé de la froideur de sa femme, et il s'obstinait à en triompher, moins par repentir du passé, que pour obéir à l'opiniâtreté naturelle de son caractère. Mais en vain il tâchait de lui faire oublier les torts dont il devait rougir ; elle avait été trop cruellement ulcérée pour se guérir si vite.

Monsieur de Brévannes avait loué une loge pour cette curieuse représentation, dans le but d'être agréable à sa femme.

La toile n'était pas encore levée, peu à peu la salle se garnissait. Berthe allait fort rarement dans le monde ; malgré sa tristesse, elle regardait avec une curiosité d'enfant les personnes qui arrivaient dans les loges, puis retombait dans de pénibles préoccupations.

Monsieur de Brévannes, impatienté du silence de sa femme, lui dit en contraignant sa mauvaise humeur :

— Berthe, qu'as-tu donc ?

— Je n'ai rien, Charles...

— Vous n'avez rien, vous n'avez rien, et vous êtes triste à périr. En admettant que j'aie eu des torts... vous me les faites cruellement sentir...

— Je voudrais pouvoir les oublier... peut-être un jour...

— La perspective est agréable.

— Ce n'est pas ma faute, mais ne parlons plus de cela. Vous savez que les motifs de tristesse ne me manquent pas.

— Est-ce pour votre père que vous dites cela?... Avouez au moins qu'il a été bien violent envers moi...

— Il m'aime tant... qu'il s'est encore exagéré vos torts... Il n'a que moi au monde... Aussi, Charles, je ne puis croire que vous me refusiez désormais la permission d'aller le voir comme de coutume.

— Ma petite Berthe, vous êtes trop jolie pour que je ne mette pas des conditions à cette promesse.

— Mon ami, soyez généreux tout à fait.

— Ce que vous dites là est flatteur, — dit brusquement monsieur de Brévannes ; puis il reprit doucement : — Allons, voyons, vous faites de moi tout ce que vous voulez ; j'y consens.

— Vrai... vrai... je pourrai retourner chez mon père ! — dit Berthe en se retournant vers lui les yeux brillans, la physionomie presque radieuse.

Monsieur de Brévannes, placé dans le fond de la loge, se mit en riant la main sur les yeux et dit :

— Je ne veux pas te voir pour pouvoir tenir ma promesse.

— Oh ! merci ! merci, Charles ! me voilà heureuse pour toute la soirée.

— C'est-à-dire jolie... et tant mieux, car mon amour-propre de mari n'aura pas à craindre pour toi le voisinage de madame Girard.

— Je n'ai pas la prétention de lutter avec elle. Mais comme elle arrive tard !... Etes-vous sûr qu'elle aura reçu le coupon que vous lui avez envoyé il y a deux jours ?

— Sans doute, on l'a remis à Girard lui-même ; mais, en sa qualité de merveilleuse... surnuméraire, madame Girard ne peut arriver qu'après tout le monde... pour produire son effet.

— Charles, vous êtes méchant.

— Parce que madame Girard est ridicule, parce qu'elle gâte une jolie figure par les plus sottes prétentions du monde... Elle n'a qu'une pensée, celle d'imiter, ou plutôt de parodier en tout la mise de madame de Luceval, parce que celle-ci est la femme la plus à la mode de Paris.

— En effet, vous m'avez déjà parlé de ce travers de madame Girard. Je voudrais bien voir madame de Luceval... la marquise de Luceval, je crois ? on la dit charmante.

— Charmante, très originale, risquant des toilettes qui ne vont qu'à elle, et que cette petite sotte de madame Girard copie avec acharnement, sous prétexte qu'elle lui ressemble.

— Est-ce qu'en effet... ?

— Oui, — reprit monsieur de Brévannes, — comme une oie ressemble à un cygne...

A ce moment la porte de la loge s'ouvrit, et madame Girard entra, suivie de monsieur Girard, manufacturier enrichi, portant l'éventail, le flacon de sa femme ; de plus, il avait, en manière de plastron, entre son habit et sa redingote, une petite chancelière en maroquin doublée d'hermine, madame Girard ayant toujours très froid aux pieds, disait-elle, ce qui n'était pas vrai ; mais elle avait vu un des valets géants et poudrés de la marquise de Luceval la suivre en portant une pareille chancelière, et, à défaut d'un valet de pied géant et poudré, le pauvre monsieur Girard se chargeait de la fourrure.

Madame Girard était une petite femme brune, rougeaude, assez bien faite, qui eût été jolie sans d'insupportables affectations. La pauvre Berthe ne put cacher sa surprise en voyant la singulière coiffure de madame Girard.

Voici en quoi consistait cette *chose*, bien faite pour exciter l'étonnement.

Qu'on se figure une espèce de casquette polonaise en velours noir et à petite visière, ornée d'un bouquet de plumes blanches attachées sur le côté par un gros chou de satin ponceau, le tout crânement posé un peu de travers sur la tête de madame Girard, dont les cheveux bruns étaient crêpés en grosses touffes.

Avec cette *chose*, madame Girard portait une robe montante de velours nacarat à corsage juste comme un habit de cheval, et ornée de brandebourgs de soie assortis à la couleur.

Cet habillement n'avait rigoureusement rien de ridicule; mais complété par la casquette à plumes, il devenait si extraordinairement étrange, qu'il fit, pour ainsi dire, événement dans la salle... et toutes les lorgnettes commencèrent à se diriger sur madame Girard, qui ne se possédait pas d'aise, tandis que Berthe rougissait de confusion.

Monsieur de Brévannes se mordit les lèvres de dépit, se voyant lui et sa femme, pour ainsi dire affichés par l'inconcevable casquette de madame Girard ; il ne put s'empêcher de dire tout bas au Girard :

— Quelle diable de coiffure a donc choisie votre femme, elle qui se met toujours si bien ?

Le pauvre mari donna un coup de coude à monsieur de Brévannes d'un air effaré, en lui disant tout bas :

— Chut !...

Pendant ce temps-là, madame Girard, se penchant hors de sa loge, regardait de tous côtés avec une expression d'impatience.

— Alphonsine, — lui dit tendrement monsieur Girard, — est-ce que tu cherches quelqu'un ?

— Sans doute, — reprit Alphonsine d'un petit air agaçant, malicieux et triomphant, — je cherche la marquise de Luceval, elle va être joliment furieuse...

— Pourquoi donc cela, madame ?.. — demanda Berthe, qui ne savait quelle contenance garder.

— Il s'agit d'un excellent tour, — reprit madame Girard, — que j'ai joué à la marquise. Vous savez combien elle tient à avoir la primeur des modes, et à ce qu'on ne porte rien qu'après elle. Je vais, il y a deux jours, chez Barenne, notre marchande de modes à la marquise et à moi, et je lui demande, comme toujours, si la marquise n'avait rien commandé pour ce soir, tout Paris devant être aux Français. Après des difficultés sans nombre, je lui arrache le grand secret. La marquise de Luceval s'était commandé une coiffure ravissante, originale, mais qui ne pouvait aller qu'à elle... Aller qu'à elle ! — dit madame Girard en piaffant fièrement sous sa casquette. — Enfin, à force de promesses et de câlineries, j'obtiens de cette chère Barenne de me montrer cette délicieuse coiffure, et de m'en faire une pareille à celle de la marquise, et... la voici... Cela s'appelle un *sobieska*. Vous jugez du dépit de madame de Luceval, qui, croyant avoir l'étrenne de cette coiffure, me la verra porter ainsi qu'elle.

— Vous me permettrez, madame, d'être d'un avis contraire, — dit Berthe en souriant à demi. — Je crois qu'elle sera très contente de ne pas être la seule coiffée ainsi.

— Je vous assure, ma chère, qu'elle sera furieuse, — riposta madame Girard.

— Je pense comme toi, bonne amie, — dit monsieur Girard.

— Monsieur Girard... je vous prie de ne pas me tutoyer, — dit Alphonsine avec dignité. — Vous avez l'air d'un portier.

— Je voulais dire, Alphonsine, que vous aurez peut-être à vous reprocher d'avoir fait perdre à votre marchande de modes la pratique de madame la marquise de Luceval, Car, permettez-moi de vous le dire, bonne amie, il y a abus de confiance ; n'est-ce pas, Brévannes, il y a abus de confiance ?...

— Timoléon, — dit madame Girard à son mari sans lui répondre autrement, — il n'y a plus que trois loges vides aux premières. Allez demander si l'une d'elles n'est pas louée à la marquise de Luceval...

Timoléon se leva comme s'il avait été mû par un ressort, et partit précipitamment.

— Connaissez-vous monsieur de Gercourt, l'auteur de la pièce ? On dit qu'il est charmant, — dit madame Girard.

— Je l'ai souvent rencontré ; il est fort aimable.

— Mais pourquoi se mêle-t-il d'écrire ?

— Quand ce ne serait, madame, — répondit monsieur de Brévannes, — que pour avoir le plaisir de vous voir assister à la première représentation de son ouvrage avec un si délicieux sobi... sobé...

— Sobieska... — dit vivement madame Girard.

A ce moment, la porte de la loge s'ouvrit, et monsieur Girard reparut.

— Eh bien ? — lui demanda sa femme.

— Alphonsine, vous ne vous êtes pas trompée... il y a une de ces loges louée à madame la marquise de Luceval.

— Bravo ! — dit Alphonsine.

— Ce n'est pas tout ; vous qui êtes curieuse de nouvelles, je vais vous en donner une fameuse.

— Comment ?

— Pendant que je questionnais l'ouvreuse, il est arrivé un chasseur galonné sur toutes les coutures, demandant où était la loge louée à madame la princecse de Hansfeld... C'était justement la loge voisine de celle de madame de Luceval... là, juste en face de nous.

— Quel bonheur ! je ne l'ai jamais rencontrée, la princesse ; on la dit si belle !... — dit madame Girard.

— Ma foi ! je suis tout aussi ravi que vous, madame, — reprit monsieur de Brévannes, — de voir enfin cette mystérieuse beauté. L'autre jour, au bal de l'Opéra, on ne parlait que d'elle, des étrangetés de son invisible mari.

— Il ne sera du moins pas invisible ce soir, — dit monsieur Girard.

— Pourquoi cela ? — demanda sa femme.

— Par une raison toute simple, bonne amie, c'est que le chasseur est venu demander si l'on ne pourrait pas avoir un fauteuil pour Son Excellence, qui est, dit-on, fort souffrante, et qui sort pour la première fois depuis une longue maladie.

— Quelle idée ! venir au spectacle ! — dit madame Girard.

— Fantaisie de malade, sans doute, — reprit Brévannes.

— L'ouvreuse a répondu au chasseur qu'il fallait demander cela au contrôleur, — reprit monsieur Girard. — Là-dessus le chasseur est descendu, et je suis bien vite revenu vous apporter, bonne amie, mon petit butin de nouvelles.

— Enfin, c'est heureux, — dit Brévannes, — nous allons donc voir ce couple singulier, étrange, fantastique.

— Quelle est donc cette princesse, mon ami ? — demanda Berthe à monsieur de Brévannes.

— Une très belle et admirable personne, dit-on, à ra mode cet hiver, et auprès de qui tous nos élégans ont perdu leurs galanteries... Quant au prince, on se perd dans les suppositions les plus extraordinaires et les plus contradictoires ; mais...

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria madame Girard en interrompant monsieur de Brévannes, — voilà la marquise de Luceval dans sa loge... elle n'a pas son sobieska !

Nous conduirons le lecteur dans la loge de la marquise de Luceval, où il apprendra peut-être pourquoi elle n'a pas son sobieska.

Loge de premières n° 29.

Madame la marquise de Luceval n'avait pas en effet de sobieska.

Elle était mise avec autant de goût que de simplicité. La seule innovation qu'elle se fût permise consistait dans un très haut peigne d'écaille à l'espagnole, qui rattachait à ses beaux cheveux bruns un demi-voile de blonde noire (la marquise était en deuil).

Cette coiffure, que portent toutes les femmes andalouses, était charmante et donnait un nouvel attrait à la piquante physionomie de madame de Luceval. Elle était accompagnée de son frère et de sa belle-sœur, monsieur et madame de Beaulieu.

— Alfred... regardez, j'ai gagné mon pari! — s'écria gaiement la marquise en s'adressant à son frère. — Madame Girard porte mon sobieska... Ma chère Alix, votre lorgnette, je vous en supplie! — ajouta-t-elle en s'adressant à sa belle-sœur.

— Quel pari avez-vous donc fait avec Alfred? — demanda madame de Beaulieu, — et qu'est-ce que madame Girard?

— Alix, je vous en prie, ne riez pas trop, et regardez juste en face de nous, aux premières... une femme en robe montante de couleur nacarat...

Naturellement madame de Beaulieu était très rieuse; la figure contractée, courroucée de madame Girard, qui fronçait les sourcils sous sa casquette à plumes, lui donnait une physionomie si burlesque, que la belle-sœur de madame de Luceval eut grand'peine à se contenir.

— Cette Girard doit sans doute, en sortant d'ici, représenter la Pologne dans un bal patriotique, fantastique et allégorique... — dit madame de Beaulieu.

— Mais, ma chère Émilie, — reprit madame de Beaulieu en contraignant son envie de rire, — quel rapport a donc votre pari avec cet adorable toquet?

— Rien de plus simple, — dit madame de Luceval; — je ne pouvais avoir une coiffure sans me voir à l'instant imitée ou plutôt parodiée par cette madame Girard. Cela m'impatientait tellement que j'ai parié avec Alfred que j'imaginerais la coiffure la plus ridicule du monde, que mademoiselle Barenne la montrerait en secret à madame Girard, comme m'étant destinée, et que madame Girard la supplierait de lui en faire une toute semblable... J'ai inventé le sobieska. Mademoiselle Barenne s'est mise à l'œuvre. Vous voyez madame Girard ornée du sobieska; j'ai gagné mon pari, et mon cher frère me doit une garniture de fleurs naturelles.

— Le tour est parfait; et comme la pièce ne commence pas encore, — dit monsieur de Beaulieu, — je vais aller répandre cette malice pour doubler l'effet du sobieska de madame Girard.

— Mais savez-vous, — reprit madame de Luceval, — qu'il y a une charmante personne dans la loge de cette ridicule Girard? Alfred, tâchez donc de savoir qui elle est.

— En effet, — dit madame de Beaulieu en regardant attentivement Berthe, — elle est on ne peut plus jolie... et mise si simplement... Voilà qui contraste avec le sobieska... je ne puis concevoir qu'on n'aime pas la simplicité, et par conséquent le bon goût; c'est si commode, et il faut toujours se donner tant de peine pour se rendre ridicule...

— Est-ce que vous dites cela à propos de monsieur de Gercourt et de sa comédie, ma chère Alix?

— Méchante!... un de vos amis, un de vos anciens adorateurs.

— Il lui était si facile de ne pas faire cette comédie.

— Mais attendez au moins... pour la juger...

— Pas du tout, je serais influencée. Maintenant mon jugement est bien plus indépendant...

— Folle que vous êtes!... et vous avez encouragé monsieur de Gercourt dans cette tentative...

— Il est si bon d'avoir à consoler ses amis dans leur infortune!

— Vous êtes un peu comme ces gens qui, au risque de vous noyer, vous jettent à l'eau pour avoir le plaisir de vous sauver...

— Votre comparaison n'est pas juste, ma chère Alix; car je ne pourrais pas sauver la comédie de ce pauvre monsieur de Gercourt.

— Émilie, Émilie, prenez garde, — dit en souriant madame de Beaulieu. — Monsieur de Gercourt vous a longtemps admirée... Vous feriez croire qu'il y a chez vous du dépit, et...

— Mais, sans doute, je lui en veux de ce qu'il a renoncé trop tôt à l'espoir de me plaire. Ses soins m'amusaient; voyez comme je suis franche.

— Oh! l'infernale coquette! elle ne pardonne pas même qu'on renonce à elle... Il faut que sa victime reste là pour souffrir.

— Hélas! monsieur de Gercourt va bien se venger ce soir... Je n'ai demandé ma voiture qu'à onze heures.

Ce charitable entretien fut troublé par monsieur de Beaulieu et par monsieur de Fierval.

— Ma chère Émilie, — dit monsieur de Beaulieu à sa sœur, — je vous amène un renseignement vivant sur la charmante femme qui est à côté du sobieska.

— Vous connaissez cette jolie personne, monsieur de Fierval? — demanda madame de Luceval.

— Je ne la connais pas, madame, mais je connais son mari... C'est monsieur de Brévannes.

— Brévannes? N'est-ce pas le fils d'un ancien homme d'affaires?

— A peu près... Le père était environ comme fournisseur... agioteur.

— Et cette jeune femme?

— Une pauvre fille sans fortune. Elle donnait des leçons de piano pour vivre...

— Il est impossible d'avoir l'air plus distingué, — reprit madame de Luceval.

— Elle est mise à ravir... C'est donc un mariage d'amour?...

— Certainement... mais Brévannes est très infidèle, dit-on.

— Comment! ce gros homme à lunettes?

— Non, ma chère; ceci doit être au moins le Sobieski de la Sobieska, — dit monsieur de Beaulieu à sa sœur.

— Monsieur de Brévannes, — reprit Fierval, — est cet homme très brun à figure expressive; la casquette de madame Girard vous le cache... tenez...

— Dieu! quelle mauvaise physionomie!... Il a l'air méchant.

— Mais non, je vous assure; Brévannes est ce qu'on appelle un très bon garçon; seulement, il a un caractère de fer... et ce qu'il veut, il le veut...

Au bruit de quelques chaises que l'on dérangea dans la loge voisine, madame de Luceval avança un peu la tête, et reconnut madame de Lormoy, tante de monsieur de Morville.

— Ah! madame, quel heureux voisinage? — dit madame de Luc val, — êtes-vous seule dans votre loge? j'irai vous faire une visite...

— J'attends madame de Hansfeld, et par extraordinaire son mari l'accompagne, — dit madame de Lormoy.

— Vraiment?... quel malheur! d'ici je ne pourrai pas voir ce mystérieux personnage... Tâchez qu'il reste jusqu'à la sortie...

— S'il vous avait aperçue, ma chère Émilie, je n'aurais pas à le lui demander... mais malheureusement...

Madame de Lormoy, entendant du bruit, s'interrompit, retourna la tête, et dit à madame de Luceval:

— Le voici.

C'était en effet le prince et la princesse de Hansfeld qui entraient dans la loge.

Les stalles d'amis.

— Que de monde!... que de monde!...

— A la place de Gercourt, moi, j'aurais à cette heure une furieuse émotion; et vous?

— Moi aussi...

— Mais quelle fantaisie lui a pris ?
— Il ne peut rien faire comme tout le monde.
— Ah ! bah ! Est-ce que sa comédie est vraiment très extraordinaire ?
— Non, non, je veux dire que les gens du monde ne font pas de comédies ; il n'avait qu'à faire comme eux et se tenir tranquille.
— Je croyais que vous aviez vu une répétition générale.
— Oui.
— Eh bien !
— Je suis arrivé au troisième acte, et, ma foi ! je me suis trouvé à côté de mademoiselle ***, que je n'avais jamais vue hors la scène ; j'ai causé tout le temps avec elle, et je n'ai rien écouté du tout de la pièce de Gercourt. Elle est très gentille, cette demoiselle ***.
— Alors vous ne savez rien de la pièce ?
— Saint-Clair, qui a vu deux répétitions, dit que c'est très faible. Moi je voudrais que sa pièce réussît, bien certainement ; mais, quant à applaudir comme un claqueur... vous entendez bien...
— Dieu nous en préserve !
— Il n'y a rien de plus mauvais goût que d'applaudir.
— Tout le club sera ici.
— Ils viendront gris... Ce sera drôle.
— Ah ! voilà l'ambassadeur turc...
— Allons, bon ! voilà la petite marquise de Luceval qui se démanche le cou pour voir l'ambassadeur ou pour en être vue...
— Pardieu ! elle qui ne recherche que ce qui est excentrique, elle doit avoir la plus grande envie de coqueter avec ce Turc...
— Je déteste cette femme-là... elle est si moqueuse...
— Et si mauvaise langue!
— Est-ce que vous la trouvez réellement très jolie ?
— Hem... hem ! elle a du piquant, de la physionomie, voilà tout.
— Quelle différence avec madame de Longpré, qui entre dans cette loge !... Voilà une femme réellement ravissante.
— Elle est avec cette petite bête de madame de Dinville.
— Il faut toujours que cette sotte créature s'accroche à une femme à la mode...
— Tiens, à propos de madame de Longpré... où est donc Maubray ?
— Le voilà qui entre dans leur loge... Est-ce que monsieur de Longpré peut se passer de lui ?...
— Malheureux Longpré !...
— Ah ! voilà mademoiselle Dumoulin avec son baron... Qu'elle est jolie !... Avouez qu'il y a encore bien peu de femmes du monde qui la vaillent.
— C'est vrai.
— Et c'est bien moins ennuyeux... c'est bien plus commode... Il n'y a pas de soins à avoir, on n'est pas forcé à des égards.
— Sans doute ; mais on est si bête... On préfère à tout la vanité.
— Décidément, la princesse de Hansfeld est en beauté... Cette robe de velours grenat lui sied à ravir... Quelles admirables épaules !... Je ne l'ai jamais vue mieux qu'aujourd'hui... Avec qui est-elle donc là ?
— Avec madame de Lormoy, la tante de Morville.
— Mais on dirait qu'il y a encore quelqu'un dans le fond de la loge...
— Non.
— Si... je vous assure.
— Ces loges sont si obscures !
— C'est peut-être le prince...
— Est-ce qu'on le lâche maintenant ?
— Il paraît... Mais on ne peut voir sa figure, la tante de Morville le cache,
— A propos de Morville, comment n'est-il pas ici .. lui, l'ami intime de Gercourt ?
— Il viendra tout à l'heure, je l'ai rencontré ; sa mère va mieux.
— Et lui, comment va-t-il ?
— Comment ! lui ?
— Il ne guérit pas de son Anglaise ?
— Non... Voilà une fidélité incurable.
— Madame de Luceval aurait bien voulu s'en faire adorer, par esprit de contradiction, mais il n'y a pas eu moyen, Morville a tenu bon...
— A-t-elle dû être vexée ! elle est si coquette !... elle aime tant à tourmenter les autres femmes !...
— Oh ! je voudrais la voir tomber entre les mains de quelqu'un qui la mène durement !
— Elle a rendu ce pauvre Saint-Renant à moitié fou.
— Est-ce que leur liaison dure toujours ?
— On le dit, car il s'abrutit de plus en plus.
— Silence... le voilà... Bonjour, Saint-Renant...
— Bonjour, très chers... Avez-vous vu la femme en casquette polonaise, en sobieska ?
— Non. Qu'est-ce que c'est que ça ?
— Tenez, là... aux premières, à côté d'une très jolie femme blonde.
— Ça ?... mais c'est un homme !
— C'est un écuyer du Cirque.
— C'est une dame colonelle des hussardes chamborannes.
— Dites plutôt de *lancières* polonaises.
— Moi, je demande le nom de la petite femme blonde... elle est ravissante.
— C'est madame de Brévannes.
— La femme de ce grand brun qui s'avance ?...
— Oui...
— Ah ! voilà Morville.
— Dites donc, Morville, le fameux prince invisible est ici ; mais ça n'avance guère, il est retranché dans sa loge, avec votre tante et la princesse de Hansfeld ; on ne peut l'apercevoir.
— Madame de Hansfeld est ici ?
— Oui, là... tenez, Morville.
— En effet...
— Allez donc saluer votre tante. Vous nous direz comment est de près la figure du prince ; d'ici on ne voit rien... Voyons, faites cela pour nous, Morville.
— Impossible, je n'oserais pas approcher de ma tante : j'ai fumé un cigare... Il y a de quoi la faire évanouir. Je vais tâcher au contraire de n'être pas vu par elle, puisque je ne puis aller dans sa loge. Ah çà ! j'espère que nous allons soutenir Gercourt, je suis ému pour lui.
— Est-ce que vous comptez applaudir beaucoup, vous, Morville ?
— Mais sans doute. La pièce le mérite, d'abord... Et puis il faut encourager Gercourt. S'il réussit, on ne nous appellera plus des gens oisifs, inutiles ; et il réussira, il a tant d'esprit !
— Oui ; mais s'il tombe, nous serons pour ainsi dire responsables de sa chute.
— Pas plus que vous ne serez responsables de son succès.
— Mais voici les trois coups...
— Le moment solennel...
— Malheureux Gercourt !...
— Silence, messieurs, écoutons...
— Soyez tranquille, Morville.
— Nous sommes tout oreilles.
— Tiens ! ça se passe sous Louis XV !...
— Moi, d'abord, je déteste les pièces du temps de la régence...
— Quel affreux habit a ce père noble !
— Mais, par exemple, mademoiselle *** est mise à merveille.
— Elle a trop de rouge...
— On en mettait alors beaucoup.
— Certainement, et très près des yeux...
— Comme la poudre lui va bien !

— Est-ce que vous savez son aventure avec Octave?... Elle est très piquante... Figurez-vous...

— Messieurs, pour ce pauvre Gercourt, écoutez donc un peu la pièce.

— C'est très joli! très joli!

— Les décors sont charmans.

— Le fait est que pour une première pièce...

— Pour quelqu'un qui n'en fait pas son état...

— Oh! un monologue... Moi, je n'écoute jamais les monologues... c'est assommant.

— Ni moi non plus.

— Eh bien! pour en revenir à Octave, imaginez-vous qu'il voit plusieurs fois mademoiselle *** dans son dernier rôle... vous savez, la pièce de Scribe.. Il en devient très amoureux... quand je dis amoureux...

— Parbleu!...

— Il connaissait .. dans la maison de...

— Mon cher Auguste, de grâce, écoutez donc un peu... Gercourt est de nos amis.

— Nous parlons justement d'une actrice de sa pièce...

— Et puis les monologues sont toujours du remplissage...

— Bravo, bravo!

— Diable! ceci est un peu risqué. Ça ne se dit pas en bonne compagnie...

— Oui, mais sous la régence...

— Ah! voilà madame d'Hauterive et sa sœur dans la loge du ministre... Quand on peut aller quelque part gratis, on est bien sûr de les y voir.

— Si ce n'est pas honteux! avec deux cent mille livres de rente.

— Il y a des gens si avares!

— Voyons, écoutons; je vous raconterai une autre fois l'histoire d'Octave, ça désolerait ce pauvre Morville.

— Oui, écoutons...

— Ah! ah! ah!... charmant ce mot-là!...

— Il est dommage que mademoiselle *** ait le cou si long...

— Et l'amoureux, comme il parle du nez...

— Ah! voilà les deux loges du club qui se garnissent...

— Ils ont trop dîné...

— Ils vont se faire mettre à la porte.

— Regardez donc D'Orville, il est écarlate...

— Bon! voilà qu'il parle aux acteurs.

— Je le reconnais bien là, il est si spirituel! Je parie qu'il va leur dire de drôles de choses.

— On le fait se tenir tranquille.

— C'est dommage... Une fois nous avons été ensemble à la Gaîté: il y avait un mouton dans la pièce; nous étions dans une avant-scène de baignoires; D'Orville a tiré le mouton par les pattes de derrière.

— Ah! ah! cela devait être bien drôle.

— Je vous en réponds... Mais voyons, écoutons, écoutons... Hum!... Dites-donc, ça me paraît très embrouillé... cette intrigue.

— Le fait est que je n'y comprends rien.

— De qui est-il père, celui-là?

— L'habit ponceau?

— Non, l'autre, à gauche du théâtre, le maigre, celui du monologue.

— Je ne sais pas.

— Est-ce que vous trouvez ça très amusant?

— C'est glacial.

— Quelle diable d'idée a eu Gercourt de faire une comédie?

— Pourtant ce mot là est joli.

— Oui, mais qu'est-ce que cela, des mots?

— C'est égal, voyez comme on applaudit. Allons, ça réussit... mais c'est faible.

— Le premier acte est enlevé; au second maintenant.

— Eh bien! messieurs, que vous avais-je dit?

— Entre nous, mon cher Morville, c'est dommage que cela commence si bien.

— Pourquoi donc?

— Le reste de la pièce ne pourra certainement pas se soutenir à cette hauteur.

— Nous verrons bien; moi qui la connais, je ne doute plus maintenant du succès.

— Oh! vous, Morville, vous êtes toujours optimiste. Le fait est que l'exposition est très embrouillée.

— Vous n'écoutez pas.

— Oh! parbleu! s'il faut faire des efforts d'attention pour comprendre, c'est un vrai travail alors.

— Et l'on ne vient pas au spectacle pour se fatiguer à chercher des explications.

— Si c'est embrouillé... ça regarde l'auteur..... Je ne peux pas, pour son plaisir, m'empêcher de parler à mon voisin.

— C'est juste... le triomphe de l'art est de se faire comprendre sans être écouté.

— Diable de Morville, est-il fanatique de Gercourt!

Entr'actes, loge n° 7.

Cette loge était, nous l'avons dit, occupée par monsieur de Brévannes et par sa femme.

Dans la princesse de Hansfeld il venait de reconnaître Paula Monti.

Heureusement, l'attention de Berthe était occupée, car la profonde altération des traits de son mari ne lui aurait pas échappé. Malgré la trempe énergique de son caractère, monsieur de Brévannes se sentit défaillir. Il eut besoin de s'appuyer aux parois de la loge pour se soutenir; il sentit se réveiller avec une nouvelle violence la folle passion que lui avait inspirée Paula.

Il revoyait cette femme plus belle que jamais, admirée par tous les hommes, enviée par toutes les femmes, dans la position sociale la plus éminente; et cette femme pouvait lui demander un terrible compte du sang qu'il avait répandu, du moyen infâme qu'il avait employé pour donner une apparence à ses lâches calomnies.

Dans la crainte des poursuites qui devaient lui être intentées après son duel avec Raphaël (duel où celui-ci succomba), monsieur de Brévannes avait précipitamment quitté Florence. Depuis lors, il avait cherché à s'étourdir, par des amours coupables, sur son indigne conduite et sur sa passion indomptable, qui, malgré lui, couvait toujours au fond de son cœur.

Son aigreur, sa brusquerie, sa dureté envers Berthe, n'avaient pas d'autre cause que le ressentiment de ce passé qu'il ne pouvait chasser de sa mémoire.

Que devint-il lorsqu'il se retrouva face à face avec madame de Hansfeld et qu'il se vit reconnu par elle! car les regards de la princesse, d'abord attirés par le sobieska de madame Girard, s'arrêtèrent ensuite sur monsieur de Brévannes au moment même où, reconnaissant en elle Paula Monti, il la contemplait avec stupeur.

Il la vit tressaillir, porter vivement la main à ses yeux, puis redevenir bientôt impassible. . . . .

. . . .

Berthe avait été très intéressée; allant peu au spectacle, elle y apportait des émotions jeunes et fraîches. Tout entière à l'action de la comédie, fort indifférente à ce qui se passait dans la salle, le commencement du second acte du *Séducteur* l'absorba complétement.

Le second acte eut un succès peut-être encore plus complet que le premier. Les amis de monsieur de Gercourt commencèrent à s'impatienter de cet *heureux hasard*, et l'un des plus dévoués dit:

— Maintenant je suis tranquille; si cela tombe, malgré le talent qu'il y a dans ces deux actes, ce pauvre Gercourt sera bien innocent de cette chute... Je le dis à présent, sans savoir ce qui arrivera.. tant mieux ou tant pis pour lui. Gercourt n'est pas l'auteur de cette pièce; ça n'est pas son esprit.

Pendant cet entr'acte, nous conduirons le lecteur dans la loge de madame de Hansfeld.

Madame de Lormoy qui l'accompagnait, femme de cinquante ans environ, était une grande dame dans toute l'acception du mot.

Maintenant, quelques mots du prince de Hansfeld, que le lecteur a déjà entrevu dans la galerie de l'hôtel Lambert.

Monsieur de Hansfeld, si enfoncé dans sa loge que de la salle on ne pouvait l'apercevoir, était de taille moyenne, frêle, mince, et âgé de vingt-deux ou de vingt-trois ans; ses traits étaient d'une extrême délicatesse, ses cheveux blonds; une moustache et une barbe peu fournies, mais fines et soyeuses et d'une nuance cendrée, s'harmoniaient avec la pâleur transparente de son visage. Ses yeux très grands, très doux, étaient d'un bleu si lumineux que, malgré la demi-obscurité de la loge, on distinguait la transparence du regard d'Arnold; la lumière semblait ne pas s'y réfléchir, mais le traverser, et lui donnait la limpidité bleuâtre d'un saphir.

Son sourire était plein de mansuétude, de finesse et de grâce. Il manquait à ce charmant visage la chaude coloration de la vie et de la santé; de même que les fleurs qui végètent à l'ombre et loin des rayons salutaires du soleil perdent la vivacité de leur coloris et se nuancent de teintes pâles d'une délicatesse extrême, de même les traits d'Arnold avaient quelque chose d'étiolé et de languissant.

Depuis quelques momens il était profondément préoccupé.

Lorsque madame de Lormoy avait fait remarquer à la princesse la ridicule coiffure de madame Girard, portant machinalement les yeux de ce côté, monsieur de Hansfeld était resté en contemplation devant Berthe.

Madame de Brévannes n'était pas d'une beauté étourdissante, mais son doux et joli visage avait une si touchante expression de mélancolie, qu'Arnold se sentit ému... A ce moment même de l'entr'acte, Berthe, par un retour involontaire sur sa position et sur celle de son père, trop fière pour accepter désormais le moindre secours de monsieur de Brévannes, et trop pauvre pour s'en passer; Berthe, disons-nous, n'étant plus distraite par l'intérêt du spectacle, se laissait aller à la tristesse de ses pensées; la taille un peu courbée, la tête inclinée sur sa poitrine, effeuillant machinalement un bouquet de camellias roses qu'elle tenait à la main, elle semblait plier sous le poids de quelque chagrin.

Monsieur de Hansfeld se sentait attiré vers cette jeune femme par la mystérieuse et puissante sympathie de la souffrance... Il lui était presque reconnaissant d'être, ainsi que lui, étrangère au bruit, au mouvement joyeux de cette salle brillante... Voulant juger si la perfection des traits de Berthe répondait à leur gracieux ensemble, il prit sa lorgnette.

A cet instant, madame de Lormoy se tourna vers lui.

— Eh bien! prince, comment vous trouvez-vous?

— Mille grâces, madame! — répondit le prince en français et sans aucun accent, mais d'une voix faible et douce, — je me trouve très bien.

— La lumière vous fatigue peut-être, mon ami? — demanda la princesse à son mari.

— Un peu... mais il faut que je m'y habitue... je vais devenir si mondain! — ajouta-t-il en souriant.

— A la bonne heure, prince, — reprit madame de Lormoy. — Il n'y a rien de tel pour les maladies nerveuses que le mouvement... Je ne vous recommande pas les plus aimables distractions, madame de Hansfeld est auprès de vous.

— C'est elle qui aurait au contraire besoin de se distraire, — dit le prince avec bonté; — mais j'ai une peine extrême à obtenir d'elle qu'elle aille davantage dans le monde.

— Mon Dieu! prince, j'ai mon neveu, monsieur de Morville, que je poursuis des mêmes reproches... Ma pauvre sœur, sa mère, a été si longtemps malade, et il l'a si affectueusement soignée, qu'il s'est déshabitué du monde. Dieu merci! elle va mieux maintenant, mais mon neveu n'en persiste pas moins dans sa sauvagerie. Il devient bizarre, capricieux; et j'ai été obligé de l'excuser auprès de vous, chère princesse, car, après m'avoir demandé la grâce de vous être présenté, sa sauvagerie a repris le dessus, et il a prétexté de son éloignement du monde pour renoncer à cette faveur d'abord si désirée.

Madame de Hansfeld resta impassible en entendant ainsi parler de monsieur de Morville, qu'elle avait depuis longtemps aperçu aux stalles de l'orchestre. Elle répondit en souriant :

— J'ai entendu attribuer à une cause très romanesque la sauvagerie de monsieur de Morville. On parlait d'une peine de cœur très profonde... d'une fidélité qui n'est plus de ce temps-ci.

— Et on disait vrai... Les tantes doivent toujours avoir l'air d'ignorer ces amoureuses faiblesses; sans cela, je vanterais la constance héroïque de mon neveu... Ah! mon Dieu! mais c'est lui, le voilà aux stalles!... — dit tout à coup madame de Lormoy en apercevant monsieur de Morville.—Monsieur de Fierval, puisque Léon ne veut pas me voir, ayez donc la bonté d'aller lui dire que je suis ici... Il ne nous échappera pas cette fois.

Monsieur de Fierval, qui était venu faire une visite à madame de Lormoy et à la princesse, quitta aussitôt la loge pour se rendre aux ordres de la tante de monsieur de Morville.

— Mais vraiment, madame, — dit en riant madame de Hansfeld lorsque monsieur de Fierval fut sorti, — je serais désolée de faire tomber monsieur de Morville dans un véritable piége, et de surprendre ainsi une présentation qu'il désire peut-être éviter.

— Ma chère princesse, s'il a ses bizarreries j'ai les miennes, et entre autres celle d'être fière de mon neveu, et son plus beau succès serait de mériter votre bienveillance.

— Je n'ai pas le droit de la refuser à quelqu'un qui vous appartient d'aussi près que monsieur de Morville; seulement je regrette que cette bienveillance n'ait pas la valeur que vous voulez bien lui donner.

— Permettez-moi de vous dire que quant à cela vous vous trompez complétement. Mais... décidément il faut que je vous dénonce monsieur de Hansfeld. Il me paraît beaucoup trop préoccupé du *sobieska* de madame Girard, il ne cesse de la lorgner; à moins que ce ne soit cette jolie madame de Brévannes, que monsieur de Fierval nous a nommée tout à l'heure.

— Et qui est véritablement charmante, — dit la princesse en lorgnant intrépidement dans la loge de Charles de Brévannes.

Monsieur de Hansfeld n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre sa femme, et continua de regarder Berthe.

— Mais, — reprit madame de Lormoy, — savez-vous, princesse, que j'admire beaucoup ce monsieur de Brévannes? D'après ce que nous a dit monsieur de Fierval, il s'est montré plein de délicatesse et de générosité dans ce mariage... Épouser par amour une pauvre fille... cela se voit si rarement de nos jours!... D'après un trait pareil, il me semble qu'on peut préjuger de la valeur d'un homme... Ne le pensez-vous pas? Avec l'élévation d'idées que je vous connais, vous devez faire grand cas de monsieur de Brévannes, ou plutôt de son noble désintéressement, de sa belle action, puisqu'il n'a pas le bonheur de vous connaître...

— Madame de Brévannes est si jolie, — dit la princesse sans trahir aucune émotion, — elle paraît si distinguée, que le *sacrifice* de monsieur de Brévannes me paraît simplement *du bonheur*.

— Sous ce rapport, vous avez parfaitement raison; mais à voir la figure caractérisée, presque dure, de monsieur de Brévannes, je ne l'aurais jamais cru capable d'un pareil trait de tendre passion... Et vous, princesse?

— Les physionomies sont quelquefois si trompeuses! — répondit Paula, dont le calme ne se démentait pas.

A ce moment, monsieur de Fierval rentra dans la loge.

— Comment! seul? — dit madame de Lormoy. — Et Léon?

— Il me charge, madame, de vous exprimer tous ses regrets; mais, après avoir dîné au club, il a fumé un cigare... et...

— Je comprends, il sait mon horreur pour l'abominable odeur du tabac. Puisse au moins la leçon lui profiter en songeant à ce que lui fait perdre cette habitude de corps-de-garde! Encore une fois, pardon et regret pour lui, chère princesse.

— Nous y perdons tous, madame, — reprit Paula.

On le voit, l'excuse que donnait monsieur de Morville pour ne pas se rendre auprès de sa tante était conséquente à sa résolution d'éviter désormais la rencontre de la princesse.

— Que dit-on de la pièce? — demanda madame de Lormoy à monsieur de Fierval.

— On ne s'attendait pas, madame, à un semblable succès, et les *amis* de Gercourt... en sont... consternés...

— C'est indigne! Du reste, tant mieux, il faut bien que les envieux portent la peine de leur odieux sentiment. Je voudrais que le succès de monsieur de Gercourt leur fût plus désagréable encore.

— Monsieur de Gercourt est de vos amis, madame? — demanda madame de Hansfeld.

— S'il en est! Certainement, et des meilleurs. Au retour de ses voyages, avant la révolution de juillet, il est entré dans le monde sous mon patronage et sous celui de la duchesse de Bellecourt; nous étions, je vous assure, très fières de mettre monsieur de Gercourt dans le monde; il était charmant, et quoique fort jeune il devint tout de suite fort à la mode. Avec une grande fortune, un beau nom, une jolie figure et des manières parfaites, il n'avait qu'à vouloir plaire pour plaire... et parce qu'après avoir joui en jeune homme de tous les plaisirs de son âge, il cherche maintenant des jouissances plus élevées, des occupations plus sérieuses, il soulève un déchaînement universel. En vérité, cela fait honte et pitié... Mon Dieu! pourquoi donc les sots ne sont-ils pas aussi indulgens pour le mérite d'autrui qu'ils le sont pour leur propre nullité?... On ne leur en demande pas davantage.

— Il est bon d'être de vos amis, madame, — dit Paula en souriant de l'exaltation avec laquelle madame de Lormoy avait dit ces paroles.

— Certes, — dit monsieur de Fierval, — et je regrette d'être de l'avis de madame de Lormoy sur Gercourt, pour n'avoir pas le plaisir d'être converti par elle.

— Oh! je ne prétends pas convertir, mais dire vertement leur fait aux méchans et aux jaloux... c'est un privilége de vieille femme, j'en use, et j'ai raison; n'est-il pas vrai, prince? Mais qu'avez-vous? Mon Dieu! comme vous êtes pâle!...

En effet, monsieur de Hansfeld avait sa tête appuyée sur une des parois de la loge, et semblait au moment de se trouver mal...

— Princesse, votre flacon! — s'écria madame de Lormoy.

Madame de Hansfeld se leva à demi.

Son mari la repoussa avec terreur, en disant d'une voix effrayée :

— Non... non, pas ce flacon...

Et le prince perdit connaissance.

Malgré son impassibilité habituelle, madame de Hansfeld n'avait pu s'empêcher de tressaillir et de froncer ses noirs sourcils au mouvement d'effroi du prince, lorsqu'elle lui avait offert son flacon; mais ni madame de Lormoy, ni monsieur de Fierval, occupés auprès du prince, ne remarquèrent l'émotion de la princesse.

L'accident survenu au prince avait eu lieu pendant un entr'acte. Beaucoup de personnes virent transporter monsieur de Hansfeld à sa voiture: parmi ces curieux était monsieur Girard, que sa femme avait envoyé savoir comment son *sobieska* était accueilli du public.

Monsieur Girard n'avait osé faire aucune question à ce sujet, se promettant bien de dire à sa femme que son audacieuse casquette avait excité l'admiration générale. Il revint donc en hâte auprès de sa femme pour lui raconter l'évanouissement du prince. A peine eut-il entr'ouvert la porte et dit à madame Girard :

— Bonne amie...—que celle-ci, sans lui laisser le temps de parler davantage, s'écria :

— Courez vite vous informer de ce qui vient d'arriver au prince de Hansfeld; on vient de l'emporter, à ce qu'on dit, à la galerie, là, devant nous.

— Mais, bonne amie...

— Allez vite, allez.

— Mais, bonne amie, je viens...

— Mais allez donc, Timoléon.

— Écoutez, de grâce! je...

— Mon Dieu! que vous êtes impatientant! Courez donc vite.

— Je viens justement pour...

— Il ne s'agit pas de cela, mais du prince... Encore une fois, allez donc vite.

— Mais, bonne amie, je viens vous raconter ce que vous désirez savoir! — s'écria monsieur Girard avec une extrême volubilité.

— C'est différent; entrez et fermez la porte de la loge... Il fallait dire cela tout de suite.

— Bonne amie, vous ne m'en avez pas laissé le temps, et je...

— Au fait, au fait.

— Est-ce que le prince a complétement perdu connaissance? — demanda Berthe avec intérêt.

— La princesse est sans doute partie avec lui? — dit monsieur de Brévannes.

— Est-ce qu'on lui a donné là les premiers secours? — repartit madame Girard-Timoléon. — Mais répondez donc, vous restez là comme un *tertre*, sans mot dire.

— Je ne puis répondre à tant de questions à la fois... D'après ce que j'ai pu recueillir dans la foule, selon les uns, le prince sortait d'une longue maladie, la chaleur de la salle l'a gravement incommodé: selon d'autres, c'était un accès de folie qui lui avait pris lorsqu'on le croyait pourtant complétement guéri; selon ceux-là, enfin, c'était une émotion violente et inattendue qui a causé sa défaillance.

— Pauvre prince, si jeune et si souffrant, — dit naïvement Berthe à monsieur de Brévannes; — jusqu'à ses douleurs, tout est donc un mystère?...

— Ah! ma chère madame de Brévannes, comme cela est intéressant, n'est-ce pas! — s'écria madame Girard avec exaltation. — Quel dommage que nous n'ayons pas pu le voir! car il était tellement caché dans le fond de la loge que nous ne pouvions distinguer ses traits.

— J'avoue, — dit Berthe, — que j'aurais été curieuse de voir sa figure...

Monsieur de Brévannes avait froncé le sourcil, en examinant avec intention la physionomie de Berthe, lorsque celle-ci avait manifesté son intérêt pour monsieur de Hansfeld... Il attendit avec une certaine inquiétude la réponse de madame Girard, qui avait ajouté sentimentalement :

— En admettant que le prince fût jeune et beau, intéressant comme il l'est, on ne choisirait pas autrement son idéal, si l'on était jeune fille et maîtresse de son cœur; n'est-ce pas, madame de Brévannes?

— Pourtant, bonne amie, il me semble que je n'ai pas contrarié votre inclination, et que...

— Ah çà! j'espère bien, Timoléon, que vous n'avez jamais eu la prétention d'être un être idéal, fantastique!

— Je n'ai pas la prétention d'être fantastique, bonne amie, mais...

— Silence! on lève la toile...

Monsieur Girard se tut.

Berthe et madame Girard prêtèrent une nouvelle attention au dernier acte de la comédie, et monsieur de Brévannes, dont les traits s'assombrissaient de plus en plus, jeta plusieurs fois sur Berthe de singuliers regards; son absurde jalousie s'alarmait de l'intérêt que Berthe venait de témoigner en entendant parler des souffrances du prince dont elle n'avait même pas vu les traits.

La Sortie.

— Eh bien!

— C'est un succès.

— Un grand succès.

— Ce diable de Gercourt a du bonheur.

— C'est un beau début.

— Bah! ce n'est pas lui qui a fait cela.

— C'est l'idée qui m'est venue à mesure que le succès se décidait.

— Si cela n'avait que médiocrement réussi, on aurait pu croire à la rigueur Gercourt auteur de cette comédie.

— Si elle était tombée, on n'aurait pas eu le moindre doute.

— C'est un succès, à la bonne heure; mais le jeu des acteurs est tout dans ces espèces de pièces-là.

— C'est très vrai; tout à l'heure je passais à côté d'un journaliste : il disait que c'était spirituel, mais que ce n'était pas *charpenté.*

— Voilà justement le mot que je cherchais; ça n'est pas ce que l'on appelle charpenté.

— Que diable! quand on veut se mêler d'écrire pour le théâtre, il faut au moins savoir charpenter.

— La charpente, c'est toute une pièce.

— Mais il y a des gens qui croient avoir la science infuse.

— Moi, je sais que je trouvais Gercourt très bon garçon, très aimable, avant qu'il n'eût sa manie d'écrire... Maintenant il a un air mystérieux, occupé...

— C'est du dernier ridicule.

— Voilà Morville. Malgré sa mélancolie, il a l'air aussi satisfait que s'il était l'auteur lui-même.

— Il n'y a pourtant pas de quoi.

— Eh bien! messieurs, je vous l'avais bien dit : le dénouement, quel effet! Ça n'est pas un succès, c'est un vrai triomphe...

— Ça prouve surtout en faveur de notre amitié; nous étions tous là, nous remplissions la salle... Ça s'est passé en famille.

— Il faudra voir cela devant un vrai public.

— Franchement, c'est malgré votre amitié que Gercourt a réussi.

— Oh! vous voilà toujours avec vos paradoxes, vous, Morville... Dès que quelqu'un est votre ami, il aurait tué père et mère qu'il serait excusable à vos yeux.

— A plus forte raison, mon cher, lorsque cet ami a commis une charmante comédie; au moins reconnaissez quelques circonstances atténuantes à son crime. D'abord, il ne croyait pas que le succès qu'il ambitionnait pût vous être si désagréable; il n'y a pas eu, quant à cela, préméditation, je vous le jure.

— Vous plaisantez, Morville.

— Mais c'est la vérité...

— Tenez, si vous étiez l'ami de cette femme qui porte cette drôle de casquette polonaise, vous seriez capable de soutenir que cette coiffure est de bon goût.

— De quelle femme voulez-vous donc parler? où est-elle?

— Là-bas, au pied de la statue de Voltaire, à côté de madame de Brévannes, qui a l'air toute honteuse du *compagnonnage.*

— Est-ce que monsieur de Brévannes est à Paris?

— Sans doute, mon cher Morville; mais de quel air vous demandez cela?

— Et depuis longtemps?

— Je ne le crois pas; je l'ai vu pour la première fois, depuis son retour, au bal de l'Opéra. Ah çà! qu'avez-vous donc, Morville? Vous semblez tout préoccupé de Brévannes, est-ce que vous seriez amoureux de sa femme? Elle en vaut la peine.

— Son seul défaut est d'avoir des amies qui portent de pareils toquets.

— Vous qui prenez tant de part aux succès de Gercourt, mon cher Morville, vous oubliez le plus beau... Sa comédie a fait un tel effet sur le prince de Hansfeld, qu'elle l'a rendu plus imbécile que jamais. On l'a transporté dans sa voiture presque sans connaissance. Pour sa première sortie, dit-on, il a eu du bonheur.

— Comme c'est agréable pour madame de Hansfeld!

— Oh! de celle-là nous pouvons dire tout le mal possible, Morville la déteste, et son prétexte de sentir le cigare, qu'il a donné pour n'aller pas répondre à sa tante et à cette belle princesse, était une défaite... Êtes-vous original assez, Morville?

— Et vous dites qu'il n'y a pas longtemps que monsieur de Brévannes est à Paris?

— Allons, vous en êtes encore à monsieur de Brévannes? Je vous y laisse. Bonsoir, Morville... Voici ma voiture.

— Décidément, Morville est timbré.

— Voilà pourtant ce que c'est que de nous, lorsque nous sommes abrutis par la passion.

— Lady Melfort a fait là un bel ouvrage.

— Pauvre garçon!... Ah! voici Gercourt là-bas; il a l'air de se sauver... d'échapper à son triomphe. Quelle fatuité!

— Il faut l'appeler : Gercourt!... Gercourt!...

— Il va être ravi.

— Bravo! mon cher ami.

— C'est un beau succès.

— Un grand succès.

— Vous ne pouvez vous imaginer combien nous en sommes heureux.

— Ah! mes amis.

— Nous le disions tout à l'heure : d'un homme dont c'est le métier... c'eût été déjà très bien; mais d'un homme du monde, c'est double mérite.

— Eh bien! vrai, ce que vous me dites là, ces témoignages de bonne amitié me sont plus précieux que le succès en lui-même.

— Mais c'est tout simple, on a un succès autant pour ses amis que pour soi.

— Mais à quoi pense donc Morville? Est-ce qu'il n'est pas content de ma pièce?

— Vous savez, mon cher, combien il est difficile pour tout le monde .. Il a l'air de ne pas vous voir.

— Et moi, je me sauve, car on me regarde et je ne suis nullement curieux de faire le *lion;* adieu...

— Adieu, mon cher, et encore bravo.

— C'est-à-dire qu'il est charmé d'avoir fait son effet.

— Quelle ridicule et insupportable vanité!

VIII

CORRESPONDANCE.

Huit jours environ s'étaient passés depuis l'entrevue de madame de Hansfeld et de monsieur de Morville à l'Opéra.

Monsieur de Morville, accablé d'une mélancolie profonde, n'avait pas quitté sa mère, qui se trouvait de plus en plus souffrante. Il se souvenait avec un mélange de joie et d'amertume de son entretien avec madame de

Hansfeld; le cri qui était échappé à la princesse lui donnait un fugitif espoir d'être aimé par elle, mais rendait plus pénible encore la lutte qu'il avait à soutenir contre le devoir.

Par une fatalité à laquelle tous les hommes obéissent, son amour s'augmentait en raison des obstacles insurmontables qui le séparaient de Paula.

Par cela même qu'il accomplissait un douloureux sacrifice en la fuyant, il se consolait en nourrissant au fond de son cœur cette fatale passion; quelquefois, mais en vain, il voulait se reprendre à son ancien amour pour lady Melfort, il voulait faire jaillir quelque étincelle de ces cendres refroidies.

En vain il se demandait par quel décroissement insensible il était arrivé si vite à l'oubli complet d'un sentiment qui naguère encore occupait toute sa pensée.. En vain il se demandait la cause de son amour pour madame de Hansfeld. Elle était sans doute d'une beauté remarquable.... quant à son cœur, à son esprit, il ne pouvait en juger. Dans son unique conversation avec la princesse, celle-ci avait été dédaigneuse, ironique et froide...

Dans cet examen des causes de sa passion, monsieur de Morville oubliait la plus essentielle... ses lettres à madame de Hansfeld, lorsqu'il avait compris, par une singulière intuition de l'amour, presque toutes les émotions dont elle était agitée. S'il est vrai qu'on aime souvent en raison des sacrifices que l'on a faits à l'objet aimé, certaines âmes d'élite aiment en raison de l'élévation des sentimens qu'on leur inspire. Et monsieur de Morville devait à son amour pour madame de Hansfeld les plus nobles inspirations.

Que si l'on objecte que jeune, beau, sensible, délicat, entouré de séductions, il fallait que monsieur de Morville fût une manière de Scipion pour se vouer à un amour impossible après être resté si longtemps fidèle au souvenir d'une femme aimée, nous répondrons que si ces exemples de constance phénoménale se rencontrent quelquefois, c'est surtout parmi les hommes jeunes et beaux, sensibles, délicats et entourés de séductions; ils ont eu assez de succès pour n'être pas infidèles par fausse honte, ou pour ajouter par vanité un chiffre de plus à leurs heureuses fortunes.

Puis la facilité même des triomphes auxquels ils peuvent prétendre les en éloigne. Enfin, sans être absolument rassasiés de plaisirs, leur première fougue étant dès longtemps apaisée, ils sont alors avides de jouissances plus délicates... heureux d'y consacrer la plus large part de leur existence...

Pour exercer ainsi leurs facultés sensitives, il n'est pas besoin d'un amour heureux; ils trouvent un charme doux et triste aux regrets incessans que cause un souvenir adoré, aux tendres angoisses d'un amour sans espoir; ils comprennent enfin l'ineffable volupté de la mélancolie, les raffinemens des passions pures et élevées.

Des hommes moins bien doués, moins accoutumés au succès, sont fidèles ou *désintéressés* en amour... par nécessité.

Les gens comme monsieur de Morville le sont, si cela se peut dire, par luxe.

C'est parce qu'il ne tiendrait qu'à eux d'*avoir*, qu'ils mettent une sorte de noble dépravation à ne pas avoir. Et puis enfin (nous voulons à tout prix excuser la constance et la résignation de notre héros), certains gourmets sensés savent de temps à autre rafraîchir, renouveler la sensibilité de leur goût par une intelligente sobriété. Ceci posé, monsieur de Morville disculpé (nous l'espérons du moins), des ridicules inhérens à la position d'amant fidèle ou d'amant malheureux, nous instruirons le lecteur d'une nouvelle particularité.

Huit jours environ après son entretien avec madame de Hansfeld, monsieur de Morville reçut par la poste la lettre suivante d'une écriture inconnue:

« La démarche que l'on tente auprès de vous est étrange et folle; vous pouvez y voir une raillerie, un badinage ou un caprice; vous pouvez y répondre par le silence, par les plaisanteries ou par le dédain; on ne s'abuse pas; il y a mille raisons pour que cette démarche, pourtant aussi sérieuse, aussi solennelle qu'il en soit au monde, vous semble ridicule ou indigne de votre attention... Cependant on a joué toute une existence... sur l'espoir presque insensé que l'instinct de votre cœur vous révèlerait ce qu'il y a de sincère, de grave dans la question qu'on va vous faire: *Votre cœur est-il libre?*

» On sait qu'un souvenir chéri le remplit depuis presque deux années; mais il ne s'agit pas de ce passé: on s'adresse à votre honneur, à votre loyauté bien connue. Pouvez-vous répondre à un amour profond, nourri depuis longtemps dans le silence et dans le mystère, amour passionné que vous seul pouvez inspirer et justifier

» Répondez... Voulez-vous de cet amour?...

» Bien des hommes seraient fiers de le partager. On ne vous dit pas cela par orgueil... car cet amour. . on le met à vos pieds avec autant d'humilité que de crainte... Si vous êtes libre, si vous pouvez consacrer... ou plutôt si vous permettez qu'on vous consacre une vie tout entière... dites un mot... et demain vous saurez qui vous écrit cette lettre...

» La confiance que l'on a en vous est telle que l'on vous croira aveuglément. Rien ne vous sera plus facile que de tromper un cœur rempli de vous. Vous pourrez prendre impunément cet amour comme un jouet, avec l'arrière-pensée de le briser bientôt; vous pourrez légèrement, insoucieusement, porter un coup mortel à un cœur trop épris... On vous dit cela parce qu'on vous sait bon et généreux... parce qu'on ne présume pas trop de votre cœur et de votre franchise en attendant une réponse loyale... Quelle qu'elle soit, elle sera reçue avec reconnaissance... Votre sincérité consolera du moins l'amertume d'un refus. Ce malheureux amour rentrera dans le mystère et dans l'obscurité dont il n'aurait jamais dû sortir; quoiqu'il ne soit pas pas partagé, il ne sera pas moins fervent et éternel; vous pouvez y être insensible, mais vous ne pouvez l'empêcher d'exister.

» *P. S.* Répondre poste restante, à Paris, à madame Derval. »

Soit qu'il fût dans un milieu d'idées romanesques et mélancoliques, soit qu'il crût à la sincérité de cette lettre, soit enfin que, décidé à refuser l'*offre de ce cœur*, il évitât de la sorte le ridicule d'être dupe d'une plaisanterie, monsieur de Morville répondit sérieusement à cette proposition, et envoya ces mots, poste restante, à l'adresse de madame Derval.

« J'aimerais mieux mille fois être victime d'une plaisanterie que risquer de répondre légèrement à l'expression d'un sentiment dont un honnête homme doit toujours se montrer fier et reconnaissant. Il est un mérite que je prétends avoir, c'est celui de la franchise; jamais je n'ai commis une action lâche ou méchante, jamais je n'ai regardé comme vains et frivoles les engagemens de deux cœurs qui se donnent l'un à l'autre, engagemens dans lesquels une femme met presque toujours son repos, son honneur, son avenir à la merci d'un homme; engagemens dans lesquels la femme risque tout, l'homme rien...

» Je répondrai donc: *Non, mon cœur n'est pas libre; j'aime, et j'aime sans espoir...*

» Serai-je compris, lorsque je dirai qu'en répondant de la sorte je crois être à la hauteur du sentiment que l'on m'exprime, et dont je suis aussi touché qu'honoré?

» En admettant la réalité du sentiment dont on me parle, je suis absous de présomption par cette vérité bien connue: *Être aimé ne prouve pas qu'on mérite d'être aimé.* Quant à moi, j'ai toujours pensé que ceux qui ai

maient méritaient toujours autant de respect que d'admiration.

» LÉON DE MORVILLE. »

Le lendemain, monsieur de Morville reçut cette réponse par la poste :

« On vous avait bien jugé, noble et généreux cœur ; votre lettre a fait couler des larmes sans amertume. Votre rare délicatesse aurait encore, si cela était possible, augmenté la folle passion que vous avez inspirée... Folle passion !... oh ! non... non... jamais amour n'a été plus réfléchi, plus médité, plus sage... car vous êtes digne de répondre à toutes les exigences de l'âme la plus pure, la plus élevée.

» Non, ce n'est pas une folle passion que celle que vous inspirez ; on s'en honore, on s'en pare comme d'une vertu... Maintenant on a une dernière grâce à vous demander; on sait que si vous ne l'accordez pas elle est inopportune ; si, au contraire, vous l'accordez, c'est que vous comprendrez de quelle immense consolation elle peut être pour un cœur rempli de vous. On voudrait de temps à autre vous écrire, non pas pour vous parler d'un amour qui désormais n'élèvera plus la voix, mais pour vous faire entendre quelquefois les accens d'une voix amie.

» *Votre cœur n'est pas libre et vous aimez sans espoir.*

» On a cru que cette confidence imposait des devoirs parce qu'elle vous présageait des chagrins. Ceux qui ont souffert doivent venir à ceux qui souffrent ; si votre amour continue d'être malheureux, peut-être au milieu de vos tristesses accueillerez-vous avec reconnaissance la consolation d'un cœur tendre et dévoué qui, mieux que tout autre, saura compatir à votre douleur.

» Si vous êtes heureux, vous serez généreux, et vous aurez quelques bonnes et douces paroles pour l'amie inconnue qui oubliera ses chagrins en songeant à vos souffrances ou à votre bonheur... Vous êtes si loyal que vous ne suspecterez pas la loyauté des autres. Le but de cette correspondance n'est pas de tendre un piége à votre affection, ou de profiter d'un moment de dépit pour vous offrir de nouveau un cœur que vous avez repoussé ; vous croirez cela parce que vous savez qu'il est des âmes dignes de la vôtre ; vous croirez cela parce que, quoi qu'il arrive, jamais vous ne saurez qui vous écrit.

» Enfin, vous ne verrez dans cette résolution ni orgueil froissé, ni amertume. L'élévation du sentiment qui dicte cette lettre le met hors d'atteinte de ces misérables passions. Le sort a voulu que cette offre d'un cœur dévoué vous fût faite trop tôt ou trop tard... Ce cœur n'en est pas moins à vous, c'est-à-dire toujours digne de vous.

» Répondez, poste restante, à la même adresse. »

Le calme et la dignité de cette nouvelle lettre frappèrent monsieur de Morville ; il en fut touché, malgré les préoccupations que lui causait son amour pour madame de Hansfeld. Il répondit avec sa sincérité habituelle :

« J'accepte avec reconnaissance l'offre que vous me faites... Mon cœur est triste ; je n'ai jamais eu de confident, mais j'aimerais à épancher mes impressions, non pas raconter des faits agréables ou pénibles, et les confidens s'inquiètent des personnes, non des sentimens. Il se peut donc que je trouve un grand charme, une grande consolation à dire mes tristesses ou mes espérances, ou à m'entendre plaindre si je souffre, ou féliciter si je suis heureux, par la mystérieuse et généreuse amie qui vient à moi.

» LÉON DE MORVILLE. »

Ce dernier billet écrit et envoyé à son adresse, monsieur de Morville, absorbé par son amour croissant pour madame de Hansfeld, ne songea plus que rarement à sa mystérieuse correspondante, la personne inconnue (que le lecteur a sans doute devinée) ne voulant pas abuser par une hâte indiscrète de la permission que monsieur de Morville lui avait donnée.

IX

UN RENDEZ-VOUS.

Huit jours s'étaient passés depuis que monsieur de Brévannes avait reconnu, à la Comédie-Française, Paula Monti dans madame la princesse de Hansfeld.

Il était dix heures du matin : monsieur de Brévannes descendait de fiacre à la porte d'une maison de médiocre apparence, située à l'extrémité de la rue des Martyrs, rue généralement assez déserte, ainsi que chacun sait.

Il n'y avait pas de portier dans cette maison : monsieur de Brévannes monta donc jusqu'au premier étage, où il sonna en maître. Presque aussitôt la porte lui fut ouverte par une femme assez âgée, modestement mais proprement vêtue. Son visage était fortement couperosé ; elle portait des lunettes et tenait une tabatière à la main.

En deux mots, nous dirons que cette femme, appelée madame Grassot, était gardienne d'un petit appartement loué par monsieur de Brévannes pour y recevoir en toute sécurité les rivales de Berthe.

— Eh bien ! madame Grassot, quelles nouvelles ? — dit monsieur de Brévannes en entrant dans un joli salon où flambait un bon feu.

— De très bonnes, monsieur Charles, — dit la vieille en ôtant ses lunettes et en aspirant une forte prise de tabac.

— De très bonnes ? — s'écria monsieur de Brévannes en se retournant vers elle.

— D'excellentes, monsieur Charles. Est-ce que cela vous étonne ?

— Non, car je sais par expérience que vous êtes habile... Pourtant il s'agissait d'une chose très difficile...

— Et vous doutiez de moi ?...

— Il y avait tant d'obstacles à surmonter... Enfin que savez-vous ?...

— Vous m'aviez donné huit jours... et en cinq j'ai réussi.

— Eh bien !...

— Eh bien !... commençons, comme on dit, par le commencement, et écoutez-moi attentivement.

— Je n'y manquerai pas.

— Mardi matin, vous m'avez dit : « Madame Grassot, il faut absolument que vous trouviez moyen de vous aboucher avec un des domestiques ou une des femmes de madame la princesse de Hansfeld, qui demeure rue Saint-Louis, hôtel Lambert. »

— Vous me faites mourir d'impatience...

— Ah ! monsieur Charles, si vous m'interrompez...

— Mais vous ne savez pas à quel point ceci m'intéresse..

— Laissez-moi parler. Aussitôt pris, aussitôt pendu, comme on dit. Dès que vous avez eu tourné les talons, je suis descendue à pied jusqu'au boulevard Montmartre, j'ai pris l'omnibus de la Bastille ; de la porte Saint-Antoine, je suis arrivée dans l'île Saint-Louis. J'ai commencé, comme de juste, par faire le tour de l'hôtel, à partir de la grande porte située rue Saint-Louis-en-l'Ile jusqu'à l'extrémité du mur du jardin qui donne sur le quai d'Anjou...

— Je vous avais surtout recommandé d'observer de ce côté ; il y a une petite porte qui s'ouvre sur ce quai désert...

— Je n'ai rien oublié, soyez tranquille. Mais pour mes premières observations, je devais d'abord m'attacher à la porte cochère... Comme il n'y avait ni café, ni cabaret où j'aurais pu m'établir pour observer, et que, dans ces rues désertes, on eût bien vite remarqué ma présence, je descendis jusqu'à la place de fiacres du quai Saint-Paul. J'y pris une voiture à l'heure, et baissant bien les stores, j'al-

lai m'embusquer au coin de la rue Poultier, où demeure votre beau-père.

— C'est bon... c'est bon... Eh bien !

— De là j'apercevais parfaitement la porte de l'hôtel sans être dans la rue ; jusqu'à trois heures je ne vis personne; les jours sont si courts que j'allais me retirer, lorsqu'une femme, vêtue d'une robe puce et d'un chapeau brun, sortit de l'hôtel et se dirigea justement de mon côté : c'était une jeune fille, noire comme un diable, comme qui dirait une mulâtresse, avec des yeux bleu-clair. Je n'ai jamais vu une figure pareille ; j'ai laissé passer la moricaude, j'ai payé mon fiacre, et j'ai suivi...

— Eh bien !

— Elle a pris la rue Poultier, le quai d'Orléans, le pont, elle a fait enfin le tour de l'île, et est rentrée par la petite porte en question. C'était une simple promenade.

— Lui avez-vous parlé ?

— Peste ! comme vous y allez, monsieur Charles; vous savez que mon fort c'est la prudence... Jusqu'au moment où j'ai vu la moricaude rentrer par la petite porte, rien ne me disait qu'elle fût de la maison de la princesse... Voilà pour le premier jour. Ça n'a l'air de rien, mais je savais déjà qui demander en me présentant à l'hôtel.

— Soit. Mais ensuite !

— Le lendemain, j'ai pris mon carton avec mes échantillons de dentelles et de guipures. Quelle bonne idée que ce carton, monsieur Charles ! nous a-t-il servi, mon Dieu !.. nous a-t-il servi !...

— Au fait... au fait...

— Cette fois-là, j'arrive bravement à la grand'porte ; je frappe, on m'ouvre. Vous me croirez si vous voulez, monsieur Charles, je ne suis pas poltronne; eh bien ! je n'ai pu m'empêcher de sentir un tic-tac en entrant là-dedans.

— Pourquoi cela ?

— La cour est petite, dallée et entourée de grands bâtimens sombres. C'est triste comme un cloître. Le soleil ne doit jamais venir là-dedans, c'est sûr. Au fond de la cour, il y a comme un péristyle énorme, et si profond qu'il y faisait noir ; on voyait pourtant, à cause de sa blancheur, la balustre en pierre d'un immense escalier en fer à cheval qui montait en dehors jusqu'au premier étage ; le péristyle allait jusqu'au fond.

— Mais c'est un palais.

— Oui, mais si triste, si triste, que j'aimerais autant habiter un tombeau que de vivre là-dedans. Un vieux portier borgne, qui m'avait ouvert, m'examinait comme s'il avait voulu me manger en me barrant le passage. « Que voulez-vous ? me dit-il. — C'est bien ici l'hôtel Lambert ? — Oui. — Habité par madame la princesse de Hansfeld ? — Oui. — Eh bien ! je viens lui apporter des dentelles choisies hier par une jeune dame très brune qui est venue à mon magasin sur les quatre heures. » Comme la mulâtresse était sortie la veille à cette heure-là, mon conte parut vraisemblable ; le cerbère me laissa passer. Je n'avais pas fait quatre pas que j'entendis siffler derrière moi, ni plus ni moins que dans une caverne de brigands. C'était le concierge qui annonçait.

— En effet, on m'a dit qu'il y avait encore quelques maisons du Marais où l'on sifflait de la sorte.

— C'est un drôle d'usage, toujours ; moi qui ne le connaissais pas, naturellement ça m'a surprise. Je monte cet énorme escalier qui ne finissait pas ; j'arrive au premier, et je trouve une espèce de grand olibrius vêtu en chasseur, avec de grandes moustaches, qui baragouinait le français. Je lui dis que j'apporte des dentelles pour la princesse ; il me prie d'attendre, et il me laisse dans une antichambre à colonnes de pierre, grande comme une maison, sonore comme une église, si grande enfin, qu'il y avait de l'écho; jugez comme c'était gai. Au bout de cinq minutes, l'olibrius revient me dire que sa maîtresse n'avait pas demandé de dentelles, et il me montre la porte ; je réponds que c'est une jeune mulâtresse qui est venue. « C'est donc mademoiselle Iris, la demoiselle de compagnie de Son Excellence la princesse ? — me dit l'olibrius. — Justement, c'est mademoiselle Iris ; j'avais oublié son nom, » répondis-je. Et le chasseur s'en va en grommelant chercher mademoiselle Iris. J'avais gagné à cela de savoir que la moricaude était demoiselle de compagnie, et s'appelait Iris...

— Iris ?... quel nom singulier !

— Il y a bien d'autres choses singulières dans cette diable de maison. Comme je l'avais prévu, mademoiselle Iris vient en personne pour me dire que j'étais une menteuse, et qu'elle ne m'avait pas demandé de dentelles. Le chasseur était resté, ce qui ne m'empêche pas de dire rapidement et tout bas à la mulâtresse : « J'ai quelque chose de très important à vous communiquer ; il y va de la mort d'un homme. Demain, à la nuit tombante, et les jours suivans, je serai sur le quai d'Anjou, à la petite porte du jardin ; je vous attendrai jusqu'à ce que vous veniez... » Vous concevez, monsieur Charles, *la mort d'un homme...* on dit toujours ça .. c'est d'un effet sûr pour piquer la curiosité des jeunesses.

— Qu'a répondu la mulâtresse ?

— Elle m'a répondu très aigrement (je m'y attendais) qu'elle ne savait pas ce que je voulais dire, que j'avais l'air d'une vieille intrigante ; finalement elle dit à l'olibrius en me montrant : « Qu'on ne laisse jamais rentrer cette femme ici ! » L'olibrius me fait un geste et me montre la porte. Je prends mon carton, mon sac et mes quilles, comme on dit, et je descends le grand escalier comme si j'avais retrouvé mes jambes de quinze ans... Voilà pour le second jour. Vous voyez que ça marche joliment bon train.

— Pas trop.

— Comment ! pas trop ?... Ce n'était rien de donner un rendez-vous à cette moricaude en lui annonçant qu'il y allait de la mort d'un homme !

— Mais cette jeune fille vous avait dit qu'elle ne viendrait pas.

— Mon Dieu ! monsieur Charles, est-ce vous, à votre âge, avec votre expérience, qui me faites une telle observation ? Si je lui avais dit seulement : « Je serai demain à la petite porte du jardin pour vous apprendre quelque chose de très important, » la curiosité de la mulâtresse aurait pu se contenir jusqu'à demain, et après-demain il était trop tard pour y céder, à cette curiosité; mais remarquez donc bien que j'avais dit demain et les *jours suivans*... je lui laissais le temps de succomber.

— C'est juste.

— Or, une sainte, une vraie sainte, ne résisterait pas à la curiosité de savoir, si, comme je l'avais dit, je viendrais tous les jours par un temps d'hiver me camper à la porte; et si j'y venais, le secret était donc bien important ; il était donc possible qu'il s'agît de la mort d'un homme. Et quelle est la sainte, je le répète, qui résisterait au désir de connaître un tel secret ?

— Allons, allons, madame Grassot, je me rétracte ; vous êtes une maîtresse femme... Ceci est fort habile.

— Je le crois bien.

— Continuez.

— Le troisième jour, vers les quatre heures, je prends un petit fiacre, une boule d'eau chaude pour me tenir les pieds chauds, parce que la faction pouvait être longue, je m'enveloppe dans mon manteau, et : « Cocher, quai d'Anjou, la dernière petite porte du quai à main droite ; » je m'attendais bien à ne pas voir la moricaude. Ce soir-là, en effet, je me morfonds jusqu'à neuf heures, j'étais gelée... rien...

— Et le lendemain ?

— Ah ! monsieur Charles, il faut que ça soit vous... Le lendemain, même jeu... J'arrive en fiacre ; il s'arrête à raser la petite porte ; ses lanternes l'éclairaient comme en plein jour... A sept heures environ, la petite porte s'entr'ouvre et se referme brusquement. C'était chose gagnée, la curieuse était à moi. Pourtant, le lendemain, à mon grand étonnement, je ne vis personne ; j'attendis jusqu'à dix

heures et demie, rien... Mais enfin, hier soir, j'ai été bien dédommagée...

— Et je vais l'être aussi de tous ces détails.

— Cela vous impatiente, monsieur Charles. Êtes-vous impatient! Enfin, hier, j'arrive; on m'attendait, car la petite porte s'ouvre tout de suite, et la moricaude, enveloppée dans un manteau, s'avance sur le pas de la porte; j'abaisse la vitre du fiacre, et elle demande à voix basse si c'est bien la marchande de dentelles qui est là... Pauvre agneau! « C'est elle-même, ma belle demoiselle; mais si vous voulez monter avec moi un petit moment dans le fiacre, nous causerons plus à notre aise...— Oh! madame, je n'ose pas. » La pauvre petite était tout effrayée; c'est si jeune et si timide! Enfin, après des si et des mais dont je vous fais grâce, elle consent à monter dans le fiacre auprès de moi. Je dis au cocher de faire le tour de l'île au pas, et nous partons. La pauvre petite tremblait si fort que j'ai eu toutes les peines du monde à la rassurer. Je m'y connais; je vous donne la moricaude pour la plus fière trembleuse, la plus fameuse ingénue...

— Enfin... enfin...

—« Vous m'avez dit, madame,— reprit-elle,—que vous aviez quelque chose de bien important à m'apprendre... qu'il s'agissait de la mort d'un homme? » Voyez-vous, monsieur Charles, ça fait toujours son effet. « — Oui, ma belle demoiselle; mais ce qui doit vous rassurer, c'est que ce secret ne vous regarde pas, il regarde votre bonne, votre excellente maîtresse, que vous aimez de tout votre cœur, n'est-ce pas? — Oui, madame. —Et à qui vous ne voudriez pas causer de chagrins? — Non, madame. — Eh bien! mon enfant, vous lui en causeriez un bien vif en ne la mettant pas à même d'empêcher un grand malheur. — Comment cela, madame?— Un malheureux jeune homme... Mais je ne puis vous en dire davantage, mon enfant... Ce pauvre jeune homme!... si vous consentez à l'écouter, il viendra à ma place demain soir, en fiacre, à la petite porte, et il vous expliquera tout cela. — Oh! madame, je n'oserai jamais. — Mais il s'agit de quelque chose de très grave pour votre maîtresse. — Alors j'en parlerai à Son Excellence (vous voyez comme la moricaude est simple, monsieur Charles). — Gardez-vous-en bien, » lui dis-je, « écoutez d'abord ce malheureux jeune homme, et si ce qu'il vous dit ne vous persuade pas, vous ne parlerez de rien à votre maîtresse. Il y aurait, il est vrai, quelque chose de plus simple; ce serait que Son Excellence vînt avec vous... Attendez donc, ne vous effarouchez pas ainsi, mon enfant: c'est en tout bien tout honneur... Ne croyez pas qu'il s'agisse d'amour, au moins, une femme comme moi ne se mêlerait pas de tels tripotages. Non, il s'agit de sauver la vie d'un malheureux... Mais je ne puis vous en dire davantage... Accordez le rendez-vous que je vous demande; au besoin même prévenez-en la princesse. — Et le prince, madame, faudrait-il aussi le prévenir? » me dit l'innocente.

— Diable!...

— Je vous avoue qu'à ces mots, monsieur Charles, je me repentis d'avoir été si avant; mais je m'assurai bientôt que c'était pure ingénuité de la part de cette petite, qui a l'air d'avoir seize ans... jugez... Enfin, à force de raisonnemens, de promesses, je l'ai décidée à vous donner rendez-vous, comme à moi, à la petite porte du jardin.

— Ce soir?

— Non, demain. Elle m'a dit que sa maîtresse ne sortait pas aujourd'hui; mais qu'elle irait demain à l'Opéra, et qu'alors, sur les neuf heures, vous pouviez venir en fiacre à la petite porte. Maintenant, monsieur Charles, le reste vous regarde; vous voici en relation avec la petite, et jusqu'à un certain point avec sa maîtresse; car, ingénue comme est cette jeune fille, elle ne manquera pas probablement de tout dire à sa maîtresse; et, si la mulâtresse reparaît avec l'agrément de la princesse, vous êtes en bonne voie... Si elle ne reparaît pas, c'est mauvais signe.

— Allons, maman Grassot, vous êtes une femme incomparable. Tenez, voici cinq louis pour vos frais de fiacre.

— Monsieur est bien bon; monsieur n'a rien de plus à m'ordonner?

— Non; mais dites-moi: avez-vous demandé au locataire du second s'il voulait déménager? je préférerais avoir cette petite maison à moi seul.

— Que je suis étourdie, à mon âge! j'oubliais de dire à monsieur que ce locataire consentirait à déménager sur-le-champ, si on lui donnait mille francs d'indemnité.

— Il est fou; son loyer est à peine de quatre cents francs.

— J'ai bataillé; il n'y a pas eu moyen de le faire démordre.

— Mais c'est me mettre le pistolet sur la gorge.

— Sans doute; il faut payer la convenance, et il s'en irait tout de suite. Dans vingt-quatre heures, son déménagement serait fait.

— Allons, tenez, voici un billet de 1,000 francs et un de 500 francs, vous payerez six mois d'avance, et vous me tiendrez compte du reste...

— Monsieur sera en effet bien plus tranquille en étant seul dans la maison. Quant à moi, je n'en serai pas plus effrayée, quoiqu'il n'y ait pas de portier; je n'ai peur ni des revenans ni des voleurs, moi.

— D'ailleurs le quartier est très sûr, quoique solitaire.

— Sans compter le factionnaire du coin, qui, de sa guérite, voit notre porte.

— Allons, madame Grassot, faites vite déménager ce locataire du second, j'ai hâte d'être seul ici.

— Après-demain ce sera fait, monsieur... Allons, bonne chance!... Je sais bien pour qui je voudrais l'étrenne de cette maison, après que le locataire du second sera parti... Mais je connais monsieur, ça sera plus tôt que plus tard... quand monsieur a mis quelque chose dans sa tête...

— Vous êtes une flatteuse, madame Grassot.

Et monsieur de Brévannes quitta la petite maison de la rue des Martyrs.

Après avoir attendu le lendemain au soir avec une extrême impatience, il arriva vers les huit heures quai d'Anjou; il faisait une très belle nuit d'hiver, le froid était vif et sec, la lune brillait. Après quelques momens d'attente, la petite porte du jardin de l'hôtel s'ouvrit: Iris parut sur le seuil bien encapuchonnée. Monsieur de Brévannes avait laissé sa voiture à quelques pas; il accourut auprès de la jeune mulâtresse, qui prit son bras en tremblant.

— Tenez, d'abord, ma chère enfant, voici pour vous, — dit monsieur de Brévannes en voulant glisser une bourse dans la main de la mulâtresse.

Celle-ci repoussa fièrement la bourse en disant:

— Vous vous trompez, monsieur.

— C'est une faible marque de mon estime, — reprit monsieur de Brévannes en insistant.

— De votre estime, monsieur?

A l'expression d'ironie amère qui accompagna ces mots, monsieur de Brévannes s'aperçut de sa maladresse; il remit sa bourse dans sa poche, et dit:

— Vous êtes demoiselle de compagnie de madame de Hansfeld?

— Oui.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à son service?

— Il y a longtemps.

— Sans doute depuis son retour d'un voyage qu'elle avait fait à Florence avec sa tante?

— Oui.

— La femme que je vous ai envoyée a dû vous dire que j'avais des choses du plus haut intérêt à communiquer à la princesse?

— Elle me l'a dit.

— Avez-vous prévenu madame de Hansfeld des démarches de cette femme et de l'entretien que vous m'accordiez ici?

— Non...

— Vous avez sans doute gardé le même secret à l'égard du prince.

— Je ne parle jamais à Son Excellence.

— Vous êtes donc venue....

— Pour savoir ce que vous aviez à dire à ma maîtresse, et l'en instruire si je le jugeais convenable.

— Vous êtes bien jeune, et je ne sais à quel point vous êtes dans la confiance de madame de Hansfeld pour...

— Alors adressez-vous directement à elle...

— C'est ce que je vous demande: donnez-m'en les moyens.

— Cela dépend de ma maîtresse...

— Quel que soit le prix que vous mettiez à ce service...

— Je ne puis rien faire sans l'avis de la princesse.

— Remettez-lui cette lettre.

— Impossible...

— Il ne s'y trouve rien de compromettant... Je lui dis seulement qu'ayant les choses les plus graves à lui écrire, je la supplie de me mettre à même de lui adresser une lettre en toute sécurité...

— Alors cette lettre est inutile... Je lui ferai cette proposition; si elle accepte, elle vous le fera savoir. Quel est votre nom, votre adresse?

— Je m'appelle Charles de Brévannes; voici ma carte... Vous entendez bien? Charles de Brévannes.

— J'entends bien...

— Ce nom vous est tout à fait inconnu?

— Tout à fait.

— Jamais madame de Hansfeld ne l'avait prononcé devant vous?

— Jamais.

Monsieur de Brévannes, contrarié de la réserve de la jeune fille, tenta une autre voie pour la gagner.

— Tenez, ma chère enfant, il faut tout vous dire... J'ai en effet des choses intéressantes à révéler à madame de Hansfeld; mais, — ajouta-t-il avec un accent flatteur, presque tendre, — j'ai quelque chose aussi à vous dire, à vous.

— A moi?

— Sans doute. Je vous ai vue l'autre jour passer dans la rue Saint-Louis, je vous ai trouvée charmante... trop charmante pour mon repos...

La mulâtresse baissa la tête sans répondre.

— Peut-être sera-t-elle plus sensible à des douceurs, à des cajoleries qu'à de l'argent, — pensa monsieur de Brévannes; il reprit: — Oui, et depuis ce jour j'ai doublement désiré de vous voir, d'abord pour vous parler de l'impression que vous avez faite sur moi, et puis des choses importantes qui regardent la princesse

— Vous vous moquez, monsieur?

— Ne croyez pas cela... J'aurais peut-être trouvé d'autres moyens de parvenir jusqu'à madame de Hansfeld; mais j'ai préféré avoir recours à vous; votre physionomie expressive annonce tant d'esprit, des passions si ardentes, si généreuses, qu'en vous parlant de la maîtresse que vou aimez et de l'amour que vous inspirez... on doit mériter d'être bien acceuilli par vous... Iris...

— Vous savez mon nom?

— Je sais bien d'autres choses encore... Depuis très longtemps je ne m'occupe que de vous... Votre sincère attachement pour la princesse a encore augmenté mon intérêt pour vous.

— Je ne dois pas entendre ces paroles, — dit Iris d'une voix légèrement émue.

— Elle est à moi: cette petite fille ne pouvait résister à quelques amoureuses fleurettes, c'est un enfant. Madame Grassot avait dit vrai, — pensa monsieur de Brévannes; il reprit tout haut: — Mais donnez-moi donc votre joli bras, au lieu de marcher ainsi loin de moi, ma chère Iris.

— Non, il faut que je rentre.

— Pas encore... à peine si j'ai eu le temps de causer avec vous.

— Parlez-moi de la princesse... je vous en prie, monsieur.

— C'est mon plus vif désir; mais pour cela il faut que nous soyons bien en confiance l'un avec l'autre; alors nous pourrions peut-être à nous deux prévenir de grands malheurs.

— Que dites-vous? la princesse risquerait...

— N'ayez pas peur... ma charmante Iris; si vous le voulez, nous conjurerons ces malheurs... Avec une jolie alliée comme vous, on ferait des prodiges... Et maintenant j'y songe, si nous nous entendions bien, nous, il serait peut-être mieux de ne pas prévenir encore la princesse.

— Comment cela?

— Elle pourrait ne pas rester maîtresse d'elle-même, s'effrayer et compromettre l'heureux succès des projets que je forme dans son intérêt.

— Mais, que puis-je faire, moi? Pourquoi faut-il que nous nous entendions bien ensemble?

— Je vous expliquerai cela... mais il faudrait d'abord répondre avec franchise à quelques unes de mes questions. Le voulez-vous.

— Hélas! monsieur, je ne sais pourquoi, malgré moi, vous m'inspirez presque de la confiance.

—Parce que mon langage et mes sentimens sont sincères.

— Non, non, je ne dois pas vous croire... Cette femme que vous m'avez envoyée si souvent... tant de ruses, tant de persévérance...

— Mon violent désir de parvenir jusqu'à vous, jusqu'à la princesse, est mon excuse; vous l'accepterez, charmante Iris.

— Je ne le devrais pas peut-être... M'amener presque malgré moi à vous donner un rendez-vous.

— Décidément madame Grassot est une grande physionomiste, — pensa monsieur de Brévannes; — cette jeune fille est ingénue et niaise autant que possible; — et il reprit: — Quel mal y a-t-il à cela; m'accorder un rendez-vous... presque malgré vous? D'abord, vous n'avez pas cédé tout de suite, et puis vous me rendez si heureux...

— Vous le dites.

— N'en doutez pas. N'est-ce rien que d'avoir ce bras charmant sous le mien?

— Je vous en supplie, parlons de la princesse.

— C'est maintenant vous qui me le demandez?

— Oui... puisque c'est pour elle que vous venez ici.

— Parlons encore de vous, ou plutôt laissez-moi jouir en silence du plaisir d'être près de vous.

— Non, non, je veux rentrer... Je vois bien que vous voulez me tromper... Vous n'avez aucune raison de vouloir parler à Son Excellence: c'est un piége que vous me tendiez.

— Quand cela serait?

— Ah! cela est bien mal de vouloir ainsi tromper une pauvre fille... Laissez-moi... Je veux rentrer.

— Eh bien! voyons, voyons, calmez-vous, Iris... Mais à quoi bon vous entretenir de madame de Hansfeld, si vous ne voulez pas répondre.

— J'aime mieux parler de ma maîtresse que de vous entendre ainsi parler de moi.

— Eh bien! dites-moi... il y a environ une huitaine de jours... madame de Hansfeld est allée aux Français avec son mari, n'est-ce pas?

— Oui. Le prince sortait pour la première fois depuis longtemps.

— Et vous étiez restée seule, peut-être, à l'hôtel, charmante Iris.. Quel bonheur pour celui qui aurait pu partager ces douces heures avec vous!

— Parlons de la princesse, monsieur, ou je rentre.

— Eh bien! en revenant des Français, comment s'est trouvée votre maîtresse?

— Très inquiète, d'abord, car le prince n'a été complétement remis de son indisposition qu'une heure après son retour à l'hôtel.

— Mon Dieu! Iris, que vos yeux sont beaux et brillans. Bénie soit la clarté de la lune qui me permet de les admirer!

— N'avez-vous donc plus rien à me dire sur Son Excellence?

— Lorsqu'elle a été rassurée sur l'état de son mari...

elle est redevenue sans doute calme... comme à l'ordinaire?... Quelle jolie main vous avez.

— Laissez-moi donc, monsieur... A quoi bon me faire des questions, vous ne vous occupez pas des réponses?

— Voyons, je vous écoute... vous avez raison. De graves intérêts sont en jeu, c'est malgré moi que je cède aux distractions que vous me causez. Eh bien! la princesse?

— Loin d'être calme lorsque l'état du prince ne l'a plus inquiétée, son agitation a encore augmenté; j'étais, comme d'habitude, venue avec ses femmes, elle les a renvoyées et m'a gardée seule... Alors elle a pleuré, oh! bien longtemps pleuré.

— Elle a pleuré!

— Et moi-même je n'ai pu retenir mes larmes.

— Elle avait l'air bien courroucée, n'est-ce pas?

— Elle?... Oh non, mon Dieu! au contraire, elle était abattue, accablée; elle levait de temps en temps les mains et les yeux au ciel, puis ses larmes recommençaient de couler... Vers une heure, elle a sonné ses femmes, on l'a déshabillée, elle est restée seule avec moi; alors, au lieu de se coucher, elle s'est mise à écrire sur son livre noir à secret, où elle écrit toujours, je l'ai remarqué, lorsqu'il lui arrive quelque chose d'extraordinaire... Je lui ai dit qu'elle allait se fatiguer encore; elle m'a répondu que non, que cela la calmerait, au contraire. Je l'ai quittée vers les quatre heures du matin. Voyant encore de la lumière chez elle, je suis entrée doucement; elle écrivait toujours.

Ce que venait de dire la mulâtresse (elle mentait complétement à l'endroit du livre noir et de l'*accablement* de la princesse) était pour monsieur de Brévannes d'un prix inestimable. Il se figura que sa rencontre imprévue avait causé l'agitation, l'anxiété, les larmes de la princesse. Il ignorait que madame de Hansfeld l'avait déjà vu au bal de l'Opéra, il s'étonnait seulement qu'elle eût paru plus accablée qu'irritée de cette rencontre.

Monsieur de Brévannes était non-seulement opiniâtre et égoïste, il était singulièrement vain; malgré la froideur, l'éloignement que madame de Hansfeld lui avait témoignés en Italie, il n'avait jamais désespéré de s'en faire aimer. Son duel funeste, en le forçant de la quitter, n'avait ni éteint son amour, ni ruiné ses espérances, et bien souvent il s'était dit que, sans sa fuite, devenue nécessaire par la rigueur des lois italiennes, il serait parvenu à intéresser Paula Monti par la violence, les excès même de son amour pour elle... et à lui faire oublier le nom de Raphaël, qui, après tout, l'avait provoqué.

La vanité est au moins aussi aveugle que l'amour... Monsieur de Brévannes était aussi vaniteux qu'amoureux; on concevra donc qu'il eût une lueur d'espoir en apprenant que la princesse avait été plus accablée qu'irritée à son aspect... Ce qui lui donnait encore beaucoup à penser était cette circonstance :

Paula avait, ensuite de cette rencontre, longuement écrit dans un livre auquel elle confiait ses plus secrètes pensées...

Il s'agissait évidemment et de la mort de Raphaël et des circonstances qui l'avaient amenée... Donc il devait être question de lui, de Brévannes.

Posséder ce livre, y surprendre les pensées les plus intimes de madame de Hansfeld, tel fut dès lors l'unique désir de monsieur de Brévannes; mais plus la satisfaction de ce désir était importante pour lui, plus il devait craindre d'en compromettre la réussite; il crut donc prudent et habile d'avoir l'air de n'attacher aucune importance à la révélation qu'Iris avait paru lui faire avec la naïveté d'un enfant.

La mulâtresse, surprise de son silence, lui dit :

— Eh bien! monsieur, à quoi songez-vous donc?

— A vous, Iris... Encore une distraction...

— Comment, monsieur, malgré vos promesses?... Et moi qui réponds à toutes vos questions, moi qui vous en dis plus que je ne le devrais... vous ne m'avez pas écoutée?...

— Si... très bien, mais vous le voyez, Iris, les questions que je vous adresse sur la princesse sont bien simples, elles ne la compromettront en rien si vous y repondez; je ne puis encore vous dire quel en est le but... Bientôt peut-être je vous demanderai davantage; mais alors j'aurai, je l'espère, fait assez de progrès dans votre confiance pour que vous ayez toute foi en moi.

— Je ne devrais pas consentir à vous revoir, monsieur... à quoi bon? Je le vois, je ne suis là qu'un moyen de correspondance entre vous et la princesse... Mais pourquoi me plaindre? les malheureux n'ont-ils pas toujours été sacrifiés aux heureux... aux grands de ce monde?

L'imperceptible accent d'amertume avec lequel Iris sembla prononcer ces derniers mots fit tressaillir monsieur de Brévannes; une idée nouvelle lui vint à l'esprit.

Peut-être la fille de compagnie était-elle jalouse de sa maîtresse, et mécontente de sa position, quoi de plus naturel?

Les gens de l'espèce de monsieur de Brévannes, si rusés qu'ils soient, sont presque toujours dupes de leur funeste dédain pour l'espèce humaine, et de leur propension à croire surtout aux mauvais sentimens. Au lieu de supposer, selon toute probabilité, que la mulâtresse était dévouée à sa maîtresse, et de se tenir prudemment sur la réserve, il suffit à monsieur de Brévannes, non pas même d'un mot, mais d'une seule inflexion de voix, pour croire Iris envieuse de madame de Hansfeld et peut-être même hostile à sa maîtresse.

Il était d'autant plus porté à admettre cette hypothèse qu'elle servait parfaitement ses projets. Il eût été pour lui d'une haute importance d'avoir chez madame de Hansfeld un être à sa dévotion, qui ne fût retenu par aucun lien de reconnaissance, par aucun scrupule de dévouement. Voulant pourtant s'assurer de la réalité de son soupçon, il dit à Iris d'un ton affectueux de tendre intérêt :

— Vous êtes heureuse, très heureuse auprès de la princesse... n'est-ce pas?

La jeune fille comprit la portée de cette question, qu'elle avait très habilement amenée. Elle ne répondit pas d'abord, elle soupira, puis, après un silence de quelques secondes, elle dit :

— Oui, oui, très heureuse; et quand bien même je ne le serais pas, à quoi bon me plaindre?...

Puis, dégageant brusquement son bras de celui de monsieur de Brévannes, elle courut vers la petite porte du jardin, restée entr'ouverte.

Étonné de cette fuite soudaine, monsieur de Brévannes la suivit en disant :

— Mais au moins je vous reverrai?...

— Je ne sais, — répondit-elle.

— Mais quand cela? Après-demain? à la même heure?

— Peut-être... et encore... non, non, plus jamais, je suis déjà assez malheureuse.

Et la porte du jardin se referma sur monsieur de Brévannes.

Celui-ci revint chez lui on ne peut plus satisfait de sa première entrevue avec Iris.

Iris, non moins satisfaite, alla rejoindre madame de Hansfeld, et lui rendre compte de son entrevue avec monsieur de Brévannes.

La jeune fille se réservait, néanmoins, de supprimer certains détails se rapportant à un projet infernal récemment éclos dans sa pensée.

X

CHAGRINS.

Quelques jours après l'entrevue d'Iris et de monsieur de Brévannes, au moment où quatre heures venaient de son-

ner à l'église de Saint-Louis, un brouillard, rendu plus intense par le voisinage des deux bras de la Seine qui baignent l'île Saint-Louis, se répandit sur ce quartier solitaire.

Environ à la hauteur de l'ancien hôtel de Bretonvilliers alors en démolition, le quai d'Orléans, n'étant pas encore revêtu d'un parapet, formait un talus très escarpé, qui, à cet endroit, encaissait la rivière.

Un homme enveloppé d'un manteau se promenait lentement sur cette berge, s'arrêtant quelquefois pour regarder le rapide courant de la Seine, gonflée par les pluies d'hiver. Ce quartier, toujours si désert, était plongé dans un morne silence ; la brume s'épaississait de plus en plus, cachait presque entièrement l'autre rive du fleuve, et, voilant à demi les bâtimens abattus de l'hôtel Bretonvilliers, leur donnait une apparence presque grandiose. Ces hautes murailles, en partie détruites, çà et là découpées à jour par de larges baies, vides de fenêtres, dessinant leurs masses noircies par le temps sur le ciel gris, ressemblaient à des ruines imposantes.

L'homme dont nous parlons contemplait avec tristesse l'aspect mélancolique de ce quartier. La tête baissée sur sa poitrine, il marchait lentement le long du talus, s'arrêtant de temps à autre pour écouter le murmure des eaux sur la grève, ou pour regarder d'un œil fixe le courant du fleuve.

Il fut tiré de sa rêverie par un bruit de pas; il leva la tête, et vit s'approcher un homme de grande stature, portant une longue barbe blanche, et marchant d'un pas ferme, quoiqu'il parût de temps à autre tâter le terrain avec sa canne.

Le brouillard était devenu très épais : ce vieillard (le lecteur a déjà reconnu Pierre Raimond), dont la vue était faible et incertaine, au lieu de suivre la ligne du quai, avait beaucoup dévié à droite, et s'avançait directement vers l'homme au manteau, qu'il n'apercevait pas.

Ce dernier, placé sur le bord du talus, se dérangea machinalement pour le laisser passer.

Pierre Raimond atteignit le sommet de la berge, perdit l'équilibre, roula sur la pente de l'escarpement, et disparut dans le fleuve en étendant les bras et en poussant un cri affreux.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Se débarrasser de son manteau, se précipiter dans la Seine, et plonger pour arracher ce malheureux à la mort, tel fut le premier mouvement du prince de Hansfeld, car c'était lui qui se promenait sur ce quai désert, voisin comme on le sait de l'hôtel Lambert.

Frêle, débile, mais d'une organisation très nerveuse, Arnold de Hansfeld pouvait, par une violente surexcitation, trouver dans son énergie une force passagère ; après des efforts inouïs, il parvint à saisir Pierre Raimond.

Le courant était si rapide que, pendant le peu d'instans que dura ce *sauvetage* inespéré, les deux hommes se trouvèrent entraînés bien loin du talus, et heureusement vers un endroit du rivage très plan, très accessible, car les forces de monsieur de Hansfeld étaient à bout.

Dans ce danger, Pierre Raymond, conservant tout son sang-froid, facilita les efforts de son sauveur au lieu de les paralyser, ainsi que cela arrive quelquefois dans ces luttes désespérées contre la mort.

Lorsque monsieur de Hansfeld et Pierre Raimond furent en sûreté sur la grève, le vieux graveur eut, pour ainsi dire, à sauver à son tour son sauveur; à la force factice, fébrile du prince succéda un anéantissement complet.

La nuit approchait, le crépuscule rendait la brume encore plus sombre; en vain Pierre Raimond appela du secours, le bruit du vent et des grandes eaux couvrit sa voix; vains appels d'ailleurs, il ne passait presque personne sur ces quais solitaires.

Monsieur de Hansfeld tremblait convulsivement; frêle et chétif, il lui avait fallu être deux fois courageux pour s'exposer à un si grand péril avec si peu de forces pour le surmonter. Le vieux graveur, encore robuste pour son âge, prit Arnold entre ses bras comme on prendrait un enfant, remonta la grève en marchant avec précaution, et atteignit un escalier qui conduisait au quai.

Pierre Raimond se trouva en face de sa maison, située à l'angle de la rue Poultier et du quai d'Anjou.

Aidé de son portier, le père de Berthe transporta monsieur de Hansfeld dans son appartement, et, malgré son culte pour la chambre de sa fille, il l'y établit devant un bon feu.

Monsieur de Hansfeld commençait à reprendre connaissance; il regardait autour de lui avec étonnement.

— Monsieur, je vous dois la vie... vous m'avez sauvé au risque de périr mille fois... Les termes me manquent pour vous dire ma reconnaisssance! — s'écria le graveur.

— Où suis-je?... Qui êtes-vous, monsieur? — dit Arnold de Hansfeld en cherchant à rassembler ses idées.

— Remettez-vous, monsieur... voici ce qui est arrivé... Tout à l'heure, trompé par le brouillard et par la faiblesse de ma vue, j'ai dévié de mon chemin; je me suis trouvé, sans m'en apercevoir, sur le talus qui encaisse la rivière devant les démolitions de l'hôtel Bretonvilliers; je n'ai pu me retenir sur cette pente rapide, et je suis tombé à l'eau... Alors, n'écoutant que votre généreux dévouement...

— Je me souviens de tout maintenant, — dit le prince.— Je me souviens même que si mon premier mouvement a été de tâcher de vous arracher au péril qui vous menaçait, ma première pensée a été de craindre que ma bonne volonté vous fût fatale... Je suis si faible qu'il vous a peut-être fallu vous défendre de mes maladroits efforts, et me sauver moi-même après vous être sauvé,—dit monsieur de Hansfeld en souriant.

— Non, non, monsieur, rassurez-vous; comme les cœurs braves et généreux, vous avez été fort... tant qu'il vous a fallu être fort pour m'arracher à une mort certaine... Sauvé par vous, j'ai dû à mon tour venir en aide à votre faiblesse, car vous avez plus de courage que de force... Je vous ai transporté ici, chez moi, Pierre Raimond, graveur.

Monsieur de Hansfeld allait sans doute se nommer à son tour, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Pierre Raimond se retourna; Berthe, pâle, les yeux noyés de larmes, les traits bouleversés, se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Mon père, je n'ai plus de refuge que chez toi!...

Berthe s'était, en entrant, si brusquement précipitée dans les bras de son père, qui, retourné vers elle, lui cachait complétement monsieur de Hansfeld, qu'elle n'avait pas aperçu ce dernier.

— Il m'a chassée... chassée de chez lui! — murmura Berthe d'une voix entrecoupée de sanglots, en tenant son père étroitement embrassé.

— Mon enfant, nous ne sommes pas seuls, — dit tout bas le vieillard.

Monsieur de Hansfeld avait tressailli de joie et de surprise à la vue de Berthe... Il retrouvait en elle la jeune femme qui avait fait sur lui une si profonde impression à la Comédie-Française... impression qui s'était changée en une sorte d'amour vague, romanesque, idéal.

On se souvient que la loge du prince était si obscure que madame de Brévannes, malgré sa curiosité, n'avait pu l'apercevoir.

A ces mots de Pierre Raimond : « Nous ne sommes pas seuls, » Berthe, rougissant de confusion, fit un pas vers la porte.

Mais Pierre Raimond prit sa fille par la main, et, lui montrant monsieur de Hansfeld :

— Ma fille... mon sauveur.

— Que dites-vous, mon père?

— Tout à l'heure, perdu au milieu du brouillard, me trompant de chemin, je suis tombé dans la rivière.

— Grand Dieu !

Et Berthe se précipita dans les bras du vieux graveur, le serra fortement contre son cœur, puis le regarda avec anxiété.

— Monsieur se trouvait par hasard sur le quai, — reprit

Pierre Raimond, — il m'a sauvé... Mais ses forces s'étaient épuisées dans la lutte, je l'ai transporté ici...

— Ah! monsieur, — s'écria Berthe, — vous m'avez rendu mon père, alors que je n'ai peut-être jamais eu plus besoin de sa tendresse... et de sa protection!... Hélas! nous ne pouvons rien pour vous; mais Dieu se chargera d'acquitter notre dette...

— Je suis trop payé, madame, en apprenant que j'ai rendu un père à sa fille.

— Mais au moins que nous sachions à qui nous devons tant, — dit Pierre Raimond.

— Quel nom joindre à nos prières en priant Dieu de vous bénir? — ajouta Berthe.

— Je m'appelle Arnold... Arnold Schneider, — dit monsieur de Hansfeld en rougissant et balbutiant un peu.

Pierre Raimond attribua cet embarras à la modestie de son sauveur, et reprit :

— Mais où pourrais-je aller, monsieur, vous rendre grâce de m'avoir conservé mon enfant?

Monsieur de Hansfeld rougit de nouveau ; après un moment de silence, il répondit :

— Si vous le permettez, monsieur, c'est moi qui viendrai quelquefois m'informer de vous, et recevoir ainsi le prix de ce que vous appelez... ma bonne action...

— Je n'insiste pas, monsieur, — dit Pierre Raimond ; — je conçois le sentiment qui vous fait nous cacher votre demeure, peut-être même votre vrai nom. Je respecterai votre réserve... seulement, soyez assez généreux pour venir quelquefois à moi, puisque vous ne me permettez pas d'aller à vous... Promettez-le-moi... épargnez-moi jusqu'à l'apparence de l'ingratitude.

— Je vous le promets, monsieur... Mais je me sens tout à fait remis à cette heure : auriez-vous la bonté, si cela se peut, de me faire venir une voiture?... je ne veux pas abuser plus longtemps de votre hospitalité.

Le portier étant resté dans la chambre du graveur, Berthe alla lui dire d'amener un fiacre.

Au bout de quelques instans, monsieur de Hansfeld sortit de la maison du graveur.

Pierre Raimond quitta ses vêtemens mouillés, et revint trouver sa fille.

En le voyant, Berthe se jeta de nouveau dans ses bras en s'écriant :

— Maintenant je puis sans crainte me livrer à ma joie... tu es là, tu es là... et j'ai failli te perdre... toi... toi... pauvre père!... cela est horrible... Je suis si heureuse de te voir que je ne puis croire que tu aies couru ce péril... Non, non... quand je venais ici, quelque pressentiment m'aurait appris qu'un grand danger te menaçait... car enfin... on n'est pas sur le point de perdre son père sans qu'un affreux brisement de cœur vous en avertisse...

— Calme-toi, chère enfant, la Providence a eu pitié de nous. Aucun pressentiment ne t'a avertie, parce que sans doute je devais être sauvé... Tu le vois, — dit Pierre Raimond en souriant tristement, — tu me rends aussi superstitieux que toi... mais n'oublions jamais ce que nous devons à ce généreux inconnu.

— Oh! jamais... jamais je ne l'oublierai ; mais je crains que ma reconnaissance se confonde et se perde dans ma joie de te revoir, bon, excellent père!... maintenant je n'ai plus que toi au monde... — s'écria Berthe en fondant en larmes.

Pierre Raimond serra tendrement les mains de Berthe dans les siennes, et lui dit avec amertume

— Encore de nouveaux chagrins!... malheureuse enfant!...

— Il ne m'aime plus!... je *lui* suis à charge!.. je lui suis odieuse!... — dit Berthe en fondant en larmes.

— Oh! mes prédictions!... — s'écria douloureusement le vieillard.

— Mon père, ne m'accablez pas!...

— Ce n'est pas un reproche, pauvre petite!... Hélas! c'est un cri de satisfaction amère... Mon amour pour toi ne m'avait pas trompé... Mais qu'y a-t-il donc encore?

— Vous le savez, depuis la pénible scène qui eut lieu ici, le surlendemain de notre arrivée, l'humeur de Charles s'est de plus en plus aigrie, surtout à dater du jour ou nous sommes allés aux Français. Jusqu'alors au moins il avait gardé quelque mesure ; il m'avait même exprimé son regret de s'être montré un peu dur envers vous... Mais à partir de cette funeste représentation aux Français, je dis funeste, parce ce que le lendemain ont commencé pour moi de nouveaux tourmens...

— Et tu me les avais encore cachés? Lorsque tu es venue dimanche... pourquoi ne m'as-tu rien dit?

— Je craignais tant de vous affliger... Mais à présent... mes forces sont à bout. Si vous saviez, mon Dieu!... si vous saviez...

— Courage... mon enfant... courage. Explique-toi, dis-moi tout...

— Eh bien! mon père... depuis cette représentation des Français, l'humeur de mon mari, déjà très irritable... est devenue sombre et méchante. Je le voyais à peine... il sortait toute la journée et ne revenait qu'à une heure avancée de la nuit. A l'heure du repas, il était taciturne, préoccupé... deux ou trois fois il se leva de table avant la fin du dîner et alla se renfermer chez lui. Si je l'interrogeais sur les soucis qu'il parraissait avoir, il me répondait durement que cela ne me regardait pas... depuis, je ne hasardais plus un mot à ce sujet... Ce matin, pourtant... lui voyant l'air plus content que de coutume, je lui dis : « Vous me paraissez mieux aujourd'hui que les autres jours, Charles... » Voilà tout... mon père, pas autre chose, je te le jure.

— Pauvre enfant! continue.

— Ses traits se rembrunirent aussitôt ; il s'écria avec amertume : « A quoi cela me sert-il d'être mieux? A quoi bon espérer... lorque vous êtes là comme une chaîne à laquelle je suis désormais et pour toujours attaché... Maudit maudit soit le jour où j'ai été assez faible pour vous épouser... pour donner comme un sot dans le piége que vous et votre père m'avez tendu!... »

Le vieillard comprima un mouvement de colère, et reprit d'une voix ferme :

— Et puis ensuite... mon enfant...

— Ce reproche était si cruel, si blessant, si peu attendu, que je n'ai su que répondre... j'ai pleuré. Il s'est levé violemment en s'écriant : « *Quel supplice! oh! ma liberté! ma liberté!...* » Mon Dieu! je ne le gêne en rien.. pourtant ; tout ce que je lui demande, c'est de me permettre de venir vous voir.

— Oh! patience... patience!...—s'écria le graveur d'une voix contenue.

— Voyant qu'il me traitait ainsi, — reprit Berthe — je m'écriai : « Charles, voulez-vous vous séparer de moi? si je vous suis à charge, dites-le...

« — Eh bien! oui, » me répondit-il en fureur, « oui, vous m'êtes à charge ; oui, je vous hais... car vous m'avez contraint de faire le plus sot des mariages... et jamais je ne vous le pardonnerai... » — Mais, mon Dieu! lui dis-je, qu'ai-je fait, qu'avez-vous à me reprocher? « Oh! rien! vous êtes trop adroite pour cela... Vous savez bien que si vous me trompiez je vous tuerais, vous et votre complice. Ce n'est pas la vertu qui vous retient dans le devoir, c'est la peur... » En disant ces mots, il est sorti violemment... et votre fille et venue vous trouver, mon père... car elle n'a plus que vous au monde! — s'écria Berthe en fondant en larmes.

— Cela devait être, — dit Pierre Raimond ; — ce cœur égoïste, ce caractère orgueilleux et têtu devait te faire payer cher... bien cher un jour... les sacrifices qu'il s'était imposés pour obtenir ta main à tous prix. Mais cela ne peut pas se passer ainsi... Tu comprends bien qu'il faudra que j'empêche de torturer de la sorte mon enfant chérie ; tu t'es toujours admirablement conduite envers lui... Il ne te brisera pas comme un jouet de son caprice.

— Mais que faire à cela? que faire?

— Sois tranquille... Dieu merci ! j'ai encore de la force et de l'énergie.

— Oh ! de grâce, pas de scènes violentes !

— Pas de violence.. mais de la fermeté. J'ai le bon droit et la raison pour moi, je défends la cause de mon enfant... je suis tranquille. Mais d'abord, il me faut quitter ce logis. Heureusement j'ai vécu assez économiquement avec ce que tu m'as forcé d'accepter pour avoir mis une petite somme de côté... Jointe à la vente de ce modeste mobilier... elle assurera mon entrée à Sainte-Perrine.

— Oh ! mon père... jamais !... jamais !...

— Berthe... mon enfant... tu sais ce que je pense au sujet de ces asiles dus et ouverts à l'infortune honnête ; et d'ailleurs, voyons, crois-tu que dans notre position je puisse avoir la moindre obligation à ton mari ?

— Non, sans doute... Oh ! jamais... après ces durs et humilians reproches.

— Eh bien donc !... que faire ? comment vivre ?

— Écoute donc, mon bon père... Depuis la scène pénible qui a eu lieu ici... il y a quelques jours, lorsque mon mari a osé vous reprocher le secours qu'il vous accordait... j'ai bien réfléchi à votre position, et j'ai, je crois, trouvé un bon moyen de l'améliorer... si vous voulez toutefois me seconder.

— Parle... parle.

— Hélas ! je suis aussi pauvre que vous, mais il me reste, Dieu merci ! le talent que vous m'avez donné... Autrefois, il nous aida à vivre... depuis mon mariage, il a été ma consolation pendant de cruels momens de chagrins... Il sera aujourd'hui notre ressource.

— Chère enfant... que veux-tu dire ?

— Charles me laisse libre de vous consacrer les matinées du jeudi et du dimanche de chaque semaine... Qui m'empêche ces jours-là d'avoir comme autrefois, des écolières dans la chambre que vous m'avez conservée ? je prierai quelques-unes de mes anciennes élèves de m'en chercher... et, pour que l'amour-propre de mon mari n'en souffre pas, je donnerai, s'il le faut, les leçons sous mon nom de fille... De la sorte, bon père, vous ne manquerez de rien, et...

Pierre Raimond interrompit Berthe en la prenant dans ses bras avec attendrissement.

— Pauvre chère enfant !... Non... je ne souffrirai pas que tu joignes les préoccupations de l'étude, du travail, à tes autres chagrins...

— Oh ! mon bon père, ce sera au contraire pour moi la plus charmante des consolations... voyons... me refuserez-vous le seul bonheur peut-être dont je puisse jouir ?

— Non... eh bien ! non... mon enfant bien aimée... cette résolution est noble et belle... l'accepter... c'est l'apprécier ce qu'elle vaut...

— Vous consentez !... — s'écria Berthe avec une joie indicible.

— J'y consens... et cette nouvelle marque de l'élévation de ton cœur m'impose plus que jamais le devoir d'exiger que ton mari te traite avec les égards, les soins, le respect que tu mérites, et, aussi vrai que je m'appelle Pierre Raimond... non-seulement je l'exigerai, mais je l'obtiendrai.

XI

DÉCOUVERTE.

Madame de Hansfeld, continuant d'écrire à monsieur de Morville sous un nom supposé, avait reçu plusieurs réponses. Un matin (quelques jours après que monsieur de Hansfeld eût sauvé la vie du père de Berthe de Brévannes), Iris, revenant du bureau de la poste restante, apporta une lettre à sa maîtresse.

Le cœur de la princesse battit de joie en reconnaissant l'écriture de monsieur de Morville.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Voilà la cinquième fois que j'écris à ma mystérieuse amie, ses consolations me sont tellement douces et précieuses, elles me viennent si bien en aide pour supporter la tristesse où me plonge un amour malheureux, que je ne saurais trop la remercier de son tendre intérêt. Il y a pour moi un charme singulier dans ces confidences à la fois si vagues et si précises faites à une inconnue, qui apprécie l'état de mon cœur avec une délicatesse infinie... J'ai été frappé de ce que vous me dites sur *le bonheur d'aimer, même sans espoir, de même qu'on aime Dieu pour Dieu*, et de trouver *dans la seule dévotion à l'objet adoré une pure et ineffable félicité.* Vos pensées à ce sujet sont en tout si semblables aux miennes... et cela dans leurs nuances les plus insaisissables, qu'à force de m'en étonner, il m'est venu à l'esprit une idée absurde, bizarre, et folle... Cette idée est que.... mais non... je n'oserai pas même vous l'écrire... du moins avant de vous avoir avoué une autre de mes croyances... Je suis fermement convaincu que deux personnes passionnement éprises l'une de l'autre doivent avoir sur l'amour certaines idées absolument semblables... aussi, en conséquence de toutes mes folles pensées, je suis assez fou pour conclure... que vous pourriez bien être... la femme que j'aime... sans espoir, et qui, à un bal de l'Opéra, m'a dit ces mots : *Faust et Childe-Harold*... lors d'une soirée que je n'oublierai de ma vie. »

En lisant ce passage, madame de Hansfeld tressaillit et devint pourpre de surprise, de bonheur et de confusion ; elle continua de lire avec un violent battement de cœur.

« Pardonnez-moi cet espoir insensé... Si je me trompe, ces mots seront incompréhensibles pour vous ; si je ne me trompe pas, il peut néanmoins vous convenir que je *n'aie pas deviné*, alors vous me répondrez que je suis dans l'erreur, et notre correspondance continuera comme par le passé.

« Maintenant, par quel pressentiment, par quel instinct ai-je été amené à croire que ces lettres m'étaient écrites par vous ? Je l'ignore... Sans doute la présence de l'être aimé se manifeste en tout et partout, même malgré le mystère qui semble le plus impénétrable. Si l'on distingue entre mille voix... une voix adorée, pourquoi ne reconnaîtrait-on pas de même l'esprit, la pensée de la femme que l'on chérit ? Si je ne me suis pas trompé... ce phénomène s'expliquerait plus encore par la sincerité que par la sagacité de mon amour. Alors... je vous en supplie, ne me refusez pas la seule consolation qui me reste... j'allai presque dire qui nous reste. Songez à tout le bonheur que nous pouvons encore espérer de cette correspondance... et puis quelle confiance absolue, aveugle, doit nous donner l'un pour l'autre mon étrange découverte ! ne prouverait-elle pas autant en faveur de votre amour que du mien ? Vous ne m'avez pas écrit un mot qui pût vous déceler, et pourtant je vous ai reconnue... Oh ! de grâce, répondez-moi ! Oui, nous pouvons être encore bien heureux, malgré la barrière infranchissable qui nous sépare. Croyant n'être pas aimé de vous, je vous fuyais obstinément, dans la crainte d'augmenter encore les chagrins d'une passion déjà si malheureuse ; mais si vous la partagiez... pourquoi me refuseriez-vous le bonheur de vous rencontrer souvent... tout en restant, aux yeux du monde, étrangers l'un à l'autre ? J'ai juré... non de ne plus vous aimer, cela m'était impossible ; mais j'ai juré, lors même que vous répondriez à mon amour, de ne jamais porter atteinte à la sainteté de vos devoirs, et de ne jamais me présenter chez vous. En restant fidèle, comme je le dois, à ce serment, quels seraient nos torts ? qu'aurions-nous à redouter ? N'êtes-vous pas liée par votre amour comme je le suis par ma parole... parole dont je ne

serais délié que le jour où je *pourrais aspirer à votre main ?*

» Mais à quoi bon entrer dans de pareils détails si mon cœur se trompe... si vous n'êtes pas *vous?* Un mot encore... si j'ai deviné juste, je vous le jure sur l'honneur, personne au monde ne m'a rien dit qui pût me faire soupçonner que vous m'écriviez... Cette découverte est un de ces miracles de l'amour qui ne semblent impossibles qu'aux impies et aux athées.

« L. DE M. »

A la lecture de cette lettre, Paula fut pour ainsi dire éblouie. Cette preuve éclatante de divination dans l'amour la confondait et la ravissait à la fois. Ne fallait-il pas aimer immensément pour arriver à ce point de pénétration ?

Madame de Hansfeld croyait avec raison monsieur de Morville incapable d'un mensonge; aussi elle se livrait en toute sécurité aux enchantemens de cette lettre, qu'elle relut plusieurs fois avec adoration.

Involontairement, la princesse ressentit une sorte de frisson à ce passage où monsieur de Morville disait clairement qu'il ne serait délié de son serment que *si elle devenait veuve.*

Pour la première fois de sa vie, madame de Hansfeld eut une pensée qui lui fit horreur, et qu'elle se reprocha comme un crime.

. . . .

Elle chercha, pour ainsi dire, un refuge dans les nobles sentimens que devait lui inspirer l'amour de monsieur de Morville; comme lui, elle vit un avenir de bonheur dans cet attachement pur et ignoré. Il échapperait au moins à la grossière malignité du monde, et conserverait, caché dans l'ombre, toute sa délicatesse, toute sa fleur, tout son parfum...

Écrire souvent à monsieur de Morville, l'apercevoir quelquefois, se savoir aimée de lui... lui répéter sans cesse qu'elle l'aimait... n'avoir jamais à rougir de cette affection si passionnément partagée... quelles brillantes, quelles radieuses espérances !

Un léger frappement qu'elle entendit à sa porte rappela madame de Hansfeld à elle-même. Elle serra la lettre de monsieur de Morville dans un meuble à secret, et dit :

— Entrez.

La porte s'ouvrit, le prince de Hansfeld entra chez sa femme.

La physionomie du prince était froide et hautaine. On aurait difficilement cru que ses traits fins, mélancoliques, et d'une délicatesse toute juvénile, pussent se prêter à cette expression de dureté glaciale.

La princesse regarda son mari avec autant de surprise que d'inquiétude. jamais elle ne lui avait vu un pareil visage. Arnold était pâle et vêtu de noir.

Voulant dissimuler son embarras, Paula lui dit :

— Êtes-vous dans l'intention de sortir ce soir... Arnold?

— Non, madame... je vous prie de m'accorder quelques momens...

— Je vous écoute.

— J'ai décidé que nous quitterions cet hôtel...

— Comme il vous plaira, monsieur; seulement, après les dépenses toutes récentes que vous y avez faites...

— Cela me regarde.

— Je n'ai plus la moindre objection à élever. Je vous avouerai même franchement... que je suis fort contente d'abandonner ce quartier désert où vous aviez absolument voulu habiter.

— Je suis si bizarre, si original... Mais voici qui vous paraîtra, madame, plus original et plus bizarre encore... nous quitterons cet hôtel après-demain.

— Et où irons-nous loger, monsieur?

— Vous partirez pour l'Allemagne.

— Vous dites, monsieur?

— Que vous partirez pour l'Allemagne.

— C'est une plaisanterie, sans doute?

— Je n'ai guère l'habitude de plaisanter.

— En ce cas, monsieur, puis-je savoir pour quel motif vous quittez si brusquement Paris au milieu de l'hiver?

— Je ne quitte pas Paris... madame... mais *vous*, vous quitterez Paris après-demain... Dans un mois, j'irai probablement vous rejoindre... Je l'ai résolu... cela sera.

Madame de Hansfeld regardait le prince avec stupeur. Souvent il s'était montré courroucé, violent; mais, au milieu de ces emportemens dont Paula cherchait en vain la cause, il y avait des élans de passion, des cris de désespoir dont elle était aussi apitoyée que blessée; jamais de sa vie le prince ne lui avait parlé de ce ton froid, dur et tranchant. Elle répondit donc avec une sorte de crainte causée par la surprise :

— J'espère, monsieur, que vous n'insisterez pas sur ce projet de voyage, lorsque vous saurez qu'il me serait extrêmement désagréable de quitter Paris en ce moment.

— Vous vous trompez, madame... vous partirez...

— Monsieur...

— Madame... après-demain vous partirez.

— Je ne partirai pas...

— Vraiment?

— D'ailleurs, je suis bien folle de prendre au sérieux ce que vous me dites... Quelquefois vos idées sont tellement... bizarres, vos caprices si étranges, vos volontés si éphémères, qu'il y a de l'enfantillage à moi de m'inquiéter de cette nouvelle fantaisie.

— Peu m'importe, madame, que vous vous inquiétiez, pourvu que prévenue vous obéissiez.

— Obéir... le mot est un peu dur... monsieur...

— Il est juste.

— Ainsi, monsieur... c'est un ordre?

— Un ordre.

— Si j'étais capable de m'y soumettre, avouez au moins qu'il serait bien tyrannique...

— Je serais très indulgent.

— Indulgent!... Et qu'avez-vous à me reprocher, monsieur? N'est-ce pas moi... qui ai mille fois été indulgente de supporter vos emportemens, de les soigneusement cacher à tout le monde... Ne m'avez-vous pas cent fois répété que, bien que nous vécussions sous le même toit... j'étais libre de mes actions... Il est vrai que bientôt après vous veniez tout éploré renier vos paroles. Encore une fois, monsieur, tenez, j'ai tort de vous répondre... Je suis sans doute à cette heure, et comme vous, dupe d'une aberration de votre esprit.

— Je suis fou, n'est-ce pas, ainsi que mes bizarreries semblent le faire croire? Oh ! il n'a pas tenu à vous que ces apparences, dont vous étiez la seule cause, que j'affectais par compassion pour vous (vous ne méritez pas que je vous explique le sens de ces paroles); il n'a pas tenu à vous, dis-je, que ces apparences ne devinssent une réalité... Mais je croyais au moins qu'éclairée par ces alternatives de passion et d'horreur...

— D'horreur! — s'écria la princesse.

—D'horreur, — reprit froidement le prince;—je croyais que vous auriez compris l'énormité de vos forfaits et l'opiniâtreté de ma passion qui leur survivait... Mais non !... pas même cela... Heureusement pour moi, à cette heure, la passion est morte; votre dernier trait l'a tuée... Mais l'horreur survit... l'horreur, entendez-vous bien !

— Je vous entends, mon Dieu !... mais je ne vous comprends pas.

— Mais je vous ai aimée, vous portez mon nom... cet abominable secret restera donc enseveli entre vous et moi. Ainsi donc, partez.. au nom du ciel ! partez... et remerciez-moi à genoux d'être aussi clément que je le suis.

Madame de Hansfeld regardait son mari avec épouvante; elle n'avait à se reprocher que son amour pour monsieur de Morville, et cet amour ne méritait pas les reproches affreux dont l'accablait le prince. Celui-ci pourtant semblait plein de raison; il n'y avait rien d'égaré dans

son regard, d'altéré dans son accent. Voulant voir s'il ferait allusion à l'amour qu'elle ressentait pour monsieur de Morville, amour que, par un hasard inexplicable, monsieur de Hansfeld avait peut-être pénétré, elle lui dit :

— Lorsque je vous ai épousé, monsieur, je vous l'ai dit loyalement... mon cœur n'était pas libre... j'ai aimé, passionnément aimé... Ce que je vous disais alors, à cette heure je vous le répète... Je ne vous aime pas d'amour ; mais devant Dieu qui m'entend, jamais je vous ai été infidèle...

— M'être infidèle ! — s'écria le prince, — ce serait une action louable auprès des crimes que vous avez commis.

— Moi ! — s'écria Paula en joignant les mains avec force, — mais c'est une calomnie aussi infâme qu'absurde...

— Comment... vous oserez nier qu'hier soir... Oh! non, jamais! — s'écria le prince en frémissant; — jamais machination plus infernale n'est entrée dans une tête humaine. J'ai frissonné d'épouvante autant que de surprise... Et vous n'êtes pas à genoux... devant moi, les mains suppliantes... Et vous êtes là, froide, méprisante... Mais vous ne savez donc pas qu'il y a des juges et un échafaud, madame!

Paula, cette fois, trembla.

Jusqu'alors elle n'avait souffert des bizarreries de monsieur de Hansfeld que dans ses accès de colère ou plutôt de douleur désespérée. Il lui avait fait de vagues reproches, presque toujours suspendus par des réticences; mais jamais il n'avait formulé contre elle une accusation aussi précise, aussi terrible.

La princesse crut sincèrement que la raison d'Arnold était égarée. Celui-ci prit la stupeur de la princesse pour un aveu tacite, et lui dit d'une voix plus calme, mais avec une indignation profonde et concentrée :

— Vous voyez bien qu'il faut que vous partiez, madame, non par égard pour vous, mais par égard pour mon nom... Je serai censé vous accompagner. Je passe pour fou, — ajouta-t-il avec un sourire amer, — on ne s'étonnera pas de mon départ précipité. Je resterai ici sous un nom emprunté. Excepté madame de Lormoy et un homme de ses amis qui est venu dans sa loge, personne ne me connaît; cette fable sera donc facilement admise... D'ailleurs, je fréquenterai peu le monde; et dans un mois ou deux, avant peut-être, je quitterai Paris pour aller vous rejoindre en Bohême, où vous vous rendrez sous la conduite de Frantz, qui a mes ordres... Alors je vous dirai mes volontés, sinon je vous les écrirai. Ce soir, vous irez à l'Opéra; on répandra le bruit de mon départ subit... Ce sera une bizarrerie de plus; vous pourrez l'attribuer à l'aberration de mon caractère... on y croira sans peine. Vous partirez dans une voiture fermée; tous mes gens vous suivront; on croira facilement que je vous ai accompagnée. Un mot encore. Le mépris et l'exécration que vous m'inspirez sont tels, que je tiens à vous bien persuader que c'est non par clémence, mais par respect pour mon nom que je ne dévoile pas ici tous vos crimes. Mais prenez bien garde; à la moindre hésitation de votre part à m'obéir, soit ici, soit ailleurs, je surmonte ce dégoût, et je vous abandonne à la vengeance divine et humaine.

Et le prince sortit.

Madame de Hansfeld l'avait écouté sans l'interrompre, se disant qu'il fallait toujours se garder de contrarier les fous.

Iris entra d'un air effrayé :

— Ah ! marraine... quel malheur ! — s'écria-t-elle.

— Qu'as-tu ?...

— D'après vos ordres, je suis allée au troisième rendez-vous que m'a donné Charles de Brévannes...

— Eh bien !

— Je lui ai dit que vous ne vouliez pas consentir à le voir...

— Ensuite !

— Il s'est écrié, les yeux brillans de fureur : « Dis à ta maîtresse que je suis là... que si elle ne me donne pas un rendez-vous prochain, où tu assisteras, j'y consens... ce soir, je répands partout l'histoire de Raphaël Monti... ta maîtresse me comprendra... »

— Il a dit cela... il a dit cela ?...

— Et il a ajouté : « Elle doit savoir que je puis la perdre, et je la perdrai. »

— Malheur !... malheur à moi ! Et monsieur de Morville ?... Que pensera-t-il de moi ?... Il croira ces calomnies... le malheureux Raphaël y a bien cru !

— Vous lui indiquerez un rendez-vous dans un endroit retiré... le Luxembourg, m'a-t-il dit, ou le jardin des Plantes... Vous y viendrez avec moi... et il s'y trouvera... Sinon... il parlera. Que faire ?... que faire ?... Ce méchant homme est capable de tout...

Après quelques momens de réflexion, Paula dit à Iris d'une voix ferme :

— Donnez-moi... du papier... une plume...

— Que voulez-vous faire ?

— Donner à monsieur de Brévannes un rendez-vous où tu viendras.

— Y pensez-vous, marraine : écrire... laisser une lettre de vous entre les mains de cet homme ? Quelle imprudence !... Mais... il ne connaît pas votre écriture ?

— Non...

— Si j'écrivais pour vous.

— Tu as raison... écris...

« Après-demain, à dix heures, au jardin des Plantes...
» sous le cèdre du labyrinthe... »

— As-tu écrit ?

— Oui, marraine.

— Signe... « *Paula Monti.* »

—Et s'il veut abuser de ce billet,—dit Iris après avoir signé, — il sera dupe de sa propre infamie...

— Quand lui remettras-tu cette lettre ?

— A l'instant... Il attend votre réponse à la petite porte du quai d'Anjou.

— Va vite et reviens...

— Et j'aurai bien des choses à vous dire que j'apprends à l'instant.

— Qu'est-ce ?

— Depuis huit jours... le prince est allé quatre fois chez un vieil homme nommé Pierre Raimond, qui demeure ici près...

— Et qu'importe !

— Mais Pierre Raimond est le père de Berthe de Brévannes, que vous trouvez si jolie.

— Que dis-tu ?

— Et c'est chez Pierre Raimond que Berthe a deux fois rencontré le prince.

— Lui... lui ?

— Sous un faux nom... sous celui d'Arnold Schneider...

— Ah ! maintenant... je comprends tout ! — s'écria la princesse en mettant ses deux mains sur son front.

— Quoi donc, marraine ?

— Tu le sauras plus tard... laisse-moi.

Iris sortit.

Quelques minutes après, trompé par les perfides paroles d'Iris, monsieur de Brévannes, ivre d'une espérance insensée, couvrait de baisers passionnés le billet qu'il croyait avoir été écrit par la princesse de Hansfeld.

XII

LE LIVRE NOIR.

En proposant à madame de Hansfeld de répondre pour elle à monsieur de Brévannes au sujet de l'entrevue qui devait avoir lieu au jardin des Plantes, non seulement Iris empêchait la princesse de commettre un acte imprudent,

mais, à l'insu de celle-ci, elle la rendait complice d'un projet diabolique.

On se souvient sans doute d'un *livre noir* dont Iris avait parlé à monsieur de Brévannes, et dans lequel, disait-elle, la princesse écrivait presque chaque jours ses plus secrètes pensées.

Rien n'était plus faux.

Jamais Paula n'avait possédé un livre pareil; mais il importait au projet d'Iris que monsieur de Brévannes crût à ce mensonge, et il devait y croire en reconnaissant dans ce livre une écriture pareille à celle du billet que madame de Hansfeld lui avait fait remettre.

On s'étonnera peut-être de la profonde dissimulation d'Iris et de l'opiniâtre et ténébreuse audace de ses desseins. On comprendra peut-être aussi difficilement son affection sauvage, sa jalousie furieuse, qui tournaient presque à une monomanie féroce.

Malheureusement, les faits principaux de cette histoire, les traits saillans du caractère d'Iris sont d'une grande réalité.

Il s'est trouvé une jeune fille aux passions ardentes, implacables, qui les a réunies, concentrées dans l'attachement aveugle qu'elle avait pour sa bienfaitrice, attachement singulier, qui tenait de la vénération filiale par son religieux dévouement, de la tendresse maternelle par sa familiarité charmante et pure, de l'amour par sa jalousie vindicative.

Si dans la suite de cette histoire on trouve chez Iris une assez grande puissance d'imagination jointe à un esprit inventif, rusé, adroit, hardi; si quelques-unes de ses combinaisons semblent ourdies avec une perfidie, avec une habileté ordinairement rares chez une fille de cet âge, nous le répèterons, la solitude avait singulièrement développé ses facultés naturelles, incessamment tendues vers un même but; forcée d'agir seule et à l'ombre de la plus profonde dissimulation, tout moyen lui semblait bon pour arriver à ce terme unique de ses désirs :

Isoler sa maîtresse de toute affection ;

Faire, pour ainsi dire, le *vide* autour d'elle, et lui devenir d'autant plus nécessaire que tous les autres attachemens lui manqueraient.

Ce dernier vœu d'Iris avait été jusqu'alors trompé.

Sans doute madame de Hansfeld ressentait pour sa demoiselle de compagnie un véritable attachement, lui témoignait une confiance sans bornes, se montrait à son égard affectueuse et bonne; mais cet attachement ne suffisait pas au cœur d'Iris.

Elle éprouvait d'amers, de douloureux ressentimens de ce qu'elle appelait une déception; mais comme elle ne pouvait haïr sa maîtresse, son exécration s'accumulait sur les personnes qui inspiraient quelque intérêt à la princesse.

Ces explications étaient nécessaires pour préparer le lecteur aux incidens qui vont suivre.

Dans les deux entretiens qui succédèrent à sa première entrevue avec monsieur de Brévannes, Iris, d'après l'ordre de Paula, avait tâché de deviner quelles étaient les intentions de cet homme.

Si infâme qu'elle fût, la calomnie qu'il pouvait répandre était redoutable pour madame de Hansfeld. Raphaël avait cru à son abominable mensonge; comment le monde, ou plutôt monsieur de Morville (c'était le monde pour Paula), n'y croirait-il pas?

Madame de Hansfeld ne savait que résoudre. Depuis qu'elle aimait monsieur de Morville, elle abhorait plus encore monsieur de Brévannes; aussi n'eut-elle pas assez d'indignation, assez de mépris pour qualifier l'audace de ce dernier, lors de ses tentatives pour obtenir une entrevue avec elle, par l'intermédiaire d'Iris. Mais celle-ci fit sagement observer à sa maîtresse que la colère de monsieur de Brévannes serait dangereuse, et qu'au lieu de l'exaspérer il fallait tâcher de l'éconduire doucement.

Malheureusement l'amour violent et opiniâtre du mari de Berthe ne s'accommoda pas de ces ménagemens. Ainsi qu'on l'a vu lors de son troisième entretien avec Iris, il lui déclara positivement qu'il parlerait si la princesse lui refusait plus longtemps une entrevue.

Iris avait continué de jouer son double rôle pour augmenter la confiance de monsieur de Brévannes, feignant de pas avoir à se louer de sa maîtresse afin d'éloigner tout soupçon de connivence, et paraissant très flattée des galantes cajoleries de monsieur de Brévannes.

Elle lui laissait entendre que madame de Hansfeld semblait éprouver à son égard une sorte de colère mêlée d'intérêt... bizarre ressentiment qu'Iris ne s'expliquait pas, disait-elle, car elle était censée ignorer ce qui sétait passé à Florence entre monsieur de Brévannes et Paula. Telle était la source des secrètes espérances du mari de Berthe, espérances nées de son aveugle amour-propre et augmentées par les fausses confidences d'Iris.

Ceci posé, nous conduirons le lecteur dans la petite maison que possédait monsieur de Brévannes dans la rue des Martyrs, et qu'il occupait alors tout seul.

C'était le lendemain du jour où Iris lui avait remis le prétendu billet de la princesse. En le recevant, monsieur de Brévannes avait osé pour la première fois parler du *livre noir*, de son désir de le posséder pendant un moment.

Iris, après des difficultés sans nombre, avait répondu qu'il serait peut-être possible de soustraire ce livre le lendemain, pour quelques heures seulement, la princesse devant aller passer la matinée chez madame de Lormoy, tante de monsieur de Morville.

Monsieur de Brévannes avait demandé à la jeune fille d'apporter le précieux mémento rue des Martyrs; il le lirait en sa présence, et le lui remettrait à l'instant avec la récompense due à un tel service, récompense qu'elle promit d'accepter, pour ne pas éveiller les soupçons de monsieur de Brévannes.

Ce dernier attendait donc Iris dans le petit salon dont nous avons parlé.

Si l'on n'a pas oublié le caractère de monsieur de Brévannes, son indomptable opiniâtreté, son orgueil, son acharnement à réussir dans ce qu'il entreprenait; si l'on pense que sa volonté, son obstination, sa vanité étaient mises en jeu par un amour profond, exalté, contre lequel il se débattait depuis depuis deux ans, on concevra avec quelle violence passionnée il désirait être aimé de madame de Hansfeld, cette femme si séduisante, si enviée, si respectée.

Il était midi. Monsieur de Brévannes attendait Iris avec une extrême impatience dans la petite maison de la rue des Martyrs.

Madame Grassot, gardienne de cette mystérieuse demeure, restait à l étage supérieur. La jeune fille arriva· monsieur de Brévannes courut à sa rencontre.

Iris paraissait tremblante et effrayée. Monsieur de Brévannes la rassura et la fit entrer dans le salon; elle tenait à la main un petit album relié en maroquin noir et fermé par une serrure d'argent. Frémissant de joie et d'impatience à la vue de ce livret, monsieur de Brévannes prit sur la cheminée une bague ornée d'un assez gros brillant, la passa au doigt d'Iris, malgré sa faible résistance.

— De grâce! charmante Iris,— lui dit-il,— recevez ce faible gage de ma reconnaissance. Cette jolie main n'a pas besoin d'ornement, mais c'est un souvenir que je vous demande en grâce de porter... Vous m'avez promis de l'accepter.

— Sans doute... mais je ne sais si je dois... ce diamant...

— Qu'importe le diamant!... c'est seulement de la bague qu'il s'agit.

— Et c est aussi la bague que j'accepte,— dit Iris avec un sourire d'une tristesse hypocrite,— puisque ma condition m'expose à de certaines récompenses.

— Si j'ai choisi ce diamant, — reprit monsieur de Brévannes,— c'est qu'il offre l'emblème de la pureté et de la durée de ma reconnaissance.

Et il tendit la main vers le livre noir.

— Non, non,— dit Iris en paraissant encore combattue par le devoir, — cela est horrible... Je me damne pour vous.

— Mais quel mal faites-vous? c'est tout au plus une indiscrétion, ma chère Iris; puisque votre maîtresse est souvent injuste envers vous, c'est de votre part une petite vengeance permise... et innocente.

— Oh! je suis inexcusable, je le sens... et puis une fois que vous aurez lu ce livre... vous oublierez la pauvre Iris... vous n'aurez plus besoin d'elle... Mais de quoi me plaindrai-je? n'aurez-vous pas d'ailleurs payé ma trahison, — ajouta-t-elle avec amertume.

— Cette petite fille s'est affolée de moi, — pensa monsieur de Brévannes, — comment diable m'en débarrasserai-je? Est-ce que maintenant qu'elle a ma bague elle ne voudrait plus se dessaisir du livre? — Il reprit tout haut d'un ton pénétré: — Vous vous trompez, Iris. D'abord, je ne me croirai jamais quitte envers vous... Quant à vous oublier... ne le craignez pas... Pour mon repos, je voudrais le pouvoir... Il faut toute la gravité des choses dont j'ai à entretenir votre maîtresse pour me distraire un peu de mon amour pour vous... Iris, car je vous aime... Mais ne parlons pas de cela maintenant... De graves intérêts sont en jeu... Comment se trouve votre maîtresse?

— Elle est rêveuse et triste depuis qu'elle vous a accordé l'entrevue que vous demandiez si impérieusement.

— Elle m'y a forcé... J'étais si malheureux de son refus, que je me suis oublié jusqu'à lui faire cette menace, que je ne regrette plus, car j'ai ainsi obtenu ce que je désirais dans son intérêt et dans le mien... Mais elle est rêveuse et triste, dites-vous?

— Oui... quelquefois elle reste longtemps comme accablée... puis tout à coup elle se lève impétueusement et marche pendant quelque temps avec agitation.

— Et à quoi attribuez-vous ses préoccupations?

— Je ne sais...

— Ce livre que vous hésitez à me confier et que je n'ose plus vous demander nous l'apprendrait.

— Oh! je ne tiens pas à savoir les secrets de la princesse... C'est pour vous être agréable, pour vous obéir que j'ai soustrait ce livre... la clef est à son fermoir, je ne l'ai pas ouvert.

— Eh bien! ouvrons-le... Maintenant ce que vous appelez la méchante action est commise. Il ne s'agit plus que de me rendre un grand service. Hésitez-vous encore? Je sais que ne n'ai d'autre droit à cette bonté de votre part que...

— Tenez, tenez, lisez vite, — dit Iris en détournant la tête et en donnant l'album à monsieur de Brévannes. — Ce que je fais est infâme; mais je ne puis résister à l'influence que vous avez sur moi.

— Influence d'une volonté ferme, — pensa monsieur de Brévannes en ouvrant précipitamment le livre noir, où il lut ce qui suit, pendant qu'Iris, accoudée à la cheminée, la figure dans ses mains, et n'ayant pas l'air de voir sa dupe, l'examinait attentivement dans la glace.

Iris avait écrit les passages suivans d'une main en apparence émue et mal affermie, comme si les idées se fussent pressées confuses et désordonnées dans la tête de la princesse:

« Je viens de le revoir à la Comédie-Française. Toutes mes douleurs, tous mes regrets se sont réveillés à son aspect.

« Il me poursuivra donc partout... Jamais je n'ai éprouvé une commotion plus violente; être obligée de tout cacher aux regards pénétrans du monde, aux regards indifférens de mon mari... Est-ce la haine, l'indignation, la colère qui m'ont ainsi bouleversée?

« Oui... n'est-ce pas de la haine, de l'indignation, de la colère que je dois ressentir contre celui qui a tué le fiancé à qui j'étais promise et que j'aimais depuis mon enfance? Ne dois-je pas exécrer celui qui m'a déshonorée par une calomnie infâme?... Oh! oui... je le hais... je le hais, et pourtant!... »

Ici se trouvaient quelques mots indéchiffrables; ils terminaient ce premier passage, et fournirent à monsieur de Brévannes le texte d'une foule de conjectures.

Ces mots « *et pourtant!* » lui semblaient surtout une réticence d'un heureux augure.... il continua.

« J'étais tellement épouvantée de ma pensée de tout à l'heure, que je n'ai osé continuer... ni confier au papier... hélas! mon seul confident... ce qui causait mon effroi...

« Je devrais dire ma honte... Quel abîme que notre âme!... quels contrastes!... Oh! non, non; je hais cet homme... Il y a dans la persistance avec laquelle il a poursuivi son dessein quelque chose d'infernal... et si ce que je ressens à son égard diffère de la haine, c'est qu'un vague effroi se joint à cette haine. Oui, c'est cela sans doute... Et puis il s'y joint encore une sorte de regret de voir une volonté si ferme, une opiniâtreté si grande employées à mal faire, à nuire, à calomnier!

« En se vouant à de nobles desseins, quels admirables résultats n'eût-il pas obtenus!...

« Oui, je suis épouvantée quand je songe à l'habileté avec laquelle il est parvenu à s'introduire autrefois chez nous, à se rendre indispensable à nos intérêts; avec quelle dissimulation impénétrable il m'avait caché son amour... dont il ne m'a parlé qu'une seule fois; avec quelle indignation je l'ai accueilli...

« Ne devais-je pas croire, quoiqu'il m'ait dit le contraire, que les soins qu'il rendait à ma tante étaient sérieux? M'étais-je trompée? Voulais-je me tromper à cet égard?

« L'abominable calomnie dont j'ai été victime ne m'a pas même instruite de la vérité. Pauvre tante! que de chagrins elle m'a causés, sans le savoir!..

« Il n'a manqué à cet homme que de placer mieux son amour, son dévouement passionné... Sans doute il eût vaillamment aimé une femme libre de son cœur... mais pourquoi m'a-t-il aimée, moi? N'étais-je pas fiancée à Raphaël? Ne m'avait-il pas souvent entendue parler de notre prochain mariage?.. Et après un premier et dernier aveu... il a recouru à la plus infâme calomnie pour déshonorer celle à qui une fois, une seule fois, il avait parlé d'amour...

« Il me semble que je suis soulagée en épanchant ainsi les pensées qui me sont si douloureuses.. Oui, cela m'aide à lire dans mon cœur...

« Hélas! j'étais déjà si malheureuse! avais-je besoin de ce surcroît de chagrins?.. Oh! soyez maudit! vous qui m'avez presque forcée à un mariage sans amour... en tuant mon fiancé... que j'aimais tendrement...

« Oui; je l'aimais d'un attachement d'enfance, qui s'était changé avec les années en un sentiment plus vif que l'amitié, mais plus calme que l'amour...

« Quelle est ma vie maintenant? Horrible... horrible!.. avec toutes les apparences du bonheur... si la richesse est le bonheur.. à jamais enchaînée à un homme qui, bien souvent, hélas! me fait regretter le sort de Raphaël.

« Pauvre Raphaël! mourir si jeune!.. Hélas! en provoquant monsieur de Brévannes, il cédait à un élan de juste et courageux désespoir... Et pourtant son meurtrier a, de son côté, non sans raison, invoqué le droit de légitime défense...

« Il n'importe! Raphaël au moins ne souffre plus; moi je souffre chaque jour; chaque instant de ma vie est un supplice... Que faire?

« Se résigner.

« Pour sortir de ma douloureuse apathie, il m'a fallu revoir cet homme qui a causé tous mes chagrins,

« Chose étrange! je m'étais fait une idée toute autre de ce que je devais, selon moi, ressentir à son aspect... Oui, je l'avoue avec horreur (qui saura jamais cet aveu?) mon courroux, mon exécration, ne me semblent pas à la hauteur de ses crimes...

« En vain je maudis ma faiblesse... en vain je me dis

que cet homme m'a calomniée d'une manière infâme ; en vain je me répète qu'il a tué Raphaël, qu'il est presque l'auteur des maux que j'endure... qu'il peut à cette heure me perdre... Et malgré moi j'ai la lâcheté de penser que c'est l'amour que je lui ai inspiré qui l'a plongé dans cet abîme d'horribles actions... Oserais-je le dire? je me sens quelquefois capable de l'excuser. »

Monsieur de Brévannes sentait son cœur battre avec violence ; son orgueil effréné, l'aveuglement de sa passion servaient Iris au delà de toute espérance.

Rien de plus vulgaire, de plus suranné, mais aussi de plus vrai que cet adage : *On croit ce que l'on désire.*

Dans ces pages qu'il supposait écrites par madame de Hansfeld, monsieur de Brévannes voyait la preuve d'une impression qui tenait à la fois de la haine et de l'amour, de la terreur et de l'admiration.

Admiration à peine avouée, il est vrai, mais qui, selon la vanité de monsieur de Brévannes, n'était que de l'amour ignoré ou combattu.

Une circonstance assez étrange, habilement exploitée par Iris, contribuait à augmenter l'erreur de monsieur de Brévannes : il n'avait fait qu'un seul aveu à Paula, et, d'après les fragmens que nous venons de citer, il pouvait croire que celle-ci n'avait pas répondu à sa passion par jalousie des soins apparens qu'il rendait à sa tante; enfin, il pouvait aussi croire son abominable calomnie, sinon oubliée, du moins presque excusée par ces mots prétendus de la princesse : « C'est l'amour que je lui ai inspiré qui l'a plongé dans cet abîme d'horribles actions; je me sens quelquefois capable de l'excuser. »

Quant à la mort de Raphaël, que Paula aimait d'un « sentiment plus vif que l'amitié, plus calme que l'amour, » ce meurtre, presque justifié par l'agression de cet infortuné, était, il est vrai, une ces causes qui combattaient le plus vivement l'irrésistible penchant de madame de Hansfeld pour monsieur de Brévannes.

Sans l'autorité du *livre noir*, il eût fallu un complet aveuglement pour expliquer ainsi la conduite de madame de Hansfeld ; mais monsieur de Brévannes, croyant lire un écrit tracé par elle, avait trop d'orgueil et d'amour pour ne pas accepter cette interprétation, d'ailleurs si naturelle.

Pourquoi monsieur de Brévannes se serait-il défié d'Iris? Pourquoi l'aurait-il crue capable d'une si étrange supercherie? Quant à la princesse, dans quel but aurait-elle écrit ces pages que personne ne devait lire ?

En supposant que, d'accord avec Iris, elle eût autorisé cette communication afin de persuader à monsieur de Brévannes que ses torts étaient effacés par l'amour, un tel dessein ne pouvait que le flatter.

On comprendra donc qu'il continua la lecture du livre noir avec un intérêt et un espoir croissans.

« Que me veut donc cet homme? Il est parvenu à se ménager une entrevue avec Iris ; pauvre enfant, simple et ingénue, il lui a proposé de se charger d'une lettre pour moi, elle a refusé? Que peut-il donc me vouloir ?.. quelle est donc son audace? comment supporterait-il mon regard ?

« Cet homme est fou... qu'a-t-il à me dire ? penserait-il à excuser sa conduite? mais je...

« Hier, je n'ai pu continuer ; j'ai été interrompue par l'arrivée de mon mari.

« Le prince a donc étudié toute sa vie les effets de la douleur, pour porter des coups plus assurés. Mais c'est un monstre... mais il a des raffinemens de tortures inouïs !.. Oh ! maintenant, je comprends pourquoi je ne hais pas assez monsieur de Brévannes... toute ma haine s'est usée contre mon bourreau.

« Et être pour la vie... pour la vie enchaînée à cet homme !... Ne pouvoir briser ces liens odieux... que par la mort...

« Oh ! qu'elle me frappe donc, qu'elle me frappe bientôt ! Puisqu'il faut que l'un de nous deux meure pour rompre cette horrible union, que ce soit moi... plutôt que mon mari !.. »

Monsieur de Brévannes frémit à ces paroles, et s'écria en s'adressant à Iris :

— La princesse est donc bien malheureuse ?

— Bien malheureuse.... — répondit sourdement Iris.

— Son mari est donc sans pitié pour elle?

— Sans pitié...

Monsieur de Brévannes continua de lire :

« Oui, oui, la mort !.. Je ne mérite pas de vivre... j'ai été infidèle à la mémoire de Raphaël... je ne mérite aucune commisération; si mon mari est un monstre de cruauté, que suis-je donc, moi, qui ne puis détacher ma pensée de l'homme qui a causé tous mes maux en tuant mon fiancé !...

« Oh ! j'ai honte de moi-même... Il faut que j'écrive ces horribles choses. . que je les voie, là... matériellement.. sous mes yeux.. pour que je les croie possibles...

« Arriver, mon Dieu ! à ce dernier degré d'abaissement !

« Est-ce ma faute, aussi ? La douleur déprave tant !.. Oui.. elle déprave, elle rend criminelle... car quelquefois, brisée par le désespoir, je m'écrie : Puisqu'il était dans la destinée de monsieur de Brévannes d'être meurtrier... pourquoi le sort, au lieu de livrer Raphaël à ses coups, ne lui a-t-il pas livré mon bourreau ? »

Ces pages s'arrêtaient là.

Iris avait voulu sans doute laisser monsieur de Brévannes réfléchir mûrement sur ce vœu homicide.

Il s'écria vivement en fermant le livre :

— Iris vous n'avez rien lu de ce qui est écrit là ?..

La jeune fille parut ne pas avoir entendu ces paroles; elle regardait fixement monsieur de Brévannes.

— Iris, — reprit-il, — vous n'avez rien lu de ces pages?

— Rien, rien, — dit-elle en sortant de sa rêverie, — que m'importe ce livre !

— Elle ne songe qu'à moi, — pensa-t-il, — son indiscrétion n'est pas à craindre. — Il referma le livre, le rendit à la jeune fille et lui dit : — Vous avez, sans le savoir, rendu le plus grand service à votre maîtresse.

— Vous l'aimez ? — lui demanda brusquement Iris, en attachant sur lui un regard perçant.

— Moi ! — dit monsieur de Brévannes de l'air du monde le plus détaché, — singulière preuve d'amour que de cruellement menacer la femme qu'on aime. Non, non, je n'ai pas d amour pour elle... l'austère amitié peut seule recourir à des moyens si extrêmes.

— Il faut bien vous croire, — dit tristement Iris en reprenant le livre.

— Adieu, Iris, à demain, — dit monsieur de Brévannes; — vous rappellerez bien à madame de Hansfeld l'entrevue qu'elle m'a promise.

— Elle n'y manquera pas... Mais j'y songe : au nom du ciel ! que rien ne puisse lui faire soupçonner que vous avez lu dans ce livre ; je serais perdue.

— Rassurez-vous, ma chère Iris, j'aurai l'air d'être aussi étranger qu'elle à ses pensées les plus secrètes... Rien ne trahira la connaissance que j'en ai. Promettez-moi seulement de m'apporter encore ce livre ; il serait pour moi de la dernière importance de le consulter ensuite de l'entrevue que j'aurai demain avec votre maîtresse... Me le promettez-vous?

— Encore mal faire... encore abuser de sa confiance... Ah ! maintenant je n'ai plus le droit de me plaindre de son injustice.

— Iris, je vous en supplie.

— Vous me le demandez, n'est-ce pas pour moi plus qu'un ordre.

Dans sa reconnaissance, monsieur de Brévannes prit la main d'Iris, et, l'attirant près de lui, voulut la baiser au front; la jeune fille le repoussa violemment et fièrement, à la grande surprise de monsieur de Brévannes, qui croyait combler les vœux de la jeune fille en se montrant si *bon seigneur.*

En arrivant sur le quai, Iris jeta à la rivière la bague qu'elle avait reçue pour prix de sa trahison.

Après avoir attentivement lu le *livre noir*, monsieur de Brévannes tomba dans une méditation profonde. Il n'en doutait pas, il était aimé, mais madame de Hansfeld combattait de toutes ses forces ce penchant involontaire.

Son mari la rendait si horriblement malheureuse, qu'elle allait quelquefois jusqu'à désirer sa mort.

Quoique le vœu lui parût toucher à l'exagération, monsieur de Brévannes regardait toutes ces circonstances comme favorables pour lui, et il attendait avec anxiété le moment du rendez-vous que madame de Hansfeld lui avait donné pour le lendemain au jardin des Plantes.

XIII

ARNOLD ET BERTHE.

Madame de Brévannes avait plusieurs fois rencontré chez Pierre Raimond monsieur de Hansfeld sous le nom d'Arnold Schneider; il avait sauvé la vie du vieux graveur, rien de plus naturel que ses visites à ce dernier.

Berthe ayant résolu de recommencer d'enseigner le piano pour subvenir aux besoins de son père, venait chez lui trois fois par semaine, et y restait jusqu'à trois heures pour donner, en sa présence, ses leçons de musique.

On n'a pas oublié que Berthe avait fait sur monsieur de Hansfeld une impression profonde, la première fois qu'il l'avait aperçue à la Comédie-Française. Lorsqu'il la rencontra ensuite chez Pierre Raimond, qu'il venait d'arracher à une mort presque certaine, vivement frappé de la circonstance qui le rapprochait ainsi de Berthe, Arnold y vit une sorte de fatalité qui augmenta encore son amour.

Le charme des manières de monsieur de Hansfeld, la grâce de son esprit, ses prévenances respectueuses, presque filiales pour Pierre Raimond, changèrent bientôt en une affection sincère la reconnaissance que le vieillard avait d'abord vouée à son sauveur.

Arnold était simple et bon, il parlait avec un goût et un savoir infini des grands peintres, objet de l'admiration passionnée du graveur, qui avait employé une partie de sa vie à reproduire sur le cuivre les plus belles œuvres de Raphaël, du Vinci et du Titien ; il avait montré à Arnold ces travaux de sa jeunesse et de son âge mûr; Arnold les avait appréciés en connaisseur et en habile artiste.

Ses louanges ne décelaient pas le complaisant ou le flatteur; modérées, justes, éclairées, elles en étaient plus précieuses à Pierre Raimond, qui avait la conscience de son art; comme les artistes sérieux et modestes, il connaissait mieux que personne le fort et le faible de ses ouvrages. Ce n'était pas tout : Arnold semblait, par ses opinions politiques, appartenir à ce parti exalté de la jeune Allemagne qui offre beaucoup d'analogie avec certaines nuances de l'école républicaine.

Grâce à ces nombreux points de contact, la récente intimité de Pierre Raimond et d'Arnold se resserrait chaque jour davantage. Ce dernier était de bonne foi, il ressentait véritablement de l'attrait pour ce rude et austère vieillard, qui conservait dans toute leur ardeur les admirations et les idées de sa jeunesse.

Monsieur de Hansfeld était d'une excessive timidité ; les obligations de son rang lui pesaient tellement que, pour leur échapper, il avait affecté les plus grandes excentricités. Ses goûts, ses penchans le portaient à une vie simple, obscure, paisiblement occupée d'arts et de théories sociales. Aussi, même en l'absence de Berthe, il trouvait dans les deux pauvres chambres de Pierre Raimond plus de plaisir, de bonheur, de contentement qu'il n'en avait trouvé jusqu'alors dans tous ses palais.

S'il avait seulement voulu dissimuler ses assiduités auprès de Berthe sous de trompeuses prévenances envers le graveur, celui-ci avait trop l'instinct du vrai pour ne pas s'en être aperçu, et trop de rigide fierté pour ne pas fermer sa porte à Arnold.

Pierre Raimond n'ignorait pas que son jeune ami trouvait Berthe charmante, et qu'il admirait autant son talent d'artiste que la candeur de son caractère, que la grâce de son esprit.

Dans son orgueil paternel, loin de s'alarmer, Pierre Raimond se réjouissait de cette admiration. N'avait-il pas une confiance aveugle dans les principes de Berthe? Ne devait-il pas la vie à Arnold ? Comment supposer que ce jeune homme au cœur noble, aux idées généreuses, abuserait indignement des relations que la reconnaissance avait établies entre lui et l'homme qu'il avait sauvé.

Aux yeux de Pierre Raimond, cela eût été plus infâme encore que de déshonorer la fille de son bienfaiteur.

Enfin, Arnold avait dit appartenir au peuple, et, dans l'exagération de ses idées absolues, Pierre Raimond lui accordait une confiance qu'il n'eût jamais accordée au prince de Hansfeld.

Berthe, d'abord attirée vers Arnold par la reconnaissance, avait peu à peu subi l'influence de cet être bon et charmant. Il assistait souvent, en présence du vieux graveur, aux leçons de musique de Berthe; il était lui-même excellent musicien, et quelquefois Berthe l'écoutait avec autant d'intérêt que de plaisir parler savamment d'un art qu'elle adorait, raconter la vie des grands compositeurs d'Allemagne, et lui exposer, pour ainsi dire, la poétique de leurs œuvres, et en faire ressortir les innombrables beautés.

Que de douces heures ainsi passées entre Berthe, Arnold et Pierre Raimond ! Celui-ci ne savait pas la musique ; mais son jeune ami lui traduisait, lui expliquait pour ainsi dire la pensée musicale des grands maîtres, l'analysant phrase par phrase, et faisant pour l'œuvre de Mozart, de Beethoven, de Gluck, ce qu'Hoffmann a si merveilleusement fait pour *Don Juan*.

Berthe, profondément touchée des soins d'Arnold pour Pierre Raimond, leur attribuait à eux seuls la vive sympathie qui, chaque jour, la rapprochait davantage du prince. Celui-ci était d'autant plus dangereux qu'il était plus sincère et plus naturel ; rien dans son langage, dans ses manières, ne pouvait avertir madame de Brévannes du péril qu'elle courait.

La conduite d'Arnold était un aveu continuel, il n'avait pas besoin de dire un mot d'amour; si par hasard il se trouvait seul avec Berthe, son regard, son accent étaient les mêmes qu'en présence du graveur. Celui-ci rentrait-il, Arnold pouvait toujours finir la phrase qu'il avait commencée.

Comment madame de Brévannes se serait-elle défiée de ces relations si pures et si paisibles? Jamais Arnold ne lui avait dit : « Je vous aime ; » jamais elle n'avait un moment songé qu'elle pût l'aimer, et déjà ils étaient tous deux sous le charme irrésistible de l'amour.

Nous le répétons, par un singulier hasard, ces trois personnes, sincères dans leurs affections, sans défiance et sans arrière-pensée, s'aimaient : Arnold aimait tendrement le vieillard et sa fille, ceux-ci lui rendaient vivement cette affection ; tous trois enfin se trouvaient si heureux, que, par une sorte d'instinct conservatif du bonheur, ils n'avaient jamais songé à analyser leur félicité, ils en jouissaient sans regarder en deçà ou au delà.

La seule chose qui aurait pu peut-être éclairer Berthe sur le sentiment auquel son cœur s'ouvrait de jour en jour, était l'espèce d'indifférence avec laquelle elle supportait les duretés de son mari ; elle s'étonnait même vaguement de ressentir alors si peu des blessures naguère si douloureuses...

Lorsque son père, profondément irrité contre monsieur de Brévannes, lui avait sérieusement, presque sévèrement demandé compte des procédés de monsieur de Brévannes,

elle n'avait pas menti en répondant que depuis quelque temps elle ne s'en tourmentait plus.

Le vieillard avait eu d'autant plus de foi aux paroles de Berthe, que peu à peu elle redevenait calme, souriante, et que sa physionomie, autrefois si triste, révélait alors la plus douce quiétude.

Peut-être blâmera-t-on l'aveugle confiance de Pierre Raimond ; cette confiance aveugle était une des nécessités de son caractère.

Ces antécédens posés, nous conduirons le lecteur dans le modeste réduit de Pierre Raimond, le lendemain du jour où monsieur de Hansfeld avait signifié à sa femme qu'elle devait quitter Paris dans trois jours.

Un bon feu pétillait dans l'âtre, au dehors la neige tombait et la bise faisait rage ; Pierre Raimond était assis d'un côté de la cheminée, Arnold de l'autre ; depuis que le prince était amoureux, ses traits reprenaient une apparence de force et de santé, quoique son visage fût toujours un peu pâle.

Une grande discussion s'était élevée entre Pierre Raimond et Arnold, car, pour compléter le charme de leur intimité, ils différaient de manière de voir sur quelques questions artistiques, entre autres sur la façon de juger Michel-Ange.

Arnold, tout en rendant un juste hommage à l'immense génie du vieux tailleur de marbre, ne ressentait pour ses productions aucune sympathie, quoiqu'il comprît l'admiration qu'elles inspiraient; le goût délicat et pur d'Arnold, surtout épris de la beauté dans l'art, s'effrayait des sombres et terribles écarts du fougueux Buonarotti, et leur préférait de beaucoup la grâce divine de Raphaël.

Pierre Raimond défendait *son vieux sculpteur* avec énergie, et il se passionnait autant pour la fière indépendance du caractère de Michel-Ange que pour la gigantesque puissance de son talent.

— Votre tendre Raphaël avait l'âme amollie d'un courtisan, — disait le vieillard à Arnold, — tandis que le rude créateur du *Moïse* et de la chapelle Sixtine avait l'âme républicaine ; et il devait menacer, comme il l'en a menacé, le pape Jules de le jeter en bas de son échafaudage s'il lui manquait de respect.

Monsieur de Hansfeld ne put s'empêcher de sourire de l'exaltation de Pierre Raimond, et répondit :

— Je ne nie pas l'énergie un peu farouche de Michel-Ange; il était, malheureusement, d'un caractère morose, fier, taciturne, ombrageux, altier et difficile.

— Malheureusement !.. Qu'entendez-vous par ce mot... malheureusement?

— J'entends qu'il était malheureux, pour les sincères admirateurs de ce grand homme, de ne pouvoir nouer avec lui des relations agréables et douces.

— Je l'espère bien. Est-ce que vous le prenez pour un Raphaël, pour un homme banal comme votre héros? Car, — ajouta le graveur avec un accent de dédain, — il n'y avait personne au monde d'un caractère plus facile, plus insinuant, plus aimable que votre Raphaël.

— Vous reconnaissez au moins ses qualités..

— Ses qualités !!! c'est justement à cause de ces *qualités* insupportables que je le déteste comme homme, quoique je le vénère comme artiste.

— Et moi, mon cher monsieur Raimond, c'est justement à cause des défauts du caractère diabolique de Michel-Ange, qu'il m'est antipathique comme homme, quoique je m'incline devant son génie.

— Votre admiration n'est pas naturelle; elle est forcée.. elle est exagérée ! — s'écria le graveur.

— Comment ! — dit Arnold stupéfait, — vous détestez Raphaël à cause de ses qualités.. moi, je n'aime pas Michel Ange à cause de ses défauts... et vous m'accusez d'exagération ?

— Certainement... on n'est grand homme, on n'est Michel-Ange qu'à certaines conditions. J'admire dans le lion jusqu'à ses instincts sauvages et féroces; il n'est lion qu'à condition d'être sauvage et féroce, il ne peut avoir les *vertus d'un mouton*, comme votre Raphaël.

— Mais au moins permettez-moi d'aimer dans Raphaël ces vertus de *mouton*, qui sont, si vous le voulez, les conséquences de sa nature, de son talent..!

— A votre aise : admirez, si vous trouvez qu'un tel caractère mérite l'admiration.. Quant à moi, physiquement parlant, je ne mets pas seulement en balance la fade figure du beau, du céleste Raphaël, tout couvert de velours et de broderies, avec le mâle visage de mon vieux Buonarotti, sombre, farouche, hâlé par le soleil, et vêtu d'une souquenille à moitié cachée par son tablier de cuir de tailleur de pierre. Allons donc ! est-ce que ces deux natures peuvent se comparer seulement? Ah ! ah ! ah !.. quel plaisant contraste !.. Je vois d'ici... le divin Raphaël..

— Le divin Raphaël aurait fléchi le genou et respectueusement baisé la puissante main du vieux Michel-Ange, son maître et son aïeul dans l'art, — dit doucement Arnold en tendant la main à Pierre Raimond.

— Vous avez raison, — reprit celui-ci en répondant avec effusion au témoignage de cordialité de monsieur de Hansfeld. — Je suis un vieux fou.. aussi emporté qu'à vingt ans..

A ce moment Berthe entra.

Il eût été difficile de peindre la ravissante expression de sa physionomie en voyant son père et Arnold se serrer ainsi la main. Ses yeux se remplirent de larmes de bonheur.

— Viens à mon secours, enfant, — dit Pierre Raimond; — je suis battu... ma folle barbe grise est obligée de s'incliner devant cette vénérable moustache blonde... Il reste calme comme la raison, et je m'emporte... comme si j'avais tort...

— Et le sujet de cette grave discussion ? — dit Berthe en souriant et en regardant alternativement Arnold et son père.

— Michel-Ange... — dit Pierre Raimond.

— Raphaël... — dit Arnold.

— Comment, monsieur Arnold, vous ne pouvez pas céder à mon père ?

— Je voudrais bien qu'il me cédât sans discussion !... Je ne veux pas qu'il cède... mais qu'il soit convaincu...

— Quant à cela, monsieur Raimond... j'en doute... les convictions ne s'imposent pas, et Raphaël...

— Mais Michel-Ange...

— Allons, — dit Berthe, — pour vous mettre d'accord, je vais jouer l'air de *Fidelio*, que monsieur Arnold aime tant... qu'il vous l'a aussi fait aimer, mon père.

— Avouez, *don Raphaël*, — dit en riant le vieillard à Arnold, — qu'elle a plus de bon sens que nous.

— Je le crois, seigneur Michel-Ange; madame Berthe sait bien que quand on l'écoute on ne songe guère à parler.

— Oh ! monsieur Arnold, je ne suis pas dupe de vos flatteries.

— Pour le lui prouver, mon enfant, commence l'ouverture de *Fidelio* : tu sais que c'est mon morceau de prédilection depuis que notre ami m'en a fait comprendre les beautés.

Berthe commença de jouer cette œuvre avec *amour*; la présence d'Arnold semblait donner une nouvelle puissance au talent de la jeune femme.

Au bout de quelques minutes, monsieur de Hansfeld parut complétement absorbé dans une profonde et douloureuse méditation; quoiqu'il eût plusieurs fois entendu Berthe jouer ce morceau, jamais les tristes souvenirs qu'il éveillait en lui n'avaient été plus péniblement excités.

Berthe, qui de temps en temps cherchait le regard d'Arnold, fut effrayée de sa pâleur croissante, et s'écria :

— Monsieur Arnold... qu'avez-vous ? mon Dieu !.. comme vous êtes pâle !

— Votre main est glacée, mon ami, — dit Pierre Raimond, qui était assis à côté de monsieur de Hansfeld.

— Je n'ai rien... rien, — répondit celui-ci ; — mais je

suis d'une faiblesse ridicule... Certains airs sont pour moi... de véritables dates... et plusieurs motifs de *Fidelio*... se rattachent à un passé bien triste...

— J'avais pourtant déjà joué ce morceau, — dit Berthe en quittant le piano et en venant s'asseoir à côté de son père.

— Sans doute... j'étais alors tout au plaisir d'entendre votre exécution. Mais à cette heure, je ne sais pourquoi... Oh! pardon... pardon de ne pouvoir vaincre mon émotion...

Et monsieur de Hansfeld cacha son visage entre ses mains.

Berthe et le vieillard se regardèrent tristement, partageant le chagrin de leur ami sans le comprendre.

Après quelques momens de silence, Arnold releva la tête. Il est impossible de rendre l'expression de tristesse navrante dont son pâle et doux visage était empreint. Une larme vint aux yeux de Berthe; par un mouvement d'ingénuité charmante, elle prit la main de son père pour l'essuyer.

— Vous souffrez, — dit le vieillard à Arnold. — Que notre amitié n'est-elle plus ancienne! vous pourriez peut-être apaiser vos chagrins en les épanchant...

— Oh! bien souvent j'y ai pensé... mais la honte m'a retenu, — dit Arnold avec une sorte d'accablement.

— La honte! s'écria Raimond avec surprise.

— Ne vous méprenez pas sur ce mot... mon ami, — dit Arnold; — Dieu merci! je n'ai rien fait dont j'aie à rougir... seulement, j'ai honte de ma faiblesse... j'ai honte d'être encore si sensible à des souvenirs qui devraient être aussi méprisés qu'oubliés.

— Ne craignez rien; nous vous comprendrons... nous vous plaindrons. Ma pauvre enfant a souvent aussi bien pleuré ici à propos de souvenirs qui, comme les vôtres, devraient être aussi méprisés qu'oubliés.

— Mon père!

— Tenez... Arnold, — dit le graveur, — si je désire votre confiance, c'est que nous aussi nous aurions peut-être de tristes aveux à vous faire...

— Vous aussi, vous avez été malheureux? — dit Arnold.

— Bien malheureux, — répondit le vieillard; — mais, Dieu merci! ces mauvais jours sont, je crois, passés. Il me semble que vous nous avez porté bonheur. Non-seulement vous m'avez sauvé la vie, mais, cette vie, vous me l'avez rendue charmante. Oui, depuis bien longtemps je n'avais rencontré personne dont l'esprit eût autant de rapports avec le mien. Je ne sais quelle est l'influence de votre heureuse étoile; mais, depuis que nous vous connaissons, ma pauvre Berthe elle-même est moins triste... ses chagrins domestiques semblent adoucis... Vous avez enfin été pour nous l'heureux augure d'une vie douce et calme.

— Oh! ce que vous dit mon père est bien vrai, monsieur Arnold, — dit Berthe. — Si vous saviez combien il vous aime! et lorsque je suis seule avec lui en quels termes il parle de vous!

— C'est vrai, — dit le vieillard. — Si vous nous entendiez, vous verriez que vous n'avez pas d'amis plus sincères... Berthe vous est si reconnaissante de ce que vous m'avez sauvé la vie, qu'après moi vous êtes ce qu'elle aime le plus au monde.

— Oh! oui... pauvre père! — dit Berthe en embrassant le vieillard.

Monsieur de Hansfeld écoutait Pierre Raimond avec une vénération profonde. Ce langage franc et loyal était aussi nouveau que flatteur pour lui. Ne fallait-il pas qu'il inspirât une bien noble confiance à Pierre Raimond pour que celui-ci ne craignît pas de lui parler ainsi devant sa fille!

Berthe elle-même, loin de se montrer confuse, embarrassée, semblait confirmer ce que disait son père: son front rayonnait de candeur et de sérénité.

En présence de cette noble franchise, monsieur de Hansfeld rougit de sa dissimulation; il fut sur le point d'apprendre à Pierre Raimond son véritable nom; mais il redouta l'indignation que cet aveu tardif exciterait peut-être chez le vieux graveur, dont il connaissait d'ailleurs les préventions aristocratiques; il trouva donc une sorte de *mezzo termine* dans la demi-confidence qu'il fit à Berthe et à son père.

Après quelques momens de silence, il dit à Pierre Raimond:

— Vous avez raison, mon ami... vous m'avez donné l'exemple de la confiance... je vous imiterai... Peut-être vous inspirerai-je un peu d'intérêt par quelques rapports entre ma position et celle de votre fille... car vous m'avez dit que son mariage n'était pas heureux... et c'est aussi à mon mariage que j'ai dû d'atroces chagrins.

— Vous êtes marié?... si jeune! — dit Raimond avec étonnement.

— Depuis deux ans.

— Et votre femme? — dit Berthe.

— Elle est en Allemagne, — répondit monsieur de Hansfeld après un moment d'hésitation.

— Et quelques passages de l'ouverture de *Fidelio* que jouait Berthe vous ont sans doute rappelé de douloureux souvenirs?

— Hélas! oui. Lorsque j'ai connu la femme que j'ai épousée, j'étais dans tout le feu de ma première admiration pour cet opéra de Beethoven .. J'ai toujours eu l'habitude d'attacher mes pensées du moment à certains passages de la musique que j'aime... pensées qui, pour moi, deviennent pour ainsi dire les paroles des airs que j'affectionne le plus; eh bien! l'opéra de *Fidelio* me rappelle ainsi toutes les phases d'un amour malheureux.

— Ah! maintenant je comprends votre émotion, — dit Berthe en secouant la tête avec tristesse.

— Voyons, mon ami, dit cordialement Pierre Raimond, — jamais vous ne parlerez à des cœurs plus sympathiques.

Et monsieur de Hansfeld raconta ainsi qu'il suit l'histoire de son mariage avec Paula Monti; histoire vraie en tous points, sauf la substitution du nom d'Arnold Schneider à celui de Hansfeld.

— Orphelin presque en naissant, — dit le prince, — j'ai été élevé par un vieux serviteur de ma famille. Nous habitions un village retiré, nous y vivions dans une complète solitude. Le pasteur était peintre et musicien; il reconnut en moi quelques dispositions pour ces arts auxquels je consacrais tout mon temps. Ces premières années de ma vie furent paisibles et heureuses. J'aimais le vieux Frantz comme un père; il avait pour moi les soins les plus tendres; il me reprochait seulement de fuir les exercices violens, de ne sortir de mon cabinet d'études que pour quelques rares promenades dans nos belles montagnes. Je n'avais aucun des goûts de mon âge: j'étais sérieux, taciturne, mélancolique; la musique me causait des ravissemens presque extatiques, auxquels je m'abandonnais avec délices... A dix-huit ans j'entrepris avec mon vieux serviteur un voyage en Italie. Pendant deux ans j'étudiai les chefs-d'œuvre des grands maîtres dans les différentes villes où je m'arrêtai, voyant peu de monde et me trouvant heureux de ma vie indolente, rêveuse et contemplative. J'arrivai à Venise; mon culte pour les arts avait jusqu'alors rempli ma vie, l'admiration passionnée qu'ils m'inspiraient suffisait à occuper mon cœur... A Venise, le basard me fit rencontrer une femme dont l'influence devait m'être funeste. Cette femme, que j'ai épousée, se nommait Paula Monti...

— Elle était belle? — demanda Berthe.

— Très belle... mais d'une beauté sombre... Etrange contraste! j'ai toujours été faible et timide, je me suis épris d'une femme au caractère énergique et viril.... C'était mon premier amour... Sans doute j'obéis plus à l'instinct, au besoin d'aimer, qu'à un sentiment réfléchi, et je devins passionnément amoureux de Paula Monti; elle accueillit mes soins avec indifférence; je ne me rebutai pas; elle me semblait très malheureuse. J'eus quel-

que espoir, je redoublai d'assiduités, et je demandai formellement sa main à sa tante. J'étais riche alors, ce mariage lui parut inespéré; elle y consentit. J'eus avec Paula une entrevue décisive... Je dois le dire, elle m'avoua qu'elle avait ardemment aimé un homme qui devait être son mari, et, quoique cet homme fût mort, son souvenir vivait encore si présent et si cher à sa pensée, qu'il l'absorbait tout entière, et que mon amour lui était indifférent. Cet aveu me fit mal, mais je vis dans la franchise de Paula une garantie pour l'avenir; je ne désespérai pas de vaincre, à force de soins, la froideur qu'elle me témoignait... Elle ne me cacha pas que, sans l'incessante influence d'un passé qu'elle regrettait amèrement, elle aurait peut-être pu m'aimer. Alors je me laissai bercer des plus folles espérances; ma passion était vraie... Paula Monti en fut touchée, mais sa délicatesse s'effrayait encore de la disproportion de nos fortunes. La perte d'un procès venait de complétement ruiner sa famille. Je surmontai ses scrupules; elle me promit sa main... mais en me répétant encore qu'elle ne pouvait m'offrir qu'une affection presque fraternelle. Cependant cette froide union fut pour moi un bonheur immense. D'abord mes espérances s'accrurent: à part quelques momens de profonde tristesse, le caractère de Paula était mélancolique, mais égal, quelquefois même affectueux. Déjà j'entrevoyais un avenir plus heureux, lorsqu'un jour... oh! non, non, jamais... je n'aurai la force de continuer...—reprit le prince en cachant sa figure entre ses mains.

Berthe et son père se regardèrent en silence, n'osant pas demander à Arnold la suite d'un récit qui lui semblait si pénible.

Pourtant il poursuivit:

— Pourquoi cacherais-je ses crimes? Mon indulgence n'a-t-elle pas été une faiblesse coupable? Je dois en porter la peine. Nous étions allés passer l'été à Trieste. Depuis plusieurs jours, Paula se montrait d'une humeur sombre, irritable; je la voyais à peine. Lors de ces accès de noire tristesse, elle ne voulut auprès d'elle qu'une jeune bohémienne qu'elle avait recueillie par charité. Cette pauvre enfant était tendrement dévouée à ma femme. Pour l'intelligence du récit qui va suivre, — continua le prince, — il me faut entrer dans quelques particularités minutieuses. Au bout du jardin de notre maison de Trieste était un pavillon où nous allions prendre le thé presque chaque soir. Un soir, Paula m'avait à grand'peine promis d'y venir passer une heure... J'espérais ainsi la distraire de ses tristes pensées. Jamais je n'oublierai l'expression morne et désolée de sa physionomie pendant cette soirée; elle accueillit presque avec colère et dédain quelques mots de tendresse que je lui adressais. Douloureusement blessé de sa dureté, je sortis du pavillon. Après quelques tours de jardin, je me calmai peu à peu, me rappelant que Paula m'avait prévenu qu'elle était encore quelquefois sous le coup de souvenirs pénibles. Je rentrai dans le pavillon. Elle n'y était plus. On avait servi le thé pendant mon absence, je trouvai préparée la tasse de lait sucré que je prenais chaque soir; je sus gré à Paula de cette attention dont pourtant je ne profitai pas... J'avais un épagneul que j'affectionnais beaucoup... machinalement je lui présentai la tasse que Paula m'avait apprêtée; il la but avidement, et presque aussitôt le malheureux animal tomba par terre, trembla convulsivement, et mourut après quelques minutes d'agonie..

— Oh! je comprends... mais cela est horrible!... — s'écria Pierre Raimond.

Berthe regarda son père avec surprise.

— Qu'y a-t-il donc, mon père?..... — dit-elle; puis, éclairée par un moment de réflexion, elle ajouta avec horreur: — Oh! non, non, c'est impossible... monsieur Arnold... c'est impossible! une femme est incapable d'un crime si affreux.

— N'est-ce pas? — reprit Arnold avec amertume. — Après quelques réflexions, j'ai dit comme vous... c'est impossible... j'ai attribué au hasard ce fait effrayant, je me suis même cruellement reproché d'avoir pu un moment soupçonner Paula.

— Et lorsque vous revîtes votre femme, — dit Pierre Raimond, — quel fut son accueil?

— Il fut calme, confiant; et si j'avais alors conservé quelques doutes, ils eussent été à l'instant dissipés: le soir j'avais laissé Paula sombre, presque courroucée; le lendemain je la trouvai tranquille, affectueuse et bonne... elle me tendit la main en me demandant pardon de m'avoir si brusquement quitté la veille.

— C'est d'une inconcevable hypocrisie... — dit Pierre Raimond.

— Oh! non, non, elle n'était pas coupable, son calme le prouve, — dit Berthe.

— Je pensais comme vous, — reprit monsieur de Hansfeld; — il y avait tant de sincérité dans son accent, dans son regard; ses paroles étaient si naturelles, qu'accablé de remords, de honte, je tombai à ses pieds en fondant en larmes et en lui demandant pardon... Elle me regarda d'un air surpris. Je n'osai m'expliquer davantage. Innocente, mon soupçon était un abominable outrage. Je lui répondis que je craignais de l'avoir contrariée la veille... Elle me crut, et cette scène n'eut pas d'autre suite. Comment vous expliquer ce qui se passa en moi depuis ce jour... Mon fol amour pour Paula augmenta pour ainsi dire en raison des torts que je me reprochais envers elle; je ne pouvais me pardonner d'avoir osé accuser une femme qui m'avait donné tant de preuves de franchise.

— En effet, — dit Berthe, — lorsque vous avez demandé sa main, pourquoi vous aurait-elle dit que son cœur n'était pas libre, au risque de manquer un mariage si avantageux pour elle?... Non, non; elle était innocente de cet horrible crime.

— Et vous n'aviez pas d'ennemis? — dit Pierre Raimond.

— Aucun, que je sache...

— Mais comment vous êtes-vous expliqué la mort subite, convulsive, de cet épagneul, mort dans laquelle se retrouvaient tous les symptômes d'un empoisonnement.

— Je parvins à m'étourdir sur ce fait inexplicable, à empêcher pour ainsi dire ma pensée de s'y arrêter, tant je voulais croire à l'innocence de Paula. J'expiais douloureusement cet atroce soupçon; vingt fois je fus sur le point de lui tout avouer; mais je n'osais pas: son affection pour moi était déjà si tiède, si incertaine... un tel aveu me l'eût à jamais aliénée. Pourtant... pour mon repos, j'aurais dû tout lui dire, car elle commença de trouver quelques-unes de mes paroles étranges; mes réticences involontaires lui semblèrent incohérentes; quelquefois, profondément touché d'un mot ou d'une attention tendre de sa part, je m'écriais dans une sorte d'égarement: « Oh! je suis bien coupable... pardonnez-moi... j'ai eu tort... » Elle me demandait la signification de ces mots; je revenais à moi, et, au lieu de m'expliquer, je lui réitérais les protestations les plus passionnées... Hélas! bientôt la pâle affection que j'en avais obtenue par tant de soins, avec tant de peine, fit place à une nouvelle froideur... Elle me regardait quelquefois d'un air inquiet et craintif... ses accès d'humeur sombre redoublèrent... alors aussi... les soupçons que j'avais d'abord si énergiquement repoussés revinrent à ma pensée; puis je les chassais de nouveau; quelquefois j'examinais malgré moi avec défiance les mets qu'on me servait; puis, rougissant de cette crainte si insultante pour Paula. je quittais brusquement la table... Dans cette lutte sourde et concentrée, ma santé s'altéra, mon caractère s'aigrit; Paula me témoigna un éloignement de plus en plus prononcé.

— Quelle vie... mon Dieu! quelle vie! — s'écria Berthe en essuyant ses yeux humides.

— Hélas! — dit monsieur de Hansfeld, — cela n'était rien encore. Nous quittâmes Trieste à la fin de l'automne; ma femme voulait allait passer l'hiver à Genève, puis venir ensuite en France; surpris par un orage violent, nous nous arrêtâmes à quelques lieues de Trieste, dans une

misérable auberge, à la tombée de la nuit. La tempête redoubla de fureur, un torrent que nous devions traverser était débordé; il fallut nous résigner à passer la nuit dans cette demeure. L'endroit était désert. Il me sembla que le maître de l'auberge avait une figure sinistre. Je proposai à ma femme de veiller le plus tard possible, et de sommeiller ensuite sur une chaise, afin de pouvoir partir avant le jour, dès que les chemins seraient praticables. Notre suite se composait de deux domestiques à moi et de la jeune fille qui accompagnait Paula. J'avais pour cette enfant toutes les bontés possibles, je savais en cela plaire à ma femme; d'ailleurs, Iris (c'est le nom de cette bohémienne) m'était presque aussi dévouée qu'à sa maîtresse. Nous occupions pendant cette nuit fatale... oh! bien fatale... une petite chambre dont l'unique porte ouvrait sur un cabinet où se trouvait Frantz, mon vieux serviteur... Paula ne pouvait cacher son effroi; le vent semblait ébranler la maison jusque dans ses fondemens; nous veillâmes tous deux assez tard. Seuls dans cette chambre, je m'étais assis sur un mauvais grabat, pendant que ma femme reposait dans un fauteuil. Je succombai au sommeil, malgré tous mes efforts. J'ignore depuis combien de temps je dormais, lorsque je fus brusquement éveillé par une douleur aiguë à la partie interne du bras gauche. L'obscurité la plus profonde régnait dans cette pièce. Mon premier soin fut de saisir la main que je sentais peser sur moi... Cette main frêle et délicate tenait un stylet très aigu...

— Mon Dieu! — s'écria Berthe épouvantée en joignant les mains.

— Encore... une tentative... mais cela est effroyable, — dit Pierre Raimond.

Arnold continua :

— Grâce à l'obscurité, on avait enfoncé le stylet entre mon corps et mon bras gauche, étroitement serré contre moi. A la légère résistance que rencontra la lame en glissant dans cet étroit intervalle, on dut croire qu'elle pénétrait dans ma poitrine. Cette erreur me sauva; j'en fus quitte pour une légère blessure au bras.

— Quel bonheur! — dit Berthe.

— Je vous l'ai dit, mon premier mouvement en m'éveillant fut de saisir la main que je sentais peser sur moi; tout à coup cette main devint glacée; j'étendis l'autre bras, je touchai une robe de femme... Je sentis un parfum léger, mais pénétrant, dont se servait habituellement Paula... Une épouvantable idée me traversa l'esprit... Je me rappelai le poison de Trieste... Je n'eus plus aucun doute... Cette révélation fut si foudroyante que je ne sais ce qui se passa en moi; ma raison s'égara; pendant quelques secondes, je me crus le jouet d'un horrible songe... Durant cet instant de vertige, la main que je tenais s'échappa sans doute... Quand je revins à moi, j'étais seul, toujours dans les ténèbres : « Frantz... Frantz!... » m'écriai-je en frappant à la cloison qui séparait ma chambre du cabinet où était mon domestique. Frantz ne dormait pas; en une minute il entra tenant une lampe à la main.

— Et votre femme? — s'écria Berthe.

— Figurez-vous ma surprise... ma stupeur... c'était à douter de ma raison; Paula était profondément endormie dans un fauteuil auprès de la cheminée.

— Elle feignait de dormir... — s'écria Pierre Raimond.

— Je vous dis que c'était à devenir fou; elle dormait, ou plutôt elle simulait si parfaitement un profond et paisible sommeil, que sa respiration douce, régulière, n'était pas même accélérée par la terrible émotion qu'elle devait ressentir; sa figure était calme; sa bouche légèrement entr'ouverte; son teint faiblement coloré par la chaleur du sommeil; et sa physionomie, ordinairement sérieuse, était presque souriante.

— Mais cela est à peine croyable! — s'écria Pierre Raimond; — comment! votre femme dormait paisiblement après une pareille tentative?

— Son sommeil était, vous dis-je, d'une sérénité si profonde, que je ne pouvais non plus en croire mes yeux. Debout, pâle, immobile, je la contemplais d'un air hagard.

— Et il n'y avait pas d'autre femme que la vôtre dans cette auberge? — demanda Berthe.

— Il n'y avait qu'elle.

— Et cette jeune fille, cette bohémienne? — dit Pierre Raimond.

— Elle était couchée dans une pièce qui donnait sur la chambre où veillait Frantz; il ne dormait pas, il avait de la lumière, il était impossible d'entrer chez nous sans qu'il le vît.

— Il faut donc le croire... cette fois, c'était bien elle, — dit Berthe. —Un tel crime est-il possible, mon Dieu!

— Une dissimulation pareille m'épouvante encore plus que le crime, — dit Pierre Raimond.

— Une dernière preuve d'ailleurs ne me laissait presque aucun doute, — dit Arnold. — Sur le plancher, aux pieds de ma femme, je reconnus une dague florentine, arme précieuse, ciselée par Benvenuto Cellini, qui avait été, je crois, léguée à Paula par son père.

— Dès lors vous n'avez plus gardé aucun ménagement! — s'écria le graveur; — et c'est ensuite de ce nouveau crime que vous avez relégué cette infâme en Allemagne.

— Si j'hésitais à vous raconter cette horrible histoire, mon ami, — reprit le prince d'un air confus, — c'est que j'avais la conscience de ma faiblesse, ou plutôt de l'inexplicable influence que Paula conservait sur moi.,.

— Comment! après cette nouvelle tentative...

— Oh! si vous saviez ce qu'il y a d'affreux dans le doute...

— Mais ce coup de poignard? — dit Pierre Raimond.

— Mais ce sommeil si profond? mais ce réveil si doux, si paisible?

— Lorsqu'elle vous vit blessé, que dit-elle? — s'écria Berthe.

— Vous peindre son angoisse, sa stupeur, ses soins empressés, me serait impossible. De l'air du monde le plus naturel, elle s'écria qu'il fallait faire partout des perquisitions. Elle avait aussi remarqué la veille la sinistre physionomie du maître de cette auberge; comme moi elle s'épuisait en vaines conjectures. Frantz affirmait n'avoir vu passer personne, et qu'on avait dû s'introduire par une fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon; mais cette fenêtre se trouva parfaitement fermée. L'accent de Paula fut si naturel, que mon vieux serviteur, qui ne l'aimait pas, qui avait vu mon mariage avec peine, n'eut pas un instant la pensée d'accuser ma femme.

— Mais cette petite main frêle que vous avez saisie?... mais cette senteur de parfum particulière à votre femme? — s'écria Pierre Raimond.

— Je vous le répète... ma raison s'égarait dans ce dédale de contradictions singulières. Paula, aidée de Frantz, voulut elle-même panser ma blessure; rien dans ses manières, dans son langage, n'était affecté.

— Commettre un tel crime et faire montre de tant d'hypocrisie... c'était là le comble de la scélératesse, — dit le graveur.

— Sans doute, et la monstruosité même d'un tel caractère éveillait encore mes doutes, malgré l'évidence. Pour comble de fatalité, Paula, soit intérêt, soit pitié, soit calcul, ne s'était jamais montrée plus affectueuse, je dirais presque plus tendre, qu'en me prodiguant les premiers soins après cet accident.

— Ruse, ruse infernale! — s'écria Pierre Raimond.

— C'était peut-être le remords de son crime, — dit Berthe.

— Mon malheur voulut que j'hésitasse tour à tour entre ces convictions si diverses... Il eût été moins funeste pour moi de croire Paula tout à fait innocente; mais, au contraire... par une inconcevable mobilité d'impressions, je passais tour à tour envers elle de l'amour passionné à des accès de haine et d'horreur; mes angoisses de Trieste n'étaient rien auprès des tortures que j'endurais alors... Une tête plus faible que la mienne n'eût pas résisté à ces secous-

ses. Quelquefois, après avoir témoigné à ma femme, par quelques paroles incohérentes, la terreur qu'elle m'inspirait, réfléchissant que, malgré d'effrayantes apparences, je n'avais pas de certitude réelle et que je me trompais peut-être, je poussais des sanglots déchirans en lui demandant pardon. Elle finit par croire ma raison égarée... Que vous dirai-je !.. je trouvai d'abord une satisfaction amère à laisser prendre quelque consistance à ce bruit, puis à l'augmenter et à l'accréditer par des bizarreries calculées. Le monde m'était odieux, je voulais ainsi échapper à ses exigences. Ce n'était pas tout : dès qu'on me crut sujet à des momens de folie, je pus, à l'abri de ce prétexte, me livrer sans scrupule à mes accès de méfiance, sans que mes précautions, ainsi attribuées à un dérangement d'esprit, pussent compromettre ou accuser ma femme. Tantôt, croyant ma vie menacée, je m'enfermais seul pendant des journées entières, ne mangeant que du pain et des fruits que mon fidèle Frantz allait m'acheter lui-même; et encore souvent, dans ma terreur insensée, je n'osais pas même toucher à ces alimens... D'autres fois, rougissant de mon effroi, convaincu de l'innocence de Paula, je revenais à elle avec un repentir déchirant; mais son accueil était glacial, méprisant.

— Pauvre Arnold ! — dit Pierre Raimond avec émotion. — Sans doute vous êtes faible ; mais cette faiblesse même dérivait d'une noble source... vous craigniez d'accuser injustement Paula. En effet, c'est quelque chose d'effrayant que de dire à quelqu'un, et cela sans preuves certaines : Vous êtes homicide... vous avez voulu deux fois m'assassiner...

— N'est-ce pas? surtout lorsqu'il s'agit d'adresser ces foudroyantes paroles à une femme que l'on a passionnément aimée, surtout lorsqu'à côté de preuves matérielles presque irrécusables, il est pour ainsi dire d'autres preuves morales toutes contraires; lorsqu'enfin quelquefois une voix secrète, une révélation occulte, vous dit avec une irrésistible autorité : Non, cette femme n'est pas coupable... Oh ! je vous l'assure, c'était un enfer... un enfer...

— Maintenant, — dit Berthe, — je conçois que vous ayez feint d'être insensé.

— Mais, — dit Pierre Raimond, — une dernière tentative ne vous a laissé aucun doute...

— Aucun cette fois... Le crime me parut avéré... ou plutôt, comme mon amour s'était usé et éteint dans ces luttes, dans ces angoisses continuelles, j'ai eu cette fois plus de courage que je n'en avais eu jusque-là.

— Vous ne l'aimez plus, enfin? — dit Berthe.

— Non, car, en admettant même que j'eusse été aussi insensé que je le paraissais, je méritais au moins quelque pitié, quelque intérêt... et ma femme ne m'en témoignait aucun. Profitant de la solitude où je vivais (nous habitions alors une grande ville), elle courait les fêtes et s'informait à peine de moi. Cette dureté de cœur me révolta... Ou ma femme était coupable, et ma générosité à son égard aurait dû toucher l'âme la plus perverse; ou elle était innocente, alors les accès de douleur auxquels je me livrais après l'avoir vaguement accusée auraient dû l'émouvoir.

— Mais pourquoi n'avez-vous jamais, avec elle, abordé franchement cette question ? Pourquoi n'avoir jamais nettement formulé vos reproches? — dit Pierre Raimond.

— Songez-y; il me fallait lui dire : « Je vous soupçonne, je vous accuse d'avoir voulu m'assassiner deux fois... » Ne pouvais-je pas me tromper?

— En effet, cette position était affreuse, — dit Berthe. — Et le dernier trait qui a amené votre séparation, quel est-il ?

— Il y a très peu de temps de cela, — dit monsieur de Hansfeld en baissant les yeux. — J'occupais avec ma femme une maison isolée : je ne sais pourquoi mes soupçons étaient revenus avec une nouvelle violence ; je sortais rarement de mon appartement. Quelquefois pourtant, le soir, je montais à un petit belvédère situé au faîte de notre demeure; c'était une espèce de terrasse très élevée, entourée d'une légère grille à hauteur d'appui, sur laquelle je m'accoudais ordinairement pour regarder au loin les tristes horizons que présente une grande ville pendant la nuit; je passais là quelquefois de longues heures dans une rêverie profonde. Un soir, la Providence voulut qu'au lieu de m'accouder et de me pencher comme d'habitude sur la balustrade... j'y posai la main... A peine l'eus-je touchée que, à mon grand effroi, elle céda et tomba avec un fracas horrible...

— Ciel ! — s'écria Berthe.

— La hauteur était si grande que cette grille de fer fut brisée en morceaux en tombant sur le pavé.

— Quelle atroce combinaison ! — dit Pierre Raimond en levant les mains au ciel.

— Ma mort était inévitable si je me fusse appuyé sur cette rampe... Qui pouvais-je accuser, si ce n'est Paula? Personne n'avait d'intérêt à ma mort. Ignorant qu'une faillite m'avait enlevé presque toute ma fortune, elle se souvenait sans doute que dans des temps plus heureux je lui avais fait donation de mes biens. Cette idée ne m'était jamais venue tant qu'avait duré mon amour... Il m'a toujours semblé impossible de soupçonner d'une infamie les gens que j'aime... J'aurais pu, à la rigueur, croire ma femme capable d'obéir à un mouvement de haine insensée, mais non d'agir par un calcul si lâche et si odieux ; pourtant, une fois mon amour éteint, en présence de ce nouveau piége si meurtrier, je ne reculai devant aucune supposition. Seulement, pour éviter de tristes scandales, je me contentai de déclarer à Paula qu'elle quitterait à l'instant la ville que nous habitions, que je ne la reverrais jamais, et que j'étais assez indulgent, ou plutôt assez faible pour la livrer à ses seuls remords... Que vous dirai-je de plus ! à quoi bon vous indigner en vous parlant de l'audace avec laquelle cette femme brava mes reproches, de l'horrible hypocrisie avec laquelle elle affecta de les attribuer à l'égarement de ma raison. Tant de cynisme et d'effronterie me révolta... je la quittai... De ce moment ma vie fut bien triste..... mais au moins j'étais délivré d'une horrible appréhension. Quelque temps après, je vous rencontrai, — ajouta monsieur de Hansfeld en tendant la main à Pierre Raimond. — Tout à l'heure vous parliez d'heureuse étoile... vous aviez raison, la mienne m'a fait me trouver sur votre chemin... Avant d'avoir eu le bonheur de vous sauver la vie, j'étais seul, abattu, et sous le coup de bien amers souvenirs ; tout a changé pour moi, j'ai trouvé en vous un ami ; mes chagrins sont passés, et si je pouvais compter sur la durée de nos relations, je n'aurais été de ma vie plus heureux.

— Et pourquoi, mon ami, ces relations vous manqueraient-elles jamais ? Le charme du commerce des honnêtes gens est dans sa sûreté : qui pourrait altérer notre amitié? N'est-elle pas basée sur des services rendus, sur des services réciproques ? N'est-elle pas également chère à ma fille, à vous, à moi ?... Et puis enfin les tristes motifs qui nous font trouver dans cette intimité si douce une sorte de refuge contre des pensées cruelles, ces motifs existeront toujours : pour vous, ce sont les crimes de votre femme; pour Berthe, la cruelle conduite de son mari ; pour moi, le ressentiment des chagrins de mon enfant.....

— Vous avez raison, nous n'avons pas le droit de douter de l'avenir.

— Mon Dieu ! que vous avez dû souffrir, monsieur Arnold, — dit tristement Berthe.

— Si vous avez témoigné quelque faiblesse, — dit Pierre Raimond, — votre conduite a été admirable de mansuetude... C'est le propre d une âme pleine de délicatesse et d'élévation que de s'imposer les cruelles tortures du doute plutôt que de risquer un reproche... terrible... bien terrible... si contre toute probabilité votre femme eût été innocente... Ce long récit de vos infortunes me donne de nouvelles preuves de la bonté de votre cœur; et comme on a toujours les défauts de ses qualités, je trouve même dans l'espèce de faiblesse qu'on pourrait vous reprocher une preuve de délicatesse exquise.

— Vous êtes trop indulgent, mon ami...

— Je suis juste... et aussi peu flatteur que Michel-Ange. Est-ce bien cela ? — ajouta le vieillard en riant.

— Voici l'heure de mes leçons, — dit Berthe ; — cette triste confidence finit à temps ; j'en suis tout attristée. Ah ! monsieur Arnold, quelles souffrances !... Il vous faudra bien du bonheur pour les oublier...

A ce moment deux écolières de Berthe arrivèrent et rompirent la conversation.

Monsieur de Hansfeld quitta Pierre Raimond et sa fille, un peu soulagé par l'aveu qu'il venait de leur faire, mais regrettant encore l'incognito qu'il gardait envers eux.

Désirant avant tout éloigner sa femme, qu'il voulait faire partir le lendemain, monsieur de Hansfeld revint à l'hôtel Lambert.

XIV

MENACES.

Madame de Hansfeld se trouvait dans une cruelle perplexité : son mari exigeait d'elle qu'elle partît le lendemain pour l'Allemagne ; il lui fallait ainsi renoncer à monsieur de Morville, nécessairement retenu à Paris par la santé chancelante de sa mère.

L'éloignement de Paula pour le prince se changeait en aversion, en haine profonde ; elle croyait ce sentiment presque excusé par les bizarreries et par les duretés de son mari. Le dernier coup qu'il lui portait était surtout affreux ; la forcer de quitter Paris au moment même où sa passion pour monsieur de Morville, si longtemps cachée, si longtemps combattue, allait être aussi heureuse qu'elle pouvait l'être.

Iris, en révélant à sa maîtresse que le prince se rendait souvent chez Pierre Raimond, sous un nom supposé, pour y rencontrer madame de Brévannes, avait excité la colère de Paula contre Berthe ; c'était sans doute pour garder plus facilement un incognito qui favorisait son amour que le prince exigeait le départ de madame de Hansfeld.

Après de mûres réflexions, Paula crut entrevoir quelque chance de salut dans la passion même de son mari pour madame de Brévannes.

Malgré l'ordre du prince, madame de Hansfeld n'avait annoncé son départ à personne, et ne se préparait nullement à ce voyage, espérant que peut-être son mari renoncerait à sa première détermination. Quant à ses menaces de dévoiler les crimes de sa femme et de l'abandonner à la justice des hommes, Paula n'y avait vu qu'une nouvelle preuve de l'aberration de l'esprit d'Arnold.

Jusqu'alors les différens accès de ce qu'elle appelait la *folie* de monsieur de Hansfeld lui avaient presque inspiré autant de commisération que d'effroi. Mais dans son dernier entretien, le prince s'était montré si dur, si injuste, elle se voyait si cruellement sacrifiée à l'affection qu'il ressentait pour Berthe, que, blessée dans ce qu'elle avait de plus précieux au monde... son amour pour monsieur de Morville, Paula partageait sa haine entre son mari et madame de Brévannes.

Telles étaient les réflexions de madame de Hansfeld, lorsque le prince entra chez elle ; il sortait de chez Pierre Raimond ; son air était encore plus ferme, encore plus impérieux que la veille.

— Il me semble, madame, que vous ne vous hâtez pas de faire vos préparatifs de départ, — lui dit-il sèchement. — Du reste, comme vous ne verrez et ne recevrez personne au château de Hansfeld, où je vous envoie, vous n'avez pas besoin d'un grand attirail de toilette... Vous pouvez emporter vos diamans... je vous les abandonne... Frantz, que je charge de vous conduire en Allemagne, est incorruptible... Si j'avais pu hésiter à vous laisser ces pierreries, ç'aurait été dans la crainte de vous donner les moyens de gagner votre guide.

Madame de Hansfeld interrompit son mari :

— Je vous remercie, monsieur, de me procurer cette occasion de vous rendre ces pierreries. — Et, se levant, elle alla prendre dans un secrétaire un grand écrin qu'elle remit au prince. — J'ai autrefois accepté ces présens..... Depuis longtemps j'aurais dû les remettre entre vos mains.

— Soit, — dit le prince en les prenant avec indifférence ; — la tendresse la plus vive, l'affection la plus dévouée n'ont pu vous désarmer... ma générosité devait être aussi impuissante... Il est vrai, — ajouta-t-il avec un sourire de mépris écrasant, — que j'avais par contrat disposé en votre faveur de la plus grande partie de ma fortune... et qu'après ma mort vous héritiez de tout... des pierreries comme du reste.

— Monsieur...

— Seulement, comme vous m'avez paru un peu pressée de jouir de ces avantages, j'ai trouvé moyen, en dénaturant une partie de ma fortune, de neutraliser ces dons d'autrefois... Je vous dis cela pour vous convaincre que si je mourais demain, vos espérances intéressées seraient déçues. J'aurais dû vous prévenir plus tôt... cela vous eût évité... quelques actions un peu *hasardées* que votre vif désir d'être veuve explique, mais n'excuse pas, — ajouta monsieur de Hansfeld avec une sanglante ironie.

Ces mots cruels firent une étrange impression sur madame de Hansfeld.

Parfaitement indifférente aux reproches qu'ils renfermaient et qu'elle ne comprenait pas, car elle ne les méritait en rien, elle ne fut frappée que de leur injustice et de leur cruauté.

Monsieur de Hansfeld fût alors tombé mort à ses pieds, qu'elle aurait été loin de le regretter ; car à ce moment même elle se souvint que monsieur de Morville lui avait écrit : « *Mon amour sera toujours malheureux, puisque je ne puis prétendre à votre main.* »

Néanmoins la princesse eut bientôt honte et horreur de sa pensée, ou plutôt de son vœu barbare ; elle répondit froidement à son mari :

— Je ne veux pas comprendre le sens de vos paroles, monsieur ; il est si odieux qu'il en est ridicule. Quant à la question d'intérêt, vous le savez... c'est contre mon gré que vous m'avez si magnifiquement avantagée ; je trouve naturel que vous reveniez sur ces dispositions.

— Tant d'hypocrisie dans les paroles, tant d'audace dans les actions les plus criminelles ! — dit le prince à demi-voix et comme s'il se fût parlé à lui-même, — voilà ce qui confondait ma raison et me faisait toujours douter des crimes de cette femme. Heureusement, à cette heure, elle est dévoilée tout à fait... car mon fatal amour est éteint... — Puis il reprit en s'adressant à Paula : — Je suis venu ici, madame, pour vous ordonner de presser les préparatifs de votre départ. Il faut que demain soir vous ayez quitté Paris...

— Monsieur... je ne quitterai pas Paris...

— Vous préférez alors que je parle, madame ?

— Voilà plusieurs fois que vous me faites cette menace, monsieur... Pour l'amour du ciel ! parlez donc... je saurai enfin ce que vous avez à me reprocher...

— Vous comptez trop sur le respect que j'ai pour mon nom et sur ma crainte d'un terrible scandale. Prenez garde... ne me poussez pas à bout. Croyez-moi, partez... partez...

— Franchement, monsieur, je ne suis pas votre dupe... vous voulez m'effrayer... me forcer de quitter Paris... et pourquoi? pour faire croire aussi à votre départ et conserver ainsi plus facilement votre incognito...

— Que dites-vous, madame ?

— Et continuer, grâce à cet incognito, à être favorable-

ment accueilli par Pierre Raimond, père de madame de Brévannes...

— Madame, prenez garde...

— De madame de Brévannes dont vous êtes épris... et que vous rencontrez souvent chez son père.

A ces mots, le prince resta frappé de stupeur, son pâle visage devint pourpre; après un moment de silence, il s'écria :

— Pas un mot de plus, madame... pas un mot de plus.

— Vous aimez cette femme, — ajouta madame de Hansfeld.

— Pas un mot de plus, vous dis-je, madame.

— Ainsi, elle vous donne déjà des rendez-vous chez son père; c'est un peu prompt, — ajouta madame de Hansfeld avec mépris.

— Vous êtes indigne de prononcer seulement le nom de cet ange!... — s'écria le prince.

— Vraiment; eh bien! je suis curieuse de savoir ce que mari de cet *ange* pensera de vos entrevues avec sa femme.

— Vous oseriez?...

— Surtout lorsqu'il saura que c'est sous un nom supposé que vous vous introduisez chez Pierre Raimond.

—Mais vous avez donc juré de me mettre hors de moi!... — s'écria le prince avec rage. — Vous parlez de folie... mais c'est vous qui êtes folle, malheureuse femme! de jouer ainsi que vous le faites avec votre destinée.

— L'avenir prouvera qui de vous ou de moi est insensé, monsieur. Il y a longtemps d'ailleurs que vous m'avez habituée aux égaremens de votre raison... je ne sais si à cette heure même vous êtes dans votre bon sens. En tout cas, retenez bien ceci : je vous déclare que si vous vous obstinez à me faire quitter Paris... je fais tout savoir à monsieur de Brévannes.

— Silence, madame... silence.

— Soit, je me tairai... mais vous savez à quelles conditions.

— Des conditions à moi!... vous osez m'en imposer...

— Je l'ose, car je veux croire qu'à part votre monomanie de m'adresser des reproches incompréhensibles, vous êtes ordinairement un homme de bon sens... Nous avons des motifs de nous ménager mutuellement sur certains sujets... Votre raison n'est pas très saine, je pourrais me mettre sous la protection des lois; mais il me répugnerait d'attirer l'attention publique par un procès contre vous, et de livrer à la malignité des curieux les secrets de notre intérieur... Vous devez craindre de votre côté que monsieur de Brévannes n'apprenne que vous vous occupez de sa femme... restons donc dans les termes où nous sommes... Je n'ai aucune prétention sur votre cœur... le mien ne vous a jamais appartenu, agissez donc librement... S'il vous est même nécessaire de feindre une absence, je consens à me prêter à cette supercherie et à dire que vous avez quitté Paris... Tout ce que je vous demande en retour, monsieur, c'est de me permettre de rester ici quelque temps... mes prétentions, je crois, ne sont pas exorbitantes.

Monsieur de Hansfeld était stupéfait de l'assurance de Paula. Malheureusement pour lui, elle possédait un secret qu'il tremblait de voir ébruiter. Cette considération, plus que la crainte des scandales d'un procès, suffisait pour le mettre jusqu'à un certain point dans la dépendance de sa femme.

Il est impossible de peindre ses regrets de savoir la princesse instruite des visites qu'il rendait à Pierre Raimond et du motif qui l'attirait chez le graveur. La réputation de Berthe était, pour ainsi dire, à la merci d'une femme pour laquelle Arnold ressentait autant de mépris que d'horreur.

Sans doute la conduite de madame de Brévannes était irréprochable; mais le moindre soupçon, mais la simple découverte du véritable nom du prince suffirait pour exciter la défiance de Pierre Raimond, l'empêcher de recevoir désormais Arnold Schneider... d'un mot la princesse pourrait soulever ces orages!

Qu'on juge de la colère du prince, il se trouvait presque sous la domination de Paula.

Celle-ci triomphait; elle sentait la force de sa position : gagner du temps, rester à Paris, voir quelquefois monsieur de Morville, lui écrire souvent, après lui avoir peut-être avoué qu'il ne s'était pas trompé sur l'auteur de la mystérieuse correspondance dont nous avons parlé... tel était le vœu le plus ardent de madame de Hansfeld; et, grâce au secret qu'elle possédait, elle pouvait réaliser ce vœu.

Elle profita de l'espèce d'accablement de son mari pour ajouter :

— Cela est convenu, monsieur, vous emportez vos pierreries. Je renonce à tous les avantages que vous m'avez faits; mon seul but est de vivre aussi éloignée et séparée de vous qu'il me sera possible... plus encore même, si cela se peut, que par le passé... mon silence est à ce prix... Vous le voyez, monsieur... vous êtes venu ici la menace aux lèvres... Les rôles sont changés.

— Non! — s'écria le prince dans un accès d'indignation violente, — non, la femme qui a trois fois attenté à mes jours n'osera pas tenir un tel langage... et me menacer! moi... moi dont la clémence a été si folle... moi qui, par un reste de ménagement stupide, ai toujours reculé devant cette accusation terrible qui pouvait vous mettre en face de l'échafaud!

Madame de Hansfeld regarda son mari avec stupeur.

— Monsieur, prenez garde! votre raison s'égare!...

— Je vous dis que, par trois fois, vous avez voulu m'assassiner, madame!

— Moi?

— Vous, madame... Et le pavillon de Trieste?... et l'auberge déserte de la route de Genève?... et la dernière tentative que l'on a faite, il y a deux jours, contre ma vie?...

— Moi, moi?... mais il est impossible que vous disiez cela sérieusement, monsieur! — s'écria Paula.—Dans quel but aurais-je commis un crime si noir? mais c'est affreux, mais rien dans ma conduite n'a pu autoriser vos effroyables soupçons!...

— Des soupçons?... madame, dites donc des certitudes.

— Des certitudes? et sur quels faits? sur quelles preuves les basez-vous? Mais j'ai tort de discuter avec vous; en vérité, c'est de la folie.

— Vous osez parler de ma folie... mais cette folie était de la clémence, madame... je ne pouvais ainsi m'isoler dans ma défiance, m'entourer de précautions sans en expliquer la cause, car cette cause vous aurait perdue.

Madame de Hansfeld regardait son mari avec une surprise croissante; elle ne pouvait croire à ce qu'elle entendait.

— Maintenant, monsieur, — dit-elle en rassemblant ses souvenirs, — toutes vos bizarreries, toutes vos réticences s'expliquent... Cette odieuse accusation a du moins le mérite d'être précise... ma justification sera d'autant plus facile...

— Vous prétendez...

— Me justifier... oui, et j'exige que vous m'écoutiez.

— Cette audace me confond... Autrefois j'ai pu en être dupe... mais à cette heure...

— A cette heure, monsieur, vous allez me dire sur quoi repose votre accusation; quelles sont vos preuves? Je les dissiperai une à une; il n'y a pas de logique plus puissante que celle de la vérité.

Monsieur de Hansfeld, confondu de cette assurance, regardait à son tour sa femme avec un étonnement profond. Elle était si calme, elle semblait aller de si bonne foi audevant d'explications qu'une conscience criminelle aurait redoutées, que ses doutes revinrent en foule.

— Comment! madame, — s'écria-t-il, — vous niez qu'à Trieste, un soir, après une assez pénible discussion, vous ayez tenté de vous débarrasser de moi en jetant, dans une

tasse de lait qu'on m'avait servie, un poison si violent qu'un épagneul que j'aimais beaucoup est mort un instant après l'avoir bue?

— Moi... moi... du poison! — s'écria-t-elle en joignant les mains avec horreur. — Mais qui a pu, grand Dieu! vous inspirer de tels soupçons? En quoi les ai-je mérités! Comment! depuis cette époque vous me croyez capable d'un tel crime?

— Et ce crime n'est pas le seul, madame.

— Si les autres ne vous sont pas plus prouvés que celui-là, monsieur, Dieu vous demandera compte de ces terribles accusations...

Après un silence et une réflexion de quelques momens, Paula reprit:

— Oui, oui, maintenant je me rappelle la circonstance à laquelle vous faites allusion, et aussi une autre qui me disculpe entièrement, et dont vous pourrez vous informer auprès de Frantz, en qui vous avez, je crois, toute confiance. Je me souviens parfaitement que, lorsqu'après une pénible discussion vous êtes sorti du pavillon, on ne nous avait pas encore servi le thé.

— Il est vrai, c'est en rentrant dans ce kiosque que j'ai trouvé la tasse que vous m'avez servie sans doute pendant mon absence...

— Vous vous trompez. Heureusement les moindres détails de cette soirée me sont présens. Je quittai le pavillon après vous; au moment où j'allais descendre, Frantz apporta le thé, il le déposa devant moi sur la table, et m'accompagna jusqu'à notre maison, où je l'occupai une partie de la soirée. Interrogez-le à l'instant, et que je meure s'il contredit une seule de mes paroles.

— Mais qui a donc pu jeter ce poison dans ma tasse?

— Je prétends me disculper, mais non pas éclaircir cet horrible mystère...

— Vous seriez disculpée sans doute si Frantz confirmait vos paroles... Mais l'assassinat de l'auberge de la route de Genève?

— Après votre premier soupçon, — dit Paula en souriant avec amertume,— celui-ci ne me surprend pas. Pourtant, vous auriez dû vous souvenir que je dormais profondément et que vous avez eu beaucoup de peine à m'arracher au sommeil. Quant aux soins que je vous ai donnés après ce funeste événement, je ne crois pas que vous les suspectiez!

— Mais ce stylet qui vous appartenait et qui a servi au crime?

— Je ne m'explique pas plus que vous cet étrange incident... Cette dague assez précieuse et jusqu'alors fort inoffensive me servait de couteau à papier, et je la serrais habituellement dans mon nécessaire à écrire... Mais j'y songe, cette fois encore Frantz peut témoigner en ma faveur... Il gardait les clefs des coffres de notre voiture, il avait lui-même serré ce nécessaire, qu'il n'ouvrit qu'à Genève. En partant de Trieste, il l'avait mis en ordre avec Iris. Informez-vous auprès d'eux si la dague y était enfermée... Ils vous l'affirmeront, j'en suis sûre. Or, pendant ce voyage, je ne vous ai pas quitté d'un moment, et Frantz a toujours eu sur lui les clefs de la voiture; comment aurais-je pris cette dague?

Ce que disait madame de Hansfeld paraissait parfaitement vraisemblable; le prince croyait entendre de nouveau cette voix secrète qui lui avait si souvent répété: « Paula n'est pas coupable. »

Le prince sentit encore ses soupçons se dissiper presque complétement; quoiqu'il n'aimât plus Paula, il avait un caractère si généreux qu'il regrettait amèrement d'avoir accusé madame de Hansfeld, et déjà il s'imposait l'obligation (si elle se justifiait complétement) de lui faire une éclatante et solennelle réparation.

— Vous avez, monsieur, — dit-elle,— une dernière accusation à porter contre moi... Veuillez vous expliquer... Terminons, je vous prie, cet entretien, qui, vous le concevez, doit m'être bien pénible...

— Avant-hier, madame, la grille de fer qui entoure la petite terrasse du belvédère de l'hôtel a été sciée au niveau des dalles, elle ne tenait plus à rien; au lieu de m'y appuyer comme de coutume, j'y portai machinalement la main.... la balustrade est tombée.

— Quelle horreur! — s'écria Paula; — et vous avez cru... mais pourquoi non..., ce crime n'est pas plus horrible que les autres... j'aurai plus de peine à me disculper cette fois... tout ce que je puis vous dire... c'est qu'avant-hier je suis sortie à onze heures du matin pour aller déjeuner chez madame de Lormoy, je suis rentrée à quatre heures, et vos gens ont pu voir que, depuis cette heure jusqu'au moment où je suis partie pour l'Opéra... je n'ai pas quitté mon appartement... il m'aurait fallu traverser la cour pour aller dans votre galerie, qui communique seule avec l'escalier du belvédère, et personne n'entre chez vous à l'exception de Frantz... interrogez-le... peut-être par lui saurez-vous quelque chose; quant à moi, je n'ai à ce sujet rien à vous dire de plus.

Après quelques momens de silence, monsieur de Hansfeld se leva et dit à sa femme:

— Ce que vous m'apprenez, madame, change toutes mes résolutions. Ce départ que j'exigeais, je ne l'exige plus. Lorsque j'aurai causé avec Frantz, je vous reverrai.

Et le prince sortit de chez sa femme d'un air profondément abattu.

Tout entière à la surprise, à l'effroi que lui causaient les accusations de son mari, madame de Hansfeld, pendant cet entretien, n'avait songé qu'à se disculper; le prince sorti, elle put réfléchir plus profondément.

D'abord elle sentit s'augmenter son indignation contre un homme qui osait la croire coupable de forfaits si noirs, puis elle éprouva pour lui une sorte de reconnaissance en songeant que, moins réservé, moins généreux, il aurait pu parler haut de ces soupçons, auxquels le hasard donnait tant de vraisemblance.

Par un rapprochement bizarre, Paula se souvint en même temps de ces mots de monsieur de Morville: « *Mon amour ne saurait être heureux que si je pouvais obtenir votre main.* »

Entre ces paroles et les terribles accusations de son mari, madame de Hansfeld vit un rapprochement étrange, fatal, qui la frappa.

En admettant que les mystérieuses et homicides tentatives auxquelles le prince avait été exposé eussent réussi, elle se serait trouvée libre... elle aurait pu épouser celui qu'elle idolâtrait, et le rendre ainsi le plus heureux des hommes.

Il n'y eut d'abord rien de criminel dans les pensées de Paula.

Que de fois les cœurs les plus purs, les caractères les plus élevés, se sont passagèrement laissé entraîner non pas même à des vœux, mais seulement à de simples suppositions qui, réalisées, eussent été de grands crimes.

Combien de femmes pieusement résignées, endurant avec une douceur angélique les plus mauvais traitemens d'un mari brutal et méchant, ont dit: « Hélas! que n'ai-je épousé un homme généreux et bon! »

Il n'y a rien de meurtrier dans cette supposition, elle n'exprime pas même l'espérance ou le désir de voir la fin des tortures que l'on souffre, et pourtant cette supposition contient le germe d'un vœu meurtrier... c'est l'instinct de conservation qui s'éveille et qui cherche vaguement les moyens de fuir la douleur.

Bien des êtres souffrans s'arrêtent à cette exclamation, et leur vie n'est qu'un long et triste gémissement.

D'autres, blessés plus à vif ou moins résignés, s'écrient: « Oh! si j'étais délivré de mon bourreau!... » D'autres enfin: « Pourquoi la mort ne m'en débarrasse-t-elle pas? »

Que l'on suive attentivement les conséquences, la logique de ces plaintes, de ces espérances, de ces vœux... on arrivera toujours à un résultat *réellement* meurtrier.

C'est toujours plus ou moins l'effrayante et fatale *nécessité* qui conduit Macbeth de crime en crime.

Que d'honnêtes gens ont frémi, épouvantés du nombre

de crimes *platoniques* qu'ils étaient entraînés à commettre par une première pensée juste en apparence!

Pour Paula, une des idées résultant de son entretien avec monsieur de Hansfeld fut donc celle-ci :

« Mon mari, que je n'aime pas ; mon mari, que j'ai épousé par obsession ; mon mari, qui a de moi une opinion si infâme qu'il m'a crue capable d'avoir trois fois attenté à ses jours... mon mari aurait pu mourir.... et sa mort me permettait de récompenser l'amour le plus passionné. »

En vain Paula, qui pressentait la funeste attraction de cette idée, voulut la fuir... Elle y revint sans cesse, et presqu'à son insu, de même qu'on revient sans cesse et malgré soi au point central d'un labyrinthe où l'on est égaré.

Nous le répétons, rien de plus effrayant que l'entraînement forcé de certaines réflexions.

A cette idée succéda celle-ci :

« La personne qui attentait avec acharnement aux jours de monsieur de Hansfeld doit vivre dans notre intérieur... Par quel motif veut-elle cette mort? »

Après quelques momens de méditation, Paula, frappée d'une clarté soudaine, se rappela certains mots mystérieux d'Iris, l'attachement aveugle, presque sauvage de cette jeune fille, la haine qu'elle avait quelquefois montrée contre le prince lorsqu'elle, Paula, lui disait ses regrets d'avoir épousé cet homme capricieux et fantasque ; plus elle y réfléchit, plus elle crut être sur la trace du véritable auteur de ce crime... Son premier mouvement fut bon... Epouvantée de l'opiniâtreté féroce avec laquelle Iris poursuivait sa trame homicide, craignant qu'elle ne s'arrêtât pas là, elle voulut l'interroger et la confondre.

Une heure après le départ du prince, Iris, mandée par sa maîtresse, entrait dans la chambre de celle-ci.

XIV

RÉVÉLATIONS.

Madame de Hansfeld hésitait sur la manière d'ouvrir la conversation et d'arriver à la connaissance de la vérité, elle craignait qu'en lui parlant avec rigueur, Iris, effrayée, s'obstinât dans une négation absolue. Elle crut avoir trouvé le moyen d'éviter cet écueil.

— Monsieur de Hansfeld sort d'ici, — dit-elle tristement à Iris. — Je sais enfin la cause de toutes les étrangetés qui m'avaient fait croire sa raison égarée.

— Ce motif, marraine?

— Trois fois on a attenté à ses jours...

— C'est un rêve... comme il en fait tant.

— Trois fois, te dis-je, on a attenté à ses jours... Il en a les preuves...

— Alors, il connaît le coupable?...

— Il croit le connaître.

— Et le coupable, marraine?

— C'est moi...

— Vous?...

— Il le croit...

— Il vous a menacée?...

— Oui.

— Et de quoi?

— De la justice... des tribunaux...

— Vous êtes innocente, que vous importe?

— Mais le scandale d'un procès... mais la honte d'être soupçonnée...

— Je pourrai vous suivre, au moins... Votre pauvre Iris ne vous abandonnera pas... elle... Dans un tel malheur, son dévouement vous sera nécessaire.

Cette naïveté franche fit frémir Paula ; elle commença d'entrevoir une partie de la vérité ; elle redoubla donc de prudence, de réserve, tendit la main à Iris, et lui dit :

— Sans doute, dans une telle extrémité tes soins me seraient bien doux ; mais, par intérêt pour toi, je les refuserais...

— Marraine!...

— Rien au monde ne me les ferait accepter.

— Par intérêt pour moi, vous les refuseriez?

— Oui, Marianne ou une autre de mes femmes m'accompagnerait.

— Mais moi, moi?

— Je prierais le prince de te renvoyer en Allemagne avant le procès... Il ne me refuserait pas cela.

— Marraine... je ne vous comprends pas. Pourquoi m'éloigner de vous lorsque tout le monde vous abandonnerait sans doute.

— Parce que ton attachement pour moi est connu... parce qu'il pourrait te faire paraître complice de crimes dont je suis pourtant innocente.

— Mais moi je veux rester auprès de vous ; tant mieux si l'on me croit votre complice.

— Mais moi, Iris, j'exigerais ton départ... A tous les chagrins qui m'accablent, à tous ceux qui vont m'accabler encore, je ne voudrais pas joindre celui de te voir malheureuse.

Iris réfléchit un moment ; sa maîtresse l'examinait avec attention ; la jeune fille reprit froidement :

— Puisque le prince vous accuse, marraine, je vais aller le trouver et lui dire que je suis votre complice... Ainsi, l'on ne me séparera pas de vous.

Paula fut effrayée : Iris était capable de cette démarche.

— Mais, malheureuse enfant! t'avouer ma complice, c'est te dire coupable, c'est m'accuser... c'est peut-être me pousser à l'échafaud !

— Eh bien ! j'y monterai avec vous!

— Que dis-tu? — s'écria la princesse, épouvantée du regard triomphant d'Iris et de l'infernale résolution de sa physionomie.

— Je dis, — reprit la bohémienne avec une exaltation farouche, — je dis que la part que j'ai dans votre vie, marraine, est misérable ; je dis que mon vœu le plus ardent serait de vous voir dans une position telle que mon dévouement pour vous fût votre suprême bonheur, votre seule joie, votre seule consolation ; je dis que j'aimerais autant vous voir morte qu'indifférente à ce que je ressens pour vous... que j'aime comme ma mère, comme ma sœur, comme mon Dieu ; je dis que ceux que vous avez aimés, c'est-à-dire Raphaël et Morville, n'ont pas fait pour vous la millième partie de ce que j'ai fait moi-même, et ils ont occupé, et ils occupent votre vie, votre pensée tout entière, tandis que moi je ne suis rien pour vous... Cela est injuste, marraine... bien injuste.

— Osez-vous parler ainsi, vous que j'ai recueillie, comblée de mes dons... Et qu'avez-vous donc fait pour reconnaître mes bontés?

— Vous me demandez ce que j'ai fait, marraine! Eh bien! je vais vous le dire à cette heure... car il faut que notre destinée s'accomplisse. Ce que j'ai fait? J'ai fait tuer Raphaël par monsieur Charles de Brévannes, d'abord...

— Toi, toi... Mon Dieu ! elle m'épouvante.

— Oui, moi... Vous ne saviez pas ce que c'était que Raphaël... Vingt fois, en voyant vos larmes, vos regrets, j'ai été sur le point de vous dire : « Vous n'avez rien à regretter... Raphaël était indigne de vous... » Mais je ne voulais pas parler... je vous dirai tout à l'heure pourquoi.

— Malheureuse! explique-toi... que veux-tu dire? Tout ceci n'est-il qu'une sanglante raillerie?

— Non, non, Iris ne raille pas lorsqu'il s'agit de vous... Écoutez-moi donc. Vous m'aviez laissée à Venise, cela me fit une peine horrible ; vous ne vous en êtes pas seulement aperçue, ou du moins mon chagrin vous a été indifférent... mon désir de vous accompagner vous a semblé importun... Mon Dieu! il fallait me laisser périr dans la rue plutôt que de faire naître en moi une reconnaissance dont les témoignages vous devaient être à charge.

— Mais cette malheureuse est folle !.. Et que faisait cela à Raphaël ?

— Vous m'aviez laissée à Venise ; je vous l'ai dit, cela me causa une violente douleur ; je ne pus me résigner à rester dans l'ignorance de votre vie et à recevoir seulement de temps à autre quelque froide lettre de vous. A force de prières, je parvins à obtenir d'Inès, votre camériste, qu'elle me tiendrait au courant de vos actions. Vous ne savez pas ce qu'il m'a fallu de persévérance, de promesses, de séductions pour intéresser à mon désir cette indifférente fille, et l'amener à m'écrire presque chaque jour... Par cela, jugez ce qu'est mon attachement pour vous.

— Je ne sais s'il faut l'exécrer, la plaindre ou l'admirer, — se dit Paula.

— Peut-être je mérite à la fois la pitié, la haine et l'admiration, — reprit Iris. — Mais écoutez encore... Par Inès, je sus que Charles de Brévannes vous obsédait de soins, que le bruit public vous accusait de l'aimer, mais que cela était faux... Vous ne songiez qu'à Raphaël, dont vous parliez presque toujours avec votre tante en présence d'Inès. Pendant ce temps Raphaël vous trompait...

— Raphaël !... oh ! tu mens, tu mens...

— Il vous trompait, vous dis-je, vous en aurez la preuve. Il était venu à Venise pour dégager sa parole ; il était fiancé avec une jeune Grecque de Zante, nommée Cora... Je vous le prouverai... Il connaissait votre confiance en moi, il m'attribuait sur vous une influence que je n'avais pas... Ce fut donc à moi qu'il fit les premiers aveux de sa trahison, en me suppliant de vous en instruire avec tous les ménagemens possibles. De moi... ce coup devait vous paraître moins cruel.

— Mais son duel avec Brévannes ?

— Tout à l'heure... laissez-moi continuer. En entendant les lâches et parjures paroles de Raphaël... je fus à la fois joyeuse et courroucée.

— Joyeuse ?

— Oui, car je hais presque autant ceux qui vous aiment que ceux qui vous sont ennemis.

— Mais c'est le démon que cette insensée... Ah ! maudit soit le jour où je t'ai rencontrée sur mon chemin !...

— Maudit soit ce jour pour nous deux peut-être ! En apprenant la trahison de Raphaël, je fus donc joyeuse et courroucée ; pour vous venger à l'instant, là... sous mes yeux, je dis à Raphaël qu'il avait tort de prendre de tels ménagemens ; que vous l'aviez dès longtemps imité, sinon prévenu dans son insouciance, car depuis votre arrivée à Florence, vous étiez la maîtresse d'un Français, de Charles de Brévannes...

— Mais Inès t'avait écrit le contraire...

— Mais elle m'avait aussi écrit que les apparences étaient contre vous, et que le bruit public vous accusait... Je ne croyais que porter un coup douloureux à l'amour-propre de Raphaël : mon attente fut dépassée.... L'orgueil des hommes est si féroce que ce traître, qui vous avait sacrifiée, se révolta en se croyant trompé à son tour. J'irritai encore sa colère. La vanité offensée fit ce que l'amour n'avait pu faire... Raphaël partit furieux pour Venise avec Osorio, afin de se venger de votre prétendu parjure. Oui, cet homme qui naguère oubliait sans remords ses promesses les plus saintes, parce qu'il se croyait éperdument aimé de vous, se reprit d'une folle passion lorsqu'il se vit dédaigné. Vous savez le reste... comment son erreur fut encore augmentée par la fatuité de Brévannes... qui le tua après l'avoir convaincu de votre infidélité...

— Cela est-il possible, mon Dieu !

— Ces preuves de la trahison de Raphaël, je vous les donnerai, vous dis-je... Elles consistent dans une lettre pour vous qu'il m'avait apportée à Venise, et dans laquelle il vous prévenait de son prochain mariage avec cette Grecque... Après le duel, Osorio m'écrivit pour me supplier de ne pas vous remettre cette lettre, voulant venger son ami en vous laissant croire que vous étiez la seule coupable, et que Raphaël vous avait toujours aimée, ainsi qu'il vous l'écrivait dans son dernier billet.

— Mais pourquoi m'as-tu laissée à mes remords ?... Pourquoi, en me voyant rester si longtemps fidèle au souvenir d'un homme qui m'avait trompée.... ne m'as-tu pas dit qu'il était indigne de moi ?

— Pourquoi ?...

— Oui.

— Parce que j'aimais mieux vous voir éprise d'un mort que d'un vivant.

— Et lorsque je te faisais part de mes scrupules d'aimer monsieur de Morville, et d'être ainsi infidèle au souvenir de Raphaël, pourquoi d'un mot n'as-tu pas fait évanouir mes regrets ?

— Je vous le répète... parce que j'aimais mieux vous voir éprise d'un mort que d'un vivant... et puis j'espérais que le souvenir de Raphaël surmonterait votre amour pour monsieur de Morville.

— Mais tu le hais donc aussi, monsieur de Morville ? — s'écria madame de Hansfeld, reculant épouvantée de ce que le génie infernal de cette fille pouvait imaginer et exécuter.

Avant de répondre, Iris resta quelques momens silencieuse, puis elle reprit d'un air sombre :

— Je vous l'ai dit... ceux qui vous aiment et que vous aimez, je les hais presque autant que vos ennemis... Cela est mon sentiment, cela est mon impression.

— Ainsi, monsieur de Morville...

— Mais parce que je suis jalouse de votre affection, — reprit Iris en interrompant sa maîtresse, — parce que je souffre... oh ! bien cruellement... de vous voir dépenser des trésors d'attachement pour des êtres qui ne vous chérissent pas comme moi, il ne s'ensuit pas que je pousse l'égoïsme jusqu'à vouloir vous priver d'un bonheur, par cela seulement que ce bonheur fait mon désespoir ; non, non. Quelquefois, dans mes mauvais jours, j'ai de ces pensées ; mais je les chasse.

— Ainsi, — reprit madame de Hansfeld avec amertume, — vous me permettez d'aimer monsieur de Morville ?

— Je ferai mieux que cela, — dit la bohémienne en jetant un regard perçant sur sa maîtresse.

Sans pouvoir se rendre compte ni de ce qu'elle éprouvait, ni de la signification de ce regard, madame de Hansfeld baissa la tête et rougit.

Iris reprit d'un ton plus humble :

— Maintenant que je vous ai dit, marraine, ce qui concernait Raphaël... je dois vous dire ce qui concerne le prince.

— Elle va tout avouer... enfin, — dit la princesse.

Après un moment de silence, Iris reprit, en attachant son regard scrutateur sur madame de Hansfeld :

— Vous n'aviez épousé le prince qu'avec regret, et pour assurer un avenir à votre tante ; plusieurs fois vous me l'avez dit.

— Cela est vrai.

— Vous m'avez dit encore que, grâce à la générosité de monsieur de Hansfeld, la plus grande partie de sa fortune devait vous appartenir après sa mort...

— Ah ! malheureuse, vous m'épouvantez !... Ainsi ces tentatives réitérées...

Sans répondre à sa maîtresse, Iris continua.

— Peu de temps après votre mariage, votre tristesse a redoublé... Je n'ai plus hésité, et un soir, à Trieste, sans que personne me vît... dans une tasse de lait. .

— Mais vous êtes un monstre !

— J'avais pris mes précautions... Si le crime eût été découvert, moi seule pouvais être accusée... et d'ailleurs je me serais avouée la seule coupable.

— C'est horrible ! horrible !... Et vous n'avez pas reculé devant l'énormité du crime que vous alliez commettre ?

— Vous désiriez être veuve.

— Vous l'ai-je jamais dit ? me l'étais-je seulement dit à moi-même ?

— Vous regrettiez de vous être mariée... je vous rendais votre liberté...

— Mais vous n'avez donc aucune notion du mal et du bien?

— Le bien... c'est votre bonheur... le mal... c'est votre chagrin...

— Qui pourrait croire, mon Dieu! à cette sauvage et féroce exaltation... Comment votre main n'a-t-elle pas tremblé? comment avez-vous pu méditer un tel crime? Comment surtout avez-vous pu récidiver?

— Après la première tentative... vous avez été encore plus triste que d'habitude... Vous vous êtes souvent plainte à moi de tout ce que vous faisait souffrir l'inégalité du caractère du prince; devant moi bien souvent vous avez maudit le jour où vous aviez consenti à ce mariage; quelquefois même, en déplorant votre triste existence, vous regrettiez de n'être pas morte... Alors une seconde fois j'ai voulu le tuer... dans cette auberge isolée; je m'étais introduite dans sa chambre par le balcon de la fenêtre entr'ouverte; je l'avais presque refermée en m'en allant, après le coup manqué...

— Non, non, je ne puis croire à ce que j'entends... si jeune... et un pareil sang-froid, un tel endurcissement...

— Si vous saviez la douleur que je ressens de vos douleurs... si vous saviez combien vos larmes retombent brûlantes sur mon cœur... vous comprendriez mon sang-froid, mon endurcissement, comme vous dites... Oui... si vous saviez à quel point la vie me pèse depuis que j'ai la conviction d'être si peu pour vous... vous comprendriez que j'ai voulu assurer votre bonheur en risquant une vie qui m'est indifférente. Si je n'ai pas tenté plus souvent, c'est que le prince s'est entouré de telles précautions...

— Assez!... assez! tu me fais horreur... Et maintenant... que vais-je faire? j'ai l'aveu de ton crime...

— Peu m'importe.

— Croyez-vous que je puisse à cette heure vous garder près de moi... vous qui trois fois avez tenté de donner la mort à l'homme généreux et bon qui simulait la folie pour ne pas m'accuser?

— Maintenant comme autrefois... vous désirez la mort de cet homme généreux et bon...

— Taisez-vous...

— S'il mourait, vous épouseriez monsieur de Morville...

Paula resta un moment comme écrasée sous ces foudroyantes paroles; puis elle reprit avec indignation :

— Et qui vous donne le droit de scruter ma pensée? Et parce que la mort de monsieur de Hansfeld me rendrait la liberté, est-ce une raison pour que je la désire?

— Oui... vous la désirez...

— Sortez! sortez!...

— Oh! grâce! grâce! marraine... — dit Iris en tombant à genoux devant Paula. Puis elle continua d'une voix déchirante : — Je suis bien coupable, je suis bien criminelle; je sais toute l'étendue, toutes les conséquences des actions que j'ai commises; j'ai agi avec réflexion... Mais, je vous le répète, pour moi, le mal, c'est votre chagrin; le bien, c'est votre bonheur... peu m'importe le reste! Pourquoi donc me chasseriez-vous? Est-ce pour moi que j'ai cherché à commettre les crimes qui vous épouvantent? N'était-ce pas avant tout... vous, et toujours vous, que je voulais servir?...

— Mais, me servir par de tels moyens... c'était me rendre votre complice!

— Eh bien! je me repens... je vous demande pardon à genoux... mais ne me chassez pas; ce serait vouloir ma mort! Oui... si vous me chassez, je me tuerai... Vous me connaissez... vous savez si j'en suis capable... Je tiens à la vie, parce que je puis vous être utile encore...

— Non, non; va-t'en... Tu veux mourir?... Eh bien! meurs!... ce sera un bienfait pour le monde... et pour moi... Depuis les accusations du prince et tes révélations, je me sens dans une atmosphère de trahisons et de crimes qui m'épouvante; on dirait qu'elle m'oppresse, qu'elle me pénètre... J'aurais peur de devenir aussi criminelle que toi. Va-t'en... va-t'en, te dis-je... va-t'en...

Iris se leva pâle et triste, prit la main de sa maîtresse qu'elle baisa, et fit un pas vers la porte.

Madame de Hansfeld crut lire dans les traits de la jeune fille une si effrayante résolution qu'elle s'écria :

— Iris!... restez!...

Iris revint sur ses pas et interrogea Paula du regard.

— Mais enfin, — s'écria la princesse, — que dire au prince? Une fois convaincu de mon innocence... il voudra connaître le coupable... Que lui répondrai-je s'il m'interroge? Ses soupçons, d'ailleurs, ne t'atteindront-ils pas? Et maintenant, mon Dieu!... j'y pense... ne pourra-t-il pas croire que tu as agi par mon ordre, ou du moins sous mon inspiration?... Vois dans quel affreux dédale tu m'as jetée!...

— Marraine, permettez-moi de rester ici... Si je suis chassée de cette maison, que ce ne soit pas par vous au moins : je saurai me résigner si le prince exige mon départ, ou s'il m'accuse; mais que ce coup terrible ne vienne pas de vous!

— Mais en admettant même que les soupçons de monsieur de Hansfeld ne t'atteignent pas, n'est-il pas criminel à moi de garder dans ma maison une créature qui trois fois a attenté à la vie de mon mari, et qui pourrait peut-être, par la même monomanie sauvage, y attenter encore?

— Marraine, si vous l'exigez... jamais plus je n'attenterai aux jours du prince.

— Si je l'exige... Mon Dieu! pouvez-vous en douter?

— Eh bien!... je vous le jure *sur vous* (c'est pour moi le seul serment que je puisse faire), je vous jure sur vous de respecter les jours de monsieur de Hansfeld comme je respecterai les vôtres... — dit la bohémienne avec un air singulier et en regardant Paula comme si elle eût voulu pénétrer au plus profond de son cœur. — Mais si jamais vous vouliez épouser monsieur de Morville sans avoir à vous reprocher la mort du prince, mort à laquelle je serais aussi étrangère que vous.... dites un mot, ou plutôt... non, pas même une parole... — et Iris, jetant les yeux autour d'elle comme pour chercher quelque chose, et avisant sur la cheminée une épingle d'or surmontée d'une boule d'émail constellée de perles, elle la prit et ajouta : — Vous n'auriez qu'à me remettre cette épingle, et, sans qu'aux yeux de Dieu et des hommes ni vous, ni moi, fussions pour rien dans la mort du prince... vous pourriez épouser monsieur de Morville... Ce que je vous dis ne doit pas vous étonner... Vous n'avez pas d'autre désir que ce mariage, je n'ai pas d'autre désir que de vous voir heureuse.

Avant que la princesse pût lui répondre, Iris disparut.

XVI

AVEUX.

Le vieux graveur et sa fille s'étaient profondément émus du récit de monsieur de Hansfeld. Berthe avait plaint Arnold, obligé de lutter tour à tour contre son amour et contre d'horribles soupçons; elle trouvait entre elle et lui une étrange conformité de position : tous deux, enchaînés pour jamais à des êtres indignes de leur affection, devaient passer leur vie dans des regrets ou des espérances stériles.

Pourtant elle s'avouait que son malheur aurait été plus grand encore si elle n'eût pas rencontré dans le sauveur de son père un homme qui lui inspirait une sympathie aussi vive qu'honorable.

Elle ne prévoyait, elle n'ambitionnait d'autre bonheur que celui de voir souvent Arnold et de l'entendre causer avec Pierre Raimond d'une façon si intéressante et si enjouée; nous ne disons rien du ravissement de la jeune femme lorsque le vieux graveur, resté seul avec elle, s'extasiant sur le savoir et sur l'esprit d'Arnold, le plaçait au-dessus de tous les hommes qu'il avait connus.

Le lendemain du jour où madame de Hansfeld avait eu avec Iris la conversation que nous avons reproduite, monsieur de Brévannes, aigri par une préoccupation et une anxiété violentes, avait de nouveau brutalisé sa femme, dont la présence lui devenait de plus en plus insupportable; persuadé que, libre et garçon, il aurait eu plus de loisir, plus de facilités pour mettre à fin son aventure avec madame de Hansfeld, le matin même du jour dont nous parlons, il avait fait à sa femme une scène violente.

Berthe n'était plus au temps où elle s'éplorait sur ces injustices, elle s'accusait même de s'en consoler trop facilement, en songeant que chez son père elle pouvait rencontrer Arnold.

Elle se rendit donc chez Pierre Raimond.

Qu'on juge de la joie du vieillard lorsqu'il vit entrer sa fille, qu'il n'attendait que le lendemain.

— Quel bonheur! chère enfant, je n'espérais pas te voir aujourd'hui... Allons... je devine... quelque nouvelle brutalité. Ma foi! maintenant que les grossièretés de ce méchant homme, auxquelles tu deviens de plus en plus indifférente, me valent une longue visite de toi... je sens ma haine de beaucoup diminuer; si tu n'es pas heureuse, du moins tu n'es plus malheureuse... c'est un progrès, et je ne désespère pas... de... Mais à quoi bon te parler de ces rêveries d'un vieux fou?

— Oh! dites... mon père, dites.

— Eh bien! en prenant ainsi l'habitude de te laisser passer la moitié de ta vie chez moi, j'espère qu'un jour il ne te refusera pas la permission de venir habiter tout à fait ici...

— Ah! je n'ose le croire... il sait trop la joie que cela me causerait...

— Peut-être... Mon Dieu! si cela était, juge donc aussi de ma joie, à moi... Hélas! cette séparation ne saurait être consentie que par lui; les lois sont ainsi faites, qu'il y a mille tortures qu'une pauvre femme est obligée de souffrir et dont on peut l'accabler impunément.. S'il faut tout dire, je crois que cet homme a quelque mauvaise passion au cœur; son redoublement de brutalité, son besoin de t'éloigner de lui, tout me le dit. S'il en est ainsi, une séparation ne lui coûtera pas... Que nous faut-il de plus? Depuis le peu de temps que tu t'es remise à donner des leçons, tu refuses des écolières... Ce gain modeste nous suffira pour nous faire vivre... Tu reprendras ta chambre de jeune fille; nous verrons notre ami Arnold presque chaque jour. Que nous faudra-t-il de plus?

— Oh! rien, mon père, mais ce rêve est trop beau...

— Encore une fois... qui sait!... quoique je connaisse ton attachement pour moi, chère enfant... la compagnie d'un vieillard est si triste que j'aurais eu presque un remords à accepter ton dévouement... Mais don Raphaël Arnold, — ajouta Pierre Raimond en souriant, — égayera quelquefois notre solitude, et, à ce propos, mon enfant... vois donc ce que les cœurs honnêtes gagnent... à être honnêtes... Sans la profonde estime qui nous unit tous trois, et qui rend notre intimité si douce, que de bonheur perdu! Si j'avais cru Arnold capable de t'aimer criminellement et de souiller indignement les relations sacrées du bienfaiteur et de l'obligé... il eût été privé de notre amitié, qui lui est aussi nécessaire que la sienne nous l'est, à nous

En ce moment, on frappa à la porte du graveur.

— Entrez, dit-il.

La porte s'ouvrit... Arnold parut.

— Quel heureux hasard! — s'écria Pierre Raimond, — vous venez à propos, mon cher Arnold... Mais qu'avez-vous? vous semblez soucieux, préoccupé, triste.

— En effet, monsieur Arnold, vous ne répondez pas, vous avez l'air accablé, auriez-vous quelque chagrin? Quelque mauvaise nouvelle de votre femme, peut-être?..

Arnold tressaillit, sourit tristement et répondit :

— Vous dites vrai... il s'agit de ma femme.

— Comment! cette misérable ose encore relever la tête après votre... je dirai le mot... après votre faiblesse!... — s'écria Pierre Raimond. — Oh! cette fois soyez sans pitié, pas de ménagemens pour des crimes semblables. Prenez garde d'aller trop loin par excès de générosité... il y a un abîme entre la générosité et une indifférence coupable pour les méchans...

Monsieur de Hansfeld était si abattu qu'il ne chercha pas à interrompre Pierre Raymond; lorsque celui-ci eut parlé, il lui dit tristement :

— Ma femme n'est pas coupable... et moi je vous ai trompé... je me suis introduit chez vous sous un faux nom... je dois vous faire cet aveu.

— Que voulez-vous dire, monsieur? — s'écria le vieillard en se levant brusquement.

Berthe, pâle, effrayée, regardait monsieur de Hansfeld avec une douloureuse anxiété; Pierre Raimond était sombre et sévère.

— Expliquez-vous, monsieur... je ne puis qualifier votre conduite avant de vous avoir entendu.

— Je vous dirai tout; seulement daignez réfléchir que rien ne m'obligerait à l'aveu que je vous fais... Si j'agis ainsi, c'est pour rester digne de votre amitié.

— Digne de mon amitié après un tel mensonge! N'y comptez plus, monsieur.

— Peut-être serez-vous indulgent. Veuillez donc m'écouter... Lorsque le hasard me mit à même de vous secourir, et qu'à mon tour secouru par vous je fus transporté dans cette maison, mon premier mouvement fut de vous déclarer mon véritable nom... mais à ce moment votre fille entra...

— Eh bien!... monsieur... que fait cela?

— Je la connaissais.

— Vous la connaissiez? — dit le vieillard avec étonnement.

— Moi!... — s'écria Berthe.

— De vue seulement, — reprit Arnold. — Oui, quelques jours auparavant, j'avais rencontré votre fille aux Français; on l'avait nommée devant moi, et plus tard j'entendis rendre un juste hommage à la noble et austère fierté de son père.

— A cette heure, monsieur... ces louanges sont de trop... — s'écria Pierre Raimond avec impatience.

— Je ne vous loue pas, monsieur... je vous explique la raison qui m'a fait vous cacher mon titre... puisque le hasard veut que j'aie un titre...

— Vous avez, monsieur, très habilement trompé la confiance d'un vieillard et la candeur d'une jeune femme; je vous en félicite...

— J'ai eu tort; mais voici pourquoi j'ai agi de la sorte.. Connaissant votre antipathie pour certaines classes de la société... je craignais donc que ma position ne fût un obstacle aux relations que je désirais déjà si vivement nouer avec vous...

— Pour tâcher de séduire ma fille, sans doute! abuser de ce qu'il y a de plus saint... la reconnaissance d'un obligé... Ah! vous et les vôtres... vous serez toujours les mêmes, — dit amèrement Pierre Raimond; puis il reprit avec indignation : — Et moi qui tout à l'heure encore parlais de la noble confiance qui rend certaines relations si douces entre les gens de bien...

— Ah! monsieur, — dit Berthe au prince, avec un accent de tristesse profonde, — vous ne savez pas tout le mal que nous cause votre conduite peu loyale... Mon père avait en vous une foi si aveugle...

— Je mérite ces reproches... et c'est volontairement que je suis venu m'y exposer.

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur? — s'écria le graveur.

— Le prince de Hansfeld !... — dit tristement Arnold en baissant la tête.

— Vous habitez l'hôtel Lambert... ici près ?

— Le prince de Hansfeld ! — répéta Berthe avec une surprise mêlée d'intérêt et d'effroi.

— En vous racontant sous un nom supposé les suites funestes de mon mariage, je vous disais vrai ; mon nom seul avait changé. Alors, convaincu de la culpabilité de ma femme, surtout après la dernière tentative que je vous ai racontée, j'étais décidé à l'obliger de quitter la France... Aujourd'hui même, j'aurais fait répandre le bruit que je partais avec elle, abandonnant l'hôtel Lambert ; conservant précieusement l'incognito à l'abri duquel je m'étais créé des relations si chères, je voulais vivre obscurément... ou plutôt heureusement dans une retraite voisine de la vôtre... Quelques promenades, ma solitude, et notre intimité chaque jour plus resserrée, voilà quelle était mon ambition... il me faut renoncer à ces rêves !.. Hier, en vous quittant, je suis entré chez madame de Hansfeld ; irrité de voir que ses préparatifs de départ n'étaient pas encore faits, exaspéré par son audace, j'articulai enfin le terrible reproche que je n'avais jamais eu le courage de lui faire.

— Et elle n'était pas coupable ! — s'écria Berthe. — Ah ! je le savais bien... de tels crimes étaient impossibles.

— Ma femme était innocente, — répéta monsieur de Hansfeld ; — elle s'est justifiée avec franchise et dignité.. Les raisons qu'elle m'a données m'ont paru convaincantes ; et un vieux serviteur, en qui j'ai toute confiance.... m'a confirmé... qu'il avait été matériellement impossible à madame de Hansfeld de faire aucune de ces trois tentatives sur ma vie... Je ne puis dire les impressions contraires dont je fus agité après cette découverte... Tantôt je m'applaudissais d'avoir, malgré les preuves en apparence les plus positives, écouté la voix secrète qui me disait : Elle est innocente ; tantôt je me reprochais vivement les accusations, les réticences bizarres qui avaient dû torturer cette malheureuse femme, et changer en haine la faible affection qu'elle me portait ; je songeais avec douleur aux chagrins que mes soupçons odieux lui avaient causés ; je le sentais, j'avais beaucoup à expier, beaucoup à me faire pardonner. Cette découverte n'a pas ranimé mon amour pour ma femme, il s'est à jamais éteint au milieu de ces doutes incessans ; mais par cela même que je ne l'aime plus, je dois redoubler envers elle d'égards et de soins. Maintenant, voici pourquoi je viens vous apprendre une chose que vous eussiez peut-être toujours ignorée... Je regarderais comme indigne de moi de surprendre, grâce à des faits dont à cette heure je connais la fausseté, un intérêt qui eût encore resserré les liens d'affection qui nous unissaient... Bien souvent même j'avais été sur le point de vous révéler mon véritable nom... mais la crainte d'exciter votre indignation par cet aveu tardif m'a toujours retenu... Maintenant vous savez tout... Encore une fois, je ne veux pas nier mes torts ; seulement songez à ce que je souffrais, aux consolations ineffables que je trouvais ici, et peut-être me pardonnerez-vous d'avoir reculé devant la crainte de perdre un pareil bonheur.

Pierre Raimond était resté pensif pendant que monsieur de Hansfeld parlait ; peu à peu sa dure physionomie perdit son expression d'amertume et de colère ; un peu avant qu'Arnold eût cessé de parler, Pierre Raimond fit un signe de tête approbatif en regardant Berthe, comme pour applaudir aux paroles de monsieur de Hansfeld. Berthe, les yeux baissés, était dans une tristesse profonde ; elle connaissait trop son père pour espérer qu'après l'aveu du prince il consentirait encore à le recevoir ; il lui fallait donc renoncer à la seule consolation qui l'aidât à supporter ses chagrins ; cette idée était affreuse.

Après quelques momens de silence, Pierre Raimond tendit la main à monsieur de Hansfeld et lui dit :

— Bien... très bien... Vous triomphez de mes préventions... car vous allez noblement au-devant d'un sacrifice... qui devra vous coûter autant qu'à nous... et il nous coûtera beaucoup...

— Je ne dois donc plus vous revoir ? — dit tristement Arnold...

— Cela est impossible... J'ai pu accueillir chez moi mon sauveur et lier avec lui une amitié que notre égalité de position autorisait... Confiant dans la loyauté de l'homme qui m'avait sauvé la vie, j'ai pu voir sans scrupules son affection honnête et pure pour ma fille... mais de tels rapports ne peuvent plus durer maintenant... Un pauvre artisan comme moi ne fréquente pas de princes. Enfin, je puis pardonner la ruse dont vous vous êtes servi pour entrer chez moi, mais ce serait l'approuver que de souffrir désormais vos visites.

— Mon Dieu ! croyez...

— Je crois que cette séparation vous sera pénible.. bien pénible... pas plus qu'à nous, pourtant...

— Oh ! non ! — murmura Berthe, qui ne put retenir ses larmes.

— Et encore, — reprit Pierre Raimond, — vous avez, vous, les plaisirs de votre rang...

— Les plaisirs... le croyez-vous ?

— Les devoirs... si vous voulez. Vous avez à faire oublier à votre femme les chagrins que vous lui avez causés, et, pour une âme généreuse, c'est une occupation noble et grande. Mais nous... que nous reste-t-il pour remplacer une intimité bien chère à notre cœur ? Tant que j'aurai cette pauvre femme auprès de moi, je vous regretterai moins ; mais lorsque je serai seul !... Ma fille elle-même devenait presque insouciante des chagrins qui l'accablaient chez elle, en songeant à la joie douce et calme qui l'attendait ici... Maintenant, encore une fois, que lui reste-t-il ? les regrets d'un passé qu'il aurait mieux pour elle valu ne pas connaître.

— Mon père, j'aurai du courage, — reprit Berthe. — Ne me restez-vous pas ?

— Oui... et nous parlerons souvent de lui.., je te le promets, — ajouta le vieillard en tendant la main à Arnold, qui la serra tendrement dans les siennes.

— Allons, du courage, monsieur Arnold, — dit Berthe en tâchant de sourire à travers ses larmes. — Mon père vous l'a dit : nous ne vous oublierons jamais ; nous parlerons bien souvent de vous. Adieu... et pour toujours adieu...

Monsieur de Hansfeld pouvait à peine contenir son émotion ; il répondit d'une voix altérée :

— Adieu, et pour toujours adieu... Croyez... et...

Mais il ne put achever ; les sanglots étouffèrent sa voix, et il cacha sa figure dans ses mains.

— Vous le voyez, — dit-il après un moment de silence à Pierre Raimond qui le contemplait tristement, — faible... toujours faible... Que vous devez me mépriser... homme rude et stoïque !..

Sans lui répondre, Pierre Raimond s'écria tout à coup :

— Mon Dieu ! maintenant j'y songe... votre femme est innocente... soit... mais ce crime si obstinément répété... qui l'a commis ? A Trieste, ici, des étrangers pouvaient en être accusés... mais en voyage, dans cette auberge, il faut que ce soit quelqu'un de votre maison, à moins d'une coïncidence extraordinaire.

— Je me suis fait aussi cette question, et elle est demeurée pour moi inextricable... En voyage, nous n'étions accompagnés que de trois personnes : un vieux serviteur qui m'a élevé, une jeune fille recueillie par madame de Hansfeld, mon chasseur qui nous servait de courrier et que j'ai depuis très longtemps à mon service. Soupçonner mon vieux Frantz ou une jeune fille de dix-sept ans d'un crime si noir, si inutile, serait absurde ; il ne resterait donc que le chasseur... Mais, quoique bon et dévoué, si vous connaissiez la bêtise de ce malheureux garçon, vous comprendriez que, plutôt que de le croire coupable, j'accuserais mon vieux Frantz ou la demoiselle de compagnie de ma femme.

— Mais cependant... ces tentatives...

— Tenez, mon ami, mes injustes soupçons m'ont déjà causé trop de malheurs pour que j'ose encore en avoir...

— Mais ces tentatives sont réelles... Si on les renouvelle?

— Tant mieux... Hier je les aurais redoutées... aujourd'hui j'irais au-devant...

— Ah! monsieur Arnold... et les amis qui vous restent. Comment! vous ne ferez aucune perquisition pour découvrir le coupable?

— Aucune... A quoi bon?... Ne viens-je pas de vous dire : « *Adieu... et pour toujours?* »

Et monsieur de Hansfeld sortit désespéré.

XVII

PROJET DE PRÉSENTATION.

Ce matin-là même, monsieur de Brévannes devait rencontrer madame de Hansfeld au jardin des Plantes.

Il s'y rendit vers onze heures.

La lecture du *livre noir*, ce mystérieux confident des plus intimes pensées de Paula, avait donné au mari de Berthe presque des espérances; les secrets qu'il croyait avoir surpris se résumaient ainsi :

« Madame de Hansfeld se reprochait de ne pas haïr assez monsieur de Brévannes, meurtrier de Raphaël.

« Le prince la rendait si malheureuse, qu'elle désirait sa mort. »

Iris avait surtout recommandé à monsieur de Brévannes de ne faire en rien soupçonner à la princesse qu'il connaissait pour ainsi dire ses plus secrètes pensées.

Ce conseil servait trop les intérêts de monsieur de Brévannes pour qu'il ne le suivît pas scrupuleusement.

Madame de Hansfeld venait à cette entrevue avec moins de sécurité que monsieur de Brévannes; elle le savait capable de la calomnier indignement; la portée de ses calomnies pouvait être terrible et arriver jusqu'à monsieur de Morville.

Paula devait donc beaucoup ménager cet homme, qui lui inspirait une aversion profonde, et lui témoigner une menteuse bienveillance, afin de paralyser pendant quelque temps ses médisances.

Mais madame de Hansfeld ne s'abusait pas... Du moment où monsieur de Brévannes se verrait joué, il se vengerait par la calomnie, et sa vengeance pouvait avoir une funeste influence sur l'amour de monsieur de Morville.

Le plus léger soupçon devait être mortel à cet amour idéal, désintéressé, romanesque, et surtout basé sur une estime et sur une confiance réciproques.

Madame de Hansfeld se rendit au jardin des Plantes avec Iris, malgré l'horreur que lui inspiraient les crimes de cette jeune fille. Elle n'avait pu se passer d'elle dans cette circonstance.

Onze heures sonnaient lorsque Paula et la bohémienne arrivèrent au pied du labyrinthe; le froid était vif, le jour pur et beau; dans cette saison, les promeneurs sont rares, surtout en cet endroit; les deux femmes atteignirent le fameux *cèdre* sans rencontrer personne.

Monsieur de Brévannes était depuis une demi-heure assis au pied de cet arbre immense; il se leva à la vue de madame de Hansfeld.

Celle-ci cacha difficilement son émotion; après plusieurs années elle revoyait un homme qu'elle avait tant de raisons de détester. Son cœur battit avec violence, elle dit tout bas à Iris de ne pas la quitter.

Monsieur de Brévannes, vain et orgueilleux, interpréta cette émotion à son avantage; il contemplait avec ravissement l'admirable figure de Paula, que le froid nuançait des plus vives couleurs. Sa taille charmante se dessinait à ravir sous une robe de velours grenat fourrée d'hermine.

Le mari de Berthe se laissait entraîner aux plus folles espérances en songeant qu'à force d'opiniâtreté il avait obtenu un rendez-vous de cette femme, qui réunissait tant de grâces à tant de dignité, tant de charmes à une si haute position sociale; ce qui, pour monsieur de Brévannes, n'était pas la moindre des séductions de la princesse.

Plein d'espoir et d'amour, il s'approcha de Paula et lui dit respectueusement :

— Avec quelle impatience, madame, j'attendais ce moment... Combien je vous sais gré de votre excessive bonté pour moi!

— Vous savez mieux que personne, monsieur, par qui cette démarche m'est imposée, — dit amèrement la princesse en faisant allusion aux menaces de monsieur de Brévannes.

— Je vous comprends, madame, — dit monsieur de Brévannes; — mais si vous saviez dans quel égarement peut vous jeter une passion violente à laquelle on est en proie depuis des années! Ah! que de fois je me suis souvenu avec délices de ce temps où je vous voyais chaque jour... où, à l'abri de l'amour que je feignais pour votre tante...

— Assez, monsieur... assez... vous ne m'avez pas sans doute demandé cet entretien pour me parler d'un passé... que pour tant de raisons vous devez tâcher d'oublier.

— L'oublier... le puis-je? Ce souvenir a effacé tous les souvenirs de ma vie.

— Veuillez me répondre, monsieur. En insistant avec tant d'opiniâtreté pour obtenir ce rendez-vous, quel était votre but?

— Vous parler de mon amour plus passionné que jamais, vous intéresser... presque malgré vous, aux tourmens que je souffre...

— Ecoutez, monsieur de Brévannes, — dit froidement Paula en l'interrompant, — il y a deux ans, vous m'avez une fois parlé de votre amour... je ne vous ai pas cru..... Le silence que vous avez ensuite gardé sur cette prétendue passion m'a prouvé que votre aveu était sans conséquence. Lorsqu'on m'a dit votre obstination à me rencontrer ici, j'ai attribué ce désir à un tout autre motif que celui de me parler d'un amour qui m'offense et qui me rappelle d'atroces calomnies...

— Eh bien! je ne vous parlerai plus de cet amour..... je me contenterai de vous aimer sans vous le dire..... Attendant tout du temps, de la sincérité du sentiment que je vous porte, permettez-moi seulement de vous voir quelquefois... J'aurais pu demander à l'un de nos amis communs de vous être présenté; j'ai préféré d'attendre votre agrément avant de tenter cette démarche.

— Je ne reçois que quelques personnes de mon intimité, monsieur, — reprit sèchement Paula. — Monsieur de Hansfeld vit très seul... il m'est impossible... surtout après votre étrange aveu, de changer en rien mes habitudes.

Monsieur de Brévannes ne put réprimer un mouvement de dépit et de colère qui rappela à madame de Hansfeld qu'elle devait ménager cet homme; elle ajouta d'un ton plus familier :

— Songez, de grâce, à tout ce qui s'est passé à Florence, et avouez qu'il m'est impossible de vous recevoir... lors même que je le désirerais.

Ces derniers mots, seulement dits par madame de Hansfeld pour adoucir l'effet de son refus, parurent à monsieur de Brévannes fort encourageans. Il se souvint à propos des confidences du *livre noir*, et prit la froideur contrainte de la princesse pour de la réserve et de la dissimulation à l'endroit d'un amour qu'elle ne voulait pas s'avouer encore; il crut devoir ménager ces scrupules, cer-

tain qu'après quelques refus de pure convenance, Paula lui accorderait les moyens de la voir.

Monsieur de Brévannes reprit :

— Je n'ose vous supplier encore, madame, de permettre que je vous sois présenté. Pourtant... quel inconvénient y aurait-il? Croyez-moi, loin d'abuser de cette faveur... j'en userais avec la plus extrême réserve...

— Je vous assure, monsieur, que cela est impraticable... Sous quel prétexte d'ailleurs?... que dirai-je à monsieur de Hansfeld?

— Que j'ai eu l'honneur de vous connaître en Italie..... Et puis, un homme marié, — ajouta-t-il en souriant, — n'inspire jamais de défiance. Je pourrais même, et seulement pour la forme, avoir l'honneur de vous amener madame de Brévannes... quoiqu'elle ne soit pas digne de vous occuper un moment.

Cette proposition de monsieur de Brévannes frappa vivement Paula.

Sachant le prince très épris de Berthe, elle ne put dissimuler un sourire d'ironie en entendant monsieur de Brévannes parler de présenter sa femme à l'hôtel Lambert.

Un vague pressentiment, dont madame de Hansfeld ne put se rendre compte, lui dit que cette circonstance pourrait peut-être servir un jour sa haine contre monsieur de Brévannes. Elle reprit avec un embarras affecté :

— Si cela était possible... j'aurais le plus grand plaisir à connaître madame de Brévannes... car j'ai beaucoup de raisons pour croire que vous la jugez trop sévèrement. Aussi, dans le cas où il me serait permis de vous recevoir, ce serait uniquement, entendez-vous bien, uniquement à cause de madame de Brévannes; je vous en préviens, monsieur.

— Il en est toujours ainsi; les femmes n'ont pas de meilleure amie que celle à qui elles enlèvent un mari; elle s'est trahie, — se dit monsieur de Brévannes; et il reprit tout haut : — Vous sentez, madame, combien je serais heureux de tout ce qui pourrait rendre mes relations avec vous plus suivies; permettez-moi donc alors, pour l'amour de madame de Brévannes, — dit-il avec un nouveau sourire, — de vous la présenter, en vous demandant la permission de l'accompagner quelquefois.

— Très rarement, monsieur, surtout dans les premiers temps de ma liaison avec madame de Brévannes, — ajouta madame de Hansfeld après un moment d'hésitation.

— Je ne veux pas chercher les raisons qui vous obligent à agir ainsi, madame... mais je m'y soumets. — Et il pensa : — C'est un chef-d'œuvre d'habileté sans doute; le prince est jaloux; elle veut d'abord éloigner les soupçons de son mari, et capter la confiance de ma femme.

— A ces conditions, — reprit madame de Hansfeld en baissant les yeux, — je vous permettrais de me présenter madame de Brévannes... mais il serait formellement entendu que désormais vous ne me diriez jamais un mot... d'un amour aussi vain qu'insensé.

— Je demanderais une modification à cette clause, madame... Je m'engagerais à faire tout au monde pour vous oublier... seulement, afin de m'encourager et de me fortifier dans ma bonne résolution, vous me permettriez quelquefois de venir vous instruire des résultats de mes efforts... et comme selon vos désirs je ne vous verrais que très rarement chez vous... vous daigneriez peut-être quelquefois m'accorder les moyens de vous rencontrer ailleurs?

— Monsieur...

— Seulement pour m'entendre vous dire que je tâche de vous oublier... Le sacrifice que je fais n'est-il pas assez grand pour que vous m'accordiez au moins cette compensation?

— C'est une étrange manière d'oublier les gens que celle-là... Mais si vous la croyez d'un effet certain, monsieur... un jour peut-être je consentirai à revenir ici.

— Ah! madame, que de bontés!

— Mais prenez garde, si je ne suis pas satisfaite des progrès de votre indifférence, vous n'obtiendrez pas une seule entrevue de moi.

— Je crois pouvoir vous promettre, madame, que vous n'aurez pas à regretter la grâce que vous m'accordez...

Après un moment de silence, Paula reprit :

— Vous devez trouver surprenant, monsieur, qu'après ce qui s'est autrefois passé entre nous...

— Madame...

— Je n'en veux pas dire davantage... Un jour vous saurez le motif de ma conduite et de ma générosité... Mais il se fait tard, je dois rentrer... Dites-moi quelle est la personne qui me présentera madame de Brévannes!

— Madame de Saint-Pierre, cousine de monsieur de Luceval. Elle avait bien voulu m'offrir ses bons offices.

—Je la rencontre, en effet, assez souvent dans le monde. Rappelez-lui donc cette promesse, monsieur... et j'accueillerai sa demande...

— Vous vous retirez déjà?... Mon Dieu! j'aurais tant de choses à vous dire... Encore un mot, encore... de grâce!...

— Impossible... Iris, venez.

La jeune fille revint auprès de sa maîtresse, et descendit les rampes du labyrinthe après avoir échangé un regard d'intelligence avec monsieur de Brévannes.

Le mari de Berthe devait être d'autant plus dupe du stratagème d'Iris au sujet du *livre noir*, que, par suite des révélations de la bohémienne au sujet de l'infidélité de Raphaël, Paula n'avait pas témoigné l'horreur qu'elle aurait dû ressentir à la vue du meurtrier de son fiancé.

Cette circonstance donnait une nouvelle autorité au recueil des *pensées intimes* de madame de Hansfeld.

Monsieur de Brévannes, aussi glorieux que ravi de l'empressement de madame de Hansfeld à se rapprocher de Berthe, se crut le seul et véritable motif de cette liaison, qui devait sans doute plus tard assurer et faciliter ses relations journalières avec Paula.

En attendant avec une vive et confiante impatience le moment de connaître par le livre noir l'impression *vraie* que cette entrevue avait causée à madame de Hansfeld, monsieur de Brévannes rentra donc chez lui le cœur léger et content.

Peu de temps auparavant, Berthe était revenue de chez son père triste et accablée; elle venait de voir monsieur de Hansfeld, sans doute pour la dernière fois; il lui fallait à tout jamais renoncer aux doux et beaux rêves dont elle s'était bercée.

Apprenant que sa femme était chez elle, monsieur de Brévannes s'y rendit à l'instant même.

Monsieur de Brévannes ne réfléchit pas un moment à tout ce qu'il y avait d'humiliant et d'odieux dans le rôle qu'il préparait à sa femme; nulle considération, nul scrupule ne pouvait empêcher cet homme d'aller droit à son but.

Dans cette circonstance, en songeant à se servir de Berthe comme d'un moyen, il se dit avec une sorte de forfanterie cynique : « Voici la première fois que mon mariage m'aura été bon à quelque chose. »

Il crut néanmoins nécessaire de prendre envers sa femme un ton moins dur que d'habitude pour la décider à se laisser présenter à la princesse de Hansfeld. Berthe allait peu dans le monde; elle était fort timide; or, s'attendant à quelques difficultés de sa part, il préférait les vaincre par la douceur, ses menaces pouvant rester vaincues devant un refus obstiné de sa femme.

Celle-ci s'attendait si peu à la visite de son mari, qu'elle donnait un libre cours à ses larmes en pensant à monsieur de Hansfeld qu'elle ne devait plus revoir.

Pour la première fois, elle sentait à quel point elle l'aimait. Elle avait le courage de ne pas maudire cette séparation cruelle, en songeant au trouble qu'une passion coupable aurait apporté dans sa vie. Ne voyant plus Arnold, du moins elle serait à l'abri de tout danger.

Une *consolation* pareille coûte toujours bien des larmes;

aussi la jeune femme eut-elle à peine le temps d'essuyer ses yeux avant que son mari fût près d'elle.

Berthe avait assez de sujets de chagrin pour que monsieur de Brévannes ne s'étonnât pas de la voir pleurer; il fut néanmoins contrarié de ces larmes, car il ne pouvait, sans transition, parler à sa femme des plaisirs du monde et de sa présentation à madame de Hansfeld. Réprimant donc un léger mouvement d'impatience, il dit doucement à Berthe, en n'ayant pas l'air de s'apercevoir de sa tristesse (cela rendait la transition d'autant plus rapide) :

— Pardon... ma chère amie... Je vous dérange...

— Non... non, Charles... vous ne me dérangez pas, — dit Berthe en essuyant de nouveau ses larmes, qu'elle se reprochait presque comme une faute.

— Ce matin, vous avez vu votre père?

— Oui... vous m'avez permis d'y aller... quand je...

— Oh!...— dit monsieur de Brévannes en interrompant Berthe, — ce n'est pas un reproche que je vous fais. Je n'aime pas le caractère de votre père, il me serait impossible de vivre avec lui, mais je rends justice à sa loyauté, à l'austérité de ses principes, et je suis parfaitement tranquille quand je vous sais chez lui. — Berthe n'avait rien à se reprocher; pourtant son cœur se serra comme si elle eût abusé de la confiance de son mari, qui, pour la première fois depuis bien longtemps, lui parlait avec bonté; elle baissa la tête sans répondre. Monsieur de Brévannes continua : — Et puis, enfin, ces visites à votre père sont vos seules distractions... depuis notre arrivée à Paris... A l'exception de cette première représentation des Français, vous n'êtes allée nulle part... aussi je songe à vous tirer de cette solitude...

— Vous êtes trop bon, Charles; vous le savez, j'aime peu le monde... je suis accoutumée depuis longtemps à la vie que je mène. Ne vous occupez donc pas de ce que vous appelez mes plaisirs...

— Allons, allons, vous êtes une enfant, laissez-moi penser et décider pour vous à ce sujet-là... Vous ne vous en repentirez pas...

— Mais, Charles...

— Oh! je serai très opiniâtre... comme toujours, et plus que jamais; car il s'agit de vous être agréable... malgré vous. Oui... une fois votre première timidité passée, le monde, qui vous inspire tant d'effroi, aura pour vous mille attraits...

Berthe regardait son mari, toute surprise de ce changement extraordinaire dans son accent, dans ses manières. Il lui parlait avec une douceur inaccoutumée au moment même où elle se reprochait de porter une trop vive affection à monsieur de Hansfeld. L'angoisse, nous dirons presque le remords de la jeune femme, augmentait en raison de l'apparente bienveillance de son mari; elle répondit en rougissant :

— En vérité, Charles, je suis bien reconnaissante de ce que vous voulez faire pour moi... je m'en étonne même.

— Pauvre chère amie! sans y songer, vous m'adressez là un grand reproche.

— Oh! pardon, je ne voulais pas...

— Mais ce reproche, je l'accepte, car je le mérite... Oui, depuis notre retour, je vous ai assez négligée pour que la moindre prévenance de ma part vous étonne... Mais, patience, j'ai ma revanche à prendre... Ce n'est pas tout; on me croit un Othello; on croit que c'est par jalousie que je cache mon trésor à tous les yeux; je veux répondre à ces malveillans en conduisant mon trésor beaucoup dans le monde cet hiver, et prouver ainsi que vous m'inspirez autant d'orgueil que de confiance.

— Je ne puis répondre à des offres si gracieuses qu'en les acceptant, quoiqu'à regret et seulement pour vous obéir... car je préférerais beaucoup la solitude; et, si vous me le permettiez, Charles, je vivrais comme par le passé...

— Non, non, je vous l'ai dit; je serai aussi opiniâtre que vous...

— Eh bien! soit, je ferai ce que vous désirez; seulement, soyez assez bon pour me promettre de ne pas me forcer de m'amuser trop, — dit Berthe en souriant tristement. — J'irai dans le monde puisque vous le désirez vivement... mais pas trop souvent, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille; lorsque vous y serez allée quelquefois, ce sera moi qui, j'en suis sûr, serai obligé de modérer vos désirs d'y retourner.

— Oh! ne craignez pas cela, Charles.

— Vous verrez, vous verrez.

— Je me trouve si gênée chez les personnes que je ne connais pas! il me semble voir partout des regards malveillans.

— Vous êtes beaucoup trop jolie pour ne pas exciter l'envie et la malveillance des femmes; mais l'admiration des hommes vous vengera. Sans compter que parmi les personnes auxquelles je veux vous présenter, il en est de si hautement placées, de si exclusives même, que votre admission chez elles fera bien des jaloux.

— Que voulez-vous dire, Charles?

— Vous allez le savoir, ma chère amie, et je me fais une joie de vous l'apprendre. Je suis ravi de vous voir entrer si bien dans mes vues; je m'attendais, je vous l'avoue, à avoir plus de résistance à vaincre...

— Si j'ai cédé si vite... c'est par crainte de vous déplaire. Dites un mot, et vous verrez avec quelle facilité je renoncerai à des plaisirs sans doute bien enviés.

— Certes, je ne dirai pas ce mot, ma chère amie; loin de là, j'en dirai un qui, au contraire, vous empêcherait de renoncer à ces vaines joies du monde dont vous semblez faire si bon marché.

— Comment! ce mot...

— Vous souvenez-vous de cette première représentation aux Français?

— Oui, sans doute.

— Je veux dire, vous souvenez-vous des choses qui ont le plus attiré l'attention du public, non pas sur la scène, mais dans la salle?

— L'étrange coiffure de madame Girard, d'abord.

— Le sobieska, sans doute? Mais ensuite...

Berthe était si loin de s'attendre à ce qu'allait lui dire son mari, qu'elle chercha un moment dans sa pensée et répondit :

— Je ne sais... Madame la marquise de Luceval?

— Vous approchez à la fois et de la vérité et de la loge de la personne dont je veux parler.

— Comment cela?

— Dans la loge voisine de celle de madame de Luceval, n'y avait-il pas une belle princesse étrangère dont tout le monde parlait avec admiration?

— Une princesse étrangère! — répéta machinalement Berthe, dont le cœur se serra par un pressentiment indéfinissable.

— Oui, madame la princesse de Hansfeld.

— La princesse! comment! c'est à elle...

— Que je vous présenterai après-demain, je l'espère.

— Oh! jamais... jamais! — s'écria involontairement Berthe.

Profiter de cette offre, qui lui donnait les moyens de revoir le prince, lui semblait une odieuse perfidie.

Monsieur de Brévannes, quoique étonné de l'exclamation de sa femme, crut d'abord qu'elle refusait par timidité, et reprit :

— Allons, vous êtes une enfant. Bien que très grande dame, la princesse de Hansfeld est la personne la plus simple du monde; vous lui plairez beaucoup, j'en suis sûr.

— Mon ami, je vous en conjure, ne me conduisez pas chez la princesse; laissez-moi dans la retraite où j'ai vécu jusqu'ici.

— Ma chère amie, je vous en conjure à mon tour,— dit monsieur de Brévannes en se contenant, — n'ayez pas de caprices de mauvais goût. Tout à l'heure vous étiez décidée à ce que je désirais, et voici que maintenant vous revenez sur vos promesses! Soyez donc raisonnable.

— Mais c'est impossible... Non, non, Charles... je vous en supplie en grâce... n'exigez pas cela de moi...

— Ah çà! sérieusement, vous êtes folle! Vous refusez avec obstination ce que tant d'autres demanderaient comme une faveur inespérée?

— Je le sais, je le sais... Aussi croyez que si je refuse, c'est que j'ai des raisons pour cela.

— Des raisons? des raisons?... Et lesquelles, s'il vous plaît?

— Mon Dieu! aucune de particulière; mais je désire ne pas aller dans le monde.

Monsieur de Brévannes, stupéfait de cette résistance, en cherchait vainement la cause; il pressentait que le goût de la retraite ne dictait pas seul ce refus; un moment il crut sa femme jalouse de la princesse. Aussi reprit-il avec une certaine complaisance :

— Voyons, soyez franche, ne me cachez rien. N'y aurait-il pas un peu de jalousie sous jeu?

— De la jalousie?...

— Oui... ne seriez-vous pas assez folle pour vous imaginer que je m'occupe de la princesse?

— Non, non, je ne crois pas cela... je vous l'assure.

— Mais qu'est-ce donc alors? — s'écria monsieur de Brévannes avec une impatience longtemps contenue.

— Charles, soyez bon, soyez généreux...

— Je me lasse de l'être, madame; et puisque vous ne tenez aucun compte de mes prières, vous exécuterez mes ordres, et après-demain vous m'accompagnerez chez madame de Hansfeld, m'entendez-vous!

— Charles, un mot, de grâce.. C'est pour m'être agréable, n'est-ce pas, que vous voulez me conduire chez la princesse?

— Sans doute; eh bien?

— Eh bien! puisque c'était pour moi que vous aviez formé ce projet... je vous en supplie, renoncez-y...

— Vous m'obéirez.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais allez-y seul! Peu vous importe que, moi, je...

— Cela m'importe tellement que vous irez, est-ce clair?

— Il me coûte de vous refuser; mais comme vous ne pourrez me contraindre à cela...

— Eh bien?

— Je n'irai pas.

— Vous n'irez pas?

— Non.

— Voilà un bien stupide entêtement... Et vous croyez me faire la loi?

— J'agis comme je le dois.

— En refusant d'aller chez madame de Hansfeld?

— Oui, Charles.

— Je suis peu disposé à deviner des charades; aussi je terminerai notre entretien par deux mots : si vous persistez dans votre refus, de votre vie vous ne reverrez votre père... car dans huit jours vous partirez pour la Lorraine, d'où vous ne reviendrez pas... J'ai le droit de vous assigner le lieu de votre résidence... Vous le savez, ma volonté est inébranlable; ainsi réfléchissez.

Berthe baissa la tête sans répondre.

Son mari pouvait en effet l'envoyer en Lorraine, la séparer de son père, dont elle était alors l'unique ressource, puisque, par un juste sentiment de fierté, Pierre Raimond refusait la pension que lui avait faite monsieur de Brévannes.

Ce n'était pas tout; en obéissant à son mari, Berthe devait cacher au graveur à quelle condition elle continuait de le voir, car celui-ci eût cent mille fois préféré laisser sa fille partir pour la Lorraine que de l'engager à obéir aux ordres de son mari, puisque ces ordres la rapprochaient d'Arnold.

Un moment elle voulut avouer à monsieur de Brévannes le motif de la résistance qu'elle lui opposait; mais songeant à la jalousie féroce de son mari, à la colère qu'il ressentirait contre le graveur, dont il l'éloignerait peut-être encore, elle rejeta cette idée.

Il n'y avait, malheureusement pour Berthe, aucun moyen terme entre ces différentes alternatives. Son premier mouvement avait été de résister opiniâtrément aux désirs de son mari, parce que les larmes qu'elle versait au souvenir d'Arnold l'éclairaient sur le danger de cet amour jusqu'alors si calme; mais elle devait se courber devant une fatale nécessité.

Elle répondit à son mari avec accablement :

— Vous l'exigez... monsieur... je vous obéirai...

— C'est, en vérité, bien heureux, madame...

— Seulement... rappelez-vous toujours... que j'ai de toutes mes forces résisté à vos ordres... que je vous ai conjuré, supplié de me laisser vivre dans la retraite... et que c'est vous... vous qui avez voulu m'en tirer pour me jeter au milieu du tourbillon du monde... — dit Berthe en s'animant; — du monde... où je n'aurai ni appui ni conseil, où je serai exposée à tous les dangers qui assiégent une jeune femme absolument isolée...

— Isolée!... mais moi, madame...

— Ecoutez-moi, monsieur : j'ai vingt-deux ans à peine... vous m'avez accablée de chagrins... je ne vous aime plus... Je suis sans doute résolue de ne jamais oublier mes devoirs... mais quoique sûre de moi... je préférerais ne pas affronter certains périls.

Berthe, cette fois, croyait avoir frappé juste en éveillant vaguement la jalousie forcenée de monsieur de Brévannes : elle espérait ainsi le faire réfléchir aux inconvéniens de jeter au milieu des séductions du monde une jeune femme sans amour et sans confiance pour son mari.

En effet, monsieur de Brévannes, stupéfait de ce nouveau langage, regardait Berthe avec une irritation mêlée de surprise.

— Qu'est-ce à dire, madame? — s'écria-t-il. — Voulez-vous me faire entendre que vous pourriez avoir l'indignité d'oublier ce que j'ai fait pour vous?... Oh! prenez garde, madame, prenez garde!.. ne jouez pas avec ces idées-là, elles sont terribles... Songez bien que l'amour-propre est mille fois plus irritable et plus ardent à la vengeance que l'amour... Si jamais vous aviez seulement la pensée de me tromper... Mais, tenez, — dit-il en blémissant de rage à cette seule idée, — ne soulevons pas une telle question... elle est sanglante...

— Et c'est parce qu'elle peut devenir un jour sanglante, monsieur, que je la soulève, moi, et que en honnête femme je vous supplie de me laisser dans ma retraite de ne pas volontairement m'exposer à des périls que je n'aurais peut-être pas la force de surmonter. Je vous dois beaucoup, sans doute; mais, croyez-moi, ne m'obligez pas à compter aussi les larmes que j'ai versées; je pourrais me croire quitte...

— Quelle audace!...

— J'aime mieux être audacieuse avant d'avoir fait le mal qu'hypocrite après une faute. Encore une fois, pour votre repos et pour le mien, monsieur, laissez-moi vivre obscure et ignorée... A ce prix je puis vous promettre de ne jamais faillir... sinon...

— Sinon?...

— Vous m'aurez jetée presque désarmée au milieu des périls du monde... Je connais mes devoirs, j'essayerai de lutter... mais, je vous le dis... il peut se rencontrer des circonstances où la force me manque.

Le bon sens, la franchise de ces paroles, faisaient bouillonner la jalousie de monsieur de Brévannes; il connaissait trop ses torts envers Berthe pour ne pas prévoir qu'elle lutterait seulement et absolument par *devoir*; et le devoir sans affection est souvent impuissant contre les entraînemens de la passion.

L'enfer de cet homme commençait. Placé entre sa jalousie et son amour, il hésitait entre le désir de nouer des relations suivies avec madame de Hansfeld, grâce à la présentation de Berthe, et la crainte de voir sa femme entourée d'adorateurs.

La pensée d'être jaloux du prince, qu'il ne connaissait que par le récit de ses bizarreries, ne lui vint pas un mo-

ment à l'esprit ; mais à défaut du prince il se créa les fantômes les plus effrayans, c'est-à-dire les plus charmans. Déjà il se voyait moqué, montré au doigt ; lui qui avait fait un mariage d'amour, mariage ridicule s'il en est, pensait-il, lui qui avait sacrifié sa vanité, son ambition, sa cupidité, à une pauvre fille obscure, ne serait-il donc pas à l'abri du mauvais sort? Serait-il donc aux yeux du monde toujours dupe, avant et après son mariage ? A ces pensées, monsieur de Brévannes tressaillait de fureur.

Tantôt il voyait dans la franchise de Berthe une garantie pour l'avenir, tantôt au contraire il y voyait une sorte de cynique défi, tantôt enfin il s'effrayait de ce langage d'une honnête femme qui, dédaignée de son mari qu'elle n'aime plus, ne s'abuse pas sur la fragilité humaine, et préfère fuir le danger que de l'affronter.

Pourtant ne pas présenter Berthe à la princesse, c'était renoncer à l'avenir qu'il entrevoyait si brillant.

Ce sacrifice lui fut impossible ; comme ceux qui, renonçant à se faire aimer, espèrent se faire craindre, il essaya d'intimider Berthe, et lui dit brutalement :

— Lorsqu'on a l'effronterie de professer ouvertement de tels principes, madame, on n'a pas besoin d'aller dans le monde pour tromper son mari.

— Assez, monsieur... assez, — dit fièrement Berthe ; — puisque vous me comprenez ainsi, je n'ai rien à ajouter... Je vous accompagnerai quand vous le voudrez chez madame la princesse de Hansfeld.

— Et prenez bien garde à ce que vous ferez... au moins... Rappelez-vous bien ceci... je vous le répète à dessein... l'amour peut être indulgent, généreux... l'orgueil, jamais... Ainsi je serais pour vous impitoyable... si vous aviez le malheur de vous mal conduire : je vous briserais, je vous écraserais sans pitié, entendez-vous ? — ajouta-t-il, les lèvres contractées par la colère, en saisissant rudement le bras de Berthe.

Celle-ci, très calme, se dégagea doucement et lui répondit :

— Avec toute autre que moi, monsieur, vous auriez peut-être tort de joindre l'attrait du danger... à l'attrait que peut offrir l'amour... Croyez-moi, lorsque le devoir est impuissant, la terreur est vaine...

En disant ces mots, Berthe rentra chez elle, et laissa monsieur de Brévannes dans une irritation et dans une anxiété profondes.

XVIII

LE MARIAGE.

Madame de Hansfeld revint assez satisfaite de son entretien avec monsieur de Brévannes. En songeant à la proposition qu'il lui avait faite de lui présenter Berthe, Paula éprouvait des ressentimens étranges : d'abord, sachant l'amour d'Arnold pour madame de Brévannes, elle avait voulu jouer un perfide et méchant tour à monsieur de Brévannes, espérant jouir ensuite de la confusion de monsieur de Hansfeld lorsqu'il serait reconnu par Berthe (Paula ignorait qu'Arnold eût révélé son véritable nom à Pierre Raimond).

Lorsqu'elle avait fait part à Iris de la prochaine présentation de madame de Brévannes à l'hôtel Lambert, la bohémienne s'était écriée en tressaillant de joie :

— Maintenant... vous n'avez plus rien à désirer... vos vœux seront comblés quand il vous plaira de me faire un signe.

En vain Paula avait voulu forcer Iris à s'expliquer davantage ; celle-ci s'était renfermée dans un silence absolu après avoir seulement ajouté :

— Réfléchissez bien, marraine... vous me comprendrez.

La princesse avait réfléchi.

En arrêtant d'abord sa pensée sur monsieur de Hansfeld, elle s'était demandé ce qu'il lui inspirait depuis qu'il l'avait soupçonnée des crimes les plus horribles... Elle ressentait autant de haine que de mépris contre lui, haine contre l'homme capable de concevoir de tels soupçons, mépris pour l'homme assez faible pour ne pas accuser hardiment celle qu'il soupçonnait.

Paula était doublement injuste ; elle oubliait qu'Arnold l'avait passionnément aimée, et qu'il n'avait tant souffert que par suite de cette lutte entre son amour et ses méfiances...

Chose étrange ! elle n'avait jamais aimé son mari d'amour, elle était passionnément éprise de monsieur de Morville, et pourtant elle se trouvait blessée de l'amour du prince pour Berthe ; rien de plus absurde mais de plus commun que la jalousie d'orgueil.

Si la pensée de madame de Hansfeld se reportait sur monsieur de Morville, à l'instant ces trois mots sinistres flamboyaient à sa vue :

« *Si j'étais veuve!...* »

Et elle n'osait pas s'avouer qu'elle eût été satisfaite si l'une des tentatives d'Iris avait réussi.

Nous l'avons dit, rien de plus fatal que de familiariser sa pensée avec de simples suppositions qui, réalisées, seraient des crimes ; si monstrueuses qu'elles paraissent d'abord, peu à peu l'esprit les admet d'autant plus facilement qu'elles flattent davantage et incessamment les intérêts qu'elles serviraient.

Cela est funeste... la vue continuelle d'une proie facile éveille les appétits sanguinaires les plus endormis.

Rentrée chez elle, Paula réfléchit longtemps aux paroles mystérieuses d'Iris, à propos de la présentation de Berthe à l'hôtel Lambert.

« Maintenant vous n'avez plus rien à désirer... quand il vous plaira vos vœux seront comblés. »

Un secret instinct lui disait que du rapprochement du prince, de monsieur de Brévannes et de Berthe, il pouvait résulter de graves complications ; mais que pouvait y gagner son amour à elle pour monsieur de Morville ?

A ce moment, madame de Hansfeld fut interrompue par Iris.

— Que voulez-vous ? — lui dit-elle brusquement.

— Marraine, un commissionnaire vient de m'apporter une enveloppe à mon adresse ; dans cette enveloppe était une lettre pour vous.

Paula prit la lettre et tressaillit.

Elle reconnut l'écriture de monsieur de Morville.

Ce billet contenait seulement ces mots :

« Les circonstances, madame, me forcent à un parti extrême... J'adresse à tout hasard ce billet à votre demoiselle de compagnie... Un affreux et dernier coup accable le malheureux auquel vous avez déjà daigné tendre la main... il n'a pas désespéré de votre pitié... Aujourd'hui même, avec ces paroles magiques : *Faust et Manfred*, vous pourrez sinon le rendre à la vie... du moins adoucir son agonie. »

Un moment madame de Hansfeld ne comprit pas la signification de cette lettre. Puis tout à coup s'adressant à Iris :

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui ?

— Jeudi, marraine.

— Jeudi... non, ce n'est pas cela... — se dit madame de Hansfeld, — j'avais cru... Mais... — reprit-elle avec anxiété, — n'est-ce pas aujourd'hui la mi-carême ?

— Oui, marraine... quelques masques ont passé dans la rue.

— Oh ! je comprends... je comprends ! — s'écria madame de Hansfeld, et, courant à son secrétaire, elle écrivit ces mots à la hâte :

« Ce soir, à minuit et demi, à l'Opéra, au même endroit

que la dernière fois. *Faust et Manfred!...* un ruban vert au camail du domino. »

Puis, cachetant et donnant cette lettre à Iris, elle lui dit :

— Voici la réponse, remettez-la...

Iris sortit.

. . . .

Le soir, à minuit et demi, au bal de l'Opéra, Léon de Morville et madame de Hansfeld, tous deux masqués comme ils l'étaient lors de leur première entrevue, se rencontrèrent au fond du corridor des secondes loges à gauche du spectateur, et entrèrent dans le salon de l'avant-scène où avait eu lieu leur premier et leur dernier entretien.

Madame de Hansfeld fut épouvantée du changement des traits de monsieur de Morville et de l'expression de douleur désespérée qui les contractait.

— Qu'y a-t-il donc, mon Dieu? — s'écria-t-elle en jetant son masque à ses pieds.

— Un mot... d'abord, — dit monsieur de Morville. — Je ne m'étais pas trompé; cette mystérieuse amie... qui m'écrivait sans se faire connaître...

— C'était moi!... oui! oui! votre cœur avait deviné juste... mais, au nom du ciel! qu'y a-t-il? votre vie est-elle menacée?

— Tout est menacé : ma vie, ma raison, mon amour, mon honneur.

— Que dites-vous?...

— Je dis que je me tuerai... je dis que les passions les plus mauvaises germent en moi... je dis que je ne me reconnais plus... je dis qu'à mon amour pour vous je je veux sacrifier tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré parmi les hommes... dussé-je être parjure et parricide.

— Mon Dieu! vous m'effrayez...

— Paula... m'aimez-vous... comme je vous aime?...

— Ne suis-je pas ici?...

— Vous m'aimez?...

— Oui... oh! oui...

— Paula... fuyons... Venez... venez...

— Et vos sermens?...

— Qu'importe!

— Et votre mère?

— Qu'importe!

— Ah!... que dites-vous?...

— Venez, vous dis-je... Cet amour est fatal... Notre destinée s'accomplira...

— En grâce, calmez-vous... Songez à ce que vous m'écriviez encore il y a peu de jours : « *Un obstacle insurmontable nous sépare...* »

— Je ne veux songer à rien... je vous aime... je vous aime... je vous aime... Cet amour a subi toutes les épreuves, il a grandi dans le silence, il a résisté à votre indifférence affectée, il a pénétré votre tendresse cachée, il m'a rendu insouciant de ce que j'adorais, dédaigneux de ce que j'honorais... Il brûle mon sang, il égare ma raison, il déborde mon cœur. Paula, si vous m'aimez, fuyons, ou je meurs!...

— Mon Dieu! mon ami, croyez-vous être seul à souffrir ainsi?... Souffrir... oh! non, maintenant je puis défier une vie de tourmens... je puis mourir... j'ai été aimée... comme j'avais rêvé d'être aimée... aimée avec délire; aimée sans réflexion, sans scrupule, sans remords; aimée avec tant d'aveuglement, que vous ne soupçonnez pas l'énormité des sacrifices que vous m'offrez, la profondeur de l'abîme où vous voulez nous précipiter...

— Paula, Paula, ne me parlez pas ainsi, vous me rendez fou; vous ne savez pas... non, vous ne savez pas ce que c'est que l'entraînement d'une seule pensée qui engloutit toutes les autres dans son courant toujours plus large, plus rapide, plus profond... Moi qui jusqu'ici pouvais marcher le front haut... je ne l'ose plus... il y a des regards que j'évite.

— Vous?... vous?...

— Savez-vous ce que je me suis dit bien souvent... depuis qu'un serment dont je ne veux plus tenir compte maintenant m'a tenu éloigné de vous?

— Ne parlez pas ainsi.

— Eh bien! d'abord en songeant à la frêle santé de votre mari, je me suis dit : « Monsieur de Hansfeld mourrait... je n'en serais pas affligé... » puis... « Sa vie... dépendrait de moi... que je le laisserais périr... » Puis j'ai été plus loin... j'ai... mais non, non je n'ose vous dire cela... même à vous... je vous ferais horreur... Ah! maudit soit le jour... où pour la première fois cette pensée m'est venue!

Et monsieur de Morville cacha sa tête dans ses mains.

Les derniers mots qu'il venait de prononcer devaient retentir longtemps dans le cœur de Paula.

Elle était à la fois épouvantée, et pourtant presque heureuse de l'étrange complicité morale qui faisait partager ses vœux homicides contre le prince par monsieur de Morville, lui, jusqu'alors si loyal et si généreux. Dans ce bouleversement complet des principes de l'homme dont elle était adorée, elle vit une nouvelle preuve de l'influence qu'elle exerçait.

Mais par une de ces contradictions, un de ces dévouemens si familiers aux femmes, madame de Hansfeld se promit de tout faire pour éloigner désormais, et pour toujours, des pensées pareilles de l'esprit de monsieur de Morville, et cela parce que peut-être, de ce moment même, elle prenait les résolutions les plus criminelles; quoi qu'il arrivât, elle ne voulait pas que monsieur de Morville pût se reprocher un jour les vœux qu'il avait faits dans un moment d'égarement.

Monsieur de Morville était tombé la tête dans ses mains avec accablement; madame de Hansfeld lui dit d'un ton doux et ferme :

— J'aurai du courage pour vous et pour moi... je vous rappellerai des sermens autrefois si puissans sur vous; la violence de votre amour même ne doit pas vous les faire oublier. De grâce, revenez à vous... Vous parlez de nouveaux chagrins... quels sont-ils? votre mère est-elle plus souffrante?

— Eh! qu'importe!...

— Ah! de grâce! ne parlez pas ainsi. Croyez-moi... Une femme peut être fière de voir son influence un moment supérieure aux plus nobles principes... mais c'est à condition que ces principes reprendront leur cours... J'aurais horreur de vous et de moi si, au lieu du cœur généreux que j'ai surtout chéri, je ne retrouvais maintenant qu'un cœur égoïste et desséché... Serait-ce donc là le fruit de notre amour?

Monsieur de Morville secoua tristement la tête.

— Hélas! je le crains, — dit-il d'une voix sourde, — je n'ai plus la force de résister au courant qui m'emporte... Rien de ce que je vénérais autrefois n'est plus capable maintenant de m'arrêter... Avant tout votre amour... périsse le reste!...

— Heureusement... j'aurai le courage qui vous manque...

— Ah! vous ne m'aimez pas...

— Je ne vous aime pas?... Mais laissons cela : dites-moi sous quelle exaltation vous étiez lorsque vous m'avez écrit ce billet qui m'a si fort alarmée et qui m'a fait venir ici... ce soir...

— Ne sachant comment vous l'adresser, j'ai compté sur la fidélité de votre demoiselle de compagnie... D'ailleurs ce billet n'était compréhensible que pour vous seule... Fût-il tombé entre les mains de monsieur de Hansfeld, il ne vous eût pas compromise.

— J'ai reconnu là votre tact habituel... Mais la cause de ce billet?...

— Votre sang-froid me fait honte... Moi aussi j'aurai du courage... Je vous sais gré de me rappeler à moi-même... Eh bien! voici ce qui vient de nouveau m'accabler... Hier, ma mère... m'a fait appeler... Elle était plus faible et plus souffrante qu'à l'ordinaire... Je n'ose penser

que depuis quelque temps je suis moins soigneux pour elle...

— Ah! vous ne savez pas le mal que vous me faites en parlant ainsi...

— Elle me dit après quelque hésitation qu'elle sentait ses forces s'épuiser... qu'il lui restait peu de temps à vivre... Elle attendait de moi une preuve suprême de soumission à ses volontés... Il s'agissait de la tranquillité de ses derniers instans; je la priai de s'expliquer; elle me dit qu'un de nos alliés, qu'elle me nomma, un de ses plus anciens amis, avait une fille charmante et accomplie...

— Je comprends tout... — dit madame de Hansfeld avec fermeté. — En grâce, continuez.

— Continuer... Et que vous dirais-je de plus? Ma mère a voulu me faire promettre que mon mariage se ferait de son vivant, c'est-à-dire très prochainement; j'ai refusé. Elle m'a demandé si j'avais à faire la moindre objection sur la beauté, la naissance, les qualités de cette jeune fille; j'ai reconnu, ce qui est vrai, qu'elle était accomplie de tous points; mais j'ai signifié à ma mère que je ne voulais pas absolument me marier... Alors .. elle s'est prise à pleurer; les émotions vives lui sont tellement funestes, faible comme elle est... qu'elle s'est évanouie... J'ai cru, mon Dieu! que j'allais la perdre... et j'ai retrouvé ma tendresse d'autrefois... En revenant à elle, ma mère m'a serré la main, et, avec une bonté navrante, elle m'a demandé pardon de m'avoir contrarié par ses désirs... dont elle ne me reparlerait plus... Mais, je le sais, je lui ai porté par mon refus un coup douloureux... Je n'ose en prévoir les suites... Elle avait fondé de si grandes espérances sur ce mariage! Hier, son état a empiré; je l'ai trouvée profondément abattue; elle ne m'a pas dit un mot relatif à cette union... Mais, malgré son doux et triste sourire, j'ai lu son chagrin dans son regard, je l'ai quittée le cœur déchiré. Sa santé défaillante ne résistera pas peut-être à de si violentes secousses. Eh bien! dites, Paula, est-il un sort plus malheureux que le mien! J'ai la tête perdue. N'était-ce pas assez d'être séparé de vous par un serment solennel? Il m'interdisait le présent, mais il me laissait au moins l'avenir... Maintenant il faut pour rendre l'agonie de ma mère plus douce, il faut que je me résigne à ce mariage odieux, impossible, car il détruirait jusqu'aux faibles espérances qui me restent... Encore une fois, cela ne sera pas; non, non, mille fois non! Paula, si vous m'aimez, si vous êtes capable de sacrifier autant que je vous sacrifie, nous n'aurons pas à rougir l'un de l'autre.

— Non, car tous deux nous aurons foulé aux pieds nos sermens et nos devoirs, — dit Paula en interrompant monsieur de Morville.

— Nous fuirons au bout du monde, et...

— Et la première effervescence de l'amour passée, la haine, le mépris que nous ressentirons l'un pour l'autre vengeront ceux que nous aurons sacrifiés. Mon pauvre ami, votre raison s'égare.

— Mais que voulez-vous que je fasse?

— Que vous ne soyez pas parjure... que vous ne hâtiez pas la mort de votre mère.

— Renoncer à vous, me marier... Jamais! jamais!

— Écoutez-moi bien. Je vous déclare que je ne pourrais pas aimer un homme lâche et parjure, lors même que ce serait pour moi qu'il se parjurerait lâchement. Mon amour-propre de femme est satisfait de ce que chez vous, pendant quelques momens, la passion a vaincu le devoir; c'est assez. Vous avez juré de ne jamais me dire un mot qui pût m'engager à oublier mes devoirs, vous tiendrez ce serment?

— Mais...

— Je le tiendrai pour vous si vous êtes tenté d'y manquer.

— Et ce mariage? — dit monsieur de Morville avec amertume; — ce mariage, vous me conseillez sans doute d'y consentir?

— Non.

— Non? Ah! je n'en doute plus... vous m'aimez!

— Si je vous aime! Ah! croyez-moi, ce mariage me porterait un coup encore plus cruel qu'à vous, — dit Paula avec émotion, — mais, — ajouta-t-elle, — il faut ménager votre pauvre mère, ne pas refuser positivement de lui obéir... temporiser... lui dire que vous êtes revenu sur votre première résolution... mais que vous voulez réfléchir à loisir avant de prendre une détermination aussi grave.. Gagnez du temps, enfin.

— Mais ensuite, ensuite?

— Ah! savons-nous ce qui appartient à l'avenir. Remercions le sort de l'heure, de la minute présente; demain n'est pas à nous.

— Mais quand pourrai-je vous écrire, vous revoir? Quelle sera l'issue de cet amour? il me brûle, il me dévore, il me tue.

— Et moi aussi il me brûle, il me dévore, il me tue; vous ne souffrez pas seul... n'est-ce pas assez?

— Mais qu'espérer?

— Que sais-je! Aimer pour aimer, n'est-ce donc rien?

— Mais que je puisse au moins vous voir quelquefois chez vous, vous rencontrer dans le monde!

— Chez moi, non; dans le monde, votre serment s'y oppose.

— Ah! vous êtes sans pitié.

— Calmez votre mère, non par des promesses, mais par des temporisations. Dans huit jours je vous écrirai.

— Pour me dire?...

— Vous le verrez... peut-être serez-vous plus heureux que vous ne vous y attendez.

— Il se pourrait? Ah! parlez, parlez.

— Ne vous hâtez pas de bâtir de folles espérances sur mes paroles. Rappelez-vous bien ceci: jamais je ne souffrirai que vous manquiez à la foi jurée... mais, comme je vous aime passionnément...

— Eh bien?

— Le reste est mon secret.

— Oh! que vous êtes cruelle!

— Oh! bien cruelle, car je veux que demain vous m'écriviez que votre mère est moins souffrante, que vous l'avez un peu tranquillisée; j'en serai si heureuse!... car je me reproche amèrement ses chagrins; n'est-ce pas moi qui les cause involontairement?

— Je vous le promets. Et vous, à votre tour?

— Dans huit jours vous saurez mon secret. Je regrette moins de ne pas vous recevoir chez moi. Nous allons, je le crains, rompre nos habitudes de retraite. Monsieur de Hansfeld m'a priée de recevoir plusieurs personnes, entre autres monsieur et madame de Brévannes. Les connaissez-vous?

— Je rencontre quelquefois monsieur de Brévannes; on dit sa femme charmante.

— Charmante, et je crains pour le repos de mon mari qu'il ne s'en aperçoive.

— Que dites-vous!

— Je le crois sérieusement occupé de madame de Brévannes.

— Le prince?

— Il est parfaitement libre de ses actions, autant que je le suis des miennes.

— Et vous refusez de me recevoir chez vous... lorsque votre mari...

Paula interrompit monsieur de Morville.

— Je vous refuse cela, d'abord parce que vous avez juré de ne jamais vous présenter chez moi; et puis, condamnable ou non, la conduite de mon mari ne doit en rien influencer la mienne; il est des délicatesses de position que vous devez apprécier mieux que personne... Dans huit jours vous en saurez davantage.

— Dans huit jours... pas avant!...

— Non.

— Que je suis malheureux!

— Bien malheureux, en effet! Vous venez ici accablé, désespéré, vous reprochant votre dureté avec votre mère, oubliant tout ce qu'un homme comme vous ne doit ja-

mais oublier; je vous calme, je vous console, je vous offre le moyen de ménager à la fois les volontés de votre mère et nos propres intérêts...

— Oui, oui, vous avez raison... Pardon, j'étais venu ici avec des pensées misérables; vous m'avez fait rougir, vous m'avez relevé à mes propres yeux, vous m'avez rappelé à l'honneur, à la foi jurée, à ce que je dois à ma mère. Merci, merci; vous avez raison, pourquoi songer à demain quand l'heure présente est heureuse? Merci d'être venue à moi dès que je vous ai dit que j'étais accablé par la douleur, par le désespoir. Tout à l'heure j'étais désolé, maintenant je me sens rempli de force et d'espoir; le cœur me bat noblement; vous m'avez sauvé la vie, vous m'avez sauvé l'honneur; mon courage est retrempé au feu de votre amour, je me sens aimé! je ferme les yeux, je me laisse conduire par vous; ordonnez, j'obéis, je n'ai plus de volonté; je vous confie le sort de cet amour qui est toute ma vie, qui est toute la vôtre.

— Oh! oui, toute ma vie! — s'écria madame de Hansfeld avec une exaltation contenue. — En ayant en moi une confiance aveugle, vous verrez ce que peut une femme qui sait aimer. Demain, écrivez-moi des nouvelles de votre mère, et dans huit jours vous saurez mon secret... Jusque-là, sauf la lettre de demain, pas un mot... je l'exige.

— Pas un mot! et pourquoi?

— Vous le saurez; mais promettez-moi ce que je vous demande... dans l'intérêt de notre amour...

— Je vous le promets.

— Maintenant, adieu.

— Déjà?

— Il le faut. N'est-il pas bien imprudent que je sois ici?

— Adieu, Paula. Votre main... un baiser... un seul.

— Et votre serment! —dit Paula en remettant son masque et refusant de se déganter.

Elle sortit de la loge, traversa la foule et quitta le théâtre.

Iris l'attendait dans le fiacre comme la dernière fois.

Pendant tout le temps du trajet, madame de Hansfeld fut sombre et taciturne; elle revint à l'hôtel Lambert par la petite porte secrète, et monta chez elle accompagnée d'Iris.

L'amour passionné de Paula pour monsieur de Morville était arrivé à son paroxysme; elle se sentait capable des déterminations les plus funestes; sa raison était presque égarée; elle craignait surtout que monsieur de Morville, malgré sa répugnance pour le mariage qu'on lui proposait, ne s'y décidât, vaincu par les sollicitations de sa mère mourante. Il pourrait peut-être gagner quelque temps; mais avant huit jours tout devait être décidé pour Paula.

Iris, voyant la sombre préoccupation de sa maîtresse, en devina la cause et lui dit, après un assez long silence, en lui montrant une épingle à tête d'or constellée de perles, et fichée à une pelote recouverte de dentelles:

— Marraine, souvenez-vous de mes paroles... Lorsque vous voudrez que la pensée que vous n'osez vous avouer se réalise sans que vous ou moi prenions la moindre part à son exécution, remettez-moi cette épingle; peu de jours après, vous n'aurez plus rien à désirer... Depuis que je vous ai parlé, l'idée a germé dans le cœur où je l'avais semée; elle a grandi, elle sera bientôt mûre. Encore une fois, cette épingle, et vous pourrez épouser monsieur de Morville.

— Cette épingle? — dit madame de Hansfeld en pâlissant et en prenant sur la pelote le bijou, et le contemplant pendant quelques momens avec une effrayante anxiété.

— Cette épingle... — dit Iris en avançant la main pour la saisir, le regard brillant d'un éclat sauvage.

Madame de Hansfeld, sans lever les yeux, dit d'une voix basse et tremblante:

— Ce que vous dites, Iris, est une sinistre plaisanterie, n'est-ce pas? cela est impossible... Comment pourrez-vous?...

— Donnez-moi l'épingle... ne vous inquiétez pas du reste.

— Je serais folle de vous croire. Par quel miracle...?

En parlant ainsi, Paula, accoudée sur la cheminée et tenant toujours l'épingle, l'avait machinalement et comme en se jouant approchée de la main d'Iris, étendue sur le marbre.

La bohémienne saisit vivement l'épingle.

La princesse, épouvantée, la lui retira des mains avec force en s'écriant:

— Non, non; ce serait horrible!... Oh! jamais, jamais!... meurent plutôt toutes mes espérances!

XIX

UNE NOUVELLE PAGE DU LIVRE NOIR. — CONVERSATION.

Deux jours après la première entrevue de madame de Hansfeld et de monsieur de Morville au bal de l'Opéra, Iris avait apporté, selon sa promesse, le *livre noir* à monsieur de Brévannes; celui-ci y avait lu les lignes suivantes, attribuées à la princesse.

« Je suis si troublée de cet entretien, que je puis à peine rassembler mes souvenirs; j'ai peur de me rappeler ce que j'ai promis à monsieur de Brévannes, ce que je lui ai laissé deviner, peut-être...

« Quelle est donc la puissance de cet homme? J'étais allée là bien résolue d'être pour lui d'une froideur impitoyable; à peine l'ai-je vu... que j'ai oublié tout... jusqu'à ses menaces...

« Quelle fatalité l'a donc, pour mon malheur, ramené ici?...

« Non, non, je ne l'aimerai pas...

« Je me fais horreur à moi-même... Comment! en présence du meurtrier de Raphaël... je n'ai ressenti ni haine ni fureur!... Oh! honte sur moi! il a remarqué ma faiblesse...

« Hélas! que faire?... Lorsque j'entends sa voix, lorsque son ardent regard... s'attache sur moi... mes résolutions les plus fermes m'abandonnent... je ne pense qu'à l'écouter... qu'à le contempler...

« Il est si beau, de cette beauté virile et hardie qui, la première fois que je l'ai vu, m'a laissé une impression profonde... ineffaçable... Tout en lui annonce un de ces hommes passionnément énergiques qui aiment... comme je saurais aimer... comme je n'ai jamais été aimée... Oh! si ma volonté et la sienne étaient unies... à quel terme de félicité n'arriverions-nous pas!...

« Béni soit ce livre!... je puis lui dire ce que je n'oserais dire à aucune créature humaine... ce que je n'oserais même relire tout haut...

« Il m'a demandé de me présenter sa femme... D'avance je la hais... c'est pourtant à elle que je devrai de recevoir un jour son mari... mais cette obligation m'irrite contre elle; c'est son bonheur que j'envie... elle porte le nom de cet homme qui exerce sur moi une si incroyable influence... ce nom que maintenant je ne puis entendre sans trouble... Oh! cette femme, je la hais, je la hais... elle est trop heureuse!

« Après tout, pourquoi rougir de mon amour? Il ne sera jamais coupable... car il ne sera jamais heureux...

« Mon ambition de cœur est trop grande... jamais *lui* ne saura ce qu'il aurait pu être pour moi, si tous deux nous eussions été libres! Oh! quel rêve! quel paradis!

« La passion que j'éprouve est trop puissante, trop immense, pour descendre jusqu'aux mensonges auxquels nous serions réduits, lui et moi, si nous cherchions les plaisirs d'un amour vulgaire... Non, non... lui appartenir

au grand jour, à la face de tous, porter noblement et fièrement son nom... ou ensevelir mon malheureux amour au plus profond de mon cœur... aucune puissance humaine ne me fera sortir de l'une de ces deux alternatives...

« Or, comme lui et moi portons les chaînes du mariage... chaînes bien lourdes !... or, comme le hasard, en libérant l'un de nous deux, ne libérerait pas l'autre... ma vie ne sera qu'un long regret, qu'un long supplice... Ce que je dis est vrai ; je n'ai aucun intérêt à me mentir à moi-même... je connais assez la fermeté de mon caractère pour être sûre de ma résolution...

« Et puis, *lui* aussi a tant de volonté, tant d'énergie, que c'est être digne de lui que de l'imiter dans son énergie, dans sa volonté, lors même qu'elles seraient employées à lui résister...

« Oh ! il ne sait pas ce que c'est de pouvoir se dire qu'on a résisté à un homme comme lui.

« J'éprouve un charme étrange à me rendre ainsi compte des pensées qu'il ignorera toujours, à être, dans ces confidences muettes, aussi tendre, aussi passionnée pour lui que je serai froide, réservée en sa présence ; je suis contente de ma dernière épreuve à ce sujet... De quel air glacial je l'ai reçu !

« Mais aussi quel courage il m'a fallu !... Sans la présence d'Iris, j'eusse été plus froide encore ; mais, la sachant là, j'étais rassurée contre moi-même.

« Cette jeune fille m'inquiète ; elle m'entoure de soins, pourtant je ne sais quel vague pressentiment me dit qu'il y a de l'hypocrisie dans sa conduite. Elle est sombre, distraite, préoccupée ; que lui ai-je fait ? Quelquefois, il est vrai dans un accès de tristesse et de morosité, je la rudoie... j'y songerai... je la surveillerai.

« Que viens-je d'apprendre ?... Non, non, c'est impossible !... l'enfer n'a pas voulu cela...

« Sa femme... Berthe de Brévannes, lui serait infidèle !...

« Si les preuves qu'on vient de m'apporter étaient vraies...

« Oh ! il est indignement joué... La misérable !... avec son air doux et candide... elle ne sent donc pas ce que c'est que d'être assez heureuse, assez honorée pour porter son nom ? Lui !... lui trompé... comme le dernier des hommes !.. lui raillé, moqué peut-être !... Je ne sais ce que je ressens à cette idée, qui ne m'était jamais venue.

« Oh ! je suis folle... folle... ce n'est pas de l'amour, c'est de l'*idolâtrie.* »

Le mémento supposé de madame de Hansfeld avait été perfidement interrompu en cet endroit.

En lisant les derniers mots, qui avaient rapport à une infidélité de Berthe, monsieur de Brévannes bondit de douleur et de rage.

Par cela même que la lecture de la première partie de ce journal l'avait plongé dans tous les ravissemens de l'orgueil, et de l'orgueil exalté jusqu'à sa dernière puissance, ce contre-coup lui fut plus douloureux encore ; il ne se posséda pas de fureur en pensant qu'il jouait peut-être un rôle ridicule aux yeux de Paula ; il connaissait assez les femmes pour savoir que s'il leur est doux, très doux d'enlever un mari ou un amant à un cœur fidèle, elles se soucient médiocrement de servir de vengeance, de représailles à un homme qu'on a trompé.

Iris elle-même avait été effrayée de l'expression de colère et de haine qui contracta les traits de monsieur de Brévannes lorsqu'il eut lu ce passage du livre noir ; elle quitta le mari de Berthe, bien certaine d'avoir frappé où elle voulait frapper.

En effet, elle laissa monsieur de Brévannes dans un état d'exaltation impossible à décrire.

D'un côté, il se flattait d'être aimé par madame de Hansfeld avec une incroyable énergie ; mais il avait presque la certitude de ne pouvoir rien obtenir d'une femme si résolue, qui puisait dans la violence même de son amour la force de résistance qu'elle comptait déployer, voulant et croyant fermement prouver sa passion par des refus opiniâtres dont elle se glorifiait.

D'un autre côté, son sang bouillonnait de courroux en songeant que Berthe le trompait, qu'il était peut-être déjà l'objet des sarcasmes du monde. Les moindres circonstances de son entretien avec sa femme lui revinrent à l'esprit ; il y trouva la confirmation des soupçons que quelques lignes du livre noir venaient d'éveiller.

Il ne savait que résoudre. Le lendemain, il devait présenter sa femme chez madame de Hansfeld ; il lui fallait donc ménager Berthe jusqu'après cette présentation, qu'il regardait comme si importante pour l'avenir de son amour ; mais comment se contiendrait-il jusque-là, lui toujours habitué de faire, sous le moindre prétexte, supporter à sa femme ses accès d'humeur ?

Il s'épuisait à chercher quel pouvait être le complice de madame de Brévannes ; après de mûres réflexions, se souvenant des goûts retirés que Berthe avait récemment affectés, il se persuada que celle-ci s'abandonnait à quelque obscur et vulgaire amour.

Iris, avec une infernale sagacité, avait justement dans le livre noir fait insister Paula sur le bonheur et sur l'orgueil qu'elle aurait à porter le nom de monsieur de Brévannes... Et c'était ce nom que Berthe déshonorait.

Le piége était trop habilement tendu pour que cet homme vain, jaloux, orgueilleux, et d'une méchanceté cruelle lorsqu'on blessait son amour-propre, pour que cet homme, disons-nous, n'y tombât pas, et n'entrât pas ainsi dans un ordre d'idées nécessaires au plan diabolique d'Iris...

En effet, après avoir passé par tous les degrés de la colère, et s'être mentalement abandonné aux menaces les plus violentes contre Berthe et son complice inconnu, tout à coup monsieur de Brévannes sourit avec une sorte de joie féroce ; il se calma, s'apaisa, plus que satisfait de la trahison de Berthe ; il n'eut plus qu'une crainte... celle de ne pas pouvoir se procurer des preuves flagrantes de son déshonneur.

. . . .

Il jugea nécessaire à ses projets de cacher à madame de Brévannes la dénonciation qu'il avait reçue, pour épier ses moindres démarches ; il voulait l'endormir dans la plus profonde sécurité.

Aussi, le lendemain (jour de la présentation de Berthe à madame de Hansfeld), monsieur de Brévannes entra chez sa femme après s'être fait précéder d'un énorme bouquet et d'une charmante parure de fleurs naturelles.

Berthe, peu accoutumée à de telles prévenances de la part de monsieur de Brévannes, fut doublement surprise de ce cadeau de fleurs, surtout après la scène de la veille, scène dans laquelle son mari s'était montré si grossier.

Elle fut non moins étonnée de son air contrit et doucereux ; mais, dans son ingénuité, elle se laissa bientôt prendre au faux sourire de bonté qui tempérait à ce moment la rudesse habituelle des traits de monsieur de Brévannes.

Quoiqu'elle eût fait son possible pour ne pas aller à l'hôtel Lambert dans la crainte d'y rencontrer monsieur de Hansfeld, Berthe se sentait intérieurement coupable de cacher à son mari les entrevues qu'elle avait eues chez Pierre Raimond avec Arnold ; aussi s'exagérait-elle encore ses torts à la moindre bonne parole de monsieur de Brévannes.

Ce fut donc presque avec confusion qu'elle le remercia des fleurs qu'il lui avait envoyées.

— En vérité, Charles, — lui dit-elle, — vous êtes mille fois bon, vous me gâtez... ce bouquet était magnifique, cette parure de camellias est de trop.

— Vous avez raison, ma chère amie, vous n'avez pas besoin de tout cela pour être charmante... mais je n'ai pu résister au désir de vous envoyer ces fleurs, malgré leur inutilité ; je suis ravi que cette légère attention vous ait fait plaisir... J'ai tant à me faire pardonner...

— Que voulez-vous dire ?

— Sans doute : hier, n'ai-je pas été brusque, grondeur? N'ai-je pas enfin fait tout ce qu'il fallait faire pour être exécré? Mais les maris sont toujours ainsi.

— Je vous assure, Charles, que j'avais complétement oublié...

— Vous êtes si bonne et si généreuse... Vraiment quelquefois je ne sais comment j'ai pu méconnaître tant de précieuses qualités...

— Charles... de grâce!...

— Non, vraiment... cela m'explique l'incroyable, l'aveugle confiance que j'ai toujours eue en vous, à part quelques accès de jalousie sans motif, bien entendu. Tenez, vous ne sauriez croire combien surtout notre conversation d'hier a augmenté ma confiance en vous.

— Mon ami...

— Dans le premier moment, je l'avoue... la franchise de vos craintes m'a un peu effrayé ; mais depuis, en y réfléchissant, j'y ai trouvé au contraire les plus sérieuses garanties pour l'avenir, et une preuve de plus de votre excellente conduite.

— Je vous en prie, ne parlons plus de cela, — dit Berthe avec un embarras qui n'échappa pas à son mari.

— Au contraire, parlons-en beaucoup, ce sera ma punition, car j'avoue mes torts... J'étais stupide de me fâcher de votre loyauté! Pourquoi n'aurait-on pas la modestie de l'honneur comme la modestie du talent? Si je vous avais priée de chanter dans un salon, devant un nombreux public, m'auriez-vous dit : « Je suis certaine de chanter admirablement bien?... » Non, vous eussiez manifesté toutes sortes de craintes. Et pourtant il est certain que peu de talens égalent le vôtre... Eh bien! vous m'avez parlé avec la même modestie de votre future condition dans le monde où je vous oblige d'aller, vous m'avez dit avec raison : « J'ai le désir de rester fidèle à mes devoirs, mais je redoute les séductions et les périls qui entourent ordinairement une jeune femme, et j'aime mieux fuir ces dangers que les combattre... »

— Encore une fois, je vous en prie, oublions tout ceci, — dit Berthe véritablement émue et touchée de la bonté de son mari.

— Oh! je ne vous céderai pas sur ce point, — reprit celui-ci ; — je vous prouverai que je m'obstine dans le bien comme dans le mal ; ma franchise égalera votre loyauté... ce qui n'est pas peu dire, et vous saurez aujourd'hui ce que je vous ai tu hier.

— Quoi donc?

— Je vous parle rarement de mes affaires... mais, cette fois, vous m'excuserez si j'entre dans quelques détails.

— Mon Dieu!... je vous prie...

— Un des parens de madame la princesse de Hansfeld est très haut placé en Autriche et peut me servir beaucoup en faisant obtenir d'importans priviléges à une compagnie industrielle qui se forme à Vienne, et dans laquelle j'ai des capitaux engagés. En me faisant présenter à la princesse, en vous priant d'être aimable pour elle, vous le voyez, j'agis un peu par intérêt... mais cet intérêt est le vôtre, puisqu'il s'agit de notre fortune.

— Mon Dieu! pourquoi ne m'avoir pas dit cela hier?

— Je vous l'aurais dit probablement ; mais la persistance de vos refus à propos de cette présentation m'a contrarié. Vous savez que j'ai un très mauvais caractère ; ma tête est partie... nous nous sommes séparés presque fâchés, et je n'ai pas eu l'occasion de vous apprendre ce que je voulais vous dire.

— S'il en est ainsi, Charles, croyez que je ferai tout mon possible pour être agréable à la princesse, puisqu'il s'agit de vos intérêts ; j'aurai de la sorte un but en allant chez elle, et je redouterai beaucoup moins les périls que j'ai la vanité de craindre.

— Voyez, ma chère enfant, ce que c'est que de s'entendre! comme toutes les difficultés s'aplanissent!... Oh! que je m'en veux de ma vivacité ; on s'explique si mal quand on est fâché! Mais tenez, puisque nous sommes en confiance, laissez-moi vous parler à cœur ouvert.

— Je vous en prie... Si vous saviez combien je suis touchée de ce langage si nouveau pour moi.

— C'est que le sentiment que j'éprouve pour vous est aussi presque nouveau pour moi.

— Charles, je ne vous comprends pas.

Après un moment de silence, monsieur de Brévannes reprit :

— Écoutez-moi, ma chère enfant. On aime sa femme de deux façons, comme maîtresse ou comme amie. Pendant longtemps je vous aimée de la première façon. Des torts que je ne veux pas nier, mais que vous avez punis par une décision irrévocable, ne me permettent plus de vous aimer que comme amie ; mais, pour passer de l'un à l'autre de ces deux sentimens, la transition est pénible... surtout lorsqu'il faut renoncer à une aussi charmante maîtresse.

— De grâce...

— Le sacrifice est fait... c'est à mon amie, à ma sincère amie que je parle, que je parlerai désormais.

Monsieur de Brévannes dissimula si parfaitement ses mauvais desseins, et dit ces mots d'une voix si pénétrante, qu'une larme roula dans les yeux de Berthe ; un aveu de ses torts lui vint aux lèvres. Elle prit la main de son mari, la serra cordialement entre les siennes, et répondit :

— Et désormais votre amie fera tout au monde pour être digne de...

— Assez, ma chère enfant, — dit monsieur de Brévannes en interrompant Berthe ; — je sais tout ce que vous valez... et qu'on est toujours sûr d'être entendu lorsqu'on s'adresse à votre délicatesse... Mais permettez-moi de terminer ce que j'ai à vous dire... Par cela même qu'il y a deux manières d'aimer sa femme, il y a deux manières d'en être jaloux...

— Je ne vous comprends pas, mon ami.

— C'est ce que je crains, surtout à propos de quelques-unes de mes paroles d'hier, que vous avez peut-être mal interprétées.

— Comment?

— Sans doute ; malheureusement, notre entretien est monté tout à coup sur un ton si haut, que tout s'est élevé en proportion ; quand je vous parlais de la différence de la jalousie, de l'amour et de l'amour-propre, je voulais dire que l'on n'est pas jaloux de la même façon lorsque votre femme est votre amie au lieu d'être votre maîtresse ; dans le premier cas, le cœur souffre ; dans le second, c'est l'orgueil ; et malheureusement l'orgueil n'a pas, comme l'amour, de ces retours de tendresse qui calment et adoucissent les blessures les plus douloureuses... me comprenez-vous?

— Mais...

— Pas encore, je le vois. Je voudrais vous parler plus franchement... mais je crains de mal m'expliquer et de vous choquer peut-être.

— Parlez... ne craignez rien.

— Eh bien! écoutez-moi, ma chère enfant. Depuis lontemps vous n'êtes plus pour moi qu'une amie ; mais vous avez à peine vingt-deux ans. Ces séductions dont vous parlez, vous avez raison de les craindre ; personne plus que vous ne peut y être exposée... car ma conduite envers vous, je ne le nie pas, pourrait sinon autoriser, du moins excuser vos fautes.

— Ah! monsieur... pouvez-vous penser?

— Laissez-moi achever... Si j'ai toujours le droit d'être, comme je le suis, horriblement jaloux par orgueil, c'est-à-dire jaloux des dehors, des apparences de votre conduite, j'ai malheureusement perdu le droit d'être jaloux de votre cœur ; j'ai seul causé votre refroidissement par mes infidélités, par mes duretés. Il serait donc souverainement injuste et absurde de ma part, je ne dirai pas d'exiger, mais d'espérer qu'à votre âge votre cœur soit à tout jamais mort pour l'amour. — Berthe regarda son mari avec stupeur.

— Tout ce que je demande, tout ce que j'ai le droit d'attendre de mon amie, — reprit-il, — et à ce sujet elle me

trouverait inexorable, c'est, par sa conduite extérieure, de respecter aussi scrupuleusement l'honneur de mon nom que si elle m'aimait comme le plus aimé des amans; en un mot, ma chère enfant, votre vie publique m'appartient parce que vous portez mon nom... la vie de votre cœur doit être murée pour moi, puisque j'ai perdu le droit d'y être intéressé. Tout ce que je vous dis semble vous étonner; pourtant réfléchissez bien, souvenez-vous de notre conversation d'hier, et vous verrez que je vous dis à peu près les mêmes choses... le ton seul diffère... Pour me résumer en deux mots, de ce jour, vous avez votre liberté complète, absolue; vous vous appartenez tout entière... nous sommes séparés sinon de droit, du moins de fait. Mais par cela même que cette liberté intime est plus absolue, vous devez pousser jusqu'au dernier scrupule la stricte observation de vos devoirs apparens; et, je vous le repète, autant vous me trouverez tolérant ou plutôt ignorant à propos de vos intérêts de cœur, autant vous me trouverez rigoureux, impitoyable à l'endroit du respect des convenances. Méditez bien ceci, ma chère enfant; dès aujourd'hui nos positions sont nettement tranchées. J'aurai sans doute plutôt besoin que vous de cette tolérance mutuelle à laquelle nous venons de nous engager pour nos affaires de cœur... mais je n'en suis pas encore aux confidences; et plus tard j'aurai peut-être à solliciter l'indulgence de mon amie. A propos d'indulgence, je vous demanderai bientôt la permission de vous quitter et de vous laisser seule... D'ici à peu de jours je partirai pour un voyage très court, mais très important...

— Vous partez... vous partez... dans ce moment?...

— Pour très peu de temps, vous dis-je, une ou deux semaines au plus... Des affaires urgentes... Mais pendant ce temps je vous confierai mes intérêts auprès de madame de Hansfeld, bien certain qu'ils ne peuvent être mieux placés qu'entre vos mains... Allons, ma chère enfant, à tantôt. Faites-vous bien belle; car si je n'ai plus ma vanité d'amant, j'ai ma vanité de mari.

Ce disant, monsieur de Brévannes baisa Berthe au front et sortit.

Quelques momens de plus, sa haine et sa rage éclataient malgré lui.

Les mille émotions qui s'étaient peintes sur la candide physionomie de Berthe pendant que son mari parlait, l'espèce de joie involontaire dont elle avait eu honte un moment après, mais qu'elle n'avait d'abord pu cacher lorsqu'il lui avait rendu sa liberté; son inquiétude vague, ses espérances tour à tour éveillées et contenues, tout avait éclairé monsieur de Brévannes sur la position du cœur de Berthe.

Il n'en doutait plus, elle aimait; il était trop sagace pour s'y tromper.

Il avait un rival... sa femme le trompait.

Ce fut donc avec une secrète et sombre satisfaction qu'il s'applaudit d'avoir plongé madame de Brévannes dans la plus complète, dans la plus profonde sécurité.

XX

L'ÉPINGLE.

La passion de madame de Hansfeld pour monsieur de Morville avait encore augmenté depuis sa dernière entrevue au bal de l'Opéra.

Cet amour était chez Paula un bizarre mélange de nobles exaltations et de funestes arrière-pensées. Elle aurait cru avilir l'homme qu'elle aimait en souffrant qu'il se parjurât, et elle était résolue sinon d'ourdir, du moins de laisser tramer par Iris un complot infernal contre les jours de son mari, pour pouvoir épouser monsieur de Morville sans que celui-ci faillît à son serment.

En vain Paula restait étrangère à cette machination, dont elle entrevoyait à peine les résultats; elle sentait, à la violence même de ses hésitations, de ses craintes, de ses remords anticipés, quelle part criminelle elle prenait dans cette épouvantable action, uniquement conçue dans l'intérêt de son amour.

Chose étrange pourtant!.... Si les révélations d'Iris avaient eu lieu quelques mois plus tôt, alors que le prince éprouvait toute la première ardeur de sa passion pour Paula, passion à la fois si aveugle et si clairvoyante qu'elle ne pouvait s'affaiblir par l'apparente évidence des crimes de sa femme, dont il pressentait l'innocence; si les révélations d'Iris, disons-nous, avaient eu lieu, lorsque le seul obstacle que Paula pût opposer à l'amour du prince était le souvenir de Raphaël... Raphaël toujours regretté, toujours adoré; qu'arrivait-il?

Arnold apprenait l'innocence de Paula; Paula, l'indigne tromperie de Raphaël.

Que de chances alors pour que madame de Hansfeld partageât l'amour du prince qui méritait tant d'être aimé, qui s'était montré si vaillamment épris! A force de soins, de tendresse, il se serait fait pardonner des soupçons dont il avait le premier si généreusement souffert; Paula eût reconnu combien il avait, en effet, fallu de passion, d'opiniâtre passion à son mari pour continuer de l'aimer malgré de si funestes apparences: la vie la plus heureuse se fût alors ouverte devant elle, devant lui.

Malheureusement, les révélations d'Iris avaient été trop tardivement forcées; plus malheureusement encore monsieur de Hansfeld aimait Berthe, et madame de Hansfeld monsieur de Morville. Ce double et fatal amour rendait leur position intolérable.

Madame de Hansfeld devait rester à jamais enchaînée à un homme qui ne l'aimait plus; cet homme aimait une autre femme; et, pour faire oublier à Paula les odieux soupçons dont elle avait été victime, il ne pouvait que l'entourer d'égards froids et contraints.

Et séparée de lui par un obstacle insurmontable, elle voyait, à travers le prisme enchanteur de l'amour, un homme jeune, beau, spirituel, passionné... si passionné qu'il avait voulu lui sacrifier ces deux religions de toute sa vie: *sa parole! sa mère!* et Paula n'avait pas même la consolation de songer que l'accomplissement de ses devoirs ferait au moins le bonheur de monsieur de Hansfeld.

Celui-ci, trouvant de son côté réunies chez Berthe les grâces et les qualités les plus séduisantes, se livrait sans remords à cet amour, Paula lui ayant toujours manifesté son indifférence.

Telle était la position de monsieur et de madame de Hansfeld, au moment où celle-ci, pour ménager monsieur de Brévannes, qui pouvait la calomnier si dangereusement, allait le recevoir à l'hôtel Lambert, ainsi que Berthe.

L'exaltation de Paula était arrivée à ce point qu'elle ne pouvait supporter plus longtemps sa position. Elle avait fixé à monsieur de Morville le terme de huit jours pour lui faire part de sa résolution suprême, parce qu'elle voulait qu'avant huit jours le sort de sa vie entière fût décidé.

Ou elle aurait le courage de profiter des offres d'Iris, ou elle se tuerait... si le projet de la jeune fille lui semblait exiger une complicité pour ainsi dire trop directe, tro, personnelle.

Rien ne semble plus étrange, et rien n'est pourtant plus réel que ces compositions, que ces attermoiemens avec le crime... Les juges ne sont pas les seuls à y trouver des *circonstances atténuantes*.

Madame de Hansfeld venait de faire demander Iris: celle-ci entra.

— Vous m'avez demandée, marraine? — dit Iris.

— Oui... Fermez la porte... et voyez si personne ne peut nous entendre.

Iris sortit un instant et revint.

— Personne, marraine.

Le cœur de Paula battait d'une façon étrange; elle baissait les yeux devant le regard pénétrant de la bohémienne; enfin elle lui dit avec effort :

— Écoutez bien ; la conversation que je vais avoir avec vous sera la dernière que nous aurons au sujet de... ce que vous savez. Vous m'avez dit, il y a quelques jours : Un mot, un signe de vous... cette épingle. . je suppose, et....

Paula ne put achever.

Iris reprit :

— Et vous êtes libre !...

— Vous m'avez dit cela...

— Je le répète...

— Vous prétendez m'être dévouée?

— Autrefois, maintenant, toujours.

— Donnez-m'en une preuve.

— Parlez, marraine.

— Dites-moi par quel moyen vous prétendez *me rendre libre...* — La voix de madame de Hansfeld s'altéra ; elle reprit aussitôt et plus vivement : — Sans que ni vous ni moi soyons complices de... ce... ce qu'il faut faire pour cela.

Ces mots semblèrent brûler les lèvres de madame de Hansfeld.

— Pourquoi cette question ?

— Je ne crois pas à la possibilité de ce que vous m'avez proposé ; je ne songe pas à en profiter ; mais je veux connaître par quels moyens... vous prétendez... enfin, vous me comprenez...

— A quoi bon vous en instruire ?...

— S'ils me paraissent moins horribles que je ne le suppose... peut-être... je ne sais... — Puis la princesse, épouvantée de ce qu'elle venait de dire, mit la main sur ses yeux et s'écria : — Non, non, laissez-moi... allez-vous-en, ne revenez plus, je ne veux plus vous voir... sortez...

— Marraine, en grâce !...

— Non... sortez, vous dis-je...

— Eh bien ! je vais vous dire par quels moyens...

Et Iris baissa la voix, attendant avec anxiété une nouvelle injonction de sortir.

Paula resta muette.

Iris continua :

— Oui, je puis, si vous l'exigez, vous dire par quels moyens vous pouvez être libre... Mais prenez garde... prenez garde...

Madame de Hansfeld regarda fixement Iris.

— Que je prenne garde ?

— Oui... vous pourrez amèrement regretter de m'avoir interrogée à ce sujet... Vous avez des scrupules, ils deviendront plus grands encore si vous êtes instruite de mes desseins... Sans la parole que vous m'avez fait donner de ne pas agir à votre insu... je vous aurais épargné ces angoisses... Quelquefois même je me demande s'il n'est pas insensé à moi de vous obéir pour cela... Je n'ai d'autre but que votre bonheur... L'odieux du parjure ne retomberait que sur moi... peu importe !... vous seriez heureuse.

— Oseriez-vous manquer à ce que vous m'avez promis ?

— Malheureusement je ne l'ose pas ; un mot de vous est une loi pour moi... Au moins que cette soumission à vos volontés vous donne une foi profonde, aveugle, dans ma parole...

— Dans votre parole ? — dit amèrement Paula.

— Oui... et je vous jure que les événemens ont marché de telle sorte, sans que vous y soyez mêlée en rien, vous le savez mieux que personne... qu'avant huit jours... vous serez peut-être libre... et non-seulement aucun soupçon ne vous atteindra, mais l'intérêt, mais les sympathies du monde seront pour vous...

Madame de Hansfeld regarda Iris avec surprise, presque avec stupeur.

— Mais, s'il en est ainsi, pourquoi ne pas me faire part de ces événemens, puisque j'y suis, dites-vous, absolument étrangère ?

— A cause de vos scrupules, marraine.

— De mes scrupules ! pourquoi en aurais-je? Ne suis-je pas innocente de ce qui se passe ?

— Vos scrupules naîtront... quoique insensés... ils naîtront. vous dis-je, et vous les écouterez.

— Comment cela ?

— Supposez-vous instruite, par je ne sais quel prodige, de l'avenir d'une personne qui vous soit absolument indifférente... que vous ne connaissez même pas... Cette prescience vous apprend que cette personne doit mourir dans huit jours... mourir fatalement, sans que vous soyez pour rien dans les causes de cette mort, sans qu'elle vous profite en rien... sans que vous puissiez changer le cours des événemens qui l'amènent... N'éprouverez-vous pas une sorte d'angoisse à cette révélation? ne vous regarderez-vous pas pour ainsi dire comme complice du destin en voyant cette personne ignorante du sort terrible qui l'attend, tandis que vous en êtes instruite... vous ?

— Je ne me croirais pas complice de cette mort, mais j'éprouverais de la terreur en voyant cette personne marcher, confiante et paisible, vers un abîme qu'elle ignore.

— Eh bien ! cette terreur ne deviendra-t-elle pas un remords s'il s'agit de votre mari, si sa mort comble tous vos vœux, réalise toutes vos espérances ?

— Que dites-vous ?

— Quelque innocente que vous fussiez d'une telle catastrophe, ne vous regarderiez-vous pas presque comme criminelle... seulement parce que vous étiez instruite à l'avance ? Encore une fois, ne m'interrogez pas davantage... ne me forcez pas à parler... vous vous en repentiriez, il serait trop tard... Confiez-vous à moi.

— Me confier à vous... non, non, je sais ce dont vous êtes capable... J'étais certainement innocente de vos affreuses tentatives sur monsieur de Hansfeld... et les apparences me condamnaient. Pourtant je vous dis que je veux tout savoir.

— Etes-vous décidée à renoncer à monsieur de Morville ?

— Que vous importe ?...

— Il faut que je le sache... dans ce cas seulement je dois parler... Il serait cruel de laisser périr pour rien... deux créatures de Dieu...

— La vie de deux personnes serait donc en danger ? — s'écria madame de Hansfeld.

— Malheur sur moi ! malheur sur vous ! — dit Iris désolée ou paraissant l'être de l'indiscrétion qui lui échappait. — Vous me faites dire ce que je ne voulais pas dire. Eh bien ! oui, à cette heure, la vie de deux personnes est en danger...

— Béni soit Dieu qui t'a fait parler ! jamais je n'achèterai le bonheur de ma vie entière à un tel prix... Je renonce à monsieur de Morville, et que je sois maudite si jamais...

— Arrêtez... marraine. Je sais la puissance de vos scrupules... mais je sais aussi la puissance de votre amour... Quoiqu'il s'agisse de la vie de deux personnes... vous pourriez être maudite.

— Malheureuse !...

— Tenez, marraine, laissons les événemens suivre leur cours... ce qui sera... sera...

— Maintenant que tu m'as rempli l'âme de terreur, car je sais ce dont tu es capable, tu veux te taire... Non, non, parle... je l'exige...

— Eh bien ! donc, puisque vous m'y forcez, apprenez tout... Le prince aime Berthe et il en est aimé... Vous savez la jalousie féroce de monsieur de Brévannes... Il hait déjà le prince parce qu'il est votre mari... maintenant qu'il le sait aimé de sa femme, il le hait à la mort... Supposez Berthe assez imprudente pour accorder un rendez-vous à monsieur de Hansfeld, rendez-vous innocent ou coupable, volontaire ou forcé, peu importe ; monsieur de Brévannes en est instruit, il les surprend tous deux par la ruse : les apparences sont contre eux... Que fait-il ? dites, que fait-il ?

— Mon Dieu !... mon Dieu !...

— Que fait-il ? Il se croit aimé de vous, il croit qu'en

vous rendant libres, vous et lui, par le double meurtre qu'il peut commettre impunément, il obtiendra votre main...

— Mais c'est une machination infernale...

— Mais seriez-vous libre... ou non?... Et en quoi auriez-vous participé à tout ceci?... Votre mari vous trompe... pour la femme d'un homme que vous haïssez. Qu'y pouvez-vous?... Cet homme les tue tous les deux... Etes-vous sa complice? Qui vous empêche ensuite d'épouser monsieur de Morville?... En quoi lui-même peut-il jamais vous soupçonner d'avoir trempé dans cette machination?... Bien plus, ainsi que je vous le disais, l'intérêt, les sympathies du monde ne seront-ils pas pour vous?...

— Vous êtes folle... A peine monsieur de Brévannes se porterait-il à une si terrible extrémité s'il se croyait aimé de moi, et encore il n'oserait pas m'offrir une main... teinte du sang de mon mari...

— Cet homme est d'une jalousie d'orgueil si sauvage, que, dans aucune circonstance, il n'aurait hésité à tuer sa femme et son séducteur; mais comme il vous aime avec d'autant plus d'ardeur qu'il se croit follement aimé de vous, il ne doute pas que vous ne braviez les convenances jusqu'à lui donner votre main, et il se hâte à cette heure de tendre le piége où sa femme et votre mari doivent infailliblement périr.

— Mais vous perdez la raison. Cet homme, si vaniteux qu'il soit, ne se croira jamais aimé de moi. A peine lui ai-je dit quelques paroles bienveillantes pour conjurer le mal qu'il pouvait me faire.

— Mais... j'ai parlé pour vous... moi!

— Vous avez parlé pour moi?

Et Iris raconta à madame de Hansfeld l'histoire du *livre noir*.

Paula resta muette, anéantie, à cette révélation.

Elle ne pouvait croire à tant d'audace, à une combinaison si diabolique.

— Mais c'est épouvantable! — s'écria-t-elle.

Iris regarda sa maîtresse en souriant d'un air étrange, et lui dit:

— Vous m'aviez jusqu'ici reproché d'agir sans votre consentement... j'ai eu tort... Je voulais vous cacher le fil des événemens qui se préparaient, vous m'avez forcée de vous le découvrir... Vous devez vous en repentir, maintenant que vous savez tout... Ignorante de cette trame, son succès était pour vous un coup du hasard, vous en profitiez sans remords; maintenant vous en êtes instruite... si vous ne la dévoilez pas, vous en êtes complice.

— Et pourquoi m'avez-vous obéi? — s'écria machinalement madame de Hansfeld. — Pourquoi m'avez-vous appris ces horreurs?

Ce mot était odieux, il révélait la secrète et homicide pensée de Paula.

— Je vous ai obéi, — reprit amèrement Iris, — parce que j'attendais cet ordre avec impatience, et que, si vous ne me l'aviez pas donné, je vous aurais de moi-même instruite de tout ceci...

— Que dit-elle?

— Je ne m'abuse pas; en travaillant à votre bonheur, c'est à ma perte que je cours: lorsque vous aurez épousé monsieur de Morville, je ne serai plus pour vous qu'un objet de mépris et d'horreur... Certes, j'aurais pu agir en silence, sans vous prévenir, et vous laisser recueillir innocemment le fruit de cette sanglante combinaison. Mais, je l'avoue... je n'ai pas eu ce courage; je veux bien mourir pour vous, mais à condition que vous me disiez au moins: « Meurs pour moi! »

— Etrange et abominable créature!

— Votre bonheur causera ma perte, je le sais; mais au moins, au sein de votre heureux amour, peut-être aurez-vous un souvenir pour moi...

— Si vous vous sacrifiiez ainsi dans mon intérêt, vous eussiez attendu que ce que vous appelez mon bonheur fût assuré pour me faire cette nouvelle révélation...

— Non, marraine; il se peut que vous ayez plus de vertu que d'amour, et alors votre bonheur eût été à tout jamais empoisonné. A cette heure, au contraire, en apprenant à quel prix vous auriez épousé monsieur de Morville, vous pouvez choisir, vous avez entre vos mains l'avenir de votre amour pour monsieur de Morville, le sort de Berthe de Brévannes et de votre mari... Un mot de vous à monsieur de Brévannes au sujet du *livre noir*... et il sait que vous ne l'aimez pas, qu'il est dupe d'une fourberie dont je suis l'auteur, et qu'au lieu de conduire sa femme à l'hôtel Lambert pour la faire plus sûrement tomber dans le piége qu'il lui tend ainsi qu'à monsieur de Hansfeld, il doit arracher Berthe à cet amour innocent encore... puisque la mort de sa femme et du prince lui est inutile; tel est votre devoir, marraine, faites-le. Sans doute, monsieur de Brévannes, furieux, répandra contre vous les plus atroces calomnies... Sans doute, monsieur de Morville pourra s'en affliger, y croire, et sourire amèrement en songeant à l'amour idéal et romanesque qu'il avait pour vous; cela est triste; que vous importe!... pendant la longue vie qu'il vous reste à passer auprès du prince, que vous n'aimez pas et qui ne vous aime plus... vous pourrez vous répéter glorieusement chaque jour: « J'ai fait mon devoir. »

— Oh! maudite sois-tu, démon vomi par l'enfer!... — s'écria madame de Hansfeld avec égarement; — laisse-moi... laisse-moi... Pourquoi viens-tu m'enfermer dans un cercle affreux dont je ne puis sortir sans causer la mort de deux infortunés, ou sans me jeter dans l'abîme d'un désespoir sans fin?

— Vous assombrissez bien les couleurs du tableau, marraine; vous pouvez sortir du cercle affreux dont vous parlez... mais pour aller le front haut et fier à l'autel avec monsieur de Morville, pour passer auprès de lui la vie la plus belle et la plus honorée.

— Oh! tais-toi... tais-toi...!

— Et cela sans lui faire parjurer ses sermens, et cela sans le rendre coupable envers sa mère, car elle bénirait ce mariage, que vous pouvez contracter avec joie... sans honte, sans crime, en restant paisible à attendre les événemens... ne provoquant rien, ne faisant rien, ne sachant rien...

— Tais-toi!.. oh! tais-toi!

— N'encourageant pas même par un mot hypocrite la vengeance féroce et intéressée de monsieur de Brévannes, en étant toujours avec lui froidement polie... Tout est prévu... Le livre noir parlera pour vous: le livre noir dira que, pour rendre plus tard votre mariage possible, il ne faut pas qu'on soupçonne monsieur de Brévannes de vous aimer et d'avoir calculé la vengeance qu'il aura tirée du prince et de Berthe... Cela vous épargne encore une assiduité qui, remarquée dans le monde, aurait pu éveiller la jalousie de monsieur de Morville... Je vous dis que tout était prévu... soigneusement prévu, marraine.

— Mon Dieu!.. mon Dieu! délivrez-moi de l'obsession de cette créature!

— De sorte qu'après le tragique événement, — reprit imperturbablement Iris, — monsieur de Brévannes n'a aucun reproche à vous faire, et vous lui fermez votre porte sans un mot d'explication. Brévannes éclatera... que pourra-t-il faire ou dire? Le livre noir est entre mes mains, il n'a pas une lettre de vous; d'ailleurs, pour se plaindre, il lui faudrait avouer l'infâme calcul qui lui a presque fait provoquer son déshonneur pour avoir le droit de tuer sa femme et votre mari... Mais il n'oserait, car il inspirerait autant de mépris que d'horreur. Qu'en dites-vous, marraine?

— Laisse-moi... te dis-je... va-t'en... va-t'en... tu m'épouvantes!

— Mon Dieu! que fais-je autre chose que de vous exposer le bien et le mal?.. Maintenant vous êtes libre... choisissez!

— Monstre!... tu sais bien la portée de tes paroles... et des criminelles espérances que tu évoques à ma pensée.

— Suis-je un monstre... pour vous dire de choisir

entre le bien et le mal? La vertu est donc une terrible chose à pratiquer, qu'elle coûte autant de larmes que le crime?..

— Seigneur, ayez pitié de moi!

— Un dernier mot, marraine. J'ai pu mettre en jeu certaines passions, préparer certains événemens... mais il ne dépend plus de moi de modérer leur marche; car... ils semblent se précipiter... demain, peut-être, il serait trop tard... Si vous êtes décidée au *bien*... c'est-à-dire à prévenir votre mari du danger qu'il va courir, et monsieur de Brévannes de la mystification dont il est dupe... agissez sans délai, aujourd'hui même, à l'instant... Une heure de retard peut tout perdre... c'est-à-dire tout gagner dans l'intérêt de votre amour...

A ce moment, un valet de chambre entra, après avoir frappé, chez Paula.

— Qu'est-ce? — dit-elle à cet homme.

— Ne sachant pas si madame la princesse recevait, j'ai prié monsieur et madame de Brévannes d'attendre.

— Ils sont là? — s'écria madame de Hansfeld en tressaillant.

— Oui, princesse.

— Madame a oublié qu'elle avait donné rendez-vous à monsieur et madame de Brévannes ce matin... — dit Iris.

— En effet, — reprit Paula d'une voix émue, — je... oui.. sans doute.

— La princesse reçoit, — se hâta de dire Iris. — Priez seulement monsieur et madame de Brévannes d'attendre... un moment.

Le valet de chambre sortit.

— Jamais... jamais... je n'aurai le courage de recevoir monsieur et madame de Brévannes, — s'écria la princesse avec désespoir, — car...

La voix du prince interrompit Paula.

Le salon où elle se trouvait était séparé des autres appartemens par une longue galerie semblable à celle que monsieur de Hansfeld occupait à l'étage supérieur.

Des portières de velours remplaçaient les portes; Paula entendit son mari demander au valet de chambre, qui se tenait à l'extrémité de cette galerie, si la princesse était chez elle.

— C'est le prince! — s'écria Iris.

— Il va se rencontrer avec cette jeune femme... — dit Paula. — Tous deux ignorent que monsieur de Brévannes est instruit de leur amour, et que par un affreux calcul il doit feindre d'ignorer cet amour... Oh! c'est horrible!.. les laisser dans cette funeste confiance...

Iris se hâta de lui dire :

— Vous voulez épargner ces malheureux et renoncer à monsieur de Morville. Soit; tout à l'heure, au moment où monsieur de Brévannes sortira de l'hôtel, je trouverai moyen de lui parler, et en deux mots je lui apprends la fourberie du livre noir.

Paula fit un mouvement.

— N'est-ce pas là votre volonté, marraine?

— Oui, oui.

— Pourtant, si par hasard cette volonté changeait, si vous vouliez profiter des événemens que cette rencontre du prince et de Berthe chez vous va précipiter encore... à moins que vous ne vous y opposiez lorsque vous me verrez me lever pour aller attendre monsieur de Brévannes, donnez-moi cette épingle en me disant de la serrer... cela voudra dire que monsieur de Brévannes doit rester dans son erreur...

— Mais...

— Voici le prince... Tout à l'heure donnez-moi cette épingle... et dans huit jours vous êtes libre, sinon... renoncez à jamais à monsieur de Morville.

Monsieur de Hansfeld entra chez sa femme.

Iris avait l'habitude de rester auprès de sa maîtresse, lors même que celle-ci recevait des visites. Sa présence à la scène suivante parut donc au prince fort naturelle.

XXI

LA CHASSE AU MARAIS.

Monsieur de Hansfeld était à la fois surpris, ému, troublé.

Il venait de voir Berthe descendre de voiture avec monsieur de Brévannes, Berthe à qui il avait cru dire à tout jamais adieu lors de sa dernière entrevue avec elle chez Pierre Raimond.

Ayant toujours ignoré que Paula connaissait monsieur de Brévannes, Arnold ne pouvait concevoir pourquoi celui-ci conduisait sa femme à l'hôtel Lambert, et comment madame de Hansfeld s'était liée avec Berthe, dont elle le savait épris. Paula, pour échapper au voyage d'Allemagne dont son mari la menaçait, ne l'avait-elle pas menacé à son tour de révéler les entrevues qu'il avait avec Berthe chez le graveur, de les révéler, disons-nous, à monsieur de Brévannes.

Quel était donc le but de Paula en recevant Berthe à l'hôtel Lambert? Etait-ce affectation, indifférence?

Arnold se perdait en conjectures; en songeant qu'il allait revoir Berthe, l'étonnement, le bonheur, la crainte l'agitaient malgré lui. Il dit à Paula, d'une voix légèrement émue :

— Il me semble que je viens de voir entrer une visite pour vous?

— Oui... — répondit madame de Hansfeld avec embarras. — Une femme de mes amies m'a présenté dans le monde madame de Brévannes, que l'on dit charmante, et que vous trouvez telle... — ajouta-t-elle en riant d'un air forcé. — Madame de Brévannes m'a demandé quand je restais chez moi, je lui ai dit aujourd'hui, et je l'avais oublié... On l'a fait un moment attendre avec son mari... Ne vous ayant pas vu, il m'a été impossible de vous prévenir de cette visite... qui, je le crois, ne pouvait d'ailleurs vous être désagréable.

— Ma marraine me permettra-t-elle de lui faire observer que voilà déjà bien longtemps que les personnes attendent? — dit Iris avec une sorte de familiarité respectueuse à laquelle on était habitué.

— Elle a raison, — dit monsieur de Hansfeld. Imprudemment entraîné par le désir de revoir Berthe, il sonna. Un laquais parut. — Faites entrer, — dit le prince.

Le laquais sortit.

Iris et Paula échangèrent un regard.

Pour l'intelligence de la scène suivante, nous dirons que quelques lignes du livre noir, toujours écrites au nom de Paula et communiquées le matin même par Iris à monsieur de Brévannes, apprenaient à celui-ci que l'objet de l'amour de Berthe était le prince de Hansfeld, et que très souvent elle avait eu des entrevues avec lui, sous un nom supposé, chez Pierre Raimond.

Quelques mots expressifs indiquaient le parti terrible que monsieur de Brévannes pouvait tirer de cet amour, dont la punition, s'il devenait coupable et flagrant, pouvait assurer la liberté de monsieur de Brévannes et de Paula.

Après cette découverte, monsieur de Brévannes redoubla d'hypocrisie afin d'augmenter encore la sécurité de sa femme, qu'il se promit néanmoins d'observer attentivement, quoiqu'il ne doutât pas qu'elle aimât le prince.

Le premier refus de Berthe de se rendre à l'hôtel Lambert, son émotion croissante en approchant des lieux où elle allait revoir Arnold, étaient des preuves convaincantes de cet amour. Monsieur de Brévannes s'étant d'ailleurs informé auprès du portier de Pierre Raimond des visites que recevait le graveur, monsieur de Hansfeld lui avait

été si exactement dépeint qu'il n'attendait que l'occasion de voir le prince pour s'assurer de son identité avec le visiteur assidu de Pierre Raimond.

Paula, assise auprès de la cheminée, avait à côté d'elle une petite table sur laquelle était placée la fatale épingle qui, remise à Iris, devait l'empêcher de dévoiler à monsieur de Brévannes la fourberie dont il était dupe, et le laisser dans la créance qu'en se débarrassant de sa femme et du prince il pourrait épouser Paula.

La bohémienne, occupée d'un travail de tapisserie, était à demi cachée par les rideaux de la fenêtre auprès de laquelle elle se tenait; mais elle pouvait néanmoins ne pas quitter sa maîtresse du regard.

Et, il faut le dire, ce regard semblait quelquefois exercer sur Paula une sorte de fascination.

Enfin monsieur de Hansfeld, debout devant la cheminée, dissimulait à peine son émotion.

La porte s'ouvre, un valet de chambre annonce :

— Monsieur et madame de Brévannes!

Peut-être trouvera-t-on un contraste assez dramatique entre la conversation futile, oiseuse, désintéressée des quatre acteurs de cette scène, et les anxiétés, les passions diverses et profondes qui les agitaient.

Madame de Hansfeld se leva, fit quelques pas au-devant de Berthe, et lui dit avec grâce :

— Vous êtes, madame, mille fois aimable d'avoir bien voulu vous rappeler que je restais chez moi aujourd'hui.

— Madame... vous... êtes bien bonne, — balbutia Berthe, en baissant les yeux de peur de rencontrer ceux d'Arnold.

La malheureuse femme se sentait défaillir.

La princesse ajouta :

— Voulez-vous me permettre, madame, de vous présenter monsieur de Hansfeld, qui n'a pas eu jusqu'à présent l'honneur de vous rencontrer?

Arnold s'avança, salua profondément et dit à Berthe :

— Je regrette toujours de ne pas accompagner madame de Hansfeld dans le monde aussi souvent que je le désirerais; mais après la bonne fortune qu'elle vous a due, madame, je le regrette doublement; pourtant je me console, puisque je suis assez heureux pour pouvoir vous présenter mes... hommages.

Voulant venir au secours de Berthe, qui, de plus en plus troublée, ne trouvait pas un mot à répondre à Arnold, madame de Hansfeld dit à celui-ci, en lui présentant monsieur de Brévannes d'un geste :

— Monsieur de Brévannes...

Ce dernier salua.

Le prince lui rendit ce salut et lui dit avec affabilité :

— Je serai toujours enchanté, monsieur, de vous rencontrer chez madame de Hansfeld, et j'espère que j'aurai le plaisir de vous y voir souvent.

— Aussi souvent, monsieur, qu'il me sera possible de profiter d'une offre si aimable sans en abuser...

Après ces préliminaires indispensables, les quatre personnages s'assirent : Paula à sa place, à droite de la cheminée, Berthe à gauche, monsieur de Brévannes à côté de madame de Hansfeld, et Arnold auprès de la fille du graveur.

Le prince, sentant la nécessité de vaincre son émotion, faisait les honneurs de chez lui avec la plus parfaite dignité.

Berthe, de son côté, se rassurait peu à peu; Paula tâchait de ne pas céder aux terribles préoccupations que devait lui causer son dernier entretien avec Iris.

Monsieur de Brévannes, qui avait toujours entendu parler du prince de Hansfeld comme d'une sorte d'original, farouche, bizarre, à demi insensé, et qui s'était demandé comment sa femme avait pu s'éprendre d'un tel homme, monsieur de Brévannes resta stupéfait de la distinction et de la gracieuse urbanité du prince, dont la figure juvénile et douce était des plus charmantes.

Alors il comprit parfaitement l'amour de Berthe, et sa rage s'en augmenta contre elle et contre monsieur de Hansfeld. Aussi jetait-il quelquefois sur celui-ci, à la dérobée, des regards de tigre; puis il cherchait les yeux de Paula avec un air d'intelligence tour à tour sombre et passionné, qui prouva à madame de Hansfeld qu'Iris ne l'avait pas trompée au sujet du livre noir.

Un silence assez embarrassant avait succédé aux premières banalités de la conversation.

Le prince le rompit en disant à Berthe :

— Vous avez dû, madame, avoir bien de la peine à trouver cette demeure isolée au milieu de ce quartier désert?

— Non, monsieur, — répondit Berthe en rougissant jusqu'aux yeux; — mon père... habite très près d'ici.

Cette réponse, que la jeune femme avait, pour ainsi dire, faite involontairement, redoubla sa confusion en lui rappelant les premiers temps de son amour pour Arnold. Celui-ci se hâta d'ajouter :

— C'est différent, madame; mais venir à l'île Saint-Louis, c'est toujours une espèce de voyage pour les véritables Parisiens.

— Du moins, — dit monsieur de Brévannes, — on est bien dédommagé de ce voyage... comme vous dites, monsieur, en pouvant admirer cet hôtel... un véritable palais!...

— En effet, — dit Paula pour prendre part à la conversation, — dans le faubourg Saint-Germain, ce quartier des beaux hôtels, que nous avons habité pendant quelque temps, on ne trouve rien de comparable à cette demeure véritablement grandiose.

— On ne peut plus bâtir des palais maintenant, — dit monsieur de Brévannes, — les fortunes sont beaucoup trop divisées... Vous avez beaucoup plus de bon sens que nous, messieurs les étrangers; en Angleterre, en Russie, en Allemagne aussi, je le suppose, le droit d'aînesse a sagement maintenu le principe de la grande propriété.

— Je suis sûr, monsieur, — dit en souriant monsieur de Hansfeld, — que vous n'avez jamais eu de frère ou de sœur?

— C'est vrai, monsieur; mais qui vous donne cette certitude?

— Votre admiration pour l'excellence du droit d'aînesse.

Monsieur de Brévannes ne comprit pas ce qu'il y avait d'aimable dans les paroles du prince, et il répondit :

—Vous croyez, monsieur, que, si je n'étais pas fils unique, j'aurais eu d'autres manières de voir à ce sujet?

— Je crois, monsieur, que votre manière d'aimer vos frères et vos sœurs aurait complétement changé votre manière de voir à ce sujet. Mais, pardonnez-nous, madame, — dit le prince en s'adressant à Berthe, — de parler pour ainsi dire politique; ainsi, sans transition aucune, je vous demanderai ce que vous pensez de la nouvelle comédie... donnée au Théâtre-Français. Madame de Hansfeld et moi, nous avons eu le plaisir de vous y voir, je n'ose dire de vous y remarquer.

— Cela ne pouvait guère être autrement, — dit Berthe en reprenant un peu d'assurance; — j'étais à côté de madame Girard, qui avait une coiffure si singulière qu'elle attirait tous les regards.

— Je vous assure, madame, — reprit Paula, — qu'en jetant les yeux dans votre loge nous n'avons vu le singulier bonnet... le sobieska de madame Girard, que par hasard.

— Cette comédie m'a paru charmante et remplie d'intérêt, — dit Berthe, — et, sans connaître l'auteur, monsieur de Gercourt, j'ai été enchantée de son succès... il avait tant d'envieux!

— L'auteur, monsieur de Gercourt, est tout à fait un homme du monde? — demanda madame de Hansfeld.

— Oui, madame, — reprit monsieur de Brévannes; — il a été l'un des cinq ou six hommes les plus à la mode de Paris; on le classait même immédiatement après le *beau* Morville, cet astre qui a longtemps brillé d'un éclat sans égal; entre nous, je ne sais pas trop pourquoi; c'était un engouement ridicule, rien de plus, car Gercourt et beau-

coup d'autres ont mille fois plus d'agrémens que ce prétentieux monsieur de Morville.

Paula tressaillit en entendant prononcer un nom si cher à son cœur.

Le regard de la princesse rencontra le regard d'Iris... ce regard lui pesa sur le cœur comme du plomb.

Ignorant complétement l'amour de Paula pour monsieur de Morville, et croyant d'un bon effet aux yeux de madame de Hansfeld de faire montre de dédain à l'endroit d'un des hommes les plus recherchés de Paris ; cédant d'ailleurs à un sentiment d'envie et à une habitude de dénigrement qu'il avait depuis longtemps prise à l'égard de monsieur de Morville, qu'il détestait sans autre motif qu'une basse jalousie, monsieur de Brévannes continua :

— Ce monsieur de Morville a une jolie figure, si l'on veut ; mais il a l'air si stupidement satisfait de lui-même, qu'il en fait mal au cœur. On parle de ses succès ; après tout, il n'a jamais réussi qu'auprès de ces femmes faciles auxquelles on peut prétendre pourvu qu'on soit du monde dont elles sont... On a fait beaucoup de bruit de sa liaison avec cette anglaise : il en était fort épris, soit ; mais elle se moquait de lui, comme fera toute femme de bon goût; car ne trouvez-vous pas, madame, qu'on peut toujours à peu près juger de la valeur d'une femme par la valeur de l'homme qu'elle distingue?

— C'est généralement vrai, monsieur, — dit Paula en se contenant.

— Eh bien ! madame, vous venez d'apprécier les sots et ridicules enthousiastes de ce sot et ridicule Morville.

Rien de plus vulgaire que ce dicton : Les petites causes produisent souvent de grands effets. Mais aussi rien de plus vrai que cette vulgarité.

En voici une nouvelle preuve :

Monsieur de Hansfeld ne connaissait pas monsieur de Morville, il lui était donc indifférent d'en entendre parler en mal ou en bien ; mais, cédant malgré lui sans doute à un vague désir de se mettre bien avec monsieur de Brévannes, il crut lui être agréable en partageant son avis au sujet de monsieur de Morville.

Enfin, la pauvre Berthe elle-même, autant par envie de complaire à son mari que par suite de cette déférence, de cet acquiescement involontaire qu'une femme accorde toujours au jugement de celui qu'elle aime, la pauvre Berthe, disons-nous, fut, pour ainsi dire, le naïf et timide écho du prince dans la conversation suivante.

Cette conversation fut la *cause;* nous dirons tout à l'heure l'*effet.*

Monsieur de Hansfeld reprit donc :

— Je ne connais pas monsieur de Morville, je l'ai aperçu deux ou trois fois ; il m'a paru beau, mais d'une affectation presque ridicule, et j'ai entendu dire que l'on exagérait beaucoup son mérite...

— C'est aussi ce que j'ai entendu dire... — ajouta la malheureuse Berthe ; — il a, ce me semble, une figure très régulière... mais peut-être un peu insignifiante.

Paula ne dit pas un mot ; elle prit sur la petite table l'épingle fatale, et se mit à jouer avec ce bijou.

Iris ne quittait pas sa maîtresse du regard.

Elle tressaillit d'une sombre joie au mouvement de sa maîtresse.

On le voit, la petite *cause* commençait à produire son *effet.*

— Je suis enchanté de voir une personne de goût comme vous, monsieur, — dit monsieur de Brévannes au prince, — rendre mon jugement décisif en l'approuvant.

Arnold, pour achever de se mettre tout à fait dans les bonnes grâces du mari de Berthe, hasarda un léger mensonge et reprit :

— Je me souviens même d'avoir un jour écouté sa conversation, et je l'ai trouvée au-dessous du médiocre...

— Il est vrai que monsieur de Morville ne passe pas, dit-on, pour avoir infiniment d'esprit.... — ajouta le doux et tendre écho, en baissant ses grands yeux bleus, et en rougissant à la fois et de mentir et de faire une sorte de *bassesse* pour être agréable à monsieur de Brévannes.

La petite cause continuait de produire son effet.

Tenant dans sa main droite l'épingle constellée, madame de Hansfeld battait pour ainsi dire sur sa main gauche la mesure du crescendo de colère qui l'agitait, et qui enveloppait Berthe, monsieur de Brévannes et le prince.

Dans ce moment, elle rencontra les yeux d'Iris, et, au lieu de détourner son regard de celui de la bohémienne, elle la regarda un moment d'un air tellement significatif, qu'Iris crut qu'elle allait lui donner l'épingle.

Monsieur de Brévannes reprit, en s'adressant à madame de Hansfeld :

— Mais vous-même, madame, que pensez-vous de monsieur de Morville ? N'avons-nous pas raison de nous révolter un peu contre l'admiration moutonnière qui fait une idole d'un homme nul ?

— Certainement, monsieur! — dit Paula, — il est très bien de ne pas accepter des renommées par cela seulement qu'elles sont des renommées...

— C'est qu'aussi jamais renommée ne fut moins méritée ; et je ne suis pas le seul, je vous le jure, qui proteste contre elle... Beaucoup de personnes pensent comme moi ; et ce qui indispose contre ce monsieur de Morville, c'est qu'il prétend à tous les succès. A l'entendre, il monte à cheval mieux que personne, il fait des armes mieux que personne, il tire à la chasse mieux que personne...

— Est-ce que monsieur de Morville est grand chasseur ? — dit Arnold.

— Il en a du moins la prétention, car il les a toutes ; mais je suis sûr qu'il justifie aussi peu celle-là que les autres, et qu'il chasse par ton et non par plaisir.

— Il a tort, — dit Arnold, — car c'est un des plus vifs plaisirs que je connaisse...

— Vous êtes chasseur, monsieur ? — dit monsieur de Brévannes.

— Nous avons de si belles chasses en Allemagne, qu'il est impossible de ne pas avoir ce goût. Il est surtout une chasse que j'aimais beaucoup, et qui n'est peut-être pas très connue en France...

— Quelle chasse, monsieur ?.... Je puis vous renseigner, car j'ai aimé, j'aime encore passionnément la chasse...

— La chasse au marais. Nous avons en Allemagne d'admirables passages d'oiseaux aquatiques.

— Vous aimez la chasse au marais !... — s'écria monsieur de Brévannes après un moment de réflexion, et comme éclairé par une idée subite.

— A la folie... monsieur... Mais avez-vous en France beaucoup de ces chasses ?

— Nous en avons, et je puis même dire que j'en ai une chez moi, en Lorraine, des plus belles de la province...

— Certainement ! — dit naïvement Berthe, — ce matin même encore le régisseur de monsieur de Brévannes lui a annoncé qu'il y avait en ce moment un passage extraordinaire de... je ne me rappelle pas le nom de ces oiseaux, — dit Berthe en souriant.

— Un passage de halbrans ; ils sont venus s'abattre sur nos étangs par nuées... et, tenez, monsieur, — dit monsieur de Brévannes avec une expression de franche cordialité, — si je ne craignais pas de passer pour un vrai paysan du Danube... pour un homme par trop sans façon...

Le prince regardait monsieur de Brévannes avec surprise.

— En vérité, monsieur, — lui dit-il, — je ne comprends pas...

— Eh bien! ma foi, arrière la honte! entre chasseurs la franchise avant tout. Le passage des halbrans est magnifique cette année, il dure toujours au moins une huitaine. J'ai quatre cents arpens d'étangs; ma maison est comfortablement arrangée pour l'hiver... permettez-moi de vous offrir d'y venir tirer quelques coups de fusil; en trente-six heures nous serons chez moi... Et si, par un hasard inespéré, madame de Hansfeld n'avait pas trop d'aversion pour la campagne pendant quelques jours d'hiver, madame de Brévannes tâcherait de lui en rendre le séjour le moins désagréable possible. Vous le voyez, monsieur, lorsque je me mets à être indiscret, je ne le suis pas à demi...

A cette proposition si brusque, si inattendue, si en dehors des habitudes et des usages reçus, et qui, acceptée par monsieur de Hansfeld, pouvait avoir de si terribles résultats, la princesse tressaillit, Berthe rougit et frissonna, Iris bondit sur sa chaise. Monsieur de Hansfeld put à peine dissimuler sa joie; pourtant, avant d'accepter, il tâcha, mais en vain, de rencontrer le regard de Berthe. La jeune femme n'osait lever les yeux.

Arnold interpréta cette expression négative en sa faveur, et répondit :

— En vérité, monsieur, cette offre est si aimable et faite avec tant de bonne grâce... que je craindrais de vous laisser voir tout le plaisir qu'elle me fait, si, comme vous le dites, entre chasseurs on ne devait pas, avant tout, accepter franchement ce qu'on vous offre franchement.

— Vous acceptez donc, monsieur? — s'écria monsieur de Brévannes. Puis, s'adressant à Paula : — Puis-je espérer, madame, que l'exemple de monsieur de Hansfeld vous encouragera, si sauvage que soit mon invitation, si insolite que soit en plein hiver, je n'ose dire... une telle partie de plaisir. Je suis sûr que madame de Brévannes ferait de son mieux pour vous faire trouver moins longs ces quelques jours de solitude au milieu de nos bois.

— Croyez, madame, — dit Berthe d'une voix altérée, — que je serais bien heureuse si vous daigniez nous accorder cette faveur.

— Vous êtes mille fois aimable, madame; mais je crains de vous causer un tel dérangement... — dit Paula dans une inexprimable angoisse. Elle sentait que de son consentement allait dépendre son avenir, celui de monsieur de Morville, celui de Berthe et d'Arnold; car, ainsi que l'avait prévu Iris, sans s'attendre pourtant à cet incident si peu prévu, elle sentait que les événemens allaient se précipiter d'une manière effrayante.

— Soyez généreuse, madame, — dit monsieur de Brévannes; — nous tâcherons de vous distraire... nous organiserons pour vous de véritables chasses de demoiselles; j'ai des furets excellens... Si vous ne connaissez pas le divertissement du furetage, cela vous amusera, je le crois... Le temps est assez doux cet hiver... je puis vous promettre une pêche aux flambeaux... Enfin, j'ai une réserve bien peuplée de daims et de chevreuils; vous en verrez prendre quelques-uns dans les toiles. Je me hâte de vous dire que cette chasse n'a rien de barbare, car les victimes restent vivantes. Je sais, madame, que ce sont là de rustiques et simples amusemens; mais le contraste même qu'ils offrent avec la ville de Paris pendant l'hiver peut leur donner quelque piquant... de même qu'après les avoir goûtés vous trouverez peut-être plus de saveur aux brillans plaisirs du monde.

— Croyez, monsieur, — répondit Paula, dans une anxiété de plus en plus profonde, — que cette partie de plaisir improvisée me serait extrêmement agréable par la seule présence de madame de Brévannes; mais je crains vraiment qu'elle ne consente à ce voyage impromptu que par considération pour moi.

— Oh! non, madame, j'y trouverai, je vous assure, le plus grand charme... le plus grand plaisir...

Encore un effet important causé par une petite cause.

Ces paroles furent prononcées par Berthe avec une si naïve expression de bonheur et de joie... le regard qu'elle échangea en ce moment avec Arnold (regard rapidement intercepté par Paula) trahissait une passion si profonde, si ineffable, si radieuse, que tous les serpens de l'envie et de la rage mordirent madame de Hansfeld au cœur.

Paula aussi aimait avec passion, avec enivrement... et cet amour ne devait jamais être heureux. La vue d'un bonheur qui lui était interdit redoubla sa colère; elle se souvint de la malveillance presque méprisante avec laquelle monsieur de Brévannes, monsieur de Hansfeld et Berthe avaient parlé de monsieur de Morville; elle les enveloppa tous trois dans le même sentiment de haine; dans ce moment d'exaspération, d'autant plus violente qu'elle était plus contrainte, elle accepta l'offre de monsieur de Brévannes, et dit à Berthe d'une voix dont elle sut parfaitement dissimuler l'émotion :

— Eh bien! madame, au risque d'être véritablement fâcheuse en me rendant à votre aimable insistance... j'accepte.

— Oh! que vous êtes bonne, madame! — s'écria Berthe.

— Et quand partons-nous, monsieur de Brévannes? — dit le prince sans pouvoir dissimuler sa joie; — je me fais une fête de cette chasse.

— Je serai aux ordres de madame de Hansfeld, — dit monsieur de Brévannes; — seulement, je lui ferai observer que le séjour des oiseaux de passage est ordinairement assez court, et que nous devrions nous rendre chez moi le plus tôt possible.

— Qu'en pensez-vous, madame? — dit monsieur de Hansfeld à sa femme.

— Mais si demain... convient à madame de Brévannes...

— A merveille, — dit monsieur de Brévannes. — Moi et ma femme, nous partirons ce soir pour vous précéder de quelques heures, et avoir au moins le plaisir de vous attendre.

A ce moment, Iris se leva.

Ce mouvement rappela à madame de Hansfeld toute la terrible réalité de sa position.

Un nuage lui passa devant les yeux, sa respiration se suspendit un moment sous la violence des battemens de son cœur; elle frissonna comme si une main de glace eût passé dans ses cheveux.

Le moment fatal était arrivé.

Il s'agissait pour elle de faire le premier pas dans la voie du crime.

Si elle laissait sortir Iris sans lui donner l'épingle, Iris allait tout révéler à monsieur de Brévannes, et Paula renonçait à l'espoir si prochain, si probable, d'épouser monsieur de Morville, en profitant d'un double meurtre dont elle serait toujours complétement innocente aux yeux du monde.

Iris rangea assez bruyamment quelques objets sur sa table, pour donner un avertissement à sa maîtresse.

Paula hésitait encore...

Iris fit un pas vers la porte...

Une lutte terrible s'engagea dans l'âme de madame de Hansfeld, entre son bon et son mauvais ange.

Iris fit encore un pas, atteignit la porte, leva lentement la main pour la poser sur le bouton de la serrure.

Le pêne cria...

Le mauvais ange de Paula eut le dessus dans la lutte; madame de Hansfeld dit d'une voix si basse, si basse : « Iris!... » qu'il fallut toute l'attention que prêtait la bohémienne à cette scène pour que ce mot parvînt jusqu'à elle.

Iris fut en deux pas auprès de sa maîtresse.

— Tenez... allez, je vous prie, serrer cette épingle... — dit Paula d'une voix défaillante.

Et elle remit l'épingle à la bohémienne.

Iris, en touchant la main de sa maîtresse pour prendre ce bijou, la sentit humide et glacée.

XXII

LE CHALET DU CHATEAU DE BRÉVANNES.

La terre de monsieur de Brévannes, située en Lorraine, près de Longueville, à quelques lieues de Bar-le-Duc, était une comfortable résidence. Beau parc, belles réserves de bois, magnifiques étangs alimentés par quelques effluvions de l'Ornain, maison d'habitation vaste et commode, tout, dans cette propriété, répondait au tableau que monsieur de Brévannes en avait tracé à monsieur de Hansfeld.

Depuis trois jours, Berthe, son mari, le prince et Paula sont arrivés au château ; Iris a été nécessairement comprise dans l'invitation de monsieur de Brévannes, invitation que chacun de nos personnages avait de trop puissantes raisons d'accepter pour s'arrêter à la singularité d'un tel voyage dans cette saison.

Paula avait continuellement évité toute occasion de se rencontrer seule avec monsieur de Brévannes. Ce dernier, selon les prévisions d'Iris, avait imité madame de Hansfeld, afin de ne pas donner une apparence de préméditation à la vengeance qu'il calculait avec un atroce sang-froid.

Berthe était pourtant agitée de sinistres pressentimens. Pendant toute la route de Paris à Brévannes, son mari avait été tour à tour d'une gaieté forcée et d'une si obséquieuse prévenance, que la défiance de Berthe s'était vaguement éveillée.

Un moment elle avait songé à prier son mari de la laisser à Paris ; mais après l'engagement formel pris avec le prince et la princesse de Hansfeld, elle abandonna cette idée.

En arrivant à Brévannes, elle s'occupa des soins de la réception de ses hôtes. Chose étrange ! il ne lui vint pas un moment à la pensée que son mari pût être épris de madame de Hansfeld ; cette conviction l'eût peut-être rassurée. Quoique la manière dont cette partie de campagne s'était engagée eût été assez naturelle, un secret instinct disait à Berthe que ce voyage avait un autre but que la chasse au marais.

La seule personne complétement heureuse, et heureuse sans crainte et sans arrière-pensée, était Arnold. Un hasard inattendu servait si bien son amour naguère inespéré, qu'il se laissait aller au bonheur de passer quelques jours avec Berthe dans une intimité de chaque instant.

Iris observait tout et épiait surtout les moindres démarches d'Arnold et de madame de Brévannes. Malheureusement pour la bohémienne, ces derniers, malgré les soins incessans que monsieur de Brévannes avait mis à leur ménager des occasions de tête-à-tête, les avait constamment évitées.

Il restait à Iris un dernier et immanquable moyen de forcer Berthe et monsieur de Hansfeld à une entrevue secrète et d'une apparence compromettante : dès que la nuit approcherait, elle irait dire à Berthe que son père, horriblement inquiet de son départ précipité, s'était mis en route, et que, pour ne pas rencontrer monsieur de Brévannes, il priait Berthe d'aller l'attendre dans le chalet où, l'été, celle-ci passait ordinairement ses journées. Cette maisonnette, située au milieu d'un massif de bois, était proche de la grille du parc ; rien de plus vraisemblable que l'arrivée de Pierre Raimond ; Berthe irait l'attendre au pavillon : au lieu du vieux graveur, elle verrait arriver Arnold ; puis, prévenu par Iris, monsieur de Brévannes surviendrait... Le reste se devine.

Le troisième jour de son arrivée à Brévannes, la bohémienne, lassée d'épier en vain, cherchait Berthe pour la rendre victime de la machination qu'elle avait méditée, lorsqu'elle aperçut celle-ci venant du côté du pavillon dont il est question, et, un peu plus loin, derrière elle, monsieur de Hansfeld.

Iris se glissa dans un fourré de houx et de buis énormes qui ombrageaient le parc en cet endroit et formaient une allée sinueuse qui, longeant les murs, allait de la grille au chalet.

Il est bon de dire que cette fabrique, située à l'angle des murs du parc, se composait de deux pièces de rez-de-chaussée.

Il était quatre heures environ, le jour très bas, le ciel pluvieux et menaçant. Au moment où Iris se cacha dans les buis, Arnold rejoignait Berthe.

Celle-ci tressaillit à la vue du prince, et fit quelques pas pour retourner au château ; mais Arnold, la prenant par la main d'un air suppliant, lui dit :

— Enfin... je puis avoir un moment d'entretien avec vous... depuis deux jours ! On dirait, en vérité, que vous me fuyez... moi, si heureux de ce voyage improvisé... Tenez, Berthe, j'ai peine à croire à mon bonheur...

— Je vous en supplie... laissez-moi. Je vous évite parce que j'ai peur...

— Peur... et de quoi, mon Dieu ?

— Tenez, monsieur de Hansfeld, vous m'aimez, n'est-ce pas ? — s'écria tout à coup Berthe

— Si je vous aime !...

— Eh bien !... ne me refusez pas la seule grâce que je vous aie demandée.

— Que voulez-vous dire ?

— Partez !

— Partir... à peine arrivé... lorsque...

— Je vous dis que si vous m'aimez, vous prendrez, bon ou mauvais, le premier prétexte venu, et vous quitterez cette maison.

— Mais je ne vous comprends pas... Pourquoi, lorsque votre mari... ?

— Ah ! ici... ne prononcez pas son nom...

— Rassurez-vous... Je partage vos scrupules... Je suis ici chez lui, je ne vous parlerai pas d'amour; je ne vous dirai rien que votre père ne pût entendre s'il était là. Ce que je vous demande, Berthe, ce sont quelques-unes de ces bonnes et tendres paroles que vous adressiez à votre frère Arnold dans ces longues causeries que nous faisions en tiers avec votre père.

— Silence... quelqu'un a marché dans le taillis... — dit Berthe avec inquiétude.

— Que vous êtes enfant... C'est le vent qui agite les arbres. Tenez, voilà le givre et la pluie qui tombent, et vous sortez sans votre manteau africain ; c'est un double tort : ce burnous à capuchon vous rend si jolie...

— Je l'ai laissé dans le vestibule... mais, je vous en prie, rentrons au château...

— Il est trop loin, la pluie tombe... pourquoi ne pas aller dans le chalet, là-bas, attendre que cette averse soit passée ?

— Non, non...

— Oubliez-vous votre promesse de me faire visiter ce pavillon, votre retraite chérie ? Oh ! je n'abandonne pas cette bonne occasion de vous forcer à remplir cette promesse... Tenez, la pluie augmente ; venez, de grâce. Mais qu'avez-vous donc, vous me répondez à peine. Vous tremblez, c'est de froid, sans doute... imprudente !

— Je ne puis vous dire ce que j'éprouve, mais je ressens une terreur vague, involontaire... Je vous en supplie, malgré la pluie, retournons au château.

— Mais c'est un enfantillage auquel je ne consentirai pas. Vous vous trouvez un peu souffrante, il ne faut donc pas vous exposer davantage... Cette pluie est glacée, le chalet est à vingt pas.

— Eh bien ! promettez-moi de partir demain.

— Encore !

— Oui... Ne me demandez pas pourquoi ; j'ai peur pour vous, pour moi ; je ne serai tranquille que lorsque vous

serez éloigné d'ici. Je ne m'explique pas ces craintes... mais je les éprouve cruellement.

— Mais enfin... admettez que votre mari soit jaloux... qu'avez-vous à redouter? quel mal faisons-nous? Il est d'ailleurs plein d'attentions pour vous, il ne soupçonne rien.

— Ce sont justement ses bontés... si nouvelles pour moi... et sa douceur hypocrite qui m'épouvantent; lui autrefois si brusque... et un jour... — Berthe tressaillit et s'écria en s'interrompant et en mettant une main tremblante sur le bras d'Arnold : — Encore! je vous assure qu'on marche dans ce taillis... On nous suit.

Arnold prêta l'oreille, entendit en effet quelques branches crier dans l'épais fourré de buis et de houx; malgré la difficulté de pénétrer dans ce massif inextricable, Arnold allait s'y enfoncer, lorsque le bruit augmenta, le feuillage frémit, et, à quelques pas, un chevreuil bondit et sauta sur la route.

Arnold ne put retenir un éclat de rire, et dit à Berthe .

— Voyez-vous votre espion?

La jeune femme, un peu rassurée, reprit le bras d'Arnold; ils n'étaient plus qu'à quelques pas du chalet.

— Eh bien! pauvre peureuse?— dit Arnold.

— Je vous en supplie, ne plaisantez pas; je crois aux pressentimens, Dieu nous les envoie.

— Mais comment, parce que votre mari semble revenir envers vous à de meilleurs sentimens, vous vous effrayez? Admettez même qu'il feigne cette bienveillance hypocrite pour vous tendre un piége, qu'avez-vous à redouter? que peut-il surprendre? Après tout, que demandai-je, sinon de jouir loyalement de ce qu'il m'a offert loyalement, de passer quelques jours auprès de vous? Je vous le jure, je ne sais pas quels seront mes vœux dans l'avenir, mais je me trouve à cette heure le plus heureux des hommes, je ne veux rien de plus; le présent est si beau, si doux, que ce serait le profaner que de songer à autre chose...

La pluie redoublait de violence.

Le jour, très sombre, commençait à baisser.

Berthe et le prince entrèrent dans le chalet.

Berthe, pour faire honneur à ses hôtes, avait fait disposer ce petit pavillon de la même manière que lorsqu'elle l'habitait.

Sur les murs, on voyait quelques gravures dues au burin de son père, des aquarelles peintes par Berthe, ses livres, son piano. Un bon feu flamboyait dans la cheminée, ses vives lueurs luttaient contre l'obscurité croissante... Une fenêtre carrée semblable à celle des chaumières suisses, garnie de plomb et composée de petits carreaux verdâtres grands comme la paume de la main, laissait voir l'allée du bois qui conduisait de la grille au chalet; la porte était resté entr'ouverte; Berthe, debout devant la cheminée, appuyait son front sur sa main, ne pouvant vaincre l'émotion qui l'accablait. Arnold, plein d'une joie d'enfant, ou plutôt d'amant, examinait avec une sorte de tendre curiosité tous les objets dont Berthe s'entourait habituellement.

— Quel bonheur pour moi, — lui dit-il,— de pouvoir emporter ce souvenir des lieux que vous habitez! et ce tableau sera toujours vivant dans ma pensée... Voilà votre piano, cet ami des longues heures de rêverie et de tristesse... ces belles gravures, œuvre de votre père, où vous avez dû souvent attacher vos yeux attendris, en vous reportant par la pensée auprès de lui, dans sa modeste retraite...

— Oui, sans doute, — dit Berthe avec distraction; — mais, mon Dieu! qu'ai-je donc? je ne sais pourquoi mes idées roulent dans un cercle sinistre. Savez-vous à quoi je pense à toute heure! aux tentatives de meurtre auxquelles vous avez si miraculeusement échappé. Ne savez-vous donc rien de nouveau? avez-vous pu découvrir l'auteur de ces criminelles tentatives?

Monsieur de Hansfeld tenait à ce moment un volume des *Ballades* de Victor Hugo et ouvrait curieusement le livre à une page marquée par Berthe.

Il retourna à demi la tête, sans fermer le livre, et dit à la jeune femme avec un sourire d'une étrange sérénité :

— Je crois connaître... ce... meurtrier... — Et il ajouta : — Quel plaisir de lire les lignes où vos yeux se sont arrêtés... ma sœur!

— Vous le connaissez?... — s'écria Berthe.

— Je le crois... vous avez passé la journée d'hier et celle d'aujourd'hui avec cette homicide personne, — puis s'interrompant encore : — Que je suis aise que vous partagiez mon admiration pour cette ravissante ballade *la Grand'mère*... une des plus touchantes inspirations de l'illustre poëte... Vous avez, entre autres, souligné ces vers, d'une naïveté enchanteresse, que j'aime autant que vous les aimez...

Berthe croyait rêver en voyant le sang-froid du prince.

— Que dites-vous?— reprit-elle,— j'ai passé la journée d'hier et d'aujourd'hui avec...

— Avec une meurtrière... Oui... Mais écoutez, que ces vers sont adorables... Pauves petits enfans!

Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte;
Alors que diras-tu? Quand tu t'éveilleras,
Tes enfans à leur tour seront sourds à ta plainte.
Pour nous rendre la vie.....

— Grand Dieu! — s'écria Berthe, en interrompant Arnold; — mais c'est, donc votre femme qui est coupable de ces tentatives de meurtre? Pourtant vous nous aviez dit...

— Ce n'est pas ma femme, — reprit le prince en replaçant le livre sur la tablette; — mais c'est si je ne me trompe... son âme damnée... cette jeune fille au teint cuivré...

— Iris!...

— Iris... j'en suis même à peu près sûr.

— Et votre femme?

— Ignorait tout... j'aime à le croire.

— Et vous gardez ce monstre auprès de vous, dans votre maison? mais si elle renouvelait ses tentatives?

— Eh bien! — dit Arnold avec un sourire à la fois si mélancolique, si calme et si doux, que les yeux de Berthe se mouillèrent de larmes.

— Comment, eh bien? — s'écria-t-elle; — et si... mais cette idée est horrible...

—Si elle recommençait ses expériences, ma chère sœur... et qu'elle réussît, je lui en saurais gré.

—Que dites-vous?

— Franchement, quelle est ma vie désormais? Pendant ces quelques jours passés près de vous, l'ivresse du présent m'empêchera de songer à l'avenir; mais après? De deux choses l'une... ou nous serons heureux... et, malgré votre indifférence pour votre mari, mon bonheur vous coûtera tant de larmes... tant de remords... noble et loyal comme vous l'êtes, que mon amour vous causera autant de chagrins que les cruautés de votre mari... Si, au contraire, les circonstances nous forcent de nous séparer, que restera-t-il? l'oubli!!! Malgré les sermens de se souvenir toujours, hélas! il y a quelque chose de plus horrible que la mort de ceux que nous aimons... c'est l'oubli de cette mort! Vous le voyez... quel avenir! Avec vous, il n'y en aurait qu'un de possible pour votre bonheur et pour le mien... c'était de vous épouser. Mais c'est un rêve! eh bien! ne vaut-il pas mieux que cette bonne et prévoyante bohémienne soit là comme une providence mortuaire, et qu'elle fasse de moi ce que, je l'avoue, je n'aurais peut-être pas le courage de faire moi-même... quelque chose qui a vécu!...

— Oh! ce que vous dites est affreux; mais dans quel but, mon Dieu! commettrait-elle ce crime?

— Que sais-je? je ne lui ai jamais fait de mal... je l'ai toujours comblée... mais les bohémiens sont si bizarres!... Une superstition... un rien... que sais-je! La pauvre enfant se donne bien du mal peut-être pour machiner son

coup, tandis que après ces huit jours, bien entendu, je serais très disposé à faire la moitié du chemin.

A ce moment, la porte se ferma brusquement.

Berthe poussa un cri de frayeur.

— Cette porte... qui la ferme ?

— Le vent... — dit Arnold.

La clef tourna deux fois dans la serrure.

— On nous enferme !— s'écria Berthe.

Arnold courut à la porte, l'ébranla ; ce fut en vain.

— Mon Dieu ! je suis perdue... La nuit est presque venue... et, enfermée avec vous au bout de ce parc...

— Mais la fenêtre... — s'écria Arnold.

— Il y courut.

Il regarda. Il ne vit personne.

Il voulut la briser... Impossible. Le treillis de plomb était si serré qu'il courbait, mais qu'il ne cassait pas ; et puis cette fenêtre était à châssis fixe et immobile. Celle qui éclairait la porte du fond avait le même inconvénient.

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! — dit Berthe en tombant agenouillée.

XXIII

LE DOUBLE MEURTRE.

Iris, cachée dans le taillis, avait suivi Berthe et Arnold depuis le commencement de leur entretien jusqu'à leur entrée dans le chalet.

De grands massifs de buis et de houx dérobaient la bohémienne au regard de ceux qu'elle épiait. C'était elle qui avait mis sur pied et fait bondir le chevreuil qui avait franchi l'allée devant Berthe. Après s'être approchée peu à peu du pavillon, Iris ferma la porte à double tour, et triomphante alla retrouver monsieur de Brévannes, qui l'attendait à une assez grande distance.

Si le hasard n'eût pas servi le détestable dessein d'Iris en réunissant Berthe et Arnold, elle se servait de la ruse qu'elle avait projetée en attirant la jeune femme dans le pavillon sous le prétexte de lui faire rencontrer Pierre Raimond.

Monsieur de Brévannes était armé d'un fusil à deux coups et vêtu d'un costume de chasse ; le choix de son arme éloignait toute idée de préméditation, rien de plus naturel que sa conduite. En rentrant de la chasse il surprenait *chez lui* sa femme et monsieur de Hansfeld, renfermés dans un pavillon écartée à la nuit tombante. Il les tuait.

Qui pourrait dire qu'il n'y avait rien de coupable dans leur entretien ?

Personne...

Qui pourrait dire que la porte était fermée en dehors ?

Personne...

Malgré sa résolution, monsieur de Brévannes frémit à la vue d'Iris.

Le moment décisif était venu.

La bohémienne dissimula sa joie féroce, et lui dit avec un accent de douleur profonde :

— Je les ai suivis à leur insu, ainsi que je faisais d'après vos ordres depuis votre arrivée ici. Ils se parlaient bas ; leurs lèvres se touchaient presque... *Lui* avait un bras passé autour de la taille de votre femme. Tout à l'heure ils sont ainsi entrés dans le chalet ; alors j'ai fermé la porte... et je suis venue...

Monsieur de Brévannes ne répondit rien.

On entendit seulement le bruit sec des deux batteries de son fusil qu'il arma, et ses pas précipités qui bruirent sur les feuilles sèches dont l'allée était jonchée.

La nuit était sombre.

Il lui fallait environ un quart d'heure pour arriver au pavillon.

Nous devons dire qu'à ce moment cet homme était autant poussé au meurtre par les fureurs de la jalousie que par le calcul atroce et insensé de tuer monsieur de Hansfeld afin d'épouser ensuite sa veuve... Il croyait Berthe et le prince coupables.

En ce moment monsieur de Brévannes était ivre de rage ; le sang lui battait aux tempes.

Après une assez longue marche, il aperçut au bout de l'allée les faibles lueurs que jetait le feu allumée dans la cheminée du chalet à travers la fenêtre treillagée de plomb.

Il hâla le pas.

La pluie et le givre tombaient à torrens.

A mesure qu'il approchait du pavillon, il se sentait tour à tour baigné d'une sueur froide ou brûlant de tous les feux de la fièvre.

Enfin... il arriva marchant légèrement et avec précaution : il approcha l'œil des carreaux verdâtres.

A la lueur expirante du foyer, il reconnut l'espèce de manteau blanc à capuchon que Berthe portait ordinairement.

Assise sur un divan, la jeune femme lui tournait le dos, elle appuyait ses lèvres sur le front d'un homme agenouillé à ses pieds qui l'entourait de ses deux bras.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, monsieur de Brévannes ouvrit la porte, entra, appuya le canon de son fusil entre les deux épaules de sa victime et tira.

Elle tomba, sans pousser un cri, sur l'épaule de celui qui la tenait embrassée.

— Maintenant, à vous, beau prince, coup double !... — s'écria monsieur de Brévannes en dirigeant le canon de son fusil sur le crâne de l'homme qui tâchait de se relever.

Au moment où il allait tirer, la porte de la seconde chambre du chalet s'ouvrit violemment derrière lui.

Quelqu'un qu'il ne voyait pas lui saisit le bras, détourna le fusil, et l'empêcha de commettre un second crime. Monsieur de Brévannes se retourna et vit... monsieur de Hansfeld !

A ce moment l'homme agenouillé devant la femme se releva, se précipita sur monsieur de Brévannes en s'écriant :

— Assassin !

— Mousieur de Morville ! — s'écria monsieur de Brévannes en reconnaissant ce dernier à la lueur d'un jet de flammes.

— Tu as tué madame de Hansfeld, assassin ! — répéta monsieur de Morville.

Monsieur de Brévannes recula d'un pas, tenant toujours son fusil à la main ; ses cheveux se dressaient de terreur. Il se précipita vers la femme dont le corps avait glissé à terre, mais dont la tête reposait sur le sofa.

Il reconnut Paula.

En s'apercevant de cette sanglante méprise, qui le rendait coupable d'un assassinat que rien ne pouvait excuser, en trouvant monsieur de Morville auprès de la femme dont il se croyait passionnément aimé, un vertige furieux saisit monsieur de Brévannes ; il poussa un éclat de rire féroce et disparut.

Le prince, monsieur de Morville, bouleversés par cette scène horrible, ne s'opposèrent pas à son départ.

Quelques secondes après, on entendit une détonation. Monsieur de Brévannes venait de se tuer.

Il nous reste à expliquer l'arrivée de monsieur de Morville au château de Brévannes, et sa présence, ainsi que celle de Paula, dans le chalet où se trouvaient Berthe et Arnold un quart d'heure auparavant.

Monsieur de Morville avait appris par madame de Lormoy, sa tante, que Paula était subitement partie avec son mari pour la Lorraine, au milieu de l'hiver, pour aller passer quelque temps chez monsieur de Brévannes.

Monsieur de Morville ignorait complétement que Paula connût monsieur de Brévannes ; ce départ si subit, si extraordinaire en cette saison, annonçait une intimité bien grande, De plus, il se souvenait de quelques mots, de quel-

ques réticences de Paula lors des dernière entrevuees avec elle au bal masqué. Il se crut sacrifié, trahi, ou plutôt il ne put trouver une raison plausible au départ de Paula; sa raison se perdit. Au risque de compromettre Paula par l'invraisemblance du prétexte de son voyage, il partit pour la Lorraine, décidé à parler à tout prix à madame de Hansfeld et à éclaircir ce mystère.

Il arriva en effet sur les quatre heures du soir, fit arrêter sa voiture à la grille du parc qui avoisinait le chalet, ainsi que nous l'avons dit, et envoya son domestique à madame de Hansfeld avec ces mots :

« Madame,

« Par suite d'un pari avec ma tante, madame de Lormoy, qui, surprise de votre brusque départ et assez inquiète sur votre santé, désirait vivement savoir de vos nouvelles, j'ai gagé que je viendrais m'en informer auprès de vous, et que je retournerais à l'instant à Paris rassurer madame de Lormoy. Si vous êtes assez bonne pour vous intéresser à mon pari, veuillez me le faire savoir. N'ayant pas l'honneur de connaître monsieur de Brévannes, et ayant promis de ne pas même descendre de voiture, j'attends votre réponse à la grille du parc. »

Paula reçut ce billet au moment où elle rentrait de la promenade. Il pleuvait. Prendre à l'instant le premier manteau venu (ce fut celui de Berthe, il se trouvait dans un vestibule), courir auprès de monsieur de Morville, tel fut le premier mouvement de Paula.

Au milieu de ses terribles angoisses, elle voulait à tout prix éloigner monsieur de Morville d'un lieu où pourrait se passer un événement si tragique.

Monsieur de Morville descendit de voiture à la vue de Paula, entra dans le parc, prit son bras, et lui fit de tendres reproches sur son départ si brusque, la suppliant de lui expliquer cette détermination si bizarre.

Craignant d'être rencontrée dans le parc, quoique la nuit commençât à venir, Paula conduisit, tout en marchant, monsieur de Morville vers le pavillon où se trouvaient enfermés Berthe et monsieur de Hansfeld.

En entendant ouvrir la porte, Berthe, par un mouvement de frayeur involontaire, se réfugia dans la seconde pièce du pavillon ; Arnold la suivit, et put, en entendant le rapide entretien de monsieur de Morville et de Paula, s'assurer que du moins Paula n'avait jamais oublié ses devoirs.

Monsieur de Morville, rassuré par les plus tendres protestations de Paula, qui le pressait de partir, venait de lui demander un seul baiser sur le front... lorsque monsieur de Brévannes la tua, trompé par l'obscurité, par le manteau de Berthe, et surtout par la conviction qu'il avait de la présence de celle-ci dans le pavillon.

On retrouva, le lendemain, le châle d'Iris flottant sur un des étangs.

On se souvient que monsieur de Morville avait dit à Paula qu'un serment sacré le forçait de fuir toutes les occasions de la voir.

C'était encore une machination d'Iris.

Jalouse de ce nouvel attachement de sa maîtresse, elle été allée trouver madame de Morville, lui avait fait un effrayant tableau de la jalousie cruelle et soupçonneuse du prince de Hansfeld, capable, dit-elle, de faire tomber monsieur de Morville dans un sanglant guet-apens, s'il s'occupait plus longtemps de la princesse.

Madame de Morville, épouvantée des dangers que courait son fils, lui fit jurer, sans lui découvrir la cause de son effroi, de ne plus songer à madame de Hansfeld à moins que celle-ci ne devînt veuve. Monsieur de Morville, quoique ce serment lui coûtât beaucoup, vit sa mère, qu'il adorait, si émue, si suppliante, elle était d'une santé si chancelante, qu'il sentit que la refuser serait lui porter un coup terrible, peut-être mortel ; il céda... il promit.

. . . .

Dix-huit mois après ces événemens, Berthe Raimond, princesse de Hansfeld, partit avec Arnold et le vieux graveur pour habiter l'Allemagne, où ils se fixèrent tous trois.

FIN DE PAULA MONTI.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS PAULA MONTI.

FIN DE LA TABLE DE PAULA MONTI.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.



